UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876347 4

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Anne's Church, Detroit

TRANSFERRED

LE MISSIONNAIRE

DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR

L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES.

VI.

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE

BAR-LE-DUC

LE MISSIONNAIRE
DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES;

DANS LESQUELS SONT EXPLIQUÉES
LES PRINCIPALES VÉRITÉS CHRÉTIENNES QUE L'ON ENSEIGNE AUX MISSIONS
TIRÉES DE L'ÉCRITURE SAINTE, DES CONCILES ET DES
SAINTS PÈRES,

PAR LE P. LE JEUNE,

DIT LE PÈRE AVEUGLE, PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE JÉSUS.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME SIXIÈME.

SERMONS POUR TOUS LES JOURS DE CARÊME. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

PARIS.

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

69, RUE DE RENNES, 69.

1880.

FEB 11 1956

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR

LOUIS DE LASCARIS DURFÉ,

NOMMÉ PAR LE ROI ÉVÊQUE DE LIMOGES.

MONSEIGNEUR, *nous ressentons une extrême joie de n'avoir pas eu la liberté de délibérer à qui nous aurions l'honneur de présenter ces deux derniers volumes des Sermons du Père Le Jeune. Dieu qui, en écoutant les vœux et les prières de Monseigneur notre Évêque, et en conduisant l'esprit de notre grand Monarque, vous vient de donner au diocèse de Limoges, vous a donné en même temps un droit absolu sur tout ce qui regarde la personne et les travaux de ce vertueux prêtre, puisqu'il les avait consacrés si parfaitement à la sanctification du peuple dont Dieu vous destine la conduite. Quoique ce titre semble nous dépouiller du droit de disposer d'un trésor que nous avons trouvé dans la succession de ce zélé prédicateur, il n'y a rien néanmoins de si volontaire que le présent que nous prenons la liberté de vous en faire. Comme il n'y en a point qui soit plus conforme à votre zèle, ni qui convienne mieux au désir que nous avons de vous rendre un témoignage public de la joie de notre cœur, nous ne pourrions,* MONSEIGNEUR, *en étouffer les sentiments dans cette occasion, sans nous faire à nous-mêmes une injustice et une violence très-grande, ni sans contrister l'Esprit-Saint de Dieu qui réside et qui règne plus que jamais dans l'âme vraiment sacerdotale de l'auteur de cet ouvrage.*

Sa charité pour le diocèse de Limoges ne s'est point éteinte avec sa vie, elle a passé avec lui dans le ciel, et nous ne doutons pas qu'une des choses qu'il y a demandées pour le salut de ces peuples et pour la consolation du grand prélat qui les gouverne aujourd'hui, n'ait été qu'il plût à sa divine Majesté de lui donner un successeur qui le fût aussi de la sagesse et de toutes les grandes qualités que nous révérons en lui. Mais surtout l'humilité, la charité et le zèle de ce véritable prêtre, pour l'instruction des plus pauvres et des plus simples d'entre les chrétiens lui auront fait, sans doute, désirer pour ce grand diocèse un homme dont l'humilité ne trouvât rien de trop bas dans son ministère, dont la charité fût à l'épreuve de tout ce qu'il y a de rebutant dans les emplois ecclésiastiques, et dont le zèle ne laissât pas un des coins les plus reculés et les plus cachés de cette province, sans y porter la lumière de la parole de Dieu et tous les secours qu'un véritable pasteur doit au troupeau de Jésus-Christ.

Votre modestie, MONSEIGNEUR, *nous ferme la bouche, et nous n'osons presque dire que vous êtes cet homme qui va accomplir les vœux et les désirs de ce zélé missionnaire. Il est juste néanmoins que votre humilité ait un peu*

d'indulgence pour nous en cette rencontre, qu'en nous défendant de dire tout ce que nous savons de vos vertus, vous nous permettiez au moins d'en apprendre quelque chose aux peuples, qui doivent connaître le pasteur qui leur est destiné.

Mais quand nous nous tairions ici, les pierres mêmes parleraient. La capitale du royaume, où votre piété vous a fait trouver le secret de vous cacher au milieu du monde, publiera ce qu'elle a connu de votre humilité, de votre charité et de votre zèle. Elle apprendra à votre peuple qu'elle vous a vu descendre de l'élévation d'une grande naissance, dans ce que l'école de Jésus-Christ a de plus bas aux yeux des hommes, et ensevelir, dans l'humilité d'une vie parfaitement cléricale, tout cet éclat que vous aviez reçu de vos illustres parents, qui comptent des souverains dans leurs alliances, mais qui se glorifient davantage de compter un grand nombre d'enfants consacrés à Dieu, qui sont le fruit de leur piété et la bénédiction de leur famille. Les peuples des villes et ceux de la campagne, à qui vous avez enseigné même les premiers éléments de la science de Jésus-Christ, leur diront qu'ils ont admiré en vous un zèle infatigable dans ce saint exercice, d'autres loueront cette ardeur et cette assiduité merveilleuse avec laquelle ils vous ont vu embrasser tout ce que l'état ecclésiastique a d'emplois les plus abandonnés; enfin, quelque adresse qu'ait eue votre humilité pour cacher votre charité, elle n'a pu empêcher qu'on ne vous ait vu aller chercher les pauvres et les misérables, et leur porter toutes sortes de secours dans des lieux où le soleil pouvait à peine envoyer quelque rayon de lumière. C'est là, MONSEIGNEUR, *ce que l'on peut appeler proprement le noviciat de l'ordre épiscopal, et si l'on peut dire que l'humilité, la charité et le zèle en sont comme les trois vœux, on peut dire aussi qu'un exercice si fidèle et si fervent de ces trois vertus, vous a disposé, contre votre dessein, à celui que Dieu avait, de vous élever à une dignité si sublime et si sainte. Elle va donner à ces vertus un nouveau lustre et un nouvel éclat, mais elle leur va donner aussi un nouvel exercice et leur ouvrir une ample carrière; et ce combat secret et particulier que vous avez livré aux vices et aux dérèglements sera bientôt changé en une guerre publique et générale, que vous leur allez déclarer à la vue de toute l'Église.*

C'est pour seconder votre zèle, MONSEIGNEUR, *dans une guerre si sainte et si juste, que le Père Le Jeune, après avoir combattu durant soixante ans par toute la France et hors de la France même, sous les ordres de Nosseigneurs les Évêques, vient remettre entre vos mains les armes de la parole de Dieu, dont il s'est servi pendant plus de vingt ans contre le péché, dans la province que la Providence confie à votre vigilance. Et comme la science et la charité des saints croît toujours jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au degré que Dieu lui prépare, et que c'est ici le dernier fruit de celle du Père le Jeune, nous avons sujet de croire que les lumières de l'Évangile et l'onction du Saint-Esprit que vous cherchez, ne se trouveront pas moins pures dans ces derniers Sermons qu'il vous vient présenter par nos mains, que dans ceux qui ont précédé dans les autres volumes, et la force que la grâce de Jésus-Christ leur a donnée dans sa bouche, s'en servant pour rompre la dureté de tant de cœurs et pour triompher de l'impénitence de tant d'âmes, nous fait espérer qu'ils recevront encore une bénédiction toute nouvelle dans vos mains,* MONSEIGNEUR, *et dans les mains de ceux qui s'en serviront par vos ordres et sous votre conduite, et qu'elles deviendront des armes puissantes en Dieu pour repousser et éteindre tous les traits enflammés du malin esprit, pour renverser tous les remparts de l'enfer et pour réduire et soumettre les pécheurs*

à Dieu par une véritable pénitence. C'est par ce moyen que ce courageux soldat de Jésus-Christ, qui combat le péché par ses prières devant la majesté de Dieu, le combattra encore sur la terre sous votre autorité. Pour nous, MONSEIGNEUR, *comme nous nous estimerons toujours heureux d'être dans votre main pour servir aux conquêtes de l'Église sous un tel chef, nous ferons gloire, en suivant l'esprit essentiel de notre Congrégation, de n'être rien dans cette milice sacrée que ce que vous voudrez que nous y soyons. Cette considération, jointe à l'honneur que nous avons d'avoir parmi nous une personne qui est votre frère par la naissance, et dont vous devenez le père par votre nouvelle dignité, nous engage d'être inviolablement attachés à votre personne, et de faire connaître en toutes occasions le profond respect, la soumission et dépendance parfaite avec laquelle nous sommes,* MONSEIGNEUR, *vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,*

LES PRÊTRES DE L'ORATOIRE DE JÉSUS

de la Maison de Limoges.

Je soumets ce petit ouvrage et tous mes livres, et toutes mes pensées, mes paroles et mes œuvres passées, présentes et à venir au jugement et à la censure de notre mère, la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut, et de laquelle je désire, moyennant la grâce de Dieu, vivre et mourir très-humble et très-fidèle serviteur, très-obéissant et très-affectionné, quoique très-indigne fils. Je conjure de tout mon cœur, par les sacrées plaies de Jésus et par les mamelles virginales de sa sainte Mère, tous ceux à qui mes œuvres serviront, que pour reconnaissance ils me fassent cette grâce de demander souvent à Dieu miséricorde pour le plus grand pécheur que je me souvienne avoir jamais connu.

J'ai ainsi signé de ma propre main.

Permission du R. P. Général de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus.

Nous, Abel-Louis de Sainte-Marthe, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire, suivant le brevet à nous accordé par Sa Majesté, du 22 décembre 1672, par lequel il est défendu à tous les imprimeurs et libraires d'imprimer ou vendre aucun livre de notre Congrégation sans notre permission expresse. Ayant vu les approbations des docteurs et le privilége du roi, nous permettons à Jean et à la veuve Jean-Jacques Boude d'imprimer et de vendre le *Carême* du R. P. Jean Le Jeune, prêtre de l'Oratoire de Jésus. Fait à Toulouse, le 28 mai 1676.

Abel de Sainte-Marthe.

Approbation des Docteurs de l'Université de Toulouse.

J'ai lu la neuvième et la dixième partie du *Missionnaire de l'Oratoire*, contenant les Sermons pour tous les jours de Carême, prêchés par le vénérable Père Jean Le Jeune, très-digne prêtre de l'Oratoire de Jésus, je n'ai rien trouvé dans cet ouvrage qui ne ressente la piété, le savoir et le zele de son auteur, tout y est conforme à la foi et aux mœurs de l'Eglise romaine et est capable d'édifier les lecteurs. C'est le sentiment que j'ai porté. A Toulouse, au collége de Saint-Bernard, le 20 mai 1676.

E.-P. Deexea, *Religieux de l'Ordre de Citeaux, professeur de théologie en l'Université de Toulouse.*

Approbation de M. Cazenave, *docteur en théologie et professeur du roi en l'Université de Toulouse.*

J'ai lu la neuvième et la dixième partie des Sermons de feu le vénérable Père le Jeune, dit le *Père Aveugle*, prêtre de l'Oratoire de Jésus, dans lequel j'ai reconnu la même onction et le même esprit de piété qui règne dans tout ce qui est parti de la main de ce grand serviteur de Dieu, et il me paraît même que, comme les gens de bien ne parlent jamais plus solidement du mépris des choses de la terre et de l'amour de celles du ciel, et ne sont jamais plus remplis de Dieu que sur la fin de leur vie, lorsqu'ils approchent de plus près de lui. Ainsi, cet ouvrage qui est la dernière production des veilles et des prières de l'auteur, a un air de grâce et de sainteté qui lui est particulier, qu'on ne semble pouvoir respirer que dans le ciel. Ce qui fait qu'outre le fruit que j'ai tiré de la lecture de ce livre, il faut que j'avoue ingénûment, comme je l'ai déjà dit autrefois dans l'approbation que j'ai donnée à la septième et huitième partie des Sermons du même auteur, que je sens un grand désir de les lire et une forte passion qu'ils soient lus sans cesse de ceux qui ont un amour sincere pour leur salut, et j'en conseille d'autant plus la lecture, que je connais qu'elle est très-nécessaire pour la réformation des mœurs dépravées de ce siècle, et qu'elle peut servir de règle à tous ceux qui sont appelés au sacré ministère de la prédication et au gouvernement des consciences, et d'instruction à tous ceux qui travaillent efficacement à se convertir à Dieu. C'est le jugement que nous portons de ce livre, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la foi, aux bonnes mœurs et à la discipline de l'Eglise. A Toulouse, ce 20 mai 1676.

J. Cazenave.

Vu l'approbation des docteurs de la Faculté de Toulouse, nous avons permis l'impression du IXe et X^e^ tome des Sermons du Père Le Jeune, prêtre de l'Oratoire de Jésus. A Toulouse, ce vingtième de mai 1676.

Joseph Morel, *Vicaire général.*

LE MISSIONNAIRE DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR

L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES DE L'ANNÉE.

SERMONS

POUR TOUS LES JOURS DU CARÊME.

SERMON PREMIER.

LA PENSÉE DE LA MORT NOUS DÉTOURNE DE L'INTEMPÉRANCE, DE LA VAINE GLOIRE ET DE L'AVARICE.

Pour le Mercredi des Cendres.

Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ; nolite thesaurisare vobis thesauros in terrâ.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites. Ne vous amassez point de tresors sur la terre. (MATTH. 6, 16, 19.)

En l'Evangile de ce jour tiré du chapitre sixième de saint Matthieu, notre Sauveur nous exhorte à la fuite de trois vices, qui sont les sources et l'origine de tous les péchés qui se commettent au monde : l'intempérance, la vanité et l'avarice; et pour nous les faire éviter en ce saint temps de Carême, l'Eglise catholique nous met en l'esprit la souvenance de la mort, et nous fait considérer ce que deviendront nos corps, nos âmes et nos biens après notre trépas; voilà pourquoi, en même temps que le diacre dit en l'Evangile de la messe : *Quand vous jeûnez, ne faites pas comme les hypocrites, et n'amassez pas de trésors en la terre;* en même temps le prêtre dit en donnant les cendres : *Souvenez-vous que vous êtes poudre, et que vous retournerez en poudre;* comme si l'Eglise voulait dire : Quand vous jeûnez, voulez-vous avoir une forte bride pour réfréner votre sensualité et vous empêcher de rompre votre jeûne? souvenez-vous qu'il faut mourir, et que vous

serez réduit en poudre pour punition d'un péché de gourmandise. Voulez-vous pratiquer l'abstinence et les autres vertus chrétiennes, non par vanité, comme les hypocrites, mais pour l'amour de Dieu et de la vertu? Souvenez-vous qu'il faut mourir, et qu'après la mort votre âme sera présentée au Fils de Dieu, qui ne juge pas selon l'apparence extérieure, mais selon la sincérité et droiture de l'intention. Voulez-vous avoir un puissant motif pour résister aux tentations d'avarice? souvenez-vous qu'il faut mourir, et que vous n'emporterez pas les biens temporels que vous amassez sur la terre. Voilà, Messieurs, le dessein du Fils de Dieu en notre Evangile; voilà les avis de l'Eglise en nous donnant les cendres; voilà les trois points de mon discours. Sainte et bienheureuse Vierge! c'est aujourd'hui que nous désirons apprendre à vous dire ce que nous vous disons tous les jours, mais à le dire plus dévotement que nous n'avons jamais fait : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort; vous êtes Mère de Dieu et nous sommes pécheurs, ce sont deux qualités bien opposées, mais opposées relativement; il y a rapport, il y a relation, et, si je l'ose dire, il y a causalité entre votre dignité de mère de Dieu et notre qualité de pécheurs; nous prenons la confiance de vous dire que nous sommes cause, ou au moins occasion que vous êtes mère de Dieu; s'il n'y avait point de pécheurs, il ne faudrait point de Rédempteur; s'il n'y avait point de Rédempteur, il n'y aurait point d'Homme-Dieu; s'il n'y avait point d'Homme-Dieu, il n'y aurait point de Mère de Dieu. Sainte Marie, mère de Dieu, priez donc pour nous, pauvres pécheurs, à l'heure de notre mort; car, hélas! à cette heure tant périlleuse, nous n'aurons point de refuge, ni d'asile plus assuré qu'à l'ombre de votre protection; mais priez pour nous maintenant, afin que nous vivions si saintement, que les prières que vous ferez pour nous à l'heure de notre mort, nous soient utiles et salutaires; nous vous en supplions très-humblement, nous prosternant à vos pieds et vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Proponuntur quinque difficultates circa prohibitionem pomi, et ejus transgressionem, et illis satisfit — II. Conclusiones morales ex prædictis.

II. Punctum. — Agit contra vanitatem : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis.

III Punctum. — Contra avaritiam : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum : thesaurisate vobis in cœlo.

Premier point. — I. *Au même jour que tu mangeras de ce fruit tu mourras.* Sur cette défense que le Créateur fit à notre premier père au commencement des siècles, sur la menace qu'il lui fit, en cas qu'il vînt à la transgresser, et sur la transgression de cette défense, comme elle est racontée en l'Ecriture sainte, il y a plusieurs belles et curieuses questions qu'on n'a pas coutume d'éclaircir, et qui méritent néanmoins d'être soigneusement éclaircies. A quel propos lui défendre cette pomme? ou elle était bonne ou elle était mauvaise? Si elle était mauvaise, pourquoi l'a-t-il créée? si elle était bonne, pourquoi l'a-t-il défendue? chaque chose n'est-elle pas pour sa fin? la fin et l'usage d'une pomme, n'est-ce pas

pour être mangée? quel profit ou dommage en peut revenir au bon Dieu, si l'homme s'abstient de ce fruit, ou s'il en mange comme de tous les autres.

Après cette défense, le serpent s'adresse à la femme, lui propose des questions, lui demande des *pourquoi :* Pourquoi est-ce que Dieu vous a défendu de manger de ce fruit? elle répond : Il nous est permis de manger de tous les fruits de ce beau verger, mais de celui que vous me montrez, Dieu nous a commandé de n'en pas manger, et de ne le pas toucher. Le Sage dit en l'Ecclésiastique (17, 5), que Dieu avait doué nos premiers parents d'un bel esprit, d'un très-bon sens et d'une science infuse : *Disciplinâ intellectus, replevit illos; creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor illorum.* Comment est-ce donc que la femme ne s'étonna pas d'ouir parler le serpent; ne savait-elle pas que la parole est une propriété de l'homme, dont les bêtes sont dépourvues, aussi bien que de la raison? Comment se laissa-t-elle approcher d'un animal si odieux? Comment ne s'enfuit-elle pas sitôt qu'elle le vit? Comment s'amusa-t-elle à parlementer avec une créature si horrible? Dieu nous a commandé, dit-elle, de ne pas manger de ce fruit. Lisez le Texte sacré, vous ne trouverez point qu'il l'ait défendu à la femme, oui bien à l'homme, et cela avant la création de la femme : car la défense est au chapitre second de la Genèse, verset 16, la création d'Eve est un peu plus bas au verset 22, après laquelle pas un mot de la défense. Il nous a commandé de ne pas manger de ce fruit, et même de ne le pas toucher. Il semble que cela est faux; car en l'Ecriture sainte, quand Dieu parle de ce fruit, il ne défend pas de le toucher, mais seulement d'en manger, il ne dit pas *ne tangas*, mais *ne comedas.*

Et c'est une merveille, que l'homme en l'état d'innocence et de justice originelle, ait pu offenser Dieu, pour un si maigre sujet que d'une pomme; on n'a coutume d'offenser Dieu que par une de ces trois voies, ou par ignorance, ou par fragilité et faiblesse, ou par malice. Adam pécha-t-il par ignorance? non, il était très-savant, comme nous avons vu. Saint Paul dit expressément qu'il ne fut pas séduit : *Non est seductus Adam in prævaricatione* (1. Timoth. 2, 14)? Pécha-t-il par fragilité de la concupiscence? non, en ce siècle d'or, la chair était entièrement soumise à l'esprit, la sensualité à la raison, la partie inférieure de l'âme à la supérieure? Est-ce donc par malice qu'il pécha? Il est difficile à croire qu'étant tout fraîchement sorti des mains de Dieu, ayant l'âme droite et assise en bon lieu, étant en état de grâce, ayant reçu tant de faveurs de Dieu, il l'ait voulu offenser directement et de malice noire pour un morceau de pomme.

Enfin il semble que la parole de Dieu en sa menace n'est pas entièrement vraie; il avait dit que si l'homme mangeait de ce fruit, il mourrait le même jour; il en a mangé, et n'est pas mort le même jour, mais a encore vécu pour le moins neuf cents ans.

J'emprunterai de saint Chrysostome (Homil. 14 *in Genes.*), de saint Augustin (Lib. 14 *de Civit.*, cap. 11), de saint Thomas (1. parte, q. 94) et des autres Pères, l'éclaircissement de ces difficultés. A la première, on répond que cette pomme était bonne et créée de

Dieu, mais que l'usage en était mauvais, non absolument, mais supposé la défense; et que la défense en était faite, non par jalousie du Créateur, comme le détestable menteur disait, mais pour l'exercice de l'obéissance de l'homme : Voilà, par exemple, dit saint Chrysostome, un grand seigneur qui est riche de cent ou deux cent mille livres de rente, il a tant de terres, qu'il ne peut avoir soin de les faire toutes cultiver; il en a censé une à un villageois, il la lui donne à perpétuité pour lui, ses hoirs et ayant-cause, mais à condition qu'il payera tous les ans au seigneur et à ses héritiers dix sous de rente, et que s'il y manque, il perdra ledit héritage; pourquoi lui impose-t-il cette charge? un homme qui a cent mille livres de rente, sera-t-il plus riche si on lui paie dix sous tous les ans, plus pauvre si on ne les paie pas? Il a mis cette condition, afin que le paysan et sa postérité rendent hommage par ce paiement, et reconnaissent qu'il tient cette terre du seigneur. Si Dieu n'eût point fait de commandement à l'homme, on n'eût pas connu que Dieu est le souverain, et que l'homme est le vassal; les méchants eussent pensé qu'ils ne relevaient de personne, les bons eussent été fâchés de n'avoir point d'occasion de témoigner à Dieu leur dépendance, leur condition servile, et la fidélité et l'obéissance qu'ils lui doivent. Dieu donc, pour montrer qu'il ne désirait pas la perte de l'homme, mais seulement qu'on reconnût la souveraineté qu'il a sur lui, ne lui fait pas de grandes ordonnances, ni en grand nombre, il ne lui fait qu'un seul petit commandement très-facile, très-doux, très-digne d'être bien gardé. Là-dessus le serpent se présente à Eve, elle ne s'enfuit pas, elle n'en eût pas d'horreur, parce qu'en ce temps-là les serpents n'étaient pas venimeux, ou du moins n'étaient pas ennemis de l'homme, dit saint Basile[1]. Les bêtes qui sont à présent plus farouches, étaient alors privées, domestiques, souples et obéissantes à l'homme, comme de

[1] Saint Basile le Grand, l'un des plus savants et des plus éloquents docteurs de l'Eglise, naquit à Césarée en Cappadoce vers 328. Il alla achever ses études à Athènes, où il lia une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. Il se retira ensuite dans la solitude, et fut le premier instituteur de la vie monastique, dans le Pont et dans la Cappadoce. Ayant été élu évêque de Césarée en 369, l'empereur Valens voulut lui faire embrasser la doctrine des ariens, et envoya Modeste, préfet d'Orient, pour l'effrayer et l'obliger de céder. Modeste étant arrivé à Césarée, employa les caresses et les menaces pour le faire condescendre aux volontés de l'empereur; mais il n'en put rien obtenir. Alors surpris et irrité de la fermeté de saint Basile, il s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler avec tant de hardiesse. *C'est*, lui répondit Basile, *que vous n'avez peut-être jamais rencontré d'évêque.* Cette réponse magnanime déconcerta Modeste, qui alla trouver l'empereur, et lui dit : *Seigneur, nous sommes vaincus; cet évêque est insensible à toutes les promesses et à toutes les menaces.* Quelque temps après, Valens voulut exiler saint Basile; mais on dit que trois plumes se rompirent l'une après l'autre entre ses doigts, et que saisi de crainte, il laissa en repos le saint évêque. Saint Basile travailla ensuite à la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident, qui étaient alors en division au sujet de Mélèce et de Paulin, deux évêques d'Antioche. Il érigea un évêché à *Zazime*, et le donna à son ami saint Grégoire de Nazianze. Il écrivit contre Appollinaire et contre Eustache de Sébaste, et mourut en 379.

petits chiens ou agneaux : c'est notre rébellion qui les a révoltées contre nous; ce fut après le péché que Dieu dit au serpent : *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne.* Quelques docteurs tiennent que ce serpent était de l'espèce de ceux qu'ils appellent en latin *Scytalien* (Peretius *in Genes.*).

Ce serpent est fort agréable à la vue, il a comme une crête dorée sur la tête, le dos armé d'une écaille éclatante et de diverses couleurs, comme l'arc-en-ciel.

Il semble que Virgile[1] en a eu quelque connaissance, et qu'il l'a décrit en l'Enéïde (lib. 5, vers. 87) :

Cæruleæ cui terga notæ maculosus et auro,
Squamam incendebat fulgor, ceu nubibus arcus,
Mille trahit varios adverso sole colores.

Saint Thomas (1. part., q. 94, art. 4, ad 2), dit que la femme s'imagina que le serpent lui parlait par une vertu d'en-haut, c'est-à-dire, qu'elle crut qu'un ange du ciel avait emprunté le corps du serpent pour converser avec elle, comme depuis on a vu que des anges ont parlé à Abraham, à Loth, à Manué père de Samson, par l'entremise des corps qu'ils s'étaient formés d'air, ou d'autre matière.

[1] Virgile (*Publius Maro*), le plus excellent des poètes latins, était fils d'un potier d'Andès, dans le territoire de Mantoue, où il naquit le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ. Il étudia d'abord à Mantoue, puis à Crémone, à Milan et à Naples, d'où étant allé à Rome, il s'acquit l'estime des plus beaux esprits et des plus illustres personnes de son temps, entre autres, de l'empereur Auguste, de Mécène et de Pollion. Il était habile non-seulement dans les belles-lettres et dans la poésie, mais aussi dans la philosophie, les mathématiques, la géographie, la médecine et l'histoire naturelle; quoiqu'il fût l'un des plus beaux génies de son siècle, et qu'il fît l'admiration des Romains, il eut toujours une modestie singulière, vécut avec pudeur dans un temps où les mœurs étaient corrompues. Il porta la poésie latine à un si haut point de perfection, qu'il fut regardé, avec raison, comme le *Prince des poètes latins.* Il composa ses Eglogues à l'imitation de Théocrites, ses Géorgiques à l'imitation d'Hésiode, et l'Enéïde à l'imitation d'Homère. On dit qu'il travailla douze ans à perfectionner son Enéïde, et que l'empereur le pressant d'y mettre la dernière main, il lui fit voir le second, le quatrième et le sixième livres, qui sont les plus beaux. On assure aussi que Virgile lisant, en présence de ce prince et de sa sœur Octavie, l'endroit où il parle de Marcellus, ils en furent si touchés, qu'ils l'interrompirent par leurs larmes et leurs soupirs, et qu'Octavie tomba en faiblesse. Il ordonna, sur le point de mourir, qu'on brûlât son Enéïde; mais ayant appris qu'Auguste ne le permettait pas, il pria de n'y rien changer. Ce fut à cette condition qu'il légua cet ouvrage admirable à Tucca et à Varius, excellents poètes, ses amis; et l'empereur eut soin que les intentions de l'auteur fussent suivies; ce qui fait qu'on y trouve des vers imparfaits. Virgile mourut, à Brindes en Calabre, le 22 septembre de l'an 19 avant Jésus-Christ, à cinquante et un ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples, et l'on mit sur son tombeau ces deux vers, qu'il avait lui-même composés :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Elle répondit : Dieu nous a commandé de ne pas manger de ce fruit, parce qu'encore qu'il ne lui eût pas commandé immédiatement, il le lui avait commandé par l'entremise de son mari. Beau mystère, Messieurs, beau mystère, et digne de réflexion. Au texte grec des Septante, Dieu parle au nombre pluriel, quand il défend le fruit, Ἀπὸ δὲ τοῦ ξύλου τοῦ γινοσκειν καλὸν καὶ πονηρὸν, ὃυ φάγεσθε· ἢ δ'ἂν ἡμέρα φάγειτε ἀπ' ἀυτοῦ θανάτῳ ἀποθανεῖσθε.

Pour montrer qu'il parle à tous deux, et qu'il fait la défense à l'homme et à la femme. Au texte hébraïque, il parle au nombre singulier : car il y a *lo tokel mimenou ne comedas ex eo*, non pas *lo tokelou nec comedatis*, pour signifier, dit saint Chrysostome, que le mari et la femme, ne sont que comme une même personne, qui parle à l'un, parle à tous deux, tout leur doit être commun. Mais il fait ce commandement avant la création de la femme, et il veut qu'elle l'apprenne de l'homme pour nous enseigner de bonne heure que nous devons apprendre les volontés de Dieu, non de lui immédiatement, mais par l'entremise des hommes, par les oracles de l'Eglise.

Saint Augustin au lieu sus-allégué, dit qu'Adam ne pécha pas par ignorance, ni par faiblesse de la concupiscence, ni par malice, pour les raisons que nous avons déduites, mais par complaisance et respect humain, *sociali necessitudine*, comme Salomon adora les idoles, non qu'il crût qu'il y eût en elles quelque divinité, mais pour complaire aux femmes idolâtres qu'il aimait. Adam crut que son péché serait pardonnable, et que ce lui serait une belle excuse, quand il dirait au bon Dieu : J'ai mangé de ce fruit, non pas pour vous désobéir, mais pour condescendre à la volonté de celle que vous m'avez donnée pour compagne, pour m'accommoder à son humeur, et ne pas rompre avec elle ; il crut que Dieu l'excuserait, et qu'il ne mourrait pas ; mais il se trompa. Et vous, et vous, vous offensez Dieu pour complaire à je ne sais quelle femme, à une coquine, à une vilaine, ou au moins à une volage, à une cruelle, à une dénaturée, vous épousez ses querelles féminines, vous vous rendez partisans de ses passions déréglées, vous ruinez les pauvres et les orphelins pour lui faire porter la soie ; vous êtes cruel, pour l'amour d'elle à votre pauvre père ou mère ; et Dieu vous pardonnera ! vous vous trompez, vous vous trompez !

Quant à ce que Dieu dit : *Que l'homme mourrait le même jour qu'il mangerait de ce fruit*, il y a diverses explications des docteurs. Quelques-uns se fondant sur cette façon de parler, qui a coutume d'être emphatique : Tu mourras de mort, disent que cela s'entendait de la mort de l'âme ; car au même moment qu'il mangea de ce fruit, il perdit la grâce de Dieu, qui est la vie de l'âme, et commit un péché mortel, qui est la plus déplorable de toutes les morts : ils disent vrai, mais ils ne disent pas tout. Saint Irénée (lib. 6 *contra hereses.*), saint Justin martyr (Psal. 89, *Dialog. ad Triphonem*), et quelques autres, pesant ces paroles du Psalmiste et de saint Pierre : *Quoniam mille anni ante oculos tuos tanquam dies*, disent qu'en présence de Dieu, et au calendrier de son éternité, mille ans ne sont que comme un jour ; et on trouve bien que Mathusalem a vécu neuf cent soixante-neuf ans, et Adam neuf

cent trente ans, mais on ne trouve point qu'un homme seul ait vécu jusqu'à mille ans, et par conséquent pas un n'a vécu un jour entier selon le calendrier de Dieu. Saint Augustin (Psal. 127) l'entend du calendrier des hommes, et de la mort corporelle, et il dit qu'Adam mourut, c'est-à-dire, commença à mourir au même jour qu'il pécha, parce que la mort c'est la fin de la vie, et une partie de notre vie finit continuellement, même à mesure que nous avançons en âge : l'enfance meurt quand la puérilité arrive, la puérilité meurt quand nous entrons en l'adolescence, et ainsi des autres âges, et nous ne saurions vivre en ce jour sans mourir au jour précédent : *In hoc fallimur quod mortem prospicimus; magna pars ejus jam præteriit : ultima hora quâ vita deficimus, non sola mortem facit, sed sola consummat vitam : tunc ad illam pervenimus sed diu venimus,* dit Sénèque. Nous nous trompons de regarder la mort comme une chose future et bien éloignée, nous en avons déjà passé une bonne partie; en une horloge de sable, ce n'est pas le dernier grain qui l'épuise, mais tout ce qui a coulé auparavant; ce n'est pas le dernier moment qui fait passer l'heure, mais il l'achève.

La plus naïve et plus simple explication, c'est la plus littérale de Symmaque[1] qui, au lieu de *morte morieris*, tourne θνητὸς ἔσῃ, *mortalis erit :* Tu seras sujet à mourir, tu seras condamné à cette peine, qu'il faudra porter en temps et lieu : car l'homme ayant été doué d'immortalité en l'état d'innocence, par un privilége particulier du Créateur, fut privé de ce bénéfice, lui et sa postérité en punition de sa révolte.

II. Ainsi la mort est à présent un avorton et une engeance de péché; et c'est ce qui nous doit faire connaître et avoir en horreur la malignité du péché, qui est père d'une si mauvaise fille : *Un bon arbre ne porte jamais de mauvais fruit,* dit notre Sauveur. La malignité de l'effet, montre la malignité de la cause. Je m'explique pour me faire entendre au peuple : vous avez quelquefois en vos maisons un joli petit enfant, beau comme un astre, blanc comme neige, vermeil comme une rose, vous diriez quasi que c'est un ange incarné, sa vue vous sert de sucre, pour adoucir toutes vos amertumes, la mort lui arrive par une petite vérole : ce corps qui était si agréable devient hideux, laid, difforme, puant, couvert de lèpre, les yeux éteints, les tempes creusées, les joues pâles, les lèvres livides, les mains abattues, les jambes raides, tout le corps glacé et immobile; corps, non plus corps, mais un cadavre, une voirie, un sac de pourriture, ou au plus un peu de terre. qui ne demande que d'être porté en terre. Qui a fait ce ravage? qui a butiné la vie, la vigueur, la beauté, la bonne grâce de cet enfant? qui a fait ce divorce de l'âme et du corps ? c'est la mort; d'où vient-elle? qui a produit cette maudite engeance? qui a enfanté cette meurtrière? c'est le péché : *Per peccatum mors; stipendium*

[1] Symmaque, fameux écrivain du deuxième siècle, très-connu par une version en grec qu'il fit de la Bible, était samaritain. Il se fit juif, puis chrétien, et tomba ensuite dans les erreurs des ébionites. Il ne nous reste que des fragments de sa version grecque de la Bible.

peccati mors. Mais cet enfant n'en avait point commis, il était incapable d'en commettre, il n'avait que quinze mois ou deux ans, il ne savait pas encore discerner entre sa main droite et sa main gauche, comme parle l'Ecriture, non, il n'a point commis de péché, mais il est descendu d'un père qui en a commis, et en punition de ce seul péché, d'un péché qui nous semble si petit, comme de mordre dans une pomme, ce pauvre petit enfant et tous ses semblables, très-innocents, et tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles sont condamnés à la mort. O abîme épouvantable des jugements de Dieu! ô rigueur et sévérité redoutable de la vengeance du ciel! ô effroyable énormité et malignité du péché! ô grandeur incompréhensible et infinie de la majesté de Dieu! qu'un seul péché, et un péché qui nous semble si léger, mérite très-justement une si grande peine, pour être commis contre cette très-haute, très-excellente, très-adorable et très-aimable Majesté! qu'une faute tant de fois punie et partagée entre tant de personnes ne soit pas encore effacée! qu'une désobéissance en matière qui nous semble de si peu d'importance, soit vengée par le trépas de tant de mille et millions de personnes! malheur à nous, malheur à nous d'avoir offensé Dieu! et que sera-ce de nos propres péchés si nous payons si rigoureusement le péché de notre premier père? que sera-ce des blasphêmes, des adultères, des sacriléges, si mettre la dent dans une pomme mérite une si grande peine?

Et que l'hérétique dise maintenant: La viande est-elle mauvaise? n'est-elle pas créature de Dieu en Carême aussi bien qu'en autre temps? ce qui entre par la bouche ne souille point l'âme : cette pomme était-elle mauvaise? n'était-ce pas une créature de Dieu? n'est-elle pas entrée par la bouche? et nous voyons comme elle nous a souillés; nous ressentons les funestes effets qu'elle a produits. Non, cette pomme, ni la viande, ni ce qui entre par la bouche ne souille point l'âme, mais la désobéissance, le péché que l'on commet en usant mal d'une bonne viande; et puis dites maintenant que ce n'est pas Dieu qui a défendu la viande, que c'est un commandement des hommes; oui, mais vous ne dites pas que Dieu a commandé d'obéir aux hommes, que *celui qui résiste à la puissance supérieure, résiste à l'ordonnance de Dieu, et s'acquiert la damnation*, dit saint Paul (Rom. 13, 2). Et à notre compte, Eve pouvait dire : Dieu ne m'a pas défendu cette pomme : où est sa parole et son Ecriture? Adam, vous me dites qu'il l'a défendue à nous deux, je ne suis pas obligée de vous croire, vous êtes homme qui pouvez tromper ou être trompé : c'est peut-être qu'elle est si bonne que vous la voulez manger tout seul. Elle ne dit point cela, ne le pouvait dire, parce qu'Adam était alors chef de l'Eglise. Oui, en ce temps-là l'Eglise de Dieu était déjà, puisque leur mariage était un sacrement, comme dit saint Paul (Ephes. 5, 32). Adam était chef de l'Eglise, et en cette qualité avait droit d'annoncer à Eve et à ses enfants la volonté de Dieu, et le commandement qu'il lui avait fait. Où nous voyons encore combien est véritable ce qu'a dit saint Paul, que si un ange du ciel nous annonçait quelque chose contre ce que l'Eglise nous enseigne, il ne le faudrait pas

croire. Adam, chef de l'Eglise, avait dit à sa femme qu'elle mourrait si elle mangeait du fruit; l'ange qui lui apparaît et qu'elle croit être un bon ange, lui dit : Vous ne mourrez pas encore que vous en mangiez : *Nequaquam moriemini.* Elle devait plutôt croire son mari qui était chef, que la révélation de cet ange; mais elle commence à douter de la vérité de la foi, elle dit : *Ne forte moriamur :* Si nous en mangeons, peut-être que nous mourrons; Dieu n'avait pas dit : *Forte morieris :* Peut-être que tu mourras; mais il avait dit : *Morte morieris :* Tu mourras de mort; elle n'en croit rien; il ne laisse pourtant d'arriver, elle meurt infailliblement, et comme Dieu fait toujours plus qu'il ne dit, il ne la condamne pas seulement à la mort dont il l'a menacée, mais à d'autres peines dont il n'avait pas parlé en la menace, à la douleur de l'accouchement, aux incommodités de la grossesse, à la condition servile et assujettissement à l'homme : *Sub viri potestate eris.* Quand vous pensez au mauvais état où vous êtes, vous dites en vous-même : Peut-être que je serai damné : *Forte moriemur;* peut-être que je mourrai de mort éternelle; d'où vient ce *peut-être*, vous l'ajoutez à l'Ecriture, il faut dire : Infailliblement je serai damné, assurément je mourrai de la mort éternelle, si je ne garde les commandements de Dieu; vous n'en croyez rien, mais cela ne laissera pas d'arriver, encore que vous ne le croyiez pas. Oh! qu'Adam avait fait sagement! mais il ne persévéra pas en sa sagesse : Dieu avait défendu seulement de manger du fruit : lui pour éviter toute occasion et s'éloigner de tout danger de péché, avait, comme chef de l'Eglise, ajouté un autre commandement, à savoir de n'y pas toucher; voilà pourquoi encore que Dieu eût seulement dit : *Ne comedas*, ou selon le grec : *Ne comedatis* : Gardez-vous d'en manger, la femme dit : Il nous a commandé de n'en pas manger et de ne le pas toucher, et de n'en pas approcher : *Præcepit nobis ne comedemus, et tangeremus*, et même, *ne appropinquemus*, selon le targum chaldaïque. Il savait que la femme étant plus infirme, si elle venait à le toucher ou à l'approcher, elle pourrait prendre envie d'en manger, il devait encore défendre de le regarder; s'il l'eût fait et que la femme lui eût obéi, ils ne seraient pas tombés dans le malheur, mais elle le regarda : *Vidit lignum quod esset pulchrum*, elle eut la curiosité de savoir s'il était aussi bon que beau, elle n'évita pas l'occasion, elle voulut regarder ce qu'il n'était pas loisible de convoiter, elle voulut contenter son appétit, et son mari se rendit complaisant à ce qu'elle désirait; ils se sont perdus, et nous eussent tous perdus sans ressource, si le Fils de Dieu n'eût eu la bonté de nous racheter.

Voilà maintenant votre axiome : *Propter amicum frangitur jejunium;* c'est pour son ami qu'il a rompu le jeûne, et Dieu ne l'excuse pas? Oh! que c'est à bon droit qu'en même temps que Jésus dit : *Cùm jejunatis*, l'Eglise dit : *Memento homo!* En ce saint temps de pénitence, pendant la sainte quarantaine, veux-tu, ô homme, avoir un frein pour t'empêcher de rompre ton jeûne, veux-tu avoir un poignant aiguillon pour t'inciter à l'abstinence? souviens-toi qu'en punition d'une petite gourmandise que le premier homme a commise, il te faudra être réduit en cendre : *Cùm*

jejunas, memento homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Deuxième point. — 1°-2° *Nolite fieri sicut hypocritæ.* Les hypocrites ne s'étudient qu'à donner du lustre et de l'apparence à leurs actions; souvenez-vous qu'après votre mort vous rendrez compte à un juge qui a plus d'égard à l'intérieur qu'à l'extérieur : *Pater tuus videt in abscondito : homo videt in facie, Deus autem in corde ; tu Domine, vides unde veniat Spiritus; ubi sit, et quò vadat, quia tu es omnium spirituum ponderator, tu reddis unicuique non tantum secundùm opera et intentionem, sed etiam secundùm ipsam interiorem medullam radicis, de quâ procedit intentio operantis; cùmque diligenter hæc considero timore ingenti conturbor, quoniam nobis magna est indita necessitas justè, rectèque vivendi, quippe omnia facimus ante oculos judicis cuncta cernentis.* Veux-tu, ô homme, faire parfaitement tes actions, non-seulement à l'extérieur et selon ce qui paraît aux yeux du monde, mais avec bonne intention, avec attention à la présence de Dieu, par un pur regard à sa gloire et non pas : *Sicut hypocritæ : memento, homo, quia pulvis es;* Souvenez-vous que vous êtes homme, et qu'il est ordonné à tout homme de mourir quelque jour : *Et post hoc judicium,* et qu'au sortir de cette vie, votre âme sera présentée devant le tribunal d'un juge qui voit tout, qui épluche tout, non-seulement les intentions, mais la moëlle, le fond et la racine de l'intention : *Tu es omnium spirituum ponderator.*

3° En Daniel (5, 1), il est dit que le roi Balthazar étant à table, buvant des vins délicieux dans les coupes du temple de Dieu, ne pensant qu'à faire bonne chère, et à festoyer ses amis, vit une main miraculeuse qui écrivait sur la muraille ces trois paroles chaldaïques : *Manè, Tekel, Pharès,* c'est-à-dire, selon l'interprétation du Saint-Esprit : Dieu a compté le temps de ton règne, et tu es à la fin; tu as été mis en une balance, et tu as été trouvé léger; ton royaume doit être disivé et donné en proie à tes ennemis. Le même jour il mourut, et tout cela fut accompli; ce qui arriva visiblement à ce roi infortuné, fut une instruction pour nous apprendre que le même arrive invisiblement à toutes les âmes au sortir de cette vie; et c'est pour cela que l'on peint saint Michel, ce glorieux archange, avec une balance en la main, parce que, selon la tradition de l'Église, ce saint reçoit les âmes au sortir de ce monde, il les porte au bureau de la justice divine; là elles sont pesées; si on trouve qu'elles aient toutes les qualités qui sont nécessaires selon leur état et condition, elles sont reçues et mises au trésor céleste; si elles sont légères d'un seul grain, elles sont absolument rejetées. C'est ainsi que le roi Balthazar fut pesé. Mais que pensez-vous qu'on mît en un côté de la balance ? ses états, ses finances, sa couronne, sa dignité royale? Oui, mais on y mit encore bien d'autres choses que vous ne pensez pas, savoir l'air qu'il respirait : *Deum qui habet statum tuum in manu suâ non glorificasti.* Et parce que l'action de grâce, la reconnaissance et l'usage qu'il en avait fait ne tenaient pas la balance en équilibre, il fut rejeté

comme n'étant pas de poids : *Inventus est minus habens.* Cet évêque de Sardique fut aussi pesé et trouvé léger; Jésus lui mandait par saint Jean : *Non inveni opera tua plena* (Apoc. 3, 2). Ainsi nous serons tous pesés, Messieurs, au sortir de cette vie : dans un bassin de la balance on mettra la dignité sacerdotale, l'état de judicature, ce bel esprit que vous avez, l'industrie, l'éloquence et les autres talents naturels et surnaturels, que Dieu vous a donnés, toutes les prédications, les confréries, les bons exemples de votre prochain, la commodité de fréquenter les sacrements; et en l'autre bassin, on mettra nos actions, l'usage que nous aurons fait de toutes ces grâces de Dieu, si on trouve que nos actions ne soient pas faites avec la solidité, la perfection et la plénitude requises, on les rejettera. Alors, alors, Messieurs les ecclésiastiques, nous connaîtrons par expérience, mais peut-être à notre grand regret, combien pesante est cette couronne que nous portons sur la tête. Un ancien disait que les couronnes royales, quoique belles et éclatantes de pierreries, sont bien pesantes sur la tête des rois, parce que les espaces qui nous semblent vides entre les fleurons qui la composent, sont remplis de soins et de sollicitudes pour le bien de leurs sujets. De même, cette couronne que nous portons sur la tête nous semble bien légère, parce que par la tonsure elle nous décharge des cheveux, et nous paraît vide, mais alors nous connaîtrons combien elle était pesante, que ce vide était rempli de charges, de devoirs et d'obligations, et qu'il y avait plus de comptes à rendre que de cheveux ôtés par la tonsure; alors nous connaîtrons combien pesante et onéreuse était cette chasuble qu'on nous mit sur les épaules, quand on nous donna les sacrés ordres; car si nous ne servons Dieu et l'Eglise, avec la révérence, la pureté, la ferveur et l'assiduité que demande une dignité si haute et si divine, nous serons répudiés; alors je connaîtrai combien est pesant ce surplis que je porte, cette charge de prédicateur que j'exerce, car on la mettra en l'un des bassins, et en l'autre l'usage que j'en aurai fait; et si j'étais si misérable que de m'étudier à chatouiller les oreilles et à contenter les curieux, faire des prédications de fumée et de vanité, je serais répudié; je veux, moyennant la grâce de Dieu, prêcher avec tant de fruit, et si chrétiennement, que toutes les âmes que j'aurai gagnées à Dieu, soient mises en l'un des bassins; alors vous connaîtrez combien pesantes sont tant de prédications qui se font en votre ville, tant de saintes confréries, tant de commodités de fréquenter les sacrements, tant de confesseurs en toutes les églises, tant d'exercices de piété : car si vous ne vous êtes servis de toutes ces occasions, vous serez trouvés légers; alors, ô âmes dévotes! vous éprouverez combien sont pesantes les paroles sacramentelles de l'absolution qu'on prononce si souvent, les communions que vous recevez tous les huit ou quinze jours : car si vous ne vous en servez pas pour perfectionner votre vie, pour corriger vos colères, vos vanités, vos cajoleries, votre amour-propre, pour devenir plus patientes, plus charitables envers le prochain, plus ferventes en l'amour de Dieu, vous serez trouvées légères, vous serez répudiées. Donc, puisque vous devez mourir, puisque vous devez être jugées, puisque vos

actions doivent être pesées au jugement, faites qu'elles aient la solidité et la perfection de la vertu, non pas seulement l'apparence et l'écorce extérieure : *Nolite fieri sicut hypocritæ.*

Troisième point. — 1° *Nolite thesaurizare vobis thezauros in terrâ :* N'amassez pas des richesses sur la terre, souvenez-vous que vous devez mourir et que vous n'emporterez rien des biens de ce monde : *Cùm interieris non sumes omnia;* ce vous sera un horrible crève-cœur d'avoir commis tant de péchés, et vous être engagé à la damnation éternelle par trop d'affection à des biens temporels que vous serez contraint de quitter; on ne perd pas sans douleur ce qu'on a possédé avec amour, dit saint Augustin.

2° Il y avait l'autre jour en cette ville un certain bourgeois fort riche en biens temporels, mais pauvre d'esprit autant qu'il se peut; il était si idiot, qu'ayant grande quantité de blé, il le mettait en sa cave; un de ses amis l'étant venu voir, et s'étant aperçu de ce mauvais ménage, lui dit : Mon cher ami, à quoi pensez-vous? où est votre jugement? êtes-vous encore si nouveau et si mauvais économe, que vous ne voyiez pas que votre grain se pourrit dans votre cave? ne savez-vous pas que le blé ne se conserve pas bien dans les lieux humides, qu'il doit être en quelque lieu sec pour se conserver longtemps? Portez, portez votre blé au grenier, vous en nourrirez votre famille l'espace de deux ou trois ans, et le reste vous le vendrez et en ferez une bonne somme d'argent. Cet idiot fut si opiniâtre, qu'il ne voulut pas suivre ce bon conseil, mais il laissa son grain dans cette cave, sous prétexte qu'il était plus près de sa chambre, et qu'il le voulait voir souvent. Savez-vous quel est cet opiniâtre, cet homme perclus de jugement? c'est vous, c'est vous! *Tu es ille vir*, pardonnez-moi, si je vous le dis, c'est après saint Augustin (Serm. 50 *de Tempore* et *in psal.* 48) qui m'a fourni cette comparaison. Vous avez des richesses en ce monde, mais elles sont dans la cave, la terre est le cellier où vous les enfermez, votre grenier doit être au ciel; le Fils de Dieu, qui est le plus grand ami que vous ayez, vous est venu visiter : *Visitavit nos Oriens ex alto*, il a vu votre ménage, il voit que nous travaillons beaucoup, et que nous profitons peu, parce que nous mettons notre blé dans la cave, nous thésaurisons en la terre, nous accumulons des richesses ici-bas où elles se pourrissent et se perdent; il nous dit en ami : *Nolite thesaurizare vobis thezauros in terrâ.*

3° Si vous amassez des richesses sur la terre, que deviendront-elles après votre mort? Premièrement, *fures effodient*, quelque larron crochettera vos coffres; un de vos serviteurs qui épie où vous tenez votre argent, y mettra le premier la main, et le volera à vos héritiers; vos neveux et vos autres parents le pilleront après votre décès, et plaidant l'un contre l'autre pour en avoir la meilleure part, le consommeront en frais de justice : *Fures effodient.* En second lieu, *tinea demolitur*, la teigne rongera votre bien; quelque chicaneur plein d'artifice, quelque procureur rusé, quelque homme de justice : *Injustè ædificant domos suas sicut tinea*, dit Job. La teigne s'attache à un vêtement qui commence à s'user, et elle le ronge jusqu'à ce qu'elle paraisse et se fasse voir, alors on

la prend et on l'écrase sous les pieds; ainsi un homme de justice, qui n'a pas la crainte de Dieu, se prend à une famille qui commence à tomber en déclin, il la ronge sourdement pour paraître, pour éclater, pour se faire voir, pour avoir de quoi porter la soie, après cela Dieu le détruira et l'écrasera sous ses pieds : *Confregit in die iræ suæ reges :* mais Dieu le laisse régner quelque temps pour punir votre avarice, et pour ronger comme la teigne les biens que vous aimez tant. En troisième lieu, la rouille les consommera, la paresse et la fainéantise de votre enfant : s'il avait des biens médiocrement, il travaillerait pour les accroître : vous lui en voulez tant laisser et le mettre si bien à son aise qu'il puisse vivre sans rien faire; il se fiera à ses richesses, et mènera une vie fainéante et tout enrouillée de paresse, toute pourrie d'oisiveté, toute détrempée en délices, et cela consommera vos biens, il en dépensera plus en un mois que vous n'en amassez en un an.

Conclusion. — Faites mieux, suivez le conseil de Jésus, portez votre blé au grenier, rachetez vos péchés par aumônes, donnez de vos moyens aux pauvres pour les transporter au ciel : *Thesaurizate vobis thezauros in cœlo;* chaque parole est pleine d'emphase, il nous le faut peser, *thesaurizate,* c'est maintenant, le vrai temps d'amasser des richesses célestes. Le saint temps du Carême, c'est le temps de la moisson spirituelle, c'est le temps de la récolte chrétienne, c'est le temps auquel les âmes dévotes doivent faire provision de bonnes pensées, de bons enseignements, de bonnes résolutions, pour toute l'année : *Thesaurizate* donc *vobis.* Les richesses temporelles que vous thésaurisez ne sont pas pour vous : *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea;* elles seront pour quelque neveu ingrat, pour quelqu'un qui ne vous en saura point de gré, les bonnes œuvres que vous pratiquerez en cette sainte quarantaine seront pour vous, vous en jouirez vous-mêmes : *Thesaurizate vobis thezauros.* Quand vous travaillez pour ce monde, ce ne sont pas des trésors que vous amassez, ce sont des inquiétudes : plus vous multipliez vos métairies, plus vous multipliez les soins d'y entretenir des métayers; plus vous acquérez d'héritages, plus vous augmentez la peine de les cultiver; vous amassez des peines qui sont dues à ces péchés; mais en pratiquant les bonnes œuvres, vous amassez de vrais trésors, et des trésors inépuisables : *Thezaurum non deficientem*, dit saint Luc. Ce que vous amassez pour cette vie, passe à moins de rien; ce que vous faites pour le ciel demeure éternellement. Où sont maintenant les plaisirs, les voluptés, les passe-temps, les jeux, les festins, les danses et autres récréations que les âmes mondaines ont eues pendant le temps du carnaval : tout cela est passé comme de la fumée, rien ne leur en reste que le regret de l'avoir commis, et l'obligation à la peine qu'il en faudra subir en l'autre vie; mais où sont maintenant les pénitences, les prières, les jeûnes, les mortifications des âmes dévotes, la peine en est passée, le fruit, la joie, la consolation et la récompense leur demeurent et demeureront à jamais; comme il en sera au bout de six semaines, il en sera de même au bout de six ans, de soixante, de cent ans, les travaux de la vertu passe-

ront, et le fruit en demeurera éternellement : *Thezaurum non deficientem in cœlo*; les richesses que vous amassez en ce monde sont exposées à mille accidents et à mille voleurs; celles que vous mettez en réserve dans le ciel, seront très-bien cachées : *In cœlo, cœlum à celando, et quod tegit omnia cœlum*; ce que Dieu garde est bien gardé, ce qui est en dépôt dans le ciel est enfermé dans un bon coffre. Un voleur escalade votre maison, pourrait-il escalader le ciel? dit saint Augustin; un larron tue votre serviteur, dépositaire de votre argent, pourra-t-il tuer votre Sauveur, si vous le lui avez donné en garde : *Invadit hostis domum numquid invaderet cœlum : occidit latro servum pecuniæ custodem numquid occideret Dominum servatorem?* Mettez, mettez vos trésors en lieu assuré, envoyez-les par les mains des pauvres aux coffres des finances célestes : Où est votre trésor, là sera votre cœur, conclut le Fils de Dieu; si votre trésor est aux biens de la terre, votre cœur, votre âme, votre demeure seront éternellement au centre de la terre; si votre trésor est au ciel, votre cœur, votre âme, votre amour seront pour jamais dans le ciel. *Amen.*

SERMON II.

QU'IL IMPORTE BEAUCOUP QUE LES GRANDS ET LES PÈRES DE FAMILLE SOIENT VERTUEUX.

Pour le Jeudi après les Cendres.

Accessit ad eum Centurio.
Un Centenier vint le trouver. (MATTH. 8, 5.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre huitième de saint Matthieu, le Fils de Dieu étant entré en la ville de Capharnaüm, un centenier s'adresse à lui, et lui dit : Maître, mon serviteur est malade, paralytique en ma maison; le Sauveur lui répond : J'irai, et je le guérirai. Il réplique : Maître, je ne suis pas digne que vous entriez en ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Le Fils de Dieu se tournant vers les assistants, leur dit : Je vous dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi parmi le peuple d'Israël. La vertu de ce dévot centenier me donnera sujet de vous traiter aujourd'hui du devoir des supérieurs, des pères de famille et des autres grands du monde. Premièrement, nous verrons qu'il importe beaucoup qu'ils soient vertueux; et puis nous verrons en quoi consiste leur vertu, le tout sur l'exemple du centenier. Mais avant que de vous exhorter à pratiquer ses vertus héroïques, je le veux imiter en un point, c'est qu'il ne s'adressa pas d'abord au Fils de Dieu, mais il se servit de l'entremise et de la faveur des familiers du Sauveur qui lui dirent : *Dignus est ut hoc illi præstes, diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis* (Luc. 7). C'est un homme qui mérite que vous le favorisiez, il aime notre nation, et il nous a bâti un temple. A son imitation, je me veux adresser à la

sainte et bienheureuse Vierge, et dire ainsi à son Fils : Mon Sauveur, nous ne méritons pas que vous nous fassiez aucune grâce, mais votre Mère le mérite bien : elle veut et elle peut obtenir de vous de la faveur pour nous ; elle le veut car : *Diligit gentem nostram;* elle le peut car : *Basilicam ædificavit tibi*, elle a tout crédit envers vous, parce qu'elle vous a préparé un temple, elle vous a reçu et logé au très-auguste sanctuaire de son sein virginal, que je bénis et honore. *Ave*, *Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. An in statu innocentiæ fuissent prælati et subditi. Videtur quod non. II. Probatur quod sic. — III. Documenta oralia quæ indè sequuntur.

I. Punctum. — Expedit prælatis et nobilibus quod sint sancti : 1° Ob utilitatem spiritualem, quia eorum virtus est plus meritoria quàm aliorum ; 2° Ob temporalem, quia sic plus honorantur et serviuntur à subditis.

II. Punctum. — 1. Ut sint sancti debent exemplo centurionis vivere piè in Deum. — II. Sobriè in seipsos. — III. Justè in subditos.

Conclusio. — Argumenta conglobata per paraphrasim illorum verborum : Homo sum sub potestate constitutus.

Exorde. — I. Parcourez tous les états et tous les étages de l'univers, considérez toutes les familles, communautés, villes, provinces et royaumes de la terre; vous verrez qu'il y a fort peu de gens qui ne soient de la catégorie du centenier de notre Evangile; fort peu de gens qui ne puissent dire : *Homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites;* fort peu qui ne soient supérieurs à quelqu'un et inférieurs à quelques autres; sur quoi on peut proposer une belle question, et demander savoir si cela eût été en l'état d'innocence ; savoir, en cas que le premier homme n'eût pas péché et que ses descendants eussent conservé la justice originelle, s'il y eût eu des seigneurs et des serviteurs, des maîtres et des valets, des supérieurs et des inférieurs. Il semble que le Vieux et le Nouveau Testament, la jurisprudence et la théologie favorisent la négative. Premièrement, en la Genèse, chapitre second, Dieu condamne la première femme à être sujette à son mari, en punition du péché qu'elle avait commis, lui donnant le fruit de l'arbre défendu : *Sub viri potestate eris;* il semble donc que cet assujettissement est l'effet du péché. En second lieu, Jésus est venu dans le monde pour détruire les effets du péché, pour nous faire rentrer en l'état heureux et souhaitable de l'innocence : *Ut dissolvat opera diaboli* (1. Joan. 3, 8). Or, il déclare en paroles expresses, que c'est son intention de bannir du christianisme, et abroger la domination qui était parmi les payens : *Regum gentium dominantur eorum*, *vos autem non sic* (Luc. 22, 25). En troisième lieu, le jurisconsulte, au paragraphe *Servitus institutis de jure personarum*[1], et ailleurs, dit que les hommes sont naturellement libres, que la servitude et la seigneurie sont du droit des gens ; et en effet, si l'état d'innocence était un siècle d'or et un état de félicité naturelle, les hommes y devaient être libres; il n'y a rien en ce monde qui nous soit plus cher et plus précieux que la liberté, rien de plus fâcheux

[1] I. *Libertas* § 1. ff. *de statu hominum.*

et de plus contraire à l'inclination de l'homme que la captivité et la sujétion : *Non bene pro toto libertas venditur auro. Infinita est æstimatio libertatis et necessitudinis*, disent les jurisconsultes[1]. C'est une chose incroyable de voir comme chacun se plaît à dire : Ceci est à moi[2]; à plus forte raison de dire : Je suis à moi-même, dit Aristote; et au commencement de la *Métaphysique*, il dit qu'il y a cette différence entre l'homme libre et l'esclave, que l'homme libre est pour soi-même; celui qui est en servitude n'est pas référé à soi, mais à son maître, ce qui répugne à l'état heureux d'innocence, auquel, comme on dit en théologie, il n'y eût point eu d'incommodité, mais l'homme eût eu à souhait tout ce qu'il pouvait justement désirer : *Quando nihil aberat quod recta voluntas desiderare posset* (S. Aug., lib. 14 *de Civit.*, c. 10).

II. Nonobstant toutes ces raisons, l'angélique saint Thomas (1. p., q. 96, art. 4), après saint Augustin et toute la théologie, conclut et prouve par de puissantes raisons, qu'en l'état d'innocence il y eût eu des prélatures et des supériorités, non supériorités fières, arrogantes, impérieuses, tyranniques, comme les raisons alléguées prouvent très-bien, mais supériorités douces, paternelles, condescendantes, complaisantes : supériorités de conduite et de direction, non de maîtrise et de domination.

Premièrement, saint Paul dit que toutes les œuvres de Dieu sont rangées en bel ordre : *Quæ à Deo sunt ordinata sunt. Ordo est parium, dispariumque rerum sua cuique loca tribuens dispositio*, dit saint Augustin (lib. 19 *de Civit.*, c. 13). Il y eût eu en l'état d'innocence inégalité et diversité d'âge, de sexe, d'esprit, d'industrie, les hommes y étaient doués du franc arbitre; ils eussent donc pu acquérir plus de science, d'industrie, d'expérience les uns que les autres, et par conséquent ceux qui en eussent eu moins, eussent eu besoin d'être conduits et gouvernés par les autres : Aristote (lib. 1 *Polit.*, c. 5) ne dit-il pas que ceux qui ont l'esprit pesant, sont destinés de la nature à obéir et à être sujets; ceux qui ont l'esprit plus brillant, sont destinés à commander et à gouverner les autres.

En second lieu, nous voyons que parmi les anges bienheureux, qui n'ont jamais commis de péché, il y a des hiérarchies, c'est-à-dire de saintes supériorités, et que selon saint Denys, les supérieurs éclairent et perfectionnent les inférieurs; ce qui est si véritable, que parmi ces hiérarchies, il y en a qui empruntent leur nom de la puissance et influence qu'ils ont sur les autres : ils s'appellent principautés, puissances, dominations.

En troisième lieu, Dieu est infiniment bon, infiniment communicable aussi bien que toutes ses perfections; et nous voyons qu'il a répandu et communiqué hors de soi un rayon et une participation de toutes ses perfections, il aura donc communiqué non-seulement depuis le péché, mais en l'état d'innocence, un émolument et émanation de sa souveraineté.

III. D'où nous devons apprendre, en passant, deux beaux ensei-

[1] I. *Non est singulis*, § *infinita*, ff. *de regulis juris.*

[2] Incredibile est quantum unumquemque delectet dicere : hoc meum est.

gnements : l'un pour les inférieurs, l'autre pour les supérieurs. Les inférieurs doivent apprendre à honorer la souveraineté de Dieu en leurs supérieurs, et à leur obéir, encore qu'ils soient vicieux, quand ils ne commandent rien contre les commandements de Dieu : *Etiam discolis,* dit saint Pierre. Que diriez-vous d'un catholique qui dirait : Je ne veux pas honorer ce crucifix, parce qu'il n'est que de bois ou de pierre; s'il était d'or ou d'argent, je l'honorerais de bon cœur, mais étant de si chétive matière, je ne le saurais honorer. Pauvre homme que vous êtes ! qu'est-ce qu'on honore au crucifix ! est-ce l'or ou l'argent? le bois ou les autres matières dont il est fait? n'honore-t-on pas Jésus-Christ, qui vous est représenté par son image? car qu'il soit d'or ou d'argent, de bois ou de pierre, c'est toujours un crucifix, c'est toujours l'image de Jésus crucifié : il est donc aussi digne d'honneur n'étant que de bois ou de papier, que s'il était d'or ou d'argent. Ce n'est pas une belle excuse de dire : Si mon père ou mon maître était vertueux, sage, dévot, je lui porterais beaucoup d'honneur, mais parce qu'il est vicieux, débauché, dissolu et ivrogne, je ne le saurais respecter; cela serait bon si vous ne deviez honorer en lui que sa vertu et sa probité, mais vous devez honorer en lui son autorité paternelle, qui est un écoulement, une effusion et une participation de la souveraineté de Dieu : *Servi obedite Dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo; non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi facientes voluntatem Dei ex animo cum bonâ voluntate servientes sicut Domino, et non hominibus* (Ephes. 6, 5, 7).

Premier point. — 1° Les supérieurs doivent aussi apprendre à se servir de leur autorité, comme d'une chose sainte; ils doivent regarder, honorer et imiter en leur souveraineté celle de Dieu, se servir de leur puissance comme Dieu se sert de la sienne, justement, saintement, parfaitement, pour la gloire de Dieu et pour le profit des hommes, et cela leur importe beaucoup.

Premièrement, pour le spirituel, parce que quand ils sont vertueux, leur vertu a plus de mérite que celle des inférieurs, étant plus volontaire, plus difficile et plus exemplaire. Saint Bernard (Epist. 113) écrivant à une demoiselle qui s'était faite religieuse, nommée Sophie, lui dit une parole qui est un grand sujet de consolation pour les nobles : *Non est quidem acceptio personarum apud Deum : nescio tamen quo pacto virtus in nobili plus placet : an forte quia plus claret? etenim cùm ignobilis abstinet à vitio non facile liquet, an quia nolit an quia non possit.* Quand une personne roturière, pauvre et de basse extraction ne commet pas le péché, on ne saurait bonnement dire, si c'est parce qu'elle ne le peut pas, ou parce qu'elle ne le veut pas; quand elle est humble, on ne saurait dire si c'est par la condition de son état, ou par l'élection de sa volonté; mais quand un grand qui a toute licence selon le monde, et qui pourrait avoir pour règle de ses actions, ses passions déréglées, et pour conduite de sa vie cette maxime de l'empereur Caracalla : *Quod libet, licet*; quand, dis-je, il réfrène ses concupiscences, quand il s'abstient du péché et quand il est

vertueux, sa vertu est fort héroïque, parce qu'elle est plus volontaire; on peut dire de lui avec le Sage : *Potuit transgredi et non est transgressus, facere mala et non fecit;* il pouvait transgresser les commandements, et il ne les a pas transgressés; il pouvait faire le mal, et il ne l'a pas fait : sa vie est admirable et louable. Ce sont proprement les grands qui peuvent aisément faire le mal, ils en ont souvent la commodité : le monde, le diable et la chair leur en présentent des occasions journalières et présentes, ils peuvent commettre le péché, sans qu'ils en soient punis ou repris de personne; si au lieu de le commettre, ils mènent une vie sainte et parfaite, c'est se faire violence, c'est ramer contre vent et marée, c'est marcher sur du verglas sans glisser et passer sur un penchant sans se précipiter; cela étant si difficile, il est aussi plus digne de louange, et mérite plus de récompense.

Outre que votre vertu est plus exemplaire, Messieurs, je vous oserai dire une chose que plusieurs, sans doute, désavoueront d'abord, mais que je leur ferai voir être très-véritable; c'est, Messieurs, que vous irez en l'autre monde comme en celui-ci; vous irez avec grand train, soit au ciel, soit en enfer; vous y entrerez bien accompagnés, vos sujets suivent l'exemple de votre vie, soit en bien, soit en mal; ils suivent vos affections, ils épousent vos passions, ils portent vos livrées en leurs âmes et en leurs actions, aussi bien qu'en leurs vêtements, vous êtes comme les premiers mobiles qui emportez avec vous tous les globes inférieurs, les premiers ressorts qui ébranlez et faites mouvoir par votre exemple tout le reste de la république, les miroirs sur lesquels le commun du peuple jette les yeux et forme ses actions, et même vous êtes des miroirs ardents qui lancez dans les cœurs de vos sujets, ou les douces flammes de l'amour de Dieu, ou les ardeurs de vos concupiscences; vous êtes des astres spirituels, plantés de la main de Dieu au firmament de l'Eglise pour y briller, et servir de bon exemple; mais quand vous ne faites rien pour le prochain, et pour vous acquitter de vos obligations que par un intérêt temporel, qu'après avoir été accablés de présents : quand vous ne jugez pas les procès, quand vous ne départez pas également les soldats lors des logements qui se font des gens de guerre dans les villages, et que vous ne faites les impositions des tailles et des derniers publics que par compère et par commère, par esprit de vengeance, ou par acception de personnes, par complaisance pour une misérable femme qui condescend à vos passions infâmes, vous devenez des comètes, des étoiles de terre et de boue, vous jetez la désolation dans toute la communauté, et vous êtes des présages de plusieurs grandes infortunes. Quand un petit ruisseau se déborde, il ne fait pas grand dommage; mais quand une grande rivière sort de son lit, elle ravage la campagne, elle entraîne avec soi les arbres, les maisons, les ponts, les écluses, les moulins, elle laisse la stérilité dans les champs. Quand un petit compagnon sort de son devoir, il ne scandalise guère de personnes, sa faute est particulière, il est remis au bon chemin par les lois des supérieurs et par la crainte du supplice, comme par les barrières d'une chaussée ; mais quand un seigneur qui ne craint personne, franchit les bornes des lois divines,

personne ne l'y fait rentrer, et plusieurs courent après lui ; quand une simple pierre tombe du bâtiment, elle ne le ruine pas; mais quand celle qui est la clé de l'édifice tombe à terre toute la maison se dissipe.

J'ai remarqué en l'Ecriture sainte que toutes les fois que le chef de famille s'est converti à la foi et a pratiqué la vertu, toute sa maison l'a suivi; au contraire, quand un roi a été vicieux, tous ses sujets ont pris la teinture du vice de leur prince. Hérode se troubla en la naissance du Sauveur, et toute la ville de Jérusalem avec lui : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.* Un autre Hérode se moqua du Fils de Dieu en sa passion, et toute son armée avec lui. Au contraire Abraham, comme a remarqué saint Ambroise, était charitable et prompt à faire l'aumône; à son imitation sa femme et ses serviteurs courent en faisant les œuvres de miséricorde. Le roi de Ninive (Jonæ. 3, 6) endosse le cilice, et fait pénitence; à son exemple toute la ville fait le semblable, jusques aux plus petits enfants. Le roitelet de l'Evangile crut en Jésus-Christ, et toute sa maison avec lui. Le centenier qui assista à la mort du Fils de Dieu, donna des témoignages de sa repentance, ceux qui étaient avec lui firent le même. Un autre centenier nommé Cornélius (Act. 10, 2) était dévot et craignant Dieu, et toute sa famille aussi à son imitation.

Au même livre des Actes (16, 15), une femme nommée Lydia, reçoit la foi et le baptême, ayant ouï la prédication de saint Paul, et tous ses domestiques avec elle, et peu après le geôlier qui gardait l'Apôtre; et Silas en fait de même avec tous ses gens, comme aussi Crispus, prince de la Synagogue (Act. 18, 8). Quand le seigneur ou la dame d'une paroisse, ou ceux qui y sont plus remarquables, sont vertueux, quand on les voit les premiers assister à la grand'messe et à vêpres, aller après le Saint-Sacrement, à la procession, à la visite des malades, à la prédication et aux autres exercices de piété, et quand on peut dire en ces occasions : *Prævenerunt principes*, ils font plus de profit que cinquante prédicateurs, que les curés, que les religieux : *Segnius irritant animos dimissa per aurem, quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.* Si je prêche en une paroisse, qu'il faut honorer les ecclésiastiques, le peuple peut penser que j'en parle pour mes intérêts, parce que je suis prêtre; mais quand il voit que le Seigneur du lieu honore son curé, qu'il ne traite pas avec son aumônier comme si c'était son valet de chambre, le peuple connaît que c'est le caractère et la dignité sacerdotale, qui mérite cet honneur. Si un de vos sujets va en la maison de son curé un jour de quatre-temps, ou en carême, et qu'il voie qu'on y jeûne, il peut penser que c'est par épargne; mais s'il va le soir en la maison d'un gentilhomme, et qu'il voie qu'on n'y apprête point de souper, ni de collation qui vaille un souper, il connaît en cela que c'est par commandement de l'Eglise, et que ce commandement mérite d'être observé, puisque ceux-là le gardent qui le pourraient rompre impunément; s'il voit que les religieux adorent le Saint-Sacrement et se comportent révéremment dans les églises, cela ne le touche pas beaucoup, parce qu'il sait que c'est le devoir et comme le métier des religieux d'être mo-

destes et de s'humilier en tout lieu; mais quand il voit qu'un grand seigneur, devant lequel un chacun se tient tête nue, se tient lui-même dans les églises et en présence du Saint-Sacrement la tête découverte et avec respect, il entend bien par là sans autre prédication, qu'il y a dans le Saint-Sacrement quelque chose d'extraordinaire et de divin.

De notre temps, à Toulouse, un conseiller du parlement, ayant pris la coutume de faire l'examen de conscience tous les soirs avec ses domestiques, sa fermière s'y étant trouvée, fut tellement ravie et étonnée de voir que Monsieur le conseiller priait Dieu avec ses serviteurs, qu'elle protesta qu'elle ne s'irait jamais coucher avec ses enfants sans dire leur chapelet à genoux, et auprès de leur lit.

2° Mais si vous êtes si désireux des biens de ce monde, que vous ne veuilliez rien faire que par des intérêts temporels, je vous veux encore montrer qu'il importe beaucoup pour cela que vous soyez vertueux, d'autant que par ce moyen vos sujets vous serviront plus cordialement, plus fidèlement, plus diligemment. Nous le voyons en notre centenier, parce qu'il était bon à ses serviteurs, ses serviteurs lui étaient bons; parce qu'il leur commandait doucement, ils lui obéissaient promptement : *Dico huic; vade et vadit :* parce qu'il avait soin de leur santé, ils le servaient diligemment.

En l'histoire romaine, il y a un beau trait, qui fait merveilleusement à ce sujet. L'empereur Constance Chlore, père du grand Constantin, était secrètement chrétien, comme disent quelques historiens; quoi qu'il en soit, il était homme de très-bon sens. Il fit un jour appeler tous ses serviteurs catholiques qui étaient en sa maison; il leur dit qu'il ne voulait point de gens qui mangeassent son pain qui ne fussent de sa religion, et partant qu'ils avisassent à renoncer au christianisme, ou à quitter son service. Ceux qui demeurèrent fermes en la foi, et qui se disposèrent à sortir de la cour, il les retint et les chérit; ceux au contraire qui furent lâches et inconstants dans la foi, il les chassa de son palais, et leur dit : Allez, vous êtes des misérables, vous ne valez rien, je ne me veux plus servir de vous, puisque vous avez été infidèles à votre Dieu, vous le serez sans doute à votre prince. Sa conséquence était très-bonne. Croyez-moi, quand vos serviteurs n'ont pas la crainte de Dieu, quand ils trahissent leur conscience, ils vous trahiront encore plus aisément. Si vous êtes vertueux, ils le seront aussi à votre exemple, et s'ils sont vertueux, ils craindront d'offenser Dieu et de blesser leur conscience, vous dérobant ou vous calomniant, ils vous serviront avec fidélité et avec respect : *Non ad oculum servientes, sed sicut Christo*, ainsi que saint Paul leur recommande par trois fois en un même passage. Et quand bien ils n'imiteraient pas vos bons exemples, ils vous respecteront néanmoins, sachant que vous êtes vertueux. La vertu se fait toujours honorer, même par les méchants : car, comme dit saint Chrysostome, de même que nous honorons et redoutons ceux que nous savons être bien avant dans les bonnes grâces des rois, ainsi nous respectons naturellement ceux que nous savons être les favoris de Dieu. Saül qui était roi redoutait David, qui n'était qu'un petit berger, voyant qu'il était selon le cœur de Dieu : *Quia Dominus erat cum illo*,

dit l'Ecriture. Mais si vos serviteurs voient que vous soyez vicieux, si vous vous servez d'eux pour envoyer les poulets, pour faire les messages d'amour, pour être les ministres de vos dissolutions, ils se moqueront de vous, et vous mépriseront comme celui qui est plus esclave qu'eux : car ils ne servent qu'à un homme, et vous, vous servez à mille passions brutales.

Second point. — I. Peut-être que vous me demanderez en quoi consistent proprement la vertu et la perfection d'un grand? Saint Paul l'explique en trois paroles, et le centenier le pratiquait en notre Evangile : *Sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo* (Tit. 2, 12), il dit : *In hoc sæculo*, pour montrer qu'il ne parle pas seulement aux religieux, mais aux séculiers : voilà un sommaire et un abrégé de toute la spiritualité d'un grand dans le monde, et comme il se doit comporter envers Dieu, envers soi-même et envers ses inférieurs; envers Dieu, *piè*, dévotement.

Mais en quoi consiste la dévotion d'un grand? il y a une aussi grande diversité de sentiments parmi le commun des chrétiens, touchant l'essence de la dévotion, comme il y en avait parmi le commun des Juifs, touchant la personne de Jésus-Christ. *Quem dicunt homines esse filium hominis* (Matth. 16, 13)? Notre Seigneur demandait en saint Matthieu, ce que les hommes disaient de lui; on lui dit qu'il y en avait qui le croyaient Elie, que d'autres le prenaient, pour Jérémie, et que plusieurs disaient qu'il était saint Jean-Baptiste; il n'y eut que saint Pierre qui répondit bien à cette demande : *Tu es Christus Filius Dei vivi.*

Si vous demandez à divers pères spirituels, quel est l'esprit de Jésus, le vrai esprit de piété et de dévotion, peut-être qu'ils vous répondront diversement, chacun selon son inclination et son humeur particulière; les uns diront qu'il consiste à être, comme saint Jean-Baptiste dans le désert, en solitude, séparé de la conversation des hommes; où il y a tant de piéges et de pierres d'achoppement. Les autres à être comme Jérémie, en pleurant continuellement ses péchés et ceux de son prochain, toujours dans les lamentations et les actes de pénitence; d'autres, à être comme Elie, ardent à reprendre les vices et à punir les vicieux. Mais si vous me demandez mon avis, je vous répondrai comme saint Pierre : Je suis de son ordre. L'esprit de Jésus et de la vraie dévotion consiste à être enfant de Dieu, à avoir un cœur de fils envers lui, comme envers son père, de sorte que l'on puisse dire de vous : *Tu es Filius Dei vivi.* Saint Paul est toujours compagnon de saint Pierre; il dit la même chose en paroles expresses : *Misit in corda nostra spiritum filiorum.* Je veux dire, que la piété d'un grand consiste principalement en deux points, lesquels le centenier pratiquait merveilleusement.

Premièrement, à avoir une foi très-vive et un grand sentiment et bonne opinion de la grandeur, de la puissance, de la sagesse et des autres perfections de Dieu, tout de même qu'un enfant prise et estime beaucoup tout ce qui est en son père. Le centenier disait : Vous pouvez mieux commander à la maladie, que je ne commande à mes serviteurs.

Vous devez en second lieu, avoir un grand respect et une confiance très-ferme aux paroles de Jésus-Christ, comme notre centenier, qui disait à Notre Seigneur : Vos paroles sont toutes-puissantes, dites-en seulement une, et mon serviteur sera guéri. A cet effet, vous devez les ruminer souvent, employer quelque temps à les méditer, laisser pour un temps vos occupations séculières, pour lire le Nouveau Testament, les œuvres de Grenade, les *Confessions* de saint Augustin, *l'Imitation de Jésus.* S'appliquer à bon escient à rendre quelque service à Dieu, comme un bon enfant en doit rendre à son père, pour témoigner l'amour qu'il lui porte, avoir soin qu'il n'y ait rien en votre maison qui donne sujet de l'offenser : point de sein découvert, point de tableau ou de statue où il y ait des nudités, point de romans, point de livres d'amourettes, point de valets jureurs, ni de servantes médisantes; regardez qu'est-ce qu'il y a en vous, en votre famille, en votre paroisse, en l'exercice de votre charge, qui vous puisse fournir un sujet de faire quelque chose; en rechercher les occasions : *Diligit gentem nostram.* Et en suite de cela : *Synagogam ædificavit nobis*, faire établir la confrérie du Saint-Sacrement aux lieux où vous avez du pouvoir, contribuer à la fabrique et aux ornements des lieux sacrés, non pas par vanité, non pas pour vous faire connaître à la postérité, non pas en mettant vos armes à la moindre chasuble que vous donnez, mais par amour envers l'Eglise épouse de Jésus-Christ : *Diligit gentem nostram.* Saint Charles ne voulut pas permettre qu'on mît ses armes en aucun lieu, de tant de bâtiments, d'églises, de colléges et d'hôpitaux qu'il édifia et dota. En récompense de cela, Dieu a rendu son nom si célèbre, qu'il n'y a province, ni ville, ni petit coin de la chrétienté où l'on ne conserve son image, avec un singulier bonheur.

II. *Sobrie*, user sobrement, non-seulement des viandes corporelles, qui ne sont que les appâts et la félicité des âmes basses, viles et serviles, mais encore de la gloire, de la faveur, de la fortune, qui sont l'amorce, les délices, la béatitude et comme le souverain bien des âmes généreuses dans le monde. S'il n'y avait point d'autre sobriété que l'abstinence des viandes matérielles, saint Paul ne dirait pas : *Sapere ad sobrietatem.* Saint Chrysostome dit : Comme il y en a quelques-uns qui ont le cerveau si faible, qu'aussitôt qu'ils ont deux ou trois verres de vin dans la tête, ils sont ivres, ainsi il y en a qui ont l'esprit si petit, qu'il s'enivrent, se méconnaissent, et sortent d'eux-mêmes par un peu de faveur et d'élèvement de fortune : *Asperius nihil est humili cùm surgit in altum.* Il faut donc dire des grandeurs du monde, ce que le Saint-Esprit dit, parlant du vin : *Aspicias vinum cùm flavescit.* Ne regardez pas le vin, quand il est agréable à la vue, quand il chatouille l'appétit sensuel; n'admirez pas les états et les honneurs du monde, qui sont en vous pour grands et glorieux qu'ils passent, ils sont dans un verre fragile : d'autant plus qu'on le voit éclater, d'autant plus aisément il se casse. Quelques louanges qu'on vous donne, quelque bonheur qui vous arrive, dites toujours comme le centenier : *Non sum dignus;* je n'en suis pas digne, je ne le mérite pas. Si vous êtes ainsi humble en vous-même, vous serez juste envers vos sujets.

III. Le centenier pratiquait encore cette vertu, il prenait la peine d'aller lui-même au médecin pour son serviteur. Et de notre temps, le grand cardinal saint Charles allait lui-même éveiller ses serviteurs le matin, leur portait de la chandelle, et parce que quelquefois pour en éveiller quelqu'un, il fallait passer par la chambre d'un autre, qui ne devait pas se lever si matin que les autres, il ôtait ses pantoufles de peur de faire du bruit et de troubler son repos. Je ne dis pas cela pour vous porter à faire la même chose, car je sais qu'en la Vie des Saints, il y a des traits plus admirables qu'imitables; mais pour vous obliger de faire le même spirituellement, de leur donner de la lumière par le bon exemple, par l'instruction et l'édification; et pour vous montrer que ce n'est pas une chose indigne d'un cœur noble et généreux d'être courtois, affable et condescendant aux infirmités des petits, et que l'humilité n'est pas incompatible avec la véritable noblesse.

Saint Grégoire (Homil. 28 *in Evang.*) fait une belle remarque sur le texte de notre Evangile : Je trouve, dit-il, que Jésus se comporte bien diversement envers deux malades de la même ville. Le roitelet vient au devant de lui, avant qu'il fût entré dans la ville de Capharnaüm, il le supplie très-humblement de prendre la peine de visiter son fils qui était malade à la mort; Jésus lui répond un peu rudement, ne daigne pas aller en sa maison, et se contente de le guérir absent. Le centenier vient à Jésus dès qu'il est entré dans la ville : *Cùm introisset Capharnaum accessit ad eum;* il le prie de ne pas prendre la peine de venir à son logis; Jésus dit : J'y veux aller, et je le guérirai. C'est, dit saint Grégoire, pour nous faire une belle et salutaire leçon, c'est pour nous apprendre à honorer en notre prochain l'image de Dieu et le caractère de la Divinité, plus que les états et les richesses du monde. Si le fils d'un gentilhomme ou d'un homme de qualité est malade, bien éloigné de notre logis, on ne manque point de le visiter, on lui envoie des présents, on lui fait mille offres de services; si notre serviteur est malade à notre porte, dans notre maison, devant nos yeux, on le met dans une chambre obscure, on le recommande à je ne sais quelle servante, on ne le daigne pas visiter une fois, encore est-il bienheureux de ce qu'étant inutile, on ne l'envoie pas à l'hôpital. Jésus fait tout le contraire, pour nous enseigner par son exemple, il répond au roitelet avec quelque sévérité, et ne daigne pas aller à son logis, parce que c'est son fils qui est malade; il veut aller à la maison du centenier, encore qu'il n'en soit pas prié, parce que ce n'est qu'un pauvre serviteur qu'il désire visiter.

Conclusion. — Pour vous porter à la pratique de tout ce que je viens de dire, ayez les considérations du centenier : *Homo sum sub potestate constitutus. Homo sum;* vous êtes homme comme les autres, votre serviteur est de même nature que vous, fait à l'image du même Dieu, racheté par le même sang précieux, régénéré par le même baptême, enfant de la même Eglise, participant aux mêmes sacrements, marqué du même caractère, nourri du même corps de Dieu, destiné à la même gloire, et peut-être à une plus grande; et il est très-probable qu'il ira au ciel avant vous,

parce qu'il fait pénitence en ce monde par sa vie humble et laborieuse ; il peut dire à son Dieu : *Vide humilitatem meam, et laborem meum, et dimitte universa delicta mea.* Quand vous serez dans le purgatoire, vous aurez besoin de son assistance, vous vous repentirez de l'avoir désobligé : *Facite vobis amicos ut cùm defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula. Homo sum;* pour grand que vous soyez, vous êtes toujours homme sujet à quelque disgrâce, à quelque revers de fortune, il y a encore assez de temps pour vous voir quelque jour la plus misérable et la plus chétive créature qui soit au monde.

Qui eût dit à Crésus, à Andronicus, à Bélisaire, et à tant d'autres, ce qui leur arriva ; et de notre temps, qui eût dit à tant de grands, et de France et d'Angleterre, qu'ils perdraient la tête sur un échafaud par la main d'un bourreau ; l'auraient-ils cru? néanmoins nous l'avons vu arriver.

Votre serviteur vous dit : *Homo sum.* Il est de même nature que Jésus : *In similitudinem hominum factus;* il est de même condition : *Formam servi accipiens;* vous ne le devez point regarder sans vous souvenir de l'honneur de l'alliance qu'il a, à qui il appartient, à qui il est semblable, en sa nature et en sa possession, et sans dire en vous-même, comme Raguel quand il vit le jeune Tobie : *Quàm similis est homo iste dilecto Deo.*

Sub potestate constitutus; vous n'êtes pas souverain : *Non est potestas nisi à Deo;* votre pouvoir vient de Dieu, il ne vous l'a pas donné pour vous seul, ne vous y trompez pas, ce n'est pas pour vous qu'il vous l'a donné, c'est pour son Fils Jésus ; vous n'avez point d'empire dans la ville, ou dans la province, que pour y établir l'empire de Jésus; le roi n'a la couronne sur la tête que pour faire régner Jésus; vous n'êtes pas davantage que lui, votre autorité n'est qu'un rayon de la sienne, si vous ne vous en servez que pour vos intérêts particuliers, si vous n'en usez pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Eglise, pour le salut des âmes, pour la protection des gens de bien, pour la terreur et la punition des méchants ; votre puissance n'est pas autorité royale, mais domination tyrannique; vous serez en enfer avec les Néron, les Domitien, les Dioclétien : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic.* Jésus dit dans l'Evangile : *Si le serviteur pense que son maître doive beaucoup tarder à venir, et qu'il se mette à s'enivrer, et à battre ses conserviteurs, le maître viendra lorsqu'il y pensera le moins, il le surprendra en ses débauches, et le punira selon ses démérites.* Il vous faut donc imaginer que Jésus a pour vous les mêmes armes, et la même devise que l'empereur Maximilien II; il avait fait peindre une aigle à deux têtes, de l'une elle lançait des foudres, et de l'autre elle portait des palmes, avec cette devise : *L'un ou l'autre.* Oui, Messieurs, vous aurez l'un ou l'autre; si vous sortez hors de votre devoir, la foudre de la justice de Dieu vous punira plus grièvement; comme vous êtes plus grands que les autres, vos péchés sont aussi plus grands, les punitions en seront plus grandes : *Horrendè et citò apparebit vobis, potentes potenter tormenta patientur.*

Vos péchés sont plus énormes que ceux des autres, parce qu'ils

sont faits avec plus de connaissance du mal; vous avez été instruits dès votre jeunesse, vous avez eu des maîtres et des gouverneurs, vous ne pouvez ignorer ce qui est de votre devoir; vos péchés sont d'ingratitude, vous avez reçu de Dieu la noblesse, l'esprit plus vif et brillant, la beauté du corps, les richesses, l'empire et l'autorité sur beaucoup d'autres. Si vous offensez Dieu après tant de bienfaits, votre ingratitude sera bien dénaturée; il aura sujet de se plaindre de vous comme de David : *Ego te tuli de domo patris tui, fecique tibi nomen magnum.*

Mais aussi si vous êtes vertueux, beaucoup de palmes vous seront réservées; Jésus dira : *Non inveni tantam fidem in Israël.* Je n'ai point trouvé de vertu si solide en ceux qui voient Dieu dans la contemplation : *Israël videns Deum*; c'est-à-dire dans les religieux et les ecclésiastiques.

Erunt novissimi primi, dit Jésus en notre Evangile : *Recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob :* Vous serez assis avec Abraham, Isaac et Jacob; que dis-je? mais vous serez reçus en la compagnie des archanges, des puissances et des dominations célestes, au séjour de la gloire immortelle. *Amen.*

SERMON III.

DES QUATRE DIMENSIONS DE L'AMOUR ENVERS LE PROCHAIN.

Pour le Vendredi après les Cendres.

Diliges proximum tuum.
Vous aimerez votre prochain. (MATTH. 5, 43.)

COMME Jésus-Christ Notre Seigneur a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, qui est l'amour incréé, et la charité personnelle en la sainte Trinité, il a de grandes tendresses et des inclinations particulières pour les âmes qui sont enflammées et ardentes en la charité. Il disait en l'Evangile : *Je suis venu apporter le feu en la terre, et je désire surtout qu'il soit bien allumé.* La charité exerce deux actes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain; l'occasion se présentera quelque jour, Dieu aidant, de vous parler de l'amour de Dieu. Aujourd'hui j'ai à vous traiter de l'amour envers le prochain, des qualités, propriétés et conditions qu'il doit avoir.

Si, comme dit l'Apôtre saint Paul (Coloss. 3, 14), la charité est le lien de la perfection, et le comble de toutes les vertus : *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis*; vous l'avez eue très-parfaitement et en souverain degré, ô sainte Vierge! vous aviez sujet de dire : *Ordinavit in me charitatem,* ou, selon une autre version : *Vexillum ejus super me charitas.* Comme les soldats d'une compagnie suivent leurs drapeaux et leurs enseignes, ainsi toutes les vertus suivent la sainte charité; c'est elle qui a logé en votre cœur virginal, l'humilité, la patience, la débonnaireté et les autres perfections admirables que l'ange honorait en vous, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Quis, quandò, quomodò, commendet nobis charitatem, et quatuor ejus dimensiones explicantur.

I. Punctum. — Altitudo charitatis, quod sit ex Deo, et propter Deum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Exemplis.

II. Punctum. — Profundum, quod miseriis proximi compatiatur.

III. Punctum. — Latitudo : ut amet omnes proximos, etiam inimicos, quod probatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus ex divo Paulo.

IV. Punctum. — Longitudo quæ est perseverentia usque ad mortem : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione, 4° Ratione, 5° Exemplis.

Exorde. — Le Fils de Dieu Notre Seigneur nous ayant commandé de nous rendre parfaits, comme notre Père céleste est parfait; et considérant que cette perfection de Dieu se montre principalement en la charité qu'il exerce envers tous les hommes : *Qui solem suum orire facit super bonos et malos*, nous a encore enseigné cette vertu en tout le cours de sa vie, et particulièrement à la veille de sa mort; c'est alors que les avertissements qu'un ami donne à son ami, que les commandements qu'un père fait à ses enfants, que les recommandations qu'un époux fait à son épouse, sont reçus avec plus de tendresse, et demeurent plus vivement et plus longtemps imprimés au plus sensible du cœur : car c'est à la veille de sa mort, dans le cénacle de Jérusalem, lorsqu'il nous lègue par testament son corps et son sang précieux, qui est le ciment et l'agrafe de cette union fraternelle, qu'il la recommande à ses disciples. Mais en quels termes la recommande-t-il? en termes si affectueux, si pressants, si obligeants, qu'il faut renoncer au christianisme, ou aimer la charité plus que tout ce qui est aimable au ciel et en terre après Dieu.

Premièrement, en saint Jean, chapitre 13e, il dit : On connaîtra en ceci que vous êtes mes disciples, si vous avez la charité et la dilection les uns envers les autres. Puis au chapitre 17e (21, 23), il veut que notre charité soit si extraordinaire, si héroïque et si miraculeuse, qu'elle soit un témoignage et une preuve authentique de la foi, et que le monde connaisse par là que Jésus est envoyé de Dieu, vrai Fils de Dieu, et vrai Dieu : *Omnes unum sint, sicut tu Pater, in me, et ego in te, ut credat mundus, quia tu me misisti, ut sint unum sicut et nos unum simus, et sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia tu me misisti.* Ne faut-il pas des œuvres bien prodigieuses, des miracles bien signalés et éclatants pour prouver le mystère de l'incarnation, pour faire croire au monde qu'un homme qui a été pendu à un gibet par autorité de justice, et à la poursuite des prêtres de son pays, était vrai Dieu, et qu'étant à la potence, il gouvernait le ciel et la terre? Il ne l'a pu persuader aux hommes, même avant que ce désastre lui arrivât, lors même qu'il rendait la vue aux aveugles, la santé aux malades, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts; et il veut que nous nous aimions les uns les autres d'un amour si ardent, que les hommes en voyant cela soient obligés et contraints de dire qu'il faut nécessairement que Jésus soit vrai Dieu, principe et auteur de la nature, puisqu'il donne à ses disciples une vertu qui surpasse tant la portée et les efforts de la nature.

Les philosophes payens voyant la belle économie et la sage conduite de ce monde, l'harmonie et le bon accord des éléments et des autres créatures, nonobstant la contrariété et l'opposition de leur qualité, ont reconnu qu'il y a un Dieu en ce monde infiniment puissant, sage, bon, qui moyenne ces alliances et conserve cette harmonie. Ainsi Jésus désire qu'il y ait une si bonne intelligence, une si étroite et parfaite union entre les fidèles, nonobstant l'antipathie de leur naturel, la diversité de leurs conditions et la contrariété de leurs inclinations, qu'en voyant cela, on soit contraint d'avouer que celui qui tient en bon accord des créatures si opposées, est doué d'une puissance admirable, d'une sagesse incompréhensible et d'une bonté infinie.

De plus, il ajoute : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan. 13, 34), *hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan. 15, 12) : il n'y a mot qui ne porte, il faut les peser pour en connaître l'importance. Il dit : *præceptum*, il dit *meum*, il dit *novum*. Ce n'est pas un conseil, ce n'est pas un avis salutaire, ni une œuvre de surérogation qu'il propose, c'est un précepte, c'est un commandement, une œuvre d'obligation qu'il enjoint, où il y va du salut et de la damnation éternelle, si on y manque. Il dit *meum*, les autres préceptes sont ses commandements; mais il dit particulièrement de celui-ci, que c'est son précepte, parce qu'il lui est plus précieux; il le chérit plus que tous les autres, il l'a en plus grande recommandation. Il dit *novum*. Le commandement ancien disait aux juifs : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même*, et le commandement nouveau dit aux chrétiens : *Vous aimerez votre prochain comme Jésus l'a aimé.*

Saint Bernard dit que la charité est à l'âme ce que la quantité est au corps; un corps est d'autant plus grand ou plus petit, qu'il a plus ou moins de quantité; et une âme est d'autant plus grande ou plus petite devant Dieu, qu'elle a plus ou moins de charité; et comme la quantité a ses quatre dimensions, la charité aussi en a quatre.

Saint Paul (Ephes. 3, 18) dit que pour concevoir la grandeur de l'amour que Jésus nous a porté, il en faut connaître les dimensions : la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur : *In charitate radicati et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, latitudo, sublimitas et profundum.* Ce sont les quatre quantités de l'amour que nous devons à notre prochain, par conformité et ressemblance à l'amour que Jésus nous a porté.

Premier point. — 1° La hauteur de cet amour consiste en ce que Dieu en doit être le motif et la fin. Il n'y a rien de plus haut que Dieu; si notre amour vient de lui et va à lui, c'est un amour haut et relevé. L'amour de Jésus envers nous est un reflux, une réflexion de l'amour qu'il porte à son Père; quand il alla mourir pour nous, il dit : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, surgite, eamus;* et son Apôtre (1. Cor. 13, 1) nous déclare que pour belles et apparentes que soient nos actions, *si nous n'avons la*

charité, rien ne nous profite, et nous ne sommes rien; notez, *charité*, il n'y a rien de si commun parmi les hommes que l'amour, et il n'est rien de si rare dans le monde que la charité; on y prend fort souvent le change, et on s'y trompe étrangement à sa propre damnation. Toute charité est amour; mais tout amour n'est pas charité; il n'y a que l'amour de charité, l'amour chrétien et l'amour surnaturel, qui nous mette en voie de salut. L'amour qui est parmi les gens du monde, n'est ordinairement qu'un amour brutal, sensuel, humain, naturel, plein d'intérêt et de retour à soi-même.

2° Saint Augustin (Hom. 38 ex 50) dit : Vous aimez votre femme, parce qu'elle est l'objet de vos délices charnelles. Ainsi un pigeon aime sa colombe, un loup aime sa louve, un tigre sa tigresse; vous aimez vos enfants, parce que ce sont vos créatures; ainsi une ourse aime ses oursons, une lionne ses lionceaux, une poule ses poussins, parce que ce sont leurs petits : Vous aimez votre camarade, parce que vous demeurez ensemble, vous jouez, vous mangez, vous vous promenez, vous cajolez ensemble; ainsi deux chevaux s'entr'aiment et s'entrevivent aux champs, parce qu'on leur a donné l'avoine et qu'on les a abreuvés ensemble; deux vaches s'entr'aiment, parce qu'elles ont demeuré dans la même étable; si l'une est absente, l'autre en témoigne du ressentiment par son mugissement; vous aimez votre maître, parce qu'il vous nourrit bien; ainsi votre chien vous caresse, parce que vous lui donnez des pièces de pain; vous aimez votre frère, votre oncle, votre cousin, parce que ce sont vos parents : les Turcs et les autres infidèles n'en font pas moins. Il faut aimer vos prochains d'un amour de charité, non par des motifs naturels et humains, mais par des principes surnaturels et divins; il faut les aimer, parce que ce sont les images de Dieu, les membres de Jésus; parce que Dieu les a tant aimés, qu'il leur a donné son Fils; parce que Jésus les a tant estimés, qu'il a donné sa vie pour eux.

Il les faut aimer pour les porter à Dieu; il les faut aimer, non pour les attacher à vous et à vos intérêts, mais pour les porter à Dieu et à sa gloire; leur donner son amour et sa crainte, pour les rendre vertueux, pour en faire de vrais chrétiens et de bons serviteurs de Dieu; il les faut aimer, non pour vous rendre partisans de leurs passions déréglées, complaisants à leur humeur vicieuse, complices et coadjuteurs de leurs dissolutions; mais pour les en reprendre et les corriger : *Non est bona amicitia quam facit mala conscientia*, dit saint Augustin (*Tract.* 8 *in epist.* 1. *Joan.*). Et ailleurs : *Non sic debemus amare homines sicut gulosus amat perdices, amat enim ad hoc ut occidat et consumat, et amare se dicit.* Voilà un bel amour que vous portez à vos camarades! vous les aimez comme un gourmand aime les viandes; il dit : J'aime bien ce chapon, ce mouton; il l'aime pour le tuer, pour en prendre son plaisir, pour le détruire et le consommer; vous aimez votre camarade pour le perdre par vos débauches, pour le mener au jeu, au cabaret, pour le gorger de vin et de viande, lui enseigner où il y a des filles débauchées, lui apprendre des saletés dénaturées; il vaudrait beaucoup mieux pour lui qu'on prît un couteau, qu'on

l'égorgeât et qu'on le rôtît à petit feu, que de l'engager comme vous faites à être quelque jour brûlé dans les flammes éternelles. Voilà un bel amour que vous portez à votre maîtresse! vous l'aimez pour la perdre, par vos flatteries, en applaudissant à ses vanités, ses mondanités et ses sensualités; vous ne vous souciez pas qu'elle se damne, pourvu que vous gagniez ses bonnes grâces pour en tirer quelque profit temporel et passager.

3° Aimer, c'est vouloir du bien. Vous n'aimez donc pas votre prochain, si vous ne lui souhaitez de tout votre cœur, si vous ne lui procurez tant qu'il vous sera possible, les vrais biens, qui sont l'amour de Dieu, les vertus solides et parfaites et le salut éternel; vous ne l'aimez pas, si vous ne tâchez de le délivrer des vrais maux, qui sont les péchés, les mauvaises habitudes et les inclinations vicieuses.

Si votre enfant est atteint d'une fièvre chaude, ou autre maladie, vous tâchez par tous moyens de l'en délivrer, et encore qu'il ne le veuille pas, encore qu'il résiste, qu'il crie qu'on le laisse en repos, quoiqu'il menace de tuer, vous l'attachez à la colonne du lit, vous le faites saigner, ventouser, scarifier, et si vous faisiez autrement, on dirait que vous ne l'aimez pas. Donc vous n'aimez pas votre enfant, votre serviteur, votre ami, si vous ne le reprenez pas, ne le corrigez pas et ne le châtiez pas quand il jure, blasphême, et qu'il dit des paroles dissolues; quand il médit du prochain, qu'il se débauche, qu'il s'enivre et qu'il offense Dieu en quelque manière que ce soit. *Amor sævit*, *charitas sævit*, *sine felle sævit*, *more columbino*, *non corvino*, dit saint Augustin (lib. 1, cap. 4).

4° Cette bonne femme dont il est fait mention en la vie du Père César de Bus, aimait son voisin d'un vrai amour. César de Bus [1] était un gentilhomme mondain; une pauvre femme, nommé Antoinette, eut inspiration de le convertir. A cet effet, elle loua tout exprès un petit coin de chambre, vis-à-vis de la maison de ce cavalier, afin d'y avoir entrée, et d'y être quelquefois employée à laver la lessive, à faire des messages, et à rendre d'autres services; elle lui présentait la Vie des Saints (chacun la devrait avoir); elle le priait de la lire, il la rebutait : Allez, allez, vous êtes une bigote, j'ai bien à faire de votre livre. — Mais, Monsieur, je vous prie au moins d'en lire une page, pas davantage. — Il s'en moquait. — Au moins sept lignes à l'honneur des sept douleurs, au moins cinq lignes à l'honneur des cinq plaies, au moins trois lignes seulement à l'honneur de la très-sainte Trinité. Enfin, pour se délivrer de ses importunités, il prit le livre, il en lut quelque chose : il fut gagné par cette lecture, et devint un grand saint. Il la fau-

[1] César de Bus, instituteur des prêtres de la Doctrine chrétienne, naquit à Cavaillon le 3 février 1544, d'une famille noble. Il s'adonna d'abord à la poésie profane, et se livra aux plaisirs du siècle; mais étant rentré en lui-même, il se convertit, et mena dans la suite une vie très-édifiante, il prit les Ordres sacrés, et s'employa à confesser et à catéchiser. César de Bus perdit la vue 13 ou 14 ans avant sa mort, et ne laissa pas de continuer ses fonctions. Il mourut à Avignon le 15 avril 1607. On a de lui des instructions familières.

drait imiter, vous approcher doucement de votre voisin ou voisine, qui se gouverne mal; leur dire quelque mot de ce qu'on a dit au sermon, de ce que vous avez lu en quelque bon livre, prendre sujet de leur parler de Dieu, de la laideur du vice, de la beauté de la vertu et des quatre fins de l'homme; quelquefois, quand votre fermier ou un autre paysan vient chez vous, quand un pauvre vous demande l'aumône, leur demander : Y a-t-il longtemps que vous n'avez été à confesse? l'envoyer à quelque Père, et s'il n'ose pas y aller, à cause de ses haillons, prier votre confesseur de l'entendre en confession.

Saint Romuald aimait son père d'un vrai amour. Son père Serge, de la maison de Ravenne, après s'être battu en duel avec un de ses parents, se fit religieux en un monastère d'Italie, nommé Saint-Séverin, pour y faire pénitence; mais comme la volonté de l'homme est changeante et fragile tout ce qui se peut, sa première ferveur s'étant refroidie, il se dégoûta de la religion et voulut quitter le monastère. Son fils Romuald, qui était alors en France, ayant appris cela, alla tout exprès en Italie pour le détourner de ce mauvais dessein. Comment, dit-il, retourner au monde? à quoi pensez-vous, mon père? ne voyez-vous pas que vous vous y perdrez : vous êtes d'une humeur bouillante, querelleuse, impatiente, duelqu'un vous appellera moine défroqué! vous ne le pourrez enqurer, vous l'appellerez en duel, vous mourrez en mauvais état : résolument vous ne sortirez point d'ici. Ne pouvant rien gagner sur son esprit par ses remontrances, il se sert de la voie de fait. Vous y demeurerez bon gré mal gré que vous en ayez; c'est une espèce de cruauté de vous être pitoyable en cette occasion, vous m'en saurez bon gré quelque jour. Il lui fait mettre les fers aux pieds, et à force de le faire jeûner et de jeûner lui-même et de prier Dieu pour lui, il le convertit tellement, qu'il fut très-content de demeurer, et il mourut saintement l'an 992. C'est ainsi que Jésus-Christ nous aime : *Ego quos amo, arguo et castigo* (Apoc. 8, 19); vous vous figurez qu'il est bien en colère contre vous, parce qu'il vous châtie, qu'il vous envoie des maladies, des pertes de biens, un renversement de fortune; vous vous trompez, c'est qu'il vous aime d'un vrai amour : *Amor sœvit, Christus sœvit;* s'il ne vous donnait que des biens de la terre, son amour serait bas et terrestre; il veut vous obliger à gagner les biens du ciel, éternels, souverains, parce qu'il vous aime d'un amour haut et relevé.

Deuxième point. — S'il est si haut, il n'est pas moins profond, il l'abaisse jusqu'au centre de nos misères, jusqu'à le mettre auprès de nous, quand nous sommes au fond d'une basse-fosse, ou en l'abîme de quelque disgrâce, pour ignominieuse et humiliante qu'elle soit : *Descendit cum illo in foveam; de abyssis terræ iterum reduxisti me* (Psal. 70, 20). Il ne dit pas *retraxisti,* mais *reduxisti :* Vous m'avez ramené de l'abîme où j'étais; il y était donc avec nous, *cum ipso sum in tribulatione.* Notre amour doit être ainsi, il nous doit faire condescendre et compatir aux misères de notre prochain pour l'en relever efficacement et avec affection.

Vous faites tout le contraire, l'affliction de votre prochain vous

donne sujet de vous élever et de l'abaisser, et de l'opprimer pour achever de le perdre; vous dites : Ce bon homme est ravi de ce que je lui vends mon blé à crédit; encore que ce soit plus cher qu'au marché, que je lui prête de l'argent à usure, il s'en tient bien obligé, sans ce plaisir il mourrait de faim, et les sergents lui emporteraient tous ses meubles. Cette excuse vous condamne, c'est pour cela qu'il lui faudrait prêter sans usure, parce qu'il est pauvre, parce qu'il meurt de faim, parce qu'on le veut exécuter.

C'est principalement des pauvres que Dieu défend de prendre des intérêts de l'argent qu'on leur prête. Cette bonne veuve a par malheur quelque mauvais procès, par l'injustice d'un méchant homme; au lieu de lui tendre la main, vous tâchez de la précipiter en l'abîme de son déshonneur, la sollicitant au mal par de vaines promesses de la secourir. Cette fille est tombée en faute, au lieu d'y compatir et de tâcher de la retirer, vous en prenez occasion de la tenter plus hardiment à retomber au péché pour achever de la perdre.

Nous pouvons remarquer en l'Ecriture que le Saint-Esprit joint toujours le commandement de l'amour envers le prochain à celui de l'amour envers Dieu; et notre Sauveur en l'Evangile[1], étant interrogé quel était le plus grand commandement de la loi, après avoir dit : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur; c'est le premier et le plus grand commandement;* il ajoute : *Et le second semblable au premier, est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Semblable au premier, c'est-à-dire aussi important, aussi nécessaire au salut; semblable au premier, c'est-à-dire que comme l'amour que nous devons à Dieu doit être cordial, sincère, effectif : *Ex toto corde tuo, ex omnibus viribus tuis;* ainsi l'amour que nous devons à notre prochain doit être du profond du cœur, et se montrer par les effets. Et pour mieux expliquer ceci, un jurisconsulte lui ayant demandé ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle, il lui proposa cette parabole : « Un pieux Samaritain rencontrant » aux champs un pauvre homme blessé à mort et couvert de plaies » par les voleurs, ne passa pas outre, mais mit pied à terre, s'ap- » procha de lui, pansa ses blessures, le mit sur sa monture, le » conduisit à l'hôtellerie, le recommanda à l'hôte, et répondit pour » lui. » Ayant raconté les pieux offices de ce Samaritain, il dit au jurisconsulte : *Faites le même;* c'est-à-dire, si vous voulez avoir la vie éternelle, dont vous m'avez interrogé, soyez ainsi charitable. Donc, assister le prochain de nos moyens, de notre crédit, de notre travail, ce n'est pas une œuvre de conseil ni de surérogation, mais de précepte et d'obligation. Vous ne voudriez pas signer une requête, faire un exploit, plaider un quart-d'heure pour un villageois, servir un malade, sinon à force d'argent; cependant tout cela est bien moins que ce que fit ce Samaritain à ce pauvre blessé. Jésus dit : *Faites comme lui pour avoir la vie éternelle;* tout cela est bien moins que de donner votre vie pour votre prochain. Et saint Jean dit : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (1. Joan. 3, 16); notez *debemus,* c'est une obligation. Tout ce que

[1] Matth. 22, 37; Marc. 12, 31; Luc. 10, 27.

vous faites pour le prochain moins que d'endurer la mort, tout ce que vous lui donnez moins que votre vie, c'est moins que vous ne devez. Vous plaidez pour les pauvres veuves, c'est moins que vous ne devez; vous visitez les prisonniers, vous servez les malades, c'est moins que vous ne devez, puisque en un besoin, vous devez même votre vie. Vous devez aimer le prochain, comme Jésus nous a aimés : il a donné sa vie pour nous : *Pro omnibus mortuus est;* disant *pro omnibus*, il marque la largeur de son amour.

Troisième point. — 1° La troisième propriété que notre amour doit avoir, c'est qu'il doit embrasser tous nos prochains, sans en exclure un seul. L'amour de la plupart des chrétiens, est un amour particulier, amour fantasque et de caprice. L'un est le meilleur homme du monde avec les étrangers, chez les voisins, en compagnie et dans le cabaret; mais en sa maison, il semble un Arabe, il n'a point de tendresse pour sa femme, pour ses enfants, pour ses domestiques; l'autre est idolâtre de ses gens, mais il n'a point de charité pour les étrangers : il se fait ennemi de cinquante voisins, pour venger la querelle d'un petit enfant; l'un veut que toute l'hérédité et toute la bénédiction soit pour son aîné, l'autre qu'elle soit toute pour le cadet. Ce père de famille n'a d'inclination que pour un de ses serviteurs qui le flatte, qui lui fait des rapports à perte de vue, et il ne témoigne point d'amour, point de confiance, ni de bonne volonté aux autres. Cet autre n'aime qu'une certaine religion ou confrérie, il méprise et condamne toutes les autres, et de là viennent les divisions, les schismes, les jalousies, les jugements téméraires, les médisances, les partialités qui sont dans les familles, républiques et autres communautés.

Quand saint Paul recommande tant la charité, qu'il dit que sans elle rien ne nous profite (1. Cor. 13, 1); c'est à propos des schismes et des divisions qui étaient à Corinthe. Mais voulez-vous savoir quelles divisions? elles étaient si légères et si petites en apparence, que nous penserions que ce n'est qu'un jeu d'enfant. C'est que les uns disaient : Apollon est un des plus habiles hommes du monde; les autres disaient : Saint Pierre n'a pas son semblable.

Et aux Galates (16, 10) il dit : Faisons du bien à tous, et principalement aux domestiques de la foi : *Operemur bonum ad omnes maximè ad domesticos fidei.* Ce que les chrétiens observaient encore au second siècle.

2° Tertullien dit en son *Apologie* (Cap. 36) : *Male enim facere, male dicere, male velle, male cogitare de quoquam, ex æquo vetamur. Nullum bonum sub acceptione personarum administramus.* Il ne nous est pas permis de faire mal, ni d'en dire, ni d'en penser, ni d'en vouloir à qui que ce soit; nous faisons du bien indifféremment à tous ceux que nous pouvons, sans acception de personne. Il est vrai que nous ne pouvons pas faire du bien actuellement à tout le monde, donner l'aumône à tous les pauvres, secourir tous les nécessiteux, parce que notre temps, nos moyens, nos forces sont finis et limités. Mais si *angustiantur vasa carnis, dilatentur spatia charitatis*, dit saint Augustin.

Nous devons aimer tout le monde en général, porter compassion

à tous les misérables, avoir des tendresses et des inclinations pour tous nos prochains; mais surtout obéir à ce commandement que le Fils de Dieu nous a fait, disant : *Aimez vos ennemis; priez pour ceux qui vous ruinent de réputation injustement; faites du bien à ceux qui vous haïssent.*

3° Quand saint Paul était en prison à Rome pour la foi, il y avait à Colosse un gentilhomme chrétien, nommé Philémon. Un de ses esclaves, nommé Onésime, s'enfuit secrètement sans dire adieu, et même ayant volé son maître. De bonne fortune pour lui, il se trouva à Rome, et fut converti par saint Paul; l'Apôtre l'ayant baptisé, le renvoya à son maître, avec une lettre de faveur, qui est la plus courte, mais la plus éloquente de ses épîtres; là il déploie les richesses de sa rhétorique divine, il se sert de divers arguments pour calmer l'esprit de ce cavalier, et l'induire à excuser la faute de son esclave. Tout ce qui est écrit, est écrit pour notre instruction; Jésus a beaucoup plus de tendresse pour celui qui vous a offensé, que saint Paul n'avait pour Onésime; il vous recommande avec plus d'affection de pardonner à votre ennemi que l'Apôtre ne recommandait à Philémon de pardonner à son esclave; il se sert des mêmes arguments que saint Paul dit : car il les lui a inspirés et dictés.

Saint Paul : *Ego Paulus meâ manu :* C'est de ma propre main que je vous écris ceci ; et Jésus dit : C'est de ma propre bouche que je vous parle; non plus par la bouche de mes prophètes, tant j'ai à cœur que vous vous entr'aimiez : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.*

Multam fiduciam habens imperandi tibi, propter charitatem magis obsecro. Je pourrais vous commander, j'ai assez d'autorité pour cela; mais j'use de supplication, parce que la rigueur rebute et que la douceur gagne le cœur. Pourriez-vous bien refuser quelque chose à Jésus-Christ quand il vous prie humblement, comme s'il se mettait à genoux devant vous. Si un grand vous prie de quelque chose, vous dites : Monsieur, vous me faites trop d'honneur, vos prières me sont des commandements.

Ego vinctus; à la prière, j'ajoute la compassion : c'est pour l'amour de vous que j'ai été lié et garroté, flagellé, crucifié. Pouvez-vous refuser quelque chose à tant et de si grands témoignages d'amour.

Obsecro te pro meo Filio quem genui in vinculis; votre ennemi c'est l'enfant de Dieu, Jésus l'a enfanté par ses souffrances en la croix, il lui est cher et précieux : c'est son Benjamin, son Bénoni : *Filius doloris.*

Suscipe illum ut viscera mea. Voudriez-vous déchirer les entrailles de Jésus? voudriez-vous lui ronger le cœur ? Celui que vous haïssez, que vous voudriez déchirer à belles dents, c'est le petit cœur de Jésus, il l'aime comme ses entrailles.

Si habes me socium suscipe illum sicut me, si autem aliquid nocuit tibi aut debet, hoc mihi imputa. Si vous m'aimez, et si vous voulez être aimé de moi, faites-lui tout, ni plus ni moins, que ce que vous voudriez me faire à moi-même; s'il vous a offensé, sa faute, c'est mon crime, je suis sa caution, j'ai répondu pour lui

à mon Père et à tous ceux à qui il doit quelque chose. Prenez qu'il ne mérite pas que vous lui pardonniez ; il me semble que je le mérite bien : pardonnez-moi cette faute, j'en suis responsable comme si je l'avais faite.

Forsitan ad horam recessit à te, ut in æternum illum reciperes. L'offense qu'il nous a faite est passagère et pour un temps, l'amour qu'il vous portera sera à tous les siècles des siècles; ou il sera damné, ou il sera sauvé ; s'il est quelque jour damné, hélas! il sera assez puni de l'injure qu'il vous a faite, il y a assez de loisir en toute l'étendue des siècles pour en être châtié ; s'il est sauvé avec vous, vous vous entr'aimerez, chérirez et bénirez une éternité tout entière; ne faut-il pas commencer dès à présent ce que vous ferez dans le ciel, sans fin et sans interruption.

Para mihi hospitium. Je dois loger en votre maison, je dois être reçu chez vous, au moins en la communion de Pâques; il ne faut pas que j'y rencontre quelque chose qui me déplaise. Gardez-vous bien de vous approcher de la sainte table, s'il reste en votre cœur quelque inimitié contre qui que ce soit, quand il vous aurait arraché les yeux, quand il vous aurait ruiné de bien, d'honneur, de santé, de tout.

4° *Si je n'ai la charité, rien ne me profite*, dit saint Paul. Il ne dit pas : Si je n'ai l'amour, mais la *charité*, qui est une vertu surnaturelle comme la foi. Qu'est-ce à dire *surnaturelle?* c'est-à-dire, qui va au delà des inclinations de la nature! Le propre de l'entendement est de ne recevoir ni approuver que ce qui est évident, et la foi le porte à croire ce qui lui est obscur, et ce qu'il ne voit pas : *Argumentum non apparentium.* L'inclination de la volonté est de n'aimer que nos amis, parents, bienfaiteurs; et la charité nous oblige d'aller au delà, et d'aimer nos ennemis et ceux qui nous persécutent.

Si j'aime mon prochain comme je dois, je l'aime parce qu'il est l'image de Dieu, racheté par le précieux sang de Jésus, enfant de l'Eglise. Or, tous les chrétiens ont toutes ces qualités. Je dois donc aimer tous les chrétiens, ou je n'en aime pas un seul comme je dois : je les dois aimer en tout temps, puisqu'ils sont les images de Dieu, rachetés par le Sauveur, enfantés de l'Eglise en tout temps.

Quatrième point. — 1° C'est la quatrième et dernière dimension de la charité de Jésus envers nous, la longueur, la confiance et la persévérance de l'affection qu'il nous a portée jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos;* il nous a aimés jusqu'au dernier soupir de sa vie et au delà; étant à la veille de sa mort, il nous a légué ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, ce qui est de plus grand, de plus excellent et adorable au ciel et en la terre : son corps, son âme, sa divinité; ainsi une âme choisie ne met point de bornes à sa charité. Vous voyez des dames dévotes qui, étant au lit de la mort, s'informent encore de l'état des pauvres, elles ont soin de les faire assister, elles demandent : Comment se porte une telle veuve? a-t-on porté le bouillon à un tel malade, elles lèguent par testament de quoi les assister après leur mort; c'est mourir au lit d'honneur,

c'est finir comme le phénix, dans le feu de la charité, allumé des bois aromatiques des bonnes œuvres. Au contraire, il y a des gens si peu chrétiens, si mal instruits, ou si mal affectionnés aux maximes de l'Evangile, qu'en faisant leur testament, ils semblent renoncer au christianisme. Ils disent : J'avais volonté de léguer cent écus à un tel de mes parents, mais parce qu'il m'a désobligé, il ne les aura pas; au lieu qu'il faudrait dire : Il en aura deux cents. Vous êtes sur le point de vous aller présenter au tribunal de Jésus-Christ, et vous prenez des dispositions toutes contraires à celles qu'il demande de vous, toutes contraires à celles qu'il a pour vous.

1° Il nous a aimés jusqu'à la fin, il nous aime sans fin, et son héraut nous dit : *Bonum facientes non deficiamus* (Galat. 6, 9). Ne nous lassons jamais de faire du bien, ne permettons pas que la charité, qui est un amour divin, s'éteigne, ou se ralentisse par des accidents humains.

2° Saint Grégoire dit que cette vertu était représentée par la robe que le patriarche Jacob donna à son fils Joseph. L'Ecriture (Genes. 37, 3, 23) dit qu'il la lui donna, parce qu'il l'aimait plus que ses autres enfants, qu'elle était de diverses couleurs, et qu'elle lui venait jusqu'aux talons. La charité est une robe qui couvre la multitude des péchés, dit l'Apôtre. Elle est de diverses couleurs, elle est un assemblage de toutes les vertus : *Charitas patiens, est benigna est.* Dieu la communique aux âmes pour qui il a des inclinations particulières; elle doit aller jusqu'au talon, c'est-à-dire persévérer jusqu'à la fin de la vie[1].

3° *Aquæ multæ non poterunt extinguere charitatem;* la charité est comme le feu grégeois, les eaux ne le peuvent éteindre. Les mauvais offices que le prochain nous rend, les persécutions qu'il nous fait, ne diminuent en quoi que ce soit l'amour que nous lui portons; si c'est un amour de charité, cette affection s'augmente dans les injures qu'on nous fait par une sainte antipéristase, comme le feu se rend plus ardent à la présence du froid.

4° *Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée,* dit notre Sauveur. Quand vous n'aimez le prochain que parce qu'il est votre ami, ou parent, ou bienfaiteur, et que vous cessez de l'aimer, parce qu'il vous a désobligé, ou qu'il cesse de vous faire du bien, cet amour est humain et naturel, non surnaturel et divin; et ce n'est pas Dieu qui l'a planté en votre cœur, il en est aisément arraché; mais si vous continuez de l'aimer, nonobstant les disgrâces qui lui arrivent, ou les offenses qu'il vous fait, c'est un amour de charité, il est constant et inébranlable, comme Dieu qui en est le motif, toujours le même et immuable : *Charitas nunquam excidit.*

5° Au temps du bienheureux François de Sales[2], on disait en

[1] Joseph qui inter fratres usque in finem perseverasse describitur, solus talarem tunicam habuisse perhibetur : quasi enim protensa tunica talum corporis operit cùm bona actio ante Dei oculos usque ad vitæ nostræ terminum tegit (S. Greg., lib. 1 *Morat.*, cap. ultim.).

[2] Saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur de l'Ordre de la Visitation, naquit dans le château de Sales, au diocèse de

Savoie, comme par proverbe : *Il faut offenser l'évêque de Genève, pour en recevoir du bien;* et quand ses parents voulaient obtenir de lui quelque faveur, ils se servaient de l'entremise de quelqu'un qui l'avait désobligé.

Aquæ multæ non poterunt extinguere charitatem.

Voilà, Messieurs, les quatre dimensions de la vraie charité, les

Genève, le 21 août 1567, d'une des plus anciennes et des plus nobles maisons de Savoie. Il fit paraître dès son enfance cette douceur admirable, et cette tendre piété qui lui gagnait tous les cœurs. Il étudia d'abord à Anneci, et vint ensuite achever ses études à Paris. Il y fit sa philosophie chez les Jésuites, étudia l'hébreu sous Génébrard, et prit des leçons de théologie sous Maldonat, et sous les professeurs de Sorbonne. Six ans après, le comte de Sales, son père, l'envoya étudier le droit à Padoue, sous le célèbre Pancirole. Ce fut alors que de jeunes libertins tendirent des piéges à sa chasteté, mais il en sortit victorieux, avec le secours de Dieu. François de Sales ayant reçu le bonnet de docteur en droit à Padoue, retourna en Savoie. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt de l'Eglise de Genève à Anneci. Claude de Granier, son évêque, l'envoya faire des missions dans les vallées de son diocèse, pour convertir les zwingliens et les calvinistes. Saint François de Sales en convertit un grand nombre, et fit des fruits merveilleux par ses prédications. L'évêque de Genève le choisit ensuite pour son coadjuteur, mais il fallut user d'autorité pour le contraindre d'accepter cette charge. Quelque temps après, les affaires de la religion l'ayant appelé en France, il s'y fit généralement estimer. Le cardinal du Perron disait *qu'il n'y avait point d'hérétiques qu'il ne pût convaincre, mais qu'il fallait s'adresser à Monsieur de Genève pour les convertir.* Henri IV, informé de son mérite, lui fit des offres considérables pour le retenir en France; mais il aima mieux retourner en Savoie. Il y arriva en 1602, et trouva l'évêque Granier mort depuis peu de jours. Il entreprit alors la réforme de son diocèse, y fit fleurir la piété et la vertu; rétablit la régularité dans les monastères; institua, en 1610, l'Ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait convertie, en prêchant à Dijon, fut la fondatrice; établit dans le Chablais une congrégation d'ermites; remit en vigueur la discipline ecclésiastique, et convertit à la foi un grand nombre d'hérétiques. Sur la fin de 1678, il fut obligé encore de venir à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France, seconde fille d'Henri IV. La princesse fut épousée par procureurs : lorsqu'il s'agit de faire sa maison, elle choisit d'elle-même François de Sales pour son premier aumônier. Le saint évêque ne voulut accepter cette place, qu'à deux conditions : l'une, qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse; l'autre, que quand il ne ferait point sa charge, il n'en recevrait pas les appointements. La princesse fut obligée de consentir à ces conditions; et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : *C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. Je vous le promets, Madame*, lui répondit-il, *à moins que les pauvres n'en aient besoin.* De retour à Anneci, il continua de visiter les malades, d'assister les pauvres, d'instruire son peuple, et de faire les autres fonctions d'un saint évêque. Il mourut d'apoplexie à Lyon, le 28 décembre 1622, à l'âge de 56 ans, et fut canonisé en 1665. Ses Œuvres complètes ont été réimprimées plusieurs fois, et en ces derniers temps, à Bar-le-Duc, par Contant-Laguerre, en deux éditions, l'une formant dix volumes in-8°, et l'autre six volumes in-8°. Ces diverses éditions sont suivies de l'histoire de sa *Vie*, et de son *Esprit*, par Pierre Camus, évêque de Belley, son ami.

LIBRARY

quatre propriétés de l'amour que vous devez à vos prochains : *Tenta ergo te*, dit saint Augustin : *Et si sit in te dilectio fratris, dilectio pacis, dilectio unitatis, securus esto.* Examinez-vous, ne vous flattez pas; si vous n'aimez pas vos prochains pour l'amour de Dieu, parce qu'ils sont les créatures de Dieu, les disciples et les membres de Jésus; si vous ne les aimez pas pour les gagner à Dieu et pour en faire de vrais chrétiens; si vous ne les aimez pas d'une affection sincère et effective, pour les assister cordialement selon votre pouvoir; si vous ne les aimez pas tous sans en exclure un seul de votre bienveillance; si vous ne les aimez jusqu'à la fin, même quand ils vous persécutent, vous n'avez pas la charité; et si vous n'avez pas la charité, saint Paul vous dit que vous n'êtes rien, que rien ne vous profite; si vous n'avez pas la charité, votre prudence n'est rien, votre justice, chasteté, tempérance, dévotion ne sont rien; si vous n'avez pas la charité, il ne vous sert de rien d'avoir été créé, conservé, racheté, baptisé; les bénéfices de Dieu, l'incarnation du Verbe, les sacrements de l'Eglise, les mérites du Sauveur ne vous servent de rien; car saint Paul dit : *Nihil sum, nihil mihi prodest.* Mais si vous avez la vraie charité, si vous êtes soigneux de garder l'union que vous devez avoir avec Dieu et avec tous vos prochains, vous êtes en beau chemin, vous êtes assuré de votre salut, vous portez les livrées des vrais disciples du Sauveur, vous êtes marqué au coin des prédestinés; vous avez le caractère des enfants de Dieu, vous serez héritiers de ce royaume, dont le roi est unité, dont la loi est charité, dont l'état est félicité, dont la durée est éternité. *Amen.*

SERMON IV.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU SUR L'ÉGLISE CONTRE LES HÉRÉSIES.

Pour le premier Samedi de Carême.

Erat navis in medio mari, et erat ventus contrarius eis et erant laborantes in remigando.

En l'évangile de ce jour, tiré du chapitre 6e de saint Marc, il est dit que la nacelle des Apôtres était au milieu de la mer, que le vent leur était contraire, et qu'ils travaillaient à ramer. (Marc. 6, 47.)

Entre les choses difficiles que le sage Salomon, sur la fin de ses Proverbes, dit qu'il ne pouvait comprendre, et une des plus mystérieures, c'est le chemin du vaisseau qui flotte au milieu de l'Océan : *Tria mihi difficilia sunt : viam aquilæ in cœlo, viam colubri super terram, viam navis in medio mari.* Cette mer n'est autre que le monde. La mer est fort inconstante, tantôt elle est agitée par des tempêtes, tantôt elle est en calme et en bonace. Le monde est toujours dans la vicissitude, maintenant en prospérité et tantôt en adversité. La mer ne peut souffrir les corps morts, mais les rejette au rivage. Le monde ne peut souffrir les âmes mortifiées, mais les rebute et n'en fait point d'état : *Tanquam purga-*

menta hujus mundi facti sumus omnium peripsema. La mer n'est pas un lieu de séjour, mais de passage. En ce monde, nous n'avons point de demeure assurée : *Non habemus civitatem permanentem.* Or, ce qui est admirable, c'est que l'Eglise catholique, comme un navire bien équipé au milieu de cette mer, est agitée de mille tempêtes et ne peut couler à fond. Je vous ai autrefois montré les orages et les tourbillons qui ont agité l'Eglise de la part du paganisme : j'ai aujourd'hui à vous montrer les vagues qui l'ont frappée de la part des hérésies. Je crois qu'une des principales raisons de cette fermeté et de cette persévérance de l'Eglise, au milieu de tant de tempêtes, c'est qu'elle a pour étoile de mer la sainte Mère de Dieu, et qu'elle la regarde toujours en toutes ses nécessités; c'est donc à elle que nous devons nous adresser aujourd'hui, comme nous l'apprend saint Bernard : *Si insurgant tentationum venti, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam; si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, respice stellam, voca Mariam; si iracundia, aut avaritia, aut carnis illecebra, naviculam concusserit mentis, respice stellam, voca Mariam.* Suivons ce sage conseil, Messieurs, et afin que nous ne nous perdions pas dans les vagues orageuses, qui sont décrites en notre Evangile, regardons l'étoile, invoquons Marie. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I PUNCTUM. — Hæretici comparantur ventis : 1° In suâ origine, 2° In essentiâ et genio, 3° In effectis.

II. PUNCTUM. — Mira Dei providentia opposita hæresibus : 1° Doctores, 2° Concilia œcumenica, 3° Summi pontifices.

III. PUNCTUM. — 1° Adoranda veritas Dei dicentis : portæ inferi non prævalebunt, 2° Dei sapientia, 3° Dei bonitas elicientis multa bona ex malis hæresibus.

CONCLUSIO MORALIS. — Docens non solum declinandum esse à malo, sed faciendum bonum.

PREMIER POINT. — 1° *Erat ventus contrarius eis.* Je ne sais si on pourrait trouver une comparaison plus naïve que celle des hérésies avec les vents impétueux, soit que nous considérions leur origine, soit que nous considérions leur naturel et leur procédure, soit que nous considérions les funestes effets qu'ils produisent.

La philosophie dit que les vents ne sont autre chose que certaines petites vapeurs qui sortent de la terre, non de la terre absolument, et telle quelle, mais de la terre humectée, de la terre abreuvée d'eau, c'est-à-dire de la boue; ces vapeurs étant fort légères se portent en haut, elles montent, elles s'élèvent jusqu'à ce que rencontrant la moyenne région de l'air, qui est froide, et ne pouvant passer outre, elles sont relancées ici-bas, et nous étourdissent de leur tintamarre.

Les hérésiarques sont des enfants de la terre, comme on disait des géants et de ceux dont on ne savait pas l'origine, ou pour mieux dire, enfants de la boue, lesquels se voulant élever ambitieusement à quelque honneur et dignité dont ils étaient indignes, et étant rebutés, se perdent par dépit, et font des orages dans l'Eglise; je veux dire, pour parler sans métaphore, que toutes les hérésies ont l'une de ces deux mères : *Aut luxuriam carnis, aut*

superbiam mentis, ou la volupté de la chair, ou l'ambition de l'esprit, ou toutes les deux ensemble. Saint Jérôme, écrivant à Ctésiphon[1], a très-bien remarqué que Jésus n'a pas voulu employer une seule femme (pas même sa très-digne Mère) à la publication de l'Evangile, au lieu que toutes les hérésies ont toujours eu quelque femme, ou pour principe et occasion, ou pour coadjutrice et appui : Appelles avait Philumène, qui fut une courtisane prostituée ; Montanus se servait de Priscille et Maximille ; les pélagiens avaient Agape et Gala ; Sévérus, une autre Philumème ; Simon le Magicien, Hélène ; les ariens se prévalaient de l'autorité de l'impératrice Constance ; Mahomet[2] avait un haras de femmes ; Jean Laydan[3], chef d'héré-

[1] Ctésiphon, célèbre architecte grec, qui donna les dessins du fameux temple d'Ephèse, et qui inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir à ce temple.

[2] Mahomet, faux prophète et fondateur de la religion mahométane, naquit à la Mecque le 5 mai 571, selon l'opinion la plus probable, de parents pauvres, mais d'une naissance illustre. Abdallah, son père, était idolâtre, et sa mère s'appelait Emiñe. Il perdit son père et sa mère étant fort jeune, et fut élevé par son oncle Abutaleb. Celui-ci le mit au service de *Cadige*, veuve d'un riche marchand, qui commerçait en Syrie. Cette femme devint amoureuse de Mahomet et l'épousa. Il avait alors 25 ans. Mahomet eut trois fils, qui moururent jeunes, et quatre filles, qui furent mariées avantageusement. Comme il était épileptique, et qu'il voulait cacher à sa femme cette infirmité, il lui fit croire qu'il ne tombait dans les convulsions étranges qui le prenaient de temps en temps, qu'à cause qu'il ne pouvait soutenir la vue de l'ange Gabriel, qui lui venait annoncer, de la part de Dieu, plusieurs choses concernant la religion. Il persuada la même chose à ses domestiques et à ses amis. Tous publièrent bientôt que Mahomet était un grand prophète ; ce qui lui attira plusieurs disciples. Les magistrats de la Mecque, effrayés de ses discours, et craignant que ces nouveautés n'excitassent quelque sédition, résolurent de se défaire de lui. Mahomet en fut averti et prit la fuite. C'est de là que les Mahométans comptent les années de l'*hégire*, mot arabe, qui signifie *fuite*. Elle commence le 16 juillet 622. Mahomet se retira à Médine, avec un petit nombre d'amis ; il y fut bientôt joint par un grand nombre de ses disciples. Il leur découvrit alors son dessein, qui était d'étendre sa domination et sa religion par les armes. Il donna son grand étendard à Hamza, son oncle, et l'envoya faire des courses sur les caravanes du pays. Ses armes eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre. Avec trois cent dix-neuf hommes, il chargea et défit une caravane de mille coreischites, et remporta un riche butin. Il ne perdit, à cette expédition, que quarante hommes, auxquels les mahométans donnèrent une place honorable dans leur Martyrologe. Après divers autres succès de grande importance, Mahomet se rendit maître de la Mecque en 630, et mourut à Médine en 633, à 63 ans. Il fut enterré en cette ville, et non point à la Mecque, comme on le dit communément. Son tombeau n'est point suspendu en l'air ; c'est une urne de pierre, qui est sur le pavé, dans une chapelle où personne ne peut entrer, parce qu'elle est entourée de gros barreaux de fer. Il nous reste, de Mahomet, un livre fameux, appelé l'*Alcoran*, qui renferme ses lois et sa religion.

[3] Jean de Leyde, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était tailleur. Il se joignit en 1544 à Jean-Mathieu Boulanger, et devint avec lui chef des anabaptistes. Ils se rendirent maîtres de Munster, où ils commirent les cruautés les plus inouïes ; mais l'évêque de Munster ayant repris cette ville en 1555, fit mourir ces scélérats par des supplices très-rigoureux.

tiques en Allemagne, en épousa quatre; Luther se servait d'une religieuse qu'il avait débauchée, nommée Catherine Borée; Calvin[1] avait Idelette Burée; Bèze[2] a laissé en ses poèmes un monument de sa lubricité : car il a été si effronté que de faire des vers en faveur de sa courtisane nommée Candide et d'un jeune enfant dont il abusait par le péché infâme. La seule occasion de l'hérésie d'Angleterre, c'est l'impudicité d'Henri VIII; il était le meilleur catholique du monde, il avait même écrit contre les luthériens, et mérité d'être surnommé *le défenseur de la foi;* mais depuis qu'il se plongea dans la boue, il devint un vent furieux; dès qu'il répudia sa femme légitime pour épouser une courtisane, nommée Anne de Boulen,

[1] Calvin (Jean), fameux et savant hérésiarque, naquit à Noyon, le 10 juillet 1509, de parents obscurs. Il étudia à Paris, à Orléans et à Bourges. Après la mort de son père, il retourna à Noyon, où il se défit de deux bénéfices; ensuite il revint à Paris, et se mit sous la protection de la reine de Navarre, sœur de François Ier; mais ses erreurs ayant fait du bruit, et craignant d'être arrêté, il se sauva à Angoulême, et y prit le nom d'*Happeville.* Il y enseigna la langue grecque. De là il se retira à Poitiers, où il pervertit un grand nombre de personnes. Calvin revint encore à Paris en 1534; mais voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui en France, il alla à Bâle, où il acheva son *Institution* : ouvrage fameux qu'il dédia à François Ier. Après plusieurs voyages, Calvin fut fait professeur de théologie à Genève en 1536. Il en fut banni comme un séditieux en 1538, avec Guillaume Farel et Pierre Virêt, à la sollicitation des Bernois, et passa à Strasbourg, où il enseigna ses erreurs et se maria. Il assista, en 1540, à la conférence de Worms, et ensuite à celle de Ratisbonne. L'année suivante, il retourna à Genève; il y dressa un formulaire de confession de foi, de discipline ecclésiastique, et le catéchisme, qu'il fit passer en forme de loi avec beaucoup de difficulté, le 20 novembre 1541. Calvin finit le reste de ses jours en cette ville, et s'y acquit tant d'autorité, qu'on l'appelait *le Pape de Genève.* Il y fit brûler Michel Servet en 1553, et fit à cette occasion un traité pour prouver qu'on peut faire mourir les hérétiques. Son humeur chagrine, triste, et même quelquefois cruelle, lui attira un grand nombre d'ennemis. Il mourut à Genève, après avoir été tourmenté pendant 7 ans de diverses maladies, et y avoir enseigné 23 ans, le 27 mai 1564, à 55 ans.

[2] Bèze *ou* Bes-ze (Théodore de), fameux ministre de Genève, l'une des principales colonnes de la religion prétendue réformée, et le chef des calvinistes après la mort de Calvin, naquit à Vézelai le 24 juin 1519. Dès son bas âge, il fut amené à Paris, auprès de Nicolas de Bèze son oncle, conseiller au parlement, qui prit soin de son éducation. Il l'envoya étudier à Orléans, et ensuite à Bourges, sous Melchior Wolmar, qui lui apprit le grec et le latin, et lui inspira du goût pour la nouvelle doctrine. Bèze avait du penchant pour la poésie. Il composa dans sa jeunesse des épigrammes et d'autres pièces qui lui acquirent la réputation de bon et d'agréable poète. Ses vers sont tendres et délicats, mais trop silencieux. Ils ont été publiés sous le titre de *Juvenilia Bezæ.* Ayant quitté son prieuré de Lonjumeau, il se retira à Genève, et de là à Lausanne, où il enseigna le grec. Calvin le rappela à Genève, et l'en fit ministre. En 1561, il harangua au colloque de Poissy. La guerre civile s'étant allumée, Bèze suivit le prince de Condé, et se trouva avec lui à la bataille de Dreux. De retour à Genève, il succéda à Calvin, et fut l'âme des synodes et des assemblées des calvinistes. Ayant perdu sa femme dans un âge très-avancé, il en prit une seconde fort jeune, qu'il appelait *sa Sunamite.* Il mourut à Genève le 13 octobre 1605, âgé de plus de 86 ans.

il persécuta horriblement l'Eglise et fut cause de l'apostasie de son royaume : *Luxuria carnis, aut superbia mentis.* Ces âmes de boue et de fange; ces enfants de la terre veulent escalader le ciel; ils disent comme Lucifer : *Ascendam super astra cœli exaltabo solium meum, sedebo, etc.* Ils briguent les honneurs de l'Eglise, ils veulent avoir les dignités, tenir le haut bout et les premières places, obtenir par privilége des charges dont ils sont incapables; et si on les leur refuse, ils se mettent en colère, ils font un parti dans l'Eglise, ils enragent et ils remplissent le monde de tempêtes.

2° Saint Athanase dit qu'Arius se fit hérésiarque pour avoir été rejeté de l'évêché d'Alexandrie, qu'il briguait; Tertullien de celui de Carthage; Valentin de celui de Chypre; Novatien de celui de Rome; Aérius de celui de Sébaste; Théobule de celui de Jérusalem.

3° Les poètes disent que les vents ne sont que bouches et qu'ils n'ont point d'oreilles; quand on fait leur portrait, on peint seulement des bouches enflées qui soufflent et rien davantage. Si vous conversez deux jours avec un hérétique, vous verrez qu'étant enflé de la bonne opinion et de l'estime de soi-même, il parle incessamment, et ne vous écoute point, et néanmoins la foi entre par les oreilles : *Fides ex auditu.*

Encore que les vents aient un même principe, ils sont néanmoins contraires, l'un est froid, l'autre est chaud, l'un va devers l'Orient, l'autre devers l'Occident; l'un porte les nuées au Midi, l'autre les pousse au Septentrion; mais le pire de tous, le plus malsain et le plus incommode, c'est celui qu'on appelle *Cæcias*, dit Aristote (2. *Metheor.*, cap. 3) : *Cæcias non est serenus, quia reflectitur in seipsum, unde dicitur proverbium : trahens ad seipsum ut Cæcias nubem*, parce qu'il attire à soi tous les brouillards, il amasse toutes les nuées. Les hérésies ne sont pas seulement contraires à l'Eglise, mais encore contraires l'une à l'autre : *Erat ventus contrarius;* comme les vices ne sont pas seulement opposés à la vertu, mais opposés et contraires entre eux, parce qu'ils se jettent à l'extrémité. L'Eglise, comme la vertu, se tient au milieu et au centre : *Erat navis medio.* Les pélagiens donnaient tout le mérite des bonnes œuvres à notre franc arbitre, et niaient la nécessité de la grâce de Dieu; les calvinistes, au contraire, nient notre franc arbitre, et remettent tout à la grâce de Dieu : l'Eglise suit le milieu, et dit qu'il faut le concours de la grâce de Dieu et du franc arbitre. Les manichéens disaient qu'il n'était jamais permis de manger de la viande, et les calvinistes qu'il est permis d'en manger en tout temps; mais l'Eglise dit qu'il est permis d'en manger quelquefois, et quelquefois défendu, pour obéir aux commandements que les Apôtres en ont fait. Les marcionites, qu'il n'était permis à personne de se marier, et les calvinistes qu'il est permis à tous; mais l'Eglise, qu'il est permis à quelques-uns, et défendu à ceux qui ont fait vœu de continence : *Erat ventus contrarius.* Les hérétiques sont contraires l'un à l'autre comme les vents, non-seulement ceux de France sont contraires en la foi à ceux d'Allemagne, ceux de Genève à ceux d'Amsterdam, ceux d'une même ville, mais ceux d'une même maison; vous n'en trouverez pas deux qui

s'accordent; mais le pire de tout, le plus dommageable et le plus pernicieux, c'est le vent *Cæcias*, c'est l'infâme Calvin, parce qu'il a attiré tous les brouillards, amassé toutes les nuées et toutes les hérésies. La secte de Calvin est l'égoût, le cloaque, la fonderie où se sont coulées et fondues toutes les erreurs des autres sectes. Avec les ariens, il nie (*Opusc. contra Valenti*, pag. 2924) la consubstantialité du Fils de Dieu, lorsqu'il dit qu'on ne le peut proprement appeler *Créateur*, et qu'il le nomme le premier Roi après le Père, et que le Père en comparaison du Fils, est Dieu par excellence, contre ce qui est écrit : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. 10, 30), Moi et mon Père sommes une même chose (*In Genes.* 14; Lib. 1. *Institut.*, cap. 13, 23).

Avec les albigeois, il nie qu'il y ait un purgatoire, contre ce qui est écrit : *Que celui qui, sur le fondement de la foi, édifie de la paille, sera sauvé, mais par le feu;* et *que celui qui dira à son frère : Vous êtes un fou, sera coupable de feu* (1. Cor. 3, 15; Matth. 5, 22).

Avec Bérenger, il nie la réalité du corps de Jésus en l'eucharistie, contre ce qui est écrit : *Ceci est mon Corps; Ma chair est vraiment viande* (Matth. 26, 26; Marc. 14, 22; Luc. 22, 19; Joan. 6, 56).

Avec Claude de Turin, il improuve l'invocation des saints, contre ce qui est écrit : *Adressez-vous à quelque saint* (Job. 5, 1). *Tous les saints vous prieront en temps opportun pour mon iniquité* (Psal. 31, 6).

Avec les donatistes, il ne veut point d'autel ni de sacrifice, contre ce qui est écrit : *Si tu présentes ton offrande à l'autel* (Hebr. 5, 23); *Nous avons un autel auquel ne participent point ceux de la loi ancienne* (Matth. 13, 10).

Avec les ébionites, il ne veut point qu'on garde la virginité, contre ce qui est écrit : *Je vous conseille la virginité* (1. Cor. 7).

Avec les flagellants, il rejette la confession, contre ce qui est écrit : *Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle pour nous les pardonner* (1. Joan. 1, 9).

Avec les schismatiques grecs, il nie la primauté du siége de saint Pierre, contre ce qui est écrit : *Sur cette pierre j'édifierai mon Eglise* (Matth. 16, 18); *Pais mes ouailles* (Joan. 20, 17).

Avec les hussites, il dit que les reliques des saints ne font point de miracles, contre ce qui est écrit : *Que le corps d'Elisée ressuscita un mort* (4. Reg. 13, 21); et *que les mouchoirs de saint Paul guérissaient les malades* (Act. 19, 12).

Avec les iconoclastes, il dit que c'est péché de faire des images de quoi que ce soit, contre ce qui est écrit : *Que Dieu commanda à Moïse de faire des images des chérubins sur le propitiatoire, devant lequel le peuple se mettait à genoux* (Exod. 25, 18).

Avec les luciférien, il rejette les traditions apostoliques, contre ce qui est écrit : *Gardez les traditions que vous avez reçues* (2. Thess. 2, 14).

Avec les manichéens, il nie le franc arbitre, contre ce qui est écrit : *L'homme a puissance de sa volonté* (1. Cor. 7, 37).

Avec les novatiens, il nie la puissance d'absoudre, contre ce qui

est écrit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (Joan. 20, 27); *Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel* (Matth. 18, 18).

Avec les ophites et gnostiques, il rejette les jeûnes, contre ce qui est écrit : *Convertissez-vous à moi avec jeûne* (Joël. 2, 12).

Avec les pélagiens, il nie la nécessité du baptême, contre ce qui est écrit : *Si quelqu'un n'est pas régénéré d'eau, il n'entrera pas au ciel* (Joan. 3, 5).

Avec les quintiliens, il nie l'indissolubilité du mariage, contre ce qui est écrit : *Ce que Dieu a conjoint, que l'homme ne le sépare pas* (Matth. 19, 6). *Si la femme pendant la vie de son mari se joint à un autre, elle est adultère* (Rom. 7, 3).

Avec les rogatiens, il rejette le sacrement de confirmation, contre ce qui est écrit : *Que saint Pierre imposa les mains aux nouveaux baptisés, à Samarie, et saint Paul à Ephèse* (Act. 8, 17, 19).

Avec les sabelliens, il se moque des vœux de pauvreté, contre ce qui est écrit : *Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres* (Matth. 19, 2).

Avec les taborites, il nie la monarchie de l'Eglise, contre ce qui est écrit : *Il se fera un seul bercail et un seul Pasteur* (Matth. 10, 16).

Avec les vaudois, il rejette l'extrême-onction, contre ce qui est écrit : *Si quelqu'un est malade parmi vous, qu'il laisse venir les prêtres, et qu'on l'oigne d'huile* (Jacq. 5, 14).

3° Si vous avez été sur mer, vous avez remarqué que les vents au commencement n'ont pas apparence de pouvoir produire de grands effets; ce ne sont premièrement que de petits zéphyrs, qui frisent tant soit peu la mer, et qui font quelques rides à la surface, mais enfin cela se grossit et augmente tellement qu'on en voit arriver des bourrasques et des tempêtes bien étranges. Ainsi au commencement des hérésies, il semble que ce n'est pas une chose de grande conséquence, que ce ne sont que de petites pointilles et formalités de dispute pour exercer les esprits; mais enfin on en voit l'importance, et qu'il est d'une erreur comme de la renommée : *Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.*

Ainsi un calviniste voyant un catholique qui chancelle en la foi, et n'est pas bien affermi, épie le temps auquel il aura quelque mouche en tête, quand il le verra fâché de ce que son curé lui aura demandé ses droits, ou mal édifié du vice de quelque prêtre; il prendra de là occasion de lui parler mal de tous les ecclésiastiques, comme si c'était une bonne conséquence. Hérodias, qui était une femme mariée, commit des adultères; donc toutes les femmes mariées sont des adultères. Au sacré collége des Apôtres, il y avait un traître; donc tous les Apôtres étaient des traîtres. Après lui avoir mal parlé des ecclésiastiques, il lui parle mal de l'Eglise; après, il lui parle mal de la foi que l'Eglise enseigne, et enfin il fait faire naufrage à sa foi et à son salut. Il ne lui dit pas les sodomies de Bèze, les sacriléges de Luther, les impuretés de Calvin, et qu'il y a grande différence entre commettre un péché par fragilité de la chair, par une faillie de la nature fautive, comme font quelquefois

les catholiques, et en faire profession, l'autoriser par maxime, et enseigner de rompre un vœu solennel, scellé par l'invocation de la sainte Trinité, comme Luther, Calvin et Bèze ont fait en se mariant contre leurs vœux.

Au commencement de l'hérésie des ariens, il semblait qu'il n'était question que d'un iota : ὁμοιούσιος au lieu de ὁμούσιος.

Des nestoriens, que d'un accent : Θεότοκος au lieu de Θεοτόκος.

Les calvinistes, au commencement, ne parlaient que d'Evangile, d'Ecriture sainte, de réformer les mœurs corrompues, ne juraient que *certes*. Ce ne sont que de petits vents, mais qui enfin font de grandes tempêtes, qui renversent tout sens dessus dessous, qui transgressent tout droit divin et humain, qui font échouer et ruinent les républiques, qui remplissent le monde d'horreur et de carnage.

Je vous disais l'Avent passé qu'il y a eu dix empereurs payens qui ont déclaré la guerre à l'Eglise; il n'y en a pas eu moins d'hérétiques qui l'ont persécutée, à savoir :

Le premier fut Constance, fils du grand Constantin; le second, Valens, arien; le troisième, Basile, fils de l'empereur Léon; le quatrième, Anastase Ier; le cinquième Léon Isaurique; le sixième, Constantin Copronyme; le septième, Léon, son fils; le huitième, Léon Arménien; le neuvième, Michel le Bègue; le dixième, Théophile, son fils, sans compter les persécutions qui ont été faites par des rois hérétiques dans les royaumes particuliers, comme en Espagne, par Léovigilde; en Afrique, par Genséric et Hunéric son fils; en Angleterre, par Henri VIII; en Hongrie par André. La seule couronne de France a cette gloire par-dessus toutes les autres, qu'elle n'a jamais été posée sur la tête d'un seul hérétique persécuteur de l'Eglise; au contraire, sur la fin du cinquième siècle, à savoir l'an 499, l'empereur Anastase Ier, hérétique arien, régnant en Italie; Athanaric, infecté de la même erreur régnant en Espagne; Congallus, encore gentil, régnant en Ecosse, et tous les autres princes du monde étant hérétiques ou payens, Dieu consola l'Eglise par la signalée conversion de Clovis, lequel, un peu après, envoya au pape Hormisda, une couronne d'or enrichie de pierreries, qu'on appelait *le Royaume*, comme pour protester qu'il voulait employer sa couronne pour le service de l'Eglise; de sorte qu'on pouvait alors dire de la France, ce que le Prophète disait de Jérusalem, quand trois autres rois mirent leur couronne aux pieds de l'Eglise : *Ecce tenebræ operiunt terram et caligo populos; super te autem orietur Dominus et gloria ejus in te videbitur.*

Mais qu'est-il besoin que je vous décrive les orages que ces vents impétueux des hérésies ont excités aux autres provinces par l'autorité des rois. Tertullien en son *Apologie* (cap. 37), dit avec vérité que le christianisme s'est publié avec tant de douceur, provigné avec tant de patience, qu'encore que de son temps, ils fussent déjà un si grand nombre de chrétiens, que s'ils eussent voulu se liguer ensemble et former un parti dans l'empire, ils eussent bien taillé de l'ouvrage aux empereurs, il ne se trouva néanmoins pas un seul soldat chrétien qui ait suivi les enseignes de ceux qui se révoltaient contre les empereurs. Voyez de grâce la différence de la publication de l'Evan-

gile des Apôtres, et de la publication du faux évangile de l'apostat Calvin. Les empereurs étaient alors payens, cruels, vicieux, tyrans, qui avaient envahi l'empire par force, qui persécutaient l'Eglise; il ne se trouve néanmoins pas un seul chrétien qui se révolte contre eux, ni même qui s'enrôle sous ceux qui leur sont rebelles; car les premiers chrétiens que l'on vit porter les armes pour la ligue contre les empereurs, furent depuis que l'Eglise fût fondée et établie, à savoir l'an 353, sous l'empire de Constance, hérétique arien. Au lieu que la religion de Calvin est toute cimentée par le sang, noircie par la fumée des canons, hérissée de hallebardes et d'épées; elle enseigne à se révolter contre ses princes naturels, contre les princes chrétiens, très-chrétiens, très-justes, très-débonnaires : c'est une religion qui a démoli cinq cents églises de compte fait, pillé quatre mille sacristies, renversé les autels, brisé les images, abattu les croix, massacré les prêtres, dévoilé et débauché les vierges, défroqué les religieux. Y eut-il jamais vaisseau plus désolé, après avoir été le ballon des vents dans une horrible tempête, comme a été la pauvre France au siècle passé, par cette maudite hérésie. Combien de fois l'a-t-on vue donnée en proie à l'étranger et les armes de ses propres enfants la choquer dans ses propres entrailles, son sein tout hérissé de bataillons? Combien de fois a-t-on vu voler les flambeaux d'une hostilité civile parmi ces campagnes fertiles; tirer des veines de la noblesse des rivières de sang pour être immolé aux furies; le peuple accablé de tributs nécessaires pour résister à la furie de ces mutins; les corps des saints tirés de dessous les autels, privés du repos qu'on l'on accorde aux voleurs, et donnés en partage au feu et à l'eau, comme celui de saint Irénée et de saint Nisier, à Lyon; de saint Martin et de saint François de Paule, à Tours; de saint Aignan, à Orléans; de saint Hilaire, à Poitiers? Combien de fois avons-nous dit de la France ce que Jérémie disait de Jérusalem : *Princeps provinciarum facta est sub tributo?* Si donc ce que dit Aristote est vrai, que l'*effet est semblable à la cause*; si le proverbe commun est vrai, que *de mauvais corbeaux naissent de mauvais œufs*; si ce que dit Jésus est vrai, qu'*un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits*; combien mauvais doit être l'arbre qui porte de tels fruits? combien noir et funeste est le corbeau qui a produit des œufs si pernicieux? combien maligne la cause qui a produit des effets si tragiques et si sanglants? et quel est l'homme de bien qui ne s'étudiera de tout son pouvoir d'exterminer cette vermine et de bannir l'hérésie du monde.

Deuxième point. — 1° C'est ce qu'ont toujours fait tous les bons chrétiens, c'est ce qu'ont fait en tout temps les vrais disciples de Jésus; car je lis en notre Evangile : *Et vidit discipulos suos laborantes in remigando.* Le soin que Dieu a de son Eglise se montre en la mission des docteurs, des conciles, des papes, qui, comme nautonniers bien experts et adroits, ont su conduire le vaisseau de l'Eglise parmi les vagues de tant d'hérésies. Grande et admirable providence de Dieu, que de siècle en siècle, aussitôt que quelque hérésie était née, il ait envoyé quelques docteurs et saints person-

nages qui en ont défendu l'Eglise, ou par leurs prédications, ou par leurs écrits, ou par l'exemple de leur sainte vie, ou par les trois ensemble.

Au premier siècle que les ébionites persécutèrent l'Eglise, saint Jean l'a défendue et écrit contre eux son Evangile.

Au deuxième, les valentiniens : saint Irénée et saint Justin, martyr, s'élèvent contre eux.

Au troisième, les montanistes, les origénistes, les polianistes furent hérétiques; saint Clément d'Alexandrie, saint Cyrien, saint Hippolyte les combattirent.

Au quatrième siècle, le diable enrageant de voir que l'idolâtrie cessait, et que l'Eglise commençait à fleurir, sous le grand et pieux Constantin, qui prit les rênes de l'empire l'an 306, voulut recouvrer par les hérésies ce qu'il perdait par les ruines du paganisme; ce qui lui fit vomir de l'enfer plus de furies que jamais. Cet Eole infernal déchaîne et lâche de sa caverne tous les vents les plus impétueux et les plus effrénés : car en ce siècle les ariens firent la guerre à l'Eglise, les appollinaristes, les circoncellions, les donatistes, les héludiens, les jovianistes, les luciférians, les manichéens, les mélétiens, les pélagiens, les priscillianistes, les rogatiens, les sabbatiens, les sabelliens. Aussi comme en temps de guerre on redouble les gardes, et on met des garnisons en tous les coins du royaume, Dieu, en ce siècle, envoya plus de célèbres docteurs qui, en toutes les parties de la chrétienté, s'opposent aux hérésies; à savoir : saint Athanase en Alexandrie, saint Ambroise à Milan, saint Basile et son frère en Cappadoce, saint Cyrille Jérosolymitain en la Palestine, saint Ephrem en Syrie, saint Epiphane en l'île de Chypre, saint Grégoire le théologien à Nazianze, saint Grégoire Thaumaturge à Néocésarée, saint Hilaire en France, saint Jean Chrysostome à Constantinople, saint Optat Milevitain en Afrique, saint Pacien à Barcelonne, et saint Augustin qui commença à paraître sur la fin de ce siècle.

Au cinquième siècle les nestoriens parurent, et saint Cyrille d'Alexandrie s'opposa à eux.

Au sixième, les tritéites et euthychiens furent hérétiques; saint Benoît au commencement, et saint Grégoire le Grand sur la fin du siècle furent les défenseurs de l'Eglise.

Au septième, les arméniens, maronites, monothélites: saint Nicolas, pape, premier du nom, saint Ildefonse en Espagne, saint Eloi en France, le vénérable Bède en Angleterre, les combattirent.

Au neuvième, Claude de Turin et ses partisans se débandèrent de l'Eglise; mais saint Euloge et saint Adon de Vienne lui furent très-obéissants.

Au dixième et au onzième siècle, il n'y eut point d'hérésiarques qui aient été suivis de plusieurs disciples; il y eut seulement Bérengarius [1], et quelques autres faibles esprits, l'erreur desquels ne

[1] Bérenger (Pierre), natif de Poitiers, et disciple d'Abailard, fit une Apologie mordante en faveur de son maître, contre saint Bernard. Elle se trouve dans les œuvres d'Abailard avec deux lettres du même Bérenger, dont l'une est une invective contre les Chartreux.

se provigna pas beaucoup. Mais aussi, en ces deux siècles, la vie des catholiques était fort corrompue quant aux mœurs. Et alors la providence de Dieu, qui veille toujours sur son Eglise, ne s'endormit point; elle n'envoya point des docteurs, il n'en était pas besoin, la corruption n'était pas dans la doctrine, mais dans les mœurs : elle envoya de bons religieux qui, par l'austérité de leur vie, condamnaient et corrigeaient le dérèglement des vicieux. Les hérétiques de notre temps disent qu'ils sont sortis de l'Eglise, à cause qu'il y avait trop de vices. L'expérience a fait voir qu'il y en a beaucoup plus parmi eux : mais quand bien il y aurait des vices, est-ce à dire qu'il faille quitter la foi, qui est toujours pure? C'est comme si les enfants de Noé étant dans l'arche pendant le déluge, et voyant les ordures des animaux qui y étaient, eussent murmuré contre leur père, et sous ce prétexte eussent voulu sortir de l'arche, puis se fussent perdus. En ces deux siècles, dix et onze, dont nous parlons, les gens de bien ne sortirent pas de l'Eglise, mais sortirent du monde, et se retirèrent dans les monastères; et je trouve qu'en ces deux siècles, les plus austères religions furent instituées; à savoir : le sacré Ordre de Cluny, par l'abbé saint Odon, ou selon d'autres par l'abbé saint Bernon; celui de Camaldule par saint Romuald; celui de Vallombreuse par saint Jean Gualbert; celui de Grammont par saint Etienne; celui des Chartreux par saint Bruno, celui de Cîteaux par saint Robert.

Au commencement du douzième siècle, l'Eglise fut persécutée par Pierre Abailard, Gilbert de la Porrée, Pierre Léon, antipape, et défendue par saint Bernard; sur la fin, elle fut persécutée par les albigeois et les vaudois, et défendue par saint Dominique, saint François et leurs ordres.

Au treizième, les flagellants et les fratricelles voulurent décrier les ordres des religieux mendiants; saint Thomas et saint Bonaventure les défendirent par leurs écrits, comme saint Antoine de Padoue et saint Pierre martyr, par leurs prédications.

Au quatorzième, que les wikléfites, les bégards, les béguins s'égarent de la foi; saint Nicolas de Tolentino et le bienheureux saint Raymond instruisent les fidèles.

Au quinzième, les hussites et les thaborites eurent pour ennemis de leur erreur saint Vincent Ferrier et saint Bernardin de Sienne.

Au seizième, les luthériens et les calvinistes récapitulèrent toutes les hérésies précédentes. Saint Ignace s'opposa à eux avec sa Compagnie; et vous remarquerez qu'en même temps que l'Angleterre apostasia de la foi, et que le roi Henri VIII faisait mourir son chancelier Thomas Morus; en même temps que Genève fit banqueroute à l'Eglise, au même temps que Calvin composa son faux catéchisme, en même temps, en la même année, au même mois, à savoir au mois d'août 1535, saint Ignace jeta les fondements de sa Compagnie : lui et ses premiers compagnons, se vouant au service de Dieu en l'église de Montmartre auprès de Paris : Dieu préparant toujours l'antidote au même temps que Satan détrempe le venin.

Au dix-septième siècle, Duplessis et Dumoulin ont combattu l'Eglise, et Dieu leur a opposé les saints Augustins de notre temps

le cardinal du Perron et le cardinal de Bérulle, que Dumoulin craignait comme le feu : *Erant laborantes in ren igando;* et parce qu'un corps a toujours plus de force qu'un seul membre, Dieu ne s'est pas contenté d'opposer aux hérésies des docteurs particuliers, mais des conciles généraux.

2° Voudriez-vous une procédure plus juste, plus raisonnable, plus susceptible de la grâce de Dieu que celle-ci. Quand il y a quelque controverse et quelque difficulté sur quelque article de foi qui est combattu par les hérétiques, l'Eglise convoque un concile général, qui est l'assemblée de tous les plus doctes, les plus sages, les plus saints prélats et les plus grands personnages de la chrétienté, qui, après avoir imploré l'aide du Saint-Esprit, après avoir dit la sainte messe, après avoir jeûné et fait d'autres pénitences, feuilleté les livres des anciens, consulté ensemble, enfin, d'un commun accord, résolvent ce qu'il faut croire. Ainsi, je trouve que depuis que les persécutions des payens ont cessé, et que l'Eglise a été plus affligée d'hérésies, on a assemblé quasi en tous les siècles des conciles généraux; à savoir au quatrième siècle, sous Constantin, celui de Nicée et de Constantinople. Au cinquième, celui d'Ephèse et de Chalcédoine. Au sixième, le second de Constantinople. Au septième, le troisième de Constantinople. Au huitième, le second de Nicée. Au neuvième, le quatrième de Constantinople. Au dixième et onzième, il n'y eut point de conciles généraux, parce que, comme nous avons dit, il n'y eut point d'hérésies d'importance. Au douzième, les trois premiers de Latran. Au treizième, le quatrième de Latran et deux à Lyon. Au quatorzième, celui de Vienne. Au quinzième, celui de Florence. Au seizième, le cinquième de Latran et celui de Trente. Je ne compte pas ceux de Pise, de Constance, de Bâle, parce que je fais profession de ne me pas embarrasser dans les contestations; en quoi on voit clairement le soin que l'Eglise a de ses enfants et comme elle n'épargne rien pour nous donner le pur lait de la sincère vérité sans mélange d'aucune erreur. La principale fin pour laquelle fut assemblé le concile de Florence, fut pour décider la question de la procession du Saint-Esprit; savoir, s'il procède seulement du Père, ou s'il procède du Père et du Fils. Cette question était purement spéculative; elle semblait être de peu d'importance à l'Eglise, car bien que le Saint-Esprit ne procédât que du Père, il ne laisserait pas d'être Dieu, nous ne laisserions pas de l'adorer, de l'aimer et de le servir. Néanmoins, pour éclaircir cet article, l'Eglise donne la peine à cent quarante et un prélats de venir avec grands frais de toutes les parties du monde; ils s'assemblèrent premièrement à Ferrare, et depuis, à cause de la peste, à Florence, pour conférer ensemble de cette question l'espace de quinze mois; tant la pureté de la foi est de grande conséquence en quelque point que ce soit. Cela montre encore que les desseins et les procédures de l'Eglise, ne se font pas par raison d'état pour les intérêts des ecclésiastiques : car, quel intérêt aux ecclésiastiques, quel préjudice à l'état, si Jésus est consubstantiel au Père, si le Saint-Esprit procède seulement du Père, ou du Père et du Fils; si la Vierge est θεοτόκος ou θεὸτοκος.

3° Mais où la providence de Dieu sur son Eglise éclate avec plus

de merveille, c'est en la conduite des papes qui ont déjà gouverné si sagement l'Eglise parmi tant d'hérésies. On en a vu qui, ayant favorisé quelque parti dangereux avant que d'êtres papes, ont été extraordinairement changés, après avoir été élevés sur le siége de saint Pierre, et qui en ont ensuite embrassé la foi et épousé l'esprit d'une manière admirable. Car vous lirez dans Libertatus et dans Anastase que l'an 538, l'impératrice Théodore, femme de l'empereur Justinien, hérétique de la secte d'Eutychès et de Sévère, et passionnée pour cette erreur, pressa le pape saint Sylvaire de rétablir Eutyme au patriarchat de Constantinople, d'où il avait été déposé par le pape Agapite, à cause qu'il était hérétique. Saint Sylvaire n'en ayant rien voulu faire, l'impératrice le fit chasser en exil par l'entremise de Bélisaire; elle avait un favori nommé Vigile, qui lui promit que s'il était jamais pape, il satisferait à ses désirs et rétablirait Eutyme. Quand saint Sylvaire fut chassé en exil, elle fit tant par son pouvoir, qu'elle installa ce Vigile dans la chaire de saint Pierre. Tant que saint Sylvaire vécut, Vigile ne fut pas vrai pape. Sitôt qu'il fut mort (chose admirable !) Vigile se déposa volontairement du pontificat; il y est ensuite élevé de nouveau canoniquement. On ne sait pourquoi, si c'est que le clergé de Rome craignit un schisme, ou pour quelque autre raison : tant y a qu'il est élu et fait pape légitime, il quitte soudain son erreur, refuse tout à fait de rétablir l'hérétique Eutyme, et même excommunia l'impératrice, sans craindre la furie de cette femme et le danger qu'il courait d'être aussi envoyé en exil et maltraité comme son prédécesseur; comme en effet, quelque années après, il fut banni par Justinien. Ainsi l'an 705, l'empereur Justinien le jeune, ayant procuré qu'un de ses sujets grec fût élu pape, et nommé Jean septième, avec espérance qu'il secondérait ses désirs, sitôt que ce pape fut assis en la chaire de saint Pierre, il ne voulut aucunement satisfaire à la demande de l'empereur, et approuver le sixième synode, parce qu'il n'était pas œcuménique.

Troisième point. — 1° Adorons donc ici la sévérité de Dieu, et la fidélité à ses promesses. Il avait promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle; il l'a tenu; car parmi tant de questions épineuses qui se sont agitées depuis seize cents ans, l'Eglise n'a jamais erré tant soit peu en un seul article de foi.

2° Adorons la sagesse de Jésus. Il dit que le fou bâtit sur le sable mouvant, et que le premier orage qui arrive renverse son bâtiment; mais que le sage et le bon architecte bâtit sur la vive pierre, les ondes viennent et fondent sur cette maison, la pluie tombe sur cette maison, et elle demeure toujours ferme, parce qu'elle est bien assise. Cet homme sage, c'est Jésus qui est la sagesse même; sa maison, c'est l'Eglise : *Ecclesia quæ est domus Dei* (1. Timot. 3, 15). Cette maison n'est pas fondée sur le sable mouvant des opinions humaines, mais sur le ferme roc, sur la vive pierre, sur la foi inébranlable de son Eglise. Les persécutions des tyrans sont venues avec le déluge de sang, et ont duré trois cents ans; les hérésies sont arrivées l'une après l'autre, et ont duré seize cents ans. Ces hérésies étaient armées des puissances séculières : car c'é-

taient souvent les princes, les rois, les empereurs qui étaient hérétiques; armées des puissances ecclésiastiques : car c'étaient quelquefois des évêques qui étaient hérétiques, comme Acatius, Nestorius, Jean de Jérusalem; armées, ou pour mieux dire, déguisées d'un zèle apparent de religion : car c'étaient quelquefois les religieux et les anachorètes qui étaient hérétiques, comme Eutychès, Jovinien, Pélage, Sévère, qui étaient forts savants; c'étaient souvent des gens doctes, comme Tertullien; des gens armés de faux miracles et de prodiges contrefaits, comme Simon le Magicien, Appollonius de Thyane. Tout cela a fondu sur l'Eglise, mais tout cela s'est fondu; tous les vents ont soufflé contre l'Eglise, mais enfin ce n'a été que du vent; toutes ces vagues ont battu ce ferme roc, mais elles s'y sont brisées et réduites en écume : *Fluctus feri maris despumantes confusiones suas.* Enfin, l'expérience a montré que cette barque de saint Pierre peut bien être battue des vents, mais qu'elle ne peut couler à fond; qu'elle peut bien être frappée de l'orage, non pas éteinte; pressée des persécutions, non oppressée; combattue de ses ennemis, non abattue; traversée par les hérétiques, non renversée. *Fluctuat, at nunquam mergitur ista ratis.*

Hoc Ecclesiæ proprium est ut tum vincat cum læditur; intelligat cum arguitur, tùm obtineat cùm deseritur. C'est le propre de l'Eglise de vaincre quand elle est blessée, de se faire mieux connaître quand elle est plus défigurée par les calomnies de ses adversaires, et d'obtenir un plus puissant secours de Dieu, quand elle semble être plus destituée de sa protection, dit saint Hilaire (lib. 7 *Trinit.*).

Et où sont donc nos calvinistes qui, pour flatter leur ambition, se promettent de ruiner l'Eglise romaine et d'y planter leur erreur et leur impiété. Vraiment, vous êtes de belles gens pour dissiper les desseins de Dieu, et mettre à néant son édifice! Vous n'avez maintenant pour vous qu'un petit roi d'un anglet de terre, un roi d'Angleterre; vous n'avez pour vous ni évêque, ni docteur, ni religieux, ni aucun signalé personnage; et vous feriez ce que les autres hérésies, renforcées de tous ces secours, n'ont pu faire en seize cents ans.

3° Admirons finalement la providence et la bonté de Dieu qui, d'un si grand mal, comme est l'hérésie, sait tirer de si grands biens pour le profit de son Eglise : *Metis ubi non seminasti.* Ce n'est pas Dieu qui sème les hérésies, c'est l'homme ennemi qui a semé la zizanie : *Inimicus homo qui superseminavit zizania;* et néanmoins de cette semence si stérile, il recueille de très-grands fruits. Les ébionites sont cause que nous avons l'Evangile de saint Jean; les nestoriens, que nous avons le beau livre de saint Cyrille d'Alexandrie, qu'il surnomme *le Trésor*, et qui, en effet, est un trésor très-riche; les pélagiens, que saint Augustin a publié au monde la nécessité et l'efficacité de la grâce en ses beaux livres *de Gratiâ;* les ariens, que nous avons les livres admirables de *la Trinité* de saint Hilaire; les calvinistes, que nous jouissons des Œuvres précieuses du cardinal du Perron; les ariens sont cause qu'on loue si souvent la sainte Trinité en l'Eglise, et qu'on chante après chaque psaume : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.*

Les nestoriens, qui niaient la maternité divine, sont cause qu'on ajoute à l'*Ave, Maria : Sancta Maria mater Dei.* Bérengarius, qui niait la réalité de la présence réelle, fut cause qu'après que son hérésie fût éteinte, on institua la solennité et l'octave de la Fête-Dieu. Bérengarius était français de nation, natif de Poitiers ; le pape Urbain IV, qui institua la Fête-Dieu, était aussi français, natif de Troyes. L'hérésie des albigeois fut occasion qu'on institua la sainte confrérie du Rosaire qui apporte tant de biens à l'Eglise.

L'expérience fait voir qu'aux lieux où il y a quelque hérésie, les catholiques sont mieux instruits, parce que, pour défendre les articles de la foi contre les hérétiques, on les étudie plus soigneusement, on les considère plus attentivement, on les éclaircit avec plus d'intelligence, on les presse avec plus d'instance, on les écoute avec plus de diligence : *Et ab adversariis mota quæstio, addiscendi existit occasio*, dit saint Augustin ; et, comme dit ce grand docteur, les persécutions des tyrans ont exercé la patience de l'Eglise ; les persécutions des hérésiarques ont exercé sa sapience.

Au reste, Messieurs, en vous parlant de l'Eglise, qui est la Jérusalem mystique, j'ai à vous dire ce que saint Jérôme disait, parlant de la Jérusalem terrestre : *Non Jerosolimis fuisse, sed Jerosolimis bene vixisse laudandum est.* Tous les hérétiques ont cela de propre, que pour attirer le monde à leur brigade, ils ont coutume de promettre le salut infaillible à quiconque sera de leur secte ; ils assurent les consciences, leur donnant une paix fausse et fourrée : *Dicentes pax, pax, et non est pax.* L'Eglise n'en fait pas de même, parce que, comme elle ne peut errer, elle ne peut aussi tromper. L'Eglise me dit, après l'Ecriture, et je vous le dis après l'Eglise et après l'Ecriture, et de la part de Dieu, qui est auteur de l'Eglise et de l'Ecriture, que ce n'est pas assez pour être sauvé, dans la vraie Eglise, mais qu'il y faut faire les bonnes œuvres.

Conclusion morale. — Le plus grand abus que je trouve parmi les catholiques, et qui est assurément cause de la damnation de tous ceux qui se perdent, voilà pourquoi je le combats souvent, c'est qu'ils se figurent que pourvu qu'ils soient en la vraie Eglise, qu'ils aient la foi et qu'ils ne fassent point de mal, ils se tiennent assurés du paradis. N'est-ce pas votre langage ordinaire? un tel est homme de bien, il ne fait tort à personne, il ne dérobe point, il ne s'enivre point, il ne commet point d'adultère, il ne voudrait pas faire une méchanceté ; s'il n'y a que cela, c'est mal parler de dire que c'est un homme de bien ; ce n'est pas le langage de l'Ecriture ; oui bien que ce n'est pas un homme de mal, mais non pas que ce soit un homme de bien. Est-il possible que rien ne vous puisse mettre en l'esprit une vérité si importante, de laquelle dépend votre salut! Prenez en main le Nouveau Testament, ouvrez-le, vous verrez qu'il n'y a guère de feuillets où cette vérité ne soit inculquée, que le paradis n'est pas pour ceux qui ne font point de mal, mais pour ceux qui font le bien. En voici un passage que j'ai rencontré à l'ouverture de la Bible ; en saint Matthieu (25, 25) :

Jésus se compare à un père de famille qui donne à son serviteur un talent, une pièce d'or pour en trafiquer et faire profit. Après quelque temps, le serviteur lui rend son talent : Maître, voilà ce que vous m'avez prêté, je ne l'ai pas perdu. Je vous le rends : *Abscondi talentum tuum in terrâ, ecce habes quod tuum est.* Le maître répond : Prenez-moi ce serviteur inutile; il ne dit pas ce serviteur injuste, mais inutile : *Ejicite in tenebras exteriores ibi erit fletus et stridor dentium :* Jetez-le dans les ténèbres, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. En bonne foi, mon cher Auditeur, pensez-vous que Jésus ait dit tout cela en vain, et qu'il ne parle de personne? et s'il parle de quelqu'un, n'est-ce point de vous qui n'y pensez pas, et écoutez ces paroles comme si elles ne vous touchaient point? C'est vous, c'est vous, mon ami, qui êtes ce serviteur; ce talent que vous avez reçu, c'est la foi, foi plus précieuse que l'or, foi plus riche qu'un talent. Que de voyages ont faits les Apôtres, que de martyrs ont enduré la mort, que de docteurs ont écrit et disputé, que de prédicateurs ont étudié, veillé et sué, que de conciles ont été assemblés pour vous annoncer cette foi, pour la défendre, pour vous la conserver pure, entière, sans aucune souillure d'erreur; ô que vous jouissez à votre aise de ce qui a coûté bien cher à tant de grands personnages. Talent rare et précieux! Le jour que votre âme fut créée, une infinité d'autres furent créées, les unes en Turquie, aux Indes, au Japon, toutes en voie de perdition. La vôtre fut envoyée dans le corps d'une mère chrétienne, en un royaume catholique, en une ville dévote, où il y a mille exercices de piété, mille occasions de bien faire. Que d'accidents pouvaient arriver à votre mère pendant sa grossesse ou en son accouchement qui vous eussent empêché de parvenir au baptême! Dieu les a tous détournés, pour vous faire recevoir au giron de la vraie Eglise, en la maison de Dieu, en la famille de Jésus, en l'arche du vrai Noé, en la nacelle de saint Pierre, en la voie de salut; et où est la reconnaissance que vous faites d'un si grand bénéfice? où est le trafic et emploi de ce talent, le bon usage de cette foi? quelles œuvres faites-vous en vertu du christianisme? vous nourrissez des enfants, vous gagnez votre vie, vous travaillez en votre boutique : quand vous n'auriez pas la foi, ne feriez-vous pas tout cela? un payen n'en fait-il pas tout autant : *Nonne ethnici hoc faciunt?* Apprenez de Jésus, et ne vous y trompez pas, car la tromperie vous coûterait cher, que si vous ne faites que cela, si vous ne faites des œuvres dignes d'un chrétien, des œuvres conformes à votre foi, des œuvres qu'un payen ne ferait pas, quand bien vous ne feriez pas de mal, vous serez condamné et banni du ciel. Vous trouvez cela étrange? Plaignez-vous-en donc à Jésus, je ne saurais prêcher que ce qu'il a enseigné : *Prenez, dit-il, ce serviteur inutile*, non ce serviteur malfaisant, mais ce serviteur fainéant, qui n'a pas perdu le talent de la foi; mais qui n'en a pas fait bon usage, *jetez-le au fond d'une basse-fosse, là il y aura des pleurs et des grincements de dents*, à cause du froid intolérable qu'on y souffre. Il y aura des pleurs à cause des grandes joies, des délices et des contentements que vous aurez perdus par votre faute; il y aura des grincements de dents, parce que vous enra-

gerez de dépit contre vous-même de voir les belles, les bonnes et les commodes occasions que vous avez perdues. Oh! direz-vous, si j'eusse été payen, et que je n'eusse pas su ce que j'ai su, je n'aurais pas tant de regrets, j'aurais quelque peu d'excuse! mais ayant su ce que j'ai su, vécu où j'ai vécu, vu les bons exemples que j'ai vus, ouï les sermons que j'ai ouïs, et avoir fait ce que j'ai fait, avoir négligé tout cela, je mérite bien ce que je souffre. Que cela n'arrive pas, si vous êtes sage; mais puisque vous avez encore le temps : *Negotiamini dùm venio*, faites bon emploi de ce talent, faites bon usage de cette foi, faites autrement que les payens qui ne l'ont pas. Un payen travaille pour gagner sa vie; faites autrement et dressez votre intention, travaillez pour obéir à Dieu; priez-le avant de travailler, offrez-lui souvent votre travail, donnez-lui, en la personne du pauvre, une petite partie de votre travail. Un payen obéit à son père et à sa mère, de peur d'être blâmé; faites autrement, obéissez à votre père, à votre mère, à votre mari, à votre supérieur, pour l'amour de Dieu. Un payen n'aime que ses amis et parents; aimez vos ennemis et vos envieux. Un payen ne s'abstient que du péché extérieur par crainte de la justice, il ne s'abstient que de l'homicide et de l'adultère actuel; abstenez-vous encore de l'intérieur de la volonté, du désir, de la haine, des œillades, de l'envie : si vous faites ainsi, si vous vous tenez fermes en la nacelle de saint Pierre, si vous vous abandonnez à la direction de ceux qui y président, si vous suivez leur conduite, si vous pratiquez leurs enseignements, vous direz à l'heure de la mort : *Sicut audivimus sic vidimus*; vous trouverez par expérience que ce qu'on vous a enseigné est véritable; vous arriverez à bon port, au port de votre salut et au hâvre de la gloire éternelle. *Amen.*

SERMON V.

DES QUATRE TENTATIONS QUI FURENT LIVRÉES A NOTRE SAUVEUR DANS LE DÉSERT, COMPARÉES A L'ASPIC, AU BASILIC, AU LION ET AU DRAGON.

Pour le premier Dimanche de Carême.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum.
Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert. (MATTH. 4, 1).

(Récitez brièvement l'Evangile du jour en langue vulgaire, etc.)

Vous ne fûtes pas présente à ce duel de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! parce qu'il n'avait pas besoin de votre assistance; il était assez fort sans vous; mais nous nous reconnaissons si faibles, que nous sommes contraints de vous dire ce que le capitaine Barac, avant que d'aller à l'armée contre les chananéens, disait à la vaillante Débora, qui était votre figure : *Si venis mecum vadam, si nolueris venire mecum non pergam* (Judic. 4, 8). Nous n'oserions entreprendre d'entrer en lice contre nos ennemis, si nous ne sommes assurés de l'assistance de votre

grâce; mais si vous êtes pour nous, si vous êtes avec nous, nous n'aurons aucun sujet de craindre, nous serons trop fort, Dieu sera en notre compagnie; car il est toujours avec vous : *Dominus tecum*. C'est ce que votre ange vous dit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — An liceat cupere tentationem : 1° Rationes pro affirmativâ; 2° Rationis pro negativâ; 3° Solutio quæstionis; 4° Dæmon et hæretici citantes verba Scripturæ celant quæ faciunt contra eos.

Quadruplex tentatio Christi et Christianorum, comparata Aspidi, Basilisco, Leoni et Draconi.

I. Punctum. — Tentatio de voluptate gulæ quæ impugnatur : 1° Scripturâ, 2° Exemplis.

II. Punctum. — Tentatio de vanitate quæ impugnatur rationibus.

III. Punctum. — Tentatio timiditatis : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

IV. Punctum. — Tentatio cupiditatis comparata draconi cujus latibulum, halitus, et cauda timenda sunt.

Conclusio. — Christus suo exempio nos docet solitudinem, jejunium, meditationem Scripturæ, esse utilissima ad vincendas tentationes.

Exorde. — *Ductus est Jesus à Spiritu in desertum ut tentaretur à diabolo.* Ces premières paroles de notre Evangile, nous donnent sujet d'agiter cette question, et de savoir si celui qui rechercherait d'être tenté, ferait une action louable et méritoire? ou au contraire vicieuse et déméritoire? D'un côté, quelqu'un pourrait dire : Premièrement, n'est-il pas permis de rechercher la béatitude, qui est l'unique fin de tous nos desseins, le but et le blanc de toutes nos actions : *Bonum est quod appetunt.* Or, saint Jacques dit en son Epître : Que celui qui souffre la tentation doit être estimé bienheureux. En second lieu, pouvons-nous être bienheureux, vertueux, saints, parfaits, par une autre voie que par ressemblance et conformité à notre bénit Sauveur, qui est l'idée et le modèle des âmes prédestinées? Or, il a subi et porté toutes nos tentations : *Tentatus per omnia*, dit son Apôtre. Il est allé tout exprès au désert, par un mouvement et conduite du Saint-Esprit pour être tenté; il *a voulu être tenté*, dit saint Paul (Hebr. 4, 16), Pour montrer qu'il était vrai homme, participant de toutes les faiblesses et propriétés de la nature humaine; et nous avons cette même nature. Il a voulu être tenté, dit saint Chrysostome, pour nous donner l'exemple; c'est donc une chose louable de l'imiter. Il a voulu être tenté, dit saint Hilaire, pour nous donner courage. Il est donc permis de le prendre et d'affronter nos ennemis, sur espérance de son secours. En troisième lieu, c'est ce que les plus grands saints ont souhaité; c'est ce que Dieu leur a accordé. D'Abraham, il est dit en l'Ecriture que Dieu le tenta : *Tentavit Deus Abraham* (Genes. 22, 1); de David, il est dit qu'il demanda d'être tenté : *Proba me, Domine, et tenta me* (Ps. 25, 2); de Tobie, que la tentation lui était nécessaire : *Necessarium fuit ut tentatio probaret te* (Tob. 12, 13). Il dit vrai, la tentation est quelquefois nécessaire, au moins *ad bene esse*, c'est-à-dire, utile et salutaire. Et cela pour plusieurs raisons, dit saint Chrysostome (Homil. 13 *in Matth.*) : pour nous humilier, pour nous relever de notre paresse, pour acquérir quelque vertu et nous donner sujet de l'exercer;

pour nous faire prier Dieu avec plus d'instance et de ferveur, pour nous faire cueillir des palmes et des lauriers à pleines mains, pour agrandir notre couronne et la rendre plus éclatante.

2° D'autre côté, quelqu'un pourrait dire, en premier lieu, que Jésus nous a mis en la bouche cette prière quotidienne : *Ne nous induisez pas en tentation;* que saint Pierre disait à Ananias : *Pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur* (Act. 5, 3)? En second lieu, nous ne sommes pas plus forts et plus assurés que notre bon Dieu, qui ne veut être tenté de personne : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*, dit Jésus en notre Evangile, citant le chapitre sixième du Deutéronome. En troisième lieu, les saints se sont éloignés des villes et des compagnies du monde, se sont retranchés dans les solitudes du désert, pour éviter les tentations : *Elongavi fugiens et mansi in solitudine.* En quatrième lieu, la tentation est un péril évident, et une occasion prochaine de péché; et comme a dit le Saint-Esprit : Celui qui aime le danger, et qui se jette dans l'occasion, périt infailliblement tôt ou tard : *Qui amat periculum peribit in illo* (Eccl. 3, 27).

3° Pour donner jour à ces difficultés, vous remarquerez, s'il vous plaît, avec la théologie, qu'il y a deux sortes de tentations; une qui tend à nous éprouver, l'autre à nous décevoir[1]; une qui nous est donnée pour nous porter au bien, l'autre pour nous solliciter au mal. De la première, David priait Dieu d'être tenté : *Proba me Domine, et tenta me;* voyez *proba me;* de la seconde, Jésus veut que nous priions Dieu de n'en être pas tentés : *Orate ne intretis in tentationem.* De la première, il est dit que Dieu a tenté les saints : *Deus tentavit eos;* de la seconde, il est dit que Dieu ne tente personne : *Intentator malorum est, ipse autem neminem tentat* (Jacob. 1, 13). La première est honorable et glorieuse; la seconde est redoutable et dangereuse. De la première, Dieu nous tente quelquefois, non pour éprouver notre vertu car il la connaît très-parfaitement, mais pour nous donner sujet de l'exercer, et de lui en montrer des preuves; de la seconde, Satan nous tente ordinairement pour nous porter au péché et nous perdre, s'il lui est possible. De la première, Dieu ne veut pas être tenté, parce que celui qui veut éprouver si Dieu peut ou sait quelque chose, révoque en doute sa puissance, ou sa sagesse divine. De la seconde, Jésus a bien voulu être tenté, parce qu'il avait un grand avantage sur son ennemi, et était assuré de la victoire. Il est permis de souhaiter la première; et quand la seconde se présente, il faut la souffrir, il faut la surmonter, il faut en faire bon usage, il faut en tirer les profits que la providence de Dieu demande de nous, mais il ne faut pas la rechercher, il ne faut pas la désirer, il faut nous défier de nos forces, il faut reconnaître notre infirmité. Saint Jacques ne dit pas : Bienheureux est celui qui cherche la tentation, mais qui la souffre. Saint Chrysostome dit : *Non spontè oportet nos ipsos in tentationes insilire, sed si coacti fuerimus viriliter resistere* (Homil. 13 *in Matth.*).

[1] Alia est tentatio deceptionis alia probationis (S. Aug., epist. 146 *ad Consentium*, *sub finem*).

4° Satan donc s'adressant à Jésus dans le désert pour le tenter, prend la hardiesse de citer l'Ecriture sainte ; mais il fait comme les hérétiques, il ne la cite qu'à demi ; éprouvez-le, et vous le trouverez très-véritable. Quand un hérétique allègue un passage de la parole de Dieu, qui semble fait pour lui, lisez ce qui est devant et ce qui est après, vous y trouverez infailliblement l'antidote de son erreur et la réponse à son objection. Satan dit à Jésus : Jetez-vous en bas, Dieu a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies ; mais il n'y ajoute pas ce qui suit et ce qui fait contre lui : *Super aspidem, et basilicum ambulabis; et conculcabis leonem et draconem :* Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic ; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

Ces belles paroles du psaume nonante nous enseignent admirablement bien les quatre tentations que Satan livra à Jésus dans le désert, et les quatre tentations qu'il livre ordinairement aux membres de Jésus dans le monde. Il nous tente en aspic, en basilic, en lion et en dragon, c'est-à-dire, qu'il nous fait tomber en péché par volupté, par vanité, par timidité, par cupidité. Et souvenez-vous dans toute la suite de mon discours, que comme il emprunta le corps d'un serpent, pour tenter nos premiers parents dans le paradis terrestre, comme il emprunta un corps humain pour tenter Jésus dans le désert ; ainsi il se sert bien souvent des hommes et des femmes pour tenter les imprudents et malavisés dans le monde.

Premier point. — 1° En la première tentation que Satan livra à Jésus, il n'y avait pas d'abord grande apparence de mal. Quel péché serait-ce, si étant Fils de Dieu, il eût changé des pierres en pain, pour prendre une pauvre réfection, après avoir jeûné quarante jours, sans boire ni manger? mais il se figura que s'il condescendait, il passerait outre. Mais de quoi le tenter ? non d'ivrognerie, il n'y avait point de vin dans le désert ; non de se gorger de ragoût et de mets délicats, il n'y en avait point; il ne pouvait prétendre à le faire consentir, sinon à quelque petit excès de sensualité, et prendre trop de plaisir à manger un peu de pain ; et s'il l'eût fait, il eût pensé avoir un grand avantage sur lui. Jugez quel avantage il a sur vous, quelle victoire, quel triomphe, quel trophée il fait de vous, qui êtes si souvent et si longtemps dans les cabarets. Il ne faut qu'un seul passage de l'Ecriture pour vous en détourner, si vous êtes chrétiens et si vous désirez vous sauver : *Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis nunc autem et flens dico* (Philip. 3, 18). Il y en a plusieurs parmi vous dont je vous ai souvent parlé, et j'en parle encore les larmes aux yeux. Vous riez dans le cabaret, vous raillez, vous chantez, vous vous réjouissez ; pauvre homme ! pauvre aveugle ! si vous saviez ce qui vous est préparé, vous jetteriez des larmes de sang ; le Saint-Esprit pleure vos misères, et ne pouvant répandre des larmes par lui-même, il emprunte les yeux de son apôtre pour en verser, tant elles sont extrêmes et déplorables.

Inimicos crucis Christi. Vous êtes ennemi de la croix de Jésus, ennemi de sa doctrine, des maximes de l'Evangile (Luc. 9, 23 ;

Marc. 8, 34); vous renoncez au christianisme, car la vie d'un chrétien (ne vous y trompez pas,) c'est une vie de croix, de mortification, de rigueur, d'austérités et de pénitence, dit le concile de Trente; et Jésus en saint Marc, voulant prêcher cette vérité, ne se contente pas d'avoir ses disciples pour auditeurs, il appelle tout le peuple, et il parle à tous, comme saint Luc remarque, et leur dit: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours. Est-ce porter la croix tous les jours, est-ce renoncer à vous-même, que de faire votre Dieu de votre ventre!

Quorum Deus venter est. Il n'y a rien de si vilain, de si honteux, de si abominable; quand on dit à un enfant que ses débauches fâchent son père; à un courtisan, que son intempérance offense le roi; s'il disait: Mon père, c'est mon ventre; mon roi, c'est mon ventre; je n'ai point d'autre père, d'autre roi que mon ventre! y aurait-il rien au monde de plus honteux? Vous dites: Mon Dieu, c'est mon ventre; je n'ai point d'autre Dieu que mon ventre! vous ne le dites pas de bouche et de parole, mais d'affection et d'effet. Le Saint-Esprit, qui connaît tout, vous le reproche; il vaudrait mieux le dire de parole que d'effet.

Toute la récompense que ce Dieu abominable nous donne, c'est la damnation de notre âme: *Quorum finis interitus*, dit l'Apôtre. Et le Sage dit que le plaisir de l'ivrognerie est comme la morsure de l'aspic. Quand cette petite bête vous pique, elle ne vous fait pas grande douleur au commencement, c'est seulement, je ne sais quelle démangeaison, et un chatouillement qui n'est pas désagréable; mais avec cela, elle vous jette dans le corps un venin qui n'a point de remède: *Venenum aspidum insanabile.* Et le Saint-Esprit vous dit aux Proverbes: *Ne intueris vinum, quando flavescit, cùm splenduerit in vitro color ejus; ingreditur blande, sed in novissimo mordebit ut coluber, et sicut regulus venena diffundet* (Prov. 23, 31);

2° Cette vie voluptueuse adonnée au cabaret et à d'autres dissolutions sensuelles, c'est la vie du mauvais riche, c'est le faubourg de l'enfer, c'est la veille de la damnation, dit saint Paul. Avez-vous jamais lu? avez-vous jamais ouï dire, avez-vous jamais appris qu'un seul homme, un seul, c'est bien peu, un seul homme qui ait fréquenté les cabarets, soit allé en paradis. Je ne l'ai jamais lu, ni dans l'Ecriture, ni dans la vie des saints, ni dans l'histoire ecclésiastique; au contraire, nous voyons que tous les saints, tous ceux que nous savons assurément sauvés, tous, tous, sans en excepter un seul, et tous ceux qui n'ont pas enduré le martyre, ont mené une vie très-sobre, très-austère, très-rigoureuse, très-pénitente, je n'en veux que deux témoins, mais ils sont irréprochables, car ils ont été en l'autre monde.

Saint Aurélien mourut à Limoges, ayant la tête brisée par un éclat de tonnerre, il fut ressuscité par saint Martial, et puis baptisé, et par conséquent reçut le pardon de tous ses péchés, quant à la coulpe et quant à la peine; il avait vu ce qui se passe en l'autre monde; il connut que l'austérité et la pénitence sont si nécessaires au salut, que le reste de sa vie, qui dura encore qua-

rante ans ; il jeûna au pain et à l'eau, tout évêque qu'il était, successeur de saint Martial. Saint Paul aura encore plus d'ascendant sur votre esprit, il avait été au troisième ciel, il y avait vu les secrets de Dieu : *Arcana verba;* il connaissait aussi bien que vous pour le moins, la grandeur de la miséricorde de Dieu, et il dit : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo :* Je châtie mon corps, et je le traite comme un esclave, je le brise, je l'épuise et dessèche par des jeûnes et pénitences, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé et damné. Et ce jeune homme, cette demoiselle ne craignent point d'être damnés, après avoir hanté les cabarets, brelans, danses, autres compagnies et dissolutions mondaines. Saint Timothée, disciple de saint Paul, n'était pas si téméraire que vous, parce qu'il était sage, et qu'il avait soin de faire son salut, à l'exemple de son maître. Sa santé était de grande importance, puisqu'il était évêque, en un temps auquel il fallait incessamment travailler pour la conversion des payens et pour l'instruction des nouveaux chrétiens; et néanmoins il négligeait tant sa santé et vivait si austèrement, qu'encore qu'il eût de grandes faiblesses d'estomac, et d'autres infirmités, il ne buvait que de l'eau; il fut nécessaire que saint Paul lui commandât de boire un peu de vin : *Noli adhuc aquam bibere, sed modico vino utere propter stomachum, et frequentes infirmitates tuas.* Et ce voluptueux, ce flatteur maintient qu'il n'y a point de mal, point de danger pour le salut, point de sujet d'être renvoyé sans absolution, de hanter les cabarets, les assemblées des garçons et des filles, les bals, les danses, les comédies, et dit que ce sont des récréations honnêtes, des divertissements innocents; c'est la morsure de l'aspic, qui n'est pas grande en apparence, mais qui donne la mort en effet.

Deuxième point. — En voilà assez de la volupté; venons à la vanité, qui est la seconde tentation. Satan ayant porté Jésus sur les créneaux, ou pinacle du temple; lui dit : Jetez-vous en bas. C'est ce qu'il persuade à tous les pécheurs, et il ne leur conseille rien en cela, que lui-même n'ait fait le premier. Il s'est précipité du ciel dans les enfers : *Cecidisti de cœlo Lucifer.*

Il conseillait au Fils de Dieu de se jeter en bas, afin d'être vu, remarqué et admiré pour un homme extraordinaire. Si vous regardez de près le cœur de la plus grande partie des pécheurs, vous verrez que c'est ce motif qui fait qu'ils se jettent à corps perdu (ou pour mieux dire, à âme perdue) en des précipices effroyables : *Ut videantur ab hominibus*, pour être remarqués, loués, estimés. Ce vigneron, ce garçon de boutique, dit des paroles impudiques parmi ses camarades, il se moque de tout le monde, il fait des médisances à perte de vue, qui l'engagent à des restitutions de réputation qu'il ne fera jamais : où ira-t-il trouver tous ceux devant qui il a détracté? comment se dédira-t-il? et toutefois il y est obligé sous peine de damnation. Quel effroyable précipice! et pourquoi? afin qu'on dise que c'est un bon compagnon, il n'est pas de ces idiots, qui ne savent comment il faut vivre au monde. Cette femme mariée se rend libre et gaillarde en

la compagnie des hommes; elle dit le mot à double sens; elle est cause par son humeur volage, qu'on a de mauvaises pensées; si quatre hommes la convoitent, elle est cause de quatre adultères; si quatre de ses parents, elle est cause de quatre incestes; si un homme d'Eglise la convoite quatre fois, elle est cause de quatre sacriléges. Quels effroyables précipices! et pourquoi? afin qu'on dise : Voilà une brave femme, elle est de belle humeur, on n'engendre pas mélancolie avec elle. Cet homme de justice trahit le devoir de sa charge, il se laisse corrompre par argent ou par présents, il engage sa conscience à tous les dommages et intérêts de ce procès mal entrepris, ou mal poursuivi, ou mal jugé; il mourra misérable et damné à faute d'y satisfaire. Quel effroyable précipice! et pourquoi? afin d'avoir des moyens, pour être en quelque considération dans le monde. Quand il n'y aurait point d'autre précipice, quand vous ne feriez aucune autre mauvaise action, le seul désir d'être regardé, admiré, loué des hommes, vous rend déplaisant à Dieu : *Non aspiciat me visus hominis;* c'est le regard du basilic qui, sans autre piqûre ou morsure, vous empoisonne par son regard. C'est proprement le péché de Lucifer, il tâche de le communiquer et influer au cœur de ses partisans. Les disciples de Jésus s'enflaient d'avoir délivré des possédés, ils s'en glorifiaient en sa présence; il leur dit : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (Luc. 10, 18).

Si vous commettez le crime de Lucifer, vous serez condamné à sa peine; il est tombé du ciel, parce qu'il a voulu être comme l'éclair. Le propre de l'éclair, c'est de briller, voilà tout : *Voluit lucere non ardere*, dit saint Bernard. Vous allez aux assemblées où il y a grand monde; vous y faites la roue comme un paon; vous vous mirez et vous admirez vos ajustements; vous faites parade de votre gloire : *Vis lucere non ardere.* Vous agrandissez et élevez votre famille, afin qu'on dise : C'est Monsieur un tel qui a bâti cette fortune : *Vis lucere non ardere, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium :* Pauvres enfants d'Adam, dit le Psalmiste (Psal. 4, 3), que cherchez-vous, quand vous aimez la vanité? vous cherchez des mensonges, et voilà tout.

Vous vous imaginez qu'on vous estime : erreur! erreur! ceux qui vous voient sont gens de bien, ou non; s'ils sont vertueux, et bons chrétiens, au lieu de vous admirer, estimer, louer de ces vanités, ils vous portent compassion, ils en détournent leur vue et leurs pensées, ils prient Dieu tous les jours de leur faire la grâce de ne vous point regarder, de ne vous point louer : *Averte oculos meos ne videant vanitatem; ut non loquatur os meum opera hominum.*

S'ils sont vicieux et méchants, ils vous portent envie, ils sont piqués de jalousie contre vous, ils médisent de vous, ils en font des railleries, ou du moins ils s'en moquent en eux-mêmes, ils pensent que vous êtes une glorieuse, un présomptueux, un arrogant et un ambitieux : *Diligitis vanitatem et quæritis mendacium.*

Troisième point. — 1° Après les regards du basilic, vient le rugissement du lion; ceux que la vanité ne surmonte pas, la timidité

les terrasse. Quand le lion rugit, les autres animaux tremblent, et même quelques-uns meurent de frayeur. Satan ayant porté Jésus sur la cîme d'une montagne, lui montra tous les royaumes du monde, et lui dit, comme saint Luc (4, 6) le rapporte : *Tous ces empires sont à moi, je les donne à qui bon me semble ; ne suis-je pas haut et puissant seigneur?* C'était pour se faire craindre, afin que Jésus lui rendît les honneurs et adorations dont il est passionnément avide. Ainsi la pusillanimité, la lâcheté, les respects humains, la crainte de déplaire aux grands, fait que plusieurs trahissent leur devoir, et blessent notablement leur conscience. C'est ce que Daniel (13, 57) disait à ces deux juges, faux accusateurs de Suzanne : *Sic faciebatis filiabus Israël : et illæ timentes loquebantur vobis.*

Vous pensiez intimider, par vos menaces injustes, cette sainte demoiselle ; vous croyiez qu'elle serait comme les filles israélites, qui ont consenti à vos passions, redoutant votre pouvoir, et n'osant vous contredire.

2° L'exemple de ces filles volages, et la générosité de sainte Suzanne, nous fait voir la vérité de ce qu'a dit saint Grégoire, que l'esprit malin, et un méchant homme son suppôt, sont très-bien représentés par cette petite bête dont le saint homme Job (4, 11) fait mention, au chapitre quatrième, où nous avons dans le texte latin : *Tigris periit eo quod non haberet prædam ;* au texte grec des Septante, il y a *mirmicoleum.* C'est un méchant petit animal, qui se met en embuscade au chemin par où les fourmis passent, quand elles font leurs provisions, il se jette sur elles et les dévore; mais il y a d'autres bêtes plus grandes et plus fortes que lui auxquelles il sert de proie; il s'appelle *Mirmicoleum*, parce qu'il est fourmi et lion tout ensemble ; il est le lion des fourmis, et il est fourmi au regard des autres qui le dévorent. Il en est de même du diable, et d'un méchant homme son suppôt ; si vous lui êtes fourmi, il vous sera un lion ; si vous lui êtes lion, il vous sera fourmi : si vous craignez de lui déplaire, si vous redoutez son pouvoir, si vous consentez lâchement à ce qu'il désire injustement de vous, il vous opprimera, il fera de vous son jouet ; il vous perdra de bien, d'honneur et de salut; si vous lui résistez courageusement, montrant que vous ne le craignez point, il cessera de vous importuner, craignant la honte d'être rebuté et de se voir méprisé.

3° *A verbis viri peccatoris ne timueritis ; quia gloria ejus stercus, et vermis est; hodie extollitur ; et cras non invenietur*, disait le dévot Mathatias à ses enfants étant au lit de la mort (1. Machab. 2, 62) : Ne craignez point les paroles d'un impie, toute sa gloire n'est qu'ordure et vermine; il est aujourd'hui élevé et en éclat, demain il ne paraîtra plus; toutes ses menaces sont vaines et frivoles, ce sont paroles en l'air et sans effet : *A verbis peccatoris.*

Ne timueritis. Ce qui est plus à craindre en vous, c'est la crainte même; tant que vous ne craindrez rien, vous serez victorieux, il ne pourra rien contre vous; et quand même il viendrait aux effets, que peut-il contre une âme qui est bien avec Dieu, et qui a mis toute sa confiance en lui? qu'est-ce que la puissance humaine, contre un si bon renfort? qu'est-ce? des vagues contre un rocher.

Et quand le mal que vous craignez vous arriverait, que serait-ce en comparaison de l'offense de Dieu, et du mal qui vous en doit arriver? Vous craignez un nain, non un géant; une fourmi, non un lion; la piqûre d'une épingle, non un coup d'épée; une chiquenaude, non un éclat de tonnerre. Le plus grand mal qu'on vous puisse faire, c'est de vous faire mourir; et Jésus vous dit : *Nolite timere eos qui occidunt corpus;* Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps.

Ce sont principalement les âmes basses, viles, serviles, les serviteurs, les servantes, les métayers, les personnes de basse condition, qui se laissent vaincre à cette tentation. C'est mon maître qui m'a fait faire cette fausseté et ce parjure; c'est madame qui m'a commandé d'aller en tel lieu. Voilà une belle décharge! pensez-vous être justifié par cette excuse? Si vous aviez fait de la fausse monnaie, ou commis quelqu'autre crime de lèse-majesté, les juges vous excuseraient-ils, quand vous diriez que vous l'avez fait pour obéir à votre maître? Les crimes de lèse-majesté divine sont-ils moindres et plus excusables que ceux qui offensent les princes de la terre?

Mais la plus dangereuse batterie qui est livrée à l'âme chrétienne par cet ennemi, c'est la tentation de cupidité, qui est très-bien exprimée par le dragon, *tibi dabo.*

Quatrième point. — Saint Bernard (Hom. 14 *in Ps.* 90) et Pline (lib. 8, cap. 12), parlant du dragon, nous donnent sujet de dire, qu'il faut craindre en lui principalement trois choses : son gîte, son haleine et sa queue. Il se cache dans le sable, et là étant en embuscade, il charme et attire à soi par son haleine contagieuse tous ceux qui passent par là : hommes, femmes, oiseaux, éléphants et autres animaux qui lui servent de proie : *Ferunt draconem in arenâ latitantem etiam aves volantes flatu attrahere venenato;* et s'il a affaire à un adversaire aussi fort, ou plus léger que lui, de peur qu'il ne gagne au pied, ou qu'il ne se défende, il entortille sa queue autour des jambes de l'éléphant, il y fait des plis et des replis, et même un nœud si serré, qui l'embarrasse et l'arrête, dit Pline (*Ibidem*). Ce qui est à craindre en la tentation de cupidité, c'est : 1° le sable; les grains de sable sont forts petits, mais plusieurs ensemble sont souvent une masse et une charge bien pesante. C'est peu de chose en apparence de dérober aujourd'hui trois deniers, demain deux liards, après-demain un sou; vendre à faux poids et à fausse mesure; mais ces petits larcins sont une grande injustice, et obligent à une grande restitution.

2° Le souffle du dragon est à craindre; le flatteur, le suborneur, le recéleur, ces gens qui disent : Vous ne gagnez pas assez de gages pour le travail que vous avez à faire; prenez à votre maîtresse du blé, du linge, de l'étain, je l'achèterai et vous en donnerai ce qu'il vaut. Ces gens de justice qui disent, qu'il faut antidater cet exploit, faire ce faux testament, proposer des fins de non-recevoir, appeler de cette sentence, quoique juste, au parlement, il n'aura pas le moyen d'aller à Bordeaux; ce sont des haleines de dragon, des bouches d'enfer, des janissaires du diable :

Declinantes in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem. Ce vice nous engage à autant de restitutions de dommages que le prochain en a soufferts, du principal que vous avez dérobé, des intérêts que vous en avez reçus, des frais du procès injustement poursuivi et de tant d'autres choses; que c'est comme la queue du dragon, on ne s'en peut dépêtrer. Ces obligations vous embarrassent tellement la conscience, qu'il vous est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de vous résoudre à restituer; témoin ce malheureux, dont il est fait mention dans les Chroniques de Saint-François. Il est dit que sur les commencements de cet ordre sacré, un homme riche, marié à une femme de grande maison, ayant eu d'elle plusieurs enfants, tomba malade; un religieux, sachant qu'il était usurier, le va voir, lui parle de la brièveté et de l'inconstance de cette vie, des peines effroyables de l'enfer où l'on paie bien chèrement les intérêts des biens qu'on a ici-bas mal acquis; il est touché, il se convertit, promet de restituer, demande à être ouï en confession, appelle un notaire, fait son testament, par lequel il ordonne qu'on restitue tout ce qu'il a mal acquis et qu'on fasse pour lui de grandes aumônes; il est entendu en confession, et reçoit l'absolution, sur cette promesse. Sa femme ayant appris cela, le vient trouver avec ses enfants, elle pleure, elle gémit, elle se lamente, elle se plaint qu'elle perd son mari et ses biens; que ce lui aurait été un grand bonheur d'avoir épousé un artisan ou un laboureur; qu'il faudra qu'elle et ses petits innocents aillent mendier leur pain; que ce ne sont pas les promesses qu'il lui faisait quand il la recherchait en mariage. Elle le prie de ne se pas dépouiller des entrailles de père, pour prendre celles de lion; d'avoir pitié de ces petites créatures qu'il a mises au monde; elle soupire, elle le flatte, elle le menace, elle se met en colère. Le démon qui parlait par sa bouche, trouble l'esprit de ce pauvre homme, l'aveugle, le persuade, le fait changer de résolution; il rappelle le notaire, il casse son testament, révoque tout ce qu'il y a ordonné, en fait un nouveau en faveur de sa femme et de ses enfants. Ce que le bon religieux ayant appris, le va trouver, lui remontre que plusieurs pères qui ont laissé leurs enfants pauvres, sont en paradis; que personne n'y entre avec le bien d'autrui, qu'il se prépare, et à sa femme et à ses enfants un lit dans les flammes, que le temps presse, que l'heure décisive de son éternité est très-proche : Mon Père, dites tout ce qu'il vous plaira, je ne saurais être si cruel que de dépouiller de mes biens ma bonne femme et mes pauvres orphelins. — Vous révoquez donc ce que vous aviez saintement ordonné, dit le Père? Je révoque aussi mon absolution que je vous avais donnée. Alors on vit l'esprit malin en forme d'un gros corbeau qui entra dans la chambre, et croassant, s'alla percher sur la poitrine du malade, et lui mettant son bec dans la bouche, reçut son âme malheureuse pour l'emporter aux enfers.

Conclusion. — *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium.* En cette milice spirituelle, Jésus nous instruit, et nous dresse par son exemple, pour résister aux tentations, et remporter la victoire, il va au désert, il jeûne, il allègue l'Ecriture :

Ductus est à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo. C'est le grand stratagème pour n'être pas vaincu du diable, c'est le grand secret pour se sauver : la solitude. C'est le conseil qui fut donné à saint Arsène. Ce saint homme ayant prié Dieu avec grande instance, de lui enseigner le meilleur moyen de faire son salut, et de le rendre parfait, il entendit une voix du ciel qui disait : *Fuge, tace, late ;* fuyez, parlez peu, cachez-vous. *Fuge*, fuyez les assemblées d'hommes et de femmes, fuyez les compagnies du monde, on n'en sort jamais tel qu'on y est allé : il est bien difficile de n'y pas offenser Dieu par médisance, vanité, flatterie, complaisance. *Tace*, on ne se repent jamais, ou fort rarement, d'avoir gardé le silence ; on se repent souvent d'avoir trop parlé : *Late, crede mihi, bene qui latuit, bene vixit.*

Pendant que les autres sont au bal, au cours, à la comédie, aux assemblées, aux promenades et aux divertissements, si vous vous tenez caché dans votre maison, c'est le Saint-Esprit qui vous y a conduit : *Ductus es à Spiritu.* Si vous vous faites religieux en ces cloîtres écartés du monde, qui n'ont point ou peu de commerce avec les séculiers, c'est le Saint-Esprit qui vous y conduit : *Ductus es à Spiritu.* Si vous vous enfermez en ces monastères où les parloirs sont ordinairement vides et déserts, où on ne parle qu'à grilles fermées et fort peu souvent, c'est le Saint-Esprit qui vous y conduit : *Ductus es à Spiritu.* Si de temps en temps, comme au moins une fois l'année, vous vous séparez des affaires temporelles pour être en retraite dix ou douze jours, et faire les exercices spirituels, la semaine sainte, ou en autre temps, c'est le Saint-Esprit qui vous y conduit. Vous imitez Jésus, qui n'en avait pas besoin, mais pour nous donner exemple : *Ductus est à Spiritu, in desertum.*

Cùm jejunasset; nous le devons imiter en son jeûne selon notre petit pouvoir; l'Eglise nous y oblige par son commandement; commandement important, facile, très-juste et très-raisonnable.

Important, il y va de notre salut; ce n'est pas un conseil, ni une œuvre de surérogation, c'est un commandement, une œuvre d'obligation; l'Eglise la reçut des Apôtres, les Apôtres l'ont faite par la conduite du Saint-Esprit, comme on le voit dans Tertullien (lib. *contra Psichysicos*), il y a quatorze cents ans.

Commandement facile, puisqu'il n'y oblige pas ceux à qui il serait impossible ou très-difficile, comme les vieillards passé soixante et dix ans, les jeunes gens qui n'en ont pas vingt et un, les pauvres qui n'ont pas de quoi faire un bon repas, les malades, les nourrices, les femmes grosses, ceux qui sont engagés dans un travail pénible et fort, et autres semblables. Mais si vous êtes de ce nombre, vous devez vous humilier d'être privé de cette bonne œuvre ; vous devez récompenser cette perte, en priant Dieu plus qu'en un autre temps, faisant plus d'aumônes, souffrant avec patience et par esprit de pénitence, de travail, de maladie, les incommodités qui vous empêchent d'accomplir ce commandement du jeûne.

Commandement très-juste et très-raisonnable, car c'est avec beaucoup de raison et par des intentions très-saintes que l'Eglise a

institué ce jeûne. C'est en haine et détestation de la désobéissance que le premier homme a commise mangeant du fruit défendu; c'est pour honorer toutes les abstinences de Jésus sur la terre, pour rendre hommage à son jeûne de quarante jours dans le désert, pour l'expiation des péchés que nous avons commis toute l'année, principalement par intempérance, pour nous disposer, par cette abstinence, à célébrer dignement la passion du Sauveur et à communier saintement; pour obtenir, par cette pénitence, l'esprit de componction et la grâce de surmonter les tentations de Satan; puisqu'au dire de Jésus, il y a des démons qui ne se domptent que par le jeûne joint à la prière. Donnez-vous à Jésus, mes chères âmes; donnez-vous à lui présentement, avec ferme résolution d'observer religieusement ce saint jeûne, par obéissance à l'Eglise son épouse, par hommage à ses abstinences, par désir de satisfaire à sa justice.

Pour vous émouvoir à cela, et pour combattre et surmonter généreusement les quatre tentations dont nous avons parlé, ruminez souvent en votre esprit, et vivifiez votre foi sur les textes de l'Ecriture que le Fils de Dieu a cités contre les tentations du diable au désert.

Contre la première, il a dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu ;* la conservation de votre vie et de votre santé ne dépend pas seulement ni principalement du pain et du vin, ou autre viande, mais de la bénédiction de Dieu. Combien voyons-nous de pauvres villageois, combien de bons religieux qui vivent en parfaite santé, jusqu'à une extrême vieillesse, ne mangeant presque rien que du pain, des fruits, des herbes, des légumes, et fort sobrement!

Non in solo pane vivit-homo. Vous ne devez pas avoir soin seulement de la vie qui se nourrit de pain matériel, mais encore et beaucoup plus de la vie qui se nourrit de la parole de Dieu, de la vie spirituelle, de la vie qui doit être éternellement bienheureuse, et cette vie se perd par l'excès de bouche, par les péchés d'ivrognerie et de gourmandise.

Contre la seconde tentation, le Sauveur dit : *Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Tenter Dieu, dit saint Thomas, c'est lui demander un miracle superflu. Si quelqu'un vous disait : Jetez-vous du haut de votre maison en la rue, vous ne vous ferez point de mal, et on vous admirera; Dieu est bon, il ne vous a pas mis au monde pour vous faire mourir, il ne permettra pas que vous vous blessiez; vous répondriez : Ce serait tenter Dieu. Vous vous précipitez de l'état sublime de la grâce de Dieu en l'abîme du péché, par ambition, vous vous agrandissez et enrichissez par des voies injustes pour être en quelque considération dans le monde, et vous dites : Dieu est bon, il ne m'a pas fait pour me perdre, il ne me damnera pas, encore que je l'offense; n'est-ce pas tenter Dieu? *Non tentabis Dominum.*

Contre la troisième tentation de timidité, le Fils de Dieu allègue ces paroles du Deutéronome (6, 5) : *Dominum Deum tuum adorabis*, ou selon le mot hébreu : *Tira, timebis.* Si vous craignez les créatures, vous avez bien plus de sujet de craindre le Créateur qui

est tout-puissant : *Fera sævit, Deum time; serpens insidiatur, Deum time; tota creatura sub illo est quem juberis timere*, dit saint Augustin. Un lion vient à vous, craignez Dieu ; un serpent va vous piquer, craignez Dieu ; un chicaneur veut plaider contre vous, craignez Dieu ; toutes les créatures sont soumises à celui que vous devez craindre Si vous craignez de l'offenser, vous ne craindrez pas autre chose ; la créature peut bien avoir d'elle-même la mauvaise volonté de vous nuire, mais elle n'en peut avoir la puissance, si le Créateur ne la lui donne.

Contre la quatrième, Jésus cite ces paroles : *Illi soli servies*. Il dit en un autre lieu : *Vous ne pouvez servir à deux maîtres, à votre Dieu et à votre avarice;* elle occupe votre esprit, elle souille votre cœur, elle consomme votre temps, elle sacrifie à votre passion tout ce qui devrait être employé au service de votre Dieu.

Contre toute sorte de tentation, notre Rédempteur nous fortifie par ces paroles de son Apôtre : *Bienheureux celui qui souffre la tentation*, car après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. *Amen.*

SERMON VI.

DES TROIS ACTES DE JUSTICE QUE JÉSUS-CHRIST EXERCERA AU DERNIER JUGEMENT.

Pour le premier Lundi de Carême.

Cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, congregabuntur ante eum omnes gentes.

Quand le Fils de Dieu siégera sur le trône de sa majesté, il assemblera devant lui toutes les nations. (MATTH. 25, 31.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 25e de saint Matthieu, le Fils de Dieu nous apprend que lorsqu'il sera assis en son lit de justice, pour tenir ses grands-jours, et faire le procès à tous les hommes, il mettra à sa main droite les prédestinés, et leur dira : *Venez les bénits de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé ; parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* Et mettant les réprouvés à sa gauche, il leur dira : *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel !* Ceci me donnera sujet de diviser mon discours en deux points. Au premier, je vous ferai voir que Dieu a exercé en ce monde, dès le commencement des siècles, la justice distributive, la commutative et la vindicative. Au second point, je vous montrerai qu'il les exercera admirablement et avec beaucoup plus d'éclat au jugement universel. Les lois humaines défendent aux femmes de comparaître en jugement et de plaider pour les parties, de peur, peut-être, que par leurs attraits, elles ne charment et amollissent les juges : *Mulier à moliendo.* Mais les lois divines vous permettent, et même vous exhortent de plaider pour les pécheurs pénitents, ô sainte Vierge ! parce que vos mérites, qui sont tous les titres de notre

bon droit, sont entre vos mains et vous appartiennent. Vous les avez acquis en concevant Jésus-Christ de votre sang immaculé, en le nourrissant de votre lait virginal, en le rachetant avec cinq sicles en la Purification : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria, gratiâ plena, Dominus tecum.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Quid et quotuplex sit justitia. Marcion ineptè negavit justitiam esse in Deo, putans eam contrariam esse ejus bonitati.

I. Punctum. — I. Ex Tertulliano, in ordine naturæ, Justitia Dei distributiva creaturas ordinavit. — II. Commutativa modulata est. — III. Vindicativa defendit.

II. Punctum. — In die judicii Deus exercebit justitiam : 1° Distributivam, vocans electos in cœlum, mittens reprobos in centrum terræ ; 2° Commutativam, dicens, possidete regnum ; esurivi enim, etc., hoc illustratur ; (A) Scripturâ, (B) Patribus, (C) Ratione, (D) Historiâ ; 3° Vindicativam, quæ est zelus, id est amor ardens in bono, odium in malos. Cujus instrumentum aptissimum est ignis ardens et destruens.

Exorde. — La justice n'est autre chose qu'une volonté constante et perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient, dit l'empereur Justinien, au commencement de ses *Institutes*. Et c'est fort judicieusement pensé : car on dit qu'une chose est juste quand elle est proportionnée, conforme et correspondante à une autre. Si la manche de votre robe ne vient qu'au milieu du bras, on dit qu'elle n'est pas juste, c'est-à-dire qu'elle n'est pas proportionnée au bras. Si on donne un petit étui à un grand couteau, vous dites qu'il n'est pas juste, et qu'ils ne se rapportent pas l'un à l'autre.

La justice donc, est une vertu qui ajuste tout ; c'est-à-dire qui donne à chaque chose ce qui lui convient, ce qui lui correspond, et lui est semblable ou conforme.

Il y en a de trois sortes : la distributive, la commutative et la vindicative. La distributive est celle qui donne à chacun le lieu et le rang qui lui est convenable, selon la condition de sa nature, ou l'exigence de ses mérites. Si on faisait asseoir sur les fleurs de lys des villageois ignorants, et en la chaire épiscopale, un laboureur idiot ; si on donnait le commandement d'une armée à un soldat lâche et timide, la justice distributive n'y serait pas observée.

La commutative est celle qui s'exerce aux trafics et négociations de la société humaine. Si vous ne donnez que vingt sous pour un travail qui en vaut quarante ; si vous prenez quarante sous pour une denrée qui n'en vaut que vingt, la justice commutative n'y est pas gardée, parce que le salaire n'est pas proportionné au travail, ni le prix à la marchandise.

La vindicative est celle qui punit les malfaiteurs : car il n'y a rien de si semblable à un mal, qu'un autre mal. Donc, il n'y a rien de plus juste, que de donner le mal de peine à celui qui a fait le mal de coulpe.

Un ancien hérétique nommé Marcion[1], qui vivait au second

[1] Marcion, hérésiarque du onzième siècle, était de Sinope, ville de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, ce qui le fit surnommer *le Pontique*. Dans ses premières années, il s'attacha à la philosophie stoïque, aimant la soli-

siècle de l'Eglise, n'apercevant rien que de sévère et de rigoureux en la justice, ne pouvait se persuader qu'elle fût un attribut du Dieu que nous adorons, vu qu'il est si bon, et qu'elle fait tant de mal. C'est pourquoi il forgeait deux principes; il disait qu'il y avait deux dieux : un qu'il faut aimer, qui est très-bon, qui ne s'emploie qu'à faire du bien; un autre qu'il faut craindre, qui est juste et qui ne s'occupe qu'à faire du mal. Tertullien (lib. 2 *contra Marcion.*, c. 13), argumentant puissamment contre cet impie, lui dit : Vous êtes bien embarrassé en beau chemin, vous vous imaginez que la justice de Dieu est contraire à sa bonté, qu'elle ne s'exerce qu'à faire du mal, qu'elle suppose le péché; vous vous trompez; elle est aussi ancienne que la bonté, elle est sa sœur jumelle et sa compagne inséparable; elle s'emploie à mettre en bon ordre, à concerter et conserver les œuvres de la bonté. Voici les paroles de Tertullien, qui feront le corps et la division de tout mon discours : *Bonitas Dei mundum concepit; justitia distinxit; bonitas creaturas operata est; justitia modulata est; illa bonum produxit, ista defendit :* La bonté de Dieu a formé le monde, sa justice distributive l'a disposé en bel ordre; il a produit les créatures par sa bonté toute-puissante; il les accorde et les tient en bonne intelligence, par une admirable justice commutative. Sa bonté a créé le bien; sa justice vindicative le défend et protége. Accordez-moi votre attention, et je vous le montrerai clairement et succinctement.

Premier point. — I. Au frontispice de la Genèse, il est dit : *In principio creavit Deus cœlum et terram :* Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Au lieu de ce mot *Deus*, il y a dans l'hébreu *Eloim* : Le Juge créa le ciel et la terre, pour marquer la justice qui fut déjà employée avant le péché. Aussi Moïse, après avoir dit que Dieu créa le ciel et la terre, la lumière, les éléments et les autres créatures, et qu'il les trouva bonnes, comme émanées de sa bonté divine, ajoute qu'en même temps, il sépara la lumière des ténèbres; il divisa les eaux, et les sépara les unes des autres : *Divisit aquas ab aquis*, pour montrer la justice distributive que Dieu exercera dès le commencement. En la création, sans cette justice, l'univers ne serait pas un monde orné de tant de beautés et de tant de variétés, comme il est, κοσμος, *mundus ornatus;* mais ce serait un chaos, un amas de créatures enveloppées dans le désordre et dans la confusion. S'il y avait un jour continuel en cet

tude et la pauvreté; mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut retranché de l'Eglise par son père, qui était évêque. Il alla ensuite à Rome, où n'ayant pu se faire recevoir à la communion ecclésiastique, il se fit disciple de Cerdon vers l'an 143 de Jésus-Christ, embrassa ses hérésies, et en inventa plusieurs autres, qu'il publia à Rome. Marcion admettait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Il soutenait que Jésus-Christ n'avait eu qu'une chair fantastique, et niait la résurrection des corps. Il condamnait le mariage, et ne baptisait que ceux qui faisaient profession de continence. Marcion, ayant un jour rencontré à Rome saint Polycarpe, lui demanda : *Me connaissez-vous? Oui*, répondit le saint évêque, *je te connais comme le premier-né de Satan.* Ses hérésies se répandirent dans une grande partie du monde, et ses disciples furent appelés *Marcionites.*

hémisphère, une nuit perpétuelle en l'autre, comment pourrions-nous reposer, et les antipodes travailler? si l'élément de l'eau couvrait toujours toute la terre, comment la pourrait-on labourer? S'il ne la couvrait jamais, comment deviendrait-elle féconde? Si la terre était en haut, comment pourrions-nous respirer? Si l'air était sous nos pieds, comment nous pourrait-il porter? Dieu donc, par une très-sage justice distributive, a donné à chaque créature le lieu qui lui appartient et la place qui lui est convenable par la condition de sa nature et pour le bien de l'univers. Il a fait que le jour et la nuit se succèdent dans les deux hémisphères, par une vicissitude très-commode, afin que nous puissions reposer pendant que les antipodes travaillent. Il a partagé les eaux, il en a suspendu en l'air une partie, pour arroser les champs de temps en temps, et il a ramassé l'autre partie en mers et en rivières, pour apporter les marchandises des pays éloignés. Il a fait que la terre, qui est le marche-pied, soit en bas; l'air autour de nous pour être respiré, etc. : *Bonitas mundum concepit. Justitia distinxit. Bonitas creaturas operata est, justitia modulata est.*

II. C'est le même que Boëce[1] a dit depuis : *Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis, arida conveniant liquidis*; et le Sage (Sap. 19, 17) dit : *In se enim elementa dùm convertuntur sicut in organo qualitatis sonus immutatur, et omnia suum sonum custodiunt.* Cette parole du Saint-Esprit : *Sicut in organo*, nous donne sujet de comparer la bonté de Dieu au fondeur qui fait les tuyaux d'orgues, et sa justice au maître musicien qui les accorde. Quand les tuyaux sont formés, pour beaux et bien faits qu'ils soient, ils servent de peu, s'ils ne sont concertés; ils ne font pas un jeu d'orgues, et ne rendent point d'harmonie. La bonté de Dieu a formé ses créatures, sa justice les concerte, et en fait un accord, les référant et faisant servir l'une à l'autre par un commerce naturel, et par une certaine justice commutative. Comme en la société humaine, les bourgeois d'une ville sont référés et servent

[1] Boëce (*Boetius*), l'un des meilleurs écrivains et poètes latins de son temps, naquit à Pavie au Ve siècle, d'une des plus nobles familles de Rome. Il fit ses études à Athènes, et y devint habile dans les sciences, principalement dans la philosophie. Il suivait les sentiments d'Aristote. De retour à Rome, il fut élevé aux charges de sénateur et de patricien, et même au consulat en 487. Boëce fit en 500, au nom du sénat, le panégyrique de Théodoric, roi des Goths, sur son entrée dans Rome. Il fut consul derechef en 510 et 511 ; mais en 523, ayant fait des remontrances contre les violences de Théodoric, il fut accusé auprès de ce prince de vouloir conspirer avec l'empereur Justin contre les Goths. Il paraît en effet par une ancienne préface des livres de *la Consolation*, découverte dans la bibliothèque Ambrosienne à Milan par le P. Mabillon, que Boëce avait des intelligences secrètes avec les Grecs, et qu'il avait dessein de soustraire la ville et le sénat romain au pouvoir des Goths, par l'assistance des Grecs. Il fut arrêté avec son beau-père Symmaque, et conduit à Pavie, où, après six mois de prison, il eut la tête tranchée par ordre de Théodoric, le 23 octobre 524. Il nous reste de lui 1° cinq livres de *la Consolation de la Philosophie*, qu'il composa pour adoucir la rigueur de sa prison; 2° un Traité des deux natures en Jésus-Christ et un Traité de la Trinité.

l'un à l'autre. Le laboureur fournit du blé au boulanger; le boulanger fait du pain pour le tailleur, le tailleur fait des habits au procureur, etc. Et par le moyen de cette justice commutative, ils composent une cité : *Civitas, civium unitas.* Ainsi en l'univers, les astres attirent les vapeurs; les vapeurs sont changées en pluie; la pluie arrose la terre; la terre est arrosée pour nourrir les plantes; les plantes sont la nourriture des animaux; les animaux sont nourris pour servir les hommes; et par ce commerce naturel, par cette correspondance et assistance mutuelle qu'ils se rendent, la justice de Dieu les tient en bonne intelligence : *Bonitas, creaturas operata est, justitia modulata est.*

III. Et parce que, comme au chapitre du père de famille, encore qu'on n'ait semé que du blé, l'ivraie néanmoins vient à croître et tâche d'étouffer le bon grain, ainsi en cet héritage de Dieu, quoiqu'il n'y ait produit que le bien, le mal y croît souvent, et prétend détruire le bien. Le Créateur a établi en la nature une justice vindicative, qui défend et protége le bien contre les hostilités du mal. Quand les éléments sont hors de leur centre, quand ils quittent le lieu naturel que Dieu leur avait assigné par sa justice distributive, ils sont continuellement dans un état violent, dans une inquiétude et comme dans des convulsions. Cet état violent, cette inquiétude, cette secousse et convulsion, est une espèce de justice vindicative, qui punit leur dérèglement. Quand les hommes transgressent les lois de la justice commutative, quand ils font des actions noires, injustes et dénaturées, ils sont agités des furies de leur conscience, ils sont à la gêne et à la torture, dans des transes, des frayeurs et des appréhensions; supplice plus long, plus ennuyeux et plus inévitable que tous ceux qui peuvent être ordonnés par les hommes : *Prima hæc est ultio quod se judice nemo nocens absolvitur*, dit le poète; et derechef : *Pœna autem vehemens et multo sævior illis quas aut Seditius gravis invenit, aut Radamanthus nocte dieque suum gestare in pectore testem.* Cette syndérèse est un prévôt de marchands naturel, un lieutenant criminel, qui ne condamne pas seulement, mais qui punit les crimes des hommes au même lieu où ils l'ont commis; c'est-à-dire, au fond de leur cœur, selon l'ordonnance du jurisconsulte[1]. Et ç'a été un trait admirable de la bonté de Dieu, d'établir en nous cette justice vengeresse et cette tournelle intérieure de la conscience; car y ayant plusieurs crimes qui, pour être inconnus, demeurent impunis; y ayant des pécheurs qui, pour être illustres et autorisés, reçoivent des récompenses au lieu de châtiments; notre condition serait déplorable, si la conscience n'eût pris la place des lois, et si elle ne condamnait ce que les hommes n'osent blâmer et ne peuvent punir : *Male de nobis actum erat, quod multa scelera legem et judicem effugiunt, nisi in locum judicis timor sederet*, dit Sénèque (Epist. 97).

Vous voyez donc clairement que la justice de Dieu, en quelque façon que vous la considériez, n'est pas opposée à sa bonté, mais qu'elle est sa bonne amie, sa compagne inséparable, et qu'elle

[1] Lege capitalium, ff. *de pœnis.*

s'emploie à bien disposer et à conserver les effets de sa bonté : *Bonitas Dei mundum concepit, etc.*

Or, nous pouvons remarquer qu'encore que toutes les perfections de Dieu s'exercent et se montrent en chacun de ses ouvrages, il les fait toutefois briller et éclater davantage, chacune en particulier, en quelque œuvre plus signalée, qu'il fait tout exprès et à cette intention, comme sa puissance en la création, sa sagesse en la conduite du monde, sa miséricorde en la rédemption des hommes. Ainsi, encore que la justice soit employée en toutes ses œuvres, comme nous avons vu : *Justus Dominus in omnibus viis suis;* néanmoins, parce que les yeux louches et grossiers des hommes du monde ne la peuvent bien reconnaître ni discerner, il a destiné un temps et un ouvrage particulier pour la mettre dans son jour, pour l'exercer distinctement et tout exprès, pour la faire briller avec tant de lustre et de splendeur, qu'on ne la puisse plus révoquer en doute. Ce temps est le jour des assises générales qui se tiendront à la fin des siècles; cette œuvre est la sentence équitable que Jésus prononcera au jugement en faveur des bons et contre les réprouvés; car si vous examinez les paroles de cet arrêt divin, vous y admirerez les trois sortes de justices dont nous avons parlé : *Venite benedicti, discedite à me maledicti*, voilà la distributive; *Possidete regnum, dedistis enim mihi manducare*, voilà la commutative; *In ignem æternum*, voilà la vindicative.

Deuxième point. — 1° Si Dieu a exercé sa justice distributive en la création, en ce qu'il a séparé la lumière des ténèbres, et en ce qu'il a divisé les eaux qui couvraient la terre, dont il a élevé une partie au firmament, ce qui fait que le ciel s'appelle en hébreu *ibi aquæ*, et a retranché l'autre partie aux abîmes de la mer; à plus forte raison cette même justice se montrera au jugement, en ce que les bons, signifiés par la lumière, seront séparés des méchants, signifiés par les ténèbres : *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino;* et en ce que les hommes qui couvrent maintenant la terre pêle-mêle, vertueux et vicieux, seront alors séparés; les vertueux seront élevés au-dessus du firmament pour y régner avec Dieu, les vicieux confinés aux abîmes de l'enfer, pour y brûler à jamais avec les démons. Acte admirable de justice.

Souvenez-vous de ce que j'ai supposé. Le propre de la justice, c'est de donner à chacun ce qui lui est convenable et ce qui lui appartient. Il n'y a rien qui appartienne davantage et qui s'ajuste mieux à chacun, que ce qui lui est semblable : *Simile simili gaudet.* Quand on voulut marier le premier homme à la première femme, afin qu'ils fussent bien d'accord, il a fallu dire : *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* Le poète Martial[1], voyant un mauvais

[1] Martial (Marc-Valère), poète latin, natif de Bilbilis, dans le royaume d'Aragon, en Espagne, l'an 40 de Jésus-Christ, était de l'ordre des Chevaliers. Il alla à Rome à l'âge de 21 ans, et y demeura 35 ans sous le règne de Galba et des empereurs suivants, jusqu'à celui de Trajan. Il s'acquit l'estime de Tite et de Domitien, et fut créé tribun. Dans la suite, voyant qu'il était négligé par Trajan, il se retira dans son pays, où il mourut l'an 103. Il nous reste de lui 14 livres d'épigrammes, remplies de pointes, de jeux de mots et d'obscénités.

mari et une mauvaise femme, qui étaient toujours en dissension, leur dit agréablement : Je m'étonne que vous ne vous puissiez accorder, vu que vous êtes si semblables : *Cùm sitis similes, parique vitâ uxor pessima, pessimus maritus, miror non bene convenire vobis.* Ce n'est pas merveille que Jésus dise aux bienheureux : *Venez à moi;* aux réprouvés : *Retirez-vous d'ici.* Ce n'est pas merveille que l'âme choisie soit reçue dans le ciel, logée avec Dieu, tout auprès de lui; c'est chose juste; il y a quelque ressemblance, rapport, analogie entre Dieu et elle; il est sage, bon, juste, charitable, saint, et elle aussi : *Pares cum paribus facile congregantur.*

Mais que le méchant jouisse de Dieu, qu'il soit reçu en sa compagnie, quelle apparence? Ce ne serait pas chose juste, ils ne la pourraient bien ajuster, ni approprier ensemble, il y a trop de disproportion, et trop de disconvenance entre eux. Si on donne un petit habit à un grand corps, un petit étui à un grand couteau, à un diamant un anneau de laiton, vous dites : Cela n'est pas juste. Pensez-vous que ce soit une chose juste de loger avec Dieu, qui est très-bon, très-saint, très-sage, très-libéral, un homme brutal, vicieux, avaricieux, privé de jugement?

Au psaume 49, Dieu dit au pécheur : *Si videbas furem currebas cum eo, et cum adulteris portionem tuam ponebas. Existimasti inique quod ero tuî similis arguam te, et statuam (alia versio habet) statuam me contra faciem tuam, id est, coram facie tuâ, sicut : ite in castellum quod contra vos est.* Les adultères étaient bienvenus en votre compagnie, vous vous accommodiez bien avec les larrons, parce que vous étiez de même humeur et de même façon de faire. Vous avez pensé que je ferais comme vous, que je recevrais en ma compagnie et en mon paradis des hommes charnels et vicieux; vous êtes injuste de croire cela : *Existimasti inique;* il ne serait pas juste, il y a trop de dissemblance, d'opposition et d'antipathie entre moi et un méchant homme, pour nous bien accorder et accommoder ensemble. *Arguam te*, je vous montrerai que vous vous trompez en votre prétention, que vous ne pouvez être auprès de moi; il faut que vous soyez banni bien loin de ma compagnie; et pour vous en convaincre et vous le montrer si clairement que vous n'en puissiez douter, je ne me servirai d'aucun autre argument, que de me présenter à vous, et de vous faire voir ma pureté.

Cela est vrai; Dieu se présentant à l'âme réprouvée en son jugement, elle verra tant de beauté, tant de bonté, tant de sainteté, tant de perfection en lui, tant de difformité, tant de malice, tant d'impureté, tant d'imperfection en soi, tant de disproportion, tant de dissemblance et de contrariété entre Dieu et elle, qu'elle connaîtra évidemment que ce serait une chose injuste de la loger avec lui, elle avouera que c'est très-justement que Jésus lui dit : *Retirez-vous de moi.* Elle verra clairement que sa propre demeure est le lieu le plus éloigné du ciel et de Dieu, le centre de la terre : *Ibunt hi in supplicium æternum*, dit le texte sacré. Les réprouvés ne seront pas portés, ni traînés, ni tirés par force en enfer; ils iront d'eux-mêmes, comme à leur propre département.

Et au chapitre premier des Actes (v. 25), les Apôtres parlant de Judas, disaient qu'il était déchu de l'apostolat par son crime, pour s'en aller à son lieu : *Ut abiret in locum suum.* Il n'y fut pas porté, il y alla de lui-même comme une pierre à son centre, *æbiret.* Voyez *in locum suum;* c'est un effet de la justice, qui rend à chacun ce qui lui appartient.

2° (A) Dieu exercera aussi en ce jour la justice commutative, donnant le paradis aux prédestinés, pour salaire et récompense de leurs bonnes œuvres : *Dedistis mihi manducare, percipite regnum. Mihi fecistis; facite eos discumbere.* Ce sont les vrais termes de la justice commutative, et des contrats qu'on y exerce : *Do ut des, facio ut facias;* et en saint Matthieu (chapitre 20), ce père de famille parlant à un ouvrier qui avait travaillé en sa vigne, lui dit : Emportez le salaire qui est à vous : *Tolle quod tuum est;* voyez l'acte de justice, qui rend à chacun le sien. Oui, mais en la justice commutative, il y doit avoir rapport, proportion, analogie entre le prix et la marchandise; et quelle proportion entre un morceau de pain que vous donnez ici à un pauvre, et le pain des anges et la jouissance de Dieu qu'on donne là-haut en échange? entre un verre d'eau et un torrent de voluptés? entre une chemise demi usée et l'étole de gloire? un coin de maison et le palais du ciel? Oui, l'Ecriture l'enseigne, et la théologie le montre, que nos bonnes œuvres faites pour l'amour de Dieu, et en sa grâce, sont si nobles, si dignes, si excellentes, si précieuses, qu'elles méritent le ciel; non-seulement d'un mérite de congruité et de bienséance, mais de dignité et de justice. Il y a du rapport et de la proportion entre nos actions et la béatitude. Jésus, en parlant de ceux qui auront gardé la virginité, dit qu'ils marcheront avec lui habillés de blanc, parce qu'ils en sont dignes : *Ambulabunt in albis quia digni sunt* (Apoc. 3, 4), et en la Sapience (3, 5), il est dit que les saints ont été trouvés dignes de Dieu : *Invenit illos dignos se.*

(B) Voilà une grande parole : quand vous donnez un bon morceau à cette bonne femme, il vous semble que c'est un grand excès, parce qu'elle est pauvre et qu'elle n'en est pas digne : quand on lui donnerait de l'or potable, toutes les perles de l'Orient dissoutes et liquéfiées, les richesses des Indes, tout cela serait au-dessous de ses mérites : elle est digne non-seulement des royaumes, des empires et des cieux, mais de Dieu : *Invenit illos dignos se. Si consideretur opus bonum secundùm quod procedit ex gratiâ Spiritus Sancti, sic est meritorium vitæ æternæ ex condigno*, dit saint Thomas (1. 2. q. 114, art. 3).

(C) La raison qu'il en apporte est pertinente; nos bonnes œuvres procèdent de la grâce du Saint-Esprit; donc elles méritent la gloire. Il y a la même correspondance entre la grâce et la gloire, comme entre la semence et le fruit; entre l'aurore et le plein jour; entre la dernière disposition et la forme; la grâce et la gloire sont d'un même ordre, d'un ordre surnaturel et divin. La grâce est une gloire commencée, la gloire est une grâce consommée. Une fontaine peut toujours monter aussi haut que la source d'où elle dérive : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joan. 4, 24). Nos bonnes œuvres ont un principe divin et céleste; elles

peuvent donc atteindre à un but divin et céleste; elles sont faites par le mouvement d'une cause surnaturelle; donc elles peuvent obtenir une fin surnaturelle : *Secundùm ordinem agentium, est et ordo finium.* Et c'est en quoi nous nous trompons souvent, dit saint Chrysostome. Nous montrons que nous sommes des enfants, et des idiots; et Dieu au contraire, montre qu'il est fidèle et équitable. Quand vous allez en la boutique d'un lapidaire pour acheter un diamant ou autres pierreries, ou chez un marchand pour acheter du drap de seigneur; si le marchand n'a bonne conscience et s'il voit que vous êtes un enfant ou un idiot, au lieu de pierreries, de diamants, de drap de seigneur, il vous donnera une pierre d'Alençon, une pièce de verre, du drap de grosse bure. Vous voudriez que Dieu fît comme cela : quand vous avez donné une aumône, quand vous avez fait une longue et dévote oraison, ou pratiqué d'autres bonnes œuvres, vous voudriez qu'en récompense, Dieu vous donnât la santé, la prospérité, les honneurs et les richesses temporelles; il vous ferait tort s'il faisait ainsi, le change serait inégal, vos bonnes œuvres valent mieux sans comparaison que la vie et la santé que vous demandez; c'est une vie de verre et de cristal, qui se casse au moindre choc; il vous veut donner une vraie vie, une santé ferme et solide, comme le diamant, une vie perdurable et éternelle. Vous voudriez que Dieu vous donnât de l'or et de l'argent pour le prix de votre dévotion, et s'il le faisait, vous vous estimeriez suffisamment récompensé. Le Sage (8, 9) n'est pas de votre avis : *Præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. Omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius : super salutem, et speciem dilexi illam.*

L'échange que vous voudriez faire serait trop inégal, trop désavantageux et à votre préjudice. La justice commutative n'y serait pas gardée, Dieu vous veut donner pour votre monnaie; non une pierre d'Alençon, mais une vraie pierre précieuse; non un habit frippé ou de grosse bure, mais un habit de drap de seigneur, une étoffe de gloire, une étoffe dont les seigneurs, les nobles de la cour sont revêtus dans le ciel : *Stolam gloriæ induet eum.*

(B) Quand le bienheureux martyr de Jésus saint Symphorien, âgé de 14 ans, était entre les mains des bourreaux, à Autun, sa mère, vraie amazone chrétienne, lui criait : *Nate, nate, suspice cœlum, non tibi eripitur vita, sed mutatur.* Mon fils, mon fils, regardez le ciel, on ne vous ôte pas la vie, on vous la change en une meilleure. L'Eglise votre mère vous dit le même : Quand vous êtes dans les rigueurs de la pénitence, et dans des mortifications; quand vous dérobez du temps à votre sommeil le matin ou le soir, votre repos ne vous est pas dérobé, mais changé. Quand vous laissez à votre sœur quelque chose de ce qui vous appartiendrait en partageant la succession de votre père, pour vivre en repos, en paix, en charité chrétienne avec elle, ce bien ne vous est pas ôté, mais changé : *Centuplum accipietis.* Quand vous endurez patiemment une calomnie noire et injuste, et que vous aimez celui qui vous décrie, votre honneur ne vous est pas ôté, mais changé.

Oh! que les vertus, les pénitences, les humiliations, les jeûnes, les aumônes, qui sont maintenant ici de si bas prix, seront lors prisés et estimés! *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.* La mort, la mortification des saints seront estimées bien précieuses.

La première fois qu'on alla en Guinée, quand les matelots virent qu'on y donnait des pièces de fin or pour une chemise, ne devaient-ils pas avoir grand déplaisir de n'y avoir pas porté beaucoup de toile? Quand vous serez au jugement, vous direz: Eh! qui eût jamais pensé qu'on donnerait de si grands trésors à cette femme, pour un habit qu'elle a donné à ce pauvre! des viandes si délicieuses, pour avoir jeûné tous les samedis! tant d'honneur et de gloire à cette fille, pour avoir souffert patiemment un affront! *Nos insensati!* Quel regret auront les réprouvés, de n'avoir pas pratiqué les vertus qu'ils verront être si divinement récompensées, et de se voir condamnés au feu pour ne les avoir pas pratiquées! *Allez, maudits, au feu éternel, parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.*

3° *In ignem æternum.* C'est l'acte de la justice vindicative. Gardez-vous de tomber en l'erreur de Marcion; gardez-vous de penser que cette vengeance divine soit un excès de cruauté; c'est un effet de bonté, c'est un transport d'amour, mais d'amour si grand et si ardent, qu'il passe en jalousie. C'est ainsi que l'Ecriture appelle souvent la justice de Dieu: *Delerem Filios Israel in zelo meo: zelus Domini exercituum* (Num. 35, 11; Isai. 9, 7).

Vous savez que la plus vive, la plus ardente et la plus violente passion qui soit en nous, c'est la jalousie, parce que c'est l'assemblage des deux premières, plus fortes et plus puissantes affections, qui sont l'amour et la haine. La jalousie est un amour ardent et excessif que nous avons pour quelqu'un, avec une haine mortelle que nous portons à celui qui est contraire, ou qui nous veut priver de ce que nous aimons.

Nulla vis flammæ, tumidique venti
Tanta, nec torti metuenda teli
Quanta dùm conjux viduata tædis
Ardet et odit. (Senec. *Med.*, act. 2.)

Pour preuve de ceci, il n'est pas besoin d'alléguer les horreurs, les assassinats et les sanglantes tragédies que plusieurs hommes et plusieurs femmes ont faits au monde, par transport de jalousie, et dont les histoires sont pleines; il ne faut que voir une poule: c'est un animal timide, faible, fuyard s'il y en a au monde; et pour dire tout, en un mot, ce n'est qu'une poule, et néanmoins, quand elle a des poussins, et de l'amour pour eux, que ne fait-elle point par jalousie? elle devient un lion pour leur défense, elle sauterait aux yeux d'un homme armé de pied en cap. La justice de Dieu n'est pas un excès de rigueur et de sévérité, comme vous vous imaginez; c'est un effet d'amour et de bonté, mais d'amour vers le bien, qui seul mérite d'être aimé; effet de bonté envers les bons qui s'en rendent dignes et capables. Il aime le bien, et par cet amour, il détruit le mal qui lui est contraire. Il aime les bons,

et par cette affection, il est piqué de jalousie, et punit ceux qui les persécutent. *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon et miséricordieux à jamais*, dit le Psalmiste (Ps. 135). Et en quoi est-ce qu'il a montré sa bonté? en quoi est-ce qu'il a exercé sa miséricorde? En ce qu'il a fait mourir tous les enfants premiers-nés d'Egypte; en ce qu'il a abîmé Pharaon et son armée dans la mer Rouge; en ce qu'il a défait les grands rois de Chanaan : ce que vous eussiez appelé rigueur et sévérité, le Prophète dit que c'est miséricorde et bonté : *Percussit Ægyptum cum primogenitis eorum. Excussit Pharaonem, et exercitum ejus in mari Rubro. Occidit Reges magnos, quoniam in æternum misericordia ejus.* Oui, c'est rigueur, mais qui procède de sa miséricorde; c'est sévérité, mais qui émane de sa bonté; c'est bonté et miséricorde envers le peuple à qui il porte de l'affection; c'est rigueur et sévérité contre ceux qui persécutent ce qu'il aime. Vous tâchez de séduire cette fille ou cette femme chaste, qui ont bien vécu jusqu'à présent; vous oppressez cette veuve dévote par vos ruses et vos chicanes; vous ruinez cet homme de bien par vos usures ou vos injustices; et pour vous flatter, vous dites : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux! Vous dites vrai, Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, Dieu est meilleur que vous ne dites, que vous ne pensez, que vous ne sauriez dire, ni penser; vous faites bien de le dire, on ne le saurait trop dire : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus;* mais vous faites mal d'en tirer la conséquence que vous en tirez. Dieu est bon, donc je dois hardiment séduire cette fille, l'antécédent est du Saint-Esprit, la conséquence est de l'esprit malin. Le Saint-Esprit argumente tout autrement que vous : Dieu est bon, Dieu est le bien souverain; donc il aime les gens de bien; donc il aime cette âme pure, cette dévote veuve, ce villageois vertueux; donc il déteste tout ce qui leur est contraire; donc il punit et châtie, ruine et anéantit tous ceux qui les offensent : *Quem quisque odit, periisse expetit. Percussit Reges magnos; occidit Reges fortes, confitemini Domino quoniam bonus.*

La justice vengeresse n'étant donc autre chose en Dieu qu'un saint zèle et un désir ardent qu'il a de favoriser le bien et de détruire le mal, elle est très-bien comparée au feu, puisqu'il n'y a rien de plus ardent, rien de plus détruisant que le feu : *Accendetur velut ignis zelus tuus* (Psal. 78, 3). Le feu en est un instrument très-propre, très-convenable : *Ite in ignem æternum; devorabit eos ignis*; instrument si propre et si convenable, que saint Paul reconnaît en lui je ne sais quelle impression et participation de cette divine jalousie; car parlant de ceux qui, après avoir reçu la connaissance de l'Evangile, pèchent volontairement, il dit qu'il ne leur reste qu'une attente effroyable du jugement et le zèle du feu qui dévorera les ennemis de Dieu : *Voluntariè peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia; terribilis autem quædam expectatio judicii, et ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios* (Hebr. 10, 26). Il a raison de dire que ce sera chose terrible pour les réprouvés d'attendre le jugement. Que pourront-ils attendre ce jour-là des trois justices qui sont en Dieu? De la distributive, grande confusion;

de la commutative, grand regret; de la vindicative, grande punition. Grande confusion et reproche de la première. Supposons qu'étant en l'armée, ces jours passés, au siége de N..... où le roi était en personne, vous ayez été lâche et perfide au dernier point, gagnant au pied pendant qu'on se battait, et refusant de donner votre cheval au général d'armée, au lieu du sien qu'on avait tué sous lui. Qu'on fasse un ballet à Paris en une nuit d'hiver, pour réjouissance de la victoire; que le roi dise en présence de toute la cour : Un tel comte a fait des merveilles; un tel marquis a bien montré qu'il avait du cœur; et que vous voyant parmi les autres, il vous dise : Que fait ce coquin en cette compagnie? ose-t-il bien se montrer ici, après avoir fait ce qu'il a fait? jetez-moi hors d'ici ce lâche, mettez-le hors d'ici au froid, qu'on l'expose dans la rue, et qu'on le laisse dans les ténèbres de la nuit. Ne vous serait-ce pas une grande confusion? n'auriez-vous pas sujet de mourir de honte? Le Fils de Dieu, au jour du jugement, louera les saints des braves exploits qu'ils auront faits en la guerre contre le monde, le diable et la chair, ses ennemis; il fera le panégyrique des bonnes œuvres qu'ils auront pratiquées; il célébrera les éloges de chacun en particulier, et voyant qu'au lieu de combattre généreusement comme eux, vous vous êtes livrés aux ennemis, à la solde du monde et de la chair, vous avez méprisé de secourir ceux qui étaient à son service, il dira de vous, comme de ce malavisé en l'Evangile : *Projicite eum in tenebras exteriores.*

Terribilis expectatio judicii. Quand le jugement viendra, vous ne pourrez attendre que des regrets. Comme la femme de Tobie (2, 21); ce bon homme lui avait dit souvent : Nous aurons beaucoup de bien, si nous avons la crainte de Dieu. Il tombe dans une extrême pauvreté par l'excès de ses aumônes, et même devient aveugle par la providence de Dieu, qui le voulait éprouver. Entendant un jour bêler un chevreau qu'on avait apporté à la maison : Qu'est-ce que j'entends, dit-il, nous n'avons pas le moyen de l'acheter; il faut qu'on l'ait dérobé; rendez-le promptement; car il ne nous est pas permis de manger ni de toucher quoi que ce soit qui ait été dérobé. Sa femme, se mettant en colère, lui reproche ses aumônes passées et la vaine espérance qu'il avait d'en être récompensé; mais elle fut bien étonnée, reconnut sa folie et en eut bien de la douleur quand elle vit que Dieu envoya du ciel un ange tout exprès, qui lui rendit parfaitement la vue; maria richement leur fils, remplit leur maison d'or et d'argent, de troupeaux et de meubles précieux? Quand vous verrez au jugement de Dieu que sa justice commutative donnera aux âmes choisies des trésors célestes et éternels, en échange des biens temporels, qu'elles auront donnés aux pauvres, vous aurez un vif repentir de vous être moqué d'elles, au lieu de les imiter.

Terribilis expectatio judicii. Quand vous serez au jugement de Dieu, vous ne pourrez attendre de sa justice vengeresse que des invectives, des reproches, des confusions, des supplices effroyables.

Ne pensez pas que ce soit des conceptions en l'air, ni des exagérations; ce sont des oracles de vérité, des prophéties qui arriveront infailliblement, plus assurément que vous n'êtes là. Si vous ne les

croyez fermement, il ne faut point d'autre péché pour vous damner que cette incrédulité, puisque c'est l'Ecriture qui les enseigne. En Joël (3, 2), Dieu dit : *J'assemblerai tous les peuples en la vallée de Josaphat, et là je plaiderai contre eux.* Isaïe dit (41, 11 ; 45, 16) : *Tous ceux qui résistent à Dieu, rougiront de honte, et seront couverts de confusion.* Saint Paul aux Corinthiens (1. Cor. 4, 5) : *Il produira en la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et il découvrira les plus secrètes pensées des cœurs.* En saint Luc (23, 30), le Fils de Dieu dit : *Les réprouvés diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous.* En l'Apocalypse (21, 8), il est dit, que *le partage des timides, des incrédules, des fornicateurs, des menteurs, sera un étang ardent de feu et de soufre.*

C'est Dieu qui parle, adorons ses paroles, ruminons-les, faisons-en notre profit, pour éviter la rigueur de son jugement ; demandons-lui cette grâce, par les mérites de son Fils Jésus-Christ Notre Seigneur, auquel soit honneur, gloire, louange et bénédiction à jamais. *Amen.*

SERMON VII.

DE L'AUMÔNE.

Pour le premier Mardi de Carême.

Venite benedicti Patris mei : quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.
Venez, les bénis de mon Père ; autant de fois que vous aurez fait ceci à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait
(MATTH. 25, 34, 40.)

Il est vrai que le Fils de Dieu tenant ses grands-jours au dernier jugement, et faisant rendre compte aux hommes, jusqu'à une parole oisive, montrera la sévérité et la rigueur de sa justice ; mais il faut aussi avouer qu'il y fera voir la grandeur de sa bonté et de sa miséricorde, faisant éclater particulièrement les œuvres de miséricorde, récompensant très-libéralement ceux qui les auront pratiquées, et punissant très-sévèrement ceux qui les auront négligées. Je diviserai donc ce discours en deux points. Au premier, nous considérerons la sentence que ce grand Juge prononcera en faveur des âmes choisies et contre les âmes réprouvées. Au second, nous répondrons aux excuses que les réprouvés ont coutume d'alléguer pour se dispenser des œuvres de charité. S'il est vrai ce que dit David, que Dieu est la miséricorde même : *Deus meus, misericordia mea*, c'est à bon droit, ô sainte et bienheureuse Vierge ! que l'Eglise vous surnomme tous les jours *Mère de miséricorde*, puisque vous êtes Mère de Dieu ; et même, nous pouvons dire que vous êtes la mère des miséricordes, puisque vous avez donné au monde le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, et que vous influez cette vertu au cœur de ceux qui recourent à vous, comme nous faisons dévotement en vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Omnia verba Scripturæ firmiter credenda sunt et pensanda.

I. Punctum. — Sententia Christi in favorem electorum cujus expenduntur singula verba.

II. Punctum. — Sententia in reprobos immisericordes circa quam quinque expenduntur · 1° Quod uni, 2° Non ait : quod uni recusastis, sed non fecistis, 3° Non ait : amico meo fecistis, sed mihi, 4° Hæc dicit omnibus reprobis, 5° Non ait : Quod uni, sed quamdiu uni non fecistis.

III Punctum. — Excusationes reproborum refutantur : 1° Quod habeant liberos, 2° Quod undique gabellis, et vectigalibus opprimantur.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum : ite maledicti.

Exorde. — *Misericordia tua et veritas te non deserant.* Au lieu de ces paroles qui sont au texte latin du chapitre troisième des Proverbes, il y a au texte grec des Septante : ἐλεεμοσύνη καὶ πίστις : Que la miséricorde et la foi ne nous abandonnent jamais. Et en saint Matthieu (23, 23), Jésus dit aux Pharisiens : *Vous avez laissé ce qui est de plus important en la loi, la miséricorde et la foi.*

Ce n'est pas sans sujet et sans une particulière conduite du Saint-Esprit, que la miséricorde et la foi sont associées et jointes ensemble en l'Ecriture sacrée. C'est pour nous apprendre qu'il ne faut avoir que la foi, mais une foi vive et bien établie, pour être parfaitement charitable et miséricordieux dans le plus haut degré. Ainsi, pour venir à bout du dessein que j'ai entrepris en cette prédication, qui est de vous porter efficacement à la vertu de miséricorde, je ne voudrais gagner sur vous qu'un seul point; je voudrais seulement que vous eussiez le sentiment que vous devez avoir de la parole de Dieu et de l'Ecriture sainte. J'ai donc à vous prier, au commencement de ce discours, que vous tâchiez de croire fermement, et d'appréhender vivement trois vérités qui sont très-assurées et très-indubitables, comme les principes et le fondement du christianisme.

La première, c'est qu'en la sainte Bible, il n'y a pas un mot qui ne porte, pas une parole superflue, pas une syllabe qui n'y soit mise tout exprès, avec réflexion, et pour cause. La parole de Dieu est toute pure, dit David; elle est semblable à l'argent qui a passé par le creuset, qui a été éprouvé, affiné, purifié par sept fois : *Argentum igne examinatum probatum terræ, purgatum septuplum.* Aux constitutions des empereurs, il ne doit rien avoir de superflu, dit la loi unique[1], beaucoup moins aux ordonnances et constitutions du Roi des rois. Si en lisant Virgile, qui n'est qu'un poète profane, vous trouviez une épithète que vous n'entendiez pas, vous ne croyez pas qu'elle soit mise en vain, que ce soit une cheville pour faire le vers, vous pensez qu'elle y est mise fort à propos et pour quelque bonne raison. Oserez-vous dire, oseriez-vous penser que Dieu, qui a un entendement tout pénétrant, qui est tout esprit et tout lumière, qui nous défend les paroles oisives, en dise lui-même quelqu'une superflue? Non-seulement il n'y en a point d'inutile, mais elles sont toutes très-fécondes et emphatiques, toutes pleines de suc, et toutes significatives. On dit que les paroles des

[1] § Quibus permisimus. Cod. de novo Codice faciendo.

bulles, qui donnent des indulgences, ne valent qu'autant qu'elles sonnent. Les paroles de Dieu ne sont pas comme cela : elles valent, elles signifient, elles effectuent beaucoup plus qu'elles ne sonnent; il fait toujours plus qu'il ne dit, il donne plus qu'il ne promet, il châtie plus qu'il ne menace. Il n'avait promis que sa chair : *Panis quem ego dabo caro mea est* (Joan. 6, 52). Il a donné sa chair, son sang, son âme, sa divinité; il n'avait menacé Adam que d'une mort : *Morte morieris;* il meurt de mort spirituelle, civile, corporelle, éternelle.

Ce que Dieu dit est si infaillible, et arrive si certainement, que comme il dit en saint Luc (16, 17) : il est plus facile que le ciel et la terre périssent, que non pas qu'une seule parole, ou syllabe, ou lettre de l'Ecriture manque d'être accomplie : *Facilius est cœlum et terram transire quàm unum apicem de lege cadere.* Si vous croyez tout ceci fermement, si vous en êtes vivement pénétrés, je ne me dois pas mettre en peine de chercher des preuves, pour vous persuader ce que je prétends. Je n'ai qu'à ouvrir la Bible et à vous y montrer un seul passage, pour vous en faire peser et considérer les paroles; c'est le chapitre 25e de saint Matthieu, auquel Jésus veut bien nous rapporter mot à mot la sentence qu'il prononcera au dernier jugement, en faveur des âmes choisies, et pour la condamnation des âmes réprouvées : grâces immortelles lui en soient rendues.

Un juge se montre ami d'une partie, et lui fait connaître qu'il ne désire pas la condamner, quand il lui déclare le sentiment qu'il a de son procès et ce qu'elle doit faire pour avoir gain de cause; un homme averti en vaut deux. Malheur à nous! malheur à nous! quel reproche! quel repentir! quelle confusion très-juste et très-bien méritée, si étant ainsi avertis par la bouche de notre juge, nous n'en faisons pas notre profit! C'est à la veille de sa mort qu'il nous donne cet avertissement, au même jour qu'il institue l'Eucharistie, et en la dernière prédication qu'il fait avant que d'aller au cénacle : comme nous ayant gardé cet avis salutaire, pour marque de sa dernière amitié et pour le dernier adieu, afin que nous l'ayons en plus grande recommandation, et qu'il demeure plus longtemps et plus vivement gravé au centre de notre cœur. Et c'est pour cela même, dit saint Chrysostome, que Jésus ne parle point en ce sermon par figure et en parabole, comme il faisait aux autres prédications, mais en paroles si claires, si expresses, si formelles, si intelligibles, que la plus simple femme les peut aisément comprendre sans le secours d'aucun interprète. Ecoutons donc, dit saint Chrysostome (Hom. 60, *in Matth.*), écoutons avec un soin et une attention particulière des paroles si douces et si agréables.

Il dit qu'au dernier jugement, quand il sera assis au trône de sa gloire et en son lit de justice, tous ses anges lui feront escorte : *Omnes angeli ejus cum eo;* pas un ne demeurera dans le ciel, tous viendront être spectateurs des prix qu'on distribuera aux personnes charitables; tous viendront faire leur panégyrique et célébrer leurs éloges. Il se fera aussi une diète et une assemblée générale de tous les peuples qui auront été depuis le commencement

du monde, afin qu'à la face du ciel et de la terre, en présence des hommes et des anges, du Créateur et des créatures, vous soyez loués et célébrés. Oui, vous, petite femmelette, qui prenez soin des pauvres malades, qui sollicitez pour les prisonniers, qui recueillez les orphelins, et les pauvres filles qui s'allaient perdre, on publiera hautement avec louange et éloge d'honneur toutes vos charités sans en oublier une seule.

Premier point. — Il dira donc : *Venite benedicti Patris mei;* Venez ça, petite femme, mais très-grande en l'estime des anges et de mon Père; venez que je fasse savoir à ce grand monde vos excellents mérites : vous avez été ma chère hôtesse, ma charitable nourricière, ma douce consolatrice, ma bien-aimée rédemptrice; vous m'avez reçu en votre maison, quand je ne savais où me retirer, nourri quand j'avais faim et soif, visité et consolé, quand j'étais malade, racheté de prison quand j'étais insolvable; je n'en dois pas être méconnaissant. Si une nourrice qui a donné deux ou trois fois la mamelle à un dauphin, reçoit pension pour toute sa vie; si un charbonnier, pour avoir reçu une seule nuit en sa cabane un roi égaré de son chemin, a des priviléges pour soi et pour ses consorts, quelle pension, quel privilége, quelle récompense méritent ceux qui ont nourri, logé, consolé si souvent la très-haute, très-adorable et très-libérale majesté de Dieu? Il ne faut rien moins qu'un royaume, et un royaume du ciel, pour récompense de vos services : *Possidete regnum;* J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu. Il raconte ainsi en détail tout ce qu'on a fait aux pauvres, pour montrer le grand plaisir qu'il prend en nos œuvres de charité, qu'il les considère, qu'il les pèse, qu'elles lui sont agréables, distinctement et en particulier, comme pour montrer le grand plaisir qu'il avait pris aux offices de piété que sainte Magdeleine lui rendit chez le pharisien; il les raconta l'un après l'autre : Elle a arrosé mes pieds de ses larmes, elle les a essuyés avec les cheveux de sa tête, elle les a baisés sans cesse, elle les a embaumés de ses parfums. Comme quand vous avez pris grand contentement en un festin, vous racontez par le menu et en détail tout ce que vous y avez admiré : on a donné telle chose pour entrée; au premier service, il y avait telle viande et tel ragoût; au dessert, tel fruit et telle pâtisserie. Ainsi Jésus, pour montrer qu'il goûte avec un plaisir singulier, tout ce que le pauvre trouve bon; il dit : Vous m'avez donné à manger, vous m'avez donné à boire. C'est comme s'il disait à cette dame : Oh! que ces confitures que vous m'avez apportées étaient douces, vous n'y aviez pas épargné le sucre! oh! que ce bouillon que vous m'avez donné était bon et bien assaisonné; et votre volonté encore meilleure! Vous eussiez voulu qu'il y eût eu de l'or potable, de l'ambre gris et des perles dissoutes, parce que c'était pour le Roi des rois, pour votre Bien-Aimé.

Et pour faire voir les tendresses qu'il a pour les pauvres, et qu'il est en leur personne, il dit : J'ai été malade, pèlerin, prisonnier. Nous disons bien quelquefois à un ami : Tout ce que vous ferez à

ce prisonnier, à ce malade, je le tiendrai fait à moi-même ; mais nous ne disons pas : Je suis malade, je suis prisonnier ; mais Jésus a tant de tendresse pour les pauvres, et de sympathie avec eux, qu'il dit avec affection : J'ai faim, j'ai soif, je suis en prison, je suis malade : *Quis infirmatur et ego non infirmor?* a dit l'Apôtre lui-même. Et que doit-on croire de Jésus-Christ, dont il n'est que le disciple (Eccl. 18, 28)?

Le Saint-Esprit nous avertit que nous nous gardions bien de tenter Dieu, quand nous le prions? Qu'est-ce que tenter Dieu en le priant? c'est lui demander un miracle superflu, dit saint Thomas. Comme quand ces juifs voulaient que le Sauveur fît un miracle dans le ciel, n'étant pas nécessaire, puisqu'il en faisait tant sur la terre. l'Evangéliste (Luc. 11, 16) dit qu'ils le tentaient. A plus forte raison c'est tenter Dieu que de lui demander une chose impossible. Nous chantons souvent en la messe : *Inter oves locum præsta, et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextrâ. Confutatis maledictis voca me cum benedictis.* Prenons garde que nous ne tentions Dieu en disant ces paroles, et que nous ne lui demandions une chose impossible. Y a-t-il quelque chose impossible à Dieu? Oui, il lui est impossible de mentir, et ne mentirait-il pas, s'il faisait ce que vous lui demandez? S'il vous mettait à sa droite au dernier jugement, il vous dirait : J'ai été nu, vous m'avez revêtu : j'ai été malade et en prison, vous m'avez visité. S'il le disait, l'esprit malin, qui épie toutes ses actions et toutes ses paroles, comme nous le voyons en Job, n'aurait-il pas sujet de dire : Voilà un grand mensonge; a-t-il visité un seul prisonnier? logé en sa maison un seul pauvre? donné un vieux manteau en aumône? en a-t-il jamais eu la volonté? j'aurais donc dévotion, et je le conseillerais à tous ceux qui m'entendent, de pratiquer expressément et en particulier toutes ces œuvres de miséricorde, donner à manger et à boire aux pauvres, vêtir les nus, loger quelque pauvre pèlerin, visiter les prisonniers et les malades, ou au moins en avoir un grand désir, si on ne le peut faire actuellement, afin qu'il n'y ait rien en la sentence du juge, qui ne se vérifie en nous; c'est le conseil qu'Origène (*Tract.* 34 *in Matth.*) nous donne : *Non sufficit ad consequendam regni cœlestis hæreditatem, dare esurientibus ad manducandum, nisi et cætera fecerimus quæ subsequuntur.*

Deuxième point. — 1° Car il ne récompense pas seulement ceux qui l'ont fait, mais il condamne ceux qui y ont manqué; il leur dit : *Allez, maudits, au feu éternel; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger,* et le reste. Sur quoi je fais cinq réflexions, et vous ne devez pas trouver mauvais si je pèse toutes les paroles de l'Oracle de vérité, puisque, comme il nous assure, *le ciel et la terre périront plutôt qu'une seule lettre manque d'être affectuée.*

Je remarque premièrement qu'il dit : *Quamdiù uni non fecistis. Uni,* ce n'est pas à dire un, mais un seul; ce que vous n'avez pas fait à un seul des miens. Ce qui m'oblige à une charité si ample, si générale et si universelle, que je ne dois pas laisser un seul pauvre sans l'assister selon mon pouvoir et selon la prudence chrétienne. Car supposons qu'il y ait cent pauvres en la ville, et que

j'en assiste nonante-neuf et que je n'assiste pas le centième, le pouvant faire selon ma condition, et que j'emploie en bals, en luxe, en débauches et en dissolutions, ce que je pourrais employer à le retirer de misère, Jésus me dira de ce centième : Ce que vous n'avez pas fait à celui-ci, vous ne me l'avez pas fait. Si sortant de votre maison pour aller aux champs, vous disiez à la nourrice : Je vous recommande tous mes enfants; serait-elle bien venue auprès de vous, et reçue en ses excuses à votre retour, quand elle dirait : J'ai eu grand soin de ces trois, il n'y en a qu'un qui est tombé dans le feu par ma faute : *Quamdiù uni, uni non fecistis.* Pesez ces paroles, c'est un Dieu qui parle.

2° Je remarque, en second lieu, qu'il ne dit pas : Ce que vous avez refusé, mais *ce que vous n'avez pas fait*, et cela me met encore en peine. S'il disait seulement : Ce que vous avez refusé à un seul des miens, vous me l'avez refusé ; je penserais satisfaire, donnant à tous ceux qui se présenteraient, et ne refusant pas à un de ceux qui me demanderaient selon mes commodités et la conduite de la prudence; mais il dit : Ce que vous n'avez pas fait : *Quamdiù uni non fecistis.* Donc, si en mon voisinage, si au bout de la ville, si en quelque lieu que ce soit, il y a un pauvre, un malade, un prisonnier qui périsse, parce qu'au lieu de l'assister, j'ai perdu mon temps à cajoler, à badiner, à folâtrer, j'ai perdu mon argent au jeu, ou consommé en danses, en comédies, en festins ou en d'autres divertissements mondains et superflus; et que je ne l'aie pas assisté, que je n'y sois pas allé, que je ne m'en sois pas informé, le pouvant faire selon ma condition, Jésus me dira : Ce que vous n'avez pas fait à cet homme, vous ne me l'avez pas fait; vous l'avez laissé languir de faim, de froid, et vous l'avez abandonné dans la misère; vous m'avez laissé languir de faim, de froid, et c'est moi-même que vous avez abandonné.

Les chrétiens de la primitive Eglise comprenaient bien ces vérités, parce qu'ils méditaient l'Evangile jour et nuit. C'est pourquoi ils n'assistaient pas seulement les pauvres qui étaient à leur porte, devant leurs yeux, en leur ville, mais ceux qui étaient bien éloignés. Aux Actes des Apôtres (11, 28), il est dit, que le prophète Agabus prédit à Antioche, de la part de Dieu, une grande famine qui serait par toute la terre. Les chrétiens d'Antioche ne dirent pas : *Charité bien ordonnée commence par soi-même;* un peu de prévoyance n'est pas défendue, si je donne beaucoup, j'en pourrais avoir faute pendant la famine. Au contraire, ne se contentant pas de donner aux pauvres de leur ville, ils envoyèrent de grandes aumônes en Jérusalem pour être distribuées aux pauvres de ces quartiers. Si vous leur eussiez demandé pourquoi ils le faisaient? ils vous auraient répondu que c'est parce que Jésus dira : *Quamdiù uni non fecistis :* Ce que vous n'avez pas fait à un seul des miens, vous ne me l'avez pas fait.

Saint Exupère, évêque de Toulouse, envoyait jusqu'à Bethléem de grandes charités, et appauvrissait tant son Eglise par ses aumônes, qu'il était contraint de consacrer le précieux sang de Jésus en un calice de verre, et de porter son corps adorable dans un panier d'osier : *Corpus Domini in canistro vimineo, et sangui-*

nem in vitro portabat, dit saint Jérôme (Epist. 10). Si vous lui eussiez demandé pourquoi il le faisait? Parce que le Sauveur dira : *Quamdiù uni ex minimis.*

Si vous eussiez demandé aux chrétiens habitants des villes d'Asie, pourquoi ils envoyaient bien loin visiter ceux qui étaient prisonniers pour la foi, et les chargeaient de présents, au rapport même de Lucien, auteur payen, ils vous eussent répondu : Parce que le Sauveur dira : *Quamdiù uni ex minimis.*

Je vous dirai mon sentiment, vous en penserez ce qu'il vous plaira. S'il n'y avait point de pauvres en la chrétienté, je voudrais que toutes nos églises fussent pavées de marbre et de jaspe, ornées de soie, d'or et d'argent; mais y ayant tant de misères au monde, si j'avais la dévotion et les moyens de faire des offrandes à Dieu, en l'honneur de la Vierge, au lieu de dire : Je fais vœu de donner une lampe d'argent à Notre-Dame de Liesse, à Notre-Dame-des-Vertus; je dirais : Je fais vœu de racheter deux captifs d'Alger, de donner tant d'argent pour la subsistance d'une fille qui veut se retirer de l'hérésie ou de sa mauvaise vie; car j'ai lu dans saint Ambroise [1], que pour de semblables œuvres de charité, il est permis de rompre, de fondre et de vendre les calices de l'Eglise, même consacrés. J'ai lu dans Possidius (cap. 24 *vitæ Aug.*) que saint Augustin le faisait en pareille occasion. J'ai lu en la vie de saint Césaire, évêque d'Arles, qu'il employait les croix, les calices et les patènes d'or et d'argent, et les ornements de soie, à secourir les pauvres; et il disait à ceux qui s'en formalisaient : Que chacun mette la main à sa conscience, et qu'il dise ce qu'il voudrait qu'on lui fît, s'il était en semblable nécessité. J'ai lu dans saint Chrysostome [2], qu'il vaut mieux avoir soin du pauvre, qui est le temple vivant et animé de Jésus, que du temple qui est composé de bois et de pierre; et que personne n'a jamais été accusé, au jugement de Dieu, pour n'avoir pas doré les églises, au lieu que nous sommes menacés de l'enfer, si le pauvre souffre par notre faute. Si un homme languissait de faim, dit-il, ou transissait de froid, ou s'il était en prison pour une somme d'argent, et qu'au lieu de lui donner du pain, un vêtement et de l'argent pour le retirer de prison, vous n'eussiez soin que de couvrir sa table de riche vaisselle, sans aucune viande, de porter en sa maison des colonnes de marbre et de porphyre, de faire brûler devant lui une lampe d'argent, lui feriez-vous grand plaisir? Jésus, en l'eucharistie, n'a pas besoin de nos biens, mais de notre âme et de notre cœur. Il n'a pas besoin de lampe d'argent, mais d'une conscience pure et nette. Et vous le laissez mourir de faim en la personne de ce pauvre; geler de froid faute d'une pauvre couverture, esclave et accablé de misères sans le secourir. Et ici où il n'a ni faim, ni soif, ni autres nécessités, vous lui donnez des lampes d'argent, des vaisseaux précieux, des ornements de soie; voilà ce que dit ce grand saint.

Je sais bien, Messieurs, qu'en la primitive Eglise, les chrétiens

[1] In his operibus vasa ecclesiæ etiam initiata confringere, constare et vendere licet (S. Ambros., lib. 1. *Offic.*, cap. 41).

[2] Homil. 53 *in Matth.*, et homil. 60 *ad populum.*

étaient fort curieux d'avoir au service de Dieu des vaisseaux d'or et d'argent, et d'autres meubles fort précieux; mais je sais aussi qu'avec cela ils étaient si charitables envers leur prochain, qu'ils ne laissaient pas un seul pauvre dans la nécessité. Saint Paul disait aux Thessaloniciens (1. Thess. 4, 9) : *Il n'est pas besoin que je vous recommande la charité fraternelle* ; *car vous l'exercez envers tous les chrétiens en toute la Macédoine :* Et derechef (2. Thess. 1, 3) : *Vous exercez abondamment la charité les uns envers les autres.* Et ils faisaient cela avec tant de profusion, qu'ils s'appauvrissaient pour enrichir les pauvres; en sorte qu'il fut nécessaire que saint Paul modérât les excès de leur libéralité : *Non ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio* (2. Cor. 8, 13).

3° Je considère, en troisième lieu, que le Sauveur ne dit pas : Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à mon ami, à mon favori, à un de mes membres, mais *vous me l'avez fait.* Ce qui m'oblige à secourir les pauvres, non-seulement en l'extrême nécessité, mais en la grande. Car, comme argumente très-bien le cardinal Tolet[1] (lib. 8 *Instruct. Sacerd.*, cap. 35) : Si Jésus était à présent sur terre en grande nécessité, non extrême et dans la même pauvreté que plusieurs qui sont au faubourg de cette ville, n'aurais-je pas grand tort et ne mériterais-je pas l'enfer si je ne l'assistais, le pouvant faire sans m'incommoder notablement. Or, c'est tout autant que s'il était ici, car il dit : Vous ne me l'avez pas fait.

4° En quatrième lieu, nous voyons qu'il parlera à tous les réprouvés, à tous ceux qui seront à sa gauche; entre eux, il y en aura plusieurs qui auront été très-pauvres, qui n'auront eu que fort peu de pain, d'argent, de vêtements pour eux-mêmes, qu'un petit coin de logis, et il le leur reprochera, non à tort, car il ne le peut pas, mais très-justement : *Esurivi et non dedistis.* Il n'y a donc personne qui ne puisse faire ces œuvres, ou corporellement, ou spirituellement, peu ou beaucoup, de volonté ou d'œuvre, d'effet ou d'affection, de moyens ou de service.

5° Enfin je remarque qu'il ne dit pas : *Quod uni*, mais : *Quamdiù non fecistis uni;* pour m'obliger à une charité si longue, si

[1] Tolet (François), l'un des plus savants théologiens du XVIe siècle, naquit à Cordoue en 1532. Il fit ses études dans l'Université de Salamanque et il y devint professeur de philosophie à l'âge de 15 ans. Dans la suite, s'étant fait jésuite, il fut envoyé à Rome où il enseigna la philosophie et la théologie avec réputation, et où le pape saint Pie V le choisit pour son prédicateur. Il eut le même emploi sous les pontificats suivants, avec la place de théologien ordinaire, et fut chargé de diverses commissions importantes. Le pape Grégoire XIII le fit juge et censeur de ses propres ouvrages, et Clément VIII l'éleva, en 1594, au cardinalat. C'est le premier jésuite qui a été cardinal. Il aimait la justice et l'équité, et travailla efficacement à la réconciliation du roi Henri IV avec la cour de Rome. Il mourut à Rome en 1596, à l'âge de 64 ans, et le roi Henri IV, par reconnaissance, lui fit faire un service solennel à Paris et à Rouen. On a de cet habile cardinal plusieurs ouvrages. Les principaux sont des Commentaires sur saint Jean et sur divers autres livres de l'Ecriture sainte; une Somme des Cas de conscience ou l'Instruction des prêtres, et un grand nombre d'autres traités.

constante, si persévérante, qu'elle dure toute la vie. Car si je l'exerce dix, douze, quinze ans, et que j'y manque la dernière année ou le dernier mois de ma vie, il me dira : *Quamdiù non fecistis :* tant que vous ne l'avez pas fait au moindre des miens, vous ne me l'avez pas fait.

Cela vous semblera un peu austère, mais il est si juste, si raisonnable et si conforme aux obligations que nous avons à Jésus, qu'au jour du jugement vous n'oserez alléguer une seule des excuses dont vous avez coutume de vous servir pour vous dispenser de ces bonnes œuvres. Car je lis bien en l'Evangile que les réprouvés tâchent de se justifier, que Jésus écoute leurs excuses, y satisfait débonnairement; mais je ne lis point qu'ils proposent aucune excuse de celles qu'on a coutume d'alléguer.

Troisième point. — 1° Quelques-uns disent : J'ai des enfants, j'en dois avoir soin ; la loi de nature m'oblige de les nourrir et de les entretenir. Vous dites vrai, mais elle ne vous oblige pas à les enrichir, à les agrandir, à les élever plus haut que vous. Saint Paul dit : *Educate illos*, non pas : *Ditate.* Vous n'êtes qu'artisan ou marchand, qu'est-il besoin que vous les fassiez avocats? Vous êtes avocat, pourquoi leur achetez-vous des offices de conseiller, et pourquoi leur laissez-vous pour vivre de leurs rentes et bien à leur aise sans travailler? Sont-ils meilleurs que vous, pour leur ôter l'obligation de gagner leur vie aussi bien que vous : *Numquid hæc est magna injustitia ut habeat undè luxurietur filius tuus, et non habeat unde sustentetur Dominus tuus?* N'est-ce pas une grande injustice que vous donniez à votre enfant de quoi vivre dans le luxe, et que vous ne donniez pas à votre Sauveur de quoi vivoter dans ses misères, dit saint Augustin.

Vous avez des enfants; combien en avez-vous? quatre? Dieu soit au compte. Vous dites bien, il vous prend au mot, ne vous dédites pas, il veut être au compte. Mettez Jésus au nombre de vos enfants, il les appuiera, il les protégera et les fera prospérer. Quand vous avez plusieurs enfants, vous êtes bien aise d'en élever au moins un aux offices ou bénéfices, afin qu'il appuie les autres par son crédit et son autorité. Qui est-ce qui a plus de pouvoir que Jésus? S'il est au nombre de vos enfants, il aura soin de les soutenir, comme gens qui lui appartiendront; il aura soin de votre maison, comme d'une famille au bonheur de laquelle il s'intéresse. Vous avez quatre enfants, si vous en aviez cinq, jetteriez-vous le cinquième en la rue? ne faudrait-il pas le nourrir, l'entretenir, le marier? Faites pour votre Sauveur ce que vous voudriez faire pour un enfant, qui serait possible un avorton de nature : *Vis relinquere filiis bonam hæreditatem, relinque misericordiam.* Voulez-vous laisser à vos enfants une riche possession, laissez-leur la miséricorde, dit Salvien. Dites comme le comte Gilbert, père de saint Charles Borromée, à ceux qui lui remontraient qu'il s'appauvrissait par l'excès de ses aumônes : Si j'ai soin des enfants de Dieu, Dieu aura soin des miens.

2° Il y en a d'autres qui disent : Je suis incommodé en mes affaires; le temps est fort mauvais; le trafic ne vaut plus rien main-

tenant, nous sommes surchargés de toutes parts de tailles, d'impôts, de subsides et de subsistances; mais il y a trente ans que tout cela n'était pas. Si alors on vous eût dit de donner aux pauvres ce que vous avez donné au roi, vous eussiez dit : Vous me mettez au désespoir; il me faut donc prendre la besace, envoyer mes enfants à l'hôpital. Si je vous eusse dit : Faites comme Zachée, donnez la moitié de vos biens aux pauvres, et à ceux que vous avez trompés rendez-leur quatre fois autant. Vous diriez aussitôt : Voilà un prédicateur qui est bien rude, bien sévère et rigoureux au dernier point; il ne sait pas comment on vit dans le monde. Vous ne l'avez pas donné au Roi du ciel qui vous en eût récompensé; il a permis que vous l'ayez donné au roi de la terre sans aucune récompense? *Quod non capit Christus, rapit fiscus.* Vous vous étonnez qu'on vous exhorte à donner en ce temps qui est si mauvais. C'est comme si un enfant ou un villageois ignorant se moquait d'un excellent médecin. Voilà un homme à qui une hémorrhagie est arrivée, il perd son sang par le nez ou par une autre voie; le médecin ordonne qu'on lui ouvre la veine. Un ignorant dit : Quelle impertinence! Ce malade perd son sang! et au lieu de l'arrêter, on lui en fait encore tirer. Cet idiot ne considère pas que c'est pour faire diversion et que tirant du sang d'un côté on l'arrête et étanche de l'autre. Nous sommes saignés de tous côtés; on nous demande, on nous prend, on nous arrache de toutes parts; et vous dites : donnez encore, faites beaucoup d'aumônes! Oui, car le vrai moyen d'arrêter la perte de sang de ce côté-là, c'est de l'épancher de ce côté-ci. Les subsides dureront tant que durera la guerre : *Mundus dare non potest pacem;* c'est à Dieu seul de donner la paix, il faut apaiser sa colère, gagner ses bonnes grâces, attirer sa miséricorde par œuvres de miséricorde.

Et puis, n'avez-vous rien qui ne vous soit nécessaire? ne pouvez-vous pas retrancher mille choses, dont vous n'avez pas absolument besoin, et qui sont nécessaires aux pauvres. Quand vous retrancheriez tous les jours un verre de vin, une bouchée de pain de votre ordinaire, vous ne mourriez pas de faim; ce seraient trois cent soixante-cinq bouchées par an. Vous portez pour trente écus de hardes; quand vous n'en porteriez que pour vingt, quand vos coiffes, vos rabats, vos cottes ne seraient pas si précieuses, en seriez-vous déshonorée? Faut-il que votre carcasse soit si curieusement ornée, et que les membres de Jésus périssent de froid et de misère? Que de frais inutiles faites-vous : vous enjolivez vos chambres, vos métairies, vos jardins, vos enfants? Que de superfluités en linges, en tapisseries, en meubles, en livres, dont vous pourriez vous passer? Tout cela serait supportable dans un autre temps, mais il est criminel en ce temps rempli de misères. Quand ces livres que vous achetez ne seraient pas en votre bibliothèque, ces tapisseries en une telle chambre, ces viandes exquises à votre table, et qu'on saurait que vous retranchez tout cela pour assister les pauvres, quel inconvénient vous en arriverait-il? en perdriez-vous votre honneur, votre santé, votre office ou votre bénéfice?

Nonobstant les misères du temps, vous trouvez bien de l'argent pour assister à la comédie, pour payer les violons du bal, pour

acheter les gazettes par pure curiosité. Ce ne sont, dites-vous, que deux ou trois sous par semaine. Non, mais ce sont cent sous, ou sept livres par an; il y a des pauvres qui en seraient notablement soulagés. Vous ne laissez pas de faire des aumônes, encore que vous achetiez cela, mais vous feriez encore celle-ci; vous assistez plusieurs pauvres, mais vous en assisteriez encore un autre de ces choses superflues.

Enfin, si vous êtes si pauvre que vous ne puissiez rien donner, vous pouvez assister de votre crédit, de votre conseil, de votre service; plaider pour ce villageois, conseiller cette veuve en son procès, solliciter pour les prisonniers, faire des visites pour eux, visiter les malades, faire leur lit, les consoler et les instruire. Jésus ne dira pas : Vous m'avez racheté de prison, vous m'avez apporté des confitures, parce que tous ne le peuvent pas faire; mais il dira : Vous m'avez visité, parce qu'il y a fort peu de gens qui ne le puissent.

Vous dites pour excuse : Je n'ai pas le loisir, je suis occupé à faire des commentaires sur Plaute, à écrire sur l'Histoire de France, à lire l'Histoire de Turquie; je crains de prendre le mal, si je visite les malades; je crains que les pauvres ne m'apportent de mauvais air, si je les loge en ma maison. Toutes ces excuses et autres semblables sont si vaines et si frivoles, que vous n'oserez seulement pas ouvrir la bouche pour en alléguer une seule. Vous direz seulement : Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, être malade, etc. Voilà la vraie cause de votre peu de charité : vous ne croyez pas que Jésus soit en la personne du pauvre, et c'est ce qui vous fera enrager de dépit contre vous, de n'avoir point ajouté foi à une vérité, dont il vous a averti si expressément. C'est ce qui vous rendra inexcusable au jugement de Dieu; c'est ce qui vous apportera beaucoup de confusion; c'est ce qui vous fera être l'objet des reproches, des invectives, des anathèmes et des malédictions de Jésus.

Conclusion. — Il vous dira : *Esurivi*, vous faisiez des festins, vous donniez le bal, des collations, des confitures à des femmes volages, affétées, sensuelles; vous faisiez bonne chère à des coquines; vous nourrissiez des chiens, des oiseaux, des singes, des perroquets, et vous refusiez un morceau de pain à ces petits orphelins qui criaient à la faim. *Sitivi :* vous donniez les vins délicats à des flatteurs, à des ivrognes, à des pourceaux d'Epicure, vous les invitiez, vous les pressiez, vous les contraigniez de boire plus que la nécessité et plus que leur soif ne l'exigeait; et vous refusiez un peu de vin à ce bon vieillard âgé de 80 ans, à ce pauvre vigneron, qui travaillait à votre vigne! *Nudus fui :* les parois de votre chambre, les colonnes de votre lit étaient revêtues de drap ou de tapisseries; et vous laissiez geler de froid ce pauvre nécessiteux, faute d'une vieille couverte. *Hospes eram :* vous aviez des salles en votre maison, des chambres inutiles en vos métairies, qui ne servaient que de promenoir aux rats et aux souris; et vous avez refusé un petit coin de grenier à ce pauvre homme, qui n'avait pas de quoi vous payer le loyer. *Æger fui :* vous vous lassez à jouer à la boule

les journées entières, aux fêtes et dimanches, et vous n'avez pas voulu prendre la peine de faire deux pas pour visiter ce malade. *Discedite à me*, retirez-vous de moi ; car vous n'êtes pas digne de moi, puisque vous m'avez tant méprisé. *A me;* de moi à qui vous avez des obligations infinies; moi qui ai tant fait pour vous. Je vous ai donné ma chair en viande, et vous m'avez refusé un petit morceau de chair de boucherie. J'ai voyagé trente-trois ans en cette vallée de misères; et vous n'avez pas daigné me visiter en prison. Je me suis rendu votre avocat, votre pleige et votre caution devant mon Père ; et vous n'avez pas daigné plaider, faire un exploit, et signer une requête pour me tirer d'affaire : *Discedite à me maledicti.* N'êtes-vous pas bien malheureux, bien malavisé, et bien infortuné, d'avoir perdu de si belles, de si bonnes, de si faciles et de si commodes occasions de racheter vos péchés et de gagner le paradis? d'avoir refusé cette faveur que je vous faisais, faveur incomparable, faveur qui eût mérité d'être désirée et demandée une éternité de siècles? que je me sois mis en la personne du pauvre, que je vous aie donné le pouvoir de nourrir, de caresser et d'obliger une majesté infinie. Si les anges réprouvés eussent eu cette faveur, ils s'en fussent prévalus. Allez être leur esclave, puisque vous les avez surpassés en ingratitude et en folie : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. Amen.* Jésus ajoute qu'après cette sentence, les réprouvés iront au supplice éternel, et les personnes charitables recevront des joies, des plaisirs, des délices, des contentements, des honneurs, des richesses ineffables, incompréhensibles et éternelles en la compagnie de Jésus, et au séjour des bienheureux. *Amen.*

SERMON VIII.

TOUTES LES CRÉATURES SE LÈVERONT AU JOUR DU JUGEMENT CONTRE LES PÉCHEURS.

Pour le Mercredi de la première semaine de Carême.

Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam.
Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette race, et la condamneront. (MATTH. 12, 41.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 12e de saint Mathieu, le Fils de Dieu répondant aux docteurs de la loi, et aux pharisiens qui lui demandaient par envie des miracles superflus, dit que les Ninivites et la reine de Saba se lèveront contre eux au jour du jugement et les condamneront. Il pouvait ajouter, si son sujet l'eût exigé, que toutes les créatures se lèveront contre eux; puisque le Saint-Esprit a dit, par la bouche du Sage, que tout l'univers combattra contre les insensés, pour la querelle de Dieu. L'Avent passé, je vous fis voir que les saints seront nos juges. Pour ne pas user de redites, je désire aujourd'hui vous montrer : 1° que non-seulement les saints, mais toutes les créatures seront les adverses parties des pécheurs; et en second lieu, qu'elles seront les

instruments de leurs supplices; et que Dieu étant contre nous, personne ne sera pour nous, pas même votre piété maternelle, ô sainte Vierge! Votre Fils dit qu'en ce jour-là le soleil sera obscurci et que la lune ne donnera point de lumière. Il est le Soleil de justice, vous êtes comparée à la Lune : *Pulchra ut Luna.* Quand la lune s'approche du soleil, elle n'a point d'éclat pour la terre; quand elle lui est opposée, elle nous envoie sa lumière selon toute l'étendue de son globe. Au jour effroyable du jugement, vous vous joindrez à votre Fils, vous serez de même avis que lui, vous ne respirerez que sang et que vengeance : *Luna tota facta est sicut sanguis* (Apoc. 6, 12). Maintenant que nous sommes en voie de salut, opposez-vous, s'il vous plaît, par vos intercessions à la colère de votre Fils, et répandez avec abondance les rayons de votre grâce sur ces misérables pécheurs qui se prosternent à vos pieds, et vous disent en soupirant : *Ave*, *Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Peccator offendit omnes creaturas.

I. Punctum. — Omnes erunt ejus partes adversæ : 1° Cœlestes, 2° Terrestres, 3° Infernales.

II. Punctum. — Omnes creaturæ erunt instrumenta suppliciis peccatoris : 1° Cœlestes, 2° Terrestres, 3° Infernales.

Conclusio. — Omnia propter electos.

Exorde. — *Si contra Deum fortis fuisti, quantò magis contra homines prævalebis*, dit un ange au patriarche Jacob. Nous pouvons nous servir d'un semblable argument en un sujet fort dissemblable, parlant de celui qui est si osé que de commettre un seul péché mortel, et qui est appelé en l'Evangile : *Inimicus homo.* Il se rend ennemi du Créateur, il choque toutes ses divines perfections, comme nous avons autrefois montré. Ne pensez donc pas qu'il épargne les créatures. Il les désoblige toutes, et celles qui sont dans le ciel, et celles qui sont sur la terre, et celles qui sont dans les enfers. Il les offense, dis-je, en elles-mêmes, et en leur principe. Le Fils de Dieu (Luc. 15, 7), dit que *les anges et les saints se réjouissent dans le ciel, quand un pécheur se convertit;* donc ils ont sujet de s'attrister quand un juste se pervertit. L'âme raisonnable est la sœur des anges; quand on la déshonore par le péché, ils disent comme les enfants de Jacob, quand les Sichimites ravirent et déshonorèrent leur sœur Dina : *Numquid ut scorto debuerunt uti sorore nostrâ.* Vous vous opposez aux justes désirs d'une infinité de saintes personnes. Voyez que de saints évêques il y a au monde, que de bons prêtres, que de dévots religieux, que d'âmes vertueuses; ils demandent à Dieu tous les jours, et plusieurs fois chaque jour, que sa volonté soit faite; et vous dites, non de parole, mais d'effet : Et moi je ne veux pas qu'elle soit faite; il me commande d'être en bonne intelligence avec tous mes prochains, que je rende ce bien qui n'est pas à moi, que je m'abstienne des jurements et des impuretés; il le veut, et les saints le désirent, et moi je ne le veux pas. Et puis Dieu ne vengera pas l'injure que vous leur faites, il ne les animera pas d'une sainte colère contre vous!

Le pécheur offense les créatures qui sont sur la terre, il est cause que Dieu prive de plusieurs bénédictions, et qu'il afflige de plusieurs disgrâces temporelles toute la famille, la communauté, la ville, la province où il est : témoins Corée, Dathan et Abiron, Achan, David, Jonas; ce qui faisait dire à Moïse : *Recedite à tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad illos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum* (Num. 16, 26); Eloignez-vous de la demeure des hommes impies, ne touchez pas même rien de ce qui leur appartient, de peur d'être enveloppé en la peine de leurs crimes. Les damnés aussi ressentent les hostilités du pécheur, car vous augmentez leur nombre par les âmes que vous perdez, les sollicitant à mal faire, ou leur donnant mauvais exemple, ou leur servant d'objet et d'amorce au péché ; et en augmentant leur nombre, vous donnez du surcroît à leurs peines.

Le pécheur ne choque pas seulement les créatures en leur être, il les offense en leur principe, il attente à la vie de Dieu, il tend à l'anéantissement du Créateur, et par conséquent à la destruction de toutes les créatures : *Nunc autem quantum in se est, Deum perimit propria voluntas*, dit saint Bernard. Peut-on éteindre ce soleil, sans faire éclipser ses rayons? peut-on dessécher la source, sans faire tarir les ruisseaux? peut-on offenser le chef, sans offenser les membres? Quand un père de famille est assassiné en sa maison, tous les domestiques sont obligés de le défendre, et par leurs cris, et par leurs bras, et par leurs armes, et même au péril de leur vie ; et s'ils ne le font pas, ils méritent d'être punis : *Cùm Dominus occiditur*, dit la loi[1]. *Auxilium ei familia ferre debet, et armis et manu, et clamoribus, et objectu corporis, quod, si cùm posset, non tulerit, meritò de eâ supplicium sumitur.*

Le pécheur donc étant ennemi de toutes les créatures, toutes les créatures lui sont ennemies : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum* (Genes. 16, 12). Il exerce des injustices contre toutes les créatures, et elles plaideront toutes contre lui. Mais avant que de considérer cette vérité, il est à propos de répondre à une objection que les libertins proposent quelquefois. 1° Au jour du jugement, disent-ils, on fera le procès à toutes les nations du monde, à tous les hommes qui auront été depuis la création jusqu'à la fin des siècles ; on recevra les accusations qui seront dressées contre les pécheurs, on entendra leur décharge, on réfutera leurs vaines excuses, on les convaincra du grand nombre de crimes qu'ils ont commis; comment le pourra-t-on faire en un jour? Saint Augustin vous répond en premier lieu : Qui vous a dit qu'il se fera en un seul jour? Dieu ne pourra-t-il pas prendre tout le temps qu'il lui plaira, et qu'il jugera nécessaire à cette action : *Cùm accepero tempus ego justitias judicabo?* L'Ecriture appelle le jugement, le *jour* du Seigneur, jour de vengeance ; mais par ce mot de jour, elle n'entend pas toujours vingt-quatre heures; elle entend souvent un temps notable, et de longue durée, comme en Isaïe (2, 11). 2° En ce jour-là, c'est-à-dire, au temps de la loi de grâce, Dieu seul sera exalté. En saint Luc (19, 42) : Ha! si tu avais recon-

[1] L. cùm Dominus, ff. de Senatu consulto Silamiano et Claudiano.

nu au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te pouvait apporter la paix !

Et le même texte sacré (Deuteron. 32, 35), qui appelle le jugement un jour de perdition, l'appelle aussi, non-seulement un temps, mais plusieurs temps : *Juxta est dies perditionis, et adesse festinant tempora.*

Et puis Dieu peut faire en un moment ce que les hommes ne peuvent faire qu'avec un long espace de temps. Supposons qu'il y ait ici un aveugle-né, pour connaître distinctement quelles personnes sont en cette église, il aurait besoin de beaucoup de temps, et d'un grand nombre d'actions, pour savoir qu'il y a ici un homme, là une femme; ici un grand, là un petit; ici un ecclésiastique, là un séculier, ici un vieillard, là un jeune homme; ici un riche bien vêtu, là un pauvre couvert de haillons; il faudrait qu'il les touchât l'un après l'autre. Mais si Dieu lui rendait la vue; il en connaîtrait plus en deux ou trois clins d'œil, qu'il n'aurait fait en toutes ses actions précédentes. Pendant cette vie, nos sens sont pesants, grossiers, matériels; la sphère de leur activité est de peu d'étendue; ils ne peuvent connaître plusieurs et divers objets sans un grand nombre d'actions : au jour du jugement, Dieu donnera une lumière et une si grande vivacité à nos sens, qu'on connaîtra en un moment, et par un seul regard, une infinité de choses.

Premier point. — 1° *Stabunt justi in magnâ constantiâ adversus eos qui se angustiaverunt, et qui ab stulerunt labores eorum* (Sap. 5, 1) : Les justes s'élèveront contre ceux qui les ont affligés, et qui les ont privés du fruit de leurs travaux. *Stabunt;* en ce siècle de bronze et de fer, auquel le vice règne et l'iniquité est au plus haut point, les pauvres sont humiliés, les faibles opprimés, les justes condamnés; personne ne les prend en sa protection, il ne leur est pas permis de se justifier, pas même d'ouvrir la bouche, pour former une seule plainte. Ce cruel avaricieux qui est en crédit se glorifie, et dit, au rapport d'Isaïe (10, 14) : *Invenit quasi nidum manus mea ; et sicut colliguntur ova quæ derelicta sunt, sic universam terram ego congregavi, et non fuit qui moveret pennam et aperiret os, et ganniret.* Il ravage les biens de ces petits orphelins, l'honneur de cette fille désolée, les héritages de cette pauvre paroisse, sans que personne lui résiste; il le fait aussi aisément que l'on prend un nid de petits moineaux, dont le père et la mère sont absents. Alors les gens de bien ne seront plus abaissés, ils se lèveront, ils seront sur pied, et ils marcheront tête levée, pendant que les méchants seront humiliés et n'oseront paraître : *Non resurgent impii in judicio*, en l'hébreu il y a *lojakumu, non stabunt.*

In magnâ constantiâ, quia in bonâ conscientiâ (S. Aug., epist. 50) : ils parleront fort haut et avec confiance, parce qu'ils seront assurés de leur bonne conscience. Le Juge sera leur père, la mère du Juge sera leur avocate, les saints, ses assesseurs, seront leurs amis et leurs solliciteurs; les anges, seront leurs protecteurs et parties adjointes : ils seront certains du bon droit de leur cause, la preuve en sera très-facile, les témoins irréprochables, leurs ad-

verses parties sans assistance : tout cela les fera parler avec grande constance : *In magnâ constantiâ.*

Adversus cos, κατὰ πρόσωπον, *in faciem.* Quand une pauvre veuve va recommander son procès à son rapporteur qui va au palais, elle tremble et craint de se montrer, elle se tient derrière, fort loin de Monsieur, parce qu'elle est toute déchirée; elle ne paraît quasi point en comparaison de son adverse partie, qui est un grand seigneur; et encore qu'elle ait le meilleur droit du monde, après beaucoup de poursuites et de frais, on les met hors de cour et de procès. Alors elle paraîtra, *in faciem;* elle parlera hardiment à la face de son rapporteur, à la confusion de son adverse partie : *Qui se angustiaverunt.* Les justes se lèveront contre ceux qui les ont opprimés par une puissance tyrannique, ruinés par les chicanes du palais et par des contrats usuraires. C'est comme le hibou; il voit clair parmi les ténèbres de la nuit, et alors il poursuit les autres oiseaux; mais quand le jour est venu, tous courent sur lui, et vengent le tort qu'il leur a fait. Les gens du monde ont beaucoup de vue, d'esprit, de jugement, de prudence humaine pour les œuvres de ténèbres. *Filii hujus sæculi prudentiores sunt filiis lucis in generatione suâ* (Luc. 16, 8). Mais quand le jour du Seigneur viendra, ils seront l'objet des plaintes, des accusations et des reproches de ceux qu'ils ont affligés pendant la nuit de cette vie.

En l'Histoire ecclésiastique[1], il y a un beau trait qui est une naïve image et comme un prélude de cette catastrophe. Du temps de l'empereur Sévère, environ l'an 204, il y avait à Alexandrie un gouverneur payen nommé Philippe; il eut de son mariage une fille de fort bel esprit, sage et modeste, et pour dire tout en un mot, digne de son nom, car elle s'appelait Eugénie, c'est-à-dire bien née; il la fiança à Acilius, homme consulaire; elle s'adonna à l'étude des bonnes lettres, qui fleurissaient alors à Alexandrie, comme fit depuis en la même ville sainte Catherine, et connut que la religion chrétienne était la vraie religion et l'unique voie de salut. Elle se fit baptiser secrètement, et craignant les assauts que son père lui livrerait pour l'induire à se marier, et à renier sa foi, elle s'avisa d'un moyen qui, dans une autre occasion serait tout à fait illicite, sans un particulier mouvement et conduite du Saint-Esprit. Elle se déguise en homme, va frapper à la porte d'un monastère de moines, que Philon appelle Esséens, demande à parler à l'abbé, le prie de lui faire la grâce de le recevoir au nombre de ses religieux. (Parlons d'elle comme d'un jeune homme, puisqu'elle en a l'apparence.) L'abbé voyant qu'il demandait de bonne grâce, et promettait d'être bon religieux, le reçoit; il éclate parmi les autres moines, comme le soleil entre les astres; il n'y a rien de plus humble, de plus obéissant, de plus laborieux, de plus dévot que lui. L'esprit malin enrageant de se voir surmonté par une fille, lui suscita une furieuse tempête. L'abbé l'envoya visiter une fille malade, nommée Mélantie, des plus illustres maisons de la ville. Mélantie recouvra la santé par les prières de la sainte; mais la fin

[1] S. Avitus Viennensis, epist. ad Sororem et Metaphrastes, 25 decembris.

de sa maladie corporelle, fut un commencement d'une maladie spirituelle, mille fois plus dangereuse. Pensant que ce religieux était un jeune homme, elle s'enflamma d'un amour impudique, et fut si impudente que de lui découvrir sa passion ; elle reçut le refus que méritait une telle demande : Allez, lui dit-il, à quoi pensez-vous, Madame ; ne savez-vous pas que la religion chrétienne nous défend toute impureté, et principalement à nous qui faisons profession d'une vie plus parfaite? Cette malheureuse fut si abandonnée au péché, que se voyant découverte, elle résolut de faire comme la femme de Putiphar, à celui qui avait agi comme le chaste Joseph. Elle l'accuse de l'avoir voulu prendre par force, et le fait ajourner en justice; il comparaît au palais par devant le gouverneur, qui était son père, mais qui ne la reconnut pas, parce qu'elle était habillée en homme et beaucoup changée par ses austérités. Viens çà, maudit moine, lui dit le juge, est-ce là la belle leçon que vous a apprise votre Jésus-Christ, de déshonorer les dames de qualité. La sainte, sans s'émouvoir, répond : L'Ecriture dit qu'il y a temps de se taire et temps de parler : jusqu'à présent, quand il n'y allait que de mes intérêts, je me suis retranchée dans le silence; maintenant qu'il y va de l'honneur de notre Sauveur que vous calomniez, je suis obligée de parler. Là-dessus, elle déchire son habit, ouvre son sein, montre qu'elle est une fille : Hé bien! Mélantie, est-ce là un sexe capable du crime dont vous m'accusez? Figurez-vous l'étonnement qui surprit tous les assistants : cette infortunée pensa mourir de honte, fut chargée d'opprobres et d'injures, devint la fable du peuple, et même fut possédée du diable en son corps, comme elle l'était déjà en son âme. Le gouverneur reconnut la sainte pour sa fille, se fit chrétien, et même quelque temps après, reçut avec elle la couronne du martyre. C'est une histoire véritable, mais un naïf portrait de ce qui arrivera au jugement. Vous calomniez les innocents, vous vous moquez des gens de bien, vous en faites des railleries, vous dites que ce sont des bigots et des hypocrites, que leur dévotion n'est que grimaces; le Juge les reconnaîtra pour ses enfants : *Venite, benedicti Patris mei;* il ouvrira leur sein, il découvrira le secret de leur cœur, il fera voir la pureté de leurs pensées, la droiture de leurs intentions, l'innocence de leurs actions et l'injustice de vos calomnies : *Manifestabit consilia cordium;* vous serez chargés d'opprobres et livrés corps et âmes au démon, non pour un temps, comme Mélantie, mais pour toute l'étendue des siècles.

Stabunt adversus eos qui abstulerunt labores eorum. Alors s'accomplira cette loi du jurisconsulte[1] : *Ratum non habebitur quod non bona fide gestum est : malæ fidei emptio irrita est, aditus itaque præses auctoritatem suam interponet.* Le Juge souverain cassera et mettra à néant les conventions injustes, les contrats usuraires, les sociétés léonines, les achats et ventes plus bas ou plus haut que le juste prix. Saint Pierre appelle le jour du jugement : *Tempus restitutionis omnium* (Act. 3, 21). Il faudra satisfaire pour tous les dommages et intérêts de ceux que vous aurez

[1] L. prima, Cod. de Restituendâ emptione.

ruinés, faire amende honorable et réparation d'honneur à tous ceux dont vous avez flétri la réputation par vos médisances; restituer le bien mal acquis, et ne pouvant satisfaire par la bourse, il faudra souffrir au corps et en l'âme : *Qui non habebit in ære, luet in cute : tempus restitutionis omnium.*

2° Les créatures aussi de la terre, quoique irraisonnables et insensibles, demanderont d'être remises et restituées en leur premier ordre, crieront vengeance contre ceux qui les ont déréglées et perverties, seront parties adverses et intéressées contre vous; vous les avez privées de leur fin quand vous ne les avez pas référées au Créateur, ni employées à son service et pour sa gloire; vous les avez révoltées contre lui, opprimées tyranniquement, les contraignant d'être à votre solde; en vos rébellions, vous vous en êtes servi pour offenser Dieu : *Ingemiscit creatura, liberabitur à servitute* (Rom. 8, 22) : comme un esclave qui est cruellement traité de son maître, la loi lui permet de devenir son adverse partie, de présenter requête au juge et demander d'être délivré de cette oppression. Pensez-vous que les créatures, pour être inanimées, n'aient point de sentiment ni de voix pour se plaindre de ce tort que vous leur faites? Le sang d'Abel était inanimé, et toutefois il avait une voix pour parler contre Caïn, voix si haute, qu'elle s'entendait de la terre au ciel : *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ.* Le sang d'un homme injustement assassiné est inanimé, et néanmoins il a du sentiment, du mouvement, et des bouillons de colère en la présence du meurtrier, comme les juges le voient tous les jours. Quand David faisait pénitence, il y avait longtemps qu'il avait fait répandre le sang du pauvre Urie, et il en craignait les cris et les plaintes : *Libera me de sanguinibus.* Les pierres de votre maison sont insensibles et muettes; mais si elles sont cimentées par le sang des pauvres gens, elles crient contre vous et demandent justice : *Lapis de pariete clamabit.* (Habac. 2, 11).

3° Les réprouvés mêmes seront parties adverses des autres réprouvés, ils se banderont les uns contre les autres, et demanderont vengeance les uns des autres : *Cor Ægypti tabescet in medio ejus, et concurrere faciam Ægyptios adversus Ægyptios, et pugnabit vir contra fratrem suum, et vir contra amicum suum* (Isa. 19, 2). Cette demoiselle dira : Mon Dieu, vous avez dit : *Si speculator viderit gladium venientem, et non insonuerit buccinâ : et populus se non custodierit, veneritque gladius et tulerit de eis animam : ille quidem in iniquitate suâ captus est : sanguinem autem ejus de manu speculatoris requiram* (Ezech. 33, 6). Vous avez dit que si celui que vous avez mis en sentinelle voit le glaive de votre vengeance levé contre le pécheur, et qu'il ne l'en avertisse pas, vous lui ferez rendre compte de cette âme perdue. Vous avez mis ce prêtre dans un confessionnal, comme en l'échauguette, pour m'avertir de vos menaces et de mon devoir; il savait, ou devait savoir, que l'épée de votre justice était levée contre moi, parce que je hantais les danses, que je ne me réconciliais pas avec ma parente, que je ne me confessais que par routine et pour lui complaire; il a usé de tromperie, au lieu de sonner de la trom-

pette; il a été lâche, timide, muet et complaisant; il ne m'a pas avertie, ni menacée de me refuser l'absolution; je me suis perdue, vous lui devez demander mon sang et mon âme. Ce jeune homme dira : Mon Dieu, vous avez dit : Malheur à celui qui est occasion de quelque péché à son prochain, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer. Cette femme m'a été une occasion et une amorce de péché, par la nudité de ses bras, par son sein découvert, par ses contenances affectées; elle doit être malheureuse et la compagne de mes peines. Ce père de famille dira : Vous avez dit que si un enfant est débauché et désobéissant à son père et à sa mère, ils le mèneront au palais, le présenteront au juge, et le feront condamner à être lapidé (Deuteron. 21, 18); voici mon fils qui nous a été rebelle, qui a fait mourir de regret sa mère, qui a été cause que je me suis damné par mes blasphèmes, je demande qu'il en soit puni.

Second point. — 1° Il y a bien plus, les créatures ne seront pas seulement parties adverses des réprouvés; elles seront exécutrices de la justice de Dieu contre eux, et instruments de leur supplice. Les saints les puniront de la peine du dam et de la peine du sens; ils les traiteront comme des excommuniés : car en effet ils le seront; le Fils de Dieu les frappera de la sentence d'anathème et de malédiction éternelle : *Ite, maledicti.*

Les fidèles refusent aux excommuniés cinq faveurs exprimées en ce vers latin :

Os, orare, vale, communio, mensa negatur.

Elles seront refusées aux réprouvés après le jugement, comme ils seront privés de la vision de Dieu, ils ne verront jamais la très-agréable et très-aimable face de l'Homme-Dieu, ni de la Vierge, ni des autres bienheureux : *Non videbo Dominum meum in terra viventium. Non aspiciam hominem ultra.* Les saints ne prieront point pour eux, pas un n'ouvrira la bouche pour parler en leur faveur. Dieu dira à la Vierge et à chacun des bienheureux : *Noli orare pro populo.* Les saints ne diront pas : Adieu ! à ces malheureux, mais au contraire ils les donneront éternellement au diable; il n'y aura rien de commun entre eux, point d'amitié, point de commerce, point de communication. Abraham disait au mauvais riche : Il y a un grand abîme entre vous et nous : *Chaos magnum* (Luc. 16, 26). Ces infortunés souffriront continuellement une faim enragée : *Famem patientur ut canes*, et ne recevront jamais une seule petite miette de la table magnifique des saints. Les bienheureux ne leur accorderont jamais une seule goutte d'eau, comme nous le voyons en l'histoire du mauvais riche. Ils ne les priveront pas seulement de tout bien, mais ils les combleront de tous les maux imaginables.

Il est dit au livre des Juges (Judic. 5, 20), que Barac, capitaine du peuple de Dieu, combattant contre Sisara, les astres furent à sa solde, et sans dérégler leur cours ordinaire, firent la guerre à ses ennemis, lançant sur eux des carreaux, des flèches

de feu et des influences malignes : *De cœlo dimicatum est contra eos, stellæ manentes in ordine et curso suo, adversus Sisaram pugnaverunt.* Ainsi les saints, sans altérer tant soit peu leur tranquillité et félicité parfaite, lanceront des foudres et des punitions effroyables sur ceux qui se sont révoltés contre Dieu, et lui ont fait la guerre par leurs crimes ; comme la seule pensée que Jésus régnera éternellement dans le ciel, sera un tourment insupportable aux damnés, à cause de la haine dont ils enragent contre lui, ainsi la seule pensée qu'ils auront de la béatitude des saints, leur sera une géhenne très-sensible, à cause de l'envie dont ils sont animés contre eux.

2° Les éléments aussi, les météores, les animaux et les autres créatures de ce monde se ligueront et prendront des qualités nuisibles contre les réprouvés. C'est le Sage qui nous l'enseigne. La créature dit-il, servant son Créateur, s'irrite et se met en colère contre les injustes, pour les tourmenter : *Creatura enim tibi factori deserviens excandescit in tormentum contra injustos* (Sap. 10, 24).

Il n'est rien de si mou, ni de si froid que l'eau ; mais quand il sera question de venger l'offense du Créateur, elle changera de nature ; elle se fera violence, elle deviendra chaude et bouillante, comme un fer ardent : *Excandescet in eos aqua maris* (Sap. 5, 23). Le propre de la foudre est de tomber obliquement et de biais, comme pour épargner les hommes, et ne frapper que les tours et les montagnes élevées ; alors elle sera lancée directement, elle ira choisir les pécheurs entre tous les autres, et elle tombera d'aplomb sur leur tête : *Ibunt directe emissiones fulgurum* (Sap. 5, 22). Le Sage a dit avec raison : *Creatura tibi factori deserviens :* car toutes les créatures, même les insensibles et inanimées, ont du sentiment pour leur Créateur, une inclination pour son service, et un zèle pour la défense de sa majesté. Les méchants ne doivent rien attendre qu'un terrible jugement, dit saint Paul, et un feu dévorant qui, étant touché de zèle pour la gloire du Créateur offensé, consumera ses ennemis : *Terribilis expectatio judicii et ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios* (Hebr. 10, 24). Chaque créature a un instinct naturel de venger l'injure faite au Créateur, dit saint Thomas[1].

La raison en est évidente, les créatures ont un amour naturel pour la conservation de ce qui leur donne l'être, de ce qui les nourrit et les entretient, et même de ce qui conserve leur espèce. Le feu descend contre son inclination ; l'eau monte nonobstant sa pesanteur ; les autres éléments font violence à leur nature, font des efforts et des effets prodigieux en l'univers, afin d'empêcher le vide, parce qu'il couperait le chemin aux influences du ciel, qui conservent les choses d'ici-bas. Les chiens défendent leur maître avec passion ; il s'en est trouvé qui ont reconnu le meurtrier de leur maître, au milieu d'une foule de peuple, lui ont sauté au cou, l'ont voulu déchirer et mettre en pièces. Les tigres, les léopards

[1] Cuilibet creaturæ naturaliter insitus est appetitus vindicandi injuriam Creatoris (S. Thomas, *concione* 2. *in Dominicam* 2. *Adventus*).

et autres bêtes sauvages s'exposent aux pointes des hallebardes pour la défense de leurs petits. Si les créatures ont tant d'amour et de passion pour les intérêts de ce qui conserve leur individu ou leur espèce, pensez quel zèle elles doivent avoir pour Dieu, qui est le premier principe, la cause universelle, le créateur, le conservateur, le nourricier et le protecteur de toutes choses! quelle haine, quel esprit de vengeance, quel transport de colère elles doivent avoir contre le pécheur qui ose attenter à la destruction et à l'anéantissement de Dieu. Sans doute que s'il ne les empêchait, s'il ne les arrêtait, elles se jetteraient sur vous, même dès cette vie, quand vous êtes en état de péché, comme fit le feu sur les cinquante soldats qui voulaient perdre le prophète Elie; comme fit la mer à Pharaon et aux Egyptiens ; comme fit la terre à Dathan et à Abiron. O mon Dieu ! quelle bonté ! quelle miséricorde de votre cœur royal et divin ! Que j'ai grand sujet de dire comme le saint roi pénitent : *Benedic anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus. Qui redimit de interitu vitam tuam, qui coronat te in misericordiâ et miserationibus;* Mon âme, bénissez le Seigneur, que tout ce qui est en moi loue son saint nom. Vous ne sauriez reconnaître, ni même connaître la plus grande partie des grâces qu'il vous a faites : mais ne les oubliez pas toutes : *Noli oblivisci omnes;* n'oubliez pas au moins celle-ci. Il vous a préservé mille fois de la mort; toutes les fois que vous avez péché, vous étiez environné de ses miséricordes; autant de créatures qu'il y avait, sont autant d'effets de sa piété et bonté paternelle ; il arrêtait leur vengeance, et les empêchait de se jeter sur vous; vous lanciez contre lui les traits de vos rébellions, et il vous servait de bouclier contre les pointes de toutes les créatures.

Nous avons vu par expérience en ce monde, que les créatures irraisonnables, et même les inanimées, ont eu des inclinations pour les amis de Dieu, et de l'aversion et de la haine pour ses ennemis. En la fournaise de Babylone (Dan. 3, 48), le feu fit violence à sa nature, arrêta l'ardeur de ses flammes, versa une douce rosée en faveur des trois jeunes hommes : *Vim virtutis suæ oblitus est ignis.* Mais pour venger l'offense de Dieu, il sortit de la fournaise comme un lion de sa caverne, il alla chercher les Babyloniens, les dévora et réduisit en cendres : *Erupit ignis de fornace et incendit quos reperit.* Et il est écrit au même livre, que le prophète Daniel fut jeté deux fois en la tanière des lions; les lions affamés jeûnèrent et respectèrent le serviteur de Dieu : *Quia coram Deo injustitia non est inventa in me.* Mais ceux qui étaient en état de péché, les lions les déchirèrent et mirent en pièces : *Devorati sunt in momento.* Toutes les créatures feraient le même contre nous, si Dieu ne les empêchait ; il les retient maintenant par sa miséricorde, les met à la chaîne, et comme dit saint Paul, les tient captives ; mais au jugement, il leur donnera main-levée, leur lâchera la bride, les abandonnera à leur inclination naturelle ; ils auront toute liberté, ils vomiront leur rage, et ils exerceront leurs hostilités dans toute son étendue : *In tempore consummationis effundent virtutem* (Eccli. 39, 34) ; et ils le feront avec tant de zèle et de passion pour la gloire de Dieu, qu'ils y prendront plaisir, comme

s'ils faisaient bonne chère en un festin délicieux : *In mandatis ejus epulabuntur* (Eccl. 39, 37).

3° Quoi plus? Les réprouvés qui se seront aidés ou sollicités à malfaire, seront les bourreaux les uns des autres : *Sicut in diebus Gabaa visitabit iniquitates eorum*, dit le prophète Osée (9, 9). Il fait allusion à ce qui est écrit au premier livre des Rois, où il est dit que l'armée du peuple de Dieu étant campée en Gabaa, tout auprès du camp des Philistins, Saül qui conduisait le peuple d'Israël, vint vers les Philistins pour leur donner bataille, et trouva qu'ils s'étaient défaits eux-mêmes : ils s'étaient tués l'un l'autre à coups d'épée : *Ecce versus erat gladius uniuscujusque ad proximum suum, et cædes magna nimis.* Ainsi les réprouvés, vrais Philistins, ennemis de Dieu, s'entre-maudiront, s'entre-mordront, s'entre-déchireront l'un l'autre. Cette fille dira à ce jeune homme qu'elle a aimé follement : Ce sont tes piperies diaboliques qui sont cause que je brûle ici ; ce jeune homme lui dira : Ce sont tes afféteries, tes bras et ta gorge découverte, qui ont été les allumettes de ce feu qui me consume. Oh ! si un tigre m'eût déchirée la première fois que tu me vins parler! oh! si j'eusse rencontré une louve la première fois que je te vis! Méchant, tu me disais qu'il n'y avait point de mal de faire ce que nous faisions! Malavisée, tu entendais, les prédicateurs, qui disaient que c'était un très-grand mal, et que cela te damnerait! Menteur, quand je te rapportais ce qu'ils avaient prêché, tu disais que c'était pour épouvanter le monde! Sotte, que tu étais, fallait-il plus ajouter foi aux paroles qu'un homme passionné te disait en particulier, qu'à celles que des hommes doctes et désintéressés te disaient devant tout le monde! Imposteur, tu disais de jour en jour que tu allais quitter ton péché, et tu recommençais toujours! Malheureuse, tu faisais semblant de me congédier, et tu te présentais toujours à moi! Trompeur, tu me disais que tu n'en aimais point d'autre, et voilà une telle, et une telle que tu as perdues aussi bien que moi! Pauvre infortunée, ne savais-tu pas que le feu de l'amour sensuel est comme ce feu d'enfer, qui ne dit jamais : C'est assez (Prov. 30, 16)! Si la présence d'une seule personne, contre qui vous avez un peu d'antipathie vous est si ennuyeuse et insupportable, si la contrariété d'une seule créature qui vous afflige vous est si sensible et douloureuse, que sera-ce de souffrir éternellement les persécutions de toutes les créatures qui s'assembleront et se lèveront contre vous pour vous tourmenter?

Conclusion. — Mais quant à vous, ô âmes choisies! rien ne vous fera peine, personne ne vous accusera, personne ne demandera rien contre vous, toutes les créatures vous justifieront, toutes témoigneront votre bon droit, toutes approuveront vos comportements : *Quis accusabit adversus electos Dei, Deus est qui justificat, quis est qui condemnet?* Les saints qui sont au ciel seront les avocats de votre innocence, les solliciteurs de votre procès, les paranymphes de vos louanges. Les anges vous diront comme saint Raphaël à Tobie : Quand vous gémissiez devant Dieu, quand vous pratiquiez les œuvres de miséricorde, nous offrions vos prières à Dieu.

Le marche-pied de votre prie-Dieu, arrosé des larmes que vous avez répandues au pied du crucifix, témoignera votre componction et les tendresses de votre cœur envers le Sauveur; les hôpitaux et les maisons des pauvres, meublés par vos aumônes, seront des preuves de votre charité; le pavé des églises battu par vos fréquentes visites; vos habits usés sur les genoux par l'assiduité de vos génuflexions; les autels ornés magnifiquement par vos libéralités, déposeront de votre piété.

Les réprouvés mêmes qui se moquent à présent de vous, qui vous méprisent et qui vous affligent, reconnaîtront leur faute, avoueront leur injustice, accuseront leur folie, confesseront votre sagesse et publieront votre innocence : *Hi sunt quos aliquandò habuimus in derisum, nos insensati* (Sap. 5, 3) !

Leur confession sera votre justification; leur condamnation, votre absolution; leur punition sera un grand surcroît et une augmentation de votre béatitude, quand vous admirerez votre bonheur d'avoir évité des peines si grandes et si longues, par le travail de la vertu qui aura été si court et si petit : *Omnia propter electos, omnia propter electos;* Dieu vous fasse de ce nombre par sa miséricorde infinie, à laquelle soit honneur, gloire, amour et bénédiction en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON IX.

DE L'ORAISON DE LA CHANANÉENNE.

Pour le Jeudi de la première semaine de Carême.

Filii David, miserere mei, filia mea male à dæmonio vexatur.
Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. (MATTH. 15, 22.)

(Récitez en langue vulgaire tout l'Evangile qui est fort beau.)

CETTE femme dévote nous fait une belle leçon de rhétorique chrétienne; elle nous enseigne à bien haranguer en la présence de Dieu, quand nous lui rendons nos hommages, et lui faisons nos prières. Nous devons donc aujourd'hui apprendre de cette éloquente Chananéenne, en premier lieu, ce que nous devons demander à Dieu en l'oraison; et secondement, comment il le lui faut demander.

Une circonstance bien remarquable en sa prière, c'est que pour obtenir du Fils de Dieu ce qu'elle demandait, elle eut recours aux Apôtres, qui dirent à leur Maître : *Dimitte illam quia clamat post nos.* A son exemple et à son imitation, je prendrai la hardiesse de m'adresser à vous, ô sainte et bienheureuse Princesse des Apôtres! afin d'obtenir, par votre entremise, la grâce de bien faire l'oraison. Votre serviteur saint Bernard nous dit que la dévotion est la langue de l'âme; c'est elle qui nous fournit de belles et bonnes paroles pour converser avec Dieu en la prière, et l'Eglise vous nomme tous les jours : *Vas insigne devotionis :* Vaisseau rempli de dévotion, et rempli si abondamment, que vous en avez pour nous et pour

tous ceux qui s'approchent de vous, comme nous faisons dévotement en vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Quid petendum in oratione? non bona temporalia, sed spiritualia: 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparationibus, 5° Exemplis.

II. Punctum. — Quomodo petendum? 1° Cum fiduciâ quæ erigitur, si petimus in Christo, per Christum, pro Christo (A); Sed minuitur per mala opera (B); 2° Cum humilitate animi et corporis, 3° Cum attentione (A); Et fervore (B).

III. Punctum. — Quando petendum? omni tempore : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Comparatione, 5° Experientiâ.

Le prince des avocats romains ayant entrepris de coucher par écrit les préceptes de rhétorique et d'enseigner aux orateurs ce qui est nécessaire pour faire une harangue parfaite et achevée en tout ce qui la compose, demande à cet effet tant de belles parties, que l'expérience a fait voir que plusieurs peuvent bien aspirer à une si haute perfection d'éloquence, mais qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'y atteindre. Si pour parler aux hommes qui ne sont que des vers de terre, et faire une harangue qui leur soit agréable, tant de conditions sont requises, combien plus pour parler au Roi du ciel, en présence duquel toute l'éloquence des esprits bienheureux est muette.

Voici toutefois une femme chananéenne, qui est si bonne rhétoricienne, et qui a su trouver de si belles paroles, qu'elle s'est fait admirer par celui qui est le Verbe divin et la parole éternelle. N'ayons point de honte d'apprendre notre leçon de cette dévote femme; et pour profiter en son école, considérons, premièrement, ce qu'il faut demander à Dieu en nos prières; secondement, comment il lui faut demander; et en troisième lieu, en quel temps il le faut demander.

Premier point. —1° Pour l'intelligence du premier point, il est à propos de remarquer, après saint Augustin, que tout ce que nous pouvons traiter avec Dieu en l'oraison se peut réduire à trois chefs. En premier lieu, il y a des choses qui sont bonnes par elles-mêmes et de leur nature, comme la grâce de Dieu, son amour, la patience, la chasteté et toutes les autres vertus. Il y a des choses, en second lieu, qui sont mauvaises absolument, et de leur nature, comme l'orgueil, l'avarice, l'impureté et tous les autres vices. Il y en a qui, par elles-mêmes, ne sont ni bonnes, ni mauvaises, mais indifférentes. Bonnes, si on s'en sert bien; mauvaises, si on s'en sert mal. Car un homme qui se sert de sa santé pour la gloire de Dieu, et pour la charité envers le prochain, sa santé lui est bonne; mais celui qui s'en sert pour commettre des adultères, des brigandages, des ivrogneries et d'autres actions noires, la santé lui est très-mauvaise.

Pour ce qui est des choses qui sont bonnes par elles-mêmes, il les faut demander à Dieu absolument; et c'est une prière qui lui est très-agréable, et qu'il faudrait faire trente et quarante fois par jour : Mon Dieu, donnez-moi votre amour, donnez-moi l'humilité, donnez-moi la dévotion.

Pour les choses absolument mauvaises, il faut demander à Dieu de nous en délivrer, et c'est une prière qui lui est encore fort agréable : Mon Dieu, faites-moi la grâce de me corriger de la mauvaise habitude que j'ai de jurer, d'ôter de ma tête la vanité, et de détacher mon cœur de l'affection des biens de la terre.

Les choses qui sont indifférentes, il ne les faut pas demander à Dieu, ou si on les lui demande, il faut que ce soit avec un *si*, avec une condition : s'il connaît que ce soit pour sa gloire et pour notre salut.

Le Fils de Dieu étant prié par ses Apôtres de nous enseigner à faire oraison, la première parole qu'il nous a mise en la bouche, (Matth. 6, 9) c'est de dire : *Notre Père, qui êtes dans les cieux.* Puisqu'il est aussi sur la terre et en tout lieu, pourquoi disons-nous particulièrement qu'il est au ciel? C'est, disent les saints Pères, pour nous apprendre de ne rien demander à notre Père céleste, que ce qui nous peut aider à nous conduire au ciel : *Nihil nos delectet in terris qui Patrem habemus in cœlis;* et le même Sauveur, au chapitre 11e de saint Luc (v. 13), où il s'applique particulièrement à nous recommander la prière, après avoir dit que les pères de ce monde ne refusent pas du pain et des viandes à leurs enfants qui les leur demandent, n'ajoute pas : A plus forte raison, votre Père céleste les donnera à ceux qui lui en demanderont; mais il dit : Votre Père céleste donnera le bon esprit à ceux qui le lui demanderont; d'autant que ce qu'il désire nous donner, ce qu'il veut que nous lui demandions, c'est son Saint-Esprit, sa grâce et son amour.

2° Et l'Eglise le prie, qu'afin qu'il accorde ce que nous lui demandons, il nous fasse la grâce de lui demander ce qui lui est agréable[1] : *Inquisivi Dominum et exaudivit me*, dit le Psalmiste. Sur quoi saint Augustin (*in Psal.* 33) dit : *Qui ergo non exaudiuntur non inquirunt Dominum; non dixit : inquisivi aurum à Domino, et exaudivit me; inquisivi à Domino senectutem et exaudivit me. Aliud est inquirere aliquid à Domino, aliud ipsum Dominum inquirere; noli aliquid à Domino extra eum quærere : sed ipsum Dominum, quære; et exaudiet te, et adhùc te loquente dicet : Ecce adsum. Quid est, ecce adsum, ecce præsens sum? quid vis? quid à me quæris? quidquid tibi dedero, vilius est quàm ego? me ipsum habe, me fruere, et me amplectere.* J'ai cherché le Seigneur et il m'a exaucé, dit David. Si quelques uns ne sont pas exaucés, c'est qu'ils ne cherchent pas Dieu; David ne dit pas : J'ai demandé de l'or au Seigneur, je lui ai demandé la longue vie, et il m'a exaucé. Il dit : J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé. Il y a grande différence entre demander quelque chose au Seigneur et demander le Seigneur même; ne demandez rien à Dieu hors de lui; demandez-le lui seul, et il vous exaucera, et vous dira : Me voici, je suis à vous, tout ce que je vous puis donner hors de moi, est infiniment moins que moi.

3° Si nous voulons que le Père éternel exauce nos prières, elles

[1] Ut petentibus postulata concedas, fac eos quæ tibi sunt placita postulare.

doivent être faites au nom de son Fils, et par le mouvement et la conduite du Saint-Esprit. Le Sauveur nous a dit en l'Evangile : Si vous demandez quelque chose au Père en mon nom, il vous le donnera : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.* Et saint Augustin dit qu'on ne peut demander au nom du Sauveur ce qui est contraire à notre salut[1].

Saint Paul dit aux Romains (8, 26) : Nous ne savons, ni ce que nous devons demander à Dieu, ni comment nous lui devons demander : *Nam quid oremus sicut oportet nescimus.* Saint Augustin (Epist. 12, cap. 14) admire cette parole, et dit avec étonnement : Saint Paul et les Romains auxquels il écrivait, ignoraient-ils l'Oraison dominicale? ne savaient-ils pas qu'on peut demander à Dieu *que son nom soit sanctifié, que son règne advienne?* Comment peut-il dire avec vérité, que nous ne savons ce que nous devons demander. C'est, dit ce grand saint, que les tentations et les afflictions de cette vie nous sont souvent très-salutaires; et les âmes choisies ne savent si elles doivent demander d'en être délivrées, parce qu'en le faisant, peut-être qu'elles demanderaient d'être exemptes de ce qui leur est très-utile, ou pour désenfler leur cœur, ou pour éprouver et exercer leur patience (*Ibid.*, cap. 15); mais le Saint-Esprit, qui sait bien ce qui nous est nécessaire, nous inspire et nous fait demander, non les choses indifférentes, mais si excellentes et si divines, qu'elles méritent d'être demandées avec des gémissements ineffables. Un ancien disait que nous devons faire nos actions devant les hommes, nous souvenant que Dieu les regarde; et que nous devons faire nos prières devant Dieu, comme si les hommes les entendaient. Sur quoi saint Augustin [2] dit : Si les hommes vous entendaient dire en vos prières : Mon Dieu, donnez-moi des grandeurs du monde, faites-moi plus riche qu'un tel, etc., vous mourriez de honte; qui verrait le fond de votre cœur et vos désirs en vos prières, on verrait que c'est ce que vous demandez à Dieu : *Injuriam facis illi, et damnum tibi,* dit saint Augustin; vous lui faites injure, et vous vous faites tort à vous-même.

4° Il faut que je vous dise, Messieurs, que le roi alla l'autre jour se divertir en la maison d'un de ses favoris; après le repas, comme ils conversaient ensemble dans le jardin, Sa Majesté lui dit : Puis-je faire quelque chose pour vous? demandez-moi ce que vous désirez, et je vous l'accorderai. Les courtisans qui étaient auprès, dirent entre eux : Quelle faveur! quel admirable bonheur! ils s'imaginèrent qu'il demanderait des emplois, des charges, des offices et des bénéfices pour soi et pour les siens. Sire, dit-il, vous avez de belles écuries; je vous prie, quand vous serez au Louvre, de m'envoyer dix ou douze charriots de fumier pour engraisser ce jardin. Je vous laisse à juger, s'il ne devint pas la fable de la cour, et si on ne le montra pas au doigt. C'est du Roi du ciel que je parle, non du roi de la terre. Il est venu en votre âme et en votre corps;

[1] Non petitur in nomine Salvatoris, quidquid petitur contra rationem salutis.

[2] Epist. 121, *ad Probam circa medium.*

oui, lui-même y est venu réellement, véritablement, substantiellement en la communion de Pâques ou de Noël, pour prendre ses ébats, pour vous festoyer et pour être festoyé de vous; car il dit au livre des Proverbes (8, 31) : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* Il dit en l'Apocalypse : *Si quelqu'un m'ouvre la porte de son cœur, j'y entrerai, et je serai avec lui, et lui avec moi.* Il vous a dit en l'Evangile (11, 9) : *Demandez et vous recevrez.* Qu'est-ce que vous lui demandez? des rentes, des pistoles, du bétail et d'autres biens temporels. Savez-vous ce que c'est en comparaison de l'amour de Dieu et de sa grâce que vous devriez demander? c'est du fumier; ce n'est pas moi qui le dis, c'est son apôtre : *Omnia arbitratus sum ut stercora.* Allez, allez, n'avez-vous point de honte de demander du fumier à un roi, et au Roi des rois : *Injuriam facis illi, et damnum tibi.* Vous êtes un enfant, et on vous peut dire, comme aux enfants de Zébédée : *Nescitis quid petatis.* Voyez un enfant qui est entre les bras de sa mère; il voit sur la table un couteau, qui a le manche d'ivoire et le tranchant éclatant; il tend la main pour le prendre, elle le lui ôte et le cache; il se plaint, il pleure, il crie, est-elle cruelle de le lui refuser? au contraire, ce serait cruauté de le lui donner; elle voit que cet un enfant qui ne le tiendrait pas longtemps sans se blesser, elle fait bien de le cacher. Vous êtes un enfant, vous voyez les grandeurs du monde, les biens de la terre, les délices de la chair, qui éclatent : cela est si beau et si brillant en apparence d'être grand, d'être riche et de vivre à son aise. Vous voyez votre compagne qui est belle, brave et à qui on fait la cour : vous souhaiteriez être comme elle; vous êtes un enfant, vous demandez un couteau; si vous étiez comme elle, vous vous damneriez. Il y a cent et cent filles et femmes qui brûlent en enfer et y brûleront à jamais, parce qu'elles ont été belles : leur beauté a servi d'amorce à des fripons pour les tenter et les déshonorer; si elles eussent été laides, elles régneraient parmi les archanges. Vous pourrissez dans un lit, les mois et les années entières, vous vous impatientez, et demandez à Dieu la santé avec beaucoup d'instances, et il vous semble qu'il vous fait grand tort de vous la refuser. Vous êtes un enfant, vous demandez un couteau; si vous vous portiez bien, vous seriez continuellement dans un cabaret, vous seriez un pilier de brelan, vous seriez une des harpies de palais et un voleur de veuves.

5° En la vie de saint Jean l'Aumônier, ainsi surnommé, parce qu'il donnait tout aux pauvres, il est dit qu'un riche gentilhomme lui apporta un jour une grande somme d'argent pour en faire des aumônes, le priant de recommander à Dieu en ses prières un fils unique qu'il avait, dont la vie lui était fort chère et fort précieuse : Le saint distribua l'argent aux pauvres, dit des messes, et fit des prières pour ce jeune homme; peu de temps après il mourut. Le saint s'en plaignit amoureusement en l'oraison, disant : Mon Dieu, vous ne donnerez pas sujet aux autres de faire de grande charité à vos pauvres; je vous avais fait une instante prière pour le fils de ce bon gentilhomme, et vous l'avez retiré de ce monde. Dieu lui révéla que cette mort était un effet de sa prière et de l'aumône du

père; car si cet enfant eût vécu, tous deux se seraient damnés; le père par avarice pour laisser de grands biens à son fils; et le fils par l'excès de ses débauches, le mauvais usage et les délices que l'abondance de ses grands biens lui auraient procurés.

Ainsi nous voyons que, comme dit saint Augustin, il y en a que Dieu exauce selon leur profit, non selon leur désir; d'autres qu'il exauce selon leur désir, non selon leur profit. Mes frères, dit ce grand docteur, si je vous dis que j'ai demandé à Dieu plusieurs choses que je n'ai pas obtenues, vous me direz que c'est parce que je suis grand pécheur; mais que direz-vous, si je vous montre qu'un apôtre, et un des plus grands apôtres, a demandé plusieurs fois ce qu'il n'a pas obtenu? Chose étrange et digne d'admiration! Vous pouvez remarquer en l'Ecriture, que toutes les fois que le démon a demandé quelque chose à Dieu, on le lui a accordé; il demanda le pouvoir de persécuter Job, de le couvrir d'un ulcère malin par tout le corps; de faire ravager tous ses biens. Il demanda au Fils de Dieu la permission d'entrer dans un troupeau de pourceaux au pays des Gérasséniens, et le pouvoir de tenter saint Pierre, et les autres apôtres, et il obtint toutes ses demandes (Luc. 22, 31). Au contraire, saint Paul étant importuné des aiguillons de la chair, demanda par trois fois d'en être délivré, et il ne le fut pas. Qu'est-ce à dire ceci? le diable a-t-il plus de crédit auprès de Dieu qu'un apôtre? Ah! c'est que le démon fut exaucé selon sa volonté, non selon son utilité; l'Apôtre fut exaucé selon son utilité, non selon sa volonté. Satan ayant persécuté Job, et ce saint homme étant demeuré fidèle à son Dieu, l'ennemi en fut plus tourmenté. L'Apôtre demandant d'être délivré de la tentation, il n'en fut pas délivré, mais il reçut une puissante grâce pour y résister, et par cette résistance, il mérita de grandes couronnes : *Sufficit tibi gratia mea.*

Le sage Salomon (3. Reg. 3, 9) fit donc très-bien, et il est beaucoup loué en l'Ecriture, de ce que Dieu lui ayant dit qu'il demandât ce qu'il voudrait, il ne demanda pas une longue vie, ni des richesses temporelles, ni la victoire de ses ennemis; mais il demanda la sagesse pour bien gouverner le peuple dont Dieu lui avait donné la conduite. Prière si agréable à Dieu, qu'elle fut exaucée, non-seulement par le don de ce qu'il avait demandé, mais de tous les biens temporels qui nous peuvent rendre heureux en ce monde. Faites comme lui, si vous avez en charge une famille ou une communauté; demandez souvent à Dieu son Saint-Esprit, sa lumière, sa conduite, pour y faire régner son saint amour et sa crainte. Et pour votre particulier, ne lui demandez pas la santé, la beauté du corps, la gloire du monde; contentez-vous de lui dire comme la Chananéenne, qu'il ait pitié de vous, qu'il vous fasse miséricorde, et demandez comme elle fit, avec confiance, avec humilité, avec ferveur : *O mulier magna est fides tua*, lui dit notre Sauveur; et saint Jacques parlant de celui qui veut être exaucé, dit : *Postulet in fide nihil hæsitans.*

Deuxième point. — 1° (A) Cette confiance se fonde sur les mérites du Fils de Dieu; et il est bon de vous souvenir, que pour bien

faire nos prières, il les faut faire en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

En Jésus-Christ, c'est-à-dire, qu'au commencement de l'oraison, il faut entrer en esprit dans le très-auguste sanctuaire du cœur adorable de Jésus, lier et unir notre âme à son âme sainte, notre entendement à son entendement, notre volonté à sa volonté, nos désirs à ses désirs. Pour bien faire oraison, il faut que les désirs que nous y avons soient bons; s'ils sont bons, ils sont en Jésus, aussi bien qu'en nous; ils sont en lui, plutôt qu'en nous, ils sont en lui meilleurs qu'en nous; et il les faut représenter à son Père, non comme nos désirs, mais comme ceux de son Fils, qui sont très-dignes d'être effectués : *Sciebam quia semper me audis.*

Il faut prier par Jésus-Christ, c'est-à-dire en son nom et par ses mérites, comme l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces paroles : *Per-Dominum nostrum Jesum Christum.* Je vis l'autre jour une requête qu'un jeune homme présentait à son prince pour obtenir de lui une charge; il y avait une grande liste et dénombrement des services que son père et ses aïeux avaient rendus à l'Etat, des batailles où ils s'étaient trouvés, des emplois qu'ils avaient eus. Je pensai en moi-même : Voilà qui m'apprend ma leçon : je dois ainsi remontrer en la présence de Dieu les services que son Fils lui a rendus, les mystères de son incarnation, de sa naissance, de sa vie, de sa mort et de sa passion.

Quand le patriarche Jacob voulut recevoir, comme à la dérobée, la bénédiction de son père Isaac, il se couvrit des habits de son frère aîné. Le bon vieillard connut bien à l'ouïe que c'était la voix du cadet, mais le sentant revêtu des habits de l'aîné, il ne put lui refuser sa bénédiction : *Vox quidem vox Jacob est, sed manus manus sunt Esaü.* Ainsi, quand nous nous adressons au Père éternel, pour obtenir quelque bénédiction, il lui faut présenter les mérites de son Fils aîné : *Primogenitus in multis fratribus.* Il lui faut remontrer que Jésus n'a pas encore été entièrement récompensé de ses bonnes œuvres, qu'outre la gloire de son corps et l'exaltation de son nom, il n'a point reçu de salaire pour ses mérites qui sont infinis; qu'il nous les a remis, cédés, quittés et transportés; que nous avons droit de nous en prévaloir; que nous les proposons pour motif d'obtenir nos demandes. Il y a bien plus, nous pouvons encore exposer que nous ne prions pas seulement par Jésus-Christ, et en vertu de ses mérites, mais pour Jésus-Christ et pour ses intérêts. Il est notre chef et nous sommes ses membres; il a dit de sa bouche, que tout ce que l'on faisait à l'un de nous, il le tiendrait fait à soi-même. Au lieu que le Psalmiste dit : *Dedit dona hominibus*; saint Paul tourne : *Accepit dona in hominibus*, parce que quand Dieu nous a donné les dons du Saint-Esprit, Jésus a estimé qu'on les donnait à lui-même; et par conséquent nous devons demander les vertus chrétiennes, non pour nos intérêts, mais pour ceux du Fils de Dieu; non pour notre honneur, mais pour sa gloire; non pour en être plus parfaits et heureux, mais afin qu'un de ses membres en soit orné et enrichi. Il importe donc beaucoup, pour être exaucé, d'être un de ses

membres, non un membre mort, un membre pourri et ignominieux, mais un membre vivant, animé et honorable.

(B) Il est vrai que, comme dit l'Eglise, par un excès de bonté, par une abondance de miséricorde [1], il va quelquefois au delà des mérites et des souhaits de ceux qui le prient; mais il faut avouer que pour l'ordinaire il n'exauce pas si volontiers les pécheurs que ses bons serviteurs. Il dit en Jérémie, que par nos péchés nous mettons entre lui et nous une nue : *Opposuisti nubem tibi ne transiret oratio* (Thren. 3, 44), qui empêche que notre prière ne monte jusqu'à son trône : ὅς κε Θεοις ἐπιπείθηται, μάλα τ'ἔκλυον ἀυτοῦ : Celui qui obéit aux dieux, disait autrefois Homère [2], ils l'exaucent volontiers. Ce n'était qu'un poète, mais voici un prophète : *Subditus esto Domino, et ora eum :* Soyez soumis à Dieu, et vous le prierez avec confiance.

C'est pour cette raison, dit saint Chrysostome, qu'on a toujours eu coutume d'élever les mains en priant Dieu : *In noctibus extollite manus vestras ; levantes puras manus.* Afin que nous craignions de les souiller par les mauvaises œuvres, sachant que nous les devons lever vers Dieu en l'oraison, et craignons d'être traités de Dieu comme il nous en avertit par la bouche de son Prophète : *Cùm oraveritis non aspiciam, cùm extenderitis manus vestras, avertam faciem meam : manus enim vestræ sanguine plenæ sunt.* Quand vous me prierez, je ne daignerai pas vous regarder; quand vous élèverez vos mains, j'en détournerai ma vue, parce qu'elles sont pleines de sang ; c'est-à dire de carnage, de larcins, de concussions et autres crimes.

Exaudi orationem meam, non in labiis dolosi : Mon Dieu, exaucez la prière que je vous fais si sincèrement et sans dissimulation. Le Psalmiste parlant ainsi, nous apprend que nous prions Dieu souvent avec des paroles pleines de mensonge, quand nous demandons une chose, et que nous désirons ou faisons tout le contraire; il y a conflit et dispute entre notre cœur et notre langue, dit Salvien, entre notre affection et nos paroles, entre nos prières et nos œuvres.

[1] Abundantia pietatis tuæ et merita supplicum excedis et vota.

[2] Homère, le plus ancien, le plus célèbre de tous les poètes grecs, et l'un des plus grands et des plus beaux génies qui aient paru dans le monde, vivait environ 1000 ans avant Jésus-Christ, et 300 ans après la prise de Troyes, selon les marbres d'Arondel. Sept villes se disputèrent particulièrement la gloire de lui avoir donné naissance, savoir : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes, ce que l'on a exprimé par ce dystique :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat Homere, tuâ.

L'opinion la mieux fondée est, qu'il était de Smyrne ou de Chio. On lui donne pour mère Critheïs, et pour maître *Phemius* ou *Pronapide*, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phemius, charmé de la bonne conduite de Critheïs, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phemius et de Critheïs, Homère hérita de leurs biens et de l'Ecole de son père, et s'attira l'admiration de tout le monde. On a de lui deux poèmes très-célèbres, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont deux chefs-d'œuvre. Il mourut à Io, l'une des Sporades, vers l'an 920 avant Jésus-Christ.

Vous dites : *Pater noster ;* et il vous dit par son Prophète : Si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me devez? vous attendez à me parler jusqu'à ce que vous soyez au lit à demi endormi. Vous dites : *Sanctificetur nomen tuum ;* et vous le profanez insolemment à tout bout de champ par vos jurements et par vos blasphèmes. *Votre règne advienne, votre volonté soit faite ;* et vous dites en votre cœur : Je ne veux pas que vous régniez, ni que votre volonté soit faite en moi; vous voulez que je sois humble, chaste, charitable, et je veux être arrogant, impudique, avaricieux. *Panem nostrum quotidianum ;* vous demandez du pain pour vous et pour vos prochains, et vous arrachez le pain de la main de cet orphelin. En vain vous pleurez devant Dieu, si la cause du pauvre injustement opprimé crie contre vous en sa présence [1] : *Dimitte nobis debita nostra ;* vous priez Dieu qu'il vous pardonne, comme vous pardonnez, et vous refusez de vous réconcilier avec vos ennemis, de les saluer, de leur parler : *Et ne nos inducas in tentationem ;* et vous vous induisez vous-même en tentation, par la fréquentation de ce fripon, de cette affétée, de ce cabaret; vous induisez les hommes en tentation par votre sein et vos bras découverts, par vos contenances étudiées, par les immodesties de vos danses.

Le Saint-Esprit nous donne un salutaire avertissement par la bouche du Sage : Mon fils, quand vous allez à la prière, préparez votre âme et ne soyez pas comme celui qui tente Dieu. Qu'est-ce tenter Dieu? *Fili accedens ad orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum* (Eccli. 18, 21, 25); c'est lui demander un miracle superflu, dit saint Thomas (2. 2. q. 97, art. 1); lui demander la fin sans les moyens convenables et proportionnés à la fin. C'est ce que vous faites souvent en priant Dieu : vous lui demandez qu'il vous délivre du mal, et vous ne voulez pas vous servir du meilleur moyen qu'il a laissé en son Eglise, pour vous délivrer du plus grand de tous les maux, qui est le péché; vous ne voulez pas vous confesser comme il faut; vous lui demandez la grâce d'être bien humble, et vous ne voulez pas vous humilier; la grâce d'être charitable, sans rien débourser; d'être patient, sans rien souffrir. Voulez-vous que votre confiance soit bien fondée, faites comme la Chananéenne; elle ne sortit pas seulement de son pays, qui était payen, mais des confins : *Egressa de finibus suis.* Ne vous contentez pas de sortir de l'état du péché, sortez des occasions qui en sont les frontières.

2° La seconde vertu de la prière de notre Chananéenne, c'est l'humilité d'esprit et l'humiliation de corps. Le Fils de Dieu lui dit : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens.* Si vous eussiez été en sa place, vous eussiez murmuré contre lui, disant : Voilà un beau Messie! voilà un beau prophète, qui rebute les pauvres femmes affligées qui s'adressent à lui, et les appelle chiennes! Elle ne dit pas ainsi; mais avouant ce que le Sauveur a dit, elle confesse qu'elle n'est qu'une chienne et une pe-

[1] Sine causi plorat Deo contra quem causa pauperis ploraverit Deo (Chrysolog., *Serm.* 54).

tite chienne; non de celles que l'on caresse dans le manchon, ni de celles à qui on donne de friands morceaux; mais de celles qui recueillent les miettes sous la table. Il est vrai, mon Seigneur, que je ne suis qu'une petite chienne; je ne suis pas digne que vous fassiez pour moi de grands miracles, des effets de votre toute-puissance; mais ce que je vous demande n'est que comme une miette de pain, en comparaison de ce que vous pouvez. Je ne mérite pas que vous me jetiez cette miette, mais je vous prie de la laisser tomber; il vous est aussi aisé de délivrer ma fille, que de laisser tomber une miette de votre table. Par ce grand sentiment qu'elle a de la puissance de Dieu; elle s'abaisse profondément d'esprit et de corps devant lui, et elle se prosterne à ses pieds : *Procidit ad pedes ejus* (Marc. 7, 25). A son exemple et à son imitation, nous devons concevoir en l'oraison une très-haute idée de la grandeur de Dieu, une grande estime de sa toute-puissance, de sa sagesse, de sa bonté et de ses autres perfections infinies; croire que tout ce que nous en pensons, tout ce que nous en pouvons penser, tout ce que les plus hauts séraphins en peuvent concevoir, est infiniment au-dessous de ce qui en est; et par cette créance nous tenir en sa présence, avec la plus humble, la plus modeste et la plus respectueuse posture de corps que nous pourrons. J'ai dévotion à la piété de saint Ignace de Loyola : il ne se pouvait tenir à genoux bien longtemps, à cause d'une blessure qu'il avait reçue en la cuisse au siége de Pampelune; il s'y tenait le plus longtemps qu'il lui était possible, et quand il n'en pouvait plus, il demandait excuse au Fils de Dieu, de ce qu'il prenait la hardiesse de s'asseoir en sa présence, et ne s'asseyait pas sur un siége, ni sur un tabouret, mais sur un marche-pied ou sur une petite sellette bien basse.

3° (A) La Chananéenne était aux pieds du Fils de Dieu, et néanmoins elle criait; pensait-elle qu'il fût sourd? c'est l'ardeur de son désir qui la faisait ainsi crier. Nous la devons encore imiter en ce point; non à crier avec contention de voix, mais à prier avec attention d'esprit et ferveur de cœur. Le démon fait tout ce qu'il peut pour nous en empêcher. En la vie de saint Macaire d'Alexandrie, surnommé *le jeune*, Rufin rapporte que le démon lui dit un jour : Il ne se fait point d'assemblée de solitaires pour prier Dieu, dans laquelle nous ne nous trouvions. Ce saint allant à l'assemblée où les frères faisaient l'office durant la nuit, demanda à Dieu de lui faire connaître si ce que le diable lui avait dit était véritable; aussitôt il vit dans l'église, comme de petits enfants Ethiopiens extrêmement laids, qui couraient de tous côtés, et allaient si vite, qu'ils semblaient qu'ils eussent des ailes, et faisaient diverses malices à ces bons religieux qui priaient Dieu; ils fermaient les paupières de quelques-uns, et ils s'endormaient aussitôt; ils mettaient les doigts dans la bouche de quelques autres, et ils les faisaient bailler; et lorsqu'ils se prosternaient en terre pour faire oraison, ils ne laissaient pas de courir à l'entour d'eux, paraissant à l'un sous la figure d'une femme; à un autre, comme bâtissant quelque maison; à un autre, comme portant quelque chose; et à d'autres en d'autres manières : ce qui faisait que ces solitaires, durant leurs prières, roulaient dans leur imagination et dans leurs pensées tout ce que les

démons leur représentaient comme en se jouant. Il y en avait néanmoins quelques-uns qui, comme par je ne sais quelle force supérieure, les repoussaient de telle sorte, lorsqu'ils les voulaient ainsi tromper, qu'ils tombaient et n'osaient plus passer auprès d'eux, au lieu qu'au contraire ils marchaient sur la tête et sur le dos de quelques autres des frères et se moquaient d'eux parce qu'ils n'étaient pas attentifs à leur oraison. La prière étant finie, saint Macaire fit appeler tous ceux des frères auxquels il avait remarqué que les démons s'étaient ainsi apparus sous diverses formes pour les tromper; et leur demanda si durant leur oraison, ils avaient eu quelque pensée, ou de bâtiment, ou de voyage, ou d'autres choses, selon ce qu'il avait reconnu que les démons les leur avaient représentées. Chacun d'eux lui avouant que tout cela s'était passé de la sorte, il connut que toutes ces pensées vaines et inutiles que l'on a durant l'office et dans la prière, arrivent par illusion des démons, et que ces Ethiopiens si affreux et si difformes sont repoussés par ceux qui veillent avec grand soin sur eux-mêmes. C'est pitié de voir comme la plupart des chrétiens prient Dieu! Cette femme apporte son enfant à l'église, s'amuse à le caresser, le fait asseoir, le fait promener, le fait rire, le fait pleurer, lui fait jouer mille personnages, et après cela elle se flatte et se loue en elle-même : Je suis bien dévote, je ne passe pas un seul jour sans prier Dieu et sans entendre la messe: *Egregiam vero laudem, et merita ampla refertis, tuque, puerque tuus.* Ce n'est pas prier Dieu, c'est l'irriter; ce n'est pas ouïr la messe c'est la troubler.

Un autre dit le *Pater* et l'*Ave* du bout des lèvres, et remue son chapelet du bout des doigts, et son cœur est appliqué à regarder ceux qui entrent, à remarquer les habits et les contenances de chacun, et dire en son esprit : Celle-là porte plus d'état qu'il ne lui appartient; où prend-t-elle de quoi l'entretenir? ne vaudrait-il pas mieux avoir du pain, et n'être pas si brave? ce rabat est mieux fait que le mien. Cela serait bon, si vous parliez à une idole, ou à un roi de théâtre; mais de prier ainsi le Dieu vivant et le Roi des rois, n'est-ce pas se moquer et attirer sur vous sa colère. Quand un pauvre s'adresse à vous pour demander l'aumône, si au lieu de vous tendre la main pour la recevoir, il vous tournait le dos, et s'amusait à compter ses deniers, ou à peigner ses cheveux, ne serait-ce pas se moquer de vous? lui donneriez-vous des pistoles ou des écus par aumône? Si vous priez Dieu comme il faut, vous lui demandez sa grâce, son amour, son Saint-Esprit. Où est-ce qu'on reçoit cette aumône? ce n'est pas en la main, ni au bras, ni en la bouche, c'est au cœur; il lui faut donc tendre le cœur, tourner la pensée vers lui et vous faites tout le contraire, vous le tournez vers vous, vers la vanité et la pompe. Saint Thomas, et avec lui toute la théologie, conclut que la présence d'esprit et l'application du cœur est essentielle à l'oraison, qu'elle en est l'esprit, l'âme et la forme, c'est-à-dire que comme il est impossible qu'une chose soit blanche sans la blancheur, lumineuse sans lumière : ainsi il est impossible qu'il y ait une vraie oraison sans attention, ou actuelle, ou virtuelle. Et quand saint Thomas ne le dirait pas, il est

très-évident par la définition de l'oraison : *Oratio est elevatio mentis in Deum.* La première n'est pas une action de la main, ni des yeux, ni de la bouche, ni d'autres parties du corps; faire oraison, ce n'est pas manier les grains de votre chapelet ce n'est pas mouvoir les lèvres ou la langue; c'est élever votre esprit et votre affection à Dieu. L'oraison n'est autre chose qu'un désir que vous avez de quelque bien, dit saint Augustin (*in Psal.* 86, *initio*); désir que vous adressez à Dieu, et que vous exposez en présence de sa majesté, afin qu'il daigne l'accomplir par sa miséricorde. Et si quelquefois nous nous servons de prières vocales, dit le même saint (epist. 121 *ad Probam*, cap. 9), ce n'est que pour réveiller le désir intérieur qui pourrait se ralentir, et puis s'éteindre tout à fait, s'il n'était excité de temps en temps par ces paroles articulées, comme une vive flamme par un peu de vent : *Sed plerumque hoc negotium plùs gemitibus quàm sermonibus agitur, plùs fletu quàm afflatu.* De là vient que notre prière est d'autant plus efficace et parfaite, que notre désir est plus ardent et enflammé.

(B) Vous priez Dieu qu'il vous convertisse, qu'il vous rende vertueux et vous sauve. Avez-vous jamais eu un vif et ardent désir qu'il vous ôte la vanité de la tête? qu'il détache votre cœur des biens de ce monde?

Voyez comme fait une pauvre fille qui voit son père en danger de mort, et qui craint de tomber entre les mains de son frère, ou autre parent cruel et dénaturé; comme elle prie Dieu de bon cœur! Voyez un homme qui a un procès où il s'agit de tout son bien et de sa fortune, comme il fait la cour à son rapporteur; comme il recommande son droit à ses juges! Voyez comme fait une dame qui demande au roi grâce pour son mari ou pour son fils; ne voit-on pas son désir et son ardeur en ses yeux, en son front, en ses larmes, en ses soupirs, en toutes les contenances de son corps? Avez-vous jamais fait rien de semblable pour obtenir de Dieu votre conversion et votre salut? La prière est comparée à l'encens en l'Ecriture sainte : *Dirigatur oratio mea sicut incensum :* Mettez une grosse poignée d'encens dans un encensoir et qu'il n'y ait point de feu, vous ne verrez point de fumée ni ne sentirez point de bonne odeur, quand vous agiteriez cet encensoir une matinée tout entière; mais s'il y a du feu, vous n'y sauriez mettre si peu d'encens que vous n'en voyiez exhaler un parfum odoriférant. Imaginez-vous que votre cœur est l'encensoir; la prière, l'encens; le désir ardent, c'est le feu. S'il n'y a point de ferveur ni d'amour de Dieu dans votre cœur, c'est un encensoir sans feu. Quand vous diriez cinquante chapelets et les Heures de Notre-Dame, et l'office des morts et tout le psautier, ce n'est pas grand'chose devant Dieu; et quand vous allez en procession, quand vous visitez les églises, quand vous faites des pèlerinages sans dévotion intérieure, c'est l'encensoir qui est agité et qui ne rend point d'odeur.

Troisième point. — 1° Le Saint-Esprit dit en l'Ecclésiaste (3, 1), que toutes choses ont leur temps; il y a temps de parler et temps de se taire, temps de paix et temps de guerre, tant de détruire et temps de bâtir; mais il ne dit jamais qu'il y a temps de prier Dieu,

et temps de ne le pas prier : au contraire, il dit que le vrai temps de faire oraison, c'est de la faire en tout temps. Notre Sauveur dit en saint Luc (18, 1), qu'il faut toujours prier, et ne se point lasser de le faire : *Oportet semper orare et nunquam deficere.* Et son Apôtre aux Thessaloniciens (1. Thessal. 5, 17) : *Priez sans cesse autant que l'infirmité humaine et les nécessités de cette vie le peuvent permettre.* Et en l'Ecclésiaste (13, 22), que rien ne vous empêche de prier toujours : *Non impediaris orare semper ;* et pour nous y encourager, le Fils de Dieu s'est servi de comparaisons si étranges, que nous n'oserions les proposer, si lui-même n'avait daigné les apporter; qu'il en soit béni et loué à jamais! Il dit, premièrement (Luc. 11, 5), qu'un bourgeois alla frapper à la porte de son ami à minuit, pour le supplier de lui prêter trois pains dont il avait besoin; ce voisin lui répondit : Ne m'importunez point, ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont couchés avec moi; je ne puis me lever pour vous en donner. Le bourgeois continua de frapper, et cet ami se leva à cause de son importunité, et lui en donna autant qu'il en avait besoin (Luc. 18, 2). Il dit qu'en une certaine ville, il y avait un juge qui ne craignait point Dieu et ne se souciait point des hommes. Une pauvre veuve avait un procès devant lui (être pauvre et être veuve, sont deux mauvaises qualités pour plaider!); il négligeait de vider ce procès, parce qu'il n'en espérait pas beaucoup d'épices. Elle l'allait souvent trouver; elle épiait quand il allait par les rues, et lui disait : Monsieur, faites-moi justice! Enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je ne me soucie point des hommes, néanmoins parce qu'elle m'importune, je lui veux faire justice. C'est comme si le Sauveur nous voulait dire : Je suis plein de bonne volonté pour vous, j'ai plus de désir de vous faire du bien que vous n'avez d'en recevoir de moi; mais supposez (ce qui n'est pas), que quand même je n'aurais point d'amitié pour vous, si vous gagnez cela sur vous par ma grâce, que de persévérer à me prier avec ardeur et importunité, vous ne serez pas refusés.

2° *Demandez, et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira.* Saint Pierre Chrysologue (Serm. 39) sur ces deux paraboles, dit de bonne grâce : *O quàm dare vult, qui se inquietari taliter, taliter patitur suscitari! ó quàm necessitatis esse suæ, quod suæ potestatis est, vult videri! ó quàm pulsanti iste gestivit occurrere, qui sic secreti sui cubile ipsam collocavit ad januam! ó quàm negare noluit, qui sibi etiam neganti qualiter extorqueretur ostendit!*

Il n'est pas du Roi du ciel comme des princes de la terre dit saint Chrysostome[1]. Les rois de ce monde ne veulent avoir en leur antichambre que des courtisans nobles, riches, bien faits, bien couverts. Le Roi du ciel est content d'avoir à l'entrée de son Louvre, à la porte de l'église, des pauvres maigres, défaits, déchirés, couverts de haillons. En voici plusieurs raisons. Premièrement, afin que vous ne veniez point à l'église pour demander à Dieu des richesses temporelles, ce ne sont pas les faveurs de Dieu, puis-

[1] Homil. 11. in 1. ad Thessal., et homil. 28. ad populum.

qu'il ne les donne pas à ses courtisans qui sont toujours à l'entrée de son palais. En second lieu, afin que leur faisant l'aumône, vous vous disposiez à la recevoir de Dieu, qui a dit : *Donnez, et on vous donnera ; Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* En troisième lieu, pour vous donner sujet de vous humilier, si vous êtes enflés d'orgueil par vos richesses, par votre bonne santé, par la fleur de votre âge, considérez que plusieurs de ces pauvres ont été autrefois jeunes, gaillards, bien à leur aise. En quatrième lieu, pour nous apprendre la persévérance en l'oraison, et pour nous confondre au jugement par l'exemple de leur patience. Certes, j'ai honte de moi-même, quand je pense à ceci. On voit souvent en un jour de fête ou de jubilé, un pauvre à la porte de l'église, crier incessamment, depuis le grand matin jusqu'à midi : Qu'on fasse l'aumône à ce pauvre estropié ! et après cela, il pense avoir bien employé son temps et sa peine, s'il a gagné pour cinq sous de deniers.

3° Mon Dieu, dis-je en moi-même, si je faisais pour mon âme la centième partie de ce que ce pauvre fait pour son corps, il y a longtemps que je serais exempt de mes passions déréglées : car il y a grande différence entre les pauvres des hommes et les mendiants de Dieu. Ceux qui mendient parmi les hommes, de douze fois qu'ils demandent, à peine reçoivent-ils deux aumônes : ceux qui mendient à la porte de Dieu, obtiennent toujours quelque chose. S'il y avait en cette ville une maison de noblesse, où l'on fût si charitable et libéral qu'on donnât l'aumône à tous les pauvres qui la demanderaient, et autant de fois qu'ils la demanderaient, la porte de cette maison serait continuellement assiégée de pauvres ; telle est la porte de la miséricorde de Dieu. Saint Bernard (lib. 5 *de Considerat.*, cap. 11) le dit au pape Eugène : *Crede mihi, pater Eugeni, solus est Deus, qui frustra nunquam quæri potest, etiam cùm non inveniri potest :* Saint Père, croyez-moi, le bon Dieu est le seul qu'on ne cherche jamais en vain, pas même quand on ne le peut trouver; vous ne perdez jamais votre temps ni votre peine à prier Dieu ; il est vrai qu'il diffère quelquefois de vous accorder ce que vous lui demandez, mais c'est pour de bonnes raisons.

4° Voyez ce pauvre aveugle qui va de porte en porte jouer de la viole en demandant l'aumône. Une dame le fait quelquefois attendre une demi-heure à sa porte ; sa fille ou sa servante lui dit : Madame, congédiez ce pauvre, si vous ne lui voulez pas donner, ne le faites point attendre si longtemps ; la dame a bonne volonté de lui faire l'aumône ; mais elle retarde, parce qu'elle prend plaisir au son de la viole ; et si le pauvre s'impatientait et se retirait aussitôt qu'on ne lui donne pas, il perdrait une pièce d'argent ou de pain qu'on lui donne après qu'il a joué longtemps. Nous sommes très-pauvres de vertus et de mérites, plus pauvres que les pauvres et plus aveugles que les aveugles ; le meilleur métier que nous pouvons exercer, c'est de mendier à la porte de Dieu ; quand notre prière est bien faite, c'est une harmonie qui lui est agréable ; il diffère longtemps de nous exaucer, parce que s'il le faisait sur-le-champ, nous cesserions de prier, et il veut que nous persévérions, non pour ses intérêts, mais pour les nôtres, parce que plus nous

prions longtemps, nous méritons d'autant plus de grâces; donc, encore que pour cette raison ou autre semblable, il ne vous accorde pas à présent la grâce que vous lui demandez, il vous en donne quelqu'autre. Et je l'oserai dire, puisqu'il est véritable, quand vous seriez au plus profond abîme de perdition, quand vous auriez déjà un pied dans les enfers, si, avec sa grâce, vous le priez bien humblement, fermement, persévéramment, tôt ou tard il vous convertira : *Doceat te de hoc experimentum tuum.*

5° Eprouvez-le, dit saint Bernard, et vous le trouverez véritable. Si vous êtes engagé dans quelque forte passion ou mauvaise habitude, et quelque danger de damnation, prenez tous les jours, ou trois, ou quatre fois la semaine, une demi-heure, et pendant ce temps-là, retirez-vous en quelque lieu de votre maison à l'écart, humiliez-vous devant Dieu, pleurez, gémissez, soupirez, frappez votre poitrine, criez après lui comme la Chananéenne; si vous ne savez autre chose, dites-lui au moins plusieurs fois, et avec grande ferveur, comme cette dévote femme : *Seigneur, ayez pitié de moi!* Mais vous n'en ferez rien, je m'en doute bien, et voilà le jugement de Dieu sur vous. Au contraire, si vous le faites, si vous employez ainsi tous les jours un peu de temps à frapper à la porte de la miséricorde de Dieu, vous verrez que dans cinq ou six mois, vous vous trouverez changé; et quand ce ne serait qu'à cause de votre persévérance et importunité, il vous ouvrira, et vous donnera les trois pains qui vous sont nécessaires, c'est-à-dire, la vision et la jouissance des trois personnes de la très-adorable Trinité à laquelle soit honneur, gloire, louange et bénédiction en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON X.

LES REMÈDES CONTRE LES MAUVAISES HABITUDES.

Pour le Vendredi de la première semaine de Carême.

Vis sanus fieri? Surge, tolle grabatum tuum, et ambula.
Voulez-vous être guéri? levez-vous, prenez votre lit et marchez. (JOAN. 5, 6, 8.)

ENCORE que vous soyez plein de vie et de santé, ne laissez pas d'honorer le médecin, dit le Saint-Esprit au livre de l'*Ecclésiastique* (38), parce que vous pouvez devenir malade et avoir besoin de cet homme, qui seul est comparable à plusieurs autres personnes, ἰατρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων, disait Hésiode[1].

[1] Hésiode, célèbre poète grec, natif d'Ascra, en Béotie, devint, dit-on, poète, en gardant les moutons, par une faveur particulière des Muses, dont il fut prêtre sur le mont Hélicon. Quelques auteurs le font plus ancien qu'Homère; d'autres, son contemporain, et d'autres enfin assurent qu'il vécut longtemps après lui. Ce dernier sentiment paraît le seul véritable, et il y a tout lieu de croire qu'Hésiode vivait environ cent ans après Homère, comme l'assure Porphyre. On raconte qu'Hésiode fut tué par les Locriens, qui le jetèrent dans la mer, mais que son corps ayant été porté jusqu'à terre

A plus forte raison devons-nous honorer notre Sauveur, le vrai médecin des âmes et des corps, ce médecin qui est si excellent, qu'on ne peut pas dire de lui : *Non est in medico, semper relevetur ut æger;* car il n'y a point de maladie qui soit incurable pour lui. Témoin le malade de notre Evangile qui, étant perclus de tous ses membres depuis trente-huit ans, est guéri dans un moment, par une de ses paroles. La guérison de ce paralytique me donnera sujet de vous faire aujourd'hui une prédication familière, mais utile et fructueuse, pour vous apprendre par quels moyens on doit guérir les vieilles maladies spirituelles, les habitudes vicieuses contractées de longue main.

Le remède le plus efficace et le plus salutaire, c'est la grâce de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! que nous devons demander par vos intercessions. L'Epoux vous disait au Cantique : *Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis;* ou selon le mot hébreu, *Dodeca : Meliores sunt amores tui vino.* L'amour que votre Fils vous porte, l'amour que vous avez pour lui, le remplit d'amour envers nous, et lui fait oublier nos péchés : *Fragrantia unguentis optimis* : le baume le plus lénitif, le remède le plus doux que nous pouvons appliquer à nos blessures, c'est de recourir à vos mamelles virginales, de vous prier de les montrer à votre Fils pour apaiser sa colère; c'est de quoi nous vous supplions très-humblement, nous prosternant à vos pieds et vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Cur angelus, ubi semel cecidit, nunquam resurgit; homo vero non sic.

I. Punctum. — Remedium veternosissimæ consuetudinis malæ est velle sanari : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Comparatione.

II Punctum. — Remedium, efficaciter velle sanari : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Exemplo, 5° Parabolâ.

III. Punctum. — Remedium : 1° Fateri hominem non habeo, 2° Orare Deum, et hoc probatur Scripturâ, Patribus, Comparationibus.

Exorde. — Il est vrai que la nature angélique a reçu plusieurs avantages et plusieurs prérogatives par-dessus la nature humaine; et néanmoins il faut avouer qu'en un point la condition de l'homme est plus heureuse, plus souhaitable et mieux partagée que celle de l'ange : car l'homme ayant perdu la grâce de Dieu, pour grands, pour énormes et en grand nombre que soient ses crimes, il l'a pu recouvrer par son secours et par une vraie pénitence. L'ange au contraire, étant une fois tombé au péché, ne s'en relève jamais. Saint Thomas (1. p., q. 94, art. 2) attribue cela au naturel et à la propriété de la volonté de l'ange, qu'il dit être inflexible et immuable. Voici le discours de ce docteur angélique sur la qualité du péché des anges. Comme le premier mobile emporte avec son mouvement le globe céleste

par les dauphins, les coupables furent découverts et punis de mort. Quoi qu'il en soit de ce récit, qui a l'air d'une fable, il nous reste d'Hésiode deux poèmes : l'un, qui est le plus excellent, est intitulé : *Les œuvres et les jours.* Il contient des préceptes pour l'agriculture; l'autre est la *Théogonie* ou *génération des dieux.*

qui est sous lui, ainsi l'entendement de la créature raisonnable ou intellectuelle, porte la volonté à aimer, ou à avoir en horreur ce qu'il lui montre être bon ou mauvais, aimable ou digne de haine : *Ignoti nulla cupido. Nihil volitum, quod non præcognitum.* Or, est-il que la connaissance de l'ange est immuable, invariable, toujours la même; donc sa volonté n'est point sujette au changement, ni à l'inconstance : il s'attache inséparablement à l'objet qu'elle a une fois choisi en la première conversion et affection de son cœur. La seconde proposition de cet argument se prouve en ce que l'homme et l'ange connaissent leur objet, et acquièrent leur science d'une manière bien différente. L'homme acquiert sa science petit à petit, par discours et par raisonnements, tirant la connaissance des choses obscures, de la lumière qu'il a des choses plus évidentes et intelligibles. L'ange connaît tout ce qu'il comprend par un seul acte d'intelligence; il voit en un clin d'œil tout ce qu'il peut connaître en un objet; il n'a pas besoin de définition, de division, de syllogisme, d'argumentation; il voit en un instant sans aucun discours les conséquences dans les antécédents; les antécédents dans les conséquences, les conclusions dans les prémisses, les prémisses dans les conclusions, les causes dans les effets, les effets dans les causes. La connaissance qu'il a de tout ce qu'il sait est semblable à celle que nous avons des premiers principes. Pour connaître ces premiers principes, qu'une partie est moindre que son tout, qu'un contraire détruit naturellement son contraire, je n'ai pas besoin de syllogisme, ni d'argument, ni de dialectique, sitôt que je sais ce que c'est qu'une partie, ce que c'est qu'un tout, ce que c'est qu'un contraire, j'avoue nécessairement ces vérités, et il n'est pas possible de me persuader le contraire.

Quand vous regardez une personne en profil, en détail et pièce après pièce, il se peut faire que maintenant vous la trouviez belle, et puis incontinent après vous la trouverez laide, parce que maintenant vous ne l'envisagez que d'un côté et à moitié; vous ne voyez que l'une de ses joues, qui est parfaite et accomplie, et par après vous la verrez de l'autre côté, vous verrez l'autre joue, qui a quelque tache et difformité notable. Mais quand vous regardez une personne face à face en son entier, et toutes les parties ensemble, vous voyez incontinent si elle est belle ou difforme, et le jugement que vous en faites ne se change pas aisément. L'homme ne connaît son objet qu'en profil et pièce par pièce, il avoue la majeure proposition, puis la mineure, et puis la conclusion; voilà pourquoi ce qu'aujourd'hui il juge très-bon, peut-être que demain il le trouvera mauvais; et ce qui lui paraissait hier mauvais, lui paraît aujourd'hui très-bon, parce qu'il aperçoit maintenant en son objet quelque propriété ou circonstance qu'il ne considérait pas auparavant. Mais l'ange regarde son objet face à face; et comme il a un esprit subtil et délié, un entendement tout pénétrant, il voit en un seul moment l'essence, les propriétés, les accidents, les circonstances, les causes et les effets de ce qu'il connaît. De là vient, dit saint Thomas, que sa connaissance est invariable, et par conséquent, sa volonté inflexible, qui s'attache inséparable-

ment à ce qu'il a une fois choisi en la première conversion et affection de son cœur.

L'homme n'en est pas de même : sa volonté est ambulatoire, flexible, sujette au changement, capable de tomber du plus haut état de grâce, au plus profond abîme du péché, et de se relever de l'abîme du péché à un très-éminent degré de vertu ; pour grands et en grand nombre que soient ses crimes, s'il est prévenu et assisté de la grâce de Dieu, il se peut reconnaître et rentrer en voie de salut.

Nous pouvons comparer la nature angélique et la nature humaine à deux sortes d'oiseaux bien différents. Il y a premièrement l'oiseau de paradis, et aux Terres-Neuves, ils l'appellent *monocodiate*, c'est-à-dire l'oiseau de Dieu. On ne le voit jamais sur terre que quand il est mort; car pendant sa vie il est toujours en l'air, volant ou attaché à une branche d'arbre par une petite agrafe que la nature a mise en ses ailes, et quand il tombe en terre, il n'en relève jamais, puisqu'il n'y tombe que par la mort. Il y a en second lieu, dit Aristote, une autre sorte d'oiseau, qui s'appelle *apode*, c'est-à-dire sans pieds, parce qu'il n'en a point, ou s'il en a, ils sont si petits et si faibles, qu'ils ne lui servent de rien, non plus que s'il n'en avait point. Si cet oiseau, amorcé par la verdure de quelque prairie, ou par le grain de quelque champ, quitte la région de l'air, et vient fondre sur la terre, il ne peut se relever tout seul et de ses propres forces, d'autant que n'ayant pas l'usage de ses jambes, il ne se peut élancer, ni repousser vers le ciel, à quoi les jambes sont aussi nécessaires que les ailes. Ce pauvre petit apode n'est pas néanmoins comme l'oiseau de paradis; il ne perd pas tout à fait l'espérance de se relever, car il arrive souvent que quelque vent impétueux s'élevant sur la face de la terre, l'invite à se relever; et si cet oiseau, coopérant à ce secours, se lève tant soit peu de terre, et ouvre ses petites ailes, le vent continuant de souffler dans ses plumes, l'emporte vers le ciel.

L'ange et l'homme sont naïvement représentés par ces deux sortes d'oiseaux : l'ange, c'est un oiseau de paradis, qui a le plumage bigarré de toutes sortes de couleurs; sa nature contient en éminence les perfections des créatures inférieures : ange monocodiate, ange vraiment de Dieu, créé pour assister continuellement et servir cette Majesté divine; oiseau vraiment de paradis, créé dans le ciel, créé pour le paradis; mais oiseau de paradis, qui, étant une fois tombé, ne se relève jamais; ayant une fois péché, n'obtient point de miséricorde. L'homme est ainsi que les apodes; il est vrai que si, alléché par la verdure et la fausse apparence de quelque plaisir ou profit temporel, il tombe dans le péché mortel, il lui est impossible de s'en relever de lui-même; mais il n'est pas hors de tout remède, il ne doit jamais perdre espérance, tant qu'il a un peu de vie, si le vent lui est favorable, ce vent qui fit tant de bruit le jour de la Pentecôte, ce souffle divin qui fut donné aux Apôtres quand on leur donna le pouvoir d'absoudre des péchés. Le Saint-Esprit, par le souffle de ses inspirations, convie cet apode à se relever, incite le pécheur à se convertir. Que doit faire cet oi-

seau? se lever tant soit peu de terre : *Oratio est mentis in Deum elevatio;* recourir à Dieu, coopérer à sa grâce, ainsi il se relèvera, pour longue et envieillie que soit l'habitude mauvaise en laquelle il croupissait. C'est ce que je désire vous enseigner en ce sermon, vous montrant par quels moyens un pécheur, représenté par le paralytique de notre Evangile, c'est-à-dire envieilli en son péché, pourra se relever de sa mauvaise habitude. Trois choses lui sont principalement nécessaires à cet effet, toutes trois exprimées au texte de l'histoire de ce jour.

Premier point.— 1° Premièrement, il le faut vouloir. Le Fils de Dieu dit au paralytique de notre Evangile : *Voulez-vous être guéri?* à quel propos lui fait-il cette question? il semble qu'elle est superflue, personne ne pouvait douter qu'il ne voulait être guéri, il était là à cette intention. Celui qui est le Verbe divin et la parole éternelle, peut-il dire quelque parole inutile? il lui fait cette demande pour notre instruction, pour nous apprendre que nous ne saurions être guéris de nos maladies spirituelles sans notre volonté; et que le point principal en ceci est que nous le voulions. Ainsi à ce jeune gentilhomme qui lui demandait ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle, il répondit : *Si vis ad vitam ingredi, si vis perfectus esse :* Si vous voulez entrer en la vie, si vous voulez être parfait. En la parabole du roi qui fit convier plusieurs personnes à un festin somptueux qu'il avait préparé, saint Luc (14, 18) dit que tous s'excusèrent d'y aller; l'un dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les éprouver; un autre dit : J'ai acheté une maison aux champs, et il faut nécessairement que je l'aille voir; le troisième dit : J'ai épousé une femme, et ainsi je n'y puis aller. Saint Matthieu (22, 3) rapportant la même parabole, dit en un mot : *Nolebant venire*, ils apportent plusieurs excuses pour se dispenser d'y aller. Mais au jugement de Dieu, qui voit le fond de l'âme, et qui juge selon la pure vérité, la vraie raison pourquoi ils n'y allèrent pas, c'est qu'ils n'en eurent pas la volonté.

Vous pouvez bien apporter plusieurs excuses belles et spécieuses pour ne pas pratiquer telle vertu, pour ne pas obéir à l'inspiration de Dieu qui vous appelle à une vie plus parfaite; mais, en effet, tout considéré, la vraie raison est que vous ne le voulez pas.

2° La sœur de l'angélique saint Thomas qui vivait religieusement dans un monastère d'Italie, entendant parler du bel esprit et de la profonde science de son frère, pensait en elle-même : Oh! si j'ai jamais le bonheur de lui parler, je m'assure qu'il me donnera de belles instructions pour mon salut. Comme il la visita un jour en passant, elle lui dit : Mon frère, on dit que vous êtes si savant, que vous instruisez si bien tout le monde, enseignez-moi ce que je dois faire pour me sauver. Ma sœur, lui dit-il, pour faire son salut, il faut le vouloir. Il l'avait appris de saint Augustin, qui a dit, en parlant du ciel : *Illuc non itur navibus, aut pedibus, aut quadrigis : illuc non solum ire, sed pervenire, est velle ire, sed velle fortiter atque efficaciter, non semisauciam hac atque illac versare voluntatem :* On ne va pas en paradis par eau, ni à pied, ni en

carrosse. Aller au ciel, que dis-je! non-seulement y aller, mais y arriver, c'est avoir la volonté d'y aller, non volonté faible, languissante, froide, mais volonté forte, efficace, généreuse.

3° La raison en est claire et évidente en la morale. La volonté est la maîtresse et la reine-régente de ce petit monde; c'est elle qui tient le gouvernail en main; c'est elle qui a le gouvernement de toutes les puissances de l'âme et de toutes les facultés de l'esprit; quand elle commande quelque chose à bon escient, l'entendement, la mémoire, l'appétit irascible, l'appétit concupiscible, et toutes les autres facultés sont en action pour obéir : c'est une chose qu'il faut exécuter et sans repartie : *Quodcumque imperabit sibi animus obtinuit, nil tam arduum et difficile quod mens humana non vincat*, dit Sénèque. Quand un marchand a résolu de s'enrichir et de faire fortune, son entendement ne pense à autre chose, sa mémoire est toute plongée en la revue de ses comptes; à la moindre occasion qui se présente de faire quelque gain, ses yeux y volent promptement, ses oreilles s'ouvrent avec attention, son esprit s'y porte et se bande avec cette pensée de trafic; il se met au lit avec cette pensée, il s'éveille la nuit, il se lève le matin, il passe toute la journée : quel est le premier mobile qui donne le branle et le mouvement à toutes les parties de son corps? quelle est la maîtresse roue qui fait jouer tous les ressorts de son âme? c'est la volonté qu'il a de s'enrichir.

4° On dit en philosophie qu'il y a grande différence entre le mouvement naturel et le violent; quand une pierre tombe en bas, plus elle s'avance et s'approche du centre, plus son mouvement est vif et soudain; quand on la jette en haut, plus elle s'avance et s'approche du ciel, plus son mouvement est lent et tardif. La raison est que lorsqu'elle tombe en bas, le ressort de ce mouvement naturel est en elle et en sa propre pesanteur; quand elle est portée en haut, le principe de ce mouvement violent est la vertu motrice qui lui est imprimée, et qui s'affaiblit petit à petit, et enfin se perd et s'anéantit. Si vous n'êtes dévote et vertueuse que parce que votre confesseur vous fait rendre compte de vos exercices spirituels, ou parce que votre mère vous exhorte et vous incite à la vertu, quand votre confesseur s'en sera allé, votre dévotion s'en ira; quand votre mère sera morte, votre vertu sera aux abois.

Deuxième point. — 1° Le paralytique ayant témoigné au Fils de Dieu qu'il désirait être guéri, le Sauveur lui dit : *Levez-vous, emportez votre lit et marchez;* et à ce jeune homme dont nous avons parlé : *Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements; si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez.* Il dit : *Si vous voulez*, parce qu'on peut toujours douter de la volonté tant qu'on ne vient pas à l'action.

Vult, et non vult piger : Le paresseux veut, et ne veut pas; il veut en apparence, mais en effet il ne veut pas; il veut superficiellement, mais au fond et en vérité il ne veut pas; il veut en quelque façon, *secundùm quid;* mais simplement et absolument parlant, il ne veut pas.

Un marchand qui a fait dessein de faire fortune et d'augmenter

sa maison, ne se contente pas de dire : Je me veux enrichir; mais il regarde par quelle voie. Il va à une telle foire, il commence un tel trafic, il achète une telle denrée, il fournit sa boutique de telle et telle marchandise, et petit à petit, à force d'aller et de venir, de vendre et d'acheter, de travailler et de suer, il acquiert des richesses et bannit la pauvreté.

2° *Magna confusio, magna prorsus et deploranda, quod illi ardentius perniciosa desiderant, quàm nos utilia,* dit saint Bernard. C'est une grande honte pour nous, et une confusion déplorable de voir que ces gens travaillent avec tant d'ardeur pour acquérir des richesses temporelles, et que nous ne faisons rien pour acquérir les spirituelles : c'est qu'ils en ont la volonté, et nous n'en avons que la velléité.

3° Il faut bien distinguer ces deux termes, et les deux dispositions qu'ils expriment. Il y a grande différence entre la velléité et la volonté; entre un homme qui dit : Je voudrais, et un autre qui dit : Je veux. La velléité, c'est un désir mou, stérile, oisif, inefficace, paralytique, qui ne fait rien, quand on veut la fin sans les moyens. La volonté, c'est un désir résolu, effectif, qui met la main à l'œuvre, qui ne se contente pas de vouloir la fin, mais qui s'applique à la recherche des moyens nécessaires pour y parvenir. Je suis assuré que vous avez eu la volonté de venir au sermon. Comment est-ce que je le sais? c'est que vous êtes sorti de votre maison, vous vous êtes mis en chemin. Si une dame qui demeure au lit jusqu'à onze heures, quand toutes les messes sont dites, disait : Je voudrais bien entendre la messe; on lui dirait : Vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas; si vous le vouliez, si vous en aviez la volonté, vous vous lèveriez plus matin, vous vous hâteriez de vous habiller, et vous vous mettriez en chemin pour aller à l'église. D'où vient que tant de gens se confessent, et si peu se corrigent? tant de gens désirent se sauver, et si peu se sauvent? c'est que tous le voudraient, et fort peu le veulent; tous en ont la velléité, fort peu la volonté. Or, la seule velléité ne sert de rien; il faut mettre la main à l'œuvre, il faut voir quelle vertu nous ne pratiquons pas, et que nous pourrions pratiquer, et commencer dès aujourd'hui à y travailler; quel est le vice qui prédomine en nous, et par quelle voie nous le pourrons arracher. Par exemple, vous désirez être charitable, parce que le Fils de Dieu a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* Ce n'est pas assez de le désirer, il faut penser par quel moyen vous le pouvez devenir; commander à votre fille ou à votre servante de vous avertir quand il y aura quelque pauvre malade au voisinage, et aller le visiter; vous faire ressouvenir d'aller à l'hôpital, ou d'envoyer à dîner à quelque pauvre. Vous désirez corriger le vice qui règne le plus en vous : afin que ce désir ne soit pas une velléité, mais une vraie volonté, commencez à faire quelque pénitence toutes les fois que vous y tomberez.

Ces années passées, en une mission, un jeune homme s'adressa à un de nos missionnaires, et lui dit : Mon Père, je désire me confesser à vous, et non pas à d'autre. — Et pourquoi? — Parce que vous êtes cause que mon compagnon, qui avait coutume de jurer

très-souvent, ne jure plus du tout. — Et comment? — C'est que vous lui donnâtes pour pénitence d'arracher un cheveu de sa tête toutes les fois qu'il jurerait, et il ne jure plus; j'espère que vous m'en ferez de même. Si nous voulions ainsi mettre la main à l'œuvre, et travailler à notre amendement, il n'est point de mauvaise habitude si enracinée, que nous ne puissions arracher : ce que saint Chrysostome (Homil. 17 *in Matth.*) nous montre par une expérience que Plutarque rapporte.

4° Il dit que Démosthènes[1] étant en la fleur de son âge, résolut et mit en sa tête de pousser sa fortune et de devenir fameux avocat à quelque prix que ce fût; avocat, dis-je, en la ville d'Athènes, ville la plus polie et la mieux policée qui fut alors au monde; ville qui était le rendez-vous de tous les beaux esprits, qui avait pour tutélaire la déesse des sciences, Minerve, et qui même en portait le nom (car Αθήνη, en grec, signifie *Minerve* et *Athènes*); avocat en la ville d'Athènes, où il fallait haranguer, non-seulement en présence d'une cour d'aréopagites, mais devant un peuple presque innombrable, si difficile à contenter, que si l'orateur, prononçait mal une syllabe, les auditeurs le reprenaient sur-le-champ. Or, pour arriver à cet honneur et devenir célèbre avocat en une telle ville, voulez-vous savoir quels talents il avait? point du tout, point du tout; au contraire, il avait quatre grands défauts qui lui devaient fermer le temple de l'honneur et lui ravir la palme de l'éloquence. Premièrement, il avait une tête qui faisait beaucoup de peine à ses pieds. C'était un jeune homme plein d'activité, volage, inconstant, qui n'eût su demeurer en la chambre trois heures de suite. Qui ne sait que les Athéniens consacraient la tortue à la déesse des sciences, pour signifier que celui qui veut devenir savant doit être comme la tortue, se tenir en la maison pour être collé sur ses livres? En second lieu, il avait la voix faible, basse, languissante; n'était-ce pas bien pour se faire entendre à un si grand auditoire? En troisième lieu, il était bègue; n'était-ce pas bien pour haranguer en présence d'un peuple si censeur et si critique? Saint Chrysostome ajoute qu'il levait une épaule plus haute

[1] Démosthènes, célèbre orateur grec et l'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, naquit à Athènes, l'an 381 avant Jésus-Christ. Il perdit son père à l'âge de sept ans, et fut mis sous la conduite de tuteurs qui lui volèrent son bien et négligèrent son éducation. Démosthènes suppléa à ce défaut par son ardeur pour l'éloquence et par ses talents. Il fut disciple d'Isocrate, de Platon et d'Isœus, et fit, sous ces excellents maîtres, de tels progrès, qu'à l'âge de dix-sept ans il plaida contre ses tuteurs, et les fit condamner à lui payer trente talents qu'il leur remit. On dit que dans sa jeunesse il déclamait ses harangues devant un miroir, afin de mieux régler son geste. Il s'opposa à Philippe de Macédoine et à son fils, Alexandre le Grand, ce qui l'obligea de sortir de la ville; mais après la mort de ce conquérant, Démosthènes retourna à Athènes, y fut reçu glorieusement et continua de déclamer contre les Macédoniens. Antipater en étant averti, ordonna aux Athéniens de lui livrer tous les orateurs qui haranguaient contre lui. Cet ordre fit prendre la fuite à Démosthènes, il se retira dans l'île de Célauria, où Archias étant venu pour le prendre, de la part d'Antipater, il feignit de vouloir écrire à quelqu'un de ses parents, suça du poison qu'il avait dans une plume, et mourut le 10 novembre 322 avant Jésus-Christ.

que l'autre, avec indécence et mauvaise grâce. En bonne foi, mon cher Auditeur, qu'est-ce qui vous semble plus difficile, ou corriger ces défauts, ou corriger la mauvaise coutume que vous avez de jurer, de maudire et d'injurier vos domestiques? Ces défauts étaient naturels, entés et enracinés en sa nature : les vôtres sont volontaires et dépendants de votre franc arbitre. Il n'avait point la grâce de Dieu ni les sacrements pour s'en corriger, comme vous les avez. Il ne pouvait prétendre autre récompense en se corrigeant, qu'un peu de gloire passagère; vous pouvez prétendre et aspirer à une gloire éternelle. Cependant il s'en est corrigé, et en fort peu de temps; et il y a si longtemps que vous vous confessez de vos jurements, et vous ne vous en corrigez point; d'où vient cette différence? c'est qu'il le voulait, et vous ne le voulez pas; vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas; il le voulait d'une volonté sincère, résolue, effective, qui mettait la main à l'œuvre. Ecoutez ce qu'il faisait pour se contraindre à demeurer en la chambre, il se faisait raser la moitié de la barbe et des cheveux; pour fortifier sa voix et s'accoutumer à haranguer parmi le bruit, il allait haranguer tout seul auprès d'un torrent, et tâchait d'en surmonter le bruit par sa voix; pour corriger le bégaiement de sa langue, il mettait de petites pierres en sa bouche, et déclamait comme cela en particulier, afin que les ôtant et se sentant plus libre, il parlât plus aisément; enfin, pour se tenir droit et baisser l'épaule à l'égal de l'autre, il se mettait en chaire dans sa maison, et pendait une épée nue, dont la pointe aboutissait justement à l'épaule en la posture qu'il la fallait tenir. Et si vous désirez savoir quelle récompense il eut de tant de peine, c'est, dit l'historien, qu'un jour allant par la rue, il entendit une servante qui le montrait à sa compagne, disant : Tenez, le voilà, ce Démosthènes. Il fut tellement rempli de cette vaine louange, qu'il dit à un de ses amis qui l'accompagnait, que ce jour-là il avait reçu le salaire de tous ses travaux : *Et ille quidem ut corruptibilem coronam acciperet, nos verò incorruptam.*

Ne pensez-vous pas que Dieu se servira de son exemple pour nous confondre et nous convaincre au jour du jugement. Nous nous confessons! nous nous confessons! il nous semble que pour nous confesser, il n'y a rien à faire qu'à entrer dans un confessional, parler un quart-d'heure à un prêtre, entendre de lui dix ou douze paroles, dire les litanies ou les sept psaumes, et après tout, nous sommes toujours les mêmes, parce que nous nous confessons sans dispositions, et nous nous confessons sans dispositions parce que nous n'avons qu'une petite velléité, non une vraie volonté de nous amender.

Résolvons-nous donc de faire autrement, et de suivre le conseil que saint Chrysostome nous donne (Hom. 8 *in Acta*).

5° Un docteur fort spirituel expliquait sa doctrine par cette parabole : Un père de famille envoya son fils labourer son héritage pour le défricher et le cultiver. Ce jeune homme le trouvant tout hérissé d'épines, tout couvert de chardons et de ronces, perdit courage, et se tenait les bras croisés sans faire autre chose que murmurer et dire en soi-même : Mon Père n'a guère à faire, il se moque bien de

moi, il m'a envoyé ici pour faire tout seul en un jour ce que douze bons ouvriers ne pourraient faire en un mois. Le père étant arrivé là-dessus, et ayant entendu ses plaintes, lui dit : Mon fils, je ne vous ai pas commandé d'arracher ces épines toutes en un jour, faites-en seulement chaque jour de la longueur de deux ou trois pas; ce qu'ayant fait, enfin, au bout de quelque temps le champ se trouva défriché. Quand vous vous confessez, vous êtes obligé de renoncer sincèrement de cœur et d'affection à tout péché mortel et d'avoir la volonté de plutôt mourir que d'en commettre un seul. Mais vous n'êtes pas obligé de déraciner tout d'un coup les mauvaises habitudes que vous avez contractées de longue main, il les faut entreprendre l'une après l'autre. Par exemple, le vice qui prédomine en vous, c'est la coutume de jurer, efforcez-vous de l'arracher d'ici à Noël; priez vos gens de vous avertir, quand vous y tomberez. Tous les matins, priez Dieu de grand cœur qu'il vous fasse la grâce de n'y pas tomber au moins ce jour-là; faites-en une forte résolution, renouvelez cette prière de temps en temps pendant le jour; le soir, faites votre examen particulièrement sur ce vice : si vous trouvez que vous n'avez pas juré, remerciez-en Dieu, et dites : Je m'en suis abstenu aujourd'hui, pourquoi ne m'en abstiendrais-je pas demain? Mon Dieu, faites-moi cette grâce! Si vous trouvez que vous ayez juré, ne perdez pas courage, mais demandez-en pardon à Dieu, et faites quelque pénitence pour autant de fois que vous y serez tombé, avec résolution de mieux faire le lendemain; vous verrez que petit à petit vous vous affranchirez de la tyrannie de cette mauvaise habitude, et cette victoire vous donnera courage pour entreprendre d'en examiner une autre.

Troisième point. — 1° Mais après tout, il faut avouer que nous sommes si faibles, si paralytiques et perclus de toutes les puissances de notre âme, que nous ne pouvons pas de nous-mêmes travailler à notre salut, ni même en avoir la volonté, ni le désir, ni la velléité; nous pouvons dire avec vérité : *Hominem non habeo.* Personne ne me peut convertir, ni me jeter en la piscine de la pénitence; pas même moi, de mes propres forces et par mon seul franc arbitre, sans la grâce de Dieu; et il importe beaucoup de le reconnaître, en être bien convaincu, le confesser et protester devant Dieu. Si vous ressentez bien votre mal, vous aurez recours au médecin; si vous êtes bien persuadé de votre misère et de l'extrême besoin que vous avez du secours divin, vous le réclamerez de tout votre cœur, vous ne serez pas perclus de la langue, non plus que notre paralytique, vous mettrez en pratique cet avertissement que Jésus nous donne : *Oportet semper orare et nunquam deficere* (Luc. 18, 1). Il faut toujours prier et ne point cesser.

2° L'humilité est le remède de l'orgueil; la chasteté, de la luxure; la sobriété, de l'intempérance; mais l'oraison est une divine panacée, un puissant remède à tous maux. Il est très-difficile qu'un homme qui prie bien Dieu vive mal, dit saint Augustin.

Si donc vous me demandez ce que vous devez faire quand vous êtes engagé en l'habitude de quelque grand péché, *Oportet orare* (Act. 8, 22). C'est le conseil que saint Pierre donna à Simon le Ma-

gicien : *Je vois que tu es dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité, fais donc pénitence et prie Dieu.* Gardez-vous bien de faire comme certains malavisés, qui étant en mauvais état, se retirent entièrement de Dieu, quittent toutes leurs prières, se prostituent à toutes sortes de débauches, n'ont aucun sentiment de leur malheur, se réjouissent et se glorifient de leurs crimes. C'est un mauvais signe quand un malade a perdu la parole; c'est un mauvais signe à une âme pécheresse quand elle quitte ses oraisons ; au contraire, quand vous pouvez gagner sur vous de sentir votre mal, et de réclamer le secours du ciel, vous n'êtes pas désespéré.

Il y a en la mer un poisson qui a une admirable propriété, à ce que disent les naturalistes : il arrive souvent que la mer est agitée d'orages et que les nuages couvrent tellement le soleil, qu'il semble que le jour se change dans une nuit obscure ; alors ce petit poisson élève sa langue qui reluit comme une chandelle, qui sert de flambeau aux mariniers, et qui, pour ce sujet, l'appellent *lampe-de-mer.* Faites-en de même; ou, si vous avez honte d'apprendre votre leçon de ce petit poisson, n'ayez pas honte de l'apprendre du Prophète royal qui a imité ce petit animal : *Infixus sum in limo profundi, et non est substantia; veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me; laboravi clamans raucæ factæ sunt fauces meæ.* Vous êtes comme lui, faites comme il a fait; vous êtes enfoncé bien avant dans la boue de vos ordures, vous n'y trouvez point de fond, vous n'y mettez point de bornes, vous êtes au milieu de la mer orageuse agité des vagues de vos habitudes vicieuses ; vous vous attachez quelquefois à la planche de la confession, mais le moindre vent de la tentation vous en détache; vous êtes dans un péril évident de votre salut; faites comme la lampe-de-mer, élevez votre langue; faites comme David, criez, criez à Dieu jusqu'à vous enrouer.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire quand vous êtes dans quelque forte passion de colère, de concupiscence, de vengeance, *oportet orare*, il faut prier Dieu. Aristote dit que pour refroidir de l'eau bouillante, il la faut mettre au soleil, et qu'elle se refroidira mieux qu'à l'ombre. Quand votre âme est toute bouillante de quelque passion, il est bon de vous mettre à l'écart, de vous séparer des personnes qui en sont le sujet ou l'objet, mais encore plus de vous exposer au Soleil de justice, le priant de vous refroidir et de modérer ces ardeurs qui vous brûlent.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire quand vous êtes poursuivi de quelque puissante tentation et en danger de succomber, *Oportet orare.* L'enfant à qui on fait peur n'a point de meilleure voie pour échapper que de courir à sa mère, se cacher sous ses bras, et l'étreindre fortement. Le Sauveur reprit particulièrement saint Pierre au jardin, plutôt que les deux autres Apôtres, de ce qu'il ne priait pas Dieu, parce qu'il devait être attaqué d'une plus rude tentation ; s'il eût prié Dieu au lieu de dormir, il n'aurait pas succombé et renié son Maître : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.* Si vous me demandez ce qu'il faut faire quand vous êtes dans les ténèbres et aridités spirituelles qui semblent avoir

rendu votre âme paralytique et percluse de toutes ses puissances : *Oportet orare. Tristatur aliquis vestrûm oret*, dit saint Jacques; quelqu'un d'entre vous est-il triste, qu'il prie Dieu. Ne faites pas comme les guêpes, faites plutôt comme les abeilles : quand les guêpes sont malades, elles s'attachent à une ordure, et la sucent pour reprendre leur force et leur vigueur. Ne faites pas comme ces âmes indiscrètes qui, étant dans les sécheresses et désolations intérieures, s'adonnent aux plaisirs sensuels, aux divertissements mondains, sous prétexte de dissiper cette mélancolie qui les accable. Faites comme les abeilles : il n'est rien de si soigneux, rien de si diligent ni de si actif quand elles sont en bonne santé; mais quand elles sont malades, il n'est rien de si triste, rien de si languissant et inutile; et alors tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de se présenter au soleil et de reprendre vigueur par ses rayons. Quand vous êtes dans ces aridités et sécheresses intérieures, allez en votre petit oratoire, jetez-vous au pied du crucifix, exposez-vous aux rayons de sa divine miséricorde. Vous n'aurez pas sujet de dire : *Hominem non habeo.* Vous verrez que l'Homme-Dieu vous dira comme au paralytique : *Levez-vous et marchez!* il écartera ces nuages qui couvrent votre pauvre cœur, il éclairera vos ténèbres, il adoucira vos amertumes par l'onction de sa grâce, par les consolations de son Saint-Esprit, par les douceurs de son amour, par l'espérance des plaisirs, des délices et des félicités qui vous attendent dans le ciel. *Amen.*

SERMON XI.

DU PETIT NOMBRE DES PRÉDESTINÉS.

Pour le Samedi de la première semaine de Carême.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et transfiguratus est ante eos.

Notre Sauveur prit avec soi saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, et se transfigura devant eux sur une haute montagne. (MATTH. 17, 1, 2).

L'HISTOIRE grecque nous apprend qu'un ancien capitaine nommé Xerxès, ayant fait revue de son armée, composée de plus de cent mille soldats, et s'étant retiré sur l'éminence d'une petite colline, se mit à pleurer; et étant interrogé par un de ses favoris, quelle était la cause de ses larmes : Je pleure, dit-il, parce que je considère que d'ici à cent ans il ne restera en vie pas un seul homme d'une si belle, si grande et si florissante armée. Si par la lumière de la foi et par la conduite de la grâce, nous nous élevions d'un côté à la méditation de la parole de Dieu; et si d'autre part nous portions la vue de notre considération sur toute l'étendue de la terre, nous aurions sujet de pleurer, sachant que d'ici à cent ans et encore plus tôt, une grande partie de ce nombre innombrable de personnes qui sont sur terre sera condamnée à la mort éternelle. C'est cette vérité effroyable que je désire vous prouver par le texte sacré, par le sentiment des saints Pères, par des histoires très-au-

thentiques et par des raisons très-convaincantes. Le Fils de Dieu nous l'a fait connaître, en ce que de tant d'hommes qui étaient de son temps sur la terre, il n'en choisit que douze pour être ses apôtres; et de ces douze apôtres il n'en choisit que trois pour avoir le bonheur de voir sa transfiguration. Les Pères de l'Eglise nous enseignent qu'une des principales marques que nous puissions avoir de notre prédestination, c'est d'avoir envers vous une très-grande et très-particulière dévotion, ô sainte et bienheureuse Vierge! votre Fils vous a dit : *In electis meis mitte radices,* vous avez grand soin de jeter les racines des solides vertus dans le cœur des âmes choisies : *Radix sapientiæ est timere Deum.* Le commencement de la vraie sagesse, et le premier ressort de notre sanctification, c'est la crainte de Dieu et l'appréhension de ses jugements épouvantables; jetez, s'il vous plaît, en nos cœurs cette racine salutaire, nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Gladius acutus transiens ab Austro ad Aquilonem, quem vidit Ezechiel, est damnatio reproborum.

Punctum unicum. — Paucitas electorum probatur : 1° Scripturâ veteri et novâ, 2° Patribus, 3° Historiis, 4° Rationibus, quia multa peccata fiunt sine scrupulo (A), Multa sine pœnitentiâ (B), Multa sine restitutione debitâ (C).

Conclusio. — Exhortatio ad sequendam viam arctam et tutiorem.

Exorde. — Le prophète Ezéchiel, au chapitre 21e de ses divines *Révélations*, nous apprend que Dieu lui dit un jour : Prophète, tournez-vous devers la ville de Jérusalem, et la regardant d'un visage sévère et farouche, criez, hurlez, pleurez, soupirez, gémissez, non par contenance et cérémonie, mais du fond de votre âme, du plus profond de vos entrailles, avec tant de tristesse et d'amertume, tant d'efforts et de contention, que vos reins en soient tout flétris : *Fili hominis pone faciem tuam ad Jerusalem; clama, ulula, ingemisce in contritione lumborum, et in amaritudinibus ingemisce coram eis.* Et que s'ils vous demandent : Qu'avez-vous à pleurer? quel est le sujet de ces cris et de ces gémissements si extraordinaires? vous leur direz : C'est que je vois une épée vengeresse qui se prépare, une épée pointue et affilée s'il en fût jamais; une épée qui étant une fois tirée, ne rentre plus dans son fourreau; une épée qui passe d'une extrémité de la terre à l'autre et fait un horrible carnage : *Hæc dicit Dominus Deus. Loquere, gladius, gladius exacutus est et limatus; eduxi gladium meum de vaginâ suâ irrevocabilem; egredietur gladius meus ad omnem carnem ab austro ad aquilonem.* Il est assuré par le consentement des saints interprètes, que par cette épée, il entend la sentence de condamnation qu'il prononcera au dernier jugement contre les âmes réprouvées. Elle est pointue et bien affilée, parce qu'elle frappe d'estoc et de taille; elle est irrévocable, parce qu'elle frappe sans rémission. La sentence de damnation, et la punition des âmes réprouvées est une épée qui a la pointe bien aiguë, elle ne perce pas seulement le corps, elle pénètre jusqu'à l'âme : *Heu! Domine! pervenit gladius tuus usque ad animam*, dit Jérémie (4, 10). Elle a le tranchant bien effilé, elle fait d'étranges divisions,

elle divise et sépare l'âme de son Dieu, du paradis, de la compagnie des saints et des anges, de la béatitude, de l'usage des créatures : *Discedite à me maledicti.* Cette épée est irrévocable, c'est-à-dire que cette sentence est un arrêt arrêté, sans espérance de relief, sans appel, sans remède, sans ressource pour une éternité tout entière; cette épée fait un horrible carnage, elle passe d'une extrémité de l'univers à l'autre, c'est-à-dire que la vengeance du ciel enveloppera en ses châtiments la plus grande partie du monde.

Point unique. — 1° L'Ecriture sainte, les Pères, les histoires très-authentiques, les raisons évidentes et palpables montrent si clairement cette vérité, qu'il se faut crever les yeux et être rebelle à la lumière pour la révoquer en doute. David en était si persuadé que d'être prédestiné et d'être du petit nombre, sont une même chose en son langage : *Domine à paucis divide eos.* (Psal. 18, 14). Isaïe dit que le nombre des prédestinés est aussi petit en comparaison des réprouvés, comme celui des raisins que les pauvres vont grapillant, en comparaison des grappes qu'on a cueillies en la vendange : *Quomodo si paucæ olivæ excutientur ex oleâ, et racemi cùm finita fuerit vindemia* (Isa. 24, 13).

Saint Paul dit qu'ils sont en si petit nombre en comparaison des autres, qu'ils ressemblent à ceux qui remportent la couronne, en comparaison de ceux qui sont en la lice pour courir la bague : *Fratres nescitis quod hi qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit brachium* (1. Cor. 9, 24). Sur quoi saint Thomas dit : *In primo notatur conditio viatorum, in secundo, multitudo vocatorum, in tertio paucitas electorum.*

Les saints disent qu'ils sont en aussi petit nombre que la famille de Noé, composée de huit personnes, en comparaison de ceux qui périrent dans le déluge; en aussi petit nombre que Loth, sa femme et ses deux filles, en comparaison de ceux qui furent consumés par l'incendie de Sodome; en aussi petit nombre que la famille de Raab, en comparaison de ceux qui furent exterminés dans le sac de Jéricho.

Mais il n'y a rien de si clair que les instructions du Fils de Dieu. Un des plus salutaires proverbes qu'il avait souvent en la bouche, était cette parole, qui n'est pas une simple parole, mais un éclat de tonnerre, dit saint Augustin : *Multi sunt vocati, pauci vero electi :* Plusieurs sont appelés, mais il y a peu d'élus. Et afin qu'on ne pense pas qu'il ne l'entend que du petit nombre des chrétiens, qui ne sont qu'une poignée de gens en comparaison des infidèles, quelqu'un lui proposant la question en termes formels : Maître, y aura-t-il beaucoup de gens sauvés? il répondit en soupirant; et nous, nous ne craignons point, nous ne soupirons pas, tant nous sommes insensibles. Il dit que la voie qui conduit à la damnation est large et spacieuse. Hé! qu'il y a de gens qui vont par ce chemin! et partant, mes amis, efforcez-vous, et tâchez avec contention d'entrer par la porte étroite; car je vous dis que plusieurs chercheront d'y entrer, et n'y entreront pas.

Et pour montrer qu'il parle des chrétiens qui l'adorent et le re-

connaissent pour leur souverain, il ajoute : *Ne pensez pas que tous ceux qui me disent : Maître ! Maître ! entrent au royaume des cieux ; mais celui qui aura fait la volonté de mon Père y entrera.* Quand il parle des chrétiens qui se contentent de dire : Maître ! Maître ! il exprime un grand nombre : *Non omnis qui dicit mihi Domine.* Quand il parle de ce qu'il faut faire pour entrer au ciel, il en parle au singulier, comme s'il n'y en avait qu'un : *Sed qui fecerit voluntatem Patris mei.*

2° A des paroles si claires du Fils de Dieu, vouloir ajouter l'autorité des saints Pères, c'est vouloir joindre à la splendeur du soleil, la lueur d'une petite chandelle ; néanmoins, afin que rien ne manque à ma preuve, je citerai saint Chrysostome[1] prêchant en la ville d'Antioche, qu'il appelle *Caput totius orbis*, la capitale de tout le monde, et qui, par conséquent, était alors, pour le moins, aussi peuplée que Paris l'est à présent, dit ces paroles remarquables : *Quot esse putatis in hâc civitate, qui salvi fient? infaustum est quod dicam, dicam tamen : non arbitror in tot millibus centum inveniri, qui salventur, quin et de iis dubito.* Il faut lire *centum inveniri*, non pas, *centesimum* ; car il y a au grec ἑκατὸν, non pas ἑκατοστὸν. A votre avis, combien y aura-t-il de personnes en cette ville qui seront sauvées, en cette ville si grande, si peuplée, où l'on a pour prélat saint Flavien ; ce que je vous dirai vous sera désagréable, je le dirai néanmoins, parce que je crois qu'il est vrai, et qu'il vous sera salutaire ; je ne pense pas, que de tant de milliers de personnes, il y en ait cent de sauvées et j'en doute encore.

Il est vrai qu'il n'y comprenait pas les religieux, parce que, comme il paraît en ses autres homélies, ils ne demeuraient pas dans la ville, mais sur les montagnes. Dites-vous qu'il avait trop peu d'estime de la miséricorde de Dieu ? qui vous l'a dit ? si vous aviez lu ses écrits, et particulièrement ceux qu'il adresse au moine Théodore, vous ne parleriez pas ainsi ; enfin c'est un grand docteur, qui est appelé en l'office divin, *une lumière de la sainte Eglise*, qui lisait et méditait jour et nuit l'Ecriture sainte ; qui était éclairé de Dieu pour la bien entendre, et auprès duquel on voyait souvent saint Paul, qui lui dictait à l'oreille ce qu'il devait écrire, quand il composait ses sermons ; il connaissait bien la miséricorde de Dieu, mais il connaissait la grandeur de sa justice et la malice des hommes. Les autres saints Pères sont de même avis que lui ; ils nous parlent souvent du petit nombre des prédestinés, comme saint Augustin, saint Bernard, le vénérable Bède et autres.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les partisans du monde trouvent ces vérités étranges ; mais ce n'est pas aussi d'aujourd'hui que les saints les soutiennent et les prêchent. En la vie de saint Nil, écrite par Surius, il dit que l'an 976, Théophilacte, métropolitain de la Calabre, accompagné d'un grand seigneur nommé Léon, qui étaient tous deux très-savants, allèrent voir ce saint abbé, et furent suivis de plusieurs prêtres et autres personnes remarquables.

[1] S. Chrysost., homil. 40 *ad populum*, et homil. 24 *in Acta*.

Ils résolurent en chemin de lui faire plusieurs questions sur l'Ecriture sainte, non pas tant pour éclaircir leurs doutes que pour éprouver sa capacité. Dieu lui fit connaître leurs intentions, et il fit cette prière : Mon Sauveur Jésus, délivrez-moi, s'il vous plaît, de leurs piéges, et faites-moi la grâce de ne rien dire, et ne rien faire qui ne vous soit agréable. Il fit ensuite sa prière, et puis ouvrit le livre qu'il avait entre les mains, et y rencontra la révélation qu'eut saint Siméon sur la montagne. Lorsque ces personnes furent arrivées, et eurent salué le saint, ils s'assirent, et alors ce serviteur de Dieu donna le livre à Léon pour y voir l'endroit qu'il avait marqué. Il le lut avec beaucoup d'attention, et y trouva que nous sommes arrivés à un temps ou à peine entre dix mille personnes il y en a une seule qui se sauve. Sur cela presque tous s'écrièrent : Voilà qui est faux! et cet auteur est hérétique, puisque s'il dit vrai, c'est en vain que nous avons été baptisés, que nous adorons la croix, que nous communions et que nous portons le nom de chrétiens. Le saint voyant que l'archevêque et Léon ne répondaient rien, dit avec grande douceur : Si je vous fais voir que non-seulement le grand saint Basile, saint Chrysostome, saint Ephrem, saint Théodore Studite, mais saint Paul et l'Evangile même sont dans ce sentiment, à quelle peine vous soumettrez-vous pour avoir si hardiment parlé de la sorte, et osé résister au Saint-Esprit, et traité d'hérétiques les paroles redoutables des saints Pères, à cause qu'elles condamnent le dérèglement de votre vie? Et croyez-vous donc qu'à moins que vous ne viviez saintement, vous puissiez vous garantir des peines éternelles de l'enfer?

3° Etant à Avignon ces années passées, je fus curieux de savoir bien certainement la vérité d'une histoire que j'avais autrefois lue en de bons livres : car je suis bien aise de ne rien prêcher sans en être bien assuré. Auprès d'Avignon, il y a une petite ville nommée Villeneuve, il n'y a que le Rhône entre elles. En cette petite ville, il y a un fort beau couvent de Chartreux, qui ont pour le moins quinze mille livres de rente; je fis connaissance et familiarité avec le Père Prieur, et un jour je lui dis : Mon Père, qui a fondé et doté cette belle Chartreuse, il me répondit : C'est le pape Innocent sixième; et il envoya le Père coajuteur en l'église pour m'apporter un tableau qui est sur le tombeau de ce pape, où cette histoire est rapportée. Du temps du pape Clément sixième, lorsque le Saint-Siége se tenait à Avignon, le cardinal Alberti étant allé voir un saint homme qui vivait là auprès en solitude, et en odeur de grande sainteté, ce saint tomba en extase en présence du cardinal, et y demeura assez longtemps; le cardinal eut la patience d'attendre qu'il fût retourné à soi, et il dit que pendant son ravissement il avait vu les âmes tomber en enfer, comme les flocons de neige en l'hiver; et que de ce grand nombre de personnes qui étaient mortes pendant ce temps-là, il n'y en avait que trois de sauvées : un évêque à Paris, un chartreux de la Grande-Chartreuse, et une veuve à Rome. Le cardinal envoie sur-le-champ des courriers en ces trois lieux, et on trouva que ces trois personnes étaient mortes à point nommé, au temps de l'extase. Et depuis, ce même cardinal étant fait pape, et nommé Innocent sixième, pour mémoire

de ceci, fit bâtir, et dota ladite Chartreuse, et y voulut être enterré.

Quand saint Bernard vivait en l'abbaye de Clairvaux, au diocèse de Langres, un riche bénéficier de l'église cathédrale, touché de l'appréhension des jugements de Dieu, quitta ses grands revenus et se retira en la solitude pour faire pénitence et éviter les occasions de se perdre, qui ne sont que trop fréquentes dans le monde. Après avoir vécu en grande austérité, il mourut la même année et le même jour que saint Bernard, c'est-à-dire le vingtième d'août de l'an 1153; il apparut après sa mort à l'évêque de Langres (selon la chronologie, je trouve que ce devait être celui qui s'appelait Godefroy), et lui dit que de trente mille personnes qui étaient mortes ce jour-là, il n'y en avait eu que cinq en voie de salut: saint Bernard et lui, qui étaient allés au ciel, trois en purgatoire et le reste en enfer.

4° (A) Le prophète Isaïe (5, 8 et seq.) apporte les vraies raisons de cette effroyable vérité: *Væ! qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis! Væ! qui consurgitis manè ad potandum, cythara, et lyra, et tibia, et vinum in conviviis vestris, et opus Domini non respicitis! Væ! qui justificatis impium pro muneribus, et justitiam justi aufertis ab eo, et expectavi ut facerent judicium, et ecce iniquitas: et propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino.* L'enfer a ouvert sa gueule, il engloutit les hommes à milliers; les pauvres enfants d'Adam y descendent en foule. Pourquoi? parce qu'il y a des péchés dont on ne fait point de conscience; des péchés dont on ne fait point de pénitence; des péchés d'injustice dont on ne fait point de restitution, qui nous engagent dans la damnation, et le monde en est tout rempli. Qui est-ce qui se fait conscience de s'enrichir, de s'agrandir, d'étendre les bornes de ses héritages le plus qu'il peut? tant s'en faut qu'on en fasse conscience, qu'au contraire, celui qui le fait est estimé habile homme, homme d'esprit et de jugement, qui sait bien comme il faut vivre dans le monde. Qui est-ce qui se fait conscience de chercher toutes ses aises et les délices de la chair? d'aimer les danses, les bals, les banquets, les brelans, les assemblées de garçons et de filles, les comédies. On appelle ces choses dans le monde divertissements innocents, honnêtes récréations, sous prétexte qu'on ne fait tort à personne, et le Prophète dit: *Væ! propterea dilatavit infernus os suum;* parce qu'en plusieurs rencontres, où il n'y a point de péchés en apparence, il y en a de grands en effet; mais nous ne les connaissons pas, la passion nous empêchant d'y faire réflexion. Vous dites qu'il n'y a point de mal d'acquérir des biens tant qu'on peut, pourvu qu'on ne fasse tort à personne, et le Prophète dit: *Væ!* Il y a souvent de la damnation, parce qu'il y a de l'avarice, une cupidité insatiable, une affection désordonnée aux biens de la terre, qui fait que vous ne les référez pas à la gloire de Dieu, vous y mettez votre dernière fin, vous n'avez confiance qu'en cela, vous ne mettez point de bornes à vos désirs, votre cœur est tout plongé et abîmé en la terre; saint Paul (1. Cor. 6, 10) dit que non-seulement les larrons, mais les avaricieux, ne posséderont jamais le royaume de Dieu.

Vous dites que les bals, les danses, le cours, les comédies sont des divertissements innocents; et le Prophète dit : *Væ!* parce que vous y pouvez avoir d'horribles complaisances en vous-même, de l'envie contre les autres : l'entretien se passe en médisances, on y ressent des désirs d'être convoitée et d'autres dispositions vicieuses qui se cachent subtilement sous la volonté que vous pensez avoir, de plutôt mourir que de faire une mauvaise action.

Væ! parce que plusieurs pauvres meurent de faim, de froid, de vermine et de nécessité, qui pourraient être notablement soulagés de ce que vous dépensez avec prodigalité en ces délices : *Si non pavisti occidisti*, dit saint Ambroise. Et le Prophète, entre les causes de la réprobation de ceux de Sodome, met la dernière comme celle qui a donné le branle à leur damnation sans ressource, qu'ils ne faisaient pas l'aumône : *Manum pauperi non porrigebant.*

Væ! parce que pendant que vous êtes à ces récréations, vous ne veillez pas à la conduite de votre famille, comme vous y êtes obligé : vos serviteurs peuvent offenser Dieu, vos servantes être oisives, vos filles être visitées par des folâtres; vous n'étudiez pas pour vous rendre capable de votre charge; vous faites des pas de clerc; des fautes inexcusables en votre profession de confesseur, de juge, d'avocat, de médecin, de chirurgien, parce qu'au lieu de lire l'Ecriture sainte et les saints Canons, le code et les coutumes, Hippocrate et Galien, Fernel et Du Laurens[1], vous vous amusez à jouer et à passer votre temps; vous ne considérez pas les suites fatales et funestes qui arrivent de ces divertissements, qu'ayant veillé une grande partie de la nuit au jeu, ou en quelque autre débauche, le lendemain vous êtes tout endormi au palais; étant juge, vous n'entendez qu'à demi le droit et les raisons des parties, vous donnez des sentences fourrées, qui vous obligent à restitution, que vous ne ferez jamais : *Justificatis impium, et justitiam justi aufertis ab eo.*

Væ! parce que ces divertissements du monde, que vous appelez innocents, sont souvent des dispositions, des acheminements et des occasions de grands péchés : *Infantes eorum exultant lusibus, tenent tympanum et lyram, ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt*, dit le saint homme Job (21, 11). Ils se plaisent au son des hautbois et des violons, ils perdent leur temps aux danses et aux banquets, et ils descendent aux enfers en un moment, cela est vrai. C'est fort peu de chose, ce n'est presque rien, ce n'est quelquefois qu'un point qui donne le branle à notre damnation; vous allez aux bals ou dans une compagnie du monde, ce n'est pas avec une volonté de mal faire, vous aimeriez mieux mourir; on y dit une parole lascive ou à double entente, la pointe d'esprit qui est en cette équivoque fait qu'elle entre plus aisément et plus avant en votre imagination; elle vous revient en l'esprit,

[1] André du Laurens, célèbre médecin du XVIe siècle, natif d'Arles, fut disciple de Louis Duret, et devint professeur de médecine à Montpellier, et premier médecin du roi Henri IV. Il mourut le 16 août 1609. On a de lui un excellent Traité d'anatomie et plusieurs autres ouvrages estimés.

quand vous êtes en votre particulier, et même en l'église : au commencement vous la rejetez avec exécration; mais comme elle est importune, et que vous n'êtes pas toujours si bien sur vos gardes, elle s'arrête un peu en votre esprit, après, vous y prenez un peu de plaisir, petit à petit elle s'y apprivoise, après vous vous y arrêtez de propos délibéré; enfin, vous venez à l'œuvre : *Oculus meus de prædatus est animam meam in fil abus urbis meæ*, disait un malavisé chez Jérémie (Thren. 3, 51). Le marchand qui entre dans une forêt n'a pas intention d'être volé; si on lui dit qu'il y a des voleurs, il n'en croit rien, ou s'il le croit, il se fie sur la résolution qu'il a de se bien défendre et aux deux pistolets qu'il met à l'arçon de la selle. Il arrive souvent que les voleurs étant plus forts que lui ou en plus grand nombre, ou le surprenant par derrière, l'assassinent et le tuent. Vous allez à la danse ou à quelque autre assemblée profane, vous ne pensez pas qu'il y ait aucun danger pour vous, vous vous fiez au bon propos que vous pensez avoir de ne point offenser Dieu; mais les complaisances que vous avez aux vaines louanges qu'on vous donne, ou aux médisances qu'on fait de vos compagnes, les œillades inconsidérées qui sortent de vos yeux, les mauvaises pensées qui vous en arrivent, mille autres semblables surprises vous volent la grâce de Dieu et donnent la mort à votre âme. Dina, fille de Jacob, sortant de la maison de son père, n'avait dessein que d'aller voir les dames du pays où elles se trouvaient. Ce n'était que par curiosité; mais un jeune prince la voyant, s'arrêta à la regarder, la convoita, la ravit, la déshonora, et fut cause du sac de toute une ville et de la mort de tous les bourgeois qui y étaient.

Et quand tout ce que j'ai dit ne serait pas, il y a une autre raison qui montre que ces vains passe-temps élargissent la porte de l'enfer et grossissent le nombre des damnés. C'est qu'il nous prive de plusieurs grâces actuelles que Dieu nous ferait pour garder bien exactement ses divins commandements, de plusieurs secours particuliers qu'il nous prêterait dans les occasions, pour ne pas consentir aux tentations, ou pour nous relever du péché et en faire pénitence quand nous y sommes tombés par fragilité humaine.

(B) De plus, ces divertissements du monde sont directement opposés à l'esprit de pénitence, dans lequel nous devons être le reste de nos jours, si nous avons commis un seul péché mortel en notre vie. Chose étrange! qu'il n'y ait rien qu'on prétende de plus faire, et rien qu'on fasse moins que la pénitence! *Expectavi ut facerent judicium, et justitiam, et ecce iniquitas* (Isa. 5, 7); *nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo* (Jerem. 8, 6). Voyez tous les jeunes hommes, toutes les jeunes filles depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente, tous se donnent carrière ; tous, tous universellement, quelques-uns exceptés, mais fort peu; tous s'abandonnent aux plaisirs sensuels, aux vanités, aux divertissements et aux voluptés criminelles; et pour se flatter, ils disent : Il faut que jeunesse se passe, qu'ils veulent savoir le bien et le mal, que lorsqu'ils seront plus avancés en âge ils feront pénitence. Et combien en voit-on qui la fassent? plusieurs de ceux qui m'entendent sont âgés de quarante, cinquante, soixante ans, ou au-dessus; s'ils

veulent avouer la vérité, ils diront que quand ils étaient jeunes, ils prétendaient faire pénitence. Mais en bonne foi, Messieurs, la faites-vous? je n'en veux point d'autre témoin que vous; en bonne foi, l'avez-vous jamais faite? toute la pénitence que vous faites, c'est que vous vous êtes retirés de ces grandes et excessives débauches qui sont propres à la jeunesse; mais vous êtes aussi amoureux de vous-mêmes, aussi idolâtres des grandeurs du monde, aussi sensibles au moindre mépris, aussi attachés à vos intérêts, que vous avez jamais été. Supposons que vous ayez quitté toutes ces dispositions, peut-on dire pour cela que vous faites pénitence? *Si vous ne faites pénitence*, dit Jésus, *vous périrez.*

Les Pères remarquent fort judicieusement, et vous le devez bien retenir, qu'il ne dit pas *pœnitentiam;* ni si vous ne vous repentez, mais *nisi pœnitentiam egeritis*, c'est-à-dire, si vous ne faites des œuvres de pénitence qui correspondent en quelque façon au grand nombre, à la grièveté et à la diversité de vos crimes.

(c) Le principal dessein du diable n'est pas seulement de nous faire succomber à ses tentations, mais de nous faire tomber en ses piéges, c'est-à-dire de nous donner sujet de persévérer au péché, quelque attache qui nous y retienne, quelque obstacle qui nous empêche de nous en retirer, quand nous le désirerions. Il prévoit que vous aurez quelque jour inspiration de vous faire religieux pour éviter vos débauches, et il procure que vous vous endettiez, ou que vous vous ruiniez de santé par vos dissolutions, afin que vous n'y soyez pas reçu. Il prévoit que vous désirerez quelque jour vous retirer de la conversation de ce méchant homme, qui vous est une occasion de plusieurs péchés honteux et infâmes; et il procure que vous lui prêtiez de l'argent, ou que vous vous attachiez à lui par quelque commerce temporel qui empêchera ce divorce. Mais ceux qui tombent ordinairement en ces piéges du diable, ce sont ceux qui commettent des injustices, des souplesses, des chicanes, des larcins, des oppressions, des jugements iniques et d'autres péchés qui obligent à restitution : *Væ! qui justificatis impium pro muneribus. Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli* (1. Tim. 6, 9). C'est le grand piége de Satan, c'est le chemin le plus large et le plus battu de la damnation; c'est par là que les âmes vont en enfer à milliers. Il ne faut que vivre deux ou trois ans dans le monde, et faire tant soit peu de réflexions pour toucher au doigt cette vérité.

Considérez la noblesse : que d'oppressions de pauvres en leur village! que de voleries dans les armées! Voyez les partisans et les financiers, que de concussions! Voyez les gens de justice, que de jugements injustes! que de souplesse! que de chicane! Voyez les marchands et les artisans, que de fraudes! que de fourbes! que de tromperies! Voyez les serviteurs et les servantes, que de larcins! que de trahisons! que de perfidies! à peine trouverez-vous une personne entre cent, qui ne se plaigne d'avoir reçu quelque dommage de son seigneur, ou de son juge, ou de son procureur, ou de son maître, ou de son valet, ou de son tailleur, et autres ouvriers. Et cependant quelle restitution en voit-on? et avec tout cela tant de jubilés, tant de confessions et tant de confréries que vous voudrez.

On recevra cinquante jubilés, on se confessera tous les mois, on sera de cent confréries, s'il est besoin! Le diable se moque de tout cela; il sait bien que tant que vous posséderez le bien d'autrui, vos jubilés lui donnent de la joie, vos sacrements sont des sacriléges, vos confréries et vos dévotions sont des grimaces : *Non remititur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Je sais bien que vous trouverez des flatteurs qui vous formeront des consciences à la mode, qui vous diront que vous n'êtes pas obligé de déchoir de votre état pour faire restitution. Voilà de beaux casuistes! vous avez ruiné votre prochain, vous l'avez fait déchoir de son état, et vous ne serez pas obligé de vous incommoder tant soit peu pour le rétablir et raccommoder, la condition de l'innocent ne doit-elle pas être meilleure que celle du coupable? Ces flatteurs vous font en l'affaire de votre salut, comme vous avez fait aux autres aux affaires de leur procès : *Justificant impium pro muneribus, væ! væ!*

Si res, propter quam peccatum est, reddi potest, et non redditur, non agitur pœnitentia, sed simulatur, dit saint Augustin (Epist. 54). Si on peut satisfaire au prochain pour les hommages qu'on lui a faits, et qu'on ne le fasse pas, ce n'est pas faire pénitence, c'est la contrefaire.

Ajoutez à tout ce que dessus, que la plus grande partie des chrétiens persévèrent en leur mauvaise vie, jusqu'à la dernière maladie, et que la conversion qu'ils font, ou semblent faire, en un temps si fâcheux, ne se fait ordinairement que par amour-propre, que par crainte naturelle des peines, que par impuissance de ne plus pécher, et par conséquent, elle est de fort peu d'estime et de valeur devant Dieu.

Conclusion. — Enfin, sans avoir besoin de tant de discours, saint Paul vous ayant dit que le nombre des prédestinés est presque aussi petit en comparaison des réprouvés, comme de ceux qui remportent la bague, en comparaison de ceux qui la courent, il nous dit ce que nous devons faire pour être de ce petit nombre : *Sic currite ut comprehendatis;* il faut courir, se hâter, ne retarder pas un seul moment notre conversion, ne jamais différer jusqu'au lendemain les bonnes œuvres que nous pouvons faire présentement.

Il ajoute ensuite : *Omnis qui agone contendit ab omnibus se abstinet, et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos verò incorruptam.* Les athlètes anciens, avant que d'entrer en la lutte, s'abstenaient de tout ce qui les pouvait empêcher de bien combattre et de renverser leur antagoniste; ils ne prétendaient qu'une couronne périssable et passagère, et nous attendons une récompense incorruptible et éternelle : *Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos verò incorruptam.* Notez *ut.* Cela est donc nécessaire de s'abstenir des danses, des cours, des comédies, du luxe, des vanités, de la bonne chère ordinaire, des divertissements du monde, et de tout ce qui ne tend point au service de Dieu ou à la charité du prochain. Jésus dit en soupirant : Oh! que le chemin qui conduit en enfer est large et spacieux! que de gens y entrent! oh! que le chemin qui conduit au ciel est étroit et

reserré, et que peu de gens y entrent! Cajoler tout le soir et fort tard, se lever à huit ou neuf heures, fréquenter les compagnies, parler beaucoup, jouer, rire, folâtrer, passer le temps, c'est le chemin large : plusieurs y entrent, il conduit en enfer; se lever matin pour prier Dieu longtemps, se tenir retiré, parler fort peu, mortifier ses appétits, être vêtu simplement, c'est le chemin étroit, et peu de gens y entrent! il conduit à la vie : *Contendite intrare; contendite intrare per angustam portam.* La damnation est un si grand mal et si digne d'être évité, que quand il n'y aurait qu'une seule âme, une seule de tout le genre humain, cela mériterait de nous faire tous trembler, de nous faire tous frissonner d'horreur et de nous tenir sur nos gardes; et tout ce que nous pouvons faire en ce monde, c'est toujours moins que ce que nous devrions faire. Si vous quittez votre office, votre trafic, votre bénéfice, où vous ne faites pas votre salut, vous faites bien; mais s'il était besoin, pour éviter la damnation, il faudrait faire encore davantage. Si vous vous appauvrissez pour rendre le bien d'autrui, si vous perdez vos gages et l'espérance de votre fortune en sortant de cette maison, en rompant avec ce méchant homme; si vous vous enfermez dans un cloître, pour être à couvert des occasions; si vous craignez où il n'y a rien à craindre, vous faites bien; mais s'il était besoin, pour éviter la damnation, il faudrait faire encore davantage. Jésus dit à ses disciples en la dernière cène : *Unus vestrûm me traditurus est* (Matth. 26, 21; Marc. 14, 18) : Un d'entre vous me trahira. *Unus*, il n'y en avait qu'un, il n'y en avait qu'un seul qui avait sujet de prendre cela pour soi, les autres n'avaient aucune occasion de craindre, ils sentaient bien leur conscience, ils savaient bien qu'ils étaient tout à fait éloignés d'une action si noire, et toutefois ils craignirent tous, tous s'attristèrent et dirent en tremblant : *Numquid ego sum?* Ne sera-ce point moi? Il n'y eut que Judas qui ne s'attrista point, et qui ne dit pas : Ne sera-ce point moi? et ce fut lui qui le fit; il dit bien : Ne sera-ce point moi? mais ce ne fut qu'à la fin, après que Jésus eût donné à entendre que ce serait lui.

Voulez-vous savoir qui sont ceux qui iront en enfer? ceux qui ne craignent point d'y aller, ceux qui ne disent jamais : N'irai-je point! qui ne font jamais réflexion sur eux-mêmes, sur leur vie, sur leur état et sur leurs actions. Si vous ne voulez pas y aller, craignez d'y aller; dites souvent en vous-même : *Numquid ego sum?* Ne serai-je point damné? Il y a grand danger pour moi, je ne fais point de pénitence, j'ajoute toujours péché sur péché; attristez-vous comme les Apôtres, humiliez-vous beaucoup devant Dieu et envers tout le monde, pensant que vos frères, vos serviteurs, vos prochains sont possible prédestinés, et vous peut-être réprouvé; gémissez souvent en votre cœur, priez Dieu fervemment qu'il ait pitié de vous, faites toutes les bonnes œuvres que vous pourrez pour attirer sa miséricorde; surtout fuyez le péché, qui est l'état de damnation et la marque des réprouvés. Si un ange bienheureux vous avait assuré le matin de la part de Dieu, que le feu du ciel tomberait aujourd'hui sur cette église et romprait la jambe à un seul de ceux qui y seraient; qui est celui qui eût voulu y mettre le pied de tout le jour? qui est celui d'entre nous qui voulût

y demeurer un seul moment? Voilà Jésus et ses Apôtres qui vous assurent que de cent personnes qui entrent en l'état de péché, il y en a plus de soixante qui seront frappées de la vengeance du ciel de la damnation éternelle, et personne ne craint, et tous commettent le péché, et la plupart y demeurent les semaines, les mois et les années entières. La parole de Jésus est-elle moins assurée que la révélation d'un ange? Avoir une jambe rompue, est-ce un plus grand mal que d'être damné éternellement? un éclat de tonnerre est-il plus à craindre que des torrents de feu et de soufre? Il faut donc que je fasse ce que Dieu commande à son Prophète, il faut que je pleure, que je gémisse, que je crie : *Gladius, gladius exacutus est, et limatus; gladius egredietur ad omnem carnem;* l'épée de la vengeance de Dieu s'affile, le feu de l'enfer s'allume et s'embrase, la damnation éternelle se prépare pour tous ceux qui vivent selon la chair. C'est vivre selon la chair, que d'employer tant de temps à accommoder et agencer les ornements de la chair, avoir tant de soin de la santé, et de l'embonpoint de la chair, et si peu de l'embonpoint de l'âme.

Et si j'ai sujet de crier pour les autres, j'ai sujet de hurler, de rugir pour moi : *Numquid ego sum? ne forte cùm aliis prædicavero ipse reprobus efficiar.* Je suis en danger d'être damné, je l'ai mérité cent et cent fois, je ne sais si jamais j'ai eu une vraie repentance, je ne sais si jamais j'ai aimé Dieu comme je dois, si je ne me recherche point en toutes mes actions, si Dieu ne m'abandonnera point quelque temps avant ma mort, en punition de mes péchés passés. Priez Dieu pour moi, mes chères âmes, prions Dieu les uns pour les autres : Mon Dieu, mon Dieu, faites-nous miséricorde, ayez pitié de vos pauvres et chétives créatures : *Opera manuum tuarum ne despicias, qui venisti redimere perditos, noli perdere redemptos :* Vous nous avez rachetés quand nous étions perdus; maintenant que les principaux frais de notre salut sont faits, maintenant que nous sommes rachetés, ne permettez pas que nous nous perdions; faites-nous la grâce d'éviter le chemin large et spacieux des vanités et des voluptés du siècle, d'entrer au chemin étroit de la pénitence, mortification et austérité chrétienne, afin que nous ayons le bonheur (oh! quel bonheur! oh! quel honneur!) d'être du petit nombre de ceux à qui vous direz quelque jour : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Amen.*

SERMON XII.

DES QUATRE DIMENSIONS DE L'AMOUR DE DIEU ENVERS LES BIENHEUREUX.

SUR LA TRANSFIGURATION.

Pour le second Dimanche de Carême.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, et Joannem, et transfiguratus est antè eos

Jésus-Christ ayant pris en particulier Pierre, Jacques, et Jean son frere, et fut transfigure devant eux. (MATTH., 17, 1, 2.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 17e de saint Matthieu, le Fils de Dieu prend avec soi saint Pierre, saint Jacques et saint Jean; il les conduit en une haute montagne (l'Eglise tient par tradition que c'est la montagne de Thabor), et fut transfiguré en leur présence; sa face devint brillante comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige par le rejaillissement de la lumière. Saint Pierre est tellement charmé et transporté hors de soi par la vue de cet éclat, qu'il dit à notre Sauveur : *Maître, nous sommes bien ici, demeurons-y éternellement.*

Ce mystère de la transfiguration était un petit essai et un avant-goût des grands biens que Dieu a préparés à ses saints dans le ciel, et pour en avoir quelque conjecture sur la terre, il les faut considérer en la source, qui est l'amour très-ardent et infini qu'il a pour les âmes choisies. Saint Paul nous en fait mesurer les quatre dimensions signifiées par les circonstances de la transfiguration. Mais avant que de parler de la béatitude des saints, nous avons sujet de vous honorer, ô sainte et bienheureuse Vierge! puisque toutes les vertus qui la leur ont méritée étaient des émanations et des imitations des vôtres; elles étaient partagées entre eux, mais vous en aviez le comble, le trésor et la plénitude; car votre ange vous surnomma *pleine de grâce*, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Mirum quod Deus amet aliquid extra se.

I. PUNCTUM. — Altitudo amoris Dei in sanctos, qui dat eis sedere in throno Dei.

II. PUNCTUM. — Profundum hujus amoris, qui Christum humiliavit usque ad mortem : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Consideratione, 4° Comparatione.

III. PUNCTUM. — Longitudo est æternitas beatitudinis : 1° Scripturâ, 2° Sensu sanctæ Theresiæ, 3° Comparatione.

IV. PUNCTUM. — Latitudo est magnificentia præmiorum.

CONCLUSIO. — Increpatio in reprobos qui tanta bona amiserunt.

EXORDE. — N'est-ce pas une chose merveilleuse et digne d'une singulière admiration de voir que la Majesté divine puisse être capable d'aimer, étant suffisante à soi-même, tout heureuse en soi-même, toute contente de soi-même? *Ipsa suis pollens opibus*,

nihil indigens nostri; qu'elle soit capable d'aimer quelque chose hors de soi! qu'elle soit capable d'aimer si peu de chose que l'homme! qu'elle soit capable d'aimer l'homme avec un tel excès comme elle l'aime. L'amour, disait Théophraste[1] dans Stobée, est l'occupation des personnes oisives : *Otiosorum negotium.* Merveille donc que Dieu, qui est éternellement et très-parfaitement heureux en la contemplation et la jouissance de ses grandeurs et de ses perfections infinies, veuille s'abaisser à aimer l'homme, qui n'est qu'un point au regard du ciel et un néant au regard de Dieu.

L'amour, disait Lucien[2], est le songe de ceux qui veillent; car un amant passionné se figure mille perfections de la personne qu'il aime, et tout cela n'est qu'un songe, et, pour l'ordinaire, ce n'est que mensonge; ce qui a fait dire à un ancien : *Amare et sapere vix Deo conceditur;* et à un de nos poètes français, que *jamais on ne vit en la même maison, loger beaucoup d'amour et beaucoup de raison.* Merveille donc! que Dieu qui est sage, qui est la sagesse même, et qui connaît très-clairement la bassesse et le néant de la créature, y puisse loger son cœur et l'aimer avec tant d'ardeur.

L'amour, dit saint Denys l'Aréopagite[3], et après lui saint Augus-

[1] Théophraste, philosophe grec, était natif d'Erèse, ville de Béotie, et fils de Mélanthe. Il fut d'abord disciple de Leucippe, puis de Platon, et enfin d'Aristote. Il succéda à ce dernier, l'an 322 avant Jésus-Christ, et enseigna la philosophie à Athènes dans le lycée, avec une réputation extraordinaire. Il mourut âgé de plus de cent ans. Il nous reste de lui : 1° un excellent Traité de morale, qu'il a intitulé *les Caractères*, et qu'il dit dans sa préface, avoir composé à l'âge de 99 ans; 2° un Traité des plantes, qui est très-curieux; 3° une histoire des pierres, dont J. Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-8°, en grec et en anglais, avec de savantes notes, et deux Lettres sur ce qui colore les saphirs et les turquoises. Les autres ouvrages de Théophraste ne sont point parvenus jusqu'à nous.

[2] Lucien, célèbre écrivain grec du premier siècle, et l'un des plus beaux esprits de l'antiquité, naquit à Samosate de parents obscurs, sous le règne de l'empereur Trajan. Son père voulut lui faire apprendre le métier de sculpteur, et le mit en apprentissage chez le mari de sa sœur; mais Lucien, ayant été maltraité par son oncle, pour avoir rompu une table, en voulant la polir, se dégoûta de la sculpture, et ne s'attacha plus qu'aux belles-lettres et à la philosophie, où son goût le portait. Dans la suite, il se fit avocat, mais les disputes du barreau ne lui plaisant point, il y renonça, et fit la profession de rhéteur. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie dans la Grèce, puis dans les Gaules et en Italie, et retourna dans son pays, par la Macédoine. Marc-Aurèle, instruit de son mérite, le fit intendant en Egypte. Lucien mourut sous le règne de ce prince, à l'âge de 90 ans. Il nous reste de lui des Dialogues et d'autres ouvrages bien écrits en grec, dans lesquels il a su joindre l'utile à l'agréable, l'instruction à la satyre et l'érudition à l'éloquence.

[3] Saint Denys Aréopagite, ainsi nommé parce qu'il était l'un des juges de l'Aréopage, fut converti par saint Paul, et devint le premier évêque d'Athènes. Il confessa généreusement la foi de Jésus-Christ et souffrit le martyre vers l'an 95 de Jésus-Christ. On lui attribue plusieurs ouvrages qui sont constamment supposés, et beaucoup plus récents, puisqu'ils ont été inconnus à tous les Pères et à tous les écrivains des cinq premiers siècles

tin, est une extase, un écoulement et un transport de l'âme, qui va chercher hors de soi le contentement et la satisfaction qu'elle ne trouve pas en soi-même : *Quare foris volunt sibi benè esse? quia non est illis intus benè.* Merveille donc, que Dieu, qui a en soi un amour infini et personnel, auquel il se repose parfaitement, cherche encore hors de soi un objet étranger où il puisse loger son cœur et son affection : *Vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti.* Belles paroles! paroles bien mystérieuses! paroles que nous disons très-souvent et que plusieurs n'entendent pas.

Pour en avoir l'intelligence, souvenez-vous qu'il y a en Dieu deux opérations de vie. Il y a une action de son entendement, par laquelle il engendre son Fils, qui est son Verbe divin et sa parole mentale. Il y a une action de sa volonté, par laquelle il produit le Saint-Esprit, qui est amour personnel, charité, dilection : donc, encore que le Fils de Dieu soit seul engendré du Père, il n'est pas seul émané du Père, encore qu'il soit Fils unique; il n'est pas unique produit et procédant, encore qu'il épuise, ou pour mieux dire, encore qu'il comble et remplisse toute la puissance que le Père a d'engendrer, il n'épuise, ne comble, ne remplit pas toute la puissance qu'il a d'opérer. Le Père éternel engendrant son Fils, n'exerce pas la dernière action de vie, n'arrête pas le cours de ses émanations divines. Le Fils ne termine pas toute l'inclination que Dieu a d'agir et de se communiquer dans soi-même : car, outre la génération du Verbe, il a l'inclination et la puissance de produire une autre personne et lui communiquer son essence adorable; mais produisant le Saint-Esprit qui est amour, il arrête là le flux et le mouvement, sans mouvement de ses communications internes, en l'unité de cet amour, en cet amour unique.

Il vit, c'est-à-dire il exerce sa dernière action de vie; il règne, c'est-à-dire il se repose, il termine, il consomme heureusement en la production du Saint-Esprit les effusions de sa divinité dans elle-même. Ce qui fait que le docte Synésius[1] parlant du Saint-Esprit

de l'Eglise, et qu'on y parle de *Moines*, et d'autres choses inconnues du temps de saint Denys l'Aréopagite. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois; entre autres le Père Balthasar Corder en a donné une édition en grec et en latin.

[1] Synésius, évêque de Ptolémaïde, ou Cyrène, et l'un des plus savants et des plus éloquents évêques du Ve siècle, fut disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à se faire chrétien, et il reçut le baptême. Il était marié, et avait quatre filles, qu'il éleva avec soin. Il fut ordonné prêtre, et l'évêque de Ptolémaïde étant mort en 410, il fut élu pour lui succéder. Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance et en protestant, dans la lettre 105, qu'il écrivit à son frère à ce sujet, *qu'il était incapable de ce rang; qu'il aimait le jeu et la chasse; qu'il ne voulait pas quitter sa femme, et qu'il ne renoncerait jamais à ses opinions,* lesquelles n'étaient point conformes à la foi. Il fut néanmoins ordonné nonobstant ces protestations, dans l'espérance qu'étant évêque, il se conformerait aux sentiments de l'Eglise. L'année suivante, il célébra un concile, et l'on ne sait pas au juste le temps de sa mort. Il nous reste de lui 155 épîtres, des homélies, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du P. Petau.

(Hymn. 4, vers. 99), dit qu'il est le centre du Père et du Fils; Κέντρον γενέτου, κέντρον δὲ κόρου. N'est-ce donc pas une chose admirable de voir que Dieu, qui a en soi un amour infini, auquel il se repose et se contente pleinement, daigne sortir, comme hors de lui-même, pour aimer ce qui ne peut ajouter le moindre surcroît à sa béatitude et félicité très-accomplie.

Le philosophe Platon, au dialogue intitulé *le Banquet*, dit une parole qui éclaircit ces difficultés. Il dit que le père de l'amour, c'est Porus, qui était estimé de son temps le dieu d'abondance, et que sa mère est Pénia, qui signifie pauvreté. Voulant dire que l'amour peut procéder de deux causes, ou d'abondance et de bonté, ou d'indigence et de pauvreté. Une nourrice aime son nourrisson, parce qu'elle est bien aise de donner de ce lait qui charge son sein à cause de son abondance, et de le lui communiquer; l'enfant aime sa nourrice pour recevoir d'elle ce doux aliment dont il a besoin. L'amour que Dieu porte aux bienheureux n'est pas un amour de disette, de pauvreté ou d'indigence pour recevoir d'eux quelque perfection; c'est un amour de plénitude, d'abondance et d'affluence. Cet amour étant en la volonté toute-puissante de Dieu, ayant pour motif sa bonté ineffable, désirant à ses saints des biens incompréhensibles, ne peut manquer d'être infini et infiniment aimable. Saint Paul, pour nous en faire connaître la grandeur et pour s'accommoder à la faiblesse de notre esprit, nous en fait mesurer les quatre dimensions : *In charite radicati et fundati*, *ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo*, *longitudo sublimitas et profundum :* Ne vous contentez pas de pratiquer la vertu par manière d'acquit et par des motifs imparfaits, mais soyez bien établis et enracinés en la charité, afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur de l'amour que Dieu a pour les âmes choisies.

Premier point. — La hauteur de cette affection, c'est l'excellence des biens qu'il leur prépare par cet amour. L'amour que vous portez à vos enfants et à vos autres parents est ordinairement bas et terrestre, parce que vous ne leur procurez que des biens chétifs et terrestres. Les biens que le bon Dieu souhaite, procure et prépare aux prédestinés sont célestes et divins : *Illustre quiddam cernimus sublime*, *celsum*, *interminum,* dit l'Eglise en l'hymne de la Transfiguration qui se fit sur le sommet d'une haute montagne, pour marquer la sublimité de la béatitude; ce n'est rien moins qu'un royaume, et un royaume des cieux : *Ipsorum est regnum cœlorum. Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, dit notre Sauveur, les pauvres de cœur et d'affection, ceux qui aiment mieux être pauvres que de s'enrichir en blessant leur conscience, en transgressant les commandements de Dieu. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*, qui sont moqués, méprisés, ruinés de bien ou d'honneur, parce qu'ils sont dévots et vertueux, *car le royaume des cieux leur appartient.* Il ne dit pas : Ils seront dans le royaume des cieux, mais : *Le royaume des cieux leur appartient.*

Il y a une grande différence entre ces deux paroles. Le roi d'Angleterre, ces années passées était roi en France et il n'était pas roi

de France, parce que le royaume de France ne lui appartenait pas. Oui, vous, pauvre vigneron; vous, petit artisan, si vous me vouliez croire et garder les commandements de Dieu, vous serez quelque jour roi, non de France, qui n'est qu'une petite partie de l'Europe, et l'Europe n'est qu'une partie de la terre; mais roi du ciel, le royaume des cieux vous appartiendra; le Fils de Dieu, qui est la vérité même, vous en assure. Que je vous dise donc ce que cet heureux criminel qui était auprès de lui sur le Calvaire, lui disait: Je suis plus grand pécheur que lui; et je puis dire aux membres de Jésus, ce qu'il disait à Jésus: *Memento meî cùm veneris in regnum tuum.* Bon homme, bonne petite femme, souvenez-vous de moi, quand vous serez en votre royaume. Vous serez quelque jour au ciel, et je serai encore en purgatoire, si Dieu me fait miséricorde et la grâce d'y aller; souvenez-vous d'un pauvre pécheur, qui tient à grande faveur et s'estime bien honoré de servir à votre salut et de contribuer à votre sanctification. Qui oserait espérer un si grand honneur que d'être roi dans le ciel, si Dieu ne le promettait? qui oserait y aspirer, si Dieu ne le permettait?

L'orateur romain n'étant sorti que d'un village d'Italie, devint tellement enflé, par le bon succès de ses harangues, qu'il eût bien l'ambition de briguer le consulat de Rome, mais son frère Quintus Cicéron, qui avait fort bon jugement, lui écrivit une lettre pour l'obliger d'abandonner ce dessein; et, entre autre chose, il lui mande: Mon frère, mon ami, je vous prie de considérer trois choses: qui vous êtes; ce que c'est que le consulat; quelle ville c'est que Rome. Comme s'il voulait dire: Si c'était un autre que vous, qui n'êtes porté que sur les ailes de votre ambition, passe; si vous demandiez une dignité médiocre, si vous alliez par ordre, si vous montiez de degré en degré, patience, cela serait tolérable; si c'était à Tivoli, si vous désiriez être échevin en une petite bicoque, bon cela; mais en la ville de Rome, qui est la capitale de l'empire et du monde; briguer le consulat, vous, jadis villageois, ne voyez-vous pas que vous vous faites moquer de vous? Il semble qu'on pourrait dire le même à un homme qui espère d'être sauvé: Etre sauvé, mon ami? savez-vous bien ce que c'est? c'est être roi, c'est avoir la couronne en tête, non en France, en Espagne, en Allemagne; mais dans le paradis, au milieu des saints, tout auprès de Dieu; et que vous y aspiriez? qui? vous? un pauvre villageois, un petit artisan, une simple femmelette! êtes-vous si bien ambitieuse? avez-vous bien le cœur si haut? ne craignez-vous point de vous rendre ridicule? Non, non, âme chrétienne, ne craignez pas d'être rebutée en ce dessein, vous avez un bon appui, vous serez aidée et favorisée en votre prétention. Le Fils de Dieu, qui est votre frère aîné, vous y assistera; tant s'en faut qu'il vous en détourne, comme le frère de Cicéron; qu'au contraire il le désire, il vous y convie. Ecoutez une lettre bien contraire à celle du frère de Cicéron, lettre que le Fils de Dieu vous a envoyée pour vous rehausser le courage et vous animer à cette poursuite. C'est saint Jean son bien-aimé disciple, qui en a été le secrétaire et le messager tout ensemble: *Hæc dicit: amen, testis fidelis et verus; qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum*

Patre meo (Apoc. 3, 21). Voici la parole de celui qui est l'abrégé, le sommaire, l'accomplissement de toutes les vérités, et qui est la vérité essentielle : *Quis vicerit :* Celui qui vaincra les tentations, les répugnances de l'amour-propre, les difficultés qui se présentent en la pratique de la vertu et en l'obéissance à mes commandements, je le ferai asseoir. Vous vous lassez au travail de la vertu, à visiter les pauvres, à vous tenir longtemps à genoux, à suivre le Saint-Sacrement; vous vous reposerez à loisir et à votre aise, vous ne serez pas tout droit, comme en servant votre maître, mais vous serez assis : *Faciet eos discumbere. Dabo ei sedere.* Quel est le gentilhomme, quel est le marquis ou le prince qui ose prendre la hardiesse de s'asseoir en présence du roi? vous serez assis en la présence du Roi des rois, non sur un carreau, non sur un tabouret, ce qu'on n'accorde qu'aux princesses en la chambre de la reine; mais en une chaire, en un siége royal, en un trône, au trône de Dieu, *in throno meo;* vous serez assis, non bien loin de Dieu, mais auprès de lui, en son trône avec lui : *Dabo ei sedere mecum in throno meo.*

Deuxième point. — 1° Cet amour que Dieu a pour les saints, n'est-il pas bien élevé, puisqu'il les porte jusques au trône de Dieu? mais quoiqu'il soit si élevé, il n'est pas moins profond; et cette profondeur, c'est l'abîme du néant, l'avilissement de la mort honteuse, à laquelle le Sauveur s'est abaissé par charité envers les hommes : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem*, dit saint Luc (9, 31). Elie et Moïse, qui assistaient à la transfiguration, parlaient de l'excès d'amour que Jésus avait commencé en son incarnation, et qu'il devait achever en sa mort et passion. Il disait à ses disciples : Si quelqu'un s'abaisse jusqu'à ce point que de donner sa vie pour ses amis, il ne saurait descendre plus bas, il a atteint le dernier degré de charité.

2° *Majorem charitatem nemo habet, quàm ut animam suam ponat pro amicis suis. Tu majorem habuisti, Domine Jesu, qui etiam pro inimicis pretiosissimam animam posuisti*, lui dit saint Bernard. Votre charité, ô mon Dieu! a été encore plus grande, vous avez donné votre vie très-précieuse pour vos ennemis; nous étions en état de péché et d'inimitié contre vous, quand vous êtes mort pour nous : *Patent mihi viscera per vulnera, patet arcanum cordis per foramina corporis.* La profondeur de vos plaies me montre la profondeur de votre amour; je vois à travers ces fenêtres, à travers ces portes et ouvertures, l'amour cordial que vous m'avez porté.

3° Et je ne m'étonne plus de ce que dit saint Jean l'Evangéliste. Il vit l'assemblée des saints, qui étaient revêtus de robes blanches, comme une marque de la pureté et de l'innocence de leur vie, ils avaient la couronne en tête, parce qu'ils sont rois, comme nous avons vu; ils portaient des palmes en leurs mains, comme les trophées de leurs victoires, et la chose à quoi ils s'occupent continuellement, c'est qu'ils se prosternent devant l'Agneau, jettent leurs couronnes à ses pieds, lui donnent mille bénédictions, et entonnent à son honneur ce cantique de louanges : *L'Agneau qui a*

été mis à mort est digne de recevoir honneur, gloire, bénédiction. Notez qu'ils ne disent pas : L'Agneau qui est tout-puissant, l'Agneau faiseur de miracles, l'Agneau qui est ressuscité; mais l'*Agneau qui a été mis à mort,* parce qu'ils adorent principalement Jésus crucifié, Jésus languissant et mourant en la croix : *Agnum tanquam occisum :* reconnaissants que c'est de là qu'ils ont reçu leur béatitude.

4° Xénophon[1], en la vie de Cyrus, rapporte un beau trait qui mérite d'être bien retenu par toutes les personnes mariées. Il dit que Cyrus, roi de Perse, ayant défait en bataille l'armée des Arméniens, prit leur roi prisonnier, qui s'appelait Tigrane, il l'emmena captif en Perse, lui, sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait de plus cher. Un jour que le roi victorieux était servi dans un festin délicieux par le roi captif, il lui dit, comme en jouant : Que voudrais-tu donner pour la rançon de ta femme, si elle était à vendre? Sire, répondit Tigrane, si j'avais encore en ma puissance le royaume d'Arménie, que Votre Majesté m'a ôté, je le donnerais volontiers pour racheter mon épouse, et si cela ne suffisait pas, je donnerais encore ma vie de tout mon cœur pour sa rançon. Cyrus fut tellement attendri et touché d'un amour si fidèle, il eut tant de compassion de deux amans si étroitement unis, qu'il leur donna la liberté, les renvoya en leur pays, et les remit en possession de leur royaume. Quelque temps après qu'ils furent de retour en Arménie, un jour qu'ils discouraient ensemble, Tigrane dit à la reine : Eh bien! Madame, que vous semble du roi Cyrus? n'est-ce pas un bel homme? que dites-vous de sa taille et de son port majestueux? ne mérite-t-il pas d'être roi? Car en effet, dit l'historien, Cyrus était un des plus beaux princes du monde. Certes, Monsieur, répondit la princesse, vous m'excuserez, s'il vous plaît, je ne vous en saurais rien dire, parce que tout le temps que j'ai été en Perse avec vous, je n'ai porté ma vue sur autre personne que sur celui qui a protesté de me vouloir racheter au péril de sa vie. La Jérusalem céleste et l'âme bienheureuse, c'est l'épouse de Jésus : *Vidi Jerusalem civi-*

[1] Xénophon, célèbre capitaine, philosophe et historien grec, natif d'Athènes, et fils de Gryllus, fut l'un des plus illustres disciples de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Ayant pris le parti des armes, il entra, à la tête des troupes, dans Bysance, l'an 400 avant Jésus-Christ, et empêcha, par son éloquence, cette ville d'être pillée. Il alla ensuite, avec 10,000 Grecs, au secours du jeune Cyrus, et l'accompagna dans l'expédition que ce prince fit dans la Perse contre son frère Artaxerxès. Cyrus ayant été vaincu et tué, Xénophon fut le chef de la fameuse retraite de ces 10,000 Grecs dont il est tant parlé dans l'histoire, et en eut presque tout l'honneur. Quand il les eût ramenés, et qu'il les eût remis aux Lacédémoniens, il suivit Agésilas en Asie. Banni d'Athènes, il se retira à Scillonte, ville des Lacédémoniens, où il s'appliqua à l'étude de la philosophie. Ce fut lui qui publia l'histoire de Thucydide et qui la continua. Après la prise de Scillonte par les Lacédémoniens, il se retira à Corinthe. Un jour qu'il sacrifiait, on lui apporta la nouvelle de la mort de son fils : il ôta alors le chapeau de fleurs qu'il avait sur la tête; mais lorsqu'on eût ajouté que ce fils, qui avait tué Epaminondas à la bataille de Mantinée, était mort en homme de cœur, il remit aussitôt son chapeau de fleurs sur sa tête. Xénophon mourut à Corinthe, vers l'an 360 avant Jésus-Christ, à l'âge de 90 ans.

tatem tanquam sponsam. Jésus a tant chéri cette épouse, que pour la délivrer de l'exil et de la captivité éternelle, à quoi le péché l'avait asservie, il n'a pas seulement désiré de donner sa propre vie, mais en effet il l'a donnée, et prodigué tout son sang précieux. Quelle merveille! si cette épouse, qui connaît bien un si grand amour, sent un désir si violent de le reconnaître, n'a pas d'autre objet de ses regards amoureux que son époux bien-aimé; d'autre sujet de ses cantiques, que les louanges d'un tel bienfaiteur. Pour moi, je pense que l'âme bienheureuse, quand elle sera dans le ciel, et qu'elle jouira des fruits de cette sacrée passion, quand elle verra que cette couronne d'épines lui a acquis la couronne de gloire, que ces gros clous et ces crampons de fer lui ont mérité les palmes qu'elle porte; que le fiel et le vinaigre goûtés par son doux Sauveur sont la source du nectar et de l'ambroisie qu'elle savoure; enfin, que les douleurs de Jésus sont la cause de ses douceurs; oh! alors cette âme bienheureuse se liquéfiera d'amour, se fondra toute et s'écoulera de dilection; elle ne pourra cesser de baiser mille et mille fois par jour, et d'adorer ses sacrées plaies, qui lui auront acquis tant de béatitude; elle dira à jamais, sans se lasser : *Dignus est Agnus.*

Quanto pro me vilior tantò mihi charior; quam indebita dilectio! quàm gratuita miseratio! regem gloriæ pro despicatissimo vernaculo, imo vermiculo, crucifigi! Quelle profondeur d'amour! quel excès de dilection! quel abîme de charité.

Ne sondons pas davantage cette profondeur, nous nous y perdrions. On a coutume de crier à celui qui est sur le bord d'un abîme : Ne regardez pas en bas, les yeux vous éblouiront, la tête vous tournera, vous vous laisserez tomber! Détournons donc notre vue du profond abîme de cet amour, et mesurons sa longueur.

Troisième point. — 1° Mais quelle mesure pourrait égaler l'infini? tout est infini en cet amour; la hauteur est infinie, parce que les biens qu'il nous prépare sont infiniment excellents; la profondeur est infinie, parce qu'il ne pouvait s'abaisser davantage par l'excès de cet amour, qu'à l'opprobre de la croix; la longueur n'est pas moins infinie, elle comprend l'éternité et l'étendue de tous les siècles : *Sublime, excelsum, interminum, quod nesciat finem pati. Cujus regni non erit finis. Regnum tuum regnum omnium sæculorum.* Que les délices de cette vie soient si charmantes que vous voudrez; que les honneurs et les dignités soient aussi éclatants qu'ils paraissent, les richesses et possessions si désirables qu'on se l'imagine; enfin personne ne peut nier qu'elles n'aient une qualité qui détrempe en amertume toutes les plus grandes douceurs, c'est qu'elles finissent quelque jour; et on reçoit d'autant plus de douleur en cette privation, qu'on a eu de douceur en leur possession et jouissance; ce que l'Ecriture nous a subtilement exprimé par une petite parole qui est au livre d'Esther. Le roi Assuérus, dit-elle, entreprit un jour de montrer la magnificence de sa cour et les richesses de sa couronne. Il fit un banquet solennel, non-seulement à toute la noblesse du royaume, mais encore à tout le peuple de la ville. Ce fut en un lieu si agréable, que dans

le Pratolin de Florence, dans l'Escurial d'Espagne, dans le Fontainebleau de France, il n'y a rien qui lui puisse être comparé; les tables étaient couvertes de toute sorte de viandes très-exquises; les vins les plus délicieux du monde, en telle quantité et qualité qu'on voulait; le pavé à la mosaïque, marqueté d'émeraudes et autres pierres précieuses; les lits étaient d'or et d'argent dressés sur des pieds de marbre; les pavillons de couleur céleste, brochés de fil d'or et de soie. Mais ce qui troublait toute la fête et tempérait merveilleusement la joie d'une si grande solennité, c'est que cet appareil royal se fit en une cité, qui s'appelait Suse, c'est-à-dire fleur ou rose; ce que le Saint-Esprit a remarqué particulièrement, pour nous apprendre que cette réjouissance publique, qui peut-être a été la plus grande qu'on ait jamais célébrée, et par conséquent toutes les autres qui sont de moindre durée, ne sont que des plaisirs de roses et de fleurs qui se flétrissent dans un moment; aussi ce banquet ne dura que cent et quatre-vingts jours. Mais le festin de là-haut, la fête des bienheureux durera cent quatre-vingts ans, cent quatre-vingts siècles, cent mille millions de siècles, et puis on se retrouvera au commencement : *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum.*

2° La bienheureuse sainte Thérèse, ayant vu en un ravissement un petit rayon de la gloire des saints, une petite goutte de leurs délices, dit que non-seulement la gloire qui est commune à tous les saints, est au delà de toute estime, mais encore qu'il y a tant de différence entre les divers degrés de gloire, qu'elle en achèterait très-volontiers avec tous les tourments du monde le plus petit surcroît. Je m'étonne, dit-elle, de ceux qui ont coutume de dire qu'ils ne se soucient pas d'être si grands saints, qu'ils se contentent d'être à la porte, et au plus bas lieu du paradis. Pour moi, s'il m'était nécessaire d'endurer tous les tourments des saints martyrs, d'ici à la fin du monde, pour être un peu plus haut que je ne dois être, je les endurerais très-volontiers; tant il y a de différence entre une gloire et une autre, entre un plaisir et un autre.

La sœur Marie de l'Incarnation, vive image de sainte Thérèse, disait le même; mais elle le prenait d'un autre côté, et considérait l'éternité que nous considérons maintenant. O éternité! disait-elle, éternité, que tu es longue! est-il bien possible que nos œuvres soient éternelles, et que nous ne tâchions pas de les bien faire? Oh! que Dieu est grand en ses récompenses, aussi bien qu'en toutes autres choses! Ce verre d'eau que vous donnâtes aux pauvres il y a plus de douze ans, il se trouvera en l'éternité; cette parole de travers que vous endurâtes, et qui dura si peu, durera éternellement, elle fructifiera éternellement, elle vous produira éternellement quelque récompense; il y a si longtemps que vous fîtes une mortification, une petite abstinence pour l'amour de Dieu, et elle dura si peu, que vous ne vous en souvenez plus; mais Dieu ne l'a pas mise en oubli, et n'en perdra jamais la mémoire, il vous louera et récompensera d'ici à cent millions d'années.

3° Zeuxis[1], cet excellent peintre, si renommé en l'antiquité,

[1] Zeuxis, célèbre et excellent peintre de l'antiquité, florissait environ l'an

était fort long à faire ses ouvrages. Un de ses amis s'en plaignit un jour à lui, et lui dit qu'un autre peintre de ce temps-là était bien plus expéditif, et achevait bien plus tôt un portrait. *Laboro æternitati, ille tempori :* Je demeure d'accord que je suis long à faire mes ouvrages, mais aussi c'est pour longtemps; cet autre peintre a bientôt fait, parce qu'il ne travaille que pour deux jours : ses peintures ne seront pas de durée. Il vous faut faire la même réponse, ô âme prédestinée! Chacun tâche de bâtir sa fortune, chacun tâche de s'avancer, d'acquérir des dignités, des richesses, des délices; les uns prétendent aux célestes et spirituelles, les autres aux terrestres et mondaines; il est vrai, ô âme dévote! que cette pensée vous viendra quelquefois, qu'un tel qui n'était, il y a douze ans, qu'un petit clerc du greffe, a si bien fait et si bien travaillé, qu'il est maintenant des plus riches, semblable au potiron que vous avez vu naître; un petit mercier est maintenant bien à son aise; et vous, au contraire, il y a si longtemps que vous travaillez à la vertu, vous communiez tous les huit jours, vous pratiquez l'oraison mentale, et néanmoins vous vous voyez si peu avancée, vous êtes, ce vous semble, aussi peu vertueuse qu'au commencement, vous ne voyez point d'effet, ni de fruit de vos bonnes œuvres; patience! patience! *Laboras æternitati, ille tempori.* Vous demeurez longtemps à travailler, aussi ce sera pour longtemps; ceux-là ont bientôt fait leur fortune, parce qu'elle finira bientôt; en dix ou douze ans, ils ont acquis leurs dignités et richesses, ils n'en jouiront que dix ou douze ans; au lieu que le fruit de vos bonnes œuvres, la fortune que vous bâtissez là-haut, le royaume que Dieu vous prépare durera éternellement : *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum.*

Quatrième point. — Enfin, la largeur de cet amour, c'est la grande largesse et la libéralité admirable dont il récompense les moindres actions vertueuses de ses élus. Venez, leur dit-il, posséder le royaume qui vous est préparé depuis l'établissement du monde; parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. Il ne dit pas : Vous m'avez donné des confitures, des vins délicieux, des viandes assaisonnées pendant un long espace de temps, comme le royaume que je vous donne, vous a été préparé de longtemps; mais il dit : Vous m'avez donné à manger et à boire quoi que ce soit; il récompense un morceau de pain : *Frange esurienti panem tuum;* un verre d'eau froide : *Qui dederit potum calicem aquæ frigidæ tantùm non perdet mercedem suam* (Matth. 10, 42). Oh! que les saints

400 avant Jésus-Christ. Il était natif d'Héraclée; mais comme il y avait un grand nombre de villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savants conjecturent néanmoins qu'il était d'Héraclée, proche de Crotone, en Italie. Il porta la peinture à un plus haut point de perfection qu'Apollodore ne l'avait portée. Il inventa la manière de ménager les jours et les ombres, et excella surtout dans le coloris. Zeuxis gagna des richesses immenses, et pour lors il ne voulait plus vendre ses tableaux; mais il les donnait, en disant sans façon, *qu'on n'y pouvait mettre un prix égal à ce qu'ils valaient.*

seront étonnés et ravis, quand ils verront qu'on leur donnera un torrent de volupté pour un verre d'eau froide, l'étoile de gloire pour une vieille chemise, le royaume des cieux pour une bouchée de pain! Oh! combien ils admireront et loueront la magnificence royale de ce grand Dieu : *Gloriam magnificentiæ regni tui dicent!* Il récompensera même leurs bonnes pensées volontaires, leurs affections et saints désirs qu'ils n'auront pu affectuer; nous en pouvons avoir cinquante par jour, et il n'y en aura pas un seul petit qui ne soit récompensé : *Cogitatio illorum apud Altissimum; idèo accipient regnum decoris* (Sap. 5, 16). *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (Ps. 10, 16).

Conclusion. — Que direz-vous alors, mon cher Auditeur? que penserez-vous? quels seront vos sentiments quand vous verrez les autres élevés en gloire, comblés d'honneur, de joie, de félicités inconcevables? et vous, au contraire, humilié, abaissé, livré à des supplices insupportables? *Justus exaltabitur in gloriâ. Peccator videbit et irascetur* (Psal. 111, 10). Alors vous verrez ce que vous ne voulez pas voir maintenant; vous verrez les grands biens que vous avez perdus pour des bagatelles, vous verrez et vous avouerez, et les saints vous le reprocheront, que ç'a été par votre pure faute. La Vierge vous dira : Il n'a pas tenu à moi que vous ne soyez à la droite de mon Fils; je l'ai si souvent prié pour vous, je lui ai montré mes mamelles; mais l'énormité de vos crimes a eu plus de pouvoir de l'irriter, que mes intercessions de l'apaiser : allez, je ne serai plus jamais votre avocate. Votre ange gardien vous dira : Il n'a pas tenu à moi que vous ne voyiez Dieu face à face, comme moi; je vous ai si souvent inspiré de saintes pensées, je vous ai donné tant de lumières, tant de bons mouvements, vous avez été une enclume, vous vous êtes endurci à mes avertissements salutaires : allez, allez, je ne serai plus votre gardien, mais votre persécuteur.

Votre femme vous dira : Il n'a pas tenu à moi que nous ne soyons ensemble dans le ciel; je vous ai si souvent repris de vos débauches, averti de vos contrats usuraires, prié d'aller à confesse, vous vous êtes moqué de mes remontrances : allez, je ne serai plus votre épouse.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet. Vous sécherez d'ennui et de colère, vous frémirez et grincerez des dents, vous enragerez de colère contre tout ce qui vous aura servi à la perte de tant de biens; en dépit de ces cheveux : que ne les ai-je arrachés mille fois! à quoi pensais-je de perdre mon temps à friser des excréments, au lieu de faire la cour à mon Dieu! en dépit de ma maudite langue : que ne l'ai-je coupée à belles dents, quand on me disait que mes jurements me damneraient! en dépit de mon camarade, qui m'a conduit au cabaret; en dépit de mon confesseur, qui m'a donné l'absolution quand je ne la méritais pas! que ne suis-je allé à ce bon prêtre, qui convertissait et conduisait au ciel tous ses pénitents!

Desiderium peccatorum peribit. Vous ferez de beaux souhaits, mais qui seront hors de saison et inutiles; si je fusse allé à confesse, si j'eusse découvert mon péché honteux, quand il y avait

des confesseurs qui ne me connaissaient pas ! *Desiderium peribit*, désir inutile. Oh ! si j'eusse rendu le bien d'autrui ! sorti de cette maison, entré en religion ! *Desiderium peribit.* Tous ces désirs ne serviront de rien, ils peuvent être utiles et fructueux à présent; faites ce que vous souhaiteriez avoir fait, mettez-vous au chemin du ciel, où Dieu témoigne le parfait amour qu'il a pour les âmes choisies; notre Sauveur nous l'a enseigné en paroles claires et intelligibles.

Quand vous entendez un prédicateur qui vous agrée, vous pensez en vous-même : Je voudrais bien lui parler en particulier, je m'assure qu'il m'enseignerait bien le chemin du ciel. Il n'y a personne qui vous le puisse mieux enseigner que le Fils de Dieu. Un jeune gentilhomme s'adressa un jour à lui, et lui dit : *Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle?* je vous entends si souvent parler de la béatitude et des grands biens que les saints possèdent dans le ciel, je désire y aller, que dois-je faire pour cela? Il est plus que très-assuré que le Sauveur lui enseigna le vrai chemin, et qu'il n'y en a point d'autre; il lui dit : *Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements;* sondez donc votre cœur, et ne vous flattez pas; voyez votre vie, vous pouvez aisément connaître si vous êtes au chemin du ciel, ou non; assurément, assurément pour y être, il faut garder les commandements de Dieu. Voilà un commandement de Dieu : *Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.* Et vous jurez toujours : le bien de Dieu, Dieu me damne, jamais je ne sorte d'ici ! et même vous jurez pour assurer un mensonge; vous n'êtes pas au chemin du ciel. Voilà un commandement de Dieu, qui vous dit : *Père et mère honoreras*, et vous parlez toujours à votre pauvre mère comme si elle était votre servante. Voilà un commandement de Dieu, qui vous défend les haines, les injustices, les larcins, les impuretés, et vous les commettez toujours; vous n'êtes pas au chemin du ciel. En un mot, imprimez bien avant en votre cœur, et ruminez souvent en votre esprit cette parole de notre Sauveur : *Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements.* Vous les garderez, si vous êtes sage; vous les garderez, si vous êtes résolu d'être sauvé, vous les garderez, si Dieu exauce les prières d'un grand pécheur; car je l'en prie de tout mon cœur, et de nous donner sa sainte bénédiction. *Amen.*

SERMON XIII.

QU'IL NE FAUT PAS DIFFÉRER NOTRE CONVERSION JUSQU'A LA MORT.

Pour le Lundi de la seconde semaine de Carême.

Ego vado et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.
Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.
(JOAN. 3, 21.)

C'EST une grande misère, mais commune à tous les hommes (le seul Homme-Dieu et sa Mère exceptés), d'être conçus en état de péché; c'est une grande misère de vivre en état de péché; mais de mourir en état de péché, c'est la très-grande, très-effroyable et extrême misère. Pour être exempt de la troisième, il faut éviter la seconde, afin de n'être pas frappé de cette malédiction, dont le Sauveur menace les juifs en notre Evangile : *Vous mourrez en votre péché.* Il ne faut pas vivre en état de péché, c'est ce que ne font pas plusieurs chrétiens.

Vous étiez bien éloignée de mourir en état de péché, ô très-sainte Vierge! puisque même vous n'avez pas souffert la mort comme une punition, ni comme une suite du péché; vous n'en aviez point commis, vous n'en aviez point contracté, vous aviez vécu sans péché actuel, vous aviez été conçue sans péché originel; ce n'est donc pas le péché, mais c'est l'amour qui vous a donné la mort : *Fortis ut mors dilectio;* vous êtes morte, non-seulement en l'habitude, en l'acte; mais par l'effort et la douce violence de l'amour de Dieu; c'est l'amour qui a détaché votre âme sainte de votre corps virginal, que nous bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Deus occultans nobis horam nostræ mortis exercet suas perfectiones : 1° Suam potentiam et dominium, 2° Sapientiam, 3° Bonitatem, 4° Providentiam, 5° Justitiam, 6° Misericordiam.

I. PUNCTUM. — Argumenta ex parte Dei : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparationibus, 5° Exemplis.

II. PUNCTUM. — Argumenta ex parte nostrî : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

CONCLUSIO. — Argumenta conglobata contra dilationem conversionis.

EXORDE. — Il n'est rien de plus assuré que la mort; mais il n'est rien de plus incertain que l'heure, le lieu, la manière et les autres circonstances de la mort : *Omnes morimur, et sicut aquæ dilabimur super terram.* C'est une loi qui oblige universellement tous les hommes, sans que personne s'en puisse dispenser; c'est un voyage que nous faisons tous de compagnie; c'est un métier que les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs, les grands et les petits, les rois et les roturiers, exercent tous ensemble en marchant continuellement et s'approchant du tombeau; mais si nous y arriverons tôt ou tard, si nous mourrons de nuit ou de jour, si ce sera en hiver ou en été; dans la ville ou aux champs, sur terre ou sur

mer, tout seuls ou en compagnie, de maladie ou de blessure, d'une mort lente ou d'une mort soudaine, de mort naturelle ou de mort violente, c'est ce qui est incertain; Dieu seul nous le peut révéler, ce qu'il n'a pas coutume de faire; au contraire, il nous dit : *Quâ hora non putatis filius hominis veniet;* en quoi il montre évidemment et il exerce admirablement ses divines perfections, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa providence, sa justice et sa miséricorde.

1° Sa puissance, sa souveraineté, le domaine absolu qu'il a sur nous, qu'il est haut et puissant seigneur : *Vitæ necisque arbiter;* il est maître de notre vie, puisqu'il en dispose comme bon lui semble, il nous la prête : *precario ;* nous ne l'avons de lui que par emprunt et pour autant de temps qu'il lui plaira; à sa première réquisition nous sommes obligés et contraints de la remettre entre ses mains sans pouvoir différer d'un seul moment : *Stulte, hâc nocte repetent animam tuam.*

2° Sa sagesse, qui, par cette incertitude, augmente les mérites des âmes courageuses, et réprime l'audace des téméraires. Si saint Paul eût été assuré de ne mourir que la trente-cinquième année après sa conversion, il n'eût point eu de gloire, ni de mérite de s'exposer, comme il a fait, aux dangers de la mort, qu'il eût su certainement ne lui pouvoir arriver de longtemps; il n'eût pu dire aux Corinthiens pour preuve de son apostolat et de sa charité désintéressée : *Periculis fluminum, periculis latronum, periculis in civitate, periculis in mari* (2. Cor. 11, 26). Et dites-en de même des saints martyrs et des autres personnes généreuses qui ont travaillé à la conquête du ciel par le mépris de la mort. Les scélérats au contraire eussent vécu en désespérés; ils se fussent vengés de leurs ennemis, ils eussent commis mille méchancetés, s'ils eussent su que l'heure de leur mort eût été prochaine et inévitable.

3° Sa bonté et l'amour qu'il a pour les hommes, en ce que plusieurs de ceux qui pratiquent maintenant la vertu de peur d'être pressés par la brièveté du temps, eussent différé leurs bonnes œuvres jusqu'à la dernière année, ou au dernier moment de leur vie, dit saint Augustin (*in Psal.* 33). Vous avez la volonté de vivre saintement le reste de votre vie, vous pensez qu'elle durera encore trente ou quarante ans, vous avez le mérite de la bonne volonté, qui a pour objet une si longue suite de belles actions. Si vous saviez que vous ne devez plus vivre que trois ans, votre bonne volonté n'aurait pour objet actuel que des actions vertueuses de trois ans.

4° Cette incertitude de notre mort sert aussi à sa providence, à l'accomplissement de ses desseins et à l'utilité de son Eglise. Si ce bon ecclésiastique savait qu'il n'a plus que trois ans à vivre, il refuserait l'évêché qu'on lui présente; il aimerait mieux se faire chartreux pour se disposer à la mort, et le diocèse serait privé du fruit qu'il fera en ces trois années. Si ce curé savait assurément qu'il doit mourir dans six mois, il résignerait son bénéfice à son neveu, qui en est indigne; au lieu que, par sa mort inopinée, la providence de Dieu y en met un autre qui s'acquittera bien de son devoir et convertira beaucoup d'âmes.

5° Il exerce sa justice, dit saint Prosper [1], en punition du péché du premier homme. La justice de Dieu a condamné tous les hommes à être mortels, en tout temps et à chaque moment, pendant cette vie. Or, si nous étions assurés de vivre une année, ou un mois, nous nous pourrions vanter d'être immortels, au moins pour ce mois, ou pour cette année : *Secundùm aliquem modum immortalis homo dici posset, si esset aliquod tempus intra quod mori non omninò posset.*

6° *Misericordia ei est, quod nesciat homo quando moriatur. Latet ultimus dies ut observentur omnes dies* (S. Aug., homil. 13, ex. 50).

Ex utroque homines periclitantur, et sperando, et desperando : Propter eos, qui desperando periclitantur, proposuit indulgentiæ portum ; propter eos qui spe periclitantur et dilationibus illudunturur, fecit diem mortis incertum [2]. Les hommes s'exposent à perdre leur salut en l'une de ces deux manières, ou en espérant trop, ou en désespérant. Pour ceux qui sont dans le danger du désespoir, Dieu a établi le port et l'asile de la pénitence ; pour ceux qui espèrent trop, et qui diffèrent leur pénitence, Dieu a voulu que l'heure de la mort leur fût incertaine.

Premier point. — 1° Vous me direz : La mort soudaine n'arrive pas à tout le monde, j'espère n'en être pas surpris ; je mourrai de maladie au milieu de mes gens, après avoir reçu tous les sacrements ; vous n'en savez rien. Mais je veux que la chose arrive comme vous le croyez ; si vous ne vous préparez et si vous ne faites pénitence, vous serez dans la même catégorie que ceux qui meurent de mort soudaine. Ecoutez l'Evangile (Luc. 13, 1) : Le Fils de Dieu prêchant au peuple, quelques-uns l'interrompirent pour lui dire une nouvelle : Maître, savez-vous bien une histoire tragique qui est arrivée? Pilate a fait égorger certains Galiléens au milieu de leurs sacrifices. Il leur répondit : *Dico vobis : nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

Ne vous souvenez-vous pas de ceux qui moururent soudainement étant accablés sous les ruines d'une tour qui tomba sur eux? *Dico vobis : nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

Si on vous demande : Ceux qui meurent soudainement sont-ils sauvés? vous répondez : Il est fort douteux, peut-être étaient-ils en bon état, peut-être que non. Jésus dit qu'il en est de même de ceux qui ne font pas pénitence. Si vous me demandez : Ceux qui persévèrent au péché jusqu'à la dernière maladie, sont-ils sauvés? Je réponds, peut-être que oui, peut-être que non ; ils sont en grand danger ; ils ne peuvent être sauvés sans une vraie repentance ; c'est à Dieu seul de la donner, il ne la doit à personne, il ne l'a promise à personne ; il l'a refusée à plusieurs, il menace souvent de la refuser à ceux qui méprisent ses avertissements, parce qu'ils méritent d'en être privés? *Quorum finis erit secundùm opera eorum* (2.

[1] Lib. 2 de vocatione gentium, cap. 8, inter opera divi Ambros.

[2] S. Aug., tract. 3 in Joan. in finem, idem repetit, homil. 27, ex. 50, sub finem.

Cor. 11, 15), et le Psalmiste dit : *Virum injustum mala capient in interitu :* L'homme injuste sera accablé de maux à sa mort : *Cor durum male habebit in novissimo die :* Tout va mal pour le cœur endurci, quand il est à sa fin.

2° Les saints Pères tiennent le même langage ; saint Cyprien (Epist. *ad Antonium*) dit : *Non meretur habere in morte solatium, qui se non cogitavit moriturum :* Celui-là ne mérite pas d'être consolé, ni secouru dans la mort, qui a toujours vécu comme s'il ne devait jamais mourir. Et saint Augustin dit : *Frustra quæruntur in afflictione præsidia, quæ sæpè fuerunt in pace neglecta :* Quand on est en affliction, comme vous êtes à l'heure de la mort, on n'a pas sujet d'espérer le secours qu'on a méprisé au temps de la prospérité et de la santé.

3° Vous ne vous convertirez jamais, si Dieu ne vous donne une vraie repentance et il ne la donne qu'à ceux pour qui il a bonne volonté. Pourquoi vous la donnera-t-il plutôt à l'heure de votre mort qu'à présent? est-il croyable qu'il aura meilleure volonté pour vous quand vous l'aurez plus offensé? ce qu'il prétend par les grâces et les faveurs qu'il fait aux prédestinés, c'est la gloire et leur sanctification ; s'il vous convertissait à présent, il en serait bien plus glorifié, et vous acquéreriez beaucoup plus de mérites par les bonnes œuvres que vous pratiqueriez le reste de votre vie, au lieu que vous le déshonorez, et que vous vous rendez plus criminels de beaucoup par les péchés que vous commettrez; il y a donc grande apparence que si vous ne vous convertissez à présent, vous le ferez beaucoup moins d'ici à trente ou quarante ans.

Les saints Pères disent que si Dieu permet que les réprouvés tombent de péché en péché, c'est par une juste vengeance et une épouvantable punition : *Mea est ultio ut labatur pes eorum* (Deut. 32, 35). S'il permet quelquefois que les prédestinés tombent en péché, c'est afin que le reste de leur vie, ils soient plus attachés à Dieu, et zélés pour son service, plus débonnaires et plus charitables envers leur prochain, plus humbles et plus fervents en la pratique des bonnes œuvres. Or, vous ne pourrez rien de tout cela, quand vous n'aurez plus que deux ou trois jours à vivre, quand vous serez tout languissant et à demi-mort ; donc s'il vous laisse persévérer au péché jusqu'à cette heure-là, il y a grande apparence que ce n'est pas un effet de sa providence, mais un effet terrible de sa vengeance, et une punition de sa justice.

4° On propose en la jurisprudence une belle question qui fait bien à mon propos. J'ai un héritage qui est au-dessus du vôtre ; il y a en mon fonds une source d'eau vive, dont le ruisseau coule, et se rend en votre fonds : m'est-il permis de détourner cette eau, et l'empêcher de tomber en votre héritage ? et si je le fais, me ferez-vous un procès ? Je ne sais pas ce que les lois et les coutumes de ce pays en décideraient ; mais le droit écrit et les docteurs qui l'ont commenté répondent avec distinction[1] : Ou il y a un canal qui conduit l'eau de mon héritage au vôtre, ou il n'y en a point. S'il y a un canal, je ne dois pas divertir l'eau, ni l'empê-

[1] Antonius Tessaurus, novis decisionibus, decisione 275.

cher de couler en votre fonds, parce que ce conduit est une marque de servitude et un signe que mon fonds est obligé à cette effusion, conformément à la glose, en la loi : *Si cui simplicius, ff. de servitutibus*[1]. Mais s'il n'y a point de conduit, et si l'eau se répand de tous côtés, je puis retenir l'eau en mon fonds ou la faire couler autre part, conformément à la loi première : *Aqua quotidiana et æstiva*, au Digeste[2]. Et par argument de la loi *Fluminum*[3] et de la loi *Si in eo, ff. de aquâ, et aquæ pluviæ arcendæ.*

Il y a en notre Sauveur une vive source de grâce, de grâce sanctifiante et habituelle, de grâce prévenante et actuelle; celle-là est l'eau vive, dont il parlait à la Samaritaine, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. La grâce sanctifiante dérive de lui et se communique infailliblement à tous ceux qui se confessent, et communient ou reçoivent les autres sacrements, avec les dispositions nécessaires, parce qu'il y est engagé de parole, il s'y est obligé par des textes exprès de son Ecriture : *Quorum remiseritis peccata. Qui manducat hunc panem vivet in æternum.*

Les sacrements sont des aqueducs institués tout exprès pour influer cette grâce; mais on ne saurait se bien confesser sans une vraie conversion, sans une repentance surnaturelle, qui doit procéder de Dieu, et Dieu la donne à qui bon lui semble, et il la refuse à qui il lui plaît; parce qu'il ne s'est pas engagé de la donner à personne; il n'y a point de conduit, ni de canal ordinaire qui répande cette grâce efficace.

Un honnête homme de cette ville, noble, illustre, riche, sage, judicieux, avait un paysan à son service; ce valet l'offensa grièvement sans aucun sujet; il lui dit cent injures en bonne compagnie, mais injures piquantes, sensibles, outrageuses tout ce qui se peut. Il commit de grands larcins dans sa maison, il débaucha une de ses filles. Après ces crimes il quitte le service de son maître, il se rend fugitif, craignant de tomber entre les mains de la justice, comme il l'avait bien mérité. Il s'adresse à un bon prêtre, et le prie de faire sa paix, de lui obtenir pardon, et de le réconcilier à son maître. Le gentilhomme eut tant de bonté, qu'il répondit sur l'heure même : Je ferai tout ce qu'il vous plaira; je vous en fais juge; je ne veux point d'autre arbitre que vous; coupez, taillez, disposez-en comme vous voudrez; je tiendrai bien fait tout ce que vous ordonnerez; mais il n'y a point d'apparence de le recevoir à mon service, qu'il n'ait fait quelque satisfaction : ce serait donner main-levée à tous les scélérats, qui pourraient, après cela, commettre tous les jours de semblables attentats. Le Père dit à ce valet : Votre maître veut bien vous pardonner, et vous recevoir en sa maison, mais il veut quelque satisfaction, comme il est plus que juste. Le valet réplique : Et en quel lieu et en quel temps? Comment veut-il que je la fasse? — En sa maison, lui répond le Père, à deux genoux, la tête nue, présentement, et le plus tôt que vous pourrez, pendant que les affronts que vous lui avez faits sont en-

[1] Lib. 8, tit. 1. Digestorum.

[2] Lib. 43, tit. 20; et lib. 39, tit. 3.

[3] § finali. ff. de damno infecto, et ibi Bartol et Cartrens.

core récents, et qu'ils peuvent être réparés en faisant quelque chose pour le service de ses enfants. — Ho! ho! dit le serviteur, mon maître y veut bien des façons! pour moi je n'aime point tant de cérémonies; je ne veux faire autre réparation que de lui demander pardon. Il veut que ce soit en sa maison, à genoux, la tête nue, je la veux faire en ma chambre, couché en mon lit, et je ne la veux faire que d'ici à dix ans. Que pensez-vous de ce valet? qu'en dites-vous? quel conseil donneriez-vous à ce gentilhomme? Monsieur, votre valet est un misérable : il mériterait qu'on le jetât au fond d'une basse-fosse, et qu'on ne l'en retirât que pour le conduire au gibet.

Vous avez offensé Dieu au dernier point, vous l'avez outragé; vous avez blasphémé son saint nom, vous avez séduit ses filles et dérobé les biens de ses serviteurs; on l'a prié de vous pardonner, il a dit aux prêtres : *Quorum remiseritis*, *etc.* Je vous en fais juges; je ne veux point d'autres arbitres que vous; je tiendrai fait tout ce que vous ferez; la moindre satisfaction qu'il me doit faire, c'est de venir ici me demander pardon à genoux, et réparer par de bons services tout le mal qu'il m'a fait. On vous invite à un accommodement si avantageux pour vous; et vous dites : Dieu veut que je retourne à lui, que je me convertisse maintenant; il a bien hâte! je ne suis pas pressé, je le ferai d'ici à dix ans; il veut que cet accommodement se fasse chez lui, dans l'église qui est sa maison et je veux que ce soit en mon logis; il veut que je lui demande pardon à genoux, je veux attendre que je sois couché en mon lit, que je sois malade et infirme, inutile et moribond. Allez, ne donnez-vous pas sujet aux anges de dire que vous êtes un misérable, un perdu, et que vous mériteriez qu'on vous donnât cent coups de barre, et puis qu'on vous mît entre les mains d'un démon, pour punir éternellement une insolence monstrueuse?

5° Ceci est arrivé de notre temps, et je l'ai appris sur le lieu, de ceux qui en ont été les témoins oculaires. Il y a environ vingt-cinq ans qu'un pauvre étranger, passant par Donzenac, pria un prêtre de l'entendre en confession (on a su depuis qu'il était Lorrain, et libraire de profession); le prêtre le refuse, sur je ne sais quel prétexte. De là il s'en va à Brives au procureur du roi, et lui dit : Monsieur, je vous prie de me mettre en prison, parce que je me suis donné au diable, et j'ai toujours ouï dire qu'il n'a point de pouvoir sur ceux qui sont entre les mains de la justice. — Mon ami, lui répond le procureur du roi, vous ne savez ce que c'est que d'être entre les mains de la justice, quand on y est une fois, on n'en sort pas comme on veut. — N'importe, Monsieur, mettez-moi en prison. Le procureur s'imagina que c'était un fou et qu'il s'exposerait à la raillerie du monde, s'il s'amusait davantage à lui parler. Il vit en même temps passer par la rue un bon ecclésiastique, nommé Monsieur Le Comte, confesseur des Ursulines, qu'il appela, et lui dit : Monsieur, je vous prie d'écouter ce bon homme, et d'avoir soin de son âme : mon ami, suivez cet honnête ecclésiastique, et faites de point en point ce qu'il vous dira. Ce prêtre l'ayant entendu, se figura, comme le procureur du roi, qu'il avait l'esprit démonté, et il le congédia. — Ce misérable alla ensuite en

deux communautés religieuses demander un confesseur; en l'une on lui dit que les Pères sont retirés, parce qu'ils se doivent lever à minuit; en l'autre, on le fait parler à un Père, qui le remet au lendemain. — Mais, mon Père, lui dit-il, je me suis donné au diable, et mon terme vient cette nuit. — Allez, recommandez-vous bien à Dieu et à la bonne Vierge, lui dit le Père, qui lui donna un chapelet et le renvoya. Passant dans la place, et y trouvant plusieurs des principaux de la ville, il leur demanda le couvert; l'un deux, ayant pitié de lui, le mena loger en son écurie. Sur la minuit on y entendit un grand bruit, comme de deux personnes qui se colletaient; il sortit de l'écurie, et le lendemain on le trouva pendu comme une éclanche de mouton à un clou de la boucherie. Le diable lui avait coupé le bord de son manteau, dont il se trouva pendu étranglé; on lui fit son procès, qui est au greffe de la ville.

Comment est-ce que cet infortuné a été ainsi rebuté d'un chacun. On peut répondre ce que l'Ecriture dit de Roboam : C'est que Dieu l'avait pris en aversion; et ce que Caïn disait de lui-même : Mon Dieu vous me rejetez de votre face; tous ceux que je rencontrerai me rebuteront.

Si cette histoire vous semble trop nouvelle, pour en apprendre une plus ancienne et tout à fait irréprochable, lisez ce qui est écrit au second livre des Rois, et faites-y les réflexions que saint Chrysostome y a faites (in Psal. 7; 2. Reg. 18).

Absalon était si ambitieux, qu'il ne put attendre la mort de son père pour hériter de sa couronne; il se révolta contre lui et souleva une grande partie du peuple. Le pauvre David fut contraint, pour sauver sa vie, de lui faire donner bataille par son connétable Joab; mais il commanda bien expressément à Joab et à toute son armée, de sauver la vie à son fils Absalon, parce qu'il savait qu'il était en péché mortel, et que le reste du peuple le suivait innocemment, ayant été séduit par ses belles paroles et par ses mensonges. Ce prince infortuné ayant perdu la bataille, prenant la fuite pour éviter le danger d'être fait prisonnier, passa sous un chêne fort épais et y demeura suspendu et attaché par les cheveux. Joab entendant cela, y accourt promptement, et il le perce de trois coups de lance, et comme il respirait encore, dix des gardes de Joab achevèrent de le tuer.

N'est-ce pas un événement étrange et déplorable de voir mourir ce pauvre prince si malheureusement, lui qui était en la fleur et en la vigueur de son âge? Comment n'eut-il pas la force de retenir par la bride le mulet qui le portait, afin qu'il ne le laissât pas ainsi pendu à ce chêne? Comment ne rompit-il pas la branche où ses cheveux étaient entortillés? n'avait-il point d'épée pour couper ses cheveux et se délivrer de ce danger? Comment est-ce que quelqu'un de ses gens ne le suivit pas de près et ne le secourut point en cette extrémité? Comment est-ce que Joab, qui avait été son intime ami, commit-il envers lui une si grande hostilité? Comment est-ce que les paroles de David, qui avait recommandé à ce connétable, avec tant de soin et tant d'affection, d'épargner Absalon, n'eurent point de force sur son esprit : *Custodite mihi puerum Absalon!*

Voyant un soldat qui passait par là, comment ne lui dit-il : Aide-moi en ce rencontre, et je te donnerai une bonne récompense! Voyant venir Joab avec trois lances, comment ne le pria-t-il pas instamment, par l'amitié qu'il lui avait portée, d'avoir pitié de lui et de lui donner quartier? *Non erat dignus misericordiâ ideo non ei fulsit lumen in corde*[1]. Il n'était pas digne de miséricorde, c'est pourquoi Dieu ne lui donna point ses lumières, dirait ici saint Augustin, comme il dit en semblable sujet. L'Ecriture remarque distinctement toutes ces choses, dit saint Chrysostome, pour nous apprendre que rien de tout cela n'arriva par hasard et par un cas fortuit, mais par une conduite particulière de la justice de Dieu, qui voulait punir cet ambitieux de son parricide et de ses autres péchés. Vous vous révoltez contre votre mère, vous la faites mourir de regret; vous rebutez votre femme, quand elle vous veut retirer de vos débauches; vous méprisez les sacrements; vous vous moquez de ceux qui les fréquentent; eh bien! vous serez un jour arrêté; la justice de Dieu permettra que vous mourrez en une conjoncture et rencontre si malheureuse, que ni votre curé, ni votre père spirituel, ni votre mère, ni votre femme, ni vos parents, ni vos amis ne vous pourront assister.

Second point. — 1° Et puis, différant ainsi votre conversion, et grossissant de jour en jour le nombre de vos péchés, ne craignez-vous point qu'ils n'arrivent à leur comble? ne craignez-vous point d'être comme ceux dont saint Paul a dit (1. Thess. 2, 16) : *Ils remplissent la mesure de leurs péchés, parce que la colère de Dieu est sur eux jusqu'à la fin;* comme ce réprouvé, dont il est dit si souvent : *J'endurcirai le cœur de Pharaon;* comme ces obstinés desquels Dieu a dit par le Psalmiste : *J'ai juré en ma colère qu'ils n'entreront point en mon repos.* Ne craignez-vous point d'être ce malheureux à qui il dit par Isaïe : *Je t'ai frappé d'un coup d'ennemi, d'un châtiment cruel! ta blessure est incurable, les remèdes te sont inutiles; je t'ai fait ces choses à cause du grand nombre de tes péchés?* Ne craignez-vous point d'être comme ces juifs, dont il est dit en saint Jean (12, 39), *qu'ils ne pouvaient croire?*

2° Ne craignez-vous point d'être comme Caïn? dont saint Grégoire (lib. 11 *Moral.*, cap. 5) a dit : *Caïn divinâ voce admoneri potuit, et mutari non potuit, quia exigente culpâ malitiæ, jam intùs Deus cor reliquerat, cui foris ad testimonium verba faciebat :* Caïn pouvait bien être averti par la voix de Dieu; mais il ne pouvait être converti, parce qu'en punition de sa malice, Dieu l'avait abandonné intérieurement, encore qu'il lui parlât à l'extérieur pour faire voir son endurcissement.

3° Est-il temps de donner la médecine à un malade, quand il est si languissant, qu'il n'a pas la force de la prendre, et encore moins de la digérer? *Sero medicina paratur cum mala per longas invaluere moras.* La conversion est un retour par lequel l'âme pécheresse, qui s'est éloignée de Dieu, retourne à lui, comme

[1] S. August., Hom. 24. ex. 50, cap. 3.

l'enfant prodigue à son père. Est-il facile de retourner en deux ou trois jours à celui dont on s'est continuellement éloigné par l'espace de plusieurs années.

La gloire du ciel est une moisson : *Quæ seminaverit homo hæc et metet;* c'est un salaire et la récompense des ouvriers qui travaillent bien : *Voca operarios, et redde illis mercedem;* c'est une couronne pour les soldats qui combattent vaillamment : *Non coronabitur nisi qui legitimè certaverit.* Est-il temps de vouloir semer quand il faut moissonner? de se mettre à travailler, quand il faut recevoir le salaire? de se préparer et prendre les armes, quand il faut être couronné? de commencer à bien vivre, quand il faut finir la vie?

Conclusion. — *Consurge, consurge, excutere de pulvere, captiva filia Sion, solve vincula colli tui* (Isai. 52, 2). Pauvre pécheresse, qui êtes assujettie depuis si longtemps sous la tyrannie du péché, sortez de ce mauvais état; levez-vous de cette misère; tirez-vous de ce bourbier; élevez-vous à votre Dieu qui vous tend la main pour vous en retirer; considérez ses divins attributs, et vous connaîtrez quelle folie c'est de persévérer longtemps en état de péché.

Dieu est éternel, vous espérez qu'il vous pardonnera et qu'il vous sauvera. Si cela est ainsi, vous êtes prédestiné. Dieu vous a préparé son royaume dès le commencement des siècles, et vous ne voulez vous y préparer que sur la fin de votre vie; il vous a aimé de toute éternité, et vous ne le voulez aimer qu'en l'arrière-saison de votre âge; il n'a jamais été sans vous vouloir du bien, et vous lui voulez faire du mal, jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus.

Dieu est grand; il ne veut point que les présents qu'on lui fait soient indignes de sa grandeur. Il maudit par Malachie (1, 14), celui qui lui offre des victimes maigres, malades et défectueuses : *Quia rex magnus ego, dicit Dominus, et nomen meum horribile.* N'est-ce pas vous soumettre à cette malédiction, de ne lui réserver que le temps de votre dernière maladie ou de la vieillesse? lorsque vous n'aurez plus ni vigueur, ni force, ni esprit, ni loisir de lui rendre quelque bon service?

Dieu est tout-puissant, il est maître de ses biens, il les donne quand et à qui bon lui semble : *Quærite Dominum dùm inveniri potest.* Si on les refuse quand il les présente, quand on les demande, il a sujet de les refuser.

Il est sage, et sa sagesse dispose de tout suavement, il veut acheminer les créatures à leur dernière fin, mais par des moyens proportionnés à leur naturel.

Les anges qui sont tout esprit, qui ont l'entendement, la volonté et les autres puissances vives, actives, vigoureuses, promptes, perçantes, toutes d'éclair et de lumière, ont achevé et sont arrivés au terme en fort peu de temps. Mais les hommes qui ont une nature corporelle, massive, tardive, pesante, ont besoin de beaucoup de temps, pour achever leur carrière; ils marchent à petit pas au chemin du ciel, comme les pygmées, il leur faut plusieurs jours pour déraciner les mauvaises inclinations de la nature corrompue,

pour y planter de bonnes habitudes, pour pratiquer les vertus, pour acquérir des mérites, et pour se disposer au degré de gloire qui leur est préparé; et vous pensez faire cela en moins de rien, comme si vous étiez un ange, vous qui n'êtes qu'un homme grossier et pesant, et qui aurez alors les forces toutes abattues par les symptômes de la maladie.

Il est bon; c'est donc une grande malice de lui être opposé; c'est une ingratitude bien noire, et bien dénaturée que vous preniez sujet de l'offenser plus longtemps, parce que vous êtes assurés qu'il est infiniment bon.

Il est juste; sa justice demande qu'il prive de ses dons ceux qui ne s'en sont pas voulu servir lorsqu'ils le pouvaient, et que celui qui n'a pas voulu faire le bien quand il le pouvait ne le puisse accomplir quand il voudra, dit saint Augustin (lib. 3 *de Lib.*) : *Illa est justissima pœna peccati, ut amittat unusquisque id quo bene uti noluit, et qui rectum facere cùm posset, noluit, amittat posse cùm velit.*

Il est miséricordieux; il dit : *Nolo mortem peccatoris, sed magis ut convertatur, et vivat.* Notez *vivat*, qu'il vive, quand il a encore assez de vie pour faire pénitence et satisfaire à sa justice.

Il est véritable, et il a dit dans les Proverbes (1, 24) : *Vocavi et renuistis; ego quoque in interitu vestro ridebo.* Je vous ai appelé et vous n'avez pas voulu m'écouter par mépris, et lorsque vous serez à l'article de la mort, je me moquerai pareillement de vous : *Oculi impiorum deficient, et effugium peribit ab eis* (Job. 11, 20). Lorsque les impies perdront la lumière du jour avec la vie, ils ne trouveront aucun asile ouvert pour s'y retirer. *Numquid Deus audiet clamorem ejus cùm venerit super eum angustia? aut poterit in omnipotente delectari? et invocare Deum omni tempore?* Quand le pécheur se trouvera à l'extrémité, pense-t-il que Dieu entende ses cris et ses gémissements? et croit-il se pouvoir détacher pour lors de l'amour des créatures, pour n'aimer que Dieu seul? Il y a un temps pour invoquer Dieu, mais il faut connaître ce temps.

Il est jaloux de son honneur, il ne donne sa gloire à personne; n'est-ce pas lui ôter sa gloire et la transférer à un autre que de faire que son corival, son adversaire, son ennemi juré et capital, se moque de lui, et lui dise : J'aurai le plus beau et le meilleur de la vie de cet homme, le temps présent, certain, commode; vous n'en aurez que les restes et la lie, le temps à venir, incertain, incommode; il me sert quand il est vigoureux et plein de santé; il ne vous servira que quand il sera malade et languissant.

Pauvre âme que vous êtes! à quoi pensez-vous de vouloir demeurer si longtemps sous la cruelle domination d'un si barbare tyran? *Consurge, captiva filia Sion, nescitis quia angelos judicabimus*, dit saint Paul. *Malos utique*, dit Tertullien. Comment pourrez-vous être leur juge après la mort, ayant été leur esclave toute votre vie? Comment les pourrez-vous condamner, ayant été si longtemps leur criminel.

Excutere de pulvere, captiva filia Sion. Si les Turcs, les juifs et les autres infidèles, qui sont hors de l'Eglise, demeurent longtemps en l'esclavage de Satan, ce n'est pas merveille; ils n'ont

point de voie pour s'en affranchir, point de sacrements, qui remettent les péchés; mais vous qui êtes enfants de l'Eglise, où les sacrements sont exposés à tous, si aisés à recevoir, si efficaces à remettre les péchés, que vous demeuriez toute votre vie en la servitude et la possession de Satan. N'est-ce pas une grande négligence de votre salut et une stupidité effroyable?

Solve vincula colli tui. Ne voyez-vous pas que plus vous allez avant, plus vous vous engagez dans les liens de Satan et des mauvaises habitudes? plus vous vous mettez dans l'impossibilité d'en sortir; autant de péchés que vous commettez, sont autant de cordeaux qui grossissent la corde dont vous êtes garrotté. Croyez-moi, rompez courageusement ces liens qui vous attachent à la créature : l'affection à ce jeune homme, la haine contre votre ennemi, la pratique d'usure, ce procès injuste, ou, pour mieux dire, adressez-vous au Fils de Dieu, afin qu'il vous délie par le ministère des prêtres, à qui il a dit : *Quæcumque solveritis.* Qu'il leur dise comme à ses Apôtres : *Solvite eum, et adducite ad me;* afin que vous lui puissiez dire avec le Prophète : *Dirupisti, Domine, vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis. Amen.*

SERMON XIV.

DES DEVOIRS DES PRÊTRES DANS L'ÉGLISE.

Pour le Mardi de la seconde semaine de Carême.

Super cathedram Moïsi sederunt scribæ et pharisæi. Quæcumque dixerint vobis servate et facite.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : observez et faites tout ce qu'ils vous diront.

(MATTH. 23, 2.)

Il est rapporté dans les Chroniques de l'ordre sacré de Saint-François, que ce très-humble et séraphique patriarche, traitant un jour des affaires de son Ordre au consistoire de Rome, fut instamment prié par les cardinaux de leur faire une prédication pour l'édification et la consolation de leurs âmes. Le saint, ne pouvant résister à leur commandement, demanda un peu de temps pour se mettre en oraison et pour recevoir du Fils de Dieu ce qu'il lui plairait de leur communiquer par sa bouche; après sa récollection, étant assis au milieu de l'assemblée, il leur dit précisément ces quatre paroles, et rien davantage : *Domini mei, facite quod scitis :* Messeigneurs, faites ce que vous savez.

Si je n'avais à prêcher qu'aux vénérables ecclésiastiques de cette Eglise et des autres chapitres et communautés de cette ville, ma prédication serait bientôt faite, je n'aurais qu'à dire ces mêmes paroles : *Domini mei, facite quod scitis.* Mais parce que plusieurs prêtres des paroisses circonvoisines, et plusieurs qui le veulent être, me font l'honneur de m'entendre, je me sens obligé de les instruire un peu plus au long et en détail, afin que pas un de mes

auditeurs ne passe le Carême sans avoir reçu les instructions que je lui dois pour le salut de son âme.

Au chapitre 23e de saint Matthieu, d'où est tiré notre Evangile, le Fils de Dieu donne plusieurs malédictions aux docteurs de la loi et aux pharisiens, parce qu'ils ne vivaient pas conformément à la doctrine qu'ils enseignaient et aux fonctions qu'ils exerçaient. Les prêtres de la loi de grâce sont bien plus obligés à la perfection que ceux de la loi ancienne. Ceux-ci n'étaient successeurs que de Moïse et d'Aaron, ils n'offraient que des sacrifices d'animaux, ils jugeaient de la lèpre sans la guérir; ceux-là sont vicaires de Jésus-Christ, sacrifient son corps adorable, guérissent la lèpre du péché.

Je serais trop long et trop ennuyeux si j'entreprenais de parler de ce qu'ils doivent faire en tous lieux. J'aime mieux demeurer où nous sommes, et considérer comme ils se doivent comporter à l'autel, au chœur, au tribunal de la pénitence et aux autres endroits de l'église.

Nous pouvons dire sans erreur que les prêtres ont coopéré à combler les trésors de grâces qui enrichissent votre cœur, ô sainte et bienheureuse Vierge! pour concevoir le Fils de Dieu en vos entrailles immaculées, vous n'avez besoin que du Saint-Esprit qui, par son opération divine, vous rendit féconde pour produire un Homme-Dieu; nulle créature ne se trouva présente à ce mystère, pas même l'ange qui en fut ambassadeur : *Discessit ab eâ angelus;* mais vous avez eu besoin du ministère des prêtres pour recevoir dans votre sein virginal le même corps de Jésus en l'eucharistie après son ascension; puisque les prêtres ont contribué à augmenter le comble des grâces qui vous donnent crédit envers Dieu, employez-les, s'il vous plaît, à intercéder pour eux, nous vous en supplions très-humblement en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Christus sacerdotes separat à populo, et jungit sibi habitatione, amicitiâ, operatione. — II. Undè maledicit ingratis tanti beneficii.

Hic sermo docet quid agere debeat sacerdos in altari, in choro, in tribunali pœnitentiæ, et in aliis locis templi.

I. Punctum. — In altari, ritè celebrare missam : 1° Quoad animam in statu gratiæ; propterea considerandum quid offeratur in missâ quomodo, cui, pro quibus; 2° Quoad corpus, servando exactè cæremonias : (A) Scripturâ, (B) Patribus, (C) Rationibus : prima ex parte Dei, secunda ex parte nostrî, tertia praxi.

II. Punctum. — I. In choro ritè debet recitare officium considerando quibus nominibus vocetur, nempè breviarum, horæ canonicæ, officium divinum. — II. Morale recitandum in statu gratiæ, attentè, reverenter.

III. Punctum.— Quid agere debeat in tribunali confessionis, Paulus docet his verbis: sic nos existimet homo, ut ministros Christi.

IV. Punctum. — In aliis templi locis debet curare ne profanentur; quod probatur : 1° Sensu ecclesiæ, 2° Ratione, 3° Historiâ.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum : *ministerium tuum imple.*

Exorde. — I. *Audite, filii Levi, numquid parum vobis est quod separavit vos Deus Israel ab omni populo et junxit sibi* (Num. 16, 9). Ecoutez, enfants de Lévi, vous semble-t-il que ce soit peu de chose que Dieu vous ait choisis et séparés du reste du peuple et vous ait joints et unis à lui? C'est le saint prophète Moïse qui adresse ces paroles aux prêtres de son temps, et à ceux qui étaient em-

ployés dans le ministère du temple, mais qui peuvent être adressées aux ecclésiastiques de la loi de grâce, plus proprement, sans comparaison, qu'à ceux de la loi mosaïque : *Separavit vos;* en ce moment auquel Dieu vous créa, il voyait dans les trésors inépuisables de sa toute-puissance et de ses divines idées, une infinité de créatures qu'il pouvait produire, comme il vous a créés, il les a laissées dans l'abîme du néant, et vous a choisis pour vous donner l'être, entre tant de créatures auxquelles il a donné l'être : *Separavit vos ;* il vous a choisis pour vous donner un être vivant, raisonnable, excellent, capable de lui, qui est à son image, entre tant de créatures raisonnables qui sont sur terre : *Separavit vos;* il vous a choisis pour vous loger en un pays, au sein de son Eglise, en l'arche du vrai Noé, en la nacelle de saint Pierre et en la voie de salut.

De tant de fidèles qui sont en son Eglise, il vous a séparés : *Separavit vos à populo;* il vous a choisis pour vous élever à une très-haute dignité, pour vous honorer du sacerdoce royal, vous investir d'une puissance divine, vous joindre et unir à lui : *Junxit sibi;* il vous a joints à lui en l'habitation, vous faisant ses voisins. Les rois de Judée tenaient à singulière faveur d'avoir leur palais proche du temple de Jérusalem, et Dieu n'habitait en ce temple qu'en figure et en ombre, non réellement, corporellement, en propre personne, comme il fait dans les nôtres; les maisons ecclésiastiques, les cloîtres des églises cathédrales et collégiales, les cellules des religieux sont ordinairement auprès de l'église où repose Jésus. Ainsi vous êtes comme les gentilshommes de sa chambre : la nuit vous reposez auprès de sa demeure, le jour vous êtes quasi continuellement en sa présence à lui faire la cour, lui tenir compagnie et lui rendre hommage, ou sacrifiant, ou psalmodiant, ou faisant oraison, ou exerçant quelques autres fonctions de sa part. Vous êtes comme saint Raphaël, qui disait de soi et de ses six compagnons : *Ego sum unus ex septem qui astamus ante Dominum* (Tob. 12, 15). Vous êtes les domestiques du vrai Salomon. On peut lui dire de vous avec beaucoup de raison, ce que la reine de Saba disait anciennement : *Beati servi tui qui stant coram te semper* (3. Reg. 10, 8); vous êtes les aînés en l'Eglise, Jésus vous dit comme ce Père de famille disait à son aîné : *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.*

Il dit : *Omnia mea tua sunt;* parce qu'entre les amis toutes choses sont communes et vous êtes les amis de Dieu, les favoris de Dieu, les mignons de Dieu, les hommes de Dieu; c'est ainsi que saint Paul vous appelle : *Tu vero ô homo Dei* (1. Tim. 6, 11)! Vous êtes ses ministres d'état, les officiers de sa couronne, les surintendants de ses finances, les présidents en sa justice, les organes de ses desseins, les hérauts de ses ordonnances. Quand son peuple lui offre quelque chose, il le laisse à votre usage; quand il donne quelque chose à son peuple, c'est par votre ministère. Le roi passa un jour par une petite ville qui est sur la rivière de Seine, et comme c'était un vendredi, le maire et les échevins lui firent présent de quelque beau poisson dans une petite barque d'osier bien travaillée et tout exprès; sitôt qu'il eût reçu et admiré cela, il en

fit présent à son favori qui était auprès de lui. Je me trouvais un peu après en cette même ville, et je vis qu'on ne parlait que du bonheur de ce favori, de l'honneur que le roi lui avait fait, on estimait cette faveur comme une souveraine béatitude. Hélas! pensai-je en moi-même, le monde estime beaucoup peu de chose. Qu'est-ce que cela en comparaison de l'honneur que Dieu fait aux prêtres? Qu'est-ce qu'un roi en comparaison de Dieu? Tout ce qu'on offre en l'église à Dieu, Dieu vous en fait présent, Messieurs; si on lui offre du pain, c'est pour vous; si c'est du vin, c'est pour vous; si c'est de l'argent, c'est pour vous; si on lui donne les dîmes des grains, des fruits, de la laine, des animaux, c'est pour vous; ce n'est pas moi seulement qui pèse la singularité de cette affection, c'est Dieu même qui l'exagère avec beaucoup de paroles, parlant aux lévites, et répétant souvent en un même chapitre (Num. 18, 19) : Je vous ai donné les prémices, je vous ai donné les dîmes, les victimes, les présents que mon peuple m'a offerts : *In usum tuum cedent; primitias dedi tibi, decimas dedi tibi;* comme s'il disait : *Omnia mea tua sunt;* et il ne donne rien à son peuple que par votre entremise. Vous distribuez son précieux corps par l'eucharistie; son esprit, par la confirmation; sa grâce, par l'absolution; ses mérites par les autres sacrements; ses satisfactions par le sacrifice; sa parole par la prédication; son assistance par votre bénédiction. *Junxit sibi :* il vous joint à lui et vous associe en ses plus nobles et excellentes opérations, en la conversion des pécheurs, en la sanctification des âmes, à la production de sa grâce : *Dei adjutores sumus* (1. Cor. 3, 9).

II. Si après tant de faveurs, et tant de témoignages de bienveillance, vous lui refusiez votre amour; si vous ne lui étiez pas fidèles, ne serait-ce pas un malheur déplorable, une ingratitude horrible, un grand sujet d'attirer sur vous sa plus rigoureuse vengeance? L'axiome de philosophie porte : *Optimi corruptio, pessima.* Le commun proverbe dit que du meilleur vin se fait le plus fort vinaigre. L'expérience journalière montre que les amitiés qui dégénèrent en haine sont irréconciliables et mortelles; c'est une chose merveilleuse et en même temps effroyable de voir avec quelle aversion, quel dédain, quel mépris et quelle abomination Dieu parle des prêtres indévots et irréligieux, et non-seulement de leur personne et de leurs vices; mais encore de leurs fonctions et de leurs actions sacerdotales : *Si nolueritis ponere super cor ut detis gloriam nomini meo, maledicam benedictionibus vestris, et maledicam illis* (Malach. 2, 2): Si vous ne vous appliquez pas à me glorifier, je maudirai vos bénédictions; oui, je les maudirai; c'est-à-dire, dit saint Jérôme, les personnes, les maisons et les familles que vous bénirez; ce qui s'entend de ce que les mauvais prêtres bénissent, comme personnes particulières, non comme ministres et députés de l'Eglise. Au texte chaldaïque, il y a : *Maledicam benedictioni vestræ, et execrabor eam :* J'aurai en horreur les ordres qu'on vous a donnés, parce que vous en êtes indignes : *Ecce ego dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum* (*in Hebræo habetur : bis stercus*). Je répandrai sur votre face l'ordure; oui, l'ordure de vos solennités. Et au Nouveau Testament,

il ne donne point si souvent sa malédiction à personne qu'aux docteurs de la loi et aux pharisiens; en un seul chapitre, qui est le 23e de saint Matthieu, il leur dit plus souvent : *Malheur à vous!* qu'il ne le dit en tout l'Evangile à tout le reste des hommes.

Pour n'être pas ingrats de ces faveurs que le Fils de Dieu nous a faites, et pour nous garantir de ces menaces, il est à propos de considérer comment il nous faut comporter à l'autel, au chœur, au confessionnal et aux autres endroits de l'église, et les raisons qui nous obligent à y faire notre devoir.

Premier point. — 1° A l'autel; nous y célébrons le très-adorable sacrifice de la messe. Dans le saint Canon, il y a une belle parole à laquelle peu de gens font réflexion. Avant ces mots : *Communicantes, et memoriam venerantes*, il y a en titre : Infra actionem, ou selon les anciens Missels : *Intra actionem.* Cela est mis pour réveiller l'attention du célébrant, c'est-à-dire, que dès lors il entre plus particulièremeut en la célébration, qui s'appelle *action par excellence*, parce que c'est la plus noble, la plus sainte, la plus sérieuse, la plus divine action que nous puissions faire en notre vie. C'est ce que vous avouerez, si vous en considérez avec moi cinq circonstances, savoir : ce qui est offert, comment il est offert, à qui il est offert, par qui il est offert, pour qui il est offert.

Ce qui est offert, c'est le plus riche, le plus précieux et le plus agréable présent qu'on ait jamais fait et qu'on puisse faire à la Majesté divine, c'est le corps et le sang adorable de son Fils bien-aimé, qui est le miroir de sa complaisance, les délices de son cœur, l'objet de ses plus tendres amours, et comme il le nomme, *le Fils de sa dilection.*

Ce serait un grand dommage, si une oblation si excellente était infectée de quelque circonstance vicieuse. Quand le jardinier du roi lui porte des poires de bon-chrétien ou d'autres fruits de son jardin, s'ils sont dans un panier d'osier, et s'il ne sait pas bien faire les compliments de la cour, on ne s'en étonne pas, on ne le trouve point étrange; ce qu'il offre est peu de chose, le panier dont il se sert pour faire ce présent est peu de chose, celui qui l'offre est peu de chose.

Mais si une province ou un royaume offrait à sa Majesté une couronne d'or, enrichie de diamants ou d'autres pierreries, comme une reconnaissance de sa souveraineté; si on la lui portait dans un panier d'osier, et que celui qui la présenterait fût tout déchiré, incivil et décontenancé, on se rendrait ridicule. Pour présenter une couronne d'or, il faut pour le moins qu'elle soit dans un bassin d'argent, et on choisit, pour la porter au roi, le plus noble, le plus adroit, le plus poli, le mieux fait, et le mieux couvert qu'on peut trouver. Quand nous offrons à Dieu des prières, des aumônes ou d'autres bonnes œuvres, ce sont des fruits de bon-chrétien que le jardin de notre cœur a produits par les influences et bénédictions de sa grâce. S'il y a quelques manquements et quelques imperfections en telles œuvres, on les excuse plus aisément, il n'y a pas si grand dommage. Mais quand nous offrons à Dieu le corps adorable de Jésus, qui est uni à la Divinité, enrichi de pierreries et des

avantages de la gloire, c'est une couronne très-précieuse que nous offrons au Père éternel, pour reconnaître publiquement et à la face du ciel et de la terre la puissance souveraine qu'il a sur toutes les créatures, et même sur son Fils Homme-Dieu. Ce serait une grande indiscrétion de faire de mauvaise grâce un si riche présent en un cœur de terre et de boue, avec des mains souillées d'iniquité; ce serait en quelque façon démentir la parole de Dieu, et ôter à l'Eglise catholique une des plus authentiques preuves dont elle se sert contre les hérétiques, pour établir la créance du sacrifice de la messe.

Le concile de Trente et les théologiens, pour montrer qu'en la loi nouvelle il y a un autre sacrifice que celui de la croix, citent le chapitre premier de Malachie, où Dieu dit : *Mon nom est grand parmi les nations, on sacrifie en tout lieu depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et on offre à mon nom une oblation pure et nette.* Le sacrifice de la croix ne s'est offert que sur le Calvaire; Dieu prédit ici une oblation qui se devait faire par tout le monde. Mais si nous disons la messe en mauvais état, nous affaiblissons la force de cet argument, et nous agissons contre cette prophétie, nous sommes cause qu'elle ne s'accomplit qu'en un sens. Il dit : *Oblatio munda.* Ce mot d'*oblation* signifie deux choses : il signifie la victime et l'action par laquelle on l'offre; si nous commettons un péché mortel en disant la messe, la victime est très-pure et agréable, mais l'action est impure et désagréable à Dieu; nous lui donnons sujet de dire : *Offertur nomini meo oblatio immunda : ad vos ô sacerdotes qui despicitis me offertis super altare meum panem pollutum* (Malach. 1, 6). Sur quoi saint Jérôme dit : *Polluimus panem, id est corpus Christi, quando indignè accedimus ad altare.* On offre à mon saint nom une oblation impure, c'est aux mauvais prêtres que je fais ce reproche; vous me méprisez, et vous offrez sur mon autel une oblation impure; nous souillons le pain du sacrifice quand nous nous approchons de l'autel en mauvais état, dit saint Jérôme.

Nous offrons la même victime qui fut offerte sur la croix; il n'y a de différence qu'en la manière. Mais la manière dont nous l'offrons est si noble, si excellente, et, si je l'ose dire, plus honorable à Dieu, qu'au sacrifice de la croix. Sur la croix, ce fut un sacrifice sanglant; à l'autel, un sacrifice non sanglant; sur la croix, Jésus fut immolé avec cruauté; sur l'autel, sans cruauté : ἀθύτως θυόμενος, comme parle le premier concile de Nicée. Mais nous détruisons en quelque façon cette circonstance de notre sacrifice, quand nous disons la messe en mauvais état; Jésus y veut être immolé sans cruauté, et nous commettons contre lui la plus sanglante et la plus barbare cruauté qui se puisse commettre; nous lui donnons sujet, s'il en était capable, d'une douleur plus cuisante et plus sensible à son cœur que celle qu'il souffrit en son corps sur la croix. Il est immolé en la messe d'une façon non sanglante, mais par un vrai holocauste, par un holocauste, si j'ose encore ainsi parler, plus parfait, plus achevé et plus accompli que sur le calvaire. L'holocauste s'appelait ainsi, parce que la victime y était toute brûlée, toute consumée et réduite en cendres, et celui qui l'offrait protestait par cette cérémonie qu'il était obligé de se con-

sumer et de s'anéantir pour l'amour de Dieu, et qu'il était prêt à le faire si Dieu le désirait ainsi. Sur la croix, l'Homme-Dieu perdit la vie, mais il ne perdit pas entièrement l'être. Il ne fut pas anéanti : les deux parties de son humanité demeurèrent en leur entier, subsistantes en la Divinité, l'âme dans les limbes, le corps dans le sépulcre.

Mais en la messe, il est anéanti en quelque façon par la consomption de l'hostie ; quand les espèces sont consommées, il perd l'être qu'il avait ici, être réel, vrai, actuel, sacramentel ; il est tellement anéanti, que s'il n'était pas dans le ciel, ni ailleurs, quand il cesse d'être en ce sacrement par la consomption des accidents, il ne serait plus du tout, il serait absolument réduit au néant ; et nous l'offrons ainsi par un parfait holocauste, pour protester devant Dieu, et à la face de l'Eglise, que nous nous sacrifions ainsi intérieurement de volonté et d'affection ; car, comme a dit saint Augustin, le sacrifice extérieur est un sacrement, c'est-à-dire un signe sensible et externe du sacrifice intérieur. Quand on offrait un agneau, ou autre animal, et maintenant quand on offre le corps de Jésus, nous protestons que nous sommes disposés de bon cœur à sacrifier notre être, notre âme, notre corps, notre volonté et notre affection pour la gloire de Dieu. Si donc, en disant la messe, nous avons quelque affection volontaire et délibérée, contraire à la volonté de Dieu, notre sacrifice est un faux signe, en tant qu'il vient de nous ; c'est une vraie hypocrisie, une pure momerie ; c'est comme si quelqu'un levant les armes contre le roi, disait à Sa Majesté : Je suis votre très-fidèle et très-obéissant serviteur. N'est-ce pas mentir à Dieu, et se moquer de lui, de dire à l'autel : *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ*, et avoir volonté de se révolter contre lui par un péché mortel qui le désoblige infiniment ?

N'est-ce pas un grand mal de mentir à Dieu et de faire une fausse oblation à une Majesté si haute, si noble, si excellente, si digne d'être honorée en tout temps, en tout lieu, en toute occasion ? Quand nous aurions des duretés aux genoux et aux coudes pour avoir été continuellement prosternés comme sainte Emilienne et sainte Tarsille ; quand nous nous mettrions à genoux cent fois par jour, comme saint Barthélemy ; quand nous ferions tous les jours douze cents profondes inclinations pour adorer Dieu, comme saint Siméon Stylite, nous ne ferions pas la centième, pas la millième partie de notre devoir ; à plus forte raison, nous ne saurions apporter trop de soin à bien offrir le sacrifice, qui seul est proprement le culte souverain. Les autres services que nous lui rendons en l'église, ou ailleurs, nous les rendons aussi à d'autres, quoique en un degré inférieur ; nous prions Dieu en l'église, nous y chantons ses louanges, nous y prions aussi les saints, disant les litanies, nous y chantons leurs louanges, nous aimons et honorons Dieu et les saints aussi : *Mihi autem nimis honorati sunt amici tui Deus.* Mais la messe ne se dit qu'à Dieu seul, le sacrifice est un culte de latrie, un hommage souverain qui ne se rend jamais et ne se peut rendre à d'autres qu'à Dieu. Le prêtre est consacré tout exprès pour lui faire cette offrande au nom de tous les hommes ; saint

Paul, décrivant un prêtre, dit que c'est un homme choisi entre les autres pour traiter avec Dieu et lui offrir des sacrifices pour les hommes : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia* (Hebr. 5, 1). Et écrivant à Timothée, et décrivant les intentions pour lesquelles on offre le sacrifice, il dit qu'on le doit faire pour tous les hommes, c'est-à-dire au lieu de tous les hommes, à leur défaut, et en leur nom. Nous sommes députés de Jésus-Christ et de l'Eglise, et envoyés au Père éternel pour l'adorer et lui rendre hommage pour tous les hommes, le remercier des biens qu'il leur a faits, l'apaiser et lui demander pardon de leurs péchés, obtenir de lui les grâces spirituelles et temporelles qui leur sont nécessaires, et pour suppléer au manquement de ceux qui ne lui rendent pas ces devoirs. Quel déplorable malheur serait-ce, si au lieu de le faire, nous étions si malavisés que de dire la messe en mauvais état, et par ce moyen déshonorer la majesté de Dieu au dernier point, enflammer horriblement sa colère, et attirer sa malédiction et sa juste vengeance sur nous? Le prêtre qui va à l'autel en péché mortel, ne tremble-t-il point quand il commence la messe par ces paroles : *Judica me, Deus :* Seigneur, condamnez-moi? Oui, il vous condamnera, n'en doutez pas; car son Apôtre vous crie : *Celui qui mange ce pain, et boit ce calice indignement, mange sa propre condamnation.* Vous avez tantôt entendu avec quelle horreur Dieu parle des mauvais prêtres. Ecoutez maintenant comment il parle de leurs sacrifices quand ils se font avec sacrilége : Quand vous me sacrifiez un bœuf, j'en fais aussi peu d'état que si vous assommiez un homme; et quand vous m'offrez une autre victime, j'en fais aussi peu d'estime, que si vous cassiez la tête à un chien : *Qui immolat bovem quasi qui interficiat virum ; qui mactat pecus quasi qui excerebret canem ; hæc omnia elegerunt in viis suis, et in abominationibus suis anima eorum delectata est* (Isa. 66, 3). Pensez ce qu'il dit de nos dévotions, quand elles sont faites avec sacrilége; ce n'est pas que notre sacrifice ne lui soit très-agréable, en tant qu'il lui est offert de la part de son Fils et de l'Eglise; mais en tant qu'il lui est offert de la part d'un mauvais prêtre, il a cette oblation en horreur et abomination.

2° (A) Or, le Fils de Dieu ne désire pas seulement de vous une grande pureté de conscience, et une piété intérieure pour célébrer ce grand mystère; il demande encore une exactitude et une ponctualité extérieure à garder les cérémonies que les ordonnances de l'Eglise nous prescrivent par les rubriques. Ecoutez ce que Dieu disait de celles qu'il voulait être gardées dans les sacrifices de la loi mosaïque. Il dit que si quelqu'un par ignorance, ou par inadvertance, commet quelque faute contre les cérémonies en ce qui est du sacrifice, pour expier son péché, il sera obligé d'offrir un mouton sans tache : *Anima si prævaricans cæremonias per errorem in his quæ sanctificata sunt Domino peccaverit, offeret pro delicto suo arietem immaculatum* (Levit. 5, 15). Il dit : Si on la fait par ignorance, *per errorem;* car si on l'avait fait de propos délibéré, les interprètes remarquent qu'on était puni de mort, comme on le voit au chapitre 15e des Nombres, versets 25 et 30, et

par les exemples de Nadab, d'Abiu, d'Osa et autres (Cornelius à Lapide, *in hunc locum*).

Les cérémonies du très-auguste sacrifice de la messe sont de plus grande importance, sans comparaison, que celles des anciens holocaustes; c'est notre Sauveur qui les a instituées, ou par soi-même immédiatement, ou par l'entremise de ses apôtres et de leurs successeurs auxquels il a dit : *Enseignez toutes les nations; qui vous écoute, m'écoute.*

(B) Vous êtes établis évêques pour gouverner l'Eglise (Act. 20, 28) : car Tertullien, saint Basile et saint Chrysostome nous enseignent que tout ce que le Fils de Dieu a ordonné en l'Eglise n'est pas en l'Ecriture sainte; nous en avons reçu une bonne partie par tradition, puisque saint Paul (2. Thessal. 2, 14) disait : *Retenez les traditions et enseignements de paroles que vous avez appris.* Le Fils de Dieu les enseigna pendant les quarante jours qu'il demeura en ce monde depuis sa résurrection jusqu'à son ascension, apparaissant à ses disciples (Act. 1, 3), et leur parlant du royaume de Dieu, comme dit saint Luc.

(C) *Ex parte Dei.* — Et c'est un puissant motif qui nous doit émouvoir à les bien pratiquer, sachant qu'elles ont été instituées par le Fils de Dieu immédiatement, ou par le Saint-Esprit qui inspire et gouverne l'Eglise. Si Dieu nous avait laissé à la seule conduite de nos pensées, comme les hommes en la loi de nature, sans nous avoir déclaré comment il veut être servi, nous serions toujours en peine; telle action l'honore-t-elle? approuve-t-il telle cérémonie? mais si nous gardons bien les rubriques, nous sommes assurés que nous ne faisons pas un clin d'œil, un petit mouvement du doigt qui ne lui soit agréable.

L'Eglise a sujet de dire ce que Moïse disait au peuple : Y a-t-il au monde aucune nation, pour célèbre qu'elle soit, qui ait de saintes cérémonies, comme celles que je vous propose : *Quæ est alia gens sic inclyta ut habeat cæremonias justaque judicia quæ ego propono vobis* (Deut. 4, 8)? Si nous regardons de bien près, nous verrons que par ces cérémonies, nous rendons hommage aux principales perfections de Dieu, et nous les honorons presque par toutes les parties de notre corps; nous honorons l'unité d'essence qui est entre les personnes divines, quand nous joignons les mains, disant : *In unitate Spiritus Sancti;* la providence de Dieu, quand nous élevons les yeux vers le ciel; sa puissance et son éternité par notre bouche, quand nous disons : *Omnipotens sempiterne Deus;* sa miséricorde, quand nous l'implorons frappant notre poitrine; sa grandeur et sa souveraineté, lorsque nous fléchissons les genoux.

Ex parte nostri. — Et ces devoirs sont très-justes et très-raisonnables; car, comme nous sommes composés de corps et d'âme, et que nous les avons reçus tous deux de Dieu, et que le Sauveur les a rachetés tous deux, il est juste et raisonnable qu'ils soient employés à son service : *Placendum est Divinis oculis etiam habitu corporis* (S. Cypr., *in expositione orat. dominicæ*).

Quand ces cérémonies extérieures sont pratiquées avec disposition, elles conservent et augmentent la dévotion intérieure; elles sont

aux sacrifices ce que les feuilles sont à l'arbre, elles lui servent d'ornement, de parure et d'embellissement; elles jettent dans l'esprit du peuple des sentiments de respect, d'estime, d'honneur et de vénération envers nos mystères; et même si nous avions soin de les expliquer au prône; ou au catéchisme, les fidèles en tireraient de grandes instructions pour le service de Dieu, et pour la conduite de leur vie.

Or, comme on dit en théologie que tous les commandements de Dieu sont négatifs et affirmatifs tout ensemble, c'est-à-dire qu'ils défendent quelques choses, et en commandent d'autres : ainsi, pour bien garder les rubriques du Missel, il y a des choses qui sont à éviter et d'autres à pratiquer. Ce qui est à éviter, c'est tout ce qui n'est pas prescrit ni ordonné par les rubriques, et principalement tout ce qui peut ressentir l'irrévérence, l'indévotion et le manquement de respect, comme égarer la vue, se hâter pour avoir bientôt fait, se fâcher ou parler rudement quand quelque chose manque, avoir des chasubles déchirées, des aubes et autres linges sales, faire des contenances immodestes. Nous pouvons dire, sans danger de mentir, qu'il est plus nécessaire, pour l'édification du peuple, d'éviter, en disant la messe, l'immortification de la vue et autres immodesties, que de garder exactement les cérémonies prescrites; car si nous manquons de dire quelque oraison, de faire quelque signe de croix, ou génuflexion, le peuple ne s'en aperçoit pas si aisément, il n'en est pas mal édifié; mais si nous avons la vue égarée, si nous faisons les génuflexions à la hâte, les signes de croix et autres cérémonies avec indécence et par manière d'acquit, le peuple le remarque aisément, s'accoutume à considérer la messe comme une chose profane ou indifférente et de petite conséquence.

Praxi. — Nous éviterons ces inconvénients, si nous célébrons ces grands mystères avec un esprit de piété et de dévotion, avec les sentiments et dispositions intérieures, dont ces cérémonies sont les effets et les signes. Par exemple, il est bon de dire le *Confiteor*, en frappant notre poitrine avec vive repentance et componction de nos péchés; *Gloria in excelsis*, avec zèle de la gloire de Dieu; *Gratias agamus*, avec reconnaissance de ses bienfaits; en disant *Sanctus*, *Sanctus*, adorer la sainteté de Dieu, faire les génuflexions avec profonde humiliation de cœur; dire : *Agnus Dei, miserere nobis*, avec sentiment de notre misère; *Domine, non sum dignus*, avec sentiment de notre indignité. Quand nous disons le *Credo*, exercer des actes de foi; quand nous lisons l'Epître ou l'Evangile, écouter Dieu qui nous parle, et ainsi des autres; autrement ces cérémonies ne sont de notre part que de pures cérémonies, des actions creuses, un beau semblant de dévotion, des fantômes et un masque de piété, belles feuilles et point de fruit, semblables à ce figuier à qui notre Sauveur donna malédiction.

Nous avons autrefois considéré que ces cérémonies de la messe sont principalement instituées pour représenter la mort et la passion du Fils de Dieu, et nous en faire ressouvenir en suite de ce commandement : *Faites ceci en mémoire de moi.* Ce que saint Paul explique, disant : Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. Or, saint

Basile nous apprend que ce souvenir ne doit pas être un souvenir purement spéculatif, sec, stérile et inefficace, mais un souvenir plein d'amour et compatissant avec tendresse, avec désir de l'imiter, avec obligation de mourir au péché, au monde, à nous-mêmes. Voici les paroles remarquables de ce grand docteur, l'oracle de l'Eglise grecque et le patriarche de tous les religieux de l'Orient :

« Si quelqu'un communie sans renouveler une mémoire éternelle » de celui qui est mort et ressuscité pour nous, en n'imitant pas » l'obéissance du Sauveur jusqu'à la mort, et sans regarder aux » yeux de Dieu et de Jésus-Christ, ce précepte que nous avons » reçu de l'Apôtre, lorsqu'il a dit : La charité de Jésus-Christ nous » presse; jugeant que si un seul est mort pour tous, il faut donc » aussi que tous soient morts, et un seul est mort pour tous, afin » que ceux qui vivent, ne vivent point pour eux, mais pour celui » qui est mort et ressuscité pour eux, la communion lui est inutile, » selon cette parole de Jésus-Christ : *La chair ne sert de rien;* et » non-seulement la communion lui est inutile, mais outre cela il » attire sa condamnation sur lui, puisque l'Apôtre nous assure que » celui qui mange cette chair et boit ce sang indignement, mange » et boit sa condamnation; que non-seulement celui qui s'approche » du Saint des saints dans l'impureté du corps et de l'esprit, attire » sur soi une horrible condamnation, et se rend coupable du corps » et du sang de Jésus-Christ; mais encore celui qui mange le corps » et boit le sang du Seigneur, négligemment et inutilement, parce » qu'il ne le fait pas en mémoire de celui qui est mort et ressuscité » pour nous, et qu'il ne garde pas cette parole de l'Apôtre : La » charité de Jésus-Christ nous presse; et ce qui suit, que celui qui » rend inutile un bien si grand et infini, qu'il reçoit sans y faire » réflexion et sans aucun fruit, est digne, pour sa négligence, du » même supplice dont l'Evangile menace ce serviteur paresseux, » qui avait conservé son talent tout entier, sans en avoir fait aucun » usage; et enfin, que celui qui scandalise son frère par une » viande dont il mange devant lui, perd la charité, selon saint » Paul, sans laquelle les plus grands dons de Dieu et les plus » grandes actions ne servent de rien. On doit dire la même chose » avec bien plus de raison de celui qui ose manger le corps et boire » le sang de Jésus-Christ, sans en tirer aucun effet et aucun fruit, » et qui afflige le Saint-Esprit par cette hardiesse, s'approchant du » Fils de Dieu, sans cette charité qui le presserait de croire, qu'il » ne vit pas pour lui, mais pour celui qui est mort et ressuscité » pour nous. » Jusqu'ici sont les paroles de saint Basile[1], c'est avoir assez considéré le prêtre à l'autel, voyons-le présentement au chœur.

Deuxième point. — I. Pour bien célébrer la sainte messe, il importe plus qu'on ne pense de bien dire l'office divin, qui en est le précurseur et le préparatif. L'Eglise a donné trois noms à ce devoir des ecclésiastiques, qui nous fournissent plusieurs belles

[1] Lib. *de Baptismo*, cap. 4.

instructions. Premièrement, elle l'appelle *Bréviaire*, parce que ce n'est qu'un précis et comme un abrégé de cette longue psalmodie, de ces grandes prières qui se faisaient autrefois en l'Eglise, quand les ecclésiastiques étaient plus fervents dans la dévotion et dans l'amour de Dieu. Nous avons coutume de dire peu et bon. Eh bien! puisque nous faisons fort peu de prières en comparaison de ces anciens, il faut qu'elles soient bonnes et bien faites. L'attention et la dévotion qui étaient répandues dans leur office de si longue durée, doivent être recueillies et ramassées en la brièveté du nôtre; et par conséquent elles doivent être plus grandes, plus vigoureuses, plus ardentes : *Virtus unita est fortior quàm dispersa.*

En second lieu, on l'appelle *Heures canoniales*, c'est-à-dire régulières, réglées, parce que l'office se dit à certaines heures déterminées et ordonnées de l'Eglise. Il y en a sept, peut-être en reconnaissance et en action de grâces des sept dons du Saint-Esprit que Jésus a mérités et communiqués à son Epouse; des sept vertus surnaturelles qu'il répand en nos cœurs avec sa grâce, trois théologales et quatre cardinales; des sept demandes qu'il nous a enseignées en l'Oraison dominicale; des sept sacrements qu'il a institués pour notre sanctification; en suite de cette parole : *Septies in die laudem dixi tibi.*

Heures régulières, parce qu'il les faut dire en tel temps, en tel habit, tel geste, telle contenance, telle cérémonie, telle disposition d'esprit et de corps, que l'Eglise a réglés; quand nous y manquons, nous sommes déréglés; ce ne sont plus heures canoniales, au contraire, elles sont irrégulières.

Mais le plus auguste nom que cet exercice a mérité et obtenu en l'Eglise, c'est le nom d'*office divin.* Il est divin pour trois principales raisons. En premier lieu, parce que Dieu en est l'auteur. C'est le Saint-Esprit qui a dicté ce que nous y disons. La plus grande partie de ce qui est dans le Bréviaire est emprunté de l'Ecriture sainte ou des livres des saints Pères.

Quant à l'Ecriture sainte, saint Paul (2. Tim. 3, 16) dit : *Omnis Scriptura divinitus inspirata est.* Quant aux livres des saints Pères, saint Pierre (2. Petr. 1, 21) dit : *Spiritu Sancto inspirati locuti sunt Sancti.*

Et ce nous est un grand bonheur et un sujet de grande consolation de savoir que nous louons Dieu par des paroles émanées de sa bouche et dictées de sa part, et par conséquent dignes de lui, et qui ne peuvent manquer de lui être agréables. Ce nous est une singulière faveur qu'il daigne nous dire : *Ecce posui verba mea in ore tuo :* Que nous lui puissions dire comme les enfants de Jacob disaient à Joseph leur frère : Votre père nous a envoyés à vous, pour vous dire ces paroles de sa part : *Præcepit nobis ut hæc tibi verbis illius diceremus* (Genes. 50, 16). Si nous devions haranguer en présence d'un prince ou d'une cour de parlement, et qu'un célèbre orateur nous dictât une harangue bien faite et fort éloquente, nous en serions ravis et il nous obligerait grandement. Nous devons parler tous les jours à une Majesté infinie, et célébrer ses éloges; le Saint-Esprit ne nous a-t-il pas obligés au dernier point de composer ce panégyrique, de nous le dicter, de nous le mettre

en la bouche, de nous l'approprier comme si nous-mêmes nous l'avions composé? S'il ne l'avait fait, nous serions toujours en peine de trouver des paroles et des conceptions pour louer dignement notre Dieu; nous serions en danger de proférer des impertinences au lieu de chanter ses louanges, de l'offenser au lieu de lui agréer.

Voyez comme on est en peine quand on doit écrire à un grand, ou haranguer devant lui; quand on ne sait pas ses qualités, comme on est curieux de s'en informer, comme on demande en quels termes on lui doit écrire ou parler, s'il faut dire à Votre Altesse, ou Votre Excellence, ou Votre Grandeur? Si on disait l'un pour l'autre, au lieu d'être bien reçu, on serait moqué et disgracié. Nous devons célébrer les éloges d'une Majesté infinie, il le faut bien faire, ou ne pas s'en mêler. Si nous le faisons en des termes qui soient indignes de ses mérites, au lieu de le louer nous le déshonorons : *Laudate eum secundùm multitudinem magnitudinis ejus.* Quelle apparence que parmi les hommes qui ne sont que des vers de terre, on le puisse faire convenablement? Pourrait-on trouver en notre grammaire ou en notre rhétorique, des termes assez énergiques pour exprimer, je ne dirai pas avec éloge, mais sans indécence et incongruité, les perfections de Dieu? Saint Paul, parlant de l'oraison, dit que nous sommes si ignorants et si idiots en cet exercice, que nous ne savons comme il faut prier, ni même ce qu'il faut demander, si le Saint-Esprit ne supplée à notre faiblesse : *Nam, quid oremus sicut oportet nescimus : Spiritus adjuvat infirmitatem nostram* (Rom. 8, 26); car c'est quelque chose de plus de louer Dieu que le prier, c'est une action plus difficile et plus relevée; car pour le prier il ne faut que reconnaître en sa présence nos misères et nos nécessités, et désirer qu'il nous y assiste. Pour le louer, il faut raconter ses grandeurs, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa sainteté infinie : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* Si nous le faisions de nous-mêmes, et par des termes de notre invention, au lieu de louanges, nous lui dirions des extravagances; mais le Saint-Esprit a obvié à cet inconvénient, il a composé les psaumes et les cantiques qui nous servent à louer Dieu, et quoiqu'il y parle le langage des hommes pour s'accommoder à nous, les paroles néanmoins qui y sont, ne signifient pas seulement selon l'institution, l'intelligence des hommes, mais selon le sens et l'intention de l'esprit de Dieu, et par conséquent, elles ont un sens incomparablement plus simple, plus relevé que nous ne pensons; et quand nous disons l'office, nous devons avoir l'intention de dire ces saintes paroles, non selon notre sens seulement, mais beaucoup plus selon le sens et la signification que le Saint-Esprit leur donne. Supposons qu'un écolier prononce devant un évêque une harangue que je lui aurais dictée, et que lui disant : Votre Grandeur, il n'entende par ce mot, que la grandeur corporelle de ce prélat, parce qu'il n'en connaît point d'autre; cette parole ne serait pas une louange à l'évêque, ou au plus cette louange serait bien basse et grossière. Mais si cet enfant disant : Votre Grandeur, avait intention de dire cette parole selon le sens et la signification que je lui en ai donnés quand je l'ai composée, ce serait une grande

louange, d'autant que par ce mot de Grandeur, j'ai entendu la dignité, l'excellence et les mérites de l'évêque. Quand nous disons en l'office : *Potens et metuendus nimis : Sapientiæ ejus non est finis. Bonus es tu*, nous devons avoir intention d'exprimer que Dieu est puissant, sage, bon, non-seulement en la manière que nous l'entendons, mais que le Saint-Esprit l'entend, qui est toute autre que nous ne pensons.

La seconde raison pourquoi cet office est appelé divin, c'est que Dieu en est l'objet : il n'y a point de fonction vertueuse, ni de vertu solide et parfaite, dont il ne soit le motif et la fin ; mais il n'est pas l'objet de toutes : *Objectum circa quod.* Plusieurs s'exercent envers les créatures; on fait les œuvres de miséricorde aux pauvres, on prêche au peuple, on administre les sacrements aux fidèles; mais c'est à Dieu que nous disons l'office, c'est un acte de la vertu de religion, et entre les actes de cette excellente vertu, il n'en est point après le redoutable mystère de la messe, qui rende tant d'honneur et de gloire à Dieu que l'office divin, et c'est la raison pourquoi cette fonction est appelée sacrifice : *Sacrificium laudis honorificabit me. Immola Deo sacrificium laudis. Offeramus hostiam laudis* (Hebr. 13, 15). Parce que, comme le sacrifice est un culte de latrie, qui ne se rend qu'à Dieu seul, et qui lui rend un honneur souverain, ainsi en l'office nous rendons à Dieu des hommages, nous lui donnons des louanges qui ne se peuvent donner qu'à lui seul privativement à tout autre, comme quand nous disons : Vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes biens, votre sagesse est infinie : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (Psal. 15, 2); *Sapientiæ ejus non est finis* (Psal. 146, 5). La mer vous appartient, et c'est vous qui l'avez faite : *Ipsius est mare et ipsefecit illud* (Psal. 94, 5).

Cet office s'appelle *divin*, en troisième lieu, selon la façon de parler de l'Ecriture et des Hébreux, qui appellent divin tout ce qui est grand et excellent : *Montes Dei, cedros Dei.* Après le sacrifice de la messe, il n'est point d'action plus noble, plus sainte, plus universelle en l'Eglise.

C'est la fonction des plus éminentes, des plus sacrées et illustres personnes qui soient en ce monde, comme des religieux, des prêtres, des évêques, des archevêques, des patriarches, des autres prélats. C'est l'exercice continuel des anges et archanges, des séraphins et des autres esprits bienheureux : *Qui non cessant clamare quotidiè : Sanctus, Sanctus, Sanctus!* C'est l'entretien et la béatitude des saints dans le ciel : *Beati qui habitant in domo tuâ Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te.* Béatitude si grande, si charmante, si délicieuse, que Tertullien appelle les chrétiens : *Beatæ illius sanctificationis candidatos!* parce qu'ils aspirent, qu'ils briguent, qu'ils recherchent et désirent de tenir quelque jour leur partie en ce trisagion sacré, en ce concert angélique et céleste ; et les prêtres ont ce bonheur par avance dès cette vie. C'est même l'occupation de Jésus Homme-Dieu, Notre Seigneur, c'est ce qu'il fait, et fera à jamais à la droite de Dieu son Père ; car il lui dit par la bouche du Prophète : *Exaltabo te, Deus meus, Rex, Rex, et benedicam nomini tuo in sæculum, et in sæculum sæculi.* Et

n'est-ce donc pas un effet de la grande bonté de Dieu, qu'il daigne recevoir et agréer les louanges grossières que nous lui donnons parmi tant d'excellents éloges qu'il reçoit des saints de l'Eglise triomphante, de la militante et de la souffrante, comme il agréa les cantiques des petits enfants hébreux, qui chantaient : *Hosanna filio David!* Et ce nous doit être un puissant motif de nous bien acquitter d'une fonction qui est exercée par tant de signalés et divins personnages; nous la faisons avec eux, en leur compagnie, unis et associés à leur esprit et à leurs mérites. Combien y a-t-il de bons religieux? combien de prêtres dévots? combien de saints évêques dans l'univers? Nous louons Dieu avec eux, nous ne faisons qu'un chœur et un concert tous ensemble. De là vient qu'encore que nous disions le Bréviaire en notre particulier, nous disons : *Dominus vobiscum. Venite, adoremus; venite, exultemus.* Et comme les prières du vénérable Tobie et de la dévote Sara, quoique bien éloignés l'un de l'autre, furent portées et récitées en même temps devant Dieu : *Amborum uno tempore sunt orationes in conspectu Domini recitatæ* (Tob. 3, 25); ainsi, quoique les ecclésiastiques soient fort écartés, les uns en l'Orient, les autres en l'Occident, leur psalmodie monte au ciel, en même temps que leurs voix sont portées par les anges en la présence de Dieu.

Certes, c'est un grand sujet de reproche et de confusion pour nous, si notre psalmodie corrompt la beauté de celle des autres. Il y a tant de bons prêtres qui disent si dévotement leurs heures, avec tant d'attention, de respect, de ferveur et d'amour de Dieu; leurs prières sont jointes aux nôtres; si les nôtres sont défectueuses, on dit dans le ciel : Quelle pitié, quelle différence, quelle disproportion! Voilà qui gâte tout. C'est comme en la musique, il ne faut qu'une voix discordante pour rompre toute l'harmonie. C'est l'ange saint Raphaël qui dit que nos prières sont portées au ciel par les anges; et le Psalmiste dit : *In conspectu angelorum psallam tibi;* et saint Bernard (Serm. 7 *in Cant. sub finem*) : *Quod psallentibus dignanter admisceri sancti Angeli soleant, quid eo manifestius quod psalmista ait : prævenerunt principes conjuncti psallentibus : in conspectu angelorum psallam tibi; doleo proinde aliquos vestrum gravi in sacris vigiliis deprimi somno, nec cœli cives revereri, sed in præsentia principum tanquam mortuos apparere, cum vestrâ ipsi alacritate permoti, vestris interesse solemniis delectantur.*

II. Pour ne plus ainsi attrister les anges et les saints, tâchons dorénavant de dire notre Bréviaire saintement, attentivement et respectueusement. C'est pourquoi je prie votre charité, mon cher Auditeur, de demander à Dieu miséricorde pour moi, et pardon d'une infinité de très-grandes fautes que j'ai faites en ma vie contre ce que je prêche dans les quatre points de ce discours. Disons-le en premier lieu saintement, c'est-à-dire, en bon état, en état de grâce et d'amitié avec Dieu : *Serviamus illi in sanctitate et justitiâ coram ipso*, dit saint Zacharie : Servons Dieu dans la sainteté, et dans la justice, nous tenant en sa présence tous les jours de notre vie. Et le Psalmiste nous déclare que Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontez-vous mes œuvres très-justes? pourquoi osez-

vous parler de mon alliance? Sur quoi saint Augustin[1] dit : *Quare tu enarras justitias meas : tanquam si diceret ei : nihil tibi prodest quod laudes Deum ; illis enim qui bene vivunt prodest quod laudent. Tu autem si laudas, et peccata non deseris, nihil tibi prodest.* C'est comme si le Psalmiste disait au pécheur : Il ne vous sert de rien de louer Dieu; ceux qui vivent bien, tirent grand profit de louer Dieu ; mais vous qui ne quittez pas votre péché, il vous sert fort peu de louer Dieu : *Non mortui laudabunt te Domine* (Psal. 113, 17) : Mon Dieu, les morts ne vous loueront point, dit le même chantre royal. Il ne l'entend pas des saints qui sont au ciel, car ils louent Dieu très-excellemment, et à proprement parler ils ne sont pas morts, puisqu'ils sont en la terre des vivants ; il ne l'entend pas aussi des morts qui sont en enfer, desquels il parle immédiatement après : *Neque omnes qui descendunt in infernum;* il l'entend donc de ceux qui sont morts par le péché : *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi.* Pour bien louer Dieu, ce n'est pas assez d'être vivant de nature, il le faut être encore de la vie de grâce : *Deo nostro sit jucunda decoraque laudatio :* La louange qui sort de la bouche d'un pécheur n'est pas bien agréable ni honorable au bon Dieu; nous ne prenons pas grand plaisir d'être flatté par notre ennemi, et il n'y a pas grand honneur d'être loué par un méchant homme : *Non est speciosa laus in ore peccatoris.* Quand un pauvre mendiant va demander l'aumône au roi, s'il est tout déchiré et crasseux, on ne le trouve pas étrange, on ne le blâme pas de cela, sa qualité et condition de pauvre porte cela; mais si un consul de ville qui va haranguer le roi, quand il y fait son entrée, n'était pas bien couvert, et le faisait de mauvaise grâce, il serait très-blâmable. Quand nous prions Dieu en notre particulier, nous sommes de pauvres mendiants qui demandons l'aumône à la porte de la miséricorde : *Ego autem mendicus sum, et pauper.* Pour grands pécheurs que nous soyons, si nous avons quelque volonté d'être retirés de cette misère, nous ne sommes pas rejetés. Mais quand nous disons le Bréviaire, nous parlons à Dieu au nom de tous les fidèles, nous le devons faire en bon état, en état de grâce, et avec attention et application d'esprit : *Psallam spiritu, psallam et mente*, dit saint Paul (1. Cor. 14, 15). *Mente*, c'est-à-dire avec présence d'esprit. *Spiritu*, ne se pas contenter d'être attentif à la lettre et aux paroles vocales que l'on prononce, mais prendre l'esprit, le sens, la disposition intérieure qu'elles signifient; d'esprit de componction, quand nous disons : *Miserere meî Deus;* de compassion envers Jésus, quand nous disons le psaume vingt et unième; de joie spirituelle, disant : *Omnes gentes plaudite manibus.* Cette diversité empêche le dégoût et l'ennui, et c'est l'intention de l'Eglise, car autrement elle ne nous aurait obligés qu'à redire plusieurs fois l'Oraison dominicale, ou quelqu'autre prière : *Psallite sapienter ; sapientia est sapida scientia.* Faire réflexion à ce que l'on dit, en savourer le sens et l'intelligence, prendre des dispositions conformes, c'est la moëlle et la graisse de ce sacrifice : *Holocausta medullata offeram tibi. Comedi*

[1] Libro quinquaginta homialiarum, homil. 2 circa medium.

favum cum melle meo, disait l'Epouse. Sur quoi saint Bernard (Serm. 7 *in Cant.*) dit : Psalmodier sans attention et sans l'esprit qui est contenu en la lettre du psaume, c'est manger un gâteau de cire où il n'y a pas de miel ; on y a de la peine, mais point de plaisir : *Spiritus meus super mel dulcis* (Eccl. 24, 27).

Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi. Nos prières vocales ne sont pas bien agréables à Dieu et ne lui font pas une fête, si elles ne sont une suite et un reflux de la pensée et de la dévotion intérieure. Il semble que pour ce sujet il serait très à propos, et presque absolument nécessaire, de lire souvent les auteurs qui ont expliqué les psaumes, pour en avoir l'intelligence. Il n'y a point d'artisan qui ne s'étudie à se rendre intelligent et bon maître en son métier, et si, par négligence de le faire, il commettait de grandes fautes, nous ne l'absoudrions pas ; notre profession et notre vocation, c'est la psalmodie. Nous la faisons par routine et manière d'acquit, si nous n'entendons point ce que nous chantons, et si, au lieu de l'étudier pour l'entendre, nous nous amusons au jeu, à la chasse et aux autres divertissements. Si un musicien de la Sainte-Chapelle détonnait souvent, parce qu'il ne veut pas apprendre à chanter, nous ne l'absoudrions pas. Ce manquement ne serait pas si vicieux, ni si digne de répréhension comme celui que nous commettons ; quand l'attention du cœur ne s'accorde pas avec la voix de la bouche ; la discordance des voix n'est désagréable qu'aux hommes, celle du cœur et de la bouche déplaît à Dieu et aux anges. Quand la psalmodie se fait avec application d'esprit et dévotion intérieure, cela est cause qu'on la fait avec respect et modestie intérieure.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, Dominus enim propè est. Dieu est là présent qui nous voit, qui nous considère, et qui remarque tous nos comportements ; avons-nous bien la hardiesse d'être immodestes en sa présence, à sa vue, si proche de lui? qu'en peut dire le peuple chrétien? qu'en peut-il penser? Nous sommes cause qu'il ne conçoit rien de grand de la majesté divine ; il la méprise voyant qu'elle est si mal servie de ceux qui en doivent connaître l'excellence. Nous sommes cause qu'il nous abandonne pour ouïr l'office divin dans les églises des religieux ; il est dégoûté de faire des fondations ; il n'y a point, dit-il, de dévotion en notre paroisse, on y voit des prêtres tout déconcertés qui ne respirent point la piété, qui tournent la tête pour regarder les femmes, qui se hâtent pour avoir bientôt fait. Si nous considérons la chose de bien près, nous verrons qu'il n'y a point d'occasion où nous commettions un si grand nombre de péchés comme en la récitation de l'office. Je parle de ceux qui ont quelque crainte de Dieu et qui ne se prostituent pas avec désespoir à la tyrannie de leurs passions; les occasions des autres péchés ne se présentent pas tous les jours, ni plusieurs fois en un même jour ; nous n'avons pas sujet de mentir, ni de nous mettre en colère, ni de désobéir à nos supérieurs tous les jours, ni plusieurs fois par jour; mais nous disons nos heures tous les jours, nous les disons sept fois par jour; chaque fois nous y commettons mille irrévérences, mille indévotions et mille négligences, si nous n'avons grand soin de nous tenir sur

nos gardes. Ces fautes ne sont que vénielles de leur nature, mais à la longue, par la continuation et par d'autres circonstances, elles peuvent être quelquefois mortelles; et quand bien elles ne seraient jamais mortelles, elles sont souvent d'importance, car elles nous peuvent éloigner de Dieu, nous priver de ses grâces particulières, nous acheminer au péché mortel; Dieu le permettant ainsi en punition des fautes si fréquentes que nous commettons à son service : *Qui spernit modica paulatim decidet.* Nous ne pouvons éviter ces dangers sans une assistance spéciale de Dieu; il la lui faut souvent demander de grande affection, principalement toutes les fois que nous prenons notre Bréviaire pour le dire, nous humilier beaucoup devant lui, nous reconnaître indignes et incapables de le louer, le prier de nous en rendre dignes, offrir à notre Sauveur nos prières et nos louanges en l'honneur, union, et action de grâces de celles qu'il a faites si souvent avec la Vierge en Egypte, à Nazareth, à Béthanie et ailleurs; nous associer aux anges et aux saints du ciel et de la terre qui louent Dieu.

Troisième point. — Il faut seulement être prêtre et avoir en soi la grâce sanctifiante pour offrir licitement le redoutable sacrifice, et dire l'office divin; mais pour se mettre au tribunal de pénitence, et pour absoudre validement les fidèles, il faut encore en être jugé capable par l'approbation de l'évêque. Saint Paul (1. Cor. 4, 1) comprend en deux ou trois lignes tout ce qu'on peut dire de plus beau et de plus salutaire sur un sujet de si grande importance : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei : Hic jàm quæritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur.* Si ces paroles sont bien pesées distinctement, et l'une après l'autre, elles nous serviront de conduite pour l'économie de ce troisième point.

Sic nos existimet homo. Nous ne devons pas par vanité et pour notre propre gloire, désirer d'être estimés ou considérés des hommes; mais nous pouvons bien et devons mettre en pratique le conseil du Sage : *Curam habe de bono nomine :* Ayez soin de votre réputation; et cet avertissement de saint Paul (1. Tim. 4, 12) à un jeune prêtre : Que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse; mais rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté; et ce commandement du Fils de Dieu (Matth. 5, 16) : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père céleste;* parce que, comme dit saint Grégoire, on ne fait point d'état des paroles d'un homme dont on méprise la vie[1]. Si on voit que vous conversiez longtemps ou souvent avec les femmes : si on sait que vous aimiez le jeu, les collations, les compagnies mondaines et autres divertissements, comment pourrez-vous inspirer dans le cœur de vos pénitents l'esprit de mortification, de retraite et de pénitence? quand vous leur en parlerez, ils diront en eux-mêmes : *Medice, cura te ipsum :* Médecin, guérissez-vous vous-même.

[1] Cujus vita despicitur restat ut oratio contemnatur.

Ut ministros Christi. Nous sommes les ministres et les serviteurs de Jésus-Christ. Aristote dit que le serviteur est l'instrument vivant de son maître. L'instrument ne donne jamais sa propre forme à l'effet, mais la forme de la cause principale. Saint Paul disait aux Galates (4, 19 : *Quos iterùm parturio donec formetur in vobis Christus :* Je travaille à former en vous Jésus-Christ. Nous serions bien perfides et bien criminels, si, au lieu de faire comme lui, nous travaillions à nous former en l'esprit et au cœur de nos pénitents, si nous tâchions de gagner leur affection, et, au lieu de les lier au Fils de Dieu, les lier à nous et à nos intérêts. Ce serait comme si Egée ayant reçu commandement du roi Assuérus de parer et orner la reine Esther pour le jour de ses noces, eût tâché de gagner son affection pour lui-même, et la détourner de l'affection du roi (Esther, 2, 8). L'instrument, pour être bien propre et utile à la cause principale, lui doit être conjoint et uni, et d'autant qu'il lui est mieux conjoint, d'autant plus produit-il d'effet.

Le confesseur est l'instrument de Jésus en la sanctification des âmes : *Vas in honorem sanctificatum, utile Domino.* Il faut qu'il lui soit bien conjoint ; en premier lieu, par la grâce sanctifiante et par la conformité de volonté. Il n'est rien de si criminel qu'un curé qui vit en état de péché, il commet les sacriléges à douzaines ; il peut être appelé à tout moment pour baptiser un enfant, pour entendre des confessions, pour donner les saintes huiles à un malade ; que fera-t-il pour se mettre en grâce et les administrer dignement? il exercera un acte de parfaite contrition ; voilà qui est bien aisé à dire, comme s'il se jetait au moule, comme si une volonté vicieuse se changeait si facilement et pouvait prendre en si peu de temps une disposition que les bonnes âmes ont peine d'avoir après de longues méditations et de rudes pénitences. Et puis comment peut-il être uni à Dieu par l'oraison qui lui est si nécessaire? comment pourra-t-il obtenir par ses prières la conversion de ses pénitents?

Les saints Pères disent que le Fils de Dieu nous a obligés à confesser nos péchés, non-seulement afin d'en recevoir l'absolution et le pardon, mais encore afin que notre confesseur, voyant nos misères et nos faibleses, ait pitié de nous et obtienne de Dieu, par ses prières, la grâce de nous en retirer. Le pape saint Léon écrivant contre ceux qui voulaient que tous les chrétiens confessassent publiquement leurs péchés, dit que c'est assez de se confesser à Dieu et au prêtre qui fait des prières pour les péchés de ses pénitents[1]. Et le dévot Théodulphe, évêque d'Orléans, écrivant à son clergé, dit que le sacrement de pénitence est utile et profitable, en ce que le pénitent est aidé par les bons avis et par les prières de son confesseur.

Le prophète Samuel n'avait reçu de Dieu le gouvernement du peuple que pour le jugement des procès, et pour la conduite extérieure ; et néanmoins il disait : A Dieu ne plaise que je commette cette faute, que je cesse de prier Dieu pour vous. A plus forte rai-

[1] Sufficit illa confessio quæ primùm Deo offertur, tùm etiam sacerdoti qui pro delictis pœnitentium precator accedit (S. Leo., epist. 80. Apud Baron. 735, num. 8).

son le confesseur doit dire le même, puisqu'il a en charge le spirituel et la conduite des âmes. Il doit faire tous les jours oraison mentale, et dans le confessional s'élever souvent à Dieu par des oraisons salutaires, s'humilier beaucoup devant lui, se reconnaître incapable et indigne d'une charge si honorable, lui demander son Saint-Esprit, la grâce, la lumière, la prudence, la grandeur de courage nécessaire à une fonction si importante; et, au commencement, il doit s'unir d'intention à Jésus-Christ Notre Seigneur, s'appliquer à cette action, non par curiosité, non par ambition de gouverner, non par prétention de quelque bien temporel, mais pour la fin que le Fils de Dieu en prétend, qui est la gloire de son Père et la sanctification des âmes qui lui sont si chères et si précieuses.

Dispensatores mysteriorum Dei : Dispensateurs des sacrements que Dieu a institués en l'Eglise. Il y en a cinq que nous ne recevons qu'une fois, ou deux ou trois fois en notre vie, la pénitence et l'eucharistie que nous recevons plus souvent, s'administrent par le ministère et la conduite du confesseur; s'ils sont administrés indignement, on fait injure aux mystères du Fils de Dieu, on foule aux pieds son précieux sang, on perd le fruit de sa naissance, de sa vie, de sa mort et de sa passion. Ce qui est donc à désirer en ceci, dit saint Paul : *Hic jàm quæritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur* (1. Cor. 4, 2), c'est que nous exercions fidèlement notre charge, nous gardant bien de jeter aux chiens le pain des anges, et les perles aux pourceaux; ce que l'on fait quand on permet la communion, ou que l'on donne l'absolution à ceux qui en sont indignes. Afin que cela n'arrive jamais, il faut toujours procurer que les pénitents apportent au sacrement les trois parties qui y sont nécessaires, sans les mutiler d'une seule : la contrition, la confession, la satisfaction.

Sur la première on peut remarquer dans la lecture des saints Pères, qu'ils n'employaient pas beaucoup de temps à persuader aux chrétiens de ne rien cacher en leur confession; ils le touchent seulement en passant dans leurs prédications, mais ils font des sermons, des chapitres, des livres entiers pour leur montrer la nécessité de la repentance. Nous faisons tout le contraire, nous employons beaucoup de temps et de peine à interroger les pénitents et à tirer de leur bouche la confession de leurs crimes, fort peu à procurer en eux une vraie repentance et conversion de cœur. C'est à mon avis un grand abus, pour deux raisons. Il n'y a ordinairement que les femmes, les enfants, les villageois qui cachent leurs péchés en la confession; mais les hommes et les femmes, les grands et les petits, les paysans et ceux des villes, les nobles et les roturiers, manquent très-souvent d'une vraie repentance. Ils ne l'ont pas suffisante à salut, quand ils ne restituent pas le bien d'autrui, quand ils ne paient pas leurs dettes aux pauvres gens le pouvant faire; quand ils ne se réconcilient pas parfaitement avec tous leurs ennemis; quand ils ne quittent pas l'occasion du péché. En second lieu, l'intégrité de la confession n'est nécessaire à la validité du sacrement que d'une nécessité de précepte; la vraie repentance est nécessaire d'une nécessité de moyen; c'est-à-dire, que si ayant

commis cent péchés mortels, vous n'en confessez que dix, parce que vous avez entièrement oublié les autres, la confession ne laisse pas d'être bonne; mais si vous ne vous repentez que de quatre-vingt-dix-neuf, s'il y en a un seul, dont vous n'ayez point de repentance, ni actuelle, ni virtuelle, l'absolution est nulle, vous demeurez en état de damnation.

Deux choses ont coutume d'empêcher l'intégrité de la confession : l'aveuglement d'esprit et la honte vicieuse. Pour combattre le premier en vos pénitents, il faut surmonter les respects humains et prendre la liberté de les interroger, même les grands et les savants, de ce qu'ils ne confessent pas, parce que le péché a jeté des ténèbres en leur esprit : Monsieur, résidez-vous en votre bénéfice? y faites-vous votre charge? n'employez-vous point les revenus en luxe et dépenses superflues, ou à thésauriser, ou enrichir vos parents? instruisez-vous vos paroissiens tous les dimanches, comme le concile de Trente le commande, etc.

Comme le prophète Nathan prit la liberté de reprendre David, qui était prophète aussi bien que lui, et qu'il honorait comme son roi; mais il faut le faire comme il fit, adroitement et avec douceur, principalement envers ceux que vous voyez être honteux et craintifs; la douceur charme le cœur, et on ne peut croire combien la rudesse rebute et indispose le monde. Vous prendriez plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec une barrique de vinaigre : *Obstetricante manu Domini, eductus est coluber.* Il faut faire sagement et comme les sages-femmes, tirer avec douceur et adresse ce serpent de la bouche du pénitent, l'encourager au commencement, lui témoigner de grandes tendresses, lui dire qu'il vous parle à cœur ouvert et avec confiance, qu'il ne trouvera jamais personne qui l'entende avec plus d'affection, que nous sommes tous pécheurs, qu'il ne vous est pas permis de parler à qui que ce soit de ce qu'il vous dira en la confession.

Mais avec la douceur il faut être courageux à le retirer puissamment du péché et des occasions du péché, à lui imposer des pénitences salutaires et médicinales, comme de s'absenter un an ou deux du cabaret, du jeu et autres semblables divertissements; de lire attentivement toute la *Grande guide des pécheurs* de Grenade; de prier Dieu tous les soirs à genoux; de faire quelque pénitence toutes les fois qu'il jurera.

Il faut être ferme et constant à lui refuser ou différer l'absolution, s'il ne veut pas faire ce à quoi il est obligé, ou s'il est en l'habitude de quelque péché mortel. Oui, mais si je fais ainsi, il se cabrera, il murmurera contre moi, il dira que je suis un scrupuleux, que je suis trop sévère et rigoureux, il me décriera partout. Qu'il dise ce qu'il voudra, vous ferez ce que vous devez. Saint Paul, après avoir dit que le dispensateur des sacrements doit être fidèle, ajoute : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die; qui autem judicat me Dominus est;* Je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit : celui qui me juge c'est le Seigneur. Oui, Dieu nous juge, et nous jugera quelque jour très-rigoureusement, si par lâcheté ou complaisance, nous donnons les sacrements à ceux

qui en sont indignes, à ceux qui persévèrent en l'habitude du péché, à ceux desquels le Psalmiste a dit : *Non est illis commutatio, et non timuerunt Deum.* Vous devez entendre chaque pénitent, comme si de cette confession dépendait son éternité : car peut-être qu'en effet elle en dépend : peut-être qu'il n'a jamais fait de bonnes confessions, et c'est ici la dernière qu'il fera.

Si vous refusez l'absolution à ce vicieux, il vous quittera, dites-vous, et petit à petit vous perdrez vos pénitents? Eh bien! qu'en fera-t-il? il vaut mieux être abandonné de vos pénitents que de Dieu; il vaut mieux n'en entendre qu'un, et que ce soit utilement et avec mérite, que d'en entendre cinquante inutilement et avec sacrilége. Vous ne rendrez pas compte au jugement de Dieu si vous en avez entendu grand nombre, mais si vous les avez bien entendus. Si vous le renvoyez, il ira à un autre, tant mieux pour vous, vous serez déchargé de l'obligation que vous auriez de répondre pour son âme; si vous pensez qu'un autre ne fera pas si bien que vous, c'est présomption; si vous pensez qu'un autre fera mieux, et vous ne voulez pas qu'on y aille, c'est jalousie. Le bienheureux Père Jean de la Croix, premier carme déchaussé, et coadjuteur de sainte Thérèse en la réforme de son ordre [1], montre que c'est une grande faute à un confesseur d'empêcher que ses pénitents n'aillent à d'autres qu'à lui. Voici mot à mot ses paroles : Au moins on ne peut alléguer une excuse pour celui qui, conduisant une âme, ne la laisse jamais sortir de son pouvoir et direction pour les vains respects et intentions qu'il sait, lesquelles ne demeureront pas impunies; car il est certain que cette âme devant profiter en la voie spirituelle, où Dieu lui aide toujours, doit changer de style et de manière d'oraison, et a besoin d'une autre doctrine plus haute que la sienne et d'un autre esprit, parce que tous n'ont pas une science suffisante pour tout ce qui arrive au chemin spirituel, et n'ont pas un esprit si capable qu'ils connaissent comme l'âme doit être conduite en quelque état de la vie spirituelle, au moins ils ne doivent pas penser tout savoir, et que Dieu ne veut pas pousser cette âme plus avant; comme tous ceux qui savent polir du bois, n'en savent pas faire une image, ni tous ceux qui la peuvent tailler ne la savent aussi polir, ni celui qui la sait polir ne saura pas asseoir les peintures, ni celui qui la saura peindre n'y pourra mettre aussi la dernière main pour sa perfection.

Parce que chacun de ceux-là ne peut faire sur l'image que ce qu'il sait, et s'il en voulait entreprendre davantage, il la gâterait. Or, voyons si vous, ô maître spirituel! qui ne savez seulement qu'ébaucher, vous voulez mettre l'âme dans le mépris du monde et la mortification de ses appétits; ou comme son sculpteur, l'exercer ès saintes méditations; et ne savez-vous rien autre chose? comment guiderez-vous l'âme jusqu'à la dernière perfection d'une délicate peinture, qui ne consiste plus à ébaucher, ni à tailler, ni pourfiler? Mais en l'œuvre que Dieu doit faire en elle successivement. Partant il est certain que si vous la tenez toujours attachée à votre doctrine, qui est toujours d'une même façon, qu'elle retour-

[1] Au livre de *la vive flamme d'amour*, cantique 3, § 12.

nera en arrière, ou au moins qu'elle n'avancera point. Car, dites-moi, je vous prie, où aboutira l'image, si vous n'y faites jamais autre chose que de la frapper, et ébaucher ce qui est dans l'âme l'exercice des puissances? quand est-ce que l'image sera achevée? quand, ou comment la doit-on laisser, afin que Dieu la peigne et la perfectionne? est-il possible que vous sachiez tous ces métiers? et que vous vous estimiez si capable et si accompli, que cette âme ne doive jamais avoir besoin d'autre que de vous? et supposé que vous soyez suffisant pour quelque âme, laquelle peut-être n'a pas de talent pour passer plus outre, il est comme impossible que vous ayez de la capacité pour toutes celles que vous ne laissez pas sortir de vos mains, parce que Dieu les mène toutes par divers chemins, et se trouvera à peine un esprit qui convienne avec un autre dans la moitié du procédé qu'il tient. Car qui pourra, comme dit saint Paul, se faire tout à tous pour les gagner tous? vous tyrannisez tellement les âmes, et leur ôtez en sorte la liberté, attribuant à vous seul celle de la doctrine évangélique, que non-seulement vous ne procurez pas qu'elles vous laissent; mais qui pis est, si vous savez par rencontre que quelqu'un ait demandé conseil à d'autres, ou ait communiqué de quelque chose qu'il ne serait pas convenable de traiter avec vous; ou si Dieu l'avait adressée à quelqu'un pour lui apprendre ce que vous ne lui enseignez pas, vous vous comporterez envers elle (j'ai honte de le dire) avec la jalousie qui se trouve entre les personnes mariées. Ce n'est pas que vous ayez un zèle de l'honneur de Dieu, mais c'est un zèle de votre orgueil et de votre présomption; car comment pouvez-vous savoir que cette âme n'a point eu besoin d'aller à d'autres? Dieu s'irrite fort contre ceux-là, et menace de les punir dans Ezéchiel (34, 1), disant : *Malheur aux pasteurs d'Israël, vous mangiez le lait, et vous vous couvriez de laines : je retirerai mon troupeau de votre main.* Ces hommes donc sont obligés de les laisser aller à d'autres, et doivent donner liberté à ces âmes, et leur montrer bon visage, vu qu'ils ne savent pas où Dieu les veut avancer, principalement quand elles n'ont plus de goût en leur doctrine, qui est signe que Dieu les retire plus avant par un autre chemin, et qu'elles ont besoin d'un autre maître; et eux-mêmes le leur doivent conseiller, et faire autrement procède d'une folle superbe et d'une présomption. Jusqu'ici sont les paroles de ce grand homme de Dieu.

Pour bien peser tout ce qui a été dit en ce troisième point, et pour bien faire votre devoir dans le tribunal de la pénitence, considérez que le meilleur service que vous puissiez rendre à Dieu, le meilleur moyen de lui gagner des âmes et de convertir les pécheurs, c'est de bien entendre les confessions : car les hommes persévèrent en leur vie déréglée, ou parce qu'ils ne connaissent pas le mauvais état où ils sont, ou parce qu'ils n'en veulent pas sortir; et ces deux maux ne se guérissent point si efficacement par une autre voie que par la confession : car il y a des gens que personne n'ose reprendre, ni avertir, comme les pères de famille, les doctes, les grands. Quand on prêche contre leurs vices, ils ne font point réflexion sur eux-mêmes, ils renvoient aux autres tout ce

qu'on dit, ils pensent qu'on parle bien à un tel. Mais en la confession on parle au cœur, on leur dit en particulier et à bon escient ce qui leur est nécessaire, on leur en fait voir l'importance, on les contraint de le faire.

Quatrième point. — 1° Enfin tous ceux qui ont reçu les plus bas ordres, et à plus forte raison les prêtres, sont obligés de tenir la main que Dieu ne soit pas offensé, mais honoré et glorifié en tous les endroits de l'Eglise. Souvenez-vous des principes que nous avons autrefois supposés. Les cérémonies qui se pratiquent en l'administration des sacrements, ne sont pas des actions creuses et de beaux compliments; ce sont de grands mystères, des charges pesantes, des obligations onéreuses qu'on nous impose. En nous faisant prêtres, on ne nous a pas ôté les obligations que nous avions contractées par les autres ordres, on les a plutôt augmentées. Quand on nous a donné les quatre moindres, en nous faisant portier, on nous a dit : *Rationem reddituri Deo de iis, quæ his clavibus recluduntur.*

Que nous devons rendre compte à Dieu de tout ce qui est dans l'Eglise. Un des conciles de Milan tenu sous saint Charles Borromée, dit que l'office de celui qui a reçu l'ordre de portier, est d'avertir ceux qui dorment dans l'église, ou qui parlent, ou qui s'y comportent irrévéremment, et s'ils résistent, en avertir les supérieurs, faire sortir ceux qui y mendient et chasser les chiens.

2° Si nous ne le faisons pas, nous manquons à notre devoir, à la grâce du sacrement, à la promesse que nous avons faite; et lavant les mains à la messe, nous souillons notre conscience, parce que nous prononçons un mensonge, disant : *Domine dilexi decorem domus tuæ;* cela est faux, nous n'avons point d'affection pour la maison de Dieu, nous ne nous soucions pas si elle est honorée ou profanée, si le service de Dieu y est troublé par les enfants qu'on y apporte, par les chiens qu'on y amène, par les cajoleries des femmes, par les insolences des hommes; si les petits garçons en font un promenoir, les filles et les jeunes hommes un rendez-vous pour faire l'amour; si on s'appuie sur les autels comme sur une table de cabaret; si on passe à travers l'église, même en portant des fardeaux contre la défense que le Fils de Dieu en faisait autrefois : *Et non sinebat ut quisquam transferret vas per templum* (Marc. 11, 16). Et il ne permettait pas que personne transportât aucun vaisseau par le temple.

Dilexi decorem domus tuæ, ne perdas cum impiis Deus animam meam; ces deux paroles sont bien liées et s'entrevivent bien. Quand l'éclat et la beauté de la maison de Dieu nous sont en recommandation, il récompense notre zèle par des grâces puissantes et efficaces qu'il nous donne dans les occasions, pour ne pas succomber à la tentation. Au contraire, quand nous n'avons point d'affection pour l'embellissement et la décoration de sa maison, il punit notre négligence, s'éloigne de nous, retire ses grâces particulières et permet que nous nous perdions.

3° Témoin cette histoire effroyable qui arriva du temps du pape Alexandre III. C'est Robert, fidèle historien de ce temps-là, qui

l'a laissée par écrit, et Baronius, qui ne dit rien de fabuleux, la rapporte. Les religieux de Notre-Dame de Roc-Amadour, ayant besoin d'argent, en empruntèrent d'un riche bourgeois du lieu, lui donnant pour gage de fort beaux rideaux qui servaient à l'ornement de l'église aux bonnes fêtes. La fête de Notre-Dame s'approchant, ils le vont trouver, et lui disent : Monsieur, nous vous demandons une grâce, prêtez-nous, s'il vous plaît, ces rideaux que vous avez, pour orner l'autel de Notre-Dame en ce bon jour; nous ne manquerons pas de vous les rapporter incontinent après la fête; il les renvoie rudement comme un autre Nabal : J'ai bien affaire de votre accommodement, ma femme est en couche, on les a mis à son lit; comment voulez-vous que je les détende? La solennité se passe, et l'autel est dépourvu de ses parements accoutumés. Le jour de la fête, la Vierge apparaît à la femme de cet avaricieux, et lui dit : Votre mari a fait une grande faute qui ne sera pas impunie, l'enfant dont vous êtes accouchée mourra dans trois jours, et d'ici à huit jours, votre mari sortira de ce monde et sera condamné aux flammes éternelles; vous irez en pèlerinage à ma maison de Béthléem, où vous mourrez et y serez enterrée; et d'ici à ce temps-là, toutes les semaines vous deviendrez comme morte des jours et des nuits entières. Le lendemain elle raconte cette vision à son mari, il s'en moque. Ce sont des rêveries, dit-il, ce sont des imaginations de votre tête creuse. Cependant l'enfant meurt au bout de trois jours, et le mari, incrédule, au bout de huit. Elle va à Rome, elle se jette aux pieds du pape, et lui raconte de point en point ce qu'elle a vu, et ce qui est arrivé; elle lui prédit de la part de Dieu, que l'année suivante, une grande famine, et une maladie contagieuse feraient mourir beaucoup de monde. Le pape pour prouver s'il n'y avait point de fourberie, la donne en garde à douze honnêtes dames. L'événement montre que c'est une prophétie : au jour qu'elle avait marqué, elle devint comme morte; on lui fiche des alènes aux pieds, et elle ne remue aucunement, et tout ce qu'elle avait prédit arrive de point en point. On pourrait douter si cet infortuné pécha mortellement, refusant de prêter ces rideaux; mais néanmoins ce refus et son indévotion, furent une disposition qui l'achemina à la damnation, parce qu'en punition Dieu ne le retira pas de ses autres péchés, il le laissa en son obstination et permit qu'il mourût dans l'impénitence finale.

Conclusion. — Pour réduire en peu de paroles tout ce qui a été dit jusques à présent, écoutez l'avertissement que saint Paul donne à son disciple (2. Tim. 1, 5) : *Ministerium tuum imple :* Remplissez les devoirs de votre ministère à l'autel. Vous ne le faites pas, si vous commettez une simonie mentale, ne disant la messe que pour gagner sept ou huit sous, et faisant un métier et un gagne-pain de la plus auguste action qui s'exerce en l'Eglise de Dieu. Si vous la dites à la hâte, passant des syllabes ou paroles entières, faisant des signes de croix comme si vous chassiez des mouches, et les génuflexions comme si vous craigniez de toucher la terre; si vous la dites avec un calice d'étain, plus noir que la tasse d'un cuisinier, avec des purificatoires plus sales que votre mouchoir

quand vous le mettez à la lessive, avec une aube ou chasuble toute déchirée, et encore plus si vous étiez si malheureux de la dire en mauvais état et en état de péché mortel, que vous ne connaissez pas par aveuglement d'esprit criminel. Le Père maître Avila, ce prédicateur apostolique, qui fleurissait en Espagne du temps de sainte Thérèse, entendant dire d'un jeune prêtre, qu'il n'avait dit qu'une messe en sa vie, parce qu'il était mort après la première, répondit : Tant mieux pour lui, il est exempt de plusieurs grands comptes qu'il eût été obligé de rendre au jugement de Dieu, s'il eût dit grand nombre de messes. Un prêtre qui est de mauvaise vie et qui dit la messe tous les jours commet en dix ans plus de trois mille six cents sacriléges.

Ministerium tuum imple; en la psalmodie du chœur, qui est proprement votre office, c'est ainsi que vous l'appelez : J'ai encore mon office à dire. Quand vous prêcheriez aussi éloquemment que saint Chrysostome; quand vous enseigneriez la théologie aussi doctement que saint Thomas; quand vous entendriez les confessions aussi assidûment et utilement que saint Philippe de Néri; si vous ne dites bien le Bréviaire, vous ne faites pas votre office. Il y a bien plus, ce n'est pas seulement votre office, c'est l'office divin, c'est l'œuvre de Dieu. Saint Benoît, en sa règle, et après lui saint Bernard, l'appellent ainsi, et le prophète Jérémie dit : Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment : *Maledictus qui facit opus Domini negligenter* (Jerem. 48, 18). Ceux-là font cette œuvre de Dieu négligemment qui, disant leurs heures en particulier, attendent de les dire le soir à demi endormis par manière d'acquit, auprès des personnes qui cajolent, ou qui, psalmodiant en public, tournent la tête çà et là, ont les yeux et l'esprit égarés, font des gestes ou postures indécentes, chantent avec précipitation et en courant, ne prononcent pas toutes les syllabes pour se hâter, commençant un verset avant que l'autre côté du chœur ait achevé le sien. Le Psalmiste leur dit : *Dilexisti omnia verba præcipitationis, lingua dolosa; propterea Deus destruet te in finem* (Psal. 51, 6). Il dit fort à propos : *Lingua dolosa;* et en Jérémie, où les Septante tournent : *Qui facit opus Dei negligenter*, il y a en l'hébreu et en la Vulgate : *Fraudulenter.* Dire comme cela irrévéremment et avec précipitation l'office divin, c'est tromper les fondateurs des obits et des bénéfices, c'est frauder les âmes du purgatoire, les priver du secours qu'elles recevraient de votre dévotion, si vous chantiez comme il faut.

Ministerium tuum imple; dans le confessional, vous y êtes père, vous y êtes juge, vous y êtes médecin des pénitents. Un père ne donne pas une pierre à son enfant qui lui demande du pain, dit notre Sauveur : *Parvuli petierunt panem.* Vos pénitents ont besoin du pain de la parole de Dieu, d'être instruits des mystères de la foi, des vérités de l'Evangile, des maximes qui leur sont nécessaires pour se sauver, et pour se rendre parfaits; ne leur donnez pas une pierre : *Nolite obdurare corda vestra. Parvuli petierunt;* ce sont principalement les petits, les pauvres, les artisans, les valets de boutiques, les villageois qui ont besoin d'instruction; ne faites pas comme ceux qui les font hâter en se confessant, n'y

veulent employer qu'un quart-d'heure, et s'entretiennent des heures entières avec une dévote qui n'en a pas besoin.

Vous êtes juge entre Dieu et les hommes : *Judicate inter me, et vineam meam.* Les intérêts de Dieu vous doivent être pour le moins aussi chers que les intérêts des hommes; si vous donnez de petites amendes, de légères pénitences à ceux qui ont notablement blessé l'honneur et la gloire de Dieu, par de grands crimes, ou en grand nombre, vous vous rendez participant des péchés d'autrui, dit le concile de Trente.

Vous êtes médecin; un bon médecin ne se contente pas d'entendre simplement ce que son malade lui dit; il fait des interrogations pour savoir depuis quand est la maladie, d'où elle procède, quelle suite elle a eue et les autres circonstances. Ne vous contentez pas que le pénitent vous dise : J'ai juré, j'ai blasphémé ; mais informez-vous si c'est un péché d'habitude, si c'est le jeu, ou le cabaret, ou la colère qui en est la cause; s'il a juré contre la vérité, si avec préjudice du prochain, si avec scandale, si en présence de ses gens, leur donnant mauvais exemple, afin de couper la racine du mal et prescrire les remèdes convenables.

Ministerium tuum imple. En tous les endroits de l'église et en tous les devoirs de votre charge; si vous manquez en un seul, saint Jacques (2, 10) vous dira : *Celui qui viole la loi en un seul point, est coupable comme s'il l'avait toute violée.* Le Fils de Dieu vous dira (Apoc. 3, 2) comme à l'évêque de Sardes : *Je ne trouve point vos œuvres pleines devant Dieu ;* et comme à l'évêque de Pergame (Apoc. 2, 14, 16) : *Habeo adversùm te pauca;* j'ai quelque chose à vous reprocher, faites pénitence. Mais si vous remplissez tous les devoirs de votre ministère, le Sauveur vous dira que votre joie sera pleine et parfaite : *Gaudium vestrum sit plenum* (Joan. 16, 24); et on versera en votre sein une bonne mesure pleine, pressée, entassée de joie et de délices dans le ciel : *Mensuram bonam et confertam et coagitatam in sinum vestrum* (Luc. 6, 38). *Amen.*

SERMON XV.

SUR LE MÊME ÉVANGILE.

Pour le Mardi de la seconde semaine de Carême.

Super Cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi.
Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.
(MATTH. 23, 2.)

HIER nous faisions voir comment les ecclésiastiques se doivent comporter dans l'église pour se rendre agréables à Dieu. Aujourd'hui nous avons à considérer comment ils se doivent comporter envers les fidèles qu'ils ont en charge, pour se rendre profitables aux hommes. Ce sera en vous montrant avec quelle disposition les pasteurs de l'Eglise doivent faire leurs fonctions; quelles sont les vraies fonctions des bons pasteurs, et les motifs qui

nous doivent inciter à les bien faire. La dignité pastorale que les prêtres ont sur les fidèles est une émanation de votre divine maternité, ô sainte Vierge! Votre Fils a un corps naturel qu'il a tiré de vos chastes entrailles. Il a aussi un corps mystique, qui est l'Eglise catholique, et il semble avoir eu plus d'amour pour le mystique que pour le naturel, puisqu'il a livré à la mort le corps naturel pour le mystique. Pour vous rendre digne de concevoir le premier, le Saint-Esprit vous fut donné, ô sainte et bienheureuse Vierge! *Spiritus Sanctus supervenit in te.* Pour nous rendre dignes d'être les membres du second, nous avons besoin de la grâce du même Saint-Esprit, que nous implorons par vos faveurs maternelles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Christus dicens : pasce oves meas, loquebatur omnibus Pastoribus Ecclesiæ.

I. Punctum. — Exercendæ sunt actiones nostræ : 1° Per obedientiam, 2° Motu gratiæ per orationem impetrandæ, 3° Spiritu Amoris Dei.

II. Punctum. — Functiones Pastoris nempè pascere oves : 1° Verbis, 2° Exemplis, 3° Sacramentis.

Exorde. — Il est assuré par la doctrine de tous les Pères, que Jésus instituant saint Pierre son vicaire et son lieutenant sur la terre, et lui donnant la charge de ses brebis, ne lui parlait pas seulement, mais à tous ses successeurs et même par analogie à tous ceux qui sont associés à la participation d'un si haut, d'un si excellent et si divin ministère, c'est-à-dire à tous les pasteurs de l'Eglise. Voici donc comme il lui parle, non quand il était en la ressemblance du péché, en une chair mortelle et passible, assujetti aux infirmités et aux bassesses de notre nature; mais au jour de sa résurrection, jour auquel il est entré en sa gloire, jour de la plus grande joie de son cœur, jour auquel il dit que toute puissance lui est donnée au ciel et en la terre. Voici comme il parle : *Simon Joannis, diligis me plus his? pasce agnos meos. Petre, amas me? pasce agnos meos. Petre, amas me? pasce oves meas* (Joan. 27, 15). Nous n'avons qu'à peser toutes ces paroles l'une après l'autre, pour y apprendre à fond tout ce qu'on peut dire de beau, d'utile et d'important à ceux qui ont charge d'âmes. Elles nous marquent premièrement avec quelle disposition les pasteurs doivent faire leurs fonctions; en second lieu, quelles sont les vraies fonctions des bons pasteurs; en troisième lieu, les motifs qui nous doivent inciter à bien faire ces fonctions : *Simon Joannis diligis me plus his?* Voilà les dispositions; *Pasce, pasce, pasce*, voilà les fonctions; *Agnos meos, oves meas*, voilà les motifs.

Premier point. — 1° Pour bien exercer nos fonctions, nous les devons faire par obéissance, par un mouvement de grâce et par un esprit de charité. Vous savez, Messieurs, que le prince des Apôtres est qualifié de deux noms en l'histoire sacrée. Avant qu'il eut l'honneur d'être à la suite de Jésus, il s'appelait Simon; depuis qu'il a été élevé à l'apostolat, il s'appelle Pierre. Jésus le nomme ainsi, premièrement, de son ancien nom : *Simon Joannis;* parce que

Simon veut dire obéissant; et nous ne devons prendre la charge des âmes que par obéissance, par vocation et par élection de Dieu : *Non vos me elegistis sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.*

La vraie cause pourquoi plusieurs pasteurs ne font point de profit en leurs paroisses, et s'ils en font quelquefois, ce n'est pas un fruit permanent, c'est qu'ils se sont ingérés par eux-mêmes dans un tel bénéfice; ce n'est pas Dieu qui les a choisis, ce n'est pas Jésus qui les y a mis, c'est leur père, leur oncle, un autre parent, l'amour-propre, l'ambition, l'inclination de vivre en repos et à leur aise.

2° *Simon Joannis*, fils de Jean, enfant de grâce; ou, selon une autre version, *Bar-Jona*, *filius columbæ*. La conduite des brebis de Jésus, la conversion des pécheurs, la sanctification des âmes, est une œuvre surnaturelle qui est au-dessus de la nature, au delà des forces humaines; tous les efforts de notre esprit, toute l'étude, la science, le travail, ne peuvent rien sans la grâce du Saint-Esprit et la bénédiction de Dieu; et cette grâce ne s'obtient que par l'oraison : *Nos autem orationi et prædicationi verbi instantes erimus.*

Saint Paul dit que les fidèles sont le temple et la maison de Dieu, que nous édifions par nos instructions; mais le Prophète dit : *Nisi Dominus ædificaverit domum, etc.* Nous avons beau prêcher, exhorter, reprendre, menacer, si Dieu ne touche intérieurement, si le Saint-Esprit ne parle au cœur, nous bâtissons sur le sable, notre travail est inutile; c'est pourquoi il ajoute ensuite : *Vanum est vobis ante lucem surgere, etc.* C'est à nous proprement que ces paroles s'adressent : *Qui manducatis panem doloris.* Notre pain le plus savoureux doit être la douleur et la pénitence des âmes que nous gagnons à Dieu; comme Jésus disait que la conversion de la Samaritaine était sa viande la plus délicieuse; en vain nous nous levons pour nous appliquer au travail de l'action, pour sainte et pour louable qu'elle soit, si auparavant nous n'avons été assis au repos de la méditation.

Tous les saints nous l'enseignent avec grande instance : saint Paul à Timothée (1. Timoth. 4, 7), saint Bernard au pape Eugène[1]; et l'expérience vous le fera voir, mais à votre grand regret, que vous ne feriez rien qui vaille, ni pour vous, ni pour vos gens, et vous tomberez fort souvent en de très-lourdes fautes, si vous ne faites tous les matins un peu d'oraison mentale; car vous savez que de nous-mêmes, nous ne sommes que ténèbres, que faiblesse, que folie, que misère; quelle apparence de faire rien de bon, si nous ne recevons l'ordre, la lumière, la conduite, la sagesse, le secours et l'assistance de Dieu? ce qui ne se fait qu'en la méditation. Elle n'est pas si difficile que nous nous l'imaginons; il n'y a qu'à lire cinq ou six lignes de l'Evangile, considérer doucement la vérité qui est proposée, nous offrir à Dieu pour la mettre en pratique, nous humilier devant lui d'y avoir si souvent manqué, lui offrir les mérites de son Fils pour réparation de ces manquements, lui de-

[1] Livre premier *De Considerat.*, cap. 7.

mander avec ferveur pour nous et pour nos paroissiens la grâce de n'y plus manquer.

Le Psalmiste (Psal. 1, 3) parlant de l'homme juste, dit qu'il est semblable à un arbre fécond qui produit des fruits en son temps, parce qu'il médite la loi de Dieu jour et nuit : *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum.*

Pourquoi *in lege ejus meditabitur die ac nocte?* et derechef (Ps. 118, 97) parlant de soi-même, il dit qu'il a aimé la loi de Dieu, parce qu'il l'a méditée assidûment : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine?*

Pourquoi *totâ die meditatio mea est?* ce mot *totâ die* m'avertit que nous ne devons pas seulement faire oraison le matin, mais au commencement de toutes nos actions, pour les faire avec conduite et bonne issue. Car les conciles de l'Eglise rapportés par saint Augustin[1] et par saint Prosper[2], ont déclaré que la grâce et la lumière du Saint-Esprit nous sont nécessaires à chaque action pour la bien faire. Il faut les attirer par la prière : *Os meum aperui, et attraxi spiritum.* Ainsi toutes les fois que nous voulons reprendre quelqu'un, donner un avis, répondre à une question, administrer un sacrement, prendre une résolution, nous devons nous élever à Dieu par l'oraison jaculatoire, demander grâce, nous donner à Dieu pour agir par sa conduite et pour son amour.

3° Pour son amour, car avant que de dire : *Pasce oves meas*, il dit : *Diligis me plus his?* C'était une belle figure de cette vérité de voir que les lévites anciens avaient un baudrier d'écarlate sur le cœur, quand ils exerçaient leurs fonctions. C'est être ambitieux comme les pharisiens, de vouloir être curé par inclination de commander, de paraître, d'avoir le haut bout : *Primos accubitus.* C'est être avaricieux et réprouvé comme Judas, de dire comme lui : *Quid vultis mihi dare?* De n'aller pas à l'office divin s'il n'y a des distributions, se hâter en entendant les confessions pour gagner davantage, être fort soigneux de visiter les riches en leurs maladies, les assister jusqu'au dernier soupir, et ne pas faire cette même charité aux pauvres.

Sit amoris officium, pascere dominicum gregem[3]. Si nous ne voulons perdre le mérite de nos actions, le service que nous rendons au prochain doit être un reflux et un effet de l'amour que nous devons à Jésus, amour de choix et d'estime : *Si diligis me, diligere quasi deligere;* estimer et priser beaucoup les âmes, parce qu'elles appartiennent à une si haute Majesté, et qu'elles lui coûtent si cher, et par cette estime avoir un grand désir de les sauver et de les perfectionner.

Amour de tendresse : *Petre, amas me?* comme saint Jean et saint Paul, qui disaient aux fidèles : *Filioli mei :* Mes petits enfants, quand nous avons un ami cordial et intime, nous avons je ne sais quelle tendresse et quelle affection sensible envers ses petits enfants. Quel plus grand ami que Jésus? à qui devons-nous plus d'amour qu'à lui et à ses enfants? Amour excellent et suréminent : *Diligis me plus his?* Nous devons répandre l'amour de Dieu dans

[1] Epist. 106 ad Paulinum.— [2] In responsione octavâ ad capitula Gallorum.
[3] S. August., Tract. 1, 32 in Joan.

les cœurs des paroissiens; nous en devons donc être remplis avec abondance et perfection.

Second point. — *Pasce oves meas.* S'il disait : *Esto pastor,* quelqu'un pourrait dire : Il donne l'office, mais il n'en commande pas l'exercice; il me fait pasteur, mais il ne m'oblige pas d'y résider, ni d'en faire les fonctions; il n'exprime la charge que par la fonction : sans doute qu'en donnant la charge, il oblige à la fonction. Je ne dois pas expliquer l'Ecriture par mon propre sens, mais par celui de l'Eglise [1] : *Declarat sancta synodus omnes patriarchalibus, metropolitanis et cathedralibus ecclesiis quibuscumque, quocumque nomine, et titulo præfectos, etiam si sanctæ Ecclesiæ Romanæ cardinales sint, obligari ad personalem in suâ Ecclesiâ, vel diœcesi residentiam, ubi injuncto sibi officio defungi teneantur.* Le saint concile déclare à tous les patriarches, métropolitains, et à toutes les églises cathédrales, sans en excepter aucune, que tous ceux qui les gouvernent sous quelque nom que ce puisse être, quand même ils seraient cardinaux de la sainte Eglise Romaine, sont obligés à une résidence personnelle dans leur Eglise, ou dans leur diocèse, afin d'y exercer les fonctions de leur ministère.

Puis ayant imposé des peines à ceux qui y manqueront, il ajoute un peu plus bas : *Eadem omnino quæ ad culpam, et pœnas, de curatis inferioribus et aliis quibuscumque qui beneficium aliquod ecclesiasticum curam animarum habens, obtinent, sacro sancta synodus et decernit.* Le sacré saint concile déclare et ordonne la même chose touchant le péché, et les peines qui y sont attachées, pour les curés inférieurs, et pour tous autres qui sont attachés à quelque bénéfice qui ait charge d'âmes.

Remarquez que le concile ne fait pas ici une nouvelle ordonnance; mais il déclare à quoi vous êtes obligés. S'il faisait une simple ordonnance, vous diriez : Le concile de Trente n'est pas reçu en France; et on vous pourrait répliquer : Mais le concile de Latran y est reçu. Or, ce concile, tenu sous Alexandre III, commande expressément à tous curés, et autres ayant charge d'âmes, de résider personnellement en leurs bénéfices [2]; et quand l'Eglise ne le commanderait pas, le concile de Trente, reçu partout, pour ce qui est de la doctrine et matière de la foi, enseigne que vous êtes obligé de résider, non-seulement par les décrets de l'Eglise, mais aussi par les commandements de Dieu; remarquez, *par les commandements de Dieu;* il le dit par deux fois au même chapitre. Vous avez beau chercher des casuistes flatteurs qui vous forment une conscience à la mode; ceux qui vous dispensent quand Dieu vous oblige, ne vous défendront pas quand Dieu vous jugera; ils ne vous délivreront pas quand Dieu vous condamnera.

Le saint concile prouve cette vérité par l'Ecriture et par la raison; il cite sur ce sujet les paroles de saint Pierre (1. Petr. 5, 3), qui commande aux pasteurs d'être la forme de leur troupeau : *Facti forma gregis.* Voyez *forma*, non-seulement l'idée et le mo-

[1] Conc. Trid., sess. 23, cap. 1, Reform. sub initium.

[2] Cap. 13 et refertur; cap. quia nonnulli de clericis non residentibus.

dèle, mais aussi la forme, dont le propre est de se donner soi-même, se communiquer et s'appliquer à toutes les parties, même aux plus petites et plus basses. La raison qu'en apporte le saint concile est évidente. Le pasteur qui ne réside pas, ne peut obéir à ce commandement que Jésus lui fait : *Pasce agnos meos*, *pasce agnos meos*, *pasce oves meas* ; il dit trois fois : *Pasce*, *pasce verbis*, *exemplis*, *sacramentis*, dit le concile de Trente : Paissez mes brebis par vos paroles, par vos bons exemples, par les sacrements.

1° En premier lieu, par paroles. Saint Paul (Act. 20, 20), le faisait avec beaucoup d'assiduité et de diligence : *Nihil subtraxi utilium, quominus annuntiarem vobis, et docerem vos publicè, et per domos.* Je n'ai pas manqué de vous enseigner en public et en particulier tout ce qui vous était utile. Ce mot taxe d'imprudence ceux qui laissent la source d'eau vive, pour chercher des marais fangeux; ceux qui en prêchant, remplissent leurs discours d'un fatras de rapsodies, tirées des auteurs profanes, ou de je ne sais quels autres livres, qui ne sont propres qu'à contenter la vanité du prédicateur et la curiosité des auditeurs. L'Ecriture sainte, Messieurs, l'Ecriture sainte doit être votre bibliothèque, le trésor et le magasin où vous devez puiser tout ce qu'il faut enseigner au peuple[1]. Saint Paul (2. Timoth. 16), dit qu'elle est plus que très-suffisante pour instruire, corriger et rendre parfaits les chrétiens. Quand vous prêchez par raisonnements humains, pour puissants et emphatiques qu'ils soient, les auditeurs y peuvent parer par d'autres raisonnements. Quand vous avez l'Ecriture en main, il n'y a point de chrétien qui y puisse résister. Lisez-la souvent, méditez-la, faites-en des recueils, vous y trouverez en grande abondance des matières, des lieux communs, des raisons, des comparaisons, des histoires pour prêcher avec fruit sur toute sorte de sujets. Si vous y voulez ajouter quelque chose, lisez les Pères de l'Eglise qui ont reçu l'Esprit de Dieu pour l'interpréter. Saint Augustin, saint Chrysostome, les *Œuvres spirituelles* de Grenade. Je vous les recommande, vous vous trouverez bien de les lire, ne vous amusez pas à ces auteurs qui n'ont que des conceptions en l'air et un beau langage inutile : *Nihil subtraxi utilium.* Ce mot *utilium*, marque une autre faute que les pasteurs commettent quelquefois, même ceux qui ont quelque peu de zèle, c'est qu'ils se contentent d'enseigner au peuple, ce qui est précisément nécessaire au salut, comme les articles de la foi, les mystères de la sainte Trinité, l'incarnation, etc. A la vérité, c'est très-bien fait, vous devez avoir grand soin de les aller dire et inculquer très-souvent; si quelqu'un de vos paroissiens les ignore par votre faute, vous êtes incapables d'absolution, en état de damnation; mais ce n'est pas assez de leur apprendre les choses nécessaires, il leur faut encore enseigner celles qui leur sont utiles.

Vous êtes en la cour de Jésus, comme Assuérus en la cour de Nabuchodonosor, les gouverneurs des pages d'honneur; vos paroissiens vous sont donnés en charge pour les nourrir et élever en

[1] S. Thom., 2. 2. q. 2, art. 7 et 8; S. Bonavent., in 3. dist. 25. q. 3; Tolet, lib. 4, cap. 2, n. 8, Instruct. sacerd.

la vie chrétienne, pour les polir, les ajuster et les instruire aux vertus parfaites, qui sont les civilités du ciel; vous les devez présenter à Jésus pour être ses pages d'honneur, les gentilshommes de sa chambre en la cour du paradis. Vous leur devez dire comme ce gouverneur disait aux trois jeunes hommes (Dan. 1, 10) : Il y va de ma tête, le roi a commandé qu'on vous traitât bien; s'il ne vous trouve en embonpoint, il me condamnera, comme ayant manqué à mon devoir : *Si viderit rex vultus vestros macilentiores, condemnabitis caput meum regi.* Un homme ne peut être en embonpoint, quand on ne lui donne pour sa nourriture, que ce qui est précisément nécessaire pour l'empêcher de mourir. Si vous n'enseignez à vos gens que ce qu'ils sont obligés de savoir précisément, sur peine de mort éternelle, leurs âmes seront maigres, faibles, languissantes : il leur faut enseigner quelque chose des perfections de Dieu, les actions de Jésus, les états de sa vie, les devoirs qu'ils lui faut rendre, les vertus qu'il faut imiter en lui, et autres vérités utiles au salut : *Nihil substraxi utilium, quo minus annuntiarem vobis publicè et per domos.* Oui, *publicè, et per domos.*

Publicè, en public, au prône tous les dimanches et bonnes fêtes. Voici comme en parle le concile de Trente : *Quicumque parochiales, vel alias curam animarum habentes Ecclesias quocumque modo obtinent per se, vel alios idoneos, si legitime impediti fuerint diebus saltem Dominicis: et festis solemnibus plebes sibi commissas pro sua, et earum capacitate pascant salutaribus verbis, docendo quæ scire omnibus necessarium est ad salutem, annuntiando eis cum brevitate et facilitate sermonis vitia, quæ eos declinare; et virtutes quas sectari oporteat*[1]. Que tous les curés et tous ceux qui ont charge des âmes dans le ministère de l'Eglise, de quelque manière que ce puisse être, aient soin de nourrir les peuples qui leur sont commis, du pain de la parole de Dieu, soit par eux-mêmes, ou par d'autres qui soient capables d'exercer ce ministère, lorsqu'ils en sont dispensés par quelque raison légitime; qu'ils les enseignent pour le moins tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et qu'ils leur apprennent en peu de paroles et nettement les choses qui sont de nécessité de salut.

Si vous avez une vive foi des vérités de notre religion, de la noblesse et excellence des âmes que vous avez en charge, ce qu'elles coûtent à Jésus-Christ, le compte que vous en devez rendre, vous ne vous épargnerez pas pour les perfectionner et sauver, vous emploierez toute la semaine à composer un sermon et catéchisme pour le dimanche; vous ne laisserez pas passer une solennité sans leur expliquer les mystères que l'Eglise nous y représente.

2° Vous me direz : Je n'ai point de talent, je n'ai point de mémoire, je n'ai pas la parole à commandement. Eh bien! mais ne pouvez-vous pas faire ce que nous avons vu pratiquer même en des églises cathédrales, lire, ou faire lire à voix haute en la messe, à vêpres, un livre spirituel : le *Mémorial* de Grenade, les *Homélies* de Monsieur Rudèle et du Père Bourgoin; et afin que vos gens en profitent, il leur en faut montrer l'exemple, mettant en pratique

[1] Conc. Trid. sess. 5, cap. 2, de reform. sub initium,

les conseils et les belles instructions qui nous sont données en ces livres.

3° Quant aux sacrements, vous devez avoir grand soin d'instruire souvent les sages-femmes sur la matière et sur la forme du baptême, et vous-même, quand vous l'administrez, ou quelque autre sacrement, de prononcer très-distinctement, et mot à mot toutes les paroles : *Ego te absolvo à peccatis tuis; ego te baptiso in nomine, etc.* Cela ne coûte rien, et il est de très-grande importance; car, faute de prononcer une parole essentielle, une âme peut être perdue; il faut brûler tous nos livres, si cela n'est vrai.

Si vous n'avez pas assez d'esprit, ou de science, ou de vertu pour vous acquitter ainsi de votre devoir, si en votre charge vous avez occasion prochaine de péché, quittez-la, si vous êtes sage : *Certa bonum certamen, apprehende vitam æternam;* c'est un bon combat de combattre contre les respects humains, contre l'affection que vous avez à votre fortune, à votre accommodement, à vos parents, à vos amis, pour sortir de l'occasion du péché et travailler à la conquête de la vie éternelle; rompez toutes ces attaches : vous n'avez point de plus proche parent que le fils de votre mère, dit saint Bernard; vous n'avez rien de si précieux que le salut de votre âme : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ autem suæ detrimentum patiatur.*

Jésus jugera sévèrement les payens, plus sévèrement les chrétiens, très-sévèrement les prêtres et les curés. Quelles plaintes! quels reproches! quelles invectives ne fera-t-il pas contre vous d'avoir abusé de ses grâces, perdu les âmes qui lui sont si chères, prodigué ses mérites, profané les sacrements, foulé aux pieds son sang, souillé son corps immaculé, déshonoré l'Eglise son épouse?

Un saint personnage de notre temps, vit un jour un prédicateur présenté au jugement de Dieu, après sa mort, et il vit que des sacrées plaies de Jésus crucifié sortaient des flammes de feu sur ce pauvre malheureux, parce qu'il avait eu de la vanité en prêchant. Le sang de Jésus qui plaide en faveur des autres, crie vengeance contre les prêtres qui l'ont pollué et foulé aux pieds; les sacrées plaies de Jésus, qui ne respirent que douceur, pardon et miséricorde pour les autres pécheurs, n'ont que des rigueurs, des punitions et des flammes ardentes contre les ecclésiastiques vicieux.

Les âmes aussi que vous avez perdues par votre mauvais exemple, ou par votre négligence, demanderont justice contre vous, et l'exerceront sur vous: elles vous maudiront et déchireront en toute l'étendue des siècles. Méchant, vous dira cette âme, sans toi, je régnerais parmi les archanges, et je brûle ici parmi les démons; oh! si l'évêque qui t'a fait prêtre, t'eût mis la corde au cou, au lieu d'une étole! oh! si celui qui t'a donné la cure eût plutôt mis le feu à la paroisse et nous eût tous réduits en cendres, qu'il nous eût rendu grand service! Tu me devais servir de père, de pasteur, de médecin, et tu m'as été un tyran, un loup-garou, un bourreau; tu devais être ma lumière et tu m'as plongé dans les ténèbres; tu devais être mon directeur, et tu m'as été un affronteur; tu devais être mon père, et tu as été mon parricide : *Parentes habuimus parricidas.*

Quand il n'y aurait point d'autre personne pour vous tourmenter que vous-même, vous vous tourmenterez assez par les regrets, les remords de conscience, les repentirs et les déplaisirs que vous aurez de votre folie. Misérable que je suis, direz-vous, j'avais tous les jours devant moi Jésus en qualité d'agneau : *Ecce Agnus Dei;* et j'ai fait qu'il est pour moi un lion. J'avais tous les jours entre mes mains celui qui ôte les péchés du monde, et mes crimes s'augmentaient de jour en jour; j'avais pour voisin mon juge, au Saint-Sacrement : je le pouvais visiter à toute heure, lui faire la cour, me le rendre propice, et je le désobligeais; je sanctifiais et absolvais les autres, et je me souillais et condamnais moi-même : j'avais l'office d'un ange, et j'étais vicieux comme un démon; c'est justement, c'est justement que je brûle ici.

Si jamais prêtre a été en danger d'encourir ces malheurs, c'est celui qui vous parle, Messieurs; c'est ce qui me donne sujet de vous dire, comme Josias aux prêtres de Jérusalem : *Ite et orate pro me.* J'ai grand sujet de vous dire, comme Joseph à l'échanson de Pharaon (Genes. 40, 13) : *Post tres dies restituet vos rex in locum pristinum, et dabitis ei calicem, juxta officium vestrum sicut ante facere consuevistis; tantum mementote meî.* D'ici à trois jours au plus tard, vous serez de retour à vos paroisses: samedi ou dimanche vous offrirez à Dieu le calice de bénédiction, le calice de ce ce vin précieux, qui réjouit Dieu et les hommes, comme parle l'Ecriture : Souvenez-vous de moi, s'il vous plaît, en votre *Memento;* priez Dieu qu'il imprime vivement en mon cœur les vérités que je vous ai proposées; priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés, me préserve d'y retomber, qu'il nous fasse à tous part de ses grâces et de ses miséricordes éternelles. *Amen.*

SERMON XVI.

SUR LE MÊME SUJET.

Pour le Mardi de la seconde semaine de Carême.

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi.
Les docteurs de la loi, et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. (MATTH. 23, 2).

Ces jours passés nous parlâmes de la piété des prêtres, et comment ils la doivent faire paraître en l'Eglise, pour se rendre dignes d'être imités par le peuple chrétien. Aujourd'hui nou avons à traiter de la chasteté qui leur est nécessaire pour se rendre agréables à Dieu et dignes des fonctions sacrées qu'ils exercent; ils la doivent emprunter de la vôtre, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous en étiez douée en un degré si éminent, qu'encore qu'il n'y ait rien de si opposé au Verbe que la chair, le Verbe divin n'a pas eu horreur de se faire chair et s'incorporer dans vos chastes entrailles que nous bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Probat quàm fugienda sit à Sacerdotibus luxuria : 1° Scripturâ, per figuram panum propositionis, 2° Patribus, 3° Rationibus : (A) Ex parte complicis, (B) Ex parte nostrî.

II. Punctum. — I. Primum Remedium præservativum est fuga occasionum. — II. Secundum Remedium temperantia. — III. Tertium. Labor et oratio.

Premier point. — Entre les figures mystérieuses qui représentaient autrefois les vertus et les propriétés de l'eucharistie, je n'en trouve point de plus expresse, de plus naïve, ni de plus significative que les pains de proposition dont il est fait mention en l'Exode (25, 30), et au Lévitique (24, 5). Ils étaient posés sur une table de fin or, ou du moins de bois de cèdre, toute revêtue et couverte de lames d'or. Dieu avait commandé qu'on fît en cette table un rebord ou une bordure d'or tout autour : *Labrum aureum in circuitu* (Exod. 25, 24), de peur qu'une seule petite miette de ces pains ne fût en danger de tomber à terre. Ce qui signifie la crainte que nous devons avoir de perdre, ou de laisser tomber le moindre fragment de l'eucharistie. Saint Cyrille de Jérusalem, instruisant un nouveau baptisé, comme il devait recevoir la communion : Si tu en perds, dit-il, la moindre parcelle, tu dois estimer cette perte, comme si c'était de l'un de tes membres : ὅσπερ γαρ ἐὰν απολέσης τοῦτω ως ἀπ' ὀικείου δηλονότι ἐξημιώθης μέλους.

Villapan enseigne (lib. 4 *de Templ.*, cap. 57) et les rabbins le tiennent par tradition, qu'auprès de ces pains il y avait des calices d'or pleins de vin; et on le peut prouver en ce qu'on voit des calices sur la table de proposition gravée en l'arc triomphal de Tite, qui se garde encore à Rome, ce qui représentait les deux espèces de pain et de vin qni sont en ce sacrement. Les Hébreux appellent ces calices *Memakiotau*. Ce mot signifie encore *pureté*, comme par allusion à ce qu'a dit Zacharie : *Vinum germinans virgines*.

Ces pains s'appelaient *pains de proposition*, parce qu'ils étaient toujours posés et proposés sur cette table devant le propitiatoire en la présence de Dieu, comme une oblation continuelle pour tout le peuple. L'immolation de l'agneau pascal et des autres victimes consistait en des actions passagères : les pains de proposition étaient une offrande permanente et continuelle : car encore qu'on les ôtât tous les samedis, de peur qu'ils ne se corrompissent, à mesure qu'on les ôtait, on en remettait toujours de nouveaux en leur place, pour figurer notre Eucharistie, qui est appelée *juge sacrificium*, parce que Jésus y est continuellement offert sur nos autels, exposé comme victime en la présence de Dieu en nos tabernacles. Le texte sacré, en hébreu, les appelle *lekem banem*; en latin, *panes* au pluriel; en hébreu *panis* au singulier, parce qu'en la messe il y a plusieurs sacrements, et un seul sacrement, comme a remarqué saint Thomas; plusieurs sacrements, *Purificent nos Domine Sacramenta quæ sumpsimus*; un seul sacrement, *et præsta ut hoc tuum Sacramentum*. Plusieurs matériellement, un seul formellement; plusieurs, parce qu'il y a diverses espèces; un seul, parce qu'elles ne contiennent qu'un seul corps de Jésus. *Lechem panem*, *panis facierum* (Tostat, in cap. 25), parce que ces pains avaient deux faces comme en nos hosties, et parce qu'ils étaient la figure

de Jésus, qui est appelé *la face du Père en sa divinité*, parce qu'il est son Verbe et son actuelle connaissance : *Quid per faciem, nisi notitia designatur?* dit saint Grégoire : La face du Père en son humanité. Comme nous connaissons les humeurs et les inclinations de quelqu'un par sa face, ainsi nous avons connu les attributs et perfections du Père par l'humanité de son Fils : *Panis facierum.* La face signifie le regard : *Averte faciem tuam à peccatis meis.* Jésus a deux regards, deux rapports et relations en l'eucharistie : il est sacrifice, il est sacrement, il est victime, il est viande ; en tant que sacrifice, il est référé à son Père; en tant que sacrement, il est référé à son Eglise; en tant que victime, il est offert à Dieu ; en tant que viande, il est donné aux hommes. Enfin, ces pains signifiaient la sainte eucharistie; parce que tout ce qui les concernait enseignait la grande pureté qui est nécessaire pour recevoir, et même pour toucher ce sacrement. La table sur quoi on les posait était de bois incorruptible, et couverte d'or. Le vaisseau dans lequel on détrempait la farine et où on les pétrissait était d'or; le fourneau où on les cuisait était de fin or, et l'or est le plus pur de tous les métaux.

Le prêtre qui les devait changer, les mettre sur la table, les manier, avant que d'entrer au lieu saint pour le faire, devait avoir une chemise ou une tunique de lin, des caleçons de lin, une ceinture de lin, et une coiffe de lin (Levit. 16, 4), parce que le lin est le symbole de la pureté, dit Bède (lib. 3 *de Taber.*). Il n'y a aucune étoffe plus blanche que la toile de lin, mais il faut une infinité d'actions pour la faire et pour la blanchir ; il faut semer le lin, le cueillir, le mouiller, le sécher, le mailler ou briser, le peigner, le filer, le tisser, le laver, le savonner. Ainsi notre corps qui, par la corruption du péché originel, est infecté et enclin à l'ordure, pour être blanchi et acquérir la pureté, a besoin d'une infinité d'actions de pénitences, de mortifications, de jeûnes, de prières, de confessions, de la garde des sens, autrement nous ne sommes pas dignes, ni d'entrer au sanctuaire, ni de dire la sainte messe, ni de manger ce pain sacré en la sainte communion.

Ne vous souvenez-vous pas de ce qui est écrit au livre des Rois (1. Reg. 21, 1). David fuyant la persécution de Saül, et se trouvant en une extrême disette, lui et ses gens, eut recours au prêtre Achimélech en la ville de Nobé, et lui demanda quelques pains : le prêtre lui répondit : Il n'y en a point ici, excepté des pains de proposition, qui ont été levés de la sainte table ; je vous les donnerai à cause de l'extrême nécessité où vous êtes, pourvu que vos gens aient vécu en continence depuis quelques jours. Jésus-Christ, qui est dans le Saint-Sacrement, dont les pains de proposition n'étaient que la figure, se plaît parmi les lis : *Pascitur inter lilia.*

2° Il n'a pas voulu être conçu par l'œuvre de mariage, quoique licite et institué de Dieu; il a voulu être formé par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une vierge plus pure que les séraphins ; et toutefois l'Eglise lui dit par admiration : *Non horruisti Virginis uterum :* Vous n'avez pas eu horreur des entrailles d'une vierge : n'aura-t-il pas à extrême horreur d'être produit par une bouche infâme : *Corpus Christi sacro ore conficiunt,* dit saint Jé-

rôme. Ne dira-t-on point de vous : *Sordido ore conficiunt?* N'aura-t-il pas horreur d'être reçu en une poitrine qui est un égoût de pensées et d'affections impures?

Quo non puriorem esse oportet tali fruentem sacrificio? Quo solari radio non splendiorem manum carnem hanc dividentem? Os quod igni spiritali repletur? Linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit, dit saint Chrysostome [1]. Quelle pureté ne doit pas avoir celui qui jouit d'un tel sacrifice? la main qui touche cette chair déifiée? la langue qui est empourprée de ce sang adorable ne doit-elle pas être plus pure que les rayons du soleil? Aurions-nous bien l'impudence de souiller ce sanctuaire par des pensées et des affections brutales? de salir ces mains par des actions infâmes? ce serait en quelque façon surmonter le démon en témérité, en irréligion et impiété. Il a du respect pour nos doigts sacrés. Quand un prêtre met ses doigts sacrés en la bouche d'un possédé, Satan n'a pas la hardiesse de les offenser, il s'empêche bien de les mordre en quelque rage qu'il soit. Il disait un jour à un séculier : Apporte, apporte un peu ici tes doigts, et tu verras comme je les accommoderai? Et ces doigts sacrés que Satan même redoute, ces mains que les séraphins révèrent, qui sont si souvent le séjour et le trône de Jésus : *Manus Christi bajulas*, oserions-nous bien les appliquer à des carcasses sales et immondes? Saint Jérôme était bien éloigné de le faire, puisqu'il disait : *Si iratus fuero, aut me nocturnum phantasma deluserit, basilicas martyrum intrare non audeo.* Et Tertullien (Lib. *de idolatria*, cap. 7), nous dirait : *Proh scelus! semel Judæi Christo manus intulerunt, isti quotidiè corpus ejus lacessunt. O manus præscidendæ! viderint jam, an per similitudinem dictum sit? Si manus tua scandalizat te, amputa eam; quæ magis amputandæ, quàm in quibus Domini corpus scandalizatur?*

Si on nous punissait selon les canons anciens, on ne nous permettrait jamais de dire la messe, pas même après avoir fait pénitence de ce crime. Voici ce qu'en dit saint Grégoire [2] : *Pervenit etiam ad nos quosdam de sacris ordinibus lapsos, vel post pœnitentiam, vel ante, ad ministerii sui officium revocari : quod omnino prohibemus, et in hac re sacratissimi quoque canones contradicunt. Qui igitur post acceptum sacrum ordinem lapsus in peccatum carnis fuerit, sacro ordine ita careat, ut ad altaris ministerium ulteriùs non accedat.* On nous a aussi rapporté que quelques-uns, promus aux sacrés ordres, étant tombés au péché de la chair, sont reçus à leur ministère, ou avant, ou après avoir fait pénitence, ce que nous défendons expressément, et les sacrés canons le défendent aussi. Celui donc qui sera tombé au péché d'impureté, après avoir reçu un ordre sacré, qu'il soit tellement interdit qu'il ne lui soit jamais permis de l'exercer.

[1] Ait divident eum ; quia dividimus species sacramentales. Quod autem fit circa species, patres dicunt fieri corpori Christi (Chrysost., Hom. 83 *in Matth.*).

[2] Lib. 3, registri. epist. 29, ad Januarium.

3° (A) Si Jésus n'était infiniment miséricordieux, il nous rejetterait pour jamais, non-seulement de ses autels, et de toutes les fonctions du sacerdoce, mais encore de sa grâce et de toute espérance de pardon, après une si horrible et détestable perfidie.

Quand l'Ecriture veut exprimer une profonde paix, une paix ferme et bien assurée, elle dit qu'on a changé les épées et les lances en des faucilles et autres instruments du labourage. Il faut dire par un argument contraire, que c'est déclarer une guerre bien ouverte et bien sanglante à Jésus, quand nous changeons nos faucilles en épées. La faucille dont les prêtres se servent pour faire la moisson spirituelle, par les exhortations, prédications et remontrances particulières, c'est la langue. C'est une marque et un effet de grande hostilité quand nous nous servons de cette langue comme d'une épée pour tuer les âmes; oui, pour tuer les âmes! car nous ne saurions commettre ce péché sans exposer au danger évident de damnation la pauvre malheureuse infortunée créature que nous prenons pour complice. Quand vous lui avez levé la honte, quand vous l'avez amorcée à la volupté, quand vous lui avez donné la pente au péché, elle y retombe aisément, elle y croupit, elle va de précipice en précipice, elle n'ose s'en confesser, ou elle ne s'en confesse qu'à demi, sans une vraie repentance, sans sentiment de Dieu : elle s'endurcit et perd le respect envers les choses saintes, parce qu'après l'eucharistie, il n'est rien de si saint que le prêtre; c'est lui qui consacre et sanctifie tout ce qui est saint et digne de vénération en l'Eglise; elle n'a plus de respect pour les prêtres, parce qu'elle l'a profané, elle l'a traité irrévéremment et indignement comme une chose commune, vile et de nulle estime. Si la loi ancienne s'observe avec rigueur, ne dira-t-on pas : *Oculum pro oculo, dentem pro dente, animam pro animâ?*

(B) L'expérience journalière ne vérifie que trop en la personne des prêtres cette parole d'Osée (5, 1, 4) : *Audite hoc, sacerdotes, et attendite domus Israel, quia vobis judicium est, quoniam laqueus facti estis, etc. Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum quia spiritus fornicationum in medio eorum, et Dominum non cognoverunt.* Ils ne se convertiront point au Seigneur, ils n'en auront pas seulement la pensée, parce qu'ils ne la peuvent avoir, si Dieu ne la donne : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis* (2. Cor. 3, 5); et Dieu les abandonne souvent à la tyrannie de leurs passions et à l'oubli de leur salut, en punition des grands et innombrables péchés qu'ils ont faits. Car un prêtre ne se prostitue jamais à ce péché sans une suite considérable d'autres crimes très-grands, et en grand nombre. Il communie indignement, il dit la messe en mauvais état, il se confesse sans une vraie componction, il administre les sacrements avec sacrilége, il cherche un confesseur lâche, flatteur, complaisant, intéressé, ignorant; qui se contente d'ouïr ses péchés, qui lui donne une légère pénitence, qui ne dit rien quand on y tombe souvent; que sais-je? peut-être qu'il y a collusion entre vous et votre confesseur? peut-être que vous vous confessez à un prêtre qui est sujet au même péché que vous, et qui s'en confesse à vous de

temps en temps, et vous lui êtes indulgent comme lui à vous : *Manus manum fricat?* Çà prenons-nous par la main, et aidons-nous l'un l'autre à nous conduire en enfer.

Les prêtres de la loi mosaïque étaient mariés, parce que le Fils de Dieu ne s'étant pas encore fait homme, ils ne touchaient pas une chair déifiée, ils ne maniaient que la chair des moutons et autres animaux qu'on sacrifiait; mais quand leur rang d'offrir le sacrifice était venu, ils étaient obligés de s'abstenir de l'usage du mariage; et quand la fille d'un prêtre était convaincue d'impureté, elle était condamnée au feu, pour apprendre au prêtre de la loi de grâce (Levit. 21, 9), quel feu, et quelle damnation il doit attendre, si lui-même tombe en ce péché, puisqu'on traite si rigoureusement un sexe si fragile en une loi grossière et imparfaite, dit saint Chrysostome; et puis il ajoute : *Verticem fornicationis hæc improbitas tenet* (Homil. 76 *in Matth.*). Ce sacrilége est le plus haut point de malice en ce genre de péché; et qui pis est, il est très-malaisé de vous en relever.

Quand un religieux est tombé dans ce crime, s'il a l'humilité de se découvrir à son provincial ou au visiteur, on l'envoie à cinquante lieues de là, il est hors de l'occasion, il se renouvelle et réforme aisément. Mais si un prêtre séculier tombe en ce péché, ce lui est un piége qui l'accroche; pour sortir de l'occasion, il faudrait sortir de la ville; comment en sortira-t-il? où ira-t-il? que deviendra-t-il? que fera-t-il de son bénéfice? de ses meubles? de ses accommodements? de ses neveux? de ses nièces? de ses parents? qu'en dira-t-on? il faut une grâce extraordinaire, un courage non médiocre pour franchir tous ces empêchements.

Second point. — I. Toutefois un des principaux et plus nécessaires remèdes de ce vice, c'est la fuite des occasions. Saint Thomas a remarqué que saint Paul ne dit pas : Luttez avec la fornication, mais *fuyez la fornication*, d'autant que la tentation de ce vice se surmonte en fuyant. Et dans Isaïe, il est dit de l'homme juste, qu'il sera rempli de la crainte de Dieu. Des autres dons du Saint-Esprit, il dit seulement, qu'ils reposent sur lui : *Requiescet super eum Spiritus sapientiæ et intellectus;* mais de la crainte il est dit : *Replebit eum Spiritus timoris*, pour montrer que nous avons plus besoin de la crainte que des autres dons, encore qu'il ne le semble pas. Cette crainte ne peut être mieux employée qu'à éviter les occasions du péché. Au lieu de ce mot *replebit eum*, il y a en l'hébreu *olfacere eum faciet*, parce que cette crainte nous doit faire sentir de loin les dangers pour nous en éloigner. Et saint Bonaventure nous donne là-dessus un conseil très-salutaire; il nous avertit d'éviter les longues ou fréquentes conversations des femmes, et particulièrement des dévotes, parce que leur fréquentation est souvent plus dangereuse que celle des volages et des mondaines. Car, en premier lieu, nous nous en défions moins; nous nous tenons moins sur nos gardes, nous veillons moins sur nos sens, nous demandons moins le secours de Dieu : *Diffidentia securitatis est mater.*

En second lieu, nous en évitons moins les occasions, parce que nous n'y craignons point tant le blâme du monde. Si on voit entrer

en notre maison une femme volage, ou si on nous voit souvent c nverser avec elle, on en parle. La crainte de ces murmures nous donne quelque retenue. Quand ce sont des dévotes, nous n'avons point de bride, ni elles aussi.

En troisième lieu, l'amour sensuel se glisse subtilement dans leur cœur, et au nôtre, sous apparence d'amour spirituel; et quand il est une fois allumé, c'est un feu grégeois que Satan est ravi d'embraser, d'autant que, par ce moyen, il fait un plus grand ravage, il ruine les grâces que Dieu avait thésaurisées en cette âme, il décrie la dévotion, il cause beaucoup de scandale; et comme les nœuds qui se font avec des cordons de soie sont plus difficiles à délier que ceux qui se font avec de grosses cordes de chanvre; ainsi les attaches sensuelles qui se font sous l'apparence d'affection spirituelle tiennent les cœurs plus serrés. Le grand secret est de les rompre promptement, et ne pas s'amuser à les dénouer.

Un des plus saints évêques de la France m'a assuré qu'il avait assisté à la mort d'un ecclésiastique qui, voyant à la ruelle de son lit une femme qu'il avait aimée impudiquement, la dernière chose qu'il fit, fut de lui dire d'une façon amoureuse : Tu ne m'aimes plus; et là-dessus il rendit l'âme. Voilà un beau *in manus tuas*, une belle proportion pour s'aller présenter au jugement épouvantable du Fils de Dieu. C'est donc avec grand sujet que saint Augustin (Serm. 77 *de Tempore*) demandant la raison pourquoi Jésus-Christ alla au désert pour être tenté, répond que ce fut pour nous apprendre, que si nous voulons vaincre les tentations, il faut éviter la rencontre des femmes : *Videte rem miram! in paradiso cum Adamo diabolus decertat, in deserto cum Christo diabolus dimicat, sed ubi mulierem invenit vincit; sed ubi non invenit, victus decedit.* Sortez donc de l'occasion, si vous êtes sage; sortez de la maison, de la rue, de la ville, de la province, s'il en est besoin. Mais j'y fais beaucoup de profit, on a créance en moi, parce qu'on ne sait pas mes défauts. Le Saint-Esprit vous dit : *Qui sibi nequam cui bonus erit?* Si vous n'êtes bien avec Dieu, vous faites beaucoup de fruit en apparence, mais fort peu en effet; et quand vous gagneriez des âmes à milliers, le Fils de Dieu vous dira : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* Mais j'ai de fortes attaches où je suis, de longues habitudes, des parents et des amis, un emploi honorable et lucratif que je ne trouverai pas ailleurs. Et où est la confiance que vous devez avoir à la providence de Dieu? où est la foi que vous devez ajouter à ces paroles du Sauveur : « Je vous dis en vérité, que personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou ses terres, que présentement dans ce siècle même il n'en reçoive cent fois autant, non en espèce; mais en prix, en valeur » (Marc. 10, 19).

II. L'occasion est la mère de l'impureté, et l'intempérance en est la nourrice : *Luxuriosa res vinum* (Prov. 20, 1). Le juste Loth, qui avait mérité d'être délivré de l'incendie de Sodome par la visite des anges, et même d'en faire délivrer une ville tout entière,

s'étant enivré par surprise, commit un inceste étant ivre : *Venter cibis exæstuans despumat in libidinem*, dit saint Jérôme. Et Origène (Homil. 9 *in Levitiq.*) nous crie : *Nolite conqueri de infirmitate carnis; nolite dicere : Quia volumus et non possumus; tu das stimulos carni tuæ, tu eam adversùs spiritum armas, et potentem facis, cùm eam carnibus satias, vino nimio inundas.* C'est se plaindre d'un incendie, et y jeter de l'huile et du soufre ; ne vous plaignez pas de la faiblesse de votre chair ; ne dites pas que vous voudriez être chaste, et que vous ne le pouvez pas ; vous donnez des aiguillons à votre chair, vous la fortifiez contre l'esprit, quand vous la remplissez de vin et de viande.

L'oisiveté aussi et le trop de repos contribuent beaucoup à cette tentation.

III. Si vous n'avez soin de vous engager à quelque exercice du corps ou d'esprit, si vous vous levez tard parce que vous n'avez rien à faire, vous demeurez longtemps dans le lit, le corps est échauffé, l'esprit est vide de bonnes pensées ; le démon ne s'endort pas, ni ne s'oublie pas : il suggère à votre imagination des objets charmants et illicites ; pendant le jour vous cherchez des divertissements pour vous désennuyer.

Le grand saint Grégoire, après avoir dit au lieu que j'ai allégué, que le prêtre qui est tombé au péché de la chair ne doit jamais plus s'approcher de l'autel pour dire la messe, recommande à l'évêque Janvier, d'examiner en ceux qu'il ordonnera s'ils ont vécu plusieurs années dans la continence et s'ils ont été affectionnés à l'oraison [1] ; parce que, comme pour empêcher que les fruits ne se pourrissent, on a coutume de les confire au miel ou au sucre ; ainsi la pratique de l'oraison sert beaucoup à préserver nos corps de la corruption du péché de l'impureté, et même de tout autre péché, comme nous verrons, Dieu aidant, l'un de ces jours ; priez Dieu qu'il nous fasse la grâce de le bien achever, et de mettre en pratique ce que nous enseignons aux autres. *Amen.*

[1] Ne unquam si ordinati sunt pereant, provideri debet quales ordinentur, ut prius aspiciatur si vita eorum continens in annis plurimis fuit, si studium orationis, si eleemosynæ amorem habuerunt (S. Greg., lib. 3, registri Epist. 26).

SERMON XVII.

QUE LA MAUVAISE VIE D'UN PÈRE OU D'UNE MÈRE NUIT BEAUCOUP A LEURS ENFANTS.

Pour le Mercredi de la seconde semaine de Carême.

Accessit ad eum mater filiorum Zebedæi.
Alors, s'approcha de Jésus la mère des fils de Zébédée.
(MATTH. 20, 20.)

En l'Evangile de ce jour tiré du chapitre 20e de saint Matthieu, la mère des enfants de Zébédée s'adresse à Jésus, et lui dit : Commandez, s'il vous plaît, que mes deux enfants soient à vos côtés en votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à la gauche. Saint Ambroise dit là-dessus : *Hereditario mulier delinquebatur errore.* Cette mère voulait gâter ses enfants par son ambition, comme la première femme a perdu sa postérité par le désir qu'elle eut de s'élever : *Eritis sicut dii.* Sur quoi j'ai à vous faire voir que si vous aimez véritablement vos enfants, si vous les aimez d'un amour sincère et cordial, d'un amour utile et salutaire, vous ne devez être ni ambitieux, ni avaricieux, ni voluptueux, ni atteint d'aucun autre vice. S'il est vrai ce qu'a dit Salomon, que l'enfant sage et vertueux est la gloire et l'honneur de sa mère, nous devons conclure que vous avez beaucoup d'honneur et de gloire, ô sainte et bienheureuse Vierge! puisque vous êtes la mère de celui qui est la sagesse même. Vous avez contribué à ce qu'il fût vertueux en toutes les manières possibles. Il était vertueux par l'union hypostatique, par la sainteté béatifique, par grâce et vertu infuse : mais afin qu'il le fût encore par complexion naturelle, il a voulu être conçu dans le sein et nourri de la mamelle de la plus sage, la plus pure, la plus sainte, innocente et vertueuse mère qui ait jamais été et qui puisse être. Nous l'en bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Cur Christus aliquando visus est contemnere matrem suam.

I. PUNCTUM. — Vitia parentum nocent filiis temporaliter : 1° Scripturâ; 2° Exemplis; 3° Rationibus; 4° Moralitate, quâ monentur parentes ne maledicant filiis (A), Ne opprimant pauperes (B).

II. PUNCTUM. — Vitia parentum nocent filiis spiritualiter : 1° Ex parte Dei; 2° Ex parte parentum.

III. PUNCTUM. — Exhortatio ad suprema monita per argumenta conglobata.

CONCLUSIO. — Paraphrasis illorum verborum : *Inimici hominis domestici ejus;* per inductionem.

EXORDE. — C'est une merveille qui pourrait aisément choquer l'imagination d'un esprit faible, et ébranler la piété d'un chrétien qui n'en saurait pas le sujet, de voir que toutes les fois que Jésus a parlé à la Vierge en l'Evangile, ç'a toujours été en des termes qui semblaient ressentir un peu le dédain, ou du moins la rigueur et la

sévérité. La première parole que les sacrés historiens nous rapportent de lui, ce fut à l'âge de douze ans, quand il fut trouvé au temple; sa mère lui ayant dit : *Mon Fils, nous vous avons cherché avec grande tristesse;* il lui répond : *Pourquoi me cherchiez-vous? ne savez-vous pas que je me dois appliquer aux œuvres de mon Père?* Et à l'âge de trente ans, aux noces de Cana, elle lui dit : *Ces pauvres gens n'ont point de vin;* il répond : *Femme, que vous importe-t-il?* Une autre fois, pendant qu'il prêchait, comme quelqu'un lui dit : *Maître, votre mère et vos frères vous attendent à la porte;* il dit : *Quelle est ma mère? et qui sont mes frères?* Ce n'est pas qu'il ait jamais perdu ni diminué tant soit peu le respect et l'amour qu'il portait à la Vierge, puisqu'en ces mêmes occasions il lui a témoigné une soumission, une dépendance et une obéissance très-particulière, retournant avec elle en Nazareth, la servant jusqu'à trente ans, et avançant pour l'amour d'elle son heure de faire des miracles; mais il voulait lui parler ainsi, pour condamner et corriger en nous une des plus communes, des plus vicieuses, et des plus fortes inclinations que nous ayons héritées de notre premier père, qui est l'affection déréglée envers nos parents; je dis une des plus communes : car les séculiers en sont ordinairement remplis, comme nous le voyons tous les jours; et les ecclésiastiques en sont quelquefois atteints, comme le poète a dit avec bonne grâce :

Cùm factor rerum privasset semine Clerum,
Ad Satanæ votum successit turba nepotum.

C'est aussi une des plus vicieuses et des plus sottes inclinations; car, comme nous verrons tantôt, elle nous est un grand empêchement à la pratique de plusieurs vertus, une occasion et un acheminement à plusieurs imperfections, et c'est une folie ridicule de mépriser ce qui est en nous, pour avoir soin de ce qui n'est qu'auprès de nous.

Or, de toutes ces inclinations, celle qui est la plus excusable, c'est l'amour que vous portez à vos petites créatures, cet amour n'étant pas contraire à la raison, n'est pas contraire à l'Evangile : Car, dit Salvien (lib. 1 *ad Eccl. catholicam*), comment est-ce que Jésus vous défendrait d'aimer vos enfants, puisqu'il vous commande d'aimer vos ennemis? comment est-ce que le christianisme voudrait arracher de votre cœur une affection que la nature y a enracinée si profondément, puisqu'il y veut enter une affection dont la nature vous donne aversion? Non, Jésus ne vous défend pas d'avoir de l'amour pour vos enfants, mais il vous commande de le modérer, de le régler, de le perfectionner, de le sanctifier, de le rendre utile et salutaire. Pour aimer utilement vos enfants, vous devez être vertueux; vous ne le croiriez pas, mais il est très-véritable : il y a très-peu de disgrâces qui nuisent tant à un enfant, et pour le temporel et pour le spirituel, que les péchés de ses père et mère. Nous pouvons avoir des preuves de cette vérité, premièrement, par des considérations tirées de la part de Dieu; secondement, par des considérations tirées de la part des hommes.

Premier point. — 1° Il est vrai que le prophète Ezéchiel (18, 17) a dit que *le fils ne portera point l'iniquité de son père.* Il est vrai que saint Paul a dit que *chacun portera son fardeau*, c'est-à-dire, qu'au jugement de Dieu personne ne sera responsable d'un péché qu'un autre aura commis, s'il n'y a contribué ou coopéré en quelque façon. Mais que Dieu envoie quelquefois des afflictions temporelles aux enfants en punition des péchés de leur père, jamais bon théologien ne l'a nié, jamais bon catholique le niera, puisque l'Ecriture, l'expérience et la raison évidente l'enseignent.

En l'Exode, chapitre 21e, le divin Législateur dit : *Je suis un Dieu jaloux, qui punis les crimes des pères en leurs enfants, jusqu'à la troisième et quatrième lignée.* Ce que considérant le vénérable Tobie (3, 3) disait : *Seigneur, ne vous souvenez pas de mes péchés, ni de ceux de mes pères et mères.* Et le dévot roi Josias (2. Paralip. 34, 21) : *La grande fureur du Seigneur a distillé sur nous, parce que nos aïeux n'ont pas gardé ses commandements.*

2° Ils se souvenaient que tous les enfants qui étaient au monde au temps du déluge, furent noyés (Genes. 7, 22); ceux de Sodome et de Gomorrhe consumés par le feu (Genes. 19, 24); et ceux d'Achan, punis de mort pour les péchés de leurs pères (Josué. 7, 24); ainsi sept enfants de Saül furent attachés à des potences par ordre de la justice de Dieu, parce que leur père avait faussé la foi promise aux Gabaonites (2. Reg. 21, 9); ainsi septante enfants du roi Achab eurent la tête tranchée, à cause de l'oppression que leur père avait commise contre le pauvre Naboth (4. Reg. 10, 7); ainsi un petit enfant de David fut frappé de mort par la justice de Dieu, parce que son père avait donné sujet au peuple de blasphémer le saint nom de Dieu (2. Reg. 12, 18).

3° Saint Thomas (12. q. 87, a. 8) montre évidemment que cette disposition de la justice de Dieu est très-juste et raisonnable. Et pour mettre bien au jour son raisonnement, il suppose que toute peine qui arrive à quelque créature que ce soit, est une punition, ou un remède, ou une punition et un remède tout ensemble. Par exemple, vous condamnez un voleur a être pendu et étranglé, c'est une punition, non un remède pour lui. Un prince très-innocent devient malade; le médecin le condamne à être saigné, ventousé, scarifié; c'est un remède, non une punition. Vous condamnez un coupeur de bourse à être battu de verges; c'est une punition de son péché passé, et un remède préservatif, s'il est sage. Dieu donc, étant très-miséricordieux et très-juste tout ensemble, afflige souvent un enfant pour les crimes de son père; et c'est punition pour le père, médecine pour l'enfant, ou punition et médecine pour tous deux.

En la justice des hommes, qui est une effusion et participation de celle de Dieu, on punit quelquefois les enfants pour la faute de leur père. Quand c'est un crime de lèse-majesté, on les dégrade de noblesse, on les déclare roturiers, et très-justement; car il est permis de punir un criminel en tout ce que lui appartient, confisquer ses biens, abattre ses statues, raser sa maison; l'enfant est une partie du père, un autre lui-même, sa vive et naïve image. Le

père est souvent plus affligé par l'affliction de son fils, que par la sienne propre. Témoin Pharaon qui fut insensible à toutes les autres plaies, et fut touché par la mort de son premier-né. Cela est une médecine préservative pour l'enfant, qui apprend par tel châtiment à ne pas tomber aux péchés de son père ; comme le médecin ordonne quelquefois à un enfant certain régime de vie, ou potion pour le préserver d'une maladie qui est héréditaire en une famille ; et Dieu punissant ainsi le crime d'un père en son enfant, veut que le père rentre en soi-même, se range à son devoir, et se guérisse par cette affliction, comme on ouvre la veine en la jambe pour guérir le foie ou le cœur, on applique le cautère au bras pour détourner la fluxion des yeux ; et si l'enfant a contracté par imitation le péché de son père, la peine lui est punition et médecine tout ensemble.

4° (A) Les enfants encourent ces disgrâces, principalement en deux rencontres. En premier lieu, quand, par leur désobéissance et rébellion, ils attirent sur eux la malédiction du père ou de la mère, parce que, ordinairement, avec telle malédiction celle de Dieu tombe sur eux. L'enfant qui veut faire fortune, être heureux en ce monde et en l'autre, doit être si respectueux envers son père et sa mère, et leur rendre de si bons services, qu'il mérite et attire sur soi leur bénédiction : *Benedictio patris firmat domos : maledictio matris eradicat fundamenta domus*, dit le Saint-Esprit (Eccl. 3, 11) : La bénédiction d'un père établit et affermit la fortune de ses enfants, la malédiction d'une mère ruine les fondements de sa famille.

En la vie de saint Zénobe, archevêque de Florence, écrite par Jean, archiprêtre d'Arèse, et rapportée par Surius, il est dit qu'une femme ayant donné plus de trente fois à boire en une nuit à son enfant malade, comme il lui en demanda encore, elle lui en donna, disant : Tiens, le diable puisses-tu avaler avec ! l'enfant fut sur-le-champ possédé du démon, et cruellement tourmenté, jusqu'à ce qu'il en fut délivré au sépulcre de saint Zénobe.

Dæmone replentur parvuli cùm à parentibus diabolo offeruntur, dit saint Pierre Chrysologue (Serm. 51) : Les enfants sont remplis du diable, quand les pères et mères les lui donnent.

(B) Ce qui attire, en second lieu, la vengeance du ciel sur vos enfants, c'est la vexation des pauvres, l'oppression des veuves et des orphelins : *Væ cui congregat avaritiam malam domui suæ, ut sit in excelso nidus ejus, et liberari se putat de manu mali*, dit le Prophète (Habac. 2, 9) : Malheur à celui qui acquiert des richesses injustement, par des monopoles, des souplesses de chicanes, contrats usuraires ! c'est pour nicher bien haut sa famille, pour élever et avancer ses enfants. Il se trompe fort, son avarice sera funeste et fatale à sa maison ; cette fortune bâtie sur la ruine des pauvres gens ne sera pas de durée. Et par un autre prophète, Dieu vous dit : *Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, detraham te* (Abdiæ, v. 4). Quand vous voleriez comme un aigle, et que vous auriez élevé vos enfants jusqu'au firmament, je renverserai vos desseins, et je battrai en ruine votre fortune. Il dit comme un aigle, pour marquer la propriété

de cet oiseau. Si vous mêlez des plumes d'oie, de colombe, de poule, avec des plumes d'aigle, vous trouverez dans quelque temps que les plumes d'aigle auront consumé les autres. Vous avez hérité de votre oncle qui était homme de bien; mais votre père était un méchant homme, un oiseau de proie et de rapine, un voleur de veuves et d'orphelins; tous deux vous ont laissé de grands biens, et ils se sont fondus en fort peu de temps; vous êtes devenu pauvre, et on ne sait comment; c'est que les richesses de votre père, incorporées à celles de votre oncle, les ont consumées, et se sont perdues avec elles.

Deuxième point. — 1° Cette punition temporelle que Dieu exerce sur les enfants pour les péchés de leur père, n'est pas si certaine et inévitable, qu'elle arrive toujours infailliblement; car vous devez vous souvenir de ce que nous avons autrefois montré, que la justice de Dieu ne récompense pas toujours par des biens de cette vie les bonnes œuvres des chrétiens, et ne punit pas toujours leurs crimes par des afflictions temporelles, comme elle faisait autrefois aux juifs, parce qu'elle réserve leurs récompenses et leurs punitions pour l'autre vie; mais on peut dire qu'outre cela il y a dans la loi de grâce une autre punition, qui consiste dans une privation de plusieurs faveurs et de plusieurs bénédictions spirituelles, que portent souvent les enfants pour les péchés de leurs pères. Comme un enfant qui est couché sur l'état pour recevoir quelque pension du roi, en est justement effacé, si son père vient à commettre un crime de lèse-majesté.

Comme nous voyons que les juifs de ce temps sont frappés d'aveuglement et d'obstination en leur incrédulité, par une très-juste punition de l'exécrable parricide que leurs ancêtres ont commis autrefois en la personne adorable de Jésus[1]. Voilà pourquoi, si vous aimez vos enfants et si vous voulez détourner de dessus leur tête les carreaux de la justice de Dieu, vous devez vivre saintement, vous devez faire pénitence de vos péchés passés, en demander pardon avec componction et dire souvent : *Ego sum qui peccavi.*

Mais ce qui provoque plus ordinairement la colère de Dieu sur votre enfant, si une miséricorde particulière ne s'y oppose, c'est quand il est l'effet, ou l'objet, ou le sujet de votre péché. Ce que vous avouerez arriver assez souvent, si vous considérez comme vous vous comportez envers lui depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est l'effet de votre péché, quand il est engendré et conçu hors du légitime mariage ou dans le mariage, mais par une action effrénée, qui n'a pour but que l'assouvissement d'une passion brutale : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus*, comme disait saint Raphaël au jeune Tobie.

L'enfant est-il mis au monde, on le porte au baptême; et au lieu d'attirer sur lui la bénédiction de Dieu par des prières et des

[1] Et non audierunt vocem Patris sui (S. Greg., *in hæc verba*); Obduationem Judæorum sui temporis attribuit peccato patrum illorum qui occiderunt Christum (et lib. 2, cap. 2; *in librum primum regnum*).

œuvres de piété en une action si sainte et si sérieuse, vous le donnez à un parrain et à une marraine qui commettent ou souffrent qu'on commette des immodesties, insolences, sottises insupportables en l'église auprès des fonts baptismaux, pendant les cérémonies d'un sacrement si saint, si important et si vénérable.

Est-il reporté à la maison, au lieu de passer vos couches en dévotion et actions de grâces, de ce qu'il n'est pas mort en votre sein, et qu'il a été reçu au nombre des enfants de Dieu, vous faites de votre maison un brelan, le rendez-vous des personnes mondaines qui s'y assemblent pour offenser Dieu par médisance, jeu de cartes, perte de temps, paroles à double entente et autres dissolutions.

A-t-il besoin de nourriture, au lieu de lui donner votre mamelle, comme le saint canon le recommande, même aux dames, vous le donnez à une nourrice volage, lascive, intempérante, qui lui distille avec le lait ses complexions vicieuses.

Commence-t-il à parler, vous l'apportez ou vous le faites apporter à l'église : là il profane la maison de Dieu, il trouble l'office divin, il distrait les fidèles en leurs prières, il interrompt la dévotion du prêtre pendant qu'il offre le très-redoutable sacrifice, il fait du bruit et se promène en l'église, comme si c'était une rue ou un marché ou une halle publique.

Est-il devenu un peu plus grand, il est le sujet de votre avarice, vous ne faites plus guère d'aumônes, vous ne pensez qu'à amasser des richesses.

Est-il en âge et hors d'études; vous le jetez dans les charges publiques, dans les offices ou bénéfices, sans examiner s'il a la vocation, l'esprit, le jugement, la science, la conscience, la probité et les autres talents nécessaires pour s'en bien acquitter.

Comment ne serait-il pas l'objet de la colère de Dieu, étant ainsi l'objet ou le sujet de tant de péchés que vous commettez contre sa Majesté divine? Moïse (Exod. 32, 20) descendant la montagne, et trouvant que le peuple avait offensé Dieu, adorant le veau d'or, se mit en grande colère, et prenant cette idole, il la brisa, la jeta au feu et la réduisit en poudre : *Iratus est valde, arripiensque vitulum quem fecerant, combussit et contrivit usque ad pulverem.* Cette idole n'avait point fait de mal; elle n'avait pas été la cause de l'idolâtrie, mais elle en avait été l'objet. Je veux que votre enfant soit innocent, parce qu'il n'est pas encore en âge; s'il est votre idole, l'objet de vos affections déréglées, le sujet des péchés que vous commettez par immodesties en son baptême, par détractions pendant vos couches, par profanation de la maison de Dieu, quand vous l'y amenez, par amour désordonné que vous lui portez, vous le mettez en danger d'être l'objet de l'indignation de Dieu et de la vengeance du ciel.

2° Et puis, supposons qu'il ne lui arrive point de disgrâce de la part de Dieu, comme quelquefois il n'en arrive pas, il ne lui en arrive que trop de votre part; quand vous êtes de mauvaise vie, vous le rendez vicieux comme vous, par omission et par commission.

Le cœur de votre fils est une table d'attente, une toile qui n'est

pas encore imprimée, susceptible de telle couleur que vous lui voudrez donner, simple, docile, crédule, qui reçoit comme des oracles tout ce que vous lui dites, il n'a point encore d'erreur en l'entendement, ni de crime en la volonté, qui l'empêchent de bien recevoir vos avertissements.

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu. (Hor., lib. 1, épist. 2.)

Si vous lui imprimez de bonnes maximes de la crainte de Dieu, le mépris du monde, l'horreur du péché; si vous lui faites lire souvent les Œuvres de Grenade, *le Pédagogue chrétien, la Vie des Saints*, il retiendra longtemps ces impressions; si vous le négligez, il sera comme une bonne terre qui n'étant pas ensemencée, ni labourée, ni défrichée, ne produit que de mauvaises herbes, des orties, chardons et épines : *Maledicta terra spinas et tribulos germinabit tibi.*

Quand vous êtes esclave de quelque vice, tout votre cœur y est plongé, tout votre esprit y est employé, il ne vous en reste plus pour enseigner et instruire vos enfants; si vous êtes voluptueux, vous êtes toujours hors de la maison, à la chasse des plaisirs sensuels, au jeu de paume, ou de boule, ou de cartes, au brelan, au cabaret et autres lieux de débauches. Si vous êtes avaricieux, vous êtes tout dans le tracas du négoce, des procès du trafic, et semblables affaires temporelles; et ainsi des autres vices; et vos enfants sont négligés et abandonnés comme des avortons.

Le voulez-vous voir en un exemple très-mémorable que l'Ecriture nous raconte? Quel homme fut jamais plus sage que Salomon? Il est appelé *le Sage par excellence.* Dieu lui communiqua une science infuse; il lui dit qu'il serait le plus sage de tous ceux qui avaient été devant lui, et de tous ceux qui viendraient après; il n'avait qu'un enfant, ce n'était pas trop pour en avoir grand soin; il le destinait à la couronne : ce devait être un puissant motif pour le faire bien instruire; néanmoins, le fils d'un père si sage fut un des plus imprudents, des plus impertinents et des plus grands fous qui aient jamais été. Salomon, avant son péché, avait donné des avis très-salutaires pour toute sorte de personnes en ses livres des *Proverbes* et de *la Sapience;* mais depuis qu'il perdit la grâce de Dieu, depuis qu'il se laissa empoisonner de l'amour impudique des femmes, il fut si oublieux de son devoir, qu'il négligea même son propre fils, son fils unique, son fils Roboam qui devait régner après lui. Son père David étant au lit de la mort, lui avait donné de si belles instructions, rapportées au premier livre des Paralipomènes (28, 9); que ne les donna-t-il à son fils, au moins avant que de mourir; pas un mot, pas un mot. Lisez le troisième livre des Rois (2, 34) où sa mort est récitée, vous ne trouverez pas qu'il ait dit un seul mot d'avis à son fils pour son salut, ni pour bien gouverner son royaume.

Troisième point. — Vous faites comme lui; vous négligez votre enfant, comme s'il était tombé des nues, comme s'il n'était pas à vous : *Duratur ad filios suos quasi non sint sui.* Vous le laissez

là sans le polir, sans le façonner, sans l'instruire, sans le corriger ; ou si vous lui donnez quelque enseignement, ce sont des préceptes de civilité séculière, des avis pour cette vie caduque et périssable; vous prenez bien garde qu'il ne devienne gaucher, qu'il ne fasse de la main gauche ce qu'il doit faire de la droite; vous ne vous souciez pas s'il a une intention gauche en ses actions, s'il n'étudie que pour paraître, pour être empereur de sa classe, pour avoir le dessus de ses compagnons, non pour avoir le moyen de servir Dieu et l'Eglise. Vous prenez bien garde que votre fille se tienne bien droite, que son corps ne devienne ni bossu, ni voûté ; vous ne vous souciez pas si son âme est toute courbée, toute penchante d'affection vers les biens de la terre.

Vous êtes chrétien ; et en cette qualité vous devez rendre votre enfant, non-seulement ni principalement honnête homme, mais bon chrétien ; vous vous y êtes engagé, et vous l'avez promis à l'Eglise, autrement on ne l'aurait pas baptisé. En la primitive Eglise, quand un jeune homme demandait le baptême, on ne le lui donnait pas aussitôt, on le mettait dans le catéchuménat, c'est-à-dire en l'apprentissage du christianisme, trois mois, six mois, un an, et cela très-justement. Car, dites-moi, quel est le métier au monde où on donne des lettres de maîtrise à ceux qui n'ont jamais été apprentis ? Pour être passé maître, ne faut-il pas avoir été en apprentissage ? avoir exercé le métier quelque temps ? avoir fait des chefs-d'œuvre et donné des preuves de sa suffisance? Pensez-vous qu'il soit plus aisé ou moins important d'être chrétien que d'être tailleur, cordonnier, menuisier ? Pensez-vous qu'il soit plus facile de faire son salut que de faire une robe, un soulier, une table ? Comment le peut-on faire si on ne l'apprend pas ? et comment l'apprendre si personne ne l'enseigne ? Les apôtres donc, et leurs disciples, avant que de faire un chrétien, le faisaient catéchumène, c'est-à-dire apprenti en l'école du christianisme. Maintenant qu'on craint que vos enfants ne périssent, s'ils mouraient sans être baptisés, l'Eglise les reçoit au baptême en leur bas âge, mais à condition et sur la promesse que vous lui faites de leur apprendre ce qu'ils eussent appris dans le catéchuménat. Les parrains et les marraines l'ont ainsi promis de votre part, donc vous faussez votre promesse, vous êtes perfide à l'Eglise, si vous ne les instruisez des mystères de la foi et des principes de la religion, pour vous acquitter de cette obligation. Ce n'est pas assez de leur apprendre à dire comme des perroquets : Etes-vous chrétien ? — Oui par la grâce de Dieu, etc. ; il faut qu'ils sachent bien que le Fils de Dieu, étant Dieu, étant un esprit tout-puissant, immortel, infini, a daigné se tant abaisser, que de se faire homme pour nous, etc., etc.; et qu'ils lui en soient reconnaissants. Il faut qu'ils apprennent bien les maximes de l'Evangile, qu'ils en soient bien persuadés, qu'ils le mettent en pratique ; les maximes de l'Evangile sont de concevoir une grande estime, une haute idée de la très-adorable majesté de Dieu, et de sa grandeur incompréhensible, avoir de grandes tendresses et affections particulières envers Jésus Homme-Dieu, et envers sa très-sainte Mère, porter grand respect à toutes les choses saintes, aux paroles de l'Ecriture, aux églises, aux personnes ecclésiastiques, aux sacre-

ments, aux cérémonies et observances de l'Eglise; tout ce qui nous arrive en ce monde, de quelque façon que ce soit, le regarder comme venant de Dieu, le recevoir avec résignation, venant de si bonne part, y adorer et agréer les ordres de la Providence divine, avoir grande confiance en cette providence de Dieu, croire que sans le secours de sa grâce, nous ne sommes qu'ordure et péché; traiter avec tout le monde avec candeur et simplicité, sans fraude, fourberie, dissimulation; mépriser les vanités et grandeurs du monde, et les richesses de la terre.

Vous êtes bien éloignés de donner à vos enfants ces saintes instructions; vous leur en donnez de toutes contraires, sinon de paroles, au moins par votre mauvais exemple; étant si vicieux que vous êtes, vous n'avez pas la hardiesse de les reprendre; si vous les reprenez, vos répréhensions n'ont point ou que peu d'effet.

Unde tibi frontem, libertatemque parentis.
Cum facias pejora senex? (Juvénal, Sat. 14.)

La négligence des pédagogues, les livres profanes, les mauvaises compagnies nuisent beaucoup aux jeunes gens; mais il n'est rien qui leur soit si dommageable que le mauvais exemple du père ou de la mère. Ils ont toujours cet objet devant les yeux, le matin et le soir, à dîner et à souper, aux fêtes et aux jours ouvriers : *In filiis cognoscitur vir.* Aux façons de faire d'un enfant, on connaît aisément quel est son père; le père est l'original, l'enfant la copie.

L'Ecriture parlant de la mauvaise vie des rois de Judée, dit toujours qu'ils ont imité les péchés de leurs pères et suivi les mêmes sentiers : *Ambulavit in peccatis patris sui, in viis patris sui* (3. Reg. 16, 3; 15, 26). S'il arrive quelquefois autrement, c'est chose bien extraordinaire : *Grande miraculum factum est, ut Core pereunte, filii ejus non perierint* (Num. 26, 10). Quand le père est une éponge de cabaret, un blasphémateur; la mère une joueuse, c'est grand miracle si l'enfant n'est ivrogne, jureur, et la fille joueuse.

Je vous dirai mon petit sentiment, vous en penserez ce qu'il vous plaira. Je plains fort les enfants vicieux, qui meurent à l'âge de huit, de dix, douze ou quinze ans; je doute fort de leur salut. Voici le sujet de ma crainte; ils sont au printemps de leur vie, le soleil en ce petit monde, c'est l'esprit et la raison; leur esprit et leur raison sont comme le soleil du printemps; le soleil du printemps est fort dangereux et malsain, parce qu'il est assez ardent pour exciter les humeurs, et ne l'est pas assez pour les résoudre. Un enfant de neuf ou dix ans a assez d'esprit et de raison pour offenser Dieu, quand vous lui en donnez mauvais exemple : *Tantillus puer, et tantus peccator, ait Augustinus de se;* mais ordinairement il n'en a guère pour concevoir les motifs de la componction et vraie repentance. Ainsi, quand vous êtes cause qu'ils commettent le péché, ou par votre mauvais exemple, ou par votre négligence, vous les mettez en danger de la damnation éternelle.

Conclusion. — Disons donc avec le Prophète : *Eripe me de inimicis meis, Deus meus!* Qui sont les ennemis de l'homme? on a cou-

tume d'en nommer trois : le monde, le diable, la chair; mais Jésus en marque d'autres bien plus dangereux : *Inimici hominis domestici ejus.*

Votre fille ou votre nièce vous est plus dangereuse que le monde. Le monde ne vous porte plus à offenser Dieu par luxe et vanité, à vous friser, farder, ajuster, aller au bal pour danser; vous n'êtes plus en âge, mais vous y allez pour y conduire votre fille, vous la fardez, vous l'ajustez, vous la frisez. Lequel vaut mieux, celui qui tient le sac, ou celui qui met dedans : *Peccatum quod tibi non displicet, in filio tuo te delectat; sed ætas te deseruit, non cupiditas*, dit saint Augustin (*in Psal.* 50), vous avez changé d'âge, non d'inclination.

Votre mère vous est plus dangereuse que Satan. Satan n'a pas su vous empêcher de prendre la résolution d'entrer en religion, et votre mère vous en empêche l'exécution. Si elle n'a besoin de vous pour lui gagner sa vie, dites-lui comme Jésus dit à sa mère : *In iis quæ Patris mei sunt oportet me esse;* Il faut que je fasse les œuvres de mon Père céleste. Dites-lui ce que dit saint Jérôme : *Si pater in limine jaceat, per calcatum perge patrem;* Si votre père se met sur le seuil de la porte pour vous empêcher d'aller au Fils de Dieu crucifié, passez par-dessus.

Votre neveu vous est plus dangereux que la chair. Vous êtes un ecclésiastique chaste, sobre, austère, mortifié : mais vous vous jetez dans l'embarras du monde, des procès, des affaires temporelles qui vous empêchent de dire la messe et l'office attentivement, de faire votre devoir en votre cure, ou autre bénéfice; vous ne donnez pas en aumônes à vos pauvres paroissiens le revenu de votre bénéfice, après votre entretien honorable, parce que vous le gardez pour en enrichir votre neveu. Vous lui faites apprendre deux ou trois mots de latin, et puis vous lui faites prendre les saints ordres, vous en faites un curé ignorant, indévot, négligent de son devoir : ne répondrez-vous pas de toutes les âmes qui se perdront par sa faute?

Votre enfant vous est plus dangereux que le monde, le diable et la chair. Ces trois ennemis ne vous rendent criminel que des péchés que vous commettez pendant votre vie : votre enfant vous rend coupable de mille péchés que lui et ses enfants commettront après votre mort, par votre mauvais exemple. Un ancien philosophe voyant un jeune homme qui mangeait trop avidement, donna un grand soufflet à son pédagogue. Dieu vous châtiera dans l'enfer, ou dans le purgatoire, de tous les dérèglements, de toutes les ivrogneries, débauches, impuretés et autres vices de vos enfants.

Vous êtes plus dangereux à votre enfant que le monde. Le monde ne le force point d'être d'Eglise, ni de religion, et vous l'y contraignez directement ou indirectement, qu'il le veuille ou non, qu'il ait vocation ou non, qu'il ait le don de continence ou non, qu'il se damne ou non : vous ne vous en souciez pas, pourvu que votre maison en soit déchargée.

Vous lui êtes plus dangereux que Satan. Satan ne lui apprend pas à blasphémer; s'il n'entendait point jurer, quand il vivrait cinquante ans, quand il aurait tous les démons auprès de lui, il ne

jurerait pas seulement sa foi. Il jure comme vous, il vomit les mêmes blasphêmes, reniements, malédictions que vous; c'est qu'il a appris en votre école cette détestable leçon.

Vous lui êtes plus dangereux que la chair. L'innocence de son âge l'empêcherait de savoir ce que c'est qu'impureté, s'il n'entendait pas vos paroles lascives, s'il ne voyait vos comportements immodestes et vos actions libertines.

Hélas! le pauvre petit, il y a pitié! Il vous a été donné pour en faire un enfant de Dieu, un ornement de l'Eglise, un bourgeois du paradis, et vous en faites une morte-paie de Satan, un opprobre du christianisme, un tison du four d'enfer.

C'est donc avec raison que saint Jean-Baptiste nous crie : *Progeniens viperarum, pœnitentiam agite.* Peut-être que parmi nos ancêtres, il y en a eu qui étaient des vipères; faisons pénitence pour eux, de peur que Dieu ne punisse en nous leurs péchés.

Faisons pénitence pour nos péchés, de peur que Dieu ne les punisse en notre postérité. Faites pénitence pour les péchés de vos enfants, de peur que Dieu ne vous en punisse, puisque vous en êtes la cause, ou, au moins, humiliez-vous beaucoup devant Dieu, et dites souvent : *Ne reminiscaris, Domine, peccata mea vel parentum meorum.*

Père éternel, je vous offre les mérites de votre Fils, en satisfaction des péchés que mes enfants ont commis par ma faute. Fils du Dieu vivant, je vous offre l'amour que votre Père vous a porté, les services que votre Mère vous a rendus pour rémission des péchés de mon père et de ma mère. Très-adorable Saint-Esprit, je vous offre les souffrances du précieux corps de Jésus, qui est l'ouvrage de vos mains, pour rémission de mes péchés, dont j'ai ruiné si souvent vos inspirations de mes enfants; faites-moi la grâce d'en faire pénitence, de garder vos commandements, les enseigner à mes gens, afin qu'on puisse dire de moi : *In mandatis ejus cupit nimis, generatio rectorum benedicetur. Amen.*

SERMON XVIII.

DES CAUSES DE LA DAMNATION DU MAUVAIS RICHE.

Pour le Jeudi de la seconde semaine de Carême.

Homo quidam erat dives qui induebatur purpurâ et bysso.
Il y avait un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin qui faisait bonne chère tous les jours; et qui avait à sa porte un mendiant tout couvert d'ulcères, nommé Lazare. (Luc. 16, 19.)

PLINE, en son Histoire naturelle (lib. 8, cap. 16), nous rapporte qu'une contrée d'Afrique étant autrefois tellement ravagée par les lions, qu'elle était devenue presque inhabitable, un philosophe conseilla un remède qui d'abord semblait ridicule, mais l'événement montra qu'il était bon et profitable. On prit un de ces lions, on l'écorcha à demi, et on l'attacha à un poteau en la cime

d'une haute montagne, et les autres lions, épouvantés par ce spectacle, quittèrent le pays et se retirèrent. Pour la vérité de cette histoire, je m'en rapporte à la conscience de Pline; mais je vois en notre Evangile un fait presque tout semblable. Les riches avaricieux sont des lions affamés; car au psaume 32, où la version ordinaire porte : *Divites eguerunt et esurierunt*, il y a en hébreu *Kephirim, leones.* Ces lions ravagent la république par leurs concussions, usures et autres cruelles injustices. Le Fils de Dieu, pour arrêter leur convoitise insatiable et les épouvanter, nous met aujourd'hui devant les yeux un de ces lions enseveli et tourmenté dans les flammes éternelles de l'enfer, afin que les autres se fassent sages à l'exemple de leurs semblables. Dieu veuille que l'avertissement de la Sapience éternelle ait au moins aussi bon succès que le conseil et l'invention d'un philosophe payen ! Ce doit être par votre assistance, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Vous avez été ornée en un souverain degré, des vertus contraires aux vices de ce réprouvé ; il était riche et avaricieux, vous étiez pauvre, et en cette qualité, vous avez offert au temple l'oblation des pauvres, faisant en cela profession publique et solennelle de pauvreté. Il était superbe; vous étiez remplie d'une si profonde humilité, qu'elle a attiré le Fils de Dieu en votre sein virginal : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il était voluptueux; vous étiez toute confite en austérités et mortifications très-rigoureuses, aussi vous vous appelez *Marie*, c'est-à-dire mer amère. Il était cruel; vous étiez très-miséricordieuse envers les pauvres pécheurs. Hé ! de grâce, soyez-le donc envers nous ! nous sommes comme ce pauvre Lazare, tous ulcérés par nos iniquités; nous nous mettons à la porte de votre pitié, nous vous demandons une des miettes qui tombent de votre table. Nous vous saluons avec l'ange : *Ave*, *Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Deus neminem damnat nisi reum.

Concio continet quatuor causas damnationis epulonis.

Prima causa. — I. Erat dives. Paraphrasis verborum Pauli : *Qui volunt divites fieri.* — II. Incidunt. — III. In tentationem. — IV. Et laqueum diaboli.

Secunda causa. — I. Induebatur purpurâ, contra viros. — II. Et bysso, contra mulieres.

Tertia causa. — I. Epulabatur quotidie contra hoc agitur tribus Scripturæ locis. — II. Tribus patrum locis.

Quarta causa. — Defectus eleemosynæ : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

Conclusio. — Christus in Cruce vulneribus plenus damnat divites, consolatur pauperes.

Exorde. — Le dévot saint Bernard a subtilement remarqué que Dieu, en l'Ecriture sacrée, est souvent appelé *Père de miséricorde*, *Dieu des armées*, *Dieu de vengeance*, *Juge très-juste ;* mais qu'il n'est jamais surnommé *Père de justice.* Pour en savoir la raison, souvenez-vous de ce qu'on vous a dit autrefois, que pour être père de quelqu'un, ce n'est pas assez que vous lui donniez l'être, mais il faut que l'être que vous lui donnez, vous le tiriez de vous-même, sans le mendier d'ailleurs. Ainsi on dit en la théologie, que le Saint-Esprit n'est pas le Père de Jésus-Christ, pas même quant à l'humanité, parce qu'encore qu'il lui ait donné l'être, qu'il ait créé son âme, et organisé son corps, il ne lui a pas néanmoins donné

l'être de sa propre substance; il a créé de rien son âme très-sainte, il a formé son corps du sang immaculé de la Vierge. Or, quand Dieu nous fait miséricorde, il en prend le sujet en lui-même, non ailleurs.

Le motif qu'il a de nous bien faire, n'est autre que sa bonté naturelle : *Quæ causa est diis benefaciendi? natura*, dit Sénèque; et Tertullien : *Quod sit misericors hoc habet de suo; quod sit justus hoc de nostro.* En tous les bénéfices qu'il nous fait, il n'a égard que sur soi, égard qu'à sa bonté et clémence infinie; il n'en cherche point en nous de cause de principe, ni même d'occasion. Du bénéfice de la création, Boëce a dit (l. 3) :

Quem non externæ pepulerunt fingere causæ,
Materiæ fluitantes opus? verùm insita summi,
Forma boni, livore carens.

Du bénéfice de la rédemption, saint Paul a dit : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.* De la justification et pardon des péchés, quant à la coulpe, David dit : *Secundùm magnam misericordiam tuam.* Du pardon, quant à la peine, l'Eglise dit, priant pour les morts : *Quia pius es.* Du bénéfice de la prédestination, l'Apôtre dit : *Prædestinati secundùm consilium voluntatis suæ.*

Il n'en est pas ainsi de la justice; Dieu n'en est jamais le père; toutes les fois qu'il l'exerce, il emprunte de nous le motif et la cause impulsive. Il compare son épée à la foudre : *Si acuero ut fulgur gladium meum.* Le ciel ne lance jamais le carreau, n'a point de feu ni de flammes, point de tonnerre ni d'éclairs, que la terre ne lui en fournisse l'étoffe.

Il y a des gens si simples, qu'ils s'imaginent que l'opinion, ou, pour mieux dire, l'erreur de Calvin est conforme à la doctrine de saint Augustin, mais il lui est plus opposé et contraire, que l'enfer au ciel empyrée, les ténèbres à la lumière, le mensonge à la vérité. Calvin[1] attribue au décret et à l'ordonnance de Dieu la chute d'Adam et la corruption de toute la nature humaine : *Non nisi sciente, atque ita ordinante Deo, cecidit Adam, sicque et posteros perdidit:* Que ce n'est point le péché d'Adam qui est la première cause de la réprobation des hommes, mais au contraire, que c'est la réprobation des hommes, et la seule volonté de Dieu, qui est la cause de ce péché et de la corruption générale de la nature humaine. Au contraire, saint Augustin tient pour indubitable, que non-seulement il n'a point réprouvé, mais qu'il ne pouvait réprouver personne avant la prévision du premier péché et de la masse de corruption. Il tient même que Dieu est si bon, qu'il ne nous pouvait assujettir aux misères que nous ressentons en cette vie, si nous n'étions criminels par le péché du premier homme; parce que sous un Dieu si bon, si doux, si juste et si charitable, la créature ne peut être malheureuse, si elle n'est pécheresse. Il tient, et après lui tous ses disciples, c'est-à-dire tous les vrais catholiques, que Dieu ne destine jamais aucun homme à tel ou tel genre de supplice, qu'après avoir prévu qu'il tombera en telle ou telle espèce de crime.

[1] Libro tertio *Instit.*, c. 23, et lib. *de æterna Dei prædestinatione.*

Quand on dit *avant* ou *après*, par ces termes, on n'exprime pas une succession de temps ou de durée, mais seulement d'ordre, de nature et de causalité. Pour ce, Jésus, avant que de dire, que le mauvais riche a été enseveli dans les enfers, où il a besoin d'une goutte d'eau, nous déclare les péchés qui l'ont engagé à cette peine : Il était vêtu de pourpre et de fin lin, il était attaché aux biens de la terre, il faisait bonne chère tous les jours, il était inhumain aux pauvres. Disons un petit mot de chacune de ces causes.

Première cause. — *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationes; et in laqueum diaboli, et in desideria inutilia, et nociva, quæ mergunt homines in perditionem*, dit saint Paul écrivant à son disciple Timothée (6, 9). Il ne dit pas : Ceux qui sont riches, mais ceux qui veulent être riches. Ce n'est pas un vice d'avoir des richesses, mais de les aimer. La possession des biens de la terre n'est pas damnable, mais l'affection : *Sensus non est in crimine, sed affectus*, dit saint Grégoire.

Aristote, en ses *Problèmes* (sect. 29, quæst. 4), propose cette question : D'où vient que les gens de bien sont ordinairement pauvres? Il répond : C'est que la pauvreté se réfugie chez eux, sachant qu'elle n'y sera pas maltraitée; au lieu que si elle s'adressait aux méchants, ils la chasseraient bien loin, ils feraient des larcins et autres crimes pour la bannir de leur maison.

Cette réponse est subtile, mais elle n'est pas universellement vraie. Il y a des riches très-gens de bien; il y a des pauvres très-vicieux et méchants. Saint Augustin dit : Quand on prêche l'histoire du mauvais riche et du Lazare, il arrive quelquefois qu'un pauvre se réjouit, s'enfle, se glorifie en soi-même, regarde ses haillons avec complaisance, et un riche qui est auprès de lui avec dédain. Vous vous trompez, vous êtes bien loin de votre compte. Premièrement, la superbe est sans comparaison plus odieuse à Dieu que l'avarice.

Il dit en l'Ecriture : *J'abhorre le pauvre qui est orgueilleux.* Vous êtes pauvre comme le Lazare, mais êtes-vous vertueux comme lui? il ne convoitait ni l'or, ni l'argent, ni les habits somptueux, ni les viandes délicieuses du riche; mais seulement les miettes qui tombaient de sa table; il mourut de faim, et néanmoins il ne murmurait point contre Dieu, il ne se plaignait point du riche, il n'outrageait pas les serviteurs, il ne maudissait pas même les chiens qui l'importunaient : il endurait avec patience et résignation la pauvreté et les ulcères dont il était couvert; il était tellement accoutumé à la douceur et débonnaireté, qu'étant aux limbes, il ne reproche point au riche sa cruauté, il ne lui dit pas : Pourquoi demandez-vous que j'aille vers vous, puisque vous n'avez pas daigné venir à moi? vous m'avez refusé une miette de pain, je vous dois refuser une goutte d'eau. Etes-vous patient, doux et vertueux comme lui? vous serez en lieu de repos avec lui; autrement vous êtes pauvre d'effet, non d'esprit : *Pauper miserabili necessitate, non laudabili voluntate* : Ce n'est pas de vous qu'il est dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient.* Voyez où est logé le pauvre Lazare! c'est au sein d'Abra-

ham, qui était fort riche, comme dit l'Ecriture. Si le Lazare eût méprisé les riches en ce monde, le saint patriarche l'eût rejeté en l'autre vie.

Il y a différence entre avoir du poison, et être empoisonné. Vous avez pris un peu d'arsenic ou d'antimoine, vous avez des tranchées, des soulèvements de cœur et des douleurs insupportables; vous êtes en danger de mort et aux abois. Si je demande à un apothicaire : Avez-vous de l'antimoine? il me répondra qu'il en a : vous en avez, et il en a. Vous n'en avez que quelques onces; il en a plusieurs livres, et il n'a point de tranchées, point de soulèvements de cœur, ni de douleur; il n'est pas aux abois, ni en danger de mort; au contraire, il en gagne de l'argent, le sachant préparer. La raison de cette différence est que vous avez l'antimoine dans votre corps, en vos entrailles, la chaleur du foie et du cœur agit sur lui; l'apothicaire n'a l'antimoine qu'en sa boutique, dans ses boîtes, il n'y a que sa main qui le manie; il a du poison, mais il n'est pas empoisonné. Ainsi vous avez vingt écus, cet homme riche en a vingt mille; vous êtes attaché désordonnément à ces vingt écus, passionné à les conserver et à les accroître; vous vous parjurez pour gagner cinq sous; vous perdez la messe ou le sermon en un jour de fête pour trafiquer; vous portez haine à celui qui vous fait le moindre tort, vous êtes empoisonné, le poison est en votre cœur, la chaleur de votre amour agit sur lui; vous mourrez spirituellement, vous serez damné. Cet homme de bien qui est riche de vingt mille écus, les a en ses coffres, non en son cœur; son esprit n'en est pas occupé, sa volonté n'y est pas attachée; il sait préparer cet antimoine, il fait des aumônes ou d'autres bonnes œuvres de ses biens, il en gagne le paradis; il est pauvre, non d'effet, mais d'esprit; ce n'est pas de lui, mais de vous, qu'il est dit : *Qui volunt divites fieri.*

II. *Incidunt in tentationes, et in laqueum diaboli.* Il ne dit pas : Ils sont en danger de tomber, mais ils tombent. Si un homme digne de foi, qui ne vous aurait jamais menti, vous disait : Ceux qui vont par un tel chemin sont en danger de tomber en un précipice, ce serait grande témérité d'y passer; mais s'il vous disait que ceux qui y vont ne sont pas seulement en danger de tomber en un abîme, mais qu'ils y tombent actuellement, ce ne serait pas seulement être téméraire, ce serait être fou achevé et interdit de jugement d'y passer. Saint Paul, qui ne peut mentir, assure que ceux qui veulent être riches, non-seulement courent risque de tomber, mais tombent effectivement en la damnation. N'est-ce pas avoir perdu la foi ou l'esprit de le vouloir être?

III. *Incidunt in tentationes.* Saint Grégoire et Hugues de Saint-Victor disent fort bien qu'être tenté, c'est être porté au péché, non tellement quellement, mais finement, frauduleusement, sous apparence de bien, ou du moins sans apparence de mal. Quand le monde, le diable et la chair vous font commettre un blasphême, un larcin ou un adultère, ces actions sont si noires et si évidemment mauvaises, que ce n'est pas être tenté, c'est être porté et sollicité au mal. L'esprit d'avarice est proprement une tentation, parce qu'il nous induit au péché sans apparence de mal. Vous

dites : Je ne suis pas voleur, je ne dérobe rien, je ne fais tort à personne, j'aimerais mieux mourir; vous ne considérez pas que vous avez un horrible attachement aux biens de ce monde : *Radix omnium malorum cupiditas,* φιλαργυρία.

La racine de tous maux, c'est d'aimer l'argent : il ne dit pas dérober l'argent, mais l'aimer avec cupidité; et l'attachement fait que vous blasphémez le saint nom de Dieu, quand on casse un verre, ou quand on perd deux liards. Vous n'entendez qu'une petite messe le dimanche matin, pour vaquer le reste du jour aux affaires temporelles; vous ne prenez pas le loisir de prier Dieu soir et matin, de lire des livres spirituels, de communier. Vous pressez vos enfants et vos serviteurs de travailler sans relâche, sans leur donner le temps de prier Dieu, de faire leur salut et de recevoir les sacrements. Vous tenez à la gorge, et étranglez tous vos débiteurs; vous aimez mieux tenir en peine et en procès votre voisin, votre parent, votre père ou votre mère deux ou trois ans, que de relâcher charitablement quelque chose de ce qui vous est dû. Vous ne payez pas vos dettes, vous incommodez les marchands, les artisans et vos serviteurs, dont vous différez le salaire; vous n'exécutez pas les legs pieux de votre père ou grand-père; vous mettez toute votre confiance, non en Dieu, ni en sa providence adorable, mais en votre prévoyance et en vos richesses.

IV. *Et in laqueum diaboli.* Le vice est un piége du diable, un lacet et une accroche qui vous retient longtemps en mauvais état, parce que vous ne pensez pas en être atteint, vous êtes dans un aveuglement intérieur; vous ne priez pas Dieu de vous en délivrer, vous ne faites point d'aumône pour en obtenir la grâce, vous ne restituez pas le bien d'autrui que vous possédez. C'est donc avec grande raison que le Fils de Dieu a dit pour première cause de la damnation de ce réprouvé : *Erat dives.*

Deuxième cause. — I. *Induebatur purpurâ, et bysso.* Il était habillé de pourpre. Gardez-vous bien de l'imiter, si vous ne voulez être damné comme lui. On vous le permet, si votre condition le requiert, d'être habillé de velours, de drap d'Espagne, d'écarlate, mais non de pourpre. Ne faites pas qu'on vous puisse dire avec Jérémie : *In alis tuis;* ou selon Vatable : *In vestimentis tuis inventus est sanguis pauperum.* La pourpre est un drap de laine, mis à la teinture dans le sang d'un petit poisson qu'on a pris finement en la mer et qu'on écrase pour avoir son sang. Si les anges venaient à tordre et presser ces manteaux de panne, ces robes de soie, ces vêtements précieux, on en verrait sortir le sang, la sueur et la vie de plusieurs pauvres qu'on a subtilement attrapés dans les filets de chicane, qu'on a écrasés et opprimés par les contrats usuraires, par les sociétés léonines.

II. *Et bysso.* Mesdames, ne soyez pas plus reprochables que lui : vos mouchoirs de cou sont plus précieux et plus fins que le lin le plus précieux; car la toile de soie est plus chère que le lin le plus fin; en apparence, c'est pour couvrir votre nudité, en effet c'est pour faire mieux voir et avec plus de curiosité à travers cette toile transparente : *Non sunt tegumenta pudoris, sed irritamenta libi-*

dinis. Vous êtes chrétiennes; ne faites pas comme cet empereur payen : il ne mériterait pas d'être nommé en cette chaire, puisqu'il est effacé du livre de vie. Adrien, ce maudit empereur, voyant qu'on ne pouvait détourner les chrétiens d'aller adorer Jésus en l'étable de Bethléem et au sépulcre du Calvaire, et que les flammes ni les roues ne servaient plus de rien pour les en empêcher, il inventa cette ruse : il fit bâtir deux temples dans ces deux lieux sacrés : un temple de Vénus, et un temple d'Adonis; l'un en la grotte de la naissance, l'autre au sépulcre du Calvaire, afin que les chrétiens, craignant d'adorer ces faux dieux, ne vinssent plus en ces lieux sacrés, ou s'ils y venaient, ceux qui les vénéraient en dévotion, pensassent qu'ils adoraient Adonis et Vénus, non, la naissance et sépulture de Jésus. Ingénieuse, mais diabolique invention! ne la renouvelez pas. Votre cœur est une grotte de Bethléem; c'est un sépulcre du Calvaire, c'est le sacré lit et le tombeau où le Fils de Dieu repose : vous pensez à la naissance, à la mort et à la passion de Jésus; mais si cela est, vous faites comme cet empereur, vous bâtissez sur cette crèche et sur ce mont de Calvaire un temple de Vénus et d'Adonis. Ce fard, ces cheveux frisés, ces chaînes d'or, ces pendants d'oreilles, ces riches rabats, ces autres ajustements profanes, que sont-ce autre chose que des temples de Vénus et d'Adonis? des nids de luxure, des étendards de lubricité, comme disait César : *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ, sicut similitudo templi.* Les bourgeoises de Babylone, ces filles mondaines, sont comme les temples des payens, au dehors ce n'était que marbre, jaspe, porphyre, dorure; entriez-vous là-dedans, vous y trouviez sur l'autel une idole : l'image d'un chien, d'un crocodile ou autre bête. Les bourgeoises de Jérusalem, les filles prédestinées, sont comme le temple de Salomon, au dehors ce n'était que pierres communes, au dedans vous y voyiez un lambris de cèdre, la manne, le tymiame, le chandelier d'or; ainsi les filles mondaines sont à l'extérieur, ornées, enjolivées, vêtues richement et pompeusement; mais Dieu veuille qu'on n'y adore pas dans le cœur l'idole de vanité, d'envie, d'impureté : les filles dévotes, au contraire, sont habillées simplement et modestement; mais il y a au dedans le cèdre d'une pureté incorruptible, la manne des consolations divines et l'encens des prières ferventes, la lumière de la foi et des connaissances de nos mystères.

User d'un fard, de patins, de fausse chevelure et autres déguisements, c'est vouloir démentir le Fils de Dieu, qui dit : *Et qui est celui d'entre vous qui puisse avec tous les soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? vous ne pouvez rendre un seul cheveu de votre tête blanc ou noir* (Matth. 5, 36). C'est vouloir reprendre le Créateur et corriger ses ouvrages, comme tous les saints Pères disent. Saint Pierre le Solitaire, grand faiseur de miracles, l'expliquait par une belle comparaison : Théodoret, évêque de Cyr, le rapporte en ces termes : Saint Pierre anachorète, après avoir visité les lieux saints, vint à Antioche, où la religion chrétienne florissait; étant là, il n'y voulut bâtir ni maison, ni cellule, ni cabane, mais se mit dans un sépulcre, où il demeura plusieurs années, ne buvant que de l'eau, et ne mangeant que du

pain de deux en deux jours seulement. Ma mère m'y envoyait une fois toutes les semaines recevoir sa bénédiction, et voici par quelle occasion elle le connut. Elle avait un si grand mal à un œil, que tous les médecins y ayant inutilement épuisé leur science, elle alla trouver ce divin homme, parce qu'elle apprit qu'il avait guéri par le signe de la croix d'un semblable mal la femme de Pergame, gouverneur des provinces d'Orient; et comme ma mère était alors encore fort jeune, et n'était pas arrivée dans une parfaite vertu, elle prenait plaisir à se parer et à avoir des pendants d'oreilles et des bracelets, et était richement vêtue; ce que le saint ayant remarqué, lui dit : Dites-moi, ma fille, si quelque excellent peintre avait fait un portrait selon toutes les règles de l'art, et l'avait exposé à la vue de tous ceux qui voudraient le regarder, il arrivait que quelqu'un, qui ne connaîtrait rien à la peinture, voulût le corriger selon sa fantaisie, et qu'en y trouvant à redire, il allongeât les traits des sourcils, et des paupières, blanchît le visage, et mît du rouge sur les joues : croyez-vous que ce peintre ne se mît pas en colère du tort qu'il recevrait par ce changement, qu'une main ignorante aurait ajouté à ce qu'il aurait fait avec tant d'artifice? Ne doutez donc point que le Créateur de toute chose, cet admirable ouvrier qui vous a formé, ne s'offense avec sujet, de ce que vous accusez d'ignorance son incomparable sagesse; car vous ne mettriez pas du blanc et du rouge, si vous ne croyiez en avoir besoin, et vous ne sauriez croire en avoir besoin, sans accuser de quelques défauts, et de quelques manquements, celui qui vous a donné l'être. Or, sachez, ma fille, que son pouvoir est égal à sa volonté; puisque, comme dit David, il fait ce qu'il lui plaît; mais le soin qu'il a de chacun de nous, l'empêche de nous donner ce qui nous serait dommageable. C'est pourquoi gardez-vous bien de rien changer à ce portrait, qui est l'image vivante de Dieu, ni de tâcher de vous donner à vous-même ce que sa sagesse n'a pas voulu vous donner, en vous efforçant d'acquérir, contre son dessein, une beauté fausse et non naturelle, qui rend coupables les plus chastes mêmes, parce qu'elle tend des piéges à ceux qui les voient.

Quand nous traitions autrefois ce sujet, nous n'étions en peine que de prêcher contre la vanité des femmes en leurs habits, maintenant nous sommes obligés de prêcher contre celles des hommes en leurs souliers; et parce qu'ils en ont renouvelé l'abus qui était du temps de saint Chrysostome, je n'en saurais prêcher plus éloquemment que lui. Voici ses propres termes :

C'est pourquoi dans les arts, même les plus nécessaires, comme des cordonniers, et de ceux qui travaillent aux draps et aux étoffes, il se mêle beaucoup de choses qu'on en devrait retrancher. On y a passé toutes les bornes de la nécessité, pour les porter à un excès de propreté et de politesse, et corrompant l'innocence de leur première institution, on a joint un artifice superflu et mauvais, à un art qui, de lui-même, était bon et nécessaire.

C'est encore le désordre qu'on a introduit dans l'architecture, car la fin de cet art est de bâtir des maisons, et non pas des amphithéâtres, et de bâtir encore dans les maisons ce qui est nécessaire, sans y ajouter des ornements superflus. Ainsi l'art de la draperie

consiste à faire des étoffes d'usage et de service, et non à en faire de si fines qu'elles ressemblent à des toiles d'araignées. L'art d'un cordonnier consiste de même à faire des souliers, qui soient propres à notre usage; mais lorsqu'il fait pour les hommes des souliers, comme il en ferait pour des femmes, et qu'il emploie toute son adresse pour contribuer au luxe et à la mollesse du monde, je ne donne plus à son travail le nom d'art, et je le mets au nombre des superflus.

Je ne doute point qu'on ne m'accuse ici de quelque bassesse. Plusieurs, sans doute, croiront de moi que je descends trop dans le particulier, et que je m'arrête à de trop petites choses; mais je leur déclare que cela ne m'empêchera pas de m'étendre encore plus sur cette matière, puisque je sais que la cause de tous les maux, est qu'on néglige ces péchés, parce qu'on les croit petits.

Mais quel péché, me direz-vous, peut être plus léger, si c'est même un péché que d'avoir un soulier bien fait, qui soit propre et bien juste au pied? Voulez-vous donc me permettre de fermer la bouche à ces personnes, et souffrir que je vous montre quelle est la bassesse d'une vanité si honteuse? Mais écoutez-moi sans vous fâcher, ou plutôt je vous déclare que quand vous vous fâcheriez, je m'en mettrais peu en peine : car c'est vous-même qui seriez cause de ce que je vous serais importun, qui m'obligeriez de descendre dans ce détail, pour vous montrer quel est l'excès de ce desordre, et pour détruire cette fausse persuasion où vous êtes, qu'il y ait le moindre péché dans ces vanités ridicules. Considérons donc jusqu'où va ce mal, et examinons-le avec quelque soin.

N'est-ce pas une bassesse dont on devrait rougir, de faire passer avec art des filets de soie sur des souliers, ce qu'on ne devrait pas faire même sur des habits? Si vous ne vous rendez pas à ce que je vous dis, écoutez avec quelle force saint Paul condamne cet excès, et reconnaissez-en la grandeur : *Qu'elle ne paraisse point ornée*, dit-il d'une femme, *par la frisure de ses cheveux, par l'or, ou les perles, ou les habits précieux.* Qui pourrait donc vous excuser, en voyant que lorsque saint Paul ne permet pas même à une femme mariée d'être curieuse dans ses habits, vous le soyez dans vos souliers? Ne savez-vous pas à combien de malheurs les hommes s'exposent, pour aller chercher, dans les pays éloignés, ces ornements superflus? Il faut construire des navires, il faut avoir des hommes, ou pour tirer à la rame, ou pour tenir le gouvernail, ou pour hausser et baisser à propos les voiles; il faut que toutes ces personnes renoncent à leur pays, à leurs femmes et à leurs enfants, à leur vie même, qu'ils courent les mers avec mille peines et mille périls, et qu'ils trafiquent dans des terres étrangères et barbares, et tout cela pour avoir de quoi satisfaire votre curiosité et vous faire de beaux souliers; y a-t-il rien de plus honteux que cette bassesse?

Nos pères avaient en horreur ces ajustements puérils; ils s'habillaient avec bienséance, et non avec cette mollesse indigne des hommes. Pour moi, je prévois qu'avec le temps, les jeunes gens d'aujourd'hui porteront, sans rougir, des souliers et des habits comme les femmes en portent. Ce qui est encore insupportable en ceci, c'est que les pères qui voient les excès dans leurs enfants, les

souffrent sans en témoigner de ressentiment, et les regardent comme des choses indifférentes; mais voulez-vous que je vous dise ce qui me frappe le plus? c'est qu'on fait ces folles dépenses lorsque tant de pauvres meurent de faim. Vous voyez Jésus-Christ au milieu de vous, qui n'a pas de pain, qui est nu, qui est chargé de fers; de quels foudres n'êtes-vous point dignes, de le négliger? Ainsi, lorsqu'il manque de ce qui lui est le plus nécessaire, vous employez l'argent dont il devrait être nourri à embellir vos souliers de quelque manière nouvelle et extravagante! Jésus-Christ a défendu autrefois à ses disciples de porter des souliers, et nous autres, bien loin de nous priver de cette commodité comme eux, nous ne pouvons pas même souffrir de n'en user qu'autant que la nécessité et la modestie le demandent. Doit-on rire ou pleurer du dérèglement de ces personnes, qui fait voir en même temps la mollesse de leur cœur, la cruauté de leur esprit, la vanité et la légèreté de leur âme.

Un homme qui s'applique à ces niaiseries, est-il capable de penser à rien d'utile et de sérieux? peut-il avoir soin de son âme, ou se souvenir même qu'il a une âme? ne faut-il pas avoir une âme de terre et de boue, pour s'occuper à ces bagatelles? et ne faut-il pas avoir un cœur de fer pour donner à cette cruelle vanité ce qui était destiné à nourrir les pauvres? Comment votre esprit pourra-t-il entrer dans la piété et dans la vertu, si vous l'occupez tout entier de ces soins frivoles? Comment celui qui fait sa gloire d'être bien chaussé, qui veut que lorsqu'il marche, on admire l'éclat de la soie, les fleurs peintes à l'aiguille, et tout ce que l'art a d'agréable et de curieux dans ces sortes d'ouvrages, pourra-t-il lever les yeux en haut pour voir le ciel? Comment admirera-t-il les beautés du monde, lui qui n'est attentif qu'à celle des souliers?

Dieu a étendu le ciel au-dessus de la terre; il y a placé le soleil, et l'a rendu si beau et si lumineux, afin d'attirer vos yeux par un objet si admirable; et vous voulez, au contraire, les tenir toujours baissés en terre, comme les pourceaux, quittant le dessein que Dieu a sur vous, pour favoriser celui du démon; car c'est le démon qui est l'auteur de ces vanités; c'est lui qui a inventé ces ajustements honteux, pour vous séduire et pour détourner votre esprit de la vue des véritables beautés. C'est lui qui fait tous ces efforts, pour vous faire descendre du ciel en terre; et il y réussit si heureusement, que Dieu vous montrant le ciel, et le démon un soulier, vous quittez le ciel pour vos souliers. Je n'en accuse point la matière, parce que c'est l'ouvrage de Dieu, mais l'embellissement et le luxe, parce que c'est l'ouvrage du démon.

On voit un jeune homme marcher les yeux attachés en terre, quoique Dieu lui commande de les élever au ciel; et qu'il met sa gloire, non à bien vivre, mais à être bien chaussé. On le voit dans les rues, marcher sur le bout du pied; il craint comme le feu, ou qu'un peu de boue durant l'hiver, ou qu'un peu de poudre durant l'été, ne ternisse l'éclat de ses beaux souliers. Quoi! vous plongez votre âme dans la boue par une passion si basse, et vous ne daignez pas la relever, ni la tirer de cette laideur, et vous appréhendez qu'un peu de poudre ne gâte votre soulier!

Considérez-en la fin et l'usage, et vous perdrez cette vaine crainte. Le soulier n'est-il pas fait pour aller, sans crainte, au milieu des boues, et pour traverser les chemins les plus mauvais? Si vous appréhendez tant de marcher, de peur que ces souliers si précieux ne se gâtent, prenez-les donc à votre cou ou à votre tête, afin qu'ils ne servent qu'à vous parer. Vous riez quand je dis cela, mes Frères, et moi j'ai envie de pleurer en vous le disant; car cette folie me perce le cœur, et cette attache à des badineries, me fait jeter des soupirs. Vous en verrez qui, pour éviter que leur soulier ne touche à la boue, se mettent en danger de tomber dedans.

Mais il naît encore un très-grand mal de celui-ci, qui est que ceux qui sont dans cette mollesse et dans ce luxe, deviennent ensuite passionnés pour l'argent; car il faut nécessairement que celui qui est si curieux dans ses habits, tombe dans l'avarice, pour avoir de quoi soutenir ses grandes dépenses. Si un jeune homme a un père ambitieux et disposé à entretenir ce luxe, sa passion se redouble encore par cette facilité qu'il trouve à la contenter. Que s'il a un père avare, il est contraint d'avoir recours à des moyens plus honteux pour trouver de quoi fournir à tant de dépenses. C'est ainsi que plusieurs jeunes hommes se sont perdus à la fleur de leur âge, qu'ils sont devenus les flatteurs des personnes riches, et qu'ils se sont prostitués à des ministères honteux, pour acheter de la perte de leur honneur, ce qui devait servir à satisfaire leur luxe.

Vous voyez donc, mes Frères, par ce que nous venons de dire, que ceux qui se mettent dans ces dépenses folles, sont non-seulement lâches et efféminés, mais qu'ils s'exposent même à de grands désordres, et deviennent nécessairement avares. Il est visible aussi, qu'ils sont en même temps cruels et superbes. Ils sont cruels, parce que n'étant attentifs qu'à être propres et magnifiques ils ne daignent pas seulement regarder un pauvre lorsqu'ils le rencontrent, et qu'ayant tant de soin que l'or et la soie éclatent sur leurs habits, ils se mettent peu en peine qu'un pauvre soit nu ou qu'il meure de faim. Et ils sont superbes, mais d'une manière bien basse, mettant leur gloire à être bien parés.

Troisième cause. — I. *Epulabatur quotidiè splendè.* Il faisait bonne chère tous les jours. Les grands du monde n'en font point de conscience, pourvu que ce ne soit pas du bien d'autrui et aux dépens des créanciers et des marchands, ils pensent être innocents pour bien couverte que soit leur table, et leur maison bien splendide; c'est qu'ils n'ont pas appris, ou qu'ils ne croient pas une vérité très-importante et très-assurée qui nous est enseignée par l'Ecriture sainte et par les Pères de l'Eglise. Je vous prie de la bien entendre et d'y ajouter foi, si vous êtes curieux de votre salut.

Comme le cœur du Créateur ne respire que bonté et tendresse pour ses chères créatures, il avait fait l'homme à l'intention de le faire passer d'un paradis à un autre paradis, du paradis terrestre au paradis céleste, d'un jardin de délices au ciel empyrée et séjour des archanges; mais ayant vu que le trop d'aises et les délices sen-

suelles l'ont perdu et rendu criminel, il a changé de dessein; il a résolu que l'homme n'aurait point deux paradis, l'un en ce monde, l'autre dans le ciel; mais que la terre lui serait un lieu de pénitence, une vallée de larmes, un séjour de peines, de travaux et des croix; il mit un chérubin avec une épée éclatante à la porte du paradis terrestre, pour empêcher que les hommes n'y entrassent.

Que font les gens du monde? Ils veulent avoir un paradis terrestre, bon gré mal gré que Dieu en ait; ils font tout ce qu'ils peuvent pour mener une vie délicieuse, plaisante, voluptueuse, exempte de toute incommodité; et Dieu a résolu, il a assuré, il a juré que quiconque aurait un paradis terrestre en ce monde, n'aura pas le céleste en l'autre. Entre une infinité de preuves que j'en pourrais apporter, j'en choisis trois de l'Ecriture et trois des saints Pères. Le Fils de Dieu dit en saint Luc (6, 25) : *Malheur à vous qui riez à présent, parce que vous serez dans le deuil, et vous pleurerez; malheur à vous riches, qui avez ici votre consolation; malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim!* Pensez-vous que Dieu parle en vain, que ses menaces soient des paroles en l'air, des menaces vaines et frivoles.

Et en saint Jean (16, 20), le même Sauveur met la différence qui est entre les réprouvés et les prédestinés; ceux-là se réjouissent, se divertissent, ont leur plaisir et contentement en ce monde; ceux-ci s'attristent, se mortifient, sont dans le deuil et les rigueurs de la pénitence : *Mundus gaudebit, vos verò contristabimini.*

Sur quoi Tertullien (lib. *de Spectaculis*, cap. 28) dit : *Vicibus disposita res est; nunc illi lætantur, nos conflictamur; mundus, inquit, gaudebit, vos verò contristabimini. Lugeamus ergò dùm ethnici gaudent, ut cum lugere cœperint, gaudeamus, ne pariter nunc gaudentes, tunc quoque pariter lugeamus.* Chacun a son tour; les amateurs du monde se réjouissent à présent, et nous sommes affligés. Le Sauveur a dit : *Le monde se réjouira, et vous serez dans le deuil.* Pleurons à présent, quand les réprouvés se réjouissent, afin que nous nous réjouissions quand ils commenceront de pleurer.

Abraham dit au mauvais riche : *Fili, recordare, quia recepisti bona in vitâ tuâ* (les honneurs, les richesses, la santé et la bonne chère); *et Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris* (Luc. 16, 25). Le mauvais riche en enfer demandant un peu d'eau à Abraham, le saint patriarche lui répond : Souvenez-vous que lorsque vous étiez au monde, vous avez reçu des biens, à savoir : les honneurs, les richesses, la santé, la bonne chère; et semblablement le Lazare y a reçu des maux; savoir : la pauvreté, la faim, la maladie; c'est la raison qu'à présent il soit consolé et que vous soyez tourmenté. Sur quoi saint Bernard[1] dit ces paroles très-dignes d'être remarquées et ruminées; je vous assure qu'elles me mettent en peine de mon salut.

II. *Hæccine cruciatuum causa tota, quod in hoc sæculo bona accepit? Ipsa plane. Neque enim ad hoc nos de paradiso voluptatis animadversio divina ejecisse videtur, ut alterum sibi hic para-*

[1] In declamatione super : *Ecce nos reliquimus omnia :* circa medium.

disum adinventio humana pararet. Expergiscimini, ebrii, et flete ; terribilis enim Deus in judiciis super filios hominum. Est-ce là toute la raison pourquoi le mauvais riche est tourmenté en enfer, parce qu'il a reçu des biens en ce monde ? Oui, car il ne faut pas penser que la justice de Dieu nous ait bannis du paradis de délices, afin que nous ayons l'invention de trouver ici un autre paradis pour nous. Réveillez-vous, pauvres enfants d'Adam, réveillez-vous, et considérez que Dieu est terrible en ses jugements sur vous.

Saint Jérôme (Epist. 34 *ad Julianum sub finem*), qui mettait toujours en pratique ce qu'il enseignait : *Difficile*, dit-il, *imo impossibile est, ut et præsentibus quis, et futuris fruatur bonis : ut et hic ventrem et ibi mentem impleat : ut de deliciis transeat ad delicias : ut in utroque sæculo primus sit : ut et in cœlo, et in terrâ appareat gloriosus.* Il est bien difficile; que dis-je, difficile ! il est impossible que quelqu'un jouisse des biens présents et de ceux qui sont à venir; qu'il se rassasie ici de viandes corporelles, et qu'il soit là-haut rassasié des célestes; qu'il passe des délices de cette vie aux délices de l'autre monde, qu'il ait de la gloire mondaine sur la terre, et qu'il soit glorieux dans le ciel.

Saint Grégoire (Homil. 10 *in Evang.*) dit : *A regione nostrâ superbiendo, inobediendo, visibilia sequendo, cibum vetitum gustando, discessimus ; sed ad eam necesse est ut flendo, obediendo, visibilia contemnendo, atque appetitum carnis refrænando, redeamus.* Nous nous sommes égarés du ciel, qui était notre patrie, en nous élevant par orgueil, en désobéissant à Dieu, en nous attachant aux choses visibles, en mangeant du fruit défendu ; pour y retourner, il est nécessaire de pleurer, de nous rendre obéissants, de mépriser les choses visibles, de dompter les appétits de la chair.

Quatrième cause. — 1° Si vous lisez tout le chapitre 16e de saint Luc, d'où est puisé notre Evangile, vous verrez que Jésus raconte cette histoire à propos de la miséricorde qu'il recommandait à ses disciples, et que sa principale intention n'est pas de reprendre cet homme de ses richesses, mais du manquement de charité : comme disant que s'il a persévéré en son avarice, en sa superbe, en sa sensualité, en son orgueil, c'est que Dieu ne lui a pas fait la grâce efficace de s'en relever. Il ne lui a pas fait la grâce, parce qu'il ne faisait pas l'aumône : *Judicium sine misericordiâ ei qui non fecit misericordiam.* Il dit expressément que le Lazare était à sa porte ; c'est, dit saint Chrysostome, pour lui reprocher que c'est sa pure faute qu'il est damné, ayant le remède si proche.

2° Comme si un homme empoisonné ou piqué d'un serpent négligeait d'envoyer quérir l'apothicaire; quand on vous demanderait : De quoi est-il mort ? son opiniâtreté l'a tué. Vous n'attribueriez point tant la cause au poison, ni au venin, ni au serpent, comme à sa négligence. Si l'apothicaire eût été loin, mais il était à sa porte, il pouvait prendre de la thériaque. Pour vous relever du péché, la grâce prévenante est nécessaire : pour n'y pas tomber et être sauvé, il faut la persévérance finale. Il ne la donne qu'à ses favoris : *Cum liberali, liberalis eris ; date et dabitur vobis ; beati*

misericordes; Bienheureux sont les miséricordieux, car on leur fera miséricorde. Ce n'est pas être miséricordieux de donner quelque aumône pendant le carême, mais il faut en avoir l'habitude, qui s'acquiert et se conserve par actes, y être enclin, affectionné, zélé et passionné.

3° Vous en avez l'occasion; on peut dire maintenant, non pas *erat mendicus*, mais *erant mendici :* Les rues en sont pleines; les deux tiers du monde sont dans la misère, dans la pauvreté et dans l'affliction, ont à peine du pain à demi pour leur faim; pourquoi ne voudrez-vous pas vous incommoder et jeûner quelque peu, pour avoir de quoi faire l'aumône? Dieu nous afflige pour nos péchés; vous avez tant de part à la coulpe, pourquoi n'en aurez-vous point à la peine? voulez-vous qu'on dise de vous : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur?* On dira donc de vous : *In labore dæmonum erunt, et cum dæmonibus flagellabuntur.* Vous serez dans la disette, dans les tourments, et désespoirs du mauvais riche : Vous serez sujets à cette malédiction : *Væ qui comeditis agnum de grege, qui canitis ad vocem psalterii, qui bibitis vinum in phialis, et nil patiebantur super contritione Joseph* (Amos. 6, 7)! Malheur à vous qui mangez les viandes délicates, qui buvez les vins délicieux, qui vous plaisez au son des hautbois : telles gens n'ont point de compassion des misérables, dit le Prophète.

Il leur semble que le pauvre peuple soit d'autre nature q u'eux, ils n'en ont point de pitié, ils les traitent comme des bêtes; comment est-ce qu'un homme qui n'a pas apostasié l'humanité et le christianisme, peut rire, jouer, danser, sans reproche de conscience, sachant que tant de gens gémissent? Comment peut-il faire bonne chère, trouver saveur en un seul morceau, sachant que tant de gens seraient sustentés des superfluités qui l'incommodent? Comment peut-il manger sans interruption, sachant que *Lazarus jacet ad januam,* le Lazare languit à sa porte, ou à son voisinage.

Conclusion. — Mais le vrai Lazare qui nous doit émouvoir, et nous détourner de nos vanités et dissolutions, c'est Jésus crucifié, couvert de plaies : *Ulceribus plenus.* Pouvez-vous considérer qu'il a épuisé son sang jusqu'à la dernière goutte pour votre salut, et refuser de vous incommoder pour lui donner quelque aumône : *Propter nos egenus factus est.* Comment est-ce qu'une femme chargée de pompe en son corps, remplie de vanité en son âme, peut le regarder sans reproche? quelle différence, quelle opposition, quelle antipathie entre cette couronne et cette perruque, ces clous et ces brillants; cette nudité et ces habits somptueux? Vous avez renoncé à cette pompe par un acte solennel, quand vous vous êtes fait esclave du Crucifié au baptême : *Quid tibi cum pompis diaboli quibus renuntiasti?* Quelle apparence que vous soyez disciple de Jésus, qui a mené une vie et qui finit par une mort toute confite d'amertumes, de rigueurs, d'austérités, vous qui menez une vie toute détrempée de délices?

Le fiel, la nudité, l'abandon de Jésus en la croix, c'est l'arrêt

de condamnation contre les âmes mondaines, qui veulent être dans les richesses, dans les pompes, les voluptés terrestres; mais cette même croix, c'est votre asile de consolation, ô âmes affligées, pauvres et humiliées! Jésus fait comme Jacob : quand il fut au lit de la mort, Joseph lui amena ses deux enfants, Manassé et Ephraïm, afin qu'il leur donnât sa bénédiction; parce que Manassé était l'aîné, il le mit à la main droite, pour recevoir la meilleure part de la bénédiction, et Ephraïm à la gauche comme le cadet : le bon vieillard inspiré de Dieu, voulut changer ce sort, et, à cet effet, il croisa les bras, mettant Ephraïm à la droite. Le monde, comme Joseph, met les grands, les riches, les puissants à la droite; ils sont loués, flattés, caressés, honorés, idolâtrés. On vous met à la gauche comme les cadets; on vous laisse en un recoin, on vous méprise, on vous rebute; Jésus change ce partage, il fait la croix, il vous envoie des croix et des mortifications; mais c'est pour changer votre sort, vous faire les aînés, vous mettre à la droite, vous donner la meilleure part de sa bénédiction, de son héritage céleste. *Amen.*

SERMON XIX.

LES AVARICIEUX SONT MALHEUREUX, MÊME DÈS CETTE VIE.

Pour le Vendredi de la seconde semaine de Carême.

Homo quidam erat dives et sepultus est in inferno.
(Luc. 16, 1, 22.)

Hier le Fils de Dieu nous racontait la damnation et les misères d'un homme riche, qui est enseveli dans les enfers, et y a besoin d'une goutte d'eau; mais ces misères n'épouvantent point ceux que saint Paul appelle les riches de ce siècle, parce qu'elles ne sont que pour le siècle à venir, et ils disent que le terme vaut l'argent, et qu'ils ne se soucient pas d'être malheureux en l'autre monde, pourvu qu'ils aient leur contentement, et qu'ils soient heureux en cette vie. Pour leur délier les yeux, et les retirer du péché d'avarice, je désire leur faire voir aujourd'hui que les biens de la terre ne les peuvent rendre heureux, pas même en ce monde. Et en second lieu, que non-seulement ils ne les font pas heureux, mais qu'ils les rendent très-malheureux.

Vous avez eu en souverain degré la vertu contraire à ce vice, ô sainte et bienheureuse Vierge! Saint Bernard écrivant à un pape (Eugène), dit que votre Fils est si libéral, qu'on ne l'invoque jamais sans recevoir de lui quelque grâce : *Solus est Deus qui frustra numquam quæri potest, etiam cùm inveniri non potest;* et un autre docteur, votre favori, dit que personne ne s'est jamais plaint d'avoir eu recours à vous, sans ressentir les effets de votre très-libérale et magnifique charité : *Non esse auditum à sæculo quemquam ad tua recurrentem suffragia, à te derelictum.* Permettez-moi de vous dire ce qu'il ajoute : *Noli, ô Mater Verbi, verba mea*

despicere! O Mère de la parole éternelle, ne dédaignez pas la parole d'un pauvre pécheur; elle sort d'une bouche indigne, mais elle est empruntée de la très-digne bouche de votre ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Divitiæ temporales non sunt vera bona, et objectum beatitudinis : 1° Quia pauci eas possidere possunt; 2° Quia viles sunt, et homine inferiores; 3° Quia sunt extra nos.

II. Punctum. — Non solùm non sunt vera bona, sed sunt mala amantibus : 1° Væ peccati in acquirendo; 2° Væ laboris in conservando; 3° Væ doloris in amittendo.

Conclusio. — Argumenta conglobata ex Scripturâ.

Le bien-aimé disciple du Fils de Dieu, saint Jean l'Evangéliste, raconte qu'entre les divines révélations qu'il eut en l'île de Pathmos, où il était banni pour la foi de Jésus, il vit un aigle admirable, qui volait au milieu du ciel et qui allait criant d'une voix haute et intelligible : Malheur, malheur, malheur à ceux qui habitent en la terre! *Et vidi, et audivi vocem unius aquilæ volantis per medium cœli, dicentis voce magnâ, væ, væ, væ habitantibus in terrâ!* Cet aigle n'est autre que Jésus, car au Deutéronome (32, 11) il se compare à l'aigle qui va voltigeant sur ses aiglons, et les provoque à s'élever vers le ciel : *Sicut aquila provocans pullos, et super eos volitans.*

Saint Chrysostome (lib. *de Virginitate*, cap. 25) nous fait savoir que toutes les fois que Dieu dit par ses prophètes : *Væ!* nous devons trembler, parce que cette parole annonce un malheur extrême. A plus forte raison j'ai sujet de trembler quand il dit *Væ*, de sa propre bouche, et encore plus quand il le dit trois fois, et encore plus quand il le dit à tous ceux qui habitent en la terre, et encore davantage, puisqu'il le dit lorsqu'il est comparé à l'aigle volant au milieu du ciel, c'est-à-dire au mystère de son ascension, lorsqu'il devait donner des présents, non pas des malédictions aux hommes, selon la parole des prophètes : *Ascendens in altum dedit dona hominibus?* Ce qui me console en ceci, et qui est la clé de ce secret, c'est qu'il ne dit pas : *Væ habitantibus super terram!* il ne dit pas : Malheur à ceux qui habitent sur la terre, mais en la terre; il ne donne pas sa malédiction à ceux qui sont sur la terre, c'est-à-dire à ceux qui la foulent aux pieds, en font litière, le méprisent, mais à ceux qui habitent en la terre, c'est-à-dire qui y ont leur cœur plongé, ne pensent, n'affectionnent, ne traitent, ne parlent, ne travaillent que pour la terre.

Premier point. — 1° Le prophète royal David, considérant l'aveuglement des riches du monde, qui établissent leur félicité en l'abondance des biens temporels, pour leur dessiller les yeux, leur déclare qu'ils se trompent lourdement, et que c'est en Dieu seul qu'on peut trouver la parfaite et souveraine béatitude : *Promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud. Oves eorum fœtosæ, abundantes in egressibus suis : boves eorum crassæ : beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus :* Les caves et les greniers des gens qui vivent selon le monde regor-

gent de biens : leurs troupeaux sont féconds, et abondants. Ils estiment bienheureux ceux qui ont ces biens; mais je ne suis pas de leur avis. J'estime bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu, dit le Psalmiste.

Ce saint prophète, selon la coutume de l'Ecriture, ayant avancé cette vérité, ne se met pas en peine de la prouver, parce que son autorité doit avoir tant de poids sur notre esprit, que nous ajoutions plus de foi à une de ses paroles, qu'à toutes les démonstrations du raisonnement humain. Mais saint Augustin (*concione* 2. *in Psal.* 32. *sub med.*), pour convaincre les esprits rétifs, qui ne veulent rien avouer qui ne leur soit évident, montre par trois puissantes raisons, que les biens de la terre ne peuvent être l'objet de notre félicité, mais Dieu seul.

La vraie félicité doit être tellement exposée à tout le monde, que chacun la puisse acquérir; autrement l'inclination que nous avons tous d'y atteindre serait vaine; ce qui ne se peut dire, vu que cette inclination nous est donnée de Dieu, qui ne fait rien d'inutile. Or, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, à la plus grande partie des hommes, d'acquérir des biens de la terre. On vous pourrait faire voir, qu'il n'y a personne qui en puisse acquérir en si grande abondance qu'il en soit rassasié. Témoin Alexandre, qui pleurait quand il entendait dire qu'il y avait plusieurs mondes; et si personne n'en peut être rassasié, personne n'en peut être content : sinon content, ni par conséquent heureux; car être content et être heureux ne sont qu'une même chose; et je vous laisse à penser de quel mal peuvent délivrer les richesses, puisqu'elles ne peuvent pas même délivrer de la soif qu'on a des richesses : et si du vin serait estimé bon, qui, au lieu d'étancher la soif, l'augmenterait. J'aime mieux vous faire remarquer ce que l'expérience journalière nous montre, que la moitié, ou les deux tiers des hommes, avec tout leur travail et leur avarice ne sauraient acquérir des richesses en telle suffisance, qu'elles les retirent d'incommodité. Ne voilà-t-il pas une belle félicité, qui ne peut être obtenue par la plupart des hommes. Mais la possession de Dieu s'obtient fort facilement. Saint Augustin dit : *Erige te ad illum, noli desperare, noli dicere : multum est ad me aurum. Et si volueris, fortè non habebis; Deum cum volueris habebis : quia et antequam velles venit ad te, et cum aversa voluntate esses, vocavit te : et cum aversus esses terruit te, et cum territus confitereris, consolatus est te :* Elevez-vous à lui, ne vous découragez pas, ne dites pas : C'est aspirer trop haut, il n'est pas du Roi du ciel comme des biens de la terre.

Quand vous souhaitez de l'or, ou de l'argent, vous ne l'avez pas pourtant; Dieu est si aisé à acquérir, qu'on l'acquiert par la seule volonté. Le vouloir, c'est l'avoir; le désirer, c'est l'impétrer; l'aimer, c'est le posséder. Il est si exposé et si prêt de se donner à vous, que même avant que vous l'ayez désiré, il est venu à vous; et quand vous vous étiez détourné de lui, il vous a appelé; et quand vous vous êtes tourné vers lui, il vous a épouvanté; et quand vous vous êtes reconnu et confessé, il vous a consolé.

2° Et puis, quand les richesses du monde, ou autres créatures

seraient fort aisées à acquérir, elles ne peuvent être l'objet de votre félicité, parce qu'elles sont trop viles et trop abjectes. Ce qui vous doit rendre heureux, vous doit faire meilleur, plus parfait, plus accompli, plus excellent que vous n'êtes. Pour vous faire meilleur que vous n'êtes, il doit être meilleur, plus noble, plus excellent, plus parfait que vous. Du petit vin ne se rend pas plus fort, ni meilleur, quand on y mêle de l'eau ou d'autre moindre vin. Si vous mettez de l'ivraie ou de l'avoine dans un tas de froment, vous le rendez bien plus gros, mais vous ne le faites pas meilleur.

Oserez-vous bien dire que l'or, l'argent, le bétail et un héritage sont meilleurs et plus excellents que vous? Il faut donc pour vous faire heureux, c'est-à-dire meilleur que vous n'êtes, chercher une chose meilleure que vous. Il y a deux parties en vous, l'âme et le corps. Qu'y a-t-il au monde de meilleur et de plus précieux que votre corps? Ce ne sont pas les belles maisons, les troupeaux gras et en embonpoint, les héritages fertiles, c'est votre âme. C'est donc l'âme qui doit faire le corps heureux. Quand elle deviendra juste, sage, vertueuse, sainte, elle acquerra l'immortalité et communiquera à son corps l'incorruption et la félicité. Qu'y a-t-il au monde de meilleur que l'âme? Ce n'est pas la terre, le ciel ni les autres créatures. Celle pour qui toutes les créatures sont faciles, doit, sans doute, être plus noble et plus excellente que toute créature. Il faut donc monter plus haut, pour chercher quelque chose qui vous fasse plus heureux, c'est-à-dire meilleur que vous n'êtes. Qui est-ce qui est meilleur que vous et que toute créature, sinon celui qui vous a fait et qui a fait toute créature : *Avare, quid inhias cœlo et terræ? melior est qui fecit cœlum et terram*; *ipsum visurus, ipsum habiturus es.* Vous le devez voir, l'avoir, l'aimer, le posséder et en jouir pour être parfaitement heureux.

3° Mais supposons que les biens de la terre soient aisés à acquérir, qu'ils soient vrais biens, plus excellents et plus précieux que vous; ils ne pourraient pour cela être l'objet de votre béatitude, parce qu'ils sont trop éloignés; encore qu'ils seraient à vous, ils ne seraient pas en vous; ces biens ne vous pourraient faire heureux, sinon en vous faisant meilleur; car c'est le propre effet du bien, de faire bon. Ils ne vous pourraient faire bon, puisqu'ils ne sont pas en vous, comme une chaleur, une blancheur, une lumière, une science qui n'est pas en vous, ne vous saurait faire chaud, blanc, lumineux, savant : *In animo est quod quæris.* Vous cherchez bien loin ce que vous avez bien près. Dieu n'est pas seulement à vous, mais en vous, il est en votre cœur : *Deus cordis mei, pars mea Deus in æternum;* il est au fond, au centre de votre âme, il vous est plus intime que le centre et le fond de votre âme : *Intimo nostro intimior,* dit saint Denys.

C'est donc avec raison que le Prophète reprend la pensée des avaricieux, et dit en les corrigeant : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* David n'ose dire davantage; il vivait parmi les Juifs, auxquels, comme un peuple grossier et charnel, Dieu donnait pour récompense les richesses temporelles; il n'ose appeler *infélicité* ce que Dieu donnait pour salaire : il se contente de dire qu'ils ne sont pas la vraie béatitude.

Second point. — 1° Mais Jésus qui parle à un peuple plus éclairé et plus élevé, enchérit sur ce qu'a dit le Prophète; il dit que la possession et l'amour des biens de la terre, c'est une malédiction : *Væ vobis divitibus!* disait-il, quand il était en ce monde; et maintenant que comme un aigle royal, il a quitté ces bas lieux et s'est logé au sein du Père, il dit : Malheur à ceux qui mettent leur cœur ailleurs qu'au ciel, où est leur vrai trésor! *Væ, væ, væ habitantibus in terrâ!* Sur quoi une glose dit bien à mon gré : *Væ peccati in acquirendo, væ laboris in conservando! væ doloris in amittendo!* C'est comme s'il disait : Non-seulement les richesses ne peuvent être la félicité des hommes, puisque peu de gens les acquièrent; mais elles sont un malheur très-grand, puisque ceux qui les acquièrent y commettent ordinairement plusieurs péchés : et le péché est le plus grand de tous les malheurs. *Væ in conservando!* non-seulement elles ne sont pas votre béatitude, puisque ce sont des biens inférieurs à vous; mais elles sont un vrai malheur, puisqu'en les conservant, elles vous font perdre les biens supérieurs. *Væ in amittendo!* Non-seulement elles ne sont pas votre béatitude, puisqu'elles ne sont pas en vous : mais elles sont un vrai malheur, puisqu'elles ne sont pas même à vous pour toujours : et qu'elles vous causeront une douleur sensible, quand il les faudra quitter. Suivez-moi d'attention, et je suivrai la conduite et la lumière de cette belle division.

Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam, disait David : Mon Dieu, faites-moi la grâce que je me porte d'affection à vos commandements, non pas à l'avarice. Il oppose l'avarice à l'observation de tous les commandements de Dieu, parce qu'elle est cause que nous commettons des péchés contre tous ses divins commandements. Elle est une espèce d'idolâtrie contre le premier, dit saint Paul.

Vous n'adorez pas une statue de pierre ou de bois, mais une idole d'or ou d'argent; vous ne lui immolez pas un bouc ou un bœuf, mais vous lui sacrifiez votre âme et votre salut; vous ne lui offrez pas des parfums d'Arabie, mais les pensées, les affections, les tendresses de votre cœur. Qui est-ce qui est cause que vous jurez si souvent et même que vous vous parjurez en vendant, ou achetant? L'avarice! c'est elle qui vous met en la bouche cette parole détestable; s'il ne tient qu'à lever la main, la marchandise est à vous.

Lever la main, si vous saviez ce que c'est, vous la rongeriez plutôt à belles dents, vous la brûleriez plutôt à petit feu, que de la lever pour un mensonge. Qu'est-ce qui est cause que le dimanche, le jour du Seigneur, que Dieu a institué pour être employé à son service, à des œuvres de piété et de charité, vous l'employez à des affaires temporelles, à vendre ou acheter, à consulter un homme de justice, à courir çà et là pour des biens de la terre? Qu'est-ce qui vous fait perdre le respect que vous devez à vos pères et mères, murmurer contre eux, parler arrogamment, les obliger à se séparer de vous? c'est l'avarice. Elle fait que vous concevrez une haine irréconciliable contre votre prochain; s'il vous fait le moindre tort, vous noircissez sa réputation par des médisances criminelles;

car l'honneur que vous lui faites perdre est beaucoup plus précieux que le bien qu'il vous a enlevé.

L'avarice fait que cette fille vend à un méchant homme un trésor que toutes les finances des rois ne lui pourraient pas racheter ; elle fait que ce villageois, pour une pièce d'argent, s'oblige par un faux témoignage à mille restitutions qu'il ne fera jamais; que ce père de famille trouble toute sa maison par ses emportements et par les injures qu'il vomit contre ses domestiques, qu'il ne leur donne pas le loisir de faire leurs dévotions, d'ouïr la parole de Dieu, de fréquenter les sacrements : *Conturbat domum suam qui sectatur avaritiam* (Prov. 15, 27).

2° *Væ habitantibus in terrâ! væ laboris in conservando!* Malheur à ceux qui affectionnent désordonnément les biens de la terre : ils sont malheureux, à cause des travaux, des soucis, des inquiétudes, des peines d'esprit qu'ils souffrent et qu'ils font souffrir aux autres pour conserver ces biens qui ne sont pas vrais biens. Quand j'étudierais et méditerais trois jours entiers, je n'en saurais parler plus fructueusement que saint Chrysostome [1] : il parle principalement des usuriers, mais tous les avares en doivent profiter. Voici de mot à mot ses propres termes :

Le Prophète appelle la malice un lien et une chaîne; et la vertu au contraire, la délivrance de nos chaînes : Rompez, dit-il, tous les liens de l'iniquité, déchirez les obligations exigées par votre avarice; marquant ainsi ce que nous faisons par nos détestables usures. Laissez aller libres ceux qui sont brisés, c'est-à-dire ceux qui sont chargés de dettes; car lorsque celui qui doit aperçoit celui qui lui a prêté, il a le cœur comme brisé, et la crainte qui le saisit est comme un poids qui l'accable. Il aimerait mieux voir alors la plus cruelle de toutes les bêtes. Retirez chez vous ceux qui n'ont point de couvert; si vous voyez un pauvre nu, donnez-lui de quoi se vêtir, et ne méprisez pas ceux qui sont de même sang que vous.

Qu'y a-t-il de plus pénible que de donner son argent à usure et de se charger l'esprit des soins de le bien placer, de chercher des assurances, de se défier de celles qu'on nous a données, d'avoir peur de perdre, tantôt la rente, tantôt le fonds, tantôt les cautions, tantôt les contrats? car l'on est exposé à toutes ces pertes. Souvent plus on croit avoir d'assurances, plus on est trompé; et ce qui nous paraissait le moins à craindre, nous manque le plus. Il n'y a rien de semblable dans la pratique de l'aumône, elle se fait toujours sans peine, elle est exempte de toutes ces inquiétudes.

Ne trafiquons donc plus des misères de nos frères, et ne faisons point un commerce si infâme d'un argent dont nous nous devrions faire des amis. Je sais qu'il y en a parmi vous, qui ne prennent pas plaisir à m'entendre, et qui ne peuvent souffrir que je leur parle si souvent du mépris de leurs richesses; mais quel avantage retirerez-vous de mon silence? Quand je me tairais, et que pour vous épargner, je cesserais de vous avertir de votre devoir : mon silence vous délivrera-t-il de l'enfer? vos peines, au contraire, ne s'augmenteront-elles pas par la liberté de vos crimes? et un si lâche

[1] Homil. 56 in Matth., *In doctrinâ morali.*

silence ne m'engagera-t-il pas avec vous dans la même condamnation.

3° *Væ habitantibus in terrâ! væ doloris in amittendo!* Malheur à ceux qui affectionnent trop les biens de la terre. Ils sont malheureux, parce que tôt ou tard il les faut quitter, et on ne perd pas sans douleur ce qu'on a possédé avec amour. Quelques-uns les perdent par les embûches d'un voleur, qui les égorge pour avoir leur bien : d'autres, par les ruses d'un chicaneur qui plaide contre eux; d'autres, par les débauches de leurs enfants, ou de leurs neveux, qu'ils ont faits héritiers. N'a-t-on pas vu de notre temps à Paris un des principaux officiers de justice, avare au dernier point, qui fut égorgé avec sa femme par des filoux, auxquels il ne voulut pas donner une pièce d'argent pour se racheter de cette mort? N'a-t-on pas vu en une des premières villes de France, un ecclésiastique qui, n'ayant pas fait des aumônes pendant sa vie, fit l'hôpital héritier de vingt mille livres? Ceux qui lui devaient succéder *ab intestat*, plaidèrent sur une formalité qui manquait en son testament; les syndics de l'hôpital dépensèrent vingt mille livres en ce procès, et puis ils furent condamnés. Voilà un beau présent qu'il fit aux pauvres! Ne voit-on pas tous les jours, tant de jeunes gens, qui dépensent avec profusion, en deux ou trois ans, dans les cabarets et brelans, ce que leurs parents avaient amassé en trente ans avec beaucoup de peine? Folie! folie! *Stulte, hac nocte repetent animam tuam, et quæ parasti cujus erunt* (Luc. 12, 20)? Insensé que vous êtes, on va l'un de ces jours vous redemander votre âme, et pour qui sera ce que vous avez amassé?

Conclusion. — Je vous dirai donc avec le prophète Jérémie (22, 29) : *Terra, terra, terra audi sermonem Domini!* O homme qui ne pensez qu'à la terre, qui ne parlez que de la terre, qui ne travaillez que pour la terre, écoutez la voix du Seigneur! Il vous dit par l'Ecclésiaste (5, 9), que si vous êtes avaricieux, vous ne serez jamais content de l'argent que vous aurez; si vous aimez les richesses, vous n'en recevrez aucun fruit : *Avarus non impellitur pecuniâ; qui amat divitias, fructum non capiet ex eis.* Il vous dit par l'Ecclésiastique (10, 9, 10), qu'il n'est rien de si méchant qu'un avaricieux; qu'il n'est rien de si injuste que d'aimer l'argent : il ne dit pas de dérober, de retenir injustement, mais d'aimer l'argent : *Avaro nihil est scelestius, nihil est iniquiùs quàm amare pecuniam.*

Il a dit par saint Paul, plus d'une fois, que non-seulement les larrons, ceux qui dérobent le bien d'autrui, mais les avares, ceux qui ont trop d'attache à leurs propres biens, ne posséderont jamais le royaume de Dieu (1. Cor. 6, 10). Il a dit par saint Jean, que le partage des idolâtres est un étang de feu et de soufre ardent. Et saint Paul (Ephes. 5, 5), dit que l'avarice est une espèce d'idolâtrie. Il n'y a pas plaisir d'être à jamais dans un étang de feu, et vous y allez le grand galop par votre avarice.

Il a dit de sa propre bouche, mais en soupirant : Oh! que ceux qui ont de l'argent (il ne dit pas ceux qui le dérobent, mais qui

le possèdent), entreront difficilement au royaume de Dieu (Luc. 18, 24) : et qu'il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire qu'un riche entre au royaume des cieux (Matth. 19, 24). Hé! mon Dieu, qu'est cela! hé! mon Dieu, qu'est cela! Sommes-nous chrétiens? croyons-nous fermement que Jésus est Dieu? qu'il est la vérité même? il assure, et il nous fait remarquer, qu'il le dit plus d'une fois, *que les riches entrent difficilement au royaume des cieux;* et on fait tout ce qu'on peut pour devenir riche, et pour contredire cette maxime qu'il a établie comme la loi fondamentale de son état : *Quiconque d'entre vous ne renonce à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple.* Comme au contraire, il dit par son Eglise, qu'il donne les biens célestes à ceux qui méprisent les terrestres : *Respuentes terrestria perducit ad cœlestia.* Il dit par soi-même : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, ceux qui reçoivent avec agrément la pauvreté que la providence de Dieu leur envoie, ceux qui embrassent plutôt la pauvreté, que de commettre un seul péché, ou mortel, ou véniel, car le royaume des cieux leur appartient. *Amen.*

SERMON XX.

DE L'AUMÔNE.

Pour le Samedi de la seconde semaine de Carême.

Erat mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam divitis.
Il y avait un pauvre appelé Lazare, qui était couché à la porte du riche. (Luc. 16, 20.)

Nous considérions un de ces jours, que la principale cause de la damnation du mauvais riche a été le manquement de faire l'aumône au pauvre Lazare qui était à sa porte. Le temps ne me permit pas d'étendre ceci bien au long, je le dois faire aujourd'hui, en vous montrant par l'Ecriture, par les saints Pères et par les raisons de théologie, que la pratique de l'aumône est de plus grande importance qu'on ne s'imagine dans le monde.

En parlant de la miséricorde, je me souviens de ce que le prophète Isaïe disait autrefois : *Præparabitur in misericordia solium ejus :* Ce trône de Dieu, qui a été préparé par miséricorde, c'est vous, ô sainte Vierge! Vous disiez : *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei.* Quand vous étiez dans le temple avant l'incarnation, le Saint-Esprit vous préparait par des actions de piété, et des œuvres de miséricorde, à recevoir en votre sein le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation; et maintenant que vous êtes dans le ciel, vous êtes comparée à un olivier planté au milieu des champs : *Quasi oliva speciosa in campis*, et fort proprement *in campis*, parce que votre piété est exposée à tous les pauvres pécheurs qui voudront s'adresser à vous pour recueillir les fruits salutaires de votre miséricorde, comme nous faisons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Probatur paupertatem Evangelicam non esse de præcepto, sed de consilio.

PUNCTUM UNICUM. — Eleemosynam multum referre ad nostram salutem, probatur : 1° Scripturâ; 2° Patribus; 3° Rationibus ex parte Dei; quia alioquin offendimus ejus: (A) Providentiam, (B) Potentiam, (C) Sapientiam, (D) Bonitatem, (E) Fidelitatem, (F) Justitiam, (G) Veritatem, (H) Dominium, 4° Rationibus, ex parte nostrî; 5° Responsione ad objectiones : (A) Ad primam, (B) Ad secundum.

EXORDE. — L'empereur Julien l'Apostat ne se contentant pas de persécuter la foi de l'Eglise par des cruautés dénaturées, mais ravageant encore les biens des chrétiens par une avarice insatiable, pour donner quelque couleur à ses concussions tyranniques, avait coutume de dire, au rapport de saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 1 *in eum*), que tous les chrétiens sont obligés, par les maximes de leur religion, à faire profession de la pauvreté évangélique, et que la foi du christianisme défend à ses sectateurs toute propriété et possession des richesses temporelles. Premièrement, disait cet apostat, n'ai-je pas lu en votre Evangile, que votre prétendu Messie a dit : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (Luc. 14, 33) : Quiconque d'entre vous ne renonce à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple; et à ce jeune homme qui avait gardé tous les commandements : *Adhùc unum tibi deest, vade, vende omnia quæ habes* (Marc. 10, 21). Il vous marque encore une chose : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* Vous n'êtes donc pas de ses disciples, si vous ne renoncez à tout ce que vous possédez; et quand je vous dépouille de vos biens, je vous donne ce qui vous manque : je vous fais être du nombre des disciples de ce Messie.

Secondement, ne lisez-vous pas aux Actes de vos Apôtres (4, 32), qu'en l'Eglise primitive, les chrétiens n'avaient rien de particulier, tout était commun à tous; ils vendaient leurs héritages et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui était employé au bien public : ce qui était observé si exactement et si rigoureusement, qu'Ananias et Saphira furent punis de mort soudaine, pour en avoir retenu une petite partie, et cette punition fut très-juste : car les chrétiens aspirent au ciel, donc ils ne doivent rien prétendre en la terre; ils jettent l'ancre de toutes leurs espérances aux biens éternels, donc ils ne doivent avoir aucune part aux biens temporels. Cette conséquence n'était pas bonne, elle apostasiait de son antécédent, comme celui qui la faisait avait apostasié de sa foi.

Les chrétiens ne sont pas anges, ni intelligences séparées, ils sont composés d'âme et de corps, leur esprit, leur cœur, leur affection doit être aux choses célestes; le corps a besoin des biens de la terre pour sa nourriture et son entretien, et Jésus n'en défend pas l'usage, ni même la possession car, pour relancer l'argument de l'apostat en saint Matthieu (ch. 19) à ce jeune homme, qui demande ce qu'il doit faire pour être sauvé, Jésus dit seulement : *Serva mandata :* Gardez les commandements.

Puis ajoutant un conseil de perfection, et non un précepte d'obligation : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes,*

et habebis thesaurum in cœlis : Allez, vendez ce que vous avez, et vous aurez un trésor dans le ciel.

Quand donc il lui dit en saint Marc : *Adhùc unum tibi deest :* Une chose vous manque; c'est pour être parfait, non pour être en grâce, pour avoir un trésor au ciel, non pour y avoir une place; et cette perfection était pratiquée de plusieurs en la primitive Eglise, non comme un commandement nécessaire, mais comme un conseil salutaire. Saint Pierre dit à Ananias : *Nonne manens tibi manebat et venumdatum in tuâ erat potestate* (Act. 5, 4) : Ne pouviez-vous pas tout garder, puisqu'il était en votre pouvoir d'en disposer.

Ce ne fut donc pas pour avoir retenu une partie du prix qu'il fut frappé de mort; mais pour avoir fait l'hypocrite et menti au Saint-Esprit.

L'Evangile défend les larcins, nous commande de payer nos dettes et de restituer le bien d'autrui, loue ceux qui prêtent sans usure, promet récompense à ceux qui font l'aumône : *Fures regnum Dei non possidebunt : nemini quidquam debeatis; reddite quæ sunt Cæsaris, mutuum date, nil indè sperantes; esurivi et dedistis mihi manducare.*

L'Eglise a toujours pratiqué; même du temps des Apôtres, la coutume de faire des cueillettes aux jours des dimanches pour les pauvres, coutume approuvée par saint Paul (1. Cor. 16, 2; 2. Cor. 8, 3, et 9, 5); et tout cela suppose la propriété et la possession des biens temporels.

C'est pourquoi quand il dit : *Qui non renuntiant omnibus;* qu'il faut renoncer à tout ce qu'on possède; cela s'entend de la préparation du cœur, comme quand il dit : *Qui non odit patrem, et matrem;* qu'il faut haïr son père et sa mère, c'est-à-dire que nous devons être tellement disposés et affectionnés à la foi, que nous soyons prêts de plutôt quitter père et mère, perdre état, office, commodités, que de commettre un péché mortel; mais ce n'est pas à dire que, hors de telles occasions, tous les chrétiens soient obligés de renoncer actuellement, et en effet, à toutes commodités temporelles. Car il est évident que, supposé la corruption de la nature humaine par le péché originel, la république chrétienne ne pourrait pas être bien policée, ni conduite avec paix, équité, utilité en cette communauté des biens temporels, et s'ils n'étaient divisés et appropriés à chaque particulier, les imparfaits qui seraient pleins d'amour-propre, voudraient toujours avoir le meilleur, et de là naîtraient les querelles et les dissensions les plus fortes : Ceux qui seraient paresseux, travailleraient moins et consumeraient plus de bien; plusieurs seraient négligents à cultiver, et à accroître le bien, qu'ils n'estimeraient pas leur propre bien, Quant aux inconvénients qui peuvent arriver du partage et de l'inégalité des biens, Jésus y a remédié par le très-sage, très-sérieux et très-important avertissement qu'il nous a donné si souvent de faire l'aumône.

Je dis très-important; car il me semble que c'est un grand abus dans le monde, même parmi ceux qui font profession de dévotion, qu'ils demandent à leur directeur de quelle confrérie ils doivent être : du Rosaire, du Scapulaire, des Pénitents? quelles prières

vocales ils doivent faire : le chapelet ou l'office de Notre-Dame, ou l'office des morts? et ils ne disent jamais : Mon Père, ne serai-je point en danger d'être damné pour n'avoir pas fait assez d'aumônes? J'ai tant de revenus, je n'ai point d'enfants, ou fort peu, et je ne donne que tant. Je vous proposerai tout nûment et sans artifice d'éloquence ce que j'en ai recueilli de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Ce sera à vous d'en tirer les conséquences qui s'en suivent évidemment et qui sont nécessaires à votre salut.

Point unique. — 1° En saint Luc (chap. 3e), saint Jean-Baptiste, qui a été envoyé pour nous enseigner la science du salut, disait au peuple : *La cognée est déjà mise à la racine, tout arbre qui ne fait pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.* Ses auditeurs lui dirent : Que ferons-nous? c'est-à-dire, que devons-nous faire pour éviter ce feu? Il leur répond : *Celui qui a deux tuniques, qu'il en donne à celui qui n'en a pas, et celui qui a deux viandes, qu'il en fasse de même.* C'est donc une œuvre importante au salut; comme quand il disait aux soldats : *Ne faites point de concussions; contentez-vous de votre solde.* Saint Jérôme (*ad Hedibiam, quæst.* 1) dit : Par une tunique, le saint précurseur entend les vêtements qui sont nécessaires à chacun de nous, selon sa condition, soit qu'il ait plusieurs robes, soit qu'il n'en ait qu'une.

En saint Matthieu (ch. 23e), Jésus dit : *Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui payez ponctuellement les dîmes de vos jardinages, et négligez ce qui est de plus important en la loi, à savoir la fidélité, la justice et la miséricorde.*

Et au chapitre 25e, il dira au jugement à ceux qui seront à sa gauche : *Allez, maudits, au feu éternel; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* Il y va donc du salut, puisque, à faute de cela, on est envoyé au feu éternel. Il ne dit pas : Je suis mort de faim, j'ai été malade à l'extrémité; mais *j'ai eu faim, j'ai été malade;* ce qui montre qu'il ne parle pas seulement de l'extrême nécessité, mais de la grande.

Faisons ici une réflexion. Si vous étiez obligé de faire un voyage à Rome par mer, où vous tiendriez-vous plus sur vos gardes? où vous recommanderiez-vous plus à Dieu de bon cœur? qu'est-ce que vous appréhenderiez davantage? C'est, premièrement, si un maître pilote, qui y aurait souvent été, vous disait : Prenez garde en tel endroit, il y a du danger. En second lieu, si vous saviez qu'en ce même endroit il y aurait un rocher, un écueil caché en la mer. Troisièmement, si vous étiez assuré que tous ceux qui ont péri en cette mer, ont fait débris en cet écueil. Nous allons au ciel par la mer dangereuse de ce monde. Premièrement, Jésus, qui est la vérité même, qui ne peut tromper, ni être trompé, nous avertit, qu'il y a du danger de faire naufrage de son salut en tel endroit. Si on manque de faire les œuvres de miséricorde, le Juge dira : *Ite, maledicti.* En second lieu, ne dira-t-il rien aux blasphémateurs, aux adultères, aux larrons? Qui en doute? Pourquoi ne le dit-il pas? parce que chacun le sait bien. On ne dit point aux mariniers qu'ils évitent un rocher élevé qu'on voit de loin, oui bien un banc caché. Puisque Jésus nous avertit de cet écueil, c'est signe qu'on ne

le croirait pas, s'il n'en avertissait. En troisième lieu, ce qui est merveilleux, il déclare que tous ceux qui sont damnés ont failli en ce point, et sont damnés, au moins en partie, pour ce manquement. Car il dira à tous : Allez au feu, parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger : *Esurivi enim* (*Enim* est une particulière causative); et personne ne craint cet écueil, personne n'y pense, personne ne dit : Ne serais-je point damné par faute de faire telle œuvre de miséricorde?

2° Saint Basile [1], examinant cet arrêt du Fils de Dieu : *Allez maudits, car j'ai eu faim*, dit des paroles bien considérables : *Non ibi rapax accusatur, sed qui substantiam non communicaverit, condemnatur. Quis, quæso, est avarus? ille qui eo quod satis esse debet, non est contentus; num qui vestem diripuerit, spoliator nominabitur? qui autem nudum non texerit, modò possit, alterius cujusdam nominis appellatione dignus erit; esurientis est panis quem tu retines; nudi est vestis quam in arcâ custodis; discalceati calceus qui apud te marcescit; egentis est argentum quod tu terræ infossum possides; quare tot injurius es hominibus, quot poteras opem ferre?*

Voyez que non-seulement les larrons seront accusés au jugement de Dieu, mais encore les avaricieux qui n'auront pas donné de leur bien, y seront condamnés. A votre avis, qui est avaricieux? C'est celui qui ne se contente pas de ce qui lui doit suffire. Celui qui dépouille son prochain, est appelé voleur; celui qui ne couvre pas le pauvre nu, lui pourra-t-on donner un autre nom, s'il a le pouvoir de faire l'aumône? Ce pain qui vous est superflu, appartient aux faméliques; ce vêtement qui ne sert de rien en votre coffre, est à celui qui n'en a point; ces souliers qui moisissent chez vous, sont à celui qui est déchaussé; cet argent que vous tenez caché en la terre, est à celui qui en a besoin; pourquoi êtes-vous injurieux à tant de personnes que vous pourriez assister et que vous n'assistez pas?

Saint Ambroise a trouvé ces paroles si raisonnables et cette homélie si belle, qu'il l'a traduite en latin mot à mot, et transcrite en ses œuvres (Serm. 81).

Saint Chrysostome [2] dit : *Tuarum es, ô homo! dispensator pecuniarum, non minus quàm qui Ecclesiæ bona dispensat; sicut igitur ille potestatem non habet ea, quæ propter pauperes à vobis erogantur, temerè dispergendi; ita nequc tu tua. Tu quod erogasti, magnâ vis dispensari diligentiâ, Deum verò sua non censes majori repetiturum vehementiâ. Res pauperum tibi sunt creditæ, sive ex laboribus justis; sive ex hæreditate paternâ eas possideas.* O homme! vous êtes le dispensateur de vos biens, comme le trésorier de l'Eglise est le dispensateur des biens ecclésiastiques; et comme il n'a pas la permission de dépenser témérairement ce que vous avez donné pour les pauvres, ainsi vous ne pouvez employer follement vos biens. Vous voulez qu'on distribue fidèlement ce que vous avez donné pour les pauvres; ne pensez-vous pas que Dieu

[1] Homiliæ de divite avaro de quo (Luc. 12).

[2] Homil. 34 ad populum : et concione 2 de Lazaro.

vous demandera compte bien plus exactement de ce qu'il vous a donné? Les biens que vous possédez sont les biens des pauvres qui vous sont donnés en charge, soit que vous les ayez acquis par un juste travail, soit que vous les ayez hérités de votre père.

Remarquez qu'en toutes les paraboles et histoires que Jésus a apportées en l'Evangile sur ce sujet, il ne punit pas seulement ceux qui ont fait mal, mais ceux qui n'ont pas fait bon usage de leurs biens; car le mauvais riche n'avait pas volé le bien d'autrui (Luc. 16, 25); mais il n'avait pas donné le sien en aumône; et ce serviteur qui fut jeté aux ténèbres, pieds et poings liés, n'avait pas mal usé de son talent, mais il l'avait laissé inutile en terre (Matth. 25, 25). Voilà les paroles de saint Chrysostome (Homil. 79 *in Matth.*).

Et ailleurs (Hom. 21 *in Joan.*) il dit que l'huile qui manqua aux vierges folles, fut la miséricorde; et que Jésus allègue plutôt l'exemple des vierges, que d'autres personnes, pour montrer que si elles n'ont pu se sauver sans l'aumône, nonobstant leur virginité, qui est une vertu si héroïque et si agréable à Dieu, combien moins celles qui ne sont pas vierges : *Colligamus ergo hoc oleum, si cum sponso ingredi volumus : sin minus, excludemur; impossibile est enim, impossibile inquam est, etsi innumera facias, sine eleemosynâ, cœlestis regni, vel vestibulum quidem attingere.* Ayons donc cette huile de la miséricorde, si nous voulons entrer aux noces de l'Epoux, autrement nous en serons exclus; car quand vous feriez mille autres choses, il est impossible, je le dis encore, il est impossible sans l'aumône d'arriver seulement à la porte du royaume des cieux.

Saint Jérôme écrivant à une dame nommée Hedibia (*Quæst.* 1, Epist. 150) dit : *Si plus habes quàm ad victum vestitumque necessarium est, illud eroga, et in eo debitricem te noveris :* Si vous avez plus qu'il ne vous est nécessaire pour votre vivre et votre vêtement, donnez-le aux pauvres, et sachez que vous le devez faire. Et en un autre lieu rapporté par Gratian : *Aliena rapere convincitur, qui ultra necessaria retinere probatur* (cap. *Hospitalem*, dist. 42).

Saint Augustin (*in Psal.* 147), sur ces paroles, dit : *Confortavit seras portarum tuarum; superflua divitum necessaria sunt pauperum : cùm superflua possidentur, aliena possidentur :* Ce qui est superflu aux riches est nécessaire aux pauvres; quand vous retenez du superflu, vous possédez le bien d'autrui.

Saint Léon pape (Serm. 5 *de Collectis*) : *Etiam terrenæ, et corporeæ facultates de Domine largitione proveniunt, ut merito rationem illorum quæsiturus sit, quæ non tam possidenda quam dispensanda commisit.* Non-seulement les biens spirituels, mais les corporels et terrestres viennent de la libéralité de Dieu, et il nous en demandera compte, comme de ce qu'il nous a donné, non pour le posséder avec avarice, mais pour le distribuer avec charité.

3° (A) Ce grand saint marque en ces paroles la première raison de cette vérité, savoir : que manquant de faire l'aumône selon vos moyens, vous offensez la providence de Dieu. Il n'a pas partagé si inégalement les biens temporels, afin que cette inégalité demeure toujours en cet état, autrement sa providence aurait manqué; mais afin que, comme bon économe et fidèle dispensateur, vous distri-

buiez à vos prochains les biens qu'il vous a donnés en charge, et qu'en le faisant vous gagnez le paradis; et vous ne faites rien moins : vous démentez ce que vous dites en l'Oraison dominicale; vous demandez au bon Dieu la nourriture nécessaire pour vous et pour vos prochains : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*[1]. Vous ne dites pas : Mon pain, mais *notre pain*, et après qu'il vous l'a donné, vous ne dites plus : Notre pain, notre bien, mais vous dites : C'est mon pain, c'est mon bien. C'est comme si plusieurs pauvres vous demandant l'aumône à la porte de l'église, vous donniez à un d'eux un quart d'écu : Tenez, voilà pour vous tous; si celui qui l'aurait reçu, le gardait pour soi, sans en faire part aux autres, ne leur ferait-il pas tort?

(B) Vous offensez la puissance de Dieu, à laquelle il daigne vous associer; et vous refusez cet honneur. Saint Chrysostome (Homil. 36 *ad populum*) dit : Si le ciel commençait à tomber en ruine, et que Dieu vous employât à le soutenir, ou à réparer ses brèches, ne vous serait-ce pas une grande faveur, ne vous estimeriez-vous pas bien honoré? Vous savez que les anciens, après avoir attribué plusieurs braves exploits à Hercule, disaient que pour comble de sa gloire, il soutenait le ciel, et qu'Atlas l'avait déchargé sur ses épaules. Ce pauvre qui vous semble si chétif, est plus noble et en plus grande considération devant Dieu que le ciel : c'est pour lui que Dieu a fait le ciel et la terre. Dieu habite en lui plus dignement que dans les globes célestes. Il vous fait l'honneur de vous choisir pour soutenir ce ciel vivant qui va en ruine, pour réparer les brèches que la faim, la maladie, la pauvreté a faites en ce corps; et vous refusez cet honneur, vous dédaignez d'être associé à votre Créateur, qui soutient et conserve ses créatures! n'est-ce pas offenser sa puissance?

(C) Vous offensez sa sagesse. Vous le taxez tacitement d'imprudence et de mauvaise conduite, d'avoir fait tant de choses pour une personne que vous estimez si vile et si méprisable. Saint Augustin (Serm. 225 *de Tempore*) dit : Dieu a fait le soleil, la lune, les étoiles, les éléments; il les conserve, les conduit et les gouverne pour ce pauvre, et vous le dédaignez : il est descendu du ciel, a voyagé sur terre trente-trois ans, a épuisé toutes ses veines pour lui; et celui que Dieu a tant estimé, vous en faites si peu d'état, que vous ne voulez rien faire pour lui : *Quare pauper tecum non accipiat cibum, qui tecum accepturus est regnum? quare non accipiat veterem tunicam, qui tecum accepturus est immortalitatis stolam, etc* (S. Aug., Serm. 2 *de Tempore*). Le pauvre recevra avec vous le royaume des cieux, pourquoi ne doit-il pas recevoir un peu de vos provisions? il recevra avec vous l'étole d'immortalité, ne doit-il pas recevoir de vous une robe demi-usée? Il est participant des mêmes sacrements que vous, ne doit-il pas être un peu participant de votre pain? Dieu l'estime digne de partager avec vous les biens spirituels et célestes, et vous l'estimez indigne d'avoir part à vos biens temporels et terrestres! n'est-ce pas offenser la sagesse de Dieu et l'estime qu'il fait du pauvre?

[1] Ita catechismus Concilii Coloniensis.

(D) Vous offensez sa bonté, vous n'avez point de confiance en elle ; il semble, voyant votre conduite, qu'il n'y a point de piété en Dieu, ni de charité pour ses créatures; que votre entretien et conservation, et l'éducation de vos enfants ne dépendent que de votre soin ; que le prophète a dit en vain : Mon Dieu, vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous; que cet avertissement de notre Sauveur ne sert de rien. Deux moineaux ne coûtent qu'un sou et pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu. Votre Père céleste sait bien vos besoins, vous êtes en plus grande considération devant lui que plusieurs passereaux.

(E) Vous offensez sa fidélité. Il dit en son Ecriture, qu'il vous rendra le centuple des aumônes que vous faites[1] ; que vous lui prêtez à usure ce que vous donnez aux pauvres, et vous ne vous y fiez pas : *Pecunias suas homines fideli servo commendant, et securi sunt : misericordias suas potenti Domino commendant, et solliciti sunt,* dit saint Augustin (Serm. 220 *de Tempore*, cap. 3). Et saint Salvien (lib. 2, *contra avaritiam*), poursuit : *O miseria! ô perversitas! homini ab homine creditur, et Deo non creditur; humanis promissionibus spes commodatur, et Domino denegatur. Cùmque elementa ipsa, et naturam mundi Dominus fidelem fecerit, illi tantum propè ab omnibus non creditur, qui solus fecit ut rebus omnibus crederetur.* Et saint Bernard (*in ecce reliquimus omnia*) : *Quid cunctantur homines simpla relinquere pro centuplo? cui Judæo id negares, ô homo! qui in vanum accepisti nomen Domini nostri Jesu Christi? cui sacrilego dare quidquid habes pro centuplo cunctareris? sed execrabilis est tibi manus Domini, ut nullam ab eo commutationem reciperes, non ei in ratione dati, et accepti, communicare penitus acquiescas.* Chose étrange ! Qu'on ajoute foi à tout le monde, excepté à Dieu qui a fait le monde, et qui a donné la fidélité à tous ceux qui en ont tant soit peu. Vous prenez le bon grain, qui pourrait être employé à votre nourriture, vous le prêtez à la terre que vous ensemencez, vous fiant à sa fertilité, et espérant qu'elle vous le rendra avec usure; vous donnez à votre vigne vos travaux et vos sueurs toute l'année, espérant qu'elle n'en sera pas ingrate ; vous mettez votre argent en dépôt dans un coffre de bois, ou de fer, vous fiant à la serrure qui est à double ressort; vous donnez en charge à votre servante, votre linge, votre cave, votre grenier; c'est que vous avez confiance à sa probité; vous faites la paix ou la trêve avec votre ennemi qui est un turc, ou un barbare, vous vous assurez sur le serment qu'il a prêté; vous mettez votre argent sur mer, pour être employé en trafic par un étranger, un hérétique, un juif; vous vous fiez à sa cédule, qui n'est qu'une feuille de papier. Qui est-ce qui a donné la fécondité à votre champ, la fertilité à votre vigne, pour vous rendre avec avantage la semence et le travail que vous y avez mis? à votre coffre la propriété de garder votre trésor ? à votre servante la probité, pour ne vous rien dérober ? à votre ennemi la fidélité, pour ne pas rompre la trève ? à votre associé en marchandises, la conscience pour ne vous pas faire banqueroute? n'est-ce

[1] Centuplum accipiet (Marc. 11), fœneratur Domino.

pas Dieu? Celui qui a donné la fécondité à votre terre, vous sera-t-il stérile et infécond? *Numquid terra serotina factus sum Israëli?* Celui qui a donné à votre coffre la propriété de garder votre trésor, ne le pourra-t-il pas garder? celui qui a donné à votre servante l'inspiration de vous être loyale, vous sera-t-il déloyal et perfide? celui qui a donné au barbare l'instinct de garder religieusement la foi qu'il a jurée, faussera-t-il lui-même son serment? celui qui a défendu sous de très-grièves peines à votre associé de vous tromper, vous trompera-t-il lui-même? *Securus es de servo tuo, et non es securus de Domino tuo! securus es de tuâ domo, et sollicitus es de cœlo! invadit hostis domum, numquid invaderet cœlum? occidit latro servum pecuniæ custodem, numquid occideret Dominum servatorem?* dit saint Augustin. Votre champ peut être grêlé, votre vigne gelée, votre coffre crocheté, votre servante subornée, votre ennemi perverti, votre associé appauvri. Rien de tout cela ne peut arriver à votre Sauveur; et vous ne vous fiez pas à lui, vous ne voulez pas entrer en société avec lui, vous ne voulez avoir aucun commerce et communication de biens avec lui, non plus que s'il était le plus mal assuré, le plus infidèle le plus traître, le plus perfide de tous les hommes! N'est-ce pas offenser sa fidélité?

(F) Vous offensez sa justice, vous en méprisez les rigueurs; ses menaces ne vous émeuvent point, ses carreaux ne vous épouvantent nullement. Il vous dit par son Ecriture : Malheur à vous qui joignez maison à maison, héritage à héritage! malheur à vous qui faites bonne chère, qui vous plaisez au son des violons, et n'avez point de pitié du pauvre peuple; malheur à vous riches, qui avez ici votre consolation! Et comme si ces menaces étaient des paroles en l'air, des menaces vaines et frivoles, vous ne pensez qu'à vous enrichir, étendre les bornes de vos héritages, à prendre vos plaisirs en ce monde, sans avoir compassion des pauvres. Quand un homme décoche une flèche, ou tire un coup de fusil, si vous alliez vous mettre au but où il vise, ne serait-ce pas vous moquer de lui et dire qu'il n'y entend rien?

(G) Vous offensez sa vérité, vous n'ajoutez pas foi à ses paroles, non plus que si c'étaient des mensonges. Il dit que tout ce que vous faites au moindre des siens, est fait à lui-même; et vous en faites aussi peu d'état que si c'était un Iroquois. Le cardinal Pierre Damien (*epist. ad Minardum.*) écrit que le roi de Saxe, encore payen, vaincu en bataille et fait prisonnier par Charlemagne, était pressé par ce pieux empereur de se faire chrétien, mais voyant un jour l'empereur assis en un trône élevé, et les pauvres assis en terre à ses pieds, il s'écria : *Cùm vester Christus sese perhibeat in pauperibus recipi, quâ fronte suadetis nostra illi colla submitti, quem ita despicitis;* puisque votre Jésus-Christ assure qu'il est en la personne des pauvres, comment osez-vous m'importuner de me soumettre à celui que vous méprisez ainsi? L'empereur s'étonna d'entendre sortir de la bouche d'un payen une vérité évangélique.

(H) Vous offensez sa souveraineté; il dit : Mon commandement est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Notez, c'est un commandement, non un conseil seulement. Que faites-vous qui

approche tant soit peu de ce que Jésus a fait pour nous? Etant riche, il s'est fait pauvre, indigent, nécessiteux : *Egenus*; il a donc donné pour nous ce qui lui était nécessaire, et vous ne donnez pas ce qui vous est superflu; il a épuisé ses veines, et vous ne voulez rien tirer de vos coffres; il a donné sa vie pour nous, et vous ne donnez pas ce qui vous reste après l'entretien honorable de votre vie. Et quand vous ne seriez pas chrétiens, le commandement naturel dit : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Mais en bonne foi, aimez-vous votre prochain comme vous-même? Vous regorgez de richesses, vous le laissez dans une extrême disette; vous nagez dans les délices, vous le laissez pourrir dans la misère; vous avez des coffres pleins de vêtements, de linge, d'argent, vous le laissez mourir de froid, de faim, de misère : *Si non pavisti, occidisti.* On éteint une lampe en deux manières, en la soufflant, ou en n'y versant point d'huile; vous n'éteignez pas la vie du pauvre en le tuant, mais en le laissant défaillir et sécher, à faute d'y verser quelque libéralité.

Est-ce donc un péché mortel de ne pas faire l'aumône? quelquefois c'en est un, d'autres fois non. Mais quand les saints Pères nous recommandent quelque vertu, ou nous détournent de quelque vice, ils n'ont pas coutume de dire : Ceci est un péché mortel, ceci n'est que véniel; et pour deux raisons. Premièrement, parce qu'à une âme bien faite, qui a tant soit peu d'amour de Dieu, pour lui persuader une vertu ou dissuader un vice, c'est assez de lui dire que l'une est agréable à Dieu, l'autre lui déplaît et l'offense. En second lieu, parce que plusieurs fautes qui ne semblent que vénielles, sont de très-grande conséquence pour notre salut, d'autant qu'elles nous privent de plusieurs lumières, grâces actuelles et faveurs particulières de Dieu, qui auraient ménagé effectivement, et infailliblement notre salut; tel est l'attachement aux biens de la terre et le manquement de charité envers les pauvres.

4° Tôt ou tard nous nous trouvons en quelque occasion et danger de nous perdre en la secousse de quelque tentation de haine, d'impureté, de désespoir, d'infidélité; alors Dieu nous fait une grande faveur, s'il nous donne une grâce de choix et d'élite, une grâce forte, puissante, efficace, qui nous tienne par la main et nous empêche de succomber, ou qui nous relève quand nous sommes tombés; il ne la doit à personne, il la donne à ceux qu'il voit de bon œil, à ceux pour qui il a des inclinations particulières, et qui s'y sont disposés par de grandes aumônes, libéralités extraordinaires, actions héroïques de charité.

Le Sage ayant parlé contre les jurements et autres péchés, dit : *A misericordibus omnia hæc auferentur, et in delictis non volutabuntur* (Eccl. 23, 16).

Au psaume 111e, le Prophète dit : *Jucundus homo*, ou selon Symmaque, *bonus homo, qui miseretur, et commodat, in æternum non commovebitur :* Heureux l'homme de bien qui a pitié du pauvre, il prête son bien à usure au Fils de Dieu : il pourra bien être attaqué de la tentation, mais il n'en sera pas ébranlé, ou s'il en est ébranlé, ce ne sera pas pour toujours.

Au psaume 36e, il dit : *Justus miseretur et tribuet : apud Domi-*

num gressus hominis dirigentur. Au grec il y a : ἀπὸ Κυ'ριον, *à Domino dirigentur et viam ejus volet : cùm ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam.* Le juste a pitié du pauvre, et lui fait du bien ; Dieu le conduira et tiendra par la main en toutes ses voies. Si par surprise et fragilité humaine, il succombe à quelque tentation, il ne se perd pas tout à fait, sa chute n'est pas irréparable, Dieu lui présente la main de sa grâce, comme un doux oreiller, afin qu'il ne se brise pas entièrement, mais qu'il se convertisse. Comme au contraire Dieu reproche ordinairement à ceux qui se sont perdus, que ce qui a donné le dernier branle à leur damnation, ce qui a comblé la mesure de leur réprobation, ça été le manquement de pitié envers les pauvres.

Il dit par Ezéchiel (16, 49), que ce qui perdit les Sodomites fut la superbe, le luxe, l'intempérance, l'oisiveté, et qu'ils ne faisaient pas l'aumône : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ : superbia, abundantia, saturitas, otium ejus, et manum pauperi non porrigebant.* Et en Amos (6, 1) : Malheur à vous qui êtes riches, qui marchez pompeusement, qui vous adonnez à la bonne chère et autres plaisirs charnels, et qui n'avez point de compassion des misères du peuple ! Et c'est en ce sens, dit saint Augustin [1], qu'on peut entendre ces paroles du Sauveur : *Allez, maudits, au feu éternel,* car vous ne m'avez pas donné à manger; comme s'il leur disait : Je ne vous envoie pas en ce feu seulement parce que vous avez été jureurs, luxurieux, intempérants; mais encore parce que vous n'avez pas été charitables, car plusieurs de ceux qui sont à ma droite, ont été autrefois vicieux, mais ils n'ont pas persévéré en leurs vices, ils se sont convertis, parce que je leur ai donné une puissante grâce pour se retirer du péché; et je la leur ai donnée et leur ai été miséricordieux, parce qu'ils ont fait miséricorde, et je l'eusse été envers vous, si vous eussiez fait comme eux.

5° (A) Vous me direz peut-être que tous ces passages des Pères que j'ai ci-dessus allégués, et autres semblables qu'on a coutume de citer, sont des exagérations, des hyperboles et des amplifications d'orateurs; c'est une des plus erronées et déraisonnables pensées qui puisse entrer en l'esprit d'un chrétien. Quand un seul Père dit quelque chose en passant, sans l'autoriser par l'Ecriture, si quelqu'un fait difficulté de la recevoir et approuver, passe; mais quand la plus grande partie des saints Pères traitant à fond un sujet, enseignent une vérité et l'appuient sur le texte sacré, comme ils font, parlant de l'aumône; certes, c'est grande imprudence, pour ne pas dire impudence, de la révoquer en doute; car autrement ce serait en vain que le Saint-Esprit aurait parlé par leur entremise, en vain on garderait leurs écrits, en vain on se servirait de leurs livres dans les conciles généraux pour établir les articles de foi, puisque quelqu'un pourrait toujours répondre que c'est une exagération. Mais afin que rien ne manque à ma preuve, puisque les docteurs scolastiques trouvent plus de croyance en l'esprit de quelques-uns, parce qu'ils examinent de bien près les vérités catholiques à la rigueur de l'école et à la pierre de touche du sens

[1] Serm. 50 *de Tempore,* c. 6 et 10; et Homil. 10 ex 50.

littéral de l'Ecriture, je vous supplie de les lire, et vous verrez qu'ils disent le même que les Pères et encore plus expressément, comme saint Thomas[1] et Bellarmin[2].

(B) Vous me direz de rechef : Ces passages de l'Ecriture, ces autorités des Pères et ces raisons que vous avez alléguées, me font voir clairement que je suis obligé de donner aux pauvres tout ce qui m'est superflu; mais il y a plusieurs choses en mes habits, en ma table, en mes meubles, en mon train, qui semblent superflues et qui me sont nécessaires; car encore qu'elles ne soient pas nécessaires à ma personne, elles sont nécessaires à la qualité et à la condition de mon état. Vous m'avouerez qu'il faut d'autres habits, meubles, maison et nourriture à un conseiller qu'à un marchand, à un marchand qu'à un villageois. Cela est vrai; mais aussi je vous ferai voir ici et ailleurs, plusieurs conseillers ou autres de votre qualité, qui se passent fort bien de ce luxe qui est en vos habits, meubles, train, carrosse; qui vivent dans la modestie et la frugalité chrétienne, et ils ne laissent pas d'être honorés, respectés et redoutés autant que vous pour le moins, et encore plus. Je vous ferai voir des dames, dont à peine mériteriez-vous être les filles de chambre, qui ne sont pas si richement vêtues que vous de beaucoup, et tant s'en faut qu'elles en soient méprisées, qu'au contraire elles en sont estimées et révérées davantage. Donc ces vains ornements, ce luxe, cette splendeur en habits, en meubles, en lits, en train, sont superflus, non-seulement en la nature, mais à la qualité et condition de votre personne, y ayant tant de pauvres qui en seraient notablement soulagés en leur grande misère. Et Jésus vous dira avec raison : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; allez, maudits, au feu éternel.* Et s'il envoie au feu éternel ceux à qui il dira : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; où enverra-t-il celui à qui il dira : J'avais un peu de blé pour ma nourriture, une pièce de vigne pour ma boisson, et vous me l'avez fait perdre par vos concussions? J'avais un coin de maison, et vous m'en avez chassé par vos ruses de chicane? j'étais en liberté, et vous m'avez jeté en prison par vos oppressions tyranniques.

Si saint Jean-Baptiste a dit que tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, que deviendra l'arbre qui porte de mauvais fruits? que deviendra l'épine qui ne sert qu'à déchirer et incommoder le monde? Si saint Matthieu a dit que le serviteur qui n'avait pas fait profiter l'argent qu'on lui avait donné, fut envoyé aux ténèbres extérieures, où sera envoyé celui qui a dérobé, dissipé l'argent des autres? Si le Fils de Dieu a dit que les vierges folles, nonobstant leur virginité, qui est une vertu si héroïque, furent bannies du ciel pour n'avoir pas eu l'huile de la douceur et de la miséricorde, que deviendront ceux qui n'ont que des rigueurs et des cruautés envers le prochain et qui ne sont pas vierges? Si saint Jacques a dit que jugement sans miséricorde sera

[1] 2. 2. q. 88, *art.* 1, *ad* 4um, *et q.* 118, *art.* 4 *ad* 2um.

[2] Tom. IV, lib. *de bonis operibus in particulari*, cap. 7; Tolet, lib. 8. *Insruct. Sacerdotum*, cap. 35.

fait à celui qui n'aura pas fait miséricorde, quelle miséricorde peut espérer, mais quelle sévérité ne doit attendre celui qui aura commis des injustices? Saint Augustin (Serm. 19 *de Verbis Apost.*), parlant de ce riche à qui on disait : Insensé que vous êtes! parce qu'il recueillait ses biens avec trop d'affection, dit : Si celui qui amasse ses biens est appelé fou, quel nom donnerez-vous à celui qui ravit le bien d'autrui? *Si stultus est qui recondit sua, invenite nomen ei qui rapit aliena.* Si le mauvais riche est enseveli aux enfers, pour n'avoir pas donné de son bien aux pauvres, où sera enseveli celui qui aura volé le bien des pauvres? *Si hæc est pœna avarorum quæ erit pœna raptorum?* Souvenez-vous, mes frères, que notre Sauveur a dit qu'on nous mesurera à la même mesure dont nous aurons mesuré les autres. Souvenez-vous que saint Jérôme assure qu'il n'a jamais lu que celui qui a exercé volontiers les œuvres de miséricorde, ait fini sa vie par une mauvaise mort. Souvenez-vous de ce qu'a dit saint Chrysostome, que la miséricorde se tient à la porte de l'enfer, et ne permet pas que ceux qui l'ont caressée, entrent en ce séjour des malheureux. Souvenez-vous de ce qu'a dit le Psalmiste, que par la miséricorde on se bâtit une chambre au ciel empyrée : *Misericordia in æternum ædificabitur in cœlis. Amen.*

SERMON XXI.

CONTRE LES PÉCHÉS QUI SE COMMETTENT PAR LA LANGUE.

Pour le Dimanche de la troisième semaine de Carême.

Erat Jesus ejiciens dæmonium; et illud erat mutum.
Jésus-Christ chassait un démon qui était muet. (Luc. 11, 14.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre onze de saint Luc, il est dit que le démon avait rendu muet un homme qu'il possédait. Il produit ordinairement un effet tout contraire en la plus grande partie de ceux qu'il possède, il les rend dissolus, déréglés et très-criminels en paroles. Nous pouvons les réduire à trois chefs : ils commettent des péchés contre la piété, contre la pureté, contre la charité. Nous avons donc grand sujet de prier notre Sauveur de faire un grand miracle tout contraire à celui qu'il a fait en notre Evangile; qu'il rende muets, ou au moins silencieux ceux qui parlent trop. Ce doit être à votre exemple et par vos intercessions, ô sainte et bienheureuse Vierge! *Mel et lac sub linguâ tuâ.* Toutes vos paroles ont toujours été non-seulement très-innocentes, ce qui est exprimé par la blancheur du lait, mais aussi très-douces, débonnaires, édificatives et salutaires, ce qui est signifié par la bonté du miel. Votre cœur virginal était si rempli de grâce, qu'il la répandait jusque sur vos lèvres : *Diffusa est gratia in labiis tuis, propterea benedixit te Deus in æternum.* C'est cette bénédiction dont votre ange vous congratulait quand il vous appelait *bénie entre les femmes*, vous saluant par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Lingua nostra quæ fungitur officiis Sanctis, non debet inquinari.

I. Punctum. — Damnantur : 1° Verba contraria pietati, nempè blasphemiæ, et juramenta; 2° Verba contraria castitati; 3° Contraria charitati, nempè detractiones, et maledictiones.

II. Punctum. — Remedia : 1° Exercere quatuor virtutes cardinales; 2° Tres virtutes theologicas.

Exorde. — Entre toutes les parties de notre corps, que nous avons reçues de la libéralité de Dieu, il n'y en a point que nous soyons obligés d'offrir à son service avec plus de fidélité, et dont le bon usage nous doive être en plus grande recommandation que la langue. Cela se montre évidemment en ce que, quand nous sommes sanctifiés, c'est-à-dire, tirés de l'usage commun et profane, pour être dédiés à Dieu, le premier de nos membres que l'Eglise lui dédie et consacre, c'est la langue; car au sacrement de baptême, une des premières cérémonies qu'on pratique sur l'enfant qui va être présenté à Dieu, c'est de sanctifier sa langue par l'attouchement du sel bénit, pour montrer que le Fils de Dieu, qui est la sagesse éternelle, dont le sel est le hiéroglyphe, veut prendre possession de lui et principalement de sa langue. La raison de cette cérémonie se voit en ce que notre langue est employée à des offices très-honorables, qui lui donnent de grands avantages sur toutes les parties de notre corps, tant en l'ordre de la nature, qu'en celui de la grâce, en l'économie de nos mystères.

En l'ordre de la nature, l'aigle et le lynx ont les yeux plus clairvoyants que nous, l'oie et le sanglier ont l'ouïe plus subtile; le singe, le goût plus délicat; le vautour, l'odorat plus sensible; l'araignée, l'attouchement plus fin [1]. Mais l'homme est avantagé de la parole dont tous les autres animaux sont dépourvus, aussi bien que de la raison, et il y a tant de rapport et tant de convenance entre ces deux perfections que les Grecs leur donnent un même nom : λόγος.

La langue est un admirable interprète de l'entendement. Il n'est rien de si spirituel qu'une haute conception, rien de si secret et caché que la pensée de notre esprit, et la langue la sait incorporer, elle la revêt d'une voix articulée, elle l'étale, la développe, la met au jour, elle la fait passer de mon esprit au vôtre, sans que je la perde ou diminue en vous la communiquant.

Il n'y a rien de si libre et incapable de contrainte, que la volonté de l'homme, et la langue en est une image. On peut bien contraindre les yeux de voir quelque objet, les oreilles d'ouïr du bruit, les mains de toucher; mais on ne saurait contraindre la langue de parler; on peut saisir et lier les bras à la première rencontre, mais avant que de forcer la langue, il faut gagner les bras, les lèvres et les dents qui lui servent de défense. Le froid, le chaud, la lassitude n'ont point de prise sur elle. Et quand tout le corps serait enchâssé et emboîté dans un étui, et tous les membres collés, la langue ne laisserait pas de se promener en son palais,

[1] Linx homines visu, auditu anser, simia gustu, vultur odoratu præcellit, aranea tactu.

tant elle est maîtresse de soi et affranchie de toute violence. Mais qui n'admirera le pouvoir qu'elle a en l'ordre de grâce et aux œuvres surnaturelles? c'est elle qui opère les sacrements, qui fait le sacrifice, qui produit le corps de Jésus, qui le reçoit la première; elle est la première planche par où il entre en notre corps; c'est elle qui rend au Créateur un souverain culte de latrie. Les sacrements sont composés de matière et de forme; c'est la forme qui en est la plus noble et principale partie; c'est la forme qui donne l'être, et elle consiste en paroles : *Accedit Verbum ad Elementum, et fit Sacramentum,* et c'est la langue qui doit prononcer ces paroles. Le sacrifice des chrétiens consiste en la production et oblation du corps et du sang de Jésus; c'est à la langue qu'appartient une opération si divine : *Corpus Christi sacro ore conficiunt.* Si on avait coupé la langue à tous les prêtres, on ne pourrait pas vous absoudre de vos péchés, vous confirmer, vous donner l'extrême-onction, ni célébrer la messe, ni offrir à Dieu le très-adorable sacrifice, ni produire le corps de Jésus pour vous communier.

Un ancien a parlé fort sagement à mon gré quand il a appelé notre langue : *Thuribulum Divinitatis;* l'encensoir de la Divinité; non-seulement parce que c'est par la langue que nous présentons à Dieu nos oraisons qui sont comparées à l'encens : *Dirigatur oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo,* mais encore et principalement, parce qu'entre tous les membres de notre corps, la langue a cela de propre qu'elle peut rendre à son Créateur un hommage de latrie, elle seule peut rendre à Dieu un honneur différent et distinct de celui qu'on rend aux créatures : *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea.* Nous honorons Dieu, nous mettant à genoux pour le prier, ainsi que saint Paul faisait : *Flecto genua mea ad patrem* (Ephes. 39, 14). On l'honore se prosternant en terre devant lui, comme firent les trois Mages (Matth. 2, 11). Nous l'honorons découvrant la tête en sa présence dans sa maison. Tous ces hommages ne lui rendent pas proprement un culte de latrie et souverain; on les rend aussi aux créatures. Les Egyptiens se mettaient à genoux devant le patriarche Joseph, et ils ne l'adoraient pas, ce saint ne l'eût pas permis (Genes. 41, 43). Le prophète Nathan se prosterna en terre devant le roi David, et il ne l'adora pas (3. Reg. 1, 23). Nous découvrons la tête devant les honnêtes gens; mais quand je dis au bon Dieu : Vous êtes mon Créateur, mon premier principe, ma dernière fin, ma langue lui donne des éloges qui ne peuvent être attribués à aucun autre.

Premier point. — 1° N'est-ce donc pas un grand inconvénient et un malheur bien déplorable, si cette langue qui est consacrée à Dieu de si bonne heure, cette langue qui est destinée à des emplois si honorables, qui peut exercer un vrai acte de religion et rendre à Dieu un culte proprement divin; si, dis-je, elle était employée à des crimes contraires à la religion et semblables à l'idolâtrie? C'est une espèce d'idolâtrie de jurer par une fausse divinité; mais ne vous y trompez pas, mes Frères, dit saint Augustin (Epist. 7 *ad Publicolam.*), il y a autant de péché à jurer par le vrai Dieu pour un mensonge, qu'à jurer par un faux Dieu pour la vérité, et encore plus.

Ce qui fait que saint Jacques (5, 12) nous crie : *Ante omnia fratres mei nolite jurare :* Sur toute chose, mes Frères, gardez-vous de jurer. Gardez-vous d'être homicides, luxurieux, larrons; mais gardez-vous encore plus de jurer : *Ante omnia*, avant toute chose ; car c'est le premier commandement que Dieu nous fait, après nous avoir défendu de reconnaître autre Dieu que lui : *Non habebis Deos alienos coram me, non assumes nomen Domini Dei tui in vanum, nec enim habebit insontem Dominus eum qui assumpserit nomen Domini Dei sui frustra* (Exod. 20, 7).

C'est le seul commandement auquel il ajoute une menace, pour nous montrer le grand désir qu'il a que nous le gardions, et la résolution qu'il a de nous châtier si nous le transgressons, puisqu'il y engage sa parole.

Antè omnia, puisque la première prière que nous adressons à Dieu en l'Oraison dominicale, par le commandement de Jésus, c'est que son nom soit sanctifié; et il n'y a rien de si contraire à cette sanctification, et rien qui profane si indignement ce très-adorable nom que la maudite coutume de jurer. Quand vous êtes fâché, vous le proférez pour décharger votre colère. Un taureau qui est en furie jette son écume, un chien enragé sa bave, un serpent irrité son venin. Quand vous êtes en colère, pour décharger votre cœur, vous crachez, j'ai horreur de le dire (bouchez vos oreilles, âmes dévotes), exécrable que vous êtes, vous n'avez point d'horreur de faire ce qu'on ne peut dire sans horreur, vous crachez ce sacré nom comme s'il était le fiel de votre bile, l'écume, la bave, le venin de votre rage. Et puis, vous ne serez pas damné?

Quand vous voulez tromper en vendant ou en achetant, vous vous servez de ce saint nom pour vous faire croire, comme si Dieu était complice des fourbes, le fauteur des trompeurs, la caution des mensonges et des fraudes. Quand vous voulez vous faire craindre, vous reniez le saint nom de Dieu, comme si vous étiez plus à craindre, quand vous êtes abandonné de Dieu, plus fort quand vous êtes en la puissance de Satan? Oui, abandonné de Dieu, car il vous renonce puisque vous le reniez; le démon prend sa place en votre cœur d'où vous l'avez chassé.

Adjutorium nostrum in nomine Domini. Ne faites-vous point réflexion sur ces paroles que l'on dit si souvent et si solennellement en l'Eglise : Le nom du Seigneur est tout notre secours? Vous êtes donc dépourvu de secours et dans une extrême faiblesse, quand vous l'avez renié, puisqu'il n'est plus avec vous.

Ante omnia, dit Hugues le cardinal; comme le médecin qui voit que son malade a grande affection à boire du vin qu'il connaît lui être dangereux, il lui dit : Surtout ne buvez point de vin. Ainsi l'Apôtre de Jésus, sachant que les hommes ont une malheureuse pente et inclination au jurement, leur dit : Surtout ne jurez point, parce que si cette inclinaiion n'est pas arrêtée avec beaucoup de vigilance, elle nous porte à une grande facilité de jurer. Cette facilité engendre une coutume. Cette coutume est cause qu'il nous échappe souvent de nous parjurer : *Falsa juratio exitiosa, vera juratio periculosa, nulla juratio secura* (S. Aug., serm. 28 *de Verbis Apostol.*). Jurer pour un mensonge, c'est un péché mor-

tel, c'est la damnation; jurer pour la vérité, ce n'est pas péché mortel, même il se peut faire qu'il n'y ait point de péché, quand c'est avec révérence et nécessité; mais s'accoutumer à jurer souvent, quoique pour la vérité, c'est chose dangereuse; ne point jurer du tout, c'est ce qui est assuré et digne de grande louange; ce qu'il explique par une belle comparaison : Quand vous allez par les champs en un chemin proche d'un précipice, si vous avez tant soit peu d'esprit, tant soit peu de sens commun, vous ne marchez pas sur le bord du précipice, mais vous vous en reculez de deux ou trois pas. Si on vous demandait : Pourquoi n'allez-vous pas par ce chemin qui est aussi plein et peut-être plus beau que l'autre? Il est vrai, diriez-vous, ce n'est pas le précipice, mais c'est le bord du précipice; si je marche quelque temps par là, il ne faudra qu'un tournoiement de tête, ou une glissade de pied pour tomber dans le précipice et me perdre. Jurer pour un mensonge, c'est le précipice; jurer pour la vérité, il est vrai que ce n'est pas le précipice, car ce n'est pas un péché mortel, mais jurer souvent c'est le bord du précipice; si vous vous accoutumez à jurer souvent, quoique vous ayez toutes les volontés du monde de ne vous point parjurer, il ne faudra qu'une glissade de langue, une précipitation pour jurer faux, et tomber dans le précipice.

2° Les jurements ne nuisent quelquefois qu'à celui qui les profère; mais les paroles déshonnêtes nuisent toujours à celui qui les prononce et à ceux qui les entendent. Saint Paul allègue à ce propos le vers du poète grec :

Φθείρουσιν ἤθη κράτιστα ὁμιλίαι κακαί.

Les mauvaises paroles corrompent les bonnes mœurs : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* Aux Colossiens (3, 8) : Que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche : *Deponite turpem sermonem de ore vestro.* Et aux Ephésiens (5, 3) : Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous, ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, comme on n'en doit point ouïr parler parmi les saints : *Fornicatio et omnis immunditia nec nominetur in vobis sicut decet Sanctos;* car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avaricieux ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ. Les boucs ne seront pas reçus avec les brebis en la bergerie céleste; vous êtes un bouc puant, vous infectez par vos paroles infâmes toutes les compagnies où vous vous trouvez, vous serez mis à la main gauche au département de ceux à qui on dira : *Allez, maudits, au feu éternel.*

Saint Paul ajoute : *Nemo, vos seducat inanibus verbis :* Que personne ne vous séduise par de vains discours. Vous dites pour vous excuser : Ce n'est que par récréation, je n'y entends point de mal, je n'ai point de mauvaises pensées. Paroles vaines! le diable vous trompe, le Fils de Dieu dit tout le contraire, et vous le démentez par votre excuse, la bouche parle de l'abondance du cœur : *Ex abundantiâ cordis os loquitur.* Comment est-il possible de parler sans penser à ce que l'on dit? Si je ne pensais à ce que je dis, je ne pourrais pas dire six paroles de suite; la langue est le truche-

ment et l'interprète de l'esprit, elle ne peut rien proférer qui ne soit premièrement en l'esprit ou en l'imagination. La parole est une effusion et un reflux de la pensée ; si donc la déshonnêteté est en votre bouche et en vos paroles, il faut nécessairement qu'elle soit en votre cœur, non tellement quellement, mais en abondance : *Ex abundantià cordis.* Si une puanteur insupportable sortait d'un sépulcre ouvert, pourrait-on dire qu'il n'y aurait point de corps mort, ni de chair pourrie : *Sepulcrum patens est guttur eorum.* Si on voyait une grosse fumée noire et épaisse s'évaporer d'une cheminée, pourrait-on dire qu'il n'y a point de feu? il n'y a jamais fumée sans feu. Si on voyait sortir de la lie d'un tonneau, pourrait-on dire qu'il n'y a que la pure liqueur? il ne peut sortir d'un vaisseau que ce qui y est. On n'entend sortir de votre bouche que des saletés, propos infâmes, chansons lascives, et qu'il n'y ait point de pensées impures, point d'imaginations déshonnêtes, c'est ce qui est impossible de toute impossibilité.

Vous n'y pensez point de mal, je veux qu'ainsi soit; qui vous a dit que ceux qui vous entendent n'y en pensent point? Voyez, dit saint Jacques (3, 5), comme un petit feu est capable d'allumer une grande forêt : *Ecce quantus ignis quantam silvam incendit! et lingua ignis est.* La langue aussi est un feu; celui qui brûle une forêt, ne met, peut-être, le feu qu'à un arbre ou à une branche; et il est néanmoins cause et responsable de tout l'incendie, parce que le feu a passé d'un arbre à un autre, et de cet autre à un troisième. Ce jeune homme avait vécu jusques à présent fort chastement et dans une sainte ignorance de ce qui flétrit la pureté; vous dites une parole sale en sa présence, c'est comme une bluette de feu qui tombe sur du soufre. Il a l'imagination vive et tenace, elle lui représente souvent ce que votre parole signifie ; après plusieurs résistances, il y consent, et tombe en quelque action impure; il l'enseigne à son compagnon, son compagnon à son frère, et ainsi de main en main, comme le feu passe de branche en branche.

Vous serez punissable au jugement de Dieu, de cette longue fusée de péchés, qui sont les effets de votre parole. Et quand ces effets n'en arriveraient pas, quand ceux qui vous écoutent n'en concevraient aucune mauvaise pensée, il n'a pas tenu à vous, vous en avez donné le sujet et l'objet, vous avez tendu le piége, vous n'en êtes pas moins coupable que si votre attentat avait porté coup : *Ex verbis tuis condemnaberis.* Le juge peut condamner au fouet ceux qui, par leur négligence, s'exposent au danger de mettre le feu au voisinage : *Eos qui negligenter ignem habuerint potest fustibus cædi, vel flagellis, jubere* (*L. nam salutem, et L. imperatores ff. de officio præfecti vigilum*).

Mais les paroles que je dis ne sont pas évidemment déshonnêtes, elles sont couvertes et à double entente : *Nemo vos seducat inanibus verbis.* Excuse vaine et tromperie du diable! C'est comme si vous disiez : J'ai donné du poison à mon voisin, mais il était détrempé dans un bouillon, ou mêlé dans un gâteau, il en a été d'autant plus dangereux. Si vous le lui eussiez donné tout crû, il s'en serait d'abord aperçu, et il l'aurait recraché au lieu de l'avaler. Quand une parole est manifestement déshonnête, les âmes qui ont tant soit peu

d'affection pour la chasteté, l'ont en horreur et la bannissent promptement de leur imagination; quand elle est enveloppée et couverte d'une équivoque, on ne s'en défie pas sitôt, on s'amuse à la considérer, on fait réflexion sur la pointe d'esprit qui y est, et pendant qu'on se plaît à cette subtilité, la déshonnêteté se glisse et s'attache insensiblement au cœur.

Nemo vos seducat inanibus verbis. Cette équivoque est une tromperie, comme celle dont Satan séduisait autrefois les payens, quand il prédisait les choses à venir; pour n'être pas surpris, ni convaincu de mensonge, il rendait ses oracles en termes ambigus : *Aio te, Æacide, Romanos, vincere posse. Cresus Alim penetrans magnam pervertet opum vim.* Quand vous dites une parole sale, s'il y a quelqu'un en la compagnie qui ait du zèle pour les intérêts de Dieu, il vous reprend, ou du moins il témoigne qu'il en a horreur; quand c'est une parole à deux sens, personne n'ose vous reprendre, ni en témoigner aversion, parce que vous lui diriez qu'il pense du mal où il n'y en a point, et qu'il explique à contre-sens ce que vous aviez dit innocemment et sans aucun mauvais dessein.

3° Venons maintenant aux paroles qui offensent la charité, non de biais et obliquement, mais à dessein et à droite ligne. Il y en a qui se commettent en l'absence du prochain, d'autres en sa présence. En son absence, ce sont les détractions, quand vous révélez le vice d'autrui, quoique véritable, à ceux qui n'en savent rien. Saint Paul (Rom. 1, 30) déchiffrant les crimes auxquels les anciens idolâtres s'étaient adonnés devant Dieu, et que sa justice punit, dit qu'ils étaient luxurieux, envieux, querelleurs, vindicatifs, avaricieux, pleins de malice et d'iniquité, et il ne donne point d'épithète à tous ces péchés; mais disant qu'ils étaient détracteurs, il ajoute que Dieu les avait en haine : *Detractores Deo odibiles.* Voyez votre aveuglement! il vous semble que ce n'est rien, ce n'est qu'un jeu pour vous, ce sont vos divertissements en compagnie de parler du tiers et du quart, et ces jeux vous font être l'objet de la colère de Dieu et de sa haine. Mais il en faut parler à fond une autre fois, et en faire un sermon tout entier. Parlons plutôt des malédictions qu'on donne au prochain en sa présence.

Le prophète en explique la malignité en deux mots, quand il dit : *Quorum os maledictione et amaritudine plenum est, veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem* : Ceux qui ont la bouche pleine d'amertume et de malédiction contre le prochain, répandent aisément le sang humain, et commettent des homicides à douzaines. Les homicides que la justice des hommes punit sont rares, parce qu'il faut une épée, un fusil, ou autres armes, et vous n'en avez pas toujours, ou bien vous trouvez de la résistance, ou vous craignez d'être pendu. Mais les homicides qui se commettent à douzaines, peut-être que depuis un an vous en avez commis plus de vingt. Si vous avez maudit vingt fois vos enfants ou votre prochain avec fiel, venin intérieur, esprit de vengeance, vous avez commis vingt homicides. Car Dieu ne regarde pas seulement la main, mais aussi le cœur; il sonde votre mauvaise volonté, il voit que si elle ne vient pas à l'effet, ce n'est point par crainte de Dieu, mais par impuissance ou par respect humain : *Qui odit fratrem*

suum, homicida est; Celui qui porte haine à son frère chrétien, est homicide, dit saint Jean. Et saint Grégoire (5. *Moral.*, cap. 31) ajoute : *Aliquando iracundus manus non exerit, sed in maledictionis jaculum linguam vertit; et hoc Deum perpetrare expetit, quod ipse homo perversus facere vel metuit, vel erubescit, fitque ut voto et voce homicidium peragat, etiam cum à læsione proximi manibus cessat.* Nous voyons quelquefois que les mains d'un homme qui est en colère ne font rien, mais sa langue lance un trait de malédiction; et il souhaite que Dieu accomplisse le mal que lui-même redoute, ou a honte de faire; d'où il arrive que son cœur et sa voix commettent un homicide, lors même que ses mains ne blessent point le prochain.

Celui qui dit à son frère chrétien : *Vous êtes un fou, sera coupable de la géhenne du feu*, dit notre Sauveur. Pensez quelle géhenne et quel feu souffrira celui qui le maudit, et qui le donne au diable. Ces paroles donnent de la terreur à celui qui a la foi : celui qui n'a pas la foi n'en est point touché, dit saint Augustin : (Serm. 3 *de Verbis Domini*, cap. 1) : *Hoc terret eos qui fidem habent, non terret qui non habent; quis non timeat Deum hæc dicentem?* Autant de fois que vous souhaitez la mort à votre prochain en le maudissant, vous commettez autant d'homicides; et qui pis est, vous voulez que Dieu soit complice, ou pour mieux dire, exécuteur de votre mauvais désir; et pour parler en bon français, vous le voulez faire valet d'un meurtrier, et compagnon du diable.

Vous êtes fâché contre votre prochain, et par rage de colère vous souhaitez que Dieu l'abîme, et que Satan l'emporte. Voyez, voilà deux valets que vous prenez pour suppléer à votre faiblesse : Dieu et le diable. Quelle injure! ah Dieu! quelle témérité! quelle impudence! quelle impiété! et puis nous nous plaignons des disgrâces qui nous arrivent, nous en sommes la cause, on ne peut moissonner que ce qu'on sème, dit saint Paul : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet;* Si vous ne semez que de l'orge, vous ne sauriez moissonner du froment. On n'entend que malédiction parmi nous, malédiction du mari sur la femme, de la femme sur le mari, du maître et de la maîtresse sur leurs serviteurs, du père et de la mère sur leurs enfants; ce n'est pas merveille si vous ne moissonnez que malédictions et malheurs.

Voilà un beau maître que vous donnez à votre enfant, vous le donnez à l'ennemi, et puis vous vous plaignez que vous n'en pouvez jouir, qu'il vous fait mourir de regret; je ne m'en étonne pas, il est semblable au maître que vous lui avez donné, vous l'avez donné à Satan, Satan le rend désobéissant, rebelle, arrogant, vicieux, comme il est lui-même : *Jàm non admiror si omnia nos à primâ pueritiâ mala sequuntur, inter execrationes parentum crevimus* (Senec., epist. 60); il ne faut pas s'étonner si les misères nous accablent, puisque nous vivons parmi les anathèmes de nos plus proches; quelle désolation! quel ravage! quel horrible dégât de cette maudite langue! oh! que nous avons grand sujet de dire avec David : *Pone Domine custodiam ori meo;* pour corriger les

dérèglements de notre bouche, une seule vertu ne suffit pas, il en faut une garnison, il faut pratiquer les quatre vertus cardinales et les trois vertus théologales.

Second point. — 1° Pratiquez premièrement la prudence. N'est-ce pas être bien imprudent, que dis-je, bien imprudent : mais n'est-ce pas être fou achevé d'offenser votre bon Dieu, désobliger votre prochain, souiller votre conscience, vous obliger à des restitutions que vous ne ferez jamais, vous engager à la damnation éternelle par des jurements, faux témoignages, médisances et autres péchés qui ne vous apportent ni profit, ni plaisir, ni honneur.

Pratiquez la vertu de justice, la pénitence en est un rejeton; toutes les fois qu'il vous échappe quelque jurement, ou autre mauvaise parole, repentez-vous-en sur-le-champ, frappez votre poitrine, faites quelque pénitence; ce que Dieu trouve fort mauvais, c'est quand vous ne vous mettez point en peine après que vous l'avez offensé.

La vertu de religion est aussi une branche et une partie subjective de la justice ; pratiquez-la pour réfréner votre langue. Si quelqu'un pense être dévot et ne bride pas sa langue, sa religion est vaine et frivole, dit saint Jacques (1, 26) : *Si quis putat se religiosum esse, non refrænans linguam suam, hujus vana est religio.* Si quelqu'un se servait d'un calice, d'un encensoir, ou autre vaisseau sacré en usage profane, comme à boire dans un cabaret, ou en une autre action semblable, dirait-on qu'il est dévot? qu'il a la vertu de religion en recommandation? Qu'y a-t-il de plus saint que votre langue qui est consacrée à Dieu par les cérémonies du baptême, qui est l'encensoir de la Divinité, qui a l'honneur de toucher immédiatement la chair adorable de Jésus, qui est employée à prier Dieu, à le louer, à le glorifier, et vous la profanez par des paroles déréglées, indignes non-seulement de la bouche d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable : *Fornicatio nec nominetur vobis, nec stultiloquium, aut scurrilitas, sicut decet sanctos.*

Pratiquez la force d'esprit, pour vous raidir contre les occasions de ces dérèglements, et pour éviter d'un grand courage, les jeux qui sont cause des jurements et des blasphêmes, les cabarets et autres lieux de débauche, où l'on dit des paroles libertines, les visites superflues, les compagnies des accouchées et autres assemblées séculières où l'on médit du prochain. Vous raidir contre la mauvaise coutume, et la combattre par une habitude contraire. Vous auriez aussitôt dit : Petit importun, je vous donne à la Vierge, je prie Dieu qu'il vous bénisse, que de dire : Chien, je te donne à l'ennemi ; il n'y a qu'à prendre petit à petit une bonne coutume. Vous raidir contre les respects humains, et dire à ceux qui ne vous veulent pas croire : Je ne jure point, croyez-moi si vous voulez.

Pratiquez la tempérance : *Linguam refrænans temperet. Vitamur ergo parcius verbis, cibis et potibus.* C'est une abstinence aussi nécessaire à salut, aussi agréable à Dieu, pour le moins, de s'abstenir de dire des paroles charnelles et impures, que de s'abs-

tenir des viandes charnelles en carême; de ne pas déchirer d'une dent canine la réputation du prochain, comme de s'abstenir de mettre la dent en la chair des animaux.

2° Pour vous émouvoir à toutes ces choses, il faut vivifier votre foi sur ces paroles de l'Ecriture : *Dieu n'aura point pour incoupable celui qui aura pris son saint nom en vain* (Exod. 20, 7). *Les hommes rendront compte de toutes leurs paroles inutiles; combien plus des paroles d'impureté, de moquerie* (Matth. 12, 36)?

Celui qui aura dit à son frère : Vous êtes un fou, sera coupable de la gehenne du feu (Matth. 5, 22); *les médisants ne posséderont point le royaume de Dieu* (1. Cor. 6, 10).

L'homme moissonnera ce qu'il aura semé. De tant de malédictions que vous semez en vos maisons; vous moissonnerez cette effroyable malédiction : *Allez, maudits, au feu éternel.* Comme au contraire saint Pierre (1. Petr. 3, 9) vous dit : *Ne rendez pas le mal pour le mal, ni malédiction pour malédiction; mais plutôt bénissez ceux qui vous maudissent, afin que vous receviez en partage la bénédiction, à laquelle vous êtes appelés par le christianisme.*

Saint Jacques dit : *Nul homme ne peut dompter la langue.* Saint Jérôme a remarqué qu'il ne dit pas simplement : Nul ne peut dompter, mais nul homme ne peut dompter la langue, *nullus hominum*. Mais le bon Dieu le peut par sa grâce, il la faut espérer de lui et la lui demander, dit saint Augustin (Serm. 4 *de Verbis Apostoli*) : *Si linguam nullus hominum domare potest, ad Deum confugiendum est qui domet eam. Homo domat feram, et non domat linguam; domat leonem, et non frænat sermonem; domat ipse, et non domat seipsum; domat quod timebat, et ut se domet, non timet quod timere debebat. Et si linguam domare volueris, non potes quia homo es, et linguam nullus hominum domare potest; oret lingua ut dometur lingua.* L'homme dompte les lions, et ne dompte pas sa langue; il dompte les bêtes, et il ne se dompte pas lui-même; il dompte ce qu'il craignait, et il ne craint pas ce qu'il devrait craindre. Si vous voulez dompter votre langue vous ne sauriez, parce que vous êtes homme, et nul homme ne peut dompter la langue; il faut donc que votre langue prie Dieu de la dompter par sa grâce, et par la pratique de l'amour de Dieu et du prochain.

C'est le charbon ardent qui purifia les lèvres du prophète Isaïe : *Qui diligitis Dominum, odite malum;* Si vous aimez Dieu, haïssez le péché : si vous haïssez le péché, bridez votre langue qui est cause que vous en commettez un si grand nombre. Si vous aimez le prochain, arrêtez votre langue, qui est appelée par saint Jacques (3, 6) : *Universitas malorum.* Remarquez, *universitas.* Elle n'est pas seulement l'amas, l'égoût, le cloaque de tous péchés, mais l'université, c'est-à-dire l'école, l'académie où la jeunesse les apprend. Il n'y a point de mauvaise habitude en vous qui enseigne tant les vices, comme votre langue diabolique. Si vous faites un contrat usuraire, vos enfants n'en savent rien, vous en palliez l'injustice; si vous allez au lieu infâme, c'est à leur insu et à la dérobée. Votre langue débordée leur est une école où ils ap-

prennent toute sorte de vices, non en théorie, mais en pratique, vous leur en influez l'esprit, vous leur en donnez la teinture; ils apprennent à jurer, parce qu'ils vous entendent jurer, comme ils apprennent à parler français, parce que vous parlez français; ils s'affectionnent à la vanité, à l'ambition, à l'avarice, parce qu'ils vous entendent parler avec grande estime des grandeurs du monde, des biens de la terre, des aises du corps; l'ayant appris de vous, ils l'enseignent à leurs enfants, leurs enfants à leurs arrière-neveux; ainsi le péché se provigne et passe de lignée en lignée, et s'ils viennent à mourir en bas âge, vous mettez leur salut en très-grand danger : car c'est une erreur de croire que les enfants soient innocents quand ils jurent ou disent d'autres mauvaises paroles, les ayant apprises de vous. Ecoutez ce qu'en disent les deux plus grands docteurs de l'Eglise romaine :

Saint Augustin (lib. 1 *Confes.*, cap. 7) : *Innocens est imbecillitas membrorum infantilium, non animus infantium ;* Les membres des enfants sont quelquefois innocents, et leur esprit ne l'est pas, parce que leurs membres sont trop faibles pour faire le mal, et leur esprit est assez malin pour le souhaiter.

Et saint Grégoire (*Dial.* 4, cap. 8) le prouve par une histoire effroyable arrivée de son temps à Rome, où il était. Chacun sait de quelle autorité il a toujours été en l'Eglise, et qu'on ne saurait, sans une horrible témérité, révoquer en doute ce qu'il dit, étant un si grand docteur, un si grand saint, un si grand pape : *Omnes parvulos qui loqui possunt, regna cœlestia ingredi non est credendum, quia nonnullis parvulis ejusdem regni cœlestis aditus à parentibus clauditur, si malè nutriantur : nam quidam vir cunctis in hâc urbe notissimus, ante triennium filium habuit annorum, ut arbitror, quinque, quem nimis carnaliter diligens, remissè nutriebat; atque idem parvulus, quod dictu grave est, mox ut ejus animo aliquid obstitisset, majestatem Dei blasphemare consueverat, qui in hâc urbe ante triennium mortalitate percussus, venit ad mortem; cùmque eum suus pater in sinu tenebat, sicut testati sunt qui præsentes fuerunt, malignos ad se venisse spiritus trementibus oculis puer aspiciens, cœpit clamare : obsta pater! obsta, pater! qui clamans declinavit faciem ut se ab eis in sinu patris absconderet. Quem cum ille trementem requireret, quid videret, puer adjunxit dicens : Mauri homines venerunt, qui me tollere voluerunt. Qui cum hoc dixisset, Majestatis nomen protinus blasphemavit, et animam reddidit; ut enim omnipotens Deus ostenderet pro quo reatu talibus fuisset traditus executoribus, unde viventem pater suus noluit corrigere, hoc morientem permisit jurare, ut qui diù per divinitatis patientiam blasphemus vixerat, quandoque per divinitatis judicium blasphemaret, et moreretur : quatenus reatum suum pater ejus agnosceret, et qui parvuli filii animam negligens, non parvulum peccatorem gehennæ ignibus nutrisset.* C'est-à-dire : Il ne faut pas croire que les enfants depuis qu'ils savent parler, soient tous sauvés : car quelques pères ferment le royaume des cieux à leurs enfants, s'ils les élèvent mal. Il y a environ trois ans, qu'un homme très-bien connu de tous en cette ville, avait un enfant âgé, comme je crois, de cinq

ans, qu'il aimait trop charnellement, et élevait négligemment; car, ce qui est horrible à dire, aussitôt que quelque chose déplaisait à cet enfant, il blasphémait la majesté de Dieu. Etant tombé malade, et son père le tenant un jour sur son giron, comme des témoins oculaires l'ont rapporté, il vit en tremblant les esprits malins qui venaient à lui, et s'écria : Papa, papa, ils me veulent prendre ! et se tourna devers le sein de son père pour se cacher, et éviter leur vue. Le père lui demande : Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? Ce sont des Mores qui me veulent prendre. Disant cela, il blasphéma le saint nom de Dieu, et rendit l'âme : car le Dieu tout-puissant voulant montrer pourquoi cet enfant était livré à ces bourreaux, permit qu'en mourant il commit le crime dont son père ne l'avait pas corrigé pendant sa vie, afin que le père connût la faute qu'il avait faite, de négliger l'âme de ce petit enfant, qui était un grand pécheur, et qu'il avait nourri pour la géhenne du feu.

D'où je tire deux conséquences. La première est, que si j'avais charge d'âmes, je voudrais faire confesser les petits enfants, depuis l'âge de six ou sept ans quand ils sont malades et en danger de mort, puisque vous voyez qu'ils sont capables de pécher, selon le sentiment de saint Augustin et de saint Grégoire, les deux plus grandes lumières qui aient jusqu'à présent brillé en l'Eglise.

Secondement, vous exposez ces pauvres petits au péril évident de damnation, quand vous leur apprenez à jurer, maudire, blasphémer, à être vindicatifs, dire des injures; car comme ils n'ont pas encore beaucoup d'esprit pour bien concevoir les motifs de la vraie repentance, s'ils meurent en ce bas âge, après avoir offensé Dieu, ils courent risque de leur salut.

Voyez que le Sage a dit avec raison, que la vie et la mort sont au pouvoir de la langue : *Mors et vita in manibus linguæ.* Si vous vous servez de votre langue pour jurer, pour dire des paroles dissolues, pour maudire ou médire du prochain, vous allez le grand galop à la mort éternelle, et vous y entraînez avec vous une infinité de personnes : mais si vous ne vous en servez que pour louer Dieu, pour le prier, bénir et glorifier, pour instruire vos gens en sa crainte et en son amour, vous vous avancez certainement, et vous conduisez vos prochains à la vie immortelle, vie contente, vie heureuse, vie qui consiste en la vision et jouissance de l'essence de Dieu, au séjour éternel des bienheureux. *Amen.*

SERMON XXII.

DES ÉNERGUMÈNES.

Pour le Dimanche de la troisième semaine de Carême.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum.
Jésus chassait un démon qui était muet. (Luc. II, 14.)

En l'Evangile de ce jour tiré du chapitre onze de saint Luc, nous voyons combien est véritable ce qu'a dit saint Pierre Chrysologue (Serm. 16), que l'esprit malin, qui était autrefois un ange de lumière, n'a pas seulement perdu par son péché les grâces surnaturelles et les dons du Saint-Esprit; mais qu'il a encore beaucoup dégénéré de sa grandeur de courage et générosité naturelle. On dit que Philippe de Macédoine conviant son fils Alexandre, de s'exercer à la lutte et à la course des jeux olympiques, ce jeune prince répondait généreusement qu'il se ferait tort, s'il n'avait des rois pour antagonistes; et cet ange orgueilleux, qui, avant sa chute, avait le cœur si haut qu'il voulait s'égaler à Dieu, et aller de pair avec le Tout-Puissant, se ravale maintenant si bas, qu'il prend pour son département le corps d'un homme de la lie du peuple. Ceci me donnera sujet de vous traiter aujourd'hui des énergumènes, et de la misère de ceux qui sont possédés du diable. Ce sera en considérant ce que c'est que la possession, quelles en sont les causes plus ordinaires, quels en sont les effets, quels en sont les remèdes préservatifs; et puis nous traiterons de la possession, ou obsession spirituelle. Mais avant que de commencer, je dois m'adresser au Fils de Dieu, et lui dire ce qu'une dévote femme lui a dit sur la fin de notre Evangile : *Bien-heureux est le ventre qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées;* nous les bénissons, nous les honorons, nous souhaitons qu'elles soient bénies de toutes les créatures avec autant de respect, d'abaissement et d'affection que l'ange prononça ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Punctum unicum. — In quo tractatur : 1° Quid sit possessio, et quotuplex, 2° Ejus causæ. (A) Ex parte Dei permittentis eam ut exerceat suas perfectiones, 1° Potentiam, 2° Justitiam, 3° Bonitatem ; (B). Ex parte dæmonis, nempè ex ejus superbia, invidia, odio in hominem; (C) Ex parte hominis possessi ; (D) Effectus,

Point unique. — 1° La possession n'est autre chose qu'un certain droit que Dieu, le souverain Créateur, donne à l'esprit malin de faire sa résidence en un corps humain, et l'altérer en quelque façon, selon les règles et conditions qu'il lui prescrit de point en point, par sa Providence très-juste et très-sage.

Cette résidence de l'esprit malin en un corps humain, est quelquefois continue, quelquefois interrompue, quelquefois forte et violente, autres fois douce et modérée; quelquefois elle apporte à la créature possédée un tourment vif et sensible, autres fois elle la prive seulement de l'usage de quelque membre, ou lui cause quel-

que maladie. Nous avons de tout ceci des exemples bien exprès en toute sorte d'histoires tant profanes que sacrées. Ces deux pauvres hommes qui habitaient dans les sépulcres et occupaient les grands chemins, en sorte qu'on n'y osait passer, et qui s'adressèrent à Jésus, étaient possédés, et leur possession était continue (Matth. 8, 28; Luc. 8, 28). Les prophétesses de la gentilité que les payens estimaient être remplies de Dieu, étaient autant de possédées, l'esprit malin émouvant leur corps et empruntant leurs organes pour prononcer ses oracles et séduire le peuple; car écumer de rage, courir çà et là comme des bacchantes, dresser les cheveux en tête, être agité de fureur, ne sont-ce pas des symptômes et effets d'une vraie possession?

At Phœbi nondùm patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum; (*Æneid.*, lib. 6, v. 76.)

dit Virgile. Et derechef :

Sed pectus, anhelum
Et rabie fera corda tument. (*Æneid.*, lib. 6, v. 48.)

Et toutefois leur possession n'était pas continue, mais intermittente et avec parenthèse, puisque le poète tragique a dit : *Tunc incipit lethæa vates spargere horrentes comas, et Phœbum commota pati.*

Ce pauvre garçon qui fut apporté à Jésus par son père (Marc. 9, 16; Luc. 9, 38), était oppressé d'une possession forte et violente : l'ennemi le jetait par terre, le faisait écumer de la bouche, le jetait dans le feu et dans l'eau; au contraire, cette femme qui était vouée, en saint Luc (13, 11), était possédée; car Jésus dit : *Alligavit eam Satanas;* et sa possession était douce et modérée. La possession de la fille Chananéenne était accompagnée d'un tourment vif et sensible : *Malè à dæmonio vexatur.* Cet homme que Jésus délivra en notre Evangile (Luc. 11, 14) n'était autrement affligé du démon, sinon qu'il était privé de la parole et de l'ouïe. Et le docte Fernel[1] confesse avoir traité longtemps, selon les règles de la médecine, un gentilhomme de qualité, malade d'épilepsie, qui fut enfin reconnu être vraiment possédé et n'avoir autre effet de sa possession que cette maladie corporelle; d'où il est clair qu'il se peut faire et qu'il arrive assez souvent que ces maladies longues, étranges, extraordinaires qui n'ont pas leur cause en la complexion naturelle du malade, procèdent de l'esprit malin, qui opère par soi-même immédiatement ces incommodités; ce qu'il peut faire aisément, dit le même Fernel, rompant l'harmonie et le bon accord des quatre qualités, mêlant le sang, la bile, la pituite et la mélancolie, portant les humeurs malignes aux parties nobles et vitales, bouchant les conduits des esprits naturels et vitaux, et causant par obstruction la débilitation de quelque membre ou en plusieurs autres manières.

Faisons une alchimie spirituelle, tirons du profit de nos infir-

[1] Lib. 2, *de abditis morborum causis*, cap. 16.

mités, apprenons quelque enseignement pour notre salut des hostilités de notre ennemi : *Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos.* A cet effet, il nous faut voir quelles sont les causes plus ordinaires de ce mal, quels sont les effets, quels en sont les remèdes.

2° (A) Nous pouvons donc considérer la possession, ou comme venant de la part de Dieu qui la permet, ou de la part de Satan qui la fait, ou de la part de l'homme qui s'y dispose et y donne occasion. C'est une vérité très-assurée et hors de controverse, que la possession étant un mal de peine, non de coulpe, étant une affliction qui peut arriver aussitôt au plus homme de bien qu'au plus méchant homme de la terre, elle n'arrive jamais que Dieu ne la permette, qu'il ne la commande, qu'il ne l'ordonne et destine à quelque bien. Saint Grégoire (lib. 2 *Moral.*, cap. 9) expliquant ces paroles de Job, où il est dit que Satan demanda à Dieu la permission de ravager les richesses de Job et d'affliger son corps de maladie, dit fort bien : Quelle merveille que Satan n'ait osé toucher le corps de Job ni aucune chose qui fût à lui sans la permission de Dieu, puisque nous voyons en l'Evangile qu'il n'ose entrer en un troupeau de bêtes immondes, sans ordre : *Si ejicis nos, mitte nos in porcos Sciendum ergo est*, conclut saint Grégoire : *Quod Satanæ voluntas semper iniqua est, sed nunquam potestas injusta; quia à semetipso voluntatem habet, sed à Domino potestatem, quod enim facere ipse injustè appetit, hoc Deus fieri, non nisi justè, permittit. Unde dicitur in Scripturâ, quod Spiritus Domini malus irruebat in Saül. Ecce unus idemque Spiritus et Domini appellatur et malus; Domini per licentiam potestatis justæ, malus per desiderium voluntatis iniquæ.*

Belle pensée et de grande consolation! quand l'esprit malin vous afflige, ou en votre corps, en vous donnant quelque maladie; ou en vos biens, en grêlant vos héritages; ou par soi-même immédiatement; ou par l'entremise de ses ministres et suppôts d'un chicaneur barbare qui vous ruine par procès; d'un tuteur cruel qui retient votre bien; d'une vieille sorcière qui vous fait languir de maladie; il est assuré que ni l'esprit malin, ni le méchant homme ne vous sauraient nuire, s'ils n'ont deux choses, le vouloir et le pouvoir, la volonté et la puissance. Quant à la volonté, elle est mauvaise et injuste; mais la puissance est toujours très-bonne et très-juste, parce que la volonté, l'esprit malin et le méchant homme l'ont d'eux-mêmes, sans qu'elle vienne d'ailleurs; mais le pouvoir de vous nuire, ils ne l'ont que de Dieu, qui ne peut rien faire, ni donner que très-justement. Ainsi l'Ecriture dit que le démon qui possédait Saül est un mauvais esprit de Dieu; s'il était mauvais, comment était-il de Dieu? s'il était de Dieu, comment était-il mauvais? Il était mauvais par la maligne volonté qu'il avait de nuire; il était de Dieu par la juste permission et la puissance qu'il recevait du ciel. Pour cela, afin de vous consoler en toutes vos afflictions, soit qu'elles viennent du diable, soit qu'elles viennent des hommes qui sont quelquefois plus malins que le diable, il vous faut toujours soigneusement détourner les yeux et la pensée de la mauvaise volonté qu'ils ont de vous nuire et les tourner à con-

sidérer que leur mauvaise volonté n'opère rien, si elle n'est armée de puissance, et que cette puissance leur est donnée de Dieu, qui ne peut rien donner que très-justement, rien ordonner que pour sa gloire : *Non est potestas nisi à Deo.* L'Apôtre ne dit pas : *Non est voluntas nisi à Deo;* mais *non est potestas.*

Le même saint Grégoire (lib. 2 *Moral.*, c. 32) explique ceci par une belle comparaison. Quand le médecin applique la sangsue sur une partie mal affectée de son patient, la sangsue suce, tire, avale tant qu'elle peut. Son intention est de se gorger de sang, et l'épuiser s'il lui est possible; mais le médecin a bien une autre intention; son désir est de ne tirer que le mauvais sang, de purger son malade et le remettre en parfaite santé; et le malade serait malavisé s'il refusait cette ordonnance, ayant plus d'égard à la mauvaise prétention de la sangsue qu'à la bonne volonté du médecin. Quand l'esprit et l'homme malin vous affligent, leur intention est de vous nuire, vous sucer le sang jusqu'à la dernière goutte, vous réduire à l'aumône; c'est leur dessein, et il ne vient pas de Dieu; mais encore qu'ils aient ce mauvais désir, ils ne font rien pour cela si Dieu ne leur donne le pouvoir, et il le leur donne pour vous tirer le mauvais sang : *Libera me de sanguinibus;* pour vous purger du péché ou pour quelque autre bon sujet.

Encore qu'il n'appartienne qu'à Dieu de sonder la profondeur de ses conseils sur les enfants des hommes, et que la petitesse de notre esprit doive plier sous la grandeur de ses jugements, si est-ce que si avec son congé, et pour notre profit, nous examinons ceci de bien près, nous trouverons que ce n'est pas sans grande occasion et un très-bon sujet que Dieu donne quelquefois à Satan le pouvoir de posséder et de tourmenter les hommes.

1° Premièrement, il montre en cela sa grandeur, qui, comme dit le Sage, arme toutes les créatures pour la punition des pécheurs, il se sert du ministère d'un sien ennemi pour venger ses autres ennemis. Ainsi qu'un père de famille ne daigne pas châtier par soi-même son esclave, il l'estime indigne de sentir sa main, il lui fait donner les étrivières, ou l'estrapade, par un autre de ses esclaves; ainsi Dieu se sert de Satan comme d'un bourreau, pour nous châtier et punir nos péchés.

2° En second lieu, il montre en cela sa justice, puisqu'il y a en ce monde des effets visibles et palpables de ses autres perfections, de sa puissance en la création, de sa sagesse en la conduite, de sa bonté en la bénédiction qu'il a donnée aux créatures; il y devait aussi avoir des effets visibles et manifestes de sa justice. Les autres afflictions de maladie et perte des biens ne sont pas si évidemment des effets de la justice de Dieu, car un idiot les peut attribuer aux causes naturelles ou à la fortune, mais celle-ci est un effet palpable et évident de la justice divine.

3° En troisième lieu, il montre sa bonté, et admirablement, d'autant que toutes les fois qu'il y a un possédé en une ville, c'est une troisième école publique ouverte à tout le monde, en laquelle toutes sortes de personnes peuvent apprendre plusieurs beaux enseignements. Je dis une troisième école : car comme notre âme est capable de trois sortes de lumières et de connaissances, à savoir :

la raison, la foi et l'expérience; le bon Dieu nous a pourvus de trois écoles pour y recevoir ces trois lumières.

La nature et ses œuvres, est une école en laquelle les philosophes payens ont connu par raison naturelle qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne ce monde, qu'il a providence sur les hommes, et mille autres vérités.

Jésus Notre-Seigneur venant au monde, a ouvert une autre école, école de la foi, en laquelle nous apprenons avec plus de certitude ce que la raison nous enseignait de Dieu, et d'autres choses qu'elle ne nous pouvait enseigner.

Ceux qui sont si aveugles et si incrédules, que de ne rien connaître de Dieu, ni par la raison naturelle, ni par la foi, peuvent aisément se faire savants en cette école du diable; école, non de la foi ni de la raison, mais de l'expérience; école en laquelle nous touchons au doigt quasi tout ce que la raison nous enseigne et tout ce que la foi nous représente; école en laquelle toutes sortes de gens peuvent profiter et apprendre quelque chose. L'athée qui ne croit pas qu'il y ait des esprits, ni de Dieu, ni d'autres substances que les corporelles et qui, n'ayant point de soin de servir Dieu, ne croit pas que Dieu ait soin des hommes; voyant un possédé, est convaincu par ses sens, qu'il y a des intelligences et d'autres créatures que les corporelles. Car quand on voit que ce possédé parle latin, et toutes sortes d'autres langues, sans les avoir apprises, découvre les choses secrètes et bien éloignées, obéit au commandement qu'on lui fait par la seule pensée, et qu'il fait tant de choses qui surpassent la capacité de l'homme; on est contraint d'avouer qu'en cet homme il y a quelque autre chose que l'homme, et puisque c'est une chose qu'on ne voit, qu'on ne touche, qu'on ne goûte pas, qui ne tombe pas sous les sens, il faut que ce soit une chose incorporelle, immatérielle, spirituelle; et puisqu'on voit une pauvre créature admirablement garantie de la fureur d'un ennemi, sur lequel rien de naturel n'a aucun pouvoir, il faut qu'elle soit sous la sauvegarde et sous la protection d'une providence surnaturelle.

Le juif voyant un possédé, apprend sa leçon et se dipose à recevoir la foi de Jésus, au nom duquel il voit que les esprits malins sont domptés et chassés.

Le philosophe payen voyant un possédé, apprend sa leçon et facilite sa créance, et ne trouve pas étrange le mystère de l'incarnation et l'union du Verbe avec sa sainte humanité, puisqu'il voit en sa présence un démon presque incarné, un esprit malin uni à une créature corporelle, non pas hypostatiquement, mais réellement, utilement, admirablement.

L'âme pécheresse voyant un possédé, peut apprendre une belle leçon; elle voit un éclat de ce tonnerre qui la brisera quelque jour; elle voit un échantillon de la torture qu'elle doit souffrir dans les enfers; elle voit quel sera le dernier et éternel traitement de Satan envers le pécheur, et avec quelle cruauté il tourmentera l'âme qui lui sera livrée et tout à fait abandonnée, puisqu'il exerce une telle rage sur celle qui, peut-être, est en la grâce de Dieu et qui doit être sauvée.

L'âme fidèle et dévote y apprend aussi sa leçon; elle apprend à ne pas dédaigner la voix de l'Eglise ni des ecclésiastiques, puisqu'elle voit que Lucifer même ne la peut pas mépriser; elle voit combien grandes sont les obligations que nous avons à Jésus et à sa rédemption qui nous a affranchis de la tyrannie, de l'hostilité et de l'esclavage d'un ennemi si furieux : car sans le dessein de l'incarnation, tous les hommes eussent été possédés, même dès cette vie; si pour ces raisons et mille autres semblables, il n'est pas malséant à Dieu de donner au démon ce droit d'habiter en un corps humain.

(B) Il n'est pas désagréable à Satan de l'accepter. La théologie dit que les sept péchés qu'on nomme *capitaux* sont ainsi appelés, parce qu'ils sont les chefs de tous les autres et les sources de toutes nos mauvaises actions. Entre ces péchés capitaux, il n'y en a que trois auxquels Satan puisse être proprement sujet, parce qu'il n'y en a que trois qui soient spirituels, les autres quatre sont matériels et charnels : l'avarice, la luxure, la gourmandise, la paresse n'ont point d'accès en l'esprit malin, sinon par imputation. En tant qu'il nous les fait commettre, il ne peut être esclave que de la superbe, de l'envie, de la colère ou rancune, et ce sont ces trois passions qui le portent et incitent à vouloir s'emparer de l'homme.

Premièrement, l'orgueil le pousse à cela; car ayant eu toujours inclination de commander, et ne pouvant commander au ciel, duquel il est banni, il s'empare de la plus noble créature qui soit en la terre, qui est l'homme, et contente son ambition, s'il peut commander souverainement dans ce petit monde, ou en l'âme par le péché mortel, ou au corps par la possession; et comme un prince révolté, étant justement privé de son état, tâche d'envahir une cité royale par aversion contre le roi; ainsi Satan est bien aise de se loger en l'homme qui appartient à Dieu, parce que le ciel, d'où il est exilé, lui est une place imprenable, l'enfer où il est relégué lui est un lieu insupportable.

En second lieu, la haine aussi l'incite à cela; car, comme au rapport de saint Basile, la panthère ne pouvant mal faire à l'homme, convertit sa rage et réfléchit sa furie contre le portrait de l'homme qu'elle déchire et met en pièces; ainsi Satan, enrageant de dépit contre Dieu, et ne pouvant l'attaquer en son essence, convertit sa fureur contre son image, et choisit l'homme pour but de sa haine.

En troisième lieu, l'envie le porte à cela; il brûle de jalousie contre l'homme, qu'il sait être destiné à la gloire, et à la béatitude que lui-même devait posséder, et qu'il a misérablement perdue par sa faute : *Nam quod corruerit proditor Angelus, concessis meritò pulsus honoribus, ardens invidia pellere nititur quos cœlo Deus advocat;* D'où vous apprendrez la raison d'une belle remarque que peu de gens ont faite, et qui est néanmoins bien considérable : c'est que depuis l'incarnation, ce mal a été bien plus fréquent, et le nombre des possédés bien plus grand qu'il n'avait été en tous les siècles passés; car seulement au temps de la prédication de Jésus, qui ne dura que trois ans, sans parler du reste de sa vie, il y eut plus d'énergumènes qu'il n'y en avait eu en plusieurs années précédentes; et nous voyons en l'Evangile qu'il en rencontre par-

tout, aux champs, aux villes, aux synagogues, à l'issue de ses plus grandes retraites; c'est que le mystère ineffable de l'incarnation éveilla et accrut les trois passions de Satan. Quand il vit ce divin mystère, auquel la nature de l'homme est élevée à un si haut degré d'honneur, son orgueil s'enfla par opposition : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper;* il voulut contenter sa superbe, prendre possession d'une nature tant honorée.

Sa haine contre nous se redoubla, et il se résolut de nuire à l'homme tant chéri de Dieu, et de ravaler, s'il pouvait, cette créature humaine tant ennoblie et exaltée; son envie de ressembler à Dieu s'augmenta; et comme il a plu à Dieu d'unir la nature humaine à sa personne divine, ainsi ce singe de Dieu se plaît de s'unir et conjoindre à quelque individu de la même nature, et à contrefaire par ce moyen le mystère de l'incarnation.

(c) Encore qu'il arrive quelquefois que Dieu donne au démon ce pouvoir d'habiter en un corps humain, ou de l'affliger par maladie, sans que le patient en soit cause par aucun péché; Dieu le permettant ainsi pour sa gloire et pour donner sujet à l'homme possédé de gagner beaucoup de couronnes en exerçant sa patience, et conformité à la volonté divine en une affliction si sensible et si humiliante; ainsi qu'il permit à Satan d'obséder le patient Job, et de blesser son corps de tant de maladies, si est-ce qu'il arrive assez souvent que nos péchés, ou ceux de nos pères et mères, sont cause que Satan nous possède ou afflige de maladie.

Prosper d'Aquitaine, contemporain de saint Augustin, dit que de son temps une fille fut possédée de l'esprit immonde, pour avoir jeté la vue inconsidérément sur une image de Vénus.

Tertullien, auteur encore plus ancien, dit qu'une dame romaine alla en bonne santé à la comédie, et en retourna possédée du diable, lequel étant depuis conjuré et repris d'avoir osé attenter à une matrone chrétienne, répondit, en se défendant : Je l'ai saisie hardiment, et ne pense pas avoir fait tort à personne, tout ce que je trouve sur mes terres m'appartient; si je l'eusse trouvée à l'église, je n'eusse osé l'approcher; je l'ai trouvée en mon assemblée, parmi les danses et les farces, je l'ai prise comme chose qui était en mon fonds [1].

Saint Innocent, prêtre d'Olivet, avait été autrefois marié, et il eut un fils nommé Paul, qui commit un péché de la chair; il en conçut une si vive douleur, qu'il pria Dieu d'abandonner son corps au démon, afin qu'il ne fût plus en état d'offenser Dieu. Sa prière fut exaucée, et encore qu'il délivra les autres possédés, il ne voulut point délivrer son propre fils, dit Pallade [2].

[1] Constanter et justissimè feci, quia in meo eam inveni (Tertull., lib. *de Spectaculis,* cap. 26. *Theatrum adiit, et cum Dæmonio rediit.*

[2] Pallade (*Palladius*), natif de Cappadoce, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint, en 401, évêque d'Helenopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Jean Chrysostome, et prit avec zèle sa défense. On a de lui l'Histoire des Solitaires, appelée l'Histoire *Lausiaque*, parce qu'il la composa à la prière de *Lausus*, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. On lui attribue encore un Dialogue contenant la vie

Saint Grégoire (L. 1 *Dialog.*, cap. 4) raconte qu'en un monastère où l'on avait coutume de faire le signe de la croix sur tout ce qu'on mangeait, une religieuse ayant oublié de le faire avant que de manger une laitue qu'elle cueillit au jardin, se trouva possédée, et Satan répondait au milieu des exorcismes : Quel tort lui ai-je fait? j'étais sur la feuille d'une laitue, elle ne m'en a pas chassé, elle m'a avalé avec cette feuille; je me trouve bien ici, je n'en veux pas déloger.

Dans les histoires mémorables de la Compagnie de Jésus, il est écrit, que le dévot Frère Alvarès, qui depuis fut confesseur de sainte Thérèse, et mourut en odeur de sainteté, pendant le temps de son noviciat, était grièvement affligé du diable qui se déguisait en forme de son directeur, et le disciplinait rudement. Le Père du noviciat s'étant aperçu que son novice devenait maigre notablement, et séchait à vue d'œil, se douta qu'il faisait quelque austérité secrète et indiscrète; il lui demanda la cause de ce déchet; Hélas! mon Père, dit-il, vous le savez mieux que moi, ce sont les rudes disciplines que vous me donnez si souvent! Le Père ne fit point de semblant, de peur de l'épouvanter; mais se doutant de ce qui en était, il lui dit : Si quelqu'un frappe à votre porte dorénavant, dites-lui : Si vous avez obéissance, entrez. La nuit suivante le faux directeur et vrai démon ne manque pas d'arriver, le novice ne retient pas bien sa leçon; mais au lieu de dire : Si vous avez obéissance, entrez, il dit : Entrez, si vous avez obéissance. Sitôt qu'il eut dit *Entrez*, l'esprit n'attendit pas le reste, mais étant léger de sa nature, et plus obéissant que de coutume, il entra incontinent, et tourmenta cruellement ce pauvre jeune homme. Ce qu'ayant raconté à son maître, il apprit de lui qu'il avait transposé les paroles, et le lendemain ayant dit comme il fallait, il fut délivré.

Quand on ne vous veut pas croire, vous dites que vous vous donnez au diable si cela n'est vrai; sachez que tout ce qu'il fait, il le fait en un moment, et qu'il est fort prompt à obéir lorsqu'il est question de nuire aux hommes. Quand vous vous donnez à lui, si ce que vous dites n'est pas vrai, il n'attend pas que vous ayez achevé toutes les paroles, mais entre promptement, et vous met au corps une maladie, non à l'heure même, de peur que vous ne connaissiez qu'elle procède de votre péché et que vous ne vous en repentiez, mais au bout de quelque temps. Les médecins et les voisins travaillent à y mettre des remèdes, et le diable s'en moque, comme il se moquait de celui que Fernel traitait, parce qu'il en défait plus en un quart-d'heure, que tous les Hippocrates du monde n'en sauraient faire en dix ans.

(D) Il est vrai que cette affliction en tant qu'elle procède de la malice du démon qui l'a faite, et du péché de l'homme qui la souffre, ne peut produire que de très-funestes effets; mais en tant qu'elle procède de la permission de Dieu, qui ne peut rien vouloir que de très-bon, elle tend toujours à quelque bonne fin, pour la gloire de

de saint Jean Chrysostome; mais il est plus vraisemblable que ce dernier ouvrage est d'un autre Pallade, qui était aussi ami de saint Chrysostome, et évêque en Orient au commencement du Ve siècle.

Dieu et pour la sanctification des hommes, les perfections divines y éclatent et se manifestent admirablement, comme nous avons vu; toutes sortes de personnes y prennent leur leçon, et plusieurs grands pécheurs se convertissent.

Toute la France a vu ou appris les admirables conversions que la providence de Dieu a faites en nos jours par les possédés de Loudun et de Louviers. Une des plus signalées a été celle de Monsieur Queriolet, conseiller au parlement de Rennes. Je ne dirai pas ce que j'en appris en son pays quand il se convertit; mais ce qui en est rapporté en sa vie, écrite par le Révérend Père Dominique de Sainte-Catherine, de l'ordre des Carmes. C'était un des plus vicieux hommes qui fussent en France. Il était athée, ne croyant ni Dieu, ni diable : il appela souvent le diable, lui promettant de se donner à lui s'il lui apparaissait; il cherchait partout des occasions de querelle pour se battre en duel. Etant redouté de tous comme un démon, il se mit en chemin pour aller en Turquie et se rendre turc. En un temps de tonnerre effroyable qui grondait autour de sa maison, et qui faisait trembler tout le monde, il ne craignait point, mais tirait des coups de pistolet contre le ciel, comme pour défier Dieu. Le carreau étant tombé sur son lit où il était couché, il ne s'en effraya point, mais se rendormit comme si rien ne fut arrivé, et se moquait de ses gens, quand ils disaient tout épouvantés qu'il fallait prier Dieu.

Etant allé à Loudun pour y dresser des embûches à la chasteté d'une demoiselle et passant par devant l'église de Sainte-Croix, il entendit un grand bruit qui s'y faisait, il demande ce que c'est; on lui dit que ce sont des filles possédées qu'on exorcise par ordre du roi, qui y a envoyé de Paris, à cet effet, des plus pieux, doctes et célèbres personnages; il y entre pour s'en moquer, comme d'une farce. Le diable lui reproche, par la bouche d'une de ces possédées, tous les péchés de sa vie débordée, même les plus secrets, avec des circonstances si particulières et des menaces si effroyables, qu'il est converti. Il vend son office de conseiller, change sa maison en un hôpital, où il sert et caresse les pauvres, fait tous les jours à genoux sept heures d'oraison, ne prend pour sa nourriture que du gros pain, de l'eau et quelques fruits; et pour mater et affliger son corps, il fait de grands pèlerinages à Rome et autres saints lieux, pendant lesquels il couchait ordinairement à plate terre, portait une chemise de grosse toile, qu'il ne changeait qu'après six mois, quand elle était toute pourrie de sueur, et pleine de vermine; il a souvent enduré avec une patience invincible les coups, les moqueries et les affronts que les gueux insolents lui ont faits dans les hôpitaux où il logeait pendant ses voyages, leur rendant toujours le bien pour le mal, et des œuvres de charité pour les outrages qu'on lui faisait.

Enfin il mourut saintement dans le couvent des Carmes de Sainte-Anne en Bretagne, l'an 1660. Mon Dieu, vous soyez bénit et loué à jamais, de ce que par une puissance, sagesse et bonté admirable, vous vous servez des démons pour faire des anges!

Outre cette possession corporelle, il y en a une autre qui est plus fréquente et plus dangereuse, c'est la spirituelle; mais le sujet en

est si important, qu'il ne peut être bien traité en peu de temps; nous le remettons donc à demain, Dieu aidant. Priez-le, que nous le fassions pour sa gloire, à la confusion de l'esprit malin, et pour le salut de nos âmes. *Amen.*

SERMON XXIII.

DE LA POSSESSION OU OBSESSION SPIRITUELLE.

Pour le Lundi de la troisième semaine de Carême.

Erat Jesus ejiciens dæmonium.
Jésus chassait le démon. (Luc. 11, 14.)

HIER nous vous parlions des misères d'une pauvre créature qui est possédée du diable en son corps; aujourd'hui j'ai à vous traiter de la possession ou obsession spirituelle, qui est beaucoup plus commune, plus fréquente et plus dangereuse que la corporelle. C'est contre le mauvais effet de cette tentation que l'Eglise invoque votre grâce et votre miséricorde, ô sainte Vierge! quand elle vous dit souvent : *Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege.* Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous dire ces paroles et de vous adresser cette prière avec la même Eglise : *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* Agréez à cet effet que je vous loue et que je répète les éloges que l'ambassadeur de Dieu vous donna quand il se prosterna à vos pieds, et vous dit avec grand respect : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Deus permittit electos aliquando obsideri, et vexari à Dæmone in corpore : aliquando in animâ.

Punctum unicum. — I. Obsessio animæ, probatur, 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Rationibus; — II. Consolantur justi sic obsessi : 1° Scripturà, 2° Patribus, 3° Rationibus ob quas Dæmon plus impugnat electos, quam reprobos, nempè : (A) Ex superbiâ, (B) Ex invidiâ, (C) Ex odio; 4° Comparationibus.

Conclusio. — In quo tria fiunt : 1° Ostenditur animæ possessæ sua miseria; 2° Docetur quomodo indè exeundum; 3° Excitantur justi ad resistendum.

Exorde. — Pour nous faire redouter de tomber entre les mains de notre ennemi mortel, la providence de Dieu lui donne de temps en temps du pouvoir sur le corps de quelque saint, et même quelquefois sur l'âme, afin que par le traitement qu'il lui fait, nous puissions conjecturer comment il se comportera en l'autre monde envers le pauvre réprouvé, qui sera entièrement livré à sa puissance et à la cruauté de sa rage désespérée. Le saint homme Job a été autrefois de la première catégorie; l'esprit malin, pour un peu de pouvoir qu'il eût sur lui, lui donna toutes les maladies dont un corps humain est susceptible, même celles qui sont incompatibles et contraires l'une à l'autre, comme il le rapporte en son livre. Par exemple, le feu sacré, ou érysipèle, qui brûle et noircit la chair, ne peut subsister avec la vermine, laquelle naissant de

là, serait brûlée par ce feu ; néanmoins il était tout plein de feu : *Devorabat eum ignis, qui non succenditur* (Job. 20, 26); et avec cela la vermine et l'apostume lui découlait de toutes parts : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea et soror mea vermibus.* Galien appelle ce mal *cacoethes*, qui dévore la chair, et laisse des profondeurs pleines d'ordure, qu'il évacuait avec une pièce de brique.

Aux ulcères était joint le feu Saint-Antoine, qui est suivi presque toujours de fièvres ardentes, soif insupportable, transissements, inflammations : *Interiora mea efferbuerunt absque requie* (Job. 30, 27). Sa chair et sa peau étaient toutes gangrenées : *Induta est caro mea putredine; cutis mea aruit, et contracta est* (*Ibid.*, 7, 5); et de là s'ensuivait qu'il tombait souvent à cœur failli et du haut-mal, *attenuati sunt spiritus mei.*

Il fut frappé de ladrerie; car le mot hébreu *nagah*, *tetigit me;* se prend ordinairement pour la lèpre.

Il fut frappé de la passion éléphantiasique et du chancre, qui défigurent le visage, ne laissant presque pas d'image d'homme, comme dit Pline (lib. 16, cap. 1 et cap. 30) : *Cutis mea denigrata est super me; et ossa mea aruerunt præ caumate.* Voilà pourquoi ses amis ne le pouvaient reconnaître.

Il eut encore toute la suite de cette horrible maladie, que Fernel décrit (liv. 6 *de Partium morbis*), l'haleine puante : *Halitum meum exhorruit uxor mea;* l'alopecie, ou perte des cheveux, les ongles déchirés, de sorte que n'en ayant plus, il fut contraint de se servir de brique ; il eut les os, les nerfs, les jointures toutes assiégées de malignes humeurs qui lui causaient des tourments inconcevables : *Posuisti in nervo pedem meum.* Il eut la gravelle, et autres maux des reins : *Vulneravit lumbos meos.* Il avait la colique si grande, que son ventre en rompait : *Venter meus quasi mustum absque spiraculo quod lagunculas novas disrumpit* (Job. 32, 19).

Voilà un petit échantillon du traitement que Satan vous fera en toute l'étendue des siècles dans les enfers; si vous êtes si malheureux que d'y aller.

Point unique. — 1° Quant aux peines intérieures et afflictions d'esprit que l'obsession spirituelle apporte quelquefois, l'apôtre saint Paul, saint Hugues, évêque de Grenoble, la bienheureuse Angèle de Foligny, font pitié, quand on lit dans leurs écrits, ou dans l'histoire de leurs vies, les horribles tentations que le démon leur livrait quelquefois contre la pureté, contre la foi, contre l'espérance de leur salut. L'Apôtre en était si ennuyé, qu'il appelait la mort à son secours; il souhaitait n'être plus en vie, pour n'en être plus importuné : *Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus!* Vous ne devez donc pas vous étonner, et encore moins vous décourager si le même vous arrive, ce qui se fait quand Dieu nous livre à la puissance du démon, et qu'il lui donne le pouvoir de nous tenter plus souvent, plus grièvement, plus importunément de quelque péché; ce qu'il peut faire plus aisément, troublant notre imagination, et nous représentant plus vivement

en elle les objets du péché auquel il nous veut faire tomber; émouvant les humeurs du corps, et les altérant pour nous donner la disposition à quelque vice; la bile noire, pour nous rendre mélancoliques, et dégoûtés de la dévotion; l'humeur bilieuse, pour nous inciter à la colère; le sang, pour nous induire à l'impureté, en nous fournissant des sujets particuliers d'achoppement : c'est ce que l'Ecriture appelle esprit de fornication, esprit d'erreur, esprit de mensonge, esprit de tournoiement : *Spiritum erroris, spiritum vertiginis* (1. Timoth. 4, 1; Isa. 19, 14); c'est de quoi nous demandons tous les jours, par l'instruction du Fils de Dieu, d'être délivrés, *Libera nos à malo*, Délivrez-nous du malin, *à maligno;* car il y a au grec, ἀπὸ τοῦ πονηροῦ (Matth. 6, 13; 2. Cor. 12, 8).

Saint Pierre nous le dépeint comme un lion rugissant, qui va rôdant autour de nous, et cherche à nous dévorer (Marc. 16, 9).

C'est en ce sens que se doit entendre ce qui est dit de sainte Magdeleine, qu'elle fut délivrée de sept démons (Luc. 8, 2). Il n'est pas croyable qu'elle fût agitée d'une possession corporelle et visible. Les Evangélistes n'en décrivent pas le mal, ni la manière de sa délivrance, comme ils font des autres possédés. Si son mal eût été extérieur et sensible, c'eût été un sujet bien digne d'une histoire, et qui méritait beaucoup plus d'être décrit au long, que celui des autres énergumènes, eu égard à la maison illustre de la personne tourmentée, et à la suite des effets de grâce qui ont rendu cette sainte des plus célèbres en l'histoire sacrée; et si elle eût été possédée visiblement, cette affliction l'eût empêchée d'être courtisée, vaine, glorieuse comme elle était avant sa conversion; et l'on peut remarquer en l'Evangile, que le Fils de Dieu n'a admis à sa compagnie aucun de ceux qu'il avait délivrés de cette possession corporelle, et qu'il en a refusé quelques-uns qui demandaient à le suivre; au contraire, celle-ci est reçue aussitôt à la suite du Fils de Dieu.

Les Evangélistes donc ne décrivent pas au long son mal et sa délivrance, parce que leur dessein n'était que de décrire les miracles de Jésus, visibles, extérieurs, publics, et tels que n'était pas la délivrance de Magdeleine. Ils touchent néanmoins en passant, et en deux mots, sa délivrance, parce que sa vexation était réelle, véritable, non métaphorique, encore que spirituelle et intérieure. Ainsi saint Hugues, évêque de Grenoble, fut toute sa vie importuné par l'esprit malin, d'une tentation de blasphême, et ne laisse pas d'être saint; ainsi la bienheureuse Angèle de Foligny fut souvent tellement tourmentée de l'esprit de fornication, qu'elle fait pitié quand on lit ce qu'elle raconte de ses tentations.

2° Il ne faut donc pas vous étonner, et encore moins vous décourager, si le même vous arrive qu'à tant de signalés personnages. Si vous êtes tentés comme saint Paul, saint Hugues, saint Antoine, saint François et tous les autres saints; Dieu le permet quelquefois pour vous humilier, pour vous tenir dans le rabais, pour vous contenir dans la modestie chrétienne, dans la connaissance de vous-même, de peur que vous ne vous enfliez, et ayez quelque estime de vous pour les faveurs qu'il vous fait et qu'il veut vous faire : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi*

stimulus carnis angelus Satanæ qui me colaphizet; de peur que la grandeur des révélations que j'ai eues ne me rende orgueilleux, l'aiguillon de la chair me va souffletant, dit saint Paul. Notez *souffletant*, notez *aiguillon*. Le propre d'un soufflet qu'on vous donne, c'est de vous humilier : il vous fait rougir, vous rend confus et honteux, c'était une grande humiliation à saint Paul qui était un ange en pureté, un chérubin en connaissance et en lumière; un séraphin en amour qui attirait tant de chrétiens à la profession de virginité, de se voir lui-même si souvent abaissé et importuné de pensées déshonnêtes.

Pour exercer votre vertu : *Stimulus : tentatio non serra quæ dividit, non ensis qui perimit : sed stimulus qui pungit :* La tentation, ce n'est pas une épée, comme vous pensez, elle ne vous tuera pas, si vous ne voulez; ce n'est pas même une scie qui divise, elle ne vous sépare pas de Dieu quand vous n'y consentez pas, Dieu ne s'éloigne pas de vous pour les pensées mauvaises encore qu'il vous le semble, c'est un aiguillon seulement pour vous piquer et pour vous éveiller; comme à un animal qui laboure la terre, à un cheval qui est aux champs : quand il s'appesantit et se rend paresseux, on lui donne un coup d'aiguillon ou d'éperon pour l'éveiller et le rendre plus prompt.

3° Ainsi Dieu permet que vous soyez piqué de la tentation, afin que pour en être délivré, vous recouriez à lui plus souvent, plus fervemment et plus dévotement en l'oraison, afin que vous vous exerciez à la mortification, pénitence, aumône, pratique des autres vertus parfaites et solides, afin que par la résistance que vous y ferez et par les vertus que vous exercez pour vous raidir et munir contre la tentation, votre mérite, votre gloire, votre récompense prennent un grand accroissement; quelle apparence d'être couronné sans être victorieux, d'être victorieux sans combattre, de combattre sans avoir des ennemis et des assauts?

II. 1° Saint Hilaire a fort bien remarqué un petit mot dans saint Matthieu, qui est fort mystérieux; l'Evangéliste, parlant de la tentation de Jésus dit : *Tunc ductus est Jesus.* Pourquoi *tunc*? il ne fut pas tenté en son enfance, en Egypte, à Nazareth, quand il vivait en son particulier et que Satan ne le connaissait que comme un homme commun et ordinaire : mais sitôt qu'il fût baptisé, approuvé, loué par saint Jean-Baptiste et par le témoignage du ciel, quand le Père eût dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*; quand il entra au désert, et qu'il se disposa par cette retraite à faire la guerre au diable, et ruiner l'empire qu'il avait usurpé au monde : *Tunc*, ce fut alors que Satan commença à le redouter et à le tenter : *Sic in sanctificatis nobis maximè diaboli tentamenta grassantur*, dit saint Hilaire. Depuis que vous avez été sanctifié et fait enfant de Dieu par votre confession générale, depuis que vous avez déclaré la guerre au démon, détruisant ses œuvres en vous et en vos prochains.

2° *Tunc maximè sævit cùm hominem plene sentit liberatum : tunc plurimum accenditur, dùm extinguitur : doleat, et ingemiscat necesse est, tot in homine mortis opera diruta, tot titulos damnationis retro suæ evasos; dolet quod ipsum et angelos ejus*

Christi servus, ille peccator judicaturus est, itaque observat, oppugnat, obsidet [1]. Satan n'est jamais si furieux que lorsqu'il voit l'homme absolument dégagé de ses mains; la rage de sa tyrannie n'est jamais si violente, ni si enflammée que lorsqu'on l'éteint; il s'attriste de voir que vous avez ruiné tant d'œuvres mortelles qu'il avait faites en vous.

3° (A) L'orgueil, l'envie, la haine, la colère, le portent à vouloir posséder le corps humain, quand Dieu le lui permet, comme nous avons vu; ces mêmes passions lui donnent un désir encore bien plus ardent de posséder l'âme d'un chrétien.

Il voulut autrefois monter dans le ciel, aller de pair avec le Tout-Puissant : *Ascendùm in cœlum.* Cette entreprise ne lui ayant pas réussi, et étant justement réprouvée de Dieu, il perdit sa principauté, mais il ne perdit pas sa malice; il fut privé de la grâce de Dieu, mais il ne se dépouilla pas de son ambition; il change de batterie, mais il ne change pas de dessein; il veut enfanter en la terre l'iniquité qu'il avait conçue dans le ciel; il tâche d'occuper le cœur de l'homme, qui est le trône de Dieu, où il loge plus volontiers que dans le firmament [2] : *Cibus ejus electus,* dit Job. Le morceau qui semble le plus friand à l'esprit malin, sa viande la plus délicieuse, c'est l'âme choisie. S'il peut entrer en elle et la posséder par le péché, il y a grande satisfaction, il y flatte et contente son orgueil, pensant que ce lui est un grand honneur de loger en une maison où le Saint-Esprit était un peu auparavant : *Invenit eam scopis mundatam et ornatam.*

(B) Quand vous étiez en état de péché, il n'avait point de jalousie contre vous, vous lui étiez inférieur, vous n'avez rien qui fût digne d'être envié : *Summa petit livor;* à présent que vous êtes en état de grâce et au chemin du ciel, il enrage de dépit et sèche d'envie, voyant que vous allez gagner la gloire qu'il a perdue.

(C) La haine aussi qu'il porte au Créateur, donne des pointes à sa passion, l'anime à cette poursuite, s'il peut vous induire au péché, il fera au bon Dieu un très-grand dommage; il ruinera en vous les grâces, les mérites que vous avez acquis par tant de sacrements que vous avez reçus, par tant de sacrifices que vous avez offerts, tant de bonnes œuvres que vous avez pratiquées. Comme si les Anglais prenaient le Hâvre-de-Grâce, ou les Hollandais le château d'Anvers, ils feraient grand dommage aux rois qui les possèdent.

4° Saint Chrysostome (Homil. 33 *in Genes.*) dit fort bien. Les corsaires ou écumeurs de mer ne s'arrêtent pas à prendre une petite barque de pêcheurs, où il n'y a que des filets et quelques poissons, ils font leurs efforts à prendre les grands vaisseaux qui viennent des Indes, ou des Moluques chargés de précieuses denrées et de riches marchandises. Ainsi le diable est ravi de vous attraper quand vous vous êtes enrichi de mérites et de grâces que vous avez acquises par vos bonnes œuvres.

Il use de représailles : vous lui faites la guerre, et il vous la fait. Le même saint Chrysostome, écrivant un beau traité de la provi-

[1] Tertullien, *de Pœnitentiâ,* cap. 17.
[2] Anima justi sedes est sapientiæ (Job).

dence de Dieu à un moine nommé Siagyrius, qui était possédé du diable, je dis, possédé, même corporellement, lui dit : Vous vous étonnez que lorsque vous étiez dans le monde avant votre conversion, quand vous lâchiez la bride à vos appétits, quand vous passiez le temps et faisiez bonne chère, Satan ne vous tourmentait pas, et à présent que vous êtes au service de Dieu, mortifiant votre chair, et vous abstenant des plus petits péchés, il vous possède et vous afflige : vous vous en étonnez, et moi je m'étonne de votre étonnement. Que diriez-vous de quelqu'un qui se serait porté sur le pré pour se battre en duel, ou pour s'exercer à la lutte, s'il se plaignait de ce que son ennemi ou antagoniste s'adresserait plutôt à lui qu'aux assistants; vous admireriez son étonnement, et vous lui diriez que son ennemi l'attaque plutôt que les assistants, parce qu'il est son adversaire, non celui des assistants?

Je vous en dis de même, ô âmes dévotes! vous vous étonnez qu'avant votre confession générale, quand vous étiez en état de péché, plongées bien avant dans le bourbier des voluptés, prostituées à toutes les débauches, vous ne sentiez point cette lutte, cette agonie, et cette guerre intestine, et que depuis votre conversion, il semble que toutes les furies de l'enfer sont déchaînées et lâchées contre vous, que toutes les plus exécrables tentations se liguent pour fondre sur vous : vous êtes bien simples de vous en étonner, Satan vous fait la guerre dès que vous avez commencé à la lui faire; les gens du monde sont les assistants, les anges sont les spectateurs de ce duel, Satan en veut à vous particulièrement, parce que vous l'avez attaqué.

Quel est le prince si malavisé, qui fasse la guerre à un peuple qui lui obéit et lui paie la taille? Quand vous étiez en état de péché, vous étiez vassal, esclave, tributaire de Satan; il vous commandait souverainement, vous obéissiez à ses volontés : *A quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem.* Quelle merveille qu'il vous laisse en paix! *Cùm fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt omnia* (S. Chrysost., *ibidem.*).

Quel est celui qui s'étonnerait de voir un serpent lever la tête et tâcher de piquer celui qui l'écrase? Satan est un serpent infernal. Quand vous avez fait votre confession générale, vous avez commencé à le fouler aux pieds; quelle merveille qu'il lève la tête et tâche de vous envenimer? il prévoit les dommages que vous lui ferez si vous persévérez au service de Dieu, le désordre que vous mettrez en son royaume ténébreux, que vous lui arracherez beaucoup d'âmes que vous gagnerez à Dieu par votre bon exemple, saintes instructions et salutaires avertissements; il enrage de dépit et fait tout son possible pour vous regagner à soi.

Tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret (1. Petr. 5, 8). Saint Pierre, en ce peu de paroles, nous découvre les deux principaux moyens dont Satan se sert pour nous combattre par épouvante et par surprise. Par épouvante, *leo rugiens.* Quand le lion rugit, tous les animaux tremblent, et même plusieurs de ceux qui lui pourraient résister; le tentateur ne pouvant vous avoir d'amitié, vous veut ébranler par terreur; il vous menace de pauvreté, il vous fait croire que si vous ne vous parjurez pour gagner

votre procès, si vous ne vendez à faux poids, si vous ne trompez en votre métier, vous tomberez en nécessité, vos enfants seront à l'aumône. Cet hérétique, suppôt du diable, vous dit que si vous ne retournez au prêche, il ne vous donnera plus d'emploi, vous contraindra de le payer, vous fera mourir de faim. Satan vous fait croire, pour vous épouvanter, que si vous entrez en religion, vous ne pourrez porter les austérités, que vous succomberez aux tentations, que vous en sortirez et qu'on se moquera de vous. *Leo rugiens;* il rugit pour vous faire trembler, et quand cela ne réussit pas, *circuit,* il se sert de finesse et de stratagème, il rôde de toute part, il considère à quel vice vous êtes naturellement plus enclin, à quel péché vous êtes plus accoutumé, en quel endroit vous vous tenez moins sur vos gardes, et c'est là où il dresse sa batterie. Mais le même Apôtre nous instruit comment nous le pouvons surmonter; il dit qu'il lui faut résister avec générosité et confiance; *Fortes in fide;* avec sobriété et vigilance; *Sobrii estote, et vigilate.*

Ayez confiance en Dieu, et résistez courageusement; votre ennemi est superbe et envieux, si vous lui faites tête dès le commencement, lui montrant que vous ne le craignez pas, il craindra sa confusion, appréhendera de ne pas réussir, et d'être contraint de lever le siége à son déshonneur, d'accroître vos mérites par de plus grandes victoires : *Resistite diabolo, et fugiet à vobis* (Jac. 4, 7); ne lui accordez rien, ni à ses tentations, il ne demande qu'une petite entrée pour se couler insensiblement en votre cœur, et faire en vous un grand ravage.

Fortes in fide. Pour résister courageusement, vous ne devez pas vous appuyer sur vos forces, mais sur l'assistance du Fils de Dieu, qui vous dit en l'Evangile : *Confidite, ego vici mundum :* Prenez courage, j'ai vaincu le monde.

Egredietur diabolus ante pedes ejus. Il n'a pas besoin d'employer la force de son bras pour vous affranchir de son opposition. Sainte Magdeleine en fut délivrée à ses sacrés pieds; à la première invocation de son saint nom, les escadrons de l'enfer prennent la fuite. Sa clémence le porte à vous secourir. Si l'oppression des pauvres crie vengeance devant lui, et impètre son assistance, à plus forte raison l'injuste vexation que Satan exerce envers vous, emmènera le secours divin : *Liberabit pauperem à potente.* Il est de la piété d'un grand roi de délivrer un prince plus faible de la persécution du plus fort : *Iniqui persecuti sunt me adjuva me.* Sa justice l'oblige à cela; c'est pour sa querelle que nous combattons, c'est à lui proprement que l'esprit malin en veut, et par réflexion à nous. L'intérêt aussi de sa gloire l'excite à nous secourir : *Volunt claudere ora laudantium te* (Esther. 14, 9). Le dessein de nos ennemis quand ils nous tentent, est d'empêcher en nous la gloire de Dieu, faire tarir ses louanges en notre bouche, nous soulever contre lui et nous faire fouler aux pieds ses commandements.

Saint Chrysostome (Homil. 21 *ad populum*) conseille à tous les chrétiens, que tous les matins, sortant de la maison, ils disent de cœur ou de bouche : *Abrenuntio tibi Satanas, et conjungor tibi, Christe :* Satan, je te renonce, et je me lie et unis à vous, ô mon

Sauveur! Cette parole, dit-il, vous servira de bouclier et d'arme de bonne trempe contre les maléfices, les sortiléges et autres hostilités diaboliques.

Les chrétiens de la primitive Eglise se servaient encore d'un autre remède, au rapport du même saint; c'est qu'ils écrivaient en un petit billet un chapitre de l'Evangile, comme par exemple : *In principio erat Verbum*, et ils le portaient pendu à leur cou. Mais parce que cela s'use en peu de temps, dit ce grand docteur, je vous veux apprendre une invention de porter toujours en vous une partie de l'Evangile, qui ne s'usera point : portez-la en l'âme, non au corps; portez-la imprimée en votre esprit, non pendue en votre cou, mettez en votre esprit ces paroles du Fils de Dieu : *Quant à moi, je vous dis que vous ne juriez en aucune façon; aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent;* gravez-les bien avant en votre âme, ruminez-les souvent en votre esprit et mettez-les en pratique, elles vous serviront de forteresse contre les attaques de vos ennemis; et particulièrement ce conseil que saint Pierre vous donne, de résister avec sobriété et vigilance : *Sobrii estote, et vigilate;* soyez sobres, non-seulement de boisson, et de viande matérielle; mais d'esprit et de propre jugement : *Sapere ad sobrietatem;* autrement il vous séduira, comme il a fait aux hérésiarques qui ont voulu être trop sages, et expliquer l'Ecriture sainte par leurs sens particuliers; sobres d'affection envers les créatures quelles qu'elles soient; autrement sous ombre d'amour spirituel, il fait couler le sensuel, puis le charnel, puis le brutal; sobres en vos désirs et en vos inclinations; autrement il vous donnera le change, et sous apparence de zèle, il vous fera glisser sur vos passions et les contenter.

Vigilate; veillez pour prévoir ses embûches, et pour ne pas vous laisser surprendre, mais fortifiez l'endroit le plus faible. Supposons qu'une ville soit assiégée par un ennemi puissant, vigilant, adroit, qui ne dort point, qui se rend invisible par arts diaboliques, qui ne peut être tué, qui a des intelligences dans la ville : la ville pourra-t-elle subsister et souffrir le siége longtemps sans grande diligence du gouverneur? ne devrait-il pas tenir les portes fermées, ne laisser entrer ni sortir personne qu'à bonnes enseignes, mettre des gardes bien fidèles, recevoir du renfort le plus souvent qu'il pourrait, être sobre et vigilant, ménager les provisions de bouche, et ne pas s'enivrer ou dormir, de peur d'être surpris? Nous avons un ennemi cruel, acharné à notre perte, aguerri depuis six mille ans, qui ne sommeille jamais, qui est invisible, non par art, mais par nature diabolique, qui nous assiége et guette continuellement, qui rôde toujours autour de nous, qui a des intelligences au dedans de nous; l'amour-propre et la sensualité sont de son parti, ne devons-nous pas être fort soigneux de nous tenir sur nos gardes, ne laisser entrer en nous aucune chose qui nous puisse surprendre, ni en sortir qui nous puisse trahir, ne recevoir par les sens aucun objet dangereux, ni lâcher aucune parole sans la bien considérer? Si nous ne le faisons, il nous battra en ruine, il entrera en nous, nous possédera, gourmandera, tyrannisera.

Ne le voit-on pas par expérience, expérience digne d'être pleu-

rée avec des larmes de sang? Depuis que vous avez consenti à ce péché que vous aviez évité si longtemps, vous avez une maudite pente et une inclination d'y retomber; vous y retombez souvent, presque sans plaisir, sans profit, sans honneur, et, qui pis est, encore que vous ayez quelque faible volonté, ou, pour mieux dire, velléité de vous en retirer, vous ne le faites pas; c'est que Satan vous traite bien autrement qu'avant votre consentement : auparavant il ne faisait que vous assiéger, et vous étiez le plus fort; à présent il vous possède et s'est emparé de votre cœur : *Cùm fortis armatus custodit atrium suum in pace sunt omnia quæ possidet. Fortis;* depuis votre consentement il est le plus fort, parce qu'étant vaincu de lui, vous êtes devenu son esclave et captif de guerre : *A quo quis vincitur, ejus servus efficitur. Armatus :* armé de votre concupiscence qui se range de son parti, armé de votre chair qui est amorcée par la volupté, armé de votre imagination qui vous représente les espèces et les appas de plaisir, armé du monde et de ses suppôts; depuis que vous avez consenti à ce fripon, vous craignez qu'il ne le dise, qu'il ne montre les lettres que vous lui avez écrites, qu'il ne fasse des railleries de votre légèreté : *Custodit atrium suum ;* il met de bonnes gardes à vos sens, afin que rien n'y entre qui le surprenne, que rien n'en sorte qui le trahisse.

Conclusion. — 1° Si vous êtes en cet état, reconnaissez votre misère, voyez que Satan opère en vous les mêmes effets qu'il fait aux énergumènes, et des plus funestes; vous êtes grièvement tourmentée comme la fille de la Chananéenne, tenaillée des furies de vos passions, toujours en crainte et appréhension de perdre ce que vous aimez désordonnément, de voir vos crimes découverts, d'être surpris de la mort, d'être envoyée en l'éternité malheureuse : *Malè à Domino vexaris.* Il vous fait comme à ce pauvre homme de notre Evangile, il vous rend sourd et muet : sourd aux menaces de la justice de Dieu, aux répréhensions de votre père, aux remontrances de votre mère, aux bons avis de vos amis, aux avertissements des prédicateurs; il vous rend muet en la confession, il fait que vous cachez votre péché ou que vous ne le dites qu'à demi et en le déguisant; il vous courbe contre terre, comme cette bonne femme que Jésus redressa (Luc. 13, 11); il fait que toutes vos pensées, vos soucis, vos affections ne sont que de la terre. Il vous fait comme à ces deux hommes en saint Matthieu (8, 28), et en saint Luc (8, 28) qui tenaient les grands chemins et offensaient tous les passants; vous vous tenez la plupart du temps inutile en la rue, peu de gens passent que vous n'offensiez par médisance ou jugements téméraires, ou désirs d'impuretés. Il vous fait comme à ce pauvre garçon, que son père apporta au Fils de Dieu, tantôt il le jetait dans le feu, tantôt il le plongeait dans l'eau; aujourd'hui vous êtes embrasé d'amour envers cette personne, demain vous serez froid comme glace, faussant injustement les promesses que vous lui avez faites. Il produit encore en vous des symptômes plus mauvais qu'il ne fait aux énergumènes, dit saint Chrysostome : un possédé déchire ses vêtements et se met à nu; vous dépouillez les orphelins

et les villageois par vos injustices. Il écume de la bouche, mais il ne souille que ceux qui sont auprès de lui; vous salissez par vos médisances les absents et même les morts. Il obéit aux exorcismes de l'Eglise; vous vous moquez de ses anathèmes et de ses sentences d'excommunication.

2° Sortez de ce mauvais état si vous êtes sages et si vous ne voulez qu'il vous possède une éternité tout entière. A cet effet, faites ce que le Fils de Dieu fit à un possédé en l'Evangile : *Seduxit eum à turbâ*, entrez en retraite pour un peu de temps, faites divorce avec les compagnies du monde, mettez à l'écart les affaires temporelles pour penser sérieusement à celles de votre salut : *Ingemiscens;* reconnaissez l'extrême misère où vous êtes, pleurez votre malheur, gémissez devant le Sauveur, humiliez-vous beaucoup en sa présence, exposez-vous au trône de sa miséricorde, soupirez et criez après lui comme ces possédés : *Fili David*, *miserere nostrî.* David avec sa harpe chassait le démon qui affligeait Saül, vous pouvez faire de même par une simple parole, vous êtes venu pour détruire les œuvres du diable, comme dit votre bien-aimé; vous êtes le tout-puissant qui chassez le fort armé de la citadelle qu'il avait envahie; c'est de vous qu'on a dit : *Liberabit pauperem à potente.* Je suis ce pauvre oppressé, pauvre de mérites, de vertu, de courage, de tout, sinon de la confiance en votre secours.

3° Et quant à vous, ô âmes dévotes! qui n'avez jamais donné entrée en votre cœur à ce cruel ennemi, résistez-lui courageusement : *Spectaculum facti estis Deo*, *angelis et hominibus.* Sénèque disait à ce propos : Nous prenons plaisir à voir un jeune homme sur le théâtre, attendre sans frayeur le lion qui est déchaîné sur lui, et le colleter valeureusement. C'était un passe-temps puéril et inhumain; mais les divertissements ordinaires de Dieu, c'est de vous voir lutter courageusement avec le lion rugissant, lui résister fortement par la foi, tenir bon en la forteresse; nonobstant tous les assauts et hostilités de cet adversaire; c'est ce qu'il disait à saint Antoine : il lui apparut après un rude combat; le saint lui disant : Où étiez-vous, mon Seigneur, quand j'avais tant besoin de votre assistance? J'étais ici présent, te servant de parrain, spectateur de ton combat, agonothète de ta lutte, rémunérateur de ta victoire. Faites comme lui, et dites comme David : Quand je serais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, pourvu que vous soyez avec moi, ô mon Dieu! si vous désirez pour votre gloire, que je sois longtemps dans cette oppression, j'en suis content, je l'accepte de bon cœur, je me donne à vous pour la souffrir, mais à condition que ce soit sans danger de péché; que s'il me fait sentir la tentation, il ne m'y fasse pas consentir; s'il obsède mon âme, qu'il ne la possède pas; s'il trouble mon imagination, qu'il ne souille pas ma volonté; s'il altère les humeurs du corps, qu'il ne puisse atteindre aux affections du cœur; c'est un trône qui est destiné à vous seul privativement à tout autre, vous seul en êtes le souverain, vous seul en devez être le possesseur, vous seul y devez entrer, y vivre, y régner maintenant et toujours, et en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXIV.

CONTRE L'OISIVETÉ ET LES TROP GRANDES OCCUPATIONS.

Pour le Lundi de la troisième semaine de Carême.

Cura te ipsum.
Ayez soin de vous-mêmes. (Luc. 4, 23.)

Contre cet avertissement que l'Evangile de ce jour nous donne : *Ayez soin de vous-mêmes*, et contre ce commandement que la nature nous enseigne : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, on commet ordinairement deux grandes fautes dans le monde. La première est de ceux qui, menant une vie oisive, fainéante et inutile, n'ont point de soin ni d'eux-mêmes, ni de leur prochain. La seconde est de ceux qui, aimant plus leur prochain qu'eux-mêmes, s'embarrassent tellement dans les occupations extérieures pour les affaires d'autrui, qu'ils laissent le service de Dieu et les affaires de leur propre salut, faisant contre le vrai sens de ce proverbe : *Charité bien ordonnée commence à soi-même.* La vôtre a toujours été très-bien ordonnée, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous disiez en votre Cantique : *Ordinavit in me charitatem.* L'ordre de la charité demande que nous aimions davantage ce qui est meilleur et plus aimable; vous étiez donc obligée de vous aimer plus qu'aucune pure créature, puisque vous étiez plus aimable, plus sainte, excellente, parfaite, que toutes ensemble : toutes les prérogatives, grâces, vertus, perfections qui étaient dispersées et distribuées aux autres étaient réunies et ramassées en vous; vous en aviez le comble et la plénitude, car l'ange vous surnomma *pleine de grâce*, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Contra otiositatem : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Historiâ.

II. Punctum. — Contra nimias occupationes : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus; (A) Ob jacturam temporis, (B) Obdistractionem animæ, (C) Ob læsionem conscientiæ; 4° Historiâ.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum (Exod. 18) : *Stulto labore consumeris.*

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Premier point. — Si nous avons sujet de donner, avec cet ancien, cette belle épitèthe à la médiocrité et assurer qu'elle vaut son pesant d'or, c'est principalement en ce qui est des occupations; car si nous en prenons trop peu, elles nous appauvrissent temporellement. Si nous en prenons trop, elles nous appauvrissent spirituellement; si c'est avec médiocrité, elles nous enrichissent et de biens temporels et de biens spirituels.

Je vous ai dit autrefois que pour faire sagement, vous ne devez

pas envoyer vos filles depuis l'âge de sept ou huit ans, à l'école chez un maître, soit ecclésiastique soit séculier; aujourd'hui j'ai à vous conseiller et à vous prier de ne pas envoyer vos garçons à l'école chez une maîtresse.

Voilà un marchand ou un artisan qui n'a pas beaucoup d'enfants, et a déjà très-suffisamment de quoi entretenir sa petite famille selon son état et sa condition; néanmoins il se tue de travailler, il laisse les œuvres de piété et les affaires de son âme, il ne fait point ou fort peu d'aumônes pour racheter ses péchés, il ne pense qu'à amasser. Si vous en demandez la raison, c'est pour entretenir son enfant à l'école? A l'école! son fils est âgé de vingt ans, il a déjà fait toutes ses classes, il a passé la philosophie, il le veut envoyer à l'école, chez une maîtresse qui s'appelle l'*oisiveté*.

1° Ce n'est pas moi seul qui dis que l'oisiveté est une maîtresse, c'est le Saint-Esprit qui l'a dit : *Multam malitiam docuit otiositas* (Eccl. 33, 29).

Quelle leçon fait cette maîtresse? elle enseigne le vice, non un vice seulement, mais plusieurs, *multam;* non des vices d'ignorance ou de fragilité, qui sont plus tolérables, mais des vices de malice, qui sont plus inexcusables devant Dieu : *Multam malitiam.*

Si vous ne laissiez qu'un peu de bien à votre fils, il travaillerait pour l'accroître, il s'occuperait chrétiennement en quelque honnête exercice qui le divertirait des débauches. Vous le voulez faire plus grand que vous, vous le voulez élever, l'enrichir, lui laisser de quoi vivre à son aise et de ses rentes. Vous en faites un fainéant, un vaurien, un docteur sans doctrine, un porte-épée sans emploi, un potiron de noblesse, un avocat de relais, le premier en l'école de l'oisiveté; elle lui enseigne, et il apprend très-bien sa leçon, qui est de renier le saint nom de Dieu pour orner son langage, de débaucher les filles, de faire la cour aux femmes, jouer aux cartes et à la paume, de s'ivrogner dans un cabaret, de se dessécher le cerveau et de raccourcir sa vie par les fumées du tabac, prendre des maladies honteuses dans un lieu infâme, se railler des gens de bien et des choses saintes, de se moquer de tout le monde, de se promener, de badiner, de cajoler, de s'entretenir dans les églises de choses profanes avec ses camarades, de vous dérober tout ce qu'il peut pour entretenir ses débauches et commettre mille autres péchés : *Multam malitiam docuit otiositas.*

2° Les anciens solitaires disaient autrefois en leurs conférences, au rapport de Cassien [1] : *Occupatum ab uno, otiosum à mille dæ-*

[1] Cassien (Jean), solitaire, natif de Scythie, passa une partie de sa vie dans le monastère de Bethléem, avec le moine Germain son ami. Ils prirent hautement la défense de saint Chrysostome contre Théophile, patriarche d'Alexandrie. Cassien alla à Rome, et de là à Marseille, où il fonda deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de vierges. Ce fut un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Il lia amitié avec saint Léon et avec plusieurs saints personnages de son temps. Il mourut vers 433. On a de lui en latin, 1° des *Collations* ou Conférences des Pères du désert, en 24 livres; 2° des *Institutions* en 12 livres; 3° sept livres touchant l'incarnation. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style clair, simple et très-propre à insinuer la vertu dans les cœurs. Saint Prosper a écrit contre les Conférences.

monibus obsideri : Qu'un homme qui est occupé n'a qu'un diable qui le tente, mais celui qui ne fait rien, en a mille qui l'assiégent. Et saint Jérôme dit à son ami Népotien : *Facito semper aliquid, ut inveniat te diabolus occupatum :* Adonnez-vous toujours à quelque honnête exercice ou de corps, ou d'esprit, afin que quand le diable s'adressera à vous, vous n'ayez pas le loisir d'écouter ses tentations.

Et saint Bernard [1] à un jeune homme de Chaumont en Bassigny, nommé Gautier : *Attende quod mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem :* Voyez quel châtiment ne mérite pas celui qui fait mal, puisque, pour être damné, il suffit d'être inutile en ce monde.

3° Faisons une supposition et prions Dieu qu'elle n'arrive jamais. Supposons que votre femme ne vous obéisse jamais en rien, pas même en chose juste et raisonnable; elle ne vous est aucunement soumise, elle veut être maîtresse partout; on vous dirait : Il la faut prendre du côté de la conscience, par les intérêts de son salut. Vous me prieriez de lui parler; je lui dirais : Madame, vous vous damnez, vous ne pouvez faire votre salut vivant de la sorte; la parole de Dieu vous condamne, le Vieux et le Nouveau Testament vous rendent criminelle : *Sub viri potestate eris* (Genes. 3, 15); vous serez sous la puissance de votre mari : *Mulieres subditæ sint viris suis* (2. Petr. 3, 1), les femmes soient sujettes à leurs maris.

Quand vous m'entendriez ainsi parler, vous diriez : Oh! l'habile homme! il a dit à ma femme la vraie vérité, il faut qu'elle soit bien dure, si elle n'en est pas touchée! Il faut donc que vous soyez bien dur de n'être pas touché d'une vérité aussi vraie, aussi assurée, aussi importante que celle-là? la même parole de Dieu, la même Ecriture, au même chapitre, le même Dieu au Vieux Testament, vous déclarent qu'il ne vous est pas permis de vivre dans

[1] Saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, et le dernier des saints Pères, naquit au village de Fontaine en Bourgogne, en 1091, de parents nobles et pieux. A l'âge de 23 ans, il prit l'habit religieux à Cîteaux, d'où il fut envoyé à l'abbaye de Clairvaux, qui venait d'être fondée en 1115, pour en être le premier abbé. En peu de temps il eut jusqu'à 700 novices, et vit prendre dans son monastère un pape, six cardinaux, plus de trente évêques et un grand nombre d'excellents hommes. Il s'acquit une si grande réputation de capacité, de prudence et de sainteté, que le pape, les évêques, les rois et les princes, s'estimaient heureux de le choisir pour arbitre de leurs différends. On le consultait dans toutes les affaires importantes. Innocent II fut reconnu souverain Pontife par son avis; et ce fut lui qui éteignit le schisme, en faisant faire une abdication volontaire à l'antipape Victor. Saint Bernard écrivit contre Abailard, réfuta les erreurs de Pierre de Bruis, s'opposa au moine Raoul, qui prêchait qu'il fallait tuer tous les juifs, poursuivit les sectateurs d'Arnaud de Bresse, s'éleva contre Gilbert de la Porée et Eon de l'Etoile, donna des règles aux Templiers, et prêcha la croisade sous Louis le Jeune, qui n'eut point le succès qu'on en espérait. Enfin, après avoir fondé 160 monastères, et opéré en public un grand nombre de miracles, il mourut le 20 août 1153, à 63 ans. Le style de saint Bernard est vif, fleuri, ses pensées nobles et ingénieuses, son imagination brillante et féconde en allégories. Il est plein d'onction et de tendresse; il gagne d'abord l'esprit par des manières insinuantes et délicates, ensuite il touche le cœur avec force et véhémence.

l'oisiveté, de perdre votre temps dans un brelan, en la comédie, en cajolerie, aux buvettes, aux visites superflues.

Après avoir dit à la femme : *Sub viri potestate eris :* Vous serez sous la puissance de votre mari; il dit à l'homme : *In sudore vultus sui vesceris pane tuo* (Genes. 3, 19) : Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, d'où vous avez été tiré.

Lisez saint Thomas au Commentaire sur ce lieu, vous verrez qu'il conclut que c'est un commandement qui oblige tous les hommes à quelque travail de corps, ou d'esprit, chacun selon sa condition. Il remarque sagement que Dieu ne dit pas : Tu mangeras ta viande ou des fruits; mais *ton pain*, afin que personne ne se juge exempt de ce commandement; tous ne mangent pas de la viande, mais tous mangent du pain.

Tous sont obligés à ce précepte; en second lieu, *in sudore vultus*, la sueur de ton visage, *non pectoris*, non la poitrine, pour nous faire savoir que nous ne devons pas avoir honte de travailler.

En troisième lieu : *donec reverteris in terram*, jusqu'à ce que tu retournes en terre; afin que vous ne disiez pas : J'ai amassé du bien, j'ai travaillé vingt ans, je me dois reposer : *Operamini manibus vestris, sicut præcipimus vobis* (1. Thessal. 4, 11). Notez *præcipimus*, dit saint Paul : Travaillez de vos mains, comme nous vous l'avons commandé : *Si quis non vult operari, non manducet* (2. Thess. 3, 10) : Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas.

Vous condamnez votre femme si elle ne vous obéit pas, parce que la parole de Dieu le lui commande; et vous pensez être innocent, vivant dans l'oisiveté, que la même parole de Dieu vous défend !

4° En l'histoire des Pères du désert, il est dit qu'un jeune religieux étant fort importuné de tentations déshonnêtes, les découvrit à son abbé avec beaucoup d'humilité et de naïveté. Le Père lui dit : Je prierai Dieu qu'il vous en délivre; mais pour attirer en vous sa grâce, tâchez de vous rendre obéissant à tous ceux qui ont quelque office en la maison, et de faire diligemment ce qu'ils vous commanderont. Il donne secrètement le mot aux officiers. L'infirmier l'employait à servir les malades, le cuisinier le demandait pour laver la vaisselle, le jardinier le faisait travailler au jardin, il ne sayait à qui répondre; et après tout on le chapitrait, et on trouvait à redire à tout ce qu'il faisait. Quelque temps après l'abbé l'appelle en sa chambre, et lui dit : Mon frère, comment vous portez-vous à présent de vos tentations? Certes, mon Père, ces bons religieux en sont d'excellents médecins; hélas! à peine ai-je le loisir de respirer, comment aurais-je le temps de penser à la volupté! *Papo, inquit, vivere non licet, quomodo libeat fornicari.*

Avant que de finir ce premier point, il faut que je vous dise un beau trait d'un solitaire, rapporté par Rufin[1] (liv. 3 *de la Vie des Pères,* num. 212).

[1] Rufin, célèbre prêtre d'Aquilée, surnommé *Toranus*, ou *Tyranius*, naquit à Concorde, petite ville d'Italie, vers le milieu du IVe siècle. Il culti-

Quelques solitaires, dit-il, étant allés trouver l'abbé Lucie, il leur dit : A quels ouvrages des mains vous occupez-vous, mes Frères? — Nous ne travaillons à aucun ouvrage des mains, répondirent-ils ; mais, selon ce que nous enseigne l'Apôtre (2. Thess. 5, 2), nous prions sans cesse. — Et ne mangez-vous point, leur dit-il? — Oui, nous mangeons. — Et qui prie alors pour vous? A cela ils ne surent que répondre. — Ne dormez-vous point, ajouta ce saint homme? — Oui, nous dormons. — Et quand vous dormez, qui prie pour vous? — Sur quoi n'ayant rien à répliquer, ce vieillard leur dit : Pardonnez-moi, mes Frères, si je vous avertis que vous ne faites pas ce que vous dites ; mais moi, je veux vous faire voir de quelle sorte, en travaillant de mes mains, je prie sans cesse ; demeurant assis depuis le matin jusqu'à une certaine heure, je trempe dans de l'eau quelques feuilles de palmier, dont je fais de la corde, et durant cela, je prie en disant : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon l'étendue de votre miséricorde ; et effacez tous mes crimes selon la grandeur et la multitude de vos bontés* (Psal. 50, 3) ; et après avoir achevé cet ouvrage des mains, et fait quelques corbeilles ou quelques nattes, quand j'en ai vendu pour une somme considérable, j'en emploie une partie pour me nourrir; et je donne le reste aux pauvres qui, par ce moyen, lorsque je mange, ou que je dors, demandent à Dieu pour moi qu'il lui plaise de me pardonner mes péchés, suppléant ainsi à ce qui manque à mon oraison, ils la rendent continuelle.

Second point. — 1° Cette histoire nous fait voir d'un côté qu'il faut éviter la fainéantise en la vie spirituelle ; et d'autre part, elle nous montre que nous ne devons pas nous tant affectionner, et ap-

va l'étude des belles-lettres et de l'éloquence ; et pour s'y perfectionner, il alla demeurer à Aquilée. Il se retira ensuite dans un monastère de cette ville, où il ne s'occupait que de la lecture et de la méditation des saintes Ecritures et des ouvrages des saints Pères. Saint Jérôme, passant par Aquilée, se lia étroitement avec lui, et ils se promirent une amitié indissoluble. Quelques années après, saint Jérôme s'étant retiré en Orient, Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, et il visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Après plusieurs persécutions qu'il souffrit en Palestine, il se retira au mont des Oliviers, où il y bâtit un monastère, et y convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'église plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs Macédoniens et plusieurs Ariens à renoncer à leurs erreurs. Il s'appliqua en même temps à traduire en latin des ouvrages grecs qui lui parurent les plus intéressants ; mais la traduction de divers ouvrages d'Origène, surtout celle du livre des *principes*, occasionna entre lui et saint Jérôme cette rupture qui fit grand bruit dans l'Eglise, et qui affligea sensiblement saint Augustin et tous les grands hommes de ce temps-là. Le pape Anastase cita Rufin à Rome, et condamna la traduction du livre des *principes*. Rufin, que l'on accusait d'hérésie, publia des Apologies très-orthodoxes, où l'on trouve un grand fonds de doctrine, et dans lesquelles il déclare, *qu'il n'a prétendu être que simple traducteur, sans avoir voulu se rendre garant ni défenseur de tout ce que l'on reprend dans les écrits d'Origène.* Il alla ensuite en Sicile, où il mourut vers l'an 410.

pliquer au travail, qu'il vienne à étouffer en nous l'esprit de dévotion, et l'union avec Dieu; car le Sage a dit sagement que celui qui embrasse modérément des actions extérieures, reçoit la vraie sagesse, qui est l'amour de Dieu et sa crainte : *Qui minoratur actu, percipiet sapientiam* (Eccl. 38, 25). Et ceux qui s'engagent à tant d'occupations, qu'ils oublient le service de Dieu et le salut de leur âme, il les compare fort proprement à la roue d'un chariot : *Præcordia fatui sicut rota carri.*

La roue d'un chariot étant mise hors de la maison du charron qui la fait attacher à d'autres roues, et traîner par les animaux, chargée du poids des essieux et des marchandises, roule par les ruisseaux, par la boue, par la glace, par les pierres; et tout ce qu'elle gagne en ce mouvement c'est qu'elle s'use petit à petit, et enfin se met en pièces, et n'est bonne qu'à être jetée au feu.

Vous étiez autrefois au repos de la méditation, en la maison de l'ouvrier qui vous a créé, vous étiez assidu à la messe et au service divin; depuis que vous êtes attaché d'affection désordonnée à cette créature, à ce neveu, à ce cousin, à cette belle-sœur, vous êtes agité de passions brutales, en continuelle inquiétude, toujours dans les tracas des affaires, du trafic, des procès. Votre amour-propre vous fait rouler sans cesse de côté et d'autre, sans attention et sans application à votre salut. Vous travaillez beaucoup pour ne gagner que du feu à la fin de vos courses.

2° Les saints Pères ont remarqué qu'en la parabole du banquet des noces, les conviés n'avaient pas des occupations vicieuses et criminelles; l'un avait acheté une métairie, et la voulait aller voir; l'autre voulait éprouver cinq paires de bœufs qu'il avait achetés: et néanmoins ils furent exclus du festin, et le roi se mit en colère contre eux, pour nous apprendre que les occupations, même honnêtes et innocentes, si elles sont excessives, nous divertissent de notre salut. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Sanctum otium quærit charitas veritatis; justum negotium suscipit veritas charitatis : hoc onus si nemo imponit, inquirendæ et contemplandæ vacandum est veritati :* L'amour de la vérité désire un saint repos pour la méditer; la vraie charité reçoit une juste occupation, si elle est nécessaire pour le service du prochain; mais si rien ne nous y oblige, il vaut mieux s'adonner à la recherche et à la contemplation des vérités divines. Car les occupations superflues et excessives nuisent beaucoup à notre salut, parce que, ordinairement, elles nous font perdre le temps, l'esprit, la conscience nécessaire à la vie chrétienne.

3° (A) Le philosophe Sénèque, considérant la brièveté de notre vie, et la comparant à la capacité de notre entendement, s'écriait avec juste raison : *Homo ad immortalium cognitionem nimis mortalis!* Qu'eût-il donc fait, s'il eût été éclairé de la lumière de la foi, et s'il eût su, comme nous savons, que l'homme n'est pas seulement né et destiné à la connaissance des choses immortelles; mais qu'il est prédestiné à l'acquisition et à la jouissance des biens éternels? Comment se fût-il écrié : *Homo ad immortalium acquisitionem nimis mortalis?*

On dit qu'Alexandre-le-Grand, entendant les philosophes qui

disaient qu'il y a plusieurs mondes, se mit à soupirer; et enquis de la cause : Hélas! dit-il, je pleure, et m'afflige de ce que ces gens disent qu'il y a plusieurs mondes, et en l'âge où je suis, je n'en ai pas encore conquis un seul entier.

O homme chrétien! ô homme chrétien! si vous saviez combien longue est l'éternité, combien grandes et en grand nombre sont les couronnes! combien riche est le royaume, ample et spacieux le nouveau monde qu'il vous faut conquérir pour vous sauver, vous fondriez en larmes, en considérant que maintenant, en l'âge où vous êtes, vous avez déjà coulé la meilleure partie de votre vie, et vous n'avez pas encore gagné la moindre partie de ce royaume; ce n'est pas qu'il nous faille accuser la nature, ou le Créateur, de nous avoir donné une vie si courte pour une entreprise de si longue haleine; non, car on nous répondrait avec le même Sénèque : *Non exiguum tempus habemus sed multum perdimus;* nous n'avons pas trop peu de temps pour faire notre salut, mais nous en perdons beaucoup. *Non accepimus brevem vitam, sed facimus, nec inopes ejus, sed prodigi sumus, magna vitæ pars elabitur malè agentibus, major nihil agentibus, tota aliud agentibus;* plusieurs personnes usent une bonne partie de leur vie à mal faire, d'autres en usent encore plus à ne rien faire; mais le nombre est bien plus grand de ceux qui l'emploient, quasi toute, à travailler pour autrui.

Promenez un peu votre esprit par tout le cours de votre vie passée, vous verrez combien peu ou point, vous en avez employé pour vous et pour votre salut : quel âge avez-vous? trente, quarante, cinquante, supposons quatre-vingts ans; repassez en votre mémoire, en quoi vous les avez employés; vous verrez que c'est à faire des visites, à être en compagnie pour plaire à l'un et à l'autre, à raconter et à apprendre des nouvelles de la cour, à vous mirer et ajuster, non pas pour vous, car quand vous ne devez être qu'avec vous, vous ne vous ajustez pas : ou si vous êtes des mieux sensés, vous les avez employés à élever vos enfants, à bâtir la fortune de votre aîné, à trouver un parti à votre fille, à poursuivre les procès de vos parties; et à vous, et à votre salut fort peu, fort peu, ou point du tout bien sérieusement.

Quand tous les esprits les plus brillants et les plus clairvoyants qui aient jamais été, seraient fondus en un, ils ne sauraient assez admirer cet aveuglement et cette cupidité des hommes[1] : Vous ne permettez pas que personne s'empare de votre héritage, non pas même de la moindre partie; si votre voisin, en labourant son champ, a empiété sur le vôtre d'un seul petit pouce de terre, vous jetez le feu par la bouche, vous courez aux armes défensives, et même, peut-être offensives : vous le faites appeler, vous le tirez en cause, vous remuez ciel et terre, vous mourez plutôt que d'endurer cette injustice; et si le monde de la ville, si un charlatan étranger, si un je ne sais qui, vous fait perdre une heure, une

[1] Omnia licet ingenia quæ unquam fulserunt in hoc unum conveniant numquam satis hanc humanarum mentium caliginem mirabuntur (Senec., cap. 3 *de Brevitate vitæ.*

après-dînée, un jour tout entier ; si ce jeune homme qui vous cajole, si cette fille qui vous charme, vous fait perdre le plus beau et le meilleur de votre vie, vous êtes insensible à cette perte, même vous appelez de propos délibéré à la jouissance et possession de votre loisir, ou pour mieux dire, au larcin de votre vie ceux qui ne sont pas encore et qui, possible, ne seront jamais.

Car, pourquoi travaillez-vous tant aux affaires temporelles, que vous n'avez pas le loisir de dire trois bons chapelets en la semaine? de communier tous les mois, pas même vous recommander à Dieu tous les matins, sinon bien légèrement? C'est, dites-vous, pour acquérir quelque chose à mes enfants. Mais vous n'en avez que trop, et quand ils vivraient cent ans, vous leur avez déjà assez acquis de bien pour les empêcher d'avoir faute. Oui! mais ces trois enfants en peuvent avoir chacun trois, ce serait neuf, et ces neuf chacun trois, ce serait vingt-sept; je prévois tout cela, et je ne veux pas qu'ils soient pauvres. Voyez que vos neveux et vos arrière-neveux qui ne sont pas encore, et qui, peut-être, ne seront jamais, sont déjà possesseurs de votre loisir plus que vous-même.

S'il vous faut donner par charité, ou prêter pour l'amour de Dieu, une petite pièce d'argent, il semble qu'on vous tire le cœur des entrailles ; et vous êtes si libéral, si prodigue de votre temps, que vous le donnez pour rien au premier qui le demande, vous le donnez sans nécessité, sans charité, sans utilité; et toutefois la seule avarice du temps est honnête et hors de reproche. Celui à qui vous auriez prêté de l'argent, possible vous le rendrait, ou vous en pourriez gagner d'autre; mais si quelqu'un vous a dérobé du temps, il ne saurait vous le rendre quand il serait le plus reconnaissant du monde; toutes les pistoles d'Espagne ne vous en rachèteraient pas un moment. Pourquoi tenez-vous si cher votre argent? c'est parce qu'il vous gagne votre vie, parce qu'il vous aide à la conserver et à la prolonger; d'où vient donc, que vous êtes moins chiche de ce dont vous êtes moins riche? si avaricieux des moyens qui ne sont que pour la fin? si prodigue de la fin? si ardent de l'argent que vous n'aimez que parce qu'il sert à prolonger votre vie? si libéral des parties de votre vie?

Si vous avez un procès en la cour du parlement, ou au présidial de cette ville (tout ce discours est du même Sénèque), vous vous plaignez de votre rapporteur ou de votre juge, de ce qu'il est toujours tant occupé, qu'il ne prend jamais le temps de vous entendre à loisir ; vous y êtes allé deux, trois, quatre fois, et on vous a dit qu'il dînait ou qu'il était empêché avec un gentilhomme, ou qu'il était occupé en quelque affaire d'importance; vous vous en plaignez, et vous pensez en avoir sujet; et néanmoins, peut-être qu'il vous a quelquefois fait entrer, qu'il vous a donné quelque audience, qu'il vous a reçu auprès de soi et écouté allant par la rue; et ne pensez-vous pas que votre âme ait occasion de se plaindre de vous, que vous n'avez jamais pris le loisir d'entendre ses plaintes, et examiner sa cause? êtes-vous jamais rentré en vous-même? avez-vous jamais pris le loisir de penser à vous à bon escient? avez-vous jamais employé un seul jour, une bonne après-dînée à penser au salut de votre âme?

Saint Augustin, en parlant de l'aumône, fait un puissant argument contre les avaricieux, et leur remontre de deux choses l'une, ou qu'ils ne croient pas l'Evangile, ou qu'ils n'ont point d'amour pour eux-mêmes. Jésus vous dit : *Rachetez vos péchés par aumône et je vous ferai miséricorde;* vous vous excusez et vous dites : J'ai des enfants. Et si votre aîné était en prison pour un mauvais coup qu'il aurait fait, ne trouveriez-vous pas bien de l'argent pour le racheter du gibet, si cela était permis et nécessaire; et vous n'en sauriez trouver pour vous racheter de l'enfer? Voyez que vous aimez plus votre prochain que vous-même.

Vous avez six enfants, dites-vous, c'est pourquoi vous ne sauriez faire des aumônes; et si vous en aviez sept, dit saint Augustin, jetteriez-vous-là le septième? ne trouveriez-vous pas bien de l'argent pour le nourrir, vêtir, entretenir aux écoles, ou faire apprendre un métier? Donnez pour votre pauvre âme la troisième partie de ce que vous donneriez pour cet enfant, qui possible serait un ingrat et un avorton de nature.

Ce que saint Augustin dit de l'argent, je le dis du temps à mon propos : Vous n'avez pas le loisir de dire votre chapelet, faire votre oraison mentale; et si votre père spirituel, un de vos amis qui est aux champs, vous allait aujourd'hui visiter, ne trouveriez-vous pas bien une heure de loisir pour l'entretenir? pourquoi ne feriez-vous pas pour vous-même ce que vous feriez pour un ami?

Supposez aujourd'hui que je vous aille visiter après dîner, vous me donneriez bien une demi-heure de votre temps : et vos affaires temporelles n'en seraient pas notablement intéressées; ce temps que vous me voudrez donner, donnez-le à Jésus, en l'oraison mentale, ou à dire votre chapelet; il vous instruira bien mieux que moi; faites demain la même supposition, et après demain, et ainsi, en suivant, vous ferez vos prières et vos dévotions journalières, sans vous incommoder.

Saint Grégoire de Nysse, dit fort bien que Satan fait aux chrétiens ce que Pharaon faisait aux Israélites : quand ils parlèrent d'aller au désert pour y faire leur dévotion et sacrifier à Dieu. Ha! dit Pharaon, je sais bien d'où leur vient cette superstition, ce n'est que pure fainéantise; je leur ôterai bien cette fantaisie de la tête : qu'on augmente leur travail; qu'on les oblige à faire de la brique plus que de coutume : qu'ils soient contraints d'aller chercher des pailles pour la faire ; qu'on leur donne tant d'affaires qu'ils n'aient pas le loisir, ni l'esprit de penser à leur bigoterie.

(B) Satan vous en fait de même, il vous fournit tant d'occasions de travailler, vous accabler de tant d'occupations, vous surcharger de tant de soin de ménage, des procès, des héritages, que vous n'avez jamais le loisir de penser à Dieu et à vous; et encore qu'il vous en reste, les affaires précédentes, et celles auxquelles vous vous préparez, vous remplissent, vous embrouillent, vous captivent tellement l'esprit, qu'il ne vous est pas possible de l'appliquer à vous-même. Et c'est la seconde raison, que l'amour excessif du prochain vous dérobe l'esprit à vous-même.

Le Fils de Dieu disait à sainte Thérèse : D'où vient que je me communique si libéralement et abondamment à des petites femme-

lettes, à des pauvres religieuses, à des frères lais, simples et idiots; si peu souvent et si modiquement aux grands docteurs qui ont l'esprit si vif, subtil, brillant, éclatant? c'est qu'ils sont toujours si attachés à leurs livres, remplis de leurs leçons, prédications, questions, qu'ils ne prennent jamais le loisir de m'écouter.

Quand Dieu aurait quelque volonté de vous convertir, et vous gagner à soi, pour vous faire un grand saint, le pourrait-il faire si vous faites toujours comme vous avez fait jusques à présent.

Comment est-ce que Dieu doit attirer les hommes, et les gagner à son service? humainement, suavement, conformément à leur naturel : *Traham illos in vinculis Adam, in funiculis charitatis. Noli cogitare te invitum trahi : trahitur animus, et amore ramum viridem ostendis ovi, et trahis illam ; nuces puero demonstrantur, et trahitur et quia quò currit trahitur, amando trahitur, sine læsione corporis trahitur, cordis vinculo trahitur* (S. August., *Tract.* 26).

Ne pensez pas que Dieu vous veuille prendre par le collet, et vous traîner en paradis, bon gré mal gré que vous en ayez; on traîne comme cela un buffle et un cheval par le licol, mais on ne gagne pas les hommes comme cela. La sagesse de Dieu dispose de tout suavement, elle conduit toutes choses à leur fin; mais, conformément à leur naturel, Dieu gagne les hommes par l'entendement et par la volonté, convainquant l'entendement par vives raisons, attirant la volonté par divers attraits; comment pourrait-il vous convaincre quand vous ne daignez pas l'écouter? il a coutume de parler aux hommes, ou par l'entremise des prédicateurs, ou des livres spirituels, ou par soi-même immédiatement, vous éclairant en la méditation.

Des prédications, vous n'en tenez point de compte, vous ne daignez pas y assister; si vous y assistez, vous n'êtes pas attentifs; si vous êtes attentifs, vous n'en croyez pas la moitié; si on prêche la miséricorde de Dieu, vous vous en servez comme d'un bouclier pour persévérer plus hardiment en vos dissolutions; si on prêche la justice, vous dites que c'est pour vous épouvanter; si on cite quelque saint Père, vous dites que c'est une exagération d'orateur, ou que c'était un scrupuleux.

Des livres spirituels, vous n'en voulez point avoir, vous plaindrez une pièce de douze ou quinze sous que vous emploieriez à en acheter; si vous en avez, vous ne les lisez pas, vous aimez mieux perdre le temps à jouer aux cartes ou à cajoler.

De méditation, vous n'en faites point: vous dites que cela n'est bon que pour les religieux. Comment voulez-vous que Dieu vous parle, vous convainque et vous gagne? *Ubi non est auditus non effundis sermonem :* Gardez-vous bien de parler où vous n'êtes pas entendu.

Le Saint-Esprit, qui nous donne ce conseil : le pratique lui-même. Si je voyais que tous mes auditeurs dormissent, ainsi que font quelques-uns ou qu'ils fussent distraits, je sortirais de chaire, je me garderais bien de prêcher, c'est affaire à des insensés de parler où personne n'écoute ; vous avez toujours l'esprit tellement préoccupé, engagé et embarrassé d'affaires temporelles, de chi-

cane et de ménage, que vous n'écoutez jamais ce que Dieu vous voudrait dire.

Se faut-il étonner s'il ne vous parle pas, s'il ne vous convertit pas, si l'importance de votre salut, la longueur de l'éternité, la rigueur des peines d'enfer, les attraits des délices du ciel, la grandeur de la majesté de Dieu et autres articles de notre foi si puissants, si importants, si dignes d'attention, ne vous touchent point? si ces vérités ne vous émeuvent pas, c'est que vous ne vous y appliquez pas, c'est que vous ne les ruminez pas.

Vous ne les ruminez pas parce que vous embrouillez votre esprit en tant d'autres pensées, qu'il n'a pas la force ni la capacité d'y penser : *Ducam illam in solitudinem, et loquar ad cor ejus :* Dieu parle souvent à l'oreille du corps de plusieurs personnes; mais à fort peu de gens en l'oreille du cœur, parce que peu de gens sont en la solitude, et il ne parle qu'en la solitude, non en la solitude du corps mais du cœur, à un cœur solitaire, séparé de tout autre souci.

Eprouvez-le si vous ne le voulez croire; laissez un peu pour cinq ou six jours seulement, toute affaire temporelle, dégagez-vous pour ce peu de temps de tout souci de la terre, comme si vous deviez mourir; employez ce peu de loisir en exercices spirituels, comme à dire votre chapelet, lire le *Mémorial* de Grenade ou la *Grande guide des pécheurs*, ou quelque autre bon livre; à méditer les vérités chrétiennes et les mystères de la foi; à faire une revue sur votre vie; vous verrez qu'en moins de rien il vous semblera être en un nouveau pays; vous commencerez à concevoir ce que vous ne conceviez pas; et que ce qui vous paraissait petit et de petite conséquence vous semblera très-grand et de grande conséquence.

C'est ce que Sénèque conseillait à son ami : *Opto tibi aliquando facultatem tui :* Je désire que de temps en temps vous soyez à vous-même, délivré de l'embarras des occupations; que vous écartiez un peu les autres affaires, et que vous gagniez cela sur vous, d'avoir soin de vous-même, et d'ajuster votre âme. Voyez qu'un payen qui ne savait pas le compte étroit que nous devons rendre à l'heure de la mort, et le besoin que nous avons de nous y préparer, faisait bien ce que vous ne faites pas.

Que si vous me dites que les affaires qu'il avait n'étaient pas si sérieuses que les vôtres, et lui permettaient bien cette retraite, je vous apporterai un exemple qui n'aura point de repartie. Quelle occupation plus juste, plus louable, plus raisonnable, plus nécessaire, plus sainte, plus sérieuse, que celle du Saint-Père, quand il s'occupe à tenir droit ce gouvernail de l'Eglise, à conduire en assurance la nacelle de saint Pierre, à cimenter la paix tant souhaitable entre les princes chrétiens, à répondre aux doutes de la foi, et autres difficultés qu'on lui propose de toute part? Et cependant, saint Bernard, écrivant au pape Eugène, qui avait été autrefois son religieux à Clairvaux, lui conseille de se dégager de toutes ces occupations, au moins une bonne fois par jour, pour vaquer à soi et à sa propre conscience, à faute de quoi toutes ses occupations pontificales, qui de soi sont si saintes et si importantes, il les appelle *vaines*, *frivoles*, *inutiles*, *affliction d'esprit*. Puis il ajoute :

Je suis bien aise, et je vous loue de ce que vous vous déplaisez dans cet embarras, que vous gémissez sous cette charge; mais je crains que peu à peu vous ne vous accoutumiez à ces occupations; c'est pourquoi, si vous êtes sage, dérobez-vous souvent à elles, plutôt que de courir après elles; car si vous les suivez, assurément elles vous conduiront en un très-mauvais état, à un endurcissement de cœur, à une obstination au péché, à une âme de Pharaon impénétrable à toutes les atteintes du ciel. Saint Bernard touche ici la troisième raison que j'ai proposée : que ces occupations dérobent la conscience.

(c) Strabon (lib. 5) dit qu'il y a un certain fleuve nommé Sylaris, d'une si étrange nature, que tout ce qu'on y jette devient pierre, et s'endurcit comme un caillou, en retenant sa propre couleur et sa figure naturelle : *Planta in eum injecta petrefit, servans colorem et formam.* C'est l'image des occupations : celui qui s'y plonge et s'y abîme, c'est grand hasard s'il ne s'y endurcit; car comme l'âme conversant avec Dieu, communiquant avec lui, et le pratiquant en la méditation, s'écoule, se fond, se liquéfie comme la cire en la présence du soleil : *Anima mea liquefacta est, ut dilectus meus locutus est.* Aussi, tout au contraire, quand par quelque longue occupation on demeure longtemps sans converser avec Dieu, on s'endurcit aisément, ainsi que la mer Glaciale est presque toujours glacée pour être fort peu souvent visitée du soleil, et puis quand on est une fois embarqué, on veut arriver à bon port; quand on a commencé à ourdir une toile, on en veut voir la fin; quand on a entrepris une affaire, on en veut venir à bout à quel prix que ce soit; nous ne voulons pas qu'on nous reproche : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.* Si on ne peut par voies justes et licites, on éprouve les illicites :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.

Satan est le singe de Dieu : tous les moyens dont Dieu se sert pour nous gagner et attirer à soi, Satan en fait une contre-mine pour nous tromper et nous perdre; Dieu nous attire par les liens d'amour, par des cordes de charité : *Traham illos in vinculis Adam, in funiculis charitatis*, Satan dit et fait le même, et nous fournit mille belles occasions d'exercer la charité, de faire du bien au prochain, nous employer pour le public. Mon Dieu, que cela est spacieux, que cela brille et a belle apparence d'abord! Poursuivre le procès de cette belle-sœur qui est veuve et sans support, prendre la charge de ses neveux orphelins, entreprendre cette affaire qui réussira au bien de toute la république. Oui, mais il vous cache le venin : *Latet anguis in herbâ :* Il ne vous dit pas que, quand vous y serez engagé, vous en voudriez sortir avec honneur; que vous vous y échaufferez et affectionnerez si ardemment, vous vous y emploierez si désordonnément, que vous tâcherez de parvenir par des voies obliques où vous ne pouvez arriver par le droit chemin, que vous subornerez des témoins, corromprez les juges, retiendrez les papiers de l'adverse partie, n'entendrez plus la messe que les fêtes, et encore bien légèrement; vous ne vous communierez plus qu'une fois ou deux par an; et quelle folie de mettre en

arrière votre salut, et de perdre votre âme pour les autres! *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?*

4° En l'histoire de Flandre, il est dit qu'un riche banquier de la ville d'Anvers, nommé Jean Conaxa, n'ayant que deux filles, pour les marier avantageusement à deux gentilshommes, se dépouilla de tous ses biens. Quelque temps après les réjouissances des noces, ses gendres et ses filles voyant qu'ils ne pouvaient plus rien espérer de lui, le méprisaient; il s'avise de ce stratagème : il donne le mot à un sien ami, marchand, qui lui promit et lui garda le secret. Il invite ses gendres et ses filles à un festin, ils y vinrent; comme on est au milieu du repas, on frappe à la porte de la maison, son valet lui dit : Monsieur, c'est un tel marchand qui demande si vous auriez la commodité de lui prêter les deux mille écus que vous lui avez promis. — Il vient à mauvaise heure, dites-lui que je suis en compagnie, et que ce sera pour demain. — Monsieur, il dit qu'il en a grand besoin, et que vous l'obligeriez beaucoup si vous les lui pouviez prêter à présent. — Messieurs, excusez-moi, s'il vous plaît; je reviens incontinent : encore faut-il assister un ami en sa nécessité. — Il entre en son cabinet avec le marchand, il fait sonner des jetons sur son comptoir, comme s'il y eût eu dix mille écus, il les donne à son ami, qui s'en va la bourse en la main. Ses gendres disent entre eux : Il a été plus fin que nous, nous pensions avoir tout tiré, et il prête les deux mille écus tout à la fois, jugez s'il en a bien d'autres? Il ne fut plus le vieux rêveur, le vieux radoteur; il fut monsieur mon père, mon très-honoré père; on l'invitait à dîner, l'autre à souper : il les entretint en l'espérance que celui qui lui ferait plus de bien, aurait meilleure part en son testament.

Quelques années après, étant au lit de la mort, il dit que son trésor et son testament étaient en son cabinet, dans un coffre fermé à trois clés, dont il en donna une au prieur des Jacobins, son confesseur, les deux autres à ses deux gendres, ordonnant qu'il ne serait ouvert que quarante jours après son décès. La quarantaine étant passée, on ouvre ce coffre, on le trouve plein de clous, de pierres, de vieilles ferrailles, et un marteau au-dessus, avec un rouleau de papier où était son testament en ces termes : *Ego Joannes Conaxa, tale condo testamentum, ut qui deinceps suî curâ relicta aliorum curam gesserit, hâc clavâ mactetur.* Je, Jean Conaxa, ordonne par mon testament, que quiconque dorénavant se négligera soi-même pour avoir soin des autres, on l'assomme avec ce marteau.

Oui, vous serez assommé à coup de marteau dans les enfers, si vous êtes si fou que de négliger votre salut pour avoir trop de soin des affaires temporelles de vos proches; le Saint-Esprit le dit par la bouche du Sage : *Parata sunt derisoribus judicia : et mallei percutientes stultorum corporibus* (Prov. 19, 29).

Conclusion. — Permettez-moi donc que je dise à plusieurs de vous une parole un peu amère, mais toutefois salutaire; elle a bien été dite à des personnes plus signalées : saint Bernard l'a dite au

pape Eugène, Jéthro l'a dite à son beau-fils Moïse, ce grand homme d'état, conducteur du peuple de Dieu, par zèle du bien public, était accablé d'affaires; mais il prit de bonne part ce mot d'avis de son beau-père qui n'était qu'un idolâtre : *Stulto labore consumeris, non bonam rem facis, ultra vires tuas est hoc negotium, solus illud sustinere non poteris* (Exod. 18, 17). Je vous dis le même *consumeris;* vous vous consumez vainement, vous perdez votre âme, vous fatiguez votre corps, vous gênez votre esprit, vous ruinez votre santé, vous usez votre temps, vous abrégez vos jours, vous avancez votre mort, vous négligez votre salut.

Labore. En tout ce que vous faites, négligeant le service de Dieu, il n'y a point de vrai repos, point de solide contentement, point d'utilité; il y a beaucoup de peine et peu de profit, beaucoup de travail et peu de moisson, beaucoup de chasse et peu de prise.

Stulto. C'est être interdit de jugement, dépourvu de sens commun, d'oublier le principal pour l'accessoire; le nécessaire pour l'utile; le plus important pour ce qui est le plus léger; ce qui est d'obligation pour ce qui est de surérogation.

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Stulto. L'un de ces matins on vous dira : *Stulte, hâc nocte repetent animam tuam;* on vous demandera compte, non de votre trafic, si vous avez fait bonne vente; non de vos procès, si vous les avez gagnés; non de vos héritages, si vous les avez bien cultivés; non de vos enfants et neveux, si vous les avez richement logés; mais de votre âme, si vous l'avez ornée de vertu, pourvue de bonnes œuvres, embellie de la grâce de Dieu, enrichie de saintes actions.

Voulez-vous bien faire, voulez-vous quitter cette folie et devenir sage, suivez le conseil que Jéthro donna à Moïse; Moïse le suivit et s'en trouva bien : *Ultra vires tuas est hoc negotium, solus illud sustinere non poteris;* partagez avec les autres le travail à quoi vous ne pouvez satisfaire tout seul, sans intérêt de votre salut; faites comme Cyrus, roi de Perse : voyant qu'un de ses meilleurs chevaux s'était noyé au fleuve Gnide, il en divisa les eaux en tant de ruisseaux, qu'on le passait ensuite à gué.

Vos grandes occupations, c'est un fleuve, comme nous avons dit, un fleuve Sylaris, qui endurcit votre cœur; un fleuve Gnide, qui noie et suffoque votre esprit; partagez-les tant soit peu, partagez-les avec le temps, n'embrassez pas tout en un même jour, gardez quelque chose pour l'avenir, et employez du temps présent pour le salut de votre âme. La pluie qui vient tout en un coup à grosses ondées, ne fait qu'un peu mouiller la terre et produit beaucoup de boue, celle qui tombe goutte à goutte abreuve et fertilise les champs. Partagez-les avec votre femme, vos enfants, vos parents; ne vous appropriez pas toutes vos affaires privativement à tout autre; c'est présomption de croire que personne ne les puisse faire aussi bien que vous; c'est jugement téméraire et défiance vicieuse, de penser que personne ne les veuille faire aussi fidèlement que vous; faites comme le bon Dieu, qui, travaillant sans lassitude, sans être empressé, sans avoir besoin de secours, par

un excès et affluence de bonté, associe ses créatures à la conduite du monde, au gouvernement de l'univers, à la génération des animaux, même à la conversion des âmes et production de la sainte grâce; partagez-les avec Dieu, associez-les au gouvernement de votre famille : *Jacta in Dominum curam tuam;* ayez, au moins une fois en votre vie, un peu de confiance en sa providence paternelle : *Projice te in eum, non se subtrahet ut cadas;* jetez au moins une partie de vos soins entre les bras de sa miséricorde; pensez à lui, il pensera à vous; ayez soin de son honneur, il aura soin de votre profit; gardez ses commandements, il gardera vos héritages; faites ses affaires, il fera les vôtres, et il les fera avec meilleure conduite que vous; il les fera avec moins de bruit, et plus de fruit; il les fera sans empressement, et plus utilement; il les fera réussir au profit temporel de votre maison, et au salut éternel de votre âme. *Amen.*

SERMON XXV.

DE LA CORRECTION FRATERNELLE.

Pour le Mardi de la troisième semaine de Carême.

Si peccaverit in te frater tuus, corripe illum inter te, et ipsum solum.
Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier, entre vous et lui. (MATTH. 18, 15.)

ENTRE les commandements anciens que Dieu donnait au peuple d'Israël par l'entremise de Moïse, et qui étaient des figures, des ombres et des instructions de ce qui se passe en la loi de grâce, celui-ci est un dés plus mystérieux : *Quidquid offeres sacrificii, sale condies :* Vous aurez grand soin d'assaisonner avec du sel toutes les victimes que vous m'offrirez. Un des plus agréables sacrifices que la Majesté divine puisse recevoir de nous, c'est la conversion d'un pécheur, faites mourir en lui le péché et offrir son âme au service de Dieu. Mais il faut qu'il y ait du sel en ce sacrifice; la prudence y est très-nécessaire, sans laquelle, au lieu de réconcilier à Dieu le prochain, nous romprons la paix que nous avions avec lui : *Habete salem vobis, et pacem habete inter vos*, dit notre Sauveur en saint Marc (9, 49). Et en l'Evangile de ce jour, nous commandant de lui offrir le sacrifice de la correction fraternelle, il veut que ce soit avec un peu de sel, avec prudence et discrétion : *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu*, dit saint Jacques. J'en ai besoin pour la correction de ma vie et de mes auditeurs, et je la demande à votre Fils, par votre entremise, ô sainte et bienheureuse Vierge! et j'espère l'obtenir, puisque vous êtes tous les jours surnommée *Sedes Sapientiæ*, le Trône de la Sagesse. Vous êtes le trésor et le magasin d'où votre Fils la distribue à ceux qui recourent à vous, comme nous faisons dévotement, nous prosternant et vous disant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Solus Christus inter homines erat impeccabilis.

I Punctum. — Quis teneatur ad correctionem fraternam? 1° Prælati : (a) Scripturâ, veteri et novâ, (b) Comparatione, (c) Historiâ ; 2° Omnes Christiani : quod probatur : (a) Scripturâ, (b) Patribus, (c) Rationibus, (d) Instructionibus.

II. Punctum. — Quomodo facienda? 1° Prudenter, nempe secretè. Nec nimis frequenter, 2° Mansuetè, 3° Efficaciter.

III. Punctum. — Quomodo recipienda correctio? Humiliter, et patienter : quod probatur argumentis conglobatis.

Exorde. — *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui est celui d'entre vous qui me puisse reprendre d'aucun péché?

Il n'appartient qu'à notre Sauveur de faire ce défi. Etre impeccable de tout point, c'est une perfection qui ne convient qu'à l'Homme-Dieu, privativement à tout autre. Il en a toujours été orné par complexion naturelle, par grâce sanctifiante, par vision béatifique, par union hypostatique.

Un bon arbre ne peut porter du mauvais fruit, dit l'Evangile; le fruit se ressent toujours de la bonté de l'arbre qui le produit; la fleur, de la douceur de sa tige; le ruisseau, de la pureté de sa source; l'enfant des inclinations de sa mère : *Fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant aquilæ columbam.*

L'Homme-Dieu a été engendré du sang précieux et immaculé de la plus pure, de la plus chaste, de la plus sage, de la plus douce, de la plus généreuse, de la plus pieuse, de la plus vertueuse, de la plus sainte, de la plus parfaite Vierge qui ait jamais été et qui puisse être. Il ne pouvait manquer d'être très-vertueux par complexion naturelle.

Les habitudes des vertus ne servent pas seulement à orner et à embellir notre âme, mais encore pour réformer nos passions, les ranger à leur devoir, les contenir en l'obéissance qu'elles doivent à la raison : *Quid sunt aliud virtutes quàm quædam passionum ordinationes*, dit saint Bernard. Elles servent donc pour nous ôter l'inclination au péché, qui procède du dérèglement de nos passions.

L'âme sainte de notre Sauveur avait les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit en souverain degré; elle les avait en perfection et en éminence; elle les avait inamissiblement et sans danger de les perdre. Le prophète Isaïe disait de lui : *Requiscet super eum spiritus Domini.*

Quelque perfection que nous ayons acquise, quelque grand saint que nous soyons, tant que nous sommes en cette vie, à proprement parler, le Saint-Esprit ne repose pas en nous, ses dons sont toujours en danger d'être chassés de notre cœur, parce que nous avons l'amorce du péché, la concupiscence qui leur fait la guerre; mais ils étaient en paix au cœur adorable de notre Sauveur qui, n'ayant point été conçu en péché originel, n'avait point cette rébellion de la chair et de la partie inférieure de l'âme, contre l'esprit et la partie supérieure.

Il était impeccable par plénitude de grâce. Si d'autant qu'une âme a plus de grâce sanctifiante, elle est plus éloignée du péché, l'Homme-Dieu en devait être infiniment éloigné, puisqu'il avait la grâce au plus haut degré qu'on la peut avoir; il en avait le comble

et l'abondance ; il en était le trésor, l'abîme, l'océan, la source inépuisable : *De plenitudine ejus omnes accepimus.*

De plus, il n'était pas seulement voyageur, mais compréhenseur tout ensemble. Son âme sainte, dès le premier instant de sa conception, voyait Dieu face à face, aussi à découvert, aussi clairement, aussi parfaitement et beaucoup plus que les saints le voient dans le ciel.

Les bienheureux, par la lumière de gloire, voient en Dieu tant de bonté, tant de beauté, tant de perfections, qu'ils ne peuvent s'abstenir, ni cesser tant soit peu de l'aimer; ils sont attachés si étroitement à un objet si aimable, qu'il leur est impossible de s'en séparer; et puis, quand tout cela ne serait pas, la sainte humanité était entièrement impeccable par union hypostatique.

J'ai grande aversion du sentiment de quelques docteurs qui, mesurant nos mystères à leur faible conception, ont osé dire que l'âme sainte de notre Sauveur, n'eût pas été impeccable, si elle n'eût été bienheureuse par la lumière de la gloire. Opinion qui doit être rejetée bien loin par ceux qui ont une vraie connaissance du mystère de l'incarnation! Car, si d'autant qu'un homme a plus de grâce accidentelle, il est plus éloigné du péché; la sainte humanité de Jésus, qui est sanctifiée par une grâce substantielle, personnelle, infinie et incréée, ne doit-elle pas être infiniment éloignée du péché? Elle n'en serait pas ainsi éloignée, si elle avait le maudit et funeste pouvoir de le commettre.

Saint Augustin dit un beau mot sur ce sujet : *Hunc hominem, qui erat in Christo, Deus non regebat sed gerebat.*

Quand un père conduit par la main son petit enfant, il ne tombe pas aisément; mais il peut néanmoins tomber sans la faute du père, heurtant contre une pierre, ou s'échappant de la main de celui qui le conduit, mais quand le père porte en ses bras son petit, cet enfant ne peut tomber sans la faute du père.

La providence de Dieu conduit comme par la main les âmes choisies : *Justum dedexit Dominus per vias rectas ;* elles peuvent bien tomber en quelque péché mortel ou véniel, sans que Dieu contribue ou coopère à leur chute : *Septies in die cadit justus ;* mais la sainte humanité n'était pas seulement gouvernée, elle était portée, soutenue et entée en la subsistance du Verbe; elle ne pouvait donc tomber, ni heurter tant soit peu, sans la faute du Verbe divin qui, étant essentiellement impeccable, rendait sa sainte humanité exempte de tout péché et incapable d'en commettre.

Disons donc avec l'Eglise : *Tu solus Sanctus!* Mon Sauveur Jésus, vous seul êtes saint, vous seul êtes innocent et impeccable par essence!

C'est le propre de la pure créature, de la créature qui n'est pas Dieu, de pouvoir commettre le péché, si elle n'est confirmée en grâce.

Disons avec le bien-aimé disciple : Si nous pensons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons, et la vérité n'est pas en nous.

L'Eglise, qui est gouvernée par le Saint-Esprit, met en la bouche de tous les prêtres, pour saints et parfaits qu'ils soient, ces

paroles à la messe : *Mon Dieu, je vous offre cette hostie pour mes offenses et négligences innombrables.*

C'est pourquoi le Fils de Dieu, voyant que les hommes sont si sujets à pécher, et craignant qu'ils ne fussent trop timides à se reprendre l'un l'autre, ou trop impatients à être repris l'un de l'autre, a donné en l'Evangile de ce jour un commandement exprès de reprendre ceux qui manquent, et un commandement à ceux qui tombent en faute, de prendre en bonne part la correction; sur quoi j'ai trois points à vous traiter. Premièrement, j'ai à vous montrer qui est-ce qui est obligé de faire la correction ; en second lieu, comment il la faut faire ; en troisième lieu, comment il la faut recevoir.

Premier point. — 1° (a) Saint Thomas (2. 2. q. 33) traitant à fond de cette vertu, conclut que deux sortes de personnes y sont obligées. En premier lieu, les prélats, les supérieurs, les pères de famille, et tous ceux qui ont charge d'âmes. Ceci est si évident, non-seulement par la lumière de la foi, mais par la raison naturelle, que même les poètes payens l'ont reconnu à travers les ténèbres du paganisme : car nous voyons dans Homère, au commencement de *l'Iliade* (chant 2), que parce qu'ils croyaient que Jupiter était le monarque de leurs dieux, ils disaient qu'il veillait toute la nuit, pendant que les autres dormaient.

Αλλοι μεν ῥα θεοί τε καί ἀνὲρες ἱππσκορυσται
Εὗδον παννύχιοι. Δὶα δ'οὓκ ἔχε νήδυρος ὕπνος.

Et un peu plus bas, Mercure parlant au roi Agamemnon, le reprend de ce qu'il dormait toute la nuit :

Οὐ χρῃ παννύχιον ἔυδειν βουληφόρον ἀνδρα.

pour apprendre aux supérieurs qu'ils ne doivent point s'endormir en leur devoir, qu'ils doivent toujours faire la sentinelle, avoir l'œil ouvert pour le bien de leurs sujets, et faire comme le lion, roi des animaux, qui ne dort jamais, ou, s'il dort quelquefois, c'est toujours à paupières ouvertes.

Le Créateur se plaint, avec raison, par son prophète Ezéchiel (34, 4), de ceux qui manquent à leur devoir : *Væ pastoribus Israël, quod infirmum fuit non consolidastis; quod ægrotum non sanastis; quod abjectum non reduxistis, et quod perierat non quæsivistis :* Malheur aux pasteurs de mon peuple, vous avez négligé vos brebis, vous n'avez pas fortifié celles qui étaient infirmes, ni guéri celles qui étaient malades, ni ramené celles qui étaient égarées, ni cherché celles qui étaient perdues.

Cette parole s'adresse à vous, père de famille. Ce serviteur qui continue en ses blasphêmes, qui ne gagne vos bonnes grâces que par ses médisances et ses faux rapports; qui ne prie Dieu ni soir, ni matin, c'est une brebis galeuse; si vous n'avez soin de la guérir, Dieu vous en demandera compte.

Cette plainte s'adresse à vous, mère de famille. Votre fille, qui parle si souvent et si longtemps avec un homme seule à seul à l'écart, et sans témoins, c'est une brebis qui s'égare ; si vous ne la ramenez, elle se perdra et vous en serez responsable.

Quand le Fils de Dieu, au jardin des Oliviers, trouva que ses Apôtres dormaient au lieu de prier Dieu, il en reprit particulièrement saint Pierre : *Simon, vous dormez!*

Il semble qu'il avait plus de sujet de reprendre saint Jean qui devait être plus éveillé, parce qu'il avait fait son premier sommeil en la Cène sur la poitrine sacrée de Jésus. Il reprend néanmoins saint Pierre, parce qu'il devait être le supérieur des autres; il en avait reçu les promesses : *Super hanc Petram ædificabo ecclesiam meam;* et il devait s'accoutumer à être vigilant.

Après que les Israélites eurent adoré le veau d'or, Moïse descendant de la montagne, et voyant le péché d'idolâtrie que ce peuple ingrat avait commis, il s'en prit principalement à son frère Aaron, parce qu'il était le conducteur qui s'y devait opposer.

Si votre enfant adore l'idole de la chair, parce que vous le laissez battre le pavé jusqu'à onze ou douze heures du soir; si votre fille adore l'idole de la vanité, parce que vous lui laissez porter trop de luxe; si votre servante est une médisante, parce que vous écoutez ses rapports et ses flatteries, quand ce grand Dieu descendra de la montagne du ciel, non pour apporter les tables de la loi, mais pour châtier les transgresseurs de la loi, il se prendra à vous de toutes les fautes commises par vos domestiques.

(B) Quand votre horloge se dérègle, et qu'elle sonne quatorze pour douze, on ne s'en prend pas aux roues, ni aux contre-poids, mais à celui qui les gouverne. Une communauté est comme une horloge, il y a tant de poids, contre-poids, roues, cordes, ressorts, tant de diverses humeurs, inclinations, affections, jugements, qu'à la vérité, il est bien malaisé de conduire tout cela; mais tant il y a, que vous en avez la charge, et si quelqu'un se dérègle, on vous en demandera compte.

Ce n'est pas sans juste raison que Jésus nous donne ce commandement de la correction fraternelle, immédiatement après avoir fait une belle et riche prédication sur le péché de scandale. C'est pour apprendre, qu'entre tous les vices qu'on est obligé de corriger, ce sont principalement les péchés de scandale qui sont pierres d'achoppement, pestes spirituelles et occasions de péchés au public.

Et comme les supérieurs des communautés sont obligés de prévoir qu'il n'entre personne en la ville qui soit infecté de contagion, et s'il y en a quelqu'un, ils doivent avoir soin de le faire séparer; ainsi ils sont obligés de prendre garde qu'il n'y ait point de personne, ni de maison en la ville, qui porte la peste spirituelle et donne scandale au public.

Vous faites bien, messieurs les magistrats, je vous en estime et honore beaucoup; et, si vous faisiez autrement, vous en seriez coupables devant Dieu; vous faites bien de prendre garde qu'il n'y ait point de peste spirituelle en la ville, point d'amorce de lubricité, point de lieux de luxure ni d'occasion de débauche à la folle jeunesse; vous faites bien de chasser de la ville ces impudentes, ces charlatans qui perdent les âmes, sous prétexte de traiter les corps, qui, en se brûlant les mains, et les guérissant avec leurs drogues, brûlent les cœurs des assistants du feu infernal de concu-

piscence, et ne les guérissent pas ; ces jeunes débauchés qui battent le pavé la nuit et chantent des chansons déshonnêtes; ces maisons où l'on tient le brelan jour et nuit, ce sont des lieux et des personnes contagieuses.

(C) En la vie de saint Adelbert[1], évêque de Prague et martyr, il est dit que son prédécesseur étant sur le point de mourir, dit en présence de plusieurs personnes, avec une extrême frayeur et de grands soupirs : Hélas ! malheureux que je suis ! quelle différence y a-t-il entre ce que j'ai été, ce que je suis, et ce que je voudrais être ? j'ai perdu tout mon temps, et n'ai fait aucun fruit de pénitence que je puisse offrir à Dieu ! me voilà perdu ! je pourrais espérer en quelque sorte de la miséricorde de Dieu le pardon de mes péchés, si ceux de mon peuple n'en comblaient point la mesure. Il s'est laissé emporter à ses passions et à ses plaisirs, et au lieu de le retenir et m'opposer de tout mon pouvoir à ses désordres, j'ai été si malheureux que de me taire ; c'est là le sujet de ma plus grande douleur, et qui le fera éternellement : car je me vois sur le point d'être entraîné dans les enfers et précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il rendit l'esprit.

2° (A) Ce ne sont pas seulement les supérieurs qui sont obligés à ce précepte, mais encore tous les autres : *Unicuique Deus mandavit de proximo suo* (Eccl. 17, 12).

(B) *Nemo vitia palpet, peccata dissimulet nemo; est enim consentire, silere cum arguere possis; et scimus quod eadem pœna facientes maneat, et consentientes,* dit saint Bernard (Serm. *in Natal. Joan. Baptist.*)

Si occurreris bovi inimici tui, aut asino erranti, reduc ad eum : si videris asinum odientis te jacere sub onere, non pertransibis, sed sublevabis cum eo (Exod. 23, 4) : Si vous rencontrez le bœuf ou l'âne de votre ennemi qui soit égaré, ramenez-le-lui ; s'il est tombé sous la charge, aidez-le à le relever ; et si vous voyez la brebis du plus grand ami que vous ayez, qui soit égarée, ou accablée sous le poids de quelque énorme péché, ne devez-vous pas la ramener à son maître : *Cadit asina, et est qui sublevet; perit anima, et non est qui reputet,* dit saint Bernard (*ad Eugenium*). Si un âne tombe, il se trouve beaucoup de gens qui l'aident à se relever; si une âme se perd, personne ne s'en soucie, personne n'y pense tant soit peu.

Quel manquement de charité, dit saint Chrysostome[2], deux chré-

[1] D'Andilly. *Vie des illustres Saints,* p. 519, ex Surii, 2e édit.

[2] Saint Jean Chrysostome, docteur de l'Eglise, et le plus éloquent de tous les saints Pères, naquit à Antioche vers 347, d'une famille noble. Il étudia la rhétorique sous Libanius, et la philosophie sous Andragathe. Ses talents et la beauté de son génie pouvaient l'élever aux premières dignités de l'empire; mais il renonça à toutes les charges, pour penser uniquement à son salut. C'est ce qui lui fit souhaiter avec ardeur de se retirer dans la solitude; mais il en fut détourné par les larmes et les prières de sa mère. Cette condescendance ne l'empêcha point de mener une vie solitaire dans sa maison, employant tout son temps à la prière, au jeûne, à la méditation de l'Ecriture sainte et aux autres exercices de piété. Six ou sept ans après, il se re-

tiens se combattent et vous y accourez, non pour les séparer, mais pour les contempler, pour y prendre plaisir, pour vous divertir en leur querelle; sont-ce deux tigres, ou deux léopards, ou deux serpents qui se font la guerre, que vous vous baignez en leur dissension? ne sont-ce pas vos frères chrétiens, enfants de la même Eglise, membre d'un même corps, brebis de Jésus?

Jésus voyant que nous étions en guerre avec son Père, s'est mis entre deux, il s'est fait médiateur, il nous a réconciliés, et y a laissé la vie; ne devez-vous pas, en l'honneur et récompense de cela, pacifier ses enfants quand ils sont en division?

Vous avez une métairie et un métayer, dit le même saint, et vous ne pensez qu'à la métairie, à y faire de beaux jardins, à y

tira sur les montagnes voisines d'Antioche, et se mit sous la discipline d'un saint solitaire, nommé Carterius, avec lequel il demeura quatre ans. De là il alla habiter seul pendant deux ans dans une caverne, presque sans dormir, et sans se coucher ni jour ni nuit, occupé de l'étude et de la méditation de l'Ecriture sainte, dont il apprit par cœur une grande partie. De si grandes austérités l'obligèrent de retourner à Antioche, et altérèrent sa santé le reste de sa vie. Mélèce, qui connaissait son mérite, l'ordonna diacre; Flavien, successeur de Mélèce, l'éleva au sacerdoce cinq ans après, en 385, et lui confia l'emploi de prédicateur, qui jusque-là avait été réservé aux seuls évêques. Le saint docteur s'en acquitta avec tant d'éloquence et de fruit, qu'il fut surnommé *Chrysostome,* c'est-à-dire *bouche d'or.* Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort le 26 février 397, saint Chrysostome, dont le nom était devenu célèbre dans tout l'empire, fut élu à sa place d'un consentement unanime du clergé et du peuple. L'empereur Arcade confirma cette élection, et le fit sortir secrètement d'Antioche, où le peuple voulait le retenir. Ayant soulevé la cour par suite de son zèle à vouloir réformer les abus, il fut envoyé en exil sur les plaintes de l'impératrice Eudoxie, mais rappelé bientôt après par l'empereur, il continua en paix les fonctions de son ministère pendant huit mois, plus aimé du peuple que jamais; mais un incident renouvela contre lui la persécution, et replongea son Eglise dans de nouveaux malheurs. On dressa une statue d'argent de l'impératrice dans une place voisine de la grande église, appelée *Sainte-Sophie.* Les danses et les spectacles de farceurs qui se firent à la dédicace de cette statue ayant excité de grands bruits, et troublé le service divin, saint Chrysostome ne put souffrir ces insolences, et parla en chaire avec sa liberté ordinaire contre ces excès. Eudoxie outrée de dépit, fit exiler une seconde fois le saint docteur. Il fut relégué à Cucuse, ville d'Arménie. On le transféra ensuite à Arabisse, et comme de ce lieu on le menait à Pythyonte, on lui fit essuyer tant d'incommodités et de fatigues, dans le dessein de le faire mourir en chemin, qu'on y réussit : car étant arrivé à Comane, il se trouva extrêmement mal. Il passa la nuit dans les bâtiments de l'église du martyr saint Basilique, qui lui apparut en songe, et lui dit : *Courage, mon frère Jean, demain nous serons tous ensemble.* Le lendemain on le fit partir malgré lui; on le trouva si mal à une lieue et demie de là, qu'on fut obligé de le ramener à Comane, dans l'église de saint Basilique. Saint Chrysostome y étant arrivé, prit un habit blanc, distribua aux assistants le peu qui lui restait, et ayant reçu l'eucharistie, il s'écria : *Dieu soit loué de tout;* puis ayant fait le signe de la croix, il rendit l'esprit, en disant : *Amen,* le 14 septembre 407, à 60 ans. Le pape et les Occidentaux furent si touchés de sa mort, qu'ils ne voulurent point avoir de communion avec les évêques d'Orient, qu'ils n'eussent remis le nom de saint Chrysostome dans les Diptyques.

planter de bonnes plantes, à y dresser des chambres commodes; et à mettre la semence de quelque vertu en l'âme de votre métayer, lui enseigner les mystères de la foi, lui apprendre à se confesser et à communier; vous n'y pensez non plus que si c'était un Arabe.

Si une épine croît en l'allée de votre jardin, vous ne la pouvez souffrir : si une mauvaise habitude croît en l'âme de votre métayer, qui est le jardin de Jésus, vous ne vous en souciez pas.

(c) *Si peccaverit in te frater tuus.* Pourquoi dit-il, *contre toi?* Ne devons-nous corriger le prochain que quand il pèche contre nous? quand il pèche contre Dieu, sommes-nous exempts de cette obligation? Il dit : *Si peccaverit in te*, parce qu'il croit que nous l'aimerons tant, que ses intérêts seront les nôtres. Pesez, de grâce cette raison, et elle vous convaincra, pourvu qu'il y ait une seule goutte de bon sang en vos veines.

Dieu a tant d'affection pour nous, nous lui sommes si chers et si précieux, qu'il s'intéresse à tout ce qui nous touche; on ne nous saurait offenser tant soit peu, non-seulement en notre personne, mais en nos héritages, bétail, tout ce qui nous concerne, sans qu'il s'en ressente : quiconque nous attaque, l'offense; et qui l'offense, ne nous offensera-t-il pas? Il est si sensible à nos pertes; serons-nous insensibles aux siennes? nos intérêts sont les siens; les siens ne seront-ils point les nôtres? Il venge les moindres injures qu'on nous fait; ne nous remuerons-nous point pour tant d'injures qu'on lui fait?

Il faut néanmoins remarquer que ce précepte de la correction, ne nous oblige pas en trois rencontres : car il est affirmatif et négatif, qui n'oblige pas toujours et pour toujours : *Semper, et pro semper.*

(D) Quand vous ne savez pas assurément que la faute a été faite, quand vous en doutez seulement, et que vous n'en avez que quelque soupçon, alors vous n'êtes pas obligé de reprendre, mais plutôt d'excuser le prochain en vous-même, et croire qu'il n'a pas fait la faute, si ce n'est que vous soyez supérieur : car alors vous êtes obligé de vous informer pour vous éclairer.

Quand il y a quelque autre qui la peut faire plus efficacement, avec meilleur succès; comme quand un pauvre est en extrême ou grande nécessité, et qu'un plus riche que vous le retire de cette misère, vous êtes dégagé de cette charge.

Quand vous croyez que de votre répréhension il arrivera quelque inconvénient, ou qu'elle ne profitera pas; que celui qui sera blâmé est endurci, s'en moquera, et la prendra de mauvaise part : *Noli arguere derisorem* (Prov. 9, 8).

Deuxième point. — Et quand on la fait, il faut que ce soit avec un grain de sel, avec prudence et discrétion. Cette prudence requiert que la correction se fasse en lieu, en temps, en manière convenable, c'est-à-dire secrètement, doucement, efficacement : *Inter te et ipsum solum.*

1° Il y en a qui manquent grandement en ceci; et pour un péché médiocre qu'il veulent corriger, ils en commettent plusieurs grands; ils ne veulent médire de personne, à ce qu'ils disent, mais

cependant ils vont dire à tout le monde la faute de leur prochain, de leur mari, de leur servante, de leur domestique, sous prétexte de se conseiller, demander avis et apprendre comme ils se doivent comporter, et c'est en apparence par zèle de bonne volonté; mais en effet ce n'est que babil, démangeaison de langue et mauvaise inclination que nous avons, de nous plaindre, et éventer tout ce que nous savons : *Plenus sum rimarum, hac et illac perfluo.*

Ne ferait-il pas beau voir un chirurgien qui ne voudrait pas guérir son malade, et panser une plaie honteuse, sinon en public et à la vue de tout le monde? Cela est bon pour les empiriques et les charlatans, qui ne savent pas leur métier, et veulent montrer qu'ils sont habiles gens; ils ne font leur opération qu'en pleine rue et sur un théâtre. Votre mari, ou votre servante n'ont peut-être fait qu'un péché véniel ou de fragilité, et vous en commettez dix ou douze mortels en le publiant aux voisins.

Il faut aussi prendre un temps convenable pour faire la correction. Un homme sage ne vous conseillera jamais d'importuner et d'étourdir vos enfants ou vos domestiques, de remontrances et corrections. La correction est une médecine, ceux qui prennent si souvent médecine, elle ne leur profite pas, l'estomac s'y accoutume : *Ab assuetis non fit passio.* A plus forte raison un homme sage ne vous conseillera pas, si vous êtes femme ou fille, d'aller recevoir si souvent de votre confesseur des corrections ou directions.

Voici le conseil que j'ai à vous donner là-dessus; si vous le suivez, vous vous en trouverez bien; si vous le méprisez, et qu'il en arrive des inconvénients, je n'aurai pas le reproche au jugement de Dieu, de vous avoir célé ce qu'il m'inspirait de vous dire. Je me suis donné au Fils de Dieu, pour recevoir de lui ce qu'il lui plairait vous communiquer, par mon entremise, en cette prédication et aux autres.

Ayez un confesseur ordinaire, auquel vous vous communiquiez avec confiance; les confessions ordinaires que vous ferez à lui, ou à quelque autre, une fois la semaine, faites-les le plus succinctement que vous pourrez. De deux en deux mois, prenez-le dans le confessionnal, un jour qu'il aura peu de personnes, rendez-lui compte de votre progrès, avancement ou déchet en la perfection : Mon Père, en ces deux ou trois mois, je ne me suis point corrigée de ma paresse à me lever; de ma vanité à me mirer trop souvent; de la perte de temps en visites, ou jeux de cartes, etc. Avisons, s'il vous plaît, sérieusement, ce que je pourrais faire pour m'en corriger.

Je dis dans le confessionnal : car assurément, ces conversations trop longues, secrètes, familières, sont dommageables et dangereuses.

Je vous pourrais remontrer là-dessus, premièrement, que cela scandalise le monde, et fait que les mondains parlent mal de la dévotion.

Secondement, que toute conversation superflue entre personnes de divers sexes, amollit l'esprit, refroidit la ferveur de l'amour de Dieu et nous éloigne de Dieu.

En troisième lieu, que si en vos inquiétudes, doutes, perplexités, aridités, vous avez recours à Jésus, et les lui racontez amoureusement, lui demandant avis, secours, lumière et si vous demeurez autant de temps à ses pieds, à votre prie-Dieu, que vous en employez auprès de votre confesseur, il vous conseillera, enseignera, consolera beaucoup mieux : *Ipsa unctio docet vos.* Le Saint-Esprit et ses dons de conseil et de sapience sont en vous; si vous avez sa grâce, consultez-le.

En quatrième lieu, si vous examinez de près, vous trouverez que, pour deux paroles bonnes et nécessaires, on en dit quatre inutiles des affaires du monde, ou si vous parlez de choses spirituelles pour rendre compte de votre méditation; quand vous êtes en l'oraison, au lieu de répandre votre cœur devant Dieu, d'appliquer votre affection à l'aimer, vous ne pensez qu'à ce que vous devez dire à votre directeur.

En cinquième lieu, qu'il peut y avoir en cela beaucoup de secrètes sensualités, vanités, imperfections; et qu'une marque de cela ce sont les pensées qui vous en occupent l'esprit; les inclinations que vous avez à voir ou être vue, les petites jalousies : il parle plus longtemps, plus souvent à une telle qu'à moi.

En sixième lieu, qu'il en peut arriver d'autres inconvénients que je n'ose dire. Ceux qui les voudront savoir ou faire savoir à leurs filles, qu'ils leur fassent lire la vie de sainte Irénée, le vingt d'octobre.

En septième lieu, que saint Martin, ce grand prélat et grand faiseur de miracles, voulant aller voir une fille dévote qui vivait en odeur de sainteté et en solitude, elle le pria de s'en dispenser et de se tenir chez soi; et il prit cela de bonne part, l'en aima et loua extrêmement. Ou votre confesseur est sage et vertueux, ou non; s'il ne l'est pas, il ne peut pas vous bien conduire; s'il est sage, il prendra de bonne part comme saint Martin, que vous le priiez de ne pas venir en votre maison, et encore plus, de ne point vous faire aller en la sienne.

Je vous veux seulement alléguer ce qui fait à mon propos, que quand vous parlez si souvent à votre père spirituel hors du confessionnal, les corrections et les enseignements n'ont pas tant de force ni d'impression sur vous; la familiarité engendre le mépris; l'assiduité vous rend ses instructions fades et indifférentes; vous ne traitez plus avec lui comme avec un lieutenant de Dieu, votre supérieur et père spirituel, mais comme avec votre égal, ami et familier.

2° La manière aussi dont on fait la correction sert beaucoup à la rendre utile et salutaire, quand vous la faites doucement, non pas en colère; avec compassion, non avec passion : car s'il y a tant soit peu de passion en votre action, elle perdra toute sa vigueur; au lieu de convertir votre prochain vous l'aigrirez; il attribuera à votre colère tous les avis que vous lui donnerez, pour bons et salutaires qu'ils soient.

La répréhension est une viande si odieuse et si désagréable à la plupart du monde, que si elle n'est apprêtée à la sauce douce, peu de gens en veulent goûter.

Jésus dit : Si votre frère a péché, corrigez-le; mais considérez qu'il est votre frère : *Frater ferè alter;* vous êtes de même nature, capable des mêmes imperfections, et peut-être de plus grandes; reprenez-le comme vous voulez être repris.

Faites comme le prophète Isaïe. Pour guérir le roi Ezéchias, il appliqua sur son ulcère un cataplasme de figues, et le remit en parfaite santé. Si vos avertissements étaient doux comme des figues, vous feriez plus de profit, que par vos aigreurs et vos emportements. Vous prendrez plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec une barrique de vinaigre, disait un saint prélat de notre temps.

Et le cardinal Pierre Damien allègue, à ce propos, l'apologue des anciens : ils disaient que le soleil et la bise étaient en dispute, lequel des deux avait plus de force? la décision du différend en fut remise à l'expérience. Il fut dit que celui des deux serait estimé le plus fort, qui pourrait ôter le manteau à un voyageur. La bise commence à souffler, et plus elle souffle, et plus le voyageur serre son manteau et s'enveloppe dedans. Le vent s'étant retiré, le soleil fait paraître ses doux rayons, et lui fait quitter non-seulement le manteau, mais la robe et le pourpoint. C'est pour dire qu'en remontrant doucement le prochain, lui faisant voir la vérité par les rayons d'un charitable avertissement, vous gagnerez plus sur lui, et lui ferez plutôt quitter la vieille peau de ses mauvaises habitudes, que par l'impétuosité et la violence d'une réprimande rigoureuse.

Quand vous voulez laver un verre, si vous le maniez trop rudement, au lieu de le nettoyer, vous le rompez, et il vous blesse la main : *Lutea vasa portantes.*

Un sage apothicaire, qui ne cherche pas son profit, mais le bien du malade; aimera bien mieux le guérir par des remèdes doux et anodins, par quelque bain ou doux sommeil, que de le condamner à prendre du *castorium*, de la rhubarbe ou de la scammonée.

Saint Chrysostome nous donne un bon avis là-dessus : avant que de reprendre le prochain, il le faut louer, flatter de paroles, afin de vous insinuer en ses bonnes grâces; autrement vos paroles n'auront point de persuasion.

Les anciens placèrent la statue de Mercure, qui était le Dieu de l'éloquence, entre les statues des Grâces, ou Carites : pour nous apprendre que pour persuader à celui qui vous écoute, il faut être en ses bonnes grâces. Ainsi, dit saint Chrysostome, ni plus ni moins que le chirurgien, avant que de percer un apostume, frotte et adoucit la tumeur avec un peu d'huile, et cache la lancette dans un peu de coton; de même, quand vous voulez reprendre quelqu'un, accusez-vous le premier, dites que vous êtes sujet à beaucoup d'imperfections, priez votre ami de vous reprendre avec toute franchise quand il remarquera en vous quelque chose mal faite, ou mal dite, et puis, tout doucement et insensiblement, vous l'avertirez de sa faute : appliquez l'huile, mais n'oubliez pas la lancette, ne craignez pas de donner le coup.

3° C'est la troisième condition que doit avoir la correction, pour être faite avec prudence. Il la faut faire efficacement, c'est-à-dire

quand vous avez pouvoir et autorité sur quelqu'un. Ce n'est pas assez de le reprendre simplement, et puis lui laisser la bride sur le cou; mais l'ayant averti deux ou trois fois, s'il ne s'amende, il le faut châtier, lui arracher par force l'occasion du péché, le contraindre de se mettre à son devoir : *Compelle intrare.*

Quand le Fils de Dieu trouva les profanateurs du temple, il les reprit doucement pour la première fois, leur disant : *Auferte ista hinc, et nolite facere domum orationis, domum negotiationis.*

Mais quand il vit qu'ils n'en faisaient rien, il ne se contenta pas de cela, il renversa leur banque, il fit un fouet avec des cordes, et les chassa honteusement.

Ce n'est pas assez de dire le soir à votre fille, quand vous vous allez reposer : Jeanne, retirez-vous; mais il la faut faire retirer promptement et présentement, autrement si vous la laissez, elle dira bien : Je m'en vais incontinent; mais elle demeurera encore et tombera dans quelque occasion de se perdre. — A votre serviteur, ou servante : Je ne veux plus que tu jures, que tu me rapportes les vices d'autrui ; mais quand ils le font, leur donner un bon soufflet. — A votre sœur, quand vous la voyez en quelque pratique secrète et suspecte, qui la peut jeter dans quelque déshonneur, ce n'est pas assez de lui dire : Ne fréquente plus ce jeune homme; mais il le faut dire à votre mère. — Ce n'est pas assez de dire à votre pénitent : Il faut sortir de cette occasion; mais s'il n'en sort pas, lui refuser l'absolution : *Compelle intrare*, *compelle intrare.*

Troisième point. — Si celui qui est obligé à la correction, doit avoir beaucoup de prudence et de charité pour la faire, celui à qui on la fait doit avoir beaucoup de patience et d'humilité pour la recevoir : *Obsequium amicos*, *veritas odium parit.*

C'est une chose étrange qu'une si bonne mère engendre une si mauvaise fille! rien de plus beau que la vérité; mais quand elle nous fait voir nos défauts, elle nous déplaît et nous donne aversion de celui qui nous l'a dit.

Un ancien (Carneades[1], *apud Plutarch.*) disait que les enfants des rois n'apprennent rien mieux qu'à se bien tenir à cheval, parce qu'en l'école, le pédagogue les loue. En la lutte, leur antagoniste se laisse tomber sous eux; en tirant des armes, le maître d'escrime se laisse volontairement frapper; mais le cheval n'a acception de personne; il ne connaît qui est prince, ou roturier; il jette par terre quiconque ne le monte pas bien. Et moi, je dis que nous apprenons à faire peu de chose parfaitement, parce que peu de personnes

[1] Carneades, fameux philosophe grec, natif de Cyrène, et fondateur de la troisième académie, soutenait, comme Arcésilas, que tout est incertain. Il combattait ce principe commun, *que les choses qui sont égales à une troisième, sont égales entre elles.* Son application à l'étude était surprenante. Il s'attacha avec ardeur à réfuter les stoïciens et les ouvrages de Chrysippe. Les Athéniens ayant été condamnés à payer 500 talents, pour avoir pillé la ville d'Orope, Carneades fut envoyé en ambassade à Rome avec Diogène, stoïcien, et Critolaüs, péripatéticien. Il harangua avec tant d'éloquence, que Caton le Censeur fut d'avis qu'on les renvoyât au plus tôt, parce qu'ils éblouissaient tellement les esprits, qu'il était impossible de distinguer le vrai d'a-

osent nous reprendre; et peu de personnes osent reprendre, parce que peu de gens veulent être repris : *Qui non vult corripi, non vult corrigi.* Si vous êtes gentilhomme, vous prenez pour confesseur votre aumônier; si vous êtes prieur, ou curé, vous prenez votre vicaire; si vous êtes demoiselle, vous prenez un prêtre que vous gagnez par présents et que vous vous assujettissez tellement par ses messes, qu'il n'ose vous désobliger, ni vous reprendre.

Vous ne sauriez vous corriger si vous ne connaissez vos fautes, et vous ne les pouvez pas connaître parfaitement de vous-même : *Sensibili positum supra sensum non facit sensationem;* quand on vous met quelque chose sur les yeux, cette trop grande proximité vous empêche de la voir. Vos fautes sont si près de vous, elles sont en vous, elles sont dans vous, comment les pouvez-vous bien discerner?

Un juge qui est ami de la partie, est suspect de faux jugement, et il peut être récusé; vous êtes trop ami de vous-même, pour en être juge compétent : *Qui male agit, in tenebris est, et in tenebris ambulat, et nescit quò eat, quia tenebræ obcœcaverunt oculos ejus* (1. Joan. 2, 11).

Si les bons offices engendrent les amis : *Obsequium amicos, veritas odium parit?* pourquoi est-on votre ennemi, quand on vous dit la vérité? quel meilleur service vous pourrait-on rendre? regardez combien de répugnance vous avez à reprendre quelqu'un de vos amis; combien vous marchandez en vous-même avant que de le faire, pour combien vous voudriez vous en racheter; comme vous pensez s'il le prendra de bonne part? comment le lui dirai-je? comment ouvrirai-je le propos?

Puisque votre ami a surmonté toutes ces répugnances, pour vous rendre ce bon service de la répréhension, c'est signe qu'il vous aime sincèrement, et d'un amour de bienveillance : il ne saurait être bon ami et flatteur tout ensemble.

Si allant par la rue, vous étiez tout souillé ou noirci au visage sans vous en prendre garde, ne remercieriez-vous pas celui qui vous en avertirait? On vous avertit que vous souillez votre conscience par une telle action, et vous le prenez de mauvaise part; qui voulez-vous donc qui vous apprenne votre devoir? pensez-vous que Dieu vous veuille envoyer un ange du ciel?

Quelques religieux ayant dit que saint Jean Climaque était un grand discoureur; le saint recevant cela comme un avertissement charitable, demeura un an sans parler; mais ces mêmes religieux l'ayant prié de ne plus tenir fermée cette source de vie, le saint,

vec le faux. Carneades avait coutume de répéter souvent cette maxime digne du christianisme : *Si l'on savait qu'un ennemi ou une autre personne, à la mort de laquelle on aurait intérêt, viendra s'asseoir sur de l'herbe, sous laquelle il y aurait un aspic caché, il faudrait l'en avertir, quand même on ne pourrait être repris d'avoir gardé le silence en cette occasion.* Comme on vint lui annoncer qu'Antipater, son antagoniste, s'était empoisonné : *Donnez-moi donc aussi*, dit-il. *Hé quoi!* lui dit-on? *Du vin doux,* répondit-il. Ce qui prouve qu'il était bien éloigné de se détruire lui-même, comme quelques écrivains l'ont avancé. Il mourut vers 129 avant Jésus-Christ, à 90 ans, selon Cicéron.

qui ne savait ce que c'était de contredire, se laissa fléchir à leur prière, et retourna à sa première manière de vivre.

Et un je ne sais qui, un homme de néant, un homme tout pétri de malice, ne voudrait pas être repris de ses fautes, n'en voudrait pas être averti, même par ses supérieurs.

La seule raison pourquoi nous vieillissons dans nos imperfections c'est qu'il n'y a personne, ou fort peu de gens, qui aient assez d'humilité pour être repris.

Il n'y a personne, ou peu de gens, qui aient assez de charité pour reprendre; montrons que nous aimons Dieu, en aimant le prochain; montrons que nous aimons le prochain, en aimant son âme; que nous aimons l'âme de notre prochain, aimant sa perfection; que nous aimons sa perfection, reprenant charitablement et détruisant ses imperfections, afin que nous ayons quelque jour le bonheur de jouir tous ensemble de la vision de Dieu, qui est la charité, auquel soit honneur, gloire, louange et bénédiction à jamais. *Amen.*

SERMON XXVI.

LES CHRÉTIENS DOIVENT ÊTRE VERTUEUX TOUT AUTREMENT QUE LES JUIFS.

Pour le Mercredi de la troisième semaine de Carême.

Populus hic labiis me honorat cor autem eorum longè est à me.
Ce peuple m'honore du bout des lèvres; mais son cœur est loin de moi.
(MATTH. 15, 8.)

QUAND l'apôtre saint Paul (Rom. 10, 12) nous apprend que Dieu n'a point acception de personne, et que pour nous sanctifier, il n'a pas égard si nous sommes juifs, grecs, barbares, ou d'autre nation : *Non est distinctio Judæi et Græci,* il le faut entendre avec cette condition, pourvu que nous n'ayons point de part aux vices et aux mauvaises coutumes du pays où nous sommes nés; car, comme le même saint Paul écrivant aux Galates, leur dit que *s'ils reçoivent la circoncision, le Sauveur ne leur servira de rien,* ainsi je vous dis, Messieurs, que si vous avez les défauts et les imperfections des juifs, le Fils de Dieu ne vous servira pas. C'est cette vérité de très-grande importance, et très-peu connue dans le monde, que j'ai à vous faire voir aujourd'hui.

Vous étiez juive de nation, mais chrétienne de profession, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous n'avez aucunement trempé aux vices et aux défauts de la terre qui vous a portée; on peut dire de vous avec vérité : *Nulla venenatæ traxit contagia terræ.* Vous êtes comparée à l'aurore qui est la fin de la nuit et le commencement du jour; vous avez dissipé les ombres et les figures de la loi ancienne; vous les avez éclairées, donnant au monde le soleil de justice, que nous bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Judæi qui solo more Judaico videbant, non salvabuntur.

I. Punctum. — Prima differentia inter Judæos et veros Christianos est, quod illi externo cultu Deum colebant, isti præcipuè interno, quod probatur : 1° Scripturâ, 2° Ratione, 3° Instructionibus.

II. Punctum. — Secunda differentia : Judæi colebant Deum timore servili, Christiani amore filiali : quod illustratur, 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Instructionibus.

III. Punctum. — Tertia differentia : Judæi in bonis actionibus expectabant, et recipiebant bona temporalia, Christiani æterna : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus. 4° Responsione ad experientiam contrariam.

Conclusio. — Oratio devota.

Exorde. — *Sapientia ædificavit sibi domum.* Les interprètes de l'Ecriture qui ont fait des commentaires sur le livre des Proverbes, disent tous unanimement, que par cette maison que le Verbe divin, la Sagesse éternelle, a édifiée pour soi, ne s'entend autre chose que l'Eglise catholique, qui est appelée par saint Paul la maison de Dieu : *Ecclesiam quæ est domus Dei* (1. Tim. 3, 15). Et ni plus ni moins qu'un maître architecte qui veut dresser un superbe édifice, un Louvre pour la demeure d'un roi, ne se contente pas d'en former l'idée en son esprit, mais il en fait un modèle de cire, ou de carton, où l'on voit tous les étages, galeries, salles, chambres, antichambres, cabinets et autres départements en abrégé; ainsi le Fils de Dieu voulant instituer au monde l'Eglise chrétienne, a trouvé à propos d'y établir premièrement la Synagogue, qui a été comme le plan, le projet, le dessin, le modèle d'une si grande entreprise.

C'est ce que saint Paul nous enseigne quand il écrit aux Corinthiens, que tout ce qui arrivait au peuple juif étaient des figures; et aux Hébreux, que c'étaient des ombres de ce qui devait arriver à la religion chrétienne.

Tertullien (*de Oratione dominicâ*, cap. 1) dit : *Quidquid retrò fuerat, aut demutatum est, ut Circumcisio, aut suppletum, ut reliqua lex; aut impletum, ut prophetiæ, aut perfectum ut fides ipsa.*

Ceci vous donnera lumière de résoudre une grande difficulté qui se peut présenter à votre esprit en lisant la Bible. Vous trouverez souvent au Vieux Testament que Dieu fait des promesses au peuple juif, qui semblaient être pour toujours, et néanmoins on ne les voit pas accomplies, mais plutôt tout le contraire, comme quand il dit du temple de Salomon et de la Synagogue, que ses yeux et son cœur y seront collés pour jamais : *Erunt oculi mei, et cor meum ibi in sempiternum.* Et nous voyons que ce temple est ruiné de fond en comble, la Synagogue est réprouvée. C'est qu'il faisait ces promesses au peuple juif, non pour le peuple juif, mais pour le peuple chrétien; il faisait ces promesses à la Synagogue, non comme Synagogue, mais comme la figure, le symbole hiéroglyphique de l'Eglise. Comme un prince qui tient en main le modèle du Louvre qu'il veut bâtir, a coutume de dire : Je dînerai ici, je coucherai en cette chambre, je donnerai audience en cette salle; il ne parle point de ce qu'il tient en la main, mais du palais que ce modèle lui représente.

Cette belle vérité nous enseigne que les chrétiens ne peuvent être sauvés s'ils se contentent de vivre comme les juifs vivaient autrefois; je ne dis pas seulement comme les juifs vicieux et méchants, mais comme les juifs qui n'étaient gens de bien, ni vertueux qu'à la judaïque.

Un chrétien qui se contente d'être vertueux comme les juifs, est aussi simple et répréhensible que celui qui se contenterait d'être enfant toute sa vie, sans jamais vouloir devenir homme; qu'un artisan qui se contenterait d'être apprenti toute sa vie, sans vouloir jamais devenir maître; qu'un architecte qui ferait un corps-de-logis de papier pour une maison de pierre.

Premièrement, pour être sauvé, il faut être enfant de Dieu; pour être enfant de Dieu, il faut être parfait : *Estote perfecti ut sitis Filii Patris vestri* (Matth. 5, 48). La loi mosaïque n'a rien et ne produit rien de parfait : *Ad nihil perfectum adducit lex* (Hebr. 7, 19).

Secondement, les juifs, qui n'étaient que juifs, n'étaient pas sauvés. Saint Paul l'enseigne expressément aux Galates (4, 30), où il dit que la servante d'Abraham, nommée Agar, et son fils Ismaël, représentaient la Synagogue, et les juifs ses enfants; et que, comme cette servante fut chassée de la maison, et son fils privé de l'héritage, ainsi la Synagogue et les juifs sont exclus de l'héritage et du royaume des cieux : *Ejice ancillam et filium ejus; non enim erit hæres filius ancillæ cum filio liberæ.*

Je dis ceux qui n'étaient que juifs : car les saints patriarches, les prophètes et autres semblables personnes étaient juifs de nom et de nation, mais chrétiens d'effet et de profession : *Re non nomine christiani*, dit saint Augustin (lib. 3, *ad Bonif.*, cap. 4). Ils appartenaient au Nouveau Testament par un privilége particulier; ils avaient la foi en Jésus, l'espérance en la vie éternelle, la charité et l'amour de Dieu.

En troisième lieu : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (Luc. 12, 48).

Nous avons reçu incomparablement plus que les juifs; ils n'avaient que les ombres, nous avons la lumière; eux la figure, nous la vérité; eux les prophéties, nous l'accomplissement; eux n'avaient de l'Ecriture que la lettre qui tue, nous avons l'esprit qui vivifie; eux les promesses du Messie, nous le Messie même; eux n'avaient qu'un sacrement qui donnait grâce, et on ne sait comment, nous en avons sept qui la donnent infailliblement; eux la manne, nous l'eucharistie; eux des sacrifices d'animaux, nous le sacrifice de la croix; eux Moïse, nous Jésus; eux l'espérance des biens de la terre, nous des biens du ciel. Donc, autant de différence qu'il y a entre la terre et le ciel, entre Moïse et Jésus, les ombres et la lumière, un enfant et un homme fait, un apprenti et un maître, un modèle de carton et un palais royal, il doit y avoir autant de distance entre la vie des anciens juifs et la nôtre (Ita S. Chrysost., homil. 27 *ad populum*).

Cette différence consiste principalement en trois points.

Premier point. — 1° Le premier est que les scribes et les pharisiens, en la fuite du péché et en la pratique de la vertu, n'avaient

égard qu'à l'extérieur. Jésus les en reprend en notre Evangile : *Populus hic labiis me honorat cor autem eorum longè est à me;* et au chapitre 23e : *Mundatis quod de foris est calicis, sepulcra dealbata.*

Les chrétiens, au contraire, doivent avoir grand soin, premièrement et principalement de l'intérieur : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (Psal. 44, 14).

Et en saint Jean (4, 23), Jésus instruisant la Samaritaine et lui parlant de la loi de grâce qu'il allait établir, lui disait : *Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt in spiritu et veritate :* Les vrais serviteurs de Dieu le serviront en esprit et vérité.

Et de là vient que les juifs étaient distingués des autres peuples par une marque corporelle par la circoncision qui se faisait en la chair. Saint Etienne leur disait : *Durâ cervice, et incircumcisis cordibus* (Act. 7, 59). Les chrétiens sont distingués des autres nations par une marque spirituelle, par un caractère qui s'imprime en l'esprit. Saint Paul leur dit : *Circumcisio cordis in spiritu, laus ex Deo est.* Le culte de latrie, le principal et le plus essentiel de la religion, est le sacrifice; les sacrifices des juifs étaient extérieurs et sensibles, leurs prêtres et leurs lévites étaient fort occupés, et employaient tout leur temps et tout leur ministère à tuer, écorcher, démembrer, manger ou brûler les victimes; vous eussiez quasi dit que c'était une boucherie; le sacrifice des chrétiens se fait invisiblement, insensiblement par la transsubstantiation, et s'il y a quelque chose de l'extérieur, ce ne sont que dix ou douze paroles : *Ceci est mon corps, ceci est le calice*, etc.

2o Jésus en rend la raison : *Spiritus est Deus, et eos qui adorant, oportet in spiritu adorare* (Joan. 4, 24). Le semblable aime son semblable; Dieu est un esprit, il aime les honneurs et les hommages qu'on lui rend par esprit. Il est immatériel et invisible, il aime les choses spirituelles et invisibles.

3o Mais n'accepte-t-il pas les prières vocales et les bonnes œuvres extérieures? oui, quand elles sont des effets ou des causes de la piété intérieure. Il agréa le tressaillement de David qui sautait devant l'arche, parce qu'il procédait de la joie et jubilation intérieure qu'il avait en la présence de Dieu : *Cor meum, et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Il agréa le prosternement des rois et l'oblation de leurs présents, parce qu'ils procédaient du respect et de l'adoration intérieure qu'ils lui rendaient. Il agréa les larmes, les cheveux, les baisers, les parfums de sainte Magdeleine qui procédaient d'un esprit de componction et d'amour. Vous avez un grand sentiment de reconnaissance envers la sainte Vierge qui nous a donné notre Sauveur, envers Jésus qui nous a rachetés, et par ce sentiment vous leur dites cinquante fois avec grande affection : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de votre ventre;* et par esprit de repentance et désir d'être délivré du péché, vous ajoutez : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs.* Voilà un bien bon chapelet. Vous aimez uniquement la Vierge et son Fils. Vous aimeriez mieux mourir que faire quelque chose qui leur déplût; et pour témoigner que vous voulez être lié à eux, et porter leurs livrées comme leur esclave

très-humble, vous portez le cordon de saint François, le petit habit du Mont-Carmel; voilà un bon scapulaire, un bon usage de la confrérie; mais dire votre chapelet du bout des lèvres et avoir le cœur à la vanité; dépouiller les veuves et les orphelins de leur bien, et penser qu'un scapulaire vous justifiera devant Dieu; fouler aux pieds les commandements de Dieu, et penser qu'un cordon ou une confrérie vous sauvera, c'est une erreur grossière, une lourde tromperie.

Les cérémonies extérieures sont agréables à Dieu quand elles produisent ou conservent en nous la dévotion intérieure, c'est à cette intention que l'Eglise les a instituées par la conduite du Saint-Esprit. Il faut avoir plus de soin de la piété intérieure que des cérémonies extérieures. Quand on dit vêpres en un jour solennel, si une femme allait ôter la chape et le surplis au chantre, ou au maître des cérémonies, ou arracher l'encensoir à celui qui officie, qu'en dirait-on, qu'en penserait-on dans la ville? ne serait-elle pas la fable du peuple? serait-elle excusée en disant : Je l'ai fait sans y penser, je n'avais point mauvaise intention. Vous m'avouerez qu'il vaudrait beaucoup mieux dire vêpres sans chape et sans surplis, que sans attention; car si un capucin qui n'a point de surplis dit vêpres avec plus de piété et d'attention que moi avec mon surplis, il n'y a point de doute qu'il est plus agréable à Dieu que moi. Vous vous approchez de l'autel quand on dit la messe, ou vous entrez au chœur quand on chante l'office, curieusement et vainement ajustée; vous êtes un objet de distraction : pendant qu'on s'amuse à vous regarder, l'attention est interrompue, vous êtes aussi criminelle devant Dieu, aussi ridicule à ses anges que si vous arrachiez l'encensoir ou la chape et le surplis à un prêtre qui officie.

Les cérémonies extérieures sont à l'esprit de dévotion ce que l'écorce est à l'arbre, ce que la peau est à la pomme, ce que les feuilles sont à la vigne pour embellir et conserver le fruit : donc, dire son chapelet, ou les heures de Notre-Dame sans aucune attention, porter le petit habit de la Vierge, et dépouiller les pauvres par des ruses et chicanes, c'est offrir à Dieu des écorces, des peaux et des feuilles : *Corporalis exercitatio ad modicum valet, pietas autem ad omnia utilis est.*

En quoi nous devons admirer la douceur et la suavité de la providence de Dieu, d'avoir mis notre salut et notre perfection en un point qui ne nous peut être ravi, contre notre volonté. La maladie, la captivité, mille autres accidents nous peuvent interdire les actions extérieures; les vertus intérieures ne dépendent que de la grâce de Dieu et de notre volonté. Donnez-moi un pauvre homme paralytique de tous ses membres, et même de sa langue, depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'extrême vieillesse; il n'a jamais été à l'église, il n'a jamais dit de chapelet, ni de prières vocales, jamais il n'a été à la messe ni à vêpres; mais il aime bien Dieu, il l'adore, le remercie, le glorifie en son cœur, il endure patiemment pour l'amour de lui son affliction; assurément il sera sauvé : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Donnez-moi un prêtre qui soit du Rosaire, du Scapulaire, de

toutes les confréries, qui aille à la procession, à vêpres, à matines, à tous les offices, qui chante la messe solennellement tous les dimanches ou tous les jours, qui garde toutes les cérémonies avec grande ponctualité; supposez qu'il ait quelque affection sensuelle à une fille, ou à quelque autre péché mortel, et qu'il meure en cet état au sortir de l'autel, il sera damné éternellement, sans que son Rosaire, ni son Scapulaire, ni les autres confréries, ni les processions, ni l'office divin, ni la messe, ni aucune autre chose l'empêche d'aller à tous les démons. Dieu veut le cœur.

Ceci me donne sujet de vous dire avec Jésus : *Munda prius quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat quod deforis est mundum* (Matth. 23, 26).

Ce que je crains pour votre salut, ce ne sont pas principalement les vices corporels et extérieurs : tuer un homme, voler au coin d'un bois, vous remplir de vin et de viande : ces actions sont trop basses, lâches, noires, pour être commises par un honnête homme. Ce que je crains en vous, ce sont les vices spirituels : l'orgueil, l'attachement aux biens de la terre, l'amour-propre, la présomption et la confiance en vous; être idolâtre de vous-même, de vos enfants, des grandeurs du monde, impatient à recevoir un mépris ou une autre injure, endurci à ne point pardonner et rapporter tout à vous; n'avoir pour but de vos desseins, de vos entreprises et de vos actions que vos intérêts; porter envie à ceux qui font bien, n'approuver aucun bien si vous n'en êtes l'auteur. Les vices corporels sont visibles et palpables, ils nous déshonorent devant le monde, ils nous exposent à la censure et quelquefois à la justice des hommes : la crainte de ces accidents vous sert de bride pour vous empêcher d'y tomber.

Je vous dirai derechef avec le Psalmiste : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.* Les vertus qui doivent être en plus grande recommandation, ce sont les spirituelles et les intérieures, une haute estime de la grandeur de Dieu et de ses perfections infinies, un zèle ardent de sa gloire, porter hautement ses intérêts, une grande confiance en sa bonté et providence paternelle, non en votre diligence et industrie dans la conduite de vos affaires, un grand respect envers les choses saintes, avoir mauvaise opinion de vous, vous défier de vos pensées, de vos sentiments et affections, quoique bonnes en apparence; avoir des tendresses et inclinations cordiales pour tous vos prochains; mépriser les honneurs et les richesses de la terre. Ces vertus n'ayant point d'éclat devant le monde, n'ont pas tant de charmes pour flatter nos cœurs, et par conséquent elles sont plus épurées d'amour-propre, plus difficiles, plus héroïques, plus précieuses et plus agréables à Dieu.

Ce n'est pas que les actions extérieures ne soient bonnes, utiles, nécessaires, mais il les faut animer de dispositions intérieures, autrement ce ne sont que masques, fantômes de vertus; il faut offrir à Dieu des sacrifices moëlleux.

Deuxième point. — 1° La seconde différence est que les juifs avaient un esprit d'esclave et de forçat, ils ne faisaient rien que par crainte servile; aussi en leur langage : honorer Dieu et le

craindre, c'est une même chose : *Deum cœli ego timeo* (Jonæ. 1, 9) : *Beatus vir qui timet Dominum* (Psal. 111, 1).

A quoi le poète faisant allusion, a dit :

Primus in orbe Deos fecit timor.

Quand la loi fut donnée aux juifs, ce fut parmi les éclairs, les tonnerres, les sons de trompettes, parmi les flammes, les fumées et autres prodiges qui les épouvantèrent horriblement, comme nous voyons dans l'Exode (19, 8 et 20). Et Moïse leur dit ailleurs : Dieu vous a ainsi épouvantés, afin que vous appreniez à le craindre, et que vous ne l'offensiez pas : *Ut sit terror ejus in vobis, et non peccetis.*

Au lieu que saint Paul dit : *Non accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum* (Rom. 8, 15).

2° Et saint Augustin : *Hæc est vera pietas, gratis amare Deum.*

3° Il y a des gens qui sont si peu instruits des principes de la foi catholique, qu'ils s'imaginent qu'on se peut sauver sans amour de Dieu. Ils disent aux idiots : Craignez les peines de l'enfer, ne vous souciez pas si vous aimez Dieu, ou non, il n'est pas nécessaire de l'aimer, c'est un privilége de la loi nouvelle, qu'on peut être sauvé sans qu'il soit besoin d'aimer Dieu. Certes, voilà un beau privilége, comme si un enfant tenait à privilége d'être dispensé d'aimer son père, un sujet d'aimer son bon prince, une épouse son époux. A ce compte, c'est le privilége de la loi d'amour d'être moins obligé d'aimer Dieu qu'on n'était pas en la loi de crainte. Dieu a aimé le monde jusqu'à ce point de donner son Fils unique, afin que le monde fût dispensé de l'aimer. Jésus dit qu'il est venu sur la terre pour allumer dans les cœurs le feu de l'amour de Dieu, et qu'il ne désire rien tant que de le voir embrasé ; et l'avantage qu'ont ses disciples par-dessus les juifs, c'est qu'il leur est permis de demeurer froids, et de n'être pas brûlés de cette flamme divine.

Il s'est livré à la mort, et à la mort de la croix, pour nous donner des preuves de son amour ; et un des principaux fruits que nous tirons de cette mort, c'est que nous pouvons avoir sa grâce et sa gloire, sans lui rendre amour pour amour.

Il a répandu son sang pour mériter d'être aimé de nous ; il a répandu son Saint-Esprit pour se faire aimer, en nous donnant d'un côté l'objet de son amour, et de l'autre son amour même : *In illo cur ametur, in isto quòd ametur*, dit saint Bernard. Et la faveur que nous aurons reçue de cette double effusion, c'est qu'il n'est plus nécessaire de l'aimer comme il était autrefois ; il n'est pas nécessaire d'aimer Dieu pour avoir sa grâce ; que deviendra donc cette parole de saint Augustin : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei* (Serm. 7 *de Tempore*).

Que deviendra cette parole du concile de Trente (Sess. 6, can. 3) : *Si quis dixerit sine præveniente Spiritus Sancti gratia hominem posse credere, sperare, diligere, pœnitere sicut oportet, ut ei justificationis gratia infundatur anathema sit.*

Que deviendra cette parole de saint Paul (1. Cor. 13, 2, 3) : *Si*

habuero fidem ita ut montes transferam, si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero nihil sum, nihil mihi prodest?

Que deviendra cette excommunication du même Apôtre : *Si quis non diligit Dominum Jesum anathema sit* (1. Cor. 16, 22)?

Que deviendra cette parole de saint Jean (14, 24) : *Qui non diligit manet in morte?*

Que deviendra cette parole de Jésus : *Qui non diligit me mandata mea non servat* (Joan. 14, 24) ?

Peut-on avoir sa grâce sans garder ses commandements? Et cette parole : *Qui amat patrem aut matrem, filium aut filiam plus quàm me non est me dignus* (Matth. 10, 37) : Si vous n'aimez point Dieu, il est évident que vous aimez plus votre enfant que lui.

Que deviendra ce premier avertissement que saint Louis donna à son fils étant au lit de la mort, et lorsque les saints sont plus éclairés, comme étant plus proches de la lumière de gloire : Mon fils, je te recommande d'aimer Dieu de tout ton cœur ; car celui qui ne l'aime pas ne sera jamais sauvé : *Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum nostrum Jesum* (Ephes. 6, 24).

4° Aimez-le donc, si vous voulez avoir sa grâce ; aimez-le si vous voulez être vrai chrétien.

Pour l'aimer d'un vrai amour, il faut vider votre cœur de toute autre affection, il ne faut rien aimer qu'en lui et pour lui. Quand vous aimez une créature quelle qu'elle soit, si vous ne l'aimez pour la gagner à Dieu, ou afin qu'elle vous porte à lui, cet amour occupe votre esprit, souille votre cœur, consomme le temps que vous devriez employer aux bonnes œuvres, donne un corival à Dieu, contriste son esprit divin : il est la source de mille imperfections qui éteignent ou refroidissent son amour.

Il faut cultiver cet amour, il en faut exercer les actes intérieurs et extérieurs, faire des bonnes œuvres de surérogation, de conseil et de perfection. Vous êtes si avare envers Dieu que vous ne voulez rien faire que ce que vous êtes précisément obligé sur peine de péché mortel et de damnation éternelle.

Il y a apparence que la crainte servile possède votre cœur, non la filiale; l'amour-propre, et non l'amour de Dieu ; l'appréhension de la peine, non de l'offense de Dieu : *Times ardere non peccare.* Comme un bon enfant ne se contente pas de faire ce que son père lui commande, c'est ce que fait un esclave, mais il s'étudie à faire tout ce qu'il sait pour pouvoir réussir au contentement, au profit et à l'honneur de son père. Ainsi celui qui n'a pas seulement la crainte servile, mais aussi la filiale et l'amour de Dieu, ne se contente pas de garder ses commandements, mais aussi il fait ce qu'il connaît être agréable à sa divine majesté; il a du zèle pour son service, pour sa gloire, pour le salut des âmes qu'il a rachetées !

Et parce que une si excellente vertu ne peut venir de notre fonds, il la faut demander à Dieu avec humilité, ferveur, assiduité, élever souvent notre esprit à lui, l'adorer en notre cœur, le prier de nous donner la pureté de son amour; c'est une dévotion qui lui est très-agréable, et qui n'est pas difficile quand on y est accou-

tumé; de temps en temps, d'heure en heure, lui offrir notre cœur, lui demander son amour, lui dire avec David : *Diligam te, Domine, fortitudo mea;* avec saint Augustin : *O amor! qui semper ardes et nunquam extingueris, accende me Deus meus.*

Troisième point. — 1° Ce sont les prières qu'il exauce volontiers, non pas celles qu'on lui fait pour lui demander des grandeurs et des richesses de ce monde. C'est la troisième différence qui est entre les juifs et les enfants de l'Eglise. Dieu promettait et donnait aux juifs qui gardaient ses commandements des biens temporels en abondance, la fécondité en leur mariage, en leurs troupeaux, en leurs héritages : *Bona terræ comedetis, uxor tua sicut vitis abundans* Il ne promet rien de semblable aux chrétiens.

En quoi plusieurs se trompent lourdement, qui promettent aux gens de bien les grandeurs et les richesses du monde, parce qu'ils lisent en l'Ecriture que Dieu les promet aux vertueux : *Potens in terrâ erit semen ejus.* Ils ne considèrent pas que c'est aux juifs, et dans le Vieux Testament, et non aux chrétiens, ni dans le Nouveau Testament que Dieu fait de telles promesses. Vous ne trouverez point dans aucun des quatre Evangélistes, ni dans les Actes, ni dans les Epîtres de saint Paul, ni des autres Apôtres, que Dieu promette de nous donner abondance de biens temporels; il n'y a qu'un seul passage qui pourrait flatter et amuser un esprit grossier; c'est en saint Marc (10, 29), et en saint Luc (18, 29), où Jésus dit que *celui qui aura quitté pour l'amour de Dieu père, mère, femme, enfants, ses héritages, ou quoi que ce soit, en recevra cent fois autant en ce monde, et la vie éternelle en l'autre;* mais ce n'est pas à dire qu'il en recevra cent fois autant en espèce et en nature, cent pistoles pour une pistole qu'il aura donnée; cent héritages pour un qu'il aura laissé. Autrement, comme dit saint Jérôme, il faudrait que saint Paulin, saint Hilaire et autres, qui ont quitté leur femme de leur consentement pour se mettre au service de Dieu, eussent cent autres femmes, cent fois autant; donc, c'est-à-dire en prix, en valeur, en estime, en éminence, c'est-à-dire des délices spirituelles, des vertus, des consolations du Saint-Esprit qui valent cent fois mieux que tous les biens de la terre. Et quand il dit en saint Matthieu : *Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît,* il est clair qu'il l'entend de ce qu'il a dit un peu auparavant, et auparavant il ne parlait que du vivre et du vêtir, de ce qui est précisément nécessaire à la vie; il le promet aux gens de bien qui mettront toute leur confiance en lui seul; mais il ne leur a jamais promis en tout l'Evangile des grandeurs du monde, ni des richesses de la terre : *Cùm facis convivium, voca pauperes, debiles, claudos, et cœcos, et beatus eris quia non habent retribuere tibi, retribuetur enim tibi in resurrectione justorum* (Luc. 14. 13, 14).

En cette vie, il ne promet aux chrétiens que des croix, des traverses et des persécutions : *Patientiam Job audistis et finem Domini vidistis*, dit saint Jacques (5, 11).

2° Sur quoi saint Augustin remarque qu'il ne dit pas : *Et finem ejus vidistis*, mais *finem Domini.*

L'Apôtre nous exhorte à être patients comme Job en nos afflictions ; mais il ne nous exhorte pas d'attendre la même issue que Job a eue des siennes. Job et Jésus ont été affligés en ce monde, mais ils ont eu diverses fins : Job, après ses disgrâces, fut comblé de prospérités en cette vie, il reçut le double de ce qu'il avait perdu ; Jésus ayant été dans les travaux, les traverses, les persécutions pendant sa vie, l'a finie par une honteuse mort, il n'en a point été récompensé qu'après sa résurrection. Nous devons endurer comme Job ; mais nous n'en devons pas attendre l'issue et le salaire que comme Jésus, non comme Job en l'autre monde, non en cette vie : *Patientiam Job, et finem Domini.*

Le même saint Augustin (*in Psal.* 91) dit : *Christiani non sumus nisi propter futurum sæculum, nemo præsentia bona speret, nemo promittat sibi felicitatem mundi, quia christianus est.*

3° Le même saint (Aug., *Tract.* 22 *in Joan. in finem*), en rend la raison : Il n'y a point d'apparence que Jésus donne à ses favoris, pour récompense de leur vertu, ce qu'il donne pour rien à des gens de néant, à des scélérats, à ses ennemis, ni aux plus grands ennemis que Jésus ait sur la terre : c'est le Grand-Turc, et Dieu lui donne des honneurs, des trésors, des voluptés à regorger ; si les biens temporels étaient en ce temps, la récompense de la vertu et une marque de la bienveillance de Dieu envers nous, personne ne serait si vertueux, ni si avant dans ses bonnes grâces que le Grand-Turc ; vous voudriez que Dieu traitât les chrétiens comme le Grand-Turc. Certes, ce serait une grande faveur ; que dis-je ? comme les Turcs, vous voudriez qu'il nous traitât comme les bêtes, vous voudriez que pour le salaire de vos bonnes œuvres, il vous donnât la santé, une longue vie, l'assouvissement de vos concupiscences ; c'est ce qu'il donne à plusieurs animaux, la plupart des poissons se portent toujours bien ; les aigles et les cerfs vivent fort longtemps, les sangliers d'Alger ont toutes choses à souhait sans que personne leur fasse la guerre, la bonne chère, les aises du corps, les délices de la chair sont les félicités des brutes. Vous, qui êtes destinés à être cohéritiers de Jésus, serez-vous convoiteux et affamés de la béatitude des bêtes ? *Noli ista quærere, cohæres Christi, quid gaudes quia socius pecori?* dit saint Augustin (Psal. 102).

Et puis, n'est-ce pas un horrible dérèglement de référer la dévotion à des biens terrestres et périssables, de vous servir de Dieu et de son service comme d'un étrier pour monter au-dessus de la fortune : *Uti Deo, frui mundo.*

4° Vous me direz : J'ai fait quelquefois des prières, des vœux, des neuvaines, des pèlerinages ; j'ai fait dire des messes pour obtenir de Dieu la santé, un riche parti, une charge honorable que je souhaitais avec passion. Oui, mais vous ne savez pas que Dieu octroie souvent telles choses par jugement, non par grâce, par réprobation, non par miséricorde, pour vous punir de ce que vous ne l'avez servi que pour obtenir ces biens passagers : *Dimisi eos secundùm desideria cordis eorum* (Psal. 80, 13) ; et saint Augustin dit : *Multa negat propitius quæ concedit iratus.*

Saint Omer, évêque de Thérouane, étant aveugle, recouvra la

vue par l'attouchement des reliques de saint Vaast, évêque d'Arras; un peu après s'en repentant, il pria Dieu de la lui ôter; ce qu'il obtint sur-le-champ. Il est vrai qu'il donne quelquefois des biens temporels aux âmes choisies pour montrer que c'est à lui de les donner à qui bon lui semble, et parce qu'elles s'en servent comme d'organes et d'instruments pour de bonnes œuvres, il les ôte quelquefois aux méchants, afin que cette privation les oblige à s'en détacher et à recourir et s'attacher à lui; mais pour l'ordinaire, c'est que, comme Abraham donna les meubles aux enfants de la servante, le fonds et les immeubles à son bien-aimé Isaac, ainsi Dieu donne aux réprouvés les biens temporels et muables, et il réserve aux prédestinés les éternels et immuables.

Conclusion. — Disons donc avec l'Eglise : *Deus qui errantibus ut in viam possint redire justitiæ, veritatis tuæ lumen ostendis, da cunctis qui christianâ professione censentur, et illa respuere, quæ huic inimica sunt nomini et ea quæ sunt apta sectari :* Grand Dieu ! nous vous remercions de ce qu'il vous a plu faire briller la lumière de votre vérité en nos entendements aveugles; vous nous avez fait connaître par votre saint Jean Chrysostome (lib. *de Virginitate*, in fine), que comme un père de famille demande plus de civilité de ses enfants que de ses serviteurs, ainsi vous demandez de nous plus de perfections que des anciens israélites. Vous nous avez fait connaître par saint Paul que, comme le corps est beaucoup plus que son ombre, la vérité que la figure, la réalité que le symbole, ainsi la vie des chrétiens doit être incomparablement plus sainte que celle des juifs. Vous nous avez fait connaître par votre Fils que si notre vertu n'est pas plus grande que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux; faites-nous la grâce d'éviter ce qui est contraire, de suivre ce qui est conforme à la sainteté du christianisme que nous professons. C'est un vice bien contraire à une si sainte profession, que de n'avoir que des vertus extérieures et apparentes, des écorces et idoles de vertus, de n'avoir point de passion pour votre gloire, de ne vous prier que du bout des lèvres, de ne vous craindre que comme les forçats craignent leur comite ; de ne vous servir que pour nos intérêts, de ne vous prier de bon cœur que lorsque nous avons tout à souhait.

C'est une chose convenable à la condition d'un chrétien d'être orné des vertus intérieures et solides, se piquer de zèle pour votre honneur, vous redouter d'une crainte filiale, vous servir purement pour l'amour de vous.

Faites-nous la grâce d'éviter ces vices, de pratiquer ces vertus, de vivre selon les lumières de l'Evangile, selon les maximes du christianisme, selon la sainteté de notre profession, selon la perfection que nous avons promise au baptême, selon la direction et conduite de votre Fils Jésus Notre Seigneur, qui vit et règne avec vous en unité du Saint-Esprit aux siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXVII.

DES RAISONS POURQUOI DIEU ENVOIE LES AFFLICTIONS, ET DE L'USAGE QU'IL EN FAUT FAIRE.

Pour le Jeudi de la troisième semaine de Carême.

Socrus simonis tenebatur magnis febribus.
La belle-mère de Simon était tourmentée de grandes fièvres. (Luc. 4, 38.)

Soyez *parfaits comme votre Père céleste est parfait*, dit le Fils de Dieu. Notre Père céleste se montre parfait et se rend très-aimable en ce qu'il fait le bien et tolère le mal : il fait le bien, parce qu'il est bon; il tolère le mal, parce qu'il est sage; il fait le bien par son inclination naturelle, il tolère le mal pour en tirer quelque grand bien [1]. *Melius judicans de malis bona facere quam mala nulla permittere*, dit saint Augustin. L'homme qui se veut rendre parfait le doit imiter en ces deux points; nous avons souvent traité du premier, l'Evangile de ce jour nous invite à vous parler du second. La belle-mère de saint Pierre, qui est malade, non d'une fièvre seulement, mais de plusieurs; non de petites fièvres, mais de plusieurs grandes : *Tenebatur magnis febribus :* ce qui me donnera sujet de rechercher les causes pourquoi Dieu envoie des maladies ou autres afflictions, même souvent aux gens vertueux, et le bon usage que nous en devons faire. Nous le devons apprendre de vous, ô sainte Vierge! et nous le pouvons obtenir de Dieu par vos intercessions; vous êtes tous les jours surnommée la Santé des malades : *Salus infirmorum.* Il n'y a point de maladie corporelle qui ne soit miraculeusement guérie en vos églises de Lorette, de Liesse, de Guérison, des Ardilliers et autres; il n'est point de malade spirituel, point de pécheur si chargé de crimes qui ne puisse se convertir et espérer d'être sauvé, si, d'un cœur contrit et humilié, il a recours aux remèdes de votre miséricorde, comme nous faisons très-humblement, vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Cherubim in arcâ habebant quatuor facies currus Ezechielis, et indicabant quatuor rationes ob quas Deus nos affligit. Prima : Ut exerceat et probet suum dominium. Secunda : Suam justitiam. Tertia : Suam providentiam. Quarta : In honorem passionis Christi.

II. Punctum. — Ut afflictiones nobis prosint debemus in his adorare : 1° Dei dominium, 2° Justitiam, 3° Providentiam, 4° Christi passionem.

Premier point. — Comme on dit que le rossignol ne chante jamais des airs si mélodieux que lorsqu'il est perché sur une épine, ainsi les âmes bien nées ne louent jamais Dieu si affectueusement que lorsqu'elles sont dans les ronces de quelque affliction piquante

[1] Boni rector est sapiens victor mali quamcumque fortunam acceperit aliquid ex eâ memorabile efficiet (Senec.).

et sensible. Les trois jeunes hommes : Ananias, Asarias, Misaël, opprimés sous la tyrannie du superbe Nabuchodonosor, et jetés par son commandement dans une fournaise ardente, bien instruits qu'ils étaient en la vie spirituelle, sachant que tout vient de la part de Dieu, et que rien ne peut venir d'une si bonne main qui ne soit digne d'être bien reçu, invitaient toutes les créatures à entonner une hymne de louange en l'honneur du Créateur qui daignait les affliger par son adorable providence : *Benedicite omnia opera Domini Domino, et hymnum dicite, et superexaltate eum in sæcula.* Quel sera le sujet de cette hymne, la lettre de cette musique, le sujet de cette poésie? ils le disent quand ils ajoutent sur la fin : *Benedictus es Domine, qui intueris abyssos et sedes super Cherubin.* Par les abîmes, en l'Ecriture, sont entendues les afflictions, parce que nous y sommes abaissés, humiliés, abandonnés, mis en l'oubli du monde, comme si nous étions en un abîme : *Cùm dedero te urbem desolatam et induxero super te abyssum*, dit Ezéchiel (26, 19) : et le Psalmiste, *de abyssis terræ iterum reduxisti me.* Les regards de Dieu, dans le texte sacré, expriment son aveu, son bon plaisir et sa complaisance. Le Prophète dit qu'il ne peut regarder l'iniquité, c'est-à-dire qu'il ne la peut agréer ni approuver; et au contraire, il dit : J'ai vu les afflictions de mon peuple : *Intueris abyssos*, parce qu'il les veut, il les agrée, il les envoie, je dirai plus, mais je dirai vrai, il les fait : *Si est malum in civitate quod non fecerit Dominus*, dit le prophète Amos (3, 6); et Dieu dit par Isaïe (45, 7) : *Ego Dominus formans lucem et creans tenebras faciens pacem*, *et creans malum*; disant : *formans lucem et creans tenebras*, il explique comme il fait le mal de peine, c'est en la même façon que le soleil fait les ténèbres; pour faire la nuit, il ne répand pas une bouteille d'encre en l'air, mais il retire les rayons, portant sa lumière aux antipodes : l'air ainsi destitué de lumière, est en ténèbres et en la nuit. Ainsi Dieu ne fait pas le mal de peine positivement, produisant quelque qualité réelle et maligne, mais retirant de nous les biens et les faveurs, dont l'absence nous est ennuyeuse. Il faut être bien convaincu de cette vérité, car elle tempère et adoucit toutes les amertumes de notre vie quand elle est bien connue. Dieu ne peut rien faire qui ne soit bon, utile et profitable à quelqu'un. On dit en philosophie que la privation, toute privation qu'elle est, est un principe du corps naturel, et nous disons en théologie que l'affliction, toute affliction qu'elle est, étant en la main de Dieu, est un principe et origine de plusieurs bénédictions : il est si bon ménager, qu'au lieu qu'elle est mauvaise de sa nature, il la rend toute bonne par rapport et utilité à quelque bien. Et c'est ce que veulent enseigner nos saints quand ils disent : *Intueris abyssos*, *et sedes super cherubin*, non pas *super seraphim.* Ils font allusion à l'arche d'alliance et au propitiatoire : c'était comme le trône de Dieu, son siége royal et son lit de justice; là il était servi et adoré; là il donnait audience aux Israélites, de là il rendait ses oracles, de là il gouvernait son peuple et conduisait ses sujets. Un docte interprète de l'Ecriture, qui a fait des commentaires sur l'Exode, croit assurément que les chérubins qui étaient en l'arche d'alliance, et sur lesquels la majesté de Dieu

était comme assise, l'arche lui servant de marchepied, avaient les quatre faces du chariot d'Ezéchiel: face de lion, face de bœuf, face d'aigle, face d'homme. En effet, si on y regarde de près, on verra que ces quatre figures sont signifiées par ce mot de chérubin, ou au moins par ces anagrammes, car, *cherub* ou *cherab* signifie *sicut vir potens*, et transposant ces lettres, changeant le *beth* en un *phe*, ce qui se fait fort aisément en hébreu, parce que toutes deux sont du nombre de celles qu'ils appellent labiales, vous faites *kepir*, c'est-à-dire un lion; vous faites *kepar*, c'est-à-dire *sicut vitulus*, et par une façon d'anagramme, qu'ils appellent *etbas*, par laquelle on change la première lettre de l'alphabet qui est *aleph*, en la dernière qui est *tau*, la seconde *bet*, en la pénultième *schim*. Comme Jérémie (25, 26; 51, 40) dit *sesach* pour dire *babel*, mettant le *schim* pour le *bet*, et le *caph* pour le *lamet;* au lieu de *kerub* vous faites *keser*, et prenant ce mot *keser* par phérèse de la lettre *nun*, ce qui a coutume de se faire aux dictions qui se commencent par *nun*, il vaut autant que *canneser*, c'est-à-dire, *sicut aquila intueris abyssos et sedes super cherubin*. Ces quatre faces ou figures signifiées par le mot de chérubin, et qui étaient au trône de Dieu, nous enseignent que Dieu destine à quatre fins les afflictions qu'il nous envoie : premièrement pour montrer sa souveraineté, ce qui est signifié par la face du lion, le roi des animaux; en second lieu, pour exercer sa justice, ce qui est représenté par la face du bœuf; le bœuf était immolé au sacrifice propitiatoire qui était offert à la justice de Dieu pour l'extirpation des péchés (Levit. 9, 4); en troisième lieu, il les ordonne et adresse à quelque profit et utilité des hommes, ce qui est signifié par la face d'aigle, qui a les yeux perçants et clairvoyants; en quatrième lieu, il les veut et agrée par honneur et hommage à l'humanité sainte de son Fils, ce qui est exprimé par la face d'homme.

Prima. Premièrement, donc il nous envoie des afflictions pour exercer sa souveraineté. Le saint homme Job le reconnaissait et l'avouait, disant en la perte de ses biens : Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés; il ne m'a point fait de tort, puisqu'il est le Seigneur et le maître. Et le bon Hélie disait : *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat :* Puisqu'il est notre Souverain, nous sommes obligés de lui rendre nos devoirs, de lui faire hommage, de lui payer nos tributs; si nous y manquons, il a droit de nous y contraindre et de nous envoyer à cet effet des archers. Eusèbe Pamphile, rapporté par Anastase de Nysse, dit qu'on avait par tradition que le dévot roi Ezéchias fit brûler ces beaux livres de Salomon, où il avait traité de plusieurs secrets de la nature, des propriétés des animaux, des vertus occultes de toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'herbe pariétaire, comme dit l'Ecriture, parce que le peuple se guérissait aisément de ses maladies par les secrets qui étaient enseignés dans ces livres; et pensant n'avoir plus besoin du bon Dieu, il méprisait son service, et le temple était désert. Quand vous êtes en danger de perdre un procès où il s'agit de votre honneur, de tout votre bien ou de votre vie; quand vous êtes malade ou en quelque autre disgrâce dangereuse, vous faites des vœux, des pèlerinages, des

neuvaines; quand vous vous portez bien, et que vous avez tout à souhait, vous oubliez le bon Dieu et sa sainte Mère.

Au second livre des Rois (14, 29), le prince Absalon ayant besoin du connétable Joab, pour une affaire d'importance, l'envoya prier de le venir trouver, et voyant qu'il ne venait point à la première ni à la seconde fois, il envoya ses gardes mettre le feu en la moisson de Joab : ce qui étant rapporté au connétable, il va promptement vers Absalon se plaindre du tort qu'on lui faisait; le prince lui dit : Je vous ai envoyé prier deux fois de me venir trouver, et vous n'en avez pas tenu compte; j'ai été obligé de vous y contraindre par cette voie. Le bon Dieu vous a inspiré et prié avec instance non deux fois, mais plus de vingt, plus de trente, de quitter votre péché et de retourner à lui. Vous n'en avez rien fait, vous avez méprisé ses avertissements, il vous envoie une bonne maladie, qui vous oblige de recourir à sa miséricorde et vous soumettre aux ordres de sa souveraineté.

En l'Evangile de l'aveugle-né (Joan. 9, 2), il y a une parole qui pourrait mettre en peine les interprètes. Les saints Apôtres voyant cet aveugle, demandant à leur Maître : Quelle est la cause que ce pauvre homme est né aveugle, est-ce son péché, ou le péché de ses parents : *Quis peccavit, hic aut parentes ejus ut cæcus nasceretur?* Il semble d'abord que cette question des Apôtres est impertinente; ils disent qu'il est né aveugle, et ils demandent si son péché en est cause : pouvait-il pécher avant que de naître. Le cardinal Cajétan, pour répondre à cette difficulté, remarque que le Fils de Dieu un peu auparavant, ayant guéri le paralytique de la piscine, lui avait dit : *Allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque plus grand mal.* Les Apôtres font là-dessus une belle objection à notre Sauveur : Maître, vous avez donné à entendre au paralytique de trente-huit ans, que son péché était cause de sa paralysie, on ne peut pas dire le même de toutes les afflictions, puisque l'aveuglement de cet homme lui est arrivé avant qu'il eût la liberté de pécher; est-ce donc le péché de ses père et mère qui en est cause? Le Sauveur répond : Ce n'est ni son péché, ni celui de ses père et mère, mais il est né aveugle, afin que Dieu fasse voir ses œuvres merveilleuses en lui. Ceci nous apprend deux excellentes vérités : la première est que Dieu, par droit de souveraineté, peut très-justement nous envoyer des afflictions pour sa gloire, et pour faire éclater ses divines perfections; ainsi il envoya l'aveuglement à ce pauvre homme, afin que le Sauveur eût sujet de lui rendre la vue, et par ce moyen faire admirer sa puissance. Ainsi, comme dit le même Sauveur, la maladie et la mort arrivèrent au Lazare, afin que le Fils de Dieu en eût occasion de le ressusciter, et faire voir qu'il est Dieu : *Hæc infirmitas non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei, ut glorificetur Filius Dei.*

Secunda. Et ceci nous enseigne en second lieu, que Dieu nous envoie les afflictions pour exercer sa justice en punition de nos péchés : il les envoie quelquefois promptement, et bientôt après que nous l'avons offensé, comme nous voyons en ce paralytique; car, puisqu'il était affligé depuis trente-huit ans, et le Fils de Dieu lui donnant à entendre que son péché en était cause, il est évident

qu'il fut puni bientôt après avoir péché. D'autres fois Dieu diffère la punition et nous attend longtemps à pénitence : et il nous traite en nobles, non en roturiers. Anciennement, quand un gentilhomme avait commis un crime capital, on lui faisait la faveur de lui donner le choix du genre de mort qu'il aimerait mieux, ou être décapité, ou saigné le pied en l'eau, ou avaler la ciguë. Quand nous offensons Dieu, il ne court pas toujours d'abord à la vengeance, il patiente, dissimule, attend avec bonté pour voir si de nous-mêmes avec sa grâce nous nous punirons et ferons pénitence; quand nous négligeons cela, pensant en être quittes pour nous en être confessés et avoir dit quelques chapelets, après qu'il a attendu quelque temps, les uns plus, les autres moins, la justice veut avoir ses droits et demande satisfaction. Cette vérité est si évidente qu'elle se fit voir en la loi de nature. Les enfants de Jacob, comme vous savez, firent une action noire et dénaturée tout ce qui se peut : ils dépouillèrent leur pauvre frère Joseph, le vendirent aux Ismaélites, et faisant croire à leur père qu'une bête sauvage l'avait dévoré, ils furent cause que ce bon vieillard en fut désolé au dernier point. Dieu ne dit mot pourtant, il les attendit patiemment, un an, deux ans, même jusques à sept et huit ans; quand il vit qu'ils s'oubliaient de leur devoir, et ne pensaient pas à leur pénitence, il leur envoya une grande affliction, une extrême famine, qui les contraignit de vendre leurs biens, sortir de leur pays, et mendier du blé aux pays étrangers; alors l'affliction qui fait retourner l'entendement aux fous, les fit rentrer en eux-mêmes, et ils dirent entre eux : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum :* C'est très-justement que nous souffrons cette famine et ce danger de mort où nous nous trouvons, puisque nous avons offensé Dieu en persécutant notre frère. Voyez que ces gens qui n'avaient point d'Evangile, ni d'Ecriture sainte connaissent, par la seule lumière de la nature, que l'affliction qu'ils souffrent est le châtiment d'un péché qu'ils ont fait il y a plus de huit ans. Voilà pourquoi, dit saint Chrysostome, quand il nous arrive quelque grande disgrâce, nous ne devons pas seulement regarder l'état présent de notre âme, mais remettre en notre mémoire tout l'état de notre vie passée, et si autrefois nous avons commis quelque péché mortel, dont nous n'ayons pas fait grande pénitence, nous pouvons croire fort probablement que cette disgrâce en est la punition. Et puis, dit saint Augustin, combien de péchés véniels commettons-nous tous les jours : négligences au service de Dieu, manquement de zèle pour sa gloire, paresse, ou respect humain à reprendre ceux qui manquent; ces fautes ne méritent pas les peines éternelles, comme le péché mortel, elles doivent donc être punies de peines temporelles.

Le roi d'Aragon fut un jour curieux de voir ce que saint Vincent Ferrier faisait en sa chambre; il gagna le frère qui le servait, et par sa permission, il regarda par une fente de la porte, et vit le saint priant Dieu, et tout environné de lumière. Il est évident que la faute de ce frère n'était pas un grand crime, c'était au plus un peu de vanité, et néanmoins le saint ayant appris ce qu'il avait fait, lui donna pour pénitence d'avoir la fièvre sept ans durant, ce qui arriva.

Tertia. Quelque autre fois l'action ne nous est pas envoyée par punition, mais par précaution, elle n'est pas un remède correctif, mais préservatif; c'est que Dieu a des yeux d'aigle, il voit de loin, il prévoit le futur, il pourvoit aux dangers qui pourraient arriver.

Saint Pierre était marié avant que d'être appelé à l'apostolat; il eut en son mariage une fille nommée Pétronille, cette fille, en la fleur de son âge, était fort incommodée de longues et fâcheuses maladies, et même paralytique de tous ses membres; on dit à saint Pierre : Vous guérissez tant de malades, et vous ne guérissez pas votre fille; votre ombre remet en santé tous ceux sur qui elle passe, sert de remède à toutes les infirmités, votre présence et conversation ne sert de rien à votre fille, vous êtes pitoyable à tous les autres, inhumain à elle seule. Ce n'est pas, dit-il, le plus convenable à ma fille d'être guérie, elle a besoin d'être malade au corps pour le bien de son âme, et afin que vous connaissiez que ce n'est pas faute de pouvoir, mais par bonne considération. Levez-vous, Pétronille, et venez nous servir à table. Elle se lève, sert à table, puis se remit au lit par commandement de son père, et demeure malade comme devant. C'est qu'elle était belle; si elle n'eût été malade, sa beauté lui eût été un levain de vanité, une amorce à la folle jeunesse, un piége de damnation; si elle eût été saine, elle n'eût pas été sainte; si elle se fût bien portée, elle ne se fût pas bien comportée. Saint Paul était si puissant en miracles, que même ses linges guérissaient les malades, et néanmoins il ne guérissait pas son disciple Timothée (1. Timoth. 5, 23), dont la santé semblait être de grande importance et nécessaire à l'Église; car il lui mande : Ne buvez plus d'eau toute pure; mêlez-y un peu de vin, à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos fréquentes infirmités; et un autre de ses disciples nommé Trophime s'étant trouvé mal en leur voyage, au lieu de le guérir il le laissa en chemin (2. Timoth. 4, 2).

Vous vous fâchez d'être malade, si vous étiez en santé, vous seriez jureur, impudique, pilier de taverne, querelleur; on vous tuerait en quelque querelle. Vous vous ennuyez d'être pauvre; si vous étiez riche vous seriez accablé d'affaires, vous perdriez le service divin, vous négligeriez la fréquentation des sacrements et le salut de votre âme, vous seriez usurier ou avaricieux.

Les saints jeunes hommes dont nous avons parlé au commencement, nous invitent deux fois de louer Dieu de la chaleur et du froid qu'il nous envoie : *Benedicite ignis et æstus Domino, benedicite frigus et æstus Domino : benedicite rores et pruina Domino : benedicite gelu et frigus Domino,* pour nous apprendre à bénir Dieu quand nous souffrons la chaleur de la fièvre et celle de l'été, le froid du frisson et celui de l'hiver.

En la vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, ainsi surnommé parce qu'il donnait tout aux pauvres, il est dit qu'un cavalier s'adressa à lui, lui donna une bonne somme d'argent pour la distribuer en aumônes, le suppliant de prier Dieu pour la santé et la prospérité d'un fils unique qu'il avait. Le saint l'accepte, la donne aux pauvres, dit des messes, fait des prières pour celui qui lui était recommandé. Bientôt après, cet enfant vient à mourir : le saint s'en plaint à Dieu amoureusement en l'oraison. Hélas! vous

ne donnez pas sujet aux autres d'être charitables à vos membres : je vous avais présenté une pauvre requête pour le fils de ce bon gentilhomme, et vous m'avez rebuté : vous avez désolé sa maison. Dieu lui répond que la mort de cet enfant était un effet de ses prières et de l'aumône de son père; s'il eût vécu longtemps, tous deux se fussent damnés, le père amassant des richesses injustement par un excès d'amour vers son fils, le fils employant en dissolutions ces richesses mal acquises : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus;* comme quand vous avez un arbre sur un grand chemin, et que vous en aimez les fruits, vous les cueillez avant qu'ils soient parvenus en parfaite maturité, vous craignez qu'on ne les dérobe, vous aimez mieux les avoir demi-mûrs que de n'en avoir point du tout. Dieu appelle votre enfant à l'âge de cinq ou six ans, il prévoit que le monde ou la chair le lui ravirait, il a les yeux d'aigle, il prévoit les dangers qui peuvent arriver.

Quarta. Mais supposons que tout ce que j'ai dit ne soit pas, n'est-ce pas assez que vous sachiez que dans cette affliction vous avez conformité avec Jésus.

Il vous fait comme saint Martin à son aumônier. Ce saint prélat fut invité et obligé de manger avec l'empereur; au milieu du repas, selon la coutume du pays, on apporta une coupe de vin qui fut donnée au saint; on pensait qu'après y avoir bu, il la présenterait à l'empereur, il ne le fit pas, mais il la présenta à son aumônier, parce, dit-il, qu'étant prêtre, il le jugeait la plus digne personne qui fut en la compagnie. Le Fils de Dieu ne présente pas aux grands et riches du monde le calice de sa passion que son Père lui a donné; il vous fait l'honneur de vous le présenter et vous dire comme à ses Apôtres : *Potestis libere calicem quem ego bibi?* Il ne dit pas, *vultisne*, mais *potestis*, comme voulant dire, qu'il est si absolument nécessaire, que même si vous ne le pouviez boire, vous ne seriez pas digne d'être assis à son côté; mais vous le pouvez, car c'est son calice, il y a bu le premier, il l'a adouci par les grâces qui sont en ses lèvres; il est comparé à la licorne qui ôte le venin de l'eau où elle boit.

Quand vous avez un serviteur, ou autre domestique qui se plaint de vous, qui murmure que vous le traitez mal, si vous voulez vous justifier, le convaincre de mensonge, vous dites : Je vous assure que je l'ai traité tout comme mes propres enfants; s'il a sujet de se plaindre, mes enfants se doivent aussi plaindre, je ne lui ai fait ni plus ni moins qu'à eux. Quand vous dites cela, vous dites tout, pourvu que vous disiez vrai, il n'en faut pas davantage. Vous trouvez étrange que Dieu vous afflige : de quoi vous plaignez-vous? quel tort vous fait-il? il vous traite tout comme son propre Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé, les délices de son cœur, l'héritier de tous ses biens.

Quand Dieu ne serait pas votre souverain, quand vous ne l'auriez jamais offensé, quand vous ne seriez point en danger de l'offenser, quel sujet avez-vous de vous plaindre s'il vous afflige? Mais quel sujet n'avez-vous pas de le remercier, il vous fait l'honneur de vous mettre à la suite de son Fils en sa compagnie, vous fait porter ses livrées, vous marque du caractère des prédestinés, vous

donne le sort et le partage des enfants de Dieu : *Flagellat omnem Filium quem recipit, omnem? omnem, etiam unigenitum*, dit saint Augustin. *Calicem quem dedit mihi Pater*; il ne dit pas : *Quem dedit mihi Deus.* Il le donne en qualité de Père, à tous ceux de qui il est père. D'où saint Paul conclut (Hebr. 12, 7) : *In disciplina perseverate : tanquam filiis vobis se offert Deus, quis enim filius quem non corripit Pater? Quod si extra disciplinam estis cujus participes facti sunt omnes, ergo adulteri et non filii estis :* Si Dieu vous juge indigne de sa correction, il ne vous tient pas pour son enfant, mais comme un bâtard et illégitime. Si vous n'êtes châtié par la colère d'ami et de père, vous serez puni par celle d'ennemi et de juge.

Second point. — 1° Voulez-vous donc faire bon usage de vos afflictions, y être puissamment consolé, les faire réussir à la gloire de Dieu et au salut de votre âme, tâchez de vous conformer aux desseins et intentions de Dieu, de les accepter et agréer pour les quatre fins que Dieu en prétend, et y honorer ses divines perfections.

Honorez sa souveraineté, soumettez-vous à elle, acceptez de bon cœur les effets de son bon plaisir, même dans les voies de rigueur, priez-le d'exercer sur vous le pouvoir qu'il désire : *Ut jumentum factus sum apud te, et in voluntate tuâ deduxisti me* (Psal. 72, 33, 24). Voyez comme votre cheval est abandonné à votre pouvoir, vous le laisserez une heure, une après-dînée, une journée entière attelé au carrosse, exposé au vent, à la pluie, aux mouches, aux injures du temps; vous le faites lever de la litière à minuit, vous le faites marcher de jour et de nuit, par la boue, par la glace, par les ruisseaux et par les pierres; vous lui donnez le pas, le petit galop, le grand galop; vous en faites un cheval de selle, de charge, de charrette, de carrosse, comme bon vous semble. Après qu'il vous a servi et qu'il s'est usé pour vous, dix, douze, vingt ans, vous le faites tuer pour avoir la peau; vous ne lui faites point de tort, Dieu ne lui a point donné de voix pour se plaindre. Vous êtes plus à Dieu, sans comparaison, que ce cheval n'est à vous, vous l'avez seulement acheté. Dieu vous a créé, conservé, racheté; en quelque état qu'il vous mette, il use de son droit, il ne vous fait point de tort, vous n'avez point sujet de vous plaindre, mais d'adorer sa souveraineté.

2° Honorez en second lieu sa justice qui daigne vous châtier, apaisez-la en lui satisfaisant par la pénitence et par une vraie conversion; dites : *Tanquam aurum in fornace probavit electos Dominus, et in tempore erit respectus illorum* (Sap. 3, 6).

L'orfèvre ayant mis de l'or dans le creuset, le retire, se met à la fenêtre et parle avec quelque passant, ou s'adonne à quelque autre occupation; il semble le mettre en oubli; l'apprenti qui voit que cet or se fond et se diminue, pense que son maître ne s'en souvient plus : Maître, lui dit-il, votre or se va perdre, il se diminue beaucoup, il est temps de le retirer. Le maître ne se bouge pas; il sait bien son temps, l'or se diminue, mais il se purifie, il ne le retire point qu'il ne soit tout à fait affiné, déchargé de l'écume

et de tout métal étranger. Dieu vous a mis en l'affliction, comme l'or dans la fournaise : *Tanquam aurum in fornace.* Il vous semble que Dieu vous a abandonné et mis en oubli, que tout est perdu pour vous, tout se fond et diminue notablement en votre maison ; vous diminuez de revenu, de trafic, de santé et même de patience et de vertu, vous criez à Dieu qu'il vous retire de cette fournaise, les gens de bien et les religieux l'en prient de votre part : *In tempore erit respectus illorum.* Dieu sait bien son temps et le vôtre, il vous laisse encore au creuset, parce que vous n'êtes pas bien nettoyé, dégagé de l'écume du péché, déchargé de la rouille de vos imperfections, il permet qu'on parle mal de vous, tant que vous hanterez la compagnie de cet homme, qui est dangereuse pour vous ; que vous soyez malade jusqu'à ce que vous ayez fait une bonne confession et rendu le bien de cette veuve ; il permet qu'on vous persécute par procès jusqu'à ce que vous ayez exécuté le testament et les legs pieux de votre père.

Purifiez-vous, et Dieu vous retirera de la fournaise : *Nulla nobis nocebit adversitas, si nulla nobis dominetur iniquitas* : Quittez le péché, et Dieu quittera les verges ; honorez sa justice en lui satisfaisant, et elle cessera de demander ses intérêts.

3° Honorez sa providence, abandonnez-vous à elle, encore que vous n'en voyiez pas les ressorts, soumettez-vous à ses ordres, quoiqu'ils vous semblent des désordres ; estimez beaucoup sa conduite, quoiqu'elle vous paraisse étrange et rigoureuse ; il a des yeux d'aigle, il voit plus loin que vous ne pensez : *Novit Dominus viam justorum.* Voyez un enfant qui va avec son père en la métairie ou maison de plaisance, son père le conduit par la main, le mène par un sentier pierreux, boueux, épineux ; il voit là auprès une large campagne, une prairie émaillée de fleurs, il murmure en soi-même contre son père. Pourquoi quitte-t-il ce beau chemin, pour me faire souiller en cette boue, déchirer dans ces épines, blesser sur ces pierres. C'est que son père est plus grand que lui, il voit plus loin, il prévoit qu'au bout de cette prairie, il y a une haie qu'il ne pourrait passer, des fossés, des bouillons, des précipices où il se perdrait : *Est via quæ videtur homini recta novissima autem ejus ducunt ad mortem*, dit le Sage. Il y a quelquefois certaines voies qui nous semblent bien droites, et elles aboutissent à la mort. Il vous semble que vous auriez plus d'occasion, de facilité et de disposition de servir Dieu dans le grand chemin de la santé et prospérité, que vous ne faites pas si bien votre salut dans les ronces de ces persécutions, de ces tentations ou aridités intérieures ; vous vous trompez, vous êtes un enfant, vous ne voyez pas bien loin. Dieu prévoit des dangers et abîmes qui vous perdraient en ce chemin que vous voudriez suivre ; laissez-vous conduire à lui, et honorez sa providence.

4° Honorez, en quatrième lieu, son humanité sainte, sa douceur, son innocence et sa patience en sa mort et passion. C'est notre vraie vocation dans le christianisme, comme saint Pierre (1. Petr. 2, 20) vous le déclare, disant : Quel sujet de gloire avez-vous, si c'est pour vos fautes que vous endurez ? mais si en faisant le bien, vous souffrez avec patience de mauvais traitements ; c'est ce

qui est agréable à Dieu, car c'est à quoi vous avez été appelé, puisque Jésus-Christ a souffert pour nous; vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'avait commis aucun péché, et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. Quand on l'a chargé d'injures, il n'a jamais répondu par des injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces.

Enfin, comme quand on a pris médecine, pour ôter le dégoût et l'amertume qui en restent, on met en sa bouche un morceau de sucre ou un grain de dragée; ainsi quand vous avez reçu la potion amère de quelque affliction sensible, mettez en la bouche de votre cœur, ou si vous voulez en celle de votre corps, cette belle parole de Sara, femme du jeune Tobie (3, 21) : *Hoc autem pro certo habet omnis qui te colit, quod vita ejus, si in correptione fuerit, ad misericordiam tuam venire licebit; si autem in probatione fuerit, coronabitur.* Mon Dieu, celui qui vous sert fidèlement, est assuré que si vous l'affligez, c'est pour le corriger de quelque faute, ou pour l'éprouver : si c'est pour le corriger, il pourra obtenir miséricorde par cette correction; si c'est pour l'éprouver, quand vous aurez fait voir son innocence et sa vertu, vous le couronnerez. *Amen.*

SERMON XXVIII.

DE L'OBLIGATION QUE NOUS AVONS DE TENDRE A LA PERFECTION.

Pour le Vendredi après les Cendres, ou le Jeudi de la troisième semaine de Carême.

Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (MATTH. 5, 48.)

En l'Evangile de ce jour, et en tout le chapitre cinquième de saint Matthieu, notre Sauveur nous recommande la sainteté et la perfection à laquelle nous sommes obligés par le christianisme; il nous la recommande avec tant d'instance, qu'il dit que nous n'entrerons pas au royaume des cieux, si nous ne sommes plus parfaits que les docteurs de la loi et les pharisiens. Dans le texte grec il y a deux négations qui expriment une plus grande certitude, οὐ μὴ εἰσέλθητε, *Non omnino intrabitis :* Vous n'y entrerez point du tout.

Le même Evangile nous fournit deux puissantes raisons qui nous y doivent émouvoir, et qui seront les deux points de ce discours. La première est que notre Sauveur est la cause exemplaire que nous devons regarder en nos actions : *Sicut et Pater vester perfectus est.* La seconde, qu'il est la cause finale à laquelle nous devons les rapporter.

En parlant de la sainteté, nous avons sujet de vous invoquer, ô sainte et bienheureuse Vierge ! non-seulement parce que vous êtes la mère du Saint des saints, mais encore parce que toute la sain-

teté des âmes choisies est empruntée et émanée de la vôtre. La belle tissure de vos vertus n'est pas comparée à une guirlande de roses, comme celle de ceux qui vivent selon les maximes du monde : *Coronemus nos rosis*, ni à une couronne de pierres précieuses, comme celle des saints : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide prætioso;* mais à un diadème d'étoiles : *In capite ejus corona duodecim stellarum* (Apoc. 12, 1), parce que vos vertus ne se flétrissent pas comme les roses, elles n'ont pas seulement du lustre et de l'éclat commes les pierres précieuses, mais des influences comme les astres, et une grande fécondité pour en produire de semblables au cœur de ceux qui recourent à vous, comme nous le faisons dévotement : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Christus non frustra nobis commendat perfectionem.

I Punctum. — Ratio nos obligans ad perfectionem, nempè quia Deus est causa exemplaris electorum.

II. Punctum. — Debemus esse perfecti, quia Christus est causa finalis nostrarum actionum

Conclusio. — Per verba Pauli.

Exordium. — *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* A quel propos nous recommander de nous rendre parfaits comme si toutes les œuvres de Dieu n'étaient pas parfaites, ou comme si le seul homme entre toutes les créatures n'était pas une œuvre de Dieu : cet homme, pour la création duquel Dieu ne s'est pas contenté d'une petite parole, d'un simple *fiat*, ainsi qu'en la production des autres créatures; mais il s'est retiré dans le sacré conclave de ses divines personnes, et est entré comme en consulte et délibération de la manière dont il le fallait former : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Cet homme qui est un ouvrage de Dieu, si rare et si précieux, que les payens mêmes en ont admiré l'excellence dans les ténèbres de leur infidélité; cet homme qui est un animal adorable selon les prêtres d'Egypte; un grand miracle selon Mercure Trismégiste[1] : μέτρον ἁπάντων; la mesure de toutes choses, selon Pythagore; un exemplaire de l'univers, selon Théophraste; un Dieu terrestre, selon Platon; un microcosme, un petit monde, un tableau raccourci, épitome et abrégé où Dieu a dépeint comme un rayon et de soi-même et de toutes ses créatures. L'homme, dis-je, qui est en ce monde pour régir et gouverner le monde, pour être la fin et le but de toutes les œuvres de Dieu, qui sont si parfaites et si achevées, n'est-il pas lui-même parfait et accompli? Non, car je lis bien en la Genèse : *Perfecti sunt cœli et terra, et omnis ornatus eorum,* que le ciel et la terre, et leur embellissement furent ache-

[1] Mercure Trismégiste, c'est-à-dire *trois fois grand*, fameux philosophe égyptien, que l'on croit avoir vécu vers 1600 ans avant Jésus-Christ, était en même temps prêtre et roi. On lui attribue deux dialogues, l'un intitulé : *Pimader*, et l'autre, *Asclepius;* mais ils sont d'un auteur qui vivait, au plus tôt, au IIe siècle de l'Eglise. On dit que c'est ce Mercure, ou son fils *Thot*, qui inventa les lettres de l'alphabet.

vés; mais, je ne lis point : *Perfectus est homo*, que l'homme fut achevé; au contraire, je remarque avec saint Basile et saint Ambroise, qu'après la production des autres créatures, Dieu les trouva bonnes, les approuva, les agréa : *Vidit Deus quod esset bonum;* ce qui n'est point dit après la création de l'homme, pour nous apprendre que les autres créatures ne peuvent avoir d'autre bonté que celle que la nature leur donne : elles jouissent de leur dernière fin dès le moment de leur naissance, elles possèdent toute leur perfection dès qu'elles sont écloses du néant; elles sont approuvées et appelées bonnes depuis qu'elles commencent d'être. L'homme marche d'un autre pas, sa bonté ne consiste pas dans les perfections naturelles, mais dans celles de la grâce et de la gloire; sa dernière fin n'est pas un don de nature, mais un présent et bénéfice de Dieu; il ne la reçoit pas en naissant, mais il la mérite en obéissant et en servant Dieu. C'est encore pour cette raison que Moïse rédigeant par écrit la résolution de la sainte Trinité sur la création de l'homme, raconte qu'elle dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance. Puis un peu plus bas, décrivant l'effet et l'accomplissement de cette résolution, il ne dit pas que Dieu créa l'homme à son image et ressemblance, mais seulement à son image : *Ad imaginem Dei Deus creavit illum.* Quand nous venons en ce monde, nous portons imprimée en notre âme l'image de la Divinité et des trois Personnes adorables; image que nous pouvons bien obscurcir et souiller, mais non pas jamais effacer; elle consiste en la spiritualité, en l'immortalité, en la trinité des puissances et facultés de l'esprit, de la mémoire, de l'entendement, de la volonté; mais cette image, pour noble et excellente qu'elle soit en la nature, n'est qu'une image ébauchée et imparfaite : la ressemblance entière et parfaite que nous devons avoir avec Dieu est un don surnaturel; elle se commence en ce monde par la grâce et les vertus infuses; elle s'achève et s'accomplit en l'autre vie par la gloire et la béatitude. Quand Jésus se montrera dans sa gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est, dit saint Jean. Il ne dit pas : Nous lui sommes semblables, mais nous lui serons semblables; puis il ajoute : Quiconque a cette espérance en lui, se sanctifie comme lui-même, est saint : *Cùm apparuerit similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est; qui autem habet hanc spem sanctificat se sicut et ipse sanctus est* (1. Joan. 3, 2, 3). Voyez que ce ne sont pas seulement les prêtres et les religieux qui sont obligés d'être saints, mais tous ceux qui espèrent être sauvés. Et saint Paul dit aux Hébreux (12, 14) : Tâchez d'avoir la paix, et de conserver la sainteté, sans laquelle nul ne verra Dieu : *Pacem sequimini et sanctimoniam sine qua nemo videbit Deum.* Sans laquelle, c'est-à-dire sans la sainteté : car au texte grec, le relatif ne se rapporte pas à la paix, mais à la sainteté : εἰρήνην καὶ τὸν ἁγιασμὸν οὗ χωρὶς ἧς οὐδεὶς.

Hélas! quelle pitié que de nous! que nous serions misérables si nous ne voyions jamais Dieu. Il ne se faut point flatter résolument, certainement; sans aucun doute vous serez quelque jour ou un saint dans le ciel, ou un damné dans les enfers; il n'y a point de milieu pour l'éternité; choisissez.

Premier point.— Mais vous ne serez pas saint dans le ciel si vous ne l'êtes pas sur terre. Nul ne verra Dieu sans la sainteté; celui qui espère cette faveur se sanctifie comme il est saint, disent les apôtres de Dieu. Cette parole : *Sicut et ipse sanctus est*, marque la première raison qui nous oblige à la perfection, savoir : que Jésus-Christ est le modèle auquel nous devons nous conformer; il est notre exemplaire en ses actions : *Je vous ai donné exemple,* disait-il (Joan. 13, 15), *afin que vous fassiez comme j'ai fait :* en ses souffrances, saint Pierre dit : *Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas* (1. Petr. 2, 21). Dieu disait autrefois : *Soyez saints, parce que je suis saint;* on nous dit à présent : *Soyez saints comme Jésus-Christ est saint.* Il s'est incarné et a vécu en ce monde, pour être le miroir des prédestinés, dit saint Bernard. Pour faire un miroir, deux choses sont nécessaires : le verre ou le cristal, le plomb ou le vif-argent; le verre est trop diaphane et transparent, le plomb est trop obscur et grossier; les deux joints ensemble font un beau miroir. La seule divinité était trop spirituelle, invisible, éloignée de nos sens pour en être l'objet, la seule humanité eût été trop imparfaite pour être notre exemplaire. On joint l'humanité à la divinité, on fait un Homme-Dieu, un Verbe incarné, un Emmanuel : *Nobiscum Deus*, qui vit parmi nous, qui vit comme nous, qui converse avec nous : *In similitudinem hominum factus*, il est le miroir et l'idée des âmes choisies. Il est la règle de notre vie, notre décalogue vivant, le livre de nos constitutions. Le Décalogue donné par Moïse contenait les commandements donnés aux hommes en tant qu'hommes : *Un seul Dieu tu adoreras, etc.;* le Décalogue donné aux hommes en tant que chrétiens, c'est Jésus-Christ. En Isaïe (51, 2), le Créateur ayant dit aux juifs qu'ils jetassent les yeux sur leur père Abraham : *Attendite ad Abraham patrem vestrum*, adresse sa parole aux chrétiens et leur dit : *Attendite ad me, popule meus, et tribus mea audite me quia lex à me exiet et judicium meum in lucem populorum requiescet :* Ecoutez-moi attentivement, chrétiens, mon cher peuple, je vous enverrai une loi qui vous servira de lumière, et qui vous jugera. Cette loi n'est autre que Jésus-Christ, dont il ajoute : *Prope est justus meus, egressus est Salvator meus :* Mon Sauveur, qui est le vrai juste, s'en va bientôt à vous. Il l'appelle son Sauveur, parce que c'est son Fils, par lequel il nous a sauvés, et qu'il nous le donne pour loi et pour règle de nos actions.

Aussi lui et ses Apôtres nous recommandant la pratique des vertus et l'éloignement du vice, ne nous renvoient plus au Décalogue mosaïque, mais à l'exemple qu'il nous en a montré. Pour la charité envers le prochain, il ne dit plus : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, ou s'il le dit c'est à des juifs, mais aux chrétiens, il dit (Joan. 13, 34) : *Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* Pour la douceur et débonnaireté, qui est recommandée au cinquième commandement, il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Pour la patience aux injures, saint Pierre (1. Petri. 2, 23) dit de lui : *Quand on le chargeait d'injures, il ne*

répondait point par injures, quand on le maltraitait il ne faisait point de menaces. Pour l'obéissance des enfants et autres inférieurs, saint Paul (Philip. 2, 8) dit *qu'il s'est humilié et rendu obéissant jusques à la mort de la croix.* Pour l'affection chrétienne des maris envers leurs femmes, le même Apôtre dit : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise.* Si nous ne suivons la direction de cette loi, elle nous fera notre procès et nous condamnera : *Lex à me exiet et judicium.* Dans l'Apocalypse (20, 12), saint Jean vit le Fils de Dieu assis en un trône fort haut pour juger tous les hommes; et il dit que les livres furent ouverts, c'est-à-dire les consciences, et l'on ouvrit aussi le livre de vie, c'est-à-dire de la vie du Fils de Dieu, comme il est dit, au chapitre 13e (v. 8); et que les morts furent jugés selon ce qui était écrit en ces livres, c'est-à-dire que le code sur lequel nous serons jugés, c'est la vie de Jésus-Christ confrontée à la nôtre, et qu'elle nous condamnera si nos actions ne sont conformes aux siennes, et que nous en serons plus grièvement punis que les anciens Israélites qui transgressaient le Décalogue. Saint Paul ayant dit aux Hébreux (10, 28), que celui qui avait violé la loi de Moïse était condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins, au lieu d'ajouter : A plus forte raison celui qui violera la loi de grâce, comme il semble qu'il devait dire, il ajoute : Combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu? ce qui montre que Jésus-Christ est la loi nouvelle donnée aux chrétiens, et la règle de leur vie. C'est une chose admirable de voir comme Dieu prenait en affection de recommander à son peuple l'observation du Décalogue, et le respect qu'il voulait qu'on lui rendît; voici comme il en parle au Deutéronome (6, 6) : Ces commandements que je vous fais seront imprimés dans votre cœur, et vous les raconterez à vos enfants, et vous les méditerez quand vous serez de repos en votre maison, et quand vous voyagerez par les champs, quand vous vous coucherez et quand vous vous lèverez : *Meditaberis in eis dormiens;* vous y penserez si souvent en veillant qu'ils vous reviennent en dormant, vous les aurez toujours en la main et devant vos yeux, vous les écrirez à l'entrée et sur les portes de vos maisons. Et au chapitre (28e, v. 15), il fait dresser les cheveux sur la tête, quand on lit les effroyables malédictions dont il menace ceux qui transgresseront ces commandements : « Si vous ne voulez écouter la voix du Dieu votre Seigneur pour obéir à ses commandements, vous serez maudit en la ville, maudit aux champs, maudit sera votre grenier, maudits le fruit de votre ventre et les fruits de vos terres, les troupeaux de vos bœufs et de vos brebis; vous serez maudit quand vous entrerez en votre logis, maudit quand vous en sortirez; Dieu vous enverra la famine et la peste; il vous frappera de pauvreté, de fièvre ardente, de frissons, d'air corrompu jusqu'à ce que vous veniez à prier; le ciel qui est sur vous, et la terre que vous cultivez, vous seront aussi stériles que s'ils étaient d'airain et de fer; vos héritages, au lieu de rosée, recevront de la poussière et de la cendre; pour toute pluie, Dieu vous frappera de folie, d'aveuglement, de frénésie; vous serez opprimé

de calomnie, d'injustice, de violence, et vous n'aurez personne qui vous en délivre; vous épouserez une femme, et un autre la débauchera; vous bâtirez une maison, et vous n'y habiterez pas; vous planterez une vigne, et vous ne la vendangerez pas; on tuera votre bétail, et on ne vous donnera pas un seul morceau de sa chair; on emmènera captifs vos enfants à votre vue, et vous ne les pourrez secourir; Dieu vous frappera d'un ulcère malin et incurable, depuis la tête jusqu'à la plante des pieds; la nielle gâtera tous vos arbres et tous vos champs; Dieu enverra contre vous une nation étrangère, barbare, insolente, dont vous n'entendrez pas le langage, qui n'aura point de tendresse pour les enfants, point de compassion des vieillards, qui ravagera vos terres, mangera vos provisions, sapera les remparts et fortifications de vos villes, où vous aviez mis votre confiance, vous réduira à une si extrême famine, que l'homme qui auparavant vivait dans les délices, mangera la chair de ses propres enfants, à l'insu de son frère et de sa femme, pour n'être obligé de la partager avec eux; la dame qui était si délicate, qu'elle ne daignait pas marcher sur la terre, mais se faisait porter par ses serviteurs, mangera la peau dont son enfant était enveloppé dans son sein, et elle le fera en cachette de son mari, de peur qu'il n'en veuille avoir sa part; parce que vous n'avez pas voulu servir votre bon Dieu dans la joie et l'abondance de toutes choses, vous servirez votre cruel ennemi dans la tristesse, dans une extrême disette, et dans toute sorte de misères. »

Quand je lis toutes ces menaces et autres semblables, fulminées contre les transgresseurs du Décalogue, menaces qui ne sont point paroles en l'air, mais qui ont été quelquefois effectuées, comme des historiens authentiques le témoignent; et quand, d'autre part, je lis en l'Evangile la vie de notre Sauveur, qui est le Décalogue des chrétiens, il me prend envie de faire comme le dévot roi de Judée Josias (2. Paralip. 34, 18).

Le grand-prêtre Helcias, lui envoya, par un secrétaire d'état, le livre de la loi écrit par Moïse, et depuis peu trouvé dans le trésor du temple. Quand le roi entendit, à la lecture de ce livre, les commandements de Dieu et les menaces qui y étaient écrites, il frissonna d'horreur, déchira ses vêtements par excès de douleur, implora les prières des gens de bien, et leur dit : Allez et priez Dieu pour moi et pour tout le peuple, car la grande fureur de notre Dieu va fondre sur nous, parce que nos pères n'ont pas gardé ses commandements. Quand je lis l'Evangile, et que je considère notre vie, il me semble que je devrais, non pas déchirer mes vêtements, mais briser mon cœur de douleur, répandre des larmes de sang, me lamenter et crier : La grande colère de Dieu va tomber sur nous, parce que nous ne gardons pas sa divine loi. Notre profession nous oblige de régler notre vie sur le modèle de la vie de Jésus; et il n'est rien de si différent, rien de si opposé et contraire. Nous sommes obligés d'imiter celui qui a été si pauvre d'effet et d'affection, qu'il n'avait pas où reposer sa tête, et il n'y a nerf en nous qui ne soit bandé pour nous enrichir, et étendre les bornes de nos héritages : nous devons imiter Jésus, qui a mené une vie si austère et si pénitente qu'il ne mangeait ordinairement que du pain

d'orge, qui passait en prières au serein la plus grande partie des nuits, qui n'eut pas une goutte d'eau en sa grande soif, à l'heure de la mort; et vous voulez toujours nager dans les délices, mener une vie toute détrempée en ivrogneries et voluptés sensuelles! Et si les juifs étaient punis si rigoureusement, quand ils transgressaient un seul point de la loi mosaïque, que doivent attendre les chrétiens qui méprisent et renversent par toutes leurs actions la loi du christianisme, qui est la vie de Jésus-Christ.

Vous me direz, peut-être, qu'il y a fort longtemps qu'un tel et un tel transgressent très-criminellement, non-seulement les commandements qui sont donnés aux hommes en tant que chrétiens, mais encore ceux qui leur sont donnés en tant qu'hommes, et qu'ils n'ont point souffert la peste, la guerre, la famine, et les autres fléaux dont nous venons de parler. Cette objection fait voir que vous avez oublié une vérité très-remarquable que saint Paul nous a autrefois enseignée : parce que les juifs étaient tous terrestres, Dieu leur donna ses commandements en des tables de pierre tirées de la terre; parce qu'ils étaient grossiers et matériels, il récompensait leurs bonnes œuvres par des biens temporels et terrestres, et quand ils transgressaient ses commandements, il les châtiait par des punitions temporelles, comme nous avons vu; mais parce que les chrétiens doivent être tous célestes, il leur a donné ses commandements en Jésus-Christ, qui est venu du ciel : *Secundus homo de cœlo cœlestis;* parce qu'ils doivent être spirituels, il leur donne des récompenses et des punitions éternelles. Or, saint Paul nous apprend que les récompenses et les punitions que Dieu envoyait aux juifs étaient des ombres et des figures de celles qui sont réservées aux chrétiens : *Omnia in figuris contingebant illis.* De sorte que, selon cette doctrine de l'Apôtre, autant il y a de différence entre l'ombre et le corps, entre la figure et la vérité, entre l'image et la réalité, entre la terre de promission et le ciel empyrée, autant il y a de différence entre les châtiments écrits au Deutéronome et ceux que Dieu décrétera contre les chrétiens en l'autre vie.

Second point. — C'est pourquoi, si nous sommes sages, nous rendrons à la vie de Jésus, qui est notre Décalogue, les obéissances religieuses que les juifs doivent rendre au Décalogue de la loi ancienne. Nous devons imprimer en notre cœur les états, les mystères, les actions de Jésus; vous les devez enseigner à vos enfants; et comment les leur enseignerez-vous, si vous-même ne les savez pas; si, au lieu de lire l'Evangile, les *Méditations* de Dupont, les Œuvres de Grenade pour apprendre, vous perdez le temps à lire des romans ou autres livres inutiles? Vous devez méditer ces grands mystères le matin, le soir, pendant le jour, gardant votre boutique, travaillant, voyageant, les imprimer en votre cœur, en vos pensées, en vos affections, les porter en vos mains; c'est-à-dire les honorer par pratique et imitation, puisque l'Homme-Dieu n'est pas seulement la cause exemplaire que nous devons regarder en toutes nos actions, mais la cause finale à laquelle nous les devons toutes rapporter. *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose que ce soit, faites tout pour la gloire*

de Dieu, dit saint Paul (1. Cor. 10, 31). Lisez saint Thomas (1. 2. quæst. 110, art. 10, in corp. et ad 2), et vous verrez qu'il dit que les paroles de saint Paul sont un commandement, non un conseil, et que celui qui honore son père, qui rend service à sa mère, sans le référer à Dieu, ou actuellement, ou virtuellement, pèche, non pas contre le quatrième commandement puisque : *Modus præcepti non cadit sub præceptum ;* mais contre le premier qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur, et de toutes nos forces, c'est-à-dire de lui rapporter toutes nos actions, toutes nos affections, comme à notre dernière fin.

Nous ne sommes pas à nous, nous sommes à Jésus-Christ; non-seulement, parce qu'il nous a créés et donné l'être, mais beaucoup plus, parce qu'il nous a rachetés et acquis par son sang : *Nam quod ejus possis dicere jure tuum ;* il a donné sa vie adorable pour avoir un nouveau droit de nous posséder. Par le péché du premier homme, nous étions tous perdus, obligés à mourir et à être anéantis pour jamais; Dieu nous a conservés pour son Fils, parce que son Fils nous a rachetés, en obtenant de lui vie et grâce pour nous; nous ne sommes donc plus à nous, mais à lui, beaucoup plus qu'un cheval n'est au maître qui l'a acheté. L'apôtre saint Jude (vers. 1) écrivant aux fidèles, dit qu'ils sont les bien-aimés de Dieu conservés pour Jésus; car au texte grec, il n'y a pas *Jesu Christi*, mais *Jesu Christo servatis.* Et saint Paul dit : *Non estis vestri, empti enim estis.* Un cheval ne fait rien que pour son maître, ou pour ceux qui lui appartiennent, ou pour ses enfants, ou serviteurs ou amis, et si quelqu'un s'en servait autrement, ce serait un larcin, une usurpation du bien d'autrui. Nous ne devons être en ce monde, ni vivre, ni agir, ni travailler que pour Jésus-Christ; et ce qui se fait pour lui, ne doit-il pas être bien fait? Vous n'êtes qu'un petit artisan, et vous voulez que tout ce qu'on fait pour vous soit bien fait, un chapeau, un manteau, un soulier, et s'il y a quelque manquement vous vous fâchez; à plus forte raison ce qu'on fait pour un prince doit être bien fait, encore plus ce que l'on fait pour un roi; mais ce que l'on fait pour un Dieu devrait être infiniment parfait. Le bienheureux Père saint Ignace, voyant un frère coadjuteur qui faisait un ouvrage par manière d'acquit, lui demanda : Mon frère pour qui faites-vous cela. — Mon Révérend Père, c'est pour l'amour de Dieu. — Pour l'amour de Dieu! certes, si vous le faites encore ainsi, je vous donnerai bonne pénitence; ce que l'on fait pour l'amour de Dieu, le peut-on faire négligemment et de mauvaise grâce! Toutes nos actions se peuvent réduire, à deux ordres : les unes se rapportent immédiatement à la personne de Jésus, comme les adorations, les prières, les sacrifices et semblables actes de religion; les autres se rapportent aux membres, aux amis, aux serviteurs du Fils de Dieu, nous devons faire par cet esprit et cette disposition tout ce que nous faisons à nos prochains et à nous-mêmes, car il a dit : *Tout ce que vous ferez au moindre des miens, vous me le ferez.* Saint Paul a dit : *Obéissez à votre père et à votre mère en Jésus-Christ; serviteurs, soyez sujets à vos maîtres comme au Fils de Dieu.* Vous devez faire cet ouvrage, cette robe, cette maison, ce meuble comme pour Jésus;

vous devez instruire, reprendre, conduire vos domestiques, vos vassaux, vos paroissiens, comme les enfants et les membres de notre Sauveur, comme le gouverneur d'un jeune prince le conduit et le traite, c'est avec respect, douceur, débonnaireté et patience. Voyez comme vous priez Dieu, tournant la tête çà et là, jetant les yeux sur des vanités, portant le cœur aux affaires du monde; voyez comme vous vous comportez avec vos prochains, comme vous traitez vos valets et vos servantes? plus rigoureusement et avec plus d'avarice qu'un Turc ne traite les siens; voyez comme vous reprenez vos domestiques, comme vous travaillez à cet ouvrage, est-ce pour l'amour de Dieu que vous le faites? En bonne foi, voudriez-vous qu'on travaillât ainsi pour vous, pour vous, dis-je, qui n'êtes qu'un homme de néant? Ou vous faites vos actions pour l'amour de Dieu, ou non; si vous ne les faites pas pour l'amour de Dieu, vous commettez un larcin, vous dérobez à Dieu votre travail qui lui appartient; si vous les faites pour l'amour de Dieu, voyez quels fruits vous lui présentez, des fruits tout gâtés, pourris, vermoulus.

Et puis le Fils de Dieu n'est pas seulement la dernière fin que vous devez honorer; mais il est la dernière fin et la récompense que vous devez mériter et obtenir par vos actions. N'est-il pas vrai qu'il y doit avoir d'autant plus de façon à un ouvrage, que le salaire qu'on en recevra sera plus riche et de plus grande valeur? Si le service que vous rendez à votre mari ou à votre maître; si cet ouvrage que vous faites en votre boutique était pour un prince, qui vous eût promis mille écus, n'appliqueriez-vous pas tous vos cinq sens, ne tendriez-vous pas tous vos nerfs pour le bien faire? Savez-vous bien ce que vous devez gagner par cet ouvrage que vous faites, quel qu'il soit, non mille écus, non dix mille, non cent mille écus, non un royaume, non un monde, mais un Dieu, créateur d'un monde : *Ero merces tua magna nimis.* Faites tout ce que vous voudrez, il faut nécessairement de deux choses l'une, par chacune de vos œuvres libres, que vous méritiez Dieu, ou que vous méritiez le feu, il n'y a point de milieu : si vos actions sont bien faites, elles méritent Dieu; si elles sont mal faites, elles méritent pour le moins le feu du purgatoire. Je vous laisse à conclure quelle application d'esprit, quel soin, quelle diligence, quelle perfection doivent avoir nos actions qui auront pour récompense un royaume des cieux, la possession et la jouissance éternelle d'un Dieu.

Jean, diacre (lib. 2, cap. 23), écrit en la vie de saint Grégoire, que ce saint docteur étant abbé d'un monastère à Rome, sa bienheureuse mère nommée Silvie, très-noble dame, lui envoya un potage de légumes dans une écuelle d'argent; incontinent après un pèlerin se présente à lui, et lui demande l'aumône, le saint lui donne cette écuelle et quelques pièces de monnaie qu'il avait de reste. A quelque temps de là, ayant été créé pape, il prit la coutume de donner à dîner, et de servir à table douze pauvres pèlerins. Un jour il en aperçoit treize, il appelle son chapelain : Pourquoi avez-vous aujourd'hui fait entrer treize pauvres, contre la coutume? — Saint Père, il n'y en a que douze. Le saint assure qu'il y en a treize; le chapelain les ayant comptés et recomptés, assure

qu'il n'y en a que douze, comme en effet, lui et les assistants n'en voyaient que douze. Le saint se doute qu'il y a quelque chose extraordinaire, vu même qu'il remarque que ce treizième surnuméraire changeait quelquefois de visage, prenant tantôt la forme d'un beau jeune homme, tantôt celle d'un vénérable vieillard. Après le dîner, ayant congédié les autres, il retint celui-ci, le prenant par la main, le conduit dans son cabinet, le conjure de lui dire tout simplement qui il est : *Cur quæris nomen meum quod est mirabile.* Je suis ce passant à qui vous donnâtes l'aumône, quand vous étiez abbé; vous pensiez la donner à un pèlerin, et vous la donniez à un ange, et en récompense de cette aumône, Dieu résolut de vous faire prélat de son Eglise et successeur du prince des Apôtres; il m'a commandé de me tenir auprès de vous, avoir soin particulier de vos affaires, et obtenir de sa divine Majesté l'accomplissement de vos prières. Saint Grégoire, bien étonné de ce qu'il voyait et entendait, se jette par terre, et avec une très-profonde révérence, s'abaisse devant Dieu, et fondant en larmes d'une extrême tendresse, il dit : Si Dieu, en récompense d'une si petite action, m'a élevé au comble de toutes les dignités et grandeurs de ce monde, et si de plus il m'a donné l'assistance extraordinaire d'un de ses anges, quelle récompense me donnera-t-il si je fais de plus grandes aumônes et si je garde fidèlement ses commandements et divins conseils. Cela fut cause, dit l'historien, qu'il engagea toutes les rentes de ses héritages et de son patrimoine pour en faire des aumônes, étant assuré par cet essai, des grandes couronnes qu'il en recevrait dans le ciel. Oh! Messieurs! si vous saviez ce que c'est que Dieu, si vous aviez la lumière pour connaître la grandeur de ses divines perfections, et comme il mérite d'être aimé et servi, vous l'aimeriez de tout votre cœur, vous le serviriez de toutes vos forces, quand bien il n'y aurait point de récompense à gagner à son service. Que devons-nous donc faire quand nous considérons sa libéralité et sa magnificence infinies, les joies, les honneurs, les délices et les contentements incompréhensibles qu'il a préparés au moindre service qu'on lui rend.

Conclusion. — C'est donc avec raison que saint Paul nous dit (Rom. 16, 17) : *Rogo vos fratres ut observetis eos qui offendicula faciunt præter doctrinam quam didicistis, et declinate ab illis; hujusmodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri :* Mes frères, je vous supplie de remarquer soigneusement ceux qui veulent vous empêcher de vivre selon la doctrine qu'on vous a donnée; fuyez-les comme des pestes, évitez soigneusement leur conversation, ils ne servent pas Notre Seigneur, mais leur sensualité; ces gens qui vous disent : Cela est bon pour les religieux, se lever si matin pour prier Dieu, faire l'examen de conscience le soir, éviter les compagnies du monde, fuyez-les; ne les écoutez nullement.

On vous a enseigné en l'Eglise, que pour être sauvé vous devez tendre à la perfection et à la sainteté chrétienne : *Sanctimoniam sequimini sine quâ nemo videbit Deum.* Est-ce s'efforcer d'être saint, de dire souvent des paroles lascives ou à double entente?

L'Apôtre vous le défend : Qu'on n'entende point parler parmi vous, ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice comme on n'en doit point ouïr parler parmi les saints; qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes, folles, bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation : *Fornicatio et omnis immunditia, nec nominetur in vobis nec scurrilitas aut stultiloquium sicut decet sanctos.* Il ne dit pas : *ne nominetis;* mais *nec nominetur in vobis*, parce que non-seulement vous ne devez point dire de telles paroles, mais vous ne devez pas permettre qu'on en dise.

Præter doctrinam quam didicistis. Vous avez appris que vous devez conformer votre vie à celle de Jésus, ou vous n'êtes pas prédestiné : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui;* vous ne devez rien faire qui soit contraire et opposé à ce qu'il a fait, rien qu'il ne voulût faire, s'il était encore visiblement en ce monde, car vous êtes ses membres, et il vous a laissé sur terre pour continuer ce qu'il a commencé, pour rendre à Dieu les services, et au prochain les charités qu'il leur rendrait s'il était ici. Est-ce conformer votre vie à celle de Jésus, d'aller aux danses, au bal, aux comédies, au cabaret, aux mascarades, aux jeux?

Il y a cent raisons qui condamnent ces folies; mais quand il n'y en aurait point d'autre, est-ce vivre comme Jésus? *Non sic Christum didicistis.* Jésus vous a-t-il enseigné cette leçon par son exemple? l'a-t-il jamais fait quand il était en ce monde? le ferait-il s'il y était encore? est-il jamais allé au bal, aux danses, à la comédie? est-ce renoncer à soi? est-ce porter sa croix tous les jours? est-ce marcher sur les pas de Jésus?

On vous a enseigné que vous êtes obligé de rapporter toutes vos actions à Dieu, de faire tout pour l'amour de lui : ces impatiences, ces colères, ces malédiciions, ces injures que vous dites à vos enfants, à vos domestiques; ces médisances, ces détractions, ces moqueries que vous faites de votre prochain, les faites-vous pour l'amour de Dieu?

On vous a enseigné en l'Eglise, que pour être sauvé vous devez mériter Dieu par vos actions, vous rendre dignes de Dieu : *Ambuletis dignè Deo* (Coloss. 1, 10 et 1. Thess. 2, 12); voilà un grand mot, voilà un mot qui mérite bien d'être pesé : nous devons nous rendre dignes de Dieu par nos actions, nos actions doivent mériter la vision, la possession et la jouissance d'un Dieu. Se lever à huit ou neuf heures, passer les après-dînées en visites actives ou passives, les soirées en cajoleries; employer l'hiver en danses, en collations, en jeux de cartes; l'été en promenades et autres divertissements, est-ce mériter un Dieu? est-ce se rendre digne de Dieu? *Digne Deo in omni opere bono fructificantes.* Voyez *in omni opere bono;* vous devez pratiquer toutes les bonnes œuvres qui vous sont possibles selon votre état et votre condition, secourir les pauvres, plaider pour les veuves et les orphelins, visiter les malades et les prisonniers, instruire vos domestiques et vos fermiers, tâcher de gagner à Dieu vos voisins, accorder leurs différends, les empêcher de plaider : *In omni opere bono fructificantes :* Le bon Dieu nous en a bien donné l'exemple; il nous a bien donné sujet de n'être pas

avaricieux en son endroit, il ne l'a pas été envers nous. Tout ce qu'il a fait pour l'amour de nous en l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, il l'a fait très-parfaitement, il l'a fait avec très-grande libéralité, profusion et magnificence. En l'ordre de la nature, il ne s'est pas contenté de produire les créatures nécessaires à notre entretien, il en a fait par mignardise et tendresse de père envers ses enfants, pour notre récréation et notre contentement : que d'œillets, que de tulipes, que de roses, que d'autres fleurs pour la vue! que de fruits savoureux, doux, aigres, musqués, pour l'hiver, pour l'été, qui contentent le goût! que de ramages des linottes, des alouettes, des rossignols pour l'ouïe : *Non necessitatibus tantùm nostris provisum est usque ad delicias amamur.* En l'ordre de la grâce, entre une infinité de moyens qui étaient dans les trésors inépuisables de sa toute-puissance pour nous racheter, il a choisi le plus convenable à notre salut et celui qui lui coûte le plus cher, une seule goutte de son sang précieux suffisait pour notre rançon, elle suffisait à notre salut, non à son amour : *Copiosa apud eum redemptio.* En l'ordre de la gloire, il dit à chaque prédestiné ce qu'il disait à Abraham : *Ero merces tua magna nimis :* Je serai votre récompense; trop grande, encore une fois, trop grande. *Amen.*

SERMON XXIX.

QUE TOUS LES CHRÉTIENS SONT OBLIGÉS DE TENDRE A LA PERFÉCTION EN TOUT TEMPS.

Pour le premier Vendredi de Carême, ou pour le Jeudi de la troisième semaine.

Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (MATTH. 5, 48.)

HIER nous considérions que par la possession du christianisme, nous sommes obligés de tendre à la perfection. Premièrement, parce que l'Homme-Dieu notre Sauveur est la cause exemplaire sur laquelle nous devons jeter les yeux en toutes nos actions; et en second lieu, parce qu'il est la cause finale à laquelle nous les devons rapporter. Aujourd'hui, en continuant le même sujet, il est à propos de réfuter les excuses des gens du monde, qui disent qu'il n'y a que les religieux qui sont obligés de tendre à cette perfection, ou qu'elle n'est que de conseil, non de commandement; et les excuses de ceux qui disent qu'au moins nous n'y sommes pas obligés en tout temps.

Le Fils de Dieu, vivant sur terre, a été un parfait exemplaire de toute sainteté; et vous en avez été la première copie, ô sainte et bienheureuse Vierge! copie si bien collationnée et si conforme à l'original, que saint Denys l'Aréopagite, voyant et admirant vos excellentes vertus, vous eût honorée comme un Dieu, si la foi ne lui eût enseigné que vous ne l'étiez pas. Vous pouvez nous dire

avec plus de raison que saint Paul ne le disait aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus-Christ;* c'est ce que nous désirons faire, moyennant le secours de sa grâce que nous implorons par vos intercessions : *Ave*, *Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Christus est doctor dignissimus qui audiatur, et qui obediatur quia nobilis, doctus, bonus. — II. Ejus documenta utilissima.

II. Punctum. — Prima excusatio mundanorum dicentium laicos non obligari ad perfectionem, aut saltem tantum ex consilio non ex præcepto refutatur: 1° Scripturâ, 2° Patribus in Africâ, Asiâ et Europâ, 3° Ratione, 4° Sensu et praxi primorum christianorum.

III. Punctum. — Secunda excusatio dicentium hanc obligationem non esse pro semper, refutatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Praxi primorum christianorum.

Premier point. — I. Il y a principalement trois qualités qui rendent célèbre un docteur, le mettent en grande réputation, et lui donnent beaucoup de crédit sur l'esprit de ses auditeurs : la noblesse, la science, la probité : *Primus discendi ardor nobilitas est magistri.* Le premier aiguillon qui a coutume de nous inciter à bien apprendre une leçon, c'est l'excellence et la dignité de celui qui l'enseigne, dit saint Ambroise [1]. Les *Commentaires* de Jules-César et les *Institutes* de Justinien, les *Dialogues* de saint Grégoire [2],

[1] Saint Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Eglise, fils d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, naquit dans le palais de son père, qui était alors à Arles, selon la plus commune opinion. On vit, au rapport de Paulin, un essaim d'abeilles entrer et sortir de sa bouche, lorsqu'il était encore dans le berceau : prodige que l'on avait autrefois remarqué dans l'enfance de Platon. Il joignit l'étude à la piété. Anicius Probus, préfet du prétoire, l'envoya en qualité de gouverneur dans l'Emilie et la Ligurie, en lui disant : *Allez, et gouvernez-vous plutôt en évêque qu'en juge.* Ce discours fut comme une prédiction de ce qui lui arriva dans la suite : car Auxence, évêque de Milan, étant mort, il s'éleva entre les ariens et les orthodoxes une grande contestation pour lui donner un successeur. Ambroise alla à l'église pour apaiser le tumulte, et parla avec tant de sagesse, qu'on le proclama évêque d'une commune voix. Cette élection fut confirmée par l'empereur Valentinien, et Ambroise fut sacré le 7 décembre 374. Il s'imposa trois devoirs : de ne passer aucun jour sans célébrer les saints mystères, de prêcher tous les dimanches l'Evangile à son peuple, et de n'oublier rien de ce qui pouvait augmenter la religion chrétienne. Il convertit saint Augustin, fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée en 381, et refusa courageusement l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, l'obligeant de faire pénitence du massacre de Thessalonique. Saint Ambroise avait une douceur d'expression qui lui a fait mériter le surnom de *Doctor mellifluus.* Il mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, âgé de 57 ans.

[1] Saint Grégoire Ier, ou *le Grand,* pape et docteur de l'Eglise, né à Rome d'une famille patricienne, se distingua tellement dans la charge de sénateur, que l'empereur Justin le Jeune le créa préfet de Rome. Il quitta cette dignité et s'enferma dans le monastère de Saint-André, qu'il avait fondé à Rome dans sa maison paternelle, sous la discipline de l'abbé Valentius; il en fut bientôt tiré par le pape Benoît Ier, qui le fit son septième diacre. Pélage II l'envoya à Constantinople pour demander du secours contre les Lombards. C'est là qu'il disputa sur la nature des corps des bienheureux, contre le patriarche qui était eutychien. De retour à Rome, il fut secrétaire du pape Pélage, et obtint ensuite la permission de se retirer dans son monas-

tirent un grand avantage de la noblesse des auteurs qui les ont composés ou mis en lumière. Quand un maître a la réputation d'être docte, quand on dit : C'est un homme qui n'ignore rien, c'est un bel esprit, un esprit brillant, transcendant, universel, pour toute preuve de ce qu'il a enseigné, ses disciples se contentent de dire : αὐτὸς ἔφη : Notre maître l'a dit.

Sa probité aussi lui donne grand crédit, à ce que sa doctrine soit bien reçue de ses auditeurs; quand on dit : C'est un homme vertueux et craignant Dieu, il ne voudrait pas tromper, ni mentir, ni enseigner une mauvaise doctrine, il ne déguise point la vérité, il ne cherche pas ses intérêts, il n'a pour but de ses instructions que le bien de ses auditeurs; il a pour maxime cette parole d'un grand saint : *Merces doctoris est profectus auditoris.* Quand on donne la définition d'un orateur en l'école de rhétorique, on dit : *Orator vir bonus dicendi peritus :* c'est un homme de bien qui sait bien haranguer.

Le Docteur incomparable, que le Père éternel nous a envoyé, pour nous apprendre la science des saints, est avantagé de toutes ces qualités, en un degré si éminent, que nous devons entrer en son école et adhérer à ses maximes, à moins que de nous déclarer dépourvus du jugement, ennemis de notre salut, réfractaires aux commandements de son Père, qui nous a dit : *Ipsum audite :* Ecoutez-le. Il est plus que très-noble, il est Roi, il est le Roi des rois, il est le Fils de Dieu, il est Dieu même.

En sa divinité, il est le Verbe du Père, la Sagesse incréée, la Sapience éternelle, l'Abîme et l'Océan de toutes les sciences. Par la science de vision, il voit clairement tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera à jamais; par la science de simple intelligence, il connaît très-parfaitement tout ce qui peut être, tout ce qui est dans les trésors inépuisables et infinis de la puissance de Dieu.

En son humanité, il a la science béatifique, la science infuse, la

tère. Pélage étant mort, saint Grégoire fut élu pape le 3 septembre 590. Il ne consentit à son élection, qu'après qu'elle eût été confirmée par un miracle, et qu'il eût employé tous les moyens imaginables pour en faire élire un autre. Il n'oublia rien pour éteindre le schisme introduit dans l'Eglise à l'occasion *des Trois Chapitres;* il envoya, en 596, saint Augustin en Angleterre pour y prêcher l'Evangile, maintint avec fermeté les droits du Saint-Siége et la discipline ecclésiastique, s'éleva avec force contre l'incontinence des clercs, fit punir les calomniateurs, et s'opposa à l'ambition du patriarche de Constantinople qui prenait la qualité d'*évêque œcuménique* ou universel. Les auteurs de sa vie ont parlé différemment des louanges qu'il donne dans ses lettres au tyran Phocas et à la reine Brunehaut. On dit aussi qu'il fit détruire les beaux monuments de l'ancienne magnificence des Romains, afin d'empêcher ceux qui venaient à Rome, de faire plus d'attention aux arcs de triomphe et aux antiquités du paganisme, qu'aux choses saintes, et qu'il fit brûler une infinité de livres des païens, et en particulier Tite-Live; mais ces faits ne sont point certains. Il mourut le 12 mars 604. C'est un grand sujet de dispute parmi les savants, de savoir s'il a été moine selon la règle de saint Benoît ou suivant celle de saint Equice. On estime *son Pastoral* et les douze livres de lettres qu'il écrivit durant son pontificat. Le Père de Sainte-Marthe a écrit sa vie, imprimée à Rouen, en 1697, in-4°.

science expérimentale de laquelle il est dit : *Proficiebat sapientiâ et ætate* (Luc. 2, 52).

Il est très-bon, il est la bonté même, il est si bon, qu'oubliant sa grandeur et sa noblesse, sans avoir besoin des hommes, sans en pouvoir espérer le moindre surcroît à sa béatitude, il s'abaisse à tenir école pour les instruire en ce qui est de leur salut; et il a tant d'affection et de tendresse pour ses disciples, qu'il se familiarise avec eux, il les appelle ses amis, ses mignons, ses petits enfants : *Vos amici mei estis, filioli mei.* Il leur lave les pieds, il les nourrit de sa chair, il les rachète par son sang, il meurt pour leur donner la vie.

Ce maître donc, si noble, si savant, si bon, si excellent, a daigné ouvrir sa bouche pour nous enseigner. C'est le Saint-Esprit qui pèse cette circonstance, et avec raison : car à la vérité, c'est une grande humiliation, une miséricorde et une bonté admirable que le Verbe, le Verbe de Dieu, si éloigné de toute masse corporelle, si élevé au-dessus de toute conception humaine et angélique ait daigné s'incarner, converser avec les hommes, ouvrir sa bouche sacrée, pour instruire des créatures si viles, si grossières, si idiotes. *Aperiens os suum :* il ouvre sa bouche, c'est-à-dire la source d'eau vive, le magasin des richesses divines et infinies, le trésor de la science et de la sagesse éternelle.

II. Un Dieu ouvre sa bouche pour parler aux hommes; quelle merveille! il ouvre sa bouche, non pour les blâmer, non pour les menacer, mais pour les instruire : *Aperiens os suum docebat eos;* pour leur enseigner la science des saints, la science de salut, la science qu'il a puisée au sein de son Père, où il repose de toute éternité : *Qui est in sinu Patris ipse enarravit nobis :* Chacune de ses paroles nous doit être plus chère que le fin or, plus précieuse que les diamants et que toutes les pierreries du Levant. Il a enseigné les hommes par toutes les prédications qu'il a faites en public, par toutes les conférences particulières qu'il a eues avec ses disciples, par tout ce que les Évangélistes en ont écrit; mais principalement en ce riche discours, qu'on appelle le *Sermon du Seigneur en la montagne,* qui est un sommaire de la loi évangélique, un précis et un abrégé de la perfection chrétienne, rapporté par saint Matthieu aux chapitres 5e, 6e et 7e, et par saint Luc au chapitre 6e; sermon qu'il a fait, non à ses apôtres et disciples seulement, afin qu'on ne pense pas qu'il ne parle qu'à eux; mais aussi à une très-grande multitude de peuple qui était venu de Jérusalem et de toute la Judée, et même de Tyr et de Sidon, villes étrangères : *Multitudo plebis copiosa ab omni Judæâ, et Jerusalem et Maritimâ, et Tyri, et Sidonis*; sermon qu'il fait, non par incident, non par rencontre, non étant interrogé, mais tout exprès, de son propre mouvement, l'ayant prémédité; car pour nous faire concevoir l'importance de ce qu'il nous doit enseigner, il passe toute la nuit en oraison, avant que de faire ce sermon. Sermon qu'il fait en la montagne, car encore que saint Luc dise : *Descendens de monte stetit in loco campestri,* saint Matthieu dit que ce fut sur la montagne, parce qu'ayant passé la nuit en oraison sur le haut de la montagne, le matin il descendit en une plaine qui était non

au pied, mais au milieu de la montagne pour y faire ce sermon, afin que, comme la loi ancienne avait été donnée sur une montagne, ainsi la loi évangélique fût enseignée sur une montagne. Nous devons adorer Jésus sur trois montagnes : sur le mont Thabor, sur le Calvaire, sur cette montagne où il prêche. Sur le premier, il nous fait voir un échantillon de la gloire qu'il nous prépare; sur le second, il nous a mérité la grâce d'y arriver; sur le troisième, il nous montre par quelle voie il nous y faut marcher.

Les dispositions que nous devons avoir au regard de Dieu, au regard de notre prochain, au regard de nous-mêmes. Envers Dieu, il nous recommande d'avoir une grande confiance en sa bonté et providence paternelle, un désir ardent d'être imitateurs de sa perfection, un grand respect pour son saint nom.

Envers le prochain, il nous commande d'être charitables et miséricordieux, d'endurer patiemment les injures et de pardonner les offenses qu'il nous fait, de lui rendre le bien pour le mal, de l'aimer sincèrement et prier Dieu pour lui.

Au regard de nous-mêmes, il veut que nous ayons l'esprit de pauvreté, d'humilité, de mortification, c'est-à-dire un grand détachement de l'affection aux biens de la terre, aux grandeurs du monde, aux délices de la chair.

Voici comme il parle des premières dispositions. « Ne vous mettez point en peine où vous trouverez de quoi boire, et de quoi » manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. Considérez les oiseaux du ciel : » ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas plus excellent qu'eux? » (Matth. 6, 25, 26).

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Quant à » moi, je vous dis, que vous ne juriez en aucune façon » (Matth. 5, 48).

« Ne jugez pas, et vous ne serez point jugés (Luc. 6, 37); ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; remettez, et il » vous sera remis; donnez, et il vous sera donné; on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers » les autres. »

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent » (Matth. 5, 44). « Faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux » qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez » les enfants de votre Père, qui est dans le ciel » (Luc. 6, 27). Notez *afin;* donc, sans cela on ne peut être enfant de Dieu, ni par conséquent être sauvé.

Pour nous régler au regard de nous, et pour mieux commander l'amour de la pauvreté, de l'humiliation, de la mortification; il dit (Luc. 6, 24) : « Malheur à vous riches, qui avez ici votre consolation; » il ne dit pas : Qui volez les veuves, qui opprimez les orphelins, et les villageois, mais : *Qui avez ici votre consolation.* « Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez! Malheur à vous, lorsque tous les hommes diront du bien de vous! »

Toutes ces paroles sont de si grande importance, qu'il faudrait

lire avec grand respect et attention, pour le moins une fois chaque mois, ces chapitres de saint Matthieu et de saint Luc; je vous le conseille de toute mon affection, vous vous en trouverez bien.

L'esprit malin voyant que cette doctrine est la voie étroite, mais assurée qui conduit les hommes à la vie éternelle, et que le contraire est le grand chemin qui conduit à la damnation, il jette dans l'esprit des gens du monde deux erreurs très-pernicieuses, par lesquelles ils se flattent en leur relâchement, se forment une conscience à la mode, et se dispensent de mettre en pratique des instructions si salutaires.

Deuxième point. — Premièrement, ils disent qu'elles sont pour les religieux, non pour les séculiers; que ce sont des conseils, non des commandements; des œuvres de surérogation, non d'obligation; qu'elles sont nécessaires pour être parfait, non pour être sauvé.

1° Si le Fils de Dieu ne parlait qu'aux Chartreux, aux Capucins et autres religieux, il ne parlait à personne; car il n'y en avait point en ce temps-là. Saint Luc (7, 1), dit qu'il fit tout ce discours devant le peuple qui l'écoutait.

Quand les Apôtres recommandaient les mêmes choses en leurs Epîtres, quand saint Jacques disait avant toute chose : *Mes Frères, ne jurez en aucune façon;* quand saint Jean disait : *Nous devons donner notre vie pour nos frères chrétiens;* quand saint Paul disait : *Faisons du bien à tous, et principalement aux domestiques de la foi;* quand le même Apôtre écrivait à l'Eglise des Corinthiens (1. Cor. 1, 2), des Galates (1, 2), et des autres villes, n'y avait-il en leur assemblée que des prêtres ou religieux? Il y avait des gentilshommes mariés, comme Philémon, des avocats, des marchands, des artisans. Ce ne sont que des conseils, dites-vous; qui vous l'a dit? Il est assuré que le Fils de Dieu en ce sermon fait plusieurs commandements; qui vous les distinguera? qui sera si hardi que de vous dire : Ceci n'est que de conseil, ceci est de commandement? Tant y a que ces enseignements sont de très-grande importance pour notre salut, ce qui paraît en ce que dans tout ce sermon il ne dit jamais comme il disait quelquefois, quand il donnait des conseils : *Qui potest capere capiat;* mais au contraire, il donne des malédictions à ceux qui ne vivent pas selon cette doctrine qu'il enseigne. « Malheur à vous riches, qui avez ici votre consolation! » Malheur à vous qui riez! Malheur à vous qui êtes rassasiés! » Et en saint Luc (6, 24), il conclut ce sermon par ces paroles très-remarquables : « Celui qui écoute mes paroles sans les pratiquer » est semblable à un homme qui a bâti sa maison sur la terre sans » y faire de fondement : un fleuve est venu ensuite fondre sur cette » maison, elle est tombée aussitôt, et la ruine en a été grande » (Luc. 6, 49).

2° Nous ne devons pas expliquer l'Evangile par notre propre sens, mais selon le sentiment des saints Pères qui ont été choisis de Dieu et ont reçu le Saint-Esprit pour le faire. Ecoutez ce qu'ils disent sur ce sujet dans les trois parties du monde : Afrique, Europe, Asie. En Afrique, saint Augustin dit : *Benè intelligere iste*

mons significari majora præcepta justitiæ, quia minora erant quæ Judæis data sunt. Les dix commandements du Décalogue ont été donnés aux Juifs, et saint Augustin[1] dit que les chrétiens sont obligés à des commandements plus grands et plus parfaits que les juifs. Sans doute donc, selon saint Augustin, nous sommes obligés à d'autres choses qu'à ce qui est porté en ces paroles : *Un seul Dieu tu adoreras, etc.*, à savoir, comme il est dit aux commandements que Jésus nous a faits en ce sermon de la montagne ; car, comme il ajoute : « Il était bien raisonnable que Dieu donnât des commandements plus parfaits par son Fils que par Moïse aux chrétiens qui sont conduits par amour, qu'aux juifs qui étaient conduits par crainte ; aux chrétiens, auxquels on promet le royaume des cieux, qu'aux juifs à qui on promettait les biens de la terre. »

Saint Chrysostome[2] en Europe, agissant contre ceux qui méprisaient la vie des moines, montre que non-seulement ils ne sont pas dignes de blâme, mais qu'ils doivent être imités de tous ceux qui prétendent être sauvés. Voici de mot à mot ses propres paroles, elles sont un peu longues, mais bien remarquables :

« Cette distinction qu'on a mise entre les personnes qui vivent dans le siècle, et celles qui renoncent, est une pure invention des hommes. L'Ecriture sainte n'en reconnaît point ; mais elle veut que tous les chrétiens, et ceux-là mêmes qui sont engagés dans le mariage, gardent les mêmes règles et le même institut que les religieux. Ecoutez ce que dit saint Paul, et quand je dis saint Paul, c'est comme si je vous rapportais les paroles de Jésus-Christ même. Ce grand Apôtre écrivant à des personnes mariées, qui travaillaient à l'éducation de leurs enfants, ne désire-t-il pas d'eux toute l'exactitude et toute la perfection d'une vie retirée et solitaire? Car ne leur retranche-t-il pas tous les plaisirs qu'ils pourraient prendre, ou dans l'ornement des habits, ou dans la délicatesse du boire ou du manger, quand il dit : « Voici l'ordre que je vous donne pour ce » qui regarde les femmes. Je désire qu'elles soient habillées modes- » tement, et que leur manière de se vêtir et de se parer ne respire » qu'honnêteté et chasteté, qu'elles ne portent point les cheveux » frisés, ni des ornements d'or, ni des perles, ni des habits somp- » tueux, mais qu'elles soient vêtues comme le doivent être les » femmes qui font profession de piété, et qui la doivent faire pa- » raître par leurs actions et par leurs œuvres? » Et quand il ajoute ensuite, parlant des veuves : « Celle qui vit dans les délices, est » morte dans l'âme, quoiqu'elle soit vivante dans le corps » Et en un autre endroit, parlant généralement de tous les fidèles : « Ayant » ce qu'il faut pour vivre, et pour nous vêtir, nous devons être » contents. » Pouvait-il exiger quelque chose de plus des religieux.

» Que pourrions-nous trouver de plus grand et de plus excellent que les règles et ces constitutions? Et puisque saint Paul nous commande d'être au-dessus de la colère, des clameurs, du désir des richesses, de la bonne chère, de la magnificence dans les vêtements, de la vaine gloire et des pompes du siècle, de

[1] Lib. 1. de Serm. Domini in monte sub initium.

[2] Contra Vituperatores vitæ Monasticæ, lib. 7, 3.

n'avoir rien de commun avec la terre, et de mortifier nos membres et notre corps : n'est-il pas évident qu'il ne demande pas une moindre perfection dans tous les chrétiens, que Jésus-Christ dans ses disciples, puisque même il nous ordonne (Rom. 6, 7) d'être autant morts au péché, que si nous étions effectivement ensevelis et morts au monde.

» Mais pour vous faire voir que c'est le dessein de l'Apôtre, considérez que l'argument le plus puissant qu'il emploie pour exhorter les chrétiens à la patience et à l'humilité, est l'obligation qu'ils ont de se rendre conformes à Jésus-Christ. Qu'il ne nous ordonne pas de prendre pour modèle de votre vie des religieux, ni même des apôtres, mais Jésus-Christ même ; et qu'il menace de si horribles supplices ceux qui n'imitent pas cet aimable Sauveur. Quelle raison peut-on avoir pour prétendre qu'il y a des états dans le christianisme plus obligés que les autres à tendre à une plus grande et plus relevée perfection, puisqu'il est commandé à tout le monde d'atteindre à la même élévation, c'est-à-dire à imiter Jésus-Christ. Voilà sans doute ce qui renverse tout l'univers : on s'est imaginé qu'il n'y avait que les religieux qui fussent obligés à bien vivre, et que les autres pouvaient vivre négligemment. On se trompe, cela n'est pas ainsi, mais tout le monde est obligé de suivre les mêmes maximes, et d'entrer dans les mêmes sentiments.

» Et ne pensez pas, ajoute encore ce saint, que ce soit moi qui assure cette vérité ; c'est Jésus-Christ même qui l'enseigne, c'est celui qui doit juger tout le monde, et qui le doit juger sur les mêmes maximes. Ce qui paraît assez par la sentence rigoureuse qu'il a prononcée contre le mauvais riche qui n'est pas tourmenté, parce qu'étant religieux, il avait été cruel, mais qui brûle dans les flammes qui ne s'éteindront jamais, parce qu'il avait beaucoup d'affection pour les pompes du siècle, et que vivant dans l'abondance des richesses et des plaisirs, et étant couvert de pourpre et de vêtements précieux, il méprisait et négligeait de soulager le Lazare, qui était réduit dans une grande misère.

» En effet, lorsque notre Seigneur dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés; chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes;* il ne parle pas seulement aux religieux, mais à toutes sortes de personnes. Quand il commande d'entrer dans le chemin étroit, il ne fait pas seulement ce commandement aux religieux, mais également à tous les hommes. Jésus (ce sont les propres termes de l'Evangile) disait à tous : *Si quelqu'un veut se donner à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte tous les jours sa croix, et qu'il me suive.* Et quand il a dit que *si quelqu'un allait à lui, et qu'il ne haït pas son père et sa mère, sa femme, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, en ne tenant compte de toutes ces choses, lorsqu'il y va du service et de la gloire de Dieu, il ne pouvait être au nombre de ses disciples*, c'est-à-dire chrétien, il n'a excepté aucun état ni aucune profession ; de même qu'il n'a pas excepté un père, ni une mère, lorsqu'il a dit que *celui qui aimait son fils ou sa fille plus que lui, n'était pas digne d'être à lui.*

» Je n'estime donc pas, conclut ce grand docteur, qu'il y ait quelqu'un assez hardi ni assez contentieux pour oser nier, après des preuves si convaincantes, que les lois divines n'obligent pas également celui qui vit dans le siècle, et celui qui en est retiré, à la même perfection, et qu'en quelque état que les chrétiens vivent, ils ne se fassent en tombant d'aussi dangereuses blessures. » Jusqu'ici ce sont les paroles de saint Chrysostome.

En l'Asie, saint Basile [1], le patriarche de tous les religieux de l'Orient, et l'oracle de l'Eglise grecque, pour enseigner ces mêmes vérités, emploie pour le moins le tiers de ce beau discours qu'il fait du *renoncement*, *ou abnégation du siècle*. Il dit, premièrement, que le bon Dieu voulant pourvoir à notre salut, a mis en son Eglise deux genres de vie, savoir : le mariage et la virginité, afin que ceux qui ne pourront garder la virginité, se puissent sauver dans le mariage, mais à condition qu'ils pratiquent la tempérance, la chasteté et les autres vertus que les saints ont pratiquées en leur mariage, comme le patriarche Abraham, qui fut prêt de sacrifier son fils plutôt que de désobéir à Dieu, et qui allait sur les grands chemins attendre les pauvres pèlerins pour les recevoir en sa maison. Et un peu plus bas, le même saint, parlant des maximes de l'Evangile, ce que les gens du monde pensent n'être que pour les religieux, ajoute : *An non tibi videntur matrimonio etiam conjunctis lata esse Evangelia? Animadvertis itaque apertè, jam tibi explanatum fore, ut à cunctis nobis quicumque in hac vita sumus ratio reposcatur, utrum Evangelio paruerimus nec ne, non à monachis modo, ab his etiam qui uxores habuerimus. Etenim qui conjugio sese implicuerit, huic satis fuerit si incontinentiæ ipsi culpa remittatur, et feminæ libido, et una cum eâ congressio condonetur. Reliqua vero mandata cùm æquè descripta omnibus sint, non est extra periculum, quicumque adversus ea fuerit. Siquidem Christus ipse, cum patris sui præcepta promulgaret, apud eos loquebatur, qui in mundo communem vitæ morem sequebantur :* « Ne voyez-vous pas que les Evangiles sont aussi donnés pour les gens mariés? Vous pouvez donc remarquer bien clairement qu'on demandera compte à nous tous qui sommes en cette vie, si nous avons obéi à l'Evangile, soit que nous soyons religieux, soit que nous soyons mariés; car ce sera même une grâce à un homme marié, si on lui pardonne la faute qu'il a faite de n'avoir pas vécu en continence; car, quant aux autres commandements, puisqu'ils ont été donnés à tous, quiconque les transgressera, il ne sera pas hors de danger, puisque le Fils de Dieu, publiant les commandements de son Père, ne parlait pas seulement aux moines, mais à tous ceux qui mènent une vie commune dans le monde. »

3° La raison en est évidente : le Fils de Dieu est venu en ce monde pour défaire les œuvres du diable, comme dit son bien-aimé disciple, pour ruiner les effets du péché, pour nous faire rentrer en la félicité et béatitude qu'on avait en l'état d'innocence, autant que la condition de l'état présent, et les misères de cette

[1] Serm. de Abdicatione seu abnegatione sub initium.

vie le peuvent permettre. Or, nous ne pouvons pas obtenir ce bien sans dompter nos passions, sans mortifier notre amour-propre et sans aspirer à la sainteté et à la perfection que Jésus nous a enseignées. Le voulez-vous voir clairement? n'est-il pas vrai, si vous voyez un homme qui n'ait point d'attache aux biens de la terre, qui en fasse de grandes aumônes et autres bonnes œuvres, qui ne soit point ambitieux des honneurs et des grandeurs du monde, qui ait crucifié sa chair avec ses vices et concupiscences, pour ambitieux, avaricieux, voluptueux que vous soyez, vous l'estimez très-heureux, vous admirez son bonheur, vous le considérez comme un homme qui est dans un port tranquille et assuré, et vous, au contraire, comme un homme qui est sur la mer orageuse et agitée des vents de toutes parts?

4° Pensez-vous que les premiers chrétiens qui allaient si courageusement au martyre, qui se laissaient condamner à avoir leurs biens confisqués, à être bannis de leur patrie, à être exposés à toute sorte de tourments, plutôt que de se départir d'un seul article de foi? Pensez-vous, dis-je, qu'ils reçussent un si grand courage, et des vertus si héroïques sur-le-champ et en un moment? Oui, quelques-uns, mais fort peu; le plus ordinaire était qu'ils s'y disposaient de longue main, par une grande sainteté de vie, par la pratique continuelle des bonnes œuvres, par une vie retirée, austère, mortifiée et fervente en l'amour de Dieu.

Pensez-vous que les serviteurs et les servantes, les artisans, les petits enfants apprissent en un instant, et tout d'un coup de belles paroles qu'ils disaient en présence des tyrans, les saintes instructions qu'ils donnaient à ceux qui les fréquentaient? On les leur enseignait de longue main, on les instruisait longtemps en ce qui est des mystères de la foi, des vérités de l'Evangile, des maximes du christianisme; oui, les serviteurs et servantes, comme saint Vidal, sainte Blandine, sainte Agatoclie, sainte Marie.

Oui, les artisans et gens de basse condition : car saint Paul (1. Cor. 2, 16) dit que l'Eglise de Corinthe en était peuplée; et quand il leur parle des mystères les plus relevés de notre religion, il ne les leur explique pas, il suppose qu'ils les savent, il les leur remet seulement en mémoire; il leur dit : *Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit? ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (1. Cor. 6, 15)?

Oui, les petits enfants étaient instruits dès leur bas âge, et accoutumés à vivre selon la perfection chrétienne. Témoin ce petit martyr qui, à peine était sevré de la mamelle, il est dommage que nous ne sachions pas son nom, mais il est écrit au livre de vie. Etant entre les mains des bourreaux, il eut grande soif et demanda un peu d'eau : car ceux que l'on supplicie, sont ordinairement altérés; sa sainte mère lui cria : Mon fils, mon fils, quand on endure pour Jésus-Christ, il ne faut point demander de rafraîchissement, il faut souffrir le plus qu'il est possible. Quand on égorgea les saints Innocents pour le Fils de Dieu en Bethléem, ils ne prirent pas la mamelle.

Et cet autre petit enfant dont Procope (lib. 1 *de bello Vandal.*) fait mention, et après lui Baronius (anno 522, num. 57). Le tyran

Dunaan avait condamné, pour la foi, une femme catholique à être brûlée toute vive; un enfant qu'elle avait, âgé de cinq ans, se voyant séparé d'elle se va jeter aux pieds du tyran, les larmes aux yeux, et le prie en bégayant de lui rendre sa mère qu'il voit entre les mains des bourreaux; le tyran voyant cet enfant doué d'une excellente beauté, le prend sur ses genoux, le caresse, et lui demande avec qui il aime mieux demeurer, ou avec lui, ou avec sa mère. Je veux être avec maman, et je suis ici même pour vous prier de lui permettre qu'elle me prenne pour endurer le martyre avec elle, car elle m'y a souvent exhorté. — Et qu'est-ce que le martyre? — C'est mourir pour Jésus-Christ, afin de vivre avec lui. — Et qui est Jésus-Christ? — Venez à l'église, et je vous le montrerai; mais laissez-moi aller vers ma mère : car je vois que les bourreaux l'emmènent. — Laissez-là votre mère, lui dit le tyran, et demeurez ici avec nous, et je vous donnerai de beaux fruits. — Je n'ai que faire de vos fruits, je me suis adressé à vous, pensant que vous étiez chrétien; mais puisque vous êtes juif, je ne veux point être avec vous, ni rien recevoir de vous. On le met entre les mains de la reine, espérant qu'étant accoutumé à être mignardé de sa mère, elle le gagnera par ses caresses; mais elle ne peut rien sur ce petit cœur, plus indomptable et plus précieux qu'un diamant. Le tyran l'ayant repris sur ses genoux pour le caresser, l'enfant le mordit en la cuisse; il le donne à un de ses courtisans, avec charge de l'instruire au judaïsme, et lui faire renier la foi; mais comme il l'emmenait, admirant sa constance, le saint martyr s'échappe de ses mains et court promptement vers sa mère, qui était au milieu des flammes, afin d'être offert avec elle en holocauste à Jésus-Christ : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

Troisième point. — 1° Et ceci nous montre encore l'abus de ceux qui ne veulent être chrétiens qu'en certains temps, en certains lieux, en certaines rencontres : ils sont contents d'être dévots pendant le carême, ou la sainte semaine, non au carnaval ni après Pâques; d'être modestes en l'église, non en la maison, ni en la compagnie; d'être sobres en leurs repas ordinaires, non dans les festins de noces ou banquets des fêtes; d'être chastes dans le célibat, non en leur mariage.

Au lieu que notre profession nous oblige de tendre à la perfection et d'être bon chrétien en tout temps, en tout lieu, en toutes nos actions; saint Paul le commande, et le prouve puissamment. Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes; mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux : *Pro omnibus mortuus est Christus ut et qui vivunt jàm non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit* (2. Cor. 5, 15). La vie, c'est le principe de tous nos mouvements et de nos actions. La mort du Fils de Dieu, qui nous a délivrés de la mort éternelle, nous oblige à ne vivre que pour lui, à n'avoir point de mouvements, à ne point faire des actions que pour sa gloire. Quel est le principe des mouvements et des actions que vous faites au bal, au brelan, au cabaret, à la comédie, aux assemblées séculières? Est-ce la gloire de Dieu? comptez les jours

et les années de votre vie, voyez à quoi vous les employez, quel en est le principe, et la fin; c'est votre propre satisfaction, vos intérêts, l'avancement de votre fortune, de contenter votre ambition, votre avarice, votre sensualité, votre curiosité; fort peu, fort peu, ou point du tout est rapporté au service de Dieu.

2° Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Notez *tous les jours*. Ce que saint Basile (lib. 2 *de Bapt.*, quæst. 1) expliquant, dit ces paroles très-remarquables : *Quisquis Evangelii baptismate baptizatus est ad hoc obligatur ut secundùm Evangelium vivat. Irrevocabili pacto ad hoc se adstrinxit, ut Christum sequatur in omnibus quod est Deo integrè, et perfectè vivere :* Quiconque, soit homme, soit femme, soit ecclésiastique, soit séculier, soit religieux, soit laïque; quiconque a reçu le baptême de la loi de grâce, est obligé de vivre selon l'Evangile. Il s'est engagé par un pacte irrévocable à suivre Jésus-Christ en tout, c'est-à-dire à vivre entièrement, non à demi, non en certains temps, mais entièrement et selon la perfection chrétienne pour Dieu.

Que dites-vous d'un étrange chapelet, qu'un certain catholique disait souvent? Il y avait un grain blanc, et dix noirs, et puis un grain blanc, et dix autres grains noirs, et ainsi consécutivement, sur les grains blancs, il disait : Le bon Dieu soit loué et béni! sur les grains noirs il disait : L'ennemi soit servi! N'était-ce pas se moquer de Dieu et attirer sur soi sa vengeance. Vous ne le dites pas ainsi, mais vous le faites, ce qui est bien pis. Voyez ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir? comment vous vivez depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin? pour quoi sont vos pensées, vos paroles et vos actions : s'il y en a une qui tende à la gloire de Dieu, et à son service, il y en a plus de dix qui ne tendent qu'à votre amour-propre, à la satisfaction de votre sensualité, ou ambition, ou avarice?

3° Le baptême est une génération, une seconde naissance, qui fait que l'homme devient une nouvelle créature, comme dit le texte sacré. En la première naissance, l'homme reçoit une vie naturelle, sensitive, animale, humaine; en la seconde, étant fait membre du Verbe incarné, qui est enté et inséré en lui : *Suscipite insitum Verbum;* il reçoit une vie nouvelle, vie spirituelle, vie surnaturelle, vie de grâce, vie divine.

4° Les premiers chrétiens étant convaincus de ces vérités, vivaient très-saintement, et tendaient à la perfection en tout temps, en tout lieu et en toutes leurs actions. Aux dimanches et aux jours de fête, ils passaient presque toute la journée dans l'église à chanter les louanges de Dieu, et à entendre prêcher sa parole : nous le voyons dans Théodoret[1]

Aux jours ouvriers, après leur dévotion, ils employaient le temps à travailler pour gagner leur vie, ou pour faire des aumônes s'ils vivaient de leurs rentes; et en travaillant, ils s'entretenaient à parler de Dieu, même les femmes; nous le voyons dans Tatianus

[1] *Tract. de Curatione Græcorum affectionum*, lib. 8, *qui est de Martyribus sub finem.*

Assyrien : *Virgines nostræ omnes pudicæ sunt lanificio intentæ; Divinos sermones edisserunt;* en suite de ce commandement que saint Paul nous a fait : *Si quis loquitur quasi sermones Dei.*

En carême, ils jeûnaient si austèrement, qu'ils ne buvaient point de vin, ne mangeaient pas même des pommes si elles n'étaient sèches, comme nous voyons dans Tertullien : *Xerophagias observamus, siccantes cibum ab omni jurulentiâ, et vividioribus quoque pomis ne quid vinositatis, aut edamus, aut bibamus.*

Après Pâques, se dispensant un peu de cette grande austérité, ils récompensaient ce relâchement par la pratique d'autres bonnes œuvres; nous le voyons dans saint Augustin (Serm. 157 *de Tempore*) : *Damus operam sobriæ remissioni ac sanctæ sinceritati : ut quidquid modo corporali abstinentia non acquirimus, mentium puritate quæramus.*

Ils étaient si saints et si modestes en tout lieu, que chaque maison particulière leur était une église et un lieu sacré. On ne permettait pas à ceux qui étaient en pénitence, ni aux plus fervents catéchumènes de voir la sainte eucharistie; mais les autres étaient si saints qu'on leur permettait de l'emporter en leur maison, pour la recevoir dans la nécessité. Témoin ce que Métaphraste rapporte, et après lui Baronius. Une vierge de Nicomédie nommée Domna, qui était payenne et prêtresse de Diane, lisant les Actes des Apôtres, se convertit à la foi, et reçut le baptême avec l'eunuque de l'empereur nommé Inde; ils vivaient ensemble comme deux anges, séparés des compagnies et des divertissements du monde. Un traître les accuse d'être chrétiens; le préfet espérant trouver et confisquer de grands trésors en leur maison, leur demande les clés, et y va sur-le-champ; tout ce qu'il y trouve fut une croix, le livre des Actes, deux nattes étendues à plate terre, sur lesquelles ils couchaient, un encensoir de terre, une lampe et un petit coffre de bois, où était le Saint-Sacrement; ayant toujours auprès d'eux le Fils de Dieu en l'eucharistie, ne devaient-ils pas être bien modestes et bien pieux en toutes leurs actions? Oui, même en prenant leurs repas : car Tertullien dit en son *Apologie :* « Nous prenons notre réfection, comme ceux qui, au sortir de là, se doivent présenter à Dieu, et lui faire leurs prières. »

Enfin, tous les chrétiens devraient être comme ce grand martyr de Vienne en Dauphiné; il était saint de nom et d'effet, car il s'appelait *Saint*, et il menait une très-sainte vie. Le tyran lui demanda : Comment vous appelez-vous? — Je suis chrétien. — Quel est votre surnom? — Je suis chrétien. — D'où êtes-vous? — Je suis chrétien. — De quel métier êtes-vous? — Je suis chrétien. — Voilà comme nous devons faire : être chrétiens en tout, et rien de plus : vivre selon la conduite de la foi et les maximes de l'Evangile, non selon la conduite des sens et de la raison corrompue, ni selon les maximes du monde. Parler en chrétien : *Si quis loquitur quasi sermones Dei;* négocier en chrétien : *Nemo in negotio circumveniat fratrem.*

Prendre sa réfection en chrétien; soit que vous mangiez, soit que vous buviez, que ce soit au nom du Seigneur; marcher en chrétien : celui qui demeure en Jésus-Christ, doit marcher comme

lui ; faire toutes nos actions pour plaire à son Père, comme il faisait les siennes : *Quæ placita sunt ei facio semper*, afin d'être quelque jour où il est : *Ubi sum ego illic sit, et minister meus.* Dieu nous en fasse la grâce. *Amen.*

SERMON XXX.

AUTRES RAISONS QUI NOUS OBLIGENT A ÊTRE PARFAITS EN NOS ACTIONS.

Pour le premier Vendredi de Carême, ou pour le Jeudi de la troisième semaine.

Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (MATTH. 5, 48.)

Ces jours passés nous avons considéré les obligations que nous avons à la perfection chrétienne en nos actions ; le temps ne me permit pas de le faire avec toute l'étendue que je souhaitais.

Je désire le faire aujourd'hui, en vous montrant qu'un des plus salutaires conseils qu'on puisse donner à une âme chrétienne, c'est de faire toutes ses actions avec une grande affection, non-seulement les grandes et importantes, mais les plus basses et les plus petites. Je le montre, dis-je, par des raisons tirées de la part de nos actions mêmes.

Nous en avons un rare et admirable exemple en vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! vous êtes représentée par cette femme forte, tant célébrée dans le livre des *Proverbes;* on n'y loue pas seulement vos vertus héroïques et excellentes, mais encore les moindres actions de votre petit ménage : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum.* Le Saint-Esprit n'a coutume de louer en l'Ecriture que ce qui est grandement louable ; il n'a coutume de louer que ce qui est rare et précieux. Puisqu'il loue vos actions ordinaires, c'est signe que vous les faisiez extraordinairement ; vous les faisiez très-vertueusement, très-saintement, très-parfaitement. C'est ce que nous désirons imiter en vous, moyennant la grâce de votre Fils, que nous demandons de tout notre cœur par vos intercessions : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. PUNCTUM. — Bona opera feruntur in cœlum, et Deo offeruntur.
II. PUNCTUM. — Bona opera sunt pretiosissima.
III. PUNCTUM. — Bona opera meruntur augmentum gloriæ.
CONCLUSIO.

L'apôtre saint Paul, écrivant à son disciple Tite, et l'instruisant sur le mystère de l'incarnation, dit que l'une des principales raisons pour lesquelles le Fils de Dieu a daigné venir en ce monde épouser notre nature et se livrer à la mort, c'est afin d'acquérir un peuple qui fût agréable à Dieu son Père, en la pratique des bonnes

œuvres : *Dedit semetipsum ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* Pour obtenir cette fin et nous animer vivement à la perfection chrétienne pour nos propres intérêts, Jésus se montra un jour à son disciple bien-aimé, en une vision mystérieuse, qu'il a couchée par écrit au chapitre 21e de ses divines prophéties. Il vit un ange descendre du ciel, tenant en main une toise, cette toise était un roseau, ce roseau était d'or; et avec cette toise il mesurait la hauteur, la longueur, la largeur et les autres dimensions de la Jérusalem céleste : *Habebat in manu suâ mensuram arundineam auream, ut metiretur Jerusalem.* Cette toise était un roseau, ce roseau était d'or : ne semble-t-il pas qu'il y a contradiction en ces paroles? rien de plus vil et abject qu'un roseau, rien de plus pesant que l'or; rien de plus frêle et fragile qu'un roseau, rien de plus ferme et solide que l'or; et toutefois cette toise était d'or, et elle n'était qu'un roseau : *Mensuram arundineam auream.* Qui ne voit qu'il y a quelque grand mystère caché sous l'écorce extérieure de cette parole. Cet ange n'est autre que Jésus, qui est appelé par Isaïe, Ange du grand conseil. Cette toise qu'il a en sa main, sont nos bonnes œuvres, elles ne sont qu'un roseau, et elles sont d'or, parce qu'étant considérées en elles-mêmes, en leur essence, elles sont extrêmement viles, basses, de peu de valeur; mais étant faites pour l'amour de Dieu, et par la conduite de sa grâce, elles sont précieuses comme l'or, si nobles et si excellentes, qu'on s'en sert comme d'une toise pour mesurer la cité de Dieu. Trois puissantes et pressantes raisons qui nous doivent inciter à faire beaucoup de bonnes œuvres, et les faire chrétiennement et parfaitement, c'est que Jésus daigne les agréer, accepter, tenir en sa main; elles sont précieuses et excellentes tout ce qui se peut; elles servent de toise pour mesurer la Jérusalem céleste, c'est-à-dire qu'on distribue les couronnes et les portions du paradis à chacun selon ses œuvres.

Premier point. — Le premier motif qui nous doit émouvoir à faire nos bonnes œuvres avec perfection, c'est qu'elles sont portées au ciel et présentées à Jésus; il les accepte, il les agrée, il les loue, il en exagère l'excellence et la perfection.

L'ange saint Raphaël disait à Tobie (12, 12) : *Quand vous priiez Dieu avec larmes, et que vous vous leviez de table pour exercer les œuvres de miséricorde, j'offrais au Seigneur vos oraisons.* Et au chapitre 3e du même livre (v. 25), il est dit que les prières de ce vénérable vieillard et de la dévote Sara, furent racontées devant Dieu en même temps; et aux Actes des Apôtres (10, 4), un ange dit au dévot centenier Corneille : *Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu.*

Il ne répudie jamais telles offrandes; il rejetait bien quelquefois en l'Ancien Testament, les victimes corporelles qu'on lui offrait, parce ceux qui les lui offraient lui étaient désagréables : *Non accipiam de domo tuâ vitulos;* mais les hosties spirituelles, les aumônes, les pénitences, les bonnes œuvres des âmes choisies, il les accepte toujours, il les reçoit en sa cour et en sa présence. Saint Pierre (1. Petr. 2, 5) disait aux fidèles : *Offrez à Dieu des sacrifices*

spirituels qui lui soient agréables par Jésus-Christ. Et le saint pénitent David : Mon Dieu, vous avez mis mes larmes en votre présence : *Posuisti lacrymas meas in conspectu tuo* (Psal. 55, 9) : Et pour montrer qu'il ne les accepte pas tellement quellement, mais avec approbation et complaisance, il y a en l'hébreu *benedeka, in lagenâ tuâ :* Vous avez mis mes larmes en réserve, comme une eau de senteur dans une fiole ; elles sont de très-bonne odeur devant vous. Et en l'Apocalypse (5, 8) : les saints présentant à Dieu les oraisons des fidèles, il est dit qu'ils avaient en leurs mains des fioles d'or pleines de parfums, pour montrer qu'elles sont de bonne odeur et agréables en la présence de Dieu. Et saint Paul nous exhortant d'employer notre corps au service de Dieu : *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (Rom. 12, 1), par des pénitences, par des mortifications et des œuvres de miséricorde, apporte pour motif, que telles actions sont des sacrifices que Dieu regarde d'œil de complaisance et avec contentement. Non-seulement il les approuve et agrée, mais il les loue, il s'en glorifie, il en célèbre les éloges en présence de ses anges et courtisans célestes, en l'assemblée des esprits angéliques; il ne fait pas admirer, ni remarquer comme Alexandre le Grand, et autres conquérants, qui avaient combattu vaillamment; comme Démosthènes, et autres orateurs qui avaient harangué éloquemment, mais comme le saint homme Job, assis sur un fumier, avait enduré patiemment : Avez-vous vu mon serviteur Job, qui n'a pas son semblable sur terre, comme il est demeuré ferme et inébranlable aux secousses de tant d'afflictions, il n'a pas lâché une seule parole de murmure ou d'impatience, il n'a pas démenti en un seul point la fidélité et l'obéissance qu'il me doit. Et notre Sauveur montrant un jour à ses anges une aumône que saint Martin lui avait faite en la personne d'un pauvre : Voyez, disait-il, Martin qui n'est pas encore baptisé, qui n'est que catéchumène, m'a revêtu de cette robe.

Deuxième point. — Nos bonnes œuvres donc, étant reçues et agréées en des mains si saintes et si divines, sont élevées à un si haut degré d'excellence, qu'il n'y a rien sur terre qui en puisse égaler la dignité, ou leur être comparé. Si en une balance on mettait d'un côté les ouvrages des plus célèbres artisans en menuiserie, en orfèvrerie, en architecture, les plus braves exploits et les généreuses actions des Hercule, des Scypion, des César et des Pompée, et autres anciens conquérants, et d'autre côté, un seul acte d'amour de Dieu, qu'une âme dévote exerce en sa méditation, cet acte emporterait le prix au jugement de Dieu et des anges.

Dans les Chroniques de l'ordre de Saint-Dominique, il est dit que le saint patriarche étant à Rome, il y avait en la même ville une pauvre femme, bonne de nom et d'effet, car elle s'appelait Bonne et était douée d'une rare vertu. La providence de Dieu voulant exercer et éprouver sa sainteté, permit qu'elle eût le sein tout pourri et fourmillant de vers; elle était si ambitieuse d'endurer pour Jésus-Christ, que si un de ces vers tombait à terre, elle le recueillait et le mettait en son sein. Saint Dominique la visitait

de temps en temps pour la consoler et pour prendre exemple de sa vertu ; il la pria un jour de lui donner un de ses vers, lui promettant de le lui rendre, après qu'il l'aurait considéré. Chose admirable, mais véritable ! ce ver étant en la main du saint, devint une pierre précieuse. Les assistants lui conseillaient de la garder, mais la bonne femme cria tant : Rendez-moi mon ver ! que le saint fut obligé de lui rendre, et elle le remit en son sein comme auparavant. Les disgrâces que les saintes âmes endurent en cette vie, les actions humbles et basses qu'elles pratiquent pour l'amour de Dieu, sont viles et méprisables comme des vers aux yeux des hommes du monde ; mais en la main de Jésus-Christ, qui les reçoit et agrée, elles sont des perles, des pierreries mille fois plus précieuses que toutes les finances des rois ; car tout ce qui est de plus riche et de plus précieux en la nature, ne saurait jamais atteindre à mériter le moindre degré de gloire dans le ciel, ni de grâce sur la terre.

Troisième point. — Au lieu que nos bonnes œuvres en méritent des trésors inestimables, elles sont des semences de l'éternité, dit saint Bernard. Supposons que vous n'ayez jamais vu d'arbre qu'en peinture, et qu'on vous montre dans une boîte le pépin d'une pomme reinette, ou d'une poire de bon-chrétien, ou le noyau d'une prune de Damas, et qu'on vous dise : Avec ce pépin et ce noyau, on peut faire venir un grand arbre, non pas en peinture comme celui-là, mais vrai et réel, qui poussera tous les ans de belles fleurs, des feuilles verdoyantes, des fruits savourenx d'ici à dix ans, d'ici à quinze ans, d'ici à vingt ans ; vous diriez : Je n'en crois rien quand vous le jureriez ; et néanmoins vous savez que cela est vrai. L'Evangile et l'Eglise vous disent qu'une parole d'instruction que vous dites à votre métayer, cinq ou six pas que vous faites pour visiter un pauvre malade, ou pour aller après le Saint-Sacrement, une bouchée de pain que vous donnez en aumône en état de grâce et pour l'amour de Dieu, vous produira des joies, des contentements, des félicités inconvenables d'ici à cent ans, d'ici à mille ans, d'ici à cent mille ans, en toute l'étendue des siècles ; vous n'en croyez rien, il ne laisse pas d'être vrai.

Le Martyrologe romain, parlant de sainte Fébronie, et autres semblables martyres, dit qu'elle fut battue de verges, appliquée au chevalet, écorchée avec des peignes de fer, brûlée à petit feu, qu'on lui brisa les dents en la bouche, qu'on lui coupa les mamelles, et enfin qu'on lui trancha la tête ; puis il ajoute qu'étant ornée des perles et joyaux de toutes ces souffrances, elle s'en alla à son Epoux : *Tot passionum ornata monilibus migravit ad Sponsum.*

Conclusion. — Suivez donc le conseil que le Saint-Esprit vous donne par la bouche du Sage : *Fili, si habes*, ou selon le grec, καθὼς εχεις, *secundum quod habes benefac tecum :* Mon fils, tout le bien que vous pouvez faire, selon votre état et condition, faites-le pour vous ; vous ne travaillez que trop, mais ce n'est pas pour vous, c'est pour vos héritiers. Ce procès que vous poursuivez avec tant

de chaleur, cette terre que vous cultivez avec tant de travaux, ce bien que vous recherchez avec tant d'ambition, n'est pas pour vous, ou si c'est pour vous, ce ne sera pas pour longtemps, ce sera pour vos enfants, pour vos neveux, pour vos héritiers qui en feront bonne chère, et ne vous en sauront point de gré. Ce que vous faites pour vous, ce sont les aumônes que vous donnez, les sacrements que vous recevez dignement, les dévotes prières que vous présentez à Dieu, les offenses que vous pardonnez de bon cœur pour l'amour de lui. Faites beaucoup de ces bonnes œuvres qui sont plus pour vous que pour les autres : *Benefac tecum.*

Et dignas Deo obligationes offer. Les bonnes œuvres que vous faites, si elles sont bien pratiquées, sont des holocaustes qui rendent beaucoup d'honneur à la majesté de Dieu : *Sacrificium laudis honorificavit me.*

Ce sont les hosties pacifiques par lesquelles on use de reconnaissance envers Dieu pour les bienfaits qu'on a reçus de sa bonté, et on en obtient de nouveaux. Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres, car c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable, dit saint Paul : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (Hebr. 13, 16).

Ce sont des sacrifices propitiatoires qui apaisent la colère de Dieu, et le portent à nous pardonner nos crimes ; puisque nous satisfaisons à sa justice par ces œuvres vertueuses, faites-en donc le plus que vous pourrez, mais faites-les dignement en état de grâce, par des intentions pures et désintéressées.

Dignas Deo oblitiones offert. Dignas, eu égard à la grandeur de celui à qui vous les offrez, qui est une Majesté infinie, infiniment aimable et adorable. *Dignas*, eu égard à l'exellence de la grâce qui vous est donnée pour les faire. *Dignas*, eu égard à la noblesse de la religion chrétienne que vous professez. *Dignas*, eu égard aux bons exemples que tous les saints vous ont donnés et que les bonnes âmes vous en donnent tous les jours. *Dignas*, eu égard à la grandeur de la récompense que vous en attendez, qui est une béatitude ineffable, incompréhensible, infinie. *Amen.*

SERMON XXXI.

DES DÉLICES SPIRITUELLES.

Pour le Vendredi de la troisième semaine de Carême.

Qui biberit ex aquâ quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.
Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif.
(Joan. 4, 13.)

L'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 4e de saint Jean, est un champ spacieux et ordinaire, sur lequel les prédicateurs prennent occasion d'invectiver contre la déshonnêteté ; mais ce vice est si honteux et si abominable, que je serai bien aise de n'en pas expliquer maintenant l'infection. Il me semble plus à propos de

vous représenter les attraits des délices spirituelles, afin de vous dégoûter des voluptés sensuelles, comme on présente aux enfants un grain de dragée ou de sucre pour les sevrer de la mamelle qui leur serait nuisible ou superflue. Je désire donc vous faire voir aux trois points de ce discours, que les délices spirituelles sont incomparablement plus grandes, plus pures, plus longues, et par conséquent plus souhaitables que les charnelles; et que saint Paul a eu raison de mettre la joie entre les fruits du Saint-Esprit, et le premier de tous après la charité : *Fructus autem spiritus sunt charitas, gaudium, pax.* Vous avez donc eu beaucoup de joie, ô sainte et bienheureuse Vierge! puisque vous étiez remplie du Saint-Esprit et douée de la charité en souverain degré. Vous étiez figurée par la dévote Sara qui enfanta Isaac, c'est-à-dire les ris et la joie; vous fîtes tressaillir de joie par votre salutation le petit Baptiste dans le sein de sa mère, et en votre divin enfantement, les anges annoncèrent au peuple une joie extraordinaire; daignez, s'il vous plaît, produire en nos cœurs la grâce et les fruits du Saint-Esprit, afin que les anges se réjouissent en notre conversion, et agréent à cet effet ces paroles de votre ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Omnes cupiunt delicias, sed multi quærunt ubi non sunt.

I. Punctum. — Spirituales sunt majores quam corporales : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione, 4° Ratione.

II. Punctum. — Spirituales sunt puriores quod probatur rationibus : 1° Ex parte Dei, 2° Ex parte nostrî, 3° Ex parte proximi.

III. Punctum. — Spirituales sunt longiores : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Experientiâ.

Exorde. — Saint Augustin (lib. 13 *de Civit.*, cap. 3) qui faisait son profit de tout pour le salut des âmes, dit que de son temps, un charlatan qui avait dressé son théâtre en pleine rue, promit un jour à ses auditeurs que le jour suivant il devinerait les pensées et les intentions de tout le monde. Le lendemain, qui était un jour de foire, il leur dit : Messieurs, vous êtes venus au marché à intention de vendre le plus cher et d'acheter au meilleur marché qu'il vous sera possible. Il disait vrai, dit le saint docteur; mais sa proposition eût été plus universelle, s'il eût dit que le désir et l'intention, non-seulement de ceux qui étaient là présents, mais de tous les hommes, est d'acquérir la félicité, se mettre à leur aise et avoir du plaisir : *Hoc fac ante omnia, mi Lucili, disce gaudere.* Lucile, mon ami, dit Sénèque, je te recommande qu'entre tous les arts et métiers où tu voudras faire ton apprentissage, tu apprennes à être joyeux. Et saint Augustin remarque que les hommes ne sortent jamais hors d'eux-mêmes que pour aller chercher quelque contentement qu'ils ne trouvent pas en leur âme : *Quare foris volunt sibi bene esse? quia non est illis intus bene.* Ils ne s'appliquent à aucune action, ne s'étudient à aucun exercice, ne s'emploient à la recherche ou poursuite d'aucune chose, que pour y rencontrer le plaisir, et ils ne le trouvent pas, parce qu'ils ne le cherchent pas où il est et ils le cherchent où il n'est pas; les uns le cherchent dans les livres, et ils ne le trouvent pas; il ne consiste pas en la grande science, mais en la bonne conscience; d'autres en la gloire

et l'honneur, il n'y peut être; la félicité et contentement est en celui qui est heureux, et l'honneur est en celui qui honore; d'autres, aux richesses, et il n'y est pas: de quel mal nous peuvent affranchir les richesses, qui ne peuvent nous délivrer de la faim, même des richesses? Le vrai lieu de la volupté, c'est le ciel : c'est là où est l'entier assouvissement de l'âme : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* C'est là où est l'amant de l'âme, son amant bien-aimé; c'est là où Dieu s'insinuant dans tous les plis et replis de l'entendement, crée, perçant et pénétrant par sa divine essence. L'essence et les facultés de l'esprit bienheureux se joignant et s'ajustant immédiatement à l'âme béatifiée, la remplit d'une si grande joie qu'il n'y a point d'yeux qui la puissent voir, point d'oreille qui la puisse entendre, point de cœur humain qui la puisse comprendre; mais Dieu avance en quelque façon cette béatitude dès la vie présente en faveur de l'âme choisie. Il lui donne des essais, des prémices et des avant-goûts de ce torrent de voluptés qui la réjouira à jamais en la cité de son Epoux. C'est ce que ne considère pas l'âme réprouvée, à laquelle on peut dire après le Fils de Dieu : *Si scires donum Dei: si cognovisses et tu : nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis.*

Premier point. — 1° Entendez parler le voluptueux, il avoue que les récompenses de la vertu sont à la vérité très-grandes, et très-souhaitables, mais qu'on ne les donne qu'après la mort, que ce sont des biens en espérance, des moissons en herbe, la terre de promission non de possession, que le terme vaut bien l'argent, qu'il vaut mieux tenir que chasser; que le présent est assuré, l'avenir incertain et douteux; que la vie vertueuse et parfaite est un état de tristesse et de mélancolie continuelle; qu'il n'y a que rigueur et austérité, que pénitences et mortifications. Eh! que deviendront donc ces paroles de David : Vous avez donné la joie à mon cœur : *Dedisti lætitiam in corde meo* (Psal. 4, 7). Vous qui êtes justes, réjouissez-vous en Dieu, et tressaillez de joie : *Lætamini in Domino et exultate justi* (Psal. 31, 11). La voie d'allégresse et de salut retentit aux maisons des justes : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum?* que deviendra cette parole de saint Paul : *Mes frères, réjouissez-vous en Notre Seigneur?* Je le dis derechef, réjouissez-vous! Que deviendra la promesse du centuple que le Fils de Dieu a faite solennellement en l'Evangile? Il assure que celui qui abandonnera pour l'amour de lui, son père ou sa mère, parents, amis, maisons, héritages, ou quoi que ce soit, en recevra cent fois autant, en ce monde même, parmi les afflictions, dit saint Marc, et la vie éternelle en l'autre monde. Cent fois autant, non en espèce, mais en valeur, c'est-à-dire des grâces, des consolations du Saint-Esprit, des bénédictions, qui vaudront cent fois autant que ce qu'on aura quitté. Voilà tant de saints religieux, tant de bonnes âmes, qui ont quitté pour l'amour de Dieu les grandeurs du monde, les biens de la terre, les voluptés de la chair, est-il croyable que Dieu les laisse sans de grandes délices intérieures, sans leur rendre le centuple promis? où serait la vérité de ses paroles? la fidélité de ses promesses?

2° Les conciles de l'Eglise ont déclaré que la grâce de Dieu est absolument nécessaire, non-seulement à notre conversion, mais à toutes nos bonnes œuvres; nécessaire, dis-je, à chaque action en particulier, pour être vertueuse et méritoire : *Ad singulos actus.* Cette grâce actuelle et auxiliaire est une certaine douceur que Dieu répand en nos cœurs, qui est appelée par saint Augustin, *delectatio victrix*, délectation victorieuse, parce qu'elle gagne doucement notre volonté par ses charmes, et lui fait faire les bonnes œuvres que Dieu demande de nous : donc, il est impossible de faire une sainte action, un acte de quelque vertu surnaturelle sans y avoir du plaisir.

Vident cruces nostras, non vident onctiones nostras. Saint Bernard dit ceci à propos de la dédicace de l'église dont il parlait, parce qu'en la consécration d'une église on fait plusieurs croix sur les murailles, et on les joint avec la sainte huile, ce qui signifie que la croix est le partage d'une âme qui est consacrée à Dieu pour être son temple et sa demeure; mais cette croix étant adoucie par l'onction du Saint-Esprit, les gens du monde voient bien les croix, les pénitences et austérités des bonnes âmes, mais ils ne voient pas les consolations intérieures, dont elles sont confites et détrempées; c'est pourquoi ils s'étonnent quand ils voient que les âmes dévotes persévèrent avec tant de confiance en leurs exercices spirituels.

3° Pline dit qu'il y a des peuples auprès du fleuve du Gange qui ne mangent point, parce qu'ils n'ont point de bouche; ils s'appellent *Astomes*, c'est-à-dire sans bouche; ils ne se nourrissent que de l'odeur des fleurs qu'ils vont cueillant çà et là. Si ce prodige est véritable, et si on mettait un de ces Astomes en une salle de festin, où plusieurs feraient bonne chère ensemble, je crois qu'il serait bien étonné, et penserait que ces gens feraient une action fort inutile, et ne pourrait comprendre pourquoi ils demeurent si longtemps à table, parce qu'il ne saurait pas le plaisir qu'il y a à manger. L'âme mondaine en est de même, elle dit : Qu'est-ce que peut tant faire en l'église une telle personne? J'ai remarqué qu'elle y a demeuré trois heures de suite le matin, et elle y est encore retournée l'après-dînée; et moi, quand j'ai demeuré pendant une messe, ma dévotion est tarie, et si le prêtre passe tant soit peu la demi-heure, je m'y ennuie et suis sur les épines. C'est que votre âme n'a point de bouche, vous ne savez pas le plaisir qu'il y a de converser avec Dieu et traiter avec lui en l'oraison, l'adorer et aimer avec les anges, vous ne vous repaissez que de l'odeur des petites fleurettes que vous allez effleurant, et flairant çà et là de quelque vapeur de vanité, de l'imagination de quelque volupté, de la vaine espérance de quelque profit et contentement.

4° Aristote dit que la délectation n'est autre chose qu'un certain repos, et satisfaction d'une substance sensitive ou intellectuelle qui sent la présence de son objet, se plaît, s'agrée, se baigne en la possession et jouissance de ce qu'elle aime, d'où saint Thomas (1. 2. q. 31, art. 5) conclut que ces trois choses sont nécessaires à la délectation : un objet bon, convenable, proportionné. La possession de cet objet, c'est-à-dire l'union et l'adhérence de cet objet

à la puissance, et le sentiment et la connaissance de cette union et jouissance : car, *non est beatus esse qui se non putat ;* d'où il conclut que la délectation se rend plus vive et plus grande par l'une de ces trois raisons, ou quand l'objet est plus noble et plus proportionné; ou quand l'union de l'objet avec la puissance est plus étroite et intime; ou quand la puissance est plus intelligente, plus épurée, active, vigoureuse, pour sentir la présence de son objet, et le bien qu'il a d'en jouir. La providence de la nature se montre en ce que dans les actions qui sont nécessaires à l'animal, pour la conservation de son individu ou de son espèce, elle a distillé je ne sais quelle délectation, comme un appât et amorce, qui nous incite à nous appliquer avec activité, et à persévérer sans dégoût en l'opération naturelle, comme l'on met du miel sur le pain qu'on donne aux enfants, pour réveiller leur appétit à manger le pain profitable, par la friandise du miel délectable. Dieu, qui a confit dans le plaisir des actions naturelles, qui sont basses, viles, abjectes, brutales; qui sont pour notre service non pour le sien; qui ne tendent pas directement à sa gloire, n'aura-t-il pas assaisonné avec le miel de quelque plaisir la pratique des vertus, qui sont actions propres de l'homme, et qui ne se font que pour la gloire de Dieu? Dites-moi de grâce, dit saint Bernard, quand vous êtes au bal et que vous entendez l'harmonie du violon qui vous jette la joie dans le cœur, quand vous savourez une viande de haut goût, un vin délicat, quel est le sujet de ce plaisir? qui est-ce qui reçoit ce contentement? Est-ce votre corps seulement? non; autrement un corps mort aurait du plaisir, quand on lui donnerait une aubade, quand on l'amuserait, quand on lui mettrait en la bouche quelque viande. C'est votre âme qui, par la liaison et la sympathie qu'elle a avec votre corps, se réjouit et se délecte, en ce que son corps jouit de son objet. Si donc elle a un si grand contentement aux aises de son corps, combien plus vivement sentira-t-elle ses propres délices? Un cavalier, dit saint Bernard, prend un plaisir quand il voit que son cheval mange l'avoine en l'écurie; combien plus quand lui-même fera bonne chère avec ses amis : *Noli ergo errare noli seduci, ut non spiritualibus spiritum magis credas quam corporalibus delecteri.* Pensez-vous que l'âme n'ait pas des sentiments intérieurs et spirituels aussi bien que des extérieurs et sensitifs? oui, et qui sont bien plus actifs, plus vifs, plus vigoureux et éveillés que les sensitifs : l'objet de ces sens intérieurs et des voluptés de l'âme, c'est Dieu même. Dieu n'a-t-il pas plus de pouvoir de récréer une âme, et lui donner du plaisir, qu'une pièce de chair morte à votre goût, un son harmonieux à votre ouïe, un parfum à votre odorat? Dieu n'est pas comme les créatures, il afflige ses ennemis et récrée ses amis avec bien peu d'appareil, mais avec beaucoup d'efficace. Quand le roi veut faire la guerre à une seule ville rebelle, il faut des capitaines, des soldats, des épées, des canons, des mousquets, des provisions de poudre. Dieu, pour combattre tout un royaume d'Egypte, et un roi Pharaon, ne veut que des moucherons; et au contraire, quand les hommes veulent faire festin à leurs amis, et leur donner du contentement, il faut des cuisiniers, des trois et quatre services,

des musiciens, des comédiens. Dieu réjouira plus une âme en l'oraison, par une petite consolation du Saint-Esprit, qu'il lui jettera dans le cœur, qu'elle n'aurait du divertissement en cinquante jours de noces : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.* Un peu vaut mieux à l'âme juste. Un peu, de quoi ? Il ne le dit pas afin de comprendre tout, un peu de quoi que ce soit, un peu de pain, d'eau, de repos, un peu même d'affliction et de mortification, vaut mieux à l'âme dévote que toutes les richesses du monde à l'âme pécheresse.

Deuxième point. — 1° *Vident cruces nostras, non vident consolationes nostras.* Vous voyez bien la peine qu'il y a de se tenir à genoux, à aller nu-pieds; on voit bien au dehors l'éclat et la belle apparence des contentements du monde, mais on ne voit pas les amertumes dont ces douceurs sont détrempées, les épines qui sont parsemées parmi ces roses, le fiel qui est mélangé avec ce miel; on ne voit pas les martyres d'esprit, les soins et inquiétudes que ces grandes richesses apportent, que tant de belles charges sont à charge à ceux qui les portent; que ces mariages qui semblent si avantageux n'enfantent que des monstres de discorde. Ces peines d'esprit et ces amertumes de cœur qui sont mêlées parmi les contentements du monde, viennent de trois côtés : 1° de la part de Dieu, qui par ces mécontentements, nous veut sevrer des plaisirs du siècle, comme avec un peu de chicotin on dégoûte et sépare l'enfant de la mamelle de sa nourrice. Et saint Augustin remercie Dieu de ce qu'il avait daigné lui rendre ce bon office lorsqu'il était plus attaché aux voluptés sensuelles, en suite de la promesse qu'il avait faite par son Prophète : *Sepiam vias tuas spinis :* J'entourerai vos voies avec des ronces, des peines d'esprit et des afflictions de corps, afin que sentant la piqûre, vous rebroussiez chemin et retourniez vers moi. Par Isaïe, le Seigneur assure qu'il donnera la Babylone en proie aux hérissons; par cette Babylone est entendue l'âme pécheresse, fille de confusion; elle est le butin des hérissons, c'est-à-dire toujours exposée aux pointes et aiguillons de la syndérèse.

2° Et c'est la seconde voie par où arrivent les mécontentements à l'âme qui aime le monde, à savoir, d'elle-même : car, comme nous sommes raisonnables, c'est-à-dire d'un naturel enclin à faire des actions conformes à la raison, le vice étant contre la raison, est contraire à notre nature; et par conséquent toutes les fois que nous commettons le péché, nous sommes en un état violent et comme hors de notre centre; et de là vient que l'âme pécheresse ne peut jouir à pur et à plein, ni avec réflexion de ses divertissements et joies profanes; elle ne peut se réjouir de ce qu'elle est joyeuse, mais s'en attrister, parce qu'elle sait que cette joie lui produira quelque jour un repentir et une tristesse inconcevables. Au contraire, la vertu étant conforme à la raison, est proportionnée à notre nature, il est impossible de la pratiquer sans une particulière délectation, parce que la providence de Dieu, ainsi que nous avons vu au commencement, a assaisonné les actions naturelles de la douceur de quelque plaisir pour nous amorcer à les faire; et l'âme choisie a une joie pleine et parfaite, comme le Fils

de Dieu la nomme : *Gaudium vestrum sit plenum.* Elle ne se réjouit pas seulement du grand bien qu'elle possède, mais elle se réjouit de sa joie, elle est bien aise d'être joyeuse, parce que sa joie lui est méritoire : *Gaudens gaudebo in Domino* (Isa. 61, 10). Vous devez donc faire aux plaisirs du monde, comme vous faites à une denrée que vous marchandez avant que de l'acheter : vous la tirez hors de la boutique où il fait obscur pour la regarder à la lumière, et voir si elle n'est point frelatée.

3° Ajoutez à cela, en troisième lieu, que pour l'ordinaire nous ne saurions jouir de quelque plaisir sensuel, sans en emprunter l'ojet des créatures hors de nous. Or, il arrive bien souvent qu'elles nous rebutent et rejettent, ou par mépris, ou par envie de jalousie, ou par avarice, ou par malveillance, ou par autre sujet, et la privation d'un seul petit plaisir qui nous manque, la mortification d'un seul de nos désirs, qui n'est pas accompli, nous afflige beaucoup plus que l'assouvissement de tous les autres ne nous donne de plaisirs. Je n'en veux point d'autre témoin que le miroir des ambitieux. Aman était le plus favorisé de son prince et le premier de la cour du roi de Perse, élevé dans les plus hautes dignités du royaume, chargé d'honneurs et de richesses, adoré de tout le peuple, il avait grand nombre de beaux enfants? que lui fallait-il plus pour le rendre heureux et content? et néanmoins tout cela n'assouvit point ses désirs, ni ne lui donne pas même un petit grain de félicité; mais un seul de ses souhaits qui n'est pas accompli, met de l'absinthe et de l'aloès à toutes ses prospérités : car voyant à la porte du Louvre, le fidèle Mardochée qui ne le voulait pas adorer, parce qu'il n'adorait que le vrai Dieu, il en conçut un si grand déplaisir, ou pour mieux dire, un dépit si enragé, qu'entrant en sa maison, il assembla sa femme et ses amis, auxquels, après avoir exposé le bonheur de sa fortune, et le comble de sa félicité, il avoue néanmoins qu'il est malheureux, et qu'il n'aura jamais de contentement en ce monde, tant qu'il verra Mardochée à la porte du Louvre qui refuse de l'adorer.

Troisième point. — 1° Mais supposons que tout ce que j'ai dit jusques à présent ne soit pas, et que les délices spirituelles ne soient pas plus grandes, ni plus pures que les sensuelles, au moins vous serez contraints d'accorder qu'elles sont de plus longue durée, puisque le Fils de Dieu a dit à ses disciples : *Personne ne vous ôtera votre joie.* Et le Saint-Esprit, par la bouche du Sage : *Bona mens justi juge convivium :* L'esprit de l'homme juste est un festin continuel.

C'est ce que l'Epouse sacrée disait au commencement de son Cantique : *Meliora sunt ubera tua vino. Quia uva semel expressa non habet jàm quod denuò fundat, sed perpetuâ ariditate damnatur, verum ubera non sic, hæc enim cùm exhausta fuerint rursum de fonte materni pectoris sumunt quod propinent sugentibus.* La mamelle d'une nourrice, dit saint Bernard, et la grappe d'un raisin sont deux fontaines qui versent à boire, l'une du lait, l'autre du vin; l'une aux enfants, l'autre aux grands, mais avec grande différence, car la mamelle de la mère, c'est une fontaine

vive et perpétuelle : quand l'enfant l'a une fois épuisée, elle se remplit derechef, et lui distille incessamment cette douceur en la bouche; mais quand vous avez une fois pressé la grappe de raisin et tiré la liqueur qui y est, elle devient vide, aride, infructueuse, inutile pour jamais : elle n'est plus bonne à rien qu'à être jetée sur un fumier, ou à être la pâture des bêtes. Les délices spirituelles sont comme la mamelle de la mère : *Meliora sunt ubera*, elles ne tarissent jamais, elles se renouvellent toujours, et même s'augmentent de jour en jour : *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis.*

2° Le saint abbé Déicole riait toujours; interrogé de la cause, il disait : *Deum à me tollere nemo potest :* Personne ne me saurait priver de mon Dieu. Au contraire les délices sensuelles: *Non sunt solidæ, non sunt fideles, etiam si non nocent, fugiunt*, dit Sénèque. Aussitôt que la volupté a jeté son feu, elle s'éteint; c'est comme la grappe de raisin : quand vous en avez extrait un peu de liqueur, elle se flétrit et se dessèche. Considérez une fille au premier jour de ses noces, ce ne sont que festins, bals, danses, musique, honneurs, applaudissements, joies, passe-temps; laissez passer neuf ou dix mois, vous verrez que tous ces plaisirs traînaient après eux mille déplaisirs, disputes avec le mari, repentir de l'avoir épousé, mauvaise intelligence avec les belles-sœurs, querelles continuelles avec la belle-mère, incommodité de la grossesse, tranchées de l'enfantement, veilles et travaux en l'éducation des enfants, procès pour avoir la dot, malédiction sur ceux qui se sont mêlés de ce mariage, dégoût de cette vie, souhait de la mort. Qu'est-ce que tout cela? grappe de raisin, qui a semblé au commencement verser un peu de douce liqueur, et étant maintenant tarie, ne demande qu'à être jetée en terre et être la proie des vers et des serpents, au lieu que les délices spirituelles sont très-grandes; car Dieu qui en est l'objet et la cause efficiente est très-grand, très-libéral, très-puissant à agir; elles sont très-pures, car il est tout parfait et ne peut apporter de dégoût; elles sont de durée, car il est éternel et immuable.

3° Mais si vous ne voulez pas vous rendre à l'Ecriture, à l'autorité des saints, à tant de puissantes raisons, croyez au moins à l'expérience, qui est la maîtresse des fous, et elle vous fera sages; croyez à vos yeux, croyez à vos oreilles, croyez à votre propre sentiment. Ne voyez-vous pas qu'il n'est rien de plus gai que les âmes qui servent Dieu, et qui se sont données à lui tout de bon? Vous visitez quelquefois tant de bons religieux, vous fréquentez tant d'âmes dévotes qui sont dans le monde, sans être du monde; entre ces personnes dévotes et religieuses, il y en a plusieurs qui ont goûté les mêmes délices sensuelles que vous goûtez, et qui vous semblent n'avoir point leurs semblables; il y en a plusieurs qui en ont goûté de plus sensibles, de plus friandes, de plus grandes et en plus grande abondance que vous; ils en peuvent donc juger avec science; demandez-leur ce qui leur en semble. Demandez à tant de capucins et de chartreux où ils se sont le mieux trouvés : vous n'en trouverez pas un seul entre tant de milliers, qui ne vous dise, qui ne vous assure, qui ne vous jure, qu'il y a plus de con-

tentement en un quart-d'heure du service de Dieu, même parmi les disciplines, jeûnes, cilices, austérités, qu'en un mois au service du monde, dans les passe-temps et compagnies; et si d'aventure vous en trouvez quelqu'un qui ne vous avoue cela, c'est très-assument, comme dit saint Bernard, qu'il n'a pas tout quitté, et c'est la raison pourquoi il n'a pas le centuple. Dieu a fait à ces bonnes âmes comme un père de famille à son enfant bien-aimé. Quand il a un riche trésor, il s'empêche bien de le mettre dans des coffres, travaillés en belle menuiserie, dans des buffets couverts de tapisserie de soie, dans des comptoirs polis et brillants. Le larron venant en la maison, la première chose qu'il fait, c'est de crocheter ces coffres et buffets, et il les trouve vides; ils ne sont que pour parade. Il n'y a que l'enfant bien-aimé qui sait le secret du père, qui trouve le trésor dans les cendres, dans quelques vieux haillons, en quelque recoin de la maison. L'homme sensuel entrant en ce monde, cherche le plaisir qui est le trésor de Dieu; il se figure qu'il doit être dans les dignités, pompes, richesses, qu'il voit briller et éclater, et il se trompe: Dieu le réserve pour ses enfants adoptifs, pour les âmes choisies, il leur découvre son secret, il leur dit : *Non in commessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus, at impudicitiis.* Le repos d'esprit, le calme et vrai contentement n'est pas aux festins, danses, jeux, débauches, mais dans la cendre de la pénitence, sous les haillons d'une robe religieuse, à demeurer inconnu en un petit recoin de quelque solitude, et si vous ne le voulez croire, éprouvez-le vous-même. Chose étrange que vous soyez si incrédule, si arrêté à votre petite fantaisie! Si quelqu'un vous disait qu'en un tel endroit de votre maison, il y a un trésor, vous y feriez fouiller, quand ce ne serait qu'un charlatan qui vous l'assurerait, quand ce ne serait que pour découvrir son imposture et voir s'il aurait dit vrai ou non. Voilà toutes les Ecritures, tant profanes que sacrées; voilà tous les plus sages de l'univers, qui vous assurent que dans vous il y a un trésor caché : *Regnum Dei intra vos est.* Sénèque a dit : *Levium metallorum fructus in summo est, illa pretiosissima quorum vena in alto est, assiduè plenius responsura fodienti.* Les minières qui ont leurs métaux quasi à fleur de terre en la superficie, ne sont que minières de plomb, de fer, de vif-argent, ce n'est pas le soleil qui les engendre. Les voluptés qui ne sont qu'au dehors, aux sens extérieurs, à boire, à manger, à toucher, qui sont produites par Vénus, Bacchus ou Mercure, ce sont des voluptés de plomb et de fer, grossières, imparfaites, matérielles, brutales; mais il y a là-dedans une veine d'or : *Regnum Dei intra vos est.* Quel est ce royaume? Saint Paul l'explique : *Regnum Dei non est esca, et potus, sed gaudium in Spiritu Sancto.* Jésus vous dit qu'il y a un trésor de joie et de contentement à servir Dieu, les saints vous en assurent, les âmes dévotes le confirment et disent l'avoir éprouvé, les bons religieux que vous honorez tant le témoignent: quand ce ne serait que pour voir s'il est véritable, il le faudrait éprouver. Eprouvez-le donc! Creusez un peu, découvrez cette veine, ôtez cette terre qui cache cette affection à la terre et aux biens de la terre, faites une bonne confession générale, avec amertume de

cœur et vraie volonté de changer de vie ; chassez cette coquine, videz votre cœur de toute rancune, adonnez-vous à bon escient à la pratique des vertus et aux exercices spirituels : *Quodcumque dixerit vobis facite*, et vous verrez la vérité de ce qu'on vous dit, et vous direz avec saint Augustin : *Da mihi te Domine Deus : redde mihi te, en amo te : et si parum est, amem validius. Hoc certe scio quod non est mihi bene sine te, et omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est.* Hé ! mon Dieu, mon Sauveur, donnez-vous à moi, car je ne saurais vivre content sans vous ; rendez-vous à moi, puisque je vous ai perdu par mes péchés ; si, pour vous avoir, il est nécessaire de vous aimer, je vous aime, mon Dieu, et vous consacre mon cœur ; si je ne vous aime pas assez, hé ! de grâce, faites que je vous aime davantage : car je sais très-assurément, l'ayant appris, non-seulement par votre Ecriture, mais par ma propre expérience, que je n'ai point de bien sans vous ; que sans vous je suis très-mal, non-seulement hors de moi, mais encore en moi-même. Et que je sois au milieu de l'abondance de toutes choses, au milieu des festins les plus somptueux, au milieu des délices les plus douces, des richesses les plus éclatantes, si vous n'y êtes, tout n'est que pure disette, tout n'est que pauvreté ; mais si vous y êtes, tout y est, quand bien même il n'y aurait autre chose : *Deus meus et omnia : Deus meus et omnia ;* vous êtes une lumière par-dessus tout éclat, un son par-dessus toute harmonie, un baume par-dessus toute odeur, une saveur par-dessus toute douceur, un plaisir et contentement solide, parfait, ineffable, incompréhensible, infini en toute l'étendue des siècles. *Amen.*

SERMON XXXII.

DES MAUVAISES HABITUDES.

Pour le Vendredi de la troisième semaine de Carême.

Bene dixisti quia non habeo virum ; quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir

Vous avez bien dit ; vous n'avez point de mari, vous en avez eu cinq, et celui que vous avez n'est point le vôtre. (Joan. 4, 17, 18.)

Cette femme Samaritaine dont l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 4e de saint Jean, fait mention, s'étant accoutumée de longtemps au plaisir sensuel, en était tellement charmée, qu'ayant été mariée cinq fois, elle ne mettait point de bornes à sa concupiscence, mais menait encore une mauvaise vie avec un homme qui n'était pas son mari. Ce qui nous fait voir par expérience, la vérité de ce que la philosophie morale nous enseigne, qu'il n'y a joug si difficile à secouer qu'une mauvaise habitude. Pour vous faire redouter un si grand mal, je me sens obligé de vous en faire voir la nature, les effets et les remèdes.

L'Eglise vous prie de nous secourir en nos chutes, ô sainte et bienheureuse Vierge, de peur que nous ne contractions une mau-

vaise habitude! mais elle suppose que nous désirons nous en relever, car nous vous disons par son instruction : *Succurre cadenti surgere qui curat populo;* nous ne pouvons avoir de nous-même ce désir, nous ne pouvons en avoir la moindre pensée : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis;* nous ne pouvons pas même nommer le saint nom de votre Fils sans la grâce du Saint-Esprit : *Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu Sancto.* Donnez-nous-en, s'il vous plaît, une participation, puisque vous en avez la plénitude, comme votre ange vous disait, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Natura mali habitus, nempè quod sit difficile mobilis : 1° Scripturâ 2° Patribus, 3° Exemplo.

II Punctum. — Effectus mali habitus : 1° Producit multa peccata, 2° Peccata ferè incorrigibilia, 3° Peccata signa reprobationis.

III. Punctum. — Remedia, offerre Christo : 1° Aurum eleemosynæ, 2° Thus orationis, 3° Myrrham pœnitentiæ.

Conclusio. — Exemplum S. Petri in carcere.

Ne alliges duplicia peccata nec enim in uno eris immunis, dit le Saint-Esprit par la plume du Sage (Eccl. 7, 8) : Gardez-vous bien d'ajouter péché sur péché, car quand vous n'en auriez commis qu'un seul, vous ne seriez pas exempt. Il ne dit pas de quels maux vous ne serez point exempts, parce qu'on n'en saurait exprimer la grandeur, ni le grand nombre. Vous ne serez pas exempt de reproches, de regrets très-cuisants, de déshonneur et de blâme devant Dieu et devant les hommes, de châtiments et de punitions très-effroyables. Si c'est une chose tant à craindre de commettre un seul péché mortel, combien plus d'en avoir l'habitude qui les fait commettre à dizaines et à vingtaines. Pour nous faire concevoir des pensées d'horreur contre un si grand mal, il nous faut en considérer la nature, les effets et les remèdes.

Premier point. — La philosophie dit que l'habitude est une qualité qui se change difficilement, et qui s'engendre par des actions souvent réitérées : *Qualitas difficile mobilis quæ ex frequentatis actibus generatur.*

1° On peut remarquer en l'Evangile, que de tous les possédés que Jésus a délivrés, il n'y en a point eu que le démon ait quitté avec tant de peine, et qu'il ait tant tourmenté en sortant, que le lunatique; car les Apôtres ne le purent chasser (Marc. 9, 17). Et quand le Fils de Dieu le menaça et lui commanda de sortir, il jeta un grand cri, et agita le pauvre homme de violentes convulsions, et le fit tomber comme mort. Le texte sacré en rend la raison, disant qu'il était possédé dès son enfance.

2° Saint Augustin (*Tract.* 49 *in Joan.* sub initium) nous fait aussi remarquer la grande différence de trois morts auxquels le Fils de Dieu daigna rendre la vie. Voulant ressusciter la fille de Jaïre, chef de la Synagogue, qui ne venait que de mourir, et était encore à la maison, il la prit doucement par la main et lui dit : *Ma fille, levez-vous* (Luc. 8, 54). Pour ressusciter le fils de la

veuve de Naïm, qui était déjà enseveli et hors de la ville pour être porté en terre, il toucha le cercueil, et dit : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande* (Luc. 7, 14). Mais pour ressusciter Lazare, qui était mort depuis quatre jours, et à demi-pourri, il frémit, il pleura, il pria, il cria à haute voix : *Lazare, sortez dehors* (Joan. 11, 43). La fille de Jaïre représente celui qui n'a péché qu'en son cœur par le consentement de sa volonté à une mauvaise pensée. Le fils de la veuve représente celui qui ne s'est pas contenté de la mauvaise volonté, qui est venu à l'œuvre extérieure. Lazare est le symbole de celui qui est depuis longtemps accoutumé au péché. Il est si malaisé de l'en retirer, que le Saint-Esprit met cela au rang des choses qui sont presque impossibles. Il dit par Jérémie : Si un Ethiopien peut changer la noirceur de sa peau et la rendre blanche, vous pourrez pratiquer la vertu, étant accoutumé au vice ; saint Isidore en rend la raison : *Assidua consuetudo peccandi vitium convertit in naturam :* La mauvaise habitude est une seconde nature aussi difficile à surmonter, et à être déracinée que la première.

Et saint Bernard (lib. *de Interiori domo,* cap. 67) dit : *Qui carnis suæ desideriis non resistit, et motus cordis sui custodire negligit, ita tandem prava consuetudine illigatur ut post modum etiam volens eis resistere non possit;* celui qui ne résiste pas aux désirs de sa chair et qui ne veille pas sur les mouvements de son cœur, est enfin tant garrotté par ses mauvaises coutumes, qu'il ne leur peut résister, pas même quand il le désire.

Et derechef : *Difficiles prorsus res est, et soli divinæ virtuti possibilis susceptum semel peccati tutum à cervicibus excutere.* C'est une chose tout à fait difficile, et même impossible, si Dieu n'y emploie la puissance de sa grâce, de secouer le joug d'une habitude vicieuse.

Voyez si vous ne devez pas veiller sur les comportements de vos enfants, et vous opposer à leurs inclinations ; voyez si nous n'avons pas sujet de craindre et combattre incessamment contre nous-même. L'Ecriture dit que le cœur de l'homme est enclin au mal dès son adolescence : *Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ* (Genes. 8, 21). Et elle dit ailleurs, que si vous êtes jureur, ou ivrogne, ou médisant en votre jeunesse, vous le serez aussi sur vos vieux jours : *Adolescens juxta viam suam etiam cùm senuerit non recedet, ab eâ* (Prov. 22, 6).

3° Cette bonne servante dont saint Augustin fait mention en ses *Confessions,* connaissait bien cette vérité. Il dit que quand sainte Monique, sa mère, était fille, il y avait en la maison de son père une servante fort sage et fort dévote, à laquelle on avait donné en charge les filles de la maison ; elle s'en acquittait si dignement, qu'elle ne leur permettait de boire, pas même de l'eau hors des repas, disant : Si je vous permets maintenant de boire de l'eau quand bon vous semble, lorsque vous serez devenues grandes et mariées, ayant les clés de la cave, vous perdrez le goût de l'eau, et retenant la coutume de boire, vous deviendrez sujettes au vin. Cela est bien vilain, quand une femme est esclave de ce vice, on commet de grandes fautes en ce sujet dans le monde : au lieu de

corriger les vices de vos enfants quand ils sont jeunes, vous leur en donnez la trempe de bonne heure. Si un petit enfant crie pour s'être mordu la langue, vous faites semblant de battre la dent qui l'a mordu, et par ce moyen vous lui inspirez l'esprit de vengeance. Quand vous voulez obtenir quelque chose de votre petite fille à l'âge de quatre ou cinq ans, vous lui promettez de la faire brave, et par ce moyen vous lui mettez la vanité et la pompe dans la tête.

Deuxième point. — 1° Les effets d'une si mauvaise cause sont trois principaux : elle nous fait commettre grand nombre de péchés, des péchés difficiles à corriger, des péchés qui nous acheminent à la réprobation; elle nous donne une pente et une maudite inclination à faire ce que nous avons fait souvent sans en recevoir aucune peine. Et on demande en théologie : Voilà un homme qui est accoutumé à jurer, et qui, par cette coutume, jure souvent sans y penser, pèche-t-il mortellement toutes les fois qu'il se parjure? Le cardinal Tolet et les autres bons théologiens répondent judicieusement avec distinction : Si depuis sa dernière confession il prend soin de se corriger, et s'il lui échappe quelquefois de jurer sans y penser, il ne pèche pas mortellement, parce que le jurement n'est pas volontaire, ni en soi, ni en sa cause; mais s'il jure à tout propos, sans se soucier que ce soit pour un mensonge ou pour la vérité, toutes les fois qu'il jure, il pèche mortellement, parce que ces jurements lui sont volontaires en leur cause, qui est l'habitude non rétractée; et il se met en danger de se parjurer toutes les fois qu'il jure.

2° Et qui pis est, ce mal est presque sans remède; car trois choses contribuent à nous corriger : la miséricorde de Dieu qui nous fléchit, quand il lui plaît, par la puissance de sa grâce actuelle; l'usage des sacrements qui nous donne la grâce sanctifiante; les remontrances et les avertissements de nos parents et amis. Le grand nombre des péchés que la mauvaise habitude nous fait faire déméritent et éloignent de vous la miséricorde de Dieu, et attirent sur vous sa grande colère. Il le dit en Jérémie (30, 14) par ces paroles effroyables : *Plaga inimici percussi te castigatione crudeli; insanabilis est fractura tua, pessima plaga tua : curationum utilitas non est tibi; omnes amatores tui obliti sunt tui, teque non quærent : propter multitudinem iniquitatis tuæ, et propter dura peccata tua feci hæc tibi;* je vous ai frappé d'un coup d'ennemi, d'un châtiment sévère, vos blessures sont incurables, les remèdes qu'on y applique n'y servent de rien; ceux qui étaient affectionnés à vous guérir en sont dégoûtés; tout cela vous est arrivé par le grand nombre de vos crimes et par l'endurcissement de vos coutumes vicieuses.

Il est vrai que la grâce sanctifiante qui nous est donnée par l'absolution et autres sacrements, efface la coulpe du péché, mais n'en ôte pas l'habitude, comme le baptême efface bien le péché originel, mais n'ôte pas la concupiscence. Il est vrai que les habitudes de toutes les vertus chrétiennes accompagnent toujours cette grâce sanctifiante, mais elle ne ruine pas pourtant entièrement les habitudes des vices. Si de deux hommes qui voudraient aller à la ren-

contre l'un de l'autre pour se battre, l'un était au-dessus d'une montagne et l'autre en bas, ils ne se rencontreraient jamais; ainsi les habitudes des vertus surnaturelles étant dans la partie supérieure de l'âme, et les habitudes des vices étant ordinairement en la partie inférieure, elles ne se choquent ni ne se détruisent l'une l'autre.

Quant aux remontrances de vos père et mère, et aux bons conseils de vos amis, vous les méprisez aussi bien que les inspirations de Dieu, ce que le prophète Jérémie (6, 28, 29) vous reproche par une belle comparaison : *Universi corrupti sunt, defecit sufflatorium, in igne consumptum est plumbum frustra conflavit conflator; malitiæ eorum non sunt consumptæ, argentum reprobum vocate eos quia Deus projecit illos.*

3° Oui, une longue habitude du péché, et attendre de se convertir jusques à la dernière maladie, c'est une marque plus que très-probable de réprobation; en voici une raison bien évidente et puissante : Dieu laisse tomber les réprouvés de péché en péché par jugement, par colère et en punition des crimes précédents : *Qui in sordibus est sordescat adhuc; mea est ultio ut labatur pes eorum.* Mais saint Bernard et les autres Pères, disent que si Dieu permet quelquefois que les âmes prédestinées tombent, c'est un effet de sa Providence, afin que, par après, elles soient plus ferventes, plus assidues et plus diligentes en la pratique des bonnes œuvres. Or, quand vous persévérez en mauvais état jusqu'à la fin de votre vie, Dieu ne peut prétendre ni espérer que vous soyez plus fécond, plus assidu et diligent en bonnes œuvres. Il est donc croyable que ce n'est pas par prédestination, mais par réprobation qu'il vous laisse continuer en état de péché, et que cette parole qu'il disait aux pharisiens se vérifiera en vous : *In peccato vestro moriemini;* c'est le faubourg de l'enfer, c'est la porte de l'éternité malheureuse; car le Saint-Esprit nous déclare que l'arbre demeurera au même lieu où il sera tombé, soit au midi, soit au septentrion : *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem in quocumque loco ceciderit ibi erit* (Eccl. 11, 2). Sur quoi saint Bernard (Serm. 85 *de Diversio*) dit : *Austri calor et lenitas in sacrâ Scripturâ bonam solet habere significationem, ab aquilone vero panditur omne malum, exciditur autem arbor in morte, et quocumque ceciderit ibi erit, quia ibi te judicabit Deus ubi invenerit ibi, inquam, erit immutabiliter et irretractabiliter. Videat quo casura sit antequam cadat, quia postquam ceciderit non adjiciet ut resurgat : sed nec ut se vertat.* La contrée du midi, en l'Ecriture, signifie un lieu heureux et souhaitable; celle du septentrion un lieu fatal et funeste. L'homme comparé à l'arbre est coupé par la mort, car Dieu vous jugera selon l'état où vous serez trouvé à la mort, il vous jugera, dis-je, immuablement et irrévocablement.

Voulez-vous savoir de quel côté vous tomberez, voyez-le par la comparaison d'un arbre. Voilà un noyer qui penche tout vers le septentrion, il y abaisse ses branches presque jusqu'à terre, sans que la diligence du jardinier, les halenées des vents, la pluie du ciel, la chaleur et les rayons du soleil du midi, l'aient fait tourner ou pencher de l'autre côté. A votre avis, quand on le coupera, de quel

côté tombera-t-il? Il ne faut pas être grand prophète pour répondre à cette demande, un petit enfant le peut deviner : sans doute qu'il tombera du côté du septentrion. Il y a dix, quinze, vingt ans, que vous êtes enclin au blasphême, à l'avarice, à la luxure, à l'ivrognerie; vos pensées, vos affections, vos desseins, vos paroles, vos actions penchent toutes de ce côté-là, les puissances de votre âme, les facultés de votre esprit, les mouvements de votre cœur et de votre corps y tendent sans que les inspirations de Dieu, les lumières du Saint-Esprit, les mouvements de sa grâce, les invectives des prédicateurs, les avertissements des confesseurs, les remontrances de vos parents et amis, vous aient fait tourner d'autre côté, au midi de l'amour de Dieu : *Securis ad radicem posita est;* La cognée est déjà à la racine de l'arbre. Cette fluxion qui tombe en l'estomac, ce catarrhe qui se forme en votre cerveau, ce sable qui va faire une pierre en vos reins, vous menace de la chute. Qui ne voit que quand vous serez coupé par la mort, vous tomberez du côté du péché et de la damnation éternelle.

Et puis il y a une autre raison qui montre que l'habitude du péché peut être cause que nous mourions en mauvais état, et en flagrant délit. Aristote dit que quand nous sommes surpris d'un accident inopiné, nous agissons sur-le-champ par l'habitude qui est en nous : *In repentinis operamur ex habitu.* Vous êtes accoutumé à blasphémer; il peut arriver qu'en une querelle dans un cabaret ou ailleurs, on vous donne un coup de couteau, et que mourant là-dessus vous blasphémez selon votre coutume; et encore que ce soit d'un premier mouvement, le péché vous sera imputé, parce qu'il est volontaire en sa cause, c'est-à-dire en l'habitude que vous n'avez pas rétractée comme nous avons vu ci-dessus.

Troisième point. — 1° Le docte Fernel, parlant des causes occultes des maladies, dit qu'un remède dont quelques-uns se servent pour guérir l'épilepsie ou mal caduc, est de porter sur soi un billet où soient écrits ces trois vers :

Gaspard fert mirrham, Thus Melchior, Balthasar aurum.
Hæc tria qui secum portabit nomina regum,
Solvitur à merbo Christi pietate caduco.

Plusieurs bons théologiens que j'ai consultés sur cela, disent que ce n'est pas une superstition, mais qu'on peut croire pieusement, que pour honorer la piété de ces saints rois qui se prosternent en terre en adorant le divin Enfant, Dieu leur donne ce privilége de guérir plusieurs de ceux qui, étant sujets à tomber en terre, les honorent et invoquent.

La coutume au péché est une épilepsie spirituelle, un mal caduc de l'âme qui la fait tomber de temps en temps. Le remède de cette maladie est de nous prosterner souvent aux sacrés pieds de l'enfant Jésus, nous humilier profondément devant lui, reconnaître la puissance qui est en la faiblesse de son enfance; lui offrir les trois présents que les saints rois lui présentèrent : l'or, l'encens, la myrrhe, l'aumône, la prière, la pénitence. Suivez le conseil que le Seigneur nous donne en l'Evangile : *Date, et dabitur vobis;* faites

de grandes aumônes, afin qu'il vous fasse la plus grande des aumônes qu'il peut faire à une âme, à savoir : de la convertir, lui pardonner ses péchés et lui donner la pureté de son amour. Si vous n'avez pas le moyen de faire de grandes aumônes, faites souvent les œuvres de miséricorde que vous pouvez, selon votre condition, visitez les pauvres malades, exhortez-les à recevoir les sacrements, enseignez aux ignorants les mystères de la foi, prenez des soins pour les prisonniers, pardonnez les injures qu'on vous fait.

2° Offrez à Dieu l'encens de la prière; tout le temps qui vous reste après vos occupations nécessaires, employez-le à dire votre chapelet, à gémir devant Dieu, reconnaître et confesser devant lui l'extrême besoin que vous avez de son secours pour vous affranchir de la tyrannie de cette mauvaise habitude.

3° Faites quelque pénitence, ou petite ou grande, toutes les fois qu'il vous échappera de jurer, de vous mettre en colère, ou de commettre quelqu'autre péché; mordez-vous la langue, tirez un cheveu de votre tête, donnez deux liards aux pauvres, ou au moins frappez votre poitrine et demandez pardon à Dieu : *Violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

Si vous ne faites ainsi quelque effort sur vous pour corrompre votre mauvaise habitude, elle vous conduira infailliblement à un très-mauvais état, à un cœur endurci et réprouvé; en voulez-vous voir un tableau raccourci : écoutez saint Bernard[1] : *Postquam terribili Dei judicio prima flagitia impunitas sequitur, experta voluptas libenter repetitur, repetita blanditur. Concupiscentia reviviscente sopitur ratio, ligat consuetudo; trahitur miser in profundum malorum, traditur captivus tyrannidi vitiorum ut carnalium ita voragine desideriorum absorptus suæ rationis divinique timoris oblitus dicat insipiens in corde suo : non est Deus. Jam indifferenter libitis pro licitis utitur : jam ab illicitis cogitandis, patrandis, investigandis, animus, manus, vel pedes non prohibentur, sed quidquid in cor, buccam, ad manum venerit machinatur garrit et operatur, malevolus, vanilogus, facinorosus. Et quemadmodum justus pro bonâ consuetudine currit ad vitam, sic impius pro malo usu intrepidus festinat ad mortem, alter alacrior, alter proclivior; illum alacrem charitas, hunc proclivem cupiditas, facit. In altero amor, in altero stupor; laborem non sentit in illo perfecta charitas, in isto consummata iniquitas foras mittit timorem, illi veritas, huic cœcitas dat securitatem.* « Après que, par un terrible jugement de Dieu, nos premiers crimes n'ont pas été punis, on retourne volontiers au plaisir qu'on y a trouvé, et ce plaisir réitéré apprivoise; la concupiscence venant à se réveiller assoupit la raison. La coutume enchaîne, le misérable est entraîné au fond des maux : il est abandonné comme un pauvre captif à la tyrannie du vice, si bien qu'il est tellement enfoncé dans le gouffre de ses passions et des désirs de sa chair, qu'ayant perdu sa raison et la crainte de Dieu, il dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. C'est alors qu'il commence à user indifféremment de tout ce qui lui plaît, comme lui étant très-permis, pour lors il s'abandonne

[1] Gradu. 12, superbiæ qui est in fine Tractatus *de Gradibus humilitatis.*

tout entier à penser, faire et chercher tout ce qui est capable de le contenter, quelque illicite qu'il puisse être, et étant tout plein d'envie, de vanité et de crime, il machine, parle et fait tout ce qui lui vient en tête qui le peut contenter, et qui est en son pouvoir; et comme le juste, par ses bonnes habitudes, court à la vie, l'impie au contraire, par sa mauvaise coutume, se presse d'arriver à la mort, et s'y précipite sans crainte, le premier avec plus de courage et de force, et le dernier avec plus d'inclination et de pente; la charité donne la vigueur à celui-là, et la cupidité donne de la facilité à celui-ci, et ni l'un ni l'autre ne trouvent peine à ce qu'ils font; la parfaite charité chasse la crainte de l'un et l'iniquité consommée la fait entièrement perdre à l'autre; la vérité donne de la tranquillité à celui-là et l'aveuglement ne permet pas que celui-ci soit troublé. »

Conclusion. — Si vous n'êtes pas encore au fond de cet abîme, faites ce qu'un ange conseillait à saint Pierre. Ce saint apôtre était en prison lié de deux chaînes, par la tyrannie du roi Hérode, et l'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Comme il dormait sans aucune crainte, un ange du ciel parut, et ce lieu fut rempli de lumière; l'ange le poussant par le côté, l'éveilla et lui dit : Levez-vous promptement et me suivez. Au même moment les chaînes lui tombèrent des mains, et l'apôtre le suivant, sortit de la prison, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût véritable, s'imaginant que tout ce qu'il voyait n'était qu'un songe; mais étant arrivé à la porte de fer, elle s'ouvrit d'elle-même devant eux; alors saint Pierre étant revenu à soi, dit en lui-même : C'est à cette heure que je reconnais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode.

Vous êtes captifs du diable, qui est l'Hérode infernal; votre nature corrompue et votre mauvaise habitude sont les deux chaînes qui vous tiennent lié; vous êtes si insensible, que vous ne voyez pas le danger où vous êtes, vous ne laissez pas de dormir à votre aise sans crainte du mal qui va fondre sur vous. L'ange de Dieu qui vous est envoyé, le prédicateur qui vous menace, votre confesseur qui vous remontre, c'est l'ange qui vous éveille et vous dit : *Surge velociter ;* mais vous pensez qu'il est trop rigoureux : *Existimas te visum videre ;* que c'est un visionnaire, qu'une humeur noire le trompe, que Dieu n'est pas si sévère qu'il le dit. Vous le verrez bien en l'autre vie, quand vous aurez passé la porte de fer, quand vous vous trouverez à la mort, qui est une porte de fer et une porte d'enfer pour plusieurs. *Surge velociter :* Levez-vous promptement. Je sais bien que vous prétendez vous relever tôt ou tard; mais vous dites que rien ne presse, que vous avez beau loisir. Pauvre homme! ne voyez-vous pas que vous êtes toujours à deux doigts de l'enfer, exposé à mille accidents qui vous peuvent faire mourir de mort soudaine, et qui arrivent tous les jours à tant d'autres? Ne voyez-vous pas que plus vous attendez, plus vous vous mettez dans l'impossibilité, ou au moins dans la très-grande difficulté de vous affranchir? qu'autant de péchés que vous commettez, sont autant de cordons qui grossissent la corde dont vous êtes lié?

Ne craignez-vous point que cette menace de Job ne se vérifie en vous : *Cor ejus indurabitur quasi lapis : et stringetur quasi malleatoris incus* (Job. 41, 15). Autant de mauvaises actions que vous faites, sont autant de coups qui vous endurcissent, comme une enclume; sortez promptement du mauvais état où vous êtes.

Si vous ne faites ainsi, vous direz après votre mort : *Nunc scio verè quia misit Dominus angelum suum.* Je vois maintenant que ce prédicateur qui m'importunait par ses menaces, ce confesseur qui a différé de me donner l'absolution pour m'obliger à ne pas retomber au péché, était un ange envoyé de Dieu, qui m'a délivré de la captivité du péché où j'étais, qui m'a mis en la liberté des enfants de Dieu et au chemin du paradis. *Amen.*

SERMON XXXIII.

DE LA RECHUTE.

Pour le Samedi de la troisième semaine de Carême.

Vade et noli amplius peccare.
Allez, et ne péchez plus. (Joan. 8, 11.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 8e de saint Jean, on présente au Fils de Dieu une femme qui avait été surprise en adultère; il use envers elle de sa douceur et de sa miséricorde accoutumée; lui disant : *Puisque personne ne vous a condamnée, je ne vous condamnerai pas non plus*; mais il ajoute : *Allez, et ne péchez plus à l'avenir.* Il dit le même à tous les pénitents qu'il justifie. Pour obéir à ce commandement, il nous faut aujourd'hui considérer par quelles voies nous devons nous préserver de la rechute, quand nous avons eu le bonheur de nous relever du péché. Il y en a trois principales : il faut éviter les occasions du péché; il en faut éviter les dispositions; il en faut corriger les inclinations. Nous avons besoin à cet effet de vos faveurs maternelles, ô sainte et bienheureuse Vierge! L'Eglise ne nous enseigne pas seulement de vous demander une vie pure et exempte de tout péché, mais de nous mettre au chemin assuré de notre salut : *Vitam præsta puram, iter para tutum.* Il n'est point de voie du ciel bien assurée que la persévérance en la crainte et l'amour de Dieu jusqu'à la fin de notre vie. Nous vous la demandons très-humblement, nous prosternant à vos pieds, et vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Quodnam beneficium sit majus innocentia an pœnitentia?

I. Punctum. — Primum remedium recidivæ est fuga occasionum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Refutatione excusationum, 4° Exemplo.

II. Punctum. — Secundum remedium est fuga dispositionum, quæ sunt peccata veniali : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

III. Punctum. — Tertium remedium correctio malarum inclinationum per orationem.

Conclusio. — Argumenta conglobata contra recidivam.

Exorde. — Celui qui, par la conduite de la grâce, pour échauffer son cœur en l'amour de Dieu, s'applique à considérer et peser attentivement les bienfaits que les hommes reçoivent du ciel, pourrait révoquer en doute et proposer comme une question problématique, laquelle de ces deux grâces doit être estimée plus précieuse, ou celle de l'innocence, ou celle de la résipiscence? laquelle de ces deux âmes se doit tenir plus obligée à Dieu, ou celle qui n'a jamais commis de péché mortel, ou celle qui, en ayant commis, s'en est relevée par une vraie et parfaite pénitence? Si nous ne considérons ces deux bénéfices qu'en eux-mêmes, en leur nature, et sans les circonstances et conditions qui les accompagnent, nous mettons au plus haut prix, et nous préférerions de beaucoup la grâce de l'innocence. Premièrement, n'est-ce pas un grand honneur et bonheur qui n'a point de pareil, quand une âme peut dire avec vérité, comme Job (27, 6) : *Non reprehendit me cor meum in omni vitâ meâ?* et comme saint Paul : *Nihil mihi conscius sum;* qu'elle n'a jamais commis de péché mortel, jamais offensé son Dieu en chose d'importance, ni encouru sa disgrâce; qu'elle a gardé cet avertissement qu'on lui a donné au baptême. Quand on l'a revêtue de la robe blanche, pour marque de l'innocence qu'elle recevait : *Accipe vestem candidam quam perferas;* quand elle n'a jamais en rien souillé la blancheur de sa robe, et que sa pureté la rend digne d'être reçue pour jamais dans la compagnie de l'Agneau : *Qui non inquinaverunt vestimenta sua, ambulabunt mecum in albis quia digni sunt* (Apoc. 3, 4). Le médecin qui me conserverait en perpétuelle santé jusqu'à la fin de ma vie, par quelque puissant antidote et quelque remède préservatif, m'obligerait beaucoup plus que celui qui me relèverait d'une grosse maladie par les ordonnances de Galien et les aphorismes d'Hippocrate.

En second lieu, cette grâce d'innocence est si précieuse et si délicate, qu'étant une fois perdue, on ne la recouvre jamais en si haut degré, ou du moins avec telle perfection qu'on l'aurait, si on ne l'avait jamais perdue. Je sais que plusieurs âmes pénitentes se rendent si ferventes en l'amour de Dieu et en la pratique des bonnes œuvres, pour réparer leurs fautes passées, qu'elles parviennent à un degré de perfection et de sainteté incomparablement plus haut que d'autres âmes qui n'ont jamais péché mortellement. Mais tant y a que si nous nous considérons sans nous comparer à d'autres qu'à nous-mêmes : *Comparantes nosmetipsos nobis* (2. Cor. 10, 12); nous trouverions que si nous n'avions jamais offensé Dieu, et que nous eussions les mêmes vertus et bonnes œuvres que nous avons, nous serions plus agréables à Dieu et plus dignes de ses grâces. Prenons par exemple sainte Magdeleine; elle fut extrêmement fervente en l'amour de Dieu, depuis sa conversion; mais supposons qu'elle n'eût point commis de péché dès le commencement de sa vie, et qu'après avoir eu la connaissance de Jésus, elle eût été aussi fervente en son amour qu'elle a été depuis; il n'y a pas de doute qu'elle serait plus digne de la bienveillance de Dieu et des louanges des hommes qu'elle n'est pas. Il y a dix ans que vous vous êtes retiré de vos débauches, et depuis ce temps-

là vous êtes assidu en la pratique des bonnes œuvres; cela est salutaire et louable; mais vous êtes moins digne des bonnes grâces de Dieu et de ses faveurs particulières, que si vous pratiquiez les mêmes bonnes œuvres, sans avoir jamais commis aucune débauche; et quoi que vous puissiez faire, vous devez toujours dire : *Amplius lava me;* car vous êtes toujours moins digne des bénédictions de Dieu, que si vous le serviez comme vous faites, sans l'avoir jamais offensé.

D'ailleurs, si nous regardons la conversion du pécheur, avec toutes les circonstances et particularités qui l'accompagnent, nous conclurons, après saint Thomas, qu'elle est un plus grand bénéfice que la grâce d'innocence. Premièrement, une faveur est d'autant plus signalée et gratuite, qu'elle est faite à une personne qui ne la méritait pas. L'âme pécheresse est tout à fait indigne de la grâce de Dieu, elle l'a démériteé par le mauvais usage qu'elle en a fait, elle l'a méprisée et perdue pour une bagatelle. Si Dieu voulait suivre les inclinations de sa justice, il la laisserait pour jamais en l'abîme de sa misère.

De plus, pour conserver l'innocence en une âme, la grâce de Dieu ne travaille point, il n'y a quasi rien en elle qui lui résiste. La conversion du pécheur est sans comparaison plus difficile, Dieu y trouve plusieurs oppositions; l'âme lui répugne par son franc arbitre, et par l'inclination qu'elle a aux créatures; la grâce travaille beaucoup à vaincre son endurcissement, elle y emploie la douceur, la rigueur, les promesses, les menaces, les prospérités, les adversités, et tout ce qu'elle a de plus efficace dans le trésor de sa toute-puissance : *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo, maximè, et miserando, manifestas.*

Enfin, cette seconde grâce comprend en soi les deux bénéfices; et si Dieu vous a converti, vous lui êtes doublement redevable; vous lui êtes obligé pour le bienfait de la pénitence et de l'innocence : pour la pénitence, puisqu'il vous a relevé du péché et reçu en son amitié; pour l'innocence, parce qu'il n'a pas tenu à lui, mais à vous que vous ne l'ayez conservée, vous l'avez perdue par votre faute, vous lui êtes redevable de toutes les grâces, bénédictions, faveurs, qu'il vous eût faites, si vous eussiez persévéré en l'innocence que vous aviez reçue.

D'où saint Thomas conclut par bonne conséquence, que la récidive est une circonstance qui aggrave et envenime notablement une action criminelle, et que celui qui offense Dieu, après avoir obtenu pardon de ses péchés précédents, commet une ingratitude dénaturée qui le rend beaucoup plus coupable et plus indigne de miséricorde : *Respuit datorem, cùm datum deserit : negat beneficium, cùm beneficium non honorat. Quomodo ei potest placere, cujus munus sibi displicet? Ita per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, diabolo per aliam pœnitentiam pœnitentiæ satisfaciet; eritque tantò magis perosus hero, quanto æmulo ejus acceptus* (Tertul., *de Pœnit.*, cap. 5).

Premier point. — 1° Le Saint-Esprit et l'Eglise nous enseignent tous les jours le premier remède, quand ils nous mettent en la

bouche cette belle prière de David : *Viam iniquitatis amove à me.* Il ne dit pas seulement : Eloignez de moi l'iniquité, mais la voie, c'est-à-dire l'occasion d'iniquité : *Quia sicut via ducit ad terminum, ita occasio ad peccatum.* Comme la voie conduit infailliblement au terme où elle aboutit; ainsi l'occasion nous mène certainement au péché. Le Saint-Esprit dit ici qu'il faut éloigner de nous le mauvais chemin. Ailleurs il dit qu'il nous en faut éloigner, parce que quelquefois il faut rejeter loin de nous l'occasion du péché, autres fois il faut le fuir et l'éviter : *Ab omni viâ malâ prohibui pedes meos, ut custodiam verba tua* (Psal. 118, 101).

Il la faut rejeter loin de nous, et faire comme la dévote épouse d'Abraham. Elle vit Ismaël, le fils de la servante, se jouant avec Isaac, et lui enseignant quelque méchanceté; elle dit à son mari : *Ejice ancillam et filium ejus :* Je ne veux pas que mon fils prenne la trempe du vice; c'est un fruit d'oraison, de bénédiction, et je le destine au service de Dieu; chassez votre servante, et son fils qui veut accoutumer Isaac à ce qui déplairait au bon Dieu. Il n'y a que le fils qui soit coupable; qu'est-il besoin de bannir la servante sa mère, qui n'a point fait de mal et sert fidèlement son maître? C'est que si on se fût contenté d'éloigner Ismaël de la maison, il y eût retourné de temps en temps, sous prétexte de visiter sa mère; il eût donné à Isaac quelque impression vicieuse. La mère du péché, c'est l'occasion, et elle le produit comme un avorton de nature : *L'occasion fait le larron.* Si vous voulez vous rendre exempt du péché, non pour les fêtes de Pâques, non pour un mois ou deux, mais pour toujours, ne vous contentez pas de le séparer de vous. Bannissez bien loin l'occasion qui en est la mère; ne vous contentez point de dire que vous n'êtes pas tombé en ce péché depuis le carême : *Ejice ancillam.* Et si l'occasion est telle, que vous ne puissiez l'éloigner de vous, fuyez vous-même, et séparez-vous-en quoi qu'il en coûte. Il est du péché comme de la peste; le souverain remède est de manger de loin, n'avoir aucun commerce, aucune alliance, aucune communication avec les pestiférés, éviter les lieux où on peut gagner le mal, les personnes qui vous peuvent infecter, les emplois qui vous peuvent allécher. Ce fut un trait admirable de la providence de Dieu, de ne laisser en Egypte aucune chose de ce qui appartenait à son peuple. Pharaon se sentant pressé par les fléaux que Dieu lui envoyait, et obligé de congédier le peuple pour sacrifier au désert, lui dit : *Ite, sacrificate Domino; oves tantum, vestræ et armenta remaneant. Ait Moyses : cuncti greges pergent nobiscum, non remanebit ex eis ungula.*

S'ils eussent laissé leurs troupeaux, ce leur eût été un motif de retourner en Egypte : il leur eût semblé que c'était dommage de perdre ainsi leur commodité et les donner en proie à des infidèles. La maison où l'on vous entretient en état de péché, est une Egypte pour vous, vous y êtes esclave, oppressé, tyrannisé, plus dangereusement que les Israélites sous Pharaon. Si Dieu vous fait la grâce de sortir, vous lui offrirez un sacrifice tout à fait agréable; vous ferez la sainte communion à la gloire de Dieu et au salut de votre âme. Mais pour être tout à fait délivré, ne laissez rien en Egypte, ne laissez pas en cette maison votre enfant, vos hardes,

n'y retenez aucun emploi, quelque profit, quelque commodité, quelque faveur que vous en puissiez tirer ; n'y rentrez jamais, non plus que si la peste y était ; autrement, sous prétexte d'aller voir votre enfant, d'aller quérir vos hardes, de rendre service, pour cultiver l'amitié de madame, vous vous y trouverez quelque jour qu'il n'y aura que monsieur, et il vous fera reprendre vos premiers engagements.

2° *Nemo diù tutus est, periculo proximus*, dit saint Cyprien. Saint Jérôme dit : *Nulla securitas est, vicino serpente, dormire; potest fieri ut me non mordeat, sed potest fieri ut aliquando me mordeat.* Et saint Augustin : *Lubrica spes est quæ inter fomenta peccati salvari se sperat, et impossibilis liberatio flammis circumdari, et non ardere.*

3° Oui, mais si je sors de cette maison, où irai-je ? que deviendrai-je ? qui me recueillera ? je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni parent qui m'affectionne ? qu'en dira-t-on ? qu'en pensera-t-on ? il y a dix, douze, vingt ans que je sers monsieur, je n'y ai jamais eu de reproche, on pense que j'y finirai mes jours ; quelle excuse apporterai-je pour cause de mon départ ? Si j'en sors, je perdrai mes gages que je n'ai pas encore reçus ; la récompense qu'il m'a promise ; la faveur que j'attends de lui en un procès d'importance ; si je romps avec un tel, si je discontinue de le servir en ses passions vicieuses, je me perdrai tout à fait, ma fortune dépend de lui, mes affaires demeurent en arrière, sans son conseil et assistance.

Supposé qu'ainsi soit ; quelle comparaison que tout cela à votre salut éternel ? *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.*

Ne savez-vous pas que Jésus a dit : *Si quelqu'un vient à moi, et ne méprise ses parents, ses commodités, même sa propre vie, il n'est pas digne de moi.* N'êtes-vous pas en la même Eglise ? n'aspirez-vous pas au même paradis que ces anciens chrétiens ? ils quittaient leurs charges, leurs offices, leur accommodement, leur fortune, leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, pour ne pas commettre un péché mortel. Et vous, pour vous exempter d'en commettre vingt, trente ou quarante, vous ne voulez pas quitter l'espérance incertaine d'une petite commodité prétendue.

Et puis, où est votre foi ? où est la confiance que vous avez en Dieu ? où est la créance que vous devez ajouter à ses paroles divines ? Pensez-vous qu'ayant quitté pour l'amour de lui l'espérance de votre fortune, et vous étant jeté entre les bras de sa providence, il veuille les retirer, pour vous faire tomber ? si, pour obéir à l'Evangile, et vous tirer du péché, vous quittez la prétention de votre avancement ? Dieu n'a-t-il point de fidélité, de puissance, de sagesse, de bonté, de secrets ressorts pour vous avancer et vous élever par une autre voie ? qui eût jamais pensé que Samson eût échappé du danger évident de mort auquel il s'exposa pour l'amour de Dieu ?

4° Samson était Nazaréen (Judic. 13, 7), particulièrement voué et consacré à Dieu dès son enfance. Dieu veut que les personnes qui lui sont consacrées soient si éloignées de toute ivrognerie, qu'il

défendait aux Nazaréens (Judic. 13, 14) de boire du vin et du cidre, et parce que, mangeant des raisins, on peut prendre envie de boire du vin, pour leur ôter toute occasion, il leur défendait les raisins. Or, il arriva un jour que Samson allant par les champs, un lion lui vint à la rencontre, jetant le feu par sa gueule, et portant la mort en ses griffes; pour éviter ce danger, il n'avait qu'à se détourner tant soit peu du chemin, et monter à côté, et suivre le sentier des vignes; mais parce qu'allant par les vignes, la tentation lui pouvait venir de manger des raisins, il fut si fidèle à sa vocation, qu'encore qu'il n'eût point expérimenté ses forces jusqu'alors, ni celles de l'Esprit de Dieu en lui, il aima mieux courir risque d'être dévoré par ce lion que de se mettre en danger de manger des raisins contre le commandement de Dieu. Aussi Dieu l'aida en cette perplexité; l'esprit divin entra en lui, il l'encouragea et le fortifia pour combattre le lion; il l'attaque, il le jette par terre, il le déchire, il en fait des pièces. A quelque temps de là, repassant par le même chemin, il trouva un gâteau de miel en la bouche de ce lion mort. Quand la rue serait pleine de lions ou de léopards, et que pour éviter leur rencontre il serait besoin de rentrer en cette maison de débauche où il y a sujet d'offenser Dieu, il vaudrait mieux vous exposer d'être dévoré par les lions, qu'au danger de tomber au péché, retournant en cette maison. Cet homme qui vous a servi de pierre d'achoppement, voyant qu'après votre confession générale vous ne voulez pas retourner au péché, fait du lion : il jette le feu par la bouche, il use d'invectives, de reproches, de menaces; il dit qu'il fera, qu'il dira, qu'il ne fera plus, qu'il ne dira plus. Ayez un peu de confiance en Dieu, un peu de stabilité en vos bons propos et de fidélité aux promesses que vous avez faites à votre confesseur. Ne vous épouvantez pas pour le bruit, ne retournez pas en sa maison. Le Saint-Esprit vous fera la grâce, comme à Samson; d'éviter les pattes de ce lion si vous lui résistez : dans quelque temps vous trouverez du miel en sa bouche. Quand sa passion sera un peu refroidie, il se repentira de sa procédure, il vous parlera doucement, il vous louera et vous saura bon gré de la résistance que vous lui aurez faite.

Deuxième point. — 1° Le second remède préservatif du péché mortel, c'est d'en éviter les dispositions qui sont les fautes légères, les négligences au service de Dieu, les petits manquements de fidélité à votre vocation, et autres péchés véniels volontaires : *Qui spernit modica paulatim decidet.*

Un orateur romain plaidant une cause pour la défense d'un prisonnier accusé de parricide, disait avec pointe d'esprit, et par un puissant raisonnement : On ne me saurait prouver que mon client ait jamais été repris de justice, et qu'il ait commis d'autres moindres crimes, par lesquels il se soit disposé à une action si noire et si dénaturée : l'innocence ne nous quitte pas à l'improviste, elle reçoit de nous plusieurs disgrâces avant que de faire divorce. L'audace de la témérité humaine ramasse des forces en de petits sujets, afin d'être plus hardie et effrénée à faire de grands crimes; personne ne commence par où il est difficile d'a-

chever : *Innocentia per certos gradus ab homine discedit et ne in majoribus trepidet audacia, diu vires in minoribus colligit; nemo inde incipit quò difficile est pervenire;* et le poète tragique dit : *Extrema primo nemo tentavit loco.* Pensez-vous que les religieux qui apostasient de leur cloître, et que les séculiers qui abandonnent la foi catholique, tombent d'un plein saut en un tel précipice? Ils y descendent par divers degrés. Ces grands crimes paraissent tout d'un coup; mais ils s'y sont disposés de longue main, par plusieurs manquements contre les règles de leur ordre, mépris des supérieurs, petites sensualités et friponneries, absence du chœur et des autres fonctions de la communauté, par des conversations trop longues avec les femmes, par des curiosités en la foi, par la lecture des livres dangereux.

2° Saint Augustin et les autres Pères disent avec raison : Une goutte de pluie, ni trois, ni quatre, ni vingt, ni trente, ne ruinent pas une maison ; mais il en peut tomber si souvent, et en si grand nombre, et tellement miner les murailles par les fondements, qu'à la première secousse de quelque grand orage, tout l'édifice ira par terre.

3° Il est vrai que cent péchés véniels ni cinq cents, ni mille, ne font pas un péché mortel; mais ils obscurcissent l'entendement, ils affaiblissent la volonté, ils détournent l'imagination, ils enveniment la concupiscence, ils refroidissent la charité, émoussent la syndérèse, diminuent la crainte de Dieu en telle sorte que nous trouvant assaillis de la tentation, dans une pressante et puissante occasion de péché mortel, nous sommes aisément renversés, et comme ces péchés déplaisent à Dieu, ils nous éloignent de lui, nous rendent indignes de ses grâces extraordinaires, nous privent de ses lumières et de son assistance spéciale; ils sont cause que dans la tentation du péché mortel, lorsque nous avons plus besoin de son secours, il ne nous tient pas par la main d'une façon particulière, il ne nous donne pas une grâce efficace, et nous retombons aisément aux erreurs de la vie passée.

Troisième point. — Cette rechute est si dangereuse, que ceux qui en savent l'importance ne se contentent pas d'éviter les occasions et les dispositions au péché, mais ils tâchent de se délivrer des inclinations. Ce sont les mauvaises habitudes que nous avons contractées par nos fautes précédentes. Car nous ne ressuscitons pas comme Jésus : mais comme le Lazare. Jésus laissa au sépulcre les suaires où il était enseveli et le linge dont on avait couvert son chef; le Lazare sortit du tombeau enveloppé de ses suaires, pieds et mains garrottés : *Ligatur manus et pedes institis.* Quand nous sortons du tombeau du péché, où nous avons longtemps pourri et quand recevons la vie de grâce par l'absolution, nous ne sommes pas pour cela affranchis des mauvaises habitudes que nous avons contractées de longue main et qui nous enclinent au péché ; il les faut arracher par une habitude contraire. Vous savez que les habitudes ne s'engendrent qu'en réitérant souvent les mêmes actes, elles se perdent en les discontinuant, elles se corrompent petit à petit par des actes contraires.

Mais après tout, le meilleur remède pour corriger nos mauvaises inclinations, et nous garantir de la rechute, c'est de bien prier Dieu. C'est le conseil que saint Pierre donna à Simon le magicien : Faites pénitence, lui dit-il, et priez Dieu : *Pœnitentiam age, et ora Deum* (Act. 8, 22). Faites pénitence pour avoir pardon du passé, priez Dieu pour vous préserver de l'avenir ; et parce qu'il ne le fit pas, il retomba et se perdit. Saint Pierre lui dit : *Priez Dieu,* et au lieu de le faire, il dit aux Apôtres : Priez Dieu pour moi. Vous faites comme lui? Vous dites à votre confesseur : Mon Père, priez Dieu pour moi. C'est bien fait de vous recommander aux prières des gens de bien; mais priez Dieu vous-même pour vous, dit saint Chrysostome (Homil. 5 *in Matth.*); une bonne prière que vous ferez vous-même vous profitera plus que cinquante que d'autres feront pour vous; et quand tous les religieux et tous les bons prêtres du monde prieraient pour vous, si vous-même ne priez, et si vous résistez aux grâces de Dieu, vous ne vous convertirez jamais. Voulez-vous que je vous le montre? En plusieurs royaumes de la chrétienté, il y a plus de cinq cents, plus de mille, plus de deux mille prêtres; il y en a de très-vertueux, de très-dévots, de très-saints : tous ces prêtres prient Dieu tous les jours, nommément et particulièrement pour le roi; ils le recommandent à Dieu en la plus auguste et agréable prière qu'on lui puisse offrir, qui est la prière du sacrifice; ils nomment le roi par son propre nom au canon de la messe, et néanmoins il y a eu des rois très-mauvais qui ne se sont point convertis; s'ils eussent fait eux-mêmes la centième partie des prières qu'on a faites pour eux, ils seraient devenus grands saints.

Conclusion. — Je vous dirai donc ce que le Fils de Dieu disait à la femme adultère et au paralytique de la piscine : *Vade et jam amplius noli peccare, ne deterius aliquid tibi contingat* (Joan. 5, 14) : Allez et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. *Vade*, il ne se faut pas arrêter, il faut marcher, s'avancer, aller de bien en mieux pour ne pas retomber : *In viâ virtutis non progredi regredi est :* Ne pas avancer au chemin de la vertu, c'est reculer, dit saint Bernard; en l'échelle de Jacob, les anges montaient ou descendaient; pas un n'était arrêté.

Je ne pense pas être arrivé au terme de la perfection, dit saint Paul : mais sachant au contraire que je suis éloigné du lieu où je tends, je ne tourne point la tête vers le chemin que j'ai déjà fait. J'oublie tout ce que j'ai laissé derrière, je n'ai des yeux que pour ce qui est devant moi, et si je fais toujours de nouveaux efforts, afin d'avancer vers le bout de la carrière et de recevoir la récompense de la vocation céleste à laquelle Dieu nous a daigné appeler par les mérites de Jésus-Christ : *Ego me non arbitror comprehendisse; unum autem, quæ retro sunt obliviscens ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (Philip. 3, 13, 14).

Noli amplius peccare; il ne dit pas *ne pecces*, mais *noli peccare*, parce que le péché de récidive se fait toujours de pleine volonté et avec délibération, et de là vient qu'il nous rend plus criminel,

étant une contumace et une prévarication, comme dit Tertullien (lib. *de Pœnit.*, c. 7).

De peur qu'il ne vous arrive quelque plus grand mal, disait le Fils de Dieu au paralytique. Quel plus grand mal pourrait arriver que d'être perclus de tous ses membres pendant trente-huit ans, que d'être tellement abandonné et méprisé du monde, que de n'avoir pas trouvé un seul homme en un si long espace de temps, qui ait eu la charité de le jeter en la piscine, quand il en avait besoin? quel plus grand mal peut arriver de la rechute? c'est d'irriter horriblement la colère de Dieu par cette ingratitude, de contracter une habitude presque ineffaçable au péché, de tomber en l'endurcissement du cœur, et l'impénitence finale, de combler la mesure de nos crimes, de nous loger au faubourg de l'enfer; je prie Dieu qu'il nous en préserve par sa miséricorde infinie. *Amen.*

SERMON XXXIV.

L'EUCHARISTIE EST COMPARÉE AU PAIN.

Pour le Dimanche de la quatrième semaine de Carême.

Accepit Jesus panes, et cùm gratias egisset, distribuit.
Notre Sauveur Jésus-Christ prit cinq pains et les distribua, après avoir rendu grâces à Dieu. (Joan. 6, 11.)

Ce n'est pas sans une providence toute particulière du Saint-Esprit que le même Evangéliste, dans le même chapitre de son histoire sacrée, raconte le bénéfice de la multiplication des pains et la promesse de l'institution du Saint-Sacrement; c'est sans doute pour nous faire savoir que l'un de ces miracles était comme un essai, une figure, un prélude et une disposition de l'autre. La communion que vous devez faire aux fêtes de Pâques, et l'obligation que j'ai de vous y disposer ne me permettent pas de laisser échapper cette occasion sans vous instruire sur un sujet de si grande importance. Ce sera en vous montrant que très-sagement notre Sauveur nous donne son corps précieux sous les espèces du pain, et qu'il a fait pour figure de l'eucharistie la multiplication des pains, à cause des grands rapports qui sont entre les effets que ce pain spirituel opère en nos âmes et ceux que le pain matériel produit en nos corps. Avant que de commencer, je dois m'adresser à vous, ô Jésus! mon Dieu et mon Sauveur! et vous dire ce que saint André vous disait en l'Evangile de ce jour : *Est puer hîc unus qui habet tres panes, sed quid hæc sunt inter tantos?* Voici le moindre de vos serviteurs, qui a trois petits pains pour la nourriture de votre peuple; mais c'est bien peu de chose pour tant de gens qui sont ici; ces âmes demeureront faméliques, si ces pains ne sont multipliés; ils seront multipliés, si vous daignez leur donner votre bénédiction; vous la leur donnerez, s'il vous plaît regarder le ciel, comme vous fîtes en notre Evangile, et avant que d'instituer ce sacrement; le ciel que vous regardez quand vous voulez

bénir la terre, c'est votre très-sainte Mère, que nous honorons par nos très-humbles prosternements et salutations : *Ave*, *Maria*.

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Stupenda quæ Deus fecit sunt opera quia facta sunt, et sunt verba quia signa sunt. — II. Ideo sacramenta producunt gratiam, et eam significant. — III. Eucharistia vocatur panis, quia significat et producit in animâ eosdem effectus quos panis materialis in corpore.

I. Punctum. — Tres effectus hujus sacri panis : 1° Delectat; 2° Nutrit; 3° Fortificat.

II. Punctum. — Impedimenta horum effectuum : 1° Cùm stomachus animæ est plenus aliis cibis, 2° Cùm est cacochymus, 3° Cùm est frigidus.

III. Punctum. — Dispositiones ad prædictos effectus : 1° Puritas corporis (A), Et animæ (B), 2° Humilitas interior (A), Exterior (B), 3° Devotio actualis (A), Habitalis (B).

Exorde. — I. Lisant l'Ecriture sainte, qui contient autant de secrets qu'il y a de paroles, j'ai remarqué avec les saints Pères que, parlant des œuvres de Dieu, tant au Vieux qu'au Nouveau Testament, elle a coutume de les appeler des paroles. Au premier livre des Rois, Dieu disait à Samuel : *Ecce ego facio verbum in Israël quod quicumque audierit tinnient ambæ aures ejus* (1. Reg. 3, 11) : Je ferai une parole effroyable dans Israël. C'était un grand châtiment, qu'il voulait envoyer à la maison d'Héli et à tout le peuple. Et en l'Evangile (Luc. 1, 37), saint Gabriel disait à la Vierge : Nulle parole n'est impossible à Dieu, c'est-à-dire aucune œuvre. L'Ecriture se sert de ce langage, non-seulement pour nous enseigner qu'il est aussi aisé à Dieu de faire l'œuvre la plus excellente et miraculeuse du monde, qu'il est aisé aux hommes de parler, mais encore pour nous apprendre que toutes les œuvres de Dieu, tant en l'ordre de nature, comme en l'ordre de grâce, sont des leçons et instructions pour nous; car comme il ne fait rien que par son Fils, ce n'est pas merveille que ses œuvres soient des paroles, puisque son Fils même qui est sa première production, est un Verbe et une parole éternelle : *Ea quæ fecit Dominus Jesus stupenda atque miranda, et opera et verba sunt. Opera quia facta sunt verba, quia signa sunt*, dit saint Augustin (Tract. 44 *in Joan.*) En l'ordre de nature, les cieux sont ouvrages de la main de Dieu : *Videbo cœlos opera digitorum tuorum;* et le Prophète crie que ces mêmes cieux sont des paroles que tous les peuples peuvent entendre, qui prêchent et publient la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei, non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum.* En l'ordre de grâce, la maxime de saint Augustin reçue en théologie, dit : *Omnis Christi actio nostra est instructio :* Jésus n'a fait aucune action en ce monde qui ne soit une parole d'édification, un enseignement et une instruction pour les hommes.

II. Si cela est vrai de toutes les autres œuvres de Dieu, à plus forte raison des sacrements, qui sont les chefs-d'œuvre de sa main, les trésors de ses mérites, les instruments des plus grandes grâces qu'il produise pour le salut des hommes. Quand la théologie allègue la définition d'un sacrement, qui exprime sa nature et son essence, la première condition qu'elle requiert, est que ce soit un signe sensible de la grâce, parce que les sacrements de la loi nou-

velle ont deux offices, et sont institués pour deux fins : pour nous enseigner et pour nous sanctifier; ils nous enseignent par le signe sensible, nous sanctifient par la grâce invisible, ils exercent vers nous deux fonctions : l'une réelle, opérative, surnaturelle; l'autre morale, instructive, doctrinale.

Or, nous pouvons être instruits en deux manières, par l'ouïe et par la vue; la forme du sacrement vous instruit par l'ouïe, et la matière par la vue. Quand vous voyez qu'on jette de l'eau sur un enfant en le baptisant, vous apprenez que comme l'eau nettoie la saleté du corps, ainsi la grâce de Dieu qui lui est donnée lave les souillures de son âme, et quand vous entendez que l'on dit : *Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, vous apprenez qu'on lui jette de l'eau, non pour le rafraîchir, ou autre semblable fin, mais pour le faire enfant de Dieu le Père, membre du Fils et temple du Saint-Esprit.

III. Quand vous entendez qu'on dit en la messe : *Ceci est mon corps*, vous apprenez par l'ouïe que le corps de Jésus y est, et quand vous voyez les espèces du pain sous lesquelles il est voilé, vous apprenez par la vue que ce sacrement a les mêmes propriétés et produit les mêmes effets en nos âmes que le pain matériel fait en nos corps; en quoi se trompent les calvinistes qui pensent avoir grande prise contre nous sur ce que l'eucharistie en l'Evangile est souvent appelée *pain,* même après la consécration ; mais il est aisé de leur répondre. Premièrement, elle est appelée pain, parce que quand il se fait quelque changement de substance, ou accident, l'Ecriture appelle la chose changée du nom qu'elle avait avant le changement, comme en l'Exode, la verge d'Aaron étant changée en serpent, ne laisse pas d'être appelée verge, et le Sauveur, parlant aux disciples de saint Jean, disait : Les aveugles voient, les sourds entendent, c'est-à-dire ceux qui auparavant étaient aveugles et sourds. En second lieu, elle est appelée pain, parce qu'elle en a l'apparence et la forme extérieure, comme la Genèse appelle hommes les anges qui apparurent à Abraham et à Loth, parce qu'ils leur apparurent en forme d'hommes. En troisième lieu, elle s'appelle pain, parce qu'en effet elle est un vrai pain : *Pater meus dat vobis panem de cœlo verum* (Joan. 6, 32); mais pain spirituel, pain céleste, pain surnaturel, et, comme dit saint Matthieu, *sursubstantiel*, ἐπιούσιος, qui produit en nos âmes les mêmes effets que le pain matériel en nos corps. J'en remarque trois plus signalés : elle délecte, elle nourrit, elle fortifie.

Premier point. — 1° Premièrement, elle délecte : les âmes dévotes le savent par expérience; c'est à elles proprement que s'adressent ces paroles : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus;* elles goûtent en ce sacrement combien le Seigneur est doux, elles sentent que toutes leurs consolations, toutes leurs délices en ce monde, le miel qui leur adoucit toutes les amertumes de cette vie, c'est d'avoir l'honneur et le bonheur de recevoir leur bien-aimé, l'adorer, lui faire la cour, le caresser, converser avec lui, lui ouvrir leur sein, lui découvrir leurs besoins, se joindre et s'unir à lui cœur à cœur, esprit à esprit, avec des affections et des tendresses

inexplicables, et dire avec vérité : *Dilectus meus mihi et ego illi, ego dilecto meo, et ad me conversio ; ô quam suavis est, Domine, spiritus tuus qui ut dulcedinem tuam in filios demonstrares pane suavissimo de cœlo præstito esurientes reples bonis;* O mon Dieu ! que votre esprit est doux ! pour montrer les tendresses que vous avez envers vos enfants, vous comblez de bien les âmes affamées, leur donnant un pain très-savoureux descendu du ciel. Notez qu'il dit : *les âmes affamées.* Car, comme en ce qui est du corps ; c'est signe que vous vous portez bien, quand vous avez bon appétit et que vous prenez grand plaisir à manger ; ainsi en ce qui est de l'âme, c'est ordinairement une marque de bonne santé spirituelle quand vous êtes affamé de ce pain céleste, et que vous prenez grand contentement d'en être repu en la sainte communion, je dis *ordinairement*, parce que saint François de Sales a très-bien remarqué (Lib. 2, Epist. 48) qu'il y a deux sortes de faim : l'une qui est causée par la bonne digestion, et l'autre du dérèglement de la faculté attrayante de l'estomac.

Ainsi il y a quelques âmes qui sont en bonne santé spirituelle, qui mènent une vie sainte et vertueuse, qui ne commettent point de péché mortel, n'ont point d'habitude ni d'affection volontaire à aucun péché véniel, et ont beaucoup de zèle pour la gloire de Dieu, tâchent de lui plaire en toutes leurs actions; quand ces âmes désirent communier souvent, c'est une sainte et louable faim qui mérite d'être rassasiée : *Esurientes replet bonis*, parce qu'elle procède de la chaleur de l'âme embrasée de l'amour de Dieu. Mais il y en a d'autres qui tombent de temps en temps en péché mortel, ou qui ont des attaches volontaires à des péchés véniels, qu'elles commettent en grand nombre, sans se mettre en peine de s'en corriger; quand telles gens veulent communier souvent, c'est une faim canine et déréglée, qui procède d'une cause étrangère et de quelque qualité vicieuse qu'un ancien docteur[1] attribue avec raison à l'impression du diable et à la chaleur du démon du midi (pour me servir de ses termes), et non pas à celle du Saint-Esprit.

Mais c'est une faim bien réglée et louable, et une marque de bonne santé spirituelle, quand vous désirez communier, afin que Jésus honore en vous Dieu son Père, qu'il lui rende vos devoirs d'adoration, d'amour, de louange, d'actions de grâces, que vous n'êtes pas capable de lui bien rendre, afin qu'il vous échauffe en son amour, afin qu'il sanctifie par sa présence votre corps et votre âme, et qu'il y réforme ce qui est vicieux, afin qu'il vous donne des forces de résister aux tentations et de vous avancer en la perfection qu'il demande de vous, afin qu'il conserve et augmente en vous la vie de grâce que vous avez reçue par les autres sacrements.

2° C'est le second effet que l'Evangile et les Pères attribuent plus souvent à ce pain de vie : *Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde* (Joan. 6, 52). Si vous ne mangez la chair du

[1] Thomas d'Argentina, théologien scolastique, élu général des Augustins en 1345. On a de lui des Commentaires sur le *Maître des Sentences*, et d'autres ouvrages.

Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie en vous : *Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement,* dit notre Sauveur; et toute l'Eglise dit après saint Thomas : *Mors est malis vita bonis.*

C'est ce qui vous devrait faire pleurer avec des larmes de sang, l'effroyable négligence de plusieurs pères de famille qui laissent mourir leurs enfants à neuf, à dix et à douze ans sans les faire communier en la dernière maladie; vous les privez d'un grand accroissement de grâce et de gloire qu'ils auraient reçu dans le ciel par toute l'étendue des siècles.

On communiait autrefois les enfants à la mamelle, comme on le voit dans saint Cyprien[1] (*de Lapsis*). Vous ne pensez qu'à les enrichir et mettre à leur aise pour un peu de temps sur la terre, et vous n'avez point de soin de les faire grands et bien riches pour l'éternité dans le ciel. Si vous les aimez véritablement, dès qu'ils ont l'usage de raison, vous devez procurer qu'ils soient bien instruits aux mystères de la foi, et principalement en celui de la Trinité, de l'Incarnation, et de l'Eucharistie, et par ce moyen quand ils seront malades et en danger de mort, on les pourra communier.

Les anciens du temps de saint Augustin, appelaient l'Eucharistie *la vie;* au lieu que nous disons : Avez-vous communié? ils disaient: Avez-vous reçu la vie? Si on vous faisait cette question, il y a apparence que vous ne pourriez pas dire avec vérité que vous l'avez reçue; vous ne pourriez pas dire, comme saint Paul : Je vis, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* (Galat. 2, 20). Vous avez reçu celui qui est la vie, mais vous ne lui permettez pas d'être votre vie. Avoir la vie, c'est avoir en soi le principe de ses mouvements, dit Aristote. Quel est le principe de vos mouvements? comptez tous vos desseins, vos paroles, vos actions, vous verrez que de cent desseins que vous avez, de cent paroles que vous dites, de cent actions que vous faites, à peine y en a-t-il deux qui aient

[1] Saint Cyprien, Père de l'Eglise, natif de Carthage, d'une des plus riches et des premières familles de cette ville, y enseigna la rhétorique avec réputation avant que d'être chrétien. Après sa conversion, il prit le nom de Cécile, pour marquer sa reconnaissance envers un prêtre de ce nom, qui l'avait converti en 246. Donat, évêque de Carthage, étant mort, saint Cyprien fut élu en sa place l'an 248; mais il fut obligé de quitter cette ville environ deux ans après, à cause de la persécution de Dèce. De retour à Carthage, il tint des conciles pour régler la pénitence de ceux qui étaient tombés durant la persécution, et d'autres points de discipline. Il condamna le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat, qui avaient excité des troubles dans l'Eglise de Carthage pendant son absence, se déclara avec ses collègues en faveur du pape saint Corneille, contre le schisme de Novat et de Novatien, et tint un concile en 252, dans lequel on fit quelques règlements touchant le prêtre Victor et le baptême des enfants. Saint Cyprien fut relégué à Curube, à 16 lieues de Carthage, en 257, durant la persécution de Valérien. On lui permit, onze mois après, de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais il fut ensuite arrêté et mené devant le proconsul, et ayant généreusement confessé la foi de Jésus-Christ, il eut la tête tranchée auprès de cette ville, le 14 septembre 258. Il nous reste de lui 81 lettres et plusieurs traités.

pour principe le Fils de Dieu ; le ressort de tous vos mouvements, c'est la vanité, la sensualité, l'avarice, l'ambition. Cette parole que saint Paul disait aux Colossiens (3, 4), ne se vérifiera pas en vous : Lorsque Jésus-Christ qui est votre vie viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.

Le troisième effet du pain matériel, est de nous donner des forces : *Panis cor hominis confirmet.* Et l'eucharistie est instituée pour nous fortifier contre les trois ennemis de notre salut : le monde, le diable et la chair : *Posuisti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* Elle était représentée par ce pain merveilleux qu'un ange donna à Elie (3. Reg. 19, 7). L'impie Jézabel cherchait à mort le saint prophète, parce qu'il s'était montré plein de zèle contre les ennemis de Dieu ; le saint, pour éviter cette persécution, était vagabond par le désert, sur le point de tomber en défaillance et de demeurer en chemin par faute de nourriture, un ange du ciel lui apporta un pain, qui le remit en vigueur pour quarante jours et quarante nuits, et lui donna des forces pour arriver à la montagne d'Horeb. Si vous me demandez comment les chartreux, les Bénédictins, les Carmélites et autres bons religieux et religieuses peuvent passer toute leur vie en solitude sans s'ennuyer, et monter à grands pas à la montagne de la perfection, je vous répondrai que c'est ce pain qui les récrée.

Quand la persécution s'élevait contre les chrétiens au siècle de saint Cyprien, le saint voulait qu'on donnât l'absolution à tous les pénitents avant le temps ordonné par les canons, afin qu'ils fussent reçus à la participation du corps de Jésus-Christ, et qu'avec ce renfort ils eussent plus de courage d'endurer les tourments et la mort pour la foi. Ce qu'ils estimaient de si grande importance, que le saint prêtre Lucien, noble martyr d'Antioche, n'ayant point d'autel en la prison pour offrir le redoutable sacrifice, se couchait sur le dos et consacrait sur sa poitrine pour recevoir la communion et la donner à ses compagnons, et même il a été un temps auquel on permettait aux séculiers d'emporter le Saint-Sacrement en leur maison et le garder avec grande révérence pour s'en servir au besoin, et le recevoir avant que d'être présentés au tyran pour la confession de la foi. Sainte Agnès, pour s'encourager au martyre après la communion, disait, au rapport de saint Ambroise : Mon corps est incorporé au corps de mon bien-aimé, comment pourrai-je me séparer de lui par l'apostasie! mes joues sont empourprées de son précieux sang, pourraient-elles pâlir par crainte de la mort? Et au siècle dernier, la dévote Marie Stuart, emprisonnée par la furie de la Jézabel d'Angleterre, avait permission du pape de garder en la prison le très-adorable Sacrement pour se consoler et encourager par la présence du Fils de Dieu. Quoi donc! lui disait l'amour-propre, n'y aura-t-il personne entre tant de princes à qui j'appartiens, qui vengent une si grande injure qu'on me fait! mais se tournant devers le Saint-Sacrement, elle disait : Hélas! mon Sauveur, vous aviez des légions d'anges, qui ne respiraient que vos commandements, et pour l'amour de moi, vous ne permîtes pas à un seul de faire quoi que ce soit pour votre défense. Mon Dieu, disait l'amour-propre, comment permettez-vous qu'une princesse

innocente soit si longtemps prisonnière? Hélas! mon Sauveur, répondait-elle, la prison où vous êtes depuis seize cents ans en ce sacrement est bien plus étroite, plus abjecte, plus humiliante que celle-ci où je suis. Ce sont les chétives apparences d'un morceau de pain : *Pone me, Domine, juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me.* Le Fils de Dieu n'est jamais si proche de nous, que lorsqu'il est dedans nous en notre corps et en notre âme; c'est la meilleure défense que nous puissions avoir contre les persécutions du monde, contre les hostilités du démon : *Tanquam leones ignem spirantes facti sumus diabolo formidolosi;* après la communion nous sommes terribles au diable comme des lions qui jettent le feu par la bouche, dit saint Chrysostome.

Ces années passées, chose très-véritable, deux villageois de ce pays ayant perdu deux vaches, allèrent consulter un devin pour savoir ce qu'elles étaient devenues. Il leur dit que le lendemain, il leur en donnerait des nouvelles, et il les logea dans une étable vis-à-vis de sa maison. Sur minuit, ils entendirent que le démon se présenta au magicien, et lui dit par la fenêtre : ils trouveront leurs vaches en tel endroit de la forêt; mais ces hommes sont là qui entendent ce que nous disons? Tue-les, tue-les, dit le magicien. Je ne saurais, répondit le démon, parce qu'ils ont pris le matin de l'eau bénite. Si un peu d'eau bénite répandue en un lieu, ou sur une personne donne la fuite à l'esprit malin : *Ut fias aqua exorcizata ad effugandam omnem potestatem inimici, et ipsum inimicum eradicare et explantare valeas;* combien plus le corps adorable du Fils de Dieu, étant logé au cœur d'une âme choisie! si la frange de sa robe étant touchée en passant, et comme à la dérobée par une femme dévote, la guérit du flux de sang qui l'affigeait, à plus forte raison sa chair virginale et déifiée, étant dignement reçue, peut influer en nos corps les dispositions à la pureté, et réprimer les rébellions de notre chair comme parle saint Cyrille (lib. 4. *in Joan.*, c. 17) : *Sedat cùm in nobis manet Christus sævientem membrorum nostrorum legem, pietatem corroborat, perturbationes animi extinguit, ægrotos curat, collisos redintegrat, et sicut pastor bonus, qui animam suam pro ovibus posuit ab omni nos erigit casu.*

Deuxième point. — 1° J'ai dit étant reçu dignement, car il y a trois mauvaises dispositions qui empêchent les susdits effets du pain matériel en nos corps : si l'estomac est trop chargé d'autres viandes, s'il est cacochyme, s'il est froid et paresseux. Quand il est trop chargé d'autres viandes, le pain ne nous délecte pas; quand il est cacochyme, le pain ne nous nourrit pas; quand il est froid et paresseux, il ne nous fortifie pas; et il en est de même du pain de l'eucharistie au regard de notre âme. Vous vous plaignez quelquefois que vous ne ressentez point ces délices et consolations que l'on dit que le Fils de Dieu a coutume de donner à ceux qui reçoivent ce sacrement. Je le crois bien, c'est que vous avez l'esprit et le cœur, qui sont l'estomac de l'âme, remplis des affaires du monde, des nouvelles, des gazettes, des procès. Comme pour recevoir licitement l'eucharistie, il faut être à jeûn quant au corps,

ainsi pour en ressentir les douceurs il faut être à jeun quant à l'âme. En la parabole (Matth. 22, 2; Luc 14, 16) d'un homme riche ou d'un roi qui fit dresser un banquet de noces, et convia plusieurs personnes, il est dit que les uns s'excusèrent, disant : J'ai acheté une maison au champ, il faut que je l'aille voir. Les autres dirent : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je m'en vais les éprouver. Alors le roi se mit en colère, et assura que nul de ceux qu'il avait conviés ne goûterait son banquet : *Iratus rex.* Le Roi du ciel se met en colère, et il en a grand sujet, quand il voit qu'ayant dit avec tant de bonté et de tendresse : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*, les hommes ne répondent pas : Nos délices sont avec le Fils de Dieu : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam;* il ne dit pas : Nul de ces conviés ne mangera; mais il dit : ne goûtera de mon festin. Vous mangez bien à la sacrée table de ce banquet royal et divin, mais vous n'en goûtez pas les douceurs, parce que avant et après la communion vous avez l'esprit embarrassé des vanités du monde et des affaires de la terre.

2° L'estomac de votre âme est chargé de viande corporelle, il n'a point d'appétit ni de goût pour la spirituelle, et puis peut-être qu'il est cacochyme et maléficier, rempli de mauvaises humeurs. Quand un enfant mange beaucoup et ne croît pas, mais demeure toujours en sa petitesse et maigreur précédente, on dit qu'il y a quelque humeur maligne qui fait que le pain ne le nourrit pas. Il y a cinq ou six ans que vous communiez tous les mois, et peut-être de quinze en quinze jours, et vous êtes aussi peu avancé en la vertu, aussi vain, impatient, colérique, envieux, sensuel, indévot que vous étiez il y a six ans. C'est que l'estomac de votre âme est indisposé, vous ne recevez pas ce sacrement avec bonne intention, vous communiez par routine pour plaire à votre confesseur, pour faire comme les autres, pour n'être pas estimée moins dévote que vos compagnes.

3° Ou c'est peut-être que votre cœur est trop froid en l'amour de Dieu, quand la chaleur naturelle n'agit pas sur la viande que notre corps a reçue, la viande nous sert de fort peu, et quand le fervent amour, qui est la chaleur de l'âme, ne s'exerce pas envers le Fils de Dieu après la communion, nous en recevons fort peu de profit.

Troisième point. — 1° Finissons donc ce discours comme nous l'avons commencé, par les paroles du Sauveur en notre Evangile : *Misereor super turbam, quia triduo sustinent me*, afin que le Fils de Dieu ait pitié de nous, et multiplie en nous les grâces de ce sacrement, comme il multiplia les pains au désert; ses exercices de trois journées, c'est-à-dire trois vertus nous y doivent disposer : la pureté, l'humilité, la dévotion, la pureté du corps, la pureté du cœur.

(A) Saint Chrysostome dit que la main du prêtre qui a l'honneur de toucher ce sacrement, devrait être plus pure que les rayons du soleil, à plus forte raison nos corps qui ont le bonheur de le recevoir. La main du prêtre le touche seulement en passant, notre corps est uni très-étroitement, très-immédiatement, très-intimement à cette chair immaculée. Il lui est incorporé, mélangé, et

comme parle le même saint, réduite à une même masse. Pensez quelle pureté de chair nous devons avoir.

Saint Paul conseille aux personnes mariées de se séparer de temps en temps pour parler à Dieu en l'oraison avec plus de pureté, à plus forte raison pour le recevoir.

Les pains de proposition n'étaient que la figure de ce sacrement, lors même qu'ils étaient sur la sainte table; et néanmoins le dévot prêtre Achimélech et le prophète-roi David (1. Reg. 21, 4) avant que de les donner à manger aux soldats en extrême nécessité, voulurent qu'ils eussent gardé la continence en leur mariage trois jours auparavant; et au chapitre dix-neuf de l'Exode (v. 15), Dieu voulant donner la loi au peuple, non par lui-même immédiatement, mais par l'entremise d'un ange, commanda aussi au peuple de garder la continence l'espace de trois jours. Pensez quelle pureté il demande des chrétiens qui veulent recevoir, non des pains matériels, non les tables de la loi; mais le pain des anges, l'auteur de la loi et la grâce pour la bien garder. C'est saint Grégoire qui fait ces réflexions : Voici les paroles de ce grand docteur, grand pape, grand saint : *Vigilanti ergo mente pensandum est quod in Sina monte Dominus ad populum docturus prius eumdem populum abstinere à mulieribus præcepit : et si illic ubi Dominus per creaturam subditam hominibus loquebatur tantâ provisione, est munditia corporis requisita ut qui verba Dei perciperent, mulieribus mixti non essent, quanto magis qui corpus Domini omnipotentis accipiunt custodire in se munditiam carnis debent, ne ipsi inæstimabilis mysterii magnitudine prægraventur! Hinc etiam ad David de pueris suis per sacerdotem dicitur ut si à mulieribus mundi essent panes propositionis quos omnino non acciperent nisi prius eos mundos David à mulieribus fateretur* [1].

Le concile de Châlon-sur-Saône (Cap. 46) en dit tout autant, et saint Charles Borromée, dans les instructions qu'il donne pour recevoir l'eucharistie, et saint Thomas, dans sa *Somme*, parlant du jour qui précède la communion, dit : *Si non amor procreandæ sobolis sed voluptas dominatur in opere, tunc prohiberi debet ne accedat ad hoc sacramentum* (3. part. q. octog., art. 7, ad 2).

Cela étant ainsi, qui est-ce qui pourrait assez exagérer l'énormité du crime que commet celui qui communie après un adultère, une fornication, ou autre semblable péché, sans l'avoir effacé par une vraie et rude pénitence?

Les saints canons condamnent à quarante jours de pénitence un prêtre qui, par sa négligence, aura laissé tomber en terre quelque goutte du calice; il n'y a point de doute que c'est une faute beaucoup plus injurieuse et déplaisante au Fils de Dieu de mettre son précieux sang dans un cœur souillé de péché, que de le répandre sur la terre : témoin cette histoire mémorable que saint Cyprien (*de lapsis, octava*), rapporte être arrivée de son temps, et qu'il a vue de ses propres yeux. La fille d'une femme chrétienne fut portée par

[1] S. Greg., Epist. 31, ad August. Anglorum Episc. responsione ad interrog. decimam sub finem. — S. Hieron., lib. 1 in Jovinianum et in Apol. ejusdem. libri.

sa nourrice au temple des idolâtres lorsqu'ils faisaient leurs sacrifices. Les prêtres des faux dieux voyant que cette petite ne pourrait pas manger de la chair immolée aux idoles, lui mirent en la bouche un peu de pain trempé dans le vin qui avait été offert à leurs fausses divinités. Sa mère ne sachant rien de cette impiété, la porta à la messe que saint Cyprien disait, et comme le diacre, selon la coutume de ce temps-là, lui présenta le saint calice, cette petite, par un mouvement de Dieu, détourna sa face, ferma la bouche, et pressant ses lèvres, refusa de boire au saint calice; mais le diacre la contraignit par force d'avaler quelque goutte du précieux sang; tout aussitôt elle eut des soulèvements de cœur. Le précieux sang ne pouvant demeurer en un corps pollué, en sortit par un vomissement : *In corpore atque ore violato eucharistia permanere non potuit; sanctificatus in Domini sanguine potus de pollutis visceribus erupit.* Si cette histoire n'était pas vraie, saint Cyprien aurait eu autant de témoins contre lui, qu'il y avait de personnes en son église.

Je dirai plus, mais je dirai vrai. Si la sainte hostie tombait en la bouche d'un crapaud, notre Sauveur n'en recevrait point tant de déplaisir, que d'être mis en la bouche et au cœur d'un homme qui est en mauvais état; il a beaucoup plus d'aversion, d'horreur et d'antipathie d'une âme qui est souillée de quelque impureté, que vous n'en avez et qu'il n'en a d'un crapaud.

2° (A) Si donc ce malheur vous est arrivé, humiliez-vous beaucoup devant lui, reconnaissez et avouez en sa présence, que vous êtes très-indigne de le recevoir; gardez-vous bien de faire comme ces effrontés qui, après avoir passé toute l'année, et même une partie du carême en jurements et ivrogneries, en impuretés et autres débauches, se contentent de vomir ces ordures à l'oreille d'un prêtre, et au sortir de là vont à la sainte table; ils ne considèrent pas ces paroles remarquables de saint Ambroise (lib. 2 *de Pœnit.*, cap. 9) : *Multi ideò pœnitentiam petunt ut statim sibi dari communionem velint. Hi non tam se solvere cupiunt quàm ligare sacerdotem; suam enim conscientiam non exuunt, induunt sacerdotis.* Plusieurs demandent l'absolution et veulent qu'on leur donne la communion immédiatement après, ceux-là ne demandent pas tant d'être déliés, comme ils désirent lier le prêtre. Ils ne déchargent pas leur conscience, ils ne font que charger celle du confesseur. Et derechef (Serm. *In dominica 4 Adventus*) : Celui qui veut manger la Vie doit changer de vie, parce que, s'il ne change de vie, il mangera la Vie pour sa condamnation, et elle le perdra au lieu de le guérir, et le tuera au lieu de le vivifier.

(B) Saint Basile (lib. 1 *de Bapt.*, cap. 3) dit : Il faut être mort au péché, au monde et à soi-même pour mériter de participer à ce sacrement.

Ce n'est pas être mort au monde et à soi-même de venir à la communion chargé de vanités, comme font les dames de ce temps. Saint Charles le leur défend par ces paroles : *Mulieres non sumptuosis, non caudatis vestibus, non crinibus inaniter intortis, non fuco aut pigmentis vultu illito, non pectore nudo aut tenui velo obtecto; sed ita vestitæ ut ne præter faciem quidquam nudum cer-*

natur, velo denso bene super faciem demisso : les femmes qui s'approchent de la sainte communion ne doivent point avoir de robes somptueuses et à longue queue, ni les cheveux frisés, ni le visage fardé, ni la gorge nue ou couverte d'un linge transparent, mais vêtues en telle sorte qu'il n'y ait rien de nu que la face, sur laquelle elles doivent modestement abaisser leur voile.

Le même saint défend aux confesseurs de donner l'absolution aux femmes qui viennent à confesse dans ces ajustements profanes. C'est dans les instructions qu'il a données aux confesseurs de son diocèse, imprimées par le commandement de l'assemblée générale du clergé de France. Ceci n'est donc pas le sentiment d'un seul docteur particulier, mais des évêques de France.

Le Fils de Dieu condamne ces vanités par l'état vil et abject où il se réduit en ce sacrement, n'ayant pour tout ornement que les chétives espèces d'un peu de pain. Pouvez-vous bien regarder un Dieu ainsi humilié pour vous, pouvez-vous bien vous présenter à lui sans confusion et sans reproche de votre conscience, Mesdames, vêtues comme vous êtes, d'étoffes précieuses et éclatantes, ornées de passements, de pendants d'oreilles, de perles, de bracelets et autres superfluités? Cet attirail de pompes mondaines vous enfle le cœur, égare votre esprit, vous remplit de distractions et de complaisance en vous-mêmes, vous empêche de vous appliquer tout de bon au Fils de Dieu.

3° (A) Vous devez apprendre de saint Thomas, que si nous ne sommes actuellement occupés à quelque bonne pensée et affection envers le Fils de Dieu lorsque nous recevons ce sacrement, nous nous privons d'une partie des fruits qu'il produirait en nous. Voilà pourquoi les plus grands saints ont soigneusement évité tout ce qui les pouvait distraire, même innocemment et sans péché au temps de la communion. Saint Chrysostome présidait un jour à une assemblée d'évêques qui se tenait à Constantinople pour terminer un différend qui était entre Eusèbe, évêque de Valentinople; et Antonin, évêque d'Ephèse, et voyant Eusèbe en grande colère contre Antonin qu'il accusait de plusieurs chefs, il lui recommanda paisiblement la douceur et la modération; mais cet accusateur ne laissant pas de s'emporter avec chaleur à des invectives et paroles outrageuses, ce saint en fut un peu troublé, dit Pallade, et ne voulant pas dire la messe avec cette petite émotion provenant du saint zèle de justice, il pria Pansophie, évêque de Pisidie, de la dire en sa place. Saint Charles Borromée, au dernier siècle, en fit autant en un cas presque tout semblable, et saint Bernard dit qu'il ferait ainsi, si le même cas lui arrivait[1]. Ce saint patriarche, connaissant bien le prix des choses saintes, voulait établir par son exemple la vénération qui est due aux divins mystères, après l'avoir prêchée tant de fois au peuple; il ne sentait pas dans son cœur les violentes agitations de la colère qui transporte les âmes peu mortifiées; il ne remarquait pas en soi-même les saillies d'un zèle inconsidéré et la sérénité de son esprit n'était pas offusquée

[1] Nunquam mihi contingat turbatum ad pacis accedere sacrificium (S. Bern., *de Præcep. et dispensa.*, cap. 26).

par des nuages intérieurs, il venait de modérer lui-même le zèle d'un de ses confrères. Il n'avait travaillé que pour la paix, et n'ayant pas été assez heureux pour la rétablir entre deux prélats, il s'était employé auprès d'un troisième pour en être le médiateur. On ne voit rien en tout cela que l'égalité d'une âme qui se possède parfaitement; mais l'image du trouble où étaient les autres ayant excité en lui quelque légère émotion, il crut se devoir retirer de l'autel où il était prêt à monter, et il jugea qu'il ferait quelque chose de plus utile pour son peuple en lui donnant cet exemple de sa vénération envers la sainte eucharistie, dans une rencontre si publique et si extraordinaire, qu'en lui procurant la consolation qui lui était si ordinaire d'être nourri de la main même de son pasteur.

(B) Mais après tout il faut avouer que la meilleure disposition pour bien communier est de ne pas attendre à s'y préparer jusques à l'heure ou au jour de la communion, mais de le faire tout le temps précédent, c'est-à-dire, une vie bien chrétienne, sainte, vertueuse, exempte de tout péché mortel, et des péchés véniels volontaires.

Les filles qui devaient être présentées au roi Assuérus (Esther. 2, 12), ne se contentaient pas de s'y préparer le jour ou la veille des noces, mais employaient un an tout entier à se laver, oindre, parfumer et se purifier de toutes leurs taches.

Ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit, qui ne dit rien que de sérieux en son Ecriture sacrée, nous rapporte une histoire si profane; c'est pour faire honte à notre indévotion et nous apprendre qu'à plus forte raison pour nous présenter au Roi des rois, et nous unir à lui corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit, ce n'est pas assez de nous y préparer quelques jours ou semaines auparavant, mais qu'il faut s'en rendre digne par une vie réglée et retirée des compagnies et folies du monde, adonnée aux œuvres de piété, de charité, de pénitence et conforme à la vie de celui que nous devons recevoir, auquel soit honneur, gloire, louange et bénédiction à jamais. *Amen.*

SERMON XXXV.

DE LA COLÈRE.

Pour le Lundi de la quatrième semaine de Carême.

Invenit Jesus in templo vendentes.
Jésus trouva des vendeurs dans le temple. (Joan. 2, 14.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre second de saint Jean, Jésus entrant dans le temple et y trouvant des marchands qui y trafiquaient, fait un fouet avec des cordes, les chasse du temple, jette par terre leur monnaie, et renverse leurs tables. Le pouvons-nous imiter en ceci? Est-ce bien fait de se mettre en colère, ne faudrait-il pas s'en confesser? Pour répondre à cette de-

mande et traiter à fond cette question, il nous faut considérer premièrement ce que c'est que la colère; en second lieu, quelles en sont les causes; en troisième lieu, quels en sont les effets; en quatrième lieu, quels en sont les remèdes. Un des plus efficaces et salutaires est votre imitation, ô sainte et bienheureuse Vierge! Comme vous êtes surnommée en l'Eglise la Vierge nonpareille : *Virgo singularis*, parce que vous êtes la plus pure de toutes les vierges, et ainsi vous êtes appelée la Débonnaire par excellence : *Inter omnes mitis*, parce que vous êtes la plus douce de toutes les pures créatures. Et comme la pureté de toutes les vierges est une émanation de la vôtre, ainsi toute la douceur des personnes débonnaires est une participation de la vôtre; répandez, s'il vous plaît, en nos cœurs, cette vertu si nécessaire : *Nos culpis solutos mites fac et castos*, afin que vous receviez avec plus de complaisance les hommages que nous vous rendons, nous prosternant humblement à vos pieds et vous saluant par les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — An irasci sit licitum.

I. Punctum. — Quid sit ira.

II. Punctum.— Causæ iræ : 1° Inclinatio naturalis, 2° Habitus, 3° Amor alicujus creaturæ.

III. Punctum. — Effectus iræ : 1° In nos, 2° In proximum, 3° In Deum.

IV. Punctum. — Remedia : I. Tollere causas nempe inclinationem naturalem.— II. Habitum, abstinendo à verbis et actionibus in ira. — III. Affectum inordinatum ad creaturas.

Conclusio. — Non sunt condignæ passiones, etc., etc.

Exorde. — C'est une difficulté qui a été autrefois en grande controverse entre les stoïciens et les autres philosophes, savoir, si se mettre en colère est une action vertueuse et louable, ou vicieuse et digne de blâme. Si cette question était à présent plaidée entre deux théologiens de sentiments contraires, chacun d'eux pourrait alléguer plusieurs puissantes preuves pour autoriser son opinion. En faveur de la colère, on citera le Vieux Testament et le Nouveau, au psaume quatrième et aux Ephésiens (4, 26) : *Irascimini et nolite peccare :* Mettez-vous en colère et ne péchez pas. Notre Dieu a loué et récompensé en l'Ecriture le zèle de Phinées, de Moïse, du prophète Elie, de Mathatias et autres semblables, qui, par des saillies d'une sainte colère, ont vengé l'offense de Dieu; et Notre Sauveur, qui est le modèle de toute perfection et l'idée des prédestinés, nous en a donné l'exemple en se mettant en colère contre les docteurs de la loi, contre les pharisiens et contre les profanateurs du temple, et il l'a fait non-seulement sans péché, mais avec beaucoup de mérite; et nous le pouvons imiter, car le péché consiste en ce qu'on se détourne du bien souverain pour s'affectionner à la créature, et en la colère sans nous détourner de Dieu qui est le bien souverain, nous nous tournons devers le mal, non pour nous y attacher d'affection, mais pour le corriger et le détruire.

D'ailleurs, contre la colère on peut aussi alléguer le Vieux et le Nouveau Testament, au psaume 36, et aux Colossiens (3, 8) : Quittez la colère, l'aigreur, la médisance. Et il dit en l'Evangile (Matth. 5, 22) : Que celui qui se met en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; et le Fils de Dieu, qui est

le miroir de toute perfection, nous commande d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur, car la colère est assez souvent un plus grand mal que celui qu'elle veut corriger. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu, dit saint Jacques (1, 20); et le jurisconsulte déclare que tout ce que nous faisons en colère est si mal digéré qu'on le doit juger comme n'étant pas fait : *Quidquid calore iracundiæ vel fit vel dicitur non prius ratum est quam si perseverantia apparuerit judicium animi adfuisse, ideoque brevi reversa mulier nec divertissè videtur*[1]. Et nous pouvons dire de la colère en général ce que le prince des poètes grecs disait de la colère d'Achille au commencement de l'Iliade, qu'elle a plongé aux enfers plusieurs âmes généreuses.

Πολλάς δ'ἰφθίμους ψυχὰς ἄιδι προΐαψεν.

Premier point. — Pour accorder ces différends, il est à propos d'entendre un beau et riche discours de la philosophie morale, que saint Chrysostome (homil. 50 *ad populum*) explique par une comparaison bien propre et naïve. Dieu, le souverain Créateur, a fait l'homme comme une petite république, ou si vous voulez comme une famille; les diverses puissances de l'âme, les facultés de l'esprit et les membres du corps en sont comme les domestiques; la volonté en a la conduite comme la maîtresse et la gouvernante. Or, nous voyons qu'en la maison d'un grand, il y a ordinairement pour le moins deux chiens : il y a, premièrement, un lévrier qui a pour office d'aller à la chasse et de fournir du gibier à son maître; il y a, en second lieu, un autre chien pour garder la maison et aboyer contre les larrons et autres étrangers qui la pourraient piller. Ainsi le bon Dieu a mis en nous comme deux chiens naturels, que les philosophes appellent appétit concupiscible et appétit irascible. L'appétit concupiscible, c'est le chien de chasse qui va chercher ce qui est nécessaire ou utile à la conservation de l'individu ou de l'espèce; l'appétit irascible, c'est le chien qui garde la maison, qui a pour office de se fâcher contre ce qui nous peut nuire, ou en l'âme ou au corps. De sorte que, parlant absolument, se mettre en colère n'est pas péché, c'est une action qui est de soi indifférente, bonne ou mauvaise selon l'usage qu'on en fait, ou selon le principe d'où elle procède. En saint Matthieu, chapitre cinquième, où nous avons au texte latin : Celui qui se met en colère sera coupable; au texte grec, il y a : Celui qui se met en colère sans sujet; et le Psalmiste dit : Mettez-vous en colère et ne péchez pas, c'est-à-dire : Voulez-vous faire bon usage de votre colère, servez-vous-en pour empêcher l'offense de Dieu, ou en vous, ou en autrui. L'angélique saint Thomas, voulant se faire religieux de l'ordre de Saint-Dominique, ses parents firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner, à cause des grandes espérances que son bel esprit lui donnait dans le monde. Ils firent entrer dans sa chambre une fille débauchée, pensant que s'il perdait sa chasteté, il perdrait sa dévotion. N'ayant point d'autres armes pour la chas-

[1] *Quidquid*, ff. *de Regulis juris.*

ser, il prit un tison de feu pour lui brûler le visage, si elle ne se fût retirée. Cette colère fut agréable à Dieu. S'étant mis en prière devant une croix, il s'endormit, et pendant son sommeil deux anges lui ceignirent les reins d'une ceinture miraculeuse, et depuis ce temps-là il n'eût point de tentation contre la chasteté. Voilà un père de famille qui a défendu plusieurs fois à son serviteur de jurer, il l'entend blasphémer le saint nom de Dieu, il se met en colère et lui donne un bon coup de bâton : sa colère est méritoire. Un fripon s'approche d'une fille et veut faire avec elle des folâtreries impures, elle se met en colère, et lui déchire le visage avec ses ongles : sa colère est bonne et louable. Mais comme il y a des chiens de mauvais naturel, il y a aussi fort souvent de très-mauvaises colères. Il y a des chiens qui ne font pas leur devoir : *Canes muti non valentes latrare.* Ils ne jappent pas quand il est besoin, ils se laissent gagner par quelque amorce; le larron leur jette une pièce de chair ou un os, et pendant qu'ils s'amusent à le ronger, ils laissent piller la maison. Il y en a d'autres qui mettent tout en désordre, mordent les enfants de la maison, leur arrachent le pain de la main, dérobent les viandes sur la table, se couchent sur les lits et les souillent; tous ces chiens ne valent rien, il les faut tuer. Il en est souvent de même en notre colère : quelquefois nous nous laissons flatter par les attraits de quelque profit ou plaisir sensuel, et au lieu de nous fâcher contre la tentation, nous nous amusons à écouter les propositions. Quand on nous prie d'une action noire, de porter un faux témoignage, de signer une antidate, de consentir à une déshonnêteté, de faire un monopole, si votre colère était bonne, vous l'aimeriez comme ceux qui vous en prient? Pour qui me prenez-vous? pensez-vous que je sois si méchant? si vous ouvrez jamais la bouche pour m'en parler, je vous montrerai si c'est à moi qu'il se faut adresser pour telle chose. Mais votre colère se tait, elle se laisse charmer par un bon repas, par une pièce d'argent, par une volonté charnelle. D'autres fois, et le plus souvent notre colère est comme ce chien qui met tout en désordre dans la maison, elle éblouit l'entendement, trouble l'imagination, fait perdre la mémoire, pervertit la volonté, renverse tout; ce chien ne vaut rien, il faut le tuer; cette colère est vicieuse, il faut la mortifier; c'est pourquoi il est à propos de rechercher d'où elle procède et quelles en sont les causes.

Deuxième point. — 1° Il y en a trois principales : la première est l'inclination naturelle : *Motus animorum sequitur temperamentum corporis :* Les mœurs suivent les humeurs, si elles ne sont corrigées par la grâce; comme il y a des personnes naturellement enclines à la tristesse par l'humeur mélancolique qui abonde en leurs corps; d'autres à l'impureté, parce qu'elles sont sanguines; d'autres à la paresse, par la pituite; ainsi il y en a qui sont colériques, parce que l'humeur bilieuse prédomine en elles. Plus votre naturel est porté à ce vice, plus de louanges et de mérites vous aurez devant Dieu si vous les savez dompter par sa grâce et les corriger.

2° La seconde cause est la mauvaise habitude. Quand on s'ac-

coutume de longue main à ne vouloir rien souffrir et à s'impatienter au moindre contredit, on fait un cal, on prend un mauvais pli. Un enfant est quelquefois l'idole de son père et de sa mère; s'il est joyeux et content, toute la famille est en joie; s'il a la moindre fâcherie, tous portent le deuil et sont tristes; on l'accoutume dès son enfance à contenter tous ses désirs, on ne lui rompt jamais sa volonté, on lui accorde tout ce qu'il demande, il s'accoutume à suivre tous ses appétits et à se mettre en colère quand quelque chose lui déplaît, et même quelquefois par esprit de vengeance; si on le fâche tant soit peu, il pleure une demi-heure ou une heure, parce qu'il voit que cela déplaît à sa mère qui lui a donné deux ou trois coups de fouet; quand il fait ainsi, pour le corriger, il faudrait le fouetter derechef et lui dire qu'il pleure encore comme il a fait, et qu'il aura le fouet pour la troisième et quatrième fois.

3° Mais la plus ordinaire cause de la colère, c'est l'affection déréglée que nous portons à nous-mêmes, ou à quelque créature, ou à quelque action : *Vis animi iracens est læsæ concupiscentiæ vindex*, dit la philosophie morale. Ces deux chiens naturels : l'appétit concupiscible et l'irascible, sont frères jumeaux qui vengent l'injure l'un de l'autre. Quand l'appétit concupiscible n'a pas ce qu'il demande, l'irascible s'irrite et s'inquiète. Quand vous aimez désordonnément un enfant ou une autre créature, vous vous fâchez si on lui fait du mal ou si on vous en veut séparer. Quand vous avez une attache à quelque action, vous vous fâchez contre ce qui l'empêche ou retarde. Saint Augustin (Epist. 115 *ad Nebridium*) définit ainsi la colère : *Est turbulentus appetitus auferendi ea quæ facilitatem actionis impediunt : itaque plerumque non hominibus tantum, sed calamo irascimur in scribendo, eumque collidimus.* Ce courroux est un désir trop ardent et impétueux d'ôter ce qui nuit à notre amour ou ce qui retarde une action à laquelle nous avons grande inclination ; l'amour que vous avez pour la vanité et la gloire du monde fait que vous vous fâchez au moindre mépris qu'on fait de vous ; l'attache que vous avez à votre rabat ou à votre robe vous met en colère contre la servante qui l'a tant soit peu souillée ; le désir que vous avez d'écrire promptement cette lettre fait que vous vous fâchez contre la plume qui n'est pas bien taillée, et vous la rompez. Voilà pourquoi, dit Plutarque, la colère a cela de mauvais entre toutes les passions, qu'elle s'en prend à tout ce qui est au monde. Nous ne portons point d'envie à ceux qui sont plus malheureux que nous; nous n'avons point de haine contre nos amis, tant qu'ils sont nos amis, mais nous nous mettons en colère contre les misérables, contre ceux qui sont heureux, contre nos amis, contre nos ennemis, contre nos parents, contre les étrangers, contre les créatures, contre le Créateur.

Troisième point. — 1° De là viennent les funestes effets de cette maudite passion, que nous pouvons considérer en nous, en nos prochains et contre Dieu. En nous, elle est très-nuisible au corps et à l'âme : au corps, elle enflamme la bile, échauffe le sang, altère et mêle les humeurs, cause des fièvres ardentes et autres

maladies dangereuses. Une femme enceinte se transportant de trop grande colère, peut être cause de la mort du fruit qu'elle a en son sein et qu'il soit privé du baptême. Même les histoires racontent que quelques-uns sont tombés raides morts sur-le-champ par un grand excès de colère. Cette passion enlève l'âme avec violence, la démonte de sa juste assiette, ferme les conduits de la raison; en un mot, nous rend semblables aux insensés : *Ira furor brevis est. Iratus proprie dicimus exiisse de potestate, de consilio, de ratione, de mente*, dit l'orateur romain. Quelle différence y a-t-il entre un fou et un homme qui est en colère? point du tout ou fort peu; toute la différence qui est entre eux, c'est que le fou a la folie pour longtemps, celui qui est en colère l'a passagèrement et pour un peu de temps; mais tant y a que si vous les regardez auprès l'un de l'autre, vous verrez qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, vous les verrez rouler les yeux en la tête, fumer des narines, écumer de la bouche, murmurer, gronder, menacer, éclater, pâlir, rougir, changer de toutes couleurs; aussi saint Paul nous donne ce sage avertissement : *Non vosmetipsos defendentes, sed date locum iræ.* Quand votre mari ou autre est en la chaleur de la colère, ne vous défendez pas, ne vous prenez pas à lui, non plus qu'à un fou. Si vous rencontriez un insensé ou un furieux, vous ne vous amuseriez pas à disputer avec lui et à lui résister, vous n'y auriez ni profit, ni honneur, vous vous retireriez en lui cédant la place et en fermant la porte de votre maison.

2° C'est une faute assez ordinaire qui se commet dans les familles et qui est cause de plusieurs grands maux; lorsque quelqu'un est en colère contre vous, au lieu de suivre le conseil de saint Paul et lui céder, vous vous mettez aussi en colère, vous vous opiniâtrez contre lui et pour un fou vous en faites deux; ce n'est pas être bon médecin : *Contraria contrariis curantur.* Une maladie chaude se guérit par un remède rafraîchissant, le contraire par son contraire, l'aigreur par la douceur, la colère par la patience.

Si vous frappez d'une pierre à feu sur de la cire ou de la laine, il n'en sortira point de feu; mais si on frappe sur une autre pierre à feu, vous en verrez sortir des étincelles. Votre voisin a une âme dure comme la pierre, c'est une allumette de dissensions; s'il rencontre en vous un cœur mou comme la cire, doux comme la laine, il n'y aura point de feu de discorde; mais si vous êtes une autre pierre à feu aussi emporté et querelleur que lui, il en sortira des bluettes de dissensions qui s'allumeront entre vous, et ne s'éteindront pas aisément. Deux femmes étaient les meilleures amies du monde, elles se visitaient souvent, leurs enfants se sont disputés, chaque mère a épousé la querelle de son fils, elles se sont échauffées, se sont dit des injures l'une à l'autre, et injures piquantes qui enfonçaient bien avant dans l'honneur; elles ont engendré une inimitié qui met en divorce ces deux familles, et passe de père en fils jusqu'à la troisième et quatrième génération : ce que saint Augustin (Epist. 149 *ad Profuturum*) explique par une comparaison bien familière : *Ita inveterascens ira fit odium, dùm quasi justi doloris admixta dulcedo diutius eam in vasis detinet donec totum acescat vosque corrumpat.* Quand on a mis du vinaigre en un vaisseau,

si vous le répandez tout aussitôt, il ne l'aigrira pas; mais si vous l'y laissez longtemps, petit à petit il l'aigrira tellement, qu'il le gâtera tout à fait, et tout ce que vous y mettrez après, soit miel, soit lait, ou autre liqueur, sentira l'aigre. La patience et la douceur sont comme du miel; la colère et l'impatience sont comme du vinaigre. Si vous ne laissez pas longtemps dans le vaisseau de votre cœur l'aigreur de votre colère, si aussitôt que la dispute est passée vous calmez votre esprit, et oubliez tout ce qui s'est dit, il n'y aura pas grand mal; c'est une petite saillie de la nature corrompue; mais si après la dispute vous ruminez en votre esprit ce qui s'est passé : — Oh! elle m'a dit telle parole pour me reprocher une telle faute dont on m'a calomniée : une autre fois, si elle m'entreprend, je lui dirai qu'on ne m'a pas vue entrer en une maison suspecte, fréquenter comme elle un tel fripon; — petit à petit votre cœur s'indisposera contre elle, il y engendrera une rancune et une malveillance qui ne se pourra étouffer; et encore que, par après, elle vous salue et vous fasse des civilités, vous les recevrez de mauvaise part, vous prendrez de la main gauche ce qu'on vous donnera de la droite, tout ce qu'on mettra en votre cœur aigri sentira l'aigre.

3° Mais ce n'est pas seulement aux hommes et aux autres créatures que ce maudit vice en veut, ce chien est si dénaturé qu'il aboie même contre le Créateur. N'est-il pas vrai que quand vous voulez vous excuser de vos blasphêmes, vous avez coutume de dire que la colère en est cause; que si jamais on ne vous fâchait; vous ne blasphémeriez jamais. La colère est cause que vous blasphémez? Certes, voilà une belle excuse! il ferait beau voir un chrétien qui blasphémerait de sang-froid et sans occasion! sachez que Dieu a une colère aussi bien que vous, mais bien autre que la vôtre : colère très-juste, très-raisonnable, très-aimable; c'est sa justice très-adorable et très-redoutable : si vous le blasphémez en votre colère, il vous damnera en la sienne. Après que vous avez bien blasphémé en votre maison ou en la rue, vous venez en l'église dire les sept psaumes : *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ corripias me;* si vous entendiez ce que vous dites, et si vous y faisiez réflexion, vous trembleriez en le disant : Mon Dieu, ne me reprenez pas en votre fureur, ne me corrigez pas en votre colère. Ne craignez-vous point qu'il ne réponde : Que je ne te reprenne pas en ma fureur! Tu m'as bien blasphémé en la tienne; que je ne te châtie pas en ma colère! pourquoi non, puisque tu m'as renié en la tienne. Ce détestable vice a cela de propre qu'il s'en prend directement contre Dieu, il l'attaque immédiatement, il nous rend criminels de lèse-majesté divine en premier chef; et Dieu est obligé, par les lois de sa justice et par l'amour qu'il se doit à soi-même, de ne le pas laisser impuni. L'avaricieux, l'ambitieux, le voluptueux, offensent Dieu; mais ce n'est qu'obliquement; ils ne prétendent qu'un peu de profit, de gloire, de contentement : celui qui blasphème en colère n'a point d'intention que d'offenser Dieu, et de vomir contre lui le fiel de sa passion.

Quatrième point. — I. Quels remèdes à un si grand mal? Il faut en ôter les causes; nous avons dit qu'il y en a trois. La première est

le naturel bilieux ; le peut-on déraciner? Non, mais on le peut corriger avec la grâce de Dieu. Le philosophe Socrate [1] se promenait un jour par les champs avec ses disciples, pour un peu débander leur esprit : un diseur de bonne fortune passant par là, et l'ayant envisagé, dit à quelqu'un : Voilà un homme qui est bien enclin à la luxure. Les écoliers voulaient se jeter sur lui, et le maltraiter comme un imposteur, parce qu'ils savaient que leur maître était fort chaste. Laissez-le, dit Socrate, il est très-bon physionomiste, il a bien connu ma complexion. Il est vrai que de mon naturel, je suis enclin à ce vice; mais j'ai corrigé cette inclination par la résistance que j'y ai faite, et par les discours de la philosophie. Si ce philosophe, qui n'avait pas la grâce de Dieu comme nous, par des raisonnements de la philosophie profane, sans Ecriture sainte, sans sacrements, sans espérance du paradis, a pu dompter une passion si violente de la nature corrompue, pourquoi ne pourrions-nous pas, avec la grâce de Dieu, par la fréquentation des sacrements,

[1] Socrate, très-célèbre philosophe grec, et l'un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde, était athénien de la tribu Alopécide, et fils de Sophronisque, sculpteur, et de Panagerète, sage-femme. Il naquit à Athènes, l'an 469 avant Jésus-Christ, et étudia sous Anaxagoras et sous Archélaüs. Il combattit avec courage pour la défense de sa patrie en diverses occasions, et il aurait pu, par ses talents et par ses vertus, s'élever aux premières dignités de la république d'Athènes; mais il renonça volontairement aux charges et aux honneurs, pour s'appliquer uniquement à la philosophie, surtout à la morale qu'il cultiva avec soin. Il était si éloquent, qu'il persuadait ce qu'il voulait; mais il n'usa jamais de ce talent, que pour porter ses concitoyens à la vertu. Socrate était modéré, sobre, chaste, modeste, patient, et possédait toutes les vertus morales qu'il s'était rendues comme naturelles; ce qui le fit déclarer par l'Oracle, *le plus sage de tous les Grecs*. Il disait que *l'ignorance était un mal, et que les richesses et les grandeurs, bien loin d'être des biens, étaient des sources de toutes sortes de maux*. Il recommandait trois choses à ses disciples, *la sagesse, la pudeur* et *le silence;* et il disait, *qu'il n'y avait point de meilleur héritage qu'un bon ami*. Parlant d'un prince qui avait beaucoup dépensé à faire un superbe palais, et n'avait rien employé pour se rendre honnête homme, il faisait remarquer, *qu'on courait de tous côtés pour voir sa maison, mais que personne ne s'empressait pour le voir*. Lors du massacre que faisaient les trente tyrans qui gouvernaient la ville d'Athènes, il dit à un philosophe : *Consolons-nous de n'être pas comme les grands, le sujet des tragédies*. C'est principalement à ce grand philosophe, que la Grèce fut redevable de sa gloire et de sa splendeur. Il eut pour disciples et forma les hommes les plus célèbres de la Grèce en tous les genres, tels que Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Mais ses services et ses grandes qualités ne le mirent point à l'abri de l'envie, de la persécution et de la calomnie. Les trente tyrans lui défendirent d'enseigner la jeunesse; et comme il se moquait de la pluralité des dieux du paganisme, et n'admettait qu'une seule divinité, il fut accusé d'impiété par Anyte et par Mélite, et condamné à boire du jus de ciguë, dont il mourut, 400 ans avant Jésus-Christ, à 70 ans. Lorsqu'on lui rapporta qu'il avait été condamné à mort par les Athéniens : *Et eux*, dit-il, *le sont par la nature*. Comme sa femme s'écriait *qu'il avait été condamné injustement : Voudrais-tu*, reprit-il, *que ce fût justement?* Le jour qu'il devait boire le poison, un de ses amis lui ayant envoyé une belle robe, il la refusa en disant : *Est-ce que celle qui m'a servi pendant ma vie, ne me suffira pas à la mort?* Socrate ne laissa aucun écrit. Il avait seulement mis en vers, pendant sa prison, les fables d'Esope.

par l'assistance de la Vierge et des saints, corriger notre humeur emportée. Il faut obtenir cette grâce par des prières ferventes et assidues; la demander à Dieu tous les matins, et de temps en temps pendant le jour, honorer souvent la douceur du Fils de Dieu, la débonnaireté de la Vierge, la patience des saints martyrs; le soir, en l'examen, s'examiner particulièrement sur ce vice, faire quelque pénitence pour autant de fois que nous y serons tombés, prendre une forte résolution de n'y pas tomber le lendemain, ou au moins de ne rien dire et ne rien faire en colère, et c'est ce qui retranche la seconde cause de ce vice qui est la mauvaise habitude.

II. La philosophie dit que les habitudes s'engendrent par plusieurs actions réitérées, et qu'elles s'effacent et s'anéantissent en discontinuant ces mêmes actions. Le plus sage conseil que je vous puisse donner, et que je puisse prendre en ce sujet, c'est d'imiter le Roi-Prophète : *Turbatus sum et non sum locutus :* ne rien dire et ne rien faire quand on est troublé, attendre à faire la correction jusqu'au lendemain, vous la ferez avec moins de danger et plus de profit. Avec moins de péril; car l'œil de l'entendement étant troublé par la colère : *Turbatus est in irâ oculus meus*, vous attribuez la faute à celui qui ne l'a pas faite, ou elle vous semble plus grande qu'elle n'est, comme ce qu'on regarde à travers de fausses lunettes, ou vous faites par esprit de vengeance ce que vous imaginez faire par zèle de justice; au lieu que si vous attendez que votre esprit soit calme et reposé, vous aurez plus de jugement et de lumière pour bien faire la correction, et on la prendra de bonne part, parce qu'on verra que vous la ferez par devoir, et non par passion.

Comme quand un homme qui est ivre vous parle, vous n'en faites point d'état, parce que vous attribuez au vin tout ce qu'il vous dit; ainsi quand vous corrigez ou reprenez vos gens en colère, ils n'en font pas leur profit, parce qu'ils attribuent à votre passion tout ce que vous faites ou dites en la chaleur. Si vous le repreniez avec douceur et tranquillité d'esprit, comme le bon Dieu nous juge : *Tu autem cum tranquillitate judicas et cum magnâ reverentiâ disponis nos* (Sap. 12, 18); Mon Dieu, vous jugez avec tranquillité d'esprit, et vous disposez de nous avec grande retenue et modération, dit le Sage; il donnerait bénédiction à vos remontrances, vous gagneriez le ciel à votre prochain, et vous verriez profiter vos avis.

Voyez comme se comporte le prophète Elisée. Il fallait ressusciter le fils d'une veuve. Giézi, serviteur du prophète, y vint à la hâte, le bâton en la main; mais il perdit son temps et sa peine, il ne fit point peur à la mort avec son bâton; l'enfant demeura comme auparavant. Le Prophète y vint à petits pas, ne portant ni verge ni bâton, il s'abaissa sur cet enfant, s'accommoda à ce petit corps, appliqua ses yeux, sa bouche et ses mains, aux yeux, à la bouche et aux mains du trépassé, et par ce moyen il le fit retourner en vie, le remit en parfaite santé et le rendit à sa mère. Votre enfant ou autre domestique qui se débauche, est mort spirituellement, vous voulez le ressusciter et le remettre en la grâce de Dieu, c'est bien fait; mais si du premier coup, vous y venez avec la verge ou

le bâton, si vous y procédez avec colère, injures et malédictions, vous ne gagnerez rien, vous gâterez tout; il vaut mieux condescendre du commencement à quelques-unes de ses inclinations, si elles ne sont pas criminelles, dissimuler pour un temps, le prendre par douceur et l'avertir charitablement.

III. A tout ce que dessus, il sert beaucoup d'ôter la troisième cause de la colère qui est l'affection désordonnée aux biens de la terre ou à quelque autre créature. Plutarque dit qu'un ancien nommé Cotys, ayant reçu d'un sien ami un présent de plusieurs vaisselles d'argile travaillées avec beaucoup d'industrie, prit en main une verge et les cassa toutes, disant : Je suis enclin à la colère, mes serviteurs en romprent quelqu'une, je ne pourrais m'empêcher de me fâcher et de les maltraiter, j'aime mieux en être privé et n'avoir pas cette occasion de m'y troubler. Je ne voudrais pas vous conseiller de faire le même, de rompre les vaisselles ou autres meubles qui sont en votre maison; mais d'en détacher votre cœur, comme étant indignes de votre amour qui n'est fait que pour Dieu.

Conclusion. — Et quand il vous arrivera quelque disgrâce, ruminez en votre esprit ces belles paroles de saint Bernard [1] : *Non sunt condignæ passiones hujus vitæ ad præteritam culpam quæ remittitur, ad præsentem gratiam quæ immittitur, ad futuram gloriam quæ promittitur.* Tout ce que vous souffrez en ce monde est fort peu de chose eu égard aux peines que vous avez méritées par vos péchés. Vous avez si souvent fait contre la volonté de Dieu, n'est-ce pas la raison que vous souffriez quelque chose contre votre volonté? vous avez commis tant de crimes en votre jeunesse, tant de blasphêmes, tant d'impuretés, tant d'intempérances, ne voulez-vous jamais satisfaire à la justice de Dieu? Et comment y satisferez-vous si vous ne recevez avec patience et résignation les petits coups de verges qu'il vous donne? vous ne pouvez faire de grandes pénitences, de grandes aumônes, jeûnes, cilices, austérités; et si vous en faites, c'est rarement; au lieu que ces disgrâces sont petites et satisfont beaucoup, parce qu'elles arrivent souvent : *Non sunt condignæ passiones ad præsentem gratiam quæ immititur;* vous acquérez beaucoup de grâces par ces petites disgrâces quand vous les savez bien ménager : vous pratiquez les actes de plusieurs vertus héroïques; un acte de résignation à la volonté de Dieu, vous dépouillant de la vôtre pour recevoir ce qui vous vient de la sienne; un acte d'humilité, vous soumettant à la conduite de sa providence, même dans les voies de rigueur; un acte de miséricorde spirituelle, pardonnant l'injure qui vous est faite; un acte de la vertu de prudence, évitant les occasions et les semences de plusieurs querelles qui s'engendreraient de votre impatience; un acte de justice, satisfaisant à Dieu pour vos péchés; un acte de magnanimité, vous surmontant vous-même, et vous raidissant contre les assauts de vos passions; un acte de charité, faisant tout cela pour l'amour de Dieu et pour honorer les souffrances et la patience de son Fils.

[1] Lib. de Conversione ad Clericos, cap. 30.

Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam quæ promittitur; les souffrances de cette vie ne sont pas comparables à la gloire qui en est la récompense dans le ciel; car, comme dit le même Apôtre : *Momentaneum hoc et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ces souffrances sont courtes et de peu de durée, *momentaneum;* elles sont légères, ce sont des hommes faibles et impuissants qui les font; elles ne sont pas au-dessus de nos forces, la gloire qui nous est promise est pour une éternité, *æternum;* elle est très-grande et précieuse, *gloriæ pondus;* c'est un Dieu tout-puissant et tout bon qui la donne, elle est au delà de tout désir, de toute pensée, de toute conception : *Promissiones tuas quæ omne desideriam superant consequamur. Amen.*

SERMON XXXVI.

DE L'HONNEUR QUI EST DU AUX ÉGLISES.

Pour le Mardi de la quatrième semaine de Carême.

Intravit Jesus in templum et ejiciebat vendente et ementes.
Jésus entrant dans le temple, en chassa les vendeurs et les acheteurs.
(Joan. 2, 14.)

HIER nous considérions que ce n'est pas toujours un vice, mais quelquefois une vertu de se mettre en colère quand elle est assaisonnée de toutes les circonstances raisonnables et nécessaires, telle que fut la colère qui porta le Fils de Dieu à chasser avec un fouet ceux qui vendaient et achetaient dans le temple. Pour connaître combien cette colère était juste et pour nous détourner du péché qui l'enflamma, il nous faut voir que tout ce qui est en l'Eglise nous doit empêcher de la profaner et nous émouvoir à nous y comporter avec grande dévotion et respect. Le plus auguste temple qui ait jamais été consacré à la Majesté divine, ç'a été le corps de votre Fils, ô sainte Vierge! *Solvite templum hoc et in triduo ædificabo illud, hoc autem dicebat de templo corporis sui.* Vous avez coopéré et beaucoup contribué à la fabrique de ce temple, vous en avez fourni les matériaux, le Saint-Esprit a emprunté en votre sein virginal votre substance immaculée pour faire cet édifice : *Spiritus Sanctus superveniet in te*, c'est ce que votre ange vous dit quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Quàm studiose voluit Deus fabricare tabernaculum antiquum quod erat figura templi Salomonis.

I. Punctum. — Miracula quæ fiebant in templo Salomonis sunt instructiones morales, quæ docent quid faciendum in nostris templis : 1° Nullus ibi sit strepitus; 2° Nullum tædium sed delectatio orando Deum; 3° Non petenda bona temporalia : sed spiritualia; 4° Vitandæ distractiones; 5° Et cordis superbia; 6° Vitanda omnia quæ attentionem impedire possunt; 7° Amanda omnia quæ sunt in templo.

II. Punctum. — Omnia quæ sunt in templo, sunt motiva contritionis, modestiæ, pietatis : 1° Aqua lustralis, 2° Baptisterium, 3° Imago Crucifixi, 4° Imagines virginis et patroni ecclesiæ, 5° Altare, 6° Tabernaculum, 7° Tribunal pœnitentiæ, 8° Cathedra concionatoris, 9° Fideles circumstantes.

Exorde. — Une âme saintement curieuse qui a coutume de s'occuper à faire réflexion sur ce qui est plus remarquable en l'Ecriture sacrée, peut exercer sa dévotion à contempler avec étonnement le soin admirable que Dieu prit à faire dresser le tabernacle ancien, dont il est fait mention au chapitre 26e de l'Exode; premièrement, lui-même en voulut tracer le dessin et le proposer à Moïse au même lieu où il donna ses divins commandements, c'est-à-dire sur la montagne de Sinaï : *Aspice et fac secundùm exemplar quod monstratum est tibi in monte.*

En second lieu, il ne se contenta pas de le lui avoir montré en gros et en général, il lui en déchiffra toutes les parties distinctivement l'une après l'autre, il lui prescrivit et lui détermina le nombre, la longueur, la largeur, la couleur, les autres qualités de chaque pièce en particulier. « Il y aura, dit-il (Exod. 26, 15), » quarante huit planches de bois incorruptible toutes revêtues de » fin or, dont la longueur sera de dix coudées, la largeur d'une » coudée et demie; quatre-vingt-seize bases d'argent pour soutenir » ces planches; il y aura dix courtines de couleurs célestes et d'é- » carlate, qui auront vingt-huit coudées de longueur, quatre de » largeur; il y aura cinquante anneaux de fin or pour servir à ces » courtines, » et ainsi du reste.

En troisième lieu (Exod. 31, 1), il choisit tout exprès deux maîtres ouvriers, Béséléel et Ooliab, et il déclare que c'est leur vocation de travailler à cet ouvrage; il leur donne à cet effet son Saint-Esprit; ce qui est admirable, il leur donne une science, une industrie, une sagesse infuse pour accomplir ce grand dessein : *Ecce vocavit ex nomine Bescel et implevit eum spiritu Dei et sapientiâ et intelligentiâ, et scientiâ dedique ei socium Ooliab.*

En quatrième lieu (Exod. 25, 1), il veut que tout le peuple concoure et coopère à une si bonne œuvre, mais de bonne volonté, *Ultroneus;* que les grands et les petits, les pauvres et les riches fournissent ou de l'or, ou de l'argent, ou des pierreries, ou de l'écarlate, ou du moins des poils de chèvres, ceux qui ne pourront donner autre chose, afin que tous aient le bonheur de contribuer à une si bonne œuvre; et toutefois ce tabernacle n'était qu'un simple projet et comme une idée du temple de Salomon. Comme quand on veut faire un grand bâtiment, un Louvre, un palais royal, on en fait premièrement un modèle de carton ou de cire, et on y réduit en raccourci tous les étages, les chambres, antichambres, cabinets et autres appartements; ainsi, avant que d'édifier le temple de Salomon, Dieu fit faire ce tabernacle de bois pour y marquer le parvis, la nef, le sanctuaire, le *Sancta Sanctorum* et les autres parties du temple. Or, qu'était ce temple de Salomon? l'ombre et la figure de nos églises; c'est saint Paul (1. Cor. 10, 11) qui nous l'enseigne : *Omnia in figuris contingebant illis, umbra futurorum.* Ainsi le tabernacle que Dieu avait en si grande recommandation était non la figure de nos églises, mais seulement le modèle, le projet, l'ombre de leur ombre, c'est-à-dire du temple de Salomon, qui n'était que la figure de nos églises; jugez en quelle considération, en quelle estime et recommandation doivent être nos églises en la présence de Dieu. Si nous lisons avec attention ce que

le texte sacré et la tradition enseignent du temple de Salomon, nous avouerons sans difficulté qu'il n'était pas seulement le huitième miracle du monde, mais que c'était un arsenal et un magasin des plus éclatants miracles. Laissant à part tous les autres, de peur de vous ennuyer, j'en remarque sept principaux qui me semblent plus convenables à l'instruction de nos âmes.

Premier point. — 1° La première merveille fut, qu'en édifiant un si grand bâtiment il n'y eut point de bruit, on n'y entendit pas un seul coup de marteau, parce que les pierres y étaient apportées toutes taillées et prêtes à être mises en œuvre. La seconde est que ceux qui venaient pour la fête de Pâques et autres solennités ne se lassaient point, quoiqu'ils vinssent de bien loin : ils étaient aussi frais le jour qu'ils arrivaient que le jour qu'ils sortaient de leur maison. La troisième, la fumée du thymiame et des autres encensements montait droit au ciel, sans être jamais agitée d'aucun vent. La quatrième, quoiqu'on répandît beaucoup de sang, et qu'on y tuât grand nombre d'animaux comme en une boucherie, il n'y avait point de mouches en été. La cinquième, ni de mauvaise odeur en aucun temps. La sixième[1], encore qu'aux jours des azymes et autres semblables fêtes, il y eût grande foule de peuple et qu'ils se pressassent étant tous droits, quand ils se mettaient à genoux, ou se prosternaient pour adorer Dieu, ils étaient tellement au large qu'ils ne s'incommodaient point les uns les autres. La septième, l'égoût même de ce temple était miraculeux et salutaire, la piscine probatique qui guérissait les malades était un étang où s'écoulait l'eau dont on lavait les victimes dans le temple : elle s'appelait *probatique :* ἀπο τῶν προβάτων, *ab ovibus.* L'Ecriture nous apprend la première de ces merveilles, les autres six sont tirées des archives de la tradition des rabbins. Je ne me dois pas arrêter à en vérifier le sens littéral ; mais seulement à vous marquer les instructions qu'on peut tirer du sens tropologique et moral. La première merveille nous enseigne que de parler haut en l'église, y cajoler, s'y promener, y faire du bruit en quelque façon que ce soit, c'est contre la sainteté d'un lieu si auguste et si vénérable : ce n'est pas en vain et pour néant que Dieu voulut qu'on apportât de bien loin les pierres toutes taillées, et qu'on n'y donnât pas un seul coup de marteau en la place du temple : quel intérêt y avait-il? que s'en devait-il soucier? quel inconvénient en fut-il arrivé? c'était sans doute pour instruire les chrétiens : quels chrétiens? vous, nous, moi-même : car pourquoi les autres plutôt que nous? c'était pour nous apprendre que si nous faisons du bruit en l'église, nous lui déplaisons et il nous en châtiera : *Tibi silentium laus, Deus, in Sion.* C'est ainsi que saint Jérôme[2] tourne ces paroles du Psal-

[1] Ita Galatin., lib. 4, cap. 8.

[2] Saint Jérôme, docteur de l'Eglise, et le plus érudit de tous les Pères latins, était fils d'Eusèbe, et naquit à Stridon, ville de l'ancienne Pannonie, vers 340. Il fit ses études à Rome, où il eut pour maître le savant grammairien Donat. Après avoir reçu le baptême, il vint dans les Gaules, et il y transcrivit le livre des Synodes de saint Hilaire de Poitiers. Il alla ensuite à

miste : *Te decet hymnus Deus in Sion.* C'est louer Dieu excellemment de se tenir en sa présence dans un profond et respectueux silence; il n'est rien qui fasse mieux connaître la grandeur, la majesté et la sainteté de Dieu en une église, et rien qui la rende si digne de vénération au peuple que le calme et le silence : il jette en l'esprit de ceux qui y entrent des sentiments d'honneur et de respect. La mère de saint Grégoire de Nazianze n'osait y tousser ni y cracher.

Voulez-vous que je vous fasse avouer que vous avez fort peu de respect envers Dieu, et fort peu d'attention en vos prières si elle n'est notablement empêchée par le bruit qu'on fait en nos églises? Vous êtes avocat ou procureur, un paysan vous va consulter sur un procès qu'il veut entreprendre, n'est-il pas vrai que pendant qu'il vous déchiffre les circonstances du fait, si un enfant crie, ou un chien jappe en la chambre, vous dites : Otez-moi cet enfant, je ne puis penser à ce que me dit cet homme? Vous ne pouvez souffrir du bruit quand vous êtes en conférence avec un villageois sur une affaire de fort petite conséquence, et vous l'endurez sans rien dire quand vous êtes en conférence avec la très-haute majesté de Dieu sur les affaires très-importantes de sa gloire et de votre salut. Si vous portiez le respect que vous devez à la grandeur de Dieu, vous vous garderiez bien de faire du bruit en la maison, comme vous ne voulez pas qu'on en fasse en la vôtre; vous ne trouveriez jamais l'office divin ni la messe trop longue.

2° Les anciens Israélites ne se lassaient point quand ils allaient au temple, et encore moins quand ils y étaient, c'était toutes leurs délices, toute leur joie et contentement : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi in domum Domini ibimus.*

Quand vous êtes avec cette fille que vous aimez, avec ce jeune

Aquilée, où il fit amitié avec Héliodore, qui l'engagea à voyager dans la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Saint Jérôme se retira vers 372, dans le désert de Syrie. Les orthodoxes du parti de Mélèce le persécutèrent, comme Sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase*, que le concile de Rome avait employé en 369. Cela l'obligea d'aller à Jérusalem, où il s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque, afin d'acquérir une connaissance plus parfaite de l'Ecriture sainte. Saint Jérôme consentit vers ce même temps d'être ordonné prêtre par Paulin d'Antioche, mais à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. On dit qu'il eut un si grand respect pour le sacrifice de l'autel, qu'il ne voulut jamais l'offrir; mais cela n'a aucune vraisemblance. Il alla à Constantinople en 381, pour entendre saint Grégoire de Nazianze, et retourna à Rome l'année suivante, où il fut secrétaire du pape Damase. Il instruisit alors un grand nombre de dames romaines dans la piété et dans les sciences, dont les plus illustres sont : saintes Marcelle, Albine, Léa, Aselle, Paule, Blésille et Eustochie. Ces liaisons l'exposèrent aux calomnies de ceux dont il reprenait avec zèle les dérèglements, et le pape Sirice, qui avait succédé à Damase, n'ayant pas toute l'estime pour saint Jérôme, que sa doctrine et sa vertu méritaient, ce saint docteur sortit de Rome et s'en retourna dans le monastère de Bethléem, où il écrivit contre les hérétiques, surtout contre Vigilance et Jovinien. Il se brouilla avec Jean de Jérusalem et avec Rufin, au sujet des origénistes; il écrivit le premier contre Pélage, et mourut le 30 septembre 420, âgé d'environ 80 ans.

homme que vous affectionnez, les deux et trois heures ne vous durent point; quand vous êtes avec Dieu en l'église pendant la grand'messe et les vêpres, vous y êtes comme sur les épines : c'est que vous n'aimez pas le bon Dieu, et vous aimez cette fille; quelle honte, quel effroyable désordre !

Mais je ne sais qu'y faire si longtemps ; quand j'ai dit mes heures et mon chapelet, je suis au bout de ma science. Ne pouvez-vous pas très-saintement vous occuper à adorer les perfections de Dieu en détail, et l'une après l'autre : sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, sa magnificence, sa patience, etc.? Ne pouvez-vous pas représenter et offrir au Père éternel tous les mystères de la vie de son Fils, distinctement et en particulier, depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension; le remercier des bénéfices qu'il vous a faits en l'âme et au corps, généraux, particuliers, de nature et de grâce; lui demander pardon de vos péchés, son amour, sa grâce, les vertus qui vous sont nécessaires pour lui être agréable? C'est ce qu'il lui faut demander en l'église pendant l'office et la messe, non les grandeurs du monde, non les richesses de la terre, non les aises du corps : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*

3° Si vous voulez que votre prière soit de bonne odeur devant Dieu, il faut qu'elle monte droit au ciel comme la fumée du thymiame, il faut qu'elle demande les biens célestes. On nous crie si souvent en l'église : *Sursum corda!* Elevez vos cœurs! pour nous avertir, dit saint Cyprien[1], que nous ne devons penser à autre chose qu'à Dieu, ne rien désirer, ne rien demander que lui ou ce qui a quelque rapport et relation à lui. Quand vous demandez les biens de ce monde, votre cœur n'est pas élevé, mais bien bas; votre prière ne va pas droit au ciel, mais elle rampe sur la terre.

4° *Auferte ista hinc*, ôtez aussi les égarements d'esprit. Au temple de Salomon, il n'y avait point de mouches. Les distractions en la prière sont des mouches importunes qui souillent notre sacrifice, et ce sont des manquements qui sont de grande importance à notre salut : car, je l'oserai dire, puisqu'il est véritable, que pour grand pécheur que vous soyez, si vous pouvez gagner sur vous, avec la grâce de Dieu, de le prier tous les jours bien attentivement, avec grande ferveur et désir d'être exaucé, de toute l'étendue de votre âme, de toute la portée de votre cœur, il vous convertira tôt ou tard; mais comment voulez-vous qu'il vous entende, quand vous ne vous entendez pas vous-même? comment voulez-vous qu'il vous exauce, quand vous ne le priez que du bout des lèvres, et votre cœur est à la vanité, à l'avarice, à l'ambition? Pensez-vous qu'il vous veuille bénir, quand vous lui parlez avec si peu de respect? Si vous parliez ainsi au moindre honnête homme du monde, il le prendrait de mauvaise part : *Auferte ista hinc.*

5° Otez la puanteur; voulez-vous savoir ce qui est de mauvaise odeur et désagréable à Dieu en vos prières? c'est quand vous venez à l'église comme si Dieu avait besoin de vous, et quand vous l'avez

[1] Ut admovearis te nihil aliud quàm Deum cogitare debere (S. Cypr., *de oratione dominicâ*).

prié un peu longtemps ou un peu dévotement, vous vous enflez en votre cœur; il vous semble qu'il vous en doit de reste, et que vous avez fait grand effort pour lui. Il y faut venir comme un pauvre criminel, pour demander grâce avec esprit de componction, avec profonde humilité comme un pauvre nécessiteux pour mendier l'aumône, avec un vif sentiment de l'extrême besoin que vous avez de son secours et de sa miséricorde.

6° Mais nous avons traité ce point plus au long en une autre occasion; disons en sixième lieu, que comme les Israélites ne s'incommodaient point l'un l'autre dans le temple, ainsi nous devons éviter soigneusement tout ce qui peut empêcher la dévotion, interrompre les prières, troubler l'attention des fidèles en l'église. Quand vous êtes incommodé d'une toux bien importune, quand vous avez un habit extraordinairement riche et somptueux qui peut amuser les yeux et divertir le cœur des assistants, vous y devez venir le moins que vous pouvez et faire vos prières en la maison.

Quand vous y entrez ou que vous en sortez, ce doit être si doucement et avec tant de modestie et de circonspection, que vous ne fassiez point de bruit; quand vous y faites des prières vocales, ce doit être si bas, que vous n'empêchiez point celui qui est auprès de vous. Quand vous dites la messe, ce doit être avec tant de gravité, tant de majesté, tant d'exactitude à garder les rubriques, que vous jetiez la dévotion dans le cœur de ceux qui l'entendent. La loi des anciens Romains disait : *Divos caste adeunto, pietatem adhibento : opes amovento, qui secus faxit Deus vindex.*

7° Si nous avions grand soin d'honorer ainsi la majesté de Dieu en sa maison, tout ce qui est en l'église nous serait salutaire; il n'y aurait pas même jusqu'à l'égoût, c'est-à-dire l'eau de la piscine qui ne fût profitable comme celle de la *probatique.* Saint Anselme et d'autres saints ont rendu la vue aux aveugles, guéri les malades, fait d'autres grands miracles avec l'eau dont le prêtre avait lavé ses doigts à l'autel. Saint Grégoire de Nysse[1], frère de saint Basile, dit que de son temps les chrétiens demandaient avec grande instance un peu de la poussière qui était sur les châsses des saints, et la recevaient comme un grand présent et s'en servaient pour de bons effets : *Pulverem pro munere [accipiunt.* Maintenant, les prières que nous faisons, les sacrifices que nous offrons, les sacrements que nous recevons ont fort peu d'efficace, parce qu'au lieu d'honorer Dieu en nos églises, nous les déshonorons.

Second point. — 1° Quand vous entrez en l'église et après que vous y êtes entrés, de quelque part que vous tourniez la vue, vous y avez des objets de componction et de crainte; tout ce qui se présente à vos yeux vous avertit d'y être avec respect et dévotion; tout ce que vous y voyez condamne votre luxe, vos immodesties, vos irrévérences et vos cajoleries.

Auprès de la porte, vous trouvez d'abord l'eau bénite, qui est instituée pour vous exciter à la repentance des péchés véniels et pour les effacer si vous vous en repentez; ce qui vous apprend que

[1] Oratione de sancto Théodoro, tomo II.

pour paraître dignement en la présence de Dieu en sa sainte maison, l'âme doit être pure et immaculée, exempte de toute souillure, même légère et vénielle; et si c'est une irrévérence d'y venir avec des péchés que nous avons commis hors de l'église, que sera-ce d'en commettre en l'église et devant Dieu? Sur le bénitier de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, il y avait autrefois un sage et ingénieux avertissement : Νὶψονἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν : Lavez les iniquités, non la seule face. Cet écrit est composé si ingénieusement, que lisant les lettres en rétrogradant depuis la dernière jusqu'à la première, vous y trouvez les mêmes paroles.

2° Après le bénitier, vous voyez les fonts baptismaux; c'est là où vous avez solennellement renoncé aux pompes du diable et à toutes ses œuvres; c'est principalement quand vous venez à l'église que vous reprenez ces pompes : *Circa vestimentorum cultum insania est pompa diabolica :* Le luxe et la pompe des habits, c'est la pompe du diable, dit saint Chrysostome. Si vous devez demeurer en la maison, vous n'auriez pas soin de vous ajuster; parce que vous devez venir à l'église, vous prenez cette pomme du diable : *Ingredientes pompaticè domum Israël, væ* (Amos. 6, 1). Vous avez renoncé aux œuvres de Satan, et non-seulement vous les reprenez, mais aussi vous les exercez autant et plus qu'il ne pourrait faire. Quelles sont les œuvres de Satan? c'est détruire le bien et procurer le mal tant qu'il peut. Vous le faites très-avantageusement pour lui, vous servez à ses desseins, vous accomplissez ses désirs, vous ruinez la dévotion et l'attention des fidèles par vos cajoleries, par le bruit que vous faites en l'église, par les enfants que vous y apportez, par les chiens que vous y amenez. Vous jetez des mauvaises pensées ou d'impatience, ou de colère dans le cœur des gens de bien quand ils voient vos immodesties; ou de luxure et impureté dans le cœur des esprits vicieux quand ils voient vos afféteries.

3° Quand vous êtes entré en l'église, le premier objet qui se présente à vos yeux, c'est le crucifix; le pouvez-vous regarder avec vos ajustements sans confusion, sans scrupule, sans reproche de votre conscience, sans vous apercevoir de la différence ou, pour mieux dire, de l'opposition qui est entre lui et vous? Voyez que cette couronne d'épines condamne vos cheveux frisés; ces clous condamnent votre délicatesse et vos colliers de perles; cette nudité, vos robes précieuses; ce sang caillé, vos passements.

Avez-vous bien l'effronterie de prier Dieu ainsi humilié étant tout enflée d'orgueil et chargée de vanité? C'est en la croix que Jésus a dit : *Zelus domus tuæ comedit me.* De là vient qu'on commence par ces paroles l'office de la Passion. Il n'a jamais montré si puissamment son zèle ardent et passionné que pour la maison de Dieu; il ne s'est mis en colère que deux fois en toute la vie et toujours contre les profanateurs du temple. Les publicains, les femmes adultères, la Samaritaine, la Magdeleine, les autres pécheurs ont appris de lui, par une heureuse expérience, qu'il était doux, débonnaire et humble de cœur; mais il anime son zèle, il s'excite à une sainte impatience, à une très-louable et adorable indignation contre ceux qui trafiquent dans le temple, et non-seulement contre

les vendeurs, mais encore contre les acheteurs. S'il ne s'en prenait qu'aux vendeurs, on pourrait penser que c'est à cause de leur avarice; les acheteurs étaient venus par esprit de religion, non d'avarice; ils y achetaient des colombes et autres victimes pour les offrir à Dieu en sacrifice; et Jésus se met en colère contre eux, il les blâme et les reprend aigrement, parce que le bruit de ce trafic troublait la dévotion et l'attention de ceux qui priaient Dieu. Tant s'en faut que cette colère soit une imperfection en lui, qu'au contraire il l'a représentée à son Père comme un motif pour obtenir de lui le fruit et l'effet de sa passion, comme nous l'apprenons du Psalmiste (Psal. 68, 10); et s'il se met en colère contre ceux qui profanaient le temple de Salomon où Dieu n'habitait qu'en ombre et en figure, que fera-t-il à ceux qui profanent nos églises, où Dieu habite réellement? si c'est contre ceux qui y faisaient des actions qui seraient permises et louables en autre lieu, que fera-t-il à ceux qui y font des actions illicites et exécrables en tout lieu? si c'est contre ceux qui y achetaient des colombes pour les sacrifier à Dieu, que fera-t-il à ceux qui y viennent épier les pauvres colombes pour les sacrifier à leur impureté? Jésus crucifié n'a-t-il pas sujet de dire par son Prophète : *Totâ die expandi manus ad populum non credentem?* C'est montrer que la foi est morte en vous, d'offenser Dieu en sa présence et à la vue du crucifix. Quand vous commettez quelque péché au cabaret, en la rue, en votre maison, je ne m'en étonne pas tant, il n'y a rien qui vous retienne, rien qui vous jette dans l'esprit la crainte et l'horreur du péché; mais quand vous êtes en l'église, que vous voyez le crucifix, vous apprenez qu'il a été nécessaire qu'un Dieu soit mort pour expier le péché; comment avez-vous la hardiesse de le commettre? n'est-ce pas être bien incrédule ou bien endurci et bien obstiné?

4° Auprès du crucifix vous voyez l'image de la Vierge, de saint Jean, des autres saints. Lisez l'histoire de leur vie et les Annales ecclésiastiques, je ne sais si vous en pourrez remarquer un seul qui se soit jamais comporté irrévéremment dans les églises; je lis bien que des hérétiques se sont convertis et sont devenus saints, comme saint Augustin; des schismatiques, comme saint Guillaume; des luxurieux, comme saint Boniface; des bateleurs, comme saint Zachée; des comédiens, comme saint Genest; des magiciens, comme saint Cyprien de Nicomédie; mais que quelque profanateur d'église se soit converti et soit devenu saint, je ne me souviens pas de l'avoir jamais lu, ni dans les historiens, ni dans l'Ecriture sainte. Moïse pria pour les enfants d'Israël qui étaient tombés en idolâtrie; Job (42, 7) pour Eliphaz et ses compagnons, qui avaient irrité la colère de Dieu par de mauvaises paroles; saint Etienne, pour ceux qui le lapidaient, et ces saints furent exaucés; mais il dit à Jérémie (7, 16) : *Tu ergo noli orare pro populo hoc, nec assumas pro eis laudem et orationem et non obsistas mihi, quia non exaudiam te.* Vous, Jérémie, qui avez été sanctifié dans le ventre de votre mère, je ne vous exaucerai pas : vous aurez beau me presser, m'importuner, m'alléguer mille raisons comme Moïse faisait pour résister à ma colère, je n'y aurai point d'égard, je passerai outre nonobstant vos prières. Il en rend la raison un peu plus bas (vers.

30) : *Posuerunt offendicula sua in domo in quâ invocatum est nomen meum ut polluerent eam.* Ne craignez-vous point qu'il ne dise le même de vous? Hélas! qu'il y aurait grande pitié en vous, si Dieu disait à la sainte Vierge, à saint Joseph, à sainte Anne : Ne me priez point pour une telle; résolument je ne vous exaucerai pas : elle a mis des piéges et des pierres d'achoppement en l'église; elle y est venue frisée, fardée, curieusement ajustée; elle a été un objet de mauvaises pensées, de pensées impures et abominables en la maison où mon nom est invoqué.

5° Il peut dire maintenant: En la maison où mon Fils est sacrifié: car en l'église, plus bas que les images des saints, vous voyez le saint autel sur lequel on offre le très-précieux et adorable corps de Jésus. Les premiers chrétiens, disciples des Apôtres, appelaient cette action *le très-redoutable Sacrifice*, *les effroyables mystères.* Dans saint Cyrille de Jérusalem, φρικοδεγάτην θυσίαν; dans saint Chrysostome, φρικτα. Vous y assistez sans frayeur et sans crainte; quelle témérité! pendant le sacrifice de la messe, tout le circuit de l'autel est peuplé d'esprits angéliques, dit saint Chrysostome, ces puissances et dominations célestes sont en une posture de profonde humilité et révérence : κατώ νενούτων ἀγγελῶν, dit saint Chrysostome (Lib. *de Sacerdoti*)? Ils tremblent de frayeur en la présence du Très-Saint-Sacrement : *Adorant dominationes*, *tremunt potestates*, et vous y badinez? Quelle effronterie! Le même saint Chrysostome (Homil. 5 *de incomprehensibili Dei naturâ*), dit que les anges épient et choisissent le temps de la messe pour gagner les bonnes grâces de Dieu, et lui offrir leurs prières pour le salut des hommes, ni plus ni moins, dit-il, qu'anciennement ceux qui voulaient apaiser les princes, se les rendre propices et obtenir d'eux quelque faveur, leur présentaient des rameaux d'oliviers ou de palmiers : *Paciferaque manu*, *ramum prætendit olivæ;* ainsi les anges épient le temps auquel le corps de Jésus est sur l'autel, et ils disent : Mon Dieu, nous vous prions pour ceux pour lesquels ce corps adorable a été immolé en la croix. Et pendant que les anges prient ainsi pour les autres, vous leur donnez sujet de se mettre en colère contre vous, et de demander vengeance de vos impiétés et insolences. Le même saint docteur (Homil. 61 *ad populum*) anime son zèle, et reprend aigrement ceux qui viennent à l'église, et assistent à la messe en état de péché mortel, et il remarque fort à propos que ce téméraire qui fut puni pour ne pas avoir la robe nuptiale au banquet des noces ne s'était pas mis à table, mais il était seulement entré en la salle sans cet ornement nécessaire; on ne lui dit pas : *Quomodo recubuisti;* mais : *Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem?* Comment est-ce donc que ce saint crierait, quelle invective ne ferait-il pas s'il était maintenant sur la terre, et s'il voyait, comme nous voyons, que tant de gens offensent Dieu en l'église, auprès de l'autel, en présence de Dieu, lors même qu'on offre actuellement le très-redoutable sacrifice? Ne me dites pas : Je ne parle point pendant la messe ni pendant l'office; c'est après que le service est fait. C'est assez qu'il y ait un autel en l'église pour nous y faire comporter avec révérence et modestie, dit le même saint; c'est le trône d'une Majesté infinie, c'est le

sanctuaire de Dieu, le propitiatoire où il se rend présent si souvent : *Pavete à sanctuario meo.* Saint Jérôme crie avec beaucoup d'ardeur et non moins de raison contre un impudent qui avait commis des insolences en l'étable de Bethléem, auprès de la sainte crèche.

6° Jésus n'a pas été produit si souvent dans cette crèche sacrée, comme il l'est sur nos autels ; il n'était plus en l'étable de Bethléem, il est continuellement en nos églises au grand autel, dans le tabernacle ; là, il est au milieu de nous pour recevoir nos hommages, pour nous donner audience, recevoir nos requêtes, nous faire ses largesses, pour être notre refuge en toutes nos perplexités. C'est ce qu'il nous promettait comme une singulière faveur : *Ponam tabernaculum.* Quel regret aurez-vous à l'heure de la mort et au jugement de Dieu, quand vous verrez que Jésus était dans le tabernacle en propre personne? Il m'attendait là jour et nuit avec une patience admirable; je le pouvais aller trouver en tout temps, épandre mon cœur en sa présence, négocier avec lui les affaires de mon salut, lui demander pardon, apaiser sa colère, gagner ses bonnes grâces, obtenir de lui mille et mille faveurs pour moi et pour les miens, et j'ai perdu ces belles occasions; au lieu de le courtiser, je l'ai offensé ; au lieu de calmer sa colère, je l'ai irritée; au lieu d'attirer sa miséricorde sur moi, j'ai provoqué sa vengeance; n'aura-t-il pas sujet de dire à son Père : *Recordare quod steterim in conspectu tuo ut loquerer pro eis bonum.*

7° Si vous n'êtes pas si bien avisé que d'arrêter ainsi vos yeux sur le tabernacle pour avoir ces considérations, si vous tournez la tête çà et là, voyez le confessionnal, le tribunal de la pénitence, c'est là où vous vous êtes si souvent accusé d'avoir babillé en l'église, d'y avoir eu la tête comme une girouette; c'est là où vous avez si souvent promis de vous en amender, c'est là où l'on vous a donné si souvent l'absolution, c'est-à-dire les mérites du sang de Jésus, sur la promesse que vous avez faite de vous en corriger, et vous recommencez toujours; il vous semble que ce n'est rien de fausser ainsi volontairement une promesse si solennelle, comme si Dieu ne disait pas qu'une promesse faussée et infidèle lui déplaît extrêmement (Eccl. 5, 3).

8° Voyez la chaire du prédicateur, Dieu vous y a communiqué tant de lumières contre ces irrévérences, il vous en a si souvent averti, repris, menacé par la bouche de votre curé et des prédicateurs ; ne croyez-vous point être cette terre dont saint Paul a dit que recevant souvent la pluie, et ne produisant pas le fruit qu'on en espérait, elle est sur le point d'être réprouvée ? Vous vous plaignez des autres, plaignez-vous aussi de vous-même? Vous dites : Le Père crie si souvent contre les débauches, contre les rébellions des enfants, les procès injustes ; et mon mari, mon enfant, mon adverse partie n'en sont point touchés ; il faut qu'ils soient bien endurcis ? On prêche si souvent contre votre babil en l'église, et vous n'en êtes pas touchée ; il faut que vous soyez bien dure ! Dieu ne met pas sa bénédiction en nos paroles, quand nous prêchons contre votre mari, parce que vous méprisez nos répréhensions, quand nous prêchons contre votre babil. Voyez, Mesdames, les tombes des morts qui sont enterrés en l'église, percez avec les

yeux de l'esprit ces pierres sur lesquelles vous êtes assises, vous y verrez les ossements de plusieurs demoiselles, qui ont été autrefois aussi belles, aussi braves, éclatantes, glorieuses que vous et encore plus, et toute leur gloire n'a été que fumée, elles sont mises en oubli, leur corps a été la proie des vers, Dieu veuille que leur âme ne soit pas rongée du ver qui ne meurt point, ni brûlée du feu qui ne s'éteint jamais en enfer.

9° Voyez les personnes qui sont autour de vous, ce sont les enfants de l'Eglise qui sont ici venus pour rendre leur devoir à leur Créateur et Sauveur, pour recevoir de lui ses saintes bénédictions, pour lui offrir, avec le prêtre, le saint sacrifice de la messe, et vous les détournez de Dieu pour les appliquer à vous ou aux babioles de vos enfants. Que dites-vous d'une plainte qu'on faisait il y a quelque temps en bonne compagnie d'une demoiselle de cette ville? Un gentilhomme disait : J'étais l'autre jour auprès du roi, traitant avec Sa Majesté d'une affaire de grande importance, et une certaine dame me vint interrompre pour me dire : Monsieur, voyez comme je suis bien ajustée, ma robe n'est-elle pas d'une belle étoffe et bien faite à la mode? Un conseiller, dit-elle, m'en fit autant le même jour comme je parlais à mon médecin d'une maladie dangereuse qui me travaille. Un avocat, dit-elle, m'en fit de même comme je plaidais pour sauver la vie à un pauvre prisonnier. Un artisan, dit-elle, me vint aussi interrompre comme je travaillais à un ouvrage difficile et de conséquence. Cette dame ne doit-elle pas passer pour la plus indiscrète, la plus importune, la plus impertinente femme qui soit en France? Voilà ce que vous êtes devant Dieu et devant ses anges, je vous en fais juge, sondez votre conscience! Pourquoi avez-vous si grand soin de vous ajuster quand vous venez à l'église? N'est-ce pas pour faire parade de vos robes précieuses? car s'il n'y avait personne en l'église? ou si tout le monde était aveugle, vous ne vous soucieriez guère d'être si bien ajustées. Qui est-ce qui est en l'église? des gentilshommes, des conseillers, des avocats, des artisans : les uns, pour traiter avec le Roi des rois l'affaire de leur éternité; les autres, pour demander à Dieu, vrai médecin des âmes, le remède de leurs maladies spirituelles; ceux-ci, pour plaider au tribunal de la miséricorde divine, et obtenir l'absolution de leurs crimes; tous, pour faire la grande œuvre de leur salut. Pendant qu'ils sont dans ces saints exercices, vous vous présentez à eux avec vos vains ornements. Au lieu de penser à Dieu, ils s'amusent à vous regarder et dire en eux-mêmes : En voilà une qui est belle, celle-là est bien coiffée, celle-ci a de beaux passements, et vous en êtes ravie; n'est-ce pas les divertir de Dieu et les appliquer à vous? Dites le même des distractions dont vous êtes cause, par les enfants que vous y apportez, par les chiens que vous y amenez, par les immodesties que vous y commettez : *Terribilis, terribilis est locus iste :* Ce lieu est terrible, dit l'Ecriture, terrible pour les réprouvés, aimable et délicieux pour les âmes choisies. N'est-ce pas une chose bien terrible, un malheur bien déplorable pour vous, de faire des remèdes le poison? Les remèdes les plus souverains à toute sorte de péchés, ce sont les prières et les sacrements; vous les rendez inutiles, ineffi-

caces, nuisibles, priant Dieu avec tant de négligence, recevant les sacrements par coutume : *Verè non est hic aliud nisi aula Dei et porta cœli?* Hé! que nous sommes malheureux, si nous en faisons par nos péchés une caverne de larrons, une tanière de démons, une porte de l'enfer. C'est le Louvre de Jésus : *Aula Dei*, c'est ici où il tient sa cour, où il reçoit nos hommages, il nous donne audience, il écoute nos plaintes, il appointe nos requêtes, il fait ses largesses, il nous donne son esprit ès fonts baptismaux, son corps en la sainte table, ses mérites et ses satisfactions à l'autel, ses grâces au confessionnal, sa parole en la chaire. L'offenserons-nous au même lieu où il nous fait tant de biens? ce lieu est si délicieux et souhaitable pour nous, ô âmes choisies! c'est le faubourg du séjour des archanges, la porte du ciel, le parvis du paradis, l'antichambre du cabinet où l'âme choisie sera avec Dieu, où elle aura le bonheur d'être reçue en sa compagnie, en sa conversation, en sa familiarité, en ses caresses, et dira à jamais d'une joie incroyable : *Introduxit me rex in cubiculum suum. Amen.*

SERMON XXXVII.

DE LA SAINTETÉ QUE NOTRE AME DOIT AVOIR ÉTANT AU TEMPLE SPIRITUEL.

Pour le Mardi de la quatrième semaine de Carême.

Intravit Jesus in templum, et ejiciebat vendentes et ementes.
Jésus entrant dans le temple, en chassa les vendeurs et les acheteurs.
(Joan. 2, 14.)

Si nous sommes obligés de porter tant d'honneur et de respect aux temples matériels, dans lesquels, à proprement parler, Dieu n'habite pas, comme saint Paul nous enseigne : *Non in manufactis templis habitat*, à plus forte raison nous devons beaucoup honorer les temples spirituels, les âmes saintes et dévotes, où Dieu habite plus dignement et plus volontiers que dans le firmament.

C'est ce que j'ai à faire voir aujourd'hui moyennant la grâce de votre Fils, ô sainte Vierge! la plus belle et la plus sainte âme qui ait jamais été après celle du Sauveur, c'est la vôtre. Toutes les autres ont été esclaves du démon avant que d'être épouses du Fils de Dieu : Toutes ont été souillées du péché originel avant que d'être embellies des ornements de la grâce. La vôtre, au contraire, dès le premier instant de sa création, a été l'objet de la complaisance et des regards favorables de Dieu, et dès ce commencement on vous pouvait déjà surnommer *pleine de grâce*, comme l'ange vous appela quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Anima justi est templum Deo gratissimum. — II. Cum prophanatur per peccatum est maximum malum.

II. Punctum. — Ut reconcilietur sex sunt necessaria quæ significantur per cæremonias consecrationis templi materialis : 1° Duodecim luminaria : id est fides duodecim articulorum ; 2° Aqua lustralis : lacrymæ pœnitentiæ ; 3° Cinis mortificationis; 4° Observatio mandatorum Dei ; 5° Cruces afflictionum ; 6° Reliquiæ Sanctorum, imitando virtutes eorum.

Premier point. — I. Le dévot saint Bernard (Serm. 1 *Dedicatio ecclesiæ*) prêchant à ses religieux de Notre-Dame de Clairvaux au jour de la dédicace de leur église, leur disait : « Mes Frères, la solennité de ce jour nous doit être d'autant plus en recommandation, qu'elle nous est plus propre et particulière. Si nous ne célébrons pas dignement la Pentecôte, Pâques, Noël et les autres fêtes de l'année, elles ne laissent pas d'être bien célébrées, parce qu'elles sont communes à toutes les églises, et la dévotion des autres fidèles supplée à notre manquement; mais, si nous ne solennisons pas bien la dédicace de notre église, elle n'est pas bien solennisée, puisque personne ne la solennise que nous. Cette solennité est proprement notre fête, parce que c'est la fête de notre église, et encore plus parce que c'est de nous qu'elle se fait. Vous vous étonnez de ce que je dis qu'on fait une fête de vous et de moi. N'arrêtez pas votre esprit à des pensées basses et grossières; quelle sainteté peuvent avoir ces pierres et ces murailles, pour nous obliger à en célébrer une fête? Elles ont quelque sainteté, mais elles l'empruntent de nos corps; et peut-on douter que nos corps ne soient saints, puisqu'ils sont le temple du Saint-Esprit, comme dit l'Apôtre? Nos âmes donc sont saintes, parce que l'Esprit de Dieu y habite; nos corps sont saints à cause de la sainteté des âmes qui y sont ou qui y ont fait leur demeure. Cette maison est sainte par la sainteté des corps qui y entrent ou qui y reposent. » Jusqu'ici ce sont les paroles de saint Bernard, qui nous font voir que par le baptême ou autres sacrements dignement reçus, nous sommes faits les temples vivants où Dieu habite plus volontiers que dans aucune église matérielle, qui lui ait été jamais dédiée ou qu'on lui puisse consacrer. Nous avons autrefois considéré les grandes louanges qu'il donna, et les faveurs particulières qu'il fit à Salomon, à Zorobabel, à Jésus fils de Josédec, pour avoir fait bâtir ou réédifier le temple, et même à David, pour en avoir eu seulement la volonté; et pour montrer qu'il agrée admirablement ce service, il fit l'honneur à Cyrus, roi de Perse, qu'il n'a jamais fait à autre qu'à notre Sauveur et à saint Jean-Baptiste, de parler de lui en son Ecriture, et le nommer par son nom longtemps avant sa naissance, parce qu'il prévoyait qu'il aurait l'esprit et la piété de faire rebâtir le temple. Quand vous retirez votre enfant ou votre voisin de ses débauches, et que vous mettez en son cœur la crainte et l'amour de Dieu, s'il y persévère jusqu'à sa mort, vous dressez et dédiez au Fils de Dieu un temple mille fois plus saint, plus riche, plus auguste, que toutes les églises matérielles du monde.

Donnez-moi une église la plus belle et la plus magnifique qui soit au monde, une église qui ait le portail comme celle de la ville de Reims, la nef de celle d'Amiens, le chœur comme celle de Beauvais ; et encore plus, une église qui soit plus grande, plus riche, plus achevée que Notre-Dame de Paris, que Saint-Pierre de Rome, que Sainte-Sophie de Constantinople, qu'il n'y ait que

marbre, jaspe, porphyre, or et argent; une église si admirable, que le temple de Salomon lui étant comparé, n'en soit estimé qu'une chaumine, et qu'en un jour solennel elle soit remplie de peuple depuis le haut jusqu'en bas, qu'il y ait trois ou quatre cents ecclésiastiques avec des surplis blancs comme neige, et des chapes de soie et d'or en broderie, qu'ils y chantent les vêpres, gardant ponctuellement toutes les cérémonies portées par les rubriques, qu'il y ait des orgues ravissantes, une musique à deux chœurs qui charme tous ceux qui l'entendent, des luminaires, des encensements, des carillons de cloches accoutumés en telles solennités; que le parlement, les magistrats, l'université et les autres compagnies de la ville y assistent; supposé que tous ces gens soient en état et en affection de péché mortel; et qu'en même temps il y ait dans une petite cabane une pauvre femmelette, borgne, bossue, boiteuse, contrefaite, malade, couchée sur un peu de paille, mais qui est en état de grâce et qui aime bien Dieu; Dieu détourne ses yeux et son cœur de ce beau portail, de cette grande nef, de ces beaux piliers de marbre, de ces murailles dorées et azurées, de ces surplis, de ces chapes, de ces orgues, de ces cloches, de cette musique, de ces luminaires, de ces encensements, de ce peuple, de ces docteurs, de ces conseillers, de ces chantres, et si ce n'était son Fils qui l'apaise, et l'Eglise son épouse qui le prie, il abîmerait cette pompe en l'ardeur de sa colère; au lieu qu'il tourne ses yeux, il met son cœur, son affection, sa complaisance, il prend ses délices et ses contentements en l'âme de cette petite femme. Ecoutez-le parler et vous verrez que je dis vrai. Quel temple fût jamais plus magnifique que celui de Salomon, quel encensement de plus suave odeur que le thymiame qui s'y brûlait? quels sacrifices de plus grands frais? quelles cérémonies plus exactement gardées, quelles solennités plus religieusement observées que celles des Israélites en l'ancienne loi? et toutefois, Dieu dit au 3e livre des Rois (9, 7) : Si vous ne gardez mes commandements, je rejetterai ce temple que j'ai sanctifié : *Templum quod sanctificavi nomini meo projiciam à conspectu meo;* je ne daignerai pas le regarder. Il dit à des Iraélites qui ne se retiraient pas du péché : Vos encensements me sont en abomination : *Incensum abominatio est mihi* (Isa. 1, 13) : Vos sacrifices ne me plaisent non plus que si c'était du sang de pourceau, que j'ai défendu en ma loi : *Qui offert oblationem quasi qui sanguinem suillum offerat;* J'ai en horreur vos fêtes et vos cérémonies : *Neomenias et Sabbata et Festivitates vestras odivit anima mea;* Je répandrai sur vos visages l'ordure, le fumier de vos solennités : *Dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum* (Malac. 2, 3). Pourrait-on exprimer une plus grande abomination? Au lieu qu'il dit à l'âme choisie : *Montrez-moi votre face; faites-moi entendre votre voix; votre voix m'est harmonieuse, et votre face agréable* (Cant. 2, 14).

Il dit à un homme juste : *Vous êtes mon serviteur, je me glorifierai en vous* (Is. 49, 3). Il dit d'un homme qui a son amour et qui garde ses commandements : *Mon Père l'aimera* (Joan. 14, 21), et nous viendrons à lui avec tant d'inclination et de tendresse, que,

comme dit saint Thomas, si par imagination de chose impossible, Dieu n'était pas en tout lieu par son immensité, s'il était seulement au ciel ou en quelque autre lieu particulier, il le quitterait pour venir en l'âme qui est en sa grâce. De là vient que saint Paul (Act. 17, 24), qui avait dit aux Athéniens, que Dieu n'habite pas dans les temples faits à la main, dit aux Romains (3, 9) : *L'esprit de Dieu habite en vous; la maison de Dieu est toute sainte, et cette maison n'est autre que vous.* Ce qui est si vrai, qu'il ose dire, que même les membres de notre corps sont les temples du Saint-Esprit; notre corps donc est un temple du Saint-Esprit, et notre âme en est le sanctuaire, parce que le Saint-Esprit est en notre âme, et notre âme est dans notre corps comme l'arche est au milieu du sanctuaire, et le sanctuaire au milieu du temple.

II. N'est-ce donc pas un malheur qui mérite d'être pleuré avec des larmes de sang, quand cette maison de Dieu vient à être profanée, ce temple pollué, cette église violée. Il y a de la compassion, mais aussi de la dévotion à lire en l'Ecriture sainte le deuil, la désolation, les larmes, les lamentations des anciens Israélites, quand le temple de Jérusalem était profané, ou ruiné, ou envahi par les infidèles. Au 1er livre des Machabées (4, 37), il est dit : *Congregatus est omnis exercitus et ascenderunt in montem Sion, et viderunt sanctificationem desertam, et altare profanatum, et portas exustas, et sciderunt vestimenta sua et planxerunt planctu magno, et imposuerunt cinerem super caput suum et clamaverunt in cœlum.* « Tous les soldats de l'armée de Dieu s'étant assemblés, montèrent en la montagne de Sion où était le temple, et ils virent que toutes les choses saintes en étaient enlevées, et que l'autel était profané, et les portes brûlées, et, voyant cela, ils déchirèrent leurs vêtements, pour montrer que leur cœur était déchiré de tristesse, et ils pleurèrent amèrement, et mirent de la cendre sur leur tête, et jetèrent de grands cris vers le ciel. » Et au livre suivant (6, 13), quand il parlait de la persécution d'Antiochus qui affligeait le peuple, faisant mourir un vénérable vieillard nommé Eléazar, et martyrisant les sept frères Machabées, ils disent : C'est une grâce que Dieu nous fait de nous châtier en ce monde, pour ne pas nous damner en son jugement : *Magni beneficii est judicium;* mais quand ils parlent des insolences que les payens faisaient dans le temple, ils disent que c'était un assemblage de maux et d'afflictions, qui les mettaient tous dans une étrange consternation : *Pessima et universis gravis erat malorum incursio.* Cette profanation n'était rien en comparaison de celle qui se fait en une âme quand elle consent au péché mortel. Tout ce qu'il y avait de saint en est enlevé : la grâce sanctifiante, l'amour de Dieu, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles; et rien n'y demeure qu'une foi morte et une espérance morfondue. Si vous êtes en cet état, faites comme ces anciens, pleurez, gémissez, brisez votre cœur de repentance, criez au ciel, non d'une voix corporelle, mais de tous les efforts de votre âme, de toute l'étendue et l'ardeur de votre cœur : *De profundis clamavi ad te, Domine.* C'est le conseil que saint Augustin (Serm. 210 *de Tempore*) nous donne : *Et ideo si quis in se templum Dei, aut turpibus cogitatio-*

nibus sordidavit, aut luxurioso sermone polluit, dùm tempus est cum Dei adjutorio studeat reparare. « Si quelqu'un de nous a souillé en soi le temple de Dieu par quelque pensée impure, quelque parole déshonnête, quelque action illicite, qu'il ait soin de bonne heure de réparer cette faute, de réconcilier ce temple avec la grâce de Dieu. »

Second point. — 1° Saint Bernard (Serm. 1 *in Dedic. eccles.*) nous en enseigne l'unique moyen par la considération des cérémonies qu'on a coutume de pratiquer en la consécration des églises. Il y en a six principales : on allume douze chandelles tout autour de l'église; on y jette de l'eau bénite pour en chasser le diable; on couvre le pavé de cendres; on y écrit l'alphabet; on imprime des croix contre les murailles, et on les oint avec de saintes huiles; on y met des reliques des saints, et on prie Dieu par leur intercession. Ces observances religieuses étant prises aux sens allégoriques, nous représentent les mystères qui ont été opérés pour la conversion des gentils et pour l'établissement de l'Eglise catholique. Remettant de vous en parler à quelque autre occasion, je me contenterai de vous dire que selon le sens moral et tropologique, elles signifient ce qui est nécessaire pour recouvrer la grâce de Dieu, et pour reconsacrer le temple de notre âme quand il a été pollué par le consentement au péché : *Quidquid in manufactis templis agitur totum in nobis spirituali ædificatione completur*, dit saint Augustin (Serm. 252 *de Tempore*). Premièrement, il faut allumer douze cierges, c'est-à-dire vivifier la foi des douze articles du Symbole. La Genèse nous apprend qu'au commencement des siècles, avant la création de la lumière, la terre n'était qu'un vaste désert, vide, inculte, stérile : *Terra erat inanis et vacua et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Pour dépouiller ce chaos et en faire éclore les créatures qui peuplent ce monde élémentaire, le Créateur dit : *Fiat lux :* La lumière soit faite. Votre âme est comme la terre de ce temps-là, nue, stérile et infructueuse : point de dévotion, point d'amour de Dieu, point de solides vertus, point de bonnes œuvres bien parfaites; votre vie est un chaos, ce n'est que confusion, désordre et dérèglement. Pourquoi? *Tenebræ sunt super faciem abyssi :* Les ténèbres sont en votre esprit, l'ignorance, l'inconsidération, l'aveuglement; vous ne connaissez ni ne comprenez l'importance de votre salut, la grandeur incompréhensible de celui que vous offensez, la sévérité de sa justice, le compte rigoureux qu'il vous demandera, la longueur infinie de l'éternité interminable.

Vous plaignez vingt sous qu'il faudrait employer pour acheter *le Mémorial* de Grenade, où vous trouveriez toutes ces vérités, vous n'assistez pas aux sermons où elles se prêchent; si vous y assistez, vous les mettez aussitôt en oubli, vous ne prenez jamais le temps ni la peine de les ruminer : *Fiat lux, fiat lux;* allumez les douze chandelles; la foi et la connaissance des douze articles du Symbole; donnez-vous quelquefois la patience de considérer hors du tumulte, à loisir et attentivement, comme ces vérités condamnent votre vie; ayez en horreur votre mauvais état, et dites en vous-même : Je suis ennemi d'un roi tout-puissant, le Créateur du ciel et de la

terre me veut mal de mort; il peut tout ce qu'il veut, il me veut grand mal, sans doute, il m'en fera donc très-effroyablement. Ne suis-je pas un monstre d'ingratitude d'offenser une si haute Majesté qui a daigné se tant abaisser pour moi, que de s'incarner et se faire homme, se faire petit enfant dans le sein d'une Vierge? Je crucifie derechef, et fais mourir en moi le Fils de Dieu par mon péché, je me rends inutile sa sainte mort et sa passion, sa résurrection, son ascension; je désoblige celui qui me doit juger, de la volonté duquel dépendra le sort de mon bonheur ou malheur éternel; ce péché que je commets sera découvert, publié, exposé à la vue de tout le monde au jour du jugement; je contriste le Saint-Esprit, je déshonore l'église, je me rends indigne de l'intercession et de la communion des saints; je perds les belles occasions que la miséricorde de Dieu me fournit d'obtenir très-facilement la rémission de mes péchés; je m'oblige à ressusciter en un corps pesant et incommode, et à perdre la vie éternelle pour une volupté passagère. Si vous pesez un peu mûrement et sérieusement ces vérités avec la lumière de la foi, vous admirerez votre folie, vous serez touché de componction, vous verserez des larmes de repentance; vos larmes, qui sont une vraie eau bénite, plus bénite, plus sainte, plus sanctifiante et plus puissante à chasser le démon que celle qu'on fait tous les dimanches.

2° Sainte Thérèse écrit en sa vie qu'elle a connu par expérience que rien ne donne tant la fuite au diable comme de lui jeter de l'eau bénite; et de notre temps, une bonne dame, auprès de Bourges, qui avait été un peu mondaine, étant au lit de la mort, et voyant Satan qui lui paraissait, tantôt aux pieds, tantôt à son côté, disait à sa fille qui me l'a raconté : Il est ici, jetez-y de l'eau bénite, il est allé là, jetez-en. Mais l'eau bénite la meilleure et qui lui donne plus d'épouvante, c'est l'eau des larmes d'une vraie repentance.

Il disait autrefois à saint Macaire : Jeûne tant que tu voudras, je jeûne encore plus que toi, car je ne mange rien du tout; veille tant que tu voudras, je veille encore plus que toi car je ne dors jamais; fais des pèlerinages tant que tu voudras, je vais souvent par toute la terre. Je ne t'admire, je ne te redoute, je ne prends point la fuite pour tout cela; ce que j'admire, ce qui me fait craindre et prendre la fuite, c'est quand on pleure ses péchés, quand on s'humilie devant Dieu, quand on gémit et soupire aux pieds du crucifix; c'est ce que je n'ai jamais fait, c'est ce qu'il m'est impossible de faire.

L'Eglise faisant l'eau bénite, demande à Dieu qu'elle serve à déraciner et à arracher le démon du lieu qu'il a envahi : *Ipsum inimicum eradicare et explantare valeas.* Quand vous commettez un péché mortel, il se plante en votre cœur; quand vous y persévérez et tombez de péché en péché, il y prend racine. La meilleure eau bénite qui l'en puisse arracher, c'est l'eau des larmes de pénitence; mais comme un petit ruisseau qui coule au pied d'un arbre ne l'arrache pas, il faut un torrent : ainsi une mauvaise habitude ne se déracine pas de votre cœur par quelques gouttes de larmes qui mouillent vos yeux aux pieds du prêtre, il en faut un torrent et en

grande abondance : *Converte, Domine, captivitatem nostram sicut torrens in austro.* Vous retombez au péché incontinent après les fêtes, aussi témérairement et aussi souvent que devant Pâques. Je ne m'en étonne pas : Satan a autant de pouvoir sur vous, et il vous tente aussi furieusement qu'il faisait; il a autant de pouvoir parce que vous ne l'avez pas éloigné de vous, vous ne l'avez pas éloigné par votre confession, parce qu'il n'y a point eu d'eau bénite, point de larmes, point de vraie componction. Vous avez confessé vos péchés comme si vous racontiez une histoire, sans être touché au cœur, sans repentance, sans une vraie conversion, sans dessein de satisfaire à la justice de Dieu.

3° Vous avez eu en pratique l'erreur des luthériens et autres hérétiques de ce temps; ils disent que pour rentrer en grâce avec Dieu et faire une parfaite pénitence, c'est assez de quitter son péché et de commencer une vie nouvelle; c'est une erreur. Ainsi, après avoir commis des péchés par douzaines, vous vous imaginez en être quitte pour vous en confesser et dire quelques chapelets. C'est un abus, l'Ecriture (Matth. 11, 21; Job. 42, 6) condamne votre abus : *Si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes, olim in cinere et cilicio pœnitentiam egissent. Ipse me reprehendo et ago pœnitentiam in favillæ et cinere.* Voyez la cendre, la mortification, l'austérité.

4° Cette peine que nous souffrons pour avoir transgressé les commandements de Dieu nous rend plus affectionnés à les vouloir observer, et c'est le quatrième point nécessaire à notre sanctification, signifié par l'alphabet que l'évêque écrit du bout de sa crosse sur le pavé de l'église. Cet alphabet représente les dix préceptes du Décalogue ; aussi nous voyons en l'Ecriture que le psaume 118, qui se dit tous les jours ès petites heures, et qui ne parle en chaque verset que des commandements de Dieu, est en hébreu un psaume alphabétique, composé avec tant d'artifice que les huit premiers vers commencent par *aleph*, les autres huit par *bet*, *gimel*, *dalet*, et ainsi consécutivement jusqu'à la dernière lettre qui est *tau*. Et cela, dit saint Ambroise, pour nous faire savoir que comme ceux qui veulent apprendre à bien parler en grec ou en hébreu, commencent par l'alphabet, ainsi ceux qui veulent apprendre à bien vivre en chrétiens et en catholiques doivent commencer par l'observance des commandements de Dieu. C'est bien fait de venir au sermon, être du Rosaire, du Scapulaire, dire votre chapelet; mais ces œuvres ne sont que des voies et des accessoires. Ce qui est de grande importance et absolument nécessaire à votre salut, c'est que vous disiez comme David : *In corde meo abscondi eloquia tua ut non peccem tibi;* que vous aimiez Dieu de tout votre cœur, non afin qu'il vous donne des biens temporels; mais pour l'amour de lui, et lors même qu'il vous les ôte; que vous craigniez son offense plus que le renversement de votre fortune, vous ne juriez point du tout, vous soyez bien respectueux et obéissant à votre père et à votre mère, en bonne intelligence avec tout le monde, point de haine, d'aversion, d'envie contre personne, point de fraude en votre trafic, point de fourberie en votre métier, point de supercherie en votre procès, que vous ne preniez, ni ne lais-

siez prendre en vous aucun plaisir charnel, hors du légitime mariage.

5° Quand nous y avons manqué si nous n'en faisons pénitence, le Fils de Dieu nous en impose, il nous envoie des croix comme on a coutume d'en marquer tout autour de l'église qui doit être consacrée, il les faut recevoir non-seulement avec patience et résignation, mais avec agrément, et action de grâce : car le Fils de Dieu a coutume de les oindre avec l'huile des consolations du Saint-Esprit. C'est ce que ne considèrent pas les âmes mondaines, qui ont en horreur et fuient tant qu'elles peuvent les austérités et les mortifications de la chair que les âmes choisies embrassent avec joie, parce qu'elles sont détrempées dans les consolations du Saint-Esprit que le monde ne voit pas : *Vident cruces nostras, non vident unctiones nostras*, dit saint Bernard.

6° Nous ne pouvons avoir de nous-mêmes ces saintes dispositions, c'est à Jésus de nous les donner, il faut les lui demander par l'entremise de ses favoris. Il est bon d'avoir un certain nombre de saints, dix, douze, quinze, vingt saints, chacun selon sa volonté, auxquels nous ayons dévotion particulière toute notre vie, les honorer tous les jours, en faire des litanies, les réclamer en nos tentations et perplexités, lire l'histoire de leur vie, pratiquer quelque bonne œuvre en leur honneur; et comme on met de leurs reliques en une église qu'on bénit, ainsi, pour nous sanctifier, il faut garder en notre cœur les exemples de leurs vertus, les saintes paroles qu'ils ont dites, les avis salutaires qu'ils ont donnés, les bons enseignements qu'ils ont laissés; ce sont des reliques non de leur corps, mais de leur cœur et de leur esprit, qui nous doivent être chères et précieuses : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi* (1. Machab. 4, 59). Et quand nous avons eu le bonheur de rebâtir et rebénir ce temple, nous devons faire comme les Israélites. Quand ils eurent reconsacré le temple qui avait été profané par les gentils, ils firent une grande solennité, louant Dieu et le bénissant par des hymnes et des cantiques de joie, et ordonnèrent qu'on en ferait tous les ans une fête avec octave. Ainsi il faudrait marquer le jour de votre confession générale; car si elle a été bien faite, elle a été le jour de votre sanctification, et de la nouvelle consécration de votre âme au service de Dieu; il en faudrait remarquer le jour, et tous les ans en faire comme une fête; vous échauffant de plus en plus en l'amour de Dieu, et disant avec le Prophète : Mon cœur, bénissez le Seigneur qui vous a pardonné tous vos crimes, qui a guéri toutes vos infirmités, qui a satisfait à tous vos bons désirs; que toutes les puissances de mon âme vous en louent, que toutes les facultés de mon esprit l'en bénissent, qu'il en soit glorifié de toutes les créatures, maintenant et toujours, et en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXXVIII.

DE L'AVEUGLEMENT D'ESPRIT.

Pour le Mercredi de la quatrième semaine de Carême.

Prœteriens Jesus vidit cœcum à nativitate.
Notre Seigneur Jésus-Christ vit en passant un aveugle-né. (JOAN. 9, 1.)

On n'a coutume d'offenser Dieu, et de tomber au péché que par l'une de ces deux voies : par le dérèglement de la volonté, ou par l'aveuglement d'esprit. Il n'y a que les âmes noires, malicieuses et dénaturées qui offensent Dieu, avec connaissance et par dérèglement de la volonté. Les âmes les mieux faites, et qui ont quelque désir de faire leur salut, ne pèchent ordinairement que par aveuglement d'esprit; mais, je l'oserai dire, puisqu'il est vrai, que cette seconde voie est plus dangereuse, plus commune et plus à craindre que la première; c'est pourquoi il est très-important d'en être bien éclairci, et en traiter à fond ; ce sera en considérant, premièrement, quelles en sont les causes ; secondement, les inconvénients; troisièmement, les remèdes. Jésus rendit la vue à cet aveugle-né, par un collyre, composé de terre et de sa précieuse salive. C'était une figure de ce qu'il avait fait autrefois par votre entremise, ô sainte Vierge ! pour rendre la vue spirituelle, que le monde avait perdue par le péché du premier homme ; il joignit la sapience éternelle, signifiée par la salive, à la terre du corps humain au mystère de l'incarnation opéré en vous et par vous, comme l'ange vous avait prédit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Laus sensûs visûs.

I. PUNCTUM. — I. Cæcitatis causæ. Prima : justitia Dei : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis. — II. Secunda causa : peccatum. — III. Tertia : amor inordinatus creaturæ.

II. PUNCTUM. — Mali effectus cæcitatis : 1° Perseverentia in nostris defectibus, 2° Effectus incorrigibiles reddit; 3° Inexcusabiles reddit.

III. PUNCTUM. — Remedia : 1° Diffiderè de nobis, 2° Inquirendus fidelis director.

EXORDE. — Comme une privation est d'autant plus funeste et déplorable, que la forme qui lui est opposée est plus excellente et parfaite, pour connaître quelle incommodité c'est que l'aveuglement, il faut seulement considérer qu'en tous les sens extérieurs, le plus noble, le plus nécessaire, le plus vif et actif, c'est le sens de la vue. Il est le plus noble : car outre que de tous les membres de notre corps, il n'en est point qui soit façonné avec tant d'artifice, il n'en est point qui ait tant de parties homogènes et hétérogènes que les yeux, puisqu'en l'œil il y a des muscles, des veines, deà tuniques, des humeurs et des nerfs optiques, qui sont les canaux s la faveur desquels l'œil reçoit les esprits visuels. Outre que les yeux sont les plus fidèles interprètes des mouvements de l'âme et

de la bonne ou mauvaise disposition du corps, comme Hippocrate[1] et Aristote[2] l'ont enseigné; outre ces avantages, dis-je, la vue a pour son objet la lumière qui est la plus noble de toutes les qualités corporelles, et qui approche le plus des spirituelles; elle a pour objet le soleil que Platon appelle le fils et l'image de Dieu souverain.

La vue est le sens le plus nécessaire. Si tous les hommes étaient dépourvus de quelqu'un des autres sens, comme de l'ouïe ou de l'odorat, le trafic ne laisserait pas de s'exercer, quoique difficilement; mais si tous les hommes étaient privés de la vue, le commerce, la communication et les commodités de la société humaine seraient entièrement interdits et supprimés.

En troisième lieu, la vue fait son action plus promptement, et comme on dit, en un clin d'œil, parce que c'est le sens le plus épuré et immatériel, elle a le ressort de son opération et la sphère de son activité plus vaste et de plus longue étendue. Le goût et l'attouchement ne sentent que ce qui leur est conjoint immédiatement. L'ouïe n'entend des coups de canon que de six ou sept lieues de loin. La vue se porte en un moment à ce qui est éloigné et distant de plusieurs millions de lieues; elle voit le soleil qui est au quatrième ciel, les étoiles du firmament qui sont au huitième ciel, au delà des sept planètes.

Ne sortons pas de cette considération sans nous élever à Dieu, et disons : Si vous aviez perdu la vue sans espérance de la recouvrer, et qu'un excellent oculiste vous rendît l'usage de vos yeux, avec un collyre piquant et douloureux, quelle reconnaissance, quel paiement, quelles actions de grâces ne lui feriez-vous pas? Le bon Dieu vous a donné deux yeux, et deux yeux bien faits, bien clairvoyants, il vous les a donnés sans vous faire de douleurs, et vous ne l'en remerciez pas; vous en êtes méconnaissant, vous vous en servez pour l'offenser. Quelle ingratitude monstrueuse!

Or, comme saint Antoine disait à Dydime : Cette vue corporelle qui nous est si précieuse, nous est commune avec les fourmis et les moucherons. Nous avons une autre vue qui nous est commune avec les anges. C'est l'esprit de l'entendement, si noble, qu'il a pour objet le soleil de justice, l'essence incréée, les perfections infinies et les personnes adorables de la très-sainte Trinité; si spirituel, qu'il a épuré et spiritualisé par son opération les choses les plus matérielles; si nécessaire, que sans lui nous n'aurions aucun commerce avec Dieu, avec la Vierge, les anges et les saints; par lui, nous avons l'invention d'allier les éléments, d'affiner les métaux, d'alambiquer les plantes, de dompter les animaux, de gouverner ce monde visible, de converser avec les esprits célestes. Si donc c'est une privation si redoutable et si funeste de perdre la vue corporelle, combien plus la spirituelle? *Optimi corruptio pessima.*

Premier point. — 1° Pour éviter un si grand malheur, il en

[1] Nulla ex parte tot signa quam ex oculis accipiuntur (Hippoc., lib. 2 *Ep. Sec.* 5 *et* 6).

[2] Oculi ut valent ita et totum corpus (lib. *de Physion.*).

faut rechercher les causes. La première est la justice de Dieu qui, par un très-effroyable, mais très-juste et très-adorable jugement, condamne souvent l'âme pécheresse à cette punition. Le Psalmiste l'a prédit en ces termes : *Obscurentur oculi eorum ne videant :* Leurs yeux seront aveuglés afin qu'ils ne voient pas, et Isaïe (6, 10), allégué par saint Matthieu (13, 14), dit : Vous écouterez, et en écoutant, vous n'entendrez point; vous verrez, et en voyant vous ne verrez point : car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et ils ont bouché leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, et que s'étant convertis, je ne les guérisse.

2° Saint Cyprien [1] dit : *Ira Dei est non instelligere delicta, ne sequatur pœnitentia.* Saint Augustin dit : *Parva ista pœna est, ut de istâ solâ loquamur ; obscuratio cordis, excæcatio mentis parva est pœna? Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit et ei pepercisse putatur* (in. Ps. 57) *Deus.* Si quelqu'un ayant commis un larcin, un adultère ou autre crime, perdait la vue sur-le-champ, on dirait que Dieu est en grande colère contre lui, et on craindrait une semblable punition. Sergius, proconsul, voyant qu'un magicien nommé Elimas était devenu aveugle par les reproches et invectives que saint Paul lui fit, connut la justice toute-puissante de Dieu et se convertit à la foi (Act. 13, 12).

Vous voyez que depuis que cet homme est tombé dans ce péché, il a perdu les yeux de l'esprit. Quel plus grand aveuglement que de ne pas voir!

3° Nous en avons des exemples tant au Vieux qu'au Nouveau Testament. Le roi de Judée, Roboam (3. Reg. 12, 15), en son premier avènement à la couronne est humblement supplié de ses sujets d'avoir pitié d'eux et de diminuer tant soit peu les charges, dont son père Salomon les avait accablés. Il consulte là-dessus les vieux conseillers qui étaient sages et bien entendus aux affaires d'état; ils lui disent : Si vous contentez le peuple en ce commencement, vous gagnerez son affection, et par après vous en ferez tout ce que vous voudrez. Il méprise ces avis salutaires, et par le conseil des jeunes conseillers qui étaient inquiets et étourdis, il répond au peuple : Sachez que mon petit doigt est plus gros que le dos de mon père; au lieu de vous soulager je prétends vous surcharger; mon père vous a donné les étrivières avec des escourgées; je vous les donnerai avec des scorpions. Quelles sottes paroles? Cette rigueur est cause que le peuple se débauche de son obéissance; de douze tribus qu'il avait en son domaine, il ne lui en reste qu'une seule. D'où lui est venue cette folie? ce renversement d'esprit et de fortune? L'Ecriture en rend la raison : *Quoniam aversatus fuerat eum Dominus :* Dieu l'avait pris en aversion, et il voulait accomplir les menaces qu'il avait faites par ses prophètes. Avant que de commencer un procès que vous désirez intenter, vous voulez consulter un homme de justice; au lieu de rencontrer un avocat qui soit homme de bien, craignant Dieu, pacifique, vous tombez entre les mains d'un chicaneur qui est bien

[1] Ad Cornelium, lib. 1, epist. 3, in nova editione. Post medium.

aise de pêcher en eau trouble et de faire valoir le métier; il vous conseille d'entreprendre ce procès, que vous aurez gain de cause, que votre droit est clair comme le jour; vous passez quatre ou cinq ans en tracas, en voyages, en inquiétudes, en aversion contre votre adverse partie, en chicanes et actions injustes qu'il vous fait faire; enfin vous êtes condamné, non-seulement pour le principal mais encore aux dépens. Comment est-ce que Dieu a permis que vous ayez si mal rencontré, et que ce méchant vous ait ainsi aveuglé? c'est en punition de quelque péché que vous avez autrefois commis, ou de quelqu'un de vos ancêtres qui vous a laissé du bien mal acquis.

Au chapitre 16e des Actes, il est dit que saint Paul et son disciple Timothée, parcourant diverses contrées pour y répandre la parole de Dieu et la lumière de l'Evangile, avait dessein d'aller en Asie et en Bithynie pour y prêcher, et le Saint-Esprit les en empêcha. Oui, le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus les en empêcha : *Vetati sunt à Spiritu Sancto loqui verbum Dei in Asiâ, tentabant ire Bythiniam, et non permisit eos Spiritus Jesu*, parce que ces provinces s'en étaient rendues indignes, et avaient mérité qu'on les laissât dans leur aveuglement.

II. Vous voyez donc que Dieu nous aveugle, non par une action physique et positive, mais par la soustraction de ses lumières que nous avons déméritées, à proprement parler : c'est le péché qui nous crève les yeux de l'esprit et qui nous jette en des ténèbres plus épaisses que celles d'Egypte : *Excæcavit eos malitia eorum*, dit le Sage (Sap. 2, 21) : Leur malice les a aveuglés. Le péché est toujours péché, toujours malin, et cause de funestes effets, dit saint Thomas (1. 2, q. 85, art. 3. *in corp.*); tout péché actuel fait en chacun de nous les mêmes plaies que l'original a faites à toute la nature.

Qui ne s'étonnera de l'effroyable aveuglement des deux premiers pécheurs, du premier ange et de la première femme? Le premier ange avait l'esprit si lumineux, si brillant et si éclatant, que la lumière lui avait donné le nom de *Lucifer*, c'est-à-dire porte-lumière, sans parler des splendeurs surnaturelles que Dieu avait répandues en son entendement, et néanmoins, depuis qu'il fût tombé au péché par une vaine complaisance de sa beauté naturelle, il fut si étourdi, qu'il se figura pouvoir s'égaler à Dieu, aller de pair avec le Créateur et s'asseoir au trône du Tout-Puissant : *Perdidisti sapientiam in decore tuo.* Il est dit en l'Ecclésiastique (17, 5) que Dieu avait doué la première femme d'un très-bon sens et d'une science infuse; mais depuis qu'elle eût perdu l'état d'innocence, écoutant avec ambition les propositions de Satan, elle fut si simple, si sotte, si privée de sens commun, qu'elle s'imagina que mangeant d'une pomme elle deviendrait savante, et serait comme un petit Dieu. Quel est l'enfant de sept ou huit ans qui ne verrait la tromperie et la fausseté de cette proposition, que mangeant seulement d'une pomme on puisse devenir savant et semblable à Dieu.

Saint Thomas[1] nous enseigne, que comme il y a sept choses qui

[1] Serm. *in Dominica Quinquagesimæ*, in illud : *Cæcus sedebat secùs viam.*

empêchent la vue corporelle, il y a sept vices capitaux qui vous ferment les yeux de l'âme, et vous empêchent de voir les choses spirituelles.

Le premier empêchement, c'est l'enflure du visage, qui représente l'orgueil : *Nimis inflata facies mea me videre non sinit*, disait saint Augustin.

Le second, est la poussière jetée dans les yeux; c'est l'avarice, l'attache aux biens de la terre : *Defluxi ad temporalia et obscuratus sum.*

Le troisième, est une taie ou cataracte qui se fait en l'entendement par le péché de la chair : *Ascendebant nubeculæ de limosâ concupiscentiâ carnis et obnubilabant, et obfuscabant cor meum ut non discerneretur sinceritas dilectionis à caligine libidinis*, dit encore saint Augustin.

Le quatrième, est l'air couvert de ténèbres, c'est l'envie : *Invidus quasi non videns, jam non rectis oculis aspiciebat Saül David* (1. Reg. 18, 9).

Le cinquième, est quelque défluxion, qui signifie l'intempérance : *Cui væ? cui suffusio oculorum? nonne his qui commorantur in vino et student calicibus epotandis* (Prov. 23, 30).

Le sixième, est quand les yeux sont éblouis, cela se fait par la colère : *Turbatus est in irâ oculus* (Ps. 6, 8).

Le septième, est quand vous fermez les yeux, ce qui se fait par la paresse. Le paresseux ne daignant pas ouvrir les yeux de l'esprit pour être éclairé des vérités divines, demeure dans son aveuglement.

3° Non-seulement le péché, mais toute affection trop grande et trop ardente, même aux choses bonnes et licites, aveugle notre entendement : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem* (Psalm. 57, 9); *turbati sunt et moti sunt sicut ebrius et omnis sapientia eorum devorata est* (Psal. 106, 27). Toute passion qui n'est pas réfrénée nous trouble, nous enivre, nous transporte, renverse notre âme, démonte les ressorts de notre jugement, faisant éclipser en notre esprit le soleil de la raison et de la vraie sagesse.

Boëce a dit avec bonne grâce, en vers adoniques :

Nubibus atris
Condita nullum
Fundere possunt,
Sidera lumen.
Gaudia pelle,
Pelle timorem;
Spemque fugato;
Nubila mens est,
Hæc ubi regnant.

Je dis l'affection même de choses bonnes et licites, si elle est trop ardente; car, comme a dit un ancien, une lame d'or ou un voile de soie qu'on vous met sur les yeux, peut vous empêcher de voir aussi bien que si c'était une lame de fer, ou un bandeau de chanvre. Et nous pouvons dire avec saint Ambroise (*in Psal.* 118, vers. 6), qu'il n'est rien de si dangereux, de si effréné, de si incorri-

gible qu'un zèle indiscret, une vertu apparente qui se couvre d'une bonne intention prétendue, d'une volonté des choses bonnes, mais qui est passionnée et dans l'erreur. Quand on pèche sciemment et avec connaissance de cause, on a quelque retenue, le remords de conscience, la syndérèse qui n'est jamais entièrement éteinte, arrêtent ou modèrent l'excès de la passion; mais quand une âme qui s'est aveuglée pense faire pour la gloire de Dieu, ce qu'elle fait contre son service, c'est un cheval fougueux sans bride, c'est un torrent sans digue, c'est un accès de fièvre sans remède. Saint Paul, avant sa conversion, ne respirait que sang, que meurtre, que carnage : *Spirans minarum et cædis in discipulos Domini*, parce qu'il le faisait par un zèle de la loi de Dieu. Les tyrans exerçaient toutes sortes de cruautés envers les martyrs, parce qu'en le faisant, ils pensaient rendre grand service à Dieu, comme Jésus l'avait prédit.

Deuxième point. — 1° De là vient que plusieurs de ceux qui évitent les autres piéges tombent souvent en celui-ci. Il faut être bien fou pour se jeter à corps perdu dans un précipice évident; vous voyez grand nombre de personnes qui vont aux églises, qui fréquentent les sacrements, qui pratiquent plusieurs bonnes œuvres, qui conduisent les âmes des autres, et qui, néanmoins, persévèrent toute leur vie en des fautes si visibles et si palpables, que les plus idiots les pourraient remarquer; mais l'amour-propre, le zèle indiscret, la présomption de soi-même, quelque autre passion ou attachement à quelque créature les empêchent d'y faire réflexion : *Videntes non vident.*

2° Et qui pis est, il faudrait un miracle des plus signalés pour y remédier, parce qu'on est très-malade et qu'on ne sent pas son mal; on est très-misérable et on ne connaît point sa misère. On est comme cette folle nommée Harpaste, dans Sénèque, qui étant devenue aveugle, ne voulait pas le croire. Elle se plaignait que toutes les chambres de la maison étaient devenues obscures, et qu'elle n'y voyait rien. On est comme ce prêtre de l'Apocalypse à qui Jésus dit : *Dicis quia dives sum et nullius egeo, et nescis quia cæcus es, et pauper, et miser, et miserabilis.* Il vous semble que vous êtes riche en mérites, et que vous n'avez besoin du secours, ni du conseil de personne, parce que vous ne commettez point d'actions noires, ni évidemment criminelles. Vous pratiquez des vertus qui ont de l'éclat et du lustre devant le monde; mais vous êtes aveugle et vous n'en savez rien, vous ne voyez pas les défauts qui vous rendent abominables devant Dieu, et qui souillent en sa présence toutes les vertus apparentes. Vous avez une horrible présomption de vous-même, un mépris des autres : vous êtes idolâtres de vos sentiments, de vos intérêts, de vos enfants; vous êtes pauvre en mérites, nu, aveugle, misérable, digne de compassion : *Vulgo dicitur quod non videt oculos, cor non dolet*, dit saint Bernard. On ne s'attriste jamais d'un mal dont on n'a pas la connaissance. La nature a destiné le même sens aux larmes et à la vue. Quand le Saint-Esprit dit aux Proverbes (24, 16) : *Septies in die cadit justus et resurgit.* Saint Bernard (Serm. 17 *in Cantica*) ajoute et avec beaucoup de vérité :

Si tamen in die cadat, ut se cadere videat, et cecidisse se sciat, et resurgere cupiat, et manum adjuventis requirat. Le juste tombe sept fois par jour et se relève! Oui, dit saint Bernard, si c'est de jour qu'il tombe, et qu'il voie sa chute, et qu'il connaisse qu'il est tombé, et qu'il désire se relever, et qu'il cherche quelqu'un pour l'aider à se relever.

Il faut être bien aveugle pour ne pas voir les aveuglements qui sont si fréquents dans le monde. Ne m'avouerez-vous pas qu'il se fait de très-grands abus et des fautes très-remarquables, quasi en tous les états de la république chrétienne. Tout le monde les sait, les voit, s'en plaint, et personne n'y remédie.

3° Et il ne faut pas penser qu'on soit toujours excusé des fautes que l'on commet par cet aveuglement d'esprit, il nous rend souvent non-seulement inexcusables, mais plus coupables devant Dieu, puisqu'il nous dit par Osée (4, 6) : *Quia tu repulisti scientiam, repellam te.* Parce que vous avez négligé d'apprendre ce que vous deviez savoir, je vous rejetterai. Sur quoi Tertullien (*in Apolog.*, cap. 1) dit : *Iniquitatem idem titulus onerat et revincit qui excusare videtur, scilicet ignorantia.* L'ignorance qui semble nous justifier, aggrave quelquefois notre crime et nous convainc d'être inexcusables : *Sæpè ut superios diximus opus nostrum est causa damnationis quod putatur profectus esse virtutis; sæpe unde placari judex creditur inde ad irascendum placidus instigatur.* Il faut que je vous avoue que je n'ai jamais rien lu dans les saints Pères qui m'ait tant épouvanté et fait penser à moi-même (Notez ces paroles effroyables et ruminez-les souvent), que ces paroles de saint Grégoire (lib. 5, *Moral.*, c. 6) : c'est un grand docteur, un grand pape, un grand saint; ces trois qualités lui doivent donner grand crédit sur notre esprit; il ne les dit pas légèrement, à la volée et sans y faire réflexion, car il les a dites plus d'une fois : *Ut superius dixi*, et il ne dit pas qu'il arrive quelquefois, mais qu'il arrive souvent que ce que nous pensons faire pour notre avancement en la vertu est la cause de notre damnation, et que ce que nous croyons faire pour apaiser notre juge, c'est ce qui le met en colère contre nous. Et le saint allègue à ce propos ces paroles de Salomon : Il y a certaine voie qui semble à l'homme être bien droite, et elle aboutit à la mort : *Est via quæ videtur homini recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem* (Prov. 14, 12). Vous communiez tous les mois ou tous les dimanches, vous pensez que ces communions servent à votre avancement; elles seront cause de votre damnation, si vous les faites sans quitter vos rancunes, vos afféteries scandaleuses, votre affection sensuelle à ce jeune homme, à cette fille, vos vanités et vos ajustements criminels; vous donnez des aumônes, ou vous fondez des obits, pensant que c'est pour votre salut, c'est pour votre damnation, si vous les faites avec l'argent que vous devriez restituer, ou au lieu de payer vos dettes; vous dites tous les jours la sainte messe, vous pensez apaiser Dieu par ce moyen, et vous le mettez en grande colère, parce que vous la dites sans résider en votre cure, sans instruire votre peuple, sans faire votre devoir envers vos pénitents : *Infelix ego homo*, ne suis-je pas bien misérable? Je sais assurément que j'ai autrefois,

par mes péchés, mis en colère le bon Dieu contre moi, et je ne sais si les œuvres que je fais à présent pour l'apaiser, ne l'irritent point au lieu de l'apaiser.

Vous ne direz pas que les payens soient excusés des brutalités, injustices, dissolutions, que saint Paul (Ephes. 4, 18) leur reproche : toutefois il les attribue à leur aveuglement d'esprit : *Tenebris obscuratum habentes intellectum per ignorantiam quæ est in illis propter cæcitatem cordis eorum, semetipsos tradiderunt impudicitiæ in avaritiam*, parce que l'ignorance des choses que la lumière de nature nous enseigne ne peut être que grossière, vincible, criminelle.

Ces gens qui reprenaient Jésus de ce qu'il guérissait les malades en un jour de Sabbat, le faisaient par aveuglement; car l'Evangéliste (Marc. 3, 5) dit : *Contristatus est Jesus super cœcitate cordis eorum*. Ils n'étaient pas pourtant exempts de faute, puisqu'il est dit au même lieu que Jésus fut en colère contre eux : *Circunspiciens eos cum irâ*, parce que leur aveuglement procédait de jalousie et d'envie, dont ils enrageaient contre lui.

Sur ces paroles du chapitre 4e de la Genèse (v. 23) : *Occidi virum in vulnus meum*, les Hébreux, saint Jérôme, Raban[1], Délira, Tostat, Cajetan[2], disent que Lamech s'étant affectionné et accoutumé de jeunesse à la chasse, et depuis étant devenu aveugle, ne laissait pas d'y aller, étant conduit par un petit garçon qui lui disait où il fallait tirer, et qu'un jour ce conducteur entendant du bruit parmi des feuilles d'arbre, et pensant que ce fût une bête fauve, lui dit de tirer; mais au lieu de tuer une bête, il tua Caïn

[1] Raban Maur (*Magnentius*), archevêque de Mayence, et l'un des plus savants théologiens du IXe siècle, naquit à Mayence, ou plutôt à Fuldes, en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parents l'offrirent, à l'âge de 10 ans, au monastère de Fuldes. Il y fut instruit dans la vertu et dans les lettres, et fut ensuite envoyé à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. Il y fit tant de progrès, qu'il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages dès l'âge de 30 ans. De retour à Fuldes, il en fut élu abbé, et réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfants. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un Traité sur le respect que doivent avoir les enfants envers leurs pères, et les sujets envers leurs princes. Il succéda à Otgar, archevêque de Mayence, en 847, fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son Eglise, condamna Gotescalc, et mourut dans sa terre de Winsel en 856, à 68 ans, après avoir légué ses livres aux abbayes de Fuldes et de Saint-Alban.

[2] Vio (Thomas de), cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaïète, dans le royaume de Naples, le 25 février 1469. Il entra dans l'ordre de saint Dominique en 1484, et s'y acquit une si grande réputation, qu'il devint docteur et professeur en théologie, puis procureur de son ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importants au pape Jules II et à Léon X. Ce dernier le créa cardinal en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan assista, en 1519, à l'élection de l'empereur Charles V, et eut plusieurs conférences avec Luther; mais il ne put mettre à la raison cet hérésiarque. Il devint, la même année, évêque de Gaïète, et alla en Hongrie en 1523, en qualité de légat. Il mourut à Rome, le 9 août 1534, à 67 ans. C'était l'un des plus habiles théologiens de son temps.

qui était son trisaïeul. Personne ne l'excuse de parricide, lui-même ne s'en excuse point, mais avoue qu'il en sera grièvement puni : *Septuagies septies ultio dabitur de Lamech*, parce qu'il vaquait à une action illicite : étant aveugle, il ne devait pas aller à la chasse, ni se mettre en danger de l'accident qui lui arriva. Vous êtes aveugle spirituellement, vous vous ingérez en une cure, en un office de juge, d'avocat, de médecin, de notaire dont vous êtes incapable; tant s'en faut que votre ignorance vous excuse des fautes que vous y commettez, qu'elle-même est une faute et un crime punissable : *Ignorantia juris non excusat, imperitia culpæ annumeratur.* L'ignorance du droit n'excuse point, et c'est une faute de ne pas savoir son métier, dit le jurisconsulte [1].

Vous ne direz pas que les juifs qui demandèrent à Pilate qu'il délivrât Barrabbas, et qu'il mît en croix le Fils de Dieu, n'aient commis un grand péché, puisque saint Pierre leur dit (Act. 3, 14) : *Vous avez demandé la vie pour un homicide, et vous avez mis à mort l'Auteur de la vie, convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés;* et toutefois, ils l'avaient fait par ignorance; car le même Apôtre leur dit un peu plus bas : *Je sais que vous l'avez fait par ignorance.* Les prêtres et les pontifes avaient sollicité le peuple à faire cette poursuite, et le Fils de Dieu lui avait dit : *Faites tout ce qu'ils vous diront.* Oui, pourvu qu'ils n'enseignent rien contre les bonnes mœurs, contre la loi de Dieu, ni contre la perfection chrétienne.

Troisième point. — 1° Dites donc comme le jeune Tobie : *Viam per quam pergatur non cognovi* (Tobie 5, 2). Quelque sage, savant, spirituel, intelligent, bon directeur des autres que vous soyez, vous ne sauriez voir par vous-même le chemin que vous devez suivre pour tendre à la perfection; vous avez besoin de conduite. Quand un médecin est malade, il est traité par un autre médecin; quand un avocat a un procès, il consulte d'autres avocats. Nous voyons tous les jours avec admiration que les plus sages et les plus spirituels croupissent des années entières en des fautes si lourdes et si palpables, que les enfants les peuvent remarquer; tout le monde les voit et les touche au doigt, et ils ne les voient pas, et, qui pis est, personne ne les en ose avertir : *Si infatuatum fuerit in quo salietur?* Ou si on les en avertit, ils sont si horriblement aveugles, qu'ils ne croient rien de ce qu'on leur dit. Ne vous croyez donc jamais si vous êtes sage, ne vous croyez jamais en quoi que ce soit. Je le voudrais dire cent fois par jour à chacun de vous en particulier, à vous, à vous et à moi premièrement.

2° Mon Dieu, faites s'il vous plaît la grâce à tous vos serviteurs de mettre en pratique ce commandement que le vénérable Tobie (5, 3) faisait à son fils, de suivre la conduite d'un sage directeur : *Inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum.* C'est un trésor qui mérite bien qu'on le cherche diligemment, c'est à Dieu seul de vous le donner. Demandez-le-lui longtemps, humblement, fer-

[1] L. liberorum, § *de his qui notantur infamiâ.* — § Imperitia, instit. *de lege aquiliâ.*

vemment, faites des aumônes et autres bonnes œuvres à cette intention. Craignez, que par réprobation, et en punition de vos péchés, Dieu ne permette que vous tombiez entre les mains d'un muet timide, indiscret, qui ne cherche que son honneur ou son profit, et non votre salut : *Adducit consiliarios in stultum finem, et judices in stuporem aliquem* (Job. 12, 17), non pas *aliquos.* Ceux qui craignent la touche et n'ont pas envie de se convertir, sautent de confesseur en confesseur, d'église en église, à Pâques ils se confessent à un Cordelier, à Noël à un Récollet, c'est se moquer du métier, et montrer qu'on ne veut rien faire qui vaille. Si vous étiez blessé au corps, n'iriez-vous que trois ou quatre fois au chirurgien, aujourd'hui à un, d'ici à quatre mois à l'autre? Votre enfant pourrait-il apprendre à écrire, s'il n'allait que trois ou quatre fois l'année, tantôt à un écrivain, tantôt à l'autre? C'est que vous retombez toujours au même péché, et vous craignez d'être repris, et pensant tromper Dieu, vous vous trompez vous-même.

Car, quand vous venez aujourd'hui à moi pour la première fois, si je fais mon devoir, je vous dois dire : N'est-il pas vrai qu'il y a un an que vous confessâtes les mêmes péchés? il y a deux, trois, quatre ans, que vous faites toujours le même? Allez, il faut voir quelque amendement en vous, et puis je vous donnerai l'absolution. Autrement si je dis à la volée : Je vous absous; Dieu ne le dira pas, *fidelem* à sa vocation? On lui a dit : *Gratis date,* ne lui envoyez point de présents, ne lui faites pas de collations, ne le menez pas promener à votre métairie, ne vous familiarisez pas avec lui : car vous lui ôteriez la liberté de vous reprendre, et de vous refuser l'absolution en cas que vous ne la méritiez pas, faites-lui du bien, oui, et à son couvent, oui : car l'ingratitude est un vice; mais que lui ni son couvent ne sachent que c'est vous qui lui faites ce bien, qui lui envoyez ce présent. Vous voulez gagner son affection, et cela ne vaut rien. Si c'est pour l'amour de Dieu, tant s'en faut que lui ou les siens le doivent savoir, qu'au contraire votre main gauche le devrait ignorer. Choisissez un homme, *virum*, qui ait un cœur mâle, un courage viril, généreux, non une âme lâche, timide, molle, complaisante, efféminée; un confesseur qui ne redoute rien, qui n'ait acception de personne, qui ne craigne pas de donner des pénitences et préservations, quoique pénibles et amères. Si les remèdes qu'un médecin vous a ordonnés, si les drogues qu'un apothicaire vous a données cinq ou six fois, ne vous avaient servi de rien, s'ils ne vous avaient purgé, ni produit aucun autre effet, vous n'y retourneriez plus, vous diriez : Ses drogues ne valent rien, ses ordonnances me sont inutiles : c'est de l'argent et de la peine perdue. Il y a deux ou trois ans que vous allez à ce confesseur, et vous êtes toujours en même état. Vous ne changez point, votre âme ne se purge point. Les pénitences qu'il vous ordonne, les sept psaumes, les chapelets, les autres actions légères qu'il vous prescrit ne font point de changement en vous; il est aisé à voir que ce n'est pas un bon médecin.

Mais surtout faites comme ce petit lézard qui est appelé *Saura.* Saint Isidodre (lib. 12, cap. 4), dit qu'étant devenu aveugle, il a bien l'invention, par un instinct naturel, de se mettre dans un

petit trou de muraille : étant là, il se tourne vers l'orient, attendant avec patience les rayons du soleil qui se lève et les recevant à droit fil sur ses pauvres yeux éclipsés; il recouvre la vue par un miracle de nature.

Entrons en retraite, faisons les exercices au moins une fois l'an, retirons-nous souvent au centre de notre néant, reconnaissons que de nous-mêmes nous ne sommes que ténèbres, ignorance, folie. Exposons-nous aux rayons du soleil de justice, adressons-lui ces prières : *Illumina tenebras meas; emitte lucem tuam. Doce me facere voluntatem tuam. Vias tuas, Domine, demonstra mihi. Domine, ut videam.* Que je connaisse ma pauvreté, ma misère, mon aveuglement. Que je connaisse ce qui est de votre volonté, de votre bon plaisir, ce qui vous déplaît en mon cœur, ce que vous demandez de moi. *Domine ut videam lumen*, que je vous voie quelque jour face à face en la lumière de la gloire éternelle. *Amen.*

SERMON XXXIX.

POUR LES MORTS.

Pour le Jeudi de la quatrième semaine de Carême.

Ecce defunctus efferebatur.
On portait un mort en terre. (Luc. 7, 12.)

En l'Evangile de ce jour le Fils de Dieu allant en une ville qui s'appelle Naïm, rencontre le convoi d'un jeune homme qu'on portait en terre; ce mort était en la fleur de son âge, car le Sauveur lui dit : *Adolescens, tibi dico : surge ;* et il ne laissa pas de mourir, ce qui nous montre combien est véritable ce qu'a dit saint Bernard, que les vieillards ne peuvent vivre longtemps, mais que les jeunes gens peuvent mourir bientôt : *Mors senibus in januis, juvenibus in insidiis ;* et saint Augustin nous donne ce conseil : Vous ne savez en quel temps la mort vous attend ; attendez la mort en tout temps. On commet en ceci deux grandes fautes, contre lesquelles je dois aujourd'hui invectiver : la première est de ceux qui attendent de se convertir à Dieu et de travailler à leur salut jusqu'en la vieillesse ou dernière maladie; la seconde de ceux qui, même en la maladie, attendent de recevoir les sacrements, ne se mettent pas en bon état jusqu'à la dernière extrémité. Le Fils de Dieu ressuscita ce jeune homme par compassion envers sa mère qui pleurait : *Misericordiâ motus super eam dixit : Noli flere ;* et quand il nous assiste à la mort, c'est à votre considération, ô sainte et bienheureuse Mère! vous êtes cet astre favorable, qui avez été créé de Dieu pour nous éclairer ès ténèbres et en l'ombre du trépas : *Luminare minus ut præesset nocti;* c'est de vous qu'on a dit : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.* La lumière de votre grâce ne s'éclipse point dans la nuit de notre mort, mais elle brille avec plus d'éclat pour ceux qui vous ont réclamée, comme nous le faisons dévotement, en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. An mors subitanea sit desiderabilior quàm lenta : Rationes pro subitaneâ. — II. Rationes pro lentâ. — III. David quæstionem solvit.

I. Punctum. — Primus error eorum qui differunt conversionem in senectutem aut morbum, refutatur duabus probationibus : — I. Ob periculum moriendi prius : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Comparationibus. — II. Probatio ob periculum falsæ pœnitentiæ.

II. Punctum. — Secundus error eorum qui etiam in morbo differunt receptiones sacramentorum, refutatur duabus probationibus : 1° Ob periculum moriendi prius; 2° Ob periculum recipiendi ea infructuosè.

Conclusio. — Argumenta conglobata per paraphrasim illorum verborum : *Prudentes virgines, aptate vestras lampades.*

Exorde. — Puisqu'il faut infailliblement mourir, et que le tombeau est un rendez-vous nécessaire, où tous les hommes courent par divers genres de mort, comme au centre par diverses voies : *Natura multas mortis aperuit vias*, nous pourrions mettre en controverse, lequel de ces deux est de meilleure condition, ou celui qui est surpris de mort soudaine, ou celui qui meurt d'une mort lente, et qui a pour avant-courrier une longue maladie? Si cette question est agitée entre un philosophe du monde et un dévot théologien, nous verrons que chacun d'eux alléguera des raisons très-spécieuses pour appuyer son opinion et pour avoir gain de cause.

Premièrement, le philosophe en faveur de la mort soudaine, allègue le sentiment de Jules César, qui, soupant chez un de ses favoris nommé Lépidus, et entendant que ceux qui étaient au bas de la table avaient proposé cette question : Quelle mort est la plus heureuse et la plus digne d'être bien reçue? sans attendre leur réponse, s'écria : *Insperata optima* : La meilleure mort est celle qu'on attend le moins; et un autre empereur, nommé Julien, au rapport de Marcellin [1], mourant d'un coup inopiné, et par surprise, remerciait Dieu de ce qu'il sortait de ce monde promptement et en diligence, comme un homme d'affaires.

En second lieu, la mort est une ordonnance qui est faite à tous : *Statutum est omnibus semel mori :* N'est-ce pas chose plus vertueuse d'obéir promptement à ce statut, que de faire le rétif? la mort est une dette qu'il faut payer à la nature; n'est-ce pas faire en homme de bien de s'en acquitter diligemment plutôt que de marchander, comme font les mauvais payeurs? La mort est un calice d'amertume qu'il faut nécessairement avaler : *Potestis bibere calicem;* c'est à faire aux petits enfants, non aux hommes courageux de disputer avec l'apothicaire. La mort est un détroit qu'il faut passer pour arriver à l'autre vie. Quel est l'homme de bon sens qui, ayant à passer un bras de mer, ou une rivière dangereuse, ne serait bien aise de savoir aborder au port, avant que de s'apercevoir qu'on eût levé l'ancre. De plus, en ce calice, en ce passage, ce qui est plus amer n'est pas proprement la mort, mais les disposi-

[1] Marcellin, officier de l'empire et comte d'Illyrie, du temps de l'empereur Justinien, est auteur d'une Chronique, qu'il commence en 379, et qu'il finit en 534. L'édition la plus correcte de cette Chronique est celle que le P. Sirmond donna en 1619.

tions et les acheminements à la mort, l'accès, l'ardeur, les convulsions et autres symptômes de la maladie. Puisque la mort est une privation de la vie, et que la vie est le principe du sentiment, la mort nous ôte le sentiment, et par conséquent elle ne peut être sentie : *Mors ad te venit? timenda erat, si tecum esse posset : necesse est autem, ut non perveniat, aut pertranseat*, dit Sénèque. La mort donc n'a point d'amertume, si elle vient seule et à l'improviste, exempte de maladies.

II. D'autre côté, le théologien allègue au contraire l'autorité de l'Eglise, qui, en ses prières publiques, dit : *A subitaneâ et improvisâ morte libera nos, Domine :* Seigneur, délivrez-nous de la mort soudaine et imprévue. En second lieu, il semble que c'est être traité en homme de bas courage de recevoir le coup de la mort par derrière et comme en trahison. C'est le propre d'un cœur généreux d'attendre la mort à pied ferme, la voir venir de bien loin, l'envisager sans frayeur. En troisième lieu, saint Augustin a dit avec vérité : *Non facit malam mortem, nisi quod sequitur mortem.* Ce qui rend la mort effroyable, c'est le compte très-étroit, et très-rigoureux qu'il faut rendre au jugement de Dieu; et quelle apparence d'en sortir à son honneur, sans avoir revu ses papiers, sans avoir prévu ses comptes, sans avoir préparé son âme et examiné sa conscience. En quatrième lieu, puisque la mort est un départ de cette vie pour s'avancer en l'autre monde, n'est-ce pas être malheureux de s'embarquer pour une si longue navigation sans avoir le loisir de frêter son vaisseau et de préparer ses provisions; n'est-ce pas être incivil d'entreprendre un si long voyage, sans dire adieu à ses amis, sans prendre congé de ses voisins, sans être assisté de ses parents. Ce que l'impératrice Livia regrettait plus en la mort de son Drusus, c'est qu'elle ne l'avait pas vu mourir, qu'elle ne lui avait pas fait le dernier adieu : *Ac miseranda parens suprema nec oscula fixit, non animam apposito fugientem excepit hiatu.* Aussi nous ne trouvons point ou fort peu de saints, en l'Histoire ecclésiastique, qui aient été surpris de mort soudaine, nous en voyons grand nombre qui ont été avertis de leur mort longtemps auparavant par révélation divine, comme la sainte Vierge, sainte Marthe, S. Nicolas de Tolentino, S. Chrysostome et S. Benoît.

Au contraire, Domitien, Julien l'Apostat, Licinius, Céroas et autres tyrans et persécuteurs de l'Eglise, ont été emportés de mort soudaine, lorsqu'ils y pensaient le moins : *Ad Cereris generum sine cæde et sanguine pauci descendunt reges, et siccâ morte tyranni.*

III. Le prophète royal David, grand homme d'état, grand théologien, décide brièvement cette question; il dit que pour n'être pas surpris de la mort soudaine, pour ne pas surcharger la dernière maladie du soin de se préparer à la mort, il s'y faut préparer de longue main; voici comme il parle : *Audite hæc, omnes gentes, auribus percipite, omnes qui habitatis terram, quique Virgines, et Filii hominum simul in unum, dives et pauper;* Çà! qu'on me prête l'oreille, que tout le monde m'entende, grands et petits, pauvres et riches. Je vous veux apprendre un trait de grande sagesse : *Os meum loquetur sapientiam;* et je ne le dirai pas légè-

rement et à la volée; j'y ai pensé et repensé, et médité plusieurs fois en mon cœur : *Meditatio cordis mei prudentiam.* Il n'a pas coutume d'user de semblable préface ès autres enseignements; il faut bien que celui qu'il veut donner soit d'importance et très-nécessaire : *Cur timebo in die malâ?* Voilà le trait de prudence qu'il pratiquait, et qu'il nous conseille de pratiquer. Il considérait souvent en soi-même : Qu'est-ce que je pourrais craindre? qu'est-ce qui me pourra mettre en peine au jugement de Dieu? *Iniquitas calcanei mei circumdabit me*, c'est-à-dire, dit Flaminius[1], que le péché que je foule aux pieds, que je méprise, que je laisse en arrière. Ce qui vous mettra en peine à l'heure de la mort n'est pas ce péché, qui vous met tant en peine à présent, que vous regrettez et confessez si souvent, mais ce sera le péché dont vous ne faites point d'état, que vous ne connaissez pas par un aveuglement coupable; quand la pensée vous en vient, vous la rejetez pour n'être pas obligé à y consentir; c'est que vous ne résidez pas en votre cure, vous ne faites pas votre devoir en votre charge, vous exercez un office ou un métier, dont vous êtes incapable, vous n'êtes pas fidèle en vos ouvrages ou marchandises : *Multum itaque vereor occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non,* dit saint Augustin : Je crains fort mes péchés cachés, que je ne connais pas et que vous connaissez! ô mon Dieu.

Premier point. — 1° L'Eglise ne demande pas simplement d'être délivrée de mort soudaine, mais de mort soudaine non prévue. Il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir de mort soudaine, qui peut arriver par tant d'accidents; mais il est en notre pouvoir, avec la grâce de Dieu, de nous préserver de mort soudaine non prévue, en suivant ce conseil du Sage, qui nous dit : *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem, subito enim venit ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te* : Ne différez pas de vous convertir à Dieu, et ne remettez pas de jour en jour cette affaire, autrement sa colère vous surprendra, et il vous perdra au temps de la vengeance.

Les paraboles des vierges folles qui furent appelées lorsqu'elles dormaient; — du maître qui surprit ses serviteurs lorsqu'ils y pensaient le moins; — du larron qui vient lorsque les hommes sont plus endormis, — enseignent cette vérité : *Si repentè interroget, quis respondebit ei*, dit le saint homme Job; sur quoi saint Grégoire dit : *Repente Deus interrogat, cùm nos ad districtionem sui examinis inopinatos vocat.* Le criminel qui est surpris en flagrant délit, est conduit sur-le-champ au tribunal du juge pour être examiné, qui ne sait pas ses défauts, qui n'est pas instruit de son procureur, qui ne fait pas bonnes décharges, qui se contredit en ses réponses, c'est le pécheur qui est porté au jugement de Dieu sans s'y être préparé de longtemps, sans avoir racheté ses péchés par aumône, et sans avoir satisfait à la justice.

[1] Flaminius Nobilius, savant critique et théologien du XVIe siècle, natif de Lucques, composa de savantes notes sur la Bible, et mourut en 1590, à l'âge de 58 ans.

2° *Latet ultimus dies ut observentur omnes dies*, dit saint Augustin. La providence de Dieu a ordonné sagement que le dernier jour de notre vie nous soit inconnu, afin que nous nous tenions sur nos gardes tous les jours. Voilà deux propositions : *De futuro contingenti*, deux *peut-être :* peut-être que vous mourrez dans un an, ou en votre jeunesse; peut-être que non, mais que vous parviendrez à la vieillesse : l'un n'est pas plus assuré que l'autre. Le second *peut-être* est aussi incertain que le premier; le second vous fait faire tant de choses, et pour le premier vous ne faites rien du tout. Vous dites : Peut-être que je vivrai encore un an, que j'arriverai à la vieillesse; ce n'est qu'un *peut-être;* et en suite de cela, vous faites des provisions, vous étudiez, vous bâtissez, vous plaidez, vous avancez votre fortune. Vous pouvez aussi dire avec autant de raison : Peut-être que je mourrai cette année; et en suite de cela vous ne remuez pas le petit doigt, vous ne faites point d'examen, point de restitution, point de bonne confession. Est-ce avoir du jugement et de la prudence ès affaires de votre salut? C'est la différence que saint Paul reconnaît entre les âmes choisies et les réprouvées : *Mors operatur in nobis, vita vero in vobis.* La prévoyance de la mort produit en nous de grands effets, nous fait faire des aumônes, fréquenter les sacrements, jeûner, prier et pratiquer d'autres bonnes œuvres. L'espérance de la vie, ô âmes mondaines! c'est le ressort de tous vos mouvements, et ce qui donne le branle à tous vos désirs, desseins, brigues, entreprises et comportements.

3° Cette espérance est bien incertaine; elle est appuyée sur un fondement, qui s'en va en ruine au moindre choc. Qu'y a-t-il de plus faible que notre vie, de plus fragile que notre corps; que faut-il pour nous faire mourir : une petite fièvre, un excès de chaleur, une chute en montant un escalier, une tuile qui se détache d'un toit, un fusil ou pistolet qui se détend inopinément, une apoplexie, une arête de poisson qui nous suffoque, mille autres accidents qui arrivent tous les jours : *Quid istud, quæso? nihil. Ita quotidiè homines ut mortem vident, nihil ita obliviscuntur, ut mortem :* qu'est-ce à dire ceci? dit saint Eucher, les hommes ne voient rien si souvent que la mort, les hommes n'oublient rien si aisément que la mort.

Jésus a dit avec raison que les enfants de ce siècle ont plus de prudence pour les affaires temporelles que les enfants de Dieu n'en ont pour les spirituelles. N'ayons point de honte d'apprendre notre leçon d'une femme payenne, d'une femme de basse condition, autrement elle nous fera honte au jour du jugement. Le capitaine du peuple de Dieu, Josué (2, 1) ayant envoyé des espions en la ville de Jéricho, qu'il voulait assiéger et conquérir, ils logèrent chez une femme nommée Rahab que l'Ecriture appelle *courtisane*, soit qu'elle le fût en effet, ou qu'elle en eût seulement le nom. Cette femme ayant entendu raconter les grandes victoires que les Israélites avaient remportées jusqu'alors, se douta bien qu'elle aurait besoin d'eux en quelque bonne occasion; elle les reçut avec beaucoup d'accueil et d'affection, leur fit bonne chère, et fut fort adroite à les cacher, et à les délivrer de la poursuite des magistrats

de la ville, qui les recherchaient pour les faire mourir. Les congédiant, elle leur dit : Ecoutez, je vois bien que votre Dieu vous livrera cette ville, et que vous la mettrez au sac ; vous avez vu le bon accueil que je vous ai fait, n'en soyez pas méconnaissables, promettez-moi qu'en ce cas, ma maison sera exempte et affranchie de toute hostilité. Nous en sommes contents, dirent-ils, nous vous le promettons avec serment; mais à condition que lorsque nous assiégerons la ville, vous mettrez en votre fenêtre un ruban d'écarlate, qui nous servira de remarque et de signal pour reconnaître votre maison, ce vous sera une sauvegarde qui vous exemptera du pillage. Elle en fut d'accord, et sur-le-champ, sans plus attendre, avant qu'ils fussent sortis, elle mit le ruban en sa fenêtre : *Dimittensque eos ut pergerent, appendit funiculum coccineum in fenestrâ.* Elle avait bien hâte; qu'était-il besoin de le faire si tôt? ne craignait-elle point que voyant cette enseigne, on ne se doutât de quelque chose? Il y avait beau loisir de le mettre, ils devaient se cacher trois jours en des chemins écartés avant que de retourner à Josué, puis on devait tenir le conseil de guerre, faire les approches de la ville, la bloquer, l'assiéger, la battre en ruine. Il fallait du temps pour toutes ces choses. C'est qu'elle craignait de manquer en une affaire de telle importance, elle voulait jouer au plus sûr, elle disait en soi-même : Si je ne le fais à présent, je pourrai l'oublier, nous pourrons être surpris, je pourrai être malade, ou absente de la maison, ce ruban se pourra égarer. Quand la justice de Dieu condamnera tous les pécheurs au fer et au feu éternel, rien ne pourra nous exempter de cette effroyable vengeance qu'une vraie et légitime pénitence jointe aux mérites du précieux sang que le Fils de Dieu a répandu pour nous. Le prophète Ezéchiel (9, 4) dit qu'au sac et ruine de l'univers qui se fera à la fin des siècles, les anges exterminateurs passeront sans faire de mal à ceux qui, ayant gémi et pleuré leurs péchés, seront marqués du signe de la croix : *Signa thau super frontes virorum gementium et dolentium super cunctis abominationibus.* Si vous êtes sages, faites comme Rahab, ne tardez pas d'un jour, d'une heure, d'un moment, à prendre cette heureuse marque, parce que vous ne savez en quel temps arrivera ce jour funeste.

4° Si vous étiez assuré qu'en quelqu'une des viandes que vous mangerez d'ici à soixante jours, il y aura du poison, que feriez-vous ne sachant pas dans laquelle il serait? n'est-il pas vrai que vous prendriez tous les jours du contre-poison, et vous diriez : Peut-être que le poison ne sera pas en la viande que je prendrai aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, mais peut-être aussi qu'il y sera; il vaut mieux se tenir sur ses gardes? Votre vie ne peut être que de quatre-vingts ou tant d'années. Vous en avez déjà passé vingt, il n'en reste plus que soixante : en l'une de ces années il y aura pour vous le poison de la mort temporelle, et même de la mort éternelle, si vous mourez en l'état où vous êtes; peut-être que ce poison ne sera qu'en la cinquantième ou soixantième année, mais peut-être aussi qu'il sera en la troisième ou quatrième. Certes, si vous êtes sage, vous prendrez tous les ans et même tous les mois,

l'antidote de la mort éternelle, qui est une vraie pénitence et le commencement d'une vie sainte et vertueuse.

Vous attendez à vous convertir jusqu'à la dernière maladie; pensez-vous pouvoir le faire sans une faveur particulière de Dieu? qui vous a dit qu'il vous la fera alors, l'ayant tant de fois refusée? Vous ne le voulez pas quand il le veut, n'aura-t-il pas sujet de ne point vouloir quand vous le voudrez? Vous faites le sourd quand il vous appelle, qui vous a dit qu'il vous attendra quand vous le réclamerez? On vous peut dire ce que la vaillante Judith disait aux prêtres de Béthulie. Ils avaient conclu dans leur assemblée, que si Dieu ne leur donnait secours dans cinq jours, ils livreraient leur ville aux ennemis qui l'assiégeaient. Cette sainte veuve ayant appris leur délibération, les envoya quérir et leur dit : Certes, vous êtes des gens pour faire des ordonnances à Dieu et lui prescrire le temps auquel vous voulez qu'il vous donne secours; ce n'est pas attirer sur vous sa miséricorde, mais c'est provoquer sa vengeance. Vous faites comme ces prêtres, vous voulez disposer du temps de la miséricorde de Dieu, vous ne la voulez pas à présent, vous voulez qu'il attende quand bon vous semblera, après que vous aurez pris vos plaisirs : *Posuistis vos tempus miserationis Domini? et in arbitrium vestrum diem constituistis?*

II. Vous voulez que Dieu dispose de ses grâces selon votre fantaisie, au temps et lieu que bon vous semblera; vous voulez être son supérieur et l'obliger à vous convertir quand vous ne pourrez plus l'offenser; à vous recevoir, quand le monde ne voudra plus de vous; vous faites comme Séméi. David étant dans l'affliction, banni de son Louvre et de sa ville royale par la persécution de son fils Absalon, Séméi, lui vient à la rencontre, lui jette des pierres, l'appelle meurtrier, tyran, usurpateur de la couronne d'autrui, mille autres injures; quelque temps après, Absalon ayant été vaincu et tué en la guerre, et David rétabli en la paisible possession de son royaume, retourna victorieux et chargé de lauriers. Séméi passe à gué le fleuve du Jourdain, pour être le premier qui salue le roi après sa victoire, se va prosterner à ses pieds, reconnaît sa faute, demande humblement pardon : *Ne reputes, mi Domine, iniquitatem meam; agnosco enim servus tuus peccatum meum.* Abisaï, connétable de David, dit là-dessus : En sera-t-il quitte pour cela? n'y a-t-il rien à faire qu'à maudire et outrager les rois, et puis s'excuser, faisant le chien couchant, et couvrir sa faute par de beaux compliments. Il est vrai que David ne voulut pas souiller la gloire de son triomphe par la vengeance d'une injure particulière, et par effusion de sang; mais étant au lit de la mort, et connaissant que cette repentance de Séméi n'était que feinte, touché du zèle de justice, il recommande à son fils Salomon de ne pas la laisser impunie. Pendant que vous êtes en prospérité, que vous vous portez bien, et que vous avez tout à souhait, vous offensez Dieu, vous blasphémez son saint nom, vous foulez aux pieds ses commandements, parce qu'il dissimule et souffre les persécutions et révoltes de ses créatures. Quand vous serez au lit de la mort, vous passerez le Jourdain qui signifie fleuve du jugement, vous voudrez recevoir le sacrement de pénitence, vous direz de belles paroles, vous ferez

de belles protestations : *Ne reminiscaris, Domine, delicta mea, iniquitatem meam ego cognosco, tibi soli peccavi.* Pensez-vous que Dieu se laisse piper par des apparences? Pensez-vous que Dieu, qui sonde les cœurs, ne voie pas bien que ces larmes et ces belles cérémonies qui ne procèdent que de crainte servile et naturelle, sont effets d'amour-propre : *Quantascunque tenebras factis tuis superstruxeris, Deus lumen est.* Ces belles paroles sont comme la voix d'un écho, qui trompe et amuse les enfants, non pas les gens d'esprit et de jugement; vous serez auprès d'un rocher, où il y a une caverne, vous criez *Jesus! Maria!* il vous répond : *Jesus! Maria!* autant de paroles que vous proférez, autant de paroles il vous envoie et même quelquefois il les double, triple et multiplie; quelque niais qui les entend, dit : Assurément il y a quelqu'un, si ce n'était pas un homme, il ne prononcerait pas si distinctement des paroles humaines; et vous savez le contraire, vous savez que quelque parole qu'il dise, que c'est un rocher, et voilà tout : *Dat inania Verba, dat sine mente sonos. De medio petrarum dabunt voces.* Vous verrez quelquefois un grand pécheur au lit de la mort, qui dit fort librement toutes les paroles qu'un père spirituel lui dicte : *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, etc.;* et même pour une fois qu'on les lui a dites, il les répète dix ou douze fois; les assistants disent : Oh! la belle mort! s'il n'était bien dévot, il ne dirait pas si souvent des paroles dévotes; mais Dieu et les anges qui voient le fond du cœur disent que ce n'est qu'un rocher, il demeure endurci et obstiné en son impénitence, il ne fait point de restitution, il n'a pas une vraie volonté de quitter ses débauches, s'il retourne en bonne santé : *Resonans de montibus echo.*

Second point. — 1° La seconde faute, plus dangereuse et plus commune que la première, est de ceux qui, même en la maladie, attendent d'appeler le prêtre et de recevoir les sacrements jusques à la dernière extrémité; j'ai dit plus commune que la première : car il n'y a que les âmes dénaturées et endurcies qui attendent de se convertir jusques à la mort; mais on trouve grand nombre d'âmes bien nées et dévotes qui diffèrent de se confesser et communier jusqu'à l'extrémité. Témoin Aza, duquel le texte sacré avait dit : *Fecit rectum ante conspectum Domini sicut David pater ejus* (3. Reg. 15, 11), qu'il avait marché droit en la présence de Dieu comme son père David; et toutefois la même Ecriture dit : *Anno trigesimo regni sui ægrotavit Aza dolore pedum vehementissimo sed nec in infirmitate suâ quæsivit Dominum, sed magis medicorum arte confusus est*, qu'étant malade il ne recourut pas à Dieu, mais qu'il mit sa confiance en l'art des médecins. Le ciel lui reproche tacitement que pour le guérir, Dieu n'attendait que quelque bonne prière de lui, et à faute de le faire, encore qu'il ne fût malade qu'aux pieds qui sont bien loin des parties nobles, il en mourut. Vous faites comme lui, vous recourez au médecin, au chirurgien, et à l'apothicaire, plutôt qu'à votre Dieu et aux remèdes très-salutaires des sacrements qu'il a laissés à son Eglise; et pour excuse, vous dites : Cela est un peu dur de se voir traiter comme un homme mort; que dira-t-on de moi? on dira que je suis un

cœur lâche, que j'appréhendais la mort, que c'est une faiblesse d'esprit de recevoir si tôt ces sacrements, qui sont les derniers de notre vie; on courra à mes offices et bénéfices.

Je crains de donner la peine au prêtre et d'abuser de la bonté du Fils de Dieu. Il ne le faut pas faire entrer si aisément en ma maison sans une extrême nécessité, il y aurait de l'irrévérence : *Ut intret sub tectum meum.* Je me porterai mieux dimanche prochain, Dieu aidant, et j'irai le recevoir en l'église. Vous l'irez recevoir dimanche, et peut-être que samedi on dira de vous comme d'Aza : *Mortuus est*, Monsieur est mort. Cela n'arrive-t-il jamais? plus de vingt fois, plus de cinquante fois, plus de cent fois par an, je l'ai vu arriver; j'ai vu des malades qui me disaient : Je me confesserai dimanche, et ils mouraient le samedi; je communierai demain le matin, et ils mouraient le soir précédent. Quelle folie, quelle frénésie, quelle cruauté! Y a-t-il barbare, y a-t-il tigre ou léopard qui puisse être plus cruel envers vous que vous l'êtes? Vous voilà au dernier combat, qui est le point d'honneur et le moment d'où dépend votre éternité; l'enfer vomit toutes ses furies, les démons bandent tous leurs nerfs et font tous leurs efforts pour vous perdre. Il n'y a qu'un seul renfort enfermé ès sacrements pour leur résister; enchanté que vous êtes, vous disputez s'il est expédient de vous en aider et prévaloir. Votre maison brûle de toutes parts, et vous mettez en délibération si vous devez courir à l'eau; le glaive de la mort et de la justice divine descend aplomb sur votre tête, et vous balancez en vous-même si vous devez prendre en main ce bouclier. Là-dessus arrive un accident qui vous ôte la parole, un catarrhe qui vous prive de l'usage des sens, vous êtes emporté en un moment; vous vous trouvez en enfer, et qui pis est, c'est sans ressource; eh bien! vous y voilà, c'est à votre faute. Vous dites que vous n'y pensiez pas, mais un homme sage ne doit jamais dire : Je n'y pensais pas, en une affaire de si grande conséquence. Monsieur le médecin qui ne voulait pas effrayer son malade, l'avertissant du danger où il était, y accourt et fait l'étonné : Mon Dieu, dit-il, qui eût deviné un si funeste accident! Certes, notre Galien m'a bien trompé à ce coup. Oui, mais cependant vous voilà damné! La femme et les enfants se désespèrent et se tuent de crier : Hélas! il parlait encore il n'y a qu'un instant, et qui eût pensé que ce cruel mal l'aurait si inopinément étouffé, et quel malheur! Oui, mais cependant vous voilà damné! Ses parents et voisins y accourent tout épouvantés : Hélas! qu'est ceci, disent-ils, il est mort! a-t-il reçu son Créateur? Non, se dit-on, car il avait dit que ce serait pour demain au matin; et l'extrême-onction? Encore Monsieur a-t-il au moins été confessé? Point du tout; on était allé quérir monsieur le curé, qui y est venu en toute diligence; mais on lui a dit en chemin que Monsieur était trépassé. Oui, mais cependant vous voilà damné! La veuve et les orphelins accusent le médecin de n'avoir pas averti du danger; les médecins accusent les valets, disant qu'ils les en avaient avertis; les valets s'excusent et disent qu'ils craignaient de vous effrayer, et que vous ne l'eussiez pas pris de bonne part; mais cependant voilà un homme damné! et pensez-vous en être déchargé devant Dieu, vous qui assistez le

malade, vous qui êtes son médecin; il s'en fie en vous, comme à celui qui doit bien connaître l'état de sa maladie, et sous prétexte de ne pas le troubler, vous ne l'avertissez pas du danger où il est. Vous êtes son neveu ou sa nièce, vous le servez en sa maladie, vous entendez ses médecins qui disent qu'il n'en peut échapper, et de peur qu'il ne fasse un codicille, qu'il ne lègue quelque chose aux pauvres ou à l'église, vous le flattez trompeusement par promesses de convalescence; s'il meurt sans les sacrements, et s'il est damné par faute de penser à son salut, ne pensez-vous pas que Dieu vous en demandera compte? et vous qui êtes sa femme, à qui l'amour conjugal devait mettre la confiance au cœur et les paroles en la bouche pour procurer son salut, vous ne pensez qu'à le ressusciter, et à le conserver en vie pour votre propre intérêt. Pensez-vous en être quitte pour faire l'affligée et la désolée après sa mort? toutes ces lamentations ne sont souvent que des grimaces; si vous l'aimiez comme il faut, vous aimeriez son salut. Pleurez, pleurez inconsolablement, vous en avez grand sujet; quand vous pleureriez le reste de vos jours, vous ne pleureriez pas assez, si, par votre faute, une âme est privée des sacrements de l'Eglise et de sa béatitude. Mais si on l'avertit, il ne le prendra pas de bonne part, il pensera qu'on souhaite sa mort. Qu'il pense ce qu'il voudra, vous ferez ce que vous devez : *Compelle intrare;* c'est en ces occasions qu'il est bon d'être un peu rigide; la fausse miséricorde est une vraie cruauté. Quand il a été malade deux ou trois jours, il faut lui dire qu'il se mette en bon état, ou que vous ne le servirez plus. Quand vous aurez reçu les sacrements vous serez bien avec Dieu, et nous serons en repos; s'il vous arrive quelque accident avant que de les recevoir, quel reproche en aurons-nous, et devant Dieu et devant les hommes. Mais ce n'est pas la coutume de les recevoir de si bonne heure. Si ce n'est pas la coutume des autres, faites que ce soit la vôtre. Quand vous avez averti en cinq ou six maisons les malades que vous traitez, on dit : C'est la coutume d'un tel médecin de faire communier ses malades au commencement de leurs maladies. Quand vous aurez fait confesser de bonne heure cinq ou six de vos domestiques, les sages diront : C'est la coutume d'un tel, de faire mettre en bon état ses gens aussitôt qu'ils sont malades. Quel déshonneur sera-ce? cette coutume sera cause que quand vous avertirez vos malades de recevoir les sacrements, vous ne les épouvanterez pas, ce ne leur sera plus un préjugé de mort.

2° Et puis vous serez cause qu'ils les recevront bien plus fructueusement; quand vous attendez si tard de vous mettre en bon état, la maladie vous affaiblit, les vapeurs de la fièvre s'emparent de votre cerveau, vous n'avez plus l'esprit si vigoureux pour concevoir les motifs de la contrition, la mémoire si ferme pour vous souvenir de vos péchés, la langue si libre pour les confesser; quand vous recevez l'extrême-onction étant à demi-trépassé, ne sachant ce qu'on fait en vous, n'ayant point de dévotion actuelle, ni sentiment de piété, vous perdez une bonne partie des grâces que vous recevriez. C'est un abus de croire qu'il ne la faille recevoir qu'à toute extrémité. On l'a donnée autrefois avant le viatique. Saint Malachie la demanda à saint Bernard, étant encore si

vigoureux, qu'on avait peine de croire qu'il fût bien malade. Elle s'appelle *extrême-onction*, non pour la raison que vous pensez, mais parce que c'est la dernière onction des chrétiens. Ils reçoivent l'onction au baptême, en la confirmation, en l'ordre de prêtrise, et enfin celle-ci qui est la dernière, mais ce n'est pas à dire qu'il faille attendre l'extrémité pour la recevoir, beaucoup moins pour vous confesser. Quand vous attendez de le faire jusques à la fin de votre vie, peut-être que vous perdez le mérite des legs pieux que vous faites en votre testament, des douleurs et ennuis de la maladie, des amertumes de la médecine, parce que vous faites et endurez tout cela en état de péché mortel.

Bref, il y va même de votre intérêt et de la santé de votre corps, car les sacrements rendent la santé du corps, quand elle est nécessaire ou utile au salut de l'âme. Le Fils de Dieu est le vrai médecin, et de l'âme et du corps; tous ceux qui touchaient autrefois la frange de sa robe recouvraient la santé, et ceux qui le toucheront au redoutable sacrement ne la recevront-ils pas, si elle leur est nécessaire : *Quotquot illum tangebant*. L'extrême-onction aussi est instituée à cette fin. Saint Jacques le dit dans son épître : *Alleviabit eum Dominus*. Quand vous attendez à recevoir les sacrements jusques à ce que vous ayez l'âme sur le bord des lèvres, ils ne produisent pas cet effet, parce que Dieu ne veut pas faire si souvent des miracles si extraordinaires, il veut que les sacrements vous guérissent, mais il veut que ce soit suavement, et par des voies ordinaires.

Conclusion. — C'est donc à toutes les âmes qui sont curieuses de leur salut que s'adressent ces paroles du Fils de Dieu : *Prudentes virgines aptate vestras lampades, ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

Prudentes; c'est le propre de la prudence de regarder la fin, y ajouter et proportionner les moyens. Les anciens disaient avec raison que la philosophie, l'étude de la vraie sagesse, c'est la méditation de la mort. La fin et le but de toute notre vie doit être de faire une bonne mort; si vous êtes solidement prudent, toutes vos actions doivent viser à cela. Ce procès que vous poursuivez avec tant de chaleur, ce bâtiment que vous dressez avec tant de frais. Cette science que vous recherchez avec tant d'étude vous peut-elle servir pour faire une belle mort.

Virgines; vous ne ferez pas une belle mort, si elle ne vous sert de passage pour entrer en la vraie vie, en la vie céleste; votre âme n'entrera pas au ciel si elle n'est épouse de Jésus-Christ. Il ne prend pour épouses que des vierges, comme le grand-prêtre de l'ancienne loi, qui était sa figure : *Paucorum est virginitas in carne, omnium esse debet in corde*, dit saint Augustin (*in Psal.* 147). Peu de gens ont la virginité du corps, tous doivent avoir celle du cœur. L'âme chrétienne, pour être épouse du Fils de Dieu, pour être reçue en la salle de ses noces, doit être vierge, pure, immaculée, sans la moindre souillure : *Despondi enim vos uni viro Virginem castam exhibere Christo. Non habentem maculam aut rugam. Nihil inquinatum intrabit in regnum cœlorum.* Si un roi

était à marier, et qu'on lui envoyât pour épouse une fille débauchée, laide, contrefaite, qui aurait été l'égoût de l'impudicité de toute une ville, quelle honte aurait-elle d'être présentée en présence des courtisans. Votre âme doit être présentée en la cour céleste pour être épouse de Jésus; elle est un égoût de toutes les ordures, les gourmandises, les brutalités, les envies qui la rendent abominable, et vous la présenterez à Jésus! Il la faut nettoyer, la remettre en sa pureté avant que de mourir, si vous êtes sage.

Aptate; ajustez les moyens à la fin. Les filles qui se devaient présenter au roi Assuérus employaient un an tout entier à se laver, orner, parfumer; vous attendez pour vous présenter au Roi des rois, aux derniers jours de votre vie, quand vous serez accablé de mal, enivré de catarrhe, assoupi de sommeil; *aptate*, accommodez-vous pour aller aux noces de l'Agneau, faites ce que vous voudriez avoir fait.

Lampades; l'huile de l'aumône, de la douceur, de la débonnaireté et autres bonnes œuvres, jointes au feu de l'amour de Dieu.

Vestras; ne remettez pas cela à vos héritiers, portez la chandelle devant vous, autrement elle ne vous éclairera point. Celui qui veut aller en paradis par procureur, va souvent en enfer en personne : n'attendez pas à faire vos restitutions par votre testament; vos héritiers le feront casser; le notaire y oubliera quelque chose qui le rendra invalide; les exécuteurs le négligeront; si vous êtes paresseux en vos propres affaires, combien plus vos héritiers en celles d'autrui.

Exite obviam ei; n'attendez pas qu'il vienne, allez de bonne heure au devant de lui, comme la sage Abigaïl au devant de David; allez au devant de la justice de Dieu, l'apaisant par pénitence, au devant de sa miséricorde, la gagnant par les œuvres de charité, afin qu'étant du nombre des âmes prudentes, vous soyez reçu à l'heure de la mort aux noces de l'Agneau. *Amen.*

SERMON XL.

DE L'HEUREUSE MORT DES BONS.

Pour le Vendredi de la quatrième semaine de Carême.

Lazarus amicus noster dormit.
Notre ami Lazare dort. (JOAN. 11, 11.)

L'INCOMPARABLE saint Augustin, traitant de la mort, dit une parole qui d'abord semble un paradoxe, mais qui est néanmoins très-véritable; il dit que le méchant homme aime peu sa vie : Voulez-vous que je vous le montre, dit ce grand docteur : Qu'est-ce qu'aimer quelque chose? n'est-ce pas lui vouloir du bien et souhaiter qu'elle soit bonne? Vous aimez votre héritage, vous travaillez pour lui faire du bien, vous désirez qu'il soit bon; vous aimez votre cheval, votre chapeau, votre manteau, vous désirez qu'il soit bon; vous n'aimez donc pas votre vie, puisque vous voulez qu'elle soit méchante? vous aimez donc votre mort, puisque

vous désirez qu'elle soit bonne? Vous vous trompez lourdement : ce que vous désirez n'arrive point, ou fort rarement; la mort ne peut-être bonne, si elle ne vient après une bonne vie; la vie qui est méchante et vicieuse ne peut manquer d'être suivie d'une malheureuse et méchante mort. Ce n'est que de l'ami de Dieu qu'on dit à l'heure de sa mort : *Amicus noster dormit.* Le trépas de l'âme dévote n'est pas proprement une mort, mais un sommeil délicieux, un doux et agréable repos. Je vous ai autrefois traité de la mauvaise mort des âmes pécheresses, j'ai aujourd'hui à vous traiter de la belle mort des âmes dévotes. Quand nous sortons du sein de notre mère nous ne saurions entrer heureusement en cette vie périssable sans le secours d'une sage-femme, qui nous reçoive et rende service; à plus forte raison, quand nous sortons de ce monde, nous ne saurions entrer heureusement en la vie éternelle et céleste sans l'aide d'une sage-femme, qui nous reçoive et assiste. Il n'en est point de plus sage, ni de plus adroite que vous! ô sainte et bienheureuse Vierge! c'est pourquoi l'Eglise vous prie si souvent de lui servir de sage-femme à l'heure dangereuse de la mort : *Hora mortis suscipe.* En cette heure tant redoutable nous aurons besoin de miséricorde et du pardon de nos péchés : car rien de souillé n'entrera dans le ciel. Vous êtes la mère de miséricorde, nous aurons besoin de la grâce de Dieu, qui est la semence de la gloire; vous êtes la mère de la divine grâce, nous aurons besoin de défense contre les hostilités de l'ennemi, qui livre alors de plus rudes assauts; vous êtes cette femme forte, qui lui a écrasé la tête : *Maria Mater gratiæ*, *Mater misericordiæ*, *tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe.* Nous vous saluons à cette intention : *Ave*, *Maria.*

L'Eglise dit que le Fils de Dieu ressuscita le Lazare par les prières de sa sœur Marie; ce fut un augure et préjugé, que pour nous disposer à une sainte mort, et pour mériter à être ressuscité à la vie glorieuse nous avons besoin des prières d'une autre Marie, c'est-à-dire de vos intercessions, ô sainte Vierge! Vous êtes comparée à la tour de David : *Turris Davidica ;* cette tour était un arsenal, ô sainte et bienheureuse Vierge! etc...., comme ci-dessus.

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Cur Christus assumpserit mortem et alias pœnalitates.

In hoc Sermone sanctus Joannes, David, sanctus Paulus docent nec præteritum, nec præsens affligere justum.

I. Punctum. — Præteritum non affligit : 1° Quia requiescit à laboribus, à doloribus, à periculis; 2° Quia opera ejus sequuntur eum.

II. Punctum. — Præsens non affligit : 1° Non ægritudinis molestiæ; 2° Nec noctes insomnes.

III. Punctum. — Futurum non affligit : 1° Non anima judicanda; 2° Non corpus corrumpendum.

Conclusio. — 1° Dialogus inter carnem et spiritum justi moribundi; 2° Justus in morte habet undequaque objecta lætitiæ et spei; sursum, deorsum, à dextris, à sinistris, etc.

Exorde. — Il est vrai qu'une seule goutte du précieux sang de notre Sauveur, ou une élévation de son cœur à Dieu était plus que

très-suffisante pour racheter cent mille mondes, et néanmoins il a daigné et jugé à propos, pour de puissantes raisons, s'assujettir volontairement à la mort et aux autres infirmités humaines, que les théologiens appellent les pénalités du péché[1]. Premièrement, pour la gloire de son Père, afin de satisfaire pleinement, parfaitement et convenablement à la justice de Dieu pour les offenses des hommes. Il s'est rendu notre caution responsable et punissable pour tous nos péchés et obligé de satisfaire à la justice divine, pour tous les crimes des hommes. La plus juste punition qu'on puisse décréter contre un malfaiteur, c'est la peine qu'on appelle de talion ou de réciproque, quand on le condamne à souffrir le même mal qu'il a fait ou voulu faire à un autre : *Dentem pro dente*, *oculum pro oculo.* Quand nous commettons un péché mortel, par l'inclination de notre cœur, par la condition de notre crime, nous tendons à faire mourir le bon Dieu, nous attentons à sa vie divine : *Nunc autem quantum in se est Deum perimit propria voluntas*, dit saint Bernard (Serm. 3 *in die Paschæ*). Pour satisfaire à ce déicide, nous serons obligés de perdre une vie divine : mais nous n'en avons point.

Il l'a ainsi voulu, en second lieu, pour preuve de son incarnation : car il est aussi nécessaire à salut, de croire que Jésus-Christ est vrai homme, de même nature que nous, comme il est nécessaire de croire qu'il est vrai Dieu, égal et consubstantiel à son Père : les œuvres admirables et miraculeuses qu'il a faites en ce monde, ont évidemment montré qu'il était Dieu, quand il a rendu la vue à l'aveugle-né, le mouvement au paralytique de trente-huit ans, la vie à un mort de quatre jours; mais s'il n'eût été mort et passible, les incrédules eussent soupçonné qu'il n'était homme qu'en apparence, non en effet et en vérité.

En troisième lieu, il devait être le miroir et le modèle des prédestinés; il leur pouvait enseigner, par son exemple la pratique de toutes les vertus; et une des plus nécessaires, eu égard à tant de traverses et de misères qui sont en cette vie, c'est la patience, dit saint Paul : *Patientia vobis necessaria est*, *ut reportetis promissionem* (Heb. 10, 36); et le Fils de Dieu a souffert sa sainte mort et passion, pour nous donner exemple de cette vertu, dit saint Pierre.

En quatrième lieu, désirant adoucir et ennoblir la mort et les peines de cette vie, il les a honorées, vivifiées, sanctifiées, et si je l'ose dire, déifiées en soi : *Pœnam vestivit honore ipsaque sanctificans in se tormenta beavit*, dit le poète ancien.

Les eaux minérales prennent ordinairement et retiennent les qualités des minières par où elles passent; et depuis que la mort a été en l'Homme-Dieu, qui est le principe de vie et la vie même, elle est devenue vivifique, salutaire et souhaitable aux prédestinés; ce qui a fait dire au Saint-Esprit, que celui qui craint Dieu sera heureux à la fin de sa vie, que le trépas des saints est précieux devant Dieu, que le tourment de la mort ne les touchera point.

Si nous consultons trois grands saints : un évangéliste, un pro-

[1] S. Thomas, 3. parte, q. 14, art. 1 et 2.

phète, un apôtre, ils nous apprendront que ni le passé, ni le présent, ni l'avenir n'affligent l'âme dévote en la mort.

Premier point.—1° L'évangéliste saint Jean dit en l'Apocalypse (14, 13) : *J'ai entendu une voix du ciel qui me disait : Bienheureux sont les morts qui meurent en Notre Seigneur.* Vous dites qu'ils sont morts, et qu'ils meurent; comment s'accordent ces deux paroles? s'ils sont déjà morts, comment meurent-ils? Ceux qui sont morts au monde, à la chair, à l'amour-propre, à eux-mêmes, ceux qui sont mortifiés et macérés par la pénitence, ceux auxquels saint Paul dit : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu,* ceux-là sont bienheureux, non-seulement après leur mort, mais lors même qu'ils meurent, parce que rien de ce qui est passé ne les afflige, ni ce qu'ils laissent ici, ni ce qu'ils emportent : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis;* on peut ajouter : *A doloribus, à periculis.* Le Saint-Esprit dit que dès à présent ils se reposeront et seront exempts de travaux, de douleurs, de dangers. L'âme dévote se réjouit à la mort, parce qu'elle se voit à la fin de ses travaux. Un laboureur, ou manœuvre, se réjouit quand le soleil se couche et que la nuit s'approche; son travail cesse pour ce jour-là, il en recevra le salaire et s'ira reposer : *Dulcis est somnus operanti sive multum, sive parum concedat.*

La vie de l'homme, dit Job, est comme la journée d'un mercenaire : *Et sicut mercenarii dies ejus.* Quand l'âme est à la fin, elle est bien aise; il ne faudra plus travailler, visiter les hôpitaux, endurer la mauvaise odeur des pauvres et des prisonniers, jeûner, se lasser d'être à genoux, prendre la discipline, endurer le cilice, porter cette ceinture; elle sera exempte de tout cela, elle s'en ira reposer et rafraîchir; elle recevra la récompense de ses travaux : *Redde mercedem operariis.* Un nautonnier qui a été longtemps sur mer, à la merci des orages, ballotté des vents et des flots, privé de la douce compagnie de ses parents et amis, se réjouit quand il voit le port : *Italiam! Italiam! magnus conclamat Achates.* Cette vie est une navigation; l'âme est en ce monde comme un vaisseau sur mer : *Tanquam naves poma portantes. Navis institoris de longè portans panem*, elle est le ballon des vents, le jouet des vagues et des tempêtes, toujours agitée de tentations, privée de la jouissance de Dieu et des saints. La mort lui est un promontoire de salut, un cap de bonne espérance, un hâvre de grâce et de gloire; quand elle le voit de loin, elle le salue et se réjouit. Un soldat qui a combattu vaillamment, qui a longtemps porté les armes, qui a sué et veillé pour le service de son prince, qui a été l'avant-garde d'une armée et donné des preuves de son courage, se réjouit au jour du triomphe; il n'a plus d'ennui, il dépouille ses armes pesantes, il est loué de ses concitoyens, redouté des étrangers, récompensé de son prince : *Militia est vita hominis super terram.* L'âme n'aura plus d'hostilités, plus de persécutions, de procès, de calomnies, d'envieux, de malveillants; elle va recevoir la couronne de gloire, et entrer en triomphe en la Jérusalem céleste : *Gloria virtutis eorum tu es.* Elle se réjouit de voir qu'elle va être affranchie de toute douleur; Dieu essuiera ses larmes, dit le Prophète :

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis sanctorum. La pauvreté, les tailles, les procès, les guerres, la faim, la soif, la tristesse, les ennuis, les maladies seront entièrement bannis du séjour où elle va entrer avec le Psalmiste : *Convertere anima mea in requiem tuam quia Dominus benè fecit tibi, eripuit animam meam de morte, oculos meos à lacrymis, pedes meos à lapsu :* Mon âme, bénissez le Seigneur, vous lui êtes bien obligée; il vous délivre de toute peine, de toute inquiétude, de tout danger de péché.

C'est ce qui la console davantage; elle ne sera plus en danger d'offenser Dieu mortellement, de perdre sa grâce divine, d'être du nombre des réprouvés; elle ne péchera plus véniellement, elle n'aura plus rien qui la distraie de penser à Dieu, qui la sépare de l'amour actuel de son Sauveur : *Agnoscit mortem finem non esse vitæ sed culpæ* [1]. Elle dit avec saint Bernard : *Quid tantopere vitam desideramus in quâ quanto plus vivimus, tanto amplius peccamus, quanto via longior, tanto culpa numerosior, vivere erubesco quia nihil proficio; mori timeo quia non sum paratus, malo tamen mori, et misericordiæ Dei me committere quàm novis criminibus vetera cumulare.* Pourquoi désirerais-je de demeurer ici plus longtemps où il y a tant d'occasions d'offenser Dieu? j'ai honte de vivre, parce que je m'avance fort peu en la perfection et amour de Dieu; je crains de mourir, parce que je ne suis pas bien préparé; j'aime mieux néanmoins mourir et m'abandonner à la miséricorde de Dieu, que d'ajouter péché sur péché.

2° Ce que l'âme aussi emporte de ce monde ne l'afflige pas, mais la console; ce sont les bonnes œuvres qu'elle a pratiquées : *Opera enim illorum sequuntur illos.* Il y a même différence entre l'âme choisie et l'âme réprouvée à l'heure de la mort, comme entre le cygne et la sirène. Les naturalistes disent que la sirène étant proche de la mort, fait des grimaces horribles, jette des cris épouvantables; le cygne, au contraire, sur le déclin de sa vie, fredonne des airs mélodieux. La raison de cette différence est, que la sirène se nourrissant de serpents, de crapauds et autres bêtes venimeuses, fait un sang tout pourri et corrompu; et quand elle s'approche de la mort, ce mauvais sang se ramassant en son cœur, le rend triste et mélancolique, lui fait faire ces cris et grimaces désagréables; le cygne, au contraire, ne se nourrissant que de bons aliments, fait un sang pur et subtil qui, se réveillant en son cœur à l'heure de la mort, le réjouit et lui fait faire ces chants harmonieux. Le réprouvé pendant sa vie s'adonne aux œuvres de ténèbres, aux impudicités, à l'ivrognerie et autres dissolutions; quand il est au lit de la mort, ces crimes lui reviennent en la mémoire, il se souvient des femmes qu'il a débauchées, des orphelins qu'il a ruinés, des villageois qu'il a opprimés, des crimes qu'il a commis; cette souvenance le rend fâcheux et insupportable à lui-même et à ceux qui le servent. L'âme choisie, blanche comme un cygne, s'adonne aux bonnes œuvres, aux actions vertueuses; quand elle est sur son départ de ce monde, elle les repasse en sa mémoire pour en rendre

[1] S. Ambros., *De obitu Theodos.*

grâces à Dieu ; elle en reçoit une joie et une consolation inexplicables. Oh ! que les fruits de la vertu, dont la racine semblait si amère, lui sont alors doux et savoureux.

Deuxième point. — 1° Le présent aussi ne l'afflige pas, deux choses ont coutume de nous affliger à la mort, les douleurs de la maladie, et les nuits longues et ennuyeuses, parce qu'on est privé du sommeil ; l'âme dévote est beaucoup soulagée en ces deux points. David le dit en beaux termes : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem in die mala liberabit eum Dominus :* Bienheureux celui qui est charitable et affectionné à faire l'aumône ; *Qui intelligit, intus legit,* qui lit à travers la misère du pauvre, qui voit le trésor caché sous ces vieux haillons, qui reconnaît en lui la personne de Jésus-Christ : *Agnoscit Christum in paupere*, dit saint Chrysostome. Un apothicaire et un marchand vont de compagnie par les champs : l'apothicaire voit une petite plante dans la boue sous un buisson, il se baisse pour la cueillir, se pique la main, la met en son sein. Que voulez-vous faire de cette herbe ? dit le marchand, à quoi est-elle bonne ? Ah ! dit l'herboriste, si vous la connaissiez, si vous en saviez la propriété, vous ne la mépriseriez pas ; elle vaut son pesant d'or, elle est excellente contre la gravelle, contre la colique ou autre maladie. L'âme choisie trouvant le pauvre en la rue tout crasseux, déchiré, pâle, puant, couvert de vermine, le conduit en sa maison, le met auprès de son feu, le nettoie, le remet en état ; l'âme mondaine s'en étonne. D'où vient cette différence ? c'est que l'âme choisie, *Intellegit super egenum*, connaît la vertu occulte du pauvre, la propriété et l'efficace de l'aumône. L'humilité est bonne contre l'orgueil, la sobriété contre l'intempérance, la chasteté contre la luxure ; l'aumône faite en état de grâce est une divine panacée, un remède à tous maux : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis. Beatus qui intelligit super egenum. Dominus opem feret illi super lectum doloris ejus ; universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Quand il sera malade, Dieu remuera son lit de plume, ou son matelas, afin qu'il soit couché plus mollement, c'est-à-dire qu'il adoucira les rigueurs de la fièvre, émoussera les pointes des douleurs, détrempera en consolations intérieures les amertumes de la maladie.

2° Saint Clément, disciple de saint Pierre, rapporte un beau trait, qui fait bien à ce propos. Il dit que ce prince des Apôtres pleurait toutes les fois qu'il voyait quelqu'un qui dormait, et qu'étant interrogé de la cause de ces larmes, il répondit : C'est que je me souviens de la douceur admirable de notre Sauveur quand il était en ce monde, et que nous avions l'honneur d'être en sa compagnie ; si nous étions quelquefois découverts la nuit, il se levait doucement et venait nous recouvrir, ou si quelqu'un de nous, pendant le jour, dormait mal à son aise, et en une posture incommode, il le raccommodait tout doucement sans interrompre son sommeil. Il en fait de même, et à plus forte raison, à l'âme dévote : quand elle s'endort du sommeil de la mort, le Fils de Dieu la soulage et la console, il assaisonne et confit en des douceurs spirituelles les aigreurs du mal qu'elle endure en son corps : *Universum stratum*

ejus versasti in infirmitate ejus. Ou selon d'autres interprètes, le Psalmiste veut dire que Dieu rôde autour de son lit comme une mère charitable qui assiste son enfant malade, tourne incessamment autour de lui, tantôt au devant, tantôt à la ruelle du lit. De quelque côté que l'âme dévote se tourne en sa maladie, elle a toujours Jésus devant les yeux, l'ennui des longues nuits ne l'afflige pas, elle a de quoi s'entretenir ayant fait provision de bonnes pensées. L'âme réprouvée est comme la cigale, l'âme dévote est comme l'abeille : la cigale en été ne prévoit pas l'avenir, ne fait point de provision, s'amuse à chanter tout le jour, mais endure la faim l'hiver; en été, l'abeille soigneuse et diligente va chercher les fleurs, en cueille ce qui est de meilleur, en compose des gâteaux de miel pour s'en nourrir pendant l'hiver. L'âme mondaine, pendant cette vie, perd son temps à jouer, à danser, à folâtrer; étant au lit de la mort, ne sait à quoi occuper son esprit, parce qu'elle n'a point fait provision de bonnes pensées, ne s'est point accoutumée à faire des actes d'adoration, d'amour de Dieu, de contrition, de résignation à sa volonté, et n'ayant point les divertissements du monde, les heures lui semblent des semaines. L'âme choisie étant en bonne santé, s'occupe incessamment, en la méditation, des perfections de Dieu et des mystères de la vie et passion de Jésus; elle fait un gâteau de miel, de la conserve de roses spirituelles; quand elle est au lit de la mort, elle s'entretient délicieusement et fructueusement en ces saintes pensées.

Troisième point. — 1° Après avoir entendu un évangéliste et un prophète, entendons un grand apôtre : *Salvatorem expectamus Dominum nostrum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* Nous attendons un Sauveur Jésus-Christ qui réformera notre corps humilié, et le rendra conforme à son corps glorieux. Ces paroles de saint Paul nous enseignent que l'homme de bien, sur la fin de sa vie, ne se met en peine de rien pour l'avenir. Ce qui met fort en peine le réprouvé, c'est la crainte de ce qui arrivera à son âme et la prévoyance de ce que son corps deviendra; son âme sera présentée au tribunal d'un juge très-rigoureux, son corps sera la proie des vers, le partage de la pourriture. L'homme juste est exempt de ces deux peines; il dit avec l'Apôtre : *Salvatorem*, non pas *judicem; expectamus*, non pas *timemus.* Il espère être présenté à un Sauveur, non à un juge. Un gouverneur de ville qui a été fidèle au roi, et qui, étant assiégé, a tenu tous les bourgeois en l'obéissance à Sa Majesté et a résisté courageusement à l'ennemi, quand il est appelé en la cour il y va joyeusement, espérant être loué et récompensé de son prince. Celui qui a livré la place à l'étranger par lâcheté ou par trahison, redoute d'aller à la cour, se doutant bien qu'il y sera repris et puni. Le réprouvé livre son corps et son cœur, qui sont un domaine de Dieu, à la tyrannie de ses passions, à la puissance de l'esprit malin; quand il doit être présenté à Dieu, il tremble et avec raison. Le juste qui a tenu bon en la citadelle de son cœur, résistant généreusement aux attaques du démon, de la chair et du monde, est animé d'une sainte confiance quand Dieu

l'appelle à son jugement, sachant que c'est pour le louer et le couronner de gloire en la présence de ses anges. Voyez ces belles fleurs qui sont en notre jardin, elles aiment tant le soleil, que lorsqu'il quitte notre hémisphère pour se faire voir aux antipodes, elles se tiennent toutes recueillies et resserrées, la tête baissée, comme atteintes de mélancolie; mais il semble que le soleil rapporte en ses rayons la clé dorée pour les ouvrir de nouveau, car aussitôt qu'il remonte sur notre horizon, et qu'il les mignarde de son œil favorable, elles se dénouent, se déboutonnent, ouvrent leur sein, étalent et épanouissent leurs richesses, comme pour lui donner le bonjour et lui témoigner le bien qu'elles reçoivent de sa présence. Il en est de même des âmes prédestinées : pendant cette vie qui est une nuit obscure, quand leur soleil est absent ou plutôt couvert de nuages, elles se tiennent retirées, solitaires, séparées des compagnies, humiliées, mortifiées : *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo;* mais à l'heure de la mort, quand leur bien-aimé Jésus les daigne visiter, elles se réjouissent, elles ouvrent et dilatent leur cœur, se tournent devers leur astre d'un visage gai et assuré, expérimentant la vérité de cette parole de saint Paul : *Cùm Christus apparuerit vita nostra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloriâ.*

2° Et quant au corps, l'homme juste n'en est pas en peine; il est vrai qu'il le sent déchoir, et qu'il sera réduit en poudre, mais il ne le sera pas pour toujours : Jésus le reformera, et le rendra conforme à son corps glorieux : *Reformabit corpus humilitatis nostræ.* Saint Chrysostome (Homil. 1 *in 2 ad Corinth.*) dit fort bien : Quand on doit refaire votre robe demi-usée, vous vous en dépouillez volontiers, parce que vous savez que vous la reprendrez plus belle et plus commode qu'elle n'était. L'âme choisie est contente de se dépouiller de la robe de son corps sachant, qu'elle la reprendra toute neuve, ornée des avantages et douaires de la gloire. Quand votre serviteur veut balayer votre chambre, il vous dit : Monsieur, vous plaît-il faire un tour au jardin pendant qu'on fera votre chambre? vous n'avez point de peine d'en sortir? L'âme sort volontiers de son corps, va se promener aux champs élyséens du paradis céleste pour retourner quelque jour en la même chambre quand elle sera nettoyée. Ou si vous voulez, je dirai avec le même saint : Quand le maître d'une maison voit qu'elle s'en va en ruine, il la démolit tout à fait pour la rebâtir plus belle, plus ferme, plus commode, plus agréable qu'elle n'était; et à cet effet il en fait déloger le locataire. Le Fils de Dieu veut reformer notre corps mortel et passible, pour le rendre immortel et impassible; il en fait sortir l'âme qui le tenait à louage, mais c'est pour l'y faire rentrer et l'en rendre propriétaire. Ainsi le trépas de l'homme juste n'est pas proprement une mort, mais un petit éloignement de l'âme. Si un gentilhomme du Languedoc quitte sa femme pour quelques années, va en la cour vers Sa Majesté pour y obtenir ou exercer quelque office, à intention de retourner prendre sa femme et l'amener à la cour, on ne dira pas qu'il a fait divorce avec elle. L'esprit de l'homme se sépare pour un peu de temps de la chair, sa chère moitié va en la cour du ciel, pour recevoir de Dieu les honneurs et récom-

penses qu'il a mérités par ses services, il doit retourner quelque jour se réunir à sa chair, la rendre participante de sa gloire, ce n'est pas un divorce, mais une petite absence.

Conclusion. — 1° En cette séparation, il n'y a point de lutte ni de guerre, mais un dialogue amoureux, un doux et paisible adieu entre l'esprit et la chair. La chair dira : Pourquoi me laissez-vous? qui vous a contraint de vous séparer de moi? vous ai-je désobligée en quelque chose? n'est-ce pas Dieu qui nous a mariés ensemble : *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Vous ai-je été infidèle : il semble que vous me voulez répudier? Dieu ne m'a-t-il pas formée pour vous servir de logis éternel? où allez-vous en sortant d'ici? si dans la peine, je la dois souffrir, j'en suis cause, ce sont mes rébellions, ma paresse, mes sensualités qui vous ont fait pécher; si dans la gloire, faites-moi votre compagne en la joie du triomphe, comme je l'ai été en la bataille, donnez-moi part au butin, comme j'ai eu part aux fatigues : ne méritai-je pas le repos après tant de travaux et de peines? où irai-je? que deviendrai-je quand vous vous serez séparé? qui me recevra après votre départ, je deviendrai puante, défigurée, un sac de pourriture, la proie des vers, après avoir été l'étui d'une si belle créature? Hélas! ma chère épouse, repartira l'esprit, si je me sépare de vous, ce n'est pas par aucun mécontentement ou aversion que j'en aie! Je vais reprendre possession du séjour des archanges que nous avons mérité par la grâce de Jésus-Christ; je vous devais emmener avec moi, le premier dessein de Dieu était de nous unir ensemble inséparablement, mais le péché du premier homme a rompu ce dessein, et vous a obligée à payer ce tribut à la corruption. Mais cette altération qui vous réduira en poussière, vous servira de fourneau, où étant comme refondue, vous serez quelque jour reformée, rajeunie, renouvelée, vous vous relèverez de la terre, immortelle, subtile, agile, éclatante, glorieuse; il n'y aura pas un seul petit membre en vous qui ne soit orné de quelque avantage et enrichi d'une étoffe céleste; nous nous rejoindrons alors ensemble et pour une éternité. Quand Jésus aura prononcé sa sentence, nous nous envolerons avec lui sur les nues, nous irons jouir de ses joies, de ses richesses et délices dont je vous ai parlé si souvent pour vous encourager à être mortifiée en la pratique des vertus. Adieu! ma chère moitié, ma fidèle compagne, ma sœur bien-aimée, mon hôtesse charitable qui m'avez servi fidèlement, obéi si patiemment, et porté votre croix si constamment; qui m'avez aidé à mériter tant de gloire; je vous prie de m'excuser si je vous ai rudoyée par les austérités de la pénitence, c'était de peur de me damner et par l'amour que je vous portais; Dieu vous récompensera; ne soyez pas fâchée si je m'en vais le premier, un jour viendra que je vous viendrai reprendre; cependant je prie la terre d'être douce à vos os, de me garder fidèlement ce sacré gage que je lui donne en dépôt; que comme fidèle dépositaire, elle vous rende à votre époux au jour de la résurrection.

2° Consolez-vous donc, ô homme qui servez bien Dieu! consolez-vous et réjouissez-vous en la pensée de la mort; quand cette

heure funeste pour les pécheurs, et très-heureuse pour vous, arrivera, de quelque part que vous tourniez les yeux, vous y aurez des objets de joie et d'allégresse ; en haut, vous contemplerez le ciel, qui est une maison de plaisance, un jardin de délices, un Louvre magnifique, un paradis céleste où vous devez être reçu et logé pour jamais, et vous direz avec le Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

En bas, vous verrez l'enfer que vous avez évité par la miséricorde de Dieu. Oh! que de remerciements, que de louanges, que de bénédictions vous donnerez au bon Dieu qui vous a aidé de sa grâce : *Benedic, anima mea, Domino qui redimet de interitu vitam tuam.* Imaginez-vous un homme qui, dans l'obscurité des ténèbres, a grimpé la nuit une montagne dangereuse sur le bord d'un précipice ; le lendemain matin quand il est en haut, et qu'il voit la difficulté du chemin qu'il a fait, la profondeur de l'abîme où il pouvait tomber, les faux pas qu'il pouvait faire, oh! qu'il est joyeux! comme il admire son bonheur, comme il remercie Dieu! vous verrez le précipice de l'enfer, plusieurs de ceux qui ont vécu avec vous qui y sont plongés, les dangers que vous avez courus, les occasions où vous vous êtes trouvé, les péchés que Dieu vous a pardonnés; oh! que d'actions de grâce vous ferez, que de bénédictions vous donnerez à tout ce qui a coopéré à vous mettre en assurance! Bénie soit cette inspiration que Dieu me donnera un tel jour, et la grâce qu'il me fit d'y consentir ; béni le jour auquel j'assistai à un tel sermon où je fus touché! et si je me fusse allé promener comme mon compagnon me disait, je n'eusse pas été converti; béni le jour auquel je fis ma confession générale! je sortis de cette maison, je rendis le bien mal acquis, sans cela je serais perdu.

A la main droite, vous verrez la Vierge que vous avez honorée, les âmes du purgatoire que vous avez délivrées par vos prières et pénitences, les saints que vous avez invoqués, qui seront ravis de vous recevoir en leur compagnie ; la Vierge vous dira : Celui qui sème en bénédiction, moissonne des bénédictions; vous avez si souvent béni mon Fils quand vous disiez votre chapelet, vous serez béni de lui ; vous m'avez si souvent supplié de prier pour vous à l'heure de votre mort, je veux exaucer vos prières. Les saints vous diront : Vous avez lu l'histoire de notre vie, vous avez honoré notre mort, vous avez imité nos vertus, nous devons vous assister en votre nécessité. Les âmes retirées du purgatoire vous diront : Vous nous avez soulagées en nos peines, c'est la raison que nous vous rendions la pareille. Vous ferez comme ce bon libraire de notre temps à Paris, il s'appelait Monsieur Bertaud[1]. Ayant mené une vie admirable et extraordinaire en œuvres de piété et de charité, quand

[1] Amelot de la Houssaye, en la *Vie du P. de Condren*, partie 2e, chapitre 24. — Cet auteur, né à Orléans en 1634, est un de ceux qui ont le plus travaillé sur la politique. Ses principaux ouvrages sont : 1° Traduction française de l'*Honneur de la cour*, de Balthasar Gratien ; 2° Traduction des *Annales* de Tacite, avec des remarques ; 3° Edition des *Lettres* du cardinal d'Ossat, avec des notes ; 4° Traduction de l'*Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, etc. Il mourut à Paris en 1706.

il fut au lit de la mort, l'esprit malin lui livra de furieux assauts, mais il y résista courageusement. Après ces victoires, il devint beau comme un ange, et s'écria : La moindre goutte des consolations que sent mon âme est capable d'éteindre tous les tourments d'enfer ; puis s'adressant aux saints auxquels il avait eu une dévotion particulière : Je vous donne le bonjour de l'éternité, sacrée Vierge, mère de Dieu, reine des anges, ma très-chère princesse ; je vous donne le bonjour de l'éternité, saint Pierre, mon patron, saint Paul, tous les saints Apôtres : car je suis trop faible pour vous nommer tous ; je vous donne le bonjour de l'éternité, saint Michel, protecteur de la France, mon ange gardien, tous les saints anges, archanges, chérubins, séraphins, etc.

A la gauche, vous verrez les démons qui enragent de dépit de ce qu'ils ne vous ont pu attraper, qui sèchent d'envie de ce que vous allez occuper leur place dans le ciel, qui sont confus et humiliés de ce que vous les avez surmontés ; et vous direz : *Benedictus Dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum ; laqueus contritus est et nos liberati sumus.*

Dedans vous, vous verrez votre conscience pure et nette, la syndérèse ne vous reprochera rien, parce que vous vous êtes abstenu du péché ou vous en avez fait entière pénitence : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ.*

Hors de vous, vous verrez les anges qui font la ronde autour de votre lit, et la sentinelle comme en un corps-de-garde, qui empêchent les esprits malins d'approcher, parce qu'ils n'ont point de part en vous ; les anges qui attendent avec joie l'heure bénite de votre mort, pour porter votre âme au ciel empyrée : *Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum ;* en l'hébreu il y a : *Cone malach, adonaï. Castrametatur angelus ;* et au Cantique : *Lectum Salomonis ambiunt sexaginta fortes* ; et Jésus en saint Luc (16, 22) dit que le pauvre Lazare étant mort, fut porté par les anges en lieu de repos ; un seul ange ne suffisait pas, ils y vinrent en troupe, et se chargèrent à l'envi de cet agréable fardeau.

Après vous, vous laissez la bonne odeur des vertus que vous avez pratiquées, la souvenance des bons exemples que vous avez donnés, les bénédictions qu'on donnera à votre mémoire : *Cujus memoria in benedictione, etc.* Les lampes qui sont pleines d'huile aromatique n'éclairent pas seulement la chambre quand elles sont allumées, mais elles l'embaument d'un doux parfum quand on les a éteintes. L'âme dévote brille par son exemple pendant sa vie, et après sa mort elle parfume l'Eglise d'une suave odeur des bonnes œuvres qu'elle a faites : *Christi bonus odor sumus in omni loco.*

Devant vous, vous verrez ou entendrez votre curé ou un autre prêtre qui, faisant la recommandation de l'âme, dira : O Seigneur ! délivrez l'âme de votre serviteur des dangers de la damnation, comme vous délivrâtes David de la main de Goliath, comme vous délivrâtes Suzanne des fausses accusations qu'on avait dressées contre elle, comme vous délivrâtes Daniel de la caverne des lions. Toutes ces prières seront exaucées en votre faveur. David ayant défait Goliath et portant en ses mains la tête de ce géant, les dames israélites lui viennent au devant, entonnant un *épinikion*,

un chant de triomphe pour une si glorieuse victoire. Ainsi les pécheurs que vous avez convertis, les pénitents que vous avez sanctifiés, les pauvres filles que vous avez retirées du danger de se perdre, vous viendront à la rencontre, faisant un concert de musique pour les victoires que vous avez remportées en eux contre le monde, le diable et la chair. Comme saint Grégoire (Homil. 40 *in Evang.*) rapporte, que de son temps, en la mort de sainte Romula, on entendit les voix harmonieuses des saints qui accompagnaient son âme en son voyage vers le ciel. Cet homme converti vous dira : La prédication que vous fîtes un tel jour m'imprima si vivement au cœur la crainte des jugements de Dieu, que depuis ce temps-là je n'eus point de repos jusqu'à ce que je fis ma confession générale. Ce pénitent vous dira : Si vous n'eussiez différé de me donner l'absolution jusqu'à ce qu'on vît quelque amendement en moi, je n'eusse pas restitué ce que je possédais injustement, je serais toujours tombé au même crime qu'auparavant, je dois bien appeler ce jour le commencement de mon salut, les calendes de mon éternité bienheureuse. Cette pauvre fille vous dira : Si vous ne m'eussiez recueillie et reçue en votre maison, ce fripon m'eût menée en la sienne, et m'eût perdue sans ressource. Suzanne étant déclarée innocente, et ses calomniateurs convaincus de mensonge, son mari, ses enfants, ses concitoyens lui congratulaient : Voici la chaste, voici la fidèle, voici la courageuse, voici la sainte femme qui a mieux aimé se mettre en danger de mourir par la main d'un bourreau, que de fausser la fidélité qu'elle devait à Dieu et à son mari ; ainsi après votre mort, vos parents, vos amis, vos voisins célébreront vos éloges; c'était le meilleur homme du monde, il était doux comme un agneau, pacifique comme un Salomon, dévot comme un ange, il ne désobligeait personne, il faisait du bien à tout le monde.

Le prophète Daniel (6, 23) sortant de la tanière des lions sans y avoir reçu la moindre blessure, le roi lui vint au devant, le félicita de ce bonheur, le loua de sa fidélité envers Dieu. Quand vous sortirez de ce monde, le Fils de Dieu dira à votre âme : *Veni, sponsa mea, de cubilibus leonum, de montibus pardorum; veni, coronaberis* (Cant. 4, 8, 9) : Venez ma bien-aimée, à la bonne heure, sortez de cette tanière, de ce monde pervers et cruel où vous étiez parmi des lions et des léopards enragés, venez recevoir la couronne que je vous ai préparée, les biens que vous avez mérités par ma grâce, biens ineffables, incompréhensibles, infinis et d'éternelle durée. *Amen.*

SERMON XLI.

JÉSUS-CHRIST ENNEMI DU MONDE, ET SA DOCTRINE CONTRAIRE AUX MAXIMES DU MONDE.

Pour le Samedi de la quatrième semaine de Carême.

Ego sum lux mundi.
Je suis la lumière du monde. (JOAN. 8, 12.)

EN l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 8e de saint Jean, le Fils de Dieu disait aux pharisiens : *Je suis la lumière du monde.* Il a éclairé nos ténèbres par les sublimes et importantes vérités qu'il a enseignées de sa bouche pendant son séjour sur la terre, et qu'il a consignées à la postérité par les écrits de ses Apôtres et de ses Evangélistes. Le monde qui n'a pas le Saint-Esprit, et qui ne le peut recevoir, rejette ces vérités, et enseigne des maximes qui leur sont entièrement et directement opposées. Mais les âmes prédestinées, qui ne veulent pas s'égarer du chemin de leur salut, doivent régler leur conduite et leur vie selon les lumières de l'Evangile, non selon les maudites maximes et les coutumes damnables du monde. C'est ce que j'ai à vous faire voir avec la grâce de Dieu et votre attention favorable. L'Evangile n'est autre chose que l'histoire de la vie de votre Fils bien-aimé, ô sainte Vierge! et par conséquent vivre selon les maximes de l'Evangile, c'est imiter l'exemple de ses actions vertueuses. Personne ne l'a mieux fait que vous; car vous aviez toujours sa vie devant les yeux, non écrite sur du papier, mais en lui-même et en sa propre personne; aussi, après son ascension, il vous laissa quelque temps sur la terre pour suppléer à son absence, comme la lune supplée au soleil, afin qu'on connût par votre vie que la sienne n'était pas au delà de toute imitation. Vous pouviez dire à tous les fidèles : *Imitatores meî estote, sicut et ego Christi :* Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de mon Fils. C'est ce que nous désirons faire moyennant le secours de sa grâce, que nous implorons par vos prières : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. PUNCTUM. — Stultum est servire mundo : 1° Scripturâ, 2° Rationibus.

II. PUNCTUM. — I. Doctrina Christi amplectenda est, non mundi. — II. Schola mundi habet tres classes contrarias Evangelio. Prima superbiæ docet : (A) Ambire vanam gloriam, (B) Ambire dignitates, (C) Ambulare in magnis. — III. Secunda classis avaritiæ in quâ mundani sunt : (A) Injusti, (B) Indevoti, (C) Perfidi, (D) Immisericordes, (E) Impatientes. — IV. Tertia classis voluptatis contra quam agitur scripturis.

III. PUNCTUM. — Refutatio excusationum mundanorum.

Nemo potest duobus Dominis servire. C'est une maxime émanée de la bouche de celui qui n'est pas seulement l'oracle de la vérité, mais qui est la vérité même. C'est ce que ne considèrent pas ceux qui disent : Je ne suis ni religieux, ni prêtre, ni ermite, je suis du monde et dans le monde, il faut vivre avec les vivants, être homme avec les hommes, s'accommoder aux humeurs et façons de faire

de ceux avec qui on est ; il n'est pas défendu de vivre, de parler, de s'habiller à la mode du monde.

Je vous demande là-dessus : Etes-vous chrétien ? êtes-vous disciple du Fils de Dieu ? Si vous êtes son disciple et si vous recevez son Evangile, vous devez être ennemi juré du monde, avoir en horreur le monde, renoncer aux maximes du monde; car je vous veux faire voir qu'il n'est rien de si contraire à Jésus-Christ que le monde, rien de si contraire aux maximes de Jésus-Christ, que les maximes du monde, et par conséquent, rien de plus indigne d'être servi que le monde, rien de plus indigne d'être suivi que les maximes du monde. Suivez-moi d'attention, et je vous le montrerai aux deux points de ce discours.

Premier point. — 1° Ce sont principalement les grands qui veulent servir deux maîtres; car comme ils s'aiment eux-mêmes et qu'ils ont de l'esprit pour connaître l'importance de l'éternité, ils n'ont pas envie de se la rendre malheureuse; mais ils veulent être à leur aise temporellement, et éternellement jouir des délices spirituelles et des voluptés sensuelles, avoir un paradis pendant cette vie et un autre après leur mort ; conquérir le ciel, et être attachés d'affection à la terre, être partisans du monde et disciples de Jésus-Christ. Le Nouveau Testament est parsemé de textes formels qui condamnent ces abus et nous défendent d'être amis du monde ; en voici quelques-uns : Quel commerce peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres (2. Cor. 6, 14)? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nos péchés, et pour nous retirer de ce siècle corrompu (Galat. 1, 4). Hé ! hé! que nous serions misérables si nous voulions nous rejoindre à ce détestable, d'où il nous a retirés à tant de frais. Saint Pierre dit (2. Petr. 2, 20) que notre état serait pire que celui où nous étions avant que de connaître Jésus-Christ.

Gardez-vous de vous conformer au siècle présent (Rom. 12. 2). N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui (1. Joan. 2, 15). Le démon est souvent appelé *le prince du monde :* et le monde sera condamné comme le diable (Joan. 12, 31 ; 14, 30). Saint Paul dit que Dieu châtie les prédestinés en cette vie, afin qu'ils ne soient pas damnés avec le monde (1. Cor. 11, 32).

Le Fils de Dieu a déclaré (Joan. 17, 14) en paroles expresses, que lui et ses disciples ne sont pas du monde : *De mundo non sunt sicut ego non sum de mundo.* Il a maudit et excommunié le monde : *Væ mundo !* Comme on ne prie point en l'Eglise pour les excommuniés, non pas même le jour du Vendredi-saint ; ainsi le Fils de Dieu ne prie point pour le monde. Quand un prêtre va dire la messe, et que vous le priez de se souvenir de vous à l'autel, s'il vous disait : Je déclarerai au bon Dieu que je ne prie point pour vous ; ne serait-ce pas un témoignage d'une étrange malveillance ? Le Fils de Dieu disant sa première messe en la dernière cène, et allant offrir le sacrifice sanglant de la croix, dit à son Père (Joan. 17, 9) : *Je ne prie pas pour le monde;* ne montre-t-il pas en cela une effroyable aversion et l'antipathie qu'il a du monde.

2° Cette haine et cette antipathie du Fils de Dieu contre le monde, et le désir qu'il a de nous le faire haïr ne sont pas injustes et déraisonnables, car c'est un maître ingrat, perfide, inconstant; quand vous l'aurez servi plusieurs années de tout votre pouvoir, il vous tournera le dos, vous abandonnera, vous paiera de menaces et de reproches, se moquera de vous, et vous persécutera. Témoin Agrippine, mère de l'empereur Néron : elle l'avait nourri, élevé, caressé avec des tendresses et des affections incroyables, et il la fit mourir cruellement. Témoin Jules César : il avait adopté pour son fils et fait héritier Brutus; ce brutal fut un des principaux assassins de cet infortuné empereur. Témoin l'orateur romain Cicéron.

Si cet ingrat use de quelque reconnaissance, ce n'est qu'à l'extérieur, et par compliment; quand il y va de ses intérêts, il est traître et infidèle au dernier point, il vous trahit en vous caressant comme Joab fit à Amasa (2. Reg. 20, 9) : il l'assassina en le flattant; comme Judas à son bon maître : il le livra à ses ennemis en le baisant; comme les soldats de Pilate à notre Sauveur : ils se moquaient de lui en le saluant.

Et encore à présent, quand il vous honorerait et caresserait avec sincérité, cela ne durera pas, parce qu'il est inconstant et muable comme un Protée, témoins les habitants de Jérusalem : quel bon accueil ne firent-ils pas au Fils de Dieu le jour des Rameaux? quels affronts ne lui firent-ils pas cinq jours après? ils jetèrent à ses pieds des fleurs et des rameaux de palmes, et puis ils lui mirent des épines sur la tête! ils tapissèrent de leurs vêtements le chemin par où il devait passer, et puis ils le dépouillèrent de ses propres habits! ils chantèrent : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, et puis ils crièrent : *Otez-le, ôtez-le, qu'on le crucifie!*

Je vous fais juges maintenant si c'est être bien conseillé d'avoir alliance avec un excommunié, un suppôt du diable, un damné, un ennemi mortel de Jésus-Christ, de désirer lui être agréable, de rechercher son amitié, de souhaiter son approbation et ses louanges, de redouter ses menaces, ou craindre d'être méprisé de lui? est-ce être bien conseillé de quitter le parti d'un maître infiniment bon, fidèle, libéral, magnifique, pour se mettre au service d'un maître si ingrat, si perfide, si inconstant, de perdre la grâce de Dieu et de vous rendre son ennemi, pour vous maintenir dans les bonnes grâces, en l'amitié du monde? Quiconque veut être ami du monde se fait ennemi de Dieu, dit saint Jacques.

Deuxième point. — I. Le Fils de Dieu donc étant ainsi opposé au monde a établi et enseigné des maximes toutes contraires à celles du monde; il les a renfermées dans le saint Evangile, que tous les chrétiens doivent embrasser avec affection s'ils veulent être ses disciples et recevoir les récompenses qu'il a promises à ceux qui le suivent.

En l'Histoire ecclésiastique écrite par Eusèbe (lib. 7, cap. 14), il est dit que du temps de l'empereur Gallien il y avait en l'armée un noble et illustre chevalier nommé Marin, de la ville de Césarée en Palestine. Une place de centenier, charge fort honorable, venant à

vaquer, il la demande, comme lui appartenant par les lois de la guerre. Un autre gentilhomme, qui briguait cette charge, allègue par ses raisons que Marin ne la peut exercer, parce qu'il est chrétien, et qu'il n'a pas sacrifié aux empereurs. Le juge le condamne à sacrifier, ou à perdre la charge qu'il prétend et celle qu'il a déjà, et à être lui-même sacrifié. Il lui donne trois heures de délai pour délibérer et se résoudre à ce qu'il voulait faire. L'évêque de la ville, nommé, Théotecnus, le conduit à l'église auprès de l'autel. Là, il lui présente d'un côté le livre de l'Evangile, et de l'autre côté une épée. Choisissez, lui dit-il, il faut l'un ou l'autre, ou mourir pour les vérités contenues en ce livre, ou vivre et être élevé à l'office que vous demandez. Le saint cavalier, sans consulter personne, sans beaucoup délibérer, se tourne vers l'Evangile, le prend avec grande affection, le baise dévotement, le baigne de ses larmes, le joint à son cœur avec des tendresses et des sentiments de piété qui ne se peuvent exprimer ; il va faire profession de la foi, et reçoit la couronne du martyre. Messieurs, je ne suis pas évêque, mais je suis ici de la part de Monseigneur l'illustrissime notre très-digne prélat, et même de la part de celui que saint Pierre appelle l'évêque de nos âmes. Choisissez, vous êtes entre deux, vous pouvez choisir l'un ou l'autre, ou le monde avec des félicités fausses et apparentes qu'il présente, ou le saint Evangile avec le royaume des cieux, la jouissance de Dieu, la possession éternelle de toute sorte de biens qu'il promet. Il y a deux parties sur terre qui ont une antipathie et une opposition infinie : le parti du Fils de Dieu et le parti du monde, Jérusalem et Babylone, l'école des disciples de Jésus et celle des enfants du siècle. Ces deux partis ont des maximes, non-seulement très-différentes, mais directement et diamétralement opposées. Voilà pourquoi le Fils de Dieu et ses Apôtres, traitant de leurs maximes et des maximes du monde, se servent de particules adversatives : *Vos autem*, *nos verò*.

II. (A) Toutes les maximes du monde se peuvent réduire à trois classes que saint Jean exprime par trois paroles ; et le Sauveur les condamne dans trois passages exprès et formels de l'Evangile : Maximes d'ambition, d'avarice, de volupté : *Quidquid est in mundo, aut est concupiscentia carnis*, *aut concupiscentia oculorum*, *aut superbia vitæ*.

La première classe du monde suggère des maximes d'orgueil, de vanité, d'ambition, ou qui portent les hommes à s'élever : *Superbia vitæ* (*Superbire quasi super ire*). Si vous avez tant soit peu d'esprit, il ne se faut pas tenir dans la presse, *manifesta teipsum mundo;* il vous faut faire voir, vous faire estimer, et adorer, être le sujet des louanges du monde, faire parler de vous avec honneur dans les gazettes, dans les histoires, ou au moins dans les compagnies ; à cet effet, il se faut vêtir pompeusement, avoir grand soin de vous parer, porter le sein et les bras découverts, lire les romans pour apprendre à parler à la mode, s'étudier à savoir bien danser, mettre au rabais et mépriser tous les autres, avoir pour but de toutes vos actions l'éclat et la gloire du monde. C'est contre l'Evangile qui dit : *Malheur à vous*, *lorsque les hommes diront du bien de vous* (Luc. 6, 26) ! c'est-à-dire les hommes du siècle. *Si je*

voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, dit saint Paul aux Galates (1, 10), et aux Colossiens (3, 3) : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée.*

(B) Le monde dit : Il se faut élever et briguer les charges, les offices et les bénéfices les plus honorables : *Dii fortes terræ vehementer elevati sunt.* C'est pourquoi il faut être toujours masqué et dissimulé, parler contre vos sentiments, louer ceux que vous méprisez en vous-même, blâmer ceux que vous estimez, faire le chien couchant devant les grands, trahir ceux qui se fient à vous, faire des promesses à perte de vue, et n'en pas tenir une, contrefaire le dévot et l'homme de bien s'il en est besoin, vous servir de la religion comme d'un degré pour monter où vous aspirez : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.*

C'est contre l'Evangile, qui dit : *Ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu* (Luc. 16, 15). *Quiconque s'élèvera sera abaissé* (Matth. 33, 12; Luc. 14, 11). *Soyez simples comme les colombes.* (Matth. 10, 16) *Si vous n'êtes semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux* (Matth. 18, 2).

(C) Le monde dit : Si vous êtes déjà élevé, il ne faut pas démentir votre grandeur, il faut avoir les premiers rangs et la préséance partout, ne pas permettre que personne vous supplante, ou que l'on choque tant soit peu vos desseins et vos intentions. C'est pourquoi il faut vivre dans le luxe, être splendide partout, avoir une belle maison, un carrosse bien attelé, de riches tapisseries, des meubles précieux, parler hautainement, commander impérieusement, reprendre avec mépris, vous venger irrémissiblement, avoir l'empire et la domination partout : *Ambulare in magnis et in mirabilibus super se;* c'est contre l'Evangile, où notre Sauveur dit (Luc. 22, 25) : Les rois des nations les traitent avec empire; *vos autem non sic;* qu'il n'en soit pas de même parmi vous, mais que celui qui est le plus grand devienne le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert; remarquez qu'il ne pas : Que le plus grand de vous se contente de dire : Je suis votre serviteur; mais que, en effet, il rende service. Il ne dit pas : *Sicut minister*, mais *sicut ministrator;* et saint Pierre dit (1. Petr. 2, 13) : *Soyez soumis à toute créature humaine pour l'amour de Dieu;* et saint Paul (Philip. 2, 3), *que chacun par humilité croie les autres au-dessus de lui.*

III. (A) Ceux qui aspirent à cette première classe, tâchent de se rendre les premiers, et les plus signalés de la seconde; c'est la classe d'avarice, en laquelle on oublie la charité, et on prend pour règle et pour but de toutes ses actions, cette parole du poète : *O cives, cives! quærenda pecunia primùm est, virtus post nummos.* Saint Paul (1. Timoth. 6, 9), faisant une antithèse entre cette maxime du monde et celle du christianisme, dit à son disciple Timothée : Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, et dans le piége du diable en divers désirs inutiles et principaux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation. Mais pour vous, ô homme de Dieu! fuyez ces choses, et suivez en tout la justice, la piété, la foi, la chasteté, la pénitence,

la douceur : *Tu autem, ô homo Dei! hæc fuge, sectare justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem.*

Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem. Les vrais disciples de Jésus sont quelquefois riches, mais ils ne le veulent jamais devenir; ils n'ont nul attachement et affection aux biens de la terre. Les partisans du monde veulent l'être à quel prix que ce soit, et ils tombent par ce moyen au piége du diable; ils ont un esprit d'amour-propre qui ne cherche que ses intérêts, c'est un piége de Satan qui les fait tomber en des injustices, en des iniquités ou au moins en des inégalités déraisonnables : *Nihil est iniquius quàm amare pecuniam* (Eccl. 10, 10). Ils se veulent enrichir, et ne se soucient pas si les autres sont appauvris, ils volent partout, sans se soucier si les autres perdent; ils mettent tout de leur côté, et fort peu ou rien de l'autre. Si c'est un marchand, il désire avoir toutes les pratiques, et que son voisin n'en ait pas une seule; s'il partage l'hérédité de son père ou de son oncle, il veut avoir tout le plus beau, le plus précieux, le plus commode, et que ses frères n'aient que ce qu'il rebute, et rien du tout s'il pouvait; si c'est un grand, il veut que sa table soit bien couverte, sa maison bien meublée, son corps bien vêtu : il ne se soucie pas si, par faute de payer ses dettes, ses créanciers, les marchands, les artisans sont incommodés et languissent : *Tu autem sectare justitiam :* l'esprit du christianisme est un esprit de justice, d'équité et de droiture, qui nous fait considérer les intérêts du prochain, nous fait mettre en sa place, et lui en la nôtre. *Tout ce que vous voulez qu'on vous fasse, faites-le semblablement aux autres*, dit Jésus (Matth. 7, 2; Luc. 6, 31). Et saint Paul aux Philippiens (2, 4) que *chacun n'ait pas seulement soin de ce qui le regarde, mais aussi de ce qui regarde les autres.* Et aux Romains (13, 7), soyez toujours si soigneux de payer vos dettes, que vous ne deviez rien à personne : *Nemini quidquam debeatis.* Il veut même qu'en donnant l'aumône, on ait un esprit si juste et si droit, qu'il y ait quelque égalité entre les chrétiens (2. Cor. 8, 13), non une si grande disproportion qu'on la voit maintenant : les uns regorgent de richesses, les autres sont dans une extrême disette : *Ut fiat æqualitas.*

(B) Les partisans du monde ont un esprit d'indévotion; par attachement aux biens de la terre, ils négligent ceux du ciel : *Non possunt servire Deo et mammonæ.* Les dimanches sont destinés au service de Dieu, et ils les emploient en affaires temporelles; ils ne se confessent et communient que deux ou trois fois l'an, sans sentiment de piété; ils ne prient Dieu le soir et le matin que par manière d'acquit, parce qu'ils n'ont pas le loisir de faire autrement : *Quærenda pecunia, quærenda pecunia; tu autem sectare pietatem;* l'esprit du christianisme est un esprit de piété et de dévotion, qui fait que nous prenons pour notre dernière fin et notre première intention le service de Dieu, le salut de notre âme et celui de nos domestiques, la fréquentation des sacrements, la pratique des œuvres; et quant aux affaires temporelles, nous ne les considérons que comme accessoires, nous ne nous y employons qu'autant que notre devoir nous y oblige selon Dieu, attendant de

sa bénédiction, non de notre diligence, les biens qui sont nécessaires au simple entretien du corps selon notre condition, et au contentement raisonnable de l'esprit. C'est une grande richesse que la piété et la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit, dit l'Apôtre (1. Timoth. 6, 6). Le monde dit : *Quærenda pecunia primum est;* Jésus dit : *Quærite primum regnum Dei* (Matth. 6, 33) : Voyez l'opposition !

(C) Les partisans du monde n'ont point de foi ni de fidélité; il n'y a parmi eux que tromperies, infidélités, trahisons. Si c'est un homme de justice, il use de mille chicanes; si c'est un marchand, il a deux poids et deux mesures : une pour ceux qui s'y connaissent, l'autre pour ceux qui n'y entendent rien : une pour ceux de la ville, l'autre pour les étrangers; si c'est un artisan, il ne se soucie pas si ses ouvrages sont mal faits, de mauvaise étoffe, de peu de durée, pourvu qu'ils aient belle apparence et qu'il en ait le débit : *Tu autem sectare fidem;* les lois de l'Evangile nous obligent à une grande fidélité, à la candeur et à la sincérité avec tous nos prochains : *Que personne n'opprime et ne trompe son frère dans aucune affaire*, dit saint Paul (1. Thess. 4, 6). Et saint Pierre (1. Petr. 2, 1) : *Dépouillez-vous de toute sorte de malice, de tromperies, de dissimulations et de médisances, comme des enfants nouvellement nés.*

(D) Les partisans du monde sont marqués au coin des réprouvés, que saint Paul appelle (Rom. 1, 31) hommes impitoyables, insensibles, sans affection. *Tu autem sectare charitatem;* l'Evangile nous oblige à une charité si ample, que nous fassions du bien à tous nos prochains selon notre pouvoir, si cordiale que nous l'aimions comme nous-même, si sainte et si parfaite que nous l'aimions comme Jésus nous a aimés, selon notre portée. Saint Paul dit aux Galates (6, 10) : Faisons du bien à tous : *Operemur bonum ad omnes.* En saint Matthieu (4, 4) : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* En saint Jean (13, 3) : *Je vous donne un nouveau commandement : que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Tout ce que vous ferez ou refuserez au moindre des miens, vous le ferez ou refuserez à moi-même.*

(E) Les partisans du monde ont souvent en bouche et en pratique ce proverbe : *Qui se fait brebis, le loup le mange.* Si quelqu'un entreprend sur votre bien, quand ce ne serait que d'un pouce de terre, il ne le faut pas endurer, il le faut tirer en cause, courir aux armes offensives et défensives, en tirer vengeance à quelque prix que ce soit. Si vos gens ne travaillent pas comme ils le doivent, il les faut ranger à leur devoir par menaces, par injures, par malédictions et blasphêmes : *Tu autem sectare patientiam mansuetudinem;* l'esprit du christianisme est un esprit de douceur, de patience, de condescendance aux infirmités du prochain. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur,* dit le Fils de Dieu (Matth. 11, 29). *Si quelqu'un vous ôte ce qui est à vous, ne le répétez pas* (Luc. 6, 30). Et saint Paul (Coloss. 3, 12) : *Revêtez-vous comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresses et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de*

patience (Luc. 14, 33). Enfin il nous oblige à un si grand dégagement des biens temporels, qu'il dit : *Quiconque d'entre vous ne renonce à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple.* Vous me direz, que c'est de cœur et d'affection qu'il faut renoncer, vous dites vrai; mais qui est-ce qui le fait parmi ceux qui vivent selon le monde?

III. Qui est-ce qui ne contredit pas formellement et expressément aux paroles de Jésus. Il dit (Joan. 16, 20) que c'est le propre du monde de se réjouir, et que ses disciples au contraire s'attristent et se mettent en peine pour faire leur salut, comme une femme qui est en travail d'enfant : *Mundus gaudebit vos vero contristabimini; mulier cùm parit tristitiam habet;* et une infinité de chrétiens maintiennent qu'il se faut réjouir. Oui, il se faut réjouir, mais en Dieu, en la pensée de ses perfections, en la pratique des bonnes œuvres, non avec les passe-temps du monde, les danses, les banquets, les assemblées de garçons et de filles, et autres divertissements qu'ils appellent innocents, comme si le Fils de Dieu n'avait pas dit : *Malheur à vous qui avez ici votre consolation! Malheur à vous qui riez! Malheur à vous qui êtes rassassiés!* En bonne foi, quand Dieu dit : *Malheur à vous!* pensez-vous que ce soit une parole en l'air et une menace frivole? avez-vous jamais lu ou entendu que Dieu ait jamais dit aucune parole qui n'ait produit des effets bien étranges? et comme si ces menaces n'étaient rien, vous dites : Allons en un tel lieu, nous y aurons bien du plaisir; allons en telle compagnie, nous y rirons tout notre soûl, allons en tel festin, nous y ferons grande chère. Divertissements innocents, comme si notre Rédempteur n'avait pas dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.* Remarquez qu'il le disait à tous, comme l'évangéliste saint Luc (9, 23) le remarque. Notez qu'il dit qu'*il porte sa croix tous les jours*, et ses disciples le pratiquaient : car l'un d'eux disait aux Corinthiens (2. Cor. 4, 10) : *Nous portons toujours la mortification de Jésus-Christ en notre corps, afin que sa vie soit manifestée en nous.*

Le monde en ses usages et coutumes est si opposé à la doctrine de Jésus-Christ, qu'il ne la choque pas seulement par transport de quelque passion, par surprise, ou échappée, mais à dessein et de propos délibéré. Qu'est-ce qui est de plus défendu par les lois du Fils de Dieu, plus contraire à ses maximes, que l'homicide, la vanité, l'intempérance et la sensualité? et on fait métier de ces vices, on en tient école. Il y a des arts qui les enseignent, un art qui enseigne le meurtre avec méthode, qui apprend à tuer les hommes en duel; on approuve et on loue l'homicide, quand il est fait avec les lois que la folie a prescrites. Il y a un art qui instruit à danser de bonne grâce, et avec le fruit qu'on en prétend, qui est la vanité et la gloire mondaine. Il y a un métier qui apprend à faire des ragoûts et des assaisonnements, pour irriter l'appétit émoussé par la réplétion, pour chatouiller la sensualité, échauffer la chair, enflammer la concupiscence. C'est saint Cyprien (Epist. *ad Donatum*) qui s'en plaint : *Ut quis possit occideri peritia est, usus est,*

ars est : scelus non tantum geritur, sed et docetur. Quid potest inhumanius, quid acerbius dici : displina est ut perimere quis possit et gloria est quod perimit.

Le monde donc étant ainsi opposé à Jésus-Christ, qui est la vraie lumière, ne peut bien juger de la vérité, et ses maximes ne peuvent être que très-erronées et très-pernicieuses; il n'a pas l'esprit de vérité, et même il ne le peut avoir : car notre Sauveur dit de lui : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* Il ne dit pas qu'il ne doit, qu'il ne mérite, mais ne peut pas le recevoir. Il ne peut donc pas juger saintement de ce qui est bon ou mauvais; pour être juge compétent et irréprochable, il faut avoir l'autorité, la science, la probité. Tant s'en faut que le monde ait autorité et le droit de juger, qu'au contraire il sera jugé, non-seulement par le Fils de Dieu, mais par les saints : *Sancti de hoc mundo judicabunt.* Il a si peu de lumière et de science, que saint Jean dit qu'il n'est que ténèbres : *Lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt; in mundo erat, et mundus eum non cognovit :* Toute sa sagesse n'est que folie devant Dieu; pensez quelle et combien grande doit être sa folie! Il a encore moins de probité : car il est tout plongé dans la malice : *Mundus totus in maligno positus est* (1. Joan. 5, 19). Considérant toutes ces choses, et voyant la vie de plusieurs chrétiens, ne peut-on pas faire l'argument de Tertullien (*de Pœnit.*, cap. 11), taxant la simplicité de quelques sensuels de son temps, qui pensaient faire pénitence sans avoir beaucoup de peine, et sans porter les austérités et les humiliations de la pénitence; il leur disait par ironie : *Si quid ficti viroris, si quid coacti ruboris in labia aut genas urgeat; præterea exquirito balneas lætitiores hortulani maritimive, secessus; adjicito ad sumptum conquirito altilium enormem saginam. Defæcato senectutem vini, cumque quis interrogaret cuinam ea largiaris? deliqui, dicito, in Deum et periclitor in æternum perire; itaque nunc pendeo, et maceror, et excrucior, ut Deum reconciliem mihi quem delinquendo læsi.* Prenez, dit-il, tout ce qui peut donner un faux éclat et une rougeur empruntée à vos lèvres et à vos joues; cherchez les bains les plus délicieux qui sont ou dans les belles maisons de la campagne, ou sur le bord des mers les plus retirées et les plus calmes; augmentez votre dépense, recherchez les viandes les plus délicates, ayez le vin le plus excellent; et lorsqu'on vous demandera pourquoi vous prenez ainsi tous les plaisirs de la vie : J'ai offensé Dieu, direz-vous; je suis en danger d'être perdu éternellement, c'est pourquoi je suis en peine, je m'afflige et me tourmente pour tâcher de me remettre bien avec Dieu que j'ai offensé par mes crimes. Nous pouvons dire le même à notre sujet. Quand on vous voit si échauffé à la poursuite des grandeurs du monde, si pointilleux à tenir votre rang, à ne céder d'un seul point en vos prétentions d'honneur et de préférence, si curieuse à vous ajuster, à faire parade de votre beauté, de votre bel esprit, de vos vains ornements; n'auriez-vous pas bonne grâce de dire : Je mène une vie cachée; je suis humble comme un petit enfant, j'imite les abaissements et les opprobres de Jésus humilié en un gibet.

Quand vous obligez vos sujets à des charrois ou journées qu'ils ne vous doivent pas, quand vous ruinez les veuves et les orphelins par des souplesses de chicane, quand vous faites languir de pauvreté les artisans ou les marchands par faute de payer vos dettes, direz-vous : Je renonce de cœur et de bouche à tout ce que je possède? je n'ai point d'attachement aux richesses de ce monde : comme Jésus le commande, à peine de n'être pas son disciple? Quand on voit les colonnes de votre lit couvertes de tapisseries, les pauvres mourir de froid par faute d'un pauvre vêtement; vos draps plus longs et plus larges de la moitié qu'il n'est besoin; les pauvres rongés de vermine, par faute d'une vieille chemise; quand vous dépensez inutilement vingt, trente, quarante sous en une semaine à la comédie, aux danses, aux banquets et autres superfluités, au lieu d'en soulager ce pauvre tout transi de froid, direz-vous : J'aime mes prochains comme moi-même, je les chéris tendrement, comme Jésus nous a chéris; je fais aux membres de Jésus ce que je voudrais faire à lui-même? Quand on vous voit dormir le matin jusqu'à huit ou neuf heures, passer une bonne partie du jour en jeux, en cajoleries, en visites superflues et autres divertissements, être si sensuel en vos repas, en votre lit, en vos habits, direz-vous : Je mortifie mes membres qui sont sur la terre, je porte ma croix tous les jours, je mène une vie conforme à celle de Jésus, j'ai son vrai esprit et je marche sur ses pas, sa vie est manifestée en moi?

Troisième point. — Ceux qui flattent vos sens et votre sensualité vous diront que ces avertissements qu'on vous donne de la part du Fils de Dieu et de son Evangile, sont des conseils non des commandements, des œuvres de surérogation non d'obligation, nécessaires pour être parfaits non pour être sauvés. Ce qui est nécessaire pour être prédestiné, pour demeurer en Jésus-Christ, pour être son disciple, pour n'être pas envoyé au feu éternel, est-ce une œuvre de surérogation et de conseil seulement? L'Ecriture dit : *Que ceux que Dieu a prédestinés se rendent conformes à Jésus-Christ* (Rom. 8, 29) : *Que celui qui veut demeurer en lui, doit vivre comme il a vécu* (1. Joan. 2, 6) : *Que celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, non-seulement n'est pas son disciple, mais qu'il ne le peut être* (Luc. 14, 26) : *Que ceux qui n'ont pas fait au moindre des chrétiens, comme il faudrait faire à Jésus, seront envoyés au feu éternel* (Matth. 25, 45). Peut-on être sauvé sans appartenir à Jésus-Christ? Et saint Paul dit que celui qui n'a pas son esprit, ne lui appartient pas : *Si quis non habet spiritum Christi hic non est ejus* (Rom. 8, 9).

Mais en bonne foi, avez-vous l'esprit de Jésus-Christ? Si vous voyez un chartreux courir toujours çà et là hors de son couvent; porter, au lieu de cilice, une chemise de toile de Hollande, manger de la chair à tous ses repas, diriez-vous : Voilà un chartreux qui a bien l'esprit de son père saint Bruno? Si vous voyez un capucin bien chaussé et bien vêtu, monter sur un bon cheval, sans être malade, avoir la bourse bien garnie, faire deux bons repas tous les vendredis, pourriez-vous dire : Voilà un capucin grand imitateur de saint François, qui a bien l'esprit de son patriarche?

Jésus-Christ a mené une vie toute confite en austérité, en mortification, en pauvreté, en humiliation; vous menez une vie toute détrempée en délices, en luxe, en abondance de biens temporels, en vanités, en voluptés; n'est-ce pas se moquer de dire que vous avez son esprit? que vous marchez sur ses pas, et que vous êtes son disciple. Pensez-vous que pour n'être pas chartreux, ni capucin, vous soyez dispensé du commandement que son Père a fait de l'imiter, sous peine d'être réprouvé? Il n'a pas dit : J'ai deux Fils, deux Messies, deux Sauveurs; en voilà un couronné d'épines, pour être le miroir des prêtres, des religieux, des pauvres et des roturiers; en voilà un autre couronné de roses, pour être l'idée et l'exemplaire des séculiers, des nobles, des riches et des grands du monde. J'ai deux Evangiles : un qui commande la pénitence, l'austérité, la vie parfaite; l'autre qui permet une vie lâche, délicieuse, imparfaite. Comme il n'y a qu'un Dieu, un Jésus-Christ, une Eglise, une foi, un baptême, il n'y a aussi qu'un Evangile, et tous les saints qui sont canonisés, qui font des miracles, que nous savons assurément être sauvés, en ont suivi les maximes quoique rigoureuses et mortifiantes en quelque lieu et condition qu'ils aient été, même les princes et les rois en la cour, comme saint Henri, empereur; saint Louis, en France; saint Léopold, en Espagne; saint Edouard, en Angleterre; saint Etienne, en Hongrie; saint Wenceslas, en Bohême; saint Casimir, en Pologne; sainte Elisabeth, en Portugal; sainte Hedwige, en Silésie. Nous les louons, nous les invoquons, nous feignons de vouloir aller après eux, et nous suivons une route toute contraire à celle qu'ils ont tenue. Qu'en peuvent dire les étrangers? qu'en peuvent penser les infidèles? quelle estime, et quels sentiments peuvent-ils avoir du christianisme? Dieu n'a-t-il pas sujet de faire cette plainte de nous : Vous êtes cause que mon nom est blasphémé parmi les gentils. Supposons qu'un Turc, ou un autre infidèle, vienne en la chrétienté, comme en effet il y en a qui y viennent tout exprès pour remarquer comme on y vit; nous en avons vu à Metz et à Saint-Malo, qui nous ont reproché les vices des chrétiens. Supposons, dis-je, qu'un Turc, ou autre infidèle ait quelque dessein de se faire chrétien ; mais comme il a de l'esprit il ne le veut pas faire sans connaissance de cause, il vous dit : Pour embrasser une religion nouvelle, il en faut voir tous les ressorts; ce n'est pas un dessein de petite conséquence. Où est la règle de votre foi? où sont les lois et les ordonnances, les usages et les coutumes de votre religion? On lui mettrait en main le Nouveau Testament; quand il le lirait et le confronterait avec nos comportements, qu'en dirait-il? qu'en penserait-il? ne dirait-il pas ce que Salvien[1] nous reproche : *Ubi est lex catholica quam credunt? Ubi pietatis et castitatis præcepta quæ discunt? Evangelium legunt et impudici sunt; apostolos audiunt, et inebriantur. Christum loquuntur, et rapiunt; vitam improbam agunt, et legem probam habere se dicunt.* Votre religion ne promet que piété et révérence envers Dieu, et vous le blasphémez et reniez à chaque parole. Vous protestez que votre

[1] Lib. 4 *de Providentia,* sub finem.

Dieu est en l'eucharistie, et vous permettez qu'il soit mis dans un calice d'étain, pendant que vous êtes servi en vaisselle d'argent. Votre Evangile ne prêche qu'honnêteté et pudicité, vous êtes tout lascifs en vos paroles, en vos gestes, en vos actions. Vos apôtres crient que l'ivrognerie vous bannit du royaume des cieux, et vous êtes toujours ivres. Vous adorez un Dieu qui a vécu très-pauvrement, qui est mort tout nu en une croix, et vous employez toute votre vie à acquérir des richesses. Allez vous promener avec votre Christ, avec votre Evangile et votre religion chrétienne. Tout cela n'est qu'une pure fable et une vraie rêverie ; si vous en croyiez la centième partie, vous ne vivriez pas comme vous faites : *Propter nos blasphematur nomen Christi :* ne pensez-vous pas que Dieu vous en demandera compte ? Pensons-nous que ce soit chose indifférente, ou de petite conséquence de garder ou de transgresser les maximes de l'Evangile (2. Thess. 1, 8)? Il y va de votre salut : car le Fils de Dieu, après avoir enseigné les plus austères maximes de son école aux chapitres cinq, six et sept de saint Matthieu, ajoute que celui qui ne les garde pas est semblable à un insensé, qui a bâti sa maison sur le sable, et elle a été renversée par le vent, et la ruine en a été grande (Matth. 7, 26) ; comme au contraire, la doctrine de Jésus-Christ est appelée *Evangile*, c'est-à-dire *bonne nouvelle*, parce que c'est une très-bonne nouvelle, et pendant cette vie et à l'heure de la mort, à tous ceux qui en sont religieux observateurs. Ce fut un sujet de grande joie aux Samaritains, quand ils apprirent que ceux de Syrie, qui les tenaient étroitement assiégés, avaient levé le siége et pris la fuite ; l'Ecriture appelle ce jour un jour de bonnne nouvelle ; et saint Augustin (*Tract.* 7. *in Joan.*) nous apprend après saint Chrysostome, que les démons n'osent assiéger, ni même s'approcher d'une âme qui médite l'Evangile Les premiers chrétiens avaient coutume d'écrire l'Evangile en un papier et de le porter sur eux comme un remède contre les maladies ; mais il a bien plus de force quand il est porté au cœur, dit ce saint docteur.

Ce fut une bonne nouvelle aux enfants d'Israël, quand on leur apporta des fruits merveilleux de la terre de promission, en laquelle ils devaient bientôt entrer. Et quand une âme a gardé les commandements et les conseils de l'Evangile, elle reçoit à l'heure de la mort des consolations ineffables qui sont comme des avant-goûts et des échantillons de la gloire qu'elle va bientôt posséder ; comme elle a observé au pied de la lettre les maximes de l'Evangile, elle est aussi assurée que les promesses qui y sont faites lui seront gardées au pied de la lettre, elle les repasse en son esprit avec grande confiance ; elle reçoit ces paroles comme étant dites pour elle et pour ses semblables : *Quiconque se sera humilié sera exalté ; votre tristesse sera changée en joie, et personne ne vous ôtera votre joie. Les yeux du corps ne peuvent voir, les oreilles ne peuvent entendre, le cœur humain ne peut comprendre les grands biens que Dieu a préparés à ceux qui l'auront aimé. Amen.*

SERMON XLII.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Pour le Dimanche de la cinquième semaine de Carême.

Qui ex vobis arguet me de peccato?
Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché? (JOAN. 8, 46.)

IL n'appartient qu'au Fils de Dieu et à la sainte Vierge sa Mère de donner ce cartel de défi, parce qu'ils ont toujours été entièrement exempts et affranchis de tout péché, même des véniels et des plus petits. Nous ne pouvons atteindre à une si haute perfection : car le bien-aimé disciple dit de soi et de nous : Si nous disons que nous n'avons point de péchés, nous nous trompons, et la vérité n'est pas en nous, mais nous pouvons bien, par la grâce de Dieu nous garantir des péchés véniels, qui se commettent volontairement et de propos délibéré, et nous le devons faire si nous aimons Dieu et si nous voulons mettre hors de tout danger le salut éternel de notre âme, comme je vous ferai voir en cette prédication. Quand je dis que vous avez été exceptée de tout péché véniel, ô sainte et bienheureuse Vierge! je parle après votre Epoux, qui, en son cantique d'amour, vous appelle *toute belle, toute pure, tout immaculée;* et c'est une des excellences que l'archange saint Gabriel admirait et honorait en vous, quand il se prosterna à vos pieds, et vous salua par ses paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — An in statu innocentiæ primum peccatum potuerit esse veniale?

I. PUNCTUM. — Peccatum veniale fugiendum, quia displicet Deo.

II. PUNCTUM. — Peccatum veniale disponit ad mortale : Iº Ex parte Dei, 2º Ex parte Domini, 3º Ex parte dæmonis.

III. PUNCTUM. — Peccatum veniale nos obligat ad magnas pœnas.

CONCLUSIO. — Argumenta conglobata contra veniale.

EXORDE. — Le premier homme en l'état d'innocence dans le paradis terrestre, pouvait-il commettre un péché véniel? c'est une question que les théologiens disputent en la première seconde de saint Thomas (q. 89, art. 3). Pourquoi non? quelle raison y a-t-il d'en douter? Premièrement, le péché véniel n'a pas plus de répugnance à la sainteté et perfection de la justice originelle, que le péché mortel; l'homme a pu commettre un péché mortel, pourquoi n'en pouvait-il faire un véniel? Qui peut le plus, peut le moins. Celui qui a pu se tuer d'un coup de poignard, ne pouvait-il pas se blesser d'un coup de couteau?

Secondement, ne pouvait-il pas dire une parole oiseuse? Proférer un léger mensonge, commettre un petit excès? prendre un peu trop de plaisir à manger de quelque fruit dont l'usage lui était permis.

Troisièmement, saint Grégoire (Homil. 16 *in Evang.*) distingue

trois degrés par lesquels nous avons coutume de descendre peu à peu en l'abîme du péché : par suggestion, délectation, consentement; en la suggestion, il n'y a point de péché. En la seule délectation sans aucun consentement, il n'y a que péché véniel; c'est le consentement à l'œuvre ou au plaisir de la tentation qui fait le péché mortel. Adam ne pouvait-il pas s'arrêter un peu trop à la vue de l'arbre défendu, prendre un peu de plaisir à penser au contentement qu'il y aurait d'en manger.

Quatrièmement, saint Augustin (lib. 14 *de Civit.*, cap. 11), dit que le premier homme n'ayant pas encore expérimenté la sévérité de la justice de Dieu, s'imagina que son péché ne serait que véniel, parce qu'il ne mangeait du fruit défendu que par complaisance et condescendance à sa femme. Il pouvait donc commettre quelque péché véniel, puisqu'il le croyait ainsi : car l'erreur et l'ignorance étaient incompatibles avec la lumière de la justice originelle. Le même saint Augustin au même livre (cap. 13), nous fournit la réponse à cette objection, disant que le premier péché de l'homme ne fut pas celui de gourmandise, ni de condescendance à sa femme, mais ce fut un péché d'orgueil et d'amour déréglé de sa propre excellence, qui fut un péché mortel, qui jeta les ténèbres en son esprit. Ainsi ce n'est pas merveille si, ayant perdu l'innocence et la grâce de Dieu, il tomba en erreur, pensant qu'il ne pécherait que véniellement s'il mangeait de la pomme défendue. Et l'évangélique docteur, au lieu allégué, déclare par conclusion expresse, que le premier péché de l'homme ne pouvait être un péché véniel. Saint Bonaventure est de même avis. Tous les docteurs de leur école suivent la décision de leurs maîtres. Saint Bonaventure l'attribue à la dignité de son état; il dit qu'en la justice originelle, l'homme était en un état si haut, si relevé, si noble, si excellent, si éminent, si obligé à Dieu en une condition si parfaite, que ce qui nous est maintenant péché véniel, lui eût été péché mortel. Saint Thomas prend la chose d'un autre biais; il suppose pour fondement de sa doctrine qu'on peut pécher véniellement en deux manières. Premièrement par inconsidération, lorsque d'un premier mouvement, par surprise, sans une pleine délibération, il nous échappe de faire quelque action ou d'avoir quelque affection qui de soi est vicieuse et criminelle. Secondement, on peut commettre un péché véniel par le manquement de la droite intention, quand on fait une action oisive, ou qu'on s'attache désordonnément aux créatures, qui ne sont que les moyens, sans perdre néanmoins l'amour, le respect, le mouvement, l'inclination, l'obéissance, qu'on doit au Créateur, qui est la dernière fin. Or, au siècle d'or de la justice originelle, il n'y avait point d'inconsidération en l'entendement, point d'inutilité, ni de déréglement en la volonté, point de révolte en l'appétit irascible ou concupiscible. Car, ces imperfections sont des effets et peines du péché, puisque les ressorts intérieurs et les facultés de l'âme ne se débauchent jamais que par la désobéissance et la rébellion de l'âme contre Dieu. Ce n'est pas de même de l'innocence réparée, comme de la primitive et originelle. Quoique par le baptême ou par une parfaite pénitence, l'homme soit rétabli en l'état d'innocence, sa nature ne laisse pas d'être corrompue et altérée; et en

quelque éminent degré de vertu, de sainteté, de perfection qu'il soit élevé, il y a toujours du dérèglement et de la rébellion de la chair contre l'esprit, de la sensualité contre la volonté, de la partie inférieure contre la supérieure. Par conséquent, s'il ne veille bien sur soi, sur ses passions, actions, intentions, avec grande circonspection, il tombe en plusieurs péchés véniels, qui sont quelquefois très-dangereux, très-funestes et pernicieux au salut de son âme. Je dis quelquefois, car de peur d'inquiéter ou de troubler les âmes timorées, vous vous souviendrez qu'il y a deux sortes de péchés véniels. Premièrement, il y en a qui se commettent involontairement, par surprise, par échappée, par ignorance et inconsidération, par faiblesse et fragilité humaine, comme un premier mouvement d'envie, de colère, de distraction en l'oraison contre notre volonté, un ris immodéré en certaine occasion, un peu d'excès au boire et au manger en quelque festin.

Ce n'est pas de ces péchés que je parle aujourd'hui. Les âmes choisies savent par expérience, que quand elles y sont tombées, elles ne s'en découragent pas, mais elles s'en humilient et confondent devant Dieu, et le bon Dieu ne les dédaigne pas pour cela en l'oraison, parce qu'il connaît l'infirmité de notre nature : *Ipse cognovit figmentum nostrum.*

Il y a des péchés véniels qui se commettent à dessein, de propos délibéré, sans retenue, auxquels vous avez une attache, une affection affectée, une habitude volontaire. C'est de ces péchés que je traite en ce discours : comme avoir coutume de mentir sans préjudice de personne, de vous moquer, ou de médire du prochain en choses légères, de faire de petits larcins, jurer souvent pour la vérité sans nécessité, perdre le temps inutilement à jouer, badiner, à vous ajuster, en des conversations superflues, de prier Dieu par manière d'acquit sans aucun soin de vous tenir attentif, de tourner la tête ou les yeux çà et là en l'église, aller au bal, à la comédie, porter plus d'état qu'il ne vous appartient.

Supposez qu'il n'y ait que péché véniel, remarquez bien ce que je dis; ne dites pas : Le prédicateur a dit que ce n'est pas péché mortel d'aller au bal, porter le luxe, tourner incessamment la tête çà et là en la messe d'obligation. Je ne le dis pas; je vous déclare que je ne le résous pas, je le laisse indécis pour aujourd'hui. Mais, supposé que toutes ces choses et autres semblables ne soient que péchés véniels, je vous veux montrer que celui qui est sage et affectionné à faire son salut, et à mettre son éternité en assurance, doit avoir soin de les éviter pour trois raisons.

Premier point. — La première est que telles actions déplaisent à Dieu, quelquefois elles lui déplaisent notablement : car il peut arriver souvent qu'une action qui nous semble légère et de petite conséquence, et qui est telle de sa nature, est effectivement très-grève et de grande conséquence, parce qu'elle est accompagnée de quelque circonstance vicieuse, qui en augmente la malice; ce qui se fait en diverses manières, dit saint Thomas (1. 2, q. 88, art. 4), par la disposition de votre volonté; Dieu regarde plus le cœur que la main; il a plus d'égard à l'affection intérieure, qu'à

l'action extérieure : *Deus pensat corda, non opera.* Vous vendez à faux poids, vous ne trompez aujourd'hui que d'un sou, mais vous avez intention d'en faire demain tout autant, et après-demain de même, et toutes les fois que l'occasion s'en présentera, afin d'amasser une grande somme par plusieurs petits larcins; Dieu ne regarde pas seulement ce petit larcin qui est maintenant en votre main, mais cette grande somme qui est en votre cœur.

La seconde, c'est que le péché véniel peut devenir mortel si, en le commettant, vous vous mettez en danger évident et en occasion prochaine de péché mortel; comme si vous perdez le temps en paroles inutiles avec une fille ou un garçon, sachant par expérience que cette conversation vous donne de mauvaises pensées, auxquelles vous avez coutume de vous arrêter et prendre plaisir.

La troisième, c'est que le dommage aussi, ou le scandale que vous avez prévu ou que vous deviez prévoir pouvoir arriver de vos actions, vous rend plus criminel devant Dieu et plus digne de punition que vous ne vous l'imaginez. Vous perdez les heures et les demi-journées ès jeux de cartes et autres divertissements; il vous semble que ce n'est pas grand mal, parce que vous vivez de vos rentes et vous n'avez point d'enfants : mais vous ne dites pas que vous donnez sujet de faire le même, et mauvais exemple à votre nièce qui n'a pas des moyens comme vous, et qui est chargée d'une grande famille dont elle néglige la conduite. Vous proférez en compagnie une parole sale ou à double entente : il vous semble que ce n'est rien, parce que vous n'avez pas mauvaise intention; et vous ne considérez pas qu'elle peut être reçue en l'esprit d'une personne qui a l'imagination faible, qui en concevra de mauvaises pensées, qui en commettra des actions impures d'ici à deux, quatre, cinq, six ans. Vous dites pardi, morbleu, tête-bleue, ce n'est pas jurer, mais étant prêtre ou père de famille, vous donnez mauvais exemple aux séculiers, à vos enfants, qui n'entendent pas bien si vous dites *di* ou *Dieu*, et qui, apprenant à dire pardi, jureront Dieu tout autre quand ils seront en colère.

Mais quand il n'y aurait d'autre inconvénient, n'est-ce pas assez de savoir qu'ils déplaisent à Dieu? Est-il possible qu'une bonne âme puisse dire en soi-même : Je sais bien que cette vanité, ce jeu, ce bal, ce luxe, cette action, cette parole déplaît à mon Dieu bien-aimé, à celui qui ne m'a jamais désobligé en la moindre chose, qui me fait du bien continuellement, et je veux la faire de propos délibéré? Voyez comme vous craignez de désobliger tant soit peu un grand du monde dont vous avez besoin, comme vous craignez de dire la moindre parole, de faire la moindre action qui le puisse choquer. De qui avez-vous plus grand besoin que de Dieu? Un courtisan qui aurait tant soit peu d'esprit et de jugement, voudrait-il faire, en la présence du roi, un geste ou une contenance qu'il saurait assurément déplaire à Sa Majesté? Ce péché véniel déplaît si absolument à Jésus, qu'il aime mieux que vous vous en absteniez, que de pratiquer toutes les bonnes œuvres de surérogation que vous sauriez jamais pratiquer; car si vous aviez commis volontairement un péché véniel pour convertir tous les infidèles, Dieu le trouverait mauvais, il vous en punirait : *Leve numquam est*

Deum, etiam in exiguo, contemnere, qui non tantum ad qualitatem peccati respicit, sed etiam ad personæ contemptum. Forsitan parvam estimas culpam? Dico tibi quod nec pro minima culpa totus satisfacere mundus posset, nisi Deus ex sua pietate dignetur ignoscere[1]. Et saint Anselme[2] dit : *Forsan parvum quid putas peccatum aliquod? utinam districtus judex parvum existimaret aliquod peccatum? sed heu me! nonne omne peccatum per prævaricationem Deum exhonorat? quod ergo peccatum peccator audebit dicere parvum? Deum enim exhonorare quando est parvum?*

Le précurseur de Jésus, saint Jean-Baptiste, se retire de la compagnie des hommes dès son bas âge, se cache dans les cavernes du désert, y demeure jusqu'à l'âge de trente ans, et n'en sort que par exprès commandement du Saint-Esprit : *Factum est Verbum Domini super Joannem in deserto.* Si vous lui dites : Vous avez été connu par miracle, sanctifié au ventre de votre mère, rempli du Saint-Esprit, confirmé en grâce, c'est grand dommage d'enfouir tous ces talents, vous pourriez beaucoup profiter, convertir les pécheurs, gagner des âmes à Dieu par votre conversation, conférence, prédication. Oui, mais je pourrais dire en compagnie quelque parole inutile ; j'aime mieux être exempt de péché véniel que de pratiquer les bonnes œuvres qui ne me sont pas commandées. C'est l'Église qui nous apprend cette vérité : *Antra deserti teneris sub annis civium turmas fugiens petisti, ne levi saltem maculare vitam famine posses.*

Le péché véniel est tel que les saints n'en voudraient pas commettre un seul pour délivrer des peines d'enfer tous les damnés, ni pour élever toutes les créatures raisonnables à une sainteté aussi grande et à une gloire aussi éminente que celle de la Mère de Dieu. Le péché véniel est un si grand mal, que la Vierge n'en eût pas voulu commettre un seul pour préserver son Fils bien-aimé de tout ce qu'il a souffert en sa mort et passion. Et vous êtes si mercenaire et attaché à vos intérêts, que vous les prenez pour motif et ressort de toutes vos actions.

Deuxième point. — 1° Considérez, en second lieu, qu'il importe beaucoup à votre salut que vous vous absteniez des péchés véniels, parce qu'ils vous disposent peu à peu, et vous conduisent aux mortels, comme saint Thomas (1. 2, q. 88, art. 3) le montre. Cela arrive de trois côtés : ou de la part de Dieu, ou de l'homme, ou du démon. Premièrement, de la part de Dieu par la soustraction des lumières, grâces auxiliaires, secours et faveurs particulières, qui vous eussent préservé du péché mortel.

C'est pour cette raison que le Fils de Dieu nous a mis en la bouche cette prière journalière : *Pardonnez-nous nos offenses et ne nous induisez pas en tentation.* Ceux qui ont lu les œuvres de saint Augustin, savent que par ces dettes ou offenses, ce saint docteur entend principalement les péchés véniels, et il dit que nous en demandons pardon tous les jours, parce que nous en commet-

[1] S. Hiéron., tom. IV, *in Eug. Monach. de obedentia.*
[2] Lib. *Decem meditationum*, medit. 2.

tons tous les jours, et nous ajoutons : *Ne nous induisez pas en tentation.* Dieu nous induit en tentation, quand il permet que nous soyons tentés, et que nous succombions à la tentation. Il le permet souvent et nous prive de sa protection particulière en punition des péchés véniels.

Les exemples en sont évidents et fréquents en l'Ecriture, où nous voyons que plusieurs qui ont été abandonnés de Dieu, et sont tombés en des crimes énormes, s'y sont disposés par des fautes qui nous sembleraient très-légères et vénielles. Saül poursuit à mort très-injustement le pauvre David (1. Reg. 13, 9), il fait assassiner cruellement Achimélech et les autres prêtres très-innocents; il consulte une sorcière; il se tue lui-même, mais il se dispose à ces grands péchés offrant indiscrètement un sacrifice hors de saison. Achab fait mourir injustement le pauvre Naboth pour avoir sa vigne; mais il se dispose à cette oppression tyrannique par un autre péché qui semble fort pardonnable, pardonnant trop lâchement contre le commandement de Dieu, au roi de Syrie qu'il avait vaincu en bataille (3. Reg. 20, 34).

2° *Qui spernit modica paulatim decidet.* Celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu aux plus grandes, dit le Sage : *Noli despicere peccata tua quia parva sunt. Nam pluviarum guttæ sunt parvæ, sed flumina implent et moles trahunt et arbores cum suis radicibus tollunt. Tu qui dicis quia parvum peccatum est velim scire quoties tale peccatum admittis, si tot parvas plagas in corpore, et tot maculas vel scissuras in vestibus tuis fieri velis? quâ ergo conscientiâ hoc facere in animâ tuâ non metuis? quicumque hoc fecerit, plus amat vestem et carnem suam quam animam; cum enim ad imaginem Dei facti sumus, quoties aliquid turpe aut loquimur aut facimus, toties Dei imaginem sordidamus, et cum nullus homo velit cum tunicâ sordibus plenâ ad Ecclesiam convenire, nescio quâ conscientiâ cum animâ inquinatâ ad altare præsumit accedere, non timens quod apostolus dixit : qui enim manducat et bibit indignè, reus erit corporis Domini. Si erubescimus ac timemus Eucharistiam manibus sordidis tangere, plus debemus timere ipsam in animâ pollutâ suscipere* (S. Aug., Serm. 244 *de Tempore*).

Saint Grégoire dit tout le même, presque en mêmes termes, puis il ajoute : *Qui peccata minima flere ac devitare negligit à statu justitiæ non quidem repente, sed partibus totus cadit. Admonendi sunt qui in minimis frequenter excedunt ut sollicitè considerent, quia nonnumquam in parva deterius, quam in majori culpâ peccatur : major enim quò citius quia sit culpa agnoscitur eo etiam celeriùs emendatur. Minor vero dùm quasi nulla creditur eo pejus quò et securius in usu retinetur : unde fit plerumque ut mens assueta malis levibus nec graviora perhorrescat, atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ per culpas nutrita perveniat : et tanto in majoribus contemnat pertimescere, quanto in minimis didicit non timendo peccare* (S. Greg., 3. part. *Pastoral. admonit.* 3, 4).

3° L'esprit malin nous fait, en ce qui est des mœurs, comme l'hérétique fait aux catholiques, en ce qui est de la foi. Les hérétiques

manichéens qui vivaient avant saint Augustin, disaient que Dieu n'avait pas fait l'homme, ni les autres créatures visibles et corporelles, contre lesquelles on ajouta au Symbole : *Visibilium omnium et invisibilium.* Un hérétique épia un jour l'occasion qu'il vit un catholique qui était importuné des mouches : Mais en bonne foi, lui dit-il, croyez-vous que Dieu ait fait ces bestioles qui ne servent de rien que pour incommoder le monde? A la vérité, dit le catholique, je croyais bien que Dieu ne les a pas faites; s'il n'a pas fait ces mouches, ni les abeilles, il n'y a pas grande différence, ce sont toujours des mouches. Non, je ne crois pas qu'il les ait faites, et encore moins les sauterelles, car encore les abeilles font du miel, et sont plus dignes d'être l'ouvrage de Dieu que les sauterelles, qui ne sont bonnes à rien. Non, il ne les a pas faites, ni les moineaux non plus; les uns n'ont pas de grands avantages sur les autres, sinon que les uns se portent en haut en sautant et les autres en volant. S'il n'a pas créé les moineaux, ni les poules, aussi tous deux sont oiseaux; ni les brebis, ni les bœufs, ni les éléphants. Enfin, ayant fait d'une mouche un éléphant, il fit croire à cet homme que Dieu n'avait pas fait l'homme.

Troisième point. — Quand toutes ces choses n'arriveraient pas, du moins nous ne pouvons douter qu'ils ne nous obligent à de très-grandes peines, ou en ce monde, ou en l'autre. Premièrement, en ce monde nous nous plaignons quelquefois et nous murmurons contre la Providence de Dieu, de voir que les gens de bien soient affligés. Vous aimeriez mieux mourir que de commettre un péché mortel, et néanmoins la pauvreté, le renversement de fortune, les affronts, les procès, les maladies et autres disgrâces vous accablent de toutes parts. Ne commettez-vous point de péchés véniels? Sachez qu'il n'y a disgrâces, ni affliction temporelle que Dieu ne nous puisse très-justement envoyer en punition d'un péché véniel volontaire. Nous voyons en l'Ecriture qu'il a condamné à la mort plusieurs personnes pour des péchés qui nous sembleraient très-petits, très-légers et des plus véniels, comme la femme de Loth, pour avoir regardé curieusement l'incendie de Sodome contre la défense qu'on lui en avait faite; Nadab et Abiu, neveux de Moïse (Levit. 10, 1), pour avoir manqué à une rubrique du cérémonial en offrant le sacrifice; un jeune homme pour avoir recueilli un peu de bois un jour de fête (Num. 15, 32); Oza pour avoir touché l'arche avec moins de respect qu'il ne devait (2. Reg. 6, 6); un pauvre prophète pour s'être tant soit peu diverti de son chemin, et pris une petite réfection contre le commandement de Dieu, étant séduit par un faux prophète (3. Reg. 13, 19).

S'il ne vous châtie paternellement par les afflictions de cette vie comme il fait aux âmes qu'il chérit, c'est mauvais augure pour nous, c'est signe qu'il nous réserve pour les flammes du purgatoire. Car enfin, tôt ou tard, il faut que sa justice ait son cours et qu'il ne laisse aucun péché impuni pour petit qu'il soit.

Saint Paul dit aux Corinthiens (1. Cor. 3, 12) : Si quelqu'un édifie sur le fondement de la foi, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, c'est-à-dire des bonnes œuvres solides et parfaites, il

recevra grande récompense; si quelqu'un y édifie du bois, du foin, de la paille, c'est-à-dire, dit saint Thomas et les autres Pères, des péchés véniels et autres bonnes œuvres imparfaites, il sera sauvé, mais par le feu.

Sur quoi saint Augustin dit : Parce que l'apôtre assure qu'on sera sauvé, mais par le feu, il y en a qui méprisent ce feu et disent : Je ne me soucie pas d'être en purgatoire, pourvu que je sois sauvé; ne vous y trompez pas, la peine de ce feu est plus grande que tous les tourments des martyrs, que tous les supplices des malfaiteurs, que les douleurs des goutteux et graveleux, et que tout ce que les hommes peuvent souffrir en cette vie : *Gravior erit ille ignis quàm quidquid potest homo pati in hâc vitâ* (in Psal. 37, *sub initium*). Notez, calvinistes; du temps de saint Augustin on croyait le purgatoire, et on le prouvait par l'Ecriture.

Et le même saint Augustin en ses *Confessions* (lib. 9, c. 11, 13), priant pour l'âme de sa mère défunte : Mon Dieu, je sais bien que ma mère a vécu saintement; mais je sais aussi que vous ne pouvez mentir, et vous avez dit : *Quiconque dira une injure à son prochain, sera coupable de la géhenne du feu* (Matth. 5, 22), je vous prie d'avoir pitié d'elle, et lui pardonner. Voyez que bien peu de chose nous rend coupables de la peine du feu, selon la parole de Jésus, qui est la vérité même.

Conclusion. — Paschasius [1], très-saint homme, qui fit des miracles en son enterrement, apparut en des étuves à saint Germain, évêque de Capoue, disant qu'il faisait là son purgatoire, parce qu'en l'élection du pape Symmaque, il s'était trop attaché au parti de celui de Laurent, son compétiteur : *Non malitiæ sed ignorantiæ errore peccaverat.* Jésus reprenant les scribes et les pharisiens qui étaient fort pointilleux à garder les petits règlements et négligeaient les plus grands, leur disait qu'il fallait observer les uns sans mettre en oubli les autres (Matth. 23, 23). Nous devons dire avec autant de raison et par bonne conséquence, qu'il faut avoir en horreur les péchés mortels, mais il faut aussi éviter les véniels : *Oportet hæc fugere et illa non omittere.* Il faut avoir en horreur les péchés mortels, parce qu'ils offensent Dieu infininiment; il faut éviter les véniels, parce qu'ils lui déplaisent infailliblement. Les mortels font qu'il nous abhorre, les véniels font qu'il ne nous regarde pas de si bon œil; les mortels nous mettent en la disgrâce de Jésus, les véniels nous privent de ses caresses; les mortels bannissent de nous le Saint-Esprit, les véniels le contristent; les mortels nous rendent ennemis de la Vierge et des saints, les véniels diminuent l'amitié qu'ils nous portent; les mortels nous font esclaves de Satan, les véniels lui donnent des prises sur nous; les mortels nous détournent du bien souverain et de la dernière fin, les véniels nous détournent des moyens qui y conduisent; les mortels nous font perdre la grâce sanctifiante, les véniels nous font perdre plusieurs grâces actuelles; les mortels éteignent la charité, les véniels la refroidissent; les mortels nous dépouillent des mérites que nous

[1] S. Greg., 4. *Dialog.*, cap. 40.

avions acquis, les véniels nous empêchent d'en acquérir tant que nous devrions ; les mortels aveuglent l'entendement, les véniels le rendent louche; les mortels pervertissent la volonté, les véniels l'affaiblissent ; les mortels exterminent la beauté intérieure, les véniels la ternissent; les mortels en sont les souillures, les véniels en sont les rides; les mortels font mourir l'âme, les véniels la rendent malade ; les mortels nous ferment la porte du ciel, les véniels nous en retardent l'entrée ; les mortels nous engagent aux peines d'enfer, les véniels aux peines du purgatoire.

Enfin, l'Ecriture, les Pères, l'expérience nous enseignent, que celui qui commet les péchés véniels à centaines sans remords, sans réserve, sans retenue, assurément, assurément tôt ou tard tombe au péché mortel dans quelque vive tentation ou occasion charmante.

Comme au contraire, si vous avez grand soin d'éviter les péchés véniels, à plus forte raison vous vous abstiendrez des mortels ; si vous ne jurez point du tout, pas même pour la vérité, vous ne vous parjurerez jamais ; si vous craignez les paroles oisives, vous serez bien éloigné d'en dire de lascives; si vous vous abstenez des petits larcins, vous vous empêcherez bien d'en faire de grands. Evitant ainsi les péchés mortels, et vous abstenant des véniels le plus qu'il vous sera possible, vous conserverez jusqu'à la mort la grâce de Dieu pure et immaculée, grâce qui est la semence, l'aurore, le mérite et la dernière disposition à la gloire. *Amen.*

SERMON XLIII.

DES CAUSES DE L'ENDURCISSEMENT DU CŒUR.

Pour le Lundi de la cinquième semaine de Carême.

Miserunt principes et pharisæi ministros ut apprehenderent Jesum.
Les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des archers pour prendre Jésus. (Joan. 7, 32.)

Hodie si vocem Domini audieritis nolite obdurare corda vestra.
Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs. (Psal. 94, 8.)

C'est le sage avertissement que l'Eglise nous donne pour le moins sept fois chaque jour en ce saint temps de la passion, parce que celui qui n'amollit pas son cœur en la pensée des souffrances et de la mort du Fils de Dieu, il y a grande apparence qu'il est réprouvé; et que, comme dit le saint homme Job, son péché l'accompagnera jusques au tombeau, et le conduira en enfer : *Peccatum ejus usque ad inferos.* Les princes des prêtres et les pharisiens de notre Evangile montrent qu'ils ont un cœur endurci; ils ont été témoins oculaires des miracles plus que très-évidents qu'il a faits ; ils ont entendu la doctrine très-sainte, très-irréprochable qu'il a prêchée, ils ont vu les rares et admirables exemples des vertus qu'il a pratiquées ; et après tout cela ils envoient des archers pour

le prendre et pour le perdre. De peur de les imiter, il nous faut considérer quelles sont les causes plus ordinaires d'un malheur si déplorable, afin d'y mettre remède. Un des plus efficaces et des plus salutaires, c'est une particulière dévotion envers vous, ô sainte Vierge! car saint Anselme nous a dit que comme celui qui se détourne de vous, et que vous méprisez, ne peut manquer de se perdre, ainsi celui qui a recours à vous et que vous regardez de bon œil, il est impossible qu'il périsse. Nous vous dirons donc avec l'Eglise, humblement prosternés à vos pieds : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte, ô clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria! gratiâ plena, Dominus tecum, etc.*

IDEA SERMONIS.

Iª. Causa. — Duritiæ cordis est justitia Dei : Iº Scripturâ, 2º Patribus, 3º Rationibus : (A) Ob magna peccata, (B) Ob multa, (C) Ob contemptum inspirationum Dei.

IIª. Causa. — I. Malitia Diaboli qui peccatorem conculcat errore, et terrore. — II. Et circumdat.

IIIª. Causa. — I. Vitium peccatoris nempè cæcitas mentis. — II. Perversitas voluntatis.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum : *Hodie, si vocem Domini audieritis.*

Puisque l'endurcissement de cœur, comme disent les saints Pères, est le faubourg de l'enfer, la dernière disposition à la réprobation finale, et la veille de la damnation éternelle, il importe beaucoup de savoir quelles sont les causes d'où il procède, afin de les redouter et les prévenir par la grâce de Dieu, autant qu'il nous sera possible. Nous pouvons les considérer, ou de la part de Dieu qui le permet, ou de la part de l'esprit malin qui le procure, ou de la part de l'homme qui s'y dispose.

Première cause. — La première cause, c'est la justice de Dieu, qui, par un secret incompréhensible, mais toujours très-juste et très-adorable jugement, nous condamne quelquefois à ce châtiment, qui est la plus effroyable punition qu'il puisse envoyer à une âme.

En l'Exode (chapitres 4, 7, 9, 10, 11 et 14), il est dit que Dieu avait endurci le cœur de Pharaon; et en l'Ecclésiaste, il y a une parole qui me semble des plus redoutables de toute l'Ecriture sainte : Considérez les œuvres de Dieu, et voyez que celui qu'il a une fois méprisé, personne ne le peut corriger : *Considera opera Domini; et quia quem Deus despexerit nemo corrigere potest* (Eccl. 7, 14). Vous vous étonnez que votre mari, ou votre enfant, est si opiniâtre en ses humeurs vicieuses, que rien ne le peut fléchir; les prédications ne le touchent point, les remontrances n'y servent de rien, les menaces ne l'émeuvent point, les exemples des gens de bien ne font aucune impression sur son esprit. Que sais-je? c'est peut-être que Dieu l'a méprisé, et que celui que Dieu a une fois méprisé, personne ne le saurait corriger. Vous vous trompez, si vous pensez le fléchir en l'étourdissant par vos crieries, invectives et malédictions. Faites plutôt comme sainte Monique : son mari Patrice était payen, sujet aux femmes, d'une humeur colérique et farouche; son fils Augustin était manichéen et libertin, elle les convertit et les gagna à Dieu, non par impatience, ni par

reproche, ni par murmure, mais attendant avec patience la miséricorde de Dieu sur eux[1], la demandant à chaudes larmes, la méritant par aumônes et autres bonnes œuvres; elle parlait souvent de Dieu à son mari, non par paroles, mais par ses bons exemples, par son obéissance, sa douceur, sa débonnaireté, sa patience et autres vertus héroïques : *Loquebatur illi de te, moribus suis.* Etant devenue veuve, elle pleurait si assidûment au pied du crucifix pour la conversion de son fils, qu'un saint évêque lui dit un jour : il est impossible que le fils de tant de larmes périsse : *Vidua illa casta, sobria, et pia, quales amas, non desinebat horis omnibus orationum suarum, de me plangere ad te*[2]. Cette bonne veuve, chaste, sobre, dévote, telle que vous les aimez, ô mon Dieu! ne cessait de gémir devant vous en ses prières pour ma conversion. Enfin, elle en fit un grand saint, le plus grand docteur de l'Eglise. Faites comme elle, attirez sur votre fils, par vos prières, vos larmes et vos bonnes œuvres la miséricorde divine : car si Dieu le méprise, rien ne le pourra changer.

Ainsi en saint Jean (12, 40) il est dit de ceux auxquels le Fils de Dieu prêchait, qu'ils ne pouvaient croire, parce que Dieu les avait aveuglés et endurcis, pour ne les pas convertir et guérir, comme il les avait menacés par Isaïe (6, 9) : *Non poterant credere quia dixit Isaïas excœcavit oculos eorum, et induravit cor eorum ut non videant oculis, et non intelligant corde et convertantur et sanem eos.* Ce n'est pas que Dieu produise directement et par une action positive, cet aveuglement d'esprit et cet endurcissement de cœur, mais il le fait indirectement par la soustraction des lumières et des grâces auxiliaires qui auraient opéré notre conversion.

2° *Non obdurat Deus impertiendo malitiam, sed obdurat non impertiendo misericordiam :* Dieu n'endurcit pas le pécheur, en lui jetant la malice dans le cœur, mais retirant de lui sa miséricorde et ses grâces efficaces, dit saint Augustin. Et saint Grégoire (lib. 25 *Moral.*, cap. 12) : *Quem liberare noluit, deserendo percussit :* Celui que Dieu ne veut pas délivrer, il le punit en l'abandonnant. Et ailleurs, ce saint pape dit : *Cain admoneri potuit, converti non potuit.*

3° (A) Ce mot *deserendo* nous fait savoir que l'âme réprouvée mérite ce châtiment, commettant de grands péchés ou en grand nombre, ou par un grand abus des grâces de Dieu. Il y a des personnes qui, par un seul acte de vertu, mais de vertu bien excellente et héroïque, gagnent si heureusement les bonnes grâces de Dieu, et se mettent si avant dans sa bienveillance, qu'ils sont comme confirmés en grâce, ou au moins en la prescription et possession de cette vertu. Saint Bernard s'étant jeté dans un étang glacé, pour se punir d'une œillade inconsidérée qu'il avait jetée en passant sur une femme, et saint Thomas ayant chassé avec un tison de feu une courtisane qui s'était glissée en sa chambre pour le tenter, furent doués d'une chasteté inviolable. Au contraire, il y a

[1] Cubilis injurias ita toleravit ut nullam de hâc re cum marito haberet unquam simultatem ; expectabat enim misericordiam tuam super eum.

[2] S. August., lib. 3 *Confess.*, cap. 11.

des gens qui font des actions si noires, si infâmes, si dénaturées et si monstrueuses, qu'une seule ou deux les confirme en malice, les confirme en très-mauvais état devant Dieu, et attire sur eux l'ardeur de sa colère, et le décret effroyable de leur réprobation éternelle. Et ainsi Dieu dit par le prophète Amos, qu'il ne convertirait pas ceux d'Idumée, de Damas et autres villes, parce qu'ils commettaient des cruelles injustices, des horribles oppressions envers les pauvres, des incestes et autres crimes énormes [1].

(B) Si vos péchés ne sont pas de cette nature, ils peuvent avoir le même effet quand ils sont fréquents et en grand nombre. C'est ce que Dieu dit à une âme par Jérémie (30, 12) : *Insanabilis est fractura tua, pessima plaga tua; curationum utilitas non est tibi, omnes amatores tui, obliti sunt tui; plaga enim inimici percussi te, castigatione crudeli; propter multitudinem iniquitatis tuæ feci hæc tibi :* Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi, d'un châtiment cruel, votre blessure est incurable, les remèdes vous sont inutiles, ceux qui vous chérissaient et qui avaient du zèle pour vous vous ont mis en oubli, et je vous ai ainsi traité à cause du grand nombre de vos crimes.

Le prophète Job (41, 6) vous dépeint par de vives couleurs, sous le nom de *Léviathan;* il dit que vous avez le cœur armé d'une défense qui est à l'épreuve de toute les atteintes du Saint-Esprit, c'est une cuirasse de fer ou d'acier faite à la façon des écailles d'un poisson, tellement jointes et pressées l'une sur l'autre, qu'un seul petit souffle ne pourrait passer à travers : *Corpus illius quasi scuta fusilia, compactum squamis se prementibus; una uni conjungitur, et ne spiraculum, quidem incedit per eas.* La diversité et le grand nombre de vos crimes, fait qu'une seule haléinée du Saint-Esprit ne peut entrer en votre cœur, il n'y a point de passage ni d'ouverture. Vous êtes luxurieux : si avec ce vice vous étiez charitable, les aumônes que vous feriez donneraient sujet au Saint-Esprit de vous éclairer et convertir. Mais vous êtes luxurieux; si avec cela vous étiez humble et dévot, vous prendriez de bonne part d'être repris, vous prieriez Dieu de vous convertir; mais étant luxurieux et avaricieux, vous êtes encore orgueilleux et indévot : comment voulez-vous que Dieu vous gagne? par où voulez-vous qu'il entre en votre cœur.

(C) On ne saurait commettre de péché en si grand nombre, sans résister souvent aux grâces de Dieu, et cette résistance en dessèche la source : *Peccatum ejus usque ad inferos, obliviscatur ejus misericordia, dedit ei Deus locum pœnitentiæ, et ille abutitur eo in superbiam*, dit Job. Dieu vous a attendu si longtemps avec une patience admirable, il vous a donné tant de jours, tant de mois, tant d'années pour faire pénitence et vous les avez perdus en débauches et en divertissements mondains; il vous a envoyés les deux rayons de sa lumière, et vous avez fermé les yeux; il a si

[1] Super tribus sceleribus Israel, et super quatuor non convertam eum : pro eo quod vendiderit pro argento justum, qui conterunt super pulverem terræ capita pauperum : filius et pater ejus ierunt ad puellam (Amos. 2, 6, 7).

souvent frappé à la porte de votre cœur, et vous avez fait la sourde oreille : il oubliera de vous faire miséricorde.

Au chapitre 13e des Actes (v. 40), saint Paul prêchant à Antioche au prince de la Synagogue et à toute l'assemblée des juifs, leur raconte de point en point les bénéfices qu'ils avaient reçus de Dieu, dès le commencement de leur vocation ; comme il les avait délivrés d'Egypte avec main forte, souffert leurs rébellions dans le désert l'espace de quarante ans, comme il leur avait envoyé la manne, donné des capitaines, des juges, des rois pour les conduire et les défendre de leurs ennemis, des prophètes pour les instruire, menacer et inviter à la pénitence, et enfin qu'il leur présente maintenant le pardon de leurs péchés par les mérites de Jésus ; puis il conclut, leur disant : Prenez garde que la parole que Dieu a dite par son Prophète ne se vérifie en vous : *Videte contemptores, et admiramini et disperdimini; quia opus operor ego in diebus vestris opus quod non credetis, si quis enarraverit vobis* (Habac. 1, 5). On vous peut dire le même, Messieurs, vous savez les bénéfices que vous avez reçus de Dieu : bénéfices généraux, bénéfices particuliers, de nature, de grâce, en l'âme, au corps, en vos personnes, en vos gens; il vous a faits créatures raisonnables, il vous a faits chrétiens et catholiques, il vous a attendus à pénitence avec un longanimité ineffable, il vous a préservés de mille dangers, appelés cent et cent fois; et encore à présent, il vous offre la rémission de vos péchés : *Videte contemptores, videte contemptores :* vous êtes rebelles à la lumière, vous êtes rétifs aux semonces de Dieu, vous êtes ingrats de ses bénéfices, il fera en vous une œuvre qui sera difficile à croire, il vous châtiera d'une peine qui semblera bien étrange, et contraire à son génie; son inclination naturelle est de convertir les âmes, de les amollir et de les amener à résipiscence ; et il vous endurcira, vous aveuglera, vous abandonnera, vous livrera à l'impénitence finale. Et qui ne perdrait patience, qui ne se lasserait de vous appeler voyant votre opiniâtreté ? Ce n'est pas que Dieu perde jamais patience, ni sa bonté, ni sa charité; au contraire, cet abandonnement est un effet de sa bonté, dit saint Bernard[1] : car s'il continuait à vous donner des inspirations, vous en abuseriez toujours, et elles vous rendraient plus coupables, vous seriez plus grièvement damnés.

Deuxième cause.— I. Si la justice de Dieu, et même sa bonté, le porte à permettre en vous cet endurcissement, la malice du diable, et l'envie dont il enrage contre vous, l'induit à vous y retenir et arrêter tant qu'il peut : *Conculcaverunt me inimici mei.* Le dessein du démon n'est pas seulement ni principalement de vous faire tomber, mais de vous tenir les pieds sur la gorge et de vous empêcher de vous relever, ces deux pieds sont l'erreur et la terreur : *Errore et terrore conculcat,* dit un grand docteur : *Errore præsumptionis, terrore persecutionis.* Il vous séduit et vous flatte par la présomption de la miséricorde de Dieu, il vous cache la rigueur et la sévérité de sa justice : *Quia non profertur citò contra impios senten-*

[1] Contra pessimum initium ingratitudinis.

tia, filii hominum absque timore ullo perpetrant mala (Eccl. 8, 11). Les hommes se prostituent hardiment au péché, parce que Dieu diffère de punir leurs crimes, dit le Sage. Vous vous flattez, parce qu'après que vous avez commis plusieurs péchés, vous n'en ressentez point de mal, vous n'en recevez point de punition, vous vous portez bien, tous vos enfants sont en parfaite santé, vous gagnez tous vos procès, pauvre homme! vous ne considérez pas que c'est un effet de la colère de Dieu, que vous êtes entre les mains de sa justice plus effroyable, quand il ne daigne pas se mettre en colère contre vous, et vous châtier en ce monde, quand il accomplit en vous cette menace : *Auferetur zelus meus à te, non ultra irascar tibi :* Je n'aurai plus de zèle pour vous châtier, je ne me fâcherai plus contre vous : *Exacerbavit Dominum peccator, secundùm multitudinem iræ suæ non quæret.* L'erreur vous ôte ainsi la pensée et la volonté de vous relever, ou si vous en avez quelque dessein, la terreur le fait avorter; si vous refusez de retourner à ce méchant homme pour contenter ses passions brutales, il vous menace de vous décrier, de quitter le soin de vos affaires, de vous envoyer le sergent, de vous ruiner de bien ou de réputation; si vous avez quelque pensée d'aller à confesse, il vous en empêche par la crainte que votre confesseur ne vous blâme, qu'il ne vous oblige à restitution, à vous réconcilier avec votre ennemi, à sortir de la maison où vous êtes, c'est vous mettre les pieds sur la gorge : *Conculcaverunt me inimici mei.*

II. Et parce que si vous étiez assistés, vous lui pourriez résister, et vous délivrer de ses oppressions, il vous assiége de toutes parts : *Inimici mei circumdederunt me.* Il vous ferme toutes les portes par où il vous pourrait arriver du secours. Vous pourriez être détrompé par la lecture de *la Grande guide des pécheurs*, ou du *Mémorial* de Grenade, ou d'autres bons livres; il fait que vous n'en achetez point, ou si vous les avez, il fait que vous êtes paresseux à les lire; vous pourriez connaître votre erreur, en entendant les prédications, il fait que vous n'y allez pas, ou si vous y allez, il fait que vous n'ajoutez pas foi au prédicateur. Vous pourriez être secourus de la grâce de Dieu si vous le priiez souvent et dévotement, si vous faisiez beaucoup d'aumônes pour obtenir miséricorde, par les œuvres de miséricorde: il fait que vous vous embarrassez en des affaires qui vous ôtent le loisir de prier Dieu; vous dépensez en jeu, ou en luxe ce que vous devriez donner aux pauvres, pour être assisté de leurs prières.

Troisième cause. — 1° Ce qui acheva d'endurcir le cœur rebelle de Pharaon, et qui le mit à la veille de la réprobation finale, ce fut l'éclipse de toute lumière, les ténèbres plus que cimmériennes, qui furent répandues par tout son royaume; elles furent si épaisses et si étranges, qu'au rapport du texte sacré (Exod. 10, 22), pas un des Egyptiens ne se remua tant soit peu du lieu où il se trouva placé quand elles arrivèrent : *Nemo se movit de loco suo.* Pharaon dit à Moïse ce qu'il ne lui avait jamais osé dire. Retirez-vous d'ici, et que je ne vous voie plus : *Recede à me, et cave ne ultra videas faciem meam.* Quand les ténèbres sont en notre esprit, on a beau

vous prêcher, avertir, remontrer, exhorter, menacer, vous ne vous remuez non plus qu'un rocher, vous pensez être plus sage et avoir plus d'esprit que tous les autres, vous voudriez que le prédicateur et votre père qui vous reprennent, votre mère qui vous remontre, fussent bien loin; et si vous osiez, vous leur diriez : Retirez-vous d'ici, je n'ai que faire de vous. Quand la volonté est débauchée, on la redresse par les lumières et considérations de l'entendement, quand l'entendement est aveuglé, par quelle voie le peut-on corriger?

Ne voit-on pas tous les jours de grands et célèbres personnages très-prudents et judicieux pour tout le reste, même capables de conduire les autres si effroyablement aveuglés par une passion d'avarice, par ambition, par affection à leurs parents, par la possession de plusieurs bénéfices ou autres semblables, que tous les Pères spirituels, tous les docteurs de Sorbonne, tous les cardinaux et papes de Rome ne les en feraient pas démordre. Le même leur arrive qu'à Samson (Judic. 13, 25). C'était un grand saint au commencement; l'esprit de Dieu le possédait et le fortifiait, il ne buvait ni vin, ni cidre, il étouffait et démembrait les lions; mais s'étant attaché à une affétée, il se laissa prendre par les Philistins qui lui crevèrent les yeux, le mirent à la cadène, l'obligèrent à tourner la meule d'un moulin comme une pauvre bête. Voilà la naïve image de ce qui vous est arrivé. Vous étiez autrefois homme de bien, vertueux, spirituel, vous vous êtes collé d'affection à une créature, à une femme, à un neveu que vous voulez agrandir, à un bénéfice que vous avez acquis je ne sais comment, à une cure, dont vous n'êtes pas capable. Satan vous a mis à l'attache, vous a crevé les yeux, vous empêche de voir le mauvais état où vous êtes, les fautes que vous commettez en cette charge. Votre vie est comme le mouvement d'une meule, toujours à recommencer, sans avancement, sans amendement, sans changement; votre confession de Pâques est toute la même que celle de Noël, et celle de Noël comme à l'autre Pâques, et ainsi consécutivement jusqu'à la mort; et comment éviteriez-vous un mal que vous ne connaissez pas? comment le connaîtriez-vous quand vous vous laissez aveugler par votre passion? vous ne priez jamais Dieu de vous délier les yeux, vous ne consultez personne, vous ne donnez la liberté à qui que ce soit de vous dire vos vérités; si on vous les dit, vous le prenez de mauvaise part, ou vous n'en croyez rien. Quand le ciel et la terre se renverseraient pour vous émouvoir et convertir, vous demeureriez immobile : *Nescierunt, neque intellexerunt; in tenebris ambulant, movebuntur omnia fundamenta terræ.*

II. D'autres fois cet endurcissement procède d'une disposition toute contraire à l'aveuglement : de ce qu'on a commis le péché avec grande connaissance de cause, avec vue, réflexion et évidence du mal qu'on faisait : *Aversus es aversione contentiosâ, nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo dicens : Quid feci* (Jerem. 8, 5)? C'est ce qui endurcit le démon, selon la doctrine de saint Thomas. Ce docteur angélique dit que la volonté de l'ange est inflexible, qu'elle se colle et s'attache inséparablement à l'objet qu'il a choisi en la première conversion et affection de son

cœur, parce qu'il a vu en un moment et en un clin d'œil tout ce qui le pouvait affectionner à ce mal, et tout ce qui l'en pouvait détourner. Tels sont ordinairement ces grands politiques, ces esprits savants et lumineux; quand ils se sont une fois adonnés au mal, l'expérience montre qu'ils sont incorrigibles, parce que s'étant prostitués au péché avec une pleine connaissance de tout ce qui les en pouvait divertir, il n'y a point de nouvelles raisons qui les en puissent détacher. Voyez Pharaon, voyez les scribes et les pharisiens. Pharaon ressent vivement les fléaux qui affligent son royaume, il reconnaît et avoue qu'ils viennent de Dieu, il voit son fils et tous les aînés d'Egypte frappés de mort par la main d'un ange, il voit que Dieu ouvre la mer en faveur de son peuple, que les eaux s'affermissent de côté et d'autre pour lui servir de rempart, que le fond de la mer produit en un moment un émail de fleurs : *Campus germinans de profundo maris*, et il est si écervelé que de poursuivre ce peuple et de prétendre de l'exterminer : *Persequar, dividam spolia, interficiet eos manus mea.*

Les prêtres et les pharisiens touchent au doigt les miracles de Jésus, visibles, palpables, irréprochables, plus évidents que le soleil : un paralytique de 38 ans redressé et guéri, un aveugle-né qui recouvre la vue, un Lazare à demi-pourri ressuscité en leur présence ; ils se sentent renversés par terre quand ils le veulent prendre (Joan. 18, 6) : car ils étaient au jardin avec les soldats; ils voient l'éclipse du soleil, le tremblement de terre, le roc du Calvaire qui se fend en deux; les gardes qu'ils ont mis au sépulcre leur déclarent qu'il est ressuscité (Matth. 28, 11), qu'un ange resplendissant l'a publié. Quel rocher n'en serait ému et amolli? et ils persistent en leur obstination et à vouloir étouffer la mémoire de Jésus et la gloire de ses miracles.

Les libertins qui ne veulent rien croire que ce qui flatte leurs sens, ne croiront pas ce que je vais vous dire, ils s'en moqueront : mais tant pis pour eux; il ne laisse pas d'être très-véritable : *Infaustum est quod dicam, dicam tamen.* De notre temps, en un village de Bourgogne, entre Dijon et Beaune, un gentilhomme vieux et libertin, qui avait en sa maison sa femme, un fils et une fille, étant tombé malade, il remettait à se confesser. Il vit écrit en grosses lettres sur les courtines de son lit : *Quærite Dominum, dùm inveniri potest :* Cherchez le Seigneur quand on le peut trouver. Il pensa que ce fût son curé et ses gens qui y eussent mis cet écriteau; il se met en colère, il crie, il menace de tout rompre, si l'on n'ôte ces lettres. Ses gens qui ne voyaient rien, lui demandent ce que c'est : Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'on a écrit là : *Dominum, dùm inveniri potest.*

Pour le contenter, on ôte toutes ces courtines, et on y en remet d'autres; il y voit encore écrit : *Quæritis me et non invenietis :* Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas.

Il maugrée et demande à ses gens pourquoi ils ont mis là ces autres lettres : on change derechef ces rideaux et on y en remet d'autres; il se plaint encore plus qu'on y a écrit : *In peccato vestro moriemini :* Vous mourrez en votre péché.

Puis il meurt là-dessus. Un peu de temps après, toute la maison

tremble comme si elle s'en allait par terre, et son corps fut enlevé et emporté, on ne sait par qui, ni ce qu'il devint. Son fils se fit capucin, sa veuve et sa fille carmélites. Un de nos Pères prêchant cette histoire à Dijon, le gardien des capucins le vint trouver au sortir de chaire, et lui montrant son compagnon, lui dit : Mon Père, prêchez hardiment partout cette histoire; voilà un témoin qui en peut déposer certainement, c'est le fils du personnage défunt : *Exempla sunt omnium, tormenta paucorum.*

Conclusion. — Suivez donc les conseils que le Psalmiste (Psal. 94, 8), et l'Apôtre (Heb. 3, 7) nous donnent : *Hodie si vocem Domini audieritis nolite obdurare corda vestra :* Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur n'endurcissez pas vos cœurs. Dieu nous fait entendre sa voix en diverses manières : quelquefois par ses inspirations : *Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis;* par les sermons : *ad audiendam vocem sermonum ejus;* d'autres fois par ses bienfaits : *Vox Domini in magnificentiâ;* par ses menaces : *Intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam.* Vous avez entendu sa voix en quelqu'une de ces manières, et peut-être par toutes : il vous importune par ses inspirations; il vous avertit par vos confesseurs et vos prédicateurs, il vous remontre par votre père et votre mère, il vous accable de bienfaits, il vous menace de guerre, de pauvreté, de maladie. Ne résistez pas si vous êtes sages, évitez les causes de l'endurcissement; si par fragilité humaine, ou par violence d'une forte passion, vous tombez en quelque faute, ne commettez pas de grands péchés, ni en grand nombre; ne vous glorifiez pas d'avoir mal fait, humiliez-vous-en, confondez-vous, estimez-vous malheureux, obéissez aux bonnes pensées que Dieu vous donne, pour la pratique des autres vertus auxquelles vous n'avez pas tant de répugnance. Ne permettez pas que le démon se serve de vos passions pour vous aveugler.

Défiez-vous de vos pensées, de vos sentiments, de vos affections qui sont tant soit peu passionnées; pensez que peut-être ils vous aveuglent et vous donnent le change; ils vous font chercher leurs satisfactions, sous prétexte de zèle pour la gloire de Dieu : *Est via quæ videtur homini recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem* (Prov. 14, 12).

Nolite obdurare corda vestra : Ne soyez pas comme la boue qui se durcit aux rayons du soleil, ne faites pas que les lumières qu'on vous communique par les prédications, par les sacrements, par les remontrances de votre père et de votre mère, vous rendent plus coupables par la résistance que vous y ferez.

Nolite obdurare corda vestra; ne soyez pas comme la pierre qu'on appelle *ciphnie*, qui se durcit quand on l'arrose d'huile; que l'huile de la miséricorde que Dieu exerce envers vous ne vous rende pas plus obstinés en vos rébellions contre lui.

Nolite obdurare corda vestra sicut in exacerbatione; ne faites pas comme ces anciens Israélites qui abusèrent des grâces que Dieu leur fit à la sortie d'Egypte et dans le désert, et Dieu jura en sa colère qu'ils n'entreraient point en la terre de promission. Si vous faites comme eux, si vous abusez de tant de lumières, de tant de

grâces, de tant de bénéfices qu'il vous a faits, et qu'il vous fait incessamment, peut-être que l'un de ces jours il jurera en sa colère, que vous n'entrerez point au ciel de promission, et s'il le jure une fois, vous n'y entrerez jamais. Pensez-y, cela est plus que très-effroyable. *Amen.*

SERMON XLIV.

DU BON USAGE DU TEMPS.

Pour le Mardi de la cinquième semaine de Carême.

Tempus vestrum semper est paratum.
Votre temps est toujours prêt. (Joan. 7, 6.)

Un ancien général d'armée avait coutume de dire que sa profession était esclave du temps, c'est-à-dire, que pour avoir bonne issue en la guerre, il importe beaucoup d'épier, de choisir et de bien employer le temps; il faut dire le même, et à plus forte raison de la milice chrétienne. Vous savez qu'il y a trois différences de temps : le passé, le présent et l'avenir. Pour persuader et instruire pleinement à faire bon usage du temps, je me sens obligé de vous montrer qu'il faut recouvrer le passé, ménager le présent, acheter l'avenir. Vous l'avez fait très-parfaitement, ô sainte et bienheureuse Vierge! Saint Ambroise nous apprend que vous avez toujours fait si bon usage du temps, que même en dormant vous n'en perdiez pas un moment, vous étiez élevée à un très-haut degré de contemplation : *Dùm quiesceret corpus vigilabat animus. Ego dormio et cor meum vigilat.* En quoi vous étiez semblable aux anges qui sont toujours en acte, toujours en l'exercice actuel de leur entendement et de leur affection envers Dieu. De là vient que le Créateur voulant vous adresser une ambassade solennelle, ne vous envoya pas un prophète comme à David, à Ezéchias et aux autres, mais un ange semblable à vous, qui vous salua dévotement par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Deus destinavit unumquemque electum ad certum gradum meriti et gloriæ.

I. Punctum. — Tempus præteritum perditum, est diligenter recuperandum.

II. Punctum. — Præsens utiliter insumendum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Responsione ad objectionem.

III. Punctum. — Tempus futurum redimendum.

Conclusio. — Argumenta conglobata pro tribus punctis.

Exorde. — *Crediderunt quotquot præordinati erant ad vitam æternam.* Ces paroles que saint Luc écrit aux Actes (13, 48), marquent une belle vérité de théologie que les docteurs enseignent et prouvent par l'Ecriture sainte en la première partie de la *Somme* de saint Thomas[1].

[1] S. Thom., 1 p., q. 23, art. 7. — S. Bonavent., opusc. tract. *de Septem iteneribus*, distinct. 1. — Suarès, *de Predestinatione*, lib. 1, cap. 10.

Le décret de notre salut que Dieu a fait de toute éternité en son entendement divin, et en sa volonté très-adorable, n'est pas seulement une dilection par laquelle il a eu pour nous des inclinations toutes particulières, une affection de grande bienveillance : *Charitate perpetuâ dilexi te;* ce n'est pas seulement une élection par laquelle il nous a triés et tirés de la paresse, pour nous séparer de la masse de corruption : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem;* ce n'est pas seulement une prédestination par laquelle il nous a destinés à la possession et à la jouissance de sa divinité : *Prædestinati secundùm propositum voluntatis suæ* (Ephes. 1, 11). Ce n'est pas seulement un acte de sa providence par lequel Dieu nous prépare et procure les moyens qui nous sont nécessaires pour arriver à cette fin : *Deo pro nobis providente* (Hebr. 11, 40); mais c'est une préordination : *Quotquot præordinati erant*, c'est-à-dire que notre prédestination n'est pas un dessein vague, confus, indéfini, indéterminé que Dieu ait formé en soi de nous sauver tellement quellement, comme un homme qui décoche une flèche en l'air sans se soucier où il vise; mais c'est un dessein conçu et projeté, une volonté délibérée qu'il a prise de nous mettre en un certain ordre, *ordinavit;* de nous donner un certain rang, une place définie et déterminée en la compagnie des saints, parmi les anges et les archanges, au séjour des bienheureux.

Unusquisque in suo ordine resurget : Chacun ressuscitera en son ordre, dit saint Paul (1. Cor. 15, 23). Qu'est-ce à dire en son ordre? est-ce à dire que ceux qui seront morts les premiers, ressusciteront les premiers? ceux qui seront morts à la fin du monde, ressusciteront les derniers? Non; le même saint Paul dit que tous ressusciteront en un moment, en un clin d'œil : *In momento, in ictu oculi :* ἐν ἀτόμῳ, *in indivisibili.* Est-ce à dire que les martyrs seront avec les martyrs, les vierges avec les vierges, etc. Il est probable qu'ils seront ainsi de compagnie dans le paradis; mais ils ne pourront pas ainsi ressusciter ensemble; car le corps d'un martyr est à Rome, l'autre à Paris, l'autre aux antipodes; et il ne dit pas seulement qu'ils seront, mais qu'ils ressusciteront chacun à son ordre : *Unusquisque in suo ordine resurget.* C'est donc à dire que chacun ressuscitera en l'ordre, en l'état, en la perfection de la gloire qu'il aura méritée.

Sicut mercenarii dies ejus; comme un père de famille qui a des ouvriers en sa boutique, ou des vignerons en sa vigne, leur donne à chacun un emploi, aux uns plus grand, aux autres plus petit, selon le temps qu'ils ont pour travailler, et selon le salaire qu'il leur a promis et préparé. Ainsi le bon Dieu a prescrit et défini à chacun de nous certain nombre de bonnes œuvres, que nous devons faire, certain degré de perfection que nous devons acquérir selon la longueur ou la brièveté de notre vie et selon le degré de gloire où nous sommes appelés. Il a dit en ses idées divines, en ses prénotions éternelles : Je veux qu'un tel soit au nombre des archanges, et que pour le mériter, il exerce cent œuvres de charité, deux cents actes d'amour de Dieu, trois cents actes de patience. Les anges qui ont un entendement prompt et perçant comme un éclair, une volonté vive et vigoureuse, une vertu active, forte et puissante, des

grâces surnaturelles selon l'excellence de leur nature, n'ont eu que deux ou trois moments pour faire ce qu'ils doivent et courir leur carrière. Les hommes, qui vont à plus petit pas, qui ont l'esprit plus lent, la volonté plus pesante, ont plus de loisir.

Il est dit des saints : *Dies pleni invenientur in eis.* Saint Paul disait sur la fin de sa vie : *Cursum consummavi :* J'ai parcouru toute la lice que le bon Dieu m'avait prescrite et limitée. Et Jésus, le modèle des prédestinés, à la veille de sa mort disait : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. 17, 4) : J'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire. Voyez si vous n'êtes pas obligé à un nombre de bonnes œuvres, puisque Jésus même y était obligé.

La raison de cette vérité nous est enseignée par saint Paul : *Quæ à Deo sunt, ordinata sunt.* Comme en l'ordre de la nature, Dieu a créé le monde, non-seulement pour montrer sa puissance en ce qu'il l'a tiré du néant, mais aussi pour faire paraître sa sagesse, en ce qu'il ne l'a pas fait de pièces détachées, mais de parties bien avenantes qui s'entretiennent, qui se correspondent et se rapportent l'une à l'autre, qui sont placées en lieu convenable selon l'exigence de leur nature, les plus nobles en haut, les plus viles et abjectes vers le centre; ce qui fait que le Sage le compare à un jeu d'orgues bien concerté; ce qui fait dire à Boëce : *Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis, arida conveniant liquidis.* Ainsi, en l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire, Dieu n'a pas projeté la Jérusalem céleste, comme un pays du Sénégal et de sauvages; il a fait ce dessein, non-seulement pour exercer sa bonté, nous communiquant sa divine essence, mais encore pour montrer sa sagesse incompréhensible, il n'a point prédestiné les âmes choisies séparément et en détail, seulement pour leur bien particulier, mais en gros, toutes ensemble, pour le bien de l'univers. Il a établi la Jérusalem céleste comme une cité, où il y a une très-belle police, une économie admirable, une parfaite justice distributive : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas;* ou comme un corps, dit saint Paul, le corps mystique de Jésus, auquel celui qui est appelé pour être main, ne se doit pas contenter d'être pied; ou comme un temple, dit l'Apocalypse, temple spirituel et vivant où Dieu habite plus délicieusement, où il est honoré plus dignement qu'en aucun autre sanctuaire; temple où les pierres qui ont été taillées pour être au fondement, ne seront jamais en la voûte; celles qui ont été façonnées pour être auprès de la clé, ne seront pas mises au fondement : *Tunsionibus, pressuris, expoliti lapides; suis cooptantur locis, per manus artificis, disponuntur permansuri sacris ædificiis.*

Premier point. — De cette vérité ainsi établie sur le texte sacré, il suit par bonne conséquence, que si, par fragilité humaine, nous avons perdu le temps en la jeunesse, ou en quelque autre saison de notre vie, nous le devons recouvrer par une grande ferveur en l'amour de Dieu, par diligence en son service, par assiduité ès bonnes œuvres. Supposez qu'un voyageur soit obligé de faire douze lieues en un jour pour arriver en une ville où les portes se ferment de bonne heure, où il n'y a point de faubourgs, et que faute d'y arriver, il soit assuré d'être assassiné par des voleurs, ou dévoré des

bêtes sauvages : quand il se serait tant soit peu retardé, il se hâterait par après de courir, et doublerait le pas en grande diligence. Nous devons nécessairement parvenir à certain état de perfection, à certain comble de vertu, de grâce, de mérite. Nous ne savons quel il est, c'est Dieu seul qui le sait; si nous ne tâchons d'y arriver, Dieu nous prive du don de persévérance, quelque temps avant notre mort, il nous laisse tomber entre les mains de nos ennemis, il nous abandonne aux bêtes farouches de nos passions. Nous avons perdu jusqu'à présent beaucoup de loisir qui nous était donné pour faire ce voyage, si nous ne voulons demeurer en chemin, il nous faut courir avec diligence et recouvrer le temps perdu par le travail de la pénitence.

Deuxième point. — 1° Pour ne pas être obligé à cette peine, il vaut mieux dire, après le Fils de Dieu, et non-seulement le dire, mais aussi le faire comme lui : *Me oportet operari opera ejus qui misit me donec dies est, venit nox quando nemo potest operari* (Joan. 9, 4).

2° Saint Bernard[1] dit : *Ludere licet, fabulari licet ut prætereat hora quam ad agendam pœnitentiam miseratio conditoris indulget.* « Allons passer le temps, tromper le temps, tuer le temps, disent les gens du monde. Comme si le don le plus précieux que Dieu nous a fait nous était à charge, nous incommodait, était notre plus grand ennemi. » *O donec pertranseat hora quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad promerendam gloriam miseratio conditoris indulget. Donec transeat tempus, quo divinam propitiare debueras pietatem, properare ad Angelicam societatem, suspirare ad amissam hæreditatem, excitare remissam voluntatem, flere commissam iniquitatem.* « Quel aveuglement de perdre ainsi à la volée le temps que Dieu vous a donné pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce de Dieu, pour mériter la gloire du ciel, perdre le temps que vous devriez employer à gagner les bonnes grâces de Dieu, à vous amener à la compagnie des anges, à aspirer à l'hérédité du ciel, à exciter votre volonté languissante, à pleurer vos iniquités passées. »

3° Oui, le don le plus précieux, ce temps que nous prodiguons avec si peu de retenue, c'est une indulgence de la miséricorde de Dieu : *Miseratio conditoris indulget*; Dieu nous l'accorde pour faire pénitence. Le Fils de Dieu, en l'Apocalyse (2, 21), parlant de l'âme pécheresse : *Dedi ei tempus ut pœnitentiam agat.*

Tempus beneplaciti Deus in multitudinem misericordiæ tuæ (Psal. 68, 14). Le temps de cette vie est le temps du bon plaisir de Dieu, le temps commode pour gagner ses bonnes grâces, pour être aidé et excusé de lui, le temps dont il est dit : *Tempore placito exaudivi te* (Isai. 49, 8). L'octroi de ce temps n'est pas un seul effet de la miséricorde de Dieu, c'est un nombre presque infini de miséricorde et de bienfaits; car autant de mouvements qu'il y a en

[1] Serm. 18, de diversis qui est de triplici custodiâ, manus, linguæ et cordis.

ce temps, autant de fois nous pouvons gagner sa miséricorde, autant de couronnes et de récompenses pour le ciel ; autant de fois que nous avons offensé Dieu, nous avons mérité d'être privés de la vie qu'il nous a donnée pour mériter le paradis.

Un temps si précieux, vous le perdez follement à jouer aux cartes, à lire des romans, à faire des châteaux en Espagne, à rouler dans votre esprit des pensées impertinentes.

4° Vous me direz peut-être : Quand j'aurai perdu le temps, je le recouvrerai, je me hâterai de bien faire pour réparer, par des bonnes œuvres, les brèches de la vie passée, c'est une simplicité. Que diriez-vous de ce voyageur dont nous avons parlé au commencement, si ayant à faire dix ou douze lieues pour entrer en la ville où il est envoyé, à peine de coucher au serein, et d'être dévoré par les bêtes, ayant beau temps, beau chemin, bonne compagnie, il s'amusait la plus grande partie du jour à ivrogner et jouer dans une hôtellerie, ou à dormir à l'ombre d'un arbre, disant, pour son excuse : Quand le soir viendra, je doublerai le pas, je me hâterai? Pauvre malavisé, ne voyez-vous pas que sur le soir vous pouvez rencontrer des voleurs qui vous arrêteront et vous empêcheront d'arriver? le temps peut changer, y avoir de l'orage, le chemin sera plus difficile, vous serez plus las et moins vigoureux pour courir. Après avoir perdu le temps, vous le recouvrerez! qui vous a dit que vous en aurez le loisir? Ne disons-nous pas tous les jours en l'office, que Dieu seul est le roi des siècles, il est le maître et le propriétaire du temps : *Regi sæculorum.* Jésus ne dit-il pas : Ce n'est pas à vous de prendre connaissance, beaucoup moins de disposer des jours, des heures, des moments qu'il a réservés à sa puissance : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ pater posuit in sua potestate* (Act. 1, 7). Vous pensez faire du temps comme si vous l'aviez en propre, vous en voulez disposer comme de l'argent qui est dans vos coffres, dont vous dites : J'en veux jouer une partie, en employer une autre à mes affaires, l'autre à faire de bonnes œuvres. Ne voyez-vous pas que vous n'êtes pas assuré d'un jour, d'une heure, d'un moment, mille accidents vous le peuvent voler, et ruiner tous ces beaux desseins, qui ne sont fondés que sur l'avenir, et le plus souvent ne sont que des chimères.

Je veux que vous soyez assuré d'un an, de deux, de douze, de quinze : ne voyez-vous pas que sur le soir, c'est-à-dire, dorénavant vous ne serez pas si habile à courir; les péchés que vous commettez, les mauvaises imaginations qui vous en resteront, les habitudes vicieuses que vous contractez vous rendront plus pesant au bien, plus enclin au mal, plus inepte aux bonnes œuvres : *Qui non est hodie, cras minus aptus erit.*

Ne voyez-vous pas que pour recouvrer le temps, pour redoubler les bonnes œuvres, pour acquérir en peu de temps les mérites que vous deviez gagner en la suite de plusieurs années, il est tout à fait nécessaire que Dieu redouble sa grâce, et il ne vous l'a pas promise, il ne l'a promise à personne, vous ne lui en donnez pas le sujet, vous la déméritez par le grand nombre de vos crimes.

Et puis ce qui est fort remarquable, les bonnes œuvres que

Dieu vous a prescrites pour vous récompenser au royaume des cieux, dépendent de mille rencontres qui ne sont pas absolument en votre disposition, et qui, étant une fois échappées, ne reviennent pas si facilement. Entendez-moi bien : si pour vous donner son paradis, Dieu vous avait seulement destiné à un certain degré de grâce et de vertus intérieures, vous pourriez dire en vous-même : Si je ne les acquiers en la première, en la seconde, en la troisième, et dixième année de ma vie, je pourrai les acquérir en la douzième, en la dernière année, ou même au dernier jour; je pourrai avoir tant de ferveur; en peu de temps, exercer des actes d'amour de Dieu si ardents, si excellents, si parfaits, si héroïques, qu'ils mériteront autant et encore plus qu'un grand nombre d'autres plus lâches et plus faibles que j'aurais exercés en plusieurs années de ma vie précédente. — Mais Dieu a destiné plusieurs personnes à pratiquer un certain nombre d'actions extérieures, à gagner et convertir un certain nombre d'âmes, à secourir un certain nombre de pauvres, et il leur donne les moyens et les talents nécessaires à cet effet : *Væ mihi si non evangelizavero.*

Opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple (2. Tim. 4, 5). Saint Timothée était appelé à convertir et à instruire par la prédication un certain nombre d'âmes, saint Paul lui dit : Je vous avertis, je vous prie, διαμαρτυρομαι, je vous conjure par Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, de vous en bien acquitter; comme s'il disait : Si vous ne le faites, Dieu vous en demandera compte en son jugement. Ainsi sainte Monique était née et destinée pour la conversion de son mari Patrice et de son fils Augustin; si elle n'y eût travaillé, peut-être qu'elle ne serait pas sainte. Aussitôt qu'elle eût achevé cet ouvrage, Dieu la retira de ce monde pour la récompenser dans le ciel.

Si vous ne prenez ainsi sur-le-champ les occasions que Dieu vous présente de bien faire, vous n'achèverez pas la moitié de l'ouvrage que Dieu vous a donné; vous direz en la mort, comme Ezéchias : *Dùm adhùc ordirer succidit me.*

Et quand vous vivriez quatre-vingts ou cent ans, on dira de vous : *Carne senex, sed mente puer*, que vous êtes un enfant de cent ans : *Væ puero centum annorum!* au lieu que si vous vous servez du temps présent, pour courte que soit votre vie, vous ferez beaucoup d'ouvrage. Le bienheureux Pierre de Luxembourg n'a vécu que dix-huit ans, et il est devenu un si grand saint, qu'il a fait grand nombre de miracles très-signalés. Le bienheureux Louis de Gonzague n'a vécu que vingt-trois ans; le bienheureux Stanislas Kostka dix-neuf ans, saint Casimir vingt-cinq ans : *Consummati in brevi expleverunt tempora multa; non exiguum temporis habemus, sed multum perdimus; non accepimus brevem vitam, sed facimus*, dit Sénèque. Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. Dieu nous a donné une assez longue vie pour acquérir la vertu, mais nous la faisons trop courte par des inutilités d'esprit et de corps. Ménagez bien votre temps, n'en perdez point inutilement, vous verrez que vous en aurez très-suffisamment pour beaucoup de bonnes œuvres. Pendant que monsieur le conseiller votre maître est au palais, quand les autres cajolent

en la rue, ou auprès du feu, quand vous avez un quart-d'heure, ou une demi-heure de loisir, retirez-vous en quelque coin pour dire une partie de votre chapelet; sortez promptement hors du lit quand vous ne dormez pas le matin, n'y perdez pas comme vous faites les heures entières à faire des chimères en votre esprit; mettez-vous à la ruelle pour répandre votre âme devant Dieu, pour lui demander son amour et la grâce de ne le point offenser. Et ne me dites pas : Si je le fais ainsi, si je fais autrement que les autres, qu'en dira-t-on? qu'en pensera-t-on? on m'appellera bigot, on dira que je veux faire le singulier et le réformé. Qu'on dise ce qu'on voudra, vous ferez ce que vous devez. Quand vous êtes malade, et qu'il vous faut séparer des compagnies, tenir la chambre, vivre tout autrement que les autres, vous ne dites pas : Qu'en dira-t-on? et n'en faut-il pas faire pour le salut de l'âme tout autant et encore plus que pour la santé du corps? Le temps est pour nous aussi précieux que l'argent. Quand vous êtes réservé à ne pas dépenser votre argent, si on dit que vous êtes chiche et épargnant, vous ne vous en souciez pas, vous laissez dire le monde et vous faites vos affaires : les discours passent et l'argent vous demeure. Faites-en de même du temps, ménagez-le pour votre salut, et méprisez courageusement le babil des enfants du siècle. Ne faites pas aussi comme d'autres qui ne sont jamais oisifs, et perdent néanmoins tout leur temps : ce sont ceux qui travaillent beaucoup, et ne rapportent pas leur travail à la gloire du Créateur; qui n'ont pour but de leurs actions que leur intérêt, leur amour-propre, leur satisfaction, leurs petits desseins, l'établissement de leur fortune, l'avancement de leur maison. Ils diront à l'heure de la mort : *Per totam vitam laborantes nihil cepimus.* Quand vous prenez un tailleur à la journée, que vous lui donnez de l'étoffe pour vous faire une robe, s'il employait une partie du jour, ou de votre étoffe à faire un habit pour lui, il travaillerait tout le jour, et il perdrait sa journée.

Troisième point. — Quant au temps à venir il le faut acheter, saint Paul dit aux Ephésiens (5, 15) : *Videte fratres quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes redimentes tempus, quoniam dies mali sunt,* ἐξαγοραζόμενοι, *ementes, mercantes tempus :* Mes frères, vivez avec grande circonspection, ne marchez pas comme des insensés qui n'ont ni appréhension, ni prévoyance, mais comme des personnes discrètes et prudentes qui se tiennent toujours sur leur garde. Achetez le temps, et vous le rendez propre, maintenant qu'il n'y a que malice et fraude dans le monde. Qu'est-ce acheter? dit saint Augustin (Serm. 24 *de Verbis Apostoli*); c'est perdre une chose pour en avoir une autre, donner de l'argent pour avoir du pain ou du vin : *Id quod perdis ut Deo vaces pretium est temporis.* Si vous intentez un procès pour avoir les cinquante écus qu'on vous retient injustement, peut-être que vous les obtiendrez, peut-être que non; je veux que vous les obteniez, mais vous y passerez deux ou trois ans en aversion contre votre partie adverse, en peines d'esprit, en amertumes de cœur, qui vous empêcheront de prier Dieu. Quittez ces cinquante

écus pour acheter trois ans de dévotion et de paix intérieure. Si vous prenez cette ferme, cet office de receveur, ou de partisan, il y a espérance d'y gagner tous les ans deux ou trois cents écus? oui, mais vous emploierez ce temps-là en tracas, en allées et venues, en inquiétudes, en distractions d'esprit, qui vous empêcheront de prier Dieu soir et matin, d'ouïr la parole de Dieu, de fréquenter les sacrements; quittez la prétention incertaine de ces trois cents écus, pour acheter le loisir de travailler à votre salut. Si vous avez de quoi vous entretenir et votre petite famille sans vous embarrasser de cet office, qu'est-il besoin de prendre cette charge, qui vous fera négliger les affaires très-importantes et très-nécesaires de votre éternité, et vous exposera à ce reproche de Moïse : *Gens absque consilio est, et sine prudentiâ.*

Conclusion. — Ce saint Prophète ajoute : *Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent!* Voilà le meilleur souhait qu'on puisse faire à un ami, sur les trois différences du temps : du passé, du présent, de l'avenir; pour le passé, qu'il soit prudent : *Utinam saperent;* pour le présent, intelligent : *Et intelligerent;* pour l'avenir, qu'il soit prévoyant : *Novissima providerent.* C'est un trait de grande prudence de se faire sage et bien avisé par l'expérience du passé. Quel âge avez-vous? quarante, cinquante, soixante ans? où sont-ils ces soixante ans? Si vous avez une bague, elle est en votre main; si c'est de l'argent, il est en votre coffre; si c'est un cheval, il est en votre écurie ou ailleurs; vous n'avez donc pas soixante ans, puisqu'ils ne sont nulle part; je crains que vous n'ayez que deux ou trois ans, je parle à vous et encore plus à moi. Je crains que je ne sois un vieillard de deux ans, un vieillard de deux mois, si tout le temps que j'ai employé bien purement pour l'amour de Dieu était bien compté, je ne sais s'il ferait bien deux ans, je ne sais s'il ferait deux mois, et je n'ai que ce temps-là; de toute ma vie passée, il n'y a que ce temps-là qui soit en quelque lieu, il n'y a que ce temps qui n'est point passé, il est dans les trésors de Dieu, dans les archives du ciel, en l'éternité où rien ne passe et où tout demeure : *Nonne hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis* (Deut. 32, 34)? *Habere est posse uti vel frui*, dit saint Thomas : Avoir quelque chose, c'est pouvoir s'en servir ou en jouir. Quand on vous a prêté un cheval pour aller à Paris, vous dites : J'ai un cheval pour mon voyage, c'est-à-dire que vous pouvez vous en servir; vous avez un champ ou une vigne à dix lieues d'ici, c'est-à-dire que vous en pouvez recueillir les fruits. Tout le temps que vous avez employé au service de Dieu, vous l'avez encore, il vous sert beaucoup, vous en jouissez, vous vous en réjouissez, vous en recueillerez de grands fruits; les années que vous avez employées à offenser Dieu, vous ne les avez plus, elles sont perdues pour vous, elles ne vous servent de rien. Où sont tous les contentements que vous avez eus en votre vie, au bal, à la comédie, aux banquets, aux divertissements mondains, rien ne vous en reste que les dépens, le regret, le déplaisir, l'obligation à la peine; comme c'est après six ans, ce sera de même après dix ans, quinze, vingt, soixante ans; si vous vivez si longtemps,

faites-vous sage pour le présent et pour l'avenir, ne faites pas comme les réprouvés, dont il est dit : *Non dimidiabunt dies suos;* sur quoi saint Grégoire (lib. 5 *Moral.*, c. 28 *in fine*) ajoute : *Dies dimidiare est tempus vitæ malæ voluptatibus ductum, ad pœnitentiæ lamenta dividere, atque hoc ad bonum usum partiendo reparare.*

Par l'expérience du passé : *Utinam saperent, et intelligerent! intelligent, intellectu agent;* savoir connaître la nature du temps, que nous n'en avons rien à notre disposition que le présent, il s'échappe continuellement et à la dérobée, il ne retourne jamais; s'en servir pour acquérir de grandes couronnes au ciel, prendre l'occasion au poil, c'est être intelligent et bien entendu aux affaires. Vous êtes si ambitieux, si passionnément avide d'honneurs, de préférence, de préséance, si jaloux d'avoir les premiers rangs, vous êtes piqué d'envie quand les autres s'enrichissent ou s'agrandissent plus que vous, et vous ne considérez pas que pendant que vous vous amusez à des bagatelles, à bâtir des maisons de boue, à acquérir ou à cultiver des métairies, votre servante, des petites filles, de simples femmelettes, gagnent des couronnes, amassent des trésors, bâtissent des Louvres dans le paradis céleste.

Utinam saperent ac novissima providerent! Prévoyez aussi et pourvoyez à l'avenir, comme les bons ménagers dressent un état de toute leur dépense, et savent à point nommé jusqu'à un sou à quoi ils emploieront leur revenu. Aussi, pour assurer votre salut, il faut régler votre vie, dresser une économie de votre temps et la garder inviolablement, résoudre en vous-même ou avec votre père spirituel : Je me lèverai à cinq ou six heures, j'emploierai une demi-heure à rendre mes devoirs à Dieu, j'irai entendre la messe à telle heure, etc.; prier votre confesseur de vous donner bonne pénitence quand vous y manquerez sans nécessité.

Novissima providerent! Prévoyez les quatre fins de l'homme, prévoyez la mort si vous perdez le temps présent qui est à votre disposition, remettant à l'avenir les affaires de votre salut : la mort peut vous prévenir, et rompre tous ces beaux desseins, dont vous jetez les fondements sur un temps qui n'est pas à vous. Quand elle ne vous surprendrait pas, quel regret aurez-vous alors d'avoir donné aux ennemis de Dieu, au monde, au diable et à la chair le plus beau, le meilleur, le plus long, le plus certain de votre vie? et de n'avoir réservé à votre Sauveur que l'arrière-saison, le plus court, le plus incertain, le plus incommode, le plus inutile de votre temps?

Novissima providerent! Prévoyez le jugement; si on y rendra compte d'une parole perdue, combien plus de tant d'heures, de tant de jours, de tant de mois, de tant d'années inutilement employées! *Vocavit adversùm me tempus.* Le temps perdu sera notre adverse partie.

Prévoyez l'enfer; combien de pauvres âmes y a-t-il dans ces brasiers qui auraient besoin de quelques minutes du temps que vous prodiguez si malheureusement : peut-être que vous y serez d'ici à un an!

Prévoyez le paradis; vous n'y recueillerez que ce que vous aurez

semé; l'éternité est la moisson, le temps en est la semence : *Laboras æternitati.*

Chaque moment de temps utilement employé, vous produira quelque jour une récolte de gloire, de joie, de richesses, de délices et de félicités éternelles. *Amen.*

SERMON XLV.

DE LA VOCATION.

Pour le Mercredi de la cinquième semaine de Carême.

Oves meæ vocem meam audiunt.
Mes brebis entendent ma voix. (Joan. 10, 27.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 10e de saint Jean, le Fils de Dieu nous marque les grands biens des âmes qui ont le bonheur d'être du nombre de ses brebis, il dit qu'il les connaît, non-seulement comme toutes ses autres créatures, mais d'une connaissance d'approbation, d'agrément et de complaisance; que nul ne les ravira d'entre ses mains, qu'elles ne périront jamais, qu'il leur donne la vie éternelle; mais avant toute autre chose, il dit qu'elles entendent sa voix, c'est-à-dire, qu'elles répondent fidèlement à la vocation à laquelle il daigne les appeler. Ce bénéfice de la vocation étant un des principaux effets de notre prédestination, il importe beaucoup à notre salut de lui rendre nos devoirs, et particulièrement trois : dépendance, constance, fidélité. Vous nous en avez donné un exemple admirable, ô sainte Vierge! on vous peut donner cet éloge entre tous les autres saints, que vous avez répondu très-parfaitement à votre vocation sans la connaître, vous vous êtes disposée l'espace de quatorze ans à la divine maternité sans savoir que vous y étiez destinée, et même, selon la pensée de saint Bonaventure, vous étiez dans la pensée, et dans le désir actuel d'être la très-humble servante de celle que Dieu choisirait pour sa mère, quand son nonce et son légat angélique vous fit les offres de cette dignité, et vous salua par ces paroles : *Ave, Maria*

IDEA SERMONIS

I. Punctum. — Vocatio requirit à nobis dependentiam : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus ex parte Dei, 4° Instructione.

II. Punctum. — Vocatio exigit à nobis constantiam : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparatione.

III. Punctum. — Debemus fidelitatem in vocatione : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Exemplis.

Conclusio — Instructiones conglobatæ.

Charitate perpetuâ dilexi te, ideo attraxi te, miserans tuî. La chaîne mystérieuse dont la providence de Dieu attire à soi l'âme choisie, est composée de quatre chaînons entés et insérés l'un dans l'autre : la prédestination, la vocation, la justification et la glorification. Ce sont les quatre ressorts de notre bonheur éternel,

les quatre faveurs de Dieu qui dressent l'économie et le dessein de notre salut, les quatre principaux effets de l'amour que Dieu a porté aux âmes choisies en Jésus-Christ avant la création du monde (Joan. 17, 24) : *Dilexisti eos, sicut et me dilexisti ante constitutionem mundi.* Saint Paul nous décrit ces quatre chaînons en peu de paroles (Rom. 8, 30) : *Quos prædestinavit, hos et vocavit, et quos vocavit hos et justificavit, quos autem justificavit, illos et glorificavit.* La prédestination est de toute éternité, la glorification à toute éternité, la vocation et la justification s'accomplissent dans le temps; la première et la quatrième se font dans le ciel, les deux autres sur la terre; c'est Dieu seul qui fait la première et la quatrième, les deux autres du milieu, Dieu les fait avec nous : *Gratia Dei mecum.* De ces quatre bénéfices de Dieu, celui qui demande le plus notre concours, c'est sans doute la vocation; car la prédestination produit infailliblement la vocation; la glorification est inséparablement attachée à la justification finale; mais la justification n'est attachée à la vocation que par notre coopération et moyennant trois devoirs qu'elle demande de nous : dépendance, constance, fidélité.

Premier point. — 1° Dépendance, c'est-à-dire que vous ne devez entreprendre aucune condition de vie par vous-même, et par votre propre choix, et encore moins par une lâche condescendance aux humeurs capricieuses de vos parents et amis; mais par obéissance et par soumission à la volonté de Dieu, à l'exemple du saint homme Job, qui disait : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* Voilà deux paroles bien jointes, et qui sont toutes deux nécessaires à l'accomplissement de notre salut : la voix de Dieu et notre réponse, que Dieu nous appelle et que nous nous appliquions à ce qu'il demande de nous. Si une manque, tout demeure en arrière. Il y en a qui ont vocation et vacation, comme ces serviteurs que le maître appela, leur donnant des talents, et ils les firent profiter (Matth. 25, 14).

Il y en a qui n'ont ni vocation ni vacation, ou parce qu'ils s'en sont rendus indignes, ou parce que leur temps n'est pas encore venu, comme ceux à qui on disait (Matth. 20, 6) : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler? et ils dirent : Parce que personne ne nous a loués. Il y en a qui ont vocation sans vacation, comme ceux à qui on dit (Prov. 1, 24) : Je vous ai appelés, et vous avez fait la sourde oreille : *Vocavi, et reniustis.* Il y en a qui ont vacation sans vocation, comme ceux dont il est dit : *Ipsi currebant, et ego non mittebam eos.* Ils se hâtaient de courir et je ne les envoyais pas. Il n'y a que les premiers qui réussissent, les autres ne font rien, ou s'ils font quelque chose, ils ne font rien qui vaille.

2° *Sunt adhuc quoque qui rapiendum culmen sanctæ Ecclesiæ ingeruntur de quibus Dominus per Prophetam quæritur dicens : regnaverunt, et non ex me : principes extiterunt, et ego ignoravi; qui nimirum dum quædam fortiter agunt, rapinam invasi culminis à Deo oblivioni traditam arbitrantur; secum sua opera numerant, et quod præter Deum agunt, à Deo remunerandum*

putant; qui certè ut rectius ea quæ agunt enumerent, Saülis abjecti tot fortia facta numerent, quæ divinus numerus nequaquam tenet (3. Greg., lib. 5, cap. 3, *in* 1. *Reg.*).

Il y en a qui s'ingèrent à envahir les hautes dignités de l'Eglise, desquels le bon Dieu se plaint, disant (Osée, 8, 4) : Ils ont régné sans mon aveu, ils se sont faits princes sans m'en parler, et quand ils font quelque généreuse action, ils s'imaginent que Dieu a oublié le crime qu'ils ont commis, quand ils ont envahi la charge. Ils comptent leurs œuvres, qui ont belle apparence, et ils s'imaginent que Dieu récompensera ce qu'ils font, encore qu'il ne soit pas fait selon Dieu.

C'est troubler l'ordre et l'économie de la providence de Dieu, c'est être cause de mille désordres et dérèglements, de s'ingérer par soi-même à quelque genre de vie : c'est comme si en une armée chaque soldat voulait tenir tel rang qu'il lui plairait dans les files : Je veux être en l'avant-garde, moi aux ailes, et moi en l'arrière-garde; cette armée irait à la boucherie, non au combat, ni à la victoire. C'est comme si en un vaisseau, chaque marinier voulait être au gouvernail, ou en la hune, comme bon lui semblerait, non par le commandement et l'ordre du capitaine; ce vaisseau serait le jouet des vents et des vagues, et la victime des écueils.

La Sapience divine, qui conduit ses créatures à leur dernière fin, s'appelle *Providence,* parce qu'elle prévoit et pourvoit à tout ce qui est nécessaire au dessein qu'elle projette, au lieu que la nôtre est aveugle et impuissante.

Si vous avez un enfant qui soit disgracié de la nature, qui ait l'esprit pesant et hébété, qui soit borgne, bossu ou boiteux, vous dites : Il ne vaut rien que pour être d'Eglise. Si vous avez une fille laide, difforme, contrefaite, il la faut encoffrer en un monastère, bon gré, mal gré qu'elle en ait. Vous faites de la maison de Dieu un égoût de votre famille. Si votre voisin faisait tomber les eaux de sa gouttière, je ne dirai pas en votre chambre, en votre antichambre, en votre cuisine, mais en votre basse-cour, vous n'endureriez pas cette servitude; mais vous le ruineriez par procès. Vous faites de l'autel, qui est le lieu le plus vénérable, le plus auguste, le plus saint qui soit au monde, une sentine et un égoût de votre maison. Cet enfant ne vaut rien pour le monde, il le faut donner à Dieu, il le faut mettre à l'autel, en faire un prêtre ou un moine : vous voulez que votre neveu, ou votre fils soit ecclésiastique, afin de lui faire avoir une cure, un canonicat ou autre bénéfice : a-t-il le don de continence, le zèle du salut des âmes, la piété, les autres vertus qui y sont nécessaires? Qu'il se sauve, ou qu'il se damne, vous ne vous en souciez pas, pourvu que votre maison en soit déchargée. Vous achetez ou résignez à votre aîné un état de judicature : a-t-il l'esprit, le jugement, la science, la probité? Vous ne vous en mettez point en peine, pourvu qu'il soit élevé pour appuyer, et protéger ses frères. Le bon Dieu ne fait pas ainsi, il ne choisit jamais personne pour quelque charge, qu'il n'en soit digne et capable; ou s'il en est incapable, en le choisissant, il le rend capable; lui donnant la dignité, il lui ôte son indignité; il ne fait pas ses ouvrages à demi, il achève toujours ce qu'il a

commencé : *Qui cœpit, et perficiet.* Il ne veut pas qu'on lui puisse dire : *Cœpit ædificare, et non potuit consummare.* Job lui dit : *Vocabis me, et ego respondebo tibi, operi manuum tuarum porriges dexteram.* Il nous prête la main pour accomplir heureusement ce que nous avons entrepris par sa lumière et sa conduite : *Qui dat esse dat consequentia ad esse. Onus quod homo imponit, gravat; quod Deus imponit portatur et portat*, dit saint Augustin; comme les ailes aux oiseaux. Si votre vocation n'est pas une œuvre de Dieu, il ne s'oblige pas de vous y tendre la main, il ne l'a pas commencée, il ne la doit pas achever, vous vous y êtes ingéré sans lui, vous y demeurerez sans lui. Ne dit-il pas que vous ne pouvez rien faire de bon sans lui? *In multitudine viæ tuæ laborasti, propterea non rogasti et meî oblita es, non proderunt tibi opera tua ventum seminabunt et turbinem metent. Non mittebam prophetas et ipsi currebant, et nil profuerunt populo huic*[1]. Non-seulement vous ne profitez point aux autres, mais vous vous nuisez beaucoup.

4° Vous devez donc avoir grand soin de bien connaître la volonté de Dieu, avant que de vous engager à quelque profession de vie, vous devez le prier avec grande humilité et ferveur, qu'il vous mette en la voie qui doit le plus réussir à sa gloire, et à votre salut, venir souvent consulter Jésus-Christ en l'eucharistie comme Moïse, Josué et les autres consultaient l'oracle : *Doce me facere voluntatem tuam : vitas tuas Domine demonstra mihi : emitte lucem tuam, et veritatem tuam.*

Faire des aumônes, des pénitences, des neuvaines et autres bonnes œuvres, pour obtenir la lumière du Saint-Esprit, demander avis à quelque homme docte, pieux et désintéressé, lui découvrant naïvement vos humeurs, vos inclinations, vos imperfections. Vous blâmeriez bien fort votre enfant qui serait entré en un cloître sans considérer mûrement ses forces et à quoi devait aboutir cette vocation, sans délibérer, sans consulter personne et sans prier Dieu; vous vous mariez, vous achetez un office, vous vous enrôlez en l'armée, vous vous embarquez en un parti sans rien faire de tout cela, et toutefois la vie religieuse est bien moins dangereuse et bien plus assurée.

Les marques qui vous peuvent faire connaître que Dieu ne vous appelle pas à une sorte de vie, quoique sublime et parfaite, sont trois principales : la première, quand vous n'y avez point d'inclination. Saint Paul dit que c'est à Dieu de donner le vouloir et l'accomplissement : *Qui dat velle et perficere;* s'il ne vous donne pas le vouloir, c'est signe qu'il ne vous veut pas donner l'accomplissement; en vain donc, vous l'entreprenez; mais souvenez-vous qu'il y a inclination de nature et de grâce, de chair et d'esprit, des sens et de la raison, du vieil Adam et du nouveau; si en vos oraisons, confessions et communions, vous vous sentez inspiré de vous retirer en la solitude des cloîtres, qui sont écartés de la conversation du monde, de vous faire chartreux, bénédictin, carmélite, parce que vous savez par expérience et vous en êtes convaincu en votre esprit, que vous êtes trop lâche, faible, enclin au péché, pour faire votre

[1] Isai. 57, 10; Osée. 8, 7; Jerem. 23, 21.

salut dans le monde, encore que votre chair et vos sens y répugnent, appréhendant la retraite, le silence et l'austérité de vie, cette répugnance n'est pas une marque que vous n'y êtes pas appelé.

Et parce que les inclinations de l'esprit sont fort intérieures, secrètes, cachées, vous ne devez pas induire vos enfants ou vos parents à telle ou telle vocation, s'ils ne vous témoignent pas d'eux-mêmes qu'ils y sont enclins et affectionnés. Il faut peser, en second lieu, quel est le motif qui les y porte; car s'il est terrestre et temporel, s'ils ne veulent être d'Eglise que pour avoir un bénéfice, pour être honorés et vivre à leur aise; s'ils veulent se marier par amourette et plaisir sensuel, ou pour avoir un riche parti, on ne peut pas dire : *Dominus adest, et vocat te;* ce n'est pas Dieu qui les appelle, c'est le lucre, l'ambition, l'intérêt et le plaisir sensuel : *Secundùm ordinem agentium, est et ordo finium;* si Dieu n'est pas la fin de votre dessein, il n'en est pas le principe; s'il n'en est pas l'objet et le but, il n'en est pas l'auteur ni la cause; si votre dessein ne va à Dieu, il ne vient pas de lui ou, en troisième lieu, s'il ne vous a donné les qualités qui vous sont nécessaires pour y faire votre devoir; en même temps qu'il appelle des serviteurs, il leur donne des talents pour faire ce qu'il commande : *Vocavit servos suos et tradidit illis bona sua*, puisqu'il ne vous donne des talents en chose évidente, il ne vous appelle pas; si vous avez commis des saletés à l'âge de dix-huit, vingt, vingt-deux ans, gardez-vous bien d'aller aux saints ordres, Dieu ne vous y appelle pas; si vous le faites, quand l'évêque vous mettra la chasuble sur le dos pour vous faire prêtre, il vaudrait mieux pour vous et pour l'Eglise qu'un bourreau vous mît une corde au cou pour vous attacher à un gibet. Si vous n'avez pas le jugement, la force d'esprit, la science, la probité, qui sont nécessaires à un curé, à un abbé, à un juge et à un magistrat, gardez-vous bien de prendre ces charges.

Deuxième point. — 1° Quand il est question d'embrasser une condition de vie, il faut y penser plus de deux fois; mais aussi quand on y est, il faut y demeurer et y faire son devoir. La parole de Dieu doit être la règle de nos desseins et de notre conduite; et saint Paul dit : *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permoveat* (1. Cor. 7, 20, 24). Il n'y a condition plus vile, plus servile, plus abjecte, contraire au naturel de l'homme, qui vous donne un sujet plus raisonnable de vouloir changer, que celle des serviteurs ou esclaves; et néanmoins saint Paul leur conseille d'y être constants, et de ne désirer d'être mis en liberté.

2° *Servus vocatus es, non sit tibi cura; quodcumque volueris claustrum tibi erit; si illud diligis, est tibi paradisus; si non diligis est tibi, infernus*, dit saint Bernard. Il vous faut dire le même de votre cure, de votre office, de votre bénéfice, de votre boutique, de votre famille. Si vous vous affectionnez pour l'amour de Dieu à y bien faire votre devoir, ce vous sera un paradis terrestre, un parvis et une antichambre du paradis céleste; si vous y êtes négligent, indévot ou injuste, vous vous y déplairez, ennuierez et dépiterez : ce vous sera un petit enfer, une voie, un achemine-

ment et un faubourg de l'enfer des damnés; un grand secret pour être heureux en ce monde et en l'autre, c'est de vous contenter de la petite fortune que Dieu vous a donnée pour votre fortune, de ne dire jamais comme Lucifer : *Ascendam;* de n'avoir pas l'ambition de vous élever, de vous enrichir, de vous agrandir : *Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit, et intra fortunam debet quisque manere suam.*

3° Tout ce qui reluit n'est pas or; les grandeurs du monde ont beaucoup d'éclat, peu de contentement solide. Cette inconstance et cette instabilité sont une faiblesse de notre esprit qui, étant blessé ou léger, ne peut souffrir longtemps en même état et tâche de se soulager par ce changement de vie : *Ægri proprium est nil diu posse pati*, dit Sénèque, *et mutationibus ut remediis uti :* comme un malade veut changer de lit à toute heure, et il porte toujours son mal avec soi : *Hoc si quisque modo semper fugit*, dit le poète : *Sed quid protest, si non effugit*, ajoute Sénèque : *Sequitur se ipse, et urget gravissimus comes; itaque scire debemus non locorum vitium esse quo laboramus, sed nostrum*[1]. Ou c'est une ruse de Satan, qui, sous prétexte de nous faire aspirer à une vocation plus parfaite, nous dégoute de la nôtre, afin que nous ne tâchions pas de nous y rendre parfaits, vu que nous prétendons la quitter, pour en prendre une autre, comme celui qui espère bientôt sortir d'une maison, ne se soucie de l'entretenir, encore moins de l'orner.

4° La grâce du christianisme est comme la rosée du ciel et les influences des astres; celles-ci ne font pas que les arbres changent de genre ou d'espèce, mais elles les fertilisent et les rendent meilleurs; la pluie et le soleil ne font pas qu'un cerisier devienne un poirier, ou porte des poires; mais qu'il produise des cerises bien mûres et en quantité; la grâce du christianisme ne nous porte pas à changer de condition, mais à nous y rendre parfaits, nous y sanctifier, y bien faire nos actions, y chercher des occasions de procurer la gloire de Dieu, à nous avancer en son amour, à exercer la charité envers le prochain. L'Evangile ne vous exhorte pas de quitter votre maître, mais de le servir avec respect, amour, diligence et fidélité, considérant et honorant en sa personne la personne de Jésus; non de quitter votre trafic ou boutique, mais de trafiquer et travailler loyalement, sans fraude, sans tromperie, sans supercherie, vous mettant toujours en la place de votre prochain, et lui en la vôtre.

Troisième point. — 1° C'est la troisième disposition, qui est d'autant plus précieuse, qu'elle est très-rare en fort peu de gens : *Multi misericordes vocantur, virum autem fidelem quis inveniet?*

2° *Tota ratio damnationis est perversa administratio conditionis*, dit Tertullien; la principale cause de la damnation des hommes, c'est qu'ils ne s'acquittent pas de leurs devoirs en la vocation qu'ils professent, ils ne sont pas curieux d'apprendre ce qu'il y faut faire, ou, s'ils le savent, ils sont négligents de le mettre en pratique.

[1] Senec., cap. 3. *de tranquill. animi.*

3° On dit en théologie qu'il y a deux sortes d'ignorance, une invincible, incoupable, qui vous excuse de péché, quand vous commettez une faute par ignorance de ce que vous ne pouviez et ne deviez savoir. L'autre grossière et coupable, qui ne diminue pas le péché, mais l'augmente, quand vous commettez une faute par ignorance de ce que vous deviez savoir : *Ignorans ignorabitur, quia repulisti scientiam repellam te.* Telle est l'ignorance des choses que chacun est obligé de savoir en la profession qu'il exerce. Si un confesseur fait des pas de clerc, par ignorance des cas de conscience, un avocat, un notaire, un apothicaire, un procureur, un juge, par ignorance de ce qui est de leur office, cette ignorance ne les excuse, ni du péché, ni de la restitution pour tous les dommages et intérêts. De sorte que si vous voulez faire votre salut, vous retrancherez la lecture de mille curiosités qui ne vous servent de rien, et vous vous appliquerez à bon escient à la lecture des livres qui peuvent vous rendre savant et capable en ce qui est de votre profession : comme si vous êtes curé ou vicaire, lire l'Ecriture sainte, le droit canon, les conciles de l'Eglise, le *Pastoral* de saint Grégoire, les livres du *Sacerdoce* de saint Chrysostome, la *Somme* de saint Thomas, le *Catéchisme du Concile*, Molina le Chartreux, la *Vie* de saint Charles, la *Vie* du curé de Mattaincourt; si vous êtes médecin ou chirurgien, lire Hippocrate, Galien, Fernel, du Laurens. Quand vous auriez lu toute l'histoire de France et de Rome, cette science vous servira-t-elle pour bien panser un malade?

Ce n'est pas assez de lire et de savoir ce qui est de votre devoir, il le faut pratiquer fidèlement, soigneusement, chrétiennement, comme pour vous-même, autrement vous tomberez en une infinité de péchés : car les occasions en sont fréquentes et journalières. Un marchand qui est sujet à l'ivrognerie, ne s'enivre pas tous les jours; mais s'il est de mauvaise foi, exposé à vendre ses denrées la moitié plus qu'elles ne valent, il commet quelquefois plus de vingt péchés mortels par semaine. Dites-en de même d'un confesseur, d'un procureur, d'un médecin, d'un chirurgien et d'un artisan, qui ne s'acquittent pas de leur devoir, ou par ignorance ou par négligence.

Aux autres occasions, les péchés se commettent par rencontre et par des actions passagères ; ici on offense Dieu par habitude et par une disposition permanente, on est continuellement en état de péché et de damnation, on fait des confessions et des communions exécrables. Un peintre qui est en volonté de peindre des nudités; un cavalier en disposition de se battre en duel, etc.

Sénèque dit bien à mon gré : *Magna pars elabitur male agentibus, major nihil agentibus, tota aliud agentibus :* Une grande partie du monde use leur vie à mal faire, d'autres à ne rien faire; mais il y en a beaucoup plus qui consomment leur temps à apprendre et à faire toute autre chose que ce qu'ils doivent; le supérieur d'une communauté religieuse s'amuse à instruire des dévotes, au lieu de veiller sur ses religieux; un curé à discourir des affaires d'état, au lieu d'instruire ses paroissiens; un père de famille à censurer le tiers et le quart, ou à feuilleter un fatras de

livres, au lieu de régler ses domestiques. Vous ne rendrez pas compte au jugement de Dieu si cette dévote a bien su tous les secrets de la spiritualité, si les affaires d'état, ou celles de vos voisins ont heureusement réussi, mais si vos religieux ou paroissiens, ou domestiques ont été bien instruits et bien conduits en la vie chrétienne et parfaite.

Pour noble, excellente et sainte que soit votre vocation, vous n'y ferez pas votre salut si vous n'y faites pas votre devoir : je dirai plus, mais je dirai vrai; quand notre Sauveur vous aurait mis en la vocation où vous êtes; oui, notre Sauveur, quand lui-même, en propre personne, vous aurait choisi pour cette vocation, quand il vous aurait envoyé un ange du ciel pour vous dire que vous serez sauvé, vous seriez néanmoins obligé de garder ses commandements et de pratiquer les bonnes œuvres. Et je vous pourrais dire, sans danger de mentir : Si vous ne gardez les commandements de Dieu, et si vous mourez en état de péché mortel, vous serez damné. Voulez-vous que je vous le montre par l'Ecriture. Au chapitre 27e des Actes des Apôtres (v. 23), saint Paul étant conduit par mer de la ville de Césarée en Italie, le vaisseau qui le portait fut accueilli d'une si horrible tempête, auprès de l'île de Crête, que le pilote et les matelots n'en attendaient qu'un naufrage certain. Après plusieurs jours de désespoir, saint Paul leur dit : Courage, messieurs, ne craignez plus, pas un de nous ne périra; l'ange du Seigneur, que je sers s'est présenté à moi cette nuit et m'a assuré de sa part, qu'il me donne la vie de tous ceux qui sont en ce vaisseau, et que pas un de nous ne mourra : *Donavit tibi Deus omnes qui navigant tecum* (Act. 27, 24), et toutefois un peu plus bas : Les matelots, voulant finalement quitter le vaisseau et se mettre en un petit esquif pour gagner plus aisément le bord, l'Apôtre dit au centenier : Si ces gens ne demeurent en ce vaisseau, vous ne pouvez sauver votre vie : *Nisi in navi manserint vos salvi fieri non potestis* (Act. 27, 31). Ainsi, afin d'obtenir l'effet de votre prédestination, ce n'est pas assez d'être en une vocation bien sainte, ce n'est pas assez d'y avoir été destiné et appelé de Dieu, il y faut être fidèle, garder les commandements et pratiquer les bonnes œuvres que Dieu y demande de nous. Saül fut élu à la royauté, Judas à l'apostolat, Nicolas au diaconat, par un choix particulier de Dieu, et ils n'ont pas laissé de s'y perdre.

Tenez donc pour assuré que la vraie science de salut, c'est de bien apprendre tout ce qui est de notre devoir en notre profession; la grande et importante affaire, c'est de le bien mettre en pratique : *Age quod agis :* tout le reste est hors de propos, hors de saison, inutile, superflu.

4° Le père maître Avila étant à Cordoue en un beau jardin[1], où la curiosité avait bien à se repaître, et les yeux à se contenter, ne s'amusait pas à regarder çà et là; un de ses amis lui dit : Mon Père, voyez ces merveilles. Monsieur, dit-il, elles ne font rien à mon dessein. Saint Charles répondit à un cardinal qui le voulait mener à un jardin pour se récréer : Monsieur, le vrai jardin d'un ecclésias-

[1] Grenad. *in ejus vita,* parte 2, § 2, cap. 3.

tique, c'est l'Ecriture sainte. — Un archevêque de Cambrai, décédé depuis peu, répondit à un bon Père qui avait fait le tour du monde, et qui le voulait entretenir des raretés qui sont aux Indes : *Habemus hic nostras Indias;* puis il s'appliqua à ce qu'il avait à faire pour son diocèse.

Conclusion. — Ecoutons donc, et mettons en pratique le salutaire avertissement que saint Paul nous donne : *Obsecro vos, ut digne ambuletis vocatione quâ vocati estis in omni humilitate, et mansuetudine et patientiâ* (Ephes. 4. 1) : Je vous supplie de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés, *vocatione.* En quelque état licite que vous soyez, vous pouvez vous y sauver, vous y sanctifier, vous y perfectionner; Dieu rendra à chacun, non selon son état et condition, mais selon ses œuvres, dit Jésus (Matth. 16, 27; 2. Cor. 5, 10). Chacun remportera, non selon ce qu'il aura été, mais selon ce qu'il aura pratiqué: *Prout gessit,* πρὸς ἅ επραξεν. Dites comme ce pauvre garçon auprès de Tours. Louis XI étant un jour de loisir au Plessis, entra en la cuisine, et s'amusa à deviser avec un marmiton qui ne le connaissait pas : Combien gagnes-tu à ton métier, lui dit-il? — Je gagne autant que le roi. — Comment cela? — Le roi gagne sa vie et moi aussi. — Il disait vrai en quelque façon, mais il ne disait pas tout : la vie qu'il gagnait n'était pas délicieuse, ni honorée comme celle du roi; mais le plus petit artisan peut gagner la vie éternelle, aussi heureuse, aussi contente, aussi glorieuse que le plus grand roi ou prélat de l'Eglise,

Qua vocati estis. Votre vocation est une œuvre de Dieu, un effet de votre prédestination et une production de l'amour éternel que Dieu vous a porté; vous la devez chérir et honorer; tout ce qui vient de si bonne main mérite d'être bien reçu : vous devez vous y conformer au dessein de Dieu.

Que si vous vous y êtes ingéré sans y être appelé de Dieu, c'est un grand mal, mais il n'est pas sans remède; on a bien trouvé en ce temps l'invention de réparer les fautes qui ont été faites au fondement d'un édifice; et en la condition où vous êtes, vous pouvez suppléer au défaut d'une légitime vocation, vous humiliant beaucoup de ce manquement, priant Dieu d'y suppléer par sa miséricorde, de vous y donner les grâces, qu'il donne à ceux qu'il y appelle, travaillant avec ferveur à vous y rendre parfait.

Ambuletis, il ne faut pas sortir de votre vocation, mais vous y cheminer, vous y avancer en la vertu, y chercher les occasions de rendre quelque bon service à Dieu.

Dignè, conformément à la hautesse et excellence de la Majesté, que vous y servez; *Dignè*, conformément aux bons exemples des saints qui ont eu la même vocation que vous, pas un d'eux n'a vécu comme vous vivez; plusieurs saints ont été prêtres comme vous : saint Gérebert, le curé de Mattaincourt [1], pas un n'a chanté

[1] Pierre Fourier (le bienheureux), né à Mirecourt (Vosges), le 30 novembre 1565, entra dès son jeune âge chez les Chanoines réguliers où il s'y distingua par son savoir et par sa piété. Nommé à la cure de Mattain-

au chœur en courant, n'a dit la messe indévotement, n'a hanté les compagnies mondaines, n'a été dissolu en paroles, n'a négligé d'instruire ses paroissiens comme vous. Plusieurs saints ont été mariés, marchands, artisans comme vous : saint Eléazar, Hommebon, Isidore; pas un n'a été débauché, turbulent en sa maison, jureur, trompeur, fourbe, libertin en paroles, voluptueux.

Plusieurs saintes ont été veuves comme vous : sainte Judith, Anne la prophétesse, Elisabeth, Monique; pas une n'a été volage, joueuse, cajoleuse, coquette, mondaine comme vous.

Pensez-vous que ces saints voudront vous recevoir en leur compagnie, après avoir ainsi profané la vocation, qu'ils ont sanctifiée? Pensez-vous leur être associés en la gloire, leur ayant été si dissemblables en la vie.

Dignè, conformément à la grandeur et à la valeur inestimable de la récompense qui vous est préparée : *In omni humilitate* envers Dieu, *mansuetudine* envers Dieu, *mansuetudine* envers le prochain, *patientiâ* pour vous-même.

In omni humilitate. Si votre vocation est éminente et honorable, humiliez-vous beaucoup, c'est possible par jugement et réprobation que vous êtes ainsi élevé : si vous tombez de si haut, vous vous briserez sans ressource : *Elevans allisisti me; dejecisti, eos dùm allevarentur.* Si votre vocation est basse et abjecte, humiliez-vous, en l'acceptant avec agrément et complaisance : *Humilia respicit exiguo conceditur misericordia.* Gardez-vous de dire : *Ascendam.*

Quelle qu'elle soit, humiliez-vous de ne pas correspondre à la sainteté qu'elle demande de vous; en quelque genre de vie que nous soyons, notre vocation est d'être saint, d'être un saint prêtre, un saint cavalier, un juge, une vierge, une veuve, etc., et ailleurs : *Vocatis sanctis, vocavit nos Deus in sanctificationem* (1. Thess. 4, 7). Humiliez-vous beaucoup d'être si éloigné de cette obligation; soyez affable et débonnaire envers tout le monde, ne jugez mal de personne, excusez les fautes de tous vos prochains, pensez que les autres font toujours mieux que vous; portez avec patience les disgrâces, incommodités, humiliations qui vous arriveront. Si vous vivez ainsi saintement en votre vocation, c'est un effet de votre prédestination, une disposition à votre justification, un préjugé et un augure certain de votre glorification. *Amen.*

court, proche sa ville natale, il s'occupa de la réforme des Chanoines réguliers, et fonda la congrégation des religieuses de Notre-Dame pour l'instruction des jeunes filles du peuple. Il mourut en odeur de sainteté le 9 décembre 1640, après avoir été le conseiller du duc de Lorraine, son souverain. Chaque année, le 7 juillet, il se fait un pèlerinage à son tombeau, qui se voit dans la belle église nouvellement construite à Mattaincourt. Le même jour, après les vêpres, le clergé et le peuple se rendent processionnellement à la fontaine du *Bon Père*, où il aimait à se reposer; elle est située à deux kilomètres du village. Bien des auteurs ont écrit la vie de ce bienheureux; on peut citer, entre autres celle du P. Bedel, son contemporain, que vient de rééditer l'abbé Clément, ancien vicaire de Mattaincourt; celle de M. Barthélemy (de Beauregard), publiée en 1864, par la maison Contant-Laguerre, à Bar-le-Duc, 2 vol. in-12, etc., etc.

SERMON XLVI.

DE LA LUXURE.

Pour le Jeudi de la cinquième semaine de Carême.

Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix.
Voici une femme qui était pécheresse en la cité. (Luc. 7, 38.)

Le Saint-Esprit en l'Ecriture sacrée, nous raconte d'une part les fautes de quelques saints, afin que voyant les mauvais effets qui nous en procèdent, nous ayons soin d'éviter les piéges qui les ont fait tomber; et d'autre part, il nous apprend leurs pénitences, afin que nous prenions courage et confiance de nous relever à leur exemple. Pour me conformer à cette conduite du Saint-Esprit, je diviserai ce discours en deux points. Au premier, nous verrons les raisons qui nous doivent détourner du vice auquel Marie-Magdeleine était sujette, et puis elle nous enseignera par son exemple, quels remèdes nous devons apporter pour nous en garantir, ou guérir. Un des plus doux et favorable, c'est votre faveur maternelle, ô sainte et bienheureuse Vierge! votre Epoux disait en son cantique, que si on vous compare aux autres filles, vous êtes comme la fleur de lis entre les épines, on ne peut guère regarder les autres filles, ni converser avec elles, sans être piqué de quelque aiguillon d'impureté; au lieu que pour avoir des sentiments et des inclinations à la pureté, nous devons élever nos yeux, nos cœurs et nos dévotions à votre piété, et vous saluer souvent par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Recitatur Evangelium hujus diei, nempe conversio Magdalenæ.

I. Punctum. — I. Amor Christi in Virgines probatur ex eo quod fecit virginibus. — II. Virginum parentibus. — III. Virgini virginum nempè Mariæ.

II. Punctum. — Rationes contra luxuriam : I° Ex parte Dei, quia est odio Deo Patri, Christo; 2° Ex parte proximi, 3° Ex parte nostrî : (A) Quia excœcat intellectum, (B) Indurat, voluntatem, (C) Inquinat corpus, (D) Odibiles nos reddit sanctis.

III. Punctum. — Remedia : I° Oratio, 2° Humilitas, 3° Fuga occasionum.

Exorde. — Voici donc l'histoire mémorable que le Saint-Esprit nous raconte par la plume de son Evangéliste : « Un pharisien » ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra en son logis, et se » mit à table; et en même temps une femme de la ville qui était » de mauvaise vie, ayant su qu'il était à table chez ce pharisien, y » apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum; et se tenant » en pleurant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser » de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux; elle les bai- » sait et y répandait ce parfum. Ce que le pharisien qui l'avait in- » vité considérant, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, » il saurait qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de » mauvaise vie. Alors Jésus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai » une chose à vous dire; il répondit : Maître, dites. Un créancier

» avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre » cinquante; mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, » il leur remit à tous deux leur dette : dites-moi donc lequel des » deux l'aimera le plus? Simon répondit : Je crois que ce sera » celui auquel il a remis davantage. Jésus lui dit : Vous avez fort » bien jugé; et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-» vous cette femme? je suis entré dans votre maison, vous n'avez » point versé d'eau sur mes pieds pour me les laver; et elle au » contraire a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec » ses cheveux; vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle, » depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds; vous » n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses » parfums sur mes pieds, c'est pourquoi je vous déclare que beau-» coup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; » mais celui à qui on remet moins, aime moins. Alors il dit à cette » femme : Vos péchés vous sont remis; et ceux qui étaient à table » avec lui, commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci » qui prétend même remettre les péchés? et Jésus lui dit encore : » Votre foi vous a sauvée, allez en paix! » Cet Evangile est le lieu commun sur lequel les prédicateurs ont coutume d'invectiver contre le péché d'impureté. Je me sens aussi obligé de le faire, pour ne laisser aucun vice sans le décrier et le combattre. Ce sera en vous proposant, premièrement, les raisons qui nous en doivent détourner; raisons tirées de la part de Dieu et de l'horreur qu'il a de ce péché; de la part de nos prochains et des dommages qu'ils en reçoivent; de la part de nos propres intérêts, et des grands maux qu'ils nous apportent, et puis nous verrons les remèdes qu'il y faut apporter.

Premier point. — I. *Contrariorum contraria est ratio.* Pour connaître la grandeur de la haine que Dieu a de ce péché, il faut voir l'amour ardent qu'il a pour la vertu contraire; et pour connaître évidemment la grandeur de cet amour, il ne faut que considérer ce qu'il fait en faveur des vierges, ce qu'il fait aux parents des vierges, et ce qu'il fait à la Vierge des vierges. Il en fait si grand état, qu'il les a fait honorer et parmi les payens et parmi les chrétiens. Quel honneur ne rendait-on pas anciennement dans Rome aux vierges qu'ils appelaient *vestales!* elles étaient nourries et entretenues aux dépens du public; quand elles allaient par la ville, les tribuns du peuple, les consuls et autres officiers leur donnaient le pas; si elles rencontraient un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui donner grâce; elles pouvaient faire testament avant l'âge de puberté. Et néanmoins ces filles n'étaient vierges que de corps, elles n'étaient dédiées qu'au culte d'une fausse divinité, elles n'étaient obligées à la virginité que pour un certain temps : et maintenant que les vierges chrétiennes sont pures d'esprit et de corps, consacrées au service du vrai Dieu pour toute leur vie et pour l'éternité, on les méprise, on se moque d'elles, on les appelle *bigotes*, on les persécute, on en fait des railleries en compagnie. Ecoutez l'estime que Dieu en fait : il promet par Isaïe, qu'il leur donnera en sa maison, c'est-à-dire

en l'église et au ciel, un rang particulier et un nom plus excellent qu'aux autres, c'est-à-dire, des priviléges et des prérogatives très-honorables; quelle plus grande dignité que d'être épouse du Fils de Dieu! et il daigne les exposer par un vrai et réel, actuel et parfait mariage, comme je vous ai autrefois montré au sermon de sainte Thérèse; ce qui rend bien coupables les pères et les mères qui empêchent leurs filles d'être religieuses ou de garder la virginité quand Dieu les y appelle.

II. Si un prince, ou un autre riche parti demandait votre fille en mariage, vous en seriez ravi, quand même il la voudrait emmener bien loin; et vous ne la voulez pas donner au Roi des rois qui la demande, vous refusez l'honneur de l'alliance que votre famille aurait avec lui, puisque, selon saint Jérôme, vous seriez son beau-père et sa belle-mère, et par conséquent vos enfants seraient ses beaux-frères; vous vous privez d'un puissant appui que vous auriez par les prières de votre fille. Quel pouvoir n'a pas une épouse sur l'esprit de son époux, qui la chérit tendrement et l'aime cordialement? Saint Ambroise, écrivant à une vierge qui était tombée, lui remontre qu'elle a fait tort à ses parents, parce que le Sauveur exauce volontiers les prières que les vierges ses épouses lui font pour le salut de leur père et mère. Et sainte Luce, étant encore en ce monde, et priant sainte Agathe, qui était dans le ciel, de rendre la santé à sa mère, sainte Agathe lui dit : Pourquoi me demandez-vous une chose que vous pouvez aisément donner à votre mère? et quelle merveille que cette vertu attire sur ceux qui en sont doués, de grandes bénédictions du Fils de Dieu, puisqu'elle l'a attiré lui-même du sein adorable de son Père, au sein virginal de Marie.

III. *Cum enim Beata Maria supra omnem humanam naturam castitatem servaret, propterea Christum Dominum in ventre concepit :* La bienheureuse Marie a conçu en ses entrailles Notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle était plus pure qu'aucune créature humaine, dit saint Chrysostome (*apud Metaphrast.*).

Deuxième point. — 1° Or, d'autant plus ardent est l'amour que Dieu a pour la pureté, d'autant plus grande et irréconciliable est la haine qu'il a pour le vice contraire. Quand le premier homme et sa femme perdirent l'état d'innocence et engagèrent leur postérité aux misères que nous ressentons par une désobéissance très-criminelle et une ingratitude monstrueuse, il n'est point dit que Dieu se repentit de les avoir faits. Quand le détestable Caïn assassina cruellement son frère très-innocent, Abel, il n'est point dit que Dieu se repentit de l'avoir fait; mais quand le monde s'adonna au péché de la chair, l'Ecriture dit que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme (Genes. 6, 6). Il condamnait à la mort l'homme ou la femme qui avait commis un adultère, et une fille qui avait perdu sa virginité en la maison de son père (Deuter. 22). Quand vous avez commis ces péchés, si on vous jugeait selon la loi de Dieu, on vous assommerait à coups de pierres. Il frappa de sa propre main Onam et son frère Her (Genes. 38, 7, 10), il les fit mourir de mort temporelle et les condamna à la mort éternelle pour un dérèglement qu'ils

commettaient dans leur mariage avec leur propre femme. Il fit passer par le fil de l'épée vingt-quatre mille hommes de son peuple pour avoir commis ce péché avec les filles Madianites (Num. 25, 9). Il fit descendre le feu du ciel, et réduire en cendre tous les habitants de Sodome, Gomorrhe, Adama et Seboëm, qui étaient les plus belles et plus florissantes villes du monde, sans leur donner un seul moment de temps pour se repentir et faire pénitence (Genes. 19, 24).

Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait ainsi armé tous les éléments, et fait la guerre à feu et à sang contre cette infâme passion, puisqu'il abhorre tant ce péché, et elle est cause qu'on en commet à milliers : il aime tant les âmes qu'il a rachetées, et elle en perd un si grand nombre.

2° Quand vous vous préparez pour aller à confesse, vous n'examinez que les péchés que vous avez faits, non ceux que vous avez fait faire. Considérez que cette fille que vous avez débauchée s'arrête peut-être plus de dix fois par jour à des pensées déshonnêtes que vous lui avez données, ce sont trois cents péchés mortels par mois, plus de trois mille par an; peut-être qu'elle a étouffé en son sein le fruit qu'elle a conçu de vos œuvres; elle a ôté la vie temporelle de ce pauvre petit, et la spirituelle qu'il devait avoir par le baptême; elle l'a rendu malheureux pour toute l'éternité, en laquelle il vous maudira tous deux; peut-être qu'elle n'ose s'en confesser et commet des sacriléges à douzaines, ou si elle s'en confesse, c'est sans une vraie conversion, et mourant dans cette impénitence, vous êtes cause de sa damnation. Voyez quel tort vous faites au mari de cette femme, qui lui donne des enfants adultérins, partageant sa succession, qui appartenait toute aux enfants légitimes! quel tort vous faites au père et à la mère de cette fille que vous déshonorez! que d'opprobres, que de confusions, que de regrets, que d'amertumes de cœur, que de mauvaises nuits ils en ont! que de plaintes, que de murmures, que d'impatiences, que de désirs de vengeance ils conçoivent contre vous quand ils vous voient, quand ils voient quelqu'un de vos gens, quand ils passent devant votre maison, quand ils se souviennent de vous! Et si le Fils de Dieu dit que celui qui scandalise, c'est-à-dire qui est occasion de péché à un seul des chrétiens, que mieux vaudrait pour lui qu'on lui mît une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât ainsi au fond de la mer, quel châtiment ne doit pas attendre celui qui est cause de tant de péchés et de la perte de tant d'âmes.

3° (A) Vous ne considérez pas ces funestes effets, ces déplorables suites de votre péché, ou si vous les considérez, vous n'en êtes pas touché, parce que cette passion aveugle votre entendement, endurcit votre volonté, souille votre corps, vous rend abominable à Dieu et aux hommes. Quel plus grand aveuglement que celui des accusateurs de Suzanne! quel plus grand endurcissement que celui de David.

L'Ecriture parlant des faux accusateurs de Suzanne, dit qu'ils eurent l'esprit renversé; ils étaient vieux, c'est-à-dire en un âge auquel l'ardeur de la concupiscence doit être refroidie, en un âge auquel l'impureté rend ridicules ceux qui y sont adonnés. Ils étaient

juges, leur office obligeait à punir très-rigoureusement les calomniateurs et les faux témoins, et ils le sont eux-mêmes. Ils étaient amis de Joakim, mari de Suzanne, ils ne pouvaient attenter à l'honneur de cette sainte sans commettre une très-noire et très-effroyable perfidie. Eux, qui étaient savants ne pouvaient ignorer cette parole de Job : *Si deceptum est cor meum super muliere, et si ad ostium amici mei insidiatus sum, hoc nefas est et iniquitas maxima :* Si mon cœur s'est laissé décevoir aux attraits des femmes, si l'amitié de mon voisin a servi de couverture à ma passion, et si je suis entré dans sa maison pour souiller sa couche et tromper sa femme, je suis prévaricateur de la loi de Dieu, et coupable d'une très-grande injustice.

Puisqu'ils fréquentaient la maison du mari, ils pouvaient bien connaître la vertu et la générosité de la femme, et devaient penser qu'elle résisterait courageusement à leur attentat; quand ils la menacent de la faire passer pour une infâme dans l'esprit de tous ceux de la ville, et de la faire mourir par la main du bourreau, elle dit en soupirant : Je suis dans une extrême peine : si je consens à votre passion, je commettrai un péché mortel, et si je n'y consens pas, vous me ferez perdre la vie; mais il m'est plus avantageux de tomber entre vos mains que d'offenser Dieu en sa présence. Ces dévotes paroles de cette innocente les devait émouvoir, et leur donner du respect de la présence de Dieu dont elle les avertissait.

(B) Mais ils ferment les yeux à toutes ces lumières : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum* (Dan. 13, 9). *Supercecidit ignis et non viderunt solem* (Psal. 57, 9).

David était si enclin à la douceur et à la miséricorde qu'il osait s'en glorifier en la présence de Dieu : *Memento Domine, David et omnis mansuetudinis ejus* (2. Reg. 11, 11); mais depuis qu'il fut tombé en ce péché, il devint cruel comme un tigre. Ayant déshonoré Bethsabée, femme d'un soldat nommé Urie, il eut toutes les envies du monde de cacher son crime et de faire croire que l'enfant qu'elle conçut de lui était de son mari. A c'est effet, il l'envoie quérir de l'armée, lui fait faire bonne chère, le presse d'aller vers sa femme; ce soldat lui répond : L'arche du Seigneur est au milieu des champs sous des pavillons, mon capitaine Joab et ses soldats sont dans les tranchées, et j'irai en ma maison prendre mes plaisirs! certes, je ne le ferai pas. Ces paroles de cet innocent, et sa fidélité au service de son prince devaient amollir le cœur de David et le toucher de compassion envers ce bonhomme; point du tout, point du tout, il n'en est ému non plus que si c'était un rocher; au contraire, il lui donne des lettres par lesquelles il mande à Joab, au premier combat qui se donnera : Mettez Urie à la tête des enfants perdus, afin qu'il périsse. Quelques jours après, Joab lui mande que les habitants de la ville qu'il assiégeait avaient fait une sortie, et défait une partie de son armée, et il dit au messager : Si vous voyez que le roi se fâche d'une si triste nouvelle, ajoutez qu'Urie a été tué avec les autres, cela apaisera sa colère; ce qui arriva. Quel endurcissement!

(C) Sondez le fond de votre cœur, vous verrez que si vous êtes es-

clave de ce vice, il n'est rien que vous ne soyez prêts de sacrifier à votre passion : elle jette des ténèbres dans votre esprit, elle endurcit votre cœur, elle souille votre corps, votre corps, dis-je, qui est le temple du Saint-Esprit; elle profane vos membres, qui sont les membres de Jésus-Christ. *Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit*, dit saint Paul aux Corinthiens (1. Cor. 6, 15); et derechef : *Vous êtes tous ensemble le corps de Jésus-Christ, et chacun de vous en particulier en est un des membres* (1. Cor. 12, 27), et cela non-seulement quant à l'âme, mais quant au corps, dit saint Thomas au commentaire de ces paroles.

(D) Le démon qui tente de ce vice s'appelle *Asmodée* en l'Ecriture; ce mot hébreu vient du verbe *schamad*, qui signifie perdre, ruiner, détruire, anéantir; ce vice vous fait perdre l'esprit de Dieu, la grâce de Jésus-Christ, l'amitié de la Vierge, l'assistance des anges, le repos de votre conscience, le salut de votre âme. Dieu disait en la Genèse : Mon esprit ne demeure pas en l'homme, parce qu'il est tout charnel : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est* (Genes. 6, 3).

Saint Grégoire, grand docteur, grand pape, grand saint, écrivant à l'évêque Janvier (lib. 3, epist. 26), dit que celui qui a commis un péché de la chair, après avoir reçu un ordre sacré, ne doit plus s'approcher de l'autel, pas même en ayant fait pénitence : *De sacris ordinibus lapsos vel post pœnitentiam, vel ante ad ministerii sui officium revocari omnino prohibemus, et in hac re sacratissimi quoque canones contradicunt; qui igitur post acceptum sacrum ordinem lapsus in peccatum carnis fuerit, sacro ordine ita careat, ut ad altaris ministerium ulterius non accedat.* Ecoutez ce que Pallade rapporte avoir vu de ses deux yeux en la vie de saint Macaire d'Alexandrie. Etant un jour allé voir le saint, dit-il, je trouvai hors de sa cellule un prêtre d'un bourg proche de là, qui avait le visage et toute la tête tellement mangée d'un cancer, que c'était une chose horrible à voir; il venait pour être guéri; mais le saint n'avait pas seulement voulu lui parler; sur quoi je lui dis : Ayez compassion, je vous prie, de ce misérable, et au moins rendez-lui réponse. — Il est indigne d'être guéri de ce mal, me répondit-il, c'est Dieu qui le lui a envoyé pour le punir; que si vous désirez qu'il soit guéri, faites-le donc résoudre à ne dire jamais la messe. — Pourquoi? lui repartis-je. — Parce que, me répliqua-t-il, il l'a dite après être tombé en fornication, et que c'est pour cela que Dieu le châtie; mais si par la crainte de l'offenser, il cesse de commettre le péché dans lequel il est tombé par le mépris de sa justice, Dieu lui-même le guérira. Ayant parlé conformément à cela à ce pauvre malheureux, il me promit avec serment de ne faire de sa vie aucune des fonctions du sacerdoce. Alors le saint le crut, et lui dit : Croyez-vous qu'il y ait un Dieu auquel rien ne saurait être caché? — Je le crois, mon Père, répondit-il. — Croyez-vous, ajouta le saint, qu'il n'a pas été en votre pouvoir de le tromper? — Je le crois, réplique-t-il. — Si vous connaissez la grandeur de votre péché, continua le bienheureux homme, et que c'est par un juste châtiment que Dieu vous a envoyé cette maladie; corrigez-vous donc pour l'avenir. En suite de ces paroles, il

confessa tout haut son péché, promit de n'y retomber jamais et de ne dire jamais la messe, mais de vivre comme un laïque. Le saint le voyant dans cette disposition, lui imposa les mains, et peu de jours après il fut guéri. Les cheveux lui revinrent et il retourna en sa maison, en glorifiant Dieu, et en rendant de grandes actions de grâces à son serviteur.

Comment est-ce que notre Sauveur n'aurait pas horreur d'entrer en un corps rempli de ces ordures, puisque c'est une merveille que l'Eglise admire tous les jours qu'il n'ait pas dédaigné de se loger dans les chastes entrailles d'une Vierge immaculée.

Comment est-ce que la Vierge pourrait aimer les filles volages, qui, pour un plaisir passager, perdent par un péché mortel ce trésor incomparable, que la Vierge n'eut pas voulu perdre par un légitime mariage, pour obtenir la dignité de la maternité divine?

Comment est-ce que les anges, qui ne sont qu'esprits et pures intelligences, voudront tenir compagnie à des âmes qui sont toutes plongées dans les ordures de ce vice?

Pouvez-vous être sans inquiétude pendant le jour, et dormir à votre aise la nuit, sachant très-assurément que vous êtes en péché mortel, ennemi de Dieu, en la haine des saints, en la puissance du démon, à deux doigts de la damnation?

L'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la paresse, et autres semblables péchés, ne sont quelquefois que péchés véniels. Ceux qui consentent se peuvent flatter, et penser que leur consentement n'est pas arrivé jusqu'à un péché mortel; mais les actions déshonnêtes et les pensées de luxure sont presque toujours mortelles et fort rarement vénielles. Sachez ceci, et entendez-le bien, dit saint Paul, que nul fornicateur, nul impudique ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu; et saint Jean vit l'accomplissement de cette menace : car ayant vu le ciel ouvert, il entendit une voix, qui disait : *Foris canes et impudici :* Qu'on mette dehors les chiens et les impudiques : *Filii tui dereliquerunt me; saturavi eos et mœchati sunt, et in domo meritricis luxuriabantur qui amatores et emissarii facti sunt, unusquisque ad uxorem proximi sui hinniabat, numquid super his non visitabo dicit Dominus, et in gente tali non ulciscetur anima mea?* Et ce qui est encore plus à craindre en ce vice; c'est que vous vous en corrigez très-difficilement, car d'un côté, Dieu qui vous en pourrait retirer, en est en grande colère contre vous, comme il vient de dire; et d'autre part vous ne connaissez pas votre misère : car vous êtes comme le punais qui ne sent pas sa puanteur, et tous les autres la sentent; et au lieu que les autres pécheurs, pour se bien confesser, peuvent repasser en leur mémoire tous leurs péchés distinctement, et l'un après l'autre, avec toutes leurs circonstances, et s'en repentir en détail et en particulier, comme saint Thomas et les autres docteurs le conseillent. Cet examen est dangereux au luxurieux, parce qu'il peut réveiller en son imagination la souvenance des voluptés passées, et lui donner des pensées lascives.

Troisième point. — 1um. Notre sainte pénitente nous enseigne, par son exemple trois remèdes à un si grand mal : la

prière, l'humilité, la fuite des occasions; elle se sent accablée sous le faix de ses péchés, elle s'adresse à celui qui a dit : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Se sentant grièvement malade, elle va au vrai médecin; se voyant toute souillée, elle va à la source d'eau vive; se reconnaissant très-pauvre, elle va au trésor de tout son bien.

Salomon se servit autrefois de ce remède, mais il se perdit, parce qu'il ne le continua pas. Il connut que c'est à Dieu seul de donner la continence, et que c'est une grande sagesse de savoir qu'elle est un don de Dieu; ce qui fit qu'il eût recours à lui de tout son cœur, le priant très-ardemment de lui faire cette grâce : *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det : et hoc ipsum erat sapientiæ scire cujus esset hoc donum; adii Dominum et deprecatus sum illum, et dixi ex totis præcordiis meis* (Sap. 8, 21). Voilà comme il faut faire : il faut reconnaître devant Dieu que vous ne pouvez rien de vous-même, que vous n'êtes que faiblesse, que ténèbres, que folie, qu'ordure, que néant; que toute votre force, toute votre confiance est en lui et en sa miséricorde; le prier instamment de toute l'étendue de votre âme, de tous les efforts de votre cœur, qu'il vous donne cette vertu qui lui est si agréable.

2um. Et parce que, comme dit saint Pierre, Dieu donne sa grâce aux humbles, faites comme Magdeleine, humiliez-vous beaucoup devant le Sauveur, jetez-vous comme elle à ses sacrés pieds, non de corps seulement, mais d'esprit et d'affection par une entière soumission à ses ordres. C'est saint Grégoire (lib. 26, cap. 13) qui vous donne cet avertissement : *Per humilitatis custodiam servanda est munditia castitatis. Si enim piè spiritus sub Deo premitur, caro illicitè super spiritum non levatur, habet quippè spiritus commissum sibi dominium carnis, si tamen sub Deo recognoscit jura legitimæ servitutis. Nam si auctorem suum superbiendo contemnis, jure et à subjectâ carne prælium suscipit unde et ille primus inobediens mox ut superbiendo peccavit, pudenda contexit : quia enim contumeliam Spiritui Deo intulit, mox contumeliam carnis invenit.*

On ne conserve la chasteté qu'en gardant l'humilité, et si l'esprit se tient rabaissé au-dessous de Dieu par une pieuse soumission, la chair ne s'élève point au-dessus de l'esprit par des mouvements illégitimes, parce qu'il n'a reçu le droit d'empire et de domination sur elle, qu'au cas qu'il reconnaisse toujours le suprême empire de Dieu sur lui, et ainsi c'est avec justice que lorsqu'il méprise son Créateur par des sentiments d'orgueil, elle lui déclare aussitôt la guerre. De là vient que celui qui le premier pécha contre Dieu, en lui désobéissant, sentit les premières atteintes de la honte et de la pudeur; la révolte de son esprit contre Dieu, fut suivie de celle de sa chair contre son esprit, et n'ayant pas voulu demeurer soumis au suprême auteur de son être, il perdit le droit de tenir sa chair soumise à ses ordres et à sa conduite, afin qu'il sentît en soi-même la confusion qui lui venait de sa désobéissance, et qu'il apprît par cette humiliation involontaire, ce qu'il avait perdu par sa volontaire présomption.

Saint Bernard (Serm. 1 *in festo omnium Sanctorum*, l. 1) enseigne la même vérité en ces termes : *Beati mites quoniam possidebunt terram. Hanc ego terram corpus nostrum intelligo, quod si possidere vult anima, si regnare desiderat super membra sua, necesse est ut sit ipsa mitis et superiori suo subjecta; quoniam talem inveniet inferiorem suum qualem se exhibuerit superiori. Armatur enim creatura ad ulciscendam sui injuriam Creatoris et ideo noverit anima quæ rebellem sibi invenit carnem suam se quoque minus quam oporteat, superioribus potestatibus esse subjectam. Mansuescat ipsa, et humilietur sub potenti manu Dei altissimi, subjecta sit Deo, et his pariter quibus vice ejus debet obedire prælatis, et continuo corpus suum inveniet obediens et subjectum.*

Bienheureux sont les doux, car ils posséderont la terre, dit le Sauveur. Et saint Bernard ajoute : Cela se peut entendre de la terre de notre corps, et que si l'âme veut posséder cette terre et régner sur elle, il faut qu'elle soit douce et soumise à son supérieur, parce qu'elle trouvera son inférieure telle à son égard qu'elle sera elle-même à l'égard de son supérieur : car la créature s'arme pour venger l'injure faite au Créateur. C'est pourquoi, lorsque l'âme trouve que sa chair lui est rebelle, elle doit conclure qu'elle-même n'est pas assez soumise aux puissances supérieures; qu'elle s'adoucisse donc, et s'humilie sous la main puissante du Très-Haut; qu'elle soit soumise à Dieu, et à ceux qui le représentent, et elle trouvera aussitôt que son corps lui deviendra soumis et obéissant.

Quand donc vous vous sentez extraordinairement importuné de tentations déshonnêtes, vous pouvez croire très-probablement que votre cœur n'est pas bien soumis à Dieu, que vous ne faites pas quelque chose qu'il demande de vous, que vous n'obéissez pas aux commandements ou aux conseils qu'il vous donne, ou que vous lui déplaisez par quelque vaine complaisance en vous-même, par quelque présomption et arrogance secrète.

Témoin ce moine infortuné, dont il est fait mention en la vie de saint Pacôme. Saint Palémon et saint Pacôme, son disciple, vivaient ensemble en grande sainteté; une nuit lorsqu'ils veillaient et avaient allumé du feu, il survint un solitaire qui voulait demeurer avec eux ; l'ayant reçu, et parlant ensemble, il dit au milieu du discours : Si l'un de vous a de la foi, qu'il se tienne debout sur ces charbons de feu, et qu'il prononce lentement l'Oraison dominicale. Le bienheureux Palémon voyant que son orgueil l'emportait, lui dit : Mon Frère, priez Dieu, vous êtes tenté, recommandez-vous à Dieu, et gardez-vous bien de faire cette folie, ni de proposer jamais à l'avenir rien de semblable. Notre Sauveur a dit qu'il ne faut pas tenter Dieu, et c'est le tenter de lui demander un miracle superflu. Ce présomptueux, au lieu de profiter de cette remontrance, son esprit s'élevant encore davantage par la vanité, il se tint hardiment sur le feu sans que personne le lui commandât ; et l'esprit malin, comme l'ennemi des hommes conspirant avec lui, et Dieu le permettant de la sorte par un secret, mais effroyable jugement, il n'en reçut aucun dommage; ce qui augmentant encore son erreur, lorsqu'il s'en alla le lendemain matin, il leur dit par

reproche : Où est votre foi ? Peu de temps après, le diable voyant que cet homme lui était entièrement assujetti, il prit la figure d'une belle femme richement vêtue, et frappa à la porte de sa cellule, lui disant : Je suis extrêmement pressée de mes créanciers, et craignant de tomber dans quelque malheur, à cause que je n'ai pas le moyen de les payer, j'ai recours à vous, et vous supplie de me recevoir en votre cellule, afin que je sois garantie de ce péril. Ce pauvre homme fut si aveugle que de la recevoir, et puis étant tenté de pensées déshonnêtes, il y consentit, s'approcha d'elle, et voulut l'embrasser; et alors cet esprit impur se jeta sur lui, lui froissa tout le corps, et le laissa sur le pavé, où il demeura fort longtemps comme mort. A quelques jours de là ayant repris un peu de forces, et se repentant de sa faute, il vint trouver saint Palémon, et après lui avoir conté avec beaucoup de pleurs et de soupirs ce qui était arrivé, lui dit : Je confesse, mon Père, que je suis moi-même la cause de ma perte; mais je vous conjure de m'assister de vos prières, afin d'empêcher, dans l'extrême péril où je suis, que le démon ne me mette en pièces. Comme il parlait ainsi en mêlant ses larmes avec ses plaintes, et que saint Palémon et le bienheureux Pacôme les accompagnaient des leurs par la compassion qu'ils avaient de lui, il fut soudain séparé d'eux par l'esprit malin, et courant deçà et delà à travers les déserts, il arriva enfin à la ville de Pane, où il se précipita avec fureur dans la fournaise des bains, dont les flammes le consumèrent à l'heure même.

Ne faites pas comme lui, ne vous fiez pas aux victoires que vous avez remportées jusqu'à présent sur votre chair, ne vous enflez pas des trêves qu'elle vous donne : *Malo cum inquinatione carnis, quam cum elatione mentis habere conflictum*, disait un ancien anachorète : J'aimerais mieux avoir à combattre les tentations de la chair que l'esprit d'orgueil et de vanité. Défiez-vous de vos forces, qui ne sont que faiblesse; craignez où il n'y a point de danger, afin d'éviter ce qui est à craindre.

Qui n'admirera la chute de frère Jacques l'ermite? il avait vécu longtemps en si grande sainteté, qu'il faisait des miracles et délivrait les possédés. Ayant chassé le diable du corps d'une jeune fille, ce malin dit en sortant qu'il y rentrerait, si elle ne demeurait quelques jours en ce lieu, pour être en la sauvegarde du saint, d'où il n'osait approcher. Ce bon homme se laissa vaincre aux importunités des parents de la fille et la garda en sa cellule sous prétexte de charité; mais quelques jours après, il la déshonora, et craignant d'être découvert et puni, il la tua et quitta le pays.

Frère Jean Guérin en fit autant auprès de Barcelonne; mais la Vierge conserve en vie la fille qu'il avait frappée à mort, ce qui fut le commencement des miracles et des dévotions à Notre-Dame de Montferrat.

Ce saint prêtre dont saint Grégoire (lib. 4. *Dialog.*, cap. 12) fait mention, était bien plus sage, il avait pour le moins soixante ans, car il y en avait plus de quarante qu'il était prêtre; il était au lit de la mort et si bas qu'on ne savait s'il avait rendu l'âme. Une femme dévote s'étant approchée de son lit et de sa bouche pour

voir s'il respirait encore, il ramassa le peu de forces qui lui restaient et la repoussant lui dit : *Tolle paleam, vivit adhuc igniculus :* Le feu n'est pas encore éteint, il en faut éloigner la paille.

3um. *L'occasion fait le larron*, dit le proverbe. Il faut encore ajouter qu'elle fait encore le luxurieux, l'intempérant, le voluptueux. Fuyez les dispositions, les amorces, les occasions de ce vice; c'est un trait de la providence de Dieu, dont il soit béni et loué à jamais, qu'au lieu qu'en la milice du monde, la fuite est honteuse et dangereuse, en cette milice chrétienne, elle est honorable et avantageuse. Fuyez les dispositions de ce vice : Fuyez l'oisiveté et trop de repos, qui est un oreiller du démon Asmodée : *Facito semper aliquid ut inveniat te diabolus occupatum*, dit saint Jérôme à son ami Népotien : Occupez-vous toujours à quelque saint exercice, afin que quand le diable viendra pour vous tenter, il trouve que vous n'avez pas le loisir d'entendre ses suggestions. Le même saint Jérôme nous apprend, et saint Bernard[1] aussi le rapporte, qu'en un monastère du désert, un jeune religieux s'adressa au supérieur, lui découvrant avec confiance qu'il était importuné des tentations de la chair; le Père, par un ingénieux mais louable artifice, commanda à d'autres religieux de chapitrer souvent ce jeune frère, trouver à redire à ce qu'il faisait quoique bien fait, le blâmer aigrement, et le charger de plaintes et de reproches. Quelque temps après, il l'appela et lui dit : Hé bien! mon frère, comment vous trouvez-vous de vos tentations? Hélas! dit-il mon Père, j'en suis bien délivré, à peine me donne-t-on le loisir de vivre? comment aurais-je le loisir de penser aux voluptés sensuelles? *Pape inquit vivere non licet, quomodo libeat fornicari?*

Fugite fornicationem. Fuyez la lecture des romans, la vue des tableaux où il y a des nudités et autres objets de lasciveté. De notre temps un gentilhomme fort mondain et adonné à ses plaisirs, étant visité par un bon religieux, lui dit : Je veux vous montrer mon oratoire et celui de ma femme. Il lui montra en la ruelle de son lit une Vénus, l'image d'une belle fille, et à l'autre ruelle un crucifix, devant lequel sa femme priait Dieu tous les jours. Voici mon oratoire, et voilà celui de ma femme. Ce bon Père ne lui répondit que des yeux par de chaudes larmes qu'il répandit abondamment? De quoi pleurez-vous, mon Père? C'est que je considère que votre lit sera l'échafaud sur lequel on exécutera cet arrêt prononcé par le Fils de Dieu en l'Evangile : *Unus assumetur, alter relinquetur.* Votre femme est choisie pour la vie éternelle, et vous serez abandonné à l'éternité malheureuse. *Fugite;* fuyez les excès de bouche, la trop bonne chère, le vin sans eau, les viandes épicées, la trop grande réplétion : *Venter cibis exæstuans despumat in libidinem. Qui delicate nutrit servum suum postea sentiet eum contumacem* (Proverb. 29, 21) : L'âme qui nourrit trop délicatement son corps, qui est son esclave, éprouvera sa rébellion. Evitez la lecture des romans, les bals, les danses, les comédies, les assemblées de garçons et de filles, les privautés sensuelles, les attouchements de sein, de bras et de mains.

[1] De septem donis circa medium sermonis.

Mais surtout évitez la fréquentation des femmes; souvenez-vous qu'une femme a perdu le premier homme, en l'état d'innocence, dans le paradis terrestre; qu'une femme fit tomber saint Pierre à la vue du Fils de Dieu, et pendant sa sainte passion; que les filles au temps de Noé, pervertirent ceux qui étaient si saints, qu'on les appelait les enfants de Dieu : *In medio mulierum noli commorari, de vestimentis enim procedit tinea et à muliere iniquitas viri, melior est iniquitas viri, quam mulier bene faciens.* Gardez-vous bien de demeurer si longtemps parmi des femmes; comme un habit demi-usé engendre la teigne, ainsi la femme est cause du péché de l'homme; la conversation d'un méchant homme n'est pas si dangereuse à un autre homme, que la fréquentation d'une femme dévote et vertueuse, dit le Saint-Esprit.

En l'histoire des Pères du désert (lib. 10, cap. 78), il y a une chose très-merveilleuse. Une vierge très-pure et très-dévote étant morte, ses parents, pour la mettre au tombeau, l'habillèrent de robes précieuses, comme s'ils eussent voulu l'envoyer à des noces, car, en effet le jour de sa mort fut le jour de ses noces, puisqu'elle alla accomplir dans le ciel le mariage qu'elle avait commencé sur terre avec le Fils de Dieu. Un jeune fripon ayant appris cela, entra la nuit selon sa coutume dans le sépulcre, la dépouilla toute nue, lui ôtant même sa chemise; mais comme il voulait sortir, la défunte se leva en son séant, le prit par la main et lui dit : Méchant, impie, scélérat que tu es? n'as-tu pas de honte de m'avoir ainsi dépouillée? tout le temps que j'ai été en vie, aucun homme ne m'a vue en face que ceux de ma maison, et tu as été si impudent que de me voir toute nue après ma mort? ne devais-tu pas respecter le sexe qui t'a mis au monde? tu as fait outrage à ta mère en ma personne? que pourras-tu dire au jugement de Dieu, quand tu seras présenté à son tribunal épouvantable pour être puni d'un si grand crime? as-tu bien osé employer à une si méchante action les mains dont tu as l'honneur de recevoir le corps du Fils de Dieu? Ce malheureux tout tremblant et frissonnant de frayeur, lui dit : Laissez-moi aller, et je vous promets que jamais plus je ne retomberai en ce péché. Non, dit-elle, il n'en sera pas ainsi, tu es entré comme tu as voulu, tu n'en sortiras pas comme tu voudras, ce lieu nous servira de tombeau à tous deux, et ne pense pas que tu doives mourir si tôt, mais tu seras ici tourmenté plusieurs jours avant que de rendre ta mauvaise âme par une mort malheureuse. Enfin, après qu'il l'eût priée avec beaucoup de larmes et de sanglots, et promis avec serment de se corriger, elle lui dit : Si tu veux sortir de ce danger, promets-moi que non-seulement tu te corrigeras, mais que tu entreras au plus tôt en un monastère pour y faire pénitence : ce qu'il fit sur-le-champ, sans se donner le loisir d'aller en sa maison, mais alla tout droit à un saint abbé nommé Jean, supérieur d'un couvent qu'on appelait le *monastère des Géants*, qui le condamna à demeurer dans une grotte, et y faire une pénitence très-austère et rigoureuse le reste de sa vie. Le semblable vous arrivera, et encore pis, sans espérance de pardon, si vous ne faites pénitence des impudentes saletés que vous avez faites et fait faire à vos complices. Quand vous serez en l'autre monde, toutes les filles que

vous avez déshonorées, toutes les femmes que vous avez débauchées, tous ceux qui se sont perdus par les mauvaises pensées que vos afféteries, vos bras et vos seins découverts leur ont données, se lèveront contre vous, demanderont justice à Dieu, exerceront sur vous leur juste vengeance, vous maudiront, vous feront des reproches, vous déchireront et tourmenteront en toute l'étendue des siècles.

Ce vice étant si honteux et si brutal, je ne dois pas croire qu'il y ait quelqu'un en cette sainte compagnie qui en soit coupable, mais je sais assurément que plusieurs en sont exempts par la grâce de Dieu, qu'il y a ici plusieurs personnes qui sont vierges de corps et de cœur, et veulent l'être jusqu'au dernier moment de leur vie, et c'est à l'une d'elles que je dois adresser ma parole sur la fin de ce discours. Le Sage dit au livre des Proverbes, que celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam habebit amicum Regem;* nous pouvons ajouter qu'il sera chéri de la cour céleste. La ressemblance est la cause de l'amour, vous êtes donc chéris de la sainte Vierge; la Vierge vous chérit, parce que vous suivez l'étendard de la virginité qu'elle a levé la première. Elle est ravie de voir provigner en vous cette excellente fleur qu'elle a plantée en l'Eglise.

Les anges vous chérissent, parce que, comme disent les Pères, la pureté virginale est le partage des esprits angéliques : *Virginalis castitas angelica portio est;* même nous pouvons dire avec saint Bernard, que nous avons quelque avantage sur eux : ils sont doués d'une éminente pureté, mais ils n'ont point de chair, point de combat, point de tentation comme nous; leur virginité est plus heureuse, mais la vôtre est plus valeureuse : *Angelus virginitatem habet, sed non carnem, sane felicior quam fortior in hâc parte.*

Les prophètes vous chérissent, parce que vous avez part à leurs priviléges et à leurs fonctions; ils annonçaient que le Messie viendrait, vous annoncez et montrez au monde qu'il est venu; car comme disent les saints Pères, c'est une puissante preuve de sa venue de voir qu'auparavant la terre était une étable d'Augias, un cloaque d'ordure, il l'a parsemée de tant de fleurs de lis, qui, par la bonne odeur de leur chasteté, embaument le ciel et la terre. Les saints apôtres vous chérissent : leur privilége a été d'aller après le Fils de Dieu, et l'Apocalypse dit que vous suivez l'Agneau partout où il va. Les saints martyrs vous chérissent, et vous leur êtes semblables; car, comme dit saint Bernard : *Castitas in juventute martyrium sine sanguine, illo nimirum quo membra ceduntur, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius :* La chasteté que vous gardez en votre jeunesse est un martyr non sanglant, qui, à la vérité, n'est pas si affreux, mais qui est plus ennuyeux.

Les saintes vierges vous chérissent, parce que, comme dit sainte Agathe, vous êtes leur sœur [1].

Enfin, tous les saints vous chérissent, parce qu'ils espèrent recevoir de vous dans le ciel un accroissement de joie accidentelle : car, quand il est dit en l'Apocalypse que les vierges chanteront un

[1] Soror mea Lucia, quid à me petis quod ipsa poteris præstare matri tuæ?

cantique que nul autre ne pourra chanter, si vous demandez à saint Augustin qu'est-ce que les autres saints feront cependant ? il répond : *Delectabuntur de cantu*, ils prendront plaisir à entendre cette harmonie virginale, et puis faisant un concert commun, ils entonneront avec elles cet hymne que tous les hommes et les anges, les saints du ciel et de la terre peuvent et doivent dire unanimement : Gloire, louange, action de grâces, honneur, amour, bénédiction soient à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XLVII.

ÉVITER LES COMPAGNIES DU MONDE.

Pour le Vendredi de la cinquième semaine de Carême.

Collegerunt pontifices et pharisei consilium adversus Jesum.
Les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil ensemble contre Jésus.
(Joan. 11, 47.)

Si les princes des prêtres et les pharisiens de notre Evangile avaient bien lu l'Ecriture, dont ils se disent être les interprètes, ils ne tiendraient pas comme ils font un conciliabule détestable contre Jésus-Christ Notre Seigneur. Ils auraient vu au frontispice des psaumes que le prophète royal David appelle bienheureux celui qui n'est point entré au conseil, ni en l'assemblée des impies : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum.* Quelle assemblée fut jamais plus impie que celle où l'on traite de faire mourir Jésus-Christ, ou en lui-même, comme les pontifes et les pharisiens désirent, ou dans le cœur des âmes chrétiennes, comme on fait ordinairement aux mauvaises compagnies? Pour vous exhorter à vous rendre participant de cette béatitude que le Psalmiste recommande, j'ai à vous faire voir aujourd'hui qu'il importe beaucoup à notre salut d'éviter les compagnies du monde, et principalement les mauvaises. Jamais personne ne fut si affectionnée à la retraite, jamais personne ne fut si heureuse en sa solitude que vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Vous étiez toujours en votre cellule, comme une chaste tourterelle, qui se cache dans les masures d'une maison écartée : *Columba mea in foraminibus petræ in cavernâ maceriæ.* Vous étiez solitaire, mais vous n'étiez jamais seule, le Seigneur était toujours avec vous : *Dominus tecum*, c'est ce que votre ange vous dit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Mira convenientia et unio in Deo perfectionum quæ in creaturis sunt oppositæ, sed præcipuè immensitatis et sanctitatis.

I. Punctum. — Ad salutem multum juvat fugere consortia hominum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Exemplis.

II. Punctum. — Sed præcipuè consortia malorum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus : (A) Ex parte Dei, (B) Ex parte nostri, (C) Ex parte proximi; 4° Instructionibus.

Conclusio. — Motiva ex variis virtutibus ad consortia vitanda, per paraphrasim verborum Isaiæ : *Dabo in solitudinem myrthum, cedrum, olivam*, etc.

Exorde. — Entre une infinité de merveilles que la foi catholique reconnaît et adore en la majesté de Dieu, vrai abîme de merveilles, celle qui surprend plus mon esprit, et que je trouve plus incompréhensible, c'est la liaison et l'alliance admirable de plusieurs perfections qui, étant très-différentes et même contraires et incompatibles selon nos faibles idées, sont unies en l'être divin et très-parfaitement au plus haut point et en souverain degré, comme l'unité et la pluralité, la procession et l'indépendance, la liberté et l'immutabilité, l'immensité et la sainteté. N'est-ce pas un sujet d'étonnement, et un objet de grande admiration de voir que l'essence de Dieu soit très-une, très-pure, très-simple, très-indivisible et incomposée, et qu'il y ait en elle trois personnes réellement, véritablement et infiniment distinctes! de voir que le Fils procède du Père, et le Saint-Esprit du Père et du Fils, et que ces deux personnes produites ne relèvent aucunement de la source d'où elles sont émanées, sont indépendantes du principe duquel elles reçoivent l'être, la vie, la puissance, et tout le bien qu'elles possèdent? de voir que Dieu ait eu la volonté et la résolution de produire des créatures, et qu'il ait eu le pouvoir et la liberté de ne les pas vouloir, et qu'une volonté si libre, réelle, actuelle, effective n'ajoute rien à son être divin, pas même une relation réelle, et que sans aucun changement il y ait en lui un être physique, qui pouvait n'y pas être, savoir la volonté de créer, de conserver et de racheter le monde. Mais ce qui fait plus à mon propos, et qui, à mon avis, n'est pas moins digne d'étonnement, c'est l'alliance et l'accord admirable de son immensité avec sa sainteté. Son immensité le répand comme hors de lui-même en tous les endroits de son empire, sa sainteté le référant et renfermant tout en lui, le détache, sépare, élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Son immensité le rend présent et très-intime à ses créatures, sa sainteté l'en éloigne d'une distance infinie : *Nihil est Deo interius, nihil præsentius, interior est omni re quia in ipso sunt omnia, exterior est omni re, quia ipse est super omnia*, dit saint Augustin (*de Spiritu et anima*, c. 14). Son immensité lui fait dire qu'il remplit le ciel et la terre (Isai. 24, 23); sa sainteté lui fait dire que sa demeure est en une lumière qui ne peut être approchée (1. Tim. 6, 16).

De son immensité, il dit par son Apôtre, qu'il n'est pas loin de chacun de nous. Saint Paul dit de sa sainteté, qu'il n'habite pas même aux temples que nous lui dressons : *Non in manufactis templis habitat* (Act. 17, 24, 27). C'est qu'il est dans les créatures sans indigence, sans dépendance, sans adhérence aux créatures; il est dans les créatures, les contenant sans être contenu, les conservant sans en rien recevoir, agissant en elles sans retour, sans réciproque, sans reflux de réaction de la part des créatures.

S'il était permis de comparer le néant à l'Etre souverain, je dirais que c'est comme la lumière du soleil : cette belle créature est en ce monde, et elle n'emprunte rien, ne reçoit rien, et ne souffre rien de ce monde : elle est dans la glace sans s'y geler, dans un grand feu sans se brûler, dans la rivière sans se mouiller, sur la boue sans se souiller, sur la poix sans se noircir, sur la face d'un Ethiopien sans se ternir; elle est en l'air agité des vents et elle n'y

est pas agitée, dans un cristal que vous mettez en pièces sans être brisée.

Il en est ainsi de l'esprit de Dieu, il est aussi saint, pur, heureux, glorieux, adorable dans une motte de terre que dans une masse de fin or; au fond de l'enfer, que dans le ciel empyrée; dans l'âme du plus grand pécheur, qu'en l'âme du plus homme de bien; dans le cœur du plus horrible démon, que dans celui du plus haut séraphin : *Sanctus in omnibus operibus suis.* Parce qu'en quelque lieu qu'il soit et quoi qu'il fasse, qui que ce soit qu'il daigne visiter, il habite toujours en sa sainteté divine : *Tu autem in sancto habitas, laus Israël.*

Il n'en est pas de même de l'homme, il se répand difficilement hors de soi, sans déchet de sa sainteté, il se rejette très-rarement à l'extérieur, sans perdre son intérieur, il ne fréquente guère les hommes sans devenir un autre homme; il est comme le caméléon qui prend aisément les couleurs des corps qui l'environnent; il est comme le polype, qui reçoit facilement les formes des créatures où il s'attache; il est comme le potiron qui attire et prend le venin des bêtes vénéneuses qui sont auprès de lui.

Premier point. — 1° Par notre vocation au christianisme, nous sommes obligés d'être saints; le sort et l'apanage des chrétiens, c'est la sainteté. Saint Paul le dit à chaque page des épîtres qu'il écrit aux fidèles : *Vocatis sanctis* (Rom. 1, 7). *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem ut essemus sancti, et immaculati* (1. Cor. 1). *Vocavit nos Deus in sanctificationem* (Ephes. 1, 4). *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (2. Thess. 4, 3). Or, la fréquentation du monde est si contraire à la sainteté, qu'au langage de l'Ecriture, être saint et être séparé sont synonymes, se rendre commun et être immonde, se communiquer et se souiller, sont une même chose : *Separabitis primitias Domino* (Num. 15, 19) *Nunquam manducavit commune et immundum* (Act. 10, 14). En saint Marc (7, 5, 18; 20, 23), on lit : *Quæ de homine procedunt blasphemiæ, adulteria communicuant hominem*; au lieu que saint Matthieu (15, 11) dit : *Coinquinant hominem.*

2° *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere*, dit saint Léon.

Thomas à Kempis (lib. 1 *de Imitatione*, cap. 20) dit : *Qui igitur intendit ad interiora et spiritualia pervenire, oportet eum cum Jesu à turba declinare :* Celui qui tend à la perfection, et qui prétend devenir solidement vertueux et spirituel, doit éviter la foule du peuple à l'exemple de Jésus : *Quidam dixit : Quoties inter homines fui, minor homo redii.* Un ancien a dit avec raison : Je n'ai jamais été parmi les hommes, sans en devenir moins homme, sans déchet et diminution de quelque vertu. Il est impossible qu'une âme qui ne se retire pas des affaires et des compagnies non nécessaires, s'avance en la vertu ou demeure sans danger; il est impossible, dis-je, d'être parmi tant de bêtes venimeuses, sans en être mordu, disent sainte Thérèse [1] et saint Cyprien.

[1] Sainte Thérèse, au *Château de l'âme*, 1. demeure, cap. 2.

L'esprit de dévotion s'y ralentit, il n'y a point d'instrument qui vide tant le cœur que la langue[1].

Il est moralement presque impossible d'être muet en compagnie; et le Saint-Esprit dit en l'Ecriture, qu'on ne saurait beaucoup parler sans s'émanciper peu ou beaucoup, et il est difficile qu'après de longs entretiens, l'âme ne soit plus sèche, la méditation moins fervente, l'esprit moins arrosé de la grâce, et la victime de l'oraison moins grasse et moins pure.

Combien de temps perd-on en ces visites et conversations inutiles, qui pourrait être employé très-utilement à prier Dieu, à lire quelque livre spirituel, à visiter les pauvres, ou à d'autres actions de piété ou de charité?

Que de curiosités, que de nouvelles des affaires du monde y apprend-on qui occupent notre cœur, égarent notre esprit, le remplissent de distractions, nous empêchent de penser à Dieu, même dans l'église et pendant nos prières. Le bienheureux Jourdain disait à ses religieux : Comme en la psalmodie ceux qui chantent au chœur prennent au commencement leur ton fort haut, et puis petit à petit, imperceptiblement, la voix s'abaisse et se morfond tellement qu'elle est fort basse à la fin : *Mirabilia testimonia tua; erravi sicut ovis;* ainsi en nos conversations nous commençons souvent par des discours fort relevés et spirituels, et puis insensiblement nous nous laissons couler à des propos bas, séculiers, vains, terrestres : nous faisons des merveilles, *mirabilia*, et puis nous nous égarons : *Erravi sicut ovis quæ periit.* A Kempis (*ibidem*) dit : *Qui ergo se à notis et amicis abstrahit, approximabit, illi Deus cum angelis sanctis. Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.*

Que de paroles de vanité, jactance, arrogance, disons-nous! que de complaisance et agrément aux louanges qu'on nous donne! Que de secrètes jalousies, envies, aversions contre le prochain quand on le loue, que de petites médisances, que de détractions nous seront imputées, ou parce que nous les disons, ou parce que nous les entendons!

Si vous examinez bien votre conscience, vous verrez que vous n'allez jamais, ou fort rarement, en compagnie, que votre cœur ne soit atteint et infecté de quelqu'une de ces dispositions. Tant que le premier homme fût seul dans le paradis terrestre, il conserva l'innocence et la justice originelle; sitôt qu'il eût une compagne, il perdit la crainte de Dieu et sa grâce; ce qui fait que le prophète Jérémie conseille à ceux qui se sont donnés au service de Dieu dès leur bas âge, et qui y veulent persévérer jusques à la fin, d'être fort solitaires et silencieux : *Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ, sedebit solitarius et tacebit* (Thren. 3, 27).

Cet avis salutaire a été pratiqué par les anciens et les plus saints religieux, car nous voyons que la plupart des monastères de l'ordre de Cîteaux, de Camaldule, de Grandmont, de Prémontré étaient dressés dans les campagnes ou au milieu des forêts. Et saint Chrysos-

[1] S. Bernard., Serm. 17 *de divers.*, n. 4.

tome nous apprend que de son temps les religieux demeuraient hors les villes et en des montagnes écartées. En la primitive Eglise, les chrétiens étant plus proches du temps des Apôtres, et mieux instruits de leurs traditions, et en la doctrine de Jésus, allaient par centaines au fond des déserts et des vastes solitudes qui étaient quelquefois éloignés de quinze lieues de toute ville et village.

Et pour montrer combien les hommes sont dangereux et contagieux l'un à l'autre, nous apprenons de saint Jean Climaque et des autres Pères anciens, qu'après qu'un religieux avait vécu plusieurs années en grande perfection dans un monastère, on lui permettait de sortir du couvent et d'aller vivre solitaire au plus profond désert, ce que je dis, non pour vous obliger à vous faire anachorète, ni pour improuver le zèle et la charité de ceux qui sans être du monde, demeurent dans le monde pour aider à sauver les gens du monde; mais je le dis pour vous faire voir combien ces anciens, instruits par les disciples des Apôtres, estimaient être important à notre salut et à la perfection chrétienne, d'éviter la conversation superflue des hommes, et à plus forte raison d'éviter les mauvaises compagnies.

Second point. — 1° Elles sont si pernicieuses à notre salut, que le Saint-Esprit dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau nous recommande avec instance d'avoir grand soin de nous en éloigner. Il dit au livre des Proverbes (1, 10) : Mon Fils, si les hommes de mauvaise vie vous flattent, gardez-vous bien de leur acquiescer; s'ils vous disent : Venez avec nous, il y a belle occasion de nous enrichir, n'y allez pas; les embûches qu'ils dressent contre les autres réussiront à leur perte.

Si celui qui s'appelle chrétien est luxurieux, ou avare, ou médisant, ou ivrogne, je vous ai écrit de ne pas manger avec lui, ni avec ses semblables. *Si is qui frater nominatur est fornicator, aut avarus, aut maledicus, ebriosus, scripsi vobis cum hujusmodi nec cibum sumere* (1. Cor. 5, 11); il n'est pas chrétien, il ne l'est que de nom et de baptême : *Frater nominatur.*

2° Saint Chrysostome (Homil. 25 *in epist. ad Romanos*) dit : *Non putemus nos excusationem habituros, si quando socios delictorum invenerimus : nam hæc societas magis augebit peccatum.* L'excuse ordinaire des âmes de bon naturel est de dire : Je me suis laissée aller à telle mauvaise action, non par inclination, car j'en avais répugnance, mais par compagnie, par condescendance, par respect humain, pour vivre avec les vivants. C'est vous laver avec de l'encre, dit ce grand docteur; cette excuse prétendue donne du surcroît à votre crime. On vous dira comme ce juge ancien. Il avait condamné à mort plusieurs voleurs, l'un d'eux qui était un jeune homme se justifiait, disant : Je l'ai fait malgré moi et par compagnie. Eh bien ! lui dit le juge, tu seras aussi pendu malgré toi et par compagnie.

3° (A) La mauvaise compagnie est cause que vous avez offensé Dieu ! C'est vous couvrir d'un sac mouillé d'alléguer cette excuse; c'est vous avouer doublement criminel; quand vous n'auriez fait autre mal que d'être en mauvaise compagnie, vous êtes coupable.

Ne serait-ce pas une belle décharge d'un prisonnier, qui serait accusé d'avoir fait de la fausse monnaie, s'il disait : Il est vrai que j'ai fait de la fausse monnaie; mais ç'a été pour trafiquer avec l'Anglais? quand il n'y aurait autre chose, vous êtes en cela digne de la corde d'avoir commerce avec l'ennemi du roi. Le prophète Jéhu disait au roi Josaphat : Vous vous joignez d'amitié avec ceux qui haïssent Dieu, vous méritez sa colère : *His qui oderunt Deum amicitiâ jungeris, idcirco iram Dei merebaris* (2. Paralip. 19, 2) : et le Psalmiste vous fait ce reproche : *Si videbas furem currebas cum eo* (Psal. 49, 28); il ne dit pas : Si vous voyiez un larron vous dérobiez avec lui; mais il dit : Vous courriez avec lui. Ce n'est qu'au brelan que vous avez juré, dites-vous, ce n'est qu'au cabaret que vous avez dit des paroles sales, ce n'est qu'au bal que vous avez détracté du prochain, ce n'est que pour vivre à la mode que vous vous êtes ajustée mondainement, vous êtes doublement coupable, vous faites mal de hanter les brelans, les bals, les cabarets; et de jurer, de détracter, de dire des paroles sales, de vouloir complaire au monde et de vous parer vainement pour lui complaire. Ne vous conformez point au siècle présent, dit saint Paul, mais qu'il se fasse en vous une réforme et un changement de vos maximes. *Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensûs vestri* (Rom. 12, 2). Ne savez-vous pas, dit saint Jacques (4, 4), que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu, et par conséquent quiconque voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu.

(B) Jugez de ceci par vous-même; n'est-il pas vrai que vous prenez en mauvaise part quand un de vos amis hante familièrement et contracte amitié avec votre ennemi? Vous le faites par une passion vicieuse; Dieu le fait par une très-sage et très-adorable providence envers vous, parce que quand vous vous jetez sans grande nécessité dans une mauvaise compagnie, ou que vous contractez amitié avec une personne dissolue, vous vous mettez dans l'occasion prochaine et au danger évident de péché, car il est impossible, moralement parlant, d'être longtemps parmi les charbons sans se noircir, parmi la boue sans se souiller, en un lieu pestiféré sans prendre la peste. Celui qui hante les sages deviendra sage, celui qui est ami des fous deviendra semblable à eux, dit le Saint-Esprit : *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit; amicus stultorum, similis efficietur* (Prov. 13, 20), et derechef : Celui qui accompagne un pécheur se rend participant de ses crimes : *Qui comitatur cum viro iniquo obvolutus est in peccatis ejus* (Eccl. 12, 13).

Dieu défendait autrefois aux Israélites de donner en mariage leurs filles à des idolâtres, et leurs fils à des filles payennes, et pour les en détourner, il leur dit que telles alliances porteraient leurs enfants à l'idolâtrie, les maris infidèles pervertiraient leurs femmes, et les maris fidèles ne convertiraient pas les leurs; et pour les en assurer avec plus de certitude il se sert d'un mot qu'il n'a pas coutume d'employer en d'autres occasions : *Non ingrediemini ad eas, neque de illis ingredientur ad vestras, certissimè enim avertent corda vestra* (3. Reg. 11, 2); très-

certainement ils vous débaucheront si vous faites alliance avec eux.

La raison est que, comme dit le même saint Chrysostome, l'amitié est toujours l'effet ou la cause de la ressemblance : *Amicitia pares invenit, aut facit;* et il est bien plus facile qu'un homme de bien se laisse aller à la pente du vice avec un vicieux, qu'il n'est aisé à un homme vicieux de s'élever à la perfection avec un homme vertueux. L'expérience nous montre qu'il n'y a si bon naturel qui ne se corrompe, vertu si éminente qui ne se morfonde, résolution si forte qui ne se change par la mauvaise compagnie.

Quelle métamorphose plus funeste que celle de ce jeune homme, dont Métaphraste fait mention en la vie de saint Jean l'Evangéliste! il avait été instruit en la foi et en la dévotion par ce grand apôtre; il avait fait de grands progrès en la vertu. Il avait été particulièrement recommandé à son évêque par le saint Evangéliste; et pour avoir hanté une mauvaise compagnie, il se déborda tellement, qu'il devint voleur et capitaine de voleurs.

Quelle perfection fut jamais plus accomplie? quelle vertu pourrait mieux fonder un droit de prescription en une âme, que celle du prophète Enoch? Il était innocent et vertueux depuis trois cent soixante-cinq ans, c'est-à-dire qu'il avait persévéré en sa probité autant d'années qu'il y a de jours en l'année; mais néanmoins parce que les hommes de son temps et de son pays ne valaient rien, il était en danger d'abandonner la vertu, car l'Ecriture dit que Dieu se hâta de le retirer d'entre les pécheurs, de peur que la malice ne changeât son esprit : *Vivens inter peccatores translatus est ne malitia mutaret intellectum ejus, placita enimerat Deo anima ejus, propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum* (Sap. 4, 10; 11, 14).

Et il y va même du temporel, car Moïse disait autrefois : Eloignez-vous de la demeure des impies, de peur que la justice de Dieu ne vous enveloppe dans la peine qu'elle leur veut envoyer : *Recedite à tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad illos pertinent ne involvamini in peccatis eorum;* comme en effet il arriva; car la terre n'engloutit pas seulement Nathan et Abiron qui avaient murmuré contre Moïse, mais elle dévora encore leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qui leur appartenait. Ainsi Acham ayant désobéi à Dieu (Num. 16, 26), Josué le fit lapider, et ses enfants, et tous ses meubles furent consumés par le feu (Josue. 7, 25). Saint Polycarpe racontait à ses disciples, que saint Jean l'Evangéliste, son bon maître, étant entré dans un bain et y ayant trouvé un méchant homme, dit à ses gens : Sortons d'ici promptement, de peur que ce logis ne tombe sur nous, et ne nous accable sous ses ruines.

C'est ce qui fit que David priait Dieu de ne pas le perdre avec les réprouvés, et pour motif, il lui remontrait qu'il ne s'était point arrêté en l'assemblée des personnes vaines et mondaines : *Non sedi cum consilio vanitatis;* que même il n'y avait pas mis le pied : *Cum iniqua gerentibus non introibo;* et qu'il l'avait eue en horreur : *Odivi ecclesiam malignantium. Ne perdas cum impiis Deus animam meam.*

Mais quand il n'y aurait point de danger ponr vous de fréquenter un méchant homme, il lui en arrive un très-grand mal : car quand il voit que pour offenser Dieu, il n'en est pas maltraité, ni mal voulu ; qu'on ne laisse pas de l'honorer, le flatter, le caresser, il ne ressent pas son mal, il n'en a point de confusion, il prend votre conversation pour une tacite approbation de ses crimes, et cela l'y affermit davantage. Si chacun le fuyait comme une peste, comme un anathème, comme un ennemi du genre humain, indigne de la société des hommes, puisqu'il est ennemi de Dieu, il rentrerait en soi-même, aurait honte d'être ainsi délaissé et abhorré, et serait touché de componction. Si quelqu'un n'obéit point aux ordonnances que nous faisons par notre lettre, n'ayez plus de communication avec lui, et remarquez-le, afin que se voyant abhorré de tous, il ressente une honte salutaire qui le ramène à son devoir, dit saint Paul : *Si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate ; et ne commiseramini cum illo*, *ut confundatur* (2. Thessal. 3, 14).

Et le pape saint Innocent Ier, écrivant aux Pères du concile de Millevis : Il me semble qu'il n'y a pas grande différence entre celui qui commet le péché, et celui qui favorise le pécheur ; car il arrive souvent que celui-là cesse de pécher, qui n'est approuvé de personne [1]. Saint Jacques l'Intercis ayant renié la foi par fragilité humaine et par crainte des tourments, sa mère et sa femme l'en reprirent si aigrement et firent divorce avec lui, lui témoignant tant d'horreur, qu'il eut honte de sa lâcheté, retourna se présenter au tyran, et endura courageusement une mort très-cruelle, étant coupé en petits morceaux, en toutes les parties de son corps.

4° Si votre naissance, ou votre condition, ou autres nécessités inévitables, vous obligent d'être en mauvaise compagnie, de demeurer en une ville, ou famille, ou communauté, d'où la crainte de Dieu est bannie, gardez-vous bien de vous laisser emporter au torrent, de suivre le train et la mode des autres, de pratiquer cette maudite maxime, qu'*il faut vivre avec les vivants.* Faites comme saint Joseph d'Arimathie : il était sénateur au grand conseil qu'ils appelaient *sanhédrin;* car, en saint Luc (23, 50), où nous avons au texte latin, *qui erat decurio*, il y a au grec βουλευτής, qui signifie sénateur. Et l'Evangéliste dit (*Ibid.*) qu'il n'avait pas consenti au mauvais dessein des juifs, ni à ce qu'ils avaient fait. Dites comme Mathatias (1. Machab. 2, 19) : Quand tous les hommes du monde obéiraient au tyran contre la loi de notre Dieu, je ne lui obéirais pas. Faites comme le vénérable Tobie (1, 5) : Quand tous les autres allaient sacrifier aux idoles que le roi Jéroboam avait fait dresser, lui seul allait adorer le vrai Dieu en Jérusalem. Faites comme le juste Loth (2. Petr. 2, 8); il vivait parmi les Sodomites, qui étaient les plus scélérats et impudiques du monde; et tant s'en faut qu'il ait trempé en leurs vices, qu'au contraire il se rendait plus juste en ce qu'il voyait et entendait, parce qu'il s'affligeait au dernier point, voyant que Dieu était offensé : *Aspectu et auditu justus erat*

[1] Non multum interesse arbitror inter animum committentis, et favorem consentientis ; et plerumque didiscit errare cui nemo consentit (Innocent. I, Epist. 93, *inter opera Augustini.*)

habitans apud eos qui de die in diem animam justam iniquis operibus cruciabant. C'est en ce sujet que s'entend cette parole de saint Paul : Si j'étais agréable aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.

Il faut vivre avec les vivants. Oui, mais Tertullien (*Idolatriæ*, c. 14) dit qu'il ne se faut pas tuer avec ceux qui se tuent. Si votre profession vous contraint d'être en même demeure que les méchants, ce n'est pas à dire qu'il faille être dans les mêmes dérèglements. Si vous exercez quelque commerce avec eux, en ce qui est de la vie, il ne le faut pas exercer en ce qui est du vice ; vous avez une âme, et une vocation de même nature, mais il ne faut pas avoir les mêmes erreurs. Vous êtes concitoyens et possesseurs de même fortune, il ne le faut pas être de mêmes crimes : *Licet convivere cum ethnicis, commori non licet : collætamur ex communione naturæ, non superstitionis; pares animâ sumus, non disciplinâ : compossessores mundi, non erroris.*

Si vous êtes fidèle parmi ceux qui le déshonorent, votre vertu sera plus héroïque, plus signalée et méritoire; elle aura plus de splendeur et d'éclat, comme un flambeau au milieu d'une nuit obscure ; comme la vertu d'Abraham, parmi les Chaldéens; comme celle de Jacob, en la maison de Laban ; celle de Joseph, en la conciergerie de Putiphar; du saint homme Job, en la terre des Hussites ; de Moïse, en la cour de Pharaon; de Mardochée, en la cour d'Assuérus; de Daniel, en celle de Nabuchodonosor.

Vous gagnerez plusieurs couronnes qui étaient préparées aux autres; vous recevrez plusieurs grâces, qui leur auraient été données; vous recueillerez les bénédictions, que les autres perdent par leur mauvaise vie.

Dites donc comme les saints : Quand tous ceux de la maison, de la ville, de la province où je suis, se dérégleraient et offenseraient Dieu, je ne le ferai pas, moyennant sa grâce; et pour mieux faire encore, sortez de leur compagnie, si vous le pouvez; tenez-vous en retraite le plus qu'il vous sera possible.

Conclusion. — En Isaïe (41, 19), Dieu promet qu'il changera le désert en un paradis de délices; qu'il y plantera le myrthe, le cèdre, l'aubépine, l'olivier, le buis et autres arbres; qu'il y fera couler des étangs d'eau vive et cristalline; c'est-à-dire, qu'il n'y a rien qui nous dispose mieux à recevoir les rosées du ciel, les bénédictions de Dieu; il n'y a rien qui conserve mieux en nous l'esprit de piété, de pureté, de pénitence, de mansuétude, que la solitude. Si donc vous avez ces vertus en recommandation, vous devez aimer la solitude et vous retirer le plus que vous pourrez des compagnies du monde, en premier lieu, par un esprit de piété, qui est représenté par le myrthe odoriférant. Il y a en cette ville grand nombre d'artisans qui passent souvent toute la semaine sans commettre de péché mortel, parce qu'ils sont retirés et travaillent innocemment en leur boutique ; et le dimanche, ils en commettent plus de six, par ivrognerie, blasphêmes, médisances! quelle honte est cela, que ce saint jour que Dieu a destiné à son service soit employé au service du diable ! qu'au lieu de remercier Dieu des biens qu'il vous a

faits la semaine passée, lui demander ses grâces et sa bénédiction pour la suivante, entendre sa parole, recevoir ses ordres par la bouche de votre pasteur, l'adorer, lui rendre les hommages que vous lui devez pendant l'office divin, lui demander pardon de vos péchés et vous en confesser; vous passiez ce saint jour dans les tavernes, brelans, danses, comédies et autres dissolutions. Les sources de ces malheurs sont les mauvaises compagnies : *Iniqui sunt cœtus vestri* (Isa. 1, 13). Vous aviez bonne volonté d'aller à la grand'messe, au catéchisme et à vêpres; un suppôt du diable vous convie de vous promener avec lui, il n'y a pas grand mal en apparence; après la promenade on va au cabaret, du cabaret à la danse ou au jeu, on laisse en arrière le service de Dieu, et on y commet mille péchés.

Fuyez les compagnies pour conserver la pureté signifiée par le cèdre incorruptible. Il est bien difficile de hanter les compagnies des personnes de divers sexe, sans ternir la pureté, ou en vous, ou en autrui : Si vous êtes homme, le Saint-Esprit vous dit : *Cum muliere alienâ ne sedeas omnino, colloquium enim illius quasi ignit exardescit;* Ne vous arrêtez point du tout auprès de la femme d'un autre, car sa conversation vous sera comme un feu ardent. Si vous êtes fille ou femme, saint Ambroise vous dit [1], que vous ne vous montriez pas aisément aux jeunes hommes, que vous soyez toujours voilée, de peur d'être cause qu'ils ne soient blessés de pensées impures, et cette blessure vous serait imputée, quand même vous ne les auriez rencontrés que par hasard.

Fuyez les compagnies, par esprit de douceur et de débonnaireté dont l'olive est le symbole : les compagnies sont cause des colères, querelles et divorces qui sont entre vous et votre femme. Pendant que vous êtes absent de votre maison pour aller en compagnie, vos enfants se débordent, se donnent carrière, méprisent leur mère, parce qu'ils ne la craignent pas; elle s'en plaint à vous à votre retour : elle trouve fort mauvais qu'au lieu de conduire votre famille, et de travailler pour l'entretenir, vous perdiez votre temps dans un cabaret; elle ne peut s'empêcher de vous en dire son sentiment, vous ne voulez pas souffrir sa réprimande, vous l'injuriez, elle vous maudit; vous la donnez à l'ennemi, elle souhaite votre mort; votre maison devient un petit enfer, un lieu de blasphêmes, de rage, d'imprécations, l'image et le faubourg de l'enfer des damnés.

Dabo in solitudinem spinam. Aimez la solitude par esprit de pénitence, dont l'épine est le symbobe. Vous avez commis tant de péchés en votre vie, si vous n'en faites pénitence vous périrez, dit notre Sauveur (Luc. 13, 3). La plus douce et la plus salutaire pénitence que vous puissiez faire, c'est de vous exempter pour l'amour de Dieu, d'aller en telle et telle compagnie, vous priver du plaisir et du contentement que vous y auriez. Cette pénitence n'intéresse point votre santé, comme pourraient faire les jeûnes et autres aus-

[1] Non facile vultus ejus in adolescentis oculos incurrat, velamine tecta sit ne vel fortuitis occursibus pateat ad vulnus, vel suum vel alienum; sed utrumque suum vulnus est.

térités; elle n'incommode point votre maison comme les grandes aumônes; elle ne lasse point votre corps comme les longues prières. Les confesseurs la devraient souvent donner à leurs pénitents, comme on faisait en la primitive Eglise.

Dabo in solitudinem buxum. Le buis qui a le bois fort dur et solide, représente la fermeté, la constance et la générosité, qu'il faut avoir à mépriser les importunités du monde. L'esprit malin suscitera quelqu'un de vos parents ou voisins pour vous retirer de la solitude et vous inviter à des festins ou autres divertissements; ils vous diront que vous êtes trop sauvage, que vous faites le réformé, que vous n'êtes pas chartreux, que vous engendrez la mélancolie, que Dieu ne défend pas de se réjouir. Que si vous êtes ainsi solitaires et singuliers vous serez le but du mépris et des moqueries de vos voisins. N'en croyez rien; car au contraire tôt ou tard ils vous admireront, votre vie sera une secrète mais puissante correction de la leur; et puis quand tout le monde se banderait contre vous, Dieu sera pour vous : vous direz en votre retraite, comme le Psalmiste : *In innocentiâ meâ ingressus sum, et in Domino sperans non infirmabor.* Dieu répandra en votre cœur avec profusion les eaux cristallines de ses grâces, de ses consolations, de ses bénédictions; et après votre mort, au lieu des compagnies importunes et ennuyeuses que vous aurez évitées, il vous recevra en la très-douce, très-agréable et très-honorable compagnie des bienheureux. *Amen.*

SERMON XLVIII.

LES PRÊTRES DOIVENT AVOIR EN HORREUR L'AVARICE ET L'ORGUEIL.

Pour le Samedi de la cinquième semaine de Carême.

(Ce Sermon est mis en un Samedi, auquel on n'a pas coutume de prêcher, parce qu'il est bon de ne le pas faire devant le peuple, mais en un synode ou assemblée de prêtres.)

Cogitaverunt principes sacerdotum, ut et Lazarum interficerent.
Les princes des prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare.
(Joan. 12, 10.)

En l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 12e de saint Jean, les princes des prêtres font dessein de mettre à mort Lazare. Quel effroyable aveuglement! comme si le Fils de Dieu qui l'avait ressuscité quand il était mort de maladie, ne le pourrait pas ressusciter quand on l'aurait tué par violence! C'est le péché qui les a ainsi aveuglés : *Excœcavit malitia cor eorum.* Saint Jean l'Evangéliste dit que l'avarice, l'orgueil et l'impureté étaient les trois principaux vices qui régnaient de son temps : *Quidquid est in mundo aut est concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ, aut concupiscentia carnis*, et ils règnent encore à présent dans le monde. Les prêtres et les pharisiens n'étaient pas visiblement sujets à l'impureté, notre Sauveur ne les en reprend pas en l'Evan-

gile, mais ils étaient extrêmement sujets à l'avarice et à l'ambition. Vous avez eu en souverain degré les vertus contraires à ces deux vices, ô sainte Vierge! Le Psalmiste dit que Dieu est libéral à ceux qui le sont envers lui, et il l'a été en votre endroit avec tant de profusion, qu'il ne s'est pas contenté de vous donner ses biens, il s'est donné soi-même à vous; son Apôtre dit qu'il donne sa grâce aux âmes humbles, et vous l'avez reçue en si grande abondance par les mérites de votre humilité, que même avant l'incarnation, au commencement de votre vie, vous étiez déjà pleine de grâce, comme votre ange vous dit, quand il vous salua par ces paroles : *Ave*, *Maria*.

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Avaritia et superbia sunt causæ omnium peccatorum.

I. Punctum. — Agit contra avaritiam sacerdotum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione causarum hujus vitii quæ sunt : (A) Falsa prudentia, (B) Falsa pietas in consanguineos, (C) Cœcitas mentis; 4° Consideratione malorum effectuum : (A) In Deum, (B) In proximum; 5° Visu remediorum, nempè tollendo causas.

II. Punctum. — Contra superbiam sacerdotum : 1° Scripturâ et exemplo Christi; 2° Ratione, nam humilitas est illis magis meritoria quia plus ardua; quod probatur considerando quid sint, quid faciant, quid audiant; 3° Instructionibus.

Exorde. — L'attachement aux biens de la terre et l'ambition des grandeurs du monde sont les deux vices capitaux qui engendrent tous les autres péchés, qui allument les dissensions, et qui font transgresser tous les commandements que Dieu a donnés aux hommes pour le bien de l'univers. De l'avarice, saint Paul a dit : *Radix omnium malorum cupiditas* (φιλαργυρία) : La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. De l'ambition, le Sage a dit : *Initium omnis peccati superbia :* Le commencement de tout péché, c'est l'orgueil. De l'avarice, saint Chrysostome (Orat. *de S. Philogonio*) a dit qu'elle est comme un vent de bise, qui refroidit la charité et qui produit des guerres innombrables : *Meum ac tuum frigidum illud verbum, quidquid est malorum in vitam nostram invehens, innumeraque gignens bella.* De l'orgueil, le Sage a dit : *Inter superbos semper jurgia sunt :* Il y a toujours des querelles parmi les superbes. De l'avarice, le Psalmiste dit qu'elle est opposée à tous les commandements : *Inclina cor meum in testimonia tua et non in avaritiam.* De l'orgueil, il est dit que ceux qui en sont atteints pèchent en toute façon : *Superbi iniquè agebant usquequaque.* Il est donc évident que les prêtres qui se veulent bien acquitter de leur devoir, se rendre agréables à Dieu, utiles à l'Eglise, exemplaires aux fidèles, doivent être exempts de ces deux vices et doués des vertus contraires.

Premier point. — 1° En ces belles paroles que saint Paul écrit à son disciple Timothée, pour lui marquer les qualités que doit avoir un évêque ou un prêtre, il condamne l'avarice et recommande la vertu contraire, non en un mot seulement, comme il fait des autres vertus, mais en divers termes : *Hospitalem, non cupidum, non litigiosum.*

Saint Paul se souvenait que le seul péché d'avarice avait flétri

l'honneur du sacré collége des premiers prêtres, il avait fait opprobre en la compagnie de Jésus; les Apôtres ont été sujets à quelque vice, avant que d'être confirmés en grâce : à l'incrédulité, à l'envie, à la colère; pas un de ces vices n'a fait déshonneur ni désordre en ce sacré consistoire, pas un n'a décrié l'école de Jésus, pas un n'a été cause de la damnation d'aucun disciple. Le seul péché d'avarice a fait un apostat d'un apôtre, il a fait un enfant de perdition, il a damné un des premiers prêtres, il a fait gémir le Fils de Dieu, et dire en soupirant : *Nemo ex eis periit, nisi Filius perditionis.* Après l'ascension du Sauveur, le premier acte de justice qui a été exercé par son vicaire, la première sentence de mort que saint Pierre prononça fut contre Ananias, avaricieux; et le premier chrétien qui renia la foi, le premier apostat qui persécuta l'Eglise fut Simon le Magicien, qui fit naufrage de son salut par le péché de simonie, qui est un avorton d'avarice. Et saint Paul dit que de son temps, quelques-uns perdirent la foi pour s'être affectionnés à ce vice : *Radix omnium malorum cupiditas* (φιλαργυρια), *quam quidem appetentes naufragaverunt à fide.* Ne vous semble-t-il pas que c'est un précipice bien effroyable, où les premiers chrétiens, les disciples des Apôtres, les premiers prêtres, les Apôtres même ont fait naufrage de leur salut? Pour nous en garantir, nous en devons considérer les causes, les effets, les remèdes, trois causes, trois effets, trois remèdes.

2° Saint Léon, saint Grégoire et les autres Pères nous avertissent sagement que les tentations qui nous sont livrées sans grande apparence de mal, sont les plus dangereuses, parce qu'on ne s'en défie pas, on ne les redoute pas, on ne les évite pas : *Plus est periculi in insidiatore occulto, quàm in hoste manifesto.* Telle est la tentation d'avarice, que saint Paul appelle un piége du diable : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli* (1. Tim. 6, 9). Le propre du piége, c'est d'être caché : *Absconderunt superbi laqueum mihi.* La tentation de luxure, d'ivrognerie, de colère, de vengeance est évidemment mauvaise, celle d'avarice se cache sous de beaux prétextes, sous apparence de prudence, de charité, de piété.

3° (A) L'amour-propre nous fait croire que c'est un trait de prudence de prévoir et de pourvoir à l'avenir : si nous ne ménageons ce que Dieu nous donne, nous en aurons faute quelque jour; il nous peut arriver quelque accident, nous pouvons tomber en longue maladie, devenir vieux et invalides; si nous n'avons de quoi nous aider, personne ne nous assistera; en apparence, c'est sagesse; au fond, et en effet, c'est pour l'ordinaire, manquement de confiance en la providence de Dieu.

(B) C'est un artifice et un stratagème de Satan qui, sous prétexte de nous faire charitables envers nos parents, nous rend avaricieux envers nos paroissiens. Jésus n'a pas voulu que les prêtres fussent mariés, de peur que les charges du mariage, le soin de nourrir et élever des enfants, ne les détournassent de son service et de la pratique des bonnes œuvres; mais Satan, par une ruse diabolique, a substitué l'amour des parents au lieu de l'amour des enfants, il fait que le soin d'assister nos frères et nos sœurs, d'entretenir aux études,

nos neveux, marier nos nièces, nous divertir tout autant et quelquefois davantage, que si nous avions cinq ou six enfants.

Saint Augustin remarque que Joseph demeura vice-roi en Egypte au moins huit ou neuf ans sans en avertir son père, désolé de son absence; et il ne le fit qu'à l'extrémité, de peur que l'affection à ses parents ne le fît gauchir de son devoir en sa charge.

(c) Ou en troisième lieu, c'est l'aveuglement d'esprit; la passion nous ferme les yeux, l'amour-propre nous séduit : nous nous formons une conscience erronée, nous nous flattons sur ce que nous ne faisons tort à personne, nous serions bien marris d'avoir du bien d'autrui, nous ne voyons rien aux commandements de Dieu qui s'oppose expressément à ce vice; de là vient qu'il est un des plus incorrigibles.

4° (A) Le prêtre est intercesseur et médiateur entre Dieu et les hommes, c'est à lui de rendre à Dieu les devoirs et l'honneur : de le remercier, de l'apaiser, de le servir pour tout le peuple : *Pro hominibus constituitur in eis quæ sunt ad Deum.* C'est à lui de dispenser au peuple les dons de Dieu, de l'instruire, de le régir, de le sanctifier, de le perfectionner; il n'a rien qui l'empêche plus de s'en bien acquitter que l'attachement aux biens de la terre; c'est ce qui est cause qu'il fait les actions de piété, de dévotion, ou négligemment et par manière d'acquit, ou sordidement et par des intentions basses.

En la division et distribution de la terre de promesse (Josue. 13, 33), on ne donna aucun fonds à la tribu de Lévi, qui était la tribu sacerdotale : Dieu seul voulut être son partage et sa possession; et au livre des Nombres, il dit aux Lévites : *In terra eorum nihil possidebitis, nec habebitis partem inter vos. Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israël* (Num. 18, 20). Il en est de même à plus forte raison des prêtres de la loi de grâce, et nous en faisons profession quand nous prenons la première tonsure : *Dominus pars hæreditatis meæ.* L'héritage que nous devons cultiver, qui nous doit continuellement et entièrement occuper, c'est Jésus, c'est son autel, son sanctuaire, son service. L'avarice nous en détourne beaucoup; elle fait que nous n'avons aucun soin de la décoration de l'église, des ornements des autels, de la propreté des aubes et des chasubles, de la netteté des vases sacrés; on voit des églises pleines d'araignées, des autels chargés de poussière, des chasubles et des chapes déchirées, des purificatoires plus sales que nos mouchoirs quand on les met à la lessive, des ciboires et des calices d'étain plus noirs que la tasse d'un cuisinier, parce que nous ne voulons rien dépenser, ni même employer du temps pour accommoder la maison de Dieu. L'avarice fait que nous ne prenons pas le loisir de faire l'oraison mentale, de vaquer aux autres exercices de piété pour acquérir de la dévotion intérieure; nous célébrons la messe, nous chantons l'office, nous faisons les autres œuvres de Dieu irrévérement, en courant, légèrement, par manière d'acquit, pour avoir plus de temps de vaquer aux affaires temporelles; les occupations, le soin du ménage, la chicane des procès égarent notre esprit, possèdent notre cœur, nous remplissent de distractions pendant le service divin : *Maledictus qui facit opus*

Dei negligenter. Divitiæ à dividendo. Les biens de la terre nous divisent et séparent de Dieu.

Ordinairement les actions les plus saintes sont souillées d'intentions basses, terrestres, de prétentions aux biens temporels; le ressort de telles actions, c'est l'intérêt. On dit comme l'apostat : *Quid vultis mihi dare?* on est sujet à ce reproche : *Nemo est qui offerat sacrificium gratis.* On ne dit la messe que pour gagner cinq sous, on ne va à l'office que pour avoir des distributions, on s'en absente quand il n'y a rien à gagner; n'est-ce pas une simonie mentale, un effroyable renversement? n'est-ce pas faire des moyens la fin, et de la fin les moyens? au lieu qu'il ne faut vivre que pour servir Dieu, on sert Dieu pour avoir de quoi vivre.

(B) Cette cupidité des biens temporels est encore cause qu'on ne s'acquitte pas de son devoir envers les paroissiens; usant tout votre temps en négoces séculiers, il ne vous en reste plus pour étudier, pour prêcher, pour catéchiser, pour apprendre les cas de conscience, pour vous rendre capable de votre charge, pour en exercer les fonctions avec zèle et assiduité; vous n'avez pas le loisir de visiter les malades, d'accorder les différends, de consoler les affligés; ayant besoin d'un vicaire, vous n'en voulez point prendre afin d'épargner, ou si vous en prenez, ce n'est pas le plus capable, mais celui qui demande le moins; vous vous hâtez en entendant les confessions afin d'en entendre plusieurs et de gagner davantage.

Ainsi vous ne servez pas l'Eglise d'un amour de bienveillance et gratuit, mais intéressé et mercenaire; vous ne visitez pas souvent les malades s'ils ne sont riches; vous n'entendez pas volontiers les confessions des pauvres : *Gratis accepistis, gratis date.* Quand on reçoit de l'argent pour l'administration des sacrements, cela est cause que les pauvres ou les riches avaricieux ne s'en approchent pas si souvent pour n'être pas obligés à payer ce tribut. Un curé n'exhorte pas si hardiment ses paroissiens à la fréquentation des sacrements, parce qu'il peut être suspect d'en parler pour ses intérêts.

Et quand vous feriez des miracles, quand vous diriez des paroles d'or, ou que vous prêcheriez aussi éloquemment que saint Chrysostome, si les séculiers vous voient plongé dans les affections de la terre, échauffé et ardent après les biens de ce monde, pointilleux à demander vos droits sans en relâcher une obole; si vous les inquiétez par procès, si vous êtes mesquin et tardif à les secourir en leurs nécessités, ils vous méprisent comme une personne qui n'a rien par-dessus eux, ils vous haïssent comme un trouble-repos, ils ne reçoivent pas vos instructions, pensant que vous parlez par intérêt et que vous ne faites pas ce que vous dites : *Conculcetur ab hominibus.* Au lieu que quand on sait que vous êtes désintéressé, libéral, charitable, aumônier, éloigné de toute affection terrestre, entier, incorruptible, inébranlable en votre devoir, que vous envoyez des rafraîchissements aux malades, si vous priez quelquefois à votre petit ordinaire tantôt l'un, tantôt l'autre, pour gagner leur affection, si vous prêtez sans usure, si vous donnez du vôtre pour terminer des procès, si vous ne vous rendez partisan de personne,

mais père commun de tous, cela gagne le cœur des pauvres, vous lie leur affection, les attendrit et les rend susceptibles de vos remontrances, cela vous donne autorité sur les riches : Ils vous craignent, vous respectent, vous redoutent, vous révèrent comme une personne qui a des vertus et des perfections qu'ils n'ont pas : *Si exaltatus fueris à terrâ omnia trahis ad te.*

Les saints disent qu'il y a des tentations qu'il faut surmonter en fuyant, comme celles de la luxure; d'autres qu'il faut vaincre en combattant, comme celles d'orgueil, d'avarice et de paresse. La tentation d'avarice est du second genre ; il la faut combattre par des actes contraires à ce qu'elle dit. Je trouve excellente la pratique d'un bon curé de notre temps du pays de Hainaut : quand il recevait quelque belle pièce d'or ou d'argent, il ne la gardait jamais un jour entier, il l'envoyait tout aussitôt changer, disant : Si je la garde, il me fâchera de l'employer ; quand j'en recevrai une autre, je serai curieux de la joindre à la première, ainsi peu à peu je m'affectionnerai à thésauriser.

5° Il la faut combattre en ôtant les causes et en coupant les racines. Corriger la crainte que nous avons de mourir de faim, ou d'avoir faute : *Nolite amittere confidentiam, quæ magnam habet remunerationem* (Hebr. 10, 35). Dieu sait nos besoins, il y peut bien remédier, il le veut en temps et lieu : *In opportunitatibus, in tribulatione;* il les sait : *Respicite volatilia cœli non serunt, neque metunt, nec congregant in horrea. Considerate lilia agri. Nolite ergo solliciti esse dicentes quid manducabimus, aut quid bibemus aut quo operiemur. Scit pater vester quia his omnibus indigetis. Nolite solliciti esse in crastinum* (Matth. 6, 26, 27, 34).

Beaucoup moins des accidents qui nous peuvent arriver ou à nos parents d'ici à dix, ou vingt ans; qui oserait dire que Dieu nous conseille un trait d'imprudence, lui qui est la sagesse éternelle? Il nous peut secourir dans nos besoins : *Potens est Deus omnem gratiam abundare facere in vobis, ut in omnibus semper omnem sufficientiam habentes, abundetis in omne opus bonum* (2. Cor. 9, 8).

Il le veut : *Qui autem administrat semen seminanti et panem ad manducandum præstabit* (*Ibid.*).

Sint mores sine avaritiâ, contenti præsentibus, ipse enim dixit non te deseram, neque derelinquam (Hebr. 13, 5).

L'expérience le montre évidemment : on voit bien quelquefois, que dis-je quelquefois? mais très-souvent, des prêtres riches, avaricieux, mourir pauvrement ou malheureusement, et leurs richesses perdues ou très-mal employées : aux uns, on coupe la gorge pour avoir leur argent; aux autres, les parents volent tout ce qu'ils ont quand ils sont malades, les mettant sur un peu de paille; quelques-uns cachent leur trésor, et étant surpris de la mort, il est perdu pour eux et pour leurs gens ; d'autres, ont des parents qui le dissipent en procès ou en débauches. Les exemples en sont si fréquents et si visibles, que je m'étonne comment on ne les remarque pas. Mais des prêtres charitables et aumôniers, on n'en voit point, ou fort peu, qui ne meurent heureusement, honorablement, bien assistés dans l'abondance de toutes choses, et pour le spiri-

tuel et pour le temporel : *Habentes victum et vestitum his contenti simus.*

Je m'en contenterais si j'étais seul; mais j'ai des neveux et des nièces. Ne sommes-nous pas prêtres selon l'ordre de Melchisédech? Est-ce en vain que saint Paul dit de lui : *Sine patre, sine matre*, c'est-à-dire que la sainte Ecriture ne fait aucune mention ni de son père, ni de sa mère, ni de sa généalogie; n'est-ce pas pour nous apprendre que les prêtres qui sont de son ordre ne doivent avoir aucun soin d'agrandir leur père ni leur mère, beaucoup moins leurs autres parents : *Relinquet homo patrem et matrem et adhærebit uxori suæ.* Le prélat ou curé qui a épousé son église la doit préférer à son père et à sa mère, et encore plus à ses neveux et à ses autres parents. L'exemple que Jésus nous en a donné montre que cette maladie d'affection aux parents est bien dangereuse aux prêtres, puisqu'il y a appliqué un remède si étrange toutes les fois qu'il a parlé à sa sainte Mère, ç'a toujours été avec apparence de rigueur et de sévérité, comme nous avons vu autrefois. S'il a méconnu sa mère aux affaires de Dieu, sa mère, dis-je, si sainte, si aimable, si digne d'être considérée, combien plus devons-nous méconnaître des neveux, des nièces, qui sont quelquefois vicieux, ingrats, indignes de notre affection. Saint Uldaric, évêque d'Ausbourg, s'étant laissé tromper par les hypocrisies de son neveu Adelbert, et pensant qu'il fût grand homme de bien, lui résigna son évêché; mais étant proche de sa mort, il s'écria en soupirant : Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu mon neveu! car les saints ne me veulent pas recevoir en leur compagnie sans punition, parce que je me suis laissé aller à son désir.

Quant à l'aveuglement d'esprit, qui en est la troisième cause, il importe beaucoup de nous défier de nous-mêmes, de nos sentiments, de nos dispositions; nous devons demander souvent et instamment à Dieu les lumières du Saint-Esprit; découvrir de temps en temps notre intérieur à un directeur docte, sage, spirituel, qui ne nous flatte pas; consulter et considérer attentivement ce que les docteurs, les pères de l'Eglise, l'Ecriture enseignent sur ce sujet. Plusieurs bons docteurs tiennent pour assuré qu'un bénéficier est obligé de donner aux pauvres, ou d'employer en œuvres pieuses, tout le revenu de son bénéfice après son entretien. Et cela *ex justitiâ*, que s'il ne le fait pas, *non facit fructus suos*, ses héritiers sont obligés à restitution. C'est l'opinion de Navarette[1], de Marsillius Colamnensis[2] et de trente-quatre docteurs qu'il cite; Azor[3] en allègue aussi vingt-cinq pour cette opinion.

[1] Navarette (Balthasar), célèbre théologien espagnol, de l'ordre de Saint-Dominique, sur la fin du XVIe siècle, dont on a un ouvrage en 3 volumes in-fol. intitulé : *Controversiæ in de Thomâ ejusque Scholæ Defensione.*

[2] Savant théologien scholastique du XIVe siècle, fut chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne, et fondateur du collége d'Heidelberg, où il mourut le 20 août 1394. On a de lui des commentaires sur le *Maître des Sentences*, et d'autres ouvrages.

[3] Azor (Jean), jésuite de Louca en Espagne, a professé avec réputation à Alcala, à Rome et ailleurs. Il mourut à Rome en 1603. On a de lui des *Institutions morales* en latin et d'autres ouvrages.

Je sais bien que d'autres ne sont pas de cet avis; mais je sais aussi que tous sans controverse, tous concluent qu'il y est obligé, *ex charitate*, et par le commandement de l'Eglise, et qu'il pèche grièvement s'il emploie le revenu de son bénéfice à agrandir ses parents au-dessus de leur condition, ou en luxe, délices, pompes mondaines et superflues; écoutez ce qu'en dit le concile de Trente (sess. 25, cap. 1 *de Reform.*) : *Omnino verò interdicit episcopis, cardinalibus et omnibus beneficia ecclesiastica sæcularia vel regularia obtinentibus, ne ex reditibus Ecclesiæ consanguineos familiaresve suos augere studeant :* Il défend entièrement aux évêques, aux cardinaux, et à tous ceux qui ont des bénéfices ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, d'augmenter les biens de leurs parents ou familiers par les revenus de l'Eglise.

Le second concile de Châlons (cap. 7), tenu sous Léon IIIe, n'approuve point ceux qui incitent les fidèles à donner leur bien à l'Eglise.

Celui d'Aix-la-Chapelle [1], tenu du temps de Louis-le-Débonnaire, l'an 816, dit que ceux qui peuvent vivre de leur patrimoine, et qui s'entretiennent des revenus de leur bénéfice, au lieu de les donner aux pauvres, perdent dans le ciel la récompense du service qu'ils rendent à l'Eglise, et il le prouve par un texte de saint Paul (1. Cor. 9, 14), où après avoir dit que *celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel;* et que le Seigneur a ordonné à *ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile*, il ajoute : « Mais pour moi je n'ai » usé d'aucun de ces droits; et encore maintenant, je ne vous » écris point ceci, afin qu'on en use ainsi envers moi, puisque j'ai- » merais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fît perdre » ce mérite. »

Ce concile allègue sur ce sujet plusieurs autres passages tirés des beaux livres de la *Vie contemplative*, autrefois attribués à saint Prosper, mais qui sont de Julien Pomère [2]. Saint Jérôme et saint Augustin enseignent encore plus fortement cette doctrine, qui semble un peu rude à ceux qui n'ont que l'esprit du monde. Saint Jérôme (*ad Nepotianum*, *sub initium*) dit : *Propterea vocantur clerici, vel quia sunt de sorte Domini, vel quia Dominus sors, id est pars Clericorum est qui Dominum possidet nihil extra Dominum habere potest; quod si quidpiam aliud habuerit prater Dominum, pars ejus non erit Dominus verbi gratia si aurum, si argentum, si possessiones, si variam supellectilem, cum istis partibus, Dominus pars ejus fieri non dignabitur.* Saint Augustin [3] dit : *Clericus qui viduarum munera libenter amplectitur hic negotiator magis videtur quàm Clericus, hic dicere possumus, nemo nos invasores arguit, violentiæ nullus accusat, quasi non interdum majorem prædam à viduis blandimenta eliciant quàm*

[1] Cap. 107 in tom. 6. Conciliorum generalium.

[2] Pomère (Julien), natif de Mauritanie, passa dans les Gaules et y fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. On dit qu'il demeura longtemps à Arles. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre de *la Vie contemplative*, ou *des vertus et des vices*.

[3] Serm. 19 de Verbis Domini in fine. *Est tertius in appendice.*

tormenta, nec interest apud Deum. Utrum vi, aut circumventione quis res alienas occupet, dum modo quovis pacto teneat alienum. « Le clerc qui vend ses intercessions et qui reçoit volontiers les présents des veuves, semble plutôt un marchand qu'un clerc; et nous ne pouvons pas dire pour nous excuser : Personne ne nous reprend d'envahir le bien d'autrui, personne ne nous accuse de violence, comme si les flatteries et les artifices n'avaient pas quelquefois plus de force que les tourments, pour obtenir des veuves qu'elles nous donnent leur bien; c'est la même chose devant Dieu d'avoir le bien d'autrui par finesse, comme de l'avoir par force. » En écrivant au comte Boniface [1], il dit : Si nous possédons assez de bien de notre patrimoine pour suffire à notre entretien, les revenus ecclésiastiques ne nous appartiennent pas, mais ils doivent être laissés aux pauvres. Nous ne sommes que les dispensateurs de ces biens, et nous n'en avons pas la propriété, et si nous nous l'attribuons, nous commettons une usurpation damnable. Saint Jérôme dit le même, mais en des paroles encore plus expresses et pressantes : c'est en l'épître au pape Damase, et Gratien le rapporte [2].

Ces grand saints ont considéré que Dieu disait autrefois : *Non habebunt Sacerdotes et Levitæ partem et hæreditatem in reliquo Israël* (Deuter. 18, 1). *Dominus enim ipse est pars et hæreditas et possessio eorum* (Num. 18, 20).

Nous l'avons protesté prenant la tonsure : *Dominus pars hæreditatis meæ.* Trop est avare à qui Dieu ne suffit; si nous avons soin de cultiver cet héritage, il ne nous sera pas stérile et infécond : *Numquid terra serotina factus sum Israël?* il le faut cultiver par hommage, par œuvres de piété, par des actions de dévotion et d'autres vertus : *Unum cole Deum.* Le Fils de Dieu était bien éloigné de permettre le luxe ou l'avarice à ses Apôtres, puisqu'il leur disait : *Nihil tuleritis in viâ, neque virgam, neque peram, neque pecuniam, neque duas tunicas* (Marc. 6, 8; Luc. 9, 3).

Sur quoi saint Ambroise dit : C'est pour leur ôter les allumettes de procès et les instruments de vengeance : *Ut et incentiva litis et instrumenta eriperet ultionis.* Saint Paul dit à son disciple : Il ne faut pas que le serviteur de Dieu soit plaideur : *Servum Dei non oportet litigare* (2. Tim. 2, 24). Il n'y a rien qui ôte tant la confiance que les paroissiens auraient en vous, qui empêche tant le fruit que vous feriez parmi eux, qui leur donne tant d'aversion et d'horreur de vous, comme quand vous êtes plaideur et pilier de palais; rien qui ruine tant en vous l'esprit de dévotion, qui vous distraie tant des fonctions ecclésiastiques, qui vous jette tant dans l'embarras des occupations séculières comme les procès : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* (2. Tim. 2, 4).

Tous les jours de la semaine sont appelés *fériés* parmi nous. Le lundi (*feria* 2ª, etc.) : *Quo significaretur quotidie clericas abjecta cæterarum rerum cura uni Deo prorsus vacare debere*, dit le Bréviaire romain. Saint Cyprien [3], parlant des évêques ses prédéces-

[1] S. Aug., epist 50, 4 circiter pagina ante finem.

[2] Cap. *Quoniam quidquid:* causa 16, q. 1; et cap. *Clericos,* causa 1ª, q. 2.

[3] Epist. ad Clerum et populum Furnensem.

seurs, disciples et successeurs des Apôtres, dit : Nos prédécesseurs ont défendu de prier en la messe pour l'âme de celui qui aurait nommé un prêtre pour tuteur de ses enfants ; car celui-là ne mérite pas d'être recommandé à Dieu aux prières des prêtres, qui aura donné sujet à un prêtre d'être distrait et indévot à l'autel.

C'est à tous les chrétiens que Jésus dit : *Quærite primum regnum Dei* (Matth. 6, 33) ; à plus forte raison aux prêtres. Saint Augustin remarque qu'il ne dit pas : *Quærite postea temporalia*, mais *adjicientur vobis. Omnis ex vobis qui non renuntiat.*

C'est à tous les chrétiens qui thésaurisent que saint Basile dit (Homil. *de Divite avaro*), et après lui saint Ambroise (Serm. 81) : *Esurientis est panis quem tu retines, nudi est vestis quam in arca custodis. Quare tot injurius es hominibus quot poteras opem ferre.*

Saint Chrysostome[1] dit : *Res pauperum tibi sunt creditæ, sive ex justis laboribus, sive ex hæreditate paternâ possideas.*

Saint Augustin (*in illud Psal.* 147) dit : *Confortavit seras portarum tuarum, superflua divitum necessaria sunt pauperum ; cum superflua possidentur aliena possidentur.*

Ce sont les quatre plus grands docteurs et pères de l'Eglise grecque et latine, qui étaient éclairés de Dieu, qui n'avançaient rien sans l'avoir soigneusement examiné, et ils parlaient ainsi à tous les chrétiens, combien plus aux prêtres! mais je ne trouve rien de si exprès que ce que dit saint Paul : *Hoc autem scitote intelligentes quod omnis fornicator, aut avarus, non habet partem, in regno Christi et Dei* (Ephes. 5, 5); et afin que nous ne pensions pas que par ce mot d'avaricieux, il entend seulement ceux qui font tort, il les distingue aux Corinthiens : *Neque fures, neque avari, regnum Dei possidebunt* (1. Cor. 6, 10).

Second point. — 1° Saint Paul écrit à son disciple Timothée, qu'il commande aux riches de ce monde de n'être pas orgueilleux : *Præcipe divitibus hujus sæculi non superbè sapere;* ce qui montre que ces deux vices se tiennent par la main, s'entre-produisent, et s'entr'aident l'un l'autre : l'avaricieux ayant acquis des moyens, se rend orgueilleux et arrogant ; l'orgueilleux, pour s'enrichir et agrandir de plus en plus, se rend avaricieux. Après avoir dissuadé aux prêtres le premier vice, je ne puis mieux les détourner du second, qu'en leur faisant voir combien la vertu contraire leur est avantageuse et nécessaire.

Le Fils de Dieu nous l'a enseignée par ses paroles et par ses exemples en tous les états et mystères de sa vie, et principalement en l'institution du sacerdoce ; quand il ordonna les premiers prêtres en la dernière cène, il leur dit : *Qui major est in vobis fiat sicut minor et qui præcessor est sicut ministrator* (Luc. 22, 26) : Celui d'entre vous qui est le plus grand, se fasse le plus petit.

Quand le chapitre de cette illustre église va en procession, si des enfants ou des idiots censuraient le doyen et les anciens cha-

[1] Homil. 34 ad populum, et concione 2 de Lazaro.

noines, et se moquaient d'eux de ce qu'ils permettent aux enfants de chœur, aux demi-prébendiers et aux chanoines de passer devant eux, on mépriserait leur censure, on se moquerait de leurs moqueries, parce que, selon le jugement des hommes et la coutume, les moins dignes doivent précéder, et les plus dignes aller les derniers. Vous dites : Si je donne le haut du pavé à un tel, qui est moindre que moi, si j'endure d'être humilié et mis au rabais, je déshonorerai ma dignité, je ferai tort à mon caractère. Eh quoi ! le jugement des hommes et la coutume du monde sont-ils préférables au jugement de Dieu, et au commandement de son Fils? Quand vous êtes humiliés, abaissés, dégradés, si vous souffrez avec patience et agrément cette humiliation pour l'amour de Dieu et par hommage aux humiliations de son Fils, vous êtes plus honorés et plus dignes de gloire selon le jugement de Dieu ; et vous obéissez à ce commandement que son Fils vous a fait : *Celui qui est le plus grand, se fasse le plus petit ;* et il ne s'est pas contenté de nous le commander, il en a donné en même temps un exemple très-rare et très-héroïque : il s'est prosterné aux pieds de ses Apôtres et même à ceux de Judas, qui était un diable : *Unus vestrûm diabolus est* : il les a lavés, il les a essuyés avec une admirable humilité. Et ce fut après cet acte d'abaissement qu'il dit aux prêtres : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait* (Joan. 13, 15). Pour obéir à ce commandement, saint Grégoire-le-Grand s'estimait et se nommait toujours en ses Bulles : *Le serviteur des serviteurs de Dieu*, et les autres papes ses successeurs ont toujours fait le même à son exemple, et à l'exemple de saint Paul, qui se dit être *le moindre des Apôtres*, indigne de cette qualité, serviteur des fidèles, obligé à prêcher l'Evangile.

2° Ce n'est pas sans sujet que le Fils de Dieu a recommandé l'humilité plus particulièrement et plus expressément à ses Apôtres, et en leur personne à tous les prêtres. Il savait bien que si cette vertu n'est bien enracinée et établie en leur cœur, ils ont tous les jours des occasions de s'enfler, et de se rendre odieux et abominable devant Dieu, et de se perdre par la superbe. Vous avouerez cette vérité, si vous considérez ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils entendent.

Saint Paul enseignant à son disciple les qualités qu'un homme doit avoir pour être fait prêtre ou évêque, dit qu'il ne doit pas être nouvellement converti à la foi : *Non neophytum*, parce que sa vertu étant encore tendre, et se voyant élevé et honoré, il serait en danger de s'en enorgueillir et de se rendre complice du péché de Lucifer.

Saint Bernard (Homil. 4 *super Missus*), sur ces paroles de la Vierge : *Ecce Ancilla*, dit : *Quæ est hæc tam sublimis humilitas quæ sedere non novit honoribus, insolescere gloria nescit? Non magnum est esse humilem in abjectione, magna prorsus et rara virtus humilitas honorata.*

Et en une de ses Epîtres (Epist. 14 *sub initium*) : *Si ego latens in cavernâ, et quasi sub modio non quidem lucens, sed fumigans, ventorum tamen impetus nec sic declinare sufficio, sed continuis tentationum variisque fatigatus impulsibus, instar agitatæ vento*

arundinis hac illac que circumferor, quid positus supra montem, positus supra candelabrum?

Et derechef (Homil. 4 *super Missus*) : *Si me miserum homuncionem, meis decepta simulationibus ad aliquem vel mediocrem honorem provexit ecclesia; Deo nimirum hoc vel propter mea, vel propter subditorum peccata permittente, nonne statim oblitus qui fuerim, talem me puto, qualis ab hominibus, qui cor non vident, putatus sum?*

Nous sommes en un lieu éminent, qui porte les hommes à nous respecter, qui nous oblige de souffrir d'être ainsi honorés du peuple, si nous n'avons bonne provision d'humilité. Cet honneur qu'on nous rend nous expose au danger de nous évanouir, enivrer, nous méconnaître et de sortir hors de nous-mêmes. Celui qui est au-dessus d'une haute tour, s'il n'a la tête bien forte, elle lui tourne.

Nous sommes obligés par notre profession à faire des actions éclatantes, des bonnes œuvres à la vue du monde, pour donner bon exemple; c'est à nous proprement que s'adresse cette parole : *Sic luceat lux vestra.* Ces bonnes œuvres sont cause que le monde nous regarde, qu'il nous estime, qu'il nous admire, nous loue, nous flatte. Si notre humilité n'est bien enracinée, elle court risque d'être renversée par les secousses de ses louanges et de ses caresses.

Thesaurum habemus in vasis fictilibus. Celui qui porte un trésor en public, à la vue du monde, est en danger d'être volé, dit saint Grégoire. Et saint Chrysostome : *Suis laudibus audiendis nihil indè delectari, nescio an cuiquam mortalium id unquam acciderit.*

Saint Jacques nous avertit sagement que nous soyons plus soigneux d'être instruits et d'apprendre que d'instruire et enseigner les autres : *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus ad loquendum. Vidit enim in audiendo,* dit saint Augustin (Epist. 132 *ad Florentiam*) *facillimè servari humilitatem, quæ difficilis est in docendo.*

C'est ce qui faisait que saint Paul, prêchant avec beaucoup de fruit, mais avec grand éclat, craignait et tremblait toujours pour soi-même : *Ego in timore et tremore multo fui apud vos* (1. Cor. 2, 3).

Un autre piége qui est dressé à l'humilité des prêtres, mais piége bien secret et qui n'est pas aisément aperçu, c'est au confessionnal; car, entendant les confessions, ils apprennent les péchés des autres, même quelquefois de ceux qu'ils admiraient et estimaient très-vertueux et éminents en sainteté; s'ils ne sont bien affermis en la connaissance d'eux-mêmes et de leur propre fragilité, il y a grand danger qu'ils ne s'enflent.

Saint Chrysostome, parlant du détracteur, dit qu'entre autre dommage qu'il fait, il est cause que les gens de bien qui l'entendent, s'enflent et s'élèvent en leur cœur, voyant qu'ils ne sont pas si imparfaits que celui dont il découvre le vice. Ici le danger est bien plus évident : car quand nous entendons en compagnie un médisant qui dit du mal de quelqu'un, nous pouvons penser que ce sont des impostures et des calomnies des mauvaises langues; mais

quand ceux que nous estimons sages, chastes, humbles, dévots, nous disent en confession le contraire, nous le croyons; et si notre humilité n'est bien à l'épreuve, elle court risque d'en recevoir des atteintes, mais insensiblement et à la sourdine.

3° Mais comme Satan se sert quelquefois de notre humilité pour nous tenter de vanité et de présomption, ainsi il nous faut servir de ses tentations d'orgueil et de vanité, pour nous rendre plus humbles et plus timorés; car si nous y regardons de bien près, ces mêmes piéges qui mettent en danger notre humilité, sont de puissants motifs qui la doivent bien établir en notre cœur. Le Saint-Esprit nous propose le premier : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* Si (*Eccli.* 3, 20) c'est par votre ambition, par vos brigues, ou du moins par votre choix, sans vocation, de votre propre mouvement que vous êtes élevé à la dignité de prêtre, vous devez appréhender ces paroles du Psalmiste : *Dejecisti eos dùm allevarentur. Alta à longe cognoscit; quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum, judicium durissimum his qui præsunt fiet,* il ne dit pas *qui male præsunt;* mais absolument *his qui præsunt;* si c'est Dieu qui nous a ainsi élevé, c'est peut-être par justice et réprobation : *Elevans allisisti me;* c'est en punition de quelque péché que nous avons commis, comme nous a dit saint Bernard : *De isto loco periculosa redditur ratio, nisi eo corde stemus hic, ut humilitate sub pedibus vestris simus, et pro vobis oremus* (S. Aug., *in Psal.* 126).

Saül fut élevé à la royauté, Judas à l'apostolat, Nicolas au diaconat, par le choix et la vocation de Dieu; ils ne s'y étaient pas ingérés d'eux-mêmes, néanmoins, parce qu'ils ne furent pas bien humbles, ils s'y sont malheureusement perdus.

D'autant que les actions que nous faisons sont plus nobles, plus excellentes, plus relevées, nous devons avoir d'autant plus de crainte d'en perdre le mérite et la récompense, ce qui arrivera infailliblement si l'humilité ne les accompagne et n'en est la gardienne; ce que Jésus nous déclare, quand il nous dit que ceux qui font leurs bonnes œuvres par une vaine gloire, et pour être vus des hommes ont reçu leur récompense, c'est-à-dire qu'ils n'en auront point d'autre. Il est vrai qu'il nous oblige de donner bon exemple, et nous permet de faire des actions vertueuses à la vue des hommes, mais non pas les faire à cette intention; il veut que l'intention soit la gloire de Dieu : *Ut glorificent patrem vestrum; ita opus bonum fiat in publico, ut intentio maneat in occulto.*

Le manquement d'humilité ne prive pas seulement nos actions du mérite qu'elles nous acquerraient, mais il les rend encore infructueuses et inutiles au prochain; car quelle apparence de profiter aux âmes si nous n'avons l'esprit de Dieu et le secours de la grâce. Il dit par Isaïe que son esprit ne repose que sur les humbles. Il dit par saint Pierre qu'il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Il nous commande par le Sage : *Habere fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ* (Prov. 3, 5).

Si nous n'avons un grand fonds d'humilité et une vraie connaissance de notre néant, nous nous fions un peu à notre prudence, à notre industrie, à notre diligence, nous pensons avoir quelque

part à la conversion des âmes, nous l'attribuons en partie à notre travail, à notre éloquence, à la force et à l'efficace de nos raisons, cette disposition éloigne de nous l'Esprit de Dieu, nous prive de ses bénédictions, tarit les sources de ses grâces, rend notre travail stérile et infécond : *Da eis, Domine, vulvam sine liberis, ubera arentia* (Osee. 9, 14) ; au lieu que quand nous mettons toute notre confiance en Dieu ; quand, par un vrai sentiment de la vérité, nous reconnaissons que nous n'avons aucune part à la sanctification des âmes, c'est une œuvre qui appartient à Dieu seul privativement à tout autre, quand nous lui en attribuons toute la gloire. Cette disposition attire sur nous et sur notre travail la bénédiction de Dieu, et l'oblige d'y tenir la main et d'avoir soin du fruit de sa parole, comme d'une affaire qui est toute à lui, et qui ne relève que de lui ; ainsi nous voyons par expérience que plusieurs bons prêtres qui instruisent le monde simplement, familièrement, populairement au prône, au catéchisme, font beaucoup plus de fruit, de profit, que ces grands prédicatenrs qui prêchent avec tant d'éloquence et d'applaudissement, parce que ceux-là ne se fient qu'en Dieu seul, ceux-ci se fient encore à leur science et à leur capacité, à la force de leurs arguments et à la façon de les déduire avec éloquence et bonne grâce : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia eligit Deus, et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret; ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* (1. Cor. 1, 27).

Dominus noster volens superborum frangere cervices non quæsivit per oratorem piscatorem, sed de piscatore lucratus est imperatorem (S. Aug., Tract. 7 *in Joan.*). Jésus a choisi pour la prédication de l'Evangile et pour la conquête du monde de pauvres pêcheurs grossiers, idiots, incivils, parce que s'il eût employé à cette entreprise de grands docteurs, des orateurs bien diserts, des excellents maîtres de rhétorique, ils se fussent glorifiés, ils eussent attribué cette victoire à la subtilité de leurs arguments et à la force de leur persuasion ; il n'a pas voulu convertir les idiots par les docteurs et les orateurs, mais les orateurs et même les empereurs, par les idiots, afin que toute la gloire de cette conversion lui soit attribuée et appropriée à lui seul : *Soli Deo honor et gloria.* Si donc nous voulons profiter aux âmes, nous ne devons avoir aucune confiance à notre soin, à notre diligence, à notre travail, à notre industrie et à notre éloquence. Nous ne devons pas penser d'avoir aucune part à la gloire de la conversion des âmes, ni au fruit de la parole de Dieu.

Quand nous apprenons les péchés des autres par leurs confessions, nous devons entendre saint Paul qui nous dit : *Quis te discernit?* Saint Augustin : *Nullum peccatum facit homo, quod non faceret alter homo, si desit rector a quo factus est homo.*

Les maîtres de la vie spirituelle marquent diverses pratiques de cette vertu. Voici, ce me semble, les plus nécessaires et les plus convenables à un prêtre envers Dieu : Ne regarder que lui, ne prétendre que sa gloire ; ne point chercher la nôtre en nos desseins, en nos entreprises, en nos actions. Comme il y a des commis qui font à la vérité les affaires de leur maître, mais ils sont aussi curieux

de faire encore leurs propres affaires, de même nous sommes quelquefois bien contents de procurer que Dieu soit honoré, servi et glorifié : mais nous voulons aussi être aimés, loués et respectés. Saint Jean-Baptiste ne faisait pas ainsi : *Illum opportet crescere,.... me autem minui.* Saint Paul disait : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem :* Si je suis ambitieux de plaire aux hommes, si je suis bien aise qu'ils s'occupent de moi, qu'ils pensent à moi, qu'ils parlent de moi, je ne suis pas bon serviteur de Dieu. Jésus ne disait pas seulement : *Je procure de tout mon pouvoir la gloire de mon Père;* mais : *Je ne cherche pas ma gloire.* C'était pour nous donner exemple ; car sa gloire était très-digne d'être recherchée et procurée, ni plus ni moins, dit saint Chrysostome, que celui qui a charge de moyenner le mariage d'une princesse avec le roi, de l'orner et ajuster pour le jour de ses noces; si, en le faisant, il tâchait de se faire aimer d'elle, le roi le trouverait très-mauvais. Ainsi, nous, étant les paranymphes de Jésus et des âmes chrétiennes, envoyés de sa part pour lui gagner leurs affections, pour les orner et les rendre dignes de son alliance : *Pro Christo legatione fungimur. Despondi enim vos uni viro, etc.*, si nous tâchons de nous mettre en leurs bonnes grâces, de faire qu'elles s'amusent à nous admirer, aimer et honorer, nous nous rendons odieux et abominables devant Dieu.

Non-seulement nous ne devons pas être ambitieux de désirer et de rechercher la gloire et la vanité en nos actions, mais nous ne devons pas même l'accepter, ni l'agréer quand elle se présente. Jésus ayant envoyé septante-deux disciples aux villes et bourgades où il devait aller pour disposer le peuple à sa venue, ils retournèrent vers lui tout pleins de joie et comme en triomphe : Maître, nous avons fait des merveilles, tout le monde fait joug, il n'y a pas même jusqu'aux démons qui ne nous obéissent en votre nom. En assujettissant les démons, leur dit-il, gardez-vous de leur être semblables, et de vous assujettir à eux par la vaine gloire : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Quel a été le crime de Lucifer? Saint Bernard répond : *Voluit lucere, non ardere;* comme un éclair qui brille, et voilà tout. Il savait bien que tout ce qu'il avait venait de Dieu. Il n'était pas si grossier, ni si aveugle que de l'ignorer; mais il s'amusa à se contempler soi-même avec trop de complaisance; il s'enfla et s'évanouit à la vue de ses propres perfections, il en voulut faire parade, il s'enivra de l'amour de soi-même. Les disciples reconnaissaient bien que ce n'était pas en leur nom, mais au nom de Jésus que les démons leur étaient assujettis : *In nomine tuo etiam dæmonia subjiciuntur nobis.* Quoique les grands du monde sachent bien que leurs grandeurs, leurs richesses, leur noblesse, leur beauté sont des dons de Dieu, néanmoins ils s'en glorifient, on les taxe d'orgueil et de vaine gloire. Ainsi encore que nous connaissions et confessions que tout vient de Dieu, si nous nous baignons en la pensée de notre bel esprit, de notre bon jugement, de notre science, de notre bonne grâce à parler, à marcher, à chanter; si nous désirons en être admirés, estimés, loués, nous nous rendons participants du péché de Lucifer, et nous tombons au précipice que saint Paul appréhendait pour

nous : *Ne in superbiam elatus in judicium incidat diaboli. Ama ergo nesciri et pro nihilo reputari.*

Envers le prochain : *Rectorem te posuerunt, noli extolli : esto in illis quasi unus ex ipsis, curam illorum habe* (Eccli. 32, 1).

Jésus demande bien plus de nous : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic, sed qui major est in vobis fiat sicut minor, et qui præcessor est sicut ministrator* (Luc. 22, 25). Il ne dit pas *minister*, qui en a le devoir et l'office, mais *ministrator* qui en exerce la fonction et rend service. Saint Paul (2. Cor. 4, 5) le pratiquait : *Prædicamus Jesum Christum Dominum nostrum nos autem servos vestros per Jesum.* La même prédication qui annonce que Jésus est le Souverain, la même déclare que Paul (1. Cor. 9, 19) est votre serviteur, l'un est aussi asssuré que l'autre. *Omnium me servum feci ut plures lucrifacerem :* Je me suis rendu esclave de tous afin d'en gagner plusieurs à Dieu ; il a raison de parler ainsi : car il n'est rien qui charme plus les âmes et les dispose mieux à profiter de nos instructions que lorsqu'on voit que nous sommes bien humbles, obligeants, débonnaires, bien éloignés des pointilles d'honneur et de la gloire du monde ; quand ce ne serait que pour ce sujet, nous devrions quelquefois céder nos droits dans les occasions.

Enfin, pour nous donner des dispositions d'humilité au regard de nous-mêmes, saint Bernard nous dit : *Considera quid fueris, quid sis, quid vis.* Peut-être que nous avons été pécheurs, que nous avons commis autrefois quelque péché mortel ; si ainsi est, n'est-ce pas un puissant motif de recevoir volontiers toute sorte de mépris, de marcher toujours confus et humilié, de ne nous préférer jamais à personne? quel déshonneur et quel mépris ne mérite pas celui qui a déshonoré et méprisé son Dieu, qui a fait plus d'état d'une ordure que du Roi de gloire, qui a offensé une bonté et une majesté infinie, qui a mérité les ignominies, les supplices et les confusions éternelles? Nous sommes assurés d'avoir perdu la grâce de Dieu, et nous ne savons si nous l'avons recouvrée. Celui que nous méprisons, pour grand pécheur qu'il ait été, peut être converti depuis un quart-d'heure. Quand nous serions assurés d'être en grâce, il y reste toujours en nous la corruption de la nature, la pente et l'inclination au péché, la révolte de nos passions ; nous n'avons de notre crû que l'ignorance, la faiblesse et la misère. Si nous nous glorifions de la conversion des âmes que Dieu gagne et sanctifie par notre entremise, c'est une aussi grande folie que si la boue se fût glorifiée de la vue rendue à l'aveugle-né. Il y a aussi peu de proportion entre notre travail et la sanctification des âmes, qu'entre la boue et la vue. Tout ce que la boue pouvait d'elle-même, c'était d'aveugler le plus clairvoyant ; tout ce que nous pouvons de nous-mêmes, c'est de ruiner les œuvres de Dieu et d'empêcher par nos péchés les effets de sa grâce dans les âmes. Si nous faisons quelques bonnes œuvres, elles sont ordinairement remplies de tant d'imperfections, de secrète vanité, de recherche de nous-mêmes et autres manquements, que si Dieu les juge sans miséricorde, elles méritent plus de blâme et de punition que de louange et de récompense. Et puis, quand nous serions à présent

très-innocents et très-saints, nous ne savons ce que nous deviendrons : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* N'a-t-on pas vu souvent de grands personnages qui brillaient comme des astres au firmament de l'Eglise, tomber malheureusement en de profonds abîmes de péché, de scandale et de perdition. Le même nous peut arriver, et nous arrivera si nous ne sommes bien humbles; car c'est en punition de leur orgueil que ce malheur est arrivé. Adressons donc au Fils de Dieu cette prière : *Da Ecclesiæ tuæ omnipotens Deus superbè non sapere, sed tibi placitâ humilitate proficere, ut prava despiciens, quæcumque recta sunt liberâ exerceat charitate. Amen.*

SERMON XLIX.

DE LA LOUANGE DE DIEU, ET DU BLASPHÊME.

Pour le Dimanche de la sixième semaine de Carême.

Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.
Tu ne prendras pas le nom de ton Dieu en vain. (Exod. 20, 7.)

Le Fils de Dieu dit en l'Evangile que la bouche parle de l'abondance du cœur. Ceux qui obéissent au premier commandement, aiment Dieu véritablement et d'un amour sincère et cordial, prennent grand plaisir à parler de lui, à louer ses divines grandeurs et ses perfections adorables; ceux qui n'ont que du mépris pour lui, ne craignent point de l'offenser par des paroles de blasphême, de reniement et de parjure. C'est le sujet du second commandement qui, étant affirmatif et négatif tout ensemble, m'oblige de partager ce discours en deux points. Au premier, nous le regarderons comme affirmatif, en considérant les obligations que nous avons de louer Dieu. Au second, nous le regarderons comme négatif, en considérant le grand mal que c'est d'offenser Dieu par blasphême.

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Laus Dei est actio : 1° Nobilissima, 2° Justissima, 3° Utilissima.
II. Punctum. — Blasphemia est gravissimum crimen : 1° Quia rem sacratissimam profanat, 2° Quia injuriosissime.
III. Punctum. — Punitionis blasphemorum.
IV. Punctum. — Documenta pro blasphemis sumpta à schola : 1° Dæmonis, 2° Sancti Michaëlis, 3° Christi.

Premier point. — 1° *Laudate Dominum omnes gentes.* Ces paroles du Prophète royal, et mille autres semblables dont il a parsemé ses psaumes, nous donnent sujet de dire qu'entre toutes les actions extérieures que nous pouvons pratiquer en ce monde, une des plus honorables, des plus justes, utiles et méritoires, c'est de louer Dieu, c'est l'occupation continuelle de Jésus, de la sainte Vierge, des anges et des saints dans le ciel : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine*, dit le Psalmiste (Psal. 83, 5) : Bienheureux

ceux qui ont le bonheur de demeurer en votre maison céleste, ô mon Dieu! non-seulement, ni principalement, parce qu'ils seront affranchis pour toujours de toutes misères et incommodités, comblés de joie, d'honneur et de délices éternelles, mais parce qu'ils vous loueront à jamais : *In sæcula sæculorum laudabunt te. Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur, et magnitudinem tuam narrabunt :* Ils racontent vos grandeurs; le sujet de leurs entretiens et colloques, c'est votre puissance, votre sagesse et autres perfections. C'est aussi l'office et l'exercice des plus éminentes et illustres personnes qui soient en l'Eglise : il y a des religieux et des ecclésiastiques qui ne disent point la messe, comme les Frères de la charité; il y en a qui ne prêchent point, comme les Chartreux; il y en a qui n'administrent point les sacrements aux séculiers, comme les Camaldules; mais il n'en est point qui ne louent Dieu, tous disent que c'est leur office : les religieux, religieuses, anachorètes, simples prêtres, curés, chanoines, évêques, archevêques, patriarches, cardinaux et papes.

David était homme séculier, chargé d'affaires, il avait un grand royaume sur les bras, et il ne laissait pas de louer Dieu en tout temps, en tout lieu où il se trouvait : *Benedicam Dominum in omni tempore, in omni loco dominationis ejus.*

2° Et cela avec beaucoup de raison. Dieu verse continuellement sur nous des bénédictions, n'est-il pas juste de lui en rendre; il nous oblige en tout lieu, nous sommes à cette fin, les créatures nous servent à cette condition, elles sont créées de Dieu, conservées, régies, gouvernées, elles contribuent à notre entretien, elles emploient leur vie, leurs sueurs, leurs travaux, leur substance pour notre service, à condition que nous bénirons Dieu; si nous y manquons, nous leurs faisons tort, nous les privons de leur fin, nous les rendons inutiles. Un grand docteur avait bonne grâce de comparer ce monde à une horloge assortie de toutes ses pièces; les cieux sont les roues, les éléments sont les contre-poids, les propriétés occultes les plantes; les pierreries, les minéraux sont les ressorts; la cloche de la sonnerie, c'est l'homme qui doit glorifier son Dieu pour tout le reste des créatures. Une horloge est inutile, les roues, contre-poids, cordes, ressorts sont en vain, si la cloche ne sonne l'heure : *Vanitati creatura subjecta est* (ματαιότητι) *inutilitati* (Rom. 8, 20). Les mouvements des cieux, les influences des astres, les météores de l'air, la fécondité de la mer, les productions de la terre, les actions des autres créatures sont inutiles, si l'homme ne loue son Créateur. Nous avons cet honneur entre toutes les créatures corporelles de le pouvoir louer, nous avons l'esprit, la bouche et la langue propres à le bénir et à le glorifier.

Quel est l'enfant qui ne prenne du plaisir à dire du bien de son père, s'il a tant soit peu d'amour pour lui; l'épouse de son époux, si elle lui est affectionnée; le vassal de son prince, s'il a des inclinations pour lui. Dieu n'est-il pas notre père, notre époux et notre prince? que pouvons-nous aimer, si nous ne l'aimons? N'est-ce pas une honte de voir que dans les familles, compagnies, assemblées des chrétiens, on ne parle de rien moins que de Dieu? Vous diriez qu'il ne vous est rien, que nous ne lui sommes rien, qu'il ne nous

appartient en rien, qu'il est le plus inconnu et le plus étranger du monde.

Quand Dieu ne nous serait rien, il mérite d'être loué, étant si parfait qu'il est. Le tribut de la vertû, c'est l'honneur et la louange; Dieu a des perfections, des vertus infinies, et une infinité de fois infiniment excellentes : *Magnus Dominus et laudabilis nimis;* il mérite donc d'être infiniment loué, et toutes les louanges que nous lui pouvons donner, pour grandes et excellentes qu'elles soient, sont infiniment au-dessous de ce qu'il en faudrait dire : *Quantum potes tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

3° Mais il a égard à notre impuissance, sa pitié ne dédaigne pas nos petites louanges, il les accepte, agrée, récompense. Saint Chrysostome (Homil. 8, *in Ep. ad Coloss.*) dit : Il n'y a rien de si vertueux, de si parfait et de si agréable à Dieu qu'une âme qui bénit Dieu en tout temps, en l'adversité aussi bien qu'en la prospérité; une âme qui, en ses maladies, peines d'esprit, perte des biens, renversement de fortune, en la mort de ses gens, au tort qu'on lui fait, aux procès qu'on lui intente, aux autres disgrâces qui lui arrivent, dit de bon cœur et avec patience : Dieu soit béni et loué à jamais! comme Job en toutes les afflictions qui s'étaient liguées pour fondre sur lui, de quelque part qu'elles viennent, disait toujours : Le bon Dieu m'avait donné ces biens, le bon Dieu me les a ôtés, son saint nom soit béni! Je vous déclare, dit cette bouche d'or, qu'il n'y a point de différence entre une âme qui loue ainsi Dieu et l'âme d'un martyr : toutes deux reçoivent une même récompense : *Nihil est anima illa sanctius quæ in malis Deo gratias agit, revera enim nihil distat ab animâ martyris; similiter, et ipsa et ille coronantur.* Ce saint docteur[1], parlant du même Job, dit ailleurs : Je crois que par ce moyen il s'est rendu comparable à plusieurs martyrs, et s'il n'est plus grand que les Apôtres, il ne leur est pas inférieur. Croyez-moi, faites comme lui, en toutes vos disgrâces, dites toujours : Dieu en soit loué, Dieu en soit remercié, son saint nom soit béni! on ne peut rien dire de plus court, rien entendre de plus joyeux, rien concevoir de plus agréable, rien faire de plus utile et de plus fructueux que de louer Dieu en toutes occurrences, dit saint Augustin (Epist. 77 *ad Aureliam*) : *Nihil dici brevius, nihil audiri lætius, nihil intelligi gratius, nihil agi fructuosius potest quàm Deo gratias.*

L'Histoire romaine nous apprend que Germanicus, général d'armée, qui faisait la guerre en Allemagne, pour savoir quelle opinion on avait de lui, le soir, quand les soldats s'étaient retirés, s'en allait avec un de ses gens écouter de porte en porte, ès pavillons des soldats, quels discours ils tenaient; il entendit partout qu'on ne parlait que de sa valeur, prudence, dextérité, sage conduite, vigilance, débonnaireté : *Fruebatur famâ suî*, dit l'historien. Ce que ce capitaine faisait par vanité, Dieu le fait par l'immensité de son être, il est toujours aux écoutes, il entend tout ce que nous disons, il voit toutes nos actions, il est présent à toutes

[1] S. Chrysost., homil. 34 in Matth., et homil. 24 ad populum.

nos assemblées. N'est-ce pas une honte qu'il n'entende point qu'on parle de lui parmi les chrétiens, ni de ses perfections qui sont si grandes et en si grand nombre? Si les soldats de Germanicus eussent su ce qu'il faisait, n'eussent-ils pas eu sujet et grand soin de parler encore plus honorablement de lui, et de publier plus haut ses louanges et ses exploits de guerre? n'eussent-ils pas été dépourvus de jugement et de sens commun, s'ils eussent médit de lui, sachant qu'il les entendait. Nous savons que Dieu est auprès de nous, qu'il nous voit, nous considère, nous écoute attentivement, et nous ne disons rien de lui, ou si nous en parlons, c'est pour l'offenser, l'injurier, le blasphémer.

Deuxième point. — 1° Le vice contraire à la louange de Dieu et à la confession de la foi, c'est le blasphême, péché des plus noirs, énormes, monstrueux qu'une âme chrétienne puisse commettre. Après la très-haute et très-excellente majesté du Créateur, il n'est rien de plus saint, de plus sacré, de plus auguste, de plus digne de vénération au ciel et en la terre, que le saint nom de Dieu. Entre toutes les créatures que la toute-puissance de Dieu a fait éclore du néant, les plus nobles sont les anges; entre les esprits angéliques, les plus illustres sont les séraphins; ceux que le Prophète vit auprès du trône de Dieu, sont les plus relevés, et ces séraphins portent tant d'honneur au saint nom de Dieu, que, comme a remarqué saint Chrysostome (Hom. 7 *ad Popul.*), ils ne l'osent nommer sans éloge d'honneur, sans préface de respect et de révérence: car avant que de proférer le nom de Dieu, ils l'appellent Seigneur et trois fois saint: *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus Dominus Deus;* et maintenant de petits vers de terre, femmelettes, valets de boutique, le nomment à tout propos, sans respect et sans éloge d'honneur.

Nescitis quid sit Deus, et quali sit ore vocandus: nonne, cum Deus nominatur, oporteret horrere, dit saint Chrysostome (Homil. 26 *ad Popul.*).

Il faudrait trembler et frémir de frayeur; ce saint nom était autrefois en si grand respect parmi les juifs, qu'ils le gravaient en une lame d'or, et il n'était permis qu'au prince des prêtres et au souverain pontife de le porter (Exod. 28, 36).

Et encore à présent, ils sont très-religieux et respectueux envers ce saint nom, car au lieu de chiffres, ils se servent des lettres de l'alphabet, comme les Grecs, pour écrire un, deux, trois, ils écrivent *aleph*, *bet*, *gimel;* et parce que pour faire quinze, il faudrait mettre un *jod* et un *hé*, et ces deux lettres font le nom de Dieu, *ia*, pour ne pas le rendre commun, au lieu du *iod* et du *hé*, qui ferait dix et cinq, ils écrivent un *thet* et un *vau*, qui font neuf et six, tant ils sont consciencieux et religieux envers ce saint nom.

Et en l'Eglise chrétienne, c'est l'invocation de ce saint nom qui est la source et l'origine de toutes les bénédictions qui s'y font; c'est ce qui influe à tout ce qui est de sacré et de salut parmi les chrétiens. Quand le prêtre fait l'eau bénite, quand il bénit le pain, les cierges et les cloches, les rameaux et autres choses semblables, quand l'évêque consacre le chrême, les saintes huiles, les autels,

les calices, c'est par l'invocation de ce saint nom de Dieu : *Sit nomen Domini benedictum; adjutorium nostrum in nomine Domini; propter quod unumquodque tale, et illud magis.* Disons donc par bonne conséquence, c'est le saint nom de Dieu qui consacre et sanctifie tout ce qu'il y a de saint en l'Eglise : il est donc plus saint et plus vénérable que tout ce qui est en l'Eglise, vous ne voudriez pas toucher avec vos mains séculières la sainte huile, le saint chrême, le calice, les corporaux; et vous passez à tout propos, par votre bouche séculière et profane, le saint nom de Dieu; et vous le profanez, vous le souillez, vous le traitez le plus outrageusement, honteusement, injurieusement qu'il se puisse.

2° Une personne honorable peut être traitée indignement, humiliée, déshonorée en trois manières. Premièrement, si on la met en un lieu infâme, honteux et indigne, comme quand les tyrans idolâtres mettaient les saints martyrs au fond d'une fosse, dans les prisons des malfaiteurs; les vierges chrétiennes, dans des tanières de luxure, dans des lieux où se ternit la pureté.

Secondement, quand on met un honnête homme en mauvaise compagnie, parmi des gens de néant, avec des hommes de sac et de corde, comme Jésus entre deux voleurs : *Cum iniquis reputatus est.*

En troisième lieu, quand on l'emploie à des actions basses et serviles, à des exercices vils et abjects, comme lorsque Pharaon obligeait le peuple de Dieu à faire de la brique; quand les empereurs payens condamnaient les saints confesseurs aux mines, aux galères et autres actions d'esclaves. Le saint nom de Dieu est déshonoré, non parmi les payens, mais parmi les chrétiens en ces trois manières. Ce qui est effroyable à dire, ce qui est horrible à penser, on le fait promener par les lieux infâmes, on le prononce témérairement dans les banques des usuriers, dans les danses, brelans, cabarets, retraites de débauches. On le met en la compagnie des querelles, dissensions, insolences, jeux de cartes, colères. On nomme Dieu, on nomme le diable en même temps, et tout ensemble, comme s'ils étaient compagnons : quelle impiété! On l'emploie à des actions et entreprises abominables, noires, diaboliques; quelle effronterie! vous jurez pour exhaler votre colère, pour paraître bon compagnon, pour faire un contrat injuste, pour tromper votre voisin, en vendant ou en achetant, et pour séduire des filles; et quand il n'y aurait autre chose, vous l'employez en des mensonges, comme si Dieu était le complice des fourbes, et la caution des imposteurs.

Et ce qui est encore plus exécrable, on ne s'en prend pas seulement au saint nom de Dieu par des jurements et parjures, on s'en prend à sa Majesté, par des reniements et blasphèmes. Un ancien philosophe étant allé voir un de ses voisins qui était mondain et vicieux, et l'ayant trouvé en une chambre bien nette, propre, parée, tapissée, lui cracha au visage; l'autre s'en formalisant : J'avais besoin de cracher, et je n'ai trouvé en ta chambre aucun lieu plus sale et plus digne de mon crachat que ta face! C'était une grande injure, mais ce n'était qu'à un homme particulier. Voici une chose bien plus étrange. Un cavalier étant l'autre jour en la

chambre du roi, et sentant une effusion de bile qui le prenait et l'obligeait à vomir, au lieu de sortir promptement de la chambre, au lieu de chercher quelque recoin, il vomit sur la pourpre du roi, en présence de Sa Majesté : y a-t-il rien au monde de si vilain que cela? Quand on a envie de vomir, on cherche le vaisseau le plus vil, le lieu le plus sale qu'on peut trouver. Vous êtes transporté de colère, c'est une effusion de bile, un débordement de fiel; que prenez-vous pour décharger votre cœur, pour dégorger votre fiel et votre venin? la pourpre du Roi des rois, le sang précieux de Jesus, vous vomissez votre bile sur sa tête adorable, sur sa chair immaculée, comme si la très-auguste Majesté de Dieu était le lieu le plus sale, indigne de respect, digne de crachat qui soit au monde, le réceptacle des ordures de son peuple.

Troisième point. — Jésus a grand sujet de faire contre vous les plaintes qu'il faisait contre Judas qui le trahit, et contre les bourreaux qui l'attachèrent à la croix; voici ce qu'en dit le Psalmiste (Psal. 108, 3) : Il se plaint que leur attentat était un péché de malice : *Expugnaverunt me gratis ;* je n'avais donné à Judas ni aux bourreaux aucun sujet de me persécuter, je ne leur ai point fait de mal, je ne les ai jamais désobligés; au contraire, je les ai souvent obligés, je leur ai fait beaucoup de biens, je les ai chéris affectueusement; ils font un péché d'ingratitude de me rendre le mal pour le bien, la haine pour ma bienveillance.

Le péché de cruauté : *Persecutus est inopem et mendicum*, c'est cruauté barbare de persécuter un pauvre, qui ne fait de mal à personne, qui est déjà assez affligé et mortifié par la disette; votre blasphême est un péché semblable; de même il est infecté de ces circonstances beaucoup plus que celui de Judas et des bourreaux, c'est un péché de malice : *Expugnaverunt me gratis.* Judas prétendait trente deniers, les bourreaux espéraient la récompense que les scribes et les pharisiens leur avaient promise, vous ne prétendez ni profit, ni plaisir, ni honneur, ni autre récompense; c'est un péché d'ingratitude : Jésus vous a créé, conservé, racheté et comblé de prospérités, vous lui rendez le mal pour le bien; cette chair immaculée que vous blasphémez a été déchirée pour vous; cette mort adorable que vous outragez a été soufferte pour votre salut; ce sang précieux que vous traitez si indignement a été répandu pour votre rédemption.

C'est le prix de votre rançon, la médecine de votre âme, le remède de vos péchés; votre blasphême est un péché de cruauté : n'a-t-il pas assez souffert chez Caïphe, chez Pilate, sur le Calvaire? faut-il que vous l'affligiez de surcroît, ajoutant plaie sur plaie? Les plaies que vous lui faites par blasphêmes lui sont plus sensibles et plus intolérables que celles des clous et des épines : *Nonne satis pro te vulneratus est, noli dare afflicto afflictionem novam, magis illum aggravant vulnera peccati tui, quàm vulnera corporis sui.*

Voulez-vous voir comme ces injures lui déplaisent, écoutez ce qu'il dit de vous par le Prophète royal au même lieu, et afin que vous sachiez assurément que c'est de vous qu'il parle, il commence ainsi ce psaume : « Mon Dieu, faites, s'il vous plaît, mon apo-

logie, parce que le pécheur rusé et cauteleux a ouvert sa bouche contre moi. » Et voici les punitions qu'il demande contre vous, ou qu'il prévoit, et prédit vous devoir arriver : « Que l'esprit malin soit toujours à son côté, qu'il perde tous ses procès au tribunal des hommes, et au jugement de Dieu ; qu'il ne vive pas longtemps, que ses enfants après sa mort soient chassés de leur maison, et rendus vagabonds; que ses créanciers et des étrangers ravagent et emportent tous ses biens; qu'il ne trouve point de secours en ses afflictions, et que personne n'ait pitié de ses orphelins; que son nom soit en peu de temps effacé de la mémoire des hommes. » Il vous prédit encore des punitions spirituelles plus effroyables que celles-ci; mais je les passe sous silence, parce que rien ne vous touche que ce qui tombe sous les sens, et tenez pour assuré que tout ceci vous arrivera tôt ou tard, ou spirituellement ou corporellement, ou en ce monde, ou en l'autre. Dites donc avec David : *Pone Domine custodiam ori meo, et ostium circunstantiæ labiis meis :* Mon Dieu, je vous supplie de poser une sentinelle en ma bouche, de mettre une porte en mes lèvres. Remarquez, dit saint Augustin, qu'il ne demande pas d'avoir en sa bouche une muraille, mais une porte. Quand une entrée est fermée par une muraille, on ne la peut pas ouvrir et fermer comme on voudrait; quand il n'y a qu'une porte, on l'ouvre et on la referme selon les diverses occurrences. Ceux-là ont une muraille en leur bouche, qui ne l'ouvrent jamais, ou presque jamais pour parler de Dieu, pour le louer, le bénir, le glorifier, le remercier de ses bienfaits, lui demander sa grâce, son secours, son amour, sa conduite; ils se lèvent et se couchent, se mettent à table et en sortent comme des bêtes, ils ne peuvent dire comme David : J'ai ouvert ma bouche, et j'ai attiré le Saint-Esprit en le louant et le glorifiant. Ceux-là n'ont point de porte, desquels le même Prophète a dit : Que leur bouche est comme un sépulcre toujours ouvert, dont on sent sortir continuellement une puanteur insupportable, des blasphêmes, des parjures, des reniements horribles et exécrables : *Pone, Domine, custodiam ori meo.* Quelle est cette sentinelle, dit saint Chrysostome? C'est la crainte de Dieu qui doit ouvrir et fermer cette porte, selon les diverses rencontres : elle la doit ouvrir, pour vous faire souvent parler de Dieu à vos gens, de ses grandeurs, de ses perfections, de sa providence sur votre famille; elle doit la fermer pour ne point jurer, quand on ne vous veut pas croire, pour ne pas blasphémer quand vous êtes en colère, de peur d'encourir cette menace que Dieu vous fait par Jérémie (6, 8) : *Erudire Jerusalem, ne recedat à te anima mea.*

Quatrième point. — 1° Corrigez-vous, âme chrétienne, corrigez, si vous êtes sage, ces dérèglements de votre langue, de peur que Dieu ne retire entièrement de vous ses grâces, ses affections, ses bénédictions. *Erudire,* pour vous apprendre votre leçon en un sujet de si grande importance, il faut vous mettre en l'école d'un démon d'enfer, d'un ange de paradis, du Sauveur du monde; oui, en l'école du démon; c'est saint Paul qui a mis en cette école deux blasphémateurs : Hyménée et Alexandre; il les livra au diable,

pour apprendre à ne pas blasphémer : *Quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare* (1. Timoth. 1, 20). Comme un jeune homme qui s'adonne au larcin, ou autre vice, quand les remontrances de sa mère, les répréhensions de son père n'y servent de rien, s'il tombe entre les mains de la justice, on le livre à un bourreau, on le fait fouetter par les rues, pour lui apprendre à être sage; et ce châtiment exemplaire est une leçon à tous ses semblables, qui leur apprend à craindre la justice. Ainsi saint Paul livra très-justement ces deux blasphémateurs au diable, exécuteur de la justice divine, pour vous faire savoir que tous les blasphémateurs seront mis entre ses mains et livrés à sa cruauté une éternité tout entière; et afin que, quand vous voyez les tourments qu'il fait endurer à un pauvre homme possédé, pour un peu de pouvoir qu'il en à reçu, vous conjecturiez si vous avez de l'esprit, quel traitement il vous fera en toute l'étendue des siècles, quand vous serez entièrement livré et abandonné à sa puissance et barbarie, en punition de vos blasphêmes.

2° Mais ceux qui ont tant soit peu de piété, doivent apprendre leur leçon en une école plus digne d'un chrétien, en l'école d'un esprit céleste, de l'archange saint Michel. Saint Jude (*cap. unico epist.*) dit qu'après la mort de Moïse, il y eut dispute entre saint Michel et Lucifer sur le corps de ce prophète. Saint Michel connaissant que les juifs étaient enclins à l'idolâtrie, et prévoyant que s'ils avaient parmi eux le corps de leur législateur, ils seraient tentés de l'adorer, voulait le cacher et le faire inhumer en quelque lieu secret; Lucifer, au contraire, voulait que ce corps fût exposé au public. En cette dispute, saint Michel n'osa lâcher la moindre injure, ni une seule malédiction contre son adversaire : *Non est ausus judicium inferre blasphemiæ.* Saint Jérôme en rend la raison; Lucifer avant sa chute était le premier de tous les anges, supérieur de saint Michel; saint Michel honorait encore la supériorité que Lucifer avait eue sur lui.

Un esprit angélique et bienheureux n'ose maudire le démon, et un petit artisan, une femmelette ose maudire un chrétien! Le prince de la milice céleste n'ose maudire Lucifer, parce qu'il a été son supérieur, encore qu'il soit digne de toute malédiction, l'objet de l'exécration et réprobation de Dieu; et un valet de boutique, et un homme de néant, prend la hardiesse de blasphémer la très-haute majesté de Dieu, qui est son roi, son juge, son souverain infiniment adorable, aimable, louable, redoutable.

3° Mais il n'y a rien qui doive avoir tant d'ascendant sur notre esprit que ces paroles du Fils de Dieu : *Nolite omnino jurare :* Ne jurez point du tout. Est-il possible de ne jamais jurer, me direz-vous? Saint Chrysostome (Homil. 8 *ad Populum*) nous répond : Dieu commande, osez-vous bien demander si son commandement est possible? Quand le roi a imposé un tribut, ne faut-il pas passer par là? lui va-t-on dire qu'il est impossible de le payer? ceux qui recueillent les impôts ne disent-ils pas : Il n'y a pas de remède, c'est le roi qui l'a commandé, il faut obéir? Quoi donc! quoi donc! le roi vous commande de donner de l'argent à peine d'être en prison, et vous payez incontinent; Dieu vous défend de jurer à peine

d'être damné, et vous dites qu'il est impossible! Qu'est-ce qui est plus difficile, ou s'abstenir de jurer, ou payer un grand impôt et trouver de l'argent quand on n'en a point?

Oui, mais on ne me croira pas si je ne jure! Qui vous l'a dit? c'est tout au contraire, plus vous jurez, moins on vous doit croire.

Quand vous m'assurez quelque chose, ou je crois que vous êtes méchant et menteur, ou que vous êtes homme de bien et véritable; si je pense que vous êtes un méchant homme, je ne vous croirai pas, même quand vous jureriez : qui ne fait pas conscience de mentir et tromper, ne fera pas conscience de mentir et de se parjurer. Si je pense que vous êtes homme de bien, il n'est pas besoin que vous juriez, je vous crois bien sans cela. Quand donc vous jurez sans être requis, vous mettez en compromis votre probité, vous montrez que vous n'êtes pas digne d'être cru, et que vous avez coutume de mentir : *Excusatio non petita est accusatio manifesta*, dit la maxime du droit. Le criminel qui s'excuse d'un crime dont il n'est pas accusé, en s'excusant il s'en accuse. Si vous avez besoin de jurer pour être cru, c'est signe que vous seriez menteur si vous ne juriez pas. Si vous êtes menteur, vous êtes méchant homme; si vous êtes méchant, vous pouvez bien me tromper lors même que vous jurez.

Cet ancien qui disait qu'on trompe les enfants avec des noisettes, et les hommes avec des serments, savait bien que le jurement est un instrument de tromperie en la bouche des méchants. Aristote, interrogé quelle peine mérite le menteur, répondit : Il mérite qu'on ne le croie pas, même quand il dit vrai; et moi, j'ajoute : Pas même quand il jure. Au contraire, un homme de bien est cru à sa simple parole : si on savait que vous ne jurez jamais, on croirait plus à une de vos paroles qu'à cinquante serments. Qu'ainsi ne soit, dit saint Chrysostome. N'est-il pas vrai que vous me croyez mieux, moi, dis-je, qui ne jure point, que ceux qui jurent tous leurs grands serments? Vous me direz : Cela est vrai, mais si l'on vous croit, c'est parce que vous êtes prêtre, prélat, prédicateur. Je vous veux montrer que ce n'est pas cela. Si j'avais coutume de jurer ou d'être menteur, vous ne me croiriez pas, tout prélat et prédicateur que je suis : c'est donc la seule confiance que vous avez à ma probité, qui fait que vous me croyez. Donc, si on vous estime homme de bien, on vous croira à votre simple parole; on vous estimera homme de bien; on verra que vous craignez Dieu, si on voit que vous ne jurez point et que vous obéissez à cette parole de Jésus : *Ego autem dico vobis nolite omnino jurare :* Quant à moi, je vous dis : Ne jurez en aucune façon. Saint Chrysostome (Hom. 5 *ad Popul.*) dit : Ce mot *ego*, moi, est emphatique, comme quand il dit : C'est moi qui vous envoie, ainsi que des brebis au milieu des loups : si c'était un autre que le Fils de Dieu qui dît ces paroles, ce serait se moquer d'eux de les envoyer parmi les loups, puisque ce sont des ouailles; mais il dit : C'est moi qui vous envoie; moi, dis-je, qui changerai les loups et vous les ferai vaincre. Ainsi, disant : Quant à moi, je vous dis : Ne jurez point, c'est comme s'il vous disait : Je vous en ferai la grâce si vous me la demandez. Il faut donc la lui demander, et tra-

vailler de notre côté; je ne vous oserais donner le conseil que saint Chrysostome donnait à ses auditeurs : il leur conseillait, quand ils jureraient de se priver ce jour-là du souper, et d'imposer cette pénitence à leurs domestiques toutes les fois qu'ils jureraient : *Jube non pransos cubare, et hanc tibi damnationem impone, damnationem non damnum, sed lucrum ferentem?* Cette amende vous amendera et ne vous apportera point de dommage, mais du profit. Vous vous moquez de ce conseil; hélas! si vous saviez ce que vous coûtera chaque jurement, vous ne voudriez pas seulement vous abstenir d'un repas, mais passer plusieurs jours sans manger, pour être exempt d'un seul péché que vous commettez en jurant. Le bienheureux saint Louis, évêque de Toulouse, fils du roi Charles II, roi de Sicile, et neveu du roi de France saint Louis, était pour le moins aussi sage que vous, et il ne se moquait pas de ce conseil, mais il faisait encore plus. Etant encore jeune prince en la cour de son père, il jeûnait au pain et à l'eau toutes les fois que quelqu'un de ses gens avait juré le saint nom de Dieu. Vous n'êtes pas si zélé, mais au moins baisez la terre, ou donnez deux liards aux pauvres, ou faites quelque autre pénitence toutes les fois que vous jurerez.

Ego autem dico vobis, dit le Sauveur. C'est moi qui vous ai donné votre langue, est-il raisonnable qu'elle soit employée à m'offenser si souvent? *Ego*, c'est moi qui ai votre nom en si grand honneur : *Honorabile nomen eorum coram illo;* comment pouvez-vous déshonorer le mien sans scrupule et par tant de crimes? *Ego*, c'est moi qui, étant le Verbe divin, la parole éternelle, me suis obligé au silence de l'enfance, et je le garde si étroitement pour l'amour de vous en l'eucharistie; cet exemple n'est-il pas capable d'arrêter votre langue!

Dico vobis, à vous qui devez être, sans comparaison, plus consciencieux que les payens. Un ancien philosophe nommé Clymias, au rapport de saint Basile[1] aima mieux être condamné à payer trois talents, qui valaient dix-huit cents écus, que de prêter le serment, même pour la vérité.

Nolite omnino jurare; ne jurez point du tout, ne dites point : Sur mon Dieu : Je vous dis cela devant Dieu ; J'appelle Dieu à témoin ; Par le bien que voilà; Par le jour qui nous éclaire ; Je puisse mourir présentement ; Jamais je ne sorte d'ici; mais dites: Cela est, ou : Cela n'est pas : *Sit sermo vester, est est, non non.*

Bénissons le Fils de Dieu de nous avoir donné un avis si salutaire, prenons résolution de suivre son conseil, puisqu'il est appelé l'Ange du grand conseil et la Sagesse éternelle. Demandons-lui la grâce de garder cette résolution, afin qu'ayant honoré son saint nom en cette vie, il nous donne quelque jour le nouveau nom qu'il a promis à ceux qui vaincront leurs mauvaises habitudes, et que nous le bénissions éternellement dans le royaume des cieux. *Amen.*

[1] De legendis gentilium libris.

SERMON L.

QUE LA FERVEUR EN LA PRATIQUE DES BONNES OEUVRES EST IMPORTANTE POUR NE PAS RETOMBER AU PÉCHÉ.

Pour le Lundi de la sixième semaine de Carême.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu. Marie prit une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était de grand prix, et le répandit sur les pieds de Jésus. (JOAN. 12, 3.)

Il est vrai, que comme nous disions hier, la prière est très-efficace pour obtenir de Dieu la persévérance; mais elle seule ne suffit pas, elle doit être accompagnée de la pratique des bonnes œuvres, car l'ange saint Raphaël, parlant au vénérable Tobie et à son fils, ne leur disait pas simplement que l'oraison est bonne : *Bona est oratio;* mais il ajouta qu'elle est bonne avec le jeûne et l'aumône : *Cum jejunio et eleemosynâ* (Joan. 12, 18). Et en l'Evangile de ce jour, sainte Magdeleine, pour conserver et augmenter la grâce qu'elle avait reçue en sa conversion, exerce une action héroïque de vertu et de surérogation, répandant sur les pieds du Sauveur une livre de parfum très-précieux. Pour vous instruire et exhorter à son imitation, j'ai à vous faire voir, par l'Ecriture sacrée, par les saints Pères, par les conciles de l'Eglise, par des comparaisons, par des exemples, que pour ne pas retomber au péché, il importe beaucoup d'être fervent en la pratique des bonnes œuvres. Nous le devons être par le secours de votre grâce et à votre imitation, ô sainte et bienheureuse Vierge! Vous êtes représentée par cette femme forte, tant exaltée au livre des Proverbes. Ce que le Saint-Esprit loue et célèbre en vous avec plus d'éloge et d'honneur, c'est votre diligence et assiduité au travail : *Operata est consilio manuum suarum. Manum suam misit ad fortia, panem otiosa non comedit.* Vous avez accompli toutes ces prophéties, par les grands services que vous avez rendus à votre Fils, par les très-excellentes et très-héroïques vertus que vous avez pratiquées; accomplissez, s'il vous plaît, ce que le Saint-Esprit ajoute : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem :* Ouvrez avec profusion les mains de vos libéralités sur ces pauvres qui vous réclament : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Cur Deus exigit à nobis bona opera ut salvet nos.

PUNCTUM UNICUM. — Bona opera sunt necessaria ad conservandam gratiam : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Sensu Ecclesiæ, 4° Comparationibus, 5° Exemplis.

CONCLUSIO. — Instructiones conglobatæ per paraphrasim illorum verborum : *Quodcumque potest manus tua.*

EXORDE. — Les théologiens qui doivent prendre pour devise cette parole du Psalmiste : *Lucerna pedibus meis verbum tuum Domine*, et l'Ecriture sacrée, pour règle de leurs maximes, procè-

dent en leurs prédictions d'une manière toute contraire à celles des astrologues. Les astrologues regardent les mouvements des cieux pour prédire aux hommes ce qui doit arriver sur la terre; les théologiens, au contraire, regardent avec réflexion les mouvements des hommes sur la terre, pour prédire et prophétiser ce qui leur doit arriver dans le ciel. Ils savent qu'il n'y a que des vérités si souvent répétées en l'Ecriture, comme celles-ci : *Les félicités et récompenses du ciel, ne se donnent qu'au poids et à la mesure des bonnes œuvres qu'on a pratiquées sur la terre* (Psalm. 61, 13; Matth. 16, 27; Rom. 2, 6; Apoc. 2, 23). *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Chacun recevra le salaire selon son propre travail* (1. Cor. 3, 8). *Chacun remportera selon qu'il se sera comporté* (πρὸς ἃ ἔπραξεν), *selon ce qu'il aura pratiqué en son corps* (2. Cor. 5, 10). *L'homme moissonnera ce qu'il aura semé* (Gal. 6, 8). Ce n'est pas que Dieu soit chiche de ses biens, réservé en ses libéralités, et que nos bonnes œuvres puissent ajouter un petit surcroît à sa béatitude et félicité essentielle; mais c'est qu'il veut exercer et faire voir en ceci ses divines perfections, et principalement sa bonté et sa justice adorable. Sa bonté, en ce qu'il daigne se servir de ses créatures pour un emploi si honorable et si glorieux. Saint Chrysostome dit fort bien : Quand Dieu créa les cieux et les éléments, quand il attacha le soleil et les autres astres au firmament, quand il émailla la terre de cette agréable bigarrure que nous y admirons, s'il vous eût fait l'honneur de se servir de vous comme d'organe et d'instrument pour toutes ces productions, ce vous serait une grande faveur; il fait bien davantage. A votre avis, qu'est-ce qui est plus, ou la terre ou une âme raisonnable? la splendeur du soleil, ou la lumière de la foi? Il ne se sert pas de vous pour allumer ce flambeau du monde, qui est l'objet de la vue des fourmis et des moucherons, mais pour faire briller en vous la lumière des mystères divins, qui est l'objet de l'entendement des anges; il ne vous emploie pas à planter les sept planètes au firmament, mais les sept dons du Saint-Esprit en votre cœur; non à émailler la terre d'une belle variété de fleurs, mais à émailler et à orner votre âme des vertus infuses et surnaturelles. Les vertus, à votre avis, ne sont-elles pas plus excellentes que les fleurs d'une prairie? le bon être, n'est-il pas plus précieux et souhaitable que l'être? Dieu vous a donné l'être sans vous, il ne veut pas vous donner le bon être sans vous : *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te.*

Il exerce aussi sa justice en ce que l'homme en l'état d'innocence et de sainteté originelle, n'ayant pas voulu obtenir sa dernière fin et sa souveraine béatitude par une voie douce et facile, suave, conforme, et presque naturelle à l'heureux état où il était, il est juste qu'il ne la puisse acquérir que par des actions laborieuses, en se faisant violence, et par une grande ferveur au service de Dieu. C'est ainsi que s'entend cette parole de Jésus : *Regnum Cœlorum vim patitur;* c'est de la vie éternelle aussi bien que de la corporelle que s'entend cet arrêt : *Tu gagneras ta vie à la sueur de ton visage;* c'est ce que ne considèrent pas plusieurs personnes dans le monde, qui pensent être assurées de leur salut, parce qu'elles ne font pas de grands maux, encore qu'elles fassent fort peu de biens. Pour moi,

dit cet avocat, ce procureur, ce marchand, je ne fais tort à personne, je conduis paisiblement ma famille, je plaide innocemment pour ceux qui me paient, je gagne ma vie en ma boutique, j'entends la messe le dimanche matin, le reste du jour je passe le temps en quelque honnête récréation; je ne voudrais pas faire une méchanceté noire pour tous les biens du monde; mais de communier tous les mois, ouïr la messe aux jours de travail, aller au sermon et à vêpres aux jours de fêtes, faire l'examen de conscience, plaider pour les orphelins ou autres pauvres qui n'ont rien à me donner, faire de grandes aumônes, je laisse cela aux plus fervents, ce sont des œuvres de conseil et de surérogation, non de commandement et d'obligation. Pour moi, dit cette dame, je crains le péché mortel plus que la mort, parce que je redoute d'être brûlée; mais je ne désire pas être si spirituelle. Je ne suis pas religieuse, je me lève à huit ou neuf heures; j'emploie une heure ou deux à m'ajuster, j'entends une petite messe; ainsi l'heure du dîner arrive; après dîner, je fais des visites, ou je suis visitée, nous nous récréons en quelque divertissement innocent, sans jurer, ni faire tort à personne; mais de travailler à quelque ouvrage, pour gagner de quoi faire des aumônes, comme vous dites, être de la confrérie des dames de la Charité, visiter les pauvres malades et les prisonniers, instruire mes domestiques, faire lecture spirituelle, je n'y suis pas obligée. Or, je veux vous faire voir que ces bonnes œuvres de surérogation sont si importantes à votre salut, que si vous les méprisez, vous courez risque de votre éternité.

Vous êtes en état de grâce, à la bonne heure, c'est le plus grand bonheur qui vous puisse arriver; mais sachez qu'il y a cent et cent personnes en enfer, qui ont été autrefois en état de grâce aussi bien que vous, et plus avantageusement que vous, et parce qu'elles n'y ont pas persévéré, elles se sont perdues. Pour être sauvé, ce n'est pas assez d'avoir la grâce de Dieu, douze, quinze, vingt, trente, quarante ans; il la faut conserver jusques au dernier soupir de la vie; et pour la conserver et résister aux tentations qui la font perdre, nous avons besoin d'une autre grâce, d'une faveur et assistance particulière : *Habemus thesaurum in vasis fictilibus;* la grâce sanctifiante est un trésor plus précieux que toutes les finances des rois, elle coûte la vie au Fils de Dieu. Quand le prêtre vous la donne par l'absolution, il va puiser ce trésor dans le sang adorable de Jésus, dans le côté ouvert de Jésus, et il en enrichit votre âme; mais le mal est que les autres trésors sont soigneusement gardés en un coffre de fer, fermé à double serrure; au lieu que ce divin trésor n'est qu'en un pot de terre, en un vaisseau d'argile qui se brise au premier choc en notre cœur qui est frêle et fragile comme verre; qui ne voit que ce vase a besoin d'un étui? cet étui est une grâce qu'on appelle grâce auxiliaire, grâce de sauvegarde et de protection. Entendez-moi bien, car je ne vous dirai rien qui ne soit reconnu de tous les docteurs, et tiré des principes de notre foi. Encore que vous ayez la grâce habituelle et sanctifiante, c'est-à-dire la grâce qui fait les saints; quand vous en auriez autant que la Vierge et que tous les saints en ont eu sur la terre, vous ne sauriez conserver cette grâce, persévérer jusques

à la fin, et résister aux tentations sans un nouveau secours, sans une aide et faveur particulière de Dieu ; c'est la conclusion expresse de saint Thomas (1. 2. q. 199, art. 9 et 10) et des autres théologiens. Et le concile de Trente (Sess. 6, can. 22) l'a déclaré par ces paroles : *Si quis dixerit justificatum sine speciali Dei auxilio in acceptâ justitiâ perseverare posse, vel cum eo non posse, anathema sit.* C'est cette grâce que l'Eglise demande si souvent en ses prières, quand elle met en la bouche des plus grands saints ces paroles : *Sub umbrâ alarum tuarum protege nos : familiam tuam continuâ pietate custodi, ut quæ in solâ spe gratiæ cœlestis innititur, tuâ semper protectione muniatur. Deus qui conspicis omni nos virtute destitui, exterius, interiusque custodi.* Nous disons *exterius, interiusque;* parce que cette grâce de protection comprend deux bénéfices : le premier est un soin particulier que Dieu a de réprimer la furie de l'esprit malin ; la puissance de cet ennemi est si grande, ses subtilités si déliées, ses inventions si fines, son expérience si longue, sa volonté si enragée contre nous, que si Dieu ne l'empêchait, il ébranlerait et pervertirait les plus saints; mais Dieu le tient en bride, il ne peut pas nous tenter autant qu'il voudrait, mais autant que Dieu le permet. Il est comme un dogue d'Angleterre, ou un lion qu'on tient à l'attache qui ne peut nuire à personne, qu'autant que le maître lui donne la chaîne ou plus longue ou plus courte. Quand une âme est bien avant dans les bonnes grâces de Dieu, et en sa sauvegarde particulière, il modère l'envie dont Satan brûle de la perdre, il émousse la pointe de ses armes, et empêche qu'il ne la tente aussi furieusement qu'il le voudrait : et cette même Providence divine détourne des âmes que Dieu aime, les puissantes tentations qui leur pourraient arriver de la part du monde, ou de la chair, en tel lieu, en telle rencontre, en telle occasion. Dieu prévoit qu'eu égard à notre inclination, à notre faiblesse, et à la disposition de notre cœur, si nous étions attaqués d'une telle tentation, en telle conjoncture, avec telles circonstances, nous succomberions infailliblement. Et par les secrets ressorts de sa miséricorde et sagesse infinie, il divertit telle tentation, et dispose tellement les choses, que nous n'en sommes pas assaillis. Si Dieu vous ouvrait les yeux, comme il fera dans le ciel, pour apercevoir les traits de sa Providence sur vous, vous diriez : Si je fusse allé un tel jour à ce banquet, à ce bal, à cette assemblée d'hommes et de femmes, la vue d'une telle créature m'eût charmé, j'eusse conçu une mauvaise pensée, j'y eusse consenti et persévéré, j'eusse pris une querelle contre un tel, je me fusse battu en duel, ou j'eusse pris contre lui une inimitié irréconciliable qui m'aurait perdu; j'en ai été diverti par une maladie qui m'est arrivée, ou par un tel qui m'a mené ailleurs, et tout cela s'est fait par la conduite de Dieu : *exterius, interiusque custodi.* Le second bénéfice est une grâce intérieure, puissante et extraordinaire, qui nous tient quelquefois par la main, fortifie notre cœur dans les assauts, et fait que nous résistons virilement pour l'amour de Dieu.

Point unique. — 1° Or cette grâce extraordinaire de sauvegarde et protection particulière, ne se donne pas à tous; Dieu ne la fait qu'à ses favoris, à ceux qui sont en bon prédicament devant lui, aux âmes pour lesquelles il a des inclinations et des affections spéciales. Et par conséquent il importe beaucoup de l'obtenir de Dieu par une grande fidélité et ferveur à son service, et par la pratique de plusieurs bonnes œuvres.

En l'Ecclésiastique, chapitre 7e (v. 27), le Sage parlant de la tentation, sous la métaphore d'une courtisane qui gagne les hommes par mille amorces et piperies, dit qu'elle a des piéges, des lacets, des filets, qu'il est malaisé d'éviter : *Laqueus venatorum est, sagena cor illius, vincula sunt manus ejus;* puis il ajoute : *Qui placet Deo effugiet illam.* En l'hébreu il y a : *Tob liphnè ha eloin; bonus coram Domino;* les Septante tournent : ἀναθὸς πρὸς πρόσωπον του θεου ἐξαιρεθησεται απ'αυτῆς.

David (Psal. 17, 26) est de même avis que son fils Salomon : *Cum sancto sanctus eris, et cum viro innocente innocens eris, cum electo electus eris;* Vatable tourne : *Cum liberali liberalis eris, cum sincero et candido sincerè et candidè agens.* C'est à Dieu que le Psalmiste parle, comme on le peut voir en ce qui suit : Mon Dieu, vous êtes libéral envers ceux qui le sont en votre endroit. Qu'est-ce que la libéralité? qu'est-ce qu'être libéral envers quelqu'un? c'est lui donner plus que vous n'êtes obligé. Si vous ne payez à votre valet que le salaire de dix écus que vous lui ayez promis; vous êtes juste, non libéral; si vous lui en donnez autre vingt de surplus, c'est de la libéralité. Vous avez coutume de dire : Je ne suis pas obligée de saluer la première une telle qui m'a offensée : elle est plus jeune, et de plus basse condition que moi, c'est à elle de faire son devoir, et puis je ferai le mien; je ne suis pas obligée de visiter, ou envoyer visiter ce pauvre malade mon voisin, d'enseigner les mystères de la foi à mes métayers, je ne suis pas leur père spirituel. Est-ce un péché mortel de perdre les après-dînées à jouer, les soirées jusqu'à dix et onze heures à cajoler, les matinées à se mirer et ajuster. Supposons que ce ne soit ni péché mortel, ni véniel; supposons que vous ne soyez obligé à aucune de ces œuvres de surérogation; si vous ne faites pour Dieu que ce à quoi vous êtes obligé, vous n'êtes pas libéral envers lui, peut-être qu'il ne le sera pas envers vous. Sachez que tôt ou tard, ou en santé, ou au lit de la mort, vous serez attaqué de quelque forte tentation, ou de haine à cause de quelque grand tort qu'on vous aura fait, ou d'impureté à la vue de quelque objet charmant qui se présentera à vous, ou de désespoir, à cause de la grandeur de vos péchés, ou de curiosité et de doute en la foi. En telle occasion où il s'agira de votre éternité, pour n'être pas terrassé par la tentation, vous aurez besoin d'une aide et assistance particulière de Dieu; vous n'avez pas été libéral envers lui, il ne le sera pas envers vous; vous n'avez voulu faire pour lui, que ce à quoi vous étiez précisément obligé, il fera le même envers vous : il vous donnera cette grâce commune, générale, ordinaire qu'il a coutume de donner; mais la grâce particulière et surabondante, la grâce de choix et d'élite, qui est à double ressort, qui produit in-

failliblement son effet, qu'il ne donne qu'à ses favoris, il vous la refusera, parce qu'il n'est pas obligé de la donner.

Saint Pierre (2. Petr. 11, 10), disait aux fidèles : *Fratres satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis, sic enim facientes non peccabitis aliquando, sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri;* mes frères, ayez grand soin d'assurer et de confirmer votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres; car par ce moyen vous ne tomberez pas, ou vos chutes étant plutôt des effets d'infirmité que de malice, vous jouirez du dernier effet de la prédestination, qui est la gloire, laquelle vous fera aussi grands et heureux dans le royaume éternel de Jésus-Christ notre Seigneur, que vous aurez été fidèles à la pratique des bonnes œuvres.

2° Saint Chrysostome (Homil. 60 *in Genes.*) dit fort bien : *Scitis quod hostem habemus perpetuum, et fæderis nescium, unde magna nobis vigilantia opus est, non aliter autem eum vincemus quam si per optimam conversationem supernum nobis auxilium conciliemus.* Vous savez que nous avons un ennemi infatigable, qui est toujours aux aguets, qui ne donne point de trève; nous avons donc besoin d'une grande vigilance, et nous ne le surmonterons jamais, si nous n'obtenons le secours de Dieu, par une sainte police et un bon règlement de vie : διὰ τῆς ἀρήσης πολιτείας.

Saint Basile (*in Constitutionibus monasticis*, cap. 1), est de même avis : *Si quis ignaviæ se dederit hunc Deus nec adjuvat, nec exaudit; qui ergo optat se à Deo adjuvari, non deserit quod decens est; qui enim non deserit quod decens est, is nunquam deseritur ab auxilio divino.* Dieu n'exauce et n'aide pas volontiers celui qui s'adonne à la paresse : si donc vous désirez être secouru de Dieu, vous ne devez pas négliger le bien que vous pouvez faire; car celui qui fait le bien qu'il doit, n'est jamais abandonné du secours divin.

3° C'est ce qui fait que l'Eglise nous met cette prière en la bouche pour le moins deux fois en carême : *Ut bonis operibus inhærendo, tuæ semper virtutis mereamur protectione defendi* : Mon Dieu, faites-nous la grâce de nous adonner aux bonnes œuvres, afin que nous méritions d'être en la sauvegarde et protection de votre puissance.

Et la même Eglise, au concile de Trente (Sess. 6, cap. 13), après avoir dit que la persévérance est un don de Dieu, et qu'elle ne peut venir d'ailleurs, ajoute que les justes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement, et s'adonner aux veilles, travaux, jeûnes, prières, aumônes, se souvenant qu'ils sont exposés aux tentations du monde, du diable et de la chair, et qu'ils ne les sauraient vaincre sans l'assistance de la grâce de Dieu, qu'il faut obtenir par une grande ferveur en son service; car comme les palmes croissent aux pays chauds, ainsi les victoires dans les âmes, et dans les communautés ferventes, en l'amour de Dieu.

4° Le vénérable Bède explique ceci par une autre comparaison. Quand vous êtes dans une barque sur une rivière rapide, elle vous

emporte infailliblement en bas, si vous ne ramez à force de bras contre le courant de l'eau[1].

5° Nous voyons au texte sacré, que le Saint-Esprit reproche à la plupart de ceux qui sont tombés, que la première disposition et principale cause de leur chute, a été la négligence à faire de bonnes œuvres. L'abbé Rupert[2], et avant lui le pape Gélase, ont remarqué qu'on ne lit point en la Genèse, que le premier homme et sa femme se soient élevés à Dieu après leur création; l'aient loué de ses œuvres, et remercié de ses bénéfices. S'ils l'eussent fait, Dieu eût détourné la tentation du serpent, ou eût empêché la femme d'être séduite. Il vous semble qu'il n'y a pas grand mal de ne point prier Dieu le matin, ne point entendre de messe aux jours ouvriers, parce qu'il n'est pas commandé. Supposons qu'il n'y ait point de péché, mais ce peut être une disposition à de grands péchés; pendant la journée vous rencontrez des objets de concupiscence, des serpents qui vous présentent le fruit défendu, des gens qui vous amorcent à la volupté, qui vous provoquent à la colère, qui vous conduisent à la débauche; si vous eussiez prié Dieu le matin, il eût diverti ces occasions, il vous eût ôté de l'esprit la pensée d'aller en tel lieu où vous avez été blessé. Vous vous contentez d'entendre une petite messe le dimanche, si vous eussiez été à la grand'messe et à vêpres vous eussiez évité la rencontre d'un tel, qui vous a conduit au cabaret, au brelan, où vous vous êtes perdu.

En Daniel (5, 24), le prophète prononçant au roi Balthasar la sentence de mort qui avait été minutée contre lui dans le ciel, et écrite sur la paroi de sa salle, lui dit : *Deum qui habet flatum tuum in manu sua, et omnes vias tuas, non glorificasti, ideo ab eo missus est articulus manus, qui scripsit hoc quod exaratum est :* Vous n'avez pas glorifié Dieu qui a votre vie en son pouvoir, voilà pourquoi cette main miraculeuse a gravé cet arrêt de mort contre vous.

Et saint Paul (Rom. 1, 21) parlant des philosophes payens : *Quia cum cognovissent Deum non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt; quapropter tradidit illos Deus in desideria cordis in immunditiam, in passiones ignominiæ, in reprobum sensum.* L'omission des bonnes œuvres a été le premier degré par lequel Balthasar et les anciens philosophes sont descendus à la réprobation finale, à la damnation éternelle; ils n'ont pas remercié Dieu de les avoir créés, ils ne l'ont pas glorifié de ce qu'il les conservait; en punition de ce manquement : *Idcirco, quapropter*, Dieu a retiré ses lumières

[1] Nisi mentis contentio ferveat unda mundi non vincitur, per quam ad ima semper anima revocatur (Beda, in cap. 13, Luc.).

[2] Rupert, pieux et savant bénédictin du XIIe siècle, né dans le territoire d'Ypres, fut abbé de Deutsch, et s'acquit une grande réputation par sa piété, par sa science et par ses ouvrages. Il mourut le 11 février 1155, à 44 ans. On a de lui : 1° des Commentaires sur l'Ecriture sainte, dans lesquels il traite diverses questions de théologie, selon la méthode scolastique; 2° un traité *de Officiis*, qui est regardé comme son principal ouvrage; 3° un grand traité de la Trinité, et plusieurs autres livres.

de leur esprit, *obscuratum est cor eorum;* ils se sont livrés à la tyrannie de leur concupiscence, à des actions honteuses, à des abominations dénaturées et à un sens réprouvé.

Et en la loi de grâce, nous voyons que saint Pierre, oui saint Pierre, le prince des Apôtres et le plus fervent de tous, pour s'être tant soit peu attiédi et relâché en la pratique des dévotions que Dieu demandait de lui, tomba lourdement, et fut en danger de se perdre. En la passion du Fils de Dieu, en la maison de Caïphe, au lieu de s'appliquer à considérer les souffrances du Sauveur, admirer sa patience, honorer les vertus héroïques qu'il pratiquait, adorer les desseins du Père éternel sur lui, il s'amusa à se chauffer, à deviser avec des valets. Ce manquement affaiblit son âme, éloignant de lui l'assistance particulière de Dieu; il tomba à la première secousse. Enfin l'expérience montre que ceux qui ne font point de bien, ou fort peu, font de grands maux tôt ou tard. J'en appelle à témoin plusieurs de ceux qui m'entendent : les gens qui perdent leur temps en jeux, danses, promenades, visites superflues et autres passe-temps, qu'ils appellent divertissements innocents, qui ne prient Dieu, ni soir ni matin, que par manière d'acquit, qui ne se confessent qu'à Noël et à Pâques, s'ils veulent confesser la vérité, ils avoueront qu'ils commettent souvent des saletés en leur corps ou en leur cœur, qu'ils sont vindicatifs, envieux, orgueilleux, et commettent d'autres péchés qui ne les déshonorent pas devant les hommes, mais qui les rendent détestables devant Dieu.

Conclusion. — Le Saint-Esprit, par la bouche du Sage, nous donne un salutaire avis, ou pour mieux dire, un abrégé de tous les avis qu'on peut donner en ce sujet. Mon Sauveur Jésus, faites-nous la grâce de les écouter attentivement, de les imprimer bien avant dans notre cœur et de les mettre en pratique : *Loquere, Domine, quia audiunt servi tui. Quodcumque potest facere manus tua instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quò tu properas* (Eccl. 9, 10). Il y a au grec : παντα ὅσα ἂν ἔυρη ἡ χεὶρ σου τοῦ ποιῆσαι, ως ἢ δύναμίς σου ποιῆσον. *Omne quod invenerit manus tua ad faciendum secundum vires tuas fac.* Autant de paroles, autant de belles instructions. Il parle à un fainéant, et lui dit : Vous allez en enfer : *Apud inferos quo tu properas.* L'état de négligence auquel vous vivez, est plus dangereux pour votre salut que vous ne pensez : c'est le grand chemin qui conduit en enfer. Vous vous refroidissez en l'amour de Dieu; vous vous dégoûtez de vos bonnes coutumes et pratiques de vertu; vous en quittez aujourd'hui une, demain l'autre, peu à peu votre âme s'affaiblit, Dieu s'éloigne de vous, ses grâces et inspirations se diminuent, une vive tentation arrivera, vous succomberez, la mort vous surprendra, vous voilà perdu.

Operare. C'est pitié de voir à quoi les hommes s'amusent, je dis même les moins vicieux : l'un se laisse accabler de vieillesse et de mélancolie, qui lui émousse la vigueur d'esprit; l'autre se laisse appesantir par je ne sais quelle paresse et engourdissement spirituel; un autre perd son temps à combattre ses imaginations et à

examiner : Ai-je consenti ? n'ai-je pas consenti ? Il envisage toutes les chimères qui lui passent par l'esprit. *Operare*, appliquez-vous à quelque honnête travail de corps ou d'esprit. Excitez-vous à faire quelque chose pour la gloire de Dieu, pour la charité du prochain, pour le service de l'Eglise ; voyez ce qu'il y a en vous, en votre famille, en votre voisinage qui vous puisse fournir quelque occasion de piété ou de charité, tâchez de vous y employer à bon escient, et vous verrez que cet engourdissement se dénouera, cette mélancolie et ces imaginations s'évanouiront.

Magnus. Livrez-vous à quelque œuvre manuelle, cela est beau et de bonne édification, conforme à la coutume des premiers chrétiens. Qaand on voit une dame qui n'est jamais oisive, qui étant visitée, ou visitant ses voisines, a toujours l'ouvrage à la main, le Saint-Esprit l'en loue, quand elle ne ferait que tenir sa quenouille : *Digiti ejus apprehenderunt fusum* (Proverb. 51, 19). Si vous eussiez été au monde quand le Fils de Dieu était sur terre, n'eussiez-vous pas été bien aise de filer, et coudre pour lui faire des chemises ? Il aura plus agréable que vous le fassiez pour les pauvres qui sont ses membres. Sainte Mélanie la jeune, qui avait de grands biens en Italie, en Sicile, en Angleterre, qu'elle employait pour les pauvres, copiait des livres pour gagner de l'argent, et en faire des aumônes, car l'imprimerie n'étant pas encore inventée, on gagnait beaucoup à transcrire des livres.

Manus tua, non pas *aliena*. Ce que vous pouvez faire par vous-même pour l'amour de Dieu, ne le faites pas par autrui ; il n'a pas voyagé, travaillé, enduré la mort pour votre salut par procureur, il l'a fait en personne : *Ego*, *ego ipse*.

Ne dites jamais : Un autre assistera ce pauvre, instruira ce villageois ; si chacun disait ainsi, rien de bon ne se ferait. Quand Dieu vous présente l'occasion et vous donne l'inspiration de faire quelque bien, il le demande de vous ; ne faites pas comme les enfants paresseux et désobéissants, qui disent à leur mère : Que mon frère y aille, que ma sœur le fasse. En ce qui est des bonnes œuvres, on fait dans le monde comme ceux qui jouent à la paume, on se renvoie la balle l'un à l'autre, on ne sait à qui s'adresser quand on a un bon dessein pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. A qui est-ce d'empêcher qu'il n'y ait des brelans, tanières de luxure, et autres lieux de débauches en la ville ? Les lieutenants et baillis disent : Ce n'est pas à nous, nous ne pouvons être juges et parties, c'est à l'avocat du roi de faire ses plaintes ; l'avocat dit : C'est au procureur fiscal de faire informer ; le procureur fiscal dit : C'est au magistrat ; le magistrat dit : C'est au gouverneur qui a plus d'autorité que nous. Ainsi toutes les œuvres de Dieu demeurent imparfaites, ainsi les affaires de Dieu demeurent en arrière, on n'a point de zèle, ni de passion pour sa gloire. S'il y allait de vos intérêts, vous trouveriez bien des raisons pour faire voir que c'est à vous d'y mettre ordre.

Quodcumque invenerit. Il faut se servir de quelque invention, inventer quelque moyen de tromper saintement votre paresse et vous obliger à faire des bonnes œuvres, comme serait de prier votre confesseur de vous le donner pour pénitence, ou faire de jour à

autre de petits vœux quand vous êtes en la ferveur de vos bonnes résolutions; demain si je ne me lève à telle heure, pour faire oraison, je donnerai deux sous aux pauvres; après dîner, si je ne visite un tel pauvre malade, je fais vœu de lui envoyer la moitié de mon souper.

Secundùm virtutem tuam fac; faites le bien selon le pouvoir que Dieu vous en donne, non selon le succès que vous en prévoyez; ne dites jamais : Peut-être que je ne réussirai pas en ce bon dessein, mes gens ne profiteront pas de mes instructions, ce pauvre malade ou ce prisonnier retournera à ses débauches quand je l'aurai délivré. Dieu vous demande les bonnes œuvres, le fruit et le bon succès dépendent de lui. Dieu rendra à ses saints le salaire de leurs travaux, dit le Sage; il ne dit pas le salaire du fruit qu'ils auront fait, mais de leurs travaux : *Studium à nobis requirit Dominus, non profectum*, dit saint Ambroise[1]. Et saint Augustin (Epist. 54) priant Macédonius pour des malfaiteurs: Vous me direz, dit-il, qu'étant délivrés ils retourneront à leur mauvaise vie, le bon Dieu conserve bien en vie tant de personnes dont il prévoit les crimes.

Instanter operare. Quand vous avez l'inspiration et la commodité de faire une bonne œuvre, faites-la sur-le-champ, ne la remettez pas à demain; demain peut-être que l'occasion en sera perdue, vous n'en aurez plus la pensée, vous ne serez plus en état de grâce pour la faire avec mérite, peut-être que vous serez en l'autre monde, où le temps de mériter est passé : *Neque opus, neque ratio, neque scientia erunt apud inferos quò tu properas.* Toutes choses ont leur saison, c'est à présent le temps de semer, de travailler, de combattre, après la mort sera le temps de moissonner, de se reposer, d'être couronné. *Amen.*

SERMON LI.

DE LA CONFORMITÉ QUE NOUS DEVONS AVOIR A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS NOS SOUFFRANCES.

Pour le Mardi de la sixième semaine de Carême.

Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt; transfer calicem hunc à me, sed non quod ego volo, sed quod tu.

Mon Père, mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de moi ; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. (Marc. 14, 36.)

Le Fils de Dieu notre Sauveur, en tout le cours de sa vie et en tous les mystères de sa passion, nous a donné des exemples rares et admirables de toutes les vertus chrétiennes; et l'une des plus signalées et des plus dignes d'être imitées est, à mon avis, ce renoncement de sa propre volonté, cette résignation qu'il en a faite entre les mains de Dieu; cette conformité qu'il a eue au

[1] Reddet Deus mercedem laboriosam sanctorum suorum (Ambros., lib. 1 *de Virginit.*).

bon plaisir de son Père, quand il lui a dit : *Mon Père, mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de moi; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, non pas la mienne.*

C'est à la pratique de cette vertu que saint Pierre nous exhorte, quand il dit : *Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant exemple afin que vous marchiez sur ses pas.* Jamais personne ne l'a si bien fait que vous, ô sainte Vierge! Vous fûtes présente au procès et à la condamnation de votre Fils, sans vous opposer tant soit peu à la poursuite de ses parties adverses, sans appeler de la sentence très-injuste de Pilate, sans former une seule plainte contre la cruauté des bourreaux, non plus que si Jésus-Christ n'eût pas été votre Fils, tant vous aviez de soumission aux très-adorables décrets de la justice de Dieu. Vous avez sujet de nous dire : *Imitatores mei estote sicut, et ego Christi :* Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de mon Fils. C'est ce que nous désirons faire, moyennant le secours de sa grâce que nous implorons par vos intercessions : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Cur passio Christi comparetur calici et baptismo.

I Punctum. — Pati pro Christo est bonum honestum, et gloriosum magis quàm esse christianum, apostolum, angelum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Exemplis.

II. Punctum. — Pati pro Christo est bonum utile.

III. Punctum. — Pati pro Christo est bonum jucundum.

Exorde. — Le Saint-Esprit, en l'Ecriture sacrée, s'est servi de diverses comparaisons pour nous faire concevoir la rigueur, la sévérité et la sensibilité des tourments que notre Sauveur a soufferts en sa passion. Il le compare à un homme qui est abîmé au plus profond de la mer par une horrible tempête : *Veni in altitudinem maris : et tempestas demersit me.* Quelquefois il le compare à un petit ver de terre : *Ego vermis, et non homo* (Psal. 21, 7), que les passants foulent aux pieds, que tout le monde peut écraser sans crainte d'aucune défense; d'autres fois à un homme qui est exposé à la morsure des chiens, au tranchant des épées, à la rage des lions et des licornes qui sont en rut : *Erue à framea Deus animam meam, et de manu canis unicam meam, salva me ex ore leonis, et à cornibus unicornium.*

Mais le Fils de Dieu, pour nous faire connaître le grand amour avec lequel il a enduré, se sert d'autres comparaisons bien contraires : il compare sa passion à un calice et à un baptême. Il la compare à un breuvage que l'on prend au dedans, pour exprimer les douleurs intérieures qu'il a souffertes en son âme; il la compare à un bain que l'on reçoit au dehors, pour exprimer les douleurs extérieures qu'il a endurées en son corps; il la compare à un breuvage et à un bain qui rafraîchissent, pour nous apprendre qu'il a reçu ces douleurs, comme un rafraîchissement de la soif insatiable et du désir très-ardent qu'il avait de souffrir pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Ainsi quand il dit au jardin : *Mon Père, s'il est possible, éloignez ce calice de moi; mais que votre volonté soit faite et non la mienne.*

Premier point. — Nous devons nous souvenir que puisqu'il est homme comme nous, il y a en lui, comme en nous, deux volontés. Il y a une volonté naturelle et sensuelle en la partie inférieure de l'âme; il y a une volonté libre et raisonnable en la partie supérieure de l'esprit. La première volonté abhorre naturellement la mort, parce qu'elle a une inclination naturelle à la conservation de l'individu; mais quand la volonté libre est raisonnable, animée de l'esprit de Dieu, combat pour l'amour de lui cette inclination naturelle, et embrasse généreusement les tourments et la mort, elle mérite beaucoup.

Quand un vaillant soldat de Jésus défie courageusement les supplices et se glorifie d'endurer quelque chose pour Dieu, comme faisait autrefois saint Laurent et les autres martyrs, cette gloire n'est pas vaine et frivole, mais très-juste, raisonnable, bien fondée, conforme à l'exemple de l'Apôtre, qui disait : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis.* ἐπι τας ἀσθενείς μου (2. Cor. 12, 9). Il ne faut pas comparer cet honneur aux grandeurs et aux dignités mondaines, elles sont trop basses et ravalées pour entrer en comparaison avec une gloire si solide et si excellente; il vaut mieux dire que d'endurer pour Jésus, c'est une plus grande dignité que d'être chrétien, apôtre, ange, bienheureux. Les habitants des villes de Lyon et de Vienne en Dauphiné, du temps de la persécution des empereurs payens, écrivirent une belle lettre aux chrétiens d'Asie; car il y avait communication et liaison entre les chrétiens d'Asie et ceux de Lyon, parce que les Lyonnais furent instruits en la foi par saint Irénée, disciple de saint Polycarpe.

En cette lettre rapportée par Eusèbe (lib. 5 *Hist. eccl.*), ils rapportent que parmi eux il y avait un saint diacre natif de Vienne, saint de nom et d'effet, car il s'appelait *Saint*, il faisait tant d'état du christianisme, qu'étant présenté au juge, le juge lui demanda : Comment vous appelez-vous? — Je suis chrétien. — D'où êtes-vous? — Je suis chrétien. — De quel métier êtes-vous? — Je suis chrétien. — A toutes les demandes qu'on lui fit, il ne fut pas possible d'avoir d'autre réponse que celle-là : Je suis chrétien. Il pensait qu'il n'y avait noblesse, titre d'honneur, ni dignité plus glorieuse que d'être chrétien; il ne s'avisait pas qu'une autre dignité encore plus honorable et plus glorieuse lui était préparée, savoir, d'endurer bientôt pour l'amour de Jésus.

1° C'est saint Paul qui le dit aux Philippiens (cap. 1, 29), c'est une grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui. La foi est un don de Dieu, une grâce surnaturelle, une vertu infuse que nous ne pouvons avoir sans une faveur particulière du Saint-Esprit; mais il y a une autre faveur qui enrichit par-dessus celle-là, et qui est encore plus désirable, c'est d'endurer pour Jésus-Christ : *Sed etiam ut pro illo patiamini, vobis donatum est;* c'est un don de Dieu. Quand donc Dieu nous envoie pour sa gloire quelques afflictions, et que nous le prions de nous en délivrer, nous refusons ses dons, nous rejetons ses libéralités, nous le prions de retirer ses grâces de nous. Les Apôtres ne faisaient pas ainsi. Saint Luc dit qu'ils sortaient de l'assemblée des juifs tout joyeux, parce qu'ils

avaient été trouvés dignes de souffrir des affronts pour le nom de Jésus : *Ibant apostoli gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine* Jesu *contumeliam pati* (Act. 5, 41). Remarquez : *Digni habiti sunt*, c'est donc une dignité. Ils se ressouvenaient que Jésus leur avait dit : « Vous êtes bienheureux, » non pas quand vous ressusciterez les morts, convertirez beaucoup » d'âmes, mais quand les hommes vous maudiront et qu'ils parle- » ront mal de vous. » S'ils sont bienheureux quand on leur dit du mal, combien plus quand on leur en fait, dit saint Chrysostome. Saint Paul écrivant une lettre à un noble gentilhomme de Colosse, nommé Philémon, pour lui recommander son serviteur fugitif, commence son épître tout autrement que les autres : *Paulus vinctus Christi :* Paul, prisonnier de Jésus-Christ. Puisqu'il écrivait à un gentilhomme, il devait prendre le plus noble titre; car les nobles ne font état que de la noblesse. C'est qu'il écrivit cette lettre étant en prison à Rome, dit saint Chrysostome; c'est une plus grande dignité d'être prisonnier pour Jésus, que d'être consul, roi, empereur.

2° Le même saint Chrysostome [1], duquel j'ai emprunté tout ce discours, remarque que saint Paul, suppliant les chrétiens de vivre conformément à leur vocation, ne dit pas : Moi, apôtre de Jésus, docteur des gentils, qui ai été ravi au troisième ciel, mais qui suis prisonnier pour Notre Seigneur : *Obsecro vos ego vinctus in Domino*, parce que c'est un plus grand honneur d'être lié pour Jésus-Christ, que d'être apôtre, que d'être prophète et évangéliste. Si l'on me donnait le choix, dit ce même saint, de pouvoir ressusciter les morts ou de mourir pour Jésus, d'être au ciel avec les anges, ou en prison avec saint Paul, d'être parmi les principautés et puissances qui sont autour du trône de Dieu, ou parmi les prisonniers avec l'Apôtre; d'être l'ange qui visite saint Pierre en la geôle, ou garrotté de deux chaînes avec saint Pierre; d'être honoré de Jésus, ou d'endurer pour Jésus, je choisirais celui-ci : il y a plus d'honneur. Je ne fais pas tant d'état de saint Paul de ce qu'il a été ravi au troisième ciel, que de ce qu'il a été au fond d'une basse-fosse; je ne l'estime pas tant de ce qu'il a ouï les secrets, *arcana verba quæ non licet homini loqui*, que de ce qu'il a ouï les injures et les calomnies qu'on vomissait contre lui; je n'honorerai pas tant la main quand elle redressait les boiteux alités, que quand elle était à la cadène; la main de saint Laurent n'était pas si digne d'honneur quand elle rendait la vue aux aveugles par le signe de la croix, comme quand elle était attachée et brûlée sur le lit de fer.

Si j'eusse été au temps de saint Paul, je l'eusse embrassé, baisé, caressé; appliqué à mes yeux sa main apostolique, non quand elle ressuscita le jeune homme qui mourut d'une chute pendant la prédication; mais quand elle était garrottée pour Jésus. Si je n'étais valétudinaire et engagé aux fonctions de ma charge, j'entreprendrais un voyage, non pour visiter les lieux où saint Paul a fait des miracles, mais pour aller à Rome, et pour voir la geôle où il a été emprisonné.

[1] Homil. de patientia Job. sub finem cap., et homil. 8 in ad Ephes.

3° Saint Chrysostome avait raison de dire cela, car un courtisan n'est jamais si digne d'être honoré que lorsqu'il porte les livrées de son prince. Quand Joseph en Egypte, Mardochée en Perse, Daniel en Babylone, étaient revêtus d'ornements royaux, tous les sujets fléchissaient le genou et leur rendaient hommage comme aux favoris du roi. Nous ne sommes jamais si conformes à Jésus que quand nous sommes dans les souffrances et les humiliations pour l'amour de lui; il les a sanctifiées, déifiées en soi : *Pœnam vestivit honore, ipsaque sanctificans in se tormenta beavit.* C'est après un acte de grande humiliation, après avoir lavé les pieds à ses disciples, qu'il dit : *Je vous ai donné exemple.* C'est en ses souffrances non en ses miracles que nous devons suivre ses traces : *Christus passus est pro nobis, nobis reliquens exemplum.* Ces livrées sont si glorieuses, que lui-même les appelle *sa gloire*, en disant la veille de sa mort : *Mon Père, glorifiez-moi* (Joan. 17, 5). C'est, dit saint Chrysostome, qu'il nous a tant aimés qu'il tient à grande gloire d'endurer pour nous; à plus forte raison ce nous est un grand honneur d'endurer pour lui; aussi, c'est le partage de tous ses favoris. Quand il nous met en cette vocation il nous fait beaucoup d'honneur, et montre qu'il nous estime; il nous donne part aux dons de ses apôtres, de ses martyrs, de ses bien-aimés : *Honestavit illum in laboribus.* Le roi n'envoie à la brèche et à d'autres bonnes occasions que ceux qu'il estime courageux et gens de mérite.

Et puis les bons serviteurs croient que la gloire de leur maître, c'est leur propre gloire, ils ne tiennent rien à si grand honneur que de glorifier leur prince : or, la créature ne rend jamais tant de gloire à Dieu que lorsqu'elle endure pour lui. Il y a deux principales voies par lesquelles nous pouvons honorer Dieu, en agissant et en pâtissant; mais on l'honore incomparablement plus par souffrance que par action. Le Sauveur ayant prédit à saint Pierre qu'il serait attaché à la croix, l'Evangéliste ajoute qu'il lui prédisait par quelle voie il devait glorifier Dieu : *Significans quâ morte clarificaturus esset Deum.* Quand Samson défit les Philistins, quand David défit Goliath, et Judith Holopherne, il n'est pas dit que Dieu se glorifiât d'avoir de si vaillants serviteurs; mais il assembla ses états généraux pour se glorifier en leur présence, de voir Job sur un fumier et couvert d'ulcères : *Considerasti servum meum Job?*

En souffrant pour l'amour de Dieu, nous honorons, premièrement, la plénitude de son être; on montre qu'il est très-suffisant de soi-même. Si nous ne lui rendions hommage que par nos actions et services, les idiots pourraient penser que nous lui sommes nécessaires ou utiles, qu'il reçoit du profit de nous, que nos actions donnent quelque surcroît à sa félicité et béatitude essentielle. Quand nous perdons nos biens ou notre vie en son honneur, on connaît qu'il n'a pas besoin de nous ni de nos biens, que nous lui sommes inutiles, que nos services lui sont infructueux, et qu'il est indépendant de toutes les créatures.

Sa puissance y est honorée en ce qu'il fait des œuvres merveilleuses par de si faibles instruments, par des personnes pauvres, malades, anéanties. On reconnaît encore sa bonté qui est si grande,

qu'il mérite d'être servi encore qu'il afflige ses serviteurs : ses sujets ont tant d'amour pour lui, qu'ils tiennent à honneur de lui rendre service, quand bien il ne leur promettrait aucune récompense, quoiqu'ils n'attendent pour salaire de leurs services que la pauvreté, des bannissements, des emprisonnements, de l'infamie et la mort même : *Non propterea bonum est vinctum esse propter Christum, quod ea res regnum conciliet, sed quod ea res fiat propter Christum; non propterea beata censeo vincula, quod transmittant in cœlum, sed quod ea sint propter Dominum cœli* (S. Chrysost., homil. 8, *in ad Ephesios*).

Saint Ignace, martyr (Serm. *epist. ad Roman.*), étant menacé d'être exposé aux bêtes sauvages, disait : *Utinam fruar bestiis!* Plût à Dieu que je jouisse des bêtes farouches! Il semble qu'il devait dire : Que les bêtes jouissent de moi. On ne jouit que de la fin, et on se sert des moyens; et les lions sont-ils notre dernière fin? Oui, il les estime la dernière fin et souveraine béatitude, d'être dévoré par les bêtes farouches, quand bien il n'aurait point de récompense à gagner.

4° Saint Chrysostome tient le même langage, parlant à saint Pierre, il lui dit : Grand saint, réjouissez-vous de ce que vous avez l'honneur de jouir du supplice de la croix : *Gaudeas, Petre, cui datum est ut ligno crucis fruereris* [1]. Et quand le Fils de Dieu demanda au bienheureux Jean de la Croix, comme à saint Thomas, quelle récompense il voulait de ses travaux, il répondit : *Et pati, et mori propter te :* Souffrir et mourir pour l'amour de vous.

Et la vierge sainte Seconde, voyant que l'on tourmentait sa sœur Ruffine pour la foi, dit au tyran : Pourquoi honorez-vous ainsi ma sœur plutôt que moi?

C'est une chose si honorable, si sainte et si souhaitable de souffrir pour la gloire de Dieu, que notre Sauveur a fait un effort, le plus grand de tous les efforts, un effort non sur les hommes, non sur les anges, non sur quelque autre créature, mais sur soi-même, afin de pouvoir endurer. Quand nous sommes malades, ou en d'autres afflictions, nous voudrions que Dieu fît miracle pour nous en délivrer, pour nous exempter de souffrir, et il a fait un miracle, le chef-d'œuvre de ses miracles, le plus grand et le plus signalé de tous les miracles, celui de l'incarnation, pour se rendre capable d'endurer : il ne pouvait endurer en sa nature divine, qui est un esprit pur et impassible, il a pris un corps mortel et une âme passible et susceptible de douleur, afin d'endurer pour nous : *Corpus aptasti mihi.*

Deuxième point. — Que si vous êtes si mercenaire, que l'honneur ne vous soit rien sans profit, considérez qu'il n'est rien de si utile, rien de si salutaire à l'âme chrétienne que de souffrir pour le Sauveur des hommes.

Saint Laurent était donné en garde à un geôlier nommé Hippolyte qui, voyant les miracles que le saint faisait en la prison, lui demanda où étaient les trésors dont on disait qu'il était dépositaire;

[1] S. Chrysost., Serm. de sancto Petro et Paulo. Metaphrast.

le saint lui répondit : *Si credideris in Dominum Jesum, et thesauz ros, tibi, ostendo et vitam æternam promitto.* Si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous montrerai ces trésors, et vous aurez la vie éternelle. Hippolyte crut en Jésus-Christ, et reçut le baptême. Saint Laurent était donc obligé de tenir sa promesse; quels trésors pouvait-il montrer, ayant déjà distribué aux pauvres les richesses temporelles de l'Eglise? Tout ce que saint Hippolyte gagne à être chrétien, c'est que ses biens sont confisqués, on lui casse les dents en la bouche à coups de pierre, on le brise à coups de bâtons, on lui déchire la peau, on l'attache à la queue des chevaux indomptés; sont-ce là les trésors qu'on lui a promis? Oui, trésor précieux, inappréciable, inestimable : *Da amantem, et scit quod dico.* Quand il n'y aurait d'autre salaire ni en ce monde ni en l'autre, d'autre récompense des douleurs, que les douleurs mêmes, c'est un riche trésor pour endurer pour son bien-aimé; l'amour n'est pas mercenaire, et ne prétend aucune récompense, mais il la mérite et l'obtient, et plus grande en souffrant qu'en agissant.

Omnem palmitem qui fert fructum Pater meus purgabit eum, ut fructum plus afferat (Joan. 15, 2), disait le Fils de Dieu : Mon Père taillera le sarment qui fructifie, afin qu'étant taillé, il produise plus de fruit. Voilà une personne qui étant riche, faisait beaucoup d'aumônes; voilà un confesseur ou un prédicateur, qui gagnait beaucoup d'âmes à Dieu; le Sauveur taille ces sarments, les fait tomber en pauvreté, en maladies ou autres disgrâces : *Ut fructum plus afferant.* Ils méritent plus par la patience qu'ils exercent, que par les aumônes qu'ils donnaient, que par les prédications qu'ils faisaient.

L'Ecriture sainte attribue les mérites du Fils de Dieu, non à ses actions, mais à ses souffrances et humiliations. De la gloire de son corps, il est dit : Il était nécessaire que Jésus souffrît, et qu'ainsi il entrât en sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* De l'exaltation de son nom, saint Paul (Philip. 2, 8) dit qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et que pour cela son Père lui a donné un nom au-dessus de tout nom. De la conquête de nos âmes, le même Apôtre dit qu'ayant été immolé, il a été fait la cause du salut éternel pour tous ceux qui gardent ses commandements.

Paul [1], diacre, en l'*Histoire des Lombards* (lib. 5), dit que l'empereur Tibère était si charitable envers les pauvres, qu'il distribuait en aumônes tous les trésors de l'empire; et comme un de ses favoris l'en reprit, il répondit : *Deus providebit fisco nostro.*

Un jour, se promenant en son palais, il aperçut que le signe de la croix était gravé sur une pierre de marbre qui était au pavé, il la fit lever, afin qu'on ne foulât pas aux pieds le signe de notre salut; on trouva encore une autre pierre marquée du même signe,

[1] Paul, diacre d'Aquilée, appelé *Warnefride*, de son nom de famille, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards, et mourut étant moine du Mont-Cassin, au commencement du IXe siècle. On a de lui une *Histoire des Lombards* en six livres, et un grand nombre d'autres ouvrages. On lui attribue aussi l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis, etc.*

et sous celle-là encore une troisième; enfin on trouva un trésor inestimable. Il arrive souvent qu'une âme, pour récompense de ses aumônes et autres bonnes œuvres, ne reçoit en ce monde que croix, et croix sur croix : aujourd'hui elle perd un procès, demain le feu brûlera sa maison, après-demain son mari mourra, son enfant sera malade, mais enfin, cela aboutira à des richesses inappréciables.

L'amour de Dieu, c'est le principe et la source de tout mérite; la charité donne le prix et la valeur à nos vertus; une petite action faite avec beaucoup d'amour est plus méritoire qu'une vertu héroïque avec moins de charité. Or, il y a ordinairement plus d'amour de Dieu, moins d'amour-propre à souffrir, que non pas à agir.

Les pères spirituels apportent trois marques pour connaître si nous cherchons Dieu et sa gloire en une action que nous faisons : quand nous serions aussi contents de la faire en secret qu'en public, nous ne cherchons pas notre gloire; quand nous serions aussi contents de ne la pas faire que de la faire, nous ne cherchons pas notre plaisir; quand nous serions contents qu'un autre la fît au lieu de nous, nous ne cherchons pas nos intérêts. Or, nous serions aussi contents de souffrir en secret qu'en public, de ne pas souffrir que de souffrir, qu'un autre souffrît au lieu de nous; donc nous ne nous cherchons pas en nos souffrances, mais la gloire de Dieu.

Pour mériter en agissant, il faut une grande circonspection, de peur que la vanité, la réflexion sur nous, et que quelque intention gauche ne se glisse en nos actions, les souille et en dérobe le mérite : *Nesciat sinistra tua.* Mais on ne saurait avoir si peu de patience, si peu de résignation et de conformité à la volonté de Dieu en souffrant, qu'on ne mérite beaucoup si on souffre en état de grâce et pour l'amour de Dieu.

Tribulatio est regia ad cœlum via. L'affliction est le chemin royal pour aller au ciel, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. de plagâ grandinis*). Il n'appartient qu'aux rois d'élargir ou de rétrécir un chemin royal, comme bon lui semble. Dieu augmente, diminue, nos tribulations selon son bon plaisir; il ordonne que nous y soyons au large ou à l'étroit, comme bon lui semble : *In tribulatione dilatasti mihi : tribulatio et angustia invenerunt me.*

Le chemin royal est permis et ouvert à tout le monde; tous les voyageurs y passent sans empêchement. Les gens mariés ne peuvent aller au ciel par la voie de la virginité; les pauvres, par de grandes aumônes; les séculiers, par une vie religieuse; mais tous y peuvent aller par les souffrances. L'ange de l'Apocalypse, parlant de tous les saints, dit : *Hi sunt qui venerunt ex magnâ tribulatione. Maximos labores mitigat finis itineris; non ergo aspiciatis quod via virtutis est via aspera, sed quò ducit : nec aliam quod plana est, sed quò desinat,* dit saint Chrysostome.

Troisième point. — *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra* (2. Cor. 2, 5). Jésus-Christ nous donne des consolations intérieures, à mesure que les douleurs que nous souffrons pour lui s'augmentent, dit saint Paul. Le Psalmiste dit : Mon Dieu vos consolations ont réjoui mon

âme, selon le grand nombre des douleurs que j'ai souffertes en mon cœur : *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuas lætificaverunt animam meam.*

C'est ce que notre Sauveur a promis en saint Marc (10, 30) : *Amen dico vobis, nemo est qui reliquerit domum, aut fratrem, et propter me et Evangelium, qui non accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc cum persecutionibus :* Je vous dis en vérité que quiconque quittera sa maison, son frère, son père, sa mère et ses biens pour l'amour de moi et pour l'Evangile en recevra dès à présent cent fois autant, non en espèces, mais en prix et valeur; c'est-à-dire des grâces, des consolations du Saint-Esprit, qui vaudront cent fois plus que ce qu'il aura quitté.

Rufin, au premier livre de son *Histoire ecclésiastique,* dit que de son temps un saint martyr nommé Théodore, fut tourmenté sur le chevalet un jour tout entier sans se plaindre, sans dire autre chose que ces paroles : *Confundantur omnes qui adorant sculptilia.* Etant mis en liberté, il le trouva depuis à Antioche et lui demanda s'il n'avait pas souffert de grandes douleurs? A la vérité, dit-il, j'endurais un peu, mais il y avait auprès de moi un ange en forme d'un jeune homme qui m'essuyait la face avec un linge blanc, et m'arrosait d'une eau fraîche; ce qui me donnait tant de plaisir, que je fus beaucoup plus triste quand on me retira de la torture, que lorsque l'on m'y appliqua. La même chose arriva à saint Laurent : car un jeune soldat nommé Romain, lui dit : Je vois auprès de vous un très-beau jeune homme qui essuie la sueur de votre visage; je veux être chrétien, hâtez-vous de me baptiser.

A la vue de ces vérités, les âmes généreuses et bien nées portent une sainte envie aux saints martyrs, les estiment heureux et bien fortunés d'avoir été avantagés d'un apanage si glorieux, si utile et si délicieux, que de souffrir les tourments et la mort pour l'amour du Fils de Dieu : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu pœnas et contumelias pati.* Mais saint Augustin (Serm. 250 *de Tempore*) nous réjouit, disant : *Nemo dicat quod temporibus nostris martyrum certamina esse non possint; habet enim et pax nostra martyres suos nam sicut sugessimus sæpè : iracundiam mitigare, libidinem fugere, justitiam custodire pars magna martyrii est.* Que personne ne dise qu'il n'y a plus de Néron, de Domitien, ni de Dioclétien pour faire des martyrs, car c'est une espèce de martyre de dompter notre colère, de résister aux tentations d'impureté, de pratiquer la justice.

Et saint Bernard dit : *Castitas in juventute martyrium sine sanguine; illo nimirum quo membra cæduntur horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius :* Conserver la chasteté pure et sans tache, nonobstant les bouillons de la jeunesse, les attraits de la chair et les tentations du monde et du démon, c'est un martyre non sanglant, qui n'est pas si affreux que de répandre son sang, mais qui est plus ennuyeux. Saint Laurent n'est pas moins martyr d'avoir été brûlé sur le gril que s'il eût été promptement consumé dans une fournaise. Saint Chrysostome (Homil. 9 *in ad Coloss.*) dit : *Nihil est anima sanctius quæ in malis Deo gratias agit, revera enim nihil distat ab animâ martyris; similiter ipsa et illa coro-*

natur : Il n'est rien de si saint qu'une âme qui loue et bénit Dieu au milieu de ses afflictions; il n'y a point de différence entre elle et celle d'un martyr, toutes deux méritent une même couronne. L'impatience vous tente de blasphémer, l'esprit malin vous presse par diverses pensées; vous jette des ténèbres en l'esprit; l'amour-propre vous sollicite; si vous résistez à tous les assauts, endurant tout pour l'amour de Dieu, vous méritez la couronne du martyre : *Si ergo dolorem tuleris et gratias egeris, coronam accipies martyrii*, dit saint Chrysostome.

Votre enfant est malade et en danger de mort, vous le pourriez guérir par un remède superstitieux, vous ne le faites pas par crainte de Dieu, vous aimez mieux le laisser mourir; c'est autant que si vous l'aviez livré à la mort pour l'amour de Dieu, vous ne l'avez pas égorgé, mais vous avez consenti qu'il mourût plutôt que d'offenser Dieu; vous êtes enfant et imitateur d'Abraham, vous avez part à son mérite : votre fils est une victime de votre amour envers Dieu.

On vous a dérobé votre argent, vous l'endurez patiemment, vous ne concevez point de haine contre celui qui vous a fait ce tort, vous avez autant de mérite que si vous aviez donné cet argent en aumônes, dit le même saint Chrysostome (Homil. 8 *de Patientiâ Job*), parlant de la patience de Job; et ailleurs[1] : *Sed quid patiar, inquis, quando non est martyrii tempus? Nunquam profecto hoc abest, sed ante oculos nostros semper est si vigilemus; nam si sic esset, extra tales coronatos Job poneretur : nec enim ante tribunal fuit constitutus, nec judicis vocem audivit, non vidit carnificem, neque suspensus in ligno, et tamen multis martyribus graviora passus est; ipse per omnia pugnabat, et per omnia coronabatur, per pecunias, per filios, per corpus, per uxorem, amicos, inimicos, servos, etc. Per hæc, inquam, non uni vel duobus, vel tribus sed immuneris erat martyribus comparabilis.* Et alibi : *Si non fuit major apostolis, certe nec minor meo judicio fuit, multi quidem plagas sustinerunt pecuniarum verò jacturam ferre non potuerunt, quin et pro eis maluerunt pati.*

« Vous me direz : Comment puis-je avoir la récompense des martyrs, puisqu'il n'y a plus de tyrans qui martyrisent les chrétiens? L'occasion du martyre ne manque jamais si nous sommes vigilants à ne la pas perdre, car autrement le saint homme Job ne serait pas mis au nombre de ceux qui ont reçu cette couronne, puisqu'il n'a été présenté à aucun tribunal, ni reçu la sentence d'aucun juge, il n'a pas été livré aux bourreaux, ni attaché au gibet, et néanmoins il a plus souffert que plusieurs martyrs, tout ce qui était en sa maison lui donnait sujet de combattre, de vaincre et d'être couronné : ses richesses, ses enfants, son corps, sa femme, ses amis, ses ennemis, ses serviteurs, etc. Par ce moyen il peut être comparé non à un, à deux, à trois seulement, mais à un nombre innombrable de martyrs. S'il n'a pas été plus grand que les Apôtres, certes, à mon avis, il n'est pas moindre. Plusieurs ont souffert des blessures au corps, et n'ont pu souffrir la perte de

[1] Homil. 12 ad Cor.; homil. 25 ad Popul.; et homil. 34 in Matth.

leurs biens, mais ont mieux aimé mourir que d'en être dépouillés.» *Amen.*

SERMON LII.

DES MOQUERIES.

Pour le Mercredi de la sixième semaine de Carême.

Viri qui tenebant Jesum illudebant ei.
Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui, dit le texte sacré en l'histoire de la Passion qu'on a lu aujourd'hui, tiré du chapitre 22 de saint Luc, vers. 63.

QUAND le Fils de Dieu allant en Jérusalem un peu avant sa mort, apprit à ses disciples ce qu'il y endurerait, il leur dit : *Nous allons en Jérusalem où je serai livré aux gentils, moqué et flagellé* (Luc. 18, 32). Il nomme l'injure de la moquerie la première, comme lui étant très-sensible et la plus universelle de toutes les offenses qu'il a reçues en sa sainte passion. Il ne fut condamné comme blasphémateur que chez Caïphe; il ne fut flagellé et couronné d'épines que chez Pilate; il ne fut crucifié que sur le Calvaire; mais il fut moqué chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode et sur le Calvaire. Cette injure lui est tous les jours renouvelée, non-seulement parmi les gentils, parmi les juifs et autres infidèles, mais parmi les chrétiens qui font profession et sont obligés de l'honorer de tout leur possible, comme leur Juge, leur Roi souverain, leur Créateur et leur Rédempteur.

C'est se moquer de lui, de se moquer de ses serviteurs ou de son service, ou de quelque chose qui a rapport ou relation à lui.

Mais on ne voit jamais ou fort rarement que quelque catholique se moque de vous, ô sainte Vierge! parce que votre Fils a tant de tendresse et d'affection pour vous, qu'il inspire au cœur de tous ses sujets des sentiments d'honneur et de grand respect envers vous, depuis que l'ambassadeur du ciel vous honora de la part de Dieu, en vous saluant par ces paroles : *Ave, Maria.*

La grandeur adorable de Dieu, est un attribut transcendant qui se retrouve en toutes ses perfections, et qui, selon notre petite façon d'entendre, leur donne le lustre et l'éclat, les rend incompréhensibles, inconcevables, infinies. De là vient que l'Ecriture lui attribue une multitude de grandeurs : *Laudate eum secundùm multitudinem magnitudinis ejus* (Psal. 150, 2), parce qu'il a un nombre infini de perfections, et elles sont toutes plus que très-grandes. Sa puissance est très-grande : *Magnus Domini, et magna virtus ejus;* sa sagesse est très-grande : *Sapientiæ ejus non est finis;* sa grandeur même est très-grande : *Magnitudinis ejus non est finis;* ses œuvres sont très-grandes : *Magna opera Domini.* Or, à le bien considérer, c'est proprement le mépris qui offense la grandeur de Dieu. L'idolâtrie, choque son unité; l'hérésie, sa vérité; le désespoir, sa miséricorde; la haine, sa bonté; la présomp-

tion, sa justice; mais le mépris offense sa grandeur, et par conséquent toutes ses perfections, puisqu'elles sont toutes grandes. De là vient derechef, qu'une action est d'autant plus ou moins vicieuse, qu'il y a plus ou moins de mépris de Dieu. Les péchés qui se font par ignorance, ou par surprise et fragilité, sont moins criminels et plus excusables que ceux qui se commettent à dessein, de propos délibéré et par malice projetée : *Peccator cùm in profundum venit, contemnit.* Saint Bernard ayant décrit les symptômes et les propriétés du cœur endurci, c'est-à-dire, du cœur qui est aux faubourgs de l'enfer et à la veille de sa damnation, conclut son discours par ces paroles : *Et ut brevi cuncta horribilis mali mala complectar, cor durum est quod, nec Deum reveretur, nec homines.* Pour comprendre en abrégé les plus noires qualités d'un mal si extrême et si effroyable, je dis que le cœur endurci est celui qui méprise tout, qui ne respecte ni Dieu ni les hommes. Tel est le cœur de ces impies, qui tournent tout en railleries, qui se moquent des serviteurs de Dieu, de la piété des choses saintes, des prédications, des personnes dévotes, et de tout ce qui est de plus auguste et de plus vénérable en l'Eglise. Si vous êtes esclave d'un vice si détestable, Dieu vous a en si grande horreur, que vous n'êtes pas seulement abominable devant lui, mais vous êtes l'abomination même : *Abominatio est ante Deum omnis illusor.*

De toutes les offenses que le Fils de Dieu a souffertes en sa passion, celles dont il se plaint le plus dans les psaumes, comme des plus injurieuses à sa grandeur, sont les opprobres et les moqueries que ses ennemis faisaient de lui; ils se mettaient à genoux devant lui, et le saluaient comme roi (Matth. 27, 29); puis, pour montrer que ce n'était que par risée, ils lui donnaient des soufflets, ils branlaient la tête, le regardaient fixement pour le braver et l'insulter.

Il ne faut pas tant se fâcher contre les juifs qui se sont moqués de lui quand il était en croix, que contre les chrétiens qui se moquent maintenant de lui quand il est au trône de gloire, dit saint Augustin [1] : *Et quis est qui Christum adhùc irrideat? Utinam unus esset, utinam duo, utinam numerari possent!* Et quel est le chrétien, dites-vous, qui se moque de Jésus-Christ? il faudrait être barbare et athée. Saint Paul vous répond : Quand vous péchez contre votre frère chrétien, vous péchez contre Jésus-Christ. Saint Salvien [2] vous répond : *Sacrilegii genus est, Dei odisse cultores; sicut enim si servos nostros quispiam cœdat, in nos servorum nostrorum cadit injuria, ita cùm Dei servus à quocumque lœditur, Majestas divina violatur. Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei. Ad exprimendam teneritudinem pietatis suæ, tenerrimam partem humani corporis nominavit, ut sciremus Deum tam parva Sanctorum suorum contumelia lædi quam parvi verberis tactu, humani visus acies læderetur.* C'est une espèce de sacrilége d'offenser les personnes dévotes : car, comme nous nous piquons d'honneur, et nous nous tenons offensés si on blesse quelqu'un

[1] Præfat. in 2. Expositionem Psal. 21.
[2] Lib. 8 de Provident. post medium.

de nos serviteurs, ainsi la majesté de Dieu s'estime déshonorée quand on désoblige quelqu'un de ses serviteurs. Il dit par Zacharie (2, 8) : *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mes yeux.* Pour exprimer la tendresse de sa piété, il a nommé la plus tendre partie du corps humain, afin de vous apprendre qu'il est blessé par la moindre moquerie que l'on fait de ses saints, comme notre vue serait blessée par le moindre coup qu'on donnerait à la prunelle de nos yeux.

C'est un péché de malice, un péché de scandale, un péché presque incorrigible et sans remède. Quand un homme fragile tombe en quelque faute par infirmité humaine et par la secousse de quelque forte tentation : s'il se reconnaît, s'il en est confus et honteux, s'il entre en componction, il est plus excusable et digne de pardon; mais si après avoir commis le péché qui déplaît infiniment à Dieu, au lieu de vous en repentir, vous vous en glorifiez, vous vous riez de ceux qui ne font pas comme vous, c'est un grand mépris de Dieu, une insolence effroyable.

Si un homme malade à l'extrémité se mettait à rire et se gaussait de ceux qui sont en parfaite santé, ne diriez-vous pas qu'il est plus malade en l'esprit qu'au corps? Si un forçat de galère se moquait de ceux qui sont en liberté, ne dirait-on pas qu'il a l'esprit blessé? Si un fou qui court les rues se moquait de ceux qui sont en leur bon sens, on dirait qu'il est dans la dernière folie. Qui est plus malade que celui qui est à deux doigts de la mort, et de la mort éternelle comme vous? Qui est plus à la cadène que celui qui est esclave de Satan, chargé des chaînes de ses passions? Qui est plus fou que celui qui vend un royaume de plaisirs et de délices éternelles pour une pièce d'argent? Vous vous moquez des gens de bien qui sont en santé spirituelle, en pleine liberté, doués d'une parfaite sagesse? n'est-ce pas être fou achevé et au delà? *Numquid stultis Deus daturus est regna cœlorum? quibus autem non est daturus regna cœlorum, quid illis restat nisi pœna gehennarum?* Pensez-vous que Dieu veuille loger des fous en son paradis, parmi les saints? Et ceux qui ne seront pas logés dans le ciel, où iront-ils, sinon aux peines d'enfer? dit saint Augustin.

Au psaume premier, où nous avons : *In cathedra pestilentiæ non sedit*, le texte hébreu porte : *In cathedra irrisorum*, et aux Proverbes (19, 15), où il y a : *Pestilente flagellato stultus sapientior erit*, une autre version dit : *Derisore flagellato;* parce que le moqueur est une peste en la communauté où il est : parlant des choses saintes avec raillerie, il est cause qu'on perd le respect qu'on leur doit; il jette dans le cœur des esprits faibles des pensées d'infidélité et d'impiété; il est cause que les bonnes âmes n'osent pas pratiquer plusieurs belles actions qu'elles voudraient pratiquer, parce qu'elles craignent d'être le sujet de ses railleries; il est si éloigné de pouvoir être converti, que le Saint-Esprit même nous conseille de ne le pas reprendre, parce qu'au lieu d'en faire son profit, il en concevrait de la haine contre vous : *Non amat pestilens eum qui se corripit; noli arguere derisorem, ne oderit te* (Prov. 15, 12; 9, 8). Trois choses ont coutume de convertir les plus grands pécheurs : la

prédication de la parole de Dieu, l'exemple des gens de bien, les inspirations et les mouvements du Saint-Esprit, sans lesquels toutes les autres voies ne servent de rien; mais les moqueurs se ferment à eux-mêmes et s'interdisent toutes ces voies. En premier lieu, ils sont comme les Athéniens : au chapitre 17e des Actes, il est dit que saint Paul prêchant la résurrection aux aréopagites d'Athènes, les menaçant du dernier jugement, au lieu d'être touchés de componction et se convertir, comme fit saint Denys, ils se moquèrent de l'Apôtre, et lui dirent : A d'autres! à d'autres! ce sera pour une autre fois, quand nous aurons le loisir, que vous nous parlerez de ces rêveries! Ou comme ces pharisiens qui se moquaient du Sauveur (Luc. 16, 14) quand il leur dit qu'ils ne pouvaient servir Dieu et l'argent, parce qu'ils étaient avares. Ou comme ces Israélites dans Isaïe (28, 10) : le Prophète leur prédisait souvent la justice de Dieu, disant : Dieu vous mande ceci par ma bouche, et parce qu'ils n'en voyaient pas l'événement sur-le-champ, ils se moquaient de lui dans les cabarets, et contrefaisaient ses prophéties : *Manda, remanda; expecta, reexpecta modicum ibi, modicum ibi.* N'est-ce pas ce qu'on fait encore maintenant? Quand les prédicateurs vous menacent des jugements de Dieu, c'est, dites-vous, pour épouvanter le monde; ce sont des fleurs de rhétorique, des exagérations, des amplifications d'orateur. Il nous en conte de belles! il ne dit rien de nouveau, j'ai entendu prêcher la même chose cent fois en ma vie. Et si vous avez commis cent fois un péché, ne doit-on pas vous reprendre cent fois? Si votre confesseur vous menace de vous refuser l'absolution, vous vous en raillez au cabaret ou en compagnie : C'est un scrupuleux, il ne m'y retient plus. Si votre mère, ou votre femme, vous remontre votre devoir : Vous êtes une pécheresse, vous m'étourdissez de votre babil, mêlez-vous de vos affaires. Voulez-vous voir comme ces railleries vous rendent incorrigible? écoutez ce que Dieu ajoute dans Isaïe : *Noluerunt audire et erit eis Verbum Domini: manda, remanda, expecta, reexpecta;* il dit qu'il se moquera d'eux, et fera un écho de leurs paroles de risée, qu'ils tomberont à la renverse et seront pris par leurs ennemis et brisés : *Ut vadant, et cadant retrorsum, et conterantur et illaqueantur, et capiantur.*

Si vous faites comme ces Juifs qui étaient au temps du roi Joachim (2. Paralip. 36, 15), le même vous arrivera qu'à eux; ils s'adonnèrent à l'idolâtrie et autres crimes des gentils, ils profanèrent le temple de Dieu : le bon Dieu, désirant leur faire miséricorde, leur envoie des messagers pour les avertir tous les jours de leur devoir; mais ils se moquaient de ces ambassadeurs, méprisaient la parole de Dieu et se riaient des prophètes. Enfin, Dieu se mit en grande colère contre eux, et il n'y eut point de moyen de l'apaiser : *Mittebat Dominus Deus ad illos per manum nuntiorum suorum de nocte consurgens et quotidie commonens eos quod parceret populo et habitaculo suo; At illi subsannabant nuntios Dei, et parvipendebant sermones ejus, illudebantque prophetis donec ascenderet furor Domini in populum ejus, et esset nulla curatio.* Quand le prédicateur crie en chaire, quand votre confesseur vous reprend, quand votre mère vous rapporte ce qu'on a dit au sermon, ce sont

des messagers et ambassadeurs que Dieu vous envoie, vous vous cabrez, vous dites qu'on vous rompt la tête, vous branlez la tête. Hé bien! un de ces jours la colère de Dieu tombera sur vous, il permettra qu'on vous fasse des sermons de vent et de fumée, que vous vous adressiez à un confesseur complaisant et flatteur; il retirera de ce monde votre mère, vous n'aurez plus personne qui vous tienne la bride, vous vous jetterez en des précipices effroyables : *Et erit nulla curatio*, il n'y aura plus de ressource, vous serez hors de tout remède, comme un malade désespéré et abandonné des médecins.

Les exemples aussi des gens de bien, qui sont un livre vivant et une exhortation continuelle à la vertu ne vous sauraient convertir. Pourquoi? vous vous en moquez, vous dites que ce sont de bons simples, de bons niais, des idiots qui ne savent comment il faut vivre au monde.

S'ils sont humbles, vous dites que c'est lâcheté; s'ils sont charitables et aumôniers, vous dites que c'est prodigalité; s'ils sont sobres et tempérants, vous dites que c'est hypocrisie; s'ils sont doux et patients, que c'est stupidité; s'ils sont dévots, que c'est bigoterie; vous en faites des farces et des contes de plaisanteries, vous les contrefaites pour faire rire la compagnie.

Et si après cela vous avez quelque bon mouvement, quelques inspirations d'imiter les vertueux, vous les étouffez incontinent en votre cœur, parce que vous auriez honte d'imiter ce que vous avez tourné en risée, vous craindriez qu'on ne se moquât de vous, comme vous vous êtes moqué des autres, qu'on ne vous taxât de légèreté d'esprit, vous voyant pratiquer ce que vous aviez autrefois blâmé : *Væ qui spernis! nonne et sperneris?* En la vie de saint Louis il est dit, que le duc de Gueldres envoya un de ses gens à Paris porter quelques lettres, et comme il fut de retour, il lui demanda s'il avait vu le roi de France. Ce bouffon, par risée de saint Louis, tourna la tête sur l'épaule, disant : Oui, j'ai vu ce bigot qui porte son chaperon sur l'épaule; à l'instant il se sentit le cou de travers, et demeura toute sa vie torticolis en punition de sa moquerie.

Galéas, duc de Milan, beau-frère du bienheureux Amédée, duc de Savoie, voyant que le peuple chrétien portait en foule au sépulcre du saint grande quantité de cierges et d'images de cire, dit à sa femme en se gaussant, que son frère était bien déchu de sa grandeur; car pendant sa vie, dit-il, il était prince souverain, et après sa mort, il est devenu maître-marchand de chandelles et de cire. Il n'eut pas plus tôt dit cette parole, qu'il fut frappé de paralysie, perclus de tous ses membres et rendu comme mort. Sa femme, nommée Bonne, lui dit : Il est bien employé, vous êtes châtié selon vos mérites; allez maintenant vous moquer des saints, et particulièrement du saint duc mon bon frère.

Et de notre temps, à Paris, un jeune gentilhomme de grande maison, qui demeurait avec sa sœur, allait tous les jours bien tard faire la débauche avec une fille de mauvaise vie : sa sœur l'en reprenait souvent, et lui remontrait son devoir; mais en vain, il se moquait de tout. Un soir, retournant de ce lieu infâme, il trouva en sa cour un fantôme qui se mettait à rire; il s'approche, le spectre

riait toujours ; s'étant encore plus approché de lui, ce fantôme disparut. Il le raconte à sa sœur, tournant tout en gausserie, et disant : C'est un diable qui n'est pas bien damné, puisqu'il rit. Sa sœur réplique : C'est que vous lui apprêtez à rire par vos dérèglements. Le même lui arrive encore deux autres fois ; au quatrième jour on lui vient dire : Monsieur, voilà des archers qui ont mis la main sur le collet à votre cocher. Il y court l'épée à la main pour le retirer. Les archers lui disent : Monsieur, n'approchez pas ; si vous approchez, nous tirerons sur vous. Il passe outre ; on lui donne un coup de fusil dans la tête. Monseigneur de Gondy, alors évêque de Paris, étant allé voir sa sœur pour la consoler. Hé ! Monseigneur, dit-elle, j'ai grand sujet d'être bien désolée de n'avoir pas seulement perdu mon frère ; mais de voir son âme perdue. Elle lui raconte toute l'histoire ; il répond : C'est ce que Dieu a prédit en son Ecriture : *Ego quoque in interitu vestro ridebo.*

Je pourrais apporter d'autres exemples tirés de la parole de Dieu, comme de Michol (2. Reg. 6, 23), qui se moqua de la dévotion de son mari David, et qui fut punie de stérilité ; des quarante enfants de Bethléem, qui furent déchirés par des ours, pour s'être moqués du prophète Elisée (4. Reg. 2, 24), mais parce que je les ai allégués sur d'autres sujets, je ne les répète pas ici.

Outre cette première espèce de moquerie, par laquelle les âmes mondaines se raillent des gens de bien, de la dévotion et des choses divines, il y en a une autre qui n'est pas si formelle, si expresse, ni si criminelle ; mais qui ne laisse pas d'être fort dommageable et pernicieuse à notre salut, et qui est néanmoins très-commune. C'est saint Paul (Gal. 6, 7) qui nous en avertit : *Nolite errare, Deus non irridetur :* Mes Frères, ne vous trompez pas, Dieu ne se laisse pas moquer. Cette erreur et cette moquerie est de ceux qui veulent aller au ciel sans garder les commandements de Dieu ; ce que l'Apôtre reprend, quand il ajoute : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Si un laboureur disait : Je veux recueillir de cet héritage grande quantité de bon froment et je ne veux pas le défricher, ni le labourer, ni l'ensemencer, ne serait-ce pas se moquer? Simon Majolus fait mention d'une horloge que les hommes d'étude inventèrent en Allemagne, faite avec un si grand artifice, que le ressort du réveille-matin se débandant à l'heure marquée, éveillait monsieur, frappait sur un fusil, allumait la chandelle, ouvrait un livre qui était devant les yeux du maître pour y lire, de peur qu'il ne prit le froid, levant les bras hors du lit. Si un écolier disait : Je veux avoir une de ces horloges, mais au réveille-matin, je veux qu'il y ait un ressort, qui fasse que l'horloge étudie pour moi, et me fourre la science dans l'esprit pendant que je dormirai, ne serait-ce pas se moquer? *Non jacet in molli veneranda scientia lecto.* Si un pauvre marchand disait : Je veux acquérir de grands biens, et je ne veux pas tenir boutique, je ne veux pas trafiquer ni sur mer ni sur terre, je veux toujours me tenir en ma maison au coin du feu, ne serait-ce pas se moquer? C'est se moquer de vouloir la fin non les moyens, la moisson non la semence, la science non l'étude, le salaire non le mérite, la victoire non la bataille; vous semble-t-il qu'il soit plus aisé de faire croître du blé en votre

champ, que des vertus en votre âme? d'acquérir la science d'Aristote, que la science des saints? la science du salut que la connaissance de Dieu? amasser des biens terrestres et temporels, que des richesses célestes et éternelles?

Volumus esse sine despectu humiles, sine defectu pauperes, sine coarctatione obedientes, sine maceratione carnis continentes[1]. Nous voudrions être humbles sans être humiliés, pauvres et que rien ne nous manque, obéissants et ne rien faire contre nos inclinations, chastes sans mater notre chair, dit saint Grégoire : *Irrisor est, non pœnitens, qui commissa plangit, et plangendo committit*, dit saint Isidore et les autres Pères. Quand vous vous confessez en retenant le bien d'autrui, gardant des rancunes, demeurant en l'occasion du péché vous n'êtes pas pénitent, mais un moqueur de Dieu; vous faites comme ces soldats qui se mettaient à genoux devant le Fils de Dieu et lui donnaient des soufflets.

Et c'est se moquer de dire ce que vous avez si souvent en bouche : Qu'est-il besoin de se tant tourmenter? Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre, il veut que tous les hommes soient sauvés : car, dites-moi, n'est-il pas vrai que Dieu ne nous a pas faits pour nous faire mourir? N'est-il pas vrai qu'il veut que tous ceux qui sont en ce monde vivent et aient de quoi se nourrir? Et laissez-vous pour cela de travailler pour gagner votre vie? ne faites-vous pas tout de même que si l'entretien de votre famille ne dépendait que de vous? Comprenez-moi bien et vous serez convaincu. Quand vous venez à confesse, si je vous disais : Mon ami, ne travaillez point pour gagner votre vie, reposez-vous-en sur la providence de Dieu, il ne vous a pas fait pour vous mettre en oubli; il a bien soin des créatures qui ne lui sont pas si chères que vous; il nourrit les petits moineaux qui ne sèment, ni ne moissonnent; il revêt les fleurs des champs, qui ne filent ni ne cardent; comme il dit en l'Evangile, fiez-vous à lui et le laissez faire, contentez-vous de venir à l'église et de prier Dieu tout le long du jour : que me répondriez-vous? ne me diriez-vous pas : Tout cela est bon, mon cher Père, mais si je suivais votre conseil, moi et ma famille, dînerions bien tard. Dieu désire qu'on le serve, mais il veut aussi qu'on travaille. Il a dit : *Aide-toi et je t'aiderai!* L'expérience fait voir que ceux qui ne travaillent point, tombent en pauvreté et leurs affaires ne se font pas. Ce que vous me répondriez pour le temporel, je vous le dis pour le spirituel et avec plus de raison. Il a préparé sa gloire aux âmes prédestinées, mais il veut qu'elles travaillent pour la mériter et s'en rendre dignes; il a fait notre salut, mais il veut que nous le fassions. Son prophète a dit : *Operatus est salutem in medio terræ :* Il a fait le salut au milieu de la terre, mais son Apôtre nous dit : *Cum metu et tremore operamini salutem vestram :* Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. L'Eglise dit à la Vierge : *Priez pour nous, sainte Mère de Dieu;* mais elle ajoute : *afin que nous soyons faits dignes des promesses de Jésus-Christ.* L'expérience montre que ceux qui ne travaillent pas pour se rendre vertueux et parfaits demeurent vicieux et imparfaits. Même nous

[1] S. Greg., lib. 7 *Moral.*, cap. 12.

trouvons bien en l'Ecriture et en l'Histoire ecclésiastique que la providence de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs saints, qui employaient tout leur temps à prier Dieu, et ne travaillaient point pour gagner leur vie, comme saint Paul, premier ermite, par l'entremise d'un corbeau; saint Gilles par une biche; saint Roch par un chien; le prophète Elie par un ange, et ces saints anachorètes dont Pallade fait mention, qui trouvaient tous les jours du pain sur leur table, apporté par une main invisible; mais on ne lit point que Dieu ait jamais sauvé aucune créature qui eût l'usage de raison, ni homme, ni ange, sans sa propre action, sans son consentement et sa coopération. On lit bien qu'il nous a recommandé de n'être point en inquiétude du vivre ni du vêtement de notre corps : *Ne solliciti sitis, quid edatis aut quid bibatis, aut quid induamini* (Matth. 6, 25); on ne lit point qu'il nous a recommandé de n'avoir point de soin du salut de notre âme; au contraire, il dit par Moïse (Deuter. 4, 9) : *Gardez votre âme avec sollicitude;* il dit que pour gagner le ciel il se faut faire violence; il dit que pour y entrer il faut user d'effort et de contention : *Contendite intrare;* pour le mériter, il faut faire comme un marchand qui vend tout son bien pour acheter une pierre précieuse. Pour faire notre salut, il se faut mettre en peine et faire des efforts comme une femme qui est en travail d'enfant : *Mulier cùm parit tristitiam habet.* Faire autrement et vouloir être sauvé, n'est-ce pas se moquer? vouloir remporter la bague sans courir dans la lice, la récompense sans la mériter, la couronne sans combattre? Et qui ne sait que la gloire du ciel vous est proposée comme une bague? *Sic currite ut comprehendatis?* comme une récompense? *Erit merces operi tuo?* comme une couronne? *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit; reposita est mihi corona justitiæ.* Je prie qu'il vous l'octroie. *Amen.*

SERMON LIII.

LE SACRIFICE DE L'EUCHARISTIE ET CELUI DE LA CROIX NOUS OBLIGENT A UNE GRANDE SAINTETÉ.

Pour le Jeudi de la sixième semaine de Carême.

Ad immolandum veni, sanctificamini.
Je suis venu pour sacrifier, tâchez donc de vous sanctifier. (I. Reg. 16, 5.)

L'Eglise catholique nous propose aujourd'hui et demain d'honorer deux admirables sacrifices que le Fils de Dieu a offerts pour les hommes en moins de vingt-quatre heures aux derniers jours de sa vie, un sacrifice non sanglant, invisible, selon l'ordre de Melchisédech : le sacrifice de l'eucharistie; un sacrifice sanglant, visible selon l'ordre d'Aaron : le sacrifice de la croix. Nous réitérons le premier réellement et de fait, en offrant à Dieu à la messe la même victime qui fut offerte en la cène. Nous réitérons le second mystiquement, et par représentation, remettant en la mémoire des fidèles, par les cérémonies de la messe, ce qui fut fait

à notre Sauveur en sa sainte mort et passion. Ces deux sacrifices nous obligent à une grande sainteté, comme je vous ferai voir par deux points de mon discours. Vous fûtes présente à celui-ci, et vous l'offrîtes avec votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! et après son ascension, vous renouvelliez cette offrande toutes les fois que vous assistiez au sacrifice de la messe; vous y demandiez et obteniez de Dieu plusieurs grâces et bénédictions pour ceux qui honoreraient votre Fils, et vous invoqueraient dévotement; faites-nous la grâce d'être de ce nombre, et agréez à cet effet ces paroles de l'ambassadeur qui vous surnomma *pleine de grâce : Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Excellentia sacerdotii Christi qui diversa sacrificia obtulit Patri, sed præcipuè duo vera et propria, nempè eucharistiæ et crucis.

I. Punctum. — Sacrificium eucharistiæ nos obligat ad sanctitatem, quod probatur pensando : 1° Quid offeratur, 2° Cum quo, 3° Quis offerat, 4° Pro quo, 5° Quomodo.

II. Punctum. — I. Sacrificium Crucis nos obligat ad sanctitatem quam acquirimus sacrificando nosmetipsos exemplo Christi. — II. Tres partes hujus sacrificii : 1ª Oblatio, 2ª Immolatio, 3ª Consummatio.

Exorde. — Entre les cent cinquante psaumes que le Roi-prophète a laissés par écrit pour prédire à sa postérité les actions et les mystères du Messie, un des plus célèbres est le cent neuvième, que l'Eglise nous met si souvent en la bouche, que saint Paul allègue plusieurs fois en ses Epîtres (1. Cor. 15, 25; Hebr. 1, 3 et 8), et dont le Fils de Dieu s'est servi en l'Evangile (Matth. 22, 44) pour fermer la bouche aux pharisiens. David, en ce psaume, fait mention de la génération éternelle du Fils de Dieu : *Ex utero ante Luciferum genui te;* de sa séance à la droite du Père : *Sede à dextris meis;* de sa victoire sur ses ennemis par la publication de l'Evangile : *Dominare in medio inimicorum tuorum.* Quand il parle de ces grands mystères, il les rapporte tout simplement sans exagération; mais le sacerdoce de notre Sauveur est un mystère sublime, et si admirable, que, comme si on prévoyait que les hommes avaient de la peine à le croire, Dieu l'assure avec serment; et parce que quelqu'un pourrait penser que peut-être Dieu révoquera la résolution qu'il en a prise, il ajoute qu'il ne s'en repentira pas : *Jurabit Dominus, et non pœnitebit eum.* Parce que l'office le plus honorable et la charge la plus importante que nous adorons en notre Sauveur, c'est la qualité de prêtre qui le fait médiateur de Dieu et des hommes.

Pour l'exercer parfaitement pendant tout le cours de sa vie, il a offert les trois genres de sacrifice, dont le même Psalmiste fait mention. Sacrifices qui font que nous employons à la gloire de Dieu nos pensées, nos paroles et nos œuvres. Sacrifice de cœur affligé : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus;* sacrifice de louange : *Sacrificium laudis honorificabit me;* sacrifice de justice : *Sacrificate sacrificium justitiæ.* Le Fils de Dieu a un amour très-ardent pour son Père; il voyait clairement un nombre infini de crimes qui s'étaient commis et se commettaient contre lui, avec toutes leurs circonstances, gravité et mauvais effets; il chérit tendrement les âmes prédestinées; quand elles sont affligées, il a des sentiments

de compassion qui ne peuvent s'exprimer ; il avait toujours devant les yeux tout ce qu'elles souffriraient, tous les torts, les affronts, les oppressions, les persécutions qu'on leur ferait. Il voyait ce gentilhomme qui est un tyran à ses pauvres sujets ; il voyait ce mari qui est un tigre à sa femme vertueuse ; cette marâtre qui est une louve à ces orphelins innocents ; ce jeune homme qui est un arabe à sa sœur dévote. La vue de ces funestes objets lui serraient le cœur d'une si horrible tristesse, qu'il en était tout pâle, défait, languissant et comme en pâmoison et en défaillance : *Defectio tenuit me.*

Il offrait continuellement le sacrifice de louange ; c'est lui qui disait par la bouche du Prophète : « Je bénirai le Seigneur en tout » temps, ses louanges seront toujours en ma bouche. »

Il offrait sans cesse le sacrifice de justice, satisfaisant très-abondamment à la justice de Dieu par des aumônes, des visites aux malades et autres actions de charité, par lesquelles saint Paul a dit qu'on se rend Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (Hebr. 3, 16) ; et par ses jeûnes, ses veilles, ses travaux, ses fatigues et autres austérités qui le rendaient si flétri et si abattu, qu'encore qu'il ne fût qu'à la fleur de sa vie, à l'âge de trente-trois ans, il semblait avoir près de cinquante ans : *Quinquaginta annos nondum habes et Abraham vidisti* (Joan. 8, 57)? Mais parce que ce n'est qu'improprement et par métaphore que ces œuvres sont appelées *sacrifices,* il a voulu, sur la fin de sa vie, offrir à Dieu deux sacrifices non métaphoriques, mais réels.

Premier point. — 1° En cette belle oraison que le Fils de Dieu adressa à son Père, quand il dit sa première messe, à la veille de sa mort, dans la dernière cène, ce qu'il demanda avec plus d'ardeur et ce qu'il souhaite encore à présent avec plus d'affection, c'est que nous lui soyons unis, que nous soyons insérés et incorporés en lui, comme les membres à leur chef, et d'une liaison si étroite, si intime et si parfaite, qu'elle puisse imiter l'union, ou, pour mieux dire, l'unité qui est entre lui et son Père par leur consubstantialité divine. Je ne prie pas seulement pour mes Apôtres, disait-il, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin qu'ils soient une même chose en nous, comme vous êtes en moi et moi en vous. Et un peu plus bas : *Ego in eis et tu in me ut sint consummati in unum.*

Nous devons conclure de ceci qu'on n'offre pas seulement en la messe le corps naturel et adorable du Fils de Dieu, qu'il a tiré du sein de la Vierge, mais encore son corps mystique, c'est-à-dire tous les fidèles et vrais enfants de l'Eglise. C'est ce qu'il représentait à son Père en la même prière : *Pro eis ego sanctifico meipsum : ut et ipsi sanctificati sint in veritate;* Je me sacrifie pour les hommes, afin qu'eux aussi soient véritablement sacrifiés.

Vous ne le croiriez pas, mais il est véritable et vous y devez faire réflexion. Il y a plus de six mille prêtres au monde qui vous offrent tous les jours à Dieu en la messe, ou, pour mieux dire, le Fils de Dieu vous offre à son Père par leur entremise en mille endroits de la terre, et si vous êtes vicieux, vous êtes cause qu'ils

lui font un présent très-indigne de lui. Si votre jardinier vous donnait des pommes pourries, et votre fermier des agneaux ladres, qu'en diriez-vous? Voyez que de saints évêques, que de prêtres dévots, que de bons religieux il y a en l'Eglise, ils vous offrent tous les jours au bon Dieu; et au lieu de vous unir à eux et de vous offrir à lui en odeur de suavité, vous faites qu'ils lui offrent une victime toute gâtée, pourrie, corrompue par le péché; j'ai dit *au lieu de vous unir à eux;* car si vous ne vous offrez à Dieu d'un cœur contrit et humilié, le sacrifice de la messe vous sert de fort peu. Ecoutez ce qu'en disent les saints Pères.

Saint Augustin (lib. 10 *de Civit.*, c. 4) dit : *Congregatio societasque sanctorum, universalis sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum;* et un peu plus bas, parlant du sacrifice de l'eucharistie que l'Eglise offre tous les jours, il ajoute : *Ubi eidem demonstratur quod in eâ oblatione quam offert, ipsa offeratur;* et il dit encore le même au chapitre vingtième.

Saint Grégoire (lib. 4 *Dialog.*, c. 59) parlant du Fils de Dieu offert en la messe, dit : *Cum hæc agimus nosmetipsos Deo in cordis contritione mactamus, quia qui passionis Dominicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus; tunc ergo verè pro nobis hostia erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus.* Il n'est pas permis d'offrir et de consacrer en la messe le calice de vin pur, il faut qu'il y ait un peu d'eau; et les saints Pères disent que cette eau, mélangée avec le vin, représente le peuple chrétien, qui est incorporé et uni à Jésus, et offert à Dieu avec lui en ce sacrifice. Si vous êtes méchant, vous lui faites grand tort, vous êtes cause que son offrande n'est pas entièrement pure et agréable de tout point, mais en partie souillée et vicieuse; on ne peut pas dire absolument et sans restriction : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.*

2° Et puis, en second lieu, la grandeur de celui avec qui vous offrez vous doit jeter dans le cœur l'esprit de dévotion et de sainteté, c'est l'Homme-Dieu auquel le Père éternel a dit : *Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech, jusqu'à la consommation des siècles,* parce qu'il offre par le ministère des fidèles son corps et son sang précieux sous les espèces du pain et du vin. Le prophète Samuel n'ayant à offrir que la chair corruptible d'un animal, disait à tous les habitants de Bethléem : *Sanctifiez-vous, parce que je dois sacrifier.* A plus forte raison nous devons tâcher d'être saints, puisque Jésus est au milieu de nous, sacrifiant son corps adorable. Il disait autrefois aux Israélites (Num. 5, 2) : *Chassez bien loin de votre compagnie tout lépreux et toute personne souillée, soit homme, soit femme, puisque j'habite au milieu de vous.*

3° De plus, en troisième lieu, vous n'êtes pas seulement offert, vous êtes un des offrants : c'est toute l'Eglise qui sacrifie, c'est-à-dire tous les fidèles qui, pour cela, sont appelés par saint Pierre *sacerdoce royal,* et qui disent en l'Apocalypse : *Vous nous avez faits prêtres.*

Le prêtre en la messe dit à tous : *Mes Frères, priez Dieu que mon sacrifice et le vôtre soient acceptables.* Notez *et le vôtre;* et un peu après il dit : Que cette oblation de toute la famille de Dieu :

Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ. Et au *Memento*, après avoir recommandé les absents et les présents, il dit qu'on offre pour eux, et qu'ils offrent : *Pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt. In quibus verbis*, dit le cardinal Pierre Damien[1], *ostenditur quod à cunctis fidelibus non solum viris, sed et mulieribus sacrificium illud offertur, licet ab uno specialiter offerri Sacerdote videatur multi enim unum corpus sumus, et quod uni membro singulari jure conceditur hoc ab ipso corpore fieri judicatur.*

Quand la ville de Toulouse, ou autre, députe des consuls au roi, pour négocier quelque affaire d'importance, encore qu'il n'y en ait qu'un qui parle, les autres députés néanmoins, et même tous les bourgeois de la ville sont censés avoir dit au roi ce qu'un seul lui a représenté; et on peut dire avec vérité : La ville de Toulouse a représenté telle et telle chose au roi. Et si un de ces députés était tout déchiré, et mal ajusté, ou traître et ennemi de l'État, le roi se mettrait en colère et renverrait ces députés avec mépris et risée.

4° Considérez, en quatrième lieu, pour qui on sacrifie; c'est pour tous les chrétiens, et même pour le salut de tout le monde; le prêtre le déclare en faisant l'offertoire : quand il offre l'hostie, il dit que c'est non-seulement pour lui, mais pour tous les assistants et pour tous les fidèles chrétiens; en offrant le calice, il prie qu'il soit en odeur de suavité pour le salut de tout le monde : *Pro nostrâ et totius mundi salute, cum odore suavitatis ascendat.* Ne faut-il pas avoir grand crédit devant Dieu, quand on doit intercéder pour tant de gens? et si vous êtes en péché mortel, saint Grégoire (*in Pastorali*) n'aura-t-il pas sujet de vous dire : *Cum is qui displicet ad intercedendum mittitur, irati animus ad deteriora provocatur.* Quand on veut apaiser un prince offensé, si on lui envoie un médiateur qui lui déplaise, au lieu de calmer son esprit, on l'irrite de plus en plus.

Si tous les religieux d'une province priaient Dieu tous les jours un an durant pour votre conversion, ne dirait-on pas que vous êtes au plus haut degré d'endurcissement, et à la veille de la réprobation, si vous ne vous convertissiez. Voyez que de Chartreux, que de Capucins, que de Bénédictins, que de Minimes et autres religieux, disent la messe par tout le monde; il y a plus de six ans, peut-être plus de dix, peut-être plus de vingt qu'ils prient Dieu pour vous, et vous êtes toujours le même; quelle obstination!

5° Enfin, la manière dont on fait cette oblation, c'est par un sacrifice non sanglant; mais qui représente et nous remet en mémoire le sacrifice sanglant de la croix; il le représente en ce que, comme par la passion et mort du Sauveur, son sang précieux fut séparé de son corps, et son corps détaché de son âme; ainsi en la messe, par la signification des paroles *vi verborum*, dans le saint calice on consacre le précieux sang séparément du corps adorable, et dans l'hostie le corps séparément de l'âme, encore qu'en effet tout cela soit ensemble par accompagnement et concomitance; et on le fait ainsi pour nous remettre en mémoire la mort et pas-

[1] Lib. Quem vocat Dominus vobiscum, cap. 8.

sion du Sauveur, en suite de ce commandement : *Faites ceci en mémoire de moi ;* et l'on nous remet en mémoire, comme un modèle de toute vertu et un très-puissant motif de les mettre en pratique par imitation d'un si parfait exemplaire.

Second point. — I. Car si le sacrifice non sanglant de l'eucharistie nous oblige ainsi à la perfection chrétienne, nous n'y sommes pas moins obligés par le sacrifice sanglant et douloureux de la croix. Il fut si agréable à Dieu et si méritoire, que la seule volonté que le Fils de Dieu en eut et la promesse qu'il lui en fit a été notre justice originelle, le principe et le premier ressort de notre sanctification ; c'est saint Paul qui l'enseigne aux Hébreux (10, 5). Il dit que l'Homme-Dieu en entrant dans le monde, éleva son esprit en son cœur à Dieu, et dit : « Mon Père, vous n'avez point agréé » les holocaustes et les sacrifices pour le péché, parce qu'ils n'é- » taient pas capables d'apaiser votre colère, et de satisfaire à votre » justice ; mais vous m'avez formé un corps propre à être sacrifié, » et alors j'ai dit : *Me voici*, je viens pour faire votre volonté. » Et puis l'Apôtre ajoute que nous avons été sanctifiés par cette volonté : *In quâ voluntate sanctificati sumus.* Pour n'être pas ingrat d'un si grand bénéfice, il est bon d'adorer souvent les dispositions de l'âme sainte de Jésus au premier instant de sa vie, faisant le contrat de notre rédemption avec Dieu son Père, le prier que nous y soyons compris, nous donner à lui pour cela, lui demander grâce de nous conformer à son dessein et de nous offrir à son Père en odeur de suavité par un parfait sacrifice de nous-mêmes.

Les sacrifices anciens consistaient ordinairement en trois principales actions : en la consécration, en l'immolation, en la consommation de l'hostie. En la première, la brebis ou autre victime était séparée du troupeau, destinée au culte divin, offerte à Dieu par le peuple, reçue par le prêtre qui lui imposait les mains et l'acceptait de la part de Dieu ; et pour être distinguée des autres, on la marquait avec la lettre hébraïque *tau*, qui est la figure de la croix ; et ayant été ainsi consacrée à Dieu, elle devait être considérée et traitée comme une chose sainte.

En la seconde, elle était immolée et mise à mort, et si c'était un sacrifice propitiatoire, le pécheur, par cette action, protestait qu'il avait mérité la mort par son crime, et qu'ayant offensé le Dieu vivant, il eût été indigne de la vie et qu'elle ne lui était conservée que par la pure miséricorde de Dieu ; si c'était un autre sacrifice, en faisant mourir la victime, on protestait que nous devions perdre la vie, et être anéanti par hommage de la très-adorable vie et de l'être de Dieu, et que nous en serions contents s'il le désirait ainsi. En la troisième action, la victime était consumée par le feu, qui représentait la majesté de Dieu : *Deus noster ignis consumens.*

Notre Sauveur donc, pour effectuer sa promesse, a offert à Dieu un excellent sacrifice, un holocauste très-parfait et accompli de ces trois parties. Au mystère de l'incarnation, la sainte Humanité fut consacrée à Dieu, marquée et référée au culte divin par l'application de la substance du Verbe, qui est appelé par saint Paul le *caractère de la substance du Père ;* et puis elle fut immolée en la

croix et perdit la vie en l'honneur de Dieu, vie dont un seul moment était plus précieux que la vie et l'éternité de tous les hommes et de tous les anges. Enfin, en la résurrection et ascension, elle fut toute consommée, absorbée et transformée en Dieu : *Ressuscitatus homo, sed ressuscitans Deus : tunc secundùm carnem homo, nunc per omnia Deus*, dit saint Ambroise (*de fide Resurrectionis*).

Or, il ne veut pas que son sacrifice soit imparfait et à demi, il le veut faire entier et de tout ce qu'il est; et comme les chrétiens sont ses membres, il désire qu'ils soient offerts à son Père en odeur de suavité; c'est à quoi saint Paul (Rom. 12, 1) nous exhorte : « Je » vous conjure, mes Frères, par la miséricorde de Dieu, de lui of- » frir vos corps, comme une hostie vivante, sainte et agréable à » ses yeux. » On offrait en l'ancienne loi un grand nombre de sacrifices de bœufs, de brebis, d'agneaux, de colombes, de tourterelles, de moineaux ; cette grande diversité de victimes figurait le grand nombre de chrétiens de diverses qualités et conditions qui seraient offerts en holocaustes à la Majesté divine. Il est important de voir quelles sont les trois actions de ce sacrifice.

II. 1ª La première est l'oblation, par laquelle nos parents ou parrains nous présentent à Jésus-Christ au sacrement de baptême, et le prêtre nous reçoit de sa part, et nous marque d'un caractère ineffaçable, en nous consacrant au culte divin pour jamais; ce qui fait que les Apôtres en leurs épîtres, pour dire les chrétiens, disaient ordinairement les saints : *Vocatis sanctis; Salutate sanctos.* Cela nous oblige à être séparés du monde, non de corps, mais de cœur et d'affection, à avoir en horreur les bals, les danses, les cabarets, les assemblées profanes de garçons et de filles, etc.

Si un de nos voisins se servait de quelque chose de sacré pour des usages profanes : d'un calice pour boire dans une taverne, d'une aube pour en faire sa chemise, de l'eau des fonts baptismaux pour laver ses pieds, qu'en diriez-vous? ô l'impie! ô l'athée! et encore plus s'il les injuriait ou maudissait, ou donnait au diable; s'il disait : Quelle chienne d'aube est cela! diable soit de ce calice! Pourquoi est-ce que ces choses sont dignes de respect? Parce qu'elles sont saintes. Qu'est-ce à dire saintes? C'est-à-dire, tirées de l'usage commun et populaire pour être destinées et employées au culte divin. L'agneau qui devait être immolé en la fête de Pâques était apporté à Jérusalem cinq jours auparavant, pour y être visité et marqué, et depuis ce temps-là il n'était par permis de le mettre en des pâturages communs avec les autres, parce qu'il avait été offert à Dieu et destiné à lui être offert en sacrifice. Vous lui avez été consacré au sacrement de baptême, référé à son service et sanctifié par les autres sacrements, c'est une espèce de sacrilége si vous profanez votre âme ou votre corps par des actions criminelles, si vous dites : *Chien, fat, bête*, ou autre injure à votre frère chrétien.

2ª La seconde action de ce sacrifice c'est l'immolation qui se fait par la pénitence. L'immolation fait mourir; la pénitence mortifie. La mort est une entière privation de la vie; la mortification nous prive des usages superflus de la vie, des vanités, des curiosités, des sensualités. Saint Paul nous exhorte à ceci : Mes Frères, dit-il, je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps

comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux : *Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (Rom. 12, 1).

3ª Vous craignez de tomber en pauvreté, si vous restituez tout le bien d'autrui que vous possédez injustement; vous craignez l'humidité de l'église si vous y demeurez longtemps; vous craignez le mauvais air de l'hôpital et de la prison si vous les visitez souvent. Pauvre homme! au pis-aller qu'en sera-t-il? votre vie en sera abrégée, c'est-à-dire que votre piété et votre charité vous immoleront heureusement au service de Dieu, et vous rendront digne de la dernière partie du sacrifice qui est d'être parfaitement uni, consumé et transformé en Dieu à l'heure de votre mort, selon cette parole que le Sauveur disait à son Père : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. Amen.*

SERMON LIV.

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pour le Vendredi-Saint.

Ne faut-il pas avouer que la patience de Dieu est bien grande, et sa bonté bien admirable de nous conserver en vie étant si coupables que nous sommes. Oh! le grand mal que nous avons fait? hélas! comment le pourrons-nous jamais exprimer? nous sommes criminels de lèse-majesté, de lèse-majesté divine, et en premier chef, nous avons attenté à la vie de la très-haute et très-adorable majesté de Jésus! nous avons mis à mort le Roi des rois, le Souverain du ciel et de la terre; le Monarque des anges, le Sauveur des hommes, le Bien-aimé de la Vierge, le Fils unique de Dieu le Père. Un orateur romain invectivant contre un criminel qui était accusé de parricide, lui disait : *Matrem occidisti, vis dicam amplius? Matrem occidisti :* Vous avez tué votre mère, dirai-je plus? Vous avez tué votre mère; on ne saurait dire davantage, c'est exagérer plus que suffisamment votre crime de le nommer seulement. Il faut dire le même de nous. Les hommes sont aujourd'hui déicides; quoi de plus? les hommes sont aujourd'hui déicides, on ne saurait rien dire ni penser de plus énorme; et je suis au nombre des hommes, je suis malheureusement complice de ces exécrables déicides. Je ne saurais donc exposer les circonstances de cette passion, sans exagérer mon crime, et me condamner par ma bouche.

Et puis je suis destitué de mon secours ordinaire, je n'oserai m'adresser à celle qui avait coutume de me prêter son assistance : car de présenter à la Vierge la Salutation angélique, il n'y a point d'apparence; autant de paroles que je dirais, autant de coups de poignard outreperceraient son cœur. Je vous salue! non, il ne lui faut pas dire : quel salut peut avoir celle qui voit mourir devant ses yeux le Sauveur des hommes, le salutaire de Dieu? *Salutare Dei nostri.* Marie! non, il ne la faut pas ainsi nommer : Marie veut

dire étoile de mer, et sa lumière est éclipsée au milieu de la tourmente des tourments de son bien-aimé. Pleine de grâce! non, il ne la faut pas ainsi qualifier, elle est pleine de disgrâce, de tristesse et d'amertume : *Vocate me amaram, quia amaritudine replevit me Dominus.* Le Seigneur est avec vous! non, il n'est plus avec elle, son corps est mis dans le sépulcre, et son âme s'en va au séjour des limbes. Vous êtes bénie entre les femmes! non, il ne faut pas lui donner cet éloge, elle est la plus désolée, la plus affligée, la plus languissante de toutes les femmes. Et béni le fruit de votre ventre! non, on ne le dit pas aujourd'hui; mais le béni fruit de son ventre est le plus disgracié, méprisé, bafoué, blasphémé de tous les hommes. Sainte Marie, mère de Dieu! non, elle n'est pas en ce jour bien proprement mère de Dieu, sa mort causée par nos péchés, détruit en quelque façon le mystère de l'incarnation, et fait que Dieu n'est pas homme, puisque cet homme est défait par les hommes : aussi son Fils ne l'appelle plus sa mère, il ne la nomme que *femme*, et lui donne saint Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus.* C'est vous, c'est vous, ô vénérable croix! qui succédez aujourd'hui à l'office de Marie; c'est à vous, non à la Vierge, que nous devons adresser ces paroles :

Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Je vous salue! oui, car c'est entre vos bras, c'est en vos branches très-heureuses qu'est pendu le salut des hommes : *In quâ salus mundi pependit.* Marie! oui, car vous êtes l'étoile de mer de toutes les âmes affligées, qui voguent en la mer orageuse de ce monde périssable. Pleine de grâce! oui, car c'est par les mérites de cette liqueur qui vous arrose, que les pécheurs reçoivent la grâce, et les justes la conservent : *Auge piis justitiam, reisque dona veniam?* Le Seigneur est avec vous! oui, car il quitte Marie pour se donner tout à vous, il ne demande que vous, il n'embrasse que vous, veut finir ses jours en votre compagnie, il veut mourir entre vos bras, sur votre giron, en votre sein. Vous êtes bénie et bienheureuse entre tous les arbres, vous êtes plus noble que la palme, plus incorruptible que le cèdre, plus fructueuse que l'olivier, plus précieuse que le bois de canelle; et béni le fruit de votre sein, car c'est en vous et par votre moyen que Jésus détruit la malédiction, et nous acquiert la bénédiction : *Solvens maledictionem, dedit benedictionem.* Sainte Croix, mère de Dieu et de grâce, ne lui soyez pas marâtre, adoucissez un peu votre rigueur naturelle, amollissez un peu la dureté de votre bois, ne faites pas trop languir ce criminel innocent, considérez qu'il est faible et délicat; ayez compassion de la pauvre Marie, qui vous demande miséricorde pour son Fils, ayez égard aux humbles prières que vous en fait ce peuple chrétien. Peuple catholique, honorons la croix, saluons-la, bénissons-la, afin qu'elle soit bien douce à notre béni Sauveur :

Crux fidelis, inter omnes arbor una nobilis.
Nulla silva talem profert fronde, flore, germine;
Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera;
Et rigor lentescat ille, quem dedit nativitas;
Ut superni membra regis, miti tendas stipite.

Quis dabit capiti meo aquam, et oculis fontem lacrymarum? et plorabo ac die nocte. Oui, certes, mes Frères, nous avons grand sujet de pleurer; le chant lugubre de l'Eglise, les parements de couleur obscure, le silence des cloches, les autels dépouillés de leur ornement, les images voilées, les chandelles qu'on éteint pendant l'office, comme si on nous excommuniait petit à petit, l'énorme et horrible attentat que nous avons commis sur la personne du Verbe incarné, le deuil universel que toutes les créatures en font, nous doit jeter dans un profond abîme de regret, de confusion, de componction, de tristesse, si nous ne sommes plus endurcis que les cailloux, plus inflexibles que les rochers, plus insensibles que le marbre, plus morts que les trépassés, plus inanimés que ce qui n'a point d'âme, plus impitoyables que tout le reste de l'univers. En la mort de notre Sauveur, le soleil voile sa belle face, les astres éclipsent leur lumière, l'air se couvre de ténèbres, les pierres et les rochers se cassent, les sépulcres s'ouvrent de détresse, la terre tremble d'horreur, les trépassés ressuscitent, les éléments se détruisent, la nature se dément, les anges de paix s'efforcent de pleurer, je ne sais comme ils font, mais tant y a qu'ils le font : *Angeli pacis amarè flebant;* et nous autres chrétiens, pour qui le Fils de Dieu endure, serons-nous les plus insensibles de toutes es créatures? n'y aura-t-il au monde personne que nous qui ne compatisse à cette passion, qui ne soit touché de commisération à de si grandes misères, et qui ne mêle ses larmes aux pleurs de tout l'univers. Nous avons sujet de pleurer, non la mort adorable de Jésus, mais notre vie détestable; il nous défend de pleurer sur lui, mais il nous commande de pleurer sur nous; il dit : *Nolite flere super me*, mais il ajoute : *Super vos flete*, ce n'est pas proprement sa passion qui est digne de compassion, mais ce sont nos mauvaises actions. Les larmes que nous répandons en la passion de notre Sauveur sont souvent des larmes d'enfant; l'enfant qui voit un chirurgien avec une lancette percer le bras de son père, lui ouvrir la veine, lui tirer du sang, crie, pleure, se tourmente, entre en colère contre cet homme; mais si un quart-d'heure après, son père lui demande une pomme ou autre bagatelle qu'il tient en la main, il la lui refuse et ne s'en veut pas priver. Quand nous entendons raconter qu'un soldat inhumain et barbare a percé le cœur de notre Père céleste, non pas avec une lancette, mais avec une lance cruelle : *Mucrone diro lanceæ*, nous pleurons, nous soupirons, nous sommes passionnés de colère et d'esprit de vengeance contre ce méchant; et au sortir de là, si Jésus nous prie de nous priver pour l'amour de lui d'une volupté sensuelle, d'endurer une injure, de pardonner une offense, de vaincre une passion, nous le lui refusons tout à fait, et toutefois, ce qu'il prétend et demande de nous en la considération de ses douleurs, ce n'est pas que nous nous contentions de faire couler de nos yeux trois ou quatre gouttes de larmes, mais que nous nous excitions à imiter à bon escient les vertus héroïques et les exemples admirables qu'il nous a montrés en sa passion : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*, dit saint Pierre (1. Petr. 2, 21); et un peu plus bas : *Christo in carne passo, et*

vos eadem cogitatione armamini (1. Petr. 4, 1). Il ne dit pas : *Lacrymamini*, mais : *Armamini*. Le Fils de Dieu a souffert en sa chair; son Apôtre ne dit pas : Pleurez, mais : Armez-vous de cette pensée contre le péché. Ce n'est donc pas mon devoir, et ce ne doit pas être mon dessein de vous faire sangloter et tirer des larmes de vos yeux au récit de cette funeste catastrophe; au contraire, je tâcherai d'éviter les mouvements qui vous pourraient faire pleurer, pour vous proposer seulement les motifs qui fassent germer en vos cœurs une grande horreur du péché, cruel assassin de Jésus, une vraie douleur de l'avoir commis, une sainte haine de vous-même, une ferme résolution de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus, qui a tant souffert pour nous.

Les habitants de Jérusalem étaient si méconnaissants et dépourvus de charité, que le jour des Rameaux, quand le Fils de Dieu y fit son entrée solennelle, pas un n'eût l'esprit de l'inviter à venir en sa maison; mais il fut obligé de s'en retourner en Béthanie en la maison des saintes Marthe et Magdeleine, d'où il venait tous les jours au temple pour y prêcher l'Evangile; car Béthanie n'était distant de Jérusalem que d'une petite lieue.

Ce jour donc du jeudi-saint, Jésus sortit de Béthanie pour aller manger avec ses Apôtres en Jérusalem l'agneau pascal; mais avant que de sortir il prit congé de sa sainte Mère, et dit adieu à sa chère hôtesse Marthe et à son amante Magdeleine, les remerciant toutes avec beaucoup de tendresse des grands services et offices de charité qu'elles lui avaient rendus, et leur promettant de les récompenser très-libéralement en l'autre vie. Ces saintes dames se prosternant à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, ne répondirent que des yeux par de grosses larmes, qui en coulaient en foule. Après plusieurs saints colloques, qui ne se firent que de cœur à cœur, parce que la douleur leur étouffait la voix, le Sauveur s'arracha des mains de sa Mère, qui lui étreignait tendrement et baisait dévotement les pieds, mais il ne s'en sépara que de corps, car quant à son cœur il le lui laissa tout entier, demeurant toujours avec elle de pensée et d'affection. Il s'avança donc vers Jérusalem, où étant arrivé en la maison de saint Marc dans une grande salle qu'il avait fait préparer exprès, il mangea l'agneau pascal avec ses apôtres, leur lava les pieds avec une humilité inconcevable, leur fit une longue et riche prédication, institua l'eucharistie. De tous ces grands et ineffables mystères, je n'en traite pas ici, parce qu'ils ne sont pas proprement une partie de la Passion, mais un épilogue de ses divines actions, et que le sujet est si ample qu'il faudrait un carême tout entier, non un discours de quelques heures, pour le traiter dignement.

Première station. — Je me contente de remarquer après saint Jean, que Jésus sortit pour aller au jardin des Olives, ne voulant pas être pris en la maison, où il avait fait la cène; et cela pour quatre raisons : par respect envers le lieu sacré, par fidélité envers son hôte, par zèle de la paix et tranquillité publique, par persévérance en sa bonne coutume.

Les temples et les autels sont des asiles et des lieux de refuge

dont les immunités ont toujours été fort religieusement conservées, même parmi les payens. Au troisième livre des Rois (2, 28), Joab craignant la juste colère de Salomon, se réfugia au tabernacle et embrassa le coin de l'autel : *Fugit Joab in tabernaculum Domini et apprehendit cornu altaris;* et en saint Matthieu (23, 35), Jésus exagère la mort du prophète Zacharie, et le poète celle de Sichée, en ce qu'ils avaient été assassinés dans le temple et auprès de l'autel : *Quem occidistis inter templum et altare.*

Pygmalion, scelere ante alios immanior omnes
Impius ante aras, atque auri cæcus amore,
Clam ferro incautum superat. (*Æneid.* 1, 351.)

Le cénacle de Jérusalem où Jésus a fait la dernière cène, n'est-ce pas un temple bien auguste, puisqu'il y a chanté les louanges de Dieu avec ses Apôtres? *Hymno dicto exierunt.* N'est-ce pas une église bien digne, puisqu'il y fait les saints ordres, il y ordonne les premiers prêtres, il y consacre douze évêques? *Mense martio episcopos per diversa loca duodecim.* Cette table sacrée, n'est-ce pas un autel bien saint et vénérable, puisque Jésus y a dit sa première messe? S'il eût demeuré le reste de la nuit dans le cénacle, les soldats qui avaient commandement de le prendre en quelque part qu'il fût, l'eussent cherché là et fait prisonnier; saint Pierre coupant l'oreille à Malchus, y eût répandu du sang, cela eût violé l'immunité de ce saint temple, pollué et profané cette église.

Tous les gens de bien ont toujours eu grand soin de porter respect et faire du bien à leur hôte : les anges à Loth qui les accueillit (Genes. 19, 2), les espions d'Israël à Rahab qui les recéla (Josué. 6, 23), Elie et Elisée aux femmes qut les logèrent (3. Reg. 17, 21), Jésus à Marthe et à Magdeleine qui les reçurent (Joan. 11, 5). S'il eût été pris dans le cénacle, les meubles de son hôte eussent été exposés au pillage des soldats.

Les serviteurs de la maison et autres domestiques se fussent mis en défense, les voisins eussent accouru au bruit. Tout cela, ne se pouvait faire sans troubler le repos et le silence de la nuit, sans interrompre la joie de la solennité de Pâques, et du sacrifice de l'agneau ; lui qui aime la paix et la tranquillité publique ne veut être occasion, ni sujet de ce tumulte.

Et quand tout cela ne serait pas, il ne laisserait pas d'aller au jardin pour garder sa bonne coutume, c'était son exercice ordinaire d'employer le jour à prêcher, à gagner les âmes à Dieu, visiter les malades et pratiquer les œuvres de miséricorde, et de passer les nuits en prières pour le salut des hommes : *In die mandavit Dominus misericordiam suam, et nocte canticum ejus* (Psal. 41, 9). Quand nous avons pris quelque bonne coutume de prier Dieu soir et matin, assister à l'office divin, jeûner quelque jour en la semaine, nous nous en dispensons aisément pour le moindre accident qui arrive, pour la visite d'un ami, pour une mauvaise nouvelle qu'on nous a écrite, pour une petite incommodité prétendue. Jésus ne rompt pas sa bonne coutume par crainte d'être pris de ses ennemis, ni par le crève-cœur qu'il a de la trahison de Judas, ni par la frayeur d'une mort si cruelle et si prochaine : *Egressus ibat*

secundùm consuetudinem in montem Olivarum, dit saint Luc, (22, 39); et saint Matthieu ajoute : *Hymno dicto exierunt in montem Olivarum*, dit le grec; ce qui montre que ce ne fut pas une simple prière que le Sauveur ait faite en son particulier, mais un hymne ou cantique sacré qu'il chanta avec ses Apôtres : *Carmina proveniunt animo deducta sereno.* On ne trouve point en l'Evangile qu'il ait jamais chanté en sa vie que cette fois. Il chante, donc il est plein de joie, il se réjouit de ce qu'il a fait; il se réjouit de ce qu'il va faire; il vient d'accomplir le plus grand mystère, le plus signalé chef-d'œuvre qui soit émané de sa toute-puissance depuis l'incarnation, qui est le Très-Saint-Sacrement de l'autel. Il va endurer la mort pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, avec un amour si ardent, qu'il appelle ce jour, le jour de ses délices et de la joie de son cœur : *In die desponsationis et lætitiæ cordis ejus.*

Oui, mais voici une chose étrange et une question difficile : si Jésus est comme le cygne qui chante quand la mort s'approche, d'où vient qu'il tremble et qu'il a le cœur serré d'une si grande tristesse, qu'il en est réduit comme à l'agonie, et qu'elle serait capable de le faire mourir, si par sa toute-puissance il ne réservait sa vie à de nouvelles douleurs? d'où vient qu'il redoute et appréhende tant la mort, qu'il en sue à grosses gouttes, non de l'eau seulement, mais du sang, non du sang le plus délié, mais du plus gros, *grumis sanguinis*, des grumeaux de sang? d'où vient qu'il prie Dieu son Père par trois fois d'être dispensé d'avaler ce calice? Je sais bien qu'on a coutume de répondre que cette crainte et appréhension de la mort, cette tristesse et fâcherie de mon Sauveur était seulement en la partie inférieure de son âme, mais la difficulté n'est pas pourtant épuisée, car c'est ce qu'on demande, d'où vient que la partie inférieure de son âme a eu tant de répugnances et de contradictions à souffrir la mort, vu qu'elle était entièrement soumise et obéissante à la partie supérieure, la chair à l'esprit, la sensualité à la volonté ? Il avait en main les rênes de ses passions : si on les peut ainsi nommer; elles ne le prévenaient jamais, il les excitait, modérait, apaisait comme il voulait; il ne se mettait en colère, ne craignait, ne s'attristait, ne se troublait, ne se réjouissait qu'autant et quand bon lui semblait : *Turbavit semetipsum*, non pas *turbatus est*: *cœpit pavere et tædere;* d'où vient qu'il lâche maintenant la bride à la crainte et à la tristesse? Et ce qui comble mon étonment, c'est que je lis en la Vie des Saints que plusieurs martyrs se sont présentés aux tourments et à la mort, non-seulement sans répugnance, mais avec ardeur et allégresse. Sainte Agathe allait en prison et à la mort comme à un festin de noces : *Agatha lætissimè et glorianter ibat ad carcerem, et quasi ad epulas invitata agonem suum Domino commendabat;* saint Tiburce marchait sur les charbons comme sur des fleurs; saint André voyant la croix qui lui était préparée, la saluait avec joie : *O bona crux! diu desiderata securus et gaudens venio ad te.* Qu'est-ce à dire ceci, Messieurs? les saints martyrs sont courageux, et le Roi des martyrs semble être lâche et pusillanime; les soldats marchent généreusement au combat, et le capitaine retire son pied en arrière!

Je trouve plusieurs raisons de cette merveille dans les saints Pères. En premier lieu, disent saint Léon (Serm. 3 *de Passione Domini*) et saint Augustin, Jésus s'est dépouillé de sa force pour en revêtir les saints, il a voulu être pusillanime pour faire courageux les martyrs, il a redouté les tourments, afin que les saints n'en eussent point de crainte : *In nobis Dominus nostro pavore trepidabat, ut susceptionem nostræ infirmitatis indueret et nostram inconstantiam virtutis soliditate vestiret : venerat enim in hunc mundum dives et misericors negotiator cœli ; et commutatione mirabili inierat commercium salutare, nostra accipiens, et sua tribuens ;* ce que saint Augustin (*Conc.* 1. *in Psal.* 58) explique par cette comparaison : Le Fils de Dieu, dit-il, s'est comparé à la poule : *Sicut gallina congregat pullos suos ;* la poule a cette propriété entre les autres oiseaux, qu'on connaît qu'elle est mère encore qu'elle ne soit pas avec ses petits, parce qu'alors elle est toute maigre, défaite, la voix rauque, la crête pâle, les plumes mal agencées et comme hérissées, les ailes abaissées et rampantes contre terre, c'est qu'alors elle se fait malade pour ses poussins, se prive de la nourriture pour la leur donner, se rend débile pour les élever, s'affaiblit pour les renforcer, s'amaigrit pour les engraisser.

En second lieu, dit le même saint Léon, il a voulu être triste pour la confirmation de la foi, pour étouffer les hérésies avant leur naissance, pour montrer qu'il était vrai homme sensible, passible, mortel comme nous, tributaire aux mêmes infirmités que nous : *Per omnes naturæ humanæ contumelias volutatus,* dit Tertullien, pour réfuter l'erreur des appollinaristes, qui disaient qu'il n'avait point d'âme, mais un corps seulement, et la divinité qui tenait la place de l'âme : s'il n'avait point d'âme, il ne dirait pas : *Mon âme est triste jusqu'à la mort ;* la divinité ne peut être triste, et pour éteindre l'hérésie des manichéens, qui disaient qu'il n'avait enduré qu'en apparence et fantastiquement, non en vérité, et de fait : il n'eût pas redouté les tourments, il n'eût pas appréhendé la mort, si elle n'eût été réelle et douloureuse.

En troisième lieu, il donne entrée à la tristesse, afin de satisfaire suffisamment, pleinement, abondamment à la justice de Dieu pour nos péchés; s'il n'eût enduré que la croix, les fouets et les épines, il n'eût enduré qu'en une partie de son humanité, qu'en son corps, qui n'est que la moitié de l'homme. Il a voulu endurer en l'âme et au corps, afin de payer pour les péchés que nous commettons en l'âme et au corps; et parce que la règle de justice demande que celui qui offense le premier, soit le premier châtié, et que nous péchons par l'âme plutôt que par le corps, avant d'endurer en son corps, il a voulu être puni en son âme par cette horrible peine, et pour nous apprendre que la première, la plus importante, la plus nécessaire disposition que la justice de Dieu demande de nous pour nous remettre nos péchés, c'est la tristesse, et que si nous avions la lumière pour connaître la malice du péché, nous serions tristes jusqu'à être réduits à l'agonie, jusqu'à répandre des larmes de sang, jusqu'à mourir.

En quatrième lieu, pour votre consolation, ô âmes dévotes! dit

saint Ambroise, afin que vous appreniez qu'encore qu'en la pratique des commandements de Dieu, en la méditation et autres exercices spirituels, vous ayez des répugnances et contradictions intérieures, des aridités, des sécheresses, vous n'êtes pas pourtant pervers comme vous pensez, vous ne perdez pas le mérite, vous ne laissez pas d'être agréables à Dieu. Ce n'est pas péché, ni imperfections de sentir la tentation, mais d'y consentir; ce n'est ni vertu, ni perfection de n'avoir point de passions, mais de les modérer et savoir conduire : *Sic debuit Christus dolorem suscipere ut tristitiam vinceret, non eam excluderet; nec enim habent fortitudinis laudem qui stuporem magis vulnerum tolerant, quam dolorem.* Tant s'en faut que vous perdiez le mérite, qu'au contraire il est souvent plus grand, et lorsque vous pensez être plus désagréable à Dieu, c'est lorsque vous lui plaisez davantage : car votre fidélité éclate plus hautement quand vous le servez, quoique péniblement dans l'occasion de ces amertumes. Voyez comme votre Sauveur se comporte en son agonie, et imitez son exemple. Tant s'en faut qu'il se laisse abattre à la tristesse, qu'au contraire il prie Dieu plus longtemps : *Factus in agoniâ prolixius orabat*; et nonobstant cette agonie, cette répugnance et suite intérieure, il se présente courageusement à la mort : *Surgite, eamus, ecce appropinquat qui me traditurus est.* Il va au devant de Judas, il l'accueille débonnairement, il reçoit avec tendresse le baiser de trahison qu'il lui présente. Ainsi, si nonobstant vos aridités vous tenez ferme en l'oraison et pratique des bonnes œuvres, ces répugnances augmentent le mérite, et donnent le lustre à votre vertu : *Non est pondus veræ virtutis insensibilitas cordis et valde insana per stuporem membra sunt quæ sentire dolorem incisa non possunt*, dit saint Grégoire : C'est être à demi insensé d'être tout à fait insensible; c'est être stupide, non généreux, de n'appréhender pas ce qui est digne de crainte et d'appréhension. Comment est-ce que Jésus ne serait triste, ayant tant d'occasion de tristesse : *Tristis est anima mea* (Matth. 26, 38)! De quelque côté qu'il porte la vue, il aperçoit des objets de tristesse, de frayeur et d'appréhension. S'il regarde en haut, il voit la justice de son Père, qui prépare son épée vengeresse, pour décharger sur son humanité le châtiment exemplaire de tous les péchés des hommes; il entend son Père qui dit par Zacharie : *Framea suscitare super pastorem, et super virum cohærentem mihi.* Il est dans les mêmes tranchées et même plus pénibles que cet ancien, Damoclès, qui voyait pendre sur sa tête une épée, qui ne tenait qu'à un poil de cheval; il est dans la même crainte que le pauvre petit Isaac, quand il avait les yeux bandés, attendant le coup de l'épée de son père. S'il regarde en bas, il voit le nombre innombrable des réprouvés, qui brûleront à jamais, et maudiront en enfer celui qui est digne de toute bénédiction.

S'il regarde à sa droite, il voit ses amis, ses disciples, ses apôtres qui dorment à sa défense; s'il regarde à sa gauche, il voit ses ennemis qui veillent à sa ruine : *Considerabam ad dexteram et videbam et non erat qui cognosceret.*

S'il regarde du côté de Jérusalem, il voit cette ville infortunée

qui ne connaît pas son Messie qu'elle a attendu si longtemps et avec tant d'impatience : *Quid illi tam periculosum quàm non recepisse Christum?* il voit le crime énorme qu'elle va commettre en sa personne sacrée, la vengeance du ciel qui fondra sur elle en punition de ce déicide, la ruine de ce beau temple, le sac et la destruction de cette malheureuse cité; la mort de tant de millions d'hommes; la captivité de tant de juifs, et les autres afflictions qui arriveront à ce peuple pour châtiment de son sacrilége; il voit et considère toutes ces choses; il pleure et soupire, disant comme autrefois : *Si cognovisses et tu!*

S'il regarde du côté de Béthanie, il voit sa douce Mère, qui, sachant par le rapport d'un ange, l'angoisse où son Fils se trouve, gémit comme une tourterelle en l'absence de son bien-aimé, dit comme la mère de Tobie : *Heu me! fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum meorum, solatium vitæ meæ!* Eh! mon Fils! mon bien-aimé! pourquoi vous ai-je congédié? comment ai-je permis un divorce si cruel? que ne vous ai-je retenu par l'autorité maternelle? que ne vous ai-je suivi? j'essuierais la sueur de votre visage, et vous donnerais la consolation que vous demandez à vos Apôtres.

S'il regarde au temps présent, il est triste, car tous les tourments, affronts, ignominies qu'il doit souffrir chez Anne, chez Caïphe, chez Hérode, chez Pilate, au Calvaire, se présentent très-vivement à son imagination chacun en détail et en particulier : *Nihil ante oculos gelidæ nisi mortis imago.* Si la crainte d'une fort douce mort fit blanchir les cheveux, en une nuit, d'un gentilhomme espagnol, nommé Didacus Ozorius, si la même appréhension a fait souvent que plusieurs soient morts par crainte de mourir, que devait faire en notre Sauveur, la vive représentation des plus sensibles tourments que jamais homme ait endurés, et d'une mort très-certaine et inévitable?

S'il regarde au passé ou à l'avenir, il a devant les yeux et sur soi tous les crimes qui se sont jamais commis et qui se commettront. Taulère dit, et il est vrai, que si Dieu dessillait les yeux à un pécheur pour voir l'énormité d'un péché mortel, le cœur lui crèverait, et il deviendrait tout stupide d'horreur. Saint Jean Climaque dit que de son temps, un homme mourut soudainement du regret qu'il eut d'avoir commis un péché qui n'était pas des plus énormes. Saint Vincent Ferrier entendant en confession un pécheur, et lui remontrant la grièveté de sa faute, le vit tomber raide mort à ses pieds par l'effort de sa contrition. Jésus voit devant ses yeux, non deux ou trois péchés mortels, mais une infinité des plus énormes. La connaissance qu'il a de la malignité du péché, de la grandeur de la Majesté divine qui en est offensée, est très-parfaite et avec beaucoup de lumière; l'amour qu'il porte à Dieu son Père est ineffable et incompréhensible; il conçoit donc une douleur de nos péchés, si vive, si piquante et si excessive, qu'il ne faudrait autre chose pour le faire mourir, s'il ne s'en empêchait par un miracle particulier : *Tristis usque ad mortem.* Ne se contentant pas des larmes communes et ordinaires, il répandit des larmes de sang; et pour le faire plus abondamment, il changea tous ses membres en

yeux qui versèrent des larmes sanglantes, non deux ou trois seulement, mais en si grande quantité, qu'elles trempèrent tout son vêtement : *Quare rubrum est vestimentum*, et ayant trempé tous ses habits, coulèrent abondamment sur la terre, comme ferait un petit ruisseau : *Sudor sanguinis decurrentis in terram.* Il est très-utile et profitable, quand nous nous préparons pour nous confesser et que nous nous excitons à la contrition, d'honorer en Jésus cette douleur qu'il eut de nos péchés, nous associer à lui, entrer en ses sentiments, unir notre âme à la sienne, notre douleur à sa douleur, lui demander part à sa tristesse, offrir au Père éternel la contrition de son Fils, pour supplément aux défauts de la nôtre.

C'est avec juste raison que le Saint-Esprit a dit qu'une parfaite prière ne retourne jamais les mains vides au sein de celui qui l'a faite, encore qu'elle n'impètre pas ce qu'on demande. L'oraison que Jésus vient de faire est cause qu'il est consolé, car voici un esprit bienheureux, l'archange saint Gabriel, qui vient du ciel, s'apparaît à lui, le console, l'encourage, et même le conforte et lui donne des forces.

C'est pourquoi cet archange s'appelle Gabriel : *Fortitudo Dei.* Si ce n'est que nous suivions la dévote pensée de Théophilacte [1] qui, au lieu de *confortans eum*, tourne *glorificans eum*, et dit que cet ange était délégué de la cour céleste, non principalement pour le consoler et le fortifier, mais pour le bénir, le louer, le glorifier de cette glorieuse résolution qu'il avait prise de souffrir pour l'amour des hommes, nonobstant les contradictions de la partie inférieure de son âme. Faisons une petite pose à notre discours pour joindre et unir nos hommages, nos éloges et nos actions de grâces aux louanges que cet esprit bienheureux et les anges de sa suite donnent à notre Rédempteur.

Deuxième station. — Un des disciples du Fils de Dieu était allé deux jours auparavant vers les princes des prêtres pour convenir avec eux du prix qu'on lui donnerait pour trahir son maître et le livrer entre leurs mains (Matth. 26, 14). Sur quoi on pourrait demander d'où vient que notre Sauveur a souffert si longtemps en sa compagnie et au nombre de ses disciples ce perfide Judas? Pourquoi ce frelon parmi ces abeilles, ce corbeau parmi ces colombes, ce loup-garou parmi ces agneaux, cet apostat parmi ces apôtres? Ce fut premièrement pour nous apprendre à ne pas condamner ou blâmer l'Eglise, ni une république, ni une communauté religieuse, ou autre famille, si parmi les bons et vertueux

[1] Théophylacte, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, et l'un des plus savants hommes du XIe siècle, était natif de Constantinople, où il fut instruit dans les sciences ecclésiastiques. Il travailla avec zèle à établir la foi de Jésus-Christ dans sa métropole, où il y avait encore un grand nombre de payens, et mourut après l'an 1071. On a de lui : 1° Des Commentaires sur les Evangiles, sur les Actes des Apôtres, sur les Epîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée. 2° Plusieurs Epîtres et d'autres écrits en grec. On voit dans tous les ouvrages de Théophylacte, qu'il avait lu avec soin les écrits de saint Jean Chrysostome, et qu'il savait en profiter.

il y a des méchants et des vicieux, comme au ciel des étoiles errantes parmi les fixes, comme en la musique des notes noires et crochues parmi les blanches et demi-mesures, comme au champ du père de famille de l'ivraie parmi le bon grain. Ce serait une conséquence bien injuste de dire : Hérodias fut adultère, donc toutes les femmes mariées sont adultères; l'empereur Néron fut un tyran, donc tous les rois sont des tyrans; Judas, apôtre, trahit son maître, donc tous les apôtres étaient des traîtres; ainsi c'est une conséquence très-déraisonnable de dire : Un tel religieux est très-vicieux et déréglé, donc tout son ordre ne vaut rien.

En second lieu, notre Sauveur souffrit ce monstre de nature en sa compagnie pour rendre sa passion plus amère. Ce fut un grand crève-cœur à Jules-César de voir entre ses assassins le perfide Brutus qu'il avait adopté pour son Fils? *Tu quoque filii!* et ce fut un déplaisir bien sensible au Fils de Dieu de se voir trahi et livré à la mort pour si peu de chose par celui qu'il avait choisi entre tant de créatures, pour son disciple; entre ses disciples, pour son apôtre; entre ses apôtres, pour son grand-aumônier, pour son maître-d'hôtel et l'intendant de sa sainte famille, pour son confident et ami, auquel il communiquait ses secrets : *Tu vere homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos; hebraicè, qui simul dulciter communicabamus secretum.* Et pour connaître combien vivement le Sauveur a ressenti cette offense, il ne faut que considérer qu'il a tâché de l'en détourner par toutes sortes de voies, par menaces, disant : « Malheur à celui par lequel je serai trahi! » par humiliation, se prosternant à ses pieds; par présent, lui donnant son précieux corps; par bienfaits et bons offices, l'élevant à des charges si honorables; et enfin, par un dernier effort, étant au jardin, il exerce envers lui la plus admirable douceur qui se puisse imaginer, recevant de lui le baiser, et lui disant avec une douceur qui eût amolli un rocher : « Mon » ami, qu'êtes-vous venu faire ici, nous avons toujours été amis, je » ne vous ai jamais désobligé, et vous me trahissez par un baiser » (Matth. 26, 50).

En troisième lieu, le Sauveur a souffert longtemps ce traître en sa compagnie, afin de nous faire toucher au doigt que pour sainte et dévote que soit la compagnie où nous sommes, pour noble et excellente que soit la vocation où Dieu nous a mis, nous ne laisserons pas de nous y perdre, si nous n'y sommes fidèles : quelle compagnie plus sainte et plus divine que celle du Fils de Dieu! quels exemples des vertus plus rares et plus héroïques que celles de la Vierge et des Apôtres! quelle vocation plus religieuse et plus parfaite que l'apostolat! et Judas s'y est perdu, parce qu'il a donné entrée en son cœur au maudit péché d'avarice! C'est le vice des grands et le piége de leur damnation; des grands, dis-je, tant ecclésiastiques que séculiers, puisque Jérémie (6, 13; 8, 10) a dit deux fois : *Omnes avaritiæ student à prophetâ, usque ad sacerdotem.* Un grand prophète de la loi ancienne et un grand apôtre de la nouvelle, pour prouver qu'ils étaient innocents et irréprochables de tout point, ne font mention que de ce vice, protestant qu'ils n'y ont point été sujets, tant il est difficile et glorieux d'en être exempt

(1. Reg. 12, 13). Le prophète Samuel, après avoir gouverné le peuple de Dieu dès son bas âge, jusqu'à l'extrême vieillesse, étant sur la fin de sa vie, disait : « Me voici prêt à vous rendre compte de mes comportements devant Dieu et devant le roi son lieutenant; si vous avez des plaintes à faire contre moi, faites-les hardiment; dites si j'ai opprimé quelqu'un, ou si j'ai reçu des présents de qui que ce soit. » Pourrez-vous dire le même, l'un de ces jours, quand vous serez présenté au jugement de Dieu? Si vous le disiez, les anges gardiens de vos sujets diraient : Oui, vous les avez opprimés, quand vous les avez obligés par menaces ou par autres voies, à donner leurs filles en mariage à vos valets, à vous faire des journées, des corvées, des charrois, des messages auxquels ils n'étaient pas obligés; quand vous leur avez fait donner des tailles ou des soldats, non selon l'équité de la justice distributive, mais par faveur, par vengeance, ou par autre passion. Quand vous et vos officiers de justice avez pris de l'argent des criminels, au lieu de faire justice et de satisfaire aux parties lésées; quand vous avez pris à ferme, par tierce personne, les biens d'église, et empêché sous main que les autres n'enchérissent sur vous; quand vous avez gâté les blés des pauvres laboureurs allant à la chasse, ou y envoyant vos valets; quand vous faites payer vos rentes de blé en argent, et même souvent plus haut que le juste prix; quand vous avez mis si haut les fermes de vos moulins bannaux, que les meuniers en ont pris sujet de voler le blé des pauvres gens; quand vous employez en luxe ou à enrichir vos parents, les revenus de vos bénéfices qui appartiennent aux pauvres, après votre entretien convenable; quand vous différez de payer vos dettes aux pauvres artisans, aux marchands, aux serviteurs et servantes. Où est votre justice, Messieurs? où est votre raison? où est votre conscience? Si vous avez prêté un peu d'argent à quelqu'un, vous voulez qu'il vous en paie tous les ans les intérêts; et il y a quatre, cinq, six ans que vous avez le salaire de cette servante, les biens de ce marchand, les sueurs de cet artisan, sans leur en payer un seul denier d'intérêt : vous attendez à les payer au lit de la mort par votre testament; et vos héritiers seront aussi négligents de leur salut que vous du vôtre, et encore plus que vous. Vous ferez comme cette dame ces années passées : elle faisait la dévote, et étant riche de cent mille francs, elle fut surprise de la mort sans payer un seul de ses serviteurs; et les prières qu'elle eut de ses domestiques, ce fut des malédictions. En dépit de la voleuse, disaient-ils; en dépit de la méchante, elle nous emporte nos travaux; irons-nous plaider contre ses héritiers, pour avoir ce qu'elle nous doit? Assurément, assurément, Messieurs, vous trompez vos confesseurs, ou vos confesseurs vous trompent, s'ils vous donnent l'absolution; on est incapable d'absolution quand on ne garde pas les commandements de Dieu si on le peut faire. Et voilà un commandement de Dieu que vous ne gardez pas : *Non morabitur opus mercenarii tui apud te, usque manè* (Levit. 19, 13) : Le salaire de ceux qui ont travaillé pour vous, ne demeurera pas en votre maison jusques au lendemain.

Samuel, pour se justifier, ajoute : Je n'ai point reçu de présents

de qui que ce soit; il ne dit pas : Je n'ai point reçu injustement, mais absolument : Je n'ai point reçu de présents. Car le prophète Isaïe (33, 15) dit que pour éviter le feu dévorant et les ardeurs éternelles, il faut vider ses mains de tout présent : *Qui excutit manus suas ab omni munere; ab omni*, de tout, de tout présent, et la loi de Dieu défend aux juges, dans le même texte, d'avoir acception de personne et de recevoir des présents : *Non accipies personam, nec munera, quia munera excæcant oculos sapientum, et mutant verba justorum* (Exod. 23, 8; Deuter. 16, 19).

Saint Paul (Act. 20, 33) était encore plus retenu, il disait aux habitants d'Ephèse, qu'il n'avait pas même désiré l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne. Il considérait ce qu'il a écrit à Timothée (1. Tim. 6, 9): Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans le piége du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition, piége qui vous arrête et vous serre si fort que vous n'en sortez jamais, parce que vous êtes comme le lion. Dans le passage de l'Ecriture, où nous avons, *Divites eguerunt*, il y a en l'hébreu : *Kephirin leones*, quand le lion a une fois la proie entres ses griffes, il est impossible de la lui arracher. Vous êtes comme Judas, vous ne faites jamais entière restitution: il restitua les trente deniers, mais il ne restitua pas ce qu'il avait coutume de dérober : *Fur erat et loculos habens*. De tant de gens qui se confessent, de tant de gens qui font tort au prochain, quelle restitution en voit-on?

Le Fils de Dieu passe bien plus outre, il dit que si vous êtes riches (notez, il ne dit pas: Si vous êtes voleurs; mais *si vous êtes riches*); il est très-difficile de vous sauver, il est si difficile que vous ne vous sauverez jamais sans un miracle, et sans un grand miracle. N'est-ce pas un grand miracle de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille? et il est aussi malaisé de vous sauver si vous êtes riches. Vous vous en étonnez, le Fils de Dieu semble aussi s'en étonner, car il en parle par admiration; mais ce qu'il en dit ne laisse pas d'être très-véritable : *Quam difficile qui pecuras habent in regnum Dei intrabunt* (Luc. 18, 24). Oh! qu'il est difficile que ceux qui ont beaucoup de biens entrent dans le royaume de Dieu! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume de Dieu!

Messieurs, Messieurs, ne faisons pas comme les soldats de Pilate, qui se moquaient de Notre Sauveur : ils se mettaient à genoux devant lui, le saluant comme un roi, et puis lui donnaient des soufflets. Vous venez ici lui rendre hommage en l'adoration de la croix, et puis vous lui donnez un démenti; c'est lui donner un démenti en votre cœur de ne pas ajouter foi à sa parole; voilà sa parole, on n'en peut pas douter, il est difficile que celui-là entre au royaume de Dieu, non-seulement qui dérobe, qui trompe, qui retient injustement le bien d'autrui, mais celui qui est attaché à ses propres biens; car il dit cela (Luc. 18, 21) sur le sujet d'un gentilhomme qui avait gardé les commandements de Dieu dès sa jeunesse, et qui aimait trop ses propres biens; et ce qui est à remarquer, c'est que trois Evangélistes (Matth. 19, 16; Marc. 10, 20; Luc. 18, 21) rapportent ceci presque en mêmes termes, tant le Saint-Esprit crai-

gnait qu'on oubliât de nous l'enseigner : *Le ciel et la terre passeront, mais les paroles du Fils de Dieu ne passeront point* (Luc. 21, 33). Si vous vous trouvez en enfer par faute d'y ajouter foi, ce sera votre faute, vous n'avez sujet d'en accuser que votre incrédulité.

Mais il y a grande apparence que je perde mon temps et ma peine de prêcher à des avaricieux : quelle prédication plus puissante, plus éloquente, plus persuasive, plus divine, que celle d'un Dieu, et saint Luc (16, 14) dit que les pharisiens, entendant la prédication du Fils de Dieu, se moquaient de lui, parce qu'ils étaient avares. Finissons donc cette digression morale, que l'avarice de Judas nous a fait faire, et reprenons la suite de l'histoire sacrée.

Aussitôt que cet apostat a donné le traître baiser à notre béni Sauveur, une compagnie de soldats se jette sur lui éperdument, comme une troupe de loups affamés sur une simple brebis : ils le renversent par terre, le foulent aux pieds, lui donnent des coups de poings, le prennent par où ils peuvent, car il n'y a pas assez de parties en son corps pour être saisies par tant de bourreaux; les uns le prennent par la barbe, les autres par les cheveux, d'autres par les bras; ils lui jettent une chaîne de fer au cou et une autre à travers le corps : car c'était la coutume de lier ainsi les prisonniers, comme il se voit aux Actes des Apôtres (12, 6; 21, 33), où saint Pierre et saint Paul furent ainsi liés de deux chaînes. Ils lui lient les mains avec une longue corde, pour le traîner comme un forçat de galère ou une bête farouche. En cet équipage, ils le tirent hors du jardin avec des huées et des cris de triomphe ; ils le font passer à travers le torrent de Cédron, où il se blessa les pieds et tomba dedans, parce que, craignant qu'il ne fût secouru, ils le pressaient de courir et eux passaient sur la planche, et l'eau froide entrant dans les pores de son corps, ouverts par la sueur de sang, il fut saisi de frissons et de tremblements, accomplissant à la lettre cette prophétie de David : *De torrente in viâ bibet.* La maison d'Anne, beau-père de Caïphe, se trouvant en leur chemin, ils y entrent en passant pour le réjouir de la prise qu'ils avaient faite, et pour triompher avec lui de cette conquête qu'ils estimaient leur être fort avantageuse. De là ils le menèrent chez Caïphe, où les docteurs de la loi et les prêtres étaient assemblés, attendant avec impatience cette pratique; le pontife l'interroge sur ses disciples, sur sa doctrine et ses prédications : il répond modestement.

Il ne répond rien de ses disciples (Joan. 18, 20), parce qu'il n'en pouvait rien dire sans toucher à leur honneur : l'un l'avait trahi méchamment, les autres l'avaient abandonné lâchement. Le grand Constantin disait que s'il voyait un prêtre commettre quelque péché, bien loin de le publier il le couvrirait de sa pourpre royale. Le Sauveur couvre du voile du silence la lâcheté de ses Apôtres, et répond seulement à ce qu'on lui avait proposé touchant sa doctrine : « Qu'est-il besoin de m'interroger? Si je me justifie vous ne » me croyez pas, si je m'accuse vous ne me pouvez condamner » sur ma simple confession : on ne doit pas ajouter foi à un homme » qui se veut perdre ; donc, puisqu'il faut des témoignages, et que » vous n'avez point assisté, ou fort peu et par esprit d'envie à mes

» prédications, interrogez ceux qui les ont entendues : s'ils veulent » confesser la vérité, ils vous diront que j'ai toujours prêché qu'il » fallait honorer les docteurs de la loi et les pharisiens, rendre à » César ce qui est à lui, et que je suis venu, non pour abolir la » loi, mais pour l'accomplir et la perfectionner. » Comme il eut achevé ces paroles, un des valets lui donna un grand soufflet, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? Esprits célestes où êtes-vous? Que faites-vous, anges bienheureux? que n'abîmez-vous cet impudent? Comment endurez-vous cette injure, cette effroyable injustice contre votre Roi? Que les portes du ciel se désolent et se brisent! que la terre tremble d'horreur! que mon cœur se fende de douleur, voyant l'impudence du serviteur et la patience du Sauveur. Cette injure du soufflet a été une des plus douloureuses, des plus ignominieuses, des plus injustes que le Fils de Dieu ait endurées en sa passion. Des plus douloureuses; car ce soufflet fut déchargé par la main d'un bourreau armé de fer et de flatterie : il avait en main le gantelet de fer, selon la coutume de ce temps-là; il désirait plaire au pontife et à toute la compagnie. Il le donna si furieusement qu'il lui enfonça la joue. Saint Vincent écrit que le Rédempteur en tomba par terre, ce qui augmenta la douleur de cette injure.

Injure très-ignominieuse : ce fut en bonne compagnie, en présence d'un grand nombre de gens de qualité, à une personne sacrée, très-vénérable et très-digne d'être adorée.

C'est le plus grand tort du monde de permettre qu'un pauvre accusé qui n'a offensé personne, soit cruellement traité sans connaissance de cause pour une très-juste réponse, puisqu'il est permis par toutes les lois à un prisonnier de se défendre modestement en justice avec toute sorte de liberté.

Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu. Ce sont proprement les ministres qui démentent le Fils de Dieu, et lui donnent des soufflets. Remarquez-le, vous verrez que tous leurs petits raisonnements n'aboutissent à autre fin qu'à démentir notre Sauveur, il dit en la Cène : *Ceci est mon corps;* ils répliquent : Un si grand corps ne peut être contenu en un si petit espace; donc ce n'est pas son corps; il dit à Nicodème : *Celui qui ne sera pas régénéré d'eau, ne peut entrer au royaume de Dieu;* ils disent : L'enfant mort-né est fils d'une mère fidèle; donc, il entrera au royaume de Dieu sans être régénéré d'eau. Le Fils de Dieu dit au prêtre : *A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis;* les ministres disent : Les prêtres sont pécheurs; donc, ils ne peuvent remettre les péchés.

Oui, mais, mon Sauveur, je m'étonne de votre procédure : quand vous vous êtes relevé de la chute de ce coup, il semble que vous perdez courage, et que vous refusez de souffrir, car vous répondez à cet impudent.

Qu'est-ce à dire ceci, mes Frères, d'où vient que le Sauveur se défend sitôt? s'il ne veut pas endurer pour nous, pourquoi s'est-il présenté aux bourreaux? s'il a désir d'endurer, pourquoi plaide-t-il sa cause? N'est-ce pas lui qui est cet agneau prophétisé par Isaïe, qui se tairait en présence de ceux qui le maltraiteraient? et il se

plaint au premier soufflet qu'on lui donne, il remontre son innocence, et reprend celui qui le frappe. S'il y a des plaintes à faire, que ne les fait-il aux autres injures aussi bien qu'à celle-ci; on lui donne plusieurs mille coups de fouets, on lui met un chapeau d'épines sur la tête, on l'attache à une potence, il ne dit mot, il n'ouvre pas seulement la bouche; on lui donne un soufflet, et il se plaint, il se justifie, il argumente contre le bourreau. Quelle est la cause de cette différence, quel est le secret de ce mystère? J'en trouve deux principales raisons; premièrement, tant s'en faut qu'il se justifie pour diminuer la honte de cet affront qu'on lui fait, qu'au contraire c'est pour l'augmenter. Celui qui reçoit un brocard ou un soufflet en compagnie, s'il l'endure patiemment sans récriminer et sans se plaindre, il fait admirer sa vertu et diminue de beaucoup l'ignominie de l'affront; mais quand il répond et se justifie, si sa réponse n'est pas approuvée, si les assistants s'en moquent et se mettent à rire, la confusion en est bien plus grande. Le Fils de Dieu donc, sachant assurément que son excuse serait méprisée, qu'on se moquerait de sa réponse, que tous se mettraient à rire du soufflet et de la repartie, il couvrit sa face de honte, et répondit pour être plus moqué. Oh! sainte et divine face! c'est à présent que vous êtes plus belle que jamais; c'est maintenant, mon adorable Sauveur, que l'Epouse peut dire de vous : *Dilectus meus, candidus et rubicundus*, la blancheur de votre innocence et la rougeur de la honte que vous souffrez vous rendent agréable à Dieu et aux anges.

Il en est de même de vous, ô âmes choisies! quand on vous accuse d'un crime que vous n'avez point commis; quand on se moque de vous et de vos dévotions en compagnie, si vous l'endurez patiemment pour l'amour de votre bien-aimé, vous contentant de lui remontrer avec humilité votre innocence, vous lui êtes très-agréable; il vous dit en son Cantique : *Vox tua dulcis, et facies tua decora.*

Et vous, ô âmes pécheresses! apprenez aussi de ce mystère une sainte et salutaire leçon. Il est vrai, je n'en doute pas, il y a de la peine de découvrir à un prêtre un péché infâme et honteux, il vous semble qu'il vous est impossible de porter cette confusion, et néanmoins il le faut faire, ou le voir étaler au jour du jugement à la face de tout l'univers. Croyez-moi, et vous vous en trouverez bien; pour surmonter cette répugnance, retirez-vous en quelque lieu particulier; avant votre confusion, appliquez votre esprit à considérer attentivement cette confusion du Fils de Dieu; imaginez-vous ce Roi des anges, avec une modestie et une majesté divine tout droit, devant un juge passionné, en présence d'une grande audience : voyez qu'on lui décharge un très-rude soufflet sur la joue sacrée, qui en devint toute rouge, et dites en vous-mêmes : Hélas! mon Dieu! quelle différence de votre confusion et de la mienne! vous ne l'avez aucunement méritée, mais au contraire, vous étiez digne d'une gloire et d'une louange infinie; j'ai mérité par mes grands crimes d'être moqué et méprisé de toutes les créatures. Vous endurez cette confusion en présence d'un grand nombre de personnes: moi, en présence d'un seul homme;

vous, en présence de ceux qui ont les yeux collés sur vous : moi, en présence d'un homme qui ne me prête que l'oreille; vous, devant ceux qui se réjouissent de votre ignominie et en font des railleries: moi, en présence d'un prêtre qui me porte compassion et qui a de grandes tendresses pour moi; non, je ne cacherai plus mon péché, et quand vous me commanderiez de le confesser en plein théâtre, je le ferais très-volontiers pour l'amour de vous.

La seconde et principale raison pourquoi notre Rédempteur répond à ce valet insolent, c'est pour nous faire une sainte leçon de l'honneur que nous devons aux prêtres. Quand on le calomnie d'être blasphémateur, séducteur du peuple, intempérant, endiablé, il ne dit pas un seul mot pour s'en plaindre; mais d'être irrévérent envers les prêtres, ne leur rendre pas l'honneur qu'on leur doit, leur parler sans respect, c'est un crime qu'il estime si énorme, qu'il n'en veut avoir la souillure, pas même en l'opinion d'autrui; il ne se plaint pas du soufflet, car il se fut plaint de la flagellation, du couronnement d'épines, des autres soufflets et coups de poing qu'on lui donna; mais il se plaint de ce qu'on le frappe, l'accusant faussement d'avoir parlé irrévéremment au pontife. Le ministre lui avait dit : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? il se justifie, disant : Si j'ai mal parlé.

Voyez l'honneur que nous devons aux prêtres; le sacerdoce de Caïphe n'était qu'une prêtrise légale, qui n'avait point de pouvoir de remettre les péchés, ni de donner la grâce de Dieu; et toutefois le Fils de Dieu honore tant ce sacerdoce, qu'ayant souffert qu'on l'ait appelé samaritain, ivrogne, destructeur du temple, il ne peut endurer qu'on le calomnie d'avoir parlé sans respect aux prêtres, de peur que quelqu'un n'en prenne mauvais exemple. Et à présent que les prêtres ont un caractère divin, qu'il leur donne le pouvoir de consacrer ce précieux corps du Fils de Dieu et d'absoudre des péchés, il n'est rien de si méprisé, si on jette sur le tapis, un discours de médisance, les prêtres et les prélats y sont noircis les premiers; si on fait un conte de raillerie, il ne semble pas être bien assaisonné s'il n'est tiré de Rabelais, s'il ne se moque des moines et des prêtres. Quelques docteurs pensent que ce fut chez Anne que que le Sauveur reçut ce soufflet; les autres, qui ont examiné la chose de plus près, et avec plus de lumière, tiennent que ce fut chez Caïphe.

En cette maison du pontife, ils lui firent passer la nuit entre les mains des valets et des soldats, qui en faisaient leur jouet et passaient le temps à le tourmenter.

Les saints prophètes et les évangélistes racontent les principales injures qu'il y endura : ils lui crachaient au visage : *Tunc expuerunt in faciem ejus;* et comme il y avait grand nombre de soldats qui lui crachaient à qui mieux mieux, cette sainte et sacrée face fut toute couverte de vilains crachats; ce que le Prophète signifiait, quand il dit que sa face était comme celle d'un lépreux, toute couverte de ladrerie : *Vidimus eum tanquam leprosum*, pour donner à entendre qu'elle était blanche, souillée, horrible comme celle d'un lépreux. Au lieu que sa sainte salive avait servi de collyre aux aveugles et de remède aux sourds et muets, il est maintenant, en ré-

compense, couvert de puante salive. Cette injure est si sensible, que si un père la faisait à sa fille, elle en rougirait durant sept jours, comme Dieu disait à Moïse : *Si pater ejus spuissit in faciem illius, nonne debuerat saltem septem diebus rubore suffundi* (Num. 12, 14)?

De notre temps, un des plus apparents juifs de Florence rechercha en mariage la fille d'un autre juif qui était pauvre, à quoi le père ne voulut jamais consentir, quelque promesse et avantage que l'autre lui fit. L'affaire vient aux oreilles du grand-duc, qui fit appeler ce pauvre, pour savoir de lui pourquoi il refusait un si riche parti à sa fille : J'aimerais mieux, dit-il, l'avoir étranglée que de la voir femme d'un homme estimé infâme parmi nous, d'autant qu'il est de la race de ceux qui crachèrent au visage de votre Messie; et pour en savoir la vérité, commandez-lui, s'il vous plaît de cracher en votre présence. Ce que le duc ayant fait, ce riche juif ne put cracher.

Un ancien philosophe étant entré dans la maison d'un homme riche de biens temporels, mais de mauvaise vie, voyant sa chambre richement tapissée, et bien nette, lui cracha au visage; et comme l'autre s'en mit en colère, il répondit qu'ayant eu envie de cracher, il n'avait pu trouver de lieu en toute la salle plus digne de crachats que sa face couverte d'iniquités. Est-il possible que ces méchants ne trouvent en la maison de Caïphe nulle place plus infecte et digne de recevoir les crachats, que la face divine de mon Sauveur! cette face, qui est l'objet de la complaisance du Père, dont les séraphins sont amoureux, en laquelle consiste le salut des hommes, après laquelle soupiraient les anciens rois et les prophètes pour être bienheureux par la vue, et qui est si douce et si agréable, que ces barbares mêmes en sont charmés, et ne la peuvent frapper sans lui bander les yeux. Sainte Brigitte écrit que quand la Vierge était exilée en Egypte avec son Fils, en la ville d'Héliopolis, ses voisins étant en quelque amertume de cœur, disaient entre eux : Allons voir le Fils de Marie pour être consolés; tant ses yeux avaient d'attraits et de charmes.

Ils les lui couvrent donc avec le plus sale torchon qu'ils peuvent trouver en la maison, pour le mépriser davantage, et pour se délivrer des attraits de ses regards gracieux, qui leur amollissaient le cœur.

L'ayant ainsi voilé, et pensant qu'il ne les vît pas, ils commencent à frapper sur lui, tantôt par gourmades et à coups de poing : ἐκολάφισαν, *colaphis eum ceciderunt;* tantôt par soufflets et à main ouverte : καὶ ἐῤῥάπισαν, *et palmas ei dederunt;* en sorte que sa face en devint toute meurtrie et les yeux enflés, les joues livides et les lèvres flétries, tout le corps brisé et moulu.

Ses cheveux sacrés et sa barbe, quoique insensibles, ne furent pas exempts de mauvais traitements, car on les lui arrachait cruellement : *Genas meas dedi vellentibus.* Hé! mon Sauveur Jésus, n'êtes-vous pas bourgeois de Nazareth? n'êtes-vous pas vrai Nazaréen? ne savez-vous pas que la loi de votre Père défend aux Nazaréens de faire couper leurs cheveux pendant le temps de leur consécration? n'êtes-vous pas toujours le Saint des saints? n'êtes-

vous pas encore voué et consacré à Dieu? comment permettez-vous, non-seulement qu'on vous coupe, mais qu'on vous arrache cruellement les cheveux? C'est votre amour qui en est cause : *Quis legem det amantibus? major lex amor est sibi.* Vous êtes le Dieu d'amour, qui avez les yeux voilés, qui ne voyez pas les imperfections de la chose aimée; vous ne considérez pas les déloyautés et les ingratitudes de ceux que vous aimez tant, et pour qui vous endurez. Vous êtes le vrai Samson, qui vous êtes affectionné à mon âme, cette ingrate Philistine? vous vous abandonnez tant à elle, que vous permettez que vos ennemis vous arrachent les cheveux, se jouent et se moquent de vous, ne se contentant pas de gêner votre corps, par de si horribles supplices, mais affligent encore votre âme par des brocards et des calomnies : *Prophetiza nobis, quis te percussit?*

La ville de Jérusalem était alors sujette aux Romains, qui y avaient haute et basse justice. Ponce-Pilate en était président, auquel il appartenait de juger les criminels. Les docteurs de la loi et les pharisiens ne lui osèrent pas envoyer Jésus pendant la nuit, craignant que s'ils troublaient son repos, il ne se fâchât et refusât de le condamner. Sitôt que l'aube du jour commença à poindre, ils assemblèrent leur grand consistoire qu'ils appelaient *Sanhédrin*, où ils résolurent, pour la dernière fois, qu'il le fallait faire mourir à quelque prix que ce fût; ils le firent conduire à Pilate, garrotté de nouvelles chaînes. Ce juge, qui n'était pas juif et qui n'avait point d'animosité contre Jésus, demande les preuves des crimes dont on l'accuse, fait enquête des témoins, interroge l'accusé sur tous les articles qu'on lui proposait, et connaît évidemment qu'il est innocent, et entendant dire qu'il était Galiléen, il est bien aise d'avoir cette occasion de l'envoyer à Hérode, roi de Galilée, qui était alors à Jérusalem, pour lui faire son procès, et être déchargé de cette commission.

Hérode, d'abord bien aise de voir en sa maison ce Jésus tant renommé, dont ses courtisans lui avaient tant parlé, pensant que s'il était prophète, il ferait quelque miracle pour l'amour de lui, ou s'il était enchanteur, il ferait quelque tour de son métier en sa présence; mais Jésus ne lui répondit pas un seul mot. Premièrement, parce qu'il n'a pas coutume de parler à ceux qui s'adressent à lui, et qui le consultent par vaine curiosité : *Cum simplicibus sermocinatio ejus, abscondisti hæc à sapientibus.* Il ne découvre pas ses secrets, et ne révèle pas ses mystères à ces sages du monde, esprits curieux et superbes, enflés de l'estime du monde, qui ont un cœur double et des intentions déguisées, mais aux humbles et aux âmes simples. En deuxième lieu, il ne répond pas à Hérode pour lui reprocher tacitement la cruauté commise envers saint Jean-Baptiste, comme lui disant : Saint Jean-Baptiste était ma Voix, vous l'avez étouffée; ce n'est pas merveille si vous n'entendez pas ma parole. Ainsi vous vous plaignez quelquefois que Jésus ne vous parle pas en la communion; que vous ne ressentez point les douceurs, les caresses et les consolations qu'on dit qu'il communique aux âmes qui le reçoivent, c'est que vous avez fait comme Hérode, vous avez étouffé la voix de Jésus, ce n'est pas merveille si vous n'entendez

pas sa parole. Le prédicateur est comme saint Jean, il prêche la même chose que lui : *Pœnitentiam agite ;* il vous a exhorté à la pénitence pendant tout le carême, vous avez méprisé cela, vous avez étouffé en vous cette voix, vous vous êtes adonné aux plaisirs. Quand vous communiez à Pâques, Dieu ne vous parle, ni ne vous console pas. Hérode voyant qu'il ne pouvait rien tirer de lui, il ne lui fait aucune chose, que de l'habiller d'une vieille robe blanche, qui était le vêtement des insensés, et le renvoie ainsi à Pilate, lui mandant : Je vous renvoie ce criminel que vous m'avez adressé, je ne trouve point d'autre crime en lui qu'une pure et fine folie, c'est un sot et un ignorant qui n'a su dire un seul mot. L'Evangéliste remarque que les courtisans d'Hérode se moquèrent comme lui de Jésus : *Sprevit eum Herodes cum exercitu suo.*

Ne faisons pas comme cela, ne le méprisons pas, encore qu'il soit comme déguisé et inconnu, qu'il ne dise mot, et qu'il ne montre aucun éclat de sa gloire et divinité. C'est en cet auguste sacrement, où il est revêtu d'une robe blanche, voilé des espèces sacramentelles ; c'est là où il est couvert et inconnu, méprisé, moqué et bafoué par les hérétiques et les mauvais catholiques. Honorons-le, adorons-le, bénissons-le. Faisons une petite pause à notre discours, pour lui faire amende honorable des injures qu'il reçoit de ses créatures. Autant de brocards et d'affronts, autant de calomnies et de malédictions, autant d'injures qu'il a reçues en la maison d'Anne, de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, autant de mille et d'infinités de millions de bénédictions puisse-t-il recevoir des hommes et des anges. Allons nous jeter à ses pieds et demandons-lui pardon; car maintenant qu'il est dans les misères, il a plus de miséricorde : *Pati voluit Christus : ut compati disceret ; miser esse voluit, ut disceret misereri.* Cette sainte Humanité étant maintenant en affliction, aura le cœur plus enclin à nous porter compassion : *Non ignara mali miseris succurrere discet.*

Troisième station. — Tout ce qui a été dit jusqu'à présent est fort peu de chose en comparaison de ce qui reste : *Finis unius mali gradus est futuri.*

Nous avons autrefois montré par des preuves évidentes et puissantes, que le corps adorable de Jésus était le plus délicat, le plus tendre et sensible de tous les corps humains qui ont jamais été et qui peuvent être. Je ne dois pas user de redites ; mais je veux considérer les trois plus atroces tourments qu'il a soufferts en sa passion : la flagellation, le couronnement d'épines et le crucifiement.

Les saints Evangélistes nous donnent sujet de croire qu'il a été flagellé deux fois : car saint Luc (23, 22) dit que Pilate le fit fouetter avant que de le condamner à la mort, et même ayant intention de le délivrer : *Corripiam illum, et dimittam ;* et saint Matthieu (27, 26) dit qu'il le livra aux Juifs pour être crucifié, après l'avoir flagellé ; et quand les saints Evangélistes ne le diraient pas, ils l'entendraient assez, disant qu'on l'a condamné au supplice de la croix : car c'était une coutume ordinaire et une loi indispensable parmi les Romains de flageller ceux qui doivent être crucifiés. Saint Luc (23, 16) parlant de cette première fois, que Jésus fut fouetté dit qu'il

fut châtié comme un enfant ou un fou, (παιδεύω, vient de παῖς, παιδός, enfant), parce que Pilate ne trouvant point de cause de mort en lui, comme il dit, et pensant que tout son crime n'était qu'une trop grande liberté de parler par rodomontade, et de se nommer *Fils de Dieu*, le jugea seulement digne de la peine du fouet qu'on donne aux enfants ou aux fous avec des verges, pour les faire sages; mais saint Matthieu (27, 26), saint Marc (15, 15) et saint Jean (19, 2), parlant de la seconde fois qu'il fût fouetté après la sentence de mort, l'appellent *flagellation*, qui était la peine des esclaves : τόνδὲ Ἰησοῦν φραγελλώσας, Ἰησοῦν ἐμαστίγωσε. Ces deux mots signifient proprement *fouets avec des écourgées, sangles, lanières, courroies de cuir*. Pudentius, auteur fort ancien, parle de deux piliers, auxquels Jésus fut attaché pour être flagellé : *Vinctus in his Dominus stetit ædibus atque columnis*, et la colonne qu'on garde religieusement à Rome en l'église de Sainte-Praxède, montre, par son inscription, qu'il y en avait encore une autre ; et en effet, ce n'est pas celle dont parle saint Jérôme en l'épitaphe de sainte Paule : car celle qui est à Sainte-Praxède, est si basse qu'elle ne venait que jusqu'aux genoux, et celle dont saint Jérôme fait mention était si haute et si forte, qu'elle soutenait la galerie d'une église[1].

Pilate donc ayant recommandé à ses soldats de flageller le Sauveur, ces barbares dépouillèrent tout nu celui qui orne la terre de fleurs et le firmament de lumière. Quelle confusion! quelle horreur et quelle mort à ce saint jeune homme! à ce très-chaste cœur! à ce cœur virginal et royal, plus pur que les étoiles, de se voir tout nu en présence de ces insolents, qui lui disaient des brocards impudiques, et à la vue d'un si grand nombre de personnes : car le lieu était fort spacieux : c'était la salle de l'audience : ἔσω τῆς αὐλῆς, dit saint Marc (15, 16) : *Intra aulam ;* et ce peuple l'avait suivi quand il fut traîné de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode et d'Hérode au Prétoire.

C'est une merveille digne de grand étonnement, qu'ils ne s'étonnèrent point, en le dépouillant, de voir son corps tout empourpré et sa robe intérieure toute trempée et teinte de son sang par la sueur qu'il eut au Jardin, ce qui les devait effrayer, attendrir et émouvoir à compassion; mais rien ne peut toucher les âmes qui se sont prostituées et endurcies au péché.

Plusieurs considérations nous persuadent que ce tourment de la flagellation a été un des plus horribles que le Sauveur ait endurés, il fut flagellé à la mode des Romains et à la mosaïque. Quand on exécutait ce supplice à la façon des Romains, la douleur en était très-vive? Ulpien[2] le met au nombre des supplices atroces et au même rang que la torture. Et quand on l'exécutait à la mode des

[1] Ostendebatur columna Ecclesiæ porticum sustinens, intecta cruore Domini ad quam vinctus dicitur et flagellatus.

[2] Lib. *Sed secuti* ff. *de usu fructu et quemadquis utatur.*

Cet Ulpien, était un célèbre jurisconsulte ; il fut tuteur, secrétaire et ministre de l'empereur Sévère, et ensuite préfet du Prétoire. Il persécuta les chrétiens, et fut tué par les soldats de la garde prétorienne, en 226.

juifs, les coups en étaient si rudes, que s'ils excédaient le nombre de quarante, ils mettaient le pauvre patient en danger évident de la mort, comme il est dit au Deutéronome (25, 3).

Les ministres qui furent employés à cette exécution étaient naturellement enclins à la cruauté. Le président leur avait commandé de le flageller cruellement, parce qu'il désirait le réduire en un état si pitoyable, qu'il pût faire compassion à ses ennemis, et contenter leur malveillance enragée. Les scribes et les pharisiens attisaient encore leur cruauté, désirant lui faire répandre tant de sang, que s'il était renvoyé par Pilate il eût peine de se r'avoir, et qu'ainsi il mourût de quelque façon que ce fût. Le diable aussi, qui enrageait de dépit contre lui, et qui désirait le faire entrer en impatience, incitait les bourreaux de ne le pas épargner, c'est ce que saint Luc (4, 13) signifie, comme a remarqué saint Hilaire, quand il dit que Jésus ayant été victorieux au désert, l'esprit malin se retira pour un temps, c'est-à-dire jusqu'au temps de sa passion : *Recessit ab eo diabolus usque ad tempus.* Ajoutez que les bourreaux se changeaient de temps en temps, et comme ils voyaient qu'il endurait tout très-patiemment sans se plaindre, ils croyaient qu'il faisait cela pour les braver, ou par opiniâtreté, et ils essayaient de le frapper si rudement, à l'envi l'un de l'autre, qu'ils lui donnassent occasion de se plaindre.

La diversité des dictions dont les Evangélistes se servent pour exprimer cette peine, montre la diversité des instruments qui y furent employés : παιδεύσας, φραγελλώσας, ἐμαστίγωσε, cela signifie proprement des verges, courroies, ou écourgées de cuir, de petits crochets en forme d'aiguillon. *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* : Comme le menuisier en rabotant une planche, emporte plusieurs pièces du bois, ainsi ils ont enlevé avec leurs fouets éperonnés des lambeaux de ma pauvre chair. Une autre version dit : *araverunt peccatores* : Comme le soc de la charrue sillonne la terre et la pénètre bien avant, ainsi ils ont fait des sillons et de grandes ouvertures en mon corps.

Encore que les coups n'eussent pas fait cela par leur pesanteur et dureté, ils l'eussent fait par leur multitude. Sainte Gertrude apprit par révélation, et les docteurs le tiennent communément, qu'il en reçut pour le moins cinq mille. Cœlius Rodiginus [1] dit que si quelqu'un était condamné au fouet, le tribun de camp ou colonel touchait un peu le patient, ce qu'étant fait le régiment le brisait à coups de fouet s'il était esclave, ou à coups de bâton s'il était libre, et saint Matthieu (27, 27) signifie que cela fut pratiqué en Jésus : *Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem, et exuentes eum;* et le régiment était composé de mille soldats : car le colonel s'appelait χιλίαρχος, comme qui dirait millenaire. Quand ils n'eussent donné chacun que cinq ou six coups, c'était pour le moins cinq ou six mille coups, sans compter ceux qui furent donnés par les bourreaux employés de la part des scribes et des pharisiens. Quelle boucherie, quelle effusion de sang, quel horrible carnage devait-

[1] Lib. 10 *Antiquarum lectionum*, cap. 5.

on voir en ce pauvre corps tout déchiré et froissé par tant de coups, et si, au rapport de Moïse, un patient était en danger de mort pour avoir reçu un peu plus de quarante coups, en quel état devait être Jésus, qui en reçut pour le moins cinq mille? La Vierge révéla à sainte Brigitte [1], qu'elle se trouva présente à cette cruelle tragédie, et qu'au premier coup qu'on déchargea sur son Fils, elle tomba tout évanouie : puis ayant un peu repris ses esprits, elle le vit si déchiré, que ses os étaient tous découverts; et elle ajoute qu'un pharisien le voyant en danger de mort, dit à ces barbares : A quoi pensez-vous? voulez-vous tuer ce pauvre homme, sans attendre la sentence du juge, et faire votre cause la cause de sa mort? Ayant dit cela, il coupa les liens qui tenaient Jésus attaché à la colonne. Quand les cordages furent rompus, le Fils de Dieu tomba par terre, et se traînant comme il pouvait dans la rivière de son sang. Il chercha comme il put ses vêtements, pour couvrir son pauvre corps qui n'était que plaies.

Les tourments ordinaires ne suffisaient pas, l'ingénieuse cruauté de ces désespérés en invente un nouveau, qui n'a jamais été en usage depuis que le monde est monde. Aussi saint Chrysostome (Homil. 88 *in Matth.*) dit qu'il vient de l'invention du diable, qui possédait ces âmes réprouvées. Ils assemblent plusieurs piquantes épines, ils en font un chapeau en forme de couronne impériale, ils la lui mettent tout autour de la tête : περιτιθέασιν, dit saint Marc (15, 17), le lui enfoncent bien avant à grands coups de bâton. Que ce chapeau fût d'épines, cela venait de la malice du diable; mais qu'il fût en forme de couronne, cela venait de la providence de Dieu : car on couronnait les victimes qui devaient être immolées, pour montrer que notre vrai honneur, notre couronne, notre gloire, notre félicité, c'est d'être consacré à l'hommage de Dieu, sacrifié et anéanti pour son service; nous voyons cela au livre des Actes (14, 12) et dans Virgile :

Et salsæ fruges, et circum tempora vittæ. (*Æneid.* 2, 133.)

Plusieurs graves auteurs tiennent probablement que cette couronne fut faite de joncs marins, dont les épines sont plus longues et plus pointues que celles des buissons ordinaires : *Et acutâ cuspide junci;* ces joncs marins sont si communs en Egypte et en Syrie, que la mer Rouge s'appelle en hébreu *Jam suph*, la mer des Joncs; leurs branches sont plus flexibles et plus propres à être tissues en couronne que celles des autres ronces. Et de fait, celle qu'on montre en l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, et les deux qui se gardent à Rome en l'église de Sainte-Croix, apportées de Jérusalem par sainte Hélène, sont plus longues que nos épines communes; que si ailleurs on en garde d'autres qui soient plus courtes, c'est, ou qu'elles ont été épointées, ou qu'avec les joncs marins ils avaient mêlé des épines ordinaires.

Et si les figures peuvent servir pour connaître la vérité de l'histoire, nous en avons une très-authentique en la personne de Jonas.

[1] Lib. 1, cap. 10, *Revel. circa medium.* — *Ibidem* et lib. 4, cap. 70.

Ce prophète ne fut pas seulement la figure de Jésus en sa résurrection, mais encore en sa sainte passion : car si vous entendez la voix de Jonas dans le ventre de la baleine, et celle de Jésus dans les psaumes, vous verrez que l'une n'est qu'un écho et une réflexion de l'autre. Jonas crie : *Projecisti me in profundum, omnes gurgites tui et fluctus tui, super me transierunt. Circumdederunt me aquæ usque ad animam.* Jésus dit : *Veni in altitudinem maris, omnes fluctus tuos induxisti super me, intraverunt aquæ usque ad animam meam.*

Or, les rabbins disent en leur école que Jonas étant jeté en la mer, fut entouré de joncs marins qui s'attachèrent à sa tête; et l'Ecriture le semble dire expressément; car où nous avons : *Pelagus operuit caput meum*, en l'hébreu il y a : *Suph carash ceroshi juncus seu alga implicata est capiti meo, cald mave carectosum suspensum est capiti meo* (Jonæ. 2, 6).

Ce tourment fut encore plus douloureux au Fils de Dieu que la flagellation : il endura en la tête, qui est une partie très-sensible, étant l'origine et la force des nerfs, qui portent le sentiment par tout le corps; et si ces pointes perçaient les sutures du crâne, elles perçaient les petites peaux qui enveloppent le cerveau. Et toutefois cette couronne ne lui étaient pas si sensible que vos guirlandes, Mesdames; ces épines ne lui étaient pas si déplaisantes que vos rubans et vos ornements de tête; ces épines ne le blessaient qu'en la tête, vous le blessez vivement au cœur par vos parures superflues. Ne lui est-ce pas un grand crève-cœur de voir que par les vanités de votre tête vous lui faites perdre le fruit des douleurs qu'il a endurées en la sienne, tant d'âmes, pour le salut desquelles il a porté cette couronne? Les chrétiens de la primitive Eglise étaient bien éloignés de votre façon de faire : ils faisaient conscience, au rapport de Tertullien et de Minutius Félix[1], de se servir de fleurs et de parfums, disant que c'est grande indécence, une disproportion monstrueuse, de voir un membre délicat et mondainement ajusté sous un chef couronné d'épines.

Le Sauveur n'a été flagellé que deux fois, mais on lui a mis la couronne d'épines sur la tête par trois fois : la première fois après la flagellation, puis quand ils le voulurent conduire au Calvaire : *Exuerunt eum chlamyde, et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent* (Matth. 27, 31); car étant auparavant vêtu de la robe blanche donnée par Hérode, et de celle de pourpre, quand ils le voulurent mener au supplice, ils lui donnèrent ses propres vêtements, afin qu'il fût reconnu et qu'on sût par toute la Palestine que c'était Jésus de Nazareth qui avait été crucifié. Or, entre ses vêtements, il y avait la robe sans couture, qui n'était ouverte que par en haut, à la façon de nos aubes, et, pour la lui vêtir, ils lui ôtèrent la couronne d'épines et la lui remirent après. Ce qu'ils firent encore pour une troisième fois sur le mont de Calvaire, quand ils lui ôtèrent ses vêtements pour le

[1] Minutius Félix, célèbre orateur romain, vivait sur la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle. On a de lui un excellent dialogue intitulé *Octavius,* dans lequel il introduit un payen et un chrétien qui discutent ensemble.

mettre tout nu en la croix : car il fut révélé à sainte Brigitte[1], que Jésus étant en la croix, avait en la tête la couronne d'épines, et qu'elle lui tirait si grande quantité de sang, que ses yeux et ses oreilles en étaient tout pleins, en sorte que pour regarder sa sainte Mère, il eut besoin de faire sortir le sang de ses yeux, mouvant et pressant ses paupières.

Ce ne fut pas seulement pour le tourmenter, qu'ils lui mirent cette couronne sur son chef adorable, ce fut encore pour l'humilier et le remplir d'opprobre et de confusion; et à cette même fin, ils lui mirent un roseau en la main et un vieux manteau de pourpre sur les épaules, pour lui dire qu'il était un roi feint et contrefait, un roi de théâtre et de farce, le roi des buissons et des fleuves verts, et que son triomphe du jour des Rameaux ne lui avait pas réussi, que c'était un triomphe sans victoire. En cet équipage ridicule pour ces malins, mais pitoyable pour ceux qui ont quelque reste d'humilité, Pilate le présente au peuple sur le perron du Prétoire.

(Ici on montre au peuple un *Ecce Homo* ou l'image de sainte Véronique.)

Que vous en semble, mes Frères, qu'en dites-vous? qu'en pensez-vous? ne faut-il pas avoir un cœur de tigre et des entrailles de léopard, pour n'en être pas touché? un objet si pitoyable, un Homme-Dieu si rempli de misères, n'est-il pas digne de grande commisération? Et vous encore plus, et moi encore plus, nous tous, sans comparaison, nous sommes plus dignes de compassion que le Sauveur en sa Passion; c'est lui qui le dit, et il est la vérité même : *Super vos flete;* n'avons-nous pas sujet de pleurer sur nous, d'avoir ainsi traité celui qui ne nous a jamais fait de mal, qui nous a infiniment obligés, duquel dépend notre bonheur? Quel est le malade frénétique qui ait jamais ainsi traité son médecin? le chien enragé, son maître? le tigre ou le léopard, son père? Que dis-je, son médecin, son maître, son père, mais son ennemi mortel? Quel est le loup dans les forêts, la bête farouche en Afrique, qui pourrait plus cruellement dévisager un pauvre homme qui serait entre ses pattes? *Facta est mihi hæreditas mea quasi leo in sylvâ.*

Nolite flere super me, sed super vos ipsos flete (Luc. 23, 28). Il le dit à des saintes, à sainte Magdeleine, à sainte Véronique, à sainte Marie Salomé et aux autres femmes dévotes qui le suivaient; que dira-t-il donc à des âmes pécheresses? Il le dit, non après sa mort, quand la joie de sa résurrection et de sa gloire pouvait essuyer leurs larmes et effacer la souvenance de ses douleurs, mais quand il souffre actuellement, quand il porte sa croix et va mourir au Calvaire. Il ne dit pas seulement : *Pleurez sur vous*, mais il dit par antithèse : *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous*, parce que le péché mortel est incomparablement plus digne de larmes et de tristesse que toutes les souffrances de Jésus. Sainte Magdeleine était plus obligée de pleurer ses péchés passés, que la passion présente et amère de son bon Maître; d'autant qu'un mal est plus grand, il mérite d'être pleuré avec des larmes plus abon-

[1] Lib. 1, cap. 10, et lib. 4, cap. 70 *Revel.*

dantes. Jésus nous défend de pleurer sa sainte mort et passion, afin d'épargner nos larmes, pour pleurer nos iniquités. Il a raison, il a raison; le moindre péché mortel est un mal plus grand et plus digne d'être regretté, que les douleurs et la mort de Jésus-Christ. Cela est évident par les principes de notre foi et par les maximes de théologie. Dieu a voulu, agréé, commandé la mort et passion de Jésus, il lui a fait un corps tout exprès pour cela : *Factus obediens usque ad mortem. Corpus aptasti mihi.* Il ne peut vouloir, agréer et approuver le péché, ni y contribuer tant soit peu : le péché des Juifs lui déplaît, la passion de son Fils lui agrée : *Actio displicuit, passio grata fuit.*

Il ordonne la passion de son Fils, pour le remède du péché : le péché donc est un plus grand mal que la passion de Jésus, comme la maladie est un plus grand mal que la médecine, si le médecin qui l'ordonne n'est interdit de jugement, suivant cette doctrine qui n'est controversée de personne : Quand vous commettez un péché mortel, c'est un malheur plus déplorable, un plus grand désordre, un plus grand désastre et dérèglement au monde, que si Jésus endurait derechef autant qu'il a souffert en cette vie. O mon Dieu! qui le pourrait croire, qui le pourrait seulement penser, si vous ne l'aviez enseigné, que le péché fût un si grand mal, que vous aviez grand sujet de dire à ces femmes dévotes qui vous suivaient : *Beatæ steriles, beatæ steriles!* Heureuses les femmes stériles! elles n'ont point le regret d'avoir mis au monde des créatures qui commettent le péché. Et votre Saint-Esprit, par la bouche du Sage, dit en même sens : *Laudavi mortuos magis quàm viventes, et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt :* J'estime les morts beaucoup plus heureux que ceux qui sont en ce monde, parce qu'ils ne commettent plus de péchés; j'estime encore plus heureux ceux qui n'y ont jamais été, ils n'ont point commis de péchés et ne sont pas en danger d'en commettre. Malheur à celui qui le commet! Malheur à celui qui commet le péché! ce lui serait un grand bonheur de n'avoir jamais été né : *Væ! homini illi, bonum erat ei si natus non fuisset!* Le Saint-Esprit ne dit pas seulement que celui qui n'a jamais été est heureux, parce qu'il n'a point commis de péché, mais parce qu'il n'en a point vu commettre : *Nec vidit mala;* parce que c'est un sujet de grande affliction à une âme bien née, non-seulement d'avoir commis le péché, mais de voir ou de savoir qu'il se commet contre une si haute et infinie majesté. Le Sauveur ajoute : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, quid fiet in arido?*

S'il disait : *Hæc fiunt*, je ne m'en étonnerais pas tant; cela exprimerait seulement que le Père a consenti à la passion de son Fils, qu'il l'a permise et tolérée. Il dit *hæc faciunt*, ce mot exprime que Dieu l'a voulu absolument, qu'il l'a condamné à cela, qu'il la lui a commandée; il lui a déclaré qu'il ne pardonnerait jamais aux hommes s'il n'endurait la mort pour eux, et la mort honteuse de la croix : *Scriptum est de me ut facerem voluntatem. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis* (Philip. 2, 8). Encore que Dieu n'eût exigé de son Fils, pour satisfaction de nos péchés, qu'une petite larme, une goutte de sang, la souffrance de la piqûre d'une

épine, il eût été en cela infiniment juste, sévère, redoutable ; combien plus est-il sévère de l'avoir condamné à des supplices si insupportables? et qui eût jamais pensé que vous fussiez si sévère, ô Dieu de miséricorde! qu'est devenue cette grande clémence dont vous vous glorifiez tant en votre Ecriture sainte! N'est-ce pas vous qui fermâtes la gueule des lions, quand Daniel était en leur caverne, parce que, comme il disait, vous ne mettez jamais en oubli ceux qui vous aiment et qui vous sont fidèles? N'est-ce pas vous qui délivrâtes Suzanne des fausses accusations au plus fort de sa nécessité, parce que, disait-elle, vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous? N'est-ce pas vous qui avez pardonné à la pécheresse Ninive, parce que, disiez-vous, en cette ville-là il y a plusieurs pauvres innocents, plusieurs petits enfants, plusieurs bêtes qu'on a fait jeûner : *Nonne parcam Ninive, civitati magnæ, in quâ sunt plusquam centum viginti millia hominum, qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram suam, et jumenta multa* (Jonæ. 4, 11)? Et votre Fils, et votre Fils unique, votre unique bien-aimé; votre bien-aimé, qui a jeûné toute sa vie, qui est plus juste que Suzanne, plus saint que Daniel, plus innocent qu'un enfant de deux jours, qui est égal et consubstantiel à votre Majesté, qui est tant humilié et tant travaillé pour votre service, ne trouve point de miséricorde en votre cœur paternel : *Justus es Domine; verumtamen de hac tuâ justitiâ nisi blasphemando non possum explicare quod sentio; excessisti Domine factis, excedam verbis; excessisti omnes justitiæ metas, et dum nimium videri vis justus, plus justo factus es justus : imò si dicere auderem, dicerem utique nisi Deus esset quod præ nimiâ justitiâ factus es injustus. Quæ enim justitia exigit ut Filius patiatur pro servo, innocens pro reo, omnipotens pro vermiculo* (S. Thomas de Villeneuve)? Grand Dieu, vous êtes juste, vous êtes la justice même; mais, si est-ce que je ne saurais exprimer ce que je pense de votre justice, sans prononcer quelque blasphême; vous avez fait un grand excès en cette œuvre de votre justice; vous me permettez bien ce petit excès et cette saillie de paroles; vous avez outrepassé toutes les bornes de la justice, et pour montrer que vous êtes juste, vous êtes devenu trop juste : même si je l'osais dire, et si vous n'étiez Dieu, je dirais que, par un excès de justice, vous êtes devenu injuste : car quelle justice permet que le Fils soit puni pour le serviteur, l'innocent pour un criminel, le Tout-Puissant pour un ver de terre?

Si un de nous faisait ce que vous faites, on aurait peine de ne le pas improuver : si un père de famille affligeait son fils innocent, pour son serviteur criminel, on le trouverait mauvais; vous l'avez fait, et il le faut trouver bon, il le faut approuver, il le faut adorer. Hé! mon Sauveur Jésus, c'est vous qui en êtes la cause, c'est vous qui avez fait l'excès : *Loquebantur de excessu.* C'est vous, Agneau débonnaire, qui avez été prodigue et excessif en amour; à quoi pensez-vous? où était l'amour plus que très-raisonnable que vous deviez à vous-même, quand vous vous résolûtes de cautionner des vers de terre, de répondre pour des blasphémateurs, pour des adultères, pour des ivrognes, pour des gens dont vous ne pouviez

attendre que des ingratitudes effroyables? On ne vous fait point de tort, qui répond paie en toute justice : *Volenti, et consentienti non fit injuria.* Pourquoi vous êtes-vous rendu pleige d'une si grosse et si pesante dette? non, non, il n'y a point d'exemption ni de privilége pour vous; le Père éternel a eu pitié d'Isaac, de Daniel, de Suzanne et autres, parce qu'il n'y avait point de péché mortel en eux; il vous condamne à mourir, parce qu'il voit en vous le péché dont vous vous êtes rendu caution. O péché mortel, que tu es horrible! ô péché mortel, que tu es abominable! ô péché mortel, que tu es abhorré de Dieu! c'est toi, maudite et malheureuse engeance! c'est toi, avorton de nature! c'est toi, maudit péché, qui es cause que Dieu, infiniment enclin à la miséricorde, traite si rigoureusement son propre Fils! Et que sera-ce de nous? que sera-ce de nos propres fautes, si Dieu est si sévère envers son Fils innocent pour les crimes d'autrui? quel sera-t-il envers l'esclave criminel, s'il traite si rigoureusement celui qui est le miroir de sa complaisance? que fera-t-il à celui qui sera l'objet de sa colère? Ah! pécheurs, si vous saviez à qui vous vous prenez, quelle Majesté vous offensez, quelle haine Dieu porte au péché, vous vous couperiez plutôt la langue, que de prononcer un seul parjure! vous vous arracheriez plutôt les yeux, que de lancer une œillade illicite! vous vous brûleriez plutôt les mains, que de les porter à un larcin ou autre mauvaise action! Je vous supplie, mes Frères, de considérer cette vérité avec attention, et de la contempler à loisir en votre particulier : Si Dieu avait damné tous les hommes et tous les anges pour un seul péché qu'on aurait commis, et s'il vous avait réservé tout seul au monde avec votre famille, parce que vous ne l'auriez point encore offensé, seriez-vous bien si hardi que de commettre un seul péché mortel? La passion du Fils de Dieu, que dis-je, sa passion? la moindre douleur qu'il a endurée, est une plus grande punition, que la damnation de tous les hommes. Dieu s'est montré plus rigoureux en condamnant son Fils à une piqûre d'épine, pour tous les péchés du monde, que s'il damnait tous les hommes pour la punition d'un seul péché : et vous ne vous contenterez pas d'en avoir commis des centaines, vous en commettrez encore de nouveaux, ayant vu une si effroyable justice! *O insensati! ô insensati! insensati Galatæ! ante quorum oculos Christus proscriptus est, quis vos fascinavit?* O hommes insensés! ô insensés et étourdis que vous êtes! qui vous a ainsi ensorcelés, pour ne pas redouter une si effroyable justice.

Si la justice du Père ne vous ébranle pas, au moins que la charité du Fils vous émeuve, en doutez-vous, doutez-vous encore de la sincérité et de la cordialité de son affection vers vous? en voilà de bonnes preuves; autant de gouttes de sang qui sortent de ses plaies, autant de témoignages évidents de l'amour qu'il vous a porté; autant de flétrissures qu'il y a en sa chair, autant de bouches et de langues qui vous prêchent sa charité; autant d'ouvertures qu'il y a en son corps, sont autant de fenêtres à travers lesquelles vous pouviez voir clairement sa dilection véritable. Saint Augustin (cap. 6 *mede*) tout pâmé d'admiration à la vue de ce mystère, s'écrie : *O Nate Dei! quò tua descendit humilitas? quo tua flagravit cha-*

ritas? quo tua processit pietas? quò exeruit benignitas? quò tuus attigit amor? quò pervenit compassio? Où pouvait descendre plus votre humilité? où pouvait passer plus outre votre charité? où pouvait s'étendre plus avant votre bonté incompréhensible? Le Sage dit que vous avez fait toute chose en poids, en nombre et en mesure : vous avez mis des bornes à la mer, vous pesez avec trois doigts la grosse masse de la terre, vous comptez le nombre des étoiles; mais en cette œuvre de votre amour, vous n'avez voulu mettre, ni poids, ni nombre, ni mesure : vous avez passé toute borne, vous êtes allé au delà de toutes les espérances, désirs, conceptions qu'on en pouvait avoir; vous avez fait un excès que personne n'eût su imaginer : *Loquebantur de excessu propter nimiam charitatem, verè nimiam.*

Comme les anges s'étonnent, comme ils se pâment d'admiration considérant cette merveille! un Dieu fouetté, un Roi couvert de crachats, le Roi des rois couronné d'épines, un Dieu pendu, un Dieu attaché à un gibet pour des esclaves, pour des vers de terre, pour de chétives créatures, dont il n'a aucun besoin, dont il ne peut prétendre le moindre profit, sachant qu'ils lui seraient ingrats d'un tel bénéfice; quelle saillie! quel effort! quel transport! et s'il n'était Dieu, je dirais comme les payens : Quelle folie d'amour! *Gentibus stultitiam!* mais il faut dire : Quel excès de miséricorde! qu'avait-il affaire de cette vermine? se devait-il soucier qu'elle périt ou ne périt pas? Qui est-ce de nous qui se met en peine si des fourmis sont contentes ou non? Ne fallait-il pas une bonté qui ne fût rien moins qu'infinie, pour ainsi humilier une si haute Majesté, et la porter à un tel excès de charité et de miséricorde? Et après cela vous ne l'aimerez pas! et après cela vous ne l'aimerez pas! Si le plus chétif esclave l'avait fait pour vous, il serait le maître de votre cœur; et parce que c'est un Dieu qui l'a fait, vous lui refusez votre amour! Allez, si vous êtes damné, ce sera bien employé; les saints en seront bien aises; vous le méritez plus que très-justement : *Qui non diligit Dominum Jesum anathema sit!* Celui-là qui n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème, qu'il soit maudit, excommunié, réprouvé et damné pour jamais, abhorré de toutes les créatures! Et celui qui l'offense, que sera-t-il? que deviendra-t-il? quelle peine lui souhaitez-vous? il ne l'ajoute pas, parce qu'on ne saurait lui souhaiter une peine si grande qu'il mérite, il faut un enfer tout nouveau. Vous croyez ceci aisément, si vous considérez que le Fils de Dieu étant au jardin des Olives, reçut plus de tristesse et d'amertume en son âme, à la vue d'un seul de nos péchés, qu'il n'en reçut à la vue et appréhension des douleurs qu'il devait endurer en son corps chez Caïphe, chez Pilate et sur le Calvaire. Et s'il était encore en ce monde mortel et passible, comme il a été, il serait content d'endurer tout ce qu'il a souffert en sa passion et tous les tourments et maladies qu'un corps humain peut endurer, pour vous empêcher de commettre un seul crime. Un enfant qui s'arrache les cheveux, par la douleur qu'il a de voir qu'on a blessé son père, ne serait-il

pas très-content de se les arracher encore une fois, pour empêcher que son père ne fût derechef blessé.

Finissons ce discours lugubre; reprenant et continuant brièvement le fil de l'Histoire sacrée, qu'une parenthèse morale nous a obligé d'interrompre.

Pilate voyant ce peuple cruel, altéré du sang de cet innocent, et entendant dire que s'il le renvoie quitte et absous, il déplaira à César, a plus de crainte des hommes que de Dieu; plus de respect à son prince qu'à sa conscience; il se lave les mains en présence du peuple, et condamne cet accusé à être présentement livré à la volonté des bourreaux : *Jesum autem flagellatum tradidit voluntati eorum.* Sentence la plus injuste qui ait jamais été prononcée. Injuste quant à la personne contre qui elle est donnée, quant à la manière dont on y procède, quant à l'exécution. Premièrement, quant à la personne : c'est contre l'homme le plus innocent qui ait jamais été, contre un homme que le même juge a souvent déclaré innocent, et par parole, l'appelant toujours juste : *Mundus sum à sanguine justi hujus;* et disant qu'il ne trouvait point de cause de mort en lui, et par cette cérémonie, se lavant les mains pour se décharger de cette injustice. Il a beau faire, il a beau se laver les mains, il ne s'en purge pas; il s'en peut bien laver les mains devant le peuple, mais non pas devant Dieu : *Lavit manus coram populo*, non pas *coram Deo.* Il en brûle dans les enfers, et brûlera à jamais, comme feront avec lui tous ceux qui sucent le sang des pauvres gens, et pensent demeurer impunis, parce qu'ils n'en sont pas repris des hommes.

Sentence injuste, quant à la façon dont on y procède : car les lois romaines auxquelles le juge devait se conformer, défendaient expressément de recevoir accusation, et encore plus de procéder juridiquement contre qui que ce soit sans écriture; et ce juge cruel condamne un innocent sur une pure calomnie, qu'il connaît évidemment ne procéder que d'envie enragée, et il le condamne sans écriture, sans preuve, sans témoins suffisants, et même sans accusateur particulier.

Sentence injuste, quant à l'exécution : car au lieu que le juge doit déterminer exactement le genre du supplice avec toutes ses circonstances, de peur que le bourreau n'excède en l'exécution, par haine particulière ou autres passions, ce juge ne détermine rien, il livre l'innocent à la volonté de ses ennemis, qu'il sait être possédés d'envie et de malveillance contre lui : *Tradidit voluntati eorum :* Qu'ils en fassent ce qu'ils voudront! s'ils le veulent déchirer, hacher en petits morceaux, brûler à petit feu, il leur est permis, il est abandonné à leur volonté : *Voluntati eorum.*

Pendant que le juge prononçait la sentence, Jésus était à genoux à ses pieds, et quoiqu'elle fût très-injuste, il l'accepta, non-seulement sans appel, sans opposition, sans répugnance; mais très-volontiers, comme émanée de la justice de son Père pour la vengeance de nos crimes, dont il s'était rendu caution. Au lieu qu'aux autres criminels on cache tant qu'on peut les instruments de leur supplice, de peur de les épouvanter, on montre la croix à Jésus,

on la lui propose, on la lui présente pour la charger sur ses épaules, il la salue amoureusement, et dit comme saint André fit depuis, l'ayant appris de son Maître : *O bona crux! diù desiderata, et jam concupiscenti animo præparata : securus et gaudens venio ad te.* O douce et suave croix! désirée depuis si longtemps et si ardemment en mon cœur, c'est maintenant que je jouirai de toi; tu seras l'arche du vrai Noé, qui garantira les hommes du déluge de perdition; tu seras l'échelle de Jacob qui les fera monter sûrement et heureusement au ciel; tu seras le bois salutaire qui adoucira les eaux de Mara, les amertumes des afflictions à tous mes imitateurs! *Ecce tu pulchra es, amica mea!* En cette disposition d'amour très-ardent envers Dieu et envers nous, il se jette sur cette croix, la baise, l'embrasse, la charge joyeusement sur ses épaules : *Egredimini, Filiæ Jerusalem, et videte regem Salomonem.*

Peuple catholique, où est votre esprit, où sont vos pensées, où sont vos amours, où sont les tendresses de votre cœur, les élans de votre âme? Apportez, apportez-les ici, et considérez votre Sauveur sortant de la maison de Pilate, chargé du fardeau de la croix au milieu de deux larrons; les trompettes commencèrent à fanfarer, les tambours battent, les archers du président et les bandes impériales marchent vers le Calvaire; un monde infini y accourt; le héraut crie à haute voix que c'est Jésus, le séducteur, qu'on va faire mourir par autorité de justice. Tous se disent l'un à l'autre : Hé! qui eût jamais pensé que celui qui semblait être si saint, qui prêchait si dévotement, qui était suivi de tant de monde, fût un imposteur, un contrefaiseur de miracles, et enfin coupable de mort. Un des bourreaux le tire par force avec une grosse corde, sans en avoir pitié, non plus que s'il eût été une bête farouche, on lui fait faire le plus grand tour des rues de la ville, pour le remplir davantage de confusion. Le pauvre Jésus n'en peut plus, accablé sous le fardeau de cette cruelle poutre, il se leva traînant comme il peut, elle lui pèse tant sur ses épaules divines, qu'elle y entre jusqu'aux os; elle lui presse et enfonce la couronne d'épines en la tête, elle le fait broncher à chaque pas; enfin, il succombe sous la charge, il tombe à terre sous le faix; les assistants crient contre lui, on se moque de sa faiblesse, de ce Dieu qui tombe, de ce faiseur de miracles, qui ne peut porter une croix, de ce qu'il se vantait de pouvoir réédifier le temple en trois jours, et il ne se peut relever! Les bourreaux le relèvent par force, il retombe deux fois, trois fois, il est contraint de passer outre à coups de bâton, à coups de pieds et par le secours de Simon le Cyrénéen qui lui aida à porter un bout de la croix.

Etant arivé au Calvaire, ils lui arrachent sa robe, déjà collée sur son corps; ses plaies se renouvellent par ce dépouillement; ils lui commandent de se coucher sur la croix et d'étendre le bras droit; il obéit sans aucune résistance; on lui perce la main avec un clou fort long et fort gros, tel qu'on le voit en l'église de Carpentras au comté d'Avignon : ces clous n'étaient guère pointus, mais comme carrés, ou en triangle en la pointe; ce qui fut cause qu'il fallait donner plusieurs coups pour les faire entrer dedans, et ils emportaient la pièce.

Lansperge [1] (*in Psal.* 21) et d'autres, disent que seulement aux pieds, pour les clouer en la croix, on donna trente-six coups. Jésus, pendant ce tourment, ne faisait autre chose que de pleurer, et s'offrir à Dieu son Père pour l'expiation de nos crimes. Quand le bras droit fut attaché, les nerfs s'étaient retirés, le gauche se trouva trop court, pour arriver au trou qu'on avait fait auparavant, il fut nécessaire de le tirer avec des cordes, et de tenir l'autre de peur que le clou ne le déchirât; semblablement quand on voulut attacher ses pieds. Et par ce tourment, comme il a été révélé à sainte Brigitte et à sainte Catherine de Sienne, quelques veines de Jésus furent rompues, les os déboîtés, et il endura par ce supplice la même douleur que ceux à qui on donne la torture sur le chevalet, ou qu'on tire à quatre chevaux; on garde encore en l'église, comme un riche et précieux trésor, les deux suaires dans lesquels Jésus fut enseveli après sa mort, et qui ont retenu les marques de tout son corps, l'un à Turin, l'autre à Besançon; j'ai eu le bonheur d'en voir un de bien près, et j'y ai remarqué plusieurs choses : que Jésus était d'une riche taille; les membres bien proportionnés; qu'il était fort décharné en sa passion : car on n'y voit quasi que la figure des os, sans apparence de chair; que les plaies des pieds et des mains étaient fort larges. Je n'y ai su apprendre de quel côté était la plaie de l'estomac, parce que la toile du saint suaire est marquée des deux côtés aussi parfaitement en l'un qu'en l'autre; mais j'y ai remarqué qu'il y a une place vide entre l'os de la poitrine et ceux des bras, et de même aux jambes : ce qui fait croire qu'ils furent disloqués.

L'ayant ainsi attaché et étendu en ce dur bois, ne resta qu'à l'élever : ils appellent d'autres bourreaux à leur aide. Les uns prennent la croix par le haut, les autres par le pied, on passe des cordes de trois côtés, on l'appuie avec des lances, qui souvent s'échappent du bois, s'arrêtent sur ce précieux corps. Quelle douleur à ce pauvre crucifié, se voyant ainsi haussé, baissé, promené en l'air, appréhendant qu'on ne le laissât tomber avec la croix! Quelle horreur quand on le fit tomber dans le trou, ses plaies s'élargissant par la secousse! quel tourment quand on l'arrêta et affermit avec des masses de fer!

Mais que fais-je? où en suis-je? à quoi pensai-je? je fais contre la pratique des sacrés historiens. Cassien a bien remarqué que pas un des Evangélistes n'a décrit au long le crucifiement : tous quatre l'ont tranché court et abrégé en une parole : *Cùm crucifixissent eum*, afin de le laisser ruminer aux âmes fidèles et dévotes : car il est plus propre à être l'objet d'une profonde méditation, que le sujet d'un discours curieux et étudié. Je finirai donc cette harangue funèbre, pour vous donner le loisir de le contempler attentivement, et de déployer les voiles de vos plus tendres passions envers un si affectueux et pathétique mystère. *Amen.*

[1] Lansperge (Jean), célèbre chartreux allemand du XVIe siècle, natif de Lansperg, fut surnommé *le Juste*, à cause de sa vertu et de sa piété. Il mourut à Cologne en 1539. On a de lui un grand nombre de livres de dévotion.

SERMON LV.

SERMENT AU PLANTEMENT DE LA CROIX.

Pour le Vendredi-Saint après la Passion.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini Jesu Christi.
Mais pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. (GALAT. 6, 14.)

Au chapitre sixième du premier livre des Rois (6, 19) et au chapitre sixième du second livre (6, 11), il est dit que l'arche d'alliance étant portée du pays des Philistins, pour être rendue au peuple de Dieu, cinquante mille Bethsamites, pour l'avoir regardée avec trop de curiosité, furent frappés de mort en punition de leur curiosité. Et au contraire, Obédédon l'ayant reçue en son logis avec grand respect et dévotion, en récompense de sa piété, lui et toute sa maison furent comblés de bénédictions. Il y a grande apparence qu'il arrivera aujourd'hui une chose toute semblable. La croix de notre béni Sauveur est une vraie arche d'alliance : elle a fait la paix et l'alliance entre le Créateur et les créatures, on la doit porter en procession au lieu où on la veut planter. Il y a danger que plusieurs de ceux qui ne sont ici venus que par curiosité de voir cette cérémonie sans quitter leur mauvaise vie, et avec volonté de persévérer en leur péché, ne soient bientôt frappés du carreau de la vengeance du ciel et de la mort éternelle; mais ceux qui y assisteront avec une vraie conversion accompagnée d'un esprit de piété, de tendresse et de compassion envers le Fils de Dieu, en recevront pour eux et pour leurs gens, un comble de grâces spirituelles et temporelles. Puisqu'on fait cette solennité du plantement de la croix, pour nous induire à la transférer et planter en nos cœurs, il me semble à propos de vous enseigner aujourd'hui les raisons pourquoi on commande en l'église avec tant d'instance de faire souvent le signe de la croix. Toutes les fois que vous le faisiez après l'ascension de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous vous souveniez de l'extrême tristesse qui vous serra le cœur sur le Calvaire, auprès de Jésus crucifié : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* Cette assistance que vous lui rendîtes vous fut funeste et déplorable, puisqu'elle vous fut cause d'un si grand crève-cœur, mais elle nous fut heureuse et avantageuse, puisqu'elle donna sujet à votre Fils de vous donner à nous pour notre mère, et de dire à chacun de nous, en la personne de saint Jean : *Ecce Mater tua.* C'est pour honorer en vous cette qualité que nous nous prosternons humblement à vos pieds sacrés, vous saluant par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Loquendum de Cruce, non in doctis humanæ sapientiæ verbis.

PUNCTUM UNICUM. — Expedit sæpe facere signum Crucis : 1° Scripturâ, 2° Sensu Ecclesiæ, 3° Rationibus, (A) Ad profitendam fidem, (B) Ad fugandum dæmonem, (C) Ad amplectendas libenter Cruces.

Exorde. — L'histoire ecclésiastique nous apprend que le dévot empereur Héraclius ayant mis en déroute l'armée de Chosroès, roi de Perse, la plus riche dépouille qu'il eut de cette victoire, fut le saint bois de la croix, que ce barbare avait enlevé de Jérusalem, et tenu quatorze ans en Perse ; et il voulut lui-même porter sur ses épaules royales cette adorable croix, pour la replanter au même lieu du Calvaire, d'où il avait été enlevé ; mais étant arrivé à la porte de la ville accompagné du clergé et du peuple, il fut miraculeusement arrêté tout court sans pouvoir avancer d'un pas. Le patriarche de Jérusalem nommé Zacharie, se doutant de la cause de cet accident, lui dit : Votre Majesté porte la même croix, et par le même chemin que le Sauveur l'a autrefois portée, mais en un équipage bien différent : Jésus-Christ portant cette croix, était couvert d'une pauvre robe, vous êtes revêtu d'un habit d'écarlate; il avait une couronne d'épines en la tête, vous avez un diadême étincelant de rubis et de diamants; il était à pieds nus, vous avez une riche et brillante chaussure. L'empereur fit son profit de cet avertissement salutaire : il se dépouilla de la pourpre, ôta sa couronne, s'habilla d'un vêtement populaire, et en cet humble équipage, il continua heureusement son chemin vers le Calvaire où le Fils de Dieu a été mis à mort. Ce Calvaire, c'est votre cœur, et le mien, Messieurs ; autant de péchés mortels que nous avons commis, autant de fois nous avons crucifié notre Sauveur : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* C'est en ce Calvaire que je désire aujourd'hui planter la croix, c'est-à-dire l'honneur, l'amour et le respect envers le Fils de Dieu crucifié. Si j'entreprenais de le faire avec une pompe de paroles, et des ornements de la rhétorique humaine, je serais en danger de demeurer court et d'être privé de la bénédiction de Dieu.

Point unique. — 1° Je désire donc aujourd'hui seulement vous exhorter à honorer beaucoup le Fils de Dieu crucifié, et à faire souvent le signe de la croix sur vous et sur tout ce qui vous appartient, c'est ce qu'il recommandait à son épouse au livre des Cantiques : *Mettez-moi*, lui disait-il, *comme un sceau sur votre cœur, et sur votre bras*, c'est-à-dire en vos affections et en vos actions, et elle le mettait en pratique, disant : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus inter ubera mea commorabitur :* Mon bien-aimé sera au milieu de mon cœur, non en passant, mais persévéramment, comme un bouquet de myrthe.

2° Comme notre corps ne fait pas le moindré mouvement si l'âme ne lui en donne le branle; ainsi l'Eglise, dans l'office divin, ne fait pas la moindre cérémonie sans la conduite du Saint-Esprit; elle a ordonné que le prêtre, disant la sainte messe, quand il commence l'Evangile, fasse le signe de la croix sur le livre, sur son front, sur sa bouche, sur son cœur, pour nous apprendre que le saint Evangile ne parle que du Fils de Dieu crucifié ou de quelque mystère qui a quelque rapport et relation à lui, et qu'il le faut imprimer en nos pensées, en nos paroles, en nos affections, et qu'il le faut faire de bon cœur et avec plaisir ; ce que le prêtre

signifie, quand, à la fin de l'Evangile, il baise le livre à l'endroit où il avait fait le signe de la croix.

C'est ce qu'on pratiquait en la primitive Eglise : car Tertullien (*de Corona militis*, cap. 3) qui vivait au second siècle, parlant en la personne des chrétiens de son temps, dit qu'ils le faisaient par tradition apostolique : *Ad omnem progressum, atque promotum; ad aditum et exitum; ad vestitum, et calceatum : ad lavacrum, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quæcumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus.* Nous faisons le signe de la croix toutes les fois que nous allons en quelque lieu, quand nous sortons de la maison, quand nous y rentrons, quand nous nous habillons, quand nous nous chaussons, quand nous prenons les bains, quand nous nous mettons à table, quand on nous apporte de la lumière, quand nous nous couchons, quand nous nous asseyons, et en toutes nos conversations. Ils y étaient si accoutumés, qu'au rapport de saint Ambroise (l. 1 *de Virginibus*), sainte Agnès, au milieu des flammes, où elle était pour la foi de Jésus-Christ, les marquait du signe de la croix : *Tendere Christo inter ignes manus, atque in ipsis sacrilegis focis trophæum Domini signare victoris.*

3° (A) Cette sainte pratique est très-louable et très-salutaire pour trois raisons. Premièrement, d'autant que par cette cérémonie nous faisons profession des principaux mystères de notre religion. Pour l'intelligence de quoi, puisque l'Apôtre nous commande d'être prêts de rendre raison de notre foi à tout le monde, il est bon que le peuple chrétien apprenne de répondre à cinq questions qu'on lui peut faire sur le signe de la croix. Premièrement, pourquoi mettez-vous la main à la tête quand vous dites *au nom du Père?* En second lieu, pourquoi descendez-vous la main de la tête au sein, en disant : *et du Fils?* En troisième lieu, pourquoi mettez-vous la main aux deux côtés en nommant le *Saint-Esprit?* En quatrième lieu, pourquoi à la poitrine? En cinquième lieu, pourquoi la mettez-vous au côté gauche, et la ramenez au côté droit?

A la première question, il faut répondre : Je mets la main à la tête, qui est le siége de l'entendement quand je nomme le *Père*, pour montrer qu'il est Père, c'est-à-dire qu'il engendre son Fils de toute éternité par voie d'entendement, par son intellect divin en se contemplant soi-même dans son essence adorable. Et disant *et du Fils*, je descends la main de la tête au sein, pour montrer que le Fils est descendu du Père au sein immaculé de la Vierge, se faisant homme par l'incarnation. Quand je nomme le *Saint-Esprit*, je mets la main en deux endroits, pour montrer qu'il est de deux personnes! le Fils, en la Trinité, ne procède que d'une personne, de la personne du Père; mais le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et je ramène la main du côté gauche à la droite, pour apprendre que notre Sauveur, par sa croix, et par la grâce du Saint-Esprit, nous a ramenés du côté de malédiction au côté de bénédiction.

(B) La seconde raison pourquoi nous faisons souvent le signe de la croix est pour chasser le diable bien loin de nous, et du lieu où nous sommes; saint Pierre dit qu'il tourne toujours autour de nous,

cherchant à nous dévorer, et que nous lui devons résister par la foi; il n'est point de foi plus louable que celle des cinq mystères que nous signifions par le signe de la croix, comme nous avons vu. Et comme un chien qui a été battu avec un bâton, ne s'enfuit pas seulement quand vous prenez le même bâton, mais quand vous lui en montrez un autre; ainsi Satan, qui a été vaincu par la croix, ne craint pas seulement celle du Calvaire, mais toutes les autres croix; témoin cette histoire mémorable, que le grand saint Grégoire rapporte arrivée de son temps : puisqu'il nomme les personnes et les lieux ; si elle n'était bien véritable, il aurait eu autant de témoins contre lui qu'il y avait de personnes en la ville.

Comme lui-même [1] le remarque; il dit qu'en une ville d'Italie nommée Fundi, un ecclésiastique, qui s'appelait André, fort chaste et dévot, mais qui était assez défiant de soi-même, avait à son service une femme dévote; un juif passant par là sur le tard, et craignant d'être surpris de la nuit, se retira en un temple d'Apollon, et se coucha sur l'autel, faisant le signe de la croix, parce qu'il avait vu que les chrétiens le faisaient quand ils se trouvaient en quelque danger sur la minuit. Les démons entrèrent en ce temple pour faire leur assemblée, et rendirent compte à Lucifer leur roi des maux qu'ils avaient procurés le jour précédent. Il en vint un, entre autres, qui se glorifia d'avoir fait merveilles, disant qu'ayant souvent tenté d'impureté un saint ecclésiastique, nommé André, enfin, le jour précédent, il avait commencé de lui amollir le cœur; car, dit-il, hier sur les vêpres, il donna un petit coup de flatterie sur l'épaule d'une femme dévote qui demeure en sa maison. Lucifer écoutant avec un grand plaisir, l'encouragea de poursuivre son dessein, lui promettant que s'il en venait à bout, il serait plus loué que tous ses compagnons, et voyant ce juif qui était couché sur l'autel, il s'écria : Qui est celui-là qui a été si hardi que d'entrer en notre temple? Deux de ses satellites qu'il y envoya, ayant vu qu'il avait fait le signe de la croix, n'osant s'approcher, s'écrièrent : *Væ! væ! vas vacuum et signatum :* C'est un tonneau vide, mais bien relié; ce qu'entendant ces esprits malins, ils s'enfuirent et disparurent. Le juif étant allé à la ville, se convertit à la foi; et ayant raconté à cet ecclésiastique tout ce qu'il avait vu, fut cause qu'il ne reçut jamais en sa maison ni à son service, aucune femme.

Le même saint Grégoire (lib. 1, cap. 4, *sub medium*) dit qu'en un monastère de religieuses, conduites par le saint évêque Equitius, où l'on avait coutume de faire le signe de la croix sur tout ce que l'on mangeait, une d'elles étant entrée au jardin, mangea d'une laitue, et s'oublia de faire le signe de la croix et fut incontinent possédée du diable, qui, étant exorcisé par le saint évêque, s'écriait : *Ego quid feci? ego quid feci? sedebam ibi super lectucam, venit illa et momordit me :* Quel mal ai-je fait? j'étais sur une laitue, elle ne m'en a pas chassé, elle m'a avalé, je me trouve bien ici, je n'en veux pas sortir.

(c) La troisième raison pourquoi nous faisons le signe de la croix,

[1] S. Grég., tom. 3, lib. 3 *Dialog.*, cap. 7.

c'est pour nous exciter à embrasser, chérir et porter volontiers les croix que le Fils de Dieu nous envoie, et mettre en pratique cet avertissement de notre Sauveur : *Celui qui veut venir après moi qu'il renonce à soi-même; qu'il porte sa croix, et me suive* (Matth. 16, 24).

Les pyramides d'Egypte étaient autrefois une des sept merveilles du monde. Un roi de ce pays-là nommé Mitres, en ayant fait fabriquer une, à laquelle vingt mille ouvriers furent employés, quand il fut question de l'élever, il y fit attacher son propre fils, afin que les ouvriers craignant de le faire mourir, eussent crainte de faire tomber la pyramide. Quant à la vérité de cette histoire, je m'en rapporte à la conscience de Pline qui la raconte; mais je sais bien que le Père éternel, voyant que les hommes ont une aversion et une répugnance naturelle de tout ce qui fait peine ou déshonneur, a fait attacher son Fils à la croix, afin qu'on ne la méprise pas, par crainte de mépriser le Fils de Dieu crucifié, et afin qu'on ait les mêmes sentiments que ce bon religieux qui, ayant été grand et très-illustre dans le monde, était employé en la religion à un office bas et abject : le Fils de Dieu, qui se plaît à tenter ses bons serviteurs, pour accroître leur mérite, lui apparut et lui dit : Oh! qu'il te fait beau voir en cet exercice! Le saint lui répondit : Oh! qu'il vous faisait beau voir en la croix!

Saint Bonaventure avait ces mêmes dispositions quand il disait: *Nolo vivere sine vulnere, cùm te videam vulneratum.* Mon Sauveur, je dois tâcher de me rendre conforme à vous, vous êtes tout couvert de plaies en la croix, je ne dois pas vivre sans plaies; donnez-moi donc, s'il vous plaît, des plaies; quoi que vous fassiez, il vous est impossible de m'en priver : car, ou vous m'en donnerez, ou vous ne m'en donnerez pas; si vous m'en donnez, je les aurai; si vous ne m'en donnez pas, ce me sera une plaie, et la plus grande de toutes, d'être privé de toute plaie. Dieu ne nous laisse jamais dans cette privation : car vous devez croire fermement comme un article de foi ce qu'on vous a autrefois prouvé par l'Ecriture, que toutes les traverses qui vous arrivent en ce monde, de quelque part qu'elles viennent, c'est Dieu qui vous les envoie toutes, toutes sans exception, même celles qui vous arrivent du démon ou par la malice des hommes; Dieu ne veut pas leurs péchés, il le défend, le déteste, le punit, il n'y concourt en aucune façon; mais les croix, les traverses, les afflictions qui en procèdent, il les veut et les rapporte à quelque bonne fin. Les peines d'esprit, les maladies du corps, la mort de vos enfants, les pertes de biens, la pauvreté, les incommodités qui vous viennent de la débauche de votre mari, de la chicane d'un plaidereau, de la fausseté d'un témoin, de l'injustice d'un juge, Dieu vous les envoie pour vous donner sujet de vous rendre agréable à lui, et de vous sanctifier de plus en plus. N'êtes-vous pas bien aise de donner du contentement à Dieu. Sachez que vous ne lui donnez jamais un plus grand contentement que lorsque, pour l'amour de lui, et pour imiter son Fils, vous recevez avec agrément et complaisance les croix qu'il daigne vous envoyer. On dit que l'empereur Néron, pour se donner du passe-temps et à ses favoris, faisait quelquefois limer les dents et les ongles

des bêtes farouches, et puis les faisait lâcher sur un de ses courtisans. Ce pauvre homme était transis de frayeur, ne sachant pas ce qu'on avait fait et pensant qu'il allait mourir; mais tout se tournait en risée et il en était quitte pour la peur. Il vous semble que c'est fait de vous, que vous et votre famille allez être perdus par les persécutions de vos envieux, par les hostilités de vos ennemis, ne craignez pas : Dieu en a émoussé les pointes, il fera réussir à votre bien tout ce qu'ils font pour votre ruine : quand ce ne serait que vous pouvez et devez vous sanctifier par ces croix. Comme notre Sauveur a racheté le monde par sa croix, il nous veut appliquer les fruits de sa rédemption et nous sanctifier par sa croix.

Et c'est en cela qu'on peut connaître si vous portez la croix du Fils de Dieu ou celle du mauvais larron. Quand la dévote impératrice Hélène, mère du grand Constantin, étant allée tout exprès à Jérusalem, eût trouvé la croix de Jésus et celles des deux larrons, qu'on avait enterrées au Calvaire, pour connaître laquelle des trois était celle du Fils de Dieu, saint Macaire, évêque de Jérusalem, appliqua les deux premières sur une femme fort malade, mais inutilement et sans aucun effet; et lui ayant appliqué la troisième, qui était celle du Sauveur, elle fut guérie sur-le-champ, et se leva pleine d'une parfaite santé. Voulez-vous connaître si l'affliction qui vous est arrivée est une croix du Fils de Dieu? si nonobstant cette maladie, cette perte de procès, cette mort de votre enfant, cette disgrâce dans laquelle vous êtes tombé, vous ne restituez pas le bien d'autrui, vous ne payez pas vos dettes, vous fréquentez toujours les cabarets, vous ne quittez pas votre mauvaise vie; c'est une croix du mauvais larron que vous avez, non pas celle du Fils de Dieu.

Voici donc les fruits que vous devez tirer de la cérémonie qu'on va faire en arborant la croix, et des prédications qu'on vous a faites. Concevez une très-grande horreur et abomination du péché mortel, qui a crucifié le Fils de Dieu, et un ferme propos de plutôt mourir que de le commettre encore, vous souvenant que si vous êtes si hardi que de le commettre, Dieu ne vous épargnera pas, puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils.

Quand il vous arrivera quelque chose contre votre volonté, recevez-le comme une croix et un don que Dieu vous envoie, et dites dans votre cœur : Mon Dieu, faites-moi la grâce d'endurer ceci patiemment pour l'amour de vous, en l'honneur de la mort et passion de votre Fils.

Prenez résolution de faire souvent, mais dévotement, le signe de la croix sur vous, sur vos enfants, sur votre ouvrage, sur votre lit, sur votre table.

Quand vous passerez devant cette croix ou autres semblables, adorez, par une profonde révérence et avec tendresse d'amour et de compassion, le Fils de Dieu crucifié, et vous pouvez à cet effet dire en votre cœur ou de bouche, quelque courte prière, comme celle-ci de l'Eglise : Grand Dieu! daignez, s'il vous plaît, jeter vos yeux de miséricorde, sur ce pauvre pécheur pour qui Jésus-Christ Notre Seigneur n'a pas dédaigné d'être livré entre les mains des impies et souffrir le tourment de la mort, encore qu'il fût votre Fils, qui règne avec vous en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON LVI.

DES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN LA CROIX.

Pour la veille de Pâques.

Confirma me in verbis tuis.
Fortifiez-moi par vos paroles. (PSAL. 118, 28.)

HIER, par crainte de vous ennuyer et de raccourcir le temps de vos dévotions en un jour de si grande piété, je n'achevai pas le narré de la passion du Fils de Dieu. Je désire le faire aujourd'hui, vous remettant en mémoire les dernières paroles qu'il daigna proférer en la croix, paroles qui nous fourniront de puissants motifs de tendresse et de compassion envers lui, et plusieurs instructions morales pour la conduite de notre vie. Le saint prophète Siméon ne vous prédit qu'une épée qui percerait votre cœur, ô sainte et bienheureuse Vierge! mais vous en avez eu pour le moins sept; car autant de paroles que votre Fils prononça en la croix, autant de coups de poignard vous receviez en l'âme, voyant les efforts qu'il faisait pour parler au milieu de tant de langueurs : *Eia Mater, fons amoris! me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam; fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut sibi complaceam.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Verba Christi in cruce sunt merita à nobis pensanda.

PUNCTUM UNICUM. — Christi Verbum : 1° *Pater dimitte illis*, 2° *Hodiè mecum eris in paradiso*, 3° *Mulier, ecce Filius tuus*, 4° *Quare me dereliquisti?* 5° *Sitio*, 6° *Consummatum est*, 7° *In manus tuas.*

EXORDE. — Les pensées et les paroles de Jésus-Christ Notre Seigneur sont toutes divines et adorables; mais les pensées qu'il eut et les paroles qu'il dit sur le mont du Calvaire, en l'arbre de la croix, sur l'issue de sa vie, en la détresse de son agonie, nous doivent être plus chères et plus précieuses. C'est au dernier adieu que les amis se communiquent les plus grands secrets. Les dernières volontés et ordonnances des hommes doivent être comme sacrées et inviolables, disent les jurisconsultes. Les paroles qu'un père dit à ses enfants, quand il est au lit de la mort, leur demeurent plus longtemps et plus vivement imprimées dans le cœur? C'est alors que les avertissements sont plus recommandables, les recommandations plus affectueuses, les affections plus cordiales, les cœurs plus ouverts et plus sincères. L'arbre qui est sur le point de mourir, pousse des feuilles plus verdoyantes; la chandelle qui est près de s'éteindre, jette de plus vives flammes; le cygne qui est sur la fin de sa vie, entonne des airs plus mélodieux : *Et esse Phœbi gratius lumen solet jamjam cadentis.* Ecoutons donc les dernières paroles de Jésus notre Sauveur, pour les graver bien avant au plus secret de notre cœur. Soyons comme l'héliotrope, tournons-

nous vers le soleil, encore qu'il soit sur son couchant : *Ubi fuerit corpus ibi congregabuntur et aquilæ.*

Si nous sommes des aigles royaux, nous devons nous assembler autour de ce corps divin. Hélas! il est tant décharné qu'il ne semble plus un corps humain, mais un squelette, un peu d'ossements cousus ensemble, couverts de plaies, sans chair, sans peau, sans humeur, mais non pas certes sans cœur; et son cœur n'est qu'une flamme d'amour, formée et façonnée en cœur. Voyez comme ce cœur divin jette ses plus vives flammes sur ce qui est plus éloigné, pour échauffer, s'il est possible, le cœur glacé de ses ennemis.

Point unique. — 1° *Pater*, dit-il : Mon Père. Les âmes contemplatives méditent pieusement, que le Père éternel, qui tient à si grand honneur d'être le père d'un tel Fils, charmé par une si douce et agréable semence, lui répondit en son intérieur : Que voulez-vous, mon Fils, mon bien-aimé, l'objet de mes plus tendres amours : votre obéissance héroïque, qui vous a réduit à cet état, mérite que vous obteniez de moi l'accomplissement de tous vos souhaits? Voulez-vous que je fasse descendre le feu du ciel, pour dévorer ces inhumains, comme je fis dévorer les soldats qui voulaient prendre mon serviteur Elie? Voulez-vous que j'envoie du désert des ours ou des léopards, pour mettre en pièces ces misérables, comme je fis déchirer les quarante-deux enfants qui se moquaient de mon prophète Elisée? que je fasse ouvrir la terre pour engloutir ces barbares, comme je fis abîmer Choré, Dathan et Abiron, pour avoir murmuré contre leur prélat Moïse? Non ; mais, mon Père, si vous aimez votre Fils et si vous voulez lui faire un grand plaisir, je vous supplie, pardonnez-leur. Hélas! je n'ai plus les pieds libres pour m'acheminer à votre temple, je n'ai plus l'usage de mes genoux pour les fléchir et me prosterner en terre ; j'ai les mains attachées à ce bois, je ne les saurais joindre ni élever ; mais en la manière que je puis, de toute l'étendue de mon âme, de toute la portée de mon cœur, de tous les efforts de mon affection, je vous prie, pardonnez-leur; mon Père, je suis votre Fils, je suis celui dont vous avez dit : Il m'invoquera et je l'exaucerai; je vous invoque à présent, non pour être délivré de ces peines, je suis chargé de tant de crimes dont je me suis rendu caution, que je dois être l'objet de votre justice; mais je vous prie pour mes ennemis; quand je vous ai prié pour moi, ç'a été avec condition, s'il est possible, si vous le trouvez à propos; mais pour mes ennemis, c'est absolument que je vous prie, c'est plus instamment, c'est plus ardemment. Le grand pontife Aaron se présenta à vous, ayant l'encensoir en main, et il apaisa votre colère. Voici mon corps, l'ouvrage de vos mains, plus percé qu'un encensoir, que je présente à votre Majesté; je suis le pontife, mon corps est l'encensoir; mon amour, le brasier; ma prière, l'encens; ne vous apaiserez-vous pas par un thymiame de si bonne odeur?

3° Vous vous plaignez par Ezéchiel (22, 30) que vous n'aviez pas trouvé un seul homme qui daignât s'opposer à votre colère, et mettre une haie entre vous et le peuple, pour arrêter votre justice : *Quæsivi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppo-*

situs contra me pro terrâ, ne dissiparem eam, et non inveni. En voici un, voici votre Fils qui est homme, qui s'oppose à votre colère, voici mon chef, comme une haie toute couverte et hérissée d'épines, qui s'interpose entre votre vengeance et les hommes criminels; mon Père, pardonnez-leur, je vous en prie, par ce sang que je répands pour eux, par ces épines qui percent mon chef, par ces larmes qui coulent de mes yeux, par ces flétrissures, qui sont autant de bouches qui vous demandent miséricorde; pardonnez à ces pauvres aveugles qui ne savent ce qu'ils font; pardonnez à Pierre qui m'a renié; pardonnez à mes disciples qui m'ont abandonné; pardonnez à un tel, à un tel de la ville de N..... Oui, âme choisie, vous le devez croire, car il est très-véritable, que le Fils de Dieu étant en cette croix, en l'horreur des tourments, à l'article de la mort, pleurant à chaudes larmes, comme dit son Apôtre (Hebr. 5, 7), faisant ses prières à Dieu son Père, avec un grand cri et avec larmes, au *memento* de ce sacrifice sanglant, se souvenait de vous, pensait à vous, vous recommandait à son Père, vous appliquait ses mérites : à vous, dis-je, en particulier, aussi distinctement, aussi affectueusement, aussi efficacement que si vous eussiez été au pied de la croix, et qu'il n'y eût eu que vous à racheter; comment est-ce que cela ne gagne pas votre cœur et votre amour pour jamais? Si on vous disait que le plus chétif homme de la terre vous a invoqué en mourant, et a prié les assistants de vous dire qu'il mourait votre serviteur, cela vous attendrirait et vous obligerait à l'aimer. Jésus, étant sur le point d'expirer, a pensé en particulier à vous, a prié son Père pour vous, et je vous prie de le bien remarquer, vous en souvenir, y penser souvent et vous en prévaloir, cela est de grande importance d'honorer souvent les pensées que Jésus avait sur vous en la croix, les lui représenter, les offrir à son Père comme un motif très-puissant pour obtenir miséricorde; mais comme Jésus vous sert de médiateur, pour obtenir de son Père la rémission de vos péchés, il veut aussi être médiateur, et obtenir de vous-même pardon pour votre prochain. Quand vous demandez pardon à Dieu, vous dites que vous ne le méritez pas, mais que vous le demandez en vertu et par les mérites de Jésus. C'est très-bien dit, cette prière est agréable à Dieu; mais il vous faut faire à autrui comme vous voulez être fait à vous-même. Il est vrai que votre ennemi vous a fort offensé et vous offense tous les jours, il a le plus grand tort du monde, il ne mérite point de grâce; mais Jésus vous prie de lui pardonner, il vous dit : *Fili, dimitte illi;* mon fils, pardonnez-lui pour l'amour de moi; encore qu'il soit très-méchant, il est ma créature, il me coûte cher et il peut devenir un grand saint; peut-être que si vous lui pardonnez, si vous le saluez au sortir d'ici, si vous lui donnez signe de réconciliation, vous lui gagnerez le cœur, étoufferez son inimitié, serez cause qu'il se convertira; s'il ne le fait, il n'aura pas tenu à vous; je vous en aurai l'obligation et je vous en récompenserai.

2° Cette prière que le Fils de Dieu fit en la croix, ne fut pas inefficace; elle impétra de son Père le salut et la conversion de plusieurs de ceux qui l'avaient mis en croix; elle obtint la sanctification du larron qui était à sa droite. Le Saint-Esprit répandit en son

cœur un rayon de sa lumière, il fut éclairé pour reconnaître et adorer la divinité de cet innocent qui était crucifié à son côté; il exerça des actes de foi, d'espérance, de charité, d'une repentance si vive et si héroïque; il adressa à Jésus une prière si humble, si fervente, si parfaite, qu'il reçut de lui sur-le-champ, l'entière abolition de tous ses crimes, l'indulgence plénière de tous ses péchés, la promesse assurée qu'il serait ce même jour en paradis avec lui. Sur quoi il nous faut admirer et redouter l'abîme épouvantable des jugements de Dieu, de voir que Jésus en ce temps qu'il lance les plus vives flammes de son amour; en ce temps qu'il offre sa mort et sa passion, pour la conversion des pécheurs; en ce temps auquel son sang est encore tout bouillant et actuellement répandu, qu'il est au *memento* de cet holocauste sanglant, qu'il ne convertisse néanmoins que l'un de ces voleurs, qu'il laisse perdre si près de soi ce pauvre larron qui est à sa gauche. Pour vous faire connaître, ô âme, que si vous persévérez au péché jusqu'à la mort, si vous différez votre conversion jusqu'à une heure si incommode, vous ne vous convertirez pas; car vous n'aurez pas la moitié tant de secours et occasions de vous convertir qu'eût ce larron impénitent. Jésus en voulut convertir un, pour montrer qu'il fait quelquefois des priviléges extraordinaires; mais il n'en voulut convertir qu'un pour vous faire savoir qu'il ne le fait que fort rarement, et que c'est une extrême folie d'espérer une faveur si particulière qu'il ne vous promet point en l'Ecriture, et qu'il n'a pas même accordé à ce pauvre infortuné qui était son consort en la peine et tout arrosé de son sang précieux.

J'ai appris d'un docte et dévot religieux, qui a visité les lieux saints, et a remarqué bien diligemment toutes les particularités du mont de Calvaire, que le plan ou creux de la croix du bon larron n'est éloigné que de quatre pieds du creux où était celle de Jésus, et que le trou de la croix du mauvais larron en est éloignée de six pieds. Ce n'est pas que les juifs n'eussent mis les deux larrons en même distance, et Jésus justement au milieu; mais c'est qu'en la passion, le roc du Calvaire se fendit entre Jésus et le mauvais larron; et cette ouverture ou division, qui est large de deux pieds, se voit encore maintenant depuis le haut jusqu'au pied de la montagne. Jésus ayant voulu que cette séparation et ce divorce se fît entre sa croix et celle du mauvais larron, pour lui apprendre que, comme impénitent, il n'avait point d'union, point de droit ni de participation aux mérites de ses souffrances et de sa croix. Le même vous arrivera, ô âme! si vous persévérez au péché. Vous espérez qu'au lit de la mort vous prendrez en main le crucifix, que vous le baiserez et l'embrasserez si dévotement, que Jésus vous fera miséricorde, et il permettra que vous mourrez de mort soudaine ou saisi d'apoplexie, que vous aurez le jugement perverti, ou en quelqu'autre manière, vous mourrez sans pénitence, vous serez privé des fruits de sa mort et passion.

3° Quand la Vierge désolée entendit que Jésus priait même pour ses ennemis, et parlait miséricordieusement à un bandoulier, elle conçut une vive espérance de recevoir encore de sa bouche quelque parole de consolation. Elle fend donc promptement la presse,

s'approche de la croix le plus près qu'il lui est possible, élève ses yeux baignés de larmes, où était le centre de tous ses amours, le voyant en si pitoyable état, elle lui dit en son cœur : Hé ! qui vous a ainsi terni, ô le clair miroir de toute vertu? qui vous a ainsi flétrie, ô la belle fleur des champs? qui vous a ainsi troublée, ô la fontaine d'eau vive? qui vous a fait éclipser, ô vrai soleil de justice? qui vous a ainsi défigurée, ô la naïve figure de la substance de Dieu? qui vous a ainsi obscurcie, ô splendeur de la gloire du Père? qui vous a ainsi rendu difforme, ô le plus beau et le plus agréable de tous les enfants des hommes? qui vous a ainsi comblée d'amertume, ô douceur du ciel et de la terre? quel a été le téméraire, l'insolent, le dénaturé, qui a osé attenter à votre personne divine? quelles sont les mains, ô mon Fils, quels sont les cœurs si cruels, barbares, qui vous ont ainsi accommodé? quels sont ces désespérés qui vous ont mis ces épines sur votre tête, ces clous à travers vos mains, ces plaies en tout votre corps?

O croix cruelle! croix, rends-moi mon pauvre Enfant, rends-moi mon unique Bien-aimé; en quel état me l'as-tu réduit? Pourquoi l'as-tu pris en ta charge, pour le maltraiter de la sorte? tu défais et ruines en trois heures ce bel ouvrage que j'avais élevé et nourri l'espace de trente ans; je l'embrassais tendrement et le caressais sur mon giron, et tu l'attaches cruellement avec des crampons de fer; je l'enveloppais de drapeaux, et tu l'as dépouillé tout nu; je l'ai nourri de mon lait virginal, et tu lui as fait boire du fiel; ces yeux, qui avaient coutume de me regarder si amoureusement, quand il était au berceau, tu les as amortis et éteints; ces joues, que j'avais coutume de baiser si mignardement, tu les as toutes meurtries; ces mains, qui soutiennent le ciel, et qui ont guéri tant de malades, tu les as clouées à ton bois funeste; tout ce corps précieux, qui est l'ouvrage du Saint-Esprit, formé de mon sang virginal, tu l'as souillé, diffamé, déchiré, défiguré.

O impitoyable croix! rends-moi mon Enfant; rends-moi celui qui est ma vie; ou du moins permets que je lui ferme les yeux, que je l'accole et l'embrasse, qu'il reçoive le dernier baiser de la bouche de sa mère; et que ne m'as-tu saisie et attachée à ton bois, pour être toujours avec lui? Tu es très-cruelle en tuant le Fils, mais plus cruelle en pardonnant à la Mère? N'a-t-on pas dit que l'amour est aussi fort que la mort? comment est-ce donc que la mort peut séparer deux personnes si étroitement liées par amour? prends-moi, ô croix! attache-moi avec mon Fils; me voici à toi, je me donne à toi; tu as pris ma place, je veux prendre la tienne, changeons, ô croix! hélas! que je serai heureuse, tu seras Marie et je serai la croix. Hé! qu'est cela, mon Fils, qu'avez-vous fait pour être réduit en un état si pitoyable? est-ce là la récompense que le monde donne à vos bonnes œuvres? ô monde immonde, ingrat, déloyal, détestable! est-ce là le salaire que tu paies à ses miracles, fatigues, sueurs, veilles, céleste doctrine? La haine que Dieu porte au péché est-elle si excessive, que de vous punir si sévèrement pour l'iniquité d'autrui! Fallait-il que votre amour fût si cruel vers vous, pour être charitable aux autres? *Quàm indebita dilectio, quàm gratuita miseratio Regem gloriæ pro despicatis-*

simo venaculo, *imo vermiculo crucifigi?* Quoi donc! mon Fils, je ne vous verrai plus retourner le soir en ma maison, chargé de mérites et de conquêtes de vos prédications? je n'aurai donc plus l'honneur d'effacer la sueur de votre visage, comme je faisais quand vous retourniez des champs? N'aurai-je donc plus le bonheur de vous voir assis à ma table, me rassasiant de votre doctrine? cette joie est-elle passée pour toujours? cette gloire est-elle finie pour jamais? *O Jesu Fili! tu mihi pater : tu mihi frater, tu mihi sponsus, tu mihi Filius, tu mihi omnia; nunc orbor Patre, viduor sponso, desolor prole, omnia perdo; quid ultra faciam, væ mihi, væ mihi, Fili quo vadam? quo me rectam dulcissime nate, quod mihi erit solatium, cum te perdo Deum meum* [1]? O Jésus! mon Fils, vous me serviez de père, de frère, d'époux, de tout. Je deviens orpheline de mon père, veuve de mon époux, désolée de la mort de mon enfant. En vous perdant, je perds tout, que diviendrai-je dorénavant, moi, misérable, moi, misérable! où irai-je? de quel côté me tournerai-je? à qui aurai-je recours, quand je vous aurai perdu, vous, mon Fils, mon Dieu et mon tout? Ne me répondez-vous pas, dites au moins encore une parole que je puisse enchâsser en mon cœur pour gage de votre amitié; vous qui parlez à un homme inconnu, vous qui parlez en faveur de vos ennemis, ne direz-vous rien à votre Mère? hé! vous l'aimiez tant, vous lui faisiez tant de caresses, vous lui témoigniez tant d'affection : Mon Fils, mon Fils, dites encore un mot à votre pauvre Mère!

Le Fils regardant sa Mère avec ses yeux tout couverts de sang, et tout baignés de larmes, et lui montrant son apôtre saint Jean, lui dit d'une voix lugubre : *Mulier, ecce Filius tuus.* Les saints Pères et docteurs de l'Eglise apportent plusieurs belles raisons, pourquoi il ne la nomme pas sa mère, pourquoi il la nomme seulement *femme.* Premièrement, parce qu'il était sur le point de mourir, il avait déjà l'âme sur le bout des lèvres, comme un mari au lit de la mort, dit à sa femme : Adieu, pauvre veuve! non qu'elle le soit encore, mais parce qu'elle le va être bientôt, ainsi il l'appelle femme, comme disant : Vous allez perdre votre fils; vous ne serez plus mère de Jésus, car Jésus ne sera plus homme : ce qui est un point digne de grande considération, et qui nous doit faire connaître la malignité du péché et le maudit pouvoir de son règne, quand nous voyons qu'il a été capable de détruire en quelque façon le mystère de l'incarnation, le plus excellent ouvrage de la bonté infinie et toute-puissance de Dieu; car encore que le Verbe divin n'ait jamais été séparé des deux parties de l'humanité, ni de l'âme dans les limbes, ni du corps dans le sépulcre, si est-ce que pendant le temps de sa mort on ne pouvait pas dire avec vérité : Dieu est homme, et un homme est Dieu. En second lieu, il ne l'appelait pas sa Mère, pour ne pas donner de surcroît à sa douleur; s'il l'eût appelée sa mère, cette douce semonce l'eût touchée au plus sensible de son cœur, lui remettant en mémoire le contentement qu'elle avait autrefois, quand elle entendait qu'un Dieu l'honorait

[1] Hæc apud S. Bonaventuram.

de ce titre de Mère : *Talibus affatur Matrem ; sine nomine Matris; ne materna pium laceraret viscera nomen.*

En troisième lieu, il y avait tant de grâce, tant de beauté, tant d'attraits, tant d'éclat de divinité, tant de rayons de sainteté en sa face virginale, que saint Denis l'eût adorée, si la foi ne lui eût enseigné qu'elle n'était pas Dieu. Donc, dit saint Epiphane, comme il a été nécessaire que l'Evangéliste dît expressément de saint Jean, qu'il était homme, parce que l'autorité extraordinaire de sa vie pouvait faire soupçonner que c'était un ange, ainsi il a été à propos que Jésus déclarât que sa Mère était femme, parce qu'autrement l'éclat de sa sainteté pouvait faire croire qu'il y avait en elle quelque divinité.

En quatrième lieu, il aimait tant cette Vierge, qu'il prenait un singulier plaisir de la surnommer sa Mère, et étant alors en état de souffrance, livré au pouvoir de la mort et des douleurs, il voulut se priver du contentement qu'il eût eu en la réclamant sous cette qualité, afin de se priver de toute la consolation qu'il pouvait recevoir du ciel et de la terre, de son Père, de sa Mère, du Créateur et des créatures.

En cinquième lieu, pour nous apprendre que quand nous sommes au service de Dieu il faut mortifier l'affection à nos pères et mères.

4° La douleur que Jésus reçut en sa passion de la compassion de sa Mère, fut bien une des plus grandes de celles qu'il a endurées, mais ce ne fut pas la plus grande. La désolation qu'il reçut de la part de son Père fut le comble de ses douleurs, il s'en plaignit amoureusement, disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? par ce délaissement il ne se faut pas imaginer que la divinité ait abandonné les parties de l'humanité : non, la mort qui a eu le pouvoir de séparer l'âme du corps, n'a pas eu le pouvoir de séparer la divinité, ni du corps, ni de l'âme.

Mais cet abandonnement consiste en ce que la divinité laisse endurer l'humanité sans aucun rafraîchissement en la partie inférieure de l'âme. L'expérience a montré en la primitive Eglise, que les saints martyrs ont enduré des tourments très-sensibles, non-seulement avec patience et résignation, mais avec joie et allégresse; c'est que pendant leurs supplices Dieu remplissait leur âme d'une si grande douceur, qu'ils ne sentaient pas les tourments, ou s'ils les sentaient ils étaient si détrempés en tant de consolations intérieures, qu'ils ressemblaient à des délices; mais la sainte humanité de Jésus a souffert sans ces douceurs intérieures, le Verbe divin empêchant que le torrent de la béatitude, qui était en la partie supérieure de l'âme ne se répandît en la partie inférieure. Le texte hébreu du psaume vingt et unième nous donne sujet de passer outre, et de dire que Jésus a été donné en proie aux douleurs, non-seulement sans consolation, mais sans vigueur et sans force intérieure : *Deus*, *Deus meus*, *quare me dereliquisti*, en l'hébreu il n'y a pas : *Jehovah* ou *Adonai*, mais : *Eloi : fortis meus. Aruit tanquam testa virtus mea;* ma force est toute desséchée, flétrie, anéantie : *Dereliquit me virtus mea* (Psal. 37, 11).

Quand on vous exhorte à imiter la patience du Sauveur en sa passion, vous dites : Ce n'est pas merveille qu'il ait tant souffert,

il était Dieu, et je ne suis qu'un homme. Cette réplique ne vous excuse pas. Il lui servait d'être Dieu pour mériter, mais non pas pour être plus fort, parce que sa divinité laissait l'humanité à sa faiblesse naturelle; et c'est ce qu'il appréhendait, quand il disait dans le Jardin : *Transeat à me calix iste.* Souvenez-vous qu'il avait coutume de comparer sa passion à un breuvage et à un bain, pour exprimer les douleurs intérieures qu'il endurait en l'âme, et les extérieures en son corps; or, il disait à ses disciples (Luc. 12, 50) : Je dois être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse; mais il ne disait pas de même du calice qu'il devait avaler, parce qu'il redoutait plus les douleurs intérieures que les extérieures, et dans le jardin il ne disait pas : Faites que le baptême, mais *que ce calice passe et s'éloigne de moi* (Matth. 26, 39); et en la croix, il ne se plaint pas des épines, des clous, des crachats et moqueries, mais de cet abandonnement; néanmoins, comme au jardin, après avoir témoigné la répugnance naturelle qu'il avait des tourments, il se présenta courageusement aux bourreaux; ainsi en la croix après avoir montré combien ce délaissement lui était sensible, par une généreuse résolution, il violente son esprit, et désire endurer encore davantage, disant : *Sitio.*

5° Si on demande à un naturaliste d'où procède cette soif, il répondra qu'elle procède d'un jeûne qu'il a fait depuis environ vingt-quatre heures, des travaux et fatigues qu'il a soufferts la nuit passée, de la quantité de sang qu'il a perdu dans le jardin, en la flagellation, au couronnement d'épines et au crucifiement. Si on demande à saint Augustin d'où procède cette soif, il répondra que cela ne s'entend pas de la soif corporelle, mais de la spirituelle; que par amour très-ardent envers son Père et envers nous, il désirait endurer mille fois plus qu'il ne fait : *Repentina post purgationem sitis, bonum*, dit l'aphorisme d'Hippocrate; quand une âme prend médecine spirituelle faisant pénitence, ou étant en affliction, si elle a soif, désirant encore d'endurer davantage, c'est bon signe, signe que la médecine opère bien; le Fils de Dieu a avalé la potion amère de sa passion, afin de purger le corps mystique de son Eglise des humeurs malignes de ses crimes : *Purgationem peccatorum faciens,* il a une soif ardente de souffrir de nouveaux tourments, son Père le jugeait à propos, *bonum,* c'est bon signe. Mais saint Jean apporte la principale raison pourquoi Jésus dit *Sitio : Sciens Jesus quia jam omnia consummata sunt, ut consummaretur scripturæ dixit : sitio; vas ergo erat ibi aceto plenum* (Joan. 19, 28). Le Sauveur a voulu nous enseigner comme nous devons nous disposer à la mort. Nous devons regarder de près qu'est-ce que Dieu pourrait trouver à reprendre en nous, en notre vie, en notre famille, si toutes ses divines volontés y sont bien accomplies, si nous ne manquons point en quelque chose qu'il demande de nous. Le Sauveur avant que de mourir fait en son esprit une revue de toute l'Ecriture sainte, pour voir s'il avait accompli tout ce qui avait été prophétisé et préfiguré de lui, et trouvant que David avait dit en sa personne : Ils m'ont donné du fiel pour viande, et du vinaigre pour breuvage, et que la seule première partie de ce verset

avait été accomplie lorsqu'on lui donna du vin mêlé de fiel, pour accomplir la seconde partie, et donner sujet aux assistants de lui présenter du vinaigre, il dit : *J'ai soif.*

6° L'Evangéliste (Matth. 19, 30) remarque expressément, qu'aussitôt qu'il eût pris le vinaigre, il dit : *Consummatum est :* Tout est achevé; j'ai parfaitement accompli tout ce que les prophètes et les figures anciennes ont prédit de ma passion. J'ai fidèlement effectué tous les desseins de mon Père sur moi : *Consummatum est*, j'ai avalé, jusqu'à la dernière goutte, le calice d'amertume, où étaient en infusion toutes les ordures des péchés du monde; tous les stratagèmes d'amour, tous les efforts et excès de charité, tous les artifices que j'ai su inventer pour gagner le cœur des hommes, sont épuisés et consommés; encore que je sois infiniment sage et puissant, je ne sais rien de plus fort, je ne puis faire davantage, que ce que j'ai fait pour avoir leur affection : *Consummatum est;* l'humide radical de mon corps est entièrement tari et consommé, mes veines épuisées, mes membres commencent à se glacer, la sueur de la mort me saisit de toutes parts.

Hélas! peuple catholique, votre Sauveur est sur la fin de sa vie; approchez, approchez-vous de lui, approchez-vous du lit de votre Père, pour lui dire le dernier adieu, recueillir sa dernière larme, et recevoir, s'il est possible, la meilleure part de sa bénédiction. Voyez, voyez en quel état vous l'avez réduit, voyez ce chef sacré, ces joues, cette poitrine, ces épaules, ces jambes tout ensanglantées, décharnées, déchirées : ce sont les plaies de vos péchés et des miens; voyez combien dangereuses sont les navrures de votre âme, pour la guérison desquelles il faut que le Fils de Dieu soit si cruellement navré. C'est signe que vos plaies sont bien mortelles, puisqu'il faut que Jésus endure la mort pour elles. Vous commettez les péchés mortels à centaines, vous blasphémez dix ou douze fois par jour! Ah! vous ne savez ce que c'est que le péché mortel! si vous le saviez, vous mourriez de regret; quand vous ne l'auriez commis qu'une seule fois en votre vie : il faut que Jésus languisse trois heures, verse jusqu'à la dernière goutte de son sang, tende son esprit avec une horrible détresse pour la rançon d'un seul péché; et vous le commettez à vingtaines! Retournez, retournez, ô âme! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis;* mais *optandum est incidere in manus Dei morientis. Confide fili quod ex te tibi deest, fidenter usurpa ex visceribus Christi, quoniam misericordiæ affluunt, nec desunt foramina per quæ fluant.* C'est une chose effroyable de tomber entre les mains de Dieu vivant, mais c'est une chose souhaitable de mourir entre les mains de Dieu mourant.

7° Jetez-vous entre les bras du Fils de Dieu crucifié, priez-le de vous faire part aux mérites de sa mort, de répandre en votre cœur une goutte de ses larmes, qui tombent de ses yeux, un peu de ce précieux sang qui coule de ses veines, et de recevoir votre âme au sortir de cette vie, en honneur et par les mérites de ce qu'il dit en expirant : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains* (Luc. 23, 46). *Amen.*

SERMON LVII.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pour le jour de Pâques.

Resurrexit sicut dixit. Alleluia.
Il est ressuscité comme il l'a prédit. Réjouissons-nous et louons Dieu.

Ce que le dévot saint Bernard disait de la naissance de saint Jean-Baptiste, nous le pouvons dire, et avec plus de vérité, de la naissance et résurrection du Fils de Dieu : *Multi in hoc solemnitate gaudebunt, sed utinam de solemnitate, et non de vanitate :* Plusieurs se réjouissent en cette solennité de Pâques; Dieu veuille que tous se réjouissent, non-seulement en la solennité, mais à cause de la solennité : Quelques-uns se réjouissent, parce qu'ils portent leurs habits somptueux, c'est se réjouir de la vanité non de la solennité. D'autres se réjouissent, parce que le Carême est passé, parce qu'on ne jeûnera plus et qu'on mangera de la viande; c'est se réjouir de la sensualité, non de la solennité. Le seul objet de votre réjouissance en cette solennité, doit être la solennité même : ce doit être de voir que le Fils de Dieu entre pour jamais en sa vie nouvelle, glorieuse, triomphante, immortelle, c'est ce qui réjouit l'Eglise, c'est ce qui lui met en la bouche les cantiques d'allégresse, c'est ce qui la fait entonner avec les esprits bienheureux : *Resurrexit sicut dixit.* Ce mystère de la résurrection est un abîme de tant de merveilles, que pour le traiter dignement et fructueusement, je dois emprunter mon discours des trois écoles de théologie : de la positive, de la scolastique et de la morale. La positive nous fera voir qu'il est ressuscité; la scolastique, comme il est ressuscité; la morale, pourquoi il est ressuscité. Vous avez grande part à la joie de la résurrection, comme vous eûtes la meilleure part aux souffrances de la passion, ô sainte Vierge! Les pauvres nautonniers qui, dans une longue et furieuse tempête, ont été mis en danger de naufrage, près de couler à fond, ou de briser leur vaisseau contre quelque rocher; si, par un bonheur inopiné, l'air étant serein, les vents abattus, la furie de la mer apaisée, ils aperçoivent l'étoile de mer qu'ils avaient perdue; oh! alors d'une joie indicible, ils se retournent devers elle, ils la saluent, la bénissent et entonnent mille chansons d'allégresse. Vous êtes notre étoile sacrée, ô sainte Vierge! le bel éclat de votre lumière fut éclipsé vendredi passé, au milieu de la tourmente des tourments de votre Fils dans des abîmes de larmes et de sang, parmi l'orage et la rage des Juifs. Maintenant que nous vous voyons paraître plus brillante que jamais, maintenant que nous voyons votre face angélique apaisée, vos larmes essuyées, vos soupirs arrêtés, votre âme remplie d'allégresse, nous nous réjouissons avec vous; nous vous révérons, bénissons, glorifions; nous entonnons avec les anges : *Regina Cœli.*

IDEA SERMONIS.

PUNCTUM UNICUM. — I. Resurrectio carnis est creditu difficilis infidelibus. — II. Circumstantiæ Resurrectionis Christi probant veritatem illius. — III. Qualitates Corporis Christi resurgentis. — IV. Qualitates Corporis Christi deificati. — V. Corpus Christi resurgentis est causa efficiens nostræ Resurrectionis. — VI. Est causa exemplaris.

POINT UNIQUE. — I. L'article de foi de la résurrection est un des plus malaisés à croire, et des plus difficiles à persuader aux hommes, de tous les mystères de la religion chrétienne et catholique. Les anciens fondés sur l'axiome de philosophie, qui dit : *A privatione ad habitum non datur regressus,* qu'il n'y a point de retour de la privation à l'habitude, estimaient la résurrection si impossible, qu'ils avaient soin de parsemer les tombeaux des morts avec des branches et rameaux de cyprès : *Quercus amica Jovi tumulos tectura cupressus,* pour donner à entendre, que comme le cyprès a cela de propre entre tous les arbres, qu'étant une fois ébranché, il ne repousse et ne rejette jamais ; ainsi, ils n'espéraient pas que ces corps couchés dans les sépulcres dussent jamais retourner en vie. Nous, par une créance toute contraire, répandons de l'eau sur les corps des trépassés; entre plusieurs raisons de cette cérémonie ecclésiastique, on peut apporter celle-ci : que c'est afin de publier notre foi sur l'article de la résurrection. On n'a pas coutume d'arroser un arbre sec et stérile, qui ne doit jamais reverdir; quand nous arrosons les corps des trépassés, nous faisons paraître par cette action extérieure que nous avons espérance que ces corps revivront quelque jour. L'apôtre saint Paul, prêchant un jour en l'aréopage d'Athènes, fut ouï fort attentivement de toute la compagnie; mais quand il parla de la résurrection, on se moqua de lui comme d'un rêveur, et on remit à l'entendre une autre fois plus à loisir : *Cùm audissent resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant; quidam autem dicebant : audiemus te de hoc iterum* (Act. 17, 32).

II. C'est pourquoi Jésus a voulu prouver sa résurrection par des témoignages si clairs, si évidents, si authentiques et irréprochables, qu'il faut être interdit de jugement pour la révoquer en doute. Voici ce qu'en disent les quatre Evangélistes[1]. Saint Joseph d'Arimathie demande permission à Pilate d'inhumer le corps de ce crucifié; Pilate envoie quérir le centenier, qui est comme qui dirait le prévôt des maréchaux, qui avait assisté au supplice par son commandement, et lui demande si ce patient est trépassé. Le centenier assure qu'il est mort, qu'il l'a vu expirer, et qu'un de ses soldats lui a ouvert le côté avec un coup de lance. Le juge donne la permission de le déposer de la croix et de l'enterrer. Saint Joseph et saint Nicodème l'embaument, y emploient cent livres de myrrhe et d'aloès, l'ensevelissent dans deux suaires, et mettent un troisième linge sur la tête, le lient pieds et mains avec des bandages, comme on avait coutume : *Sicut mos est Judæis.* Et ainsi qu'il est dit du Lazare : *Ligatus manus, et pedes institis* (Joan. 11, 44). Ils le mettent en un sépulcre emprunté, en un sépulcre

[1] Matth. 50, 18; — Marc. 15, 44; — Luc. 23, 58; — Joan. 19, 38, 39, 40.

nouveau, en un sépulcre où personne n'avait été inhumé, et qui était taillé à la pointe d'un marteau dans le roc; ils y roulent et posent à la porte une très-grosse pierre. Là-dessus les princes des prêtres et les pharisiens vont trouver Pilate et lui disent : « Monsieur, nous nous souvenons que ce séducteur que vous avez condamné, avait coutume de se vanter qu'il ressusciterait trois jours après sa mort; faites, s'il vous plaît, garder son tombeau, de peur que ses disciples ne dérobent son corps, et ne disent qu'il est ressuscité. » Pilate répond : « Vous avez une garnison, faites-le garder comme vous l'entendez. Ils scellent le tombeau avec leur cachet, et y mettent leurs soldats pour le garder. Le matin du troisième jour, un ange vêtu de blanc, et brillant comme un éclair, roule la pierre hors de la porte, s'assit dessus, fait trembler la terre, épouvante les gardes; les trois Marie y étant arrivées après le soleil levé, le trouvent encore assis sur la pierre, et il leur dit que Jésus est ressuscité. Et tout cela se passe en présence des soldats, comme eux-mêmes le rapportent aux prêtres et aux pharisiens. Si une feuille d'arbre ne tombe pas sans la providence de Dieu, encore que tout cela se soit fait par le désir ardent que les hommes avaient d'éteindre la foi de la résurrection de Jésus, il est arrivé par une admirable conduite de la Providence divine, pour preuve irréprochable de la résurrection, pour fermer la bouche aux incrédules, pour obvier à toutes les objections que l'esprit humain pourrait apporter contre la créance de ce mystère.

L'esprit le plus rétif et opiniâtre du monde ne peut rien alléguer contre la foi de ce mystère, que l'apparence de l'une de ces conjectures. Un pharisien, par exemple, pourrait dire : Il n'était pas mort tout à fait, on l'a détaché de la croix, quand il vivait encore, on l'a rétabli, et on lui a donné de la vigueur par des eaux cordiales; ses disciples ont graissé les mains à Pilate, l'ont gagné par argent, lui et ses soldats, ils n'ont pas bien fait la sentinelle, ils ont laissé emporter le corps; ou ses disciples, par l'entremise de quelque personne ingénieuse, ont trouvé l'invention d'enlever par derrière trois ou quatre pierres du sépulcre, à l'endroit où il n'y avait point de garde, l'ont dérobé par ce trou, et font croire qu'il est ressuscité. Non, on ne peut pas dire cela, ni rien de semblable avec la moindre apparence de raison. Premièrement le centenier et ceux de sa suite l'ont vu expirer, ils en donnent un certificat au gouverneur; on lui a ouvert l'estomac et le cœur avec un coup de lance, le sang et l'eau en ont ruisselé, ce n'est pas pour être demi-mort? Secondement, on l'a embaumé avec cent livres de myrrhe et d'aloès; la myrrhe est gluante, le corps devait être collé au suaire. On trouve dans le sépulcre les deux suaires et le linge qui avait été replié sur sa tête, et mis séparément : *Non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum.* Si un larron l'avait dérobé, il ne se serait pas amusé à le dérober du suaire et à plier ainsi proprement tous les linges, il l'eût emporté promptement et tout enseveli, de peur d'être surpris. En troisième lieu, il est enterré en un sépulcre emprunté, pour montrer, dit saint Ambroise, qu'il n'en avait pas besoin pour longtemps. Et le même saint remarque que le premier fond qui a jamais été acheté, ç'a été un

sépulcre qu'Abraham acheta des enfants de Heth, parce qu'il n'y a point d'héritage dont nous ayons besoin si longtemps que d'un monument. Jésus est posé dans un sépulcre non acheté, mais emprunté, parce qu'il en doit sortir bientôt. En quatrième lieu, il est mis en un monument taillé dans le roc, afin qu'on ne puisse dire qu'on a enlevé quelque pierre par derrière; il était tout d'une pièce, il n'y avait qu'une issue, on y a appliqué une grosse pierre, vous l'avez cacheté, scellé, fait garder soigneusement; ce ne sont pas des soldats de Pilate qui l'ont gardé, vous ne pouvez pas dire qu'on l'a corrompu, lui et les siens; ce sont vos propres gens, et les plus affidés que vous eussiez, que vous y avez posés vous-mêmes. En cinquième lieu, en un sépulcre où personne n'avait été enterré, vous ne pouvez dire : J'avoue qu'il est ressuscité, mais que c'est par l'attouchement du corps de quelque saint prophète qui était là enseveli, ainsi qu'un mort ressuscita par l'attouchement du corps d'Elisée (4. Reg. 13, 21). En sixième lieu, il est mis en un sépulcre nouveau; vous ne pouvez dire qu'il y avait là-dedans quelque arrière cachot, quelque chambre secrète où l'on avait retiré des soldats qui, du dedans, ont poussé la pierre, se sont fait passage et l'ont emporté malgré vous; nous n'avons pu leur résister, parce qu'ils étaient plus forts que nous; chacun sait bien la capacité de ce monument, on l'a vu faire depuis peu, il n'y a pas même jusqu'aux petits enfants qui n'y soient entrés quand on le taillait. En septième lieu, les trois Marie n'y viennent pas pour l'oindre le lendemain de sa mort, parce que c'était le sabbat, et cela ne leur était pas permis en ce jour de repos : *Et sabbato quidem siluerunt secundum mandatum* (Luc. 23, 56). Et ce fut encore un trait de la providence de Dieu : car si le lendemain de sa mort eût été un jour ouvrier, elles y fussent allées; elles étaient si dévotes et si ferventes, qu'elles eussent gagné les soldats par argent pour faire lever la pierre et l'embaumer, et on eût dit qu'elles l'avaient dérobé. Non, Dieu ne permet pas cela, mais qu'elles viennent quand il est ressuscité. Et voyez ici, en passant, votre aveuglement, et la fidélité de Dieu en la promesse qu'il a faite de rendre honorable ceux qui l'honorent. Si vous eussiez été le père ou le mari d'une de ces saintes dames, la voyant faire ce qu'elle faisait, vous lui eussiez dit : Pourquoi vous levez-vous de si bonne heure? qu'allez-vous faire si matin parmi des soldats au tombeau d'un crucifié? on se moquera de vous, on vous appellera bigote, on dira que vous êtes idolâtre de ce pendu; quand même ce serait un saint homme, n'a-t-il pas été assez embaumé, on y a employé cent livres de myrrhe et d'aloès? qu'est-il besoin d'aller chez les droguistes acheter de nouveaux parfums, ce sera du bien perdu et grand dommage, et néanmoins vous voyez qu'elles faisaient sagement, et comme elles en sont récompensées.

Que penseriez-vous, Messieurs, si je vous disais, que comme on lisait l'autre jour en la présence du roi et de toute la cour, l'histoire des guerres passées, quand on commença à parler d'un certain capitaine et des braves exploits qu'il fit au siége d'Arras, ou de Turin, le roi, les princes, M. le chancelier et tous les assistants se levèrent et mirent le chapeau en la main pour entendre ce narré

avec grand respect? Vous me diriez : Voilà l'homme le plus glorieux qui soit en Europe. Il y a cent et cent gentilshommes en France, qui voudraient acheter un tel honneur, non-seulement au prix de tout leur bien, mais au péril de leur vie. Voyez donc si ces saintes dames ne sont pas divinement bien récompensées, si elles ne sont pas bien honorées. Ce matin, quand on a lu en la messe : Marie-Magdeleine et ses deux compagnes ont acheté des parfums pour embaumer le corps de Jésus, le roi et toute la cour, l'empereur, le roi d'Espagne, le roi de Pologne, les ducs de Florence, de Savoie, de Modène, tous les autres rois et princes catholiques se sont levés, ont mis le chapeau en la main, et ont entendu ce récit avec profonde révérence, et il y a cent ans, il y a cinq cents ans, il y a douze cents ans qu'on leur fait cet honneur chaque année, et on le fera d'ici à douze cents ans, si l'Eglise dure tant; et si Dieu les récompense si dignement, s'il les fait tant honorer sur terre, pensez ce qu'il fait dans le ciel, qui est le vrai lieu de couronne et de gloire. Bref, il ressuscite à la pointe du troisième jour : s'il eût attendu la nuit suivante, les sentinelles se fussent levées, eussent quitté la place, elles n'eussent pas été témoins de ce qui se passa; mais, prenant au pied de la lettre ce qu'il avait dit qu'il demeurerait trois jours dans le sépulcre, et pensant que ce serait trois jours entiers, ils attendirent le troisième jour et furent témoins oculaires de l'apparition de l'ange, du roulement de la pierre et des autres merveilles qui arrivèrent en ce mystère.

Il est donc ressuscité, comme il l'avait promis; il avait dit si souvent : *Filius hominis tradetur, et tertia die resurget; Filius hominis*, car vous devez toujours vous souvenir que Jésus est homme et Dieu tout ensemble, il ne pouvait mourir en tant que Dieu, il n'est pas aussi ressuscité en tant que Dieu; comme il n'est mort qu'en tant qu'homme, aussi il n'est ressuscité qu'en tant qu'homme. Vous vous souviendrez qu'en Jésus il y a trois substances : un corps de chair et de sang, une âme raisonnable, créée de rien comme les nôtres, mais très-sainte, et la divinité. Quand il expira en la croix, son âme fut dépouillée de son corps, son corps fut séparé de son âme, mais sa divinité ne fut séparée ni de son corps ni de son âme; elle demeura toujours unie à l'âme et au corps; son corps fut mis au sépulcre, comme nous avons vu, son âme descendit aux enfers : *Descendit ad inferos, in inferiores partes terræ*, c'est-à-dire aux limbes des Pères; c'étaient des cachots souterrains, où les âmes des saints étaient reçues avant la venue de Jésus. En Josué (20, 2), et au Deutéronome (19, 2), il est dit qu'il y avait en Palestine, par l'ordonnance de Dieu, des villes de refuge ou asiles, auxquelles se retiraient ceux qui avaient tué quelqu'un casuellement, et par inadvertance, et ils y devaient demeurer jusqu'à la mort du grand-prêtre, après laquelle ils étaient mis en liberté. Ainsi, depuis le péché du premier homme, les âmes qui n'avaient plus rien à payer à la justice de Dieu, étaient logées en ces limbes, en attendant que le ciel fût ouvert par la sainte mort et passion de Jésus, souverain Pontife. Son âme donc descendit en cette prison pour y visiter, consoler et réjouir les âmes des saints patriarches et prophètes, pour leur appliquer les

fruits de la Rédemption, les retirer de cette geôle, les rendre bienheureuses par la lumière de gloire. *Mortificatus carne, vivificatus autem spiritu in quo his qui in carcere erant prædicavit* (1. Petr. 3, 18). En quoi nous devons connaître combien les âmes sont chères à Jésus, l'estime qu'il en fait, les tendresses et affections qu'il a pour elles. L'avarice insatiable des hommes et la cupidité déréglée qu'ils ont des richesses, les ont portés à fouiller jusqu'aux entrailles de la terre pour y chercher l'or et l'argent que la nature y avait cachés : *Effodiuntur opes irritamenta malorum;* le zèle ardent que Jésus a du salut des âmes, et l'amour passionné qu'il a pour elles, l'ont porté à descendre jusqu'au centre du monde pour y chercher ces créatures plus précieuses que l'argent, plus estimables que le fin or et que toutes les pierreries du monde. Il envoya le prophète Isaïe au roi Ezéchias pour le guérir; il envoya un autre prophète à Daniel en la caverne des lions, pour lui apporter à dîner; un ange à Tobie pour le marier; mais pour le salut des âmes, il n'y envoie ni prophète, ni ange, ni archange, ni aucune autre créature, lui-même y va en personne, lui-même se veut employer, lui-même daigne s'abaisser jusque-là. Faites comme lui aux affaires temporelles du ménage, des procès, du trafic, ne les embrassez pas tout seul, prenez des substituts et des commis, de peur d'en être accablé, partagez-les avec votre femme, avec votre mère, avec vos enfants, avec d'autres personnes confidentes. C'est une présomption de croire que personne ne les puisse faire aussi adroitement que vous, c'est un jugement téméraire de penser que personne ne les fera assez fidèlement; mais les affaires de l'âme, du service de Dieu, de votre salut et des vôtres, la pratique des bonnes œuvres, faites-les vous-même, ne vous en remettez pas aux autres, ne cherchez ni commis, si substitut, ni vice-gérant; qui veut aller en paradis par procureur, va souvent aux enfers en personne.

III. Le troisième jour donc, qui est notre jour de Pâques, environ les trois heures du matin, l'âme de Jésus vint retrouver son corps dans le tombeau; elle y rentra et se réunit à lui, l'anima, le vivifia comme auparavant. Que dis-je, comme auparavant? mais bien plus noblement, plus heureusement, plus excellemment : elle lui communiqua les quatre qualités que les théologiens appellent les douaires des corps glorieux : la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la splendeur; elle le rendit subtil, il passa à travers les rocs du sépulcre et entra en la chambre où étaient ses Apôtres, les portes étant fermées; léger, il se porta en un moment comme il voulait, tantôt vers les saintes femmes qui venaient au sépulcre, tantôt au chemin d'Emmaüs, tantôt vers ses Apôtres et vers sa sainte Mère; incorruptible et impassible, car saint Thomas ne lui fait point de douleur, lui mettant la main dans ses plaies resplendissantes. Si en la transfiguration, qui n'était qu'un petit essai de sa gloire, qu'il donnait à son corps pendant sa vie mortelle et voyagère, sa face était rayonnante comme le soleil; quelle clarté, quel brillant, quel éclat devait-elle avoir au jour de sa résurrection, de sa vie glorieuse, de sa gloire consommée? et il usait de cette splendeur comme il voulait, il la cachait ou faisait éclater quand, comment, et à qui lui plaisait. Oui; mais, direz-vous, s'il

était impassible, incorruptible, inaltérable, comment usait-il de viande terrestre et corruptible? comment mangeait-il et buvait-il avec ses disciples? *Manducavimus et bibimus cum illo;* que devenait ce qu'il mangeait? Saint Augustin (Epist. 49 *quest.*) répond : Un corps glorieux peut boire et manger, mais il n'en a pas besoin; s'il ne le pouvait, sa vie et ses facultés seraient imparfaites; s'il en avait besoin, sa félicité ne serait pas accomplie. Quand il y a de l'eau en un bassin de pierre exposé au soleil, elle se diminue petit à petit, et dans peu de jours il n'y en a plus; qu'est-elle devenue? c'est le soleil qui l'a consommée : *Aliter absorbet aquam terra sitiens, aliter solis radius cadens; illa indigentiâ, iste potentiâ* (S. Aug., *ibid.*) : La terre sèche reçoit l'eau de la pluie par indigence pour en être humectée et abreuvée; elle la consomme en la donnant pour nourriture aux herbes et aux autres plantes. Le rayon du soleil consomme l'eau qui est sur une pierre, non par indigence, mais par puissance; non s'en nourrissant, mais en l'évaporant; nous nous servons des viandes comme la terre de la pluie, un corps glorieux en use si bon lui semble et agit sur elles comme le rayon du soleil agit sur l'eau qu'il évapore.

IV. Mais ce n'est pas seulement ni principalement en ces quatre qualités que consiste la gloire de Jésus ressuscité. Il a ces quatre douaires en tant que corps béatifié; en tant que corps déifié, il en a bien un autre, il est en la gloire de son Père : *In gloriâ est Dei Patris* (Philip. 2, 11). La gloire du Père éternel ne consiste pas en la subtilité, en l'agilité et autres semblables qualités : c'est une gloire incréée, immense, infinie, incompréhensible, et c'est à cette gloire que la sainte humanité est associée autant qu'un être créé en est capable et susceptible : *Æterni Patris recepta consessu, illius gloriæ sociatur in throno cujus naturæ copulatur in Filio*, dit saint Léon (Serm. 2 *de Ascensione*). C'est cette gloire qu'il demandait à son Père la veille de sa mort, en la plus belle et plus longue prière qu'il lui ait adressée : *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquam mundus esset apud te :* Mon Père, glorifiez-moi en vous de la gloire que j'avais en vous avant que le monde fût fait. Il prie pour son humanité, car il n'avait rien à demander pour sa divinité, dit saint Cyrille (lib. 2 *de Fide ad Reginas*). Il ne demande pas seulement la gloire de son saint nom, d'être connu et en réputation dans le monde par la prédication de l'Evangile; car il ne dit pas : Glorifiez-moi dans le monde, mais *en vous;* il ne dit pas : *Apud mundum*, mais : *Apud temetipsum.* Il ne demande pas seulement l'agilité, l'impassibilité et autres douaires des corps glorieux, il demande la gloire qu'il avait en son Père avant la création du monde : *Claritate quam habui apud te, priusquam mundus esset.* Il demande pour son humanité la gloire qu'il avait en sa divinité avant tous les siècles : *Petit clarificari non adventitiâ quâdam gloriâ, sed propriâ et naturali*, dit saint Cyrille (*in Joan.*, c. 17). Et un peu plus bas : *Gloriam ergo suam quam semper habuit ut Deus, ut homo petit.* Saint Hilaire (lib. 3 *de Trinit. circa medium*) dit : *Filius Dei caro factus orabat ut id Patri caro inciperet esse quod Verbum.*

Et c'est ce qui nous doit réjouir en cette solennité, de voir que le Fils de Dieu est entré en la gloire de son Père, qu'il n'est plus asservi à l'empire de la mort, qu'il n'est plus tributaire aux infirmités et aux bassesses de notre nature, qu'il est devenu immortel, impassible, incorruptible pour jamais : *Jàm non moritur, mors illi ultra non dominabitur.* Mais si nous sommes si mercenaires et si attachés à nos intérêts que nous ne voulions rien faire que par retour à nous-mêmes, nous avons encore sujet de nous réjouir, puisque la résurrection du Fils de Dieu est un prélude, un gage, une caution et une assurance de la nôtre. Il est appelé par saint Paul : *Primitiæ dormientium*, les prémices et les premiers fruits des fidèles qui dorment, c'est-à-dire des trépassés qu'il ressuscitera aussi aisément que vous réveillez ceux qui dorment; les premiers fruits d'un arbre promettent qu'il en viendra d'autres, et la résurrection glorieuse du Fils de Dieu donne aux fidèles des arrhes assurées de leur résurrection; c'est la conséquence que le saint homme Job faisait : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum.* Il parle à la façon des prophètes, qui sont si assurés des choses futures, qu'ils en parlent comme si elles étaient déjà arrivées : Je sais, dit-il, que mon Rédempteur, qui m'a racheté par sa mort, est plein de vie, et qu'il me ressuscitera à la fin des siècles.

V. Saint Paul dit qu'il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire pour nous sanctifier, pour nous appliquer les mérites de la rédemption, pour être la cause efficiente, la cause exemplaire, la cause finale de notre résurrection. Il est appelé par Isaïe *le Père du siècle à venir*, ou, selon la version de Vatable, *le Père;* et remarquez qu'il donne ce nom à cet enfant qui devait naître d'une vierge, parce que c'est Jésus Homme-Dieu qui est notre Père en l'éternité : *Filios generans ad gloriam*, dit saint Thomas[1]; et la semence, le germe, la faculté vitale de cette génération, c'est l'eucharistie : car les Pères anciens nous enseignent que notre chair, par l'attouchement sacré du corps de Jésus et par le commerce qu'elle a avec sa chair déifiée, reçoit un droit particulier de ressusciter quelque jour glorieuse. Saint Cyrille d'Alexandrie (4 *in Joan.*, c. 14), expliquant ces paroles de Jésus : *Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez point la vie en vous*, dit : En vous, c'est-à-dire en votre propre chair : car la chair du Verbe divin, ayant été faite vivifiante, comme unie à celui qui est la vie par sa nature, savoir, au Verbe divin, quand nous la mangeons alors nous avons la vie en nous-mêmes. Car aussi pour cette cause, en ressuscitant les morts, le Sauveur n'opérait pas seulement par sa parole, et par ses divins commandements, mais il employait sa sacrée chair, comme coopératrice, à cet effet vivifiant, comme Dieu; par son commandement tout-puissant, et vivifiant derechef, comme homme, par l'attouchement de sa sacrée chair; afin de faire voir que son corps est vivifique, il ne se sert pas seulement de sa parole, mais il touche les morts, transmettant par son corps la vie à ceux qui

[1] Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur Pater futuri sæculi (*In hunc locum Isaiæ*).

sont déjà demi-pourris ; que si par l'attouchement de sa chair, les choses corrompues sont vivifiées, comment n'obtiendrons-nous point une bénédiction vivifiante beaucoup plus ample quand nous la mangerons ; car elle transformera entièrement en sa propre perfection ceux qui la recevront.

C'est pour nous marquer cette vérité, que l'Eglise a commandé à tous les fidèles de communier le jour de Pâques : Je sais bien que celui qui communie en la semaine qui précède, ou en celle qui suit ce saint jour, obéit à ce commandement ; mais je sais aussi que l'Eglise ne permet cela que par une coutume approuvée depuis le temps d'Eugène IV, et par condescendance aux incommodités des hommes, l'Eglise ayant considéré que les diverses occupations, tant des confesseurs que des pénitents ne pouraient pas permettre à un si grand nombre de fidèles de se confesser et de communier tous en même jour : mais tant y a que sa première et principale intention a été que tous communiassent au jour de la résurrection de Jésus, pour nous apprendre que Jésus, en la communion, influe en nous un germe et une semence d'immortalité, en vertu de laquelle nous ressusciterons quelque jour, en suite de cette parole : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.*

VI. Il dit : *Configuratum*, en grec : συμμορφον, c'est-à-dire conforme : *Corpori claritatis suæ*, parce que Jésus n'est pas seulement la cause efficiente de notre résurrection, mais la cause exemplaire; il n'est pas seulement l'Auteur, le Créateur, mais le Père du siècle à venir, et la résurrection est appelée génération : *In regeneratione cùm sederit filius hominis* (Matth. 19, 28) ; c'est une naissance où il y doit avoir convenance, rapport, ressemblance entre celui qui engendre et qui est engendré : *Processio viventer à vivente in similitudinem naturæ*, le corps du Fils de Dieu est doué de splendeur. Pour nous rendre capables de cette résurrection bienheureuse, et pour célébrer dignement celle de Jésus, nous devons religieusement observer et honorer par la pratique des vertus, l'heure, le jour et les dispositions de sa résurrection : *valde manè*, voilà l'heure; *una sabbatorum*, voilà le jour; *veniunt ad monumentum. Jesum quæritis crucifixum*, voilà les dispositions.

Vous savez, Messieurs, que le sommeil est l'image de la mort, et par conséquent le cercueil est l'image de la résurrection; et comme Jésus est ressuscité pour notre justification, ainsi que dit son Apôtre, nous devons aussi nous réveiller tous les matins pour nous justifier, pour nous rapporter à Dieu et à son service, pour nous sanctifier de plus en plus. Je vous ai autrefois montré qu'il est très-utile à votre salut, et au bien de votre famille d'assembler tous vos gens le soir et le matin; de prier Dieu avec eux pour leur donner exemple; de faire tous ensemble à certaine heure l'examen de conscience et les autres exercices de dévotion que tous les bons chrétiens ont coutume de faire. Je sais que plusieurs en ont profité, et s'en trouvent bien, et je m'assure que ceux qui continueront cette pratique en tireront beaucoup d'utilité, et pour la réforme de leur vie, et pour la conduite de leur famille. Messieurs, je vous y exhorte derechef de toute mon affection.

On objecte là-dessus que cela est bien aisé le soir, mais qu'il est impossible le matin, parce que tous ne se lèvent pas à la même heure, et l'un va d'un côté et l'autre de l'autre, selon les diverses affaires; eh bien! du moins, du moins chacun en son particulier, aussitôt qu'il est levé, doit rendre ses devoirs à Dieu à genoux et avec respect, lui offrir religieusement les prémices de la journée, les premiers fruits de son cœur et de sa bouche, ses premières pensées et paroles : *Cordis et oris primitias.*

L'Ecriture nous enseigne en divers endroits que les prières qu'on fait le matin sont plus agréables à Dieu, il les exauce plus volontiers : *Manè exaudies vocem meam* (Psal. 5, 4). *Adjuvabit eam Deus manè diluculo* (Psal. 45, 6). *Qui manè vigilaverint ad me, invenient me* (Prov. 8, 17). *Repleti sumus manè misericordiâ tuâ* (Psal. 89, 14).

Un grand secret pour se conserver longtemps, et s'avancer en la vie spirituelle, c'est de se coucher de bonne heure et se lever de bon matin; car, pour l'ordinaire, vous perdez le temps de la soirée en jeux ou cajoleries, ou autres actions inutiles; et quand vous vous êtes couché tard, vous ne pouvez vous lever bien matin, ou vous avez l'esprit tout pesant et assoupi; au lieu que vous couchant de bonne heure, et prenant le repos nécessaire, vous êtes plus prompt à vous lever le matin, vous avez le temps de faire oraison sans être interrompu de visites, votre esprit est plus frais, plus éveillé et plus vigoureux, plus propre à s'élever à Dieu, à l'adorer et à s'unir à lui, que pendant la journée quand il est rempli de divers objets, accablé d'affaires, émoussé de soucis, déchiré de distractions.

Le jardinier qui est diligent à cueillir des fruits dès le matin, et à les porter tout frais à son maître avant que personne lui en porte d'autres, est reçu avec plus d'agrément que s'il les cueillait après midi, quand le soleil levant ou la pluie en aurait flétri la bonne grâce. On prophétisa autrefois à un grand homme d'état qu'il deviendrait empereur, parce qu'il était matinal, et la prédiction se trouva véritable. Quand vous voyez une âme dévote, qui dérobe du temps à son sommeil, qui se lève une demi-heure ou une heure plus matin que les autres, pour rendre ses devoirs à son Dieu, adorer sa majesté infinie, aimer sa bonté divine, réclamer sa miséricorde, apaiser sa justice, demander pardon de ses péchés, lui offrir ses actions, prendre conduite et lumière de lui, pour y réussir à sa gloire; vous pouvez prédire hardiment, sans crainte d'être faux prophète, que cette âme sera sauvée, qu'elle aura l'empire du ciel.

Quel désordre et quel dérèglement en cela? est-ce mener une vie chrétienne de perdre le temps à jouer, à cajoler ou à folâtrer jusqu'à dix ou onze heures du soir, se lever à huit ou à neuf heures, mettre une heure ou deux à s'habiller, donner aux aises de la chair et aux vains ornements du corps le plus beau et le meilleur de la journée, et ne réserver au service de Dieu que le temps incertain et le plus incommode? C'est ce que ne firent pas les saintes dames de notre Evangile; elles furent favorisées de la visite des anges et

de la vue du Sauveur ressuscité, parce qu'elles allèrent à son tombeau de grand matin : *Valde manè.*

Una sabbatorum; la résurrection de Jésus est un si grand mystère, si auguste, si digne d'être honoré, qu'au lieu qu'on ne chôme les autres qu'une fois l'année, on chôme celui-ci cinquante-deux fois; on ne fait qu'une fête de la Nativité, de l'Epiphanie, de l'Ascension de Jésus, mais sa Résnrrection on en fait fête tous les dimanches, et très-justement et avec beaucoup de raison : car si Dieu ayant créé le monde en six jours, sans peine, sans travail, sans lassitude, par une seule parole, parce qu'il se reposa au septième jour, c'est-à-dire qu'il cessa d'agir, il ordonna que son peuple, en honneur de ce repos, sanctifierait le septième jour en chaque semaine; à plus forte raison, Jésus ayant travaillé, sué, voyagé, trente-trois ans pour notre salut, et étant entré en son repos éternel le jour de la résurrection, il est plus que très-juste que les chrétiens honorent ce jour et se reposent en sanctifiant le dimanche; et si Dieu faisait tant de menaces et entrait en si grande colère contre ceux qui violaient le sabbat, que fera-t-il à ceux qui profanent le dimanche.

Ecoutez un commandement que Dieu fit à Jérémie (17, 19) : *Hæc dicit Dominus ad me : vade et sta in porta filiorum populi et dices ad eos : audite verbum Domine, reges Juda, cunctique habitatores in Jerusalem, custodite animas nostras, et nolite portare pondera in die sabbati, nec inferatis per portas Jerusalem, et omne opus non facietis; sanctificate diem sabbati, sicut præcepi patribus vestris; et non audierunt me, sed induraverunt cervicem suam; succendam ignem in portis, et devorabit domos Jerusalem, et non extinguetur.* « Prophète, allez-vous-en à la porte de la ville, par où il entre plus de peuple, et dites-leur de ma part : Ecoutez, rois de Judée et vous aussi, habitants de Jérusalem, sauvez vos âmes, abstenez-vous de toute œuvre au jour du sabbat, gardez-vous de transgresser les commandements que j'ai faits à vos ancêtres de sanctifier ce jour. Le prophète ajoute qu'ils ont endurci leur cœur et méprisé cet avertissement, et qu'en punition Dieu mettrait le feu ès maisons de la ville et qu'on ne le pourrait éteindre. »

Audite, reges Juda; Messieurs les juges, vous avez promis avec serment, en prenant vos charges, de garder les ordonnances des rois; en voici une plus que très-juste de Charles IX et d'Henri III ès états d'Orléans et de Blois[1]. « Défendons à tous nos » juges de permettre qu'ès dimanches et fêtes solennelles et an- » nuelles, aucune foire et marché soient tenus, ni danses publiques » faites, et leur enjoignons de punir ceux qui y contreviendront. » Où est l'obéissance que vous devez à cet édit? où est la fidélité que vous devez à votre serment? ne voyez-vous pas que le peuple, profanant impunément les dimanches, s'expose à cet anathème de Dieu : *Irritaverunt me domus Israël, in præceptis meis non ambulaverunt, quæ faciens homo, vivet in eis; sabbata mea violaverunt vehementer : dixi ergo ut effunderem furorem meum super eos, et consumerem eos* (Ezech. 20, 13).

[1] Lib. 1, tit. 11, art. 1. *Des basiliques ou ordonnances des rois.*

Venérunt ad monumentum. Jesum quæritis crucifixum. Ce sont les dispositions qui ont conduit Jésus à la résurrection : la croix, la mort, le tombeau. Il ne serait point ressuscité s'il ne fût point mort ; il ne serait point sorti du tombeau, s'il n'y eût été mis ; il ne serait point entré en sa gloire, s'il n'eût souffert. *Oportuit Christum pati, et ità intrare in gloriam suam, veniunt ad monumentum; monumentum quia monet mentem.* Il nous avertit des dispositions qui nous sont nécessaires pour participer à la résurrection de Jésus, pour ressusciter quelque jour glorieux comme lui.

Messieurs, je vous demanderai volontiers quand vous jugez un procès, où il s'agit d'une succession qui doit passer à des étrangers, d'un bien qui doit être possédé par des gens qui ne succèdent pas *ab intestat,* quelle est votre règle? quel est le niveau de vos décisions? sur quoi vous appuyez-vous pour adjuger l'hérédité à un tel? N'est-ce pas sur le testament? sur la dernière volonté et parole du testateur? Nous n'avons aucun droit à la résurrection bienheureuse et à la gloire du ciel, que par la bonne volonté et disposition de Jésus, qui nous l'a cédé, remis et transporté. Or, écoutez sa dernière volonté, faisant son testament la veille de sa mort dans le cénacle de Sion : *Ecce dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meu, regnum* (Luc. 22, 29) : Je dispose de mon royaume en votre faveur. Voilà une grande faveur, un legs pieux bien souhaitable, un royaume ; que ne fait-on pas pour acquérir ou conserver une couronne ? Je dispose de mon royaume en votre faveur ; mais aux mêmes charges et conditions que je l'ai reçu de mon Père. A quelles charges et conditions est-ce que Jésus est entré en sa gloire? Son Apôtre nous l'enseigne : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod* (voyez *propter quod*) *exaltavit illum* (Philip. 2, 8). Il faut donc passer par là, il faut subir toutes ces conditions, autrement vous en serez rejetés. Humilité, obéissance, mortification, croix : *Humiliavit semetipsum.* Quand vous faites le chien couchant sous les pieds des grands, dont vous avez besoin, ce n'est pas vertu d'humilité, c'est lâcheté, bassesse d'esprit, ou au plus prudence mondaine. Quand vous êtes dans le rabais par pauvreté, par nécessité ou autre disgrâce, ce n'est pas vous qui vous humiliez, c'est la fortune ou votre condition : *Humiliavit semetipsum. Humiles spiritu salvabit.* Dieu ne sauve pas ceux qui sont humiliés, mais ceux qui sont humbles, dit saint Bernard. S'humilier soi-même, avoir l'humilité d'esprit, l'humilité chrétienne, c'est être humble, doux et débonnaire envers tout le monde, même envers vos inférieurs, vous estimer moins que tous les autres, ne vouloir être préféré à personne, ne vouloir commander à personne, si votre charge ne vous y oblige ; ne vouloir point paraître et éclater parmi les autres, en vos paroles, contenances, habits, meubles, enfants, aimer d'être inconnu, délaissé, être content de votre petite fortune, sans chercher de vous enrichir, élever, agrandir, ni vous, ni vos enfants. *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. 3, 3). Voilà ce que c'est que s'humilier soi-même : *Humiliavit semetipsum. Factus obediens factus est omnibus obtemperantibus*

sibi, *causa salutis æternæ*. Le Fils de Dieu est la cause efficace du salut éternel; non à tous indifféremment, mais à qui? à ceux qui lui obéissent; il vous défend de jurer en quelque façon que ce soit, de prendre aucun plaisir charnel, sinon dans la modestie d'un légitime mariage; de médire du prochain, de ne faire à autrui ce que vous ne voudriez pas être fait à vous-même. Il vous commande d'obéir respectueusement à votre père et à votre mère; d'être de bonne intelligence avec tout le monde, d'avoir une charité cordiale pour tous vos prochains. Si vous ne lui obéissez en tous ces articles et autres, il n'y a point de salut pour vous, il vous en assure par son Apôtre. Ce qu'il vous commande n'est pas plus difficile que de mourir, et il est mort par obéissance : *Factus obediens usque ad mortem;* il ne vous oblige pas à mourir, mais à vous mortifier. La mort est une privation de la vie. La mortification est une privation de l'usage de la vie, des actions de la vie qui ne tendent pas à la gloire de Dieu, ou à la charité envers le prochain, curiosités à voir les vanités du monde, à apprendre des nouvelles superflues, à lire des livres inutiles, à perdre le temps en jeux, en cajoleries, au bal, aux danses, au cours, à la comédie, aux promenades, aux festins et autres divertissements du monde : c'est la vie des enfants du siècle, qui passent avec le siècle; ceux qui veulent vivre éternellement, meurent avec Jésus-Christ à tous ces passe-temps : *Si mortui sumus cum Christo, simul etiam vivemus cum eo. Mortem autem crucis* (Rom. 6, 8). La mort de la croix a cela de propre, que personne ne la peut subir par soi-même. Quelqu'un peut bien s'étrangler soi-même, se blesser avec un couteau, se jeter en l'eau ou dans le feu; mais personne ne saurait se crucifier parfaitement soi-même, il faut qu'un autre l'attache. Les jeûnes, les haires, les cilices et autres mortifications que nous faisons par nous-mêmes sont bonnes et agréables à Dieu, mais elles ne nous rendent pas entièrement conformes à Jésus crucifié. Pour lui être semblables, il faut souffrir avec patience les peines que les autres nous font, l'humeur fâcheuse et farouche de votre mari, de votre belle-mère ou belle-sœur, la rébellion de vos enfants, la calomnie et le procès injuste qu'on vous intente, le tort qu'on vous fait de retenir votre bien.

Si complantati sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus (Rom. 6, 5) : Si vous lui êtes conforme en sa mort, vous le serez aussi en sa résurrection. En récompense de votre humilité et du mépris de la gloire du monde, Dieu vous donnera un corps glorieux, doué de toutes les beautés imaginables.

En récompense de votre obéissance aux commandements de Dieu, vous aurez un corps obéissant à l'esprit, souple, subtil, spirituel, tellement assujetti à votre âme, que vous le pourrez mouvoir comme bon vous semblera.

En récompense de votre mortification, vous aurez un corps immortel, impassible, inaltérable, exempt de toute incommodité.

En récompense des croix, où vous êtes attaché, vous aurez un corps agile, dispos, léger, affranchi de toute servitude, qui se pourra porter en un moment de l'orient à l'occident, du ciel en terre, outre la béatitude essentielle, et la félicité de l'âme, qui consiste

en la vision et la jouissance de Dieu, dont vous serez récompensé en l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON LVIII.

COMMENT IL FAUT RECEVOIR LES AFFLICTIONS.

Pour le Lundi de Pâques.

(*Prendre ce Sermon au tome II, page* 125.)

SERMON LIX.

DE LA PERSÉVÉRANCE.

Pour le Mardi de Pâques.

Stetit Jesus in medio discipulorum suorum, et ait illis: Pax vobis.
Jésus se mit au milieu de ses disciples, et leur dit : La paix soit avec vous.
(Luc. 24, 36.)

L'APÔTRE saint Paul estimait la résurrection des corps si nécessaire et de si grande importance, qu'il avait coutume de dire : *Si mortui non resurgunt :* Si les morts ne ressuscitent pas, *inanis est nostra spes,* notre espérance est vaine et frivole, nos travaux inutiles, nos mortifications infructueuses. Ce que ce grand Apôtre disait de la résurrection corporelle, je le dois dire à plus forte raison de la spirituelle. Je veux croire que vous êtes ressuscités en ces fêtes de Pâques, mais si vous ne conservez la vie de grâce que vous avez reçue par l'usage des sacrements, en vain vous vous êtes confessés, en vain vous avez reçu l'eucharistie, en vain vous avez entendu la parole de Dieu. Notre Sauveur se trouvant le jour de sa résurrection au milieu de ses disciples, ne leur dit pas : La trève soit avec vous, mais : *La paix soit avec vous*, parce qu'il ne veut point de trève, il veut une paix ferme, constante et inviolable, il rejette et répudie ces âmes qui font avec lui une cessation d'armes et une parenthèse à leurs débauches pendant la semaine sainte et les fêtes de Pâques, et puis quelque temps après reprennent les armes offensives et lui font comme auparavant une très-cruelle et injuste guerre. Il est donc à propos de vous proposer aujourd'hui quelques motifs de persévérer constamment en la grâce de Dieu, que vous avez reçue, et vous préserver de la rechute. Je dois conclure mes discours comme je les ai toujours commencés, c'est-à-dire, par votre assistance, ô sainte et bienheureuse Vierge! je me souviens que quand on me donna cette charge si importante, je pris la hardiesse de vous dire ce que le capitaine Barac disait à la vaillante Débora avant que d'aller en la guerre contre les ennemis de Dieu : *Si venis mecum vadam : si nolueris venire mecum non pergam* (Judic. 4, 8) : Si vous daignez me favoriser de votre

grâce en cette guerre contre les âmes pécheresses, j'irai hardiment et ne craindrai rien, et vous me répondites intérieurement ce que Débora répondit à Barac : *Ibo, sed victoria non imputabitur tibi;* non, non, bienheureuse Vierge ! il ne me faut pas attribuer, mais à votre Fils et à vous, la conquête des âmes qui se sont converties en ce Carême, c'est pourquoi je veux imiter le saint prophète David : il offrit au sanctuaire de Dieu l'épée avec laquelle il avait tranché la tête au superbe Goliath ; je veux imiter Judith, cette valeureuse amazone qui consacra au temple l'épée avec laquelle elle avait tué Holopherne. Le glaive qui m'a servi en cet Avent et ce Carême pour détruire le péché, pour vaincre et convaincre le pécheur, c'est la parole de Dieu : *Gladius Spiritus, quod est Verbum Dei.* Le vrai sanctuaire de Dieu, le temple et le trône du vrai Salomon, c'est vous, ô sainte Vierge ! c'est à ce temple que je dédie ce glaive, c'est à ce trône que je consacre les victoires de la grâce, c'est devant ce sanctuaire que je fléchis le genou : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Punctum unicum. — Concionator debet præcavere in suis auditoribus recidivam. Quod fit tribus remediis in Evangelio hodierno notatis

1um Remedium : est praxis orationis mentalis.

2um Remedium : meditatio passionis Christi quæ excludit tentationes dæmonis, mundi, carnis nempè : 1° Diffidentiam, 2° Complacentiam, 3° Negligentiam.

3um Remedium : frequens sumptio Eucharistiæ, et auditio concionum.

Conclusio concionum quadragesimæ.

Point unique. — Encore qu'il soit véritable que la résurrection corporelle du Fils de Dieu est l'idée, la forme exemplaire et le modèle de notre résurrection spirituelle, si est-ce qu'il faut avouer qu'il y a grande différence entre la vie de gloire qu'il a reçue en sa résurrection, et la vie de grâce que nous recevons en la nôtre : *Christus resurgens ex mortuis jàm non moritur* (Rom. 6, 9). Le Fils de Dieu étant ressuscité, n'est plus tributaire à la mort, les tourments n'ont plus de prise sur lui, il est au delà de leur atteinte, il était triste jusqu'à la mort et non au delà : *De torrente in viâ bibet.* Sa douloureuse passion a été un torrent rapide et impétueux ; mais ç'a été un torrent et non une rivière ; un torrent gros et enflé pour un temps, mais qui s'est bientôt desséché au printemps de sa résurrection : *In viâ bibet*, il a bu de ces eaux amères, mais ce n'a été qu'en la voie, en sa vie mortelle et voyagère. Maintenant qu'il n'est plus voyageur, mais seulement compréhenseur, tout glorieux et triomphant, il ne goûte plus ces amertumes, il n'est plus sujet aux douleurs, ni à l'empire de la mort, il a laissé ses suaires dans le tombeau, parce qu'il n'en a plus besoin ; il ne doit plus être enseveli, il est revêtu pour jamais de beauté, de force, de clarté, de splendeur; d'immortalité et autres apparences de la gloire : *Dominus regnavit decorem induitus est.* Il n'en est pas de même de nous, nous ressuscitons comme le Lazare, liés et garrottés de nos mauvaises habitudes, comme lui de ses suaires, sujets à mourir derechef, nous nous relevons par la pénitence, mais avec danger de retomber, nous sommes guéris par les sacrements, mais avec péril de rechute :

Qui stat, videat ne cadat; fiunt novissima ejus pejora prioribus. C'est pourquoi le prédicateur qui a la gloire de Dieu en recommandation, ne se doit pas contenter de gagner les âmes à Dieu; mais il les lui doit conserver : *Non minor est virtus quàm quærere, partæ tueri;* il ne doit pas se contenter de ressusciter les pécheurs, mais il doit faire en sorte qu'ils ne meurent pas derechef; il doit prendre garde qu'il ne lui arrive ce qui arriva autrefois à l'arche d'alliance (Josué. 3, 16). Les eaux du fleuve Jourdain sont très-bonnes, saines, salutaires, mais elles se vont décharger en un lac près de Sodome, nommé, par les profanes, *Asphaltite*, et par l'Ecriture, *la mer Morte.* Quand les lévites voulurent un jour faire passer l'arche à travers le Jourdain, ce fleuve s'arrêta tout court, ses eaux se mirent comme une digue ou chaussée, pour retenir le courant des autres eaux, comme par révérence envers ce sacré dépôt; mais quand l'arche fut passée, les eaux reprirent leur premier cours, et coulèrent derechef au même lac comme auparavant. Le prédicateur apostolique est une arche d'alliance, arche qui doit moyenner la paix et l'alliance entre le Créateur et les créatures; il doit apaiser Dieu et le réconcilier aux hommes par ses sacrifices et ses oraisons; il doit convertir les hommes et les réconcilier à Dieu par ses avertissements et ses exhortations : arche qui doit avoir en soi et proposer à tout le monde les tables de la loi, la manne et la verge, prêcher ordinairement la loi de Dieu et ses divins commandements, proposer la manne de la miséricorde à ceux qui les garderont; la verge de sa justice à ceux qui les transgresseront. Les âmes chrétiennes sont comme les eaux de Jourdain : *Aquæ multæ populi multi*, eaux bonnes, saintes, chéries et favorisées de Dieu, pourvu qu'elles ne se rendent pas en la mer morte du péché mortel. Il se peut faire que pendant l'Avent et le Carême, quand le prédicateur était au milieu du peuple, comme l'arche au milieu du fleuve, plusieurs âmes qui, auparavant, se laissaient écouler au péché, se soient retenues pour un temps, aient arrêté leurs débauches, étanché leur concupiscence; mais ce serait un grand inconvénient si, après les fêtes de Pâques, quand l'arche serait passée, quand le prédicateur ne montera plus en chaire, les âmes reprenaient leurs premières voies, retournaient à leur vieille coutume, et se rendaient comme auparavant en la mer morte du péché. C'est à quoi je dois tâcher de remédier en cette dernière prédication, vous enseignant quelques pratiques pour ne pas retomber au péché, pour conserver la grâce de Dieu, que vous avez reçue par les sacrements de Pâques, et non-seulement pour la conserver, mais pour l'accroître et l'augmenter. J'en trouve trois principales marquées aux trois faveurs plus signalées que Jésus fit à ses Apôtres après sa résurrection, par lesquels il montra qu'il était véritablement ressuscité.

I. La première, c'est qu'il leur apparut, il se montra à eux : *Stetit in medio discipulorum suorum;* il se fit voir à ce pauvre troupeau désolé, vue qui écarta les nuages et les ténèbres de leur incrédulité, essuya leurs larmes, assura leur esprit, affermit leur espérance, anima leur courage, dissipa les brouillards de toute

tristesse et de toute mélancolie : *Gavisi sunt discipuli viso Domino.* Ainsi l'âme qui ne veut pas retomber doit toujours avoir Jésus près de soi, le regarder souvent en l'oraison, converser avec lui, le pratiquer en la méditation. On demande en théologie d'où vient que les âmes bienheureuses qui sont dans le ciel sont tellement exemptes et affranchies de péché qu'elles n'en commettent jamais et n'en peuvent commettre.

Le subtil Scot [1] maintient que cette exemption ne leur procède d'aucune forme intrinsèque ou qualité inhérente, mais de la seule assistance et protection de Dieu, qui les a prises en sa sauvegarde, les tient par la main, les conduit et les fortifie, détourne les tentations qui les pourraient ébranler : *Non timebo mala quoniam tu mecum es.*

Saint Thomas [2] prouve efficacement, que la vision de Dieu met les âmes bienheureuses dans une si grande impossibilité d'offenser Dieu, qu'elles sont tout à fait impeccables : Premièrement, quiconque commet le péché est en ténèbres intérieures, il y a erreur, ignorance, inconsidération, éblouissement, aveuglement en son esprit, ou au moins les motifs du bien honnête ne sont pas aussi vivement, aussi efficacement proposés à son entendement; comme les motifs du bien délectable : *Errant qui operantur malum. Omnis peccans ignorans* [3]. Or, l'âme qui jouit de Dieu est toute dans la clarté, toute remplie et pénétrée de lumière, elle n'a point de ténèbres, ni d'obscurité : *In lumine tuo videbimus lumen; qui dicit se nosse Deum et mandata ejus non servat, mendax est.*

En second lieu, il est impossible d'aimer Dieu actuellement et de pécher en même temps; car aimer Dieu, c'est se tourner vers lui et lui adhérer; pécher, c'est se détourner de lui et en être séparé. L'âme qui voit Dieu dans le ciel l'aime nécessairement; heureuse et souhaitable nécessité! elle voit en Dieu tant d'attraits, tant de beauté, tant de bonté et de perfection, qu'elle s'y attache inséparablement sans jamais en pouvoir être détachée; elle est au regard de Dieu, comme nous sommes ici-bas au regard du bien en général. Nous ne saurions rien faire ici-bas, rien projeter, vouloir, désirer, sans prétendre quelque bien, parce que le bien est l'objet de notre volonté. Ainsi l'âme dans le ciel ne peut rien entreprendre, vouloir, souhaiter, que par amour envers Dieu, parce qu'il est le seul objet de sa volonté bienheureuse.

Et puis elle n'aime pas seulement Dieu d'un amour de bienveillance, mais de concupiscence, comme son propre bien qu'elle possède, dont elle jouit, duquel elle ne peut se priver; ni par dégoût, car c'est un bien infini qui, en rassasiant, éveille continuellement l'appétit; ni pour s'attacher à d'autres biens: car il est le bien souverain qui contient tous les autres en éminence et en perfection. Il faut dire de même de l'âme qui voit Dieu continuellement en l'oraison, comme de l'âme qui le voit au ciel, mais avec proportion et selon l'état de chacune; et cela pour les mêmes

[1] In 4. dist 49, q. 6, § dico ergo.
[2] 1 p., q. 62, art. 8 et 4. *contra Gent.*, cap. 92.
[3] Proverb. 14, art. 3. *Ethic.*, cap. 1.

raisons, l'âme qui est adonnée à la méditation ne tombe pas si aisément au péché.

Elle connaît en Dieu tant de bonté, qu'elle aurait horreur de l'offenser. Et comme les saints dans le ciel ont une heureuse impeccabilité, par une protection spéciale de Dieu, selon la pensée de Scot; ainsi l'âme qui est assidue en l'oraison mentale, obtient de Dieu, par ses prières, une sauvegarde particulière, et des grâces auxiliaires qui la tiennent par la main, et l'empêchent de tomber. Quand le Fils de Dieu était en croix, quelques-uns des assistants proféraient contre lui des blasphêmes; d'autres, comme le centenier et ceux de sa suite, le louaient, touchés de componction, et, frappant leur poitrine, ils disaient : Vraiment cet homme était Fils de Dieu. L'Evangéliste remarque la raison de cette différence : *Prætereuntes blasphemabant; centurio stabat;* le centenier et ceux de sa suite s'arrêtaient à remarquer les vertus de Jésus en la croix, les autres ne faisaient que passer. Vous jurez aisément le saint nom de Dieu, vous l'offensez et blasphémez, c'est que vous ne le regardez jamais qu'en passant; si vous vous arrêtiez quelquefois, comme le centenier, à considérer ce qu'il est, pourquoi il est en croix, les vertus qu'il y a pratiquées, vous l'adoreriez, le béniriez, l'aimeriez et vous ne l'offenseriez pas si aisément. Jésus convertit deux femmes adonnées au péché de la chair; il dit à la femme adultère : *Vade, et noli amplius peccare :* Allez, et ne péchez plus; à Magdeleine : *Vade in pace*, Ne craignez pas de retomber; pourquoi? *Dilexit multùm :* Elle a beaucoup aimé. Si vous vous adonnez à l'oraison, vous vous échaufferez en l'amour de Dieu : *In meditatione meâ exardescet ignis;* étant échauffé dans l'amour de Dieu, comme Magdeleine, vous ne serez pas si sujet à l'offenser, et cette pensée de la présence de Dieu ne sert pas seulement à conserver la grâce, mais encore à l'augmenter. Il disait à Abraham : *Ambula coram me, et esto perfectus?* Voulez-vous devenir parfait en peu de temps, faites toutes vos actions en ma présence, vous souvenant que je vous regarde aussi particulièrement, aussi attentivement, aussi continuellement, que si je n'avais autre chose à faire, et qu'il n'y eût au monde personne que vous.

II. 1° Que si les persécutions du monde, du diable, ou des trois ensemble redoublent contre cette âme, il faut qu'elle se serve de la seconde pratique, et de la seconde faveur que Jésus fit à ses disciples, qui est qu'il ne se présenta pas seulement à eux, mais il leur montra ses sacrées plaies : *Ostendit illis manus et pedes.* J'apprends des Pères de l'Eglise, que Jésus a voulu conserver ses flétrissures sacrées, même en l'état de sa gloire, pour trois principales raisons : pour argument, pour monument, pour châtiment; pour argument de piété et de pardon; pour monument de charité et de dilection; pour châtiment de reproche et de confusion. Il disait par Isaïe (49, 16) : *Ecce in manibus meis descripsi te et muri tui coram me semper.* Quand vous avez des inclinations pour quelqu'un, votre passion vous fait toujours porter au doigt un anneau où son nom est gravé, pour ne le perdre jamais de vue et l'avoir toujours imprimé en votre mémoire; un anneau se peut dé-

tacher et se perdre, mais le mémorial que Jésus a choisi pour ne vous jamais oublier ne se peut perdre ni séparer de lui ; il ne nous peut perdre de vue, effacer de sa mémoire, non plus que ses propres mains. Il dit à l'Eglise son épouse : *Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea* (Ps. 136, 5) : Je ne me puis oublier de vous, non plus que de ma main droite : *Ecce in manibus meis descripsi te, muri tui coram me semper :* les plaies qui sont en ses mains, nous servent de rempart et de bastion. Quand il les montre à Dieu son Père, elles nous sont des boulevards pour nous mettre à couvert de sa colère.

Il les a aussi gardées pour mouvement de son amour envers nous, et pour motif du nôtre envers lui : car ne faudrait-il pas avoir un cœur de rocher, pour n'être pas enflammé à aimer celui qui porte des marques éternelles, des efforts inconcevables où son amour l'a réduit pour nous.

Il les a gardées pour confusion des âmes pécheresses, pour les convaincre de leur ingratitude et de leur insensibilité d'avoir la malice d'offenser celui qui leur donne des témoignages si évidents de l'amour excessif qu'il leur a porté.

L'âme donc qui regarde ces plaies et médite ces trois intentions pour lesquelles Jésus a voulu les garder, se fortifie contre les assauts de ses ennemis, qui lui veulent faire perdre la grâce de Dieu et lui ravir la couronne et la gloire de la persévérance. Le diable, le monde, la chair veulent la faire tomber par défiance, par complaisance, par négligence. Satan tâche de l'accabler de défiance, à cause de ses fautes passées, et par crainte de n'en pouvoir obtenir pardon, à cause de leur grand nombre ; de désespoir de la miséricorde de Dieu, appréhension de ses jugements : Que penses-tu faire? aussi bien tu es damné, tu as trop offensé Dieu, il ne te pardonnera jamais! Comment est-il possible d'essuyer de si grosses dettes, d'effacer par pénitence des fautes si grandes et en si grand nombre, de satisfaire à une justice infinie en si peu de temps qui te reste. Il faut répondre avec le Prophète : *Apud Dominum misericordia :* Il y a en Dieu une miséricorde infinie, et si je l'ai démeritée, son Fils lui a offert pour moi une rédemption très-abondante : *Et copiosa apud eum redemptio.* Le prix de ma résurrection, l'hostie propitiatoire, la victime qui expie mes iniquités, est tout auprès de lui. Saint Jean, pour prouver que le Verbe incréé a fait toutes les créatures, avant que de dire : *Omnia per ipsum facta sunt,* dit : *Verbum erat apud Deum.*

Le même saint, pour nous persuader que le Verbe incarné peut réparer toutes choses, effacer tous nos crimes, suppléer à nos manquements, dit : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem :* Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat qui plaide devant Dieu son Père ; et les lieux communs dont il tire ses arguments sont les ouvertures de son corps.

Saint Antonin écrit qu'une bonne veuve de Paris, ayant un fils unique, l'entretint comme elle put aux écoles, lui fournissant amoureusement ce qu'elle gagnait de jour en jour à la sueur de son visage, et ôtant souvent le morceau de sa bouche pour le lui mettre en la main. Il correspondit si bien au désir de sa bonne

mère, et étudia si diligemment, qu'il devint des plus savants et prit le degré de docteur; mais il reconnut, par la grâce de Dieu, la vanité du monde, les écueils qui sont en cette mer orageuse, le danger qu'il y a d'y faire naufrage de son salut : il se retira au port assuré d'une maison religieuse. Etant là novice, il brillait entre ses compagnons, comme le soleil entre les étoiles. Sa mère, n'apprit pas plus tôt le dessein de son fils, qu'elle en sût l'exécution ; elle résolut de l'en retirer à quel prix que ce fût. Ah! mères cruelles et malavisées! vous ne savez pas le tort que vous faites à vos enfants, à vous-mêmes, à toute votre famille, quand vous les détournez du service de Dieu. Elle court au monastère tout éplorée, demande à parler à son fils, tâche de lui dissuader cette entreprise, elle emploie à cet effet tous les artifices que la rhétorique naturelle de ce sexe, et l'amour passionné d'une mère peuvent suggérer; les larmes, les sanglots, les prières, les protestations, les promesses; les soumissions n'y manquent pas : *Ut flerent, oculos erudire suos*, elle lui remontre la peine qu'elle avait eue à le mettre au monde, le pouvoir qu'elle avait eu de se remarier, étant devenue veuve fort jeune, qu'elle ne l'a pas voulu faire pour ne pas partager son cœur, mais de le lui donner tout entier; elle lui raconte les travaux qu'elle a eus à l'élever et l'entretenir aux études, qu'elle espérait qu'il serait son bâton de vieillesse, qu'il la laisse maintenant dans le besoin, qu'elle a déjà un pied dans la fosse, qu'il n'a qu'un peu de temps à attendre : quand il lui aura fermé les yeux et rendu les derniers devoirs, il pourra suivre le conseil de Dieu, sans transgresser son commandement. Elle est si éloquente, qu'elle le persuade, il succombe lâchement à la tentation ; mais comme il allait reprendre ses habits, pour être la honteuse conquête de la rhétorique d'une femme, il passe par un cloître où était un dévot crucifix, devant lequel il avait coutume de faire des prières; il se met à genoux devant cette image, comme pour lui dire adieu : car il avait du ressentiment de quitter ce lieu de dévotion. Pendant qu'il faisait sa prière, il vit que ce crucifix jetait par la plaie du côté grande quantité de sang, et dit d'une voix plaintive : *Nonne te charius nutrivi quàm illa?* Ne vous ai-je pas nourri à plus de frais que votre mère ? ne me coûtez-vous pas plus cher qu'à elle? Cette petite parole eut plus de force sur l'esprit du novice que toutes les persuasions de sa mère ; il écarte de son cœur les nuages et les ténèbres que les afféteries de cette femme y avait trompeusement répandues; il se repent de sa lâcheté, s'affermit en sa première résolution, persévère en la religion jusqu'à la mort, et y meurt saintement : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo persecutionem patientur.*

2° Quand une âme commence à ne faire pas comme le monde, le monde ne manque pas de la contredire à son tour; si vous avez fait une bonne confession, congédié les compagnies scandaleuses, commencé à fréquenter les sacrements et à faire oraison, les gens du monde, vos anciens compagnons, vos domestiques mêmes et vos parents se moquent de vous, et diront que vous n'avez pas toujours été si réformé : ce méchant homme fera tous ses efforts pour vous attirer aux premières débauches. En ces occasions, mettez-vous

devant le crucifix, ou d'esprit, ou de corps, ou de tous les deux ensemble; imaginez-vous qu'il vous dit : *Nonne te charius nutrivi quàm ille?* Ce méchant homme est-il mort pour vous? a-t-il répandu son sang pour vous? ferez-vous plus d'état d'une pièce d'argent qu'il vous présente, que de mon corps que je vous ai donné en l'eucharistie? de son amitié que de ma grâce? de son crédit que de ma faveur? de fausses promesses que de mes véritables effets? d'une robe qu'on vous offre que de l'étole d'innocence que je vous ai rendue au sacrement de pénitence.

3° Que si, en troisième lieu, la chair s'oppose à vos bons desseins et veut retarder, par sa pesanteur votre avancement en la voie de perfection : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam*, il la faut exercer par la souvenance des plaies de Jésus et par crainte des reproches qu'il aura sujet de nous faire, si nous caressons notre chair, après qu'il a pour l'amour de nous si maltraité la sienne, il faut craindre qu'il ne nous dise ce qu'on dit un jour à César. Suétone[1] dit qu'Auguste César allant un jour par la ville, un vieux soldat qui avait longtemps porté les armes pour son service, s'adressa à lui et lui dit : Sire, je suis un pauvre soldat qui ai eu l'honneur de blanchir à l'ombre de vos lauriers, le destin, envieux de ma fortune, m'a suscité un procès où il y va de tous mes biens et de mon honneur; je suis contraint de recourir à votre miséricorde, comme à un autel de franchise qui n'est refusé à personne, et je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir commander au sénat d'avoir en recommandation la justice de ma cause. — Qui est votre rapporteur? — C'est un tel. — Page, allez-vous-en chez un tel sénateur lui dire de ma part que je lui recommande le procès de ce bon homme. — Le soldat, non content de cela, mais irrité contre l'empereur ouvre son sein, le montre tout couvert de cicatrices, et dit : *Ego non te, Cæsar, in bello Actiaco pugnantem per procuratorem defendi :* Sire, quand Votre Majesté était en la guerre, quand elle courait risque de sa vie en la journée d'Actium, je ne l'ai pas défendue par procureur, je l'ai servie en personne, en voilà de bonnes enseignes. Auguste fut tellement convaincu et confus de cette repartie, qu'il alla sur-le-champ trouver le juge,

[1] Suétone (*Caius Suetonius Tranquillus*), fameux historien latin, était secrétaire d'Etat de l'empereur Adrien, vers l'an 118 de Jésus-Christ; mais cette charge lui fut ôtée environ trois ans après, lors de la disgrâce de plusieurs personnes qui n'avaient pas eu pour l'impératrice Sabine les égards que cette princesse méritait. Il composa, pendant sa disgrâce, un grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son histoire des douze premiers empereurs, et une partie de son Traité des illustres grammairiens et rhétoriciens. Pline le jeune était son intime ami, et l'exhortait à publier ses livres. L'Histoire des douze empereurs, de Suétone, est très-louée par nos plus savants humanistes. Il y décrit, dans un grand détail, les actions des empereurs, même celles qui sont les plus impures et les plus horribles; ce qui a fait dire que *Suétone avait écrit la vie des empereurs avec la même liberté qu'ils avaient vécu.* On estime beaucoup l'édition de cette histoire, procurée par Grævius, à Utrecht, en 1672, avec les excellents commentaires de Torrentius et de Cafaubon, et les notes de quelques autres savants critiques. Cette édition fut réimprimée en 1691.

et fit faire bonne et briève justice à ce soldat. Vous vous contentez d'envoyer votre servante visiter ce pauvre malade, vous êtes paresseux à prier Dieu ; Jésus n'a rien épargné pour votre salut, il n'a pas épargné ses biens, sa peine, son honneur, son corps, sa vie ; épargnerez-vous quelque chose pour son service? vos biens, quand il est nécessaire de donner une bonne aumône pour le retirer de misère, de prison; votre peine, quand il vous inspire d'aller après le Saint-Sacrement?

III. La troisième marque de la résurrection du Sauveur et la troisième faveur qu'il fit à ses disciples, fut qu'il daigna manger avec eux; comme pour preuve que la fille de Jaïre était vraiment ressuscitée, il commanda qu'on lui donnât à manger, et saint Lazare, frère de sainte Magdeleine, ayant été ressuscité en Béthanie par le Fils de Dieu, s'assit à sa table avec lui, pour marque de sa véritable résurrection. L'âme chrétienne qui veut montrer qu'elle est vraiment ressuscitée, et qui veut conserver la vie de grâce qu'elle a reçue, doit souvent manger ce que le Fils de Dieu mangea avec ses disciples. Premièrement, du poisson rôti : *Obtulerunt ei partem piscis assi.* C'est lui-même qui est représenté par ce poisson. Le poisson prend naissauce en la mer, et l'Homme-Dieu a reçu la vie au sein de Marie, qui est un océan de grâces : *Congregationem aquarum vocavit Maria,* dit la Genèse. *Congregatio gratiarum vocata est Maria*, dit saint Bonaventure. Et nous apprenons de saint Augustin (lib. 18 *de Civitat.*, 23), que la sybille Erythrée fit autrefois un acrostiche de vers grecs qui se commençaient par ces mots, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱος, σώτηρ : *Jesus Christus Dei Filius Salvator*, prenant les premières lettres de ces cinq paroles, vous faites ἰχθὺς, c'est-à-dire poisson. Jésus est un divin poisson rôti au feu de son amour en l'Eucharistie, il faut souvent le manger pour se préserver de la rechute. Il est aussi impossible de persévérer longtemps, en état de grâce, sans communier souvent ou sacramentellement, ou spirituellement, comme il est impossible de vivre longtemps, ne mangeant que deux ou trois fois par an : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ : qui manducat me vivet propter me :* car, comme nous avons au corps la chaleur naturelle qui mine et consume petit à petit l'humide radical, et nous conduit au tombeau par ce déchet, si ces brèches ne sont réparées par quelque nourriture; ainsi nous avons en l'âme la concupiscence, tison du péché, qui mine les forces de l'esprit, détruit les desseins de la grâce, combat le Saint-Esprit, nous conduit insensiblement au péché mortel, si les ruines qu'elle fait ne sont restaurées par cet aliment céleste : *Parasti in conspectu meo mensam ad versus eos qui tribulant me.* Mangez donc souvent ce poisson, mais pour vous être profitable, il est nécessaire qu'il soit rôti, non-seulement au feu de son amour envers vous, mais de votre amour envers lui. Il faut communier, non par coutume, non pour plaire à votre confesseur, non pour faire comme les autres, non pour n'être pas estimé indévot, mais par amour envers votre Sauveur, pour conserver avec lui cœur à cœur, pour être uni et transformé en lui, afin qu'il rende en vous à Dieu son Père vos

devoirs, les hommages, les adorations, les affections, les actions de grâces que vous ne pouvez pas bien lui rendre.

Et en second lieu, notre Sauveur, le jour de sa résurrection, mangea du miel avec ses disciples. Et le miel de la parole de Dieu est très-utile et salutaire à la vie spirituelle : *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua super mel ori meo.* Le miel ne donne pas la vie à ceux qui en sont privés, il ne fait que la conserver à ceux qui l'ont déjà reçue, mais la parole de Dieu donne souvent la vie de grâce à ceux qui étaient morts par le péché.

Quand vous n'entendez que fort peu de sermons, vous ne pouvez être suffisamment touchés et instruits, car on ne peut pas dire beaucoup de choses en peu de paroles; les uns se conduisent par douceur, les autres par rigueur, ceux-ci sont touchés par des motifs d'amour et de miséricorde, ceux-là par des menaces de justice et de punition. L'expérience montre que ceux qui y assistent souvent, quoiqu'ils ne se convertissent pas sur-le-champ, parce qu'ils sont préoccupés de quelque passion, ils sont plus faciles à être convertis au lit de la mort, parce qu'ils connaissent mieux l'importance de leur salut, et ont quelque provision de bonnes pensées et d'instructions salutaires. Antiphanes, un des familiers de Platon, disait dans Plutarque[1], qu'il y avait sous le nord une province si froide, que toutes les paroles qu'on y disait en hiver se gelaient dans l'air, et se fondaient en été, et alors on entendait tout ce qu'on avait dit pendant l'hiver. C'est un apologue, mais qui se vérifie souvent. Il y a des âmes si glacées et si endurcies au péché, que toutes les instructions qu'on leur donne et les remontrances qu'on leur fait, se gèlent et ne font aucun effet sur-le-champ; mais quand Dieu daigne dire en ce cœur : *Surge, aquilo, et veni, auster*, le doux zéphir et les souhaitables halenées du Saint-Esprit fondent cette glace, l'âme repasse en sa mémoire les bonnes paroles qu'on lui a dites, comme saint Guillaume se ressouvint, et fit son profit des riches et puissants discours que saint Bernard lui avait faits il y avait longtemps.

Un ancien anachorète ayant dit à un saint abbé, qu'il ne pouvait rien retenir de ce qu'on disait aux conférences spirituelles, et qu'il était en délibération de n'y plus aller, l'abbé voyant deux cruches de terre en sa chambre lui commande de mettre de l'eau tous les jours dans une cruche, et de la répandre tout aussitôt, et de continuer cela quelque temps; au bout de cinq ou six semaines, elle se trouva bien plus nette que l'autre : la parole de Dieu est appelée une eau salutaire : *Aqua sapientiæ salutaris;* quand le cœur de l'homme la reçoit souvent, encore qu'il ne la retienne pas, il en demeure mouillé, il lui en reste toujours quelque bonne impression et disposition à la piété.

Conclusion. — Pour mettre en pratique tous ces enseignements, et tous ceux qu'on peut vous donner, la grâce de Dieu est absolument nécessaire, voilà pourquoi l'apôtre saint Paul (Act. 20, 32) disant le dernier adieu aux principaux habitants de la ville d'Ephèse, qu'il avait fait venir à Milet, pour prendre congé d'eux, leur dit :

[1] Traité : *Comme on connaît si on avance en vertu.*

Commendo vos Deo, et verbo gratia ejus. Je vous dis le même, Messieurs, et c'est tout ce que je puis faire, c'est ce que je fais plus volontiers de vous recommander à Dieu, et lui demander sa grâce; vous connaissez mon naturel, je ne suis pas grand faiseur de compliments; mais j'ai d'autant plus d'affection, que j'ai moins de paroles. Les anciens disaient que le vrai ami est comme l'œuf, dont le meilleur est au dedans; ce sont les arbres moins fertiles, qui poussent et produisent plus de feuilles, et les amitiés qui ne s'emploient qu'en cérémonies et offres de service, sont plus affectées qu'affectueuses. Plût à Dieu que, selon le souhait de cet ancien, il y eût une fenêtre sur mon cœur. Vous verriez que votre piété vous y a logé, et au plus profond, et que je vous puis dire avec vérité ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Cor nostrum dilatatum est, non angustimini in nobis* (2. Cor. 6, 12), et j'en ai grand sujet pour la très-favorable audience qu'il vous a plu donner à un orateur si indiscret, si mal poli et qui n'a rien que de rebutant. Vous avez montré en cela que vous cherchez la parole de Dieu, non pas l'éloquence des hommes; si j'ai fait fort peu de visites, ce n'a pas été par faute d'affection à vous rendre mes devoirs, mais pour avoir plus de loisir de traiter avec Dieu les affaires de votre salut et vous recommander à lui : ce que je fais encore de bon cœur : *Commendo vos Deo.* Vous, principalement, ô âmes néophytes! âmes nouvellement converties! qui êtes la joie, la couronne, la chère conquête de Jésus! ô âmes rachetées et tout fraîchement lavées par son précieux sang au sacrement de pénitence! *Verbo gratiæ ejus*, gardez-vous bien de vous attribuer la gloire de votre conversion, ni de vos mérites et vos bonnes œuvres; dites toujours : *Gratiâ Dei sum id quod sum;* donnez-vous souvent à la grâce du Verbe incarné : *Verbo gratiæ ejus;* demandez-la au commencement, au milieu et à la fin de vos actions, reconnaissez continuellement l'extrême besoin de son secours, invoquez aussi la Mère de grâce et de miséricorde, soyez-lui particulièrement dévot, saluez-la par un *Ave* à chaque heure, quand l'horloge sonne, il y a des indulgences; faites vos devoirs en la confrérie du Rosaire, du Mont-Carmel, de la Congrégation et des autres sociétés qui y sont dédiées; dites tous les jours votre chapelet en l'honneur des soixante-trois ans qu'elle a vécu en ce monde; il est plus aisé qu'on ne pense, on le peut diviser en divers temps : deux dixaines le matin, deux, pendant le jour, et le reste le soir; l'expérience fait voir que ceux qui le font, la Vierge les aide à bien mourir; et afin que la Mère de miséricorde vous aime, ayez en grande affection les œuvres de miséricorde.

Je vous puis dire avec l'Apôtre : *Ego scio quoniam intrabunt post discessionem meam lupi rapaces in vos, non parcentes gregi.* Je prévois qu'après les fêtes, quand les prédicateurs ne crieront plus contre les vices, les loups ravissants tâcheront d'entrer dans la bergerie. Les âmes réprouvées tâcheront de vous faire rentrer au mauvais état où vous étiez. Hélas! quel horrible regret ce serait au Fils de Dieu, si le malheur arrivait! Il dit que la femme qui est sur le point d'accoucher est en grande peine et travail; mais sitôt qu'elle a enfanté, elle noie sa tristesse dans la joie qu'elle a d'avoir

mis une créature au monde : *Jam non meminit præssuræ propter gaudium quia natus est homo in mundo.* Notre béni Sauveur a beaucoup travaillé, sué, enduré pour vous enfanter en la vie de grâce, maintenant qu'il vous voit convertir et sanctifier par les sacrements, il ne se souvient plus de ses douleurs, il tient sa mort et sa passion bien employées : *Non meminit præssuræ propter gaudium.* Mais s'il arrivait par malheur que quelque janissaire d'enfer vous fît retomber au péché, ce lui serait un crève-cœur qui ne se peut expliquer. Que cela n'arrive jamais, je vous en supplie de tout mon cœur, ô Jésus, mon Dieu et mon Sauveur! ne permettez pas que ces âmes vous fassent un déplaisir si sensible : *Confirma, hoc Deus quid operatus est in nobis,* c'est vous seul qui avez fait ce grand œuvre, c'est à vous seul que je dois attribuer la sanctification des âmes qui se sont converties, tout le fruit de mes prédications. Quand votre apôtre saint Pierre, ayant jeté, par votre commandement, ses filets en la mer, vit le grand nombre de poissons qui y étaient entrés, il se prosterna à vos pieds, et s'écria avec étonnement : *Recede à me, Domine, quia homo peccator sum.* J'ai bien plus de sujet de faire le même. Quand je vois le grand nombre d'âmes qu'il vous a plu gagner à vous, ce Carême, avec les rets de votre parole, je dois me jeter en terre, et crier avec vérité : *Peccator sum! peccator sum!* voilà tout ce que je suis, voilà tout ce que je puis, voilà tout ce que j'ai fait! Je suis pécheur, et rien davantage : *Tibi, Domine, honor et gloria, mihi autem confusio;* s'il y a eu quelque bien, vous seul en êtes l'auteur, vous seul l'avez opéré, à vous seul en est la gloire, à moi la confusion, les manquements qui y sont arrivés par l'endurcissement des pécheurs qui sont demeurés obstinés. Je ne puis pas dire comme saint Paul : *Mundus sum à sanguine omnium.* J'ai empêché par mes crimes, les effets de votre grâce sur ce peuple, je ne vous ai pas assez importuné par mes prières pour la conversion de mes auditeurs. Je n'ai pas, comme je devais, apaisé votre colère irritée contre les pécheurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette confusion : car vous savez que montant en chaire, j'avais de grands reproches et peines d'esprit de venir enseigner la vertu à des personnes mille fois plus vertueuses et plus assurées de leur salut que moi. Je vous demande pardon de cette témérité et de tant de fautes que j'ai commises en une charge si importante, et je vous supplie, mon Sauveur, par votre miséricorde infinie, par toutes les gouttes de lait que vous avez sucées aux sacrées mamelles de votre très-digne Mère, par toutes les gouttes de sang que vous avez répandues pour moi en la croix, par les mérites de votre grand favori saint N....., par les prières de tant de bons serviteurs que vous avez en cet illustre chapitre, et en ce dévot auditoire, qu'il plaise à votre bonté infinie suppléer à tous mes manquements, me traiter doucement quand vous m'en punirez, et de verser sur ce peuple catholique la meilleure part de vos plus amples et favorables bénédictions. *Amen.*

FIN DES SERMONS DU P. LE JEUNE.

TABLE DES NOTES BIOGRAPHIQUES.

Pages.

Aërius, hérésiarque, tome 5 354
Agathon (saint), t. 5 571
Agrippine, t. 5 285
Alès (Alexandre), t. 5 550
Ambroise (saint), t. 6 337
Amelot de la Houssaye, t. 6 448
Anacharsis, un des sept sages de la Grèce, t. 4 203
André du Laurens, t. 6 134
Argentina (Thomas), théologien, t. 6. 381
Aristote, philosophe, t. 4 151
Arius, chef de l'arianisme, t. 5 354
Augustin (saint), t. 5 382
Aulu-Gelle, grammairien latin, t. 5.. 90
Azor (Jean), t. 6 528
Basile (saint), t. 6 8
Bède (le vénérable), t. 5 423
Bérenger (Pierre), t. 6 50
Bernard (saint), t. 6 280
Bèze (Théodore de), t. 6 44
Boëce, poete latin, t. 6 72
Cajetan (Thomas de Vio, dit le cardinal), t. 6 425
Caligula, 4e empereur romain, t. 5 ... 71
Calvin (Jean), t. 6 44
Caracalla, empereur romain, t. 4 182
Carneades, philosophe grec, t. 6 303
Cassien (Jean), t. 6 279
Cassiodore, t. 5 598
Charron (Pierre), t. 3 577
Chrysippe, philosophe stoïcien, t. 4.. 223
César de Bus, t. 6 33
Cicéron, orateur romain, t. 4 289
Ctésiphon, t. 6 43
Cyprien (saint), père de l'Église, t. 6. 382
Démosthènes, orateur grec, t. 6 124
Denys Aréopagite (saint), t. 6 141
Denys le Chartreux, t. 5 543
Diogène *le Cynique*, t. 5 541
Dion Cassius, historien, t. 4 219
Epicure, philosophe grec, t. 4 147
Esope, fabuliste, t. 4 218
Eusèbe, t. 4 256
Fernel, t. 5 348
François de Borgia (saint), t. 5 576
Flaminius Nobilius, t. 6 431
Fourier (le bienheureux Pierre), t. 6.. 497
François de Sales (saint), t. 6 39
Gerson (Jean), chancelier de France, t. 4 189
Grégoire le Grand (saint), t. 6 337
Grenade (Louis de), t. 5 384
Héliodore, évêque, t. 4 385
Héliogabale, empereur romain, t. 4.. 379
Hésiode, poète grec, t. 6 117
Hippocrate, t. 4 289
Homère, t. 6 110
Jean Chrysostome (saint), t. 6 297
Jean Climaque (saint), t. 5 568
Jean d'Avila, t. 5 572
Jean de Leyde, t. 6 43
Jérôme (saint), docteur de l'Église, t. 6. 401
Julien l'Apostat, t. 5 72
Lansperge (Jean), t. 6 612
Lucien, écrivain grec, t. 6 141
Luther (Martin), t. 5 355
Machiavel (Nicolas), t. 3 577
Mahomet, t. 6 43
Maldonat (Jean), jésuite, t. 4 365

Pages.

Marcellin, t. 6 429
Marcion, hérésiarque, t. 3, 641; t. 6.. 70
Marsillius Coloniensis, t. 6 528
Martial (Marc-Valère), t. 6 74
Martial, poète latin, t. 4 37
Mercure Trismégiste, t. 6 326
Miltiade, général athénien, t. 5 319
Minutius Félix, t. 6 604
Morus (Thomas), chancelier d'Angleterre, t. 4 349
Navarette, théologien, t. 6 528
Néron, t. 5 72
Nestorius, t. 5 447
Novatien, t. 5 354
Origène, docteur de l'Eglise, t. 4 166
Osius, évêque de Cordoue, t. 5 574
Pallade, évêque, t. 6 265
Papinien, jurisconsulte, t. 4 211
Paul, diacre, t. 6 563
Pélage, t. 5 447
Pierre Fourier (le bienheureux), t. 6.. 497
Platon, t. 5 165
Plaute, poète latin, t. 5 414
Pline l'Ancien, t. 4 378
Pline le Jeune, t. 4 378
Polynice, fils d'Œdipe, roi de Thèbes, t. 4 420
Popilius Lœnas, tribun militaire, t. 4. 529
Pomère (Julien), t. 6 529
Porphyre, philosophe, t. 5 353
Properce (Sextus Aurélius Propertius), poète latin t. 5 145
Pythagore, philosophe grec, t. 4 359
Raban Maur, archevêque de Mayence, t. 6 425
Rabelais (François), t. 4 389
Rufin, prêtre, t. 6 281
Rupert, bénédictin, t. 6 554
Sardanapale, roi de Syrie, t. 4 147
Sénèque le philosophe, t. 5 339
Silius Italicus (Caïus), poète latin, t. 5. 127
Syrus (Publius), poète latin, t. 5 464
Socrate, philosophe grec, t. 6 396
Solon, législateur d'Athènes, t. 4 207
Spartien, historien latin, t. 4 219
Strabon, géographe grec, t. 4 378
Suétone, t. 6 660
Sulpice-Sévère, t. 4 538
Symmaque, t. 6 11
Synésius, évêque, t. 6 142
Tertullien, t. 5 200
Théophraste, philosophe grec, t. 6... 141
Thomas à Kempis, t. 5 457
Thomas d'Aquin (saint), t. 5 383
Thémistocle, général athénien, t. 5.. 318
Théophilacte, archev. d'Ancyre, t. 6. 590
Tolet (François), t. 6 88
Tostat (Alphonse), t. 5 550
Trajan, empereur romain, t. 4 218
Ulpien, jurisconsulte romain, t. 6 601
Vatable (François), t. 5 464
Vincent de Lérins (saint), t. 5 352
Vio (Thomas de), dit le cardinal Cajetan, t. 6 425
Virgile, poète latin, t. 6 9
Xénocrate, philosophe grec, t. 4 564
Xénophon, t. 6 146
Zénon le philosophe, t. 6 642
Zeuxis, peintre, t. 6 148

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

A

Abraham. — Pourquoi l'obéissance à Dieu lui était difficile, t. III, p. 330; qualités de son obéissance, 334; récompenses de cette obéissance, 336.

Absolution. — Son essence, t. I, p. 249; le pouvoir d'absoudre vient de Jésus-Christ, 252; on le prouve contre les hérétiques, 253; qualités admirables de ce pouvoir, 255; nous n'en devons pas abuser, 261.

Actions. — Nos actions doivent être faites avec des dispositions intérieures et parfaites, t. II, p. 150; avec les circonstances extérieures requises, 153; en la quantité nécessaire, 157.

Afflictions. — Elles viennent toutes de Dieu, t. II, p. 126; preuves de tradition et de raison, 127; dispositions avec lesquelles il nous faut les recevoir, 134.

— Dieu les envoie pour exercer : sa souveraineté, t. VI, p. 318; sa justice, 319; sa providence, 321; et honorer la passion de Notre Seigneur, 322; se conformer à la volonté de Dieu pour rendre méritoires ces afflictions, 323.

Ame. — Nous avons une âme, t. I, p. 37; sa noblesse, 37; sa spiritualité, 39; l'amour que Jésus lui a porté, 41; contre ceux qui perdent les âmes, 44.

— Sa noblesse, t. IV, p. 15; ses trois excellences, 17; devoirs qui en résultent, 22.

— L'âme sainte, temple le plus agréable à Dieu, t. VI, p. 411; comment elle se peut réconcilier avec Dieu, 414.

Amour. — Chose admirable! Dieu aime quelque chose en dehors de soi, t. VI, p. 140; Dieu aime ses élus et d'après saint Paul cet amour a quatre dimensions : la hauteur, l'excellence des biens qu'il leur prépare, 143; la profondeur, que trahit l'anéantissement du Sauveur, 145; la longueur, qui a pour mesure l'éternité, 147; la largeur, c'est-à-dire la munificence de Dieu, 149.

Amour de Dieu. — C'est la perfection et le souverain bonheur de l'homme en ce monde, t. I, p. 464; Dieu nous oblige à l'aimer : par commandement, 466; par bienfaits, 468; par promesses, 469; par menaces, 470, par contrainte, 470; par charmes, 471; reproches contre ceux qui n'aiment pas Dieu, 472.

— Peut-on aimer Dieu parfaitement en cette vie? t. V, p. 224; cet amour doit être souverain, 225; désintéressé, 228; actif, 232; il faut aimer Dieu de tout notre cœur, 599; de toute notre âme, 601; de tout notre esprit, 604; de toutes nos forces, 605.

Amour du prochain. — Par qui et dans quelles circonstances nous est-il recommandé? t. VI, p. 30; Dieu en doit être le motif et la fin, 31; cet amour nous fait condescendre aux misères de notre prochain, 34; il doit embrasser tous les hommes, 36; il ne doit pas avoir de bornes, 38.

Ange. — Pourquoi, moins favorisé de Dieu que l'homme, l'ange déchu n'a-t-il pu se relever, t. VI, p. 118.

Ange gardien. — Il nous garde, t. III, p. 13; nos devoirs envers lui, 21.

Augustin (saint). — La conversion du pécheur, toujours très-difficile, t. III, p. 84; circonstances de sa conversion, 87; sa doctrine, 89; ses vertus, 92.

Aumône. — Le commandement que Dieu nous en fait montre ses divines perfections, t. II, p. 93; tous peuvent et doivent la faire,

95 ; il ne la faut pas faire du bien d'autrui, 100 ; avec quelles dispositions il la faut faire, 101 ; il ne la faut faire qu'à Jésus-Christ, 109 ; pendant toute la vie, 111 ; en état de grâce, 114.
— Comment Jésus-Christ traite ceux qui font l'aumône, t. VI, p. 84 ; comment il punit ceux qui ne la font point, 85 ; réfutation des faux prétextes sur lesquels on s'appuie pour négliger le grand devoir de l'aumône, 89 ; faire l'aumône, importe beaucoup au salut, 238 ; ne pas la faire, offense les attributs de Dieu, 240 ; est-ce un péché mortel de ne pas faire l'aumône ? 244.
Avarice. — L'avare offense Dieu, t. V, p. 361 ; il offense le prochain, 364 ; il nuit à ses proches, 365 ; il se nuit à lui-même, 367 ; l'avarice du pauvre, 370.
— Les biens de la terre ne sont pas de vrais biens, t. VI, p. 229 ; ils sont nuisibles à ceux qui s'y attachent, 232 ; considérée dans un prêtre, ses causes, 524 ; ses résultats, 525 ; ses remèdes, 527.
Aveuglement d'esprit. — Rien de plus misérable, t. I, p. 161 ; c'est une vengeance de Dieu, 162 ; le démon en frappe les âmes pieuses, 165 ; il procède de quelque affection déréglée, 166 ; les fautes dont il est le principe ne demeurent pas impunies, 167 ; les remèdes sont : l'oraison, 168 ; demander avis, *ibid.* ; nous défier de nos affections, *ibid.*
— Causes de cet aveuglement, t. VI, p. 419 ; ses résultats funestes, 423 ; ses remèdes, 426.

B

Bals. — Raisons des mondains qui les suivent, t. II, p. 4 ; réfutation par l'autorité de la tradition, 5 ; par la raison, 9 ; y a-t-il donc du mal à se divertir ? 12.
Baptême. — Sa nécessité, t. IV, p. 263 ; la grâce du baptême, une fois perdue, se recouvre difficilement, 270 ; cérémonies du baptême, 273 ; matière et forme, 284 ; nous fait enfants adoptifs de Dieu, 295 ; nous fait membres de Jésus-Christ, 305 ; nous fait les temples du Saint-Esprit, 315 ; gravité du péché commis après le baptême, 325.
Blasphème. — Combien il est odieux, t. I, p. 490.
— Les blasphémateurs transgressent le second commandement, t. V, p. 254 ; leurs mauvaises excuses, 256.
— Combien ce crime est horrible, t. VI, p. 541 ; punition du blasphème, 543 ; enseignements divers touchant le blasphème, 544.
Benoît (saint). — Il faut tout quitter pour suivre Notre Seigneur, t. III, p. 102 ; saint Benoît reçut le centuple promis, 107 ; l'imiter, 109.
Bernard (saint). — Opinions diverses sur la dévotion, t. III, p. 112 ; il y a deux dévotions, 115 ; saint Bernard les eut toutes deux, 119.
Bérulle (le cardinal de). — Il aima Notre Seigneur d'un amour de complaisance, t. III, p. 225 ; le Seigneur, entre autres vertus, lui donna la foi, la piété, la charité, la douceur, l'humilité, la chasteté, 227.
Bonnes œuvres. — Elles sont portées au ciel et présentées à Jésus, t. VI, p. 350 ; elles ont un très-grand prix, 351 ; elles nous méritent une augmentation de gloire, 352 ; pourquoi Dieu les exige de nous comme condition du salut, 548 ; les bonnes œuvres sont nécessaires pour la conservation de la grâce, 552.
Bus (le R. P. César de). — Dieu principe et fin, t. III, p. 233 ; ce qui donne du prix à nos actions, c'est la bonne intention, 234 ; il fut éprouvé de tentations, 239.

C

Calvinistes. — Ne sont pas en l'Église de Jésus-Christ, t. II, p. 199 ; rejettent beaucoup d'articles de foi, 209 ; on prouve contre eux le culte des saints, 231 ; réponses à diverses objections qu'ils font, 241.
Carême. — Preuves de son institu-

tion, t. II, p. 81; il n'intéresse pas la santé, 85; quand il l'intéresserait, il faudrait encore jeûner, 88; vertus qui doivent accompagner le jeûne, 90.

Chananéenne. — Sa prière, modèle de la nôtre, t. VI, pp. 104, 111.

Chrétiens. — En quoi consiste la vraie vie, t. III, p. 376; être chrétien c'est vivre selon la foi, 379.

Circoncision. — Pourquoi Notre Seigneur s'est soumis à cette humiliation, t. IV, p. 437; le nom de Jésus, 440.

Colère. — Elle n'existe pas proprement en Dieu, t. I, p. 604; l'Homme-Dieu l'a eue, et comment? 605; grandes différences de la sienne et de la nôtre, 608; remèdes de la nôtre, 613.

— Est-il permis de se mettre en colère, t. VI, p. 390; ce que c'est que la colère, 391; ses causes, 392; ses résultats, 393; ses remèdes, 395.

Communion. — Nous devons communier avec fruit, t. II, p. 390; avec dévotion, 393; en état de grâce, 397; causes de la communion indigne, 401; crime horrible, 405; la communion nous doit exciter à la fuite du péché véniel, 410; ce qu'il faut faire après la sainte communion, 419; combien coupables les distractions en ce moment, 420; combien nuisibles, 426.

Compagnies. — Les fuir aide puissamment au salut, t. VI, p. 514; surtout quand il s'agit des pécheurs, 516.

Confession. — Il faut confesser les péchés intérieurs, t. I, p. 187; les péchés d'omission, 188; les péchés de coopération, 189; motifs qui nous poussent à la confession, 190; qualités de la confession sacramentelle, 230; la confession est une véritable accusation, 244.

— Elle doit être simple, t. IV, p. 633; humble, 635; pure, 637; fidèle, 638.

Confirmation. — La grâce que ce sacrement nous donne dispose l'âme à la communion, t. IV, p. 336; fait de nous les soldats de Jésus-Christ, 339; il ne faut pas rougir de Jésus-Christ, 341.

Contrition. — Elle est de nécessité de moyen, t. I, p. 184; elle doit être surnaturelle, 186, 199; il la faut demander à Dieu, 191; qu'est-ce que la contrition, 196; elle doit être vraie, 198; elle doit être entière, 200; la contrition ne se provoque pas à volonté, 242.

— Ce que c'est, t. IV, p. 613; sa nécessité, 614; moyens de l'obtenir, 616.

Controverses. — Abrégé des controverses décidées par l'Ecriture sainte, t. II, p. 190.

Conversion. — Elle est difficile, t. I, p. 65; si on la diffère, on la rend incertaine, 122, 143; plus difficile, 126, 146; moins fructueuse, 128; forcée, 133, 148; périlleuse, 134.

Correction fraternelle. — Qui est tenu de la faire? t. VI, p. 295; comment la faut-il faire? 299; dans quelles dispositions la faut-il accueillir? 303.

Création. — La vie, premier de tous les biens, t. IV, p. 4; perfections que Dieu exerce en la création, 5; dans la création Dieu manifeste sa toute-puissance, 26; fautes qui se commettent contre la fin de la création, 36.

Créatures. — Toutes les créatures sont ennemies du péché qui les offense, t. VI, p. 93; au jour du jugement, les créatures seront les parties adverses du péché, 95; les créatures seront, entre les mains de Dieu, les instruments des supplices du pécheur, 99.

Croix. — Pourquoi il faut faire souvent le signe de la croix, t. VI, p. 615; ce que signifie le signe de la croix, 616; accepter nos croix en esprit de pénitence, 617.

Culte. — Du soin que les prêtres doivent avoir de tout ce qui sert au culte, t. VI, p. 185.

D

Damnation. — Les causes les plus ordinaires, sont : les biens de la terre, t. VI, p. 217; le luxe, 219; la bonne chère, 224; la dureté envers les pauvres, 226.

Damnés. — Les damnés ont-ils l'in-

telligence et la mémoire, t. V, p. 173.
Délices. — Les délices spirituelles sont les plus grandes, t. VI, p. 355; les plus pures, 358; les plus longues, 359.
Déluge. — Eut la justice pour cause première, t. III, p. 365; ses diverses circonstances, 367; ses résultats, 371.
Dévotion. — En quoi consiste la véritable essence de la dévotion, t. VI, p. 25.
Dieu. — Nous n'en parlons que très-imparfaitement et en bégayant, t. I, p. 263; trois voies par lesquelles nous pouvons commencer à le connaître, 264; ce que nous devons à Dieu à cause de ses perfections, 277.
— On ne peut dire ce qu'il est, t. III, p. 384; sa grandeur consiste dans ses perfections, 385; offense que le péché lui fait, 388; éternité de Dieu, 394; Dieu est partout, 405; particulièrement dans nos églises, 409; pureté de Dieu, 417; il n'a rien de l'imperfection de la créature, 419; rien de l'imperfection des anges, 421; rien de la perfection des créatures, 423; indépendance de Dieu, 428; souveraineté de Dieu, 437; toute-puissance de Dieu, 447; providence de Dieu, 454; réfutation des objections à des impies, 458; bonté de Dieu, 468; ce que nous lui devons, 475.
— Miséricorde de Dieu envers les pécheurs, t. III, p. 481; prouvée par la mort de Notre Seigneur, 482; patience de Dieu, 490; envers les réprouvés, 498; justice de Dieu, 506; elle est clairvoyante, équitable, inflexible, 508; quand nous péchons, Dieu nous juge présentement, 519; exactement, 520; sévèrement, 523; effets de la justice de Dieu au ciel, 529; en terre, 532; en enfer, 533; pourquoi Dieu n'a pas racheté les anges, 538; Dieu juste, en la punition du premier homme, 548; en la ruine de Sodome et de Gomorrhe, 558; en la loi mosaïque, 568; en la mort du Sauveur, 579; justice de Dieu dans le purgatoire, 591; en enfer il y a deux peines : celle du dam, 602; celle du sens, 603; Dieu est juste en punissant le péché de peines temporelles, 608; en la permission du péché, 616; en l'endurcissement du cœur, 622; amour que nous devons à la justice de Dieu, 640; réponse aux objections contre la justice de Dieu, 649.
Dimanche. — De l'observation du dimanche, t. I, p. 496; il doit être employé à remémorer les bienfaits de Dieu, 497; il le faut sanctifier par la pratique des bonnes œuvres, 500; s'abstenir des œuvres serviles et mauvaises, 505.
Directeur. — Nécessité d'un bon directeur, t. II, p. 161; les qualités qu'il doit avoir, 165; comme il se faut comporter avec lui, 168.
Doctrine. — Servir le monde est une sottise, t. VI, p. 452; c'est la doctrine de Jésus-Christ qu'il faut suivre, 453; vaines excuses des mondains, 460.
Dominique (saint). — Combien est glorieuse la mission du prédicateur, t. III, p. 126; vertus qu'il doit avoir, 128; saint Dominique les acquit, 129; ses plus grandes œuvres, 134.

E

Eglise. — Ne craint pas les persécutions, mais les calomnies, t. II, p. 230.
— Marques de la vraie Eglise, t. III, p. 316; elle est une, 317; sainte, 319; catholique, 321; apostolique, 325; l'Eglise, c'est la femme de l'Apocalypse, 340; vertus qui composent sa couronne d'étoiles, 342 et 355.
— Grandeur du temple de Salomon, figure de nos églises, t. VI, p. 400; ce que demande le respect dû à nos églises, 401; tout, dans les églises nous excite à la contrition, à la modestie, à la piété, 404.
Elus. — A chaque élu, Dieu réserve un certain degré de gloire, 480.
Endurcissement du cœur. — On y tombe par cinq degrés : l'abandon de Dieu, t. I, p. 172; l'insensibilité, 175; l'assiduité au péché, 176; l'impudence, 178; l'obstina-

tion au péché, 179; ce que c'est qu'un cœur endurci, 180.
— Ses causes : la justice de Dieu, t. VI, p. 472; la malice du démon, 475; les ténèbres en l'esprit du pécheur, 476.
Enfants. — Leurs devoirs envers leurs parents, t. I, p. 545; l'honneur, 546; l'amour, 547; l'obéissance, 548; motifs pour les exciter à ces devoirs, 550.
— Devoirs des enfants envers leurs parents, t. V, p. 289.
— Les petits enfants peuvent être coupables de péché, t. VI, p. 257.
Enfer. — Les supplices de l'enfer sont réels, t. V, p. 144; ils sont grands, 147; ils sont variés, 149; ils sont éternels, 150.
Envie. — Ce que c'est, t. V, p. 318; ses mauvais effets, 321; ses remèdes, 324.
Espérance. — Sur quoi elle est fondée, t. I, p. 451; comment on pèche contre l'espérance, 455.
— Peut-elle se concilier avec la crainte, t. V, p. 216; que faut-il espérer? 217; de qui faut-il espérer? 219; comment faut-il espérer? 221.
Epiphanie. — Le souverain domaine de Dieu sur nous, avec ses qualités, t. IV, p. 443.
Esprit-Saint. — Les âmes dévotes sont le temple du Saint-Esprit, t. IV, p. 225.
Eternité. — Causes de l'éternité malheureuse, t. V, p. 153; propriétés de l'éternité malheureuse, 164; effets de l'éternité malheureuse, regret du passé, 175; dégoût du présent, 178; désespoir de l'avenir, 180.
Etienne (saint). — La charité, sa vertu propre, t. III, p. 73; il faut avoir du zèle pour la gloire de Dieu, 76; aimer ses ennemis, 79.
— Les fidèles de Notre Seigneur sont plus heureux que les mondains, t. IV, p. 416; plus généreux, 419; ils sont invincibles, 421.
Eucharistie. — Preuves de la présence réelle, t. II, p. 270; dispositions avec lesquelles on la doit recevoir, 279; l'eucharistie, consommation de l'incarnation, 287; doit produire en nous les mêmes effets que l'incarnation a produits au monde, 290; l'eucharistie nous relie à Dieu, 296; l'eucharistie nous relie entre nous, 301; dans l'eucharistie, Dieu exerce sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, 308; mesure de l'amour que Dieu nous témoigne en ce sacrement, 321; que donne-t-il? 322; comment le donne-t-il? 323; pourquoi le donne-t-il? 324; à quel moment le donne-t-il? 327; et à des ingrats? 327; sa présence eucharistique nous est plus avantageuse, que la présence physique de Notre Seigneur aux Juifs de son temps, 333.
— L'eucharistie nous donne droit à la résurrection glorieuse, t. II, p. 340; elle communique à nos corps le droit à une gloire suréminente et divine, 353; elle nous donne le bonheur des saints, 365; nous devons le culte de latrie à l'eucharistie, 375; pourquoi saint Jean parle très-peu de l'institution de l'eucharistie, 389.
— Comparaison de la sainte eucharistie, au lait qui nourrit, t. IV, p. 344.
— Pourquoi appelée *pain?* t. VI, p. 380; produit trois effets, 380; ce qui nuit à son efficacité, 384; dispositions requises, 385.
Evangile. — Son excellence, t. III, p. 304; est la règle de notre foi, 308; et de nos actions, 310; lire l'Evangile et lui obéir, 314.
Examen de conscience. — Sa nécessité, t. I, p. 202; sur quoi il le faut faire, 205; comment il le faut faire, 208.
— Quand il le faut faire, t. IV, p. 621; sur quel objet, 623; comment il le faut faire, 629.
Exhortation. — A ne pas différer sa conversion jusqu'à l'heure de la mort, t. VI, p. 160.
Extrême-Onction. — Source des mérites de ce sacrement, t. IV, p. 371; effets de ce sacrement, 372; dispositions nécessaires, 375.

F

Foi. — Foi chrétienne plantée dans le monde par de pauvres pêcheurs,

t. I, p. 417; obligations que nous avons à Dieu pour ce bienfait, 432; la foi comparée à la colonne de feu du désert, 441; elle doit être ferme, 441; elle est une colonne de nuée, c'est-à-dire obscure, 446; elle doit être jointe aux bonnes œuvres, 448.
— Son excellence, t. III, p. 249; sa nécessité, 250; péché contre la foi, 252; établissement miraculeux de la foi, 260; consolidé par le sang du martyre, 265; la foi accepte ce qu'elle ne voit pas, 296; elle doit être ferme, 299; soutenue par les bonnes œuvres, 300; pourquoi Dieu tenta la foi d'Abraham, 329.
— Plusieurs espèces de foi, t. V, p. 206; nécessité de la foi, 213.
Fonctions ecclésiastiques. — Pour les bien exercer, les faire par obéissance, par un mouvement de grâce, par un esprit de charité, t. VI, p. 189; les prêtres doivent exercer véritablement les fonctions de pasteurs, 192.
François d'Assise (saint). — Son triple martyre, t. III, p. 143; les richesses comparées à la statue de Nabuchodonosor, 153; il faut aimer la pauvreté et les pauvres, 159.
François de Paule (saint). — Adam est tenté par orgueil, t. III, p. 162; vertus de saint François, 163; comment il en est récompensé, 169.

G

Grâce. — Les grâces de Dieu sont excellentes, t. IV, p. 465; elles sont comptées et données avec mesure, 467, il en faut profiter, 469; elles sont indispensables à la conversion, 473; il y faut coopérer promptement, 474; pleinement, 477; persévéramment, 480; perdre les grâces, c'est se retrancher du nombre des élus, 483; la grâce perdue par nous est donnée à un autre, 491; la grâce, même efficace, ne blesse point la liberté de l'homme, 574.

H

Habitude. — Pour se corriger de ses habitudes les plus invétérées il le faut vouloir, t. VI, p. 121; d'une volonté efficace, 122; d'une volonté humble, 126; nature des mauvaises habitudes, 363; leurs mauvais effets, 365; remèdes, 367.
Hérésies. — Les fauteurs d'hérésies comparés aux vents impétueux, t. VI, p. 42; la luxure, cause première des hérésies, 42; à chaque hérésie Dieu oppose un saint, 49.
Homère. — Vrai modèle de volonté énergique, t. VI, p. 124.
Humilité. — Sa nécessité, t. V, p. 557; deux espèces d'humilité, 559.
— Recommandée et indispensable aux prêtres, t. VI, 532; diverses pratiques de cette vertu, 535.

I

Ignace de Loyola (saint). — Excellence de l'amour de Dieu, t. III, p. 173; cet amour détruit le péché, 176; zèle pour le salut des âmes, 181.
Impeccabilité. — Notre Seigneur Jésus-Christ seul impeccable, t. VI, p. 293.
Incarnation. — Dieu a pu s'incarner, t. I, p. 301; il l'a voulu, parce qu'il est tout bon, 305; amour de Dieu envers l'homme, en ce mystère, 308.
— Dans ce mystère Dieu montre sa sagesse, t. V, p. 60; sa justice, 62; sa bonté, 63.
Inimitiés. — Toujours défendues, t. I, p. 593; elles viennent de quatre sources, 594; quatre nourrices les fomentent, 597; Jésus ordonne de pardonner, 598.
— Leurs causes, t. V, p. 305; leurs effets, 311; moyens de les éteindre, 313.
Innocence. — Elle est une voie du ciel plus assurée que la pénitence, t. I, p. 56.
Intempérance. — Ce que c'est, t. V, p. 338; ses causes, 340; ses effets, 343; ses remèdes, 346.
Ivrognerie. — Combien condam-

nable dans un prêtre, t. IV, p. 253.

J

Jean-Baptiste (saint). — Au commencement de son existence, la sainteté, t. III, p. 39; au milieu, la pénitence, 42; à la fin, la mort, 45.

Jean l'Evangéliste (saint). — L'amitié peut-elle exister entre Dieu et l'homme? t. IV, p. 425; l'amour que Notre Seigneur nous témoigne est un amour de bienveillance, 426; de complaisance, 428; de familiarité, 430; saint Jean fut honoré de ce triple amour, 432.

Jésus-Christ. — A voulu s'incarner pour rendre à Dieu un honneur infini, t. IV, p. 48; la créature ne pouvait satisfaire, 51; pour nous ennoblir, 63; Jésus est le vrai Messie, 72; ses miracles le prouvent, 84; opprobres de Jésus-Christ dans sa passion, 97; causes diverses des souffrances de Jésus-Christ, 111; il faut aimer Notre Seigneur, 122; qui a ressuscité Notre Seigneur, 130; comment, 133; pourquoi, 135; ascension de Jésus-Christ, solution de différentes difficultés, 139.

Joseph (saint). — La concorde, bien par excellence, dans les familles, t. III, p. 24; excellence de saint Joseph, 29; nous devons lui être dévots, 33.

Jugement particulier. — Y en a-t-il un? où se fait-il? t. V, p. 89; quel en est l'objet, 94; fautes d'autrui qui nous seront imputées au jugement particulier, 99; vaines excuses qui seront présentées au jugement de Dieu, 109; condamnation de l'âme réprouvée au jugement particulier, 117; convenance du jugement général, 128; circonstances du jugement général, 136.

Jugement dernier. — Il y en aura un, et pourquoi, t. IV, p. 150; sera sévère et rigoureux, 164; exact et ponctuel, 175 et 187; terrible et inévitable, 199; irrévocable, 210.

Jugement téméraire. — Sa nature, t. V, p. 413; ses causes, 413; ses effets, 415; ses remèdes, 417.

Juifs. — Ils honoraient Dieu d'un culte purement extérieur. Les chrétiens lui rendent un culte intérieur, t. VI, p. 307; par une crainte servile: les chrétiens par amour filial, 310; ils attendaient une récompense terrestre : le chrétien ne soupire qu'après les biens invisibles, 313.

Jurement. — Il est quelquefois louable, t. I, p. 486; il y en a de trois sortes, 487; ses conditions, 488; pas d'équivoques, 488; éviter son emploi fréquent, 489.

Jurer. — Il ne faut pas jurer, t. VI, p. 249.

Juste. — Pourquoi Notre Seigneur s'est assujetti à la mort, t. VI, p. 440; pour le juste, le passé est sans remords, 442; le présent sans amertume, 444; l'avenir sans aucune appréhension, 445; le juste à la mort, n'a que des motifs de joie et d'espérance, 447.

Justice. — Ce que c'est, t. IV, p. 70; la justice est-elle contraire à la bonté de Dieu, 71; au jour du jugement, Jésus-Christ exercera la justice distributive, 74; la justice commutative, 76; la justice vindicative, 78.

L

Langue. — La langue du chrétien consacrée à Dieu, t. VI, p. 248.

Larcin. — L'avarice, cause ordinaire du larcin, t. II, p. 31; sa définition, 33; il oblige à restitution, 36; motifs pour l'éviter, 38. — Sa malice considérée en la personne de Judas, t. V, p. 374.

Louange. — Qualités de la louange de Dieu, t. VI, p. 538.

Luc (saint). — Le livre des Evangiles semble devoir être d'abord rejeté de tous, t. III, p. 60; quel honneur on lui doit, 64; exemples d'obéissance à l'Evangile, 67.

Luxe. — Par ce péché, les femmes reprennent, démentent, détrônent Dieu, se rendent ses ennemies, t. I, p. 656; elles sont cause et

coupables de plusieurs péchés, 660.
— La parure, péché le plus ordinaire des femmes, les rend coupables envers Dieu, t. V, p. 465; envers le prochain, 467; envers elles-mêmes, 469.
Luxure. — Les causes de ce vice, t. I, p. 629; ses espèces, 630; ce vice choque les dix commandements de Dieu, 631; il est abominable à Dieu, aux anges et aux saints, 634; ce que plusieurs saints ont fait pour l'éviter, 635; ses remèdes, 637; on le vainc en fuyant, 637.
— Trois espèces de luxure, t. V, p. 326; causes de la luxure, 328; les effets, 330; les remèdes, 333.
— Combien ce péché doit être redouté des prêtres, t. VI, p. 197; le remède préservatif de ce péché, 201; ses funestes effets, 501; ses remèdes, 505.

M

Magdeleine. — Des causes de sa chute, t. V, p. 473; effets de son péché, 486; circonstances de son péché, 494; honte louable de sainte Marie-Magdeleine, 535; larmes de sainte Magdeleine, 545; la crainte, représentée par le baiser de Magdeleine, 565; l'espérance, représentée par le même baiser, 577; les œuvres satisfactoires représentées par le parfum de Magdeleine, 587.
Maîtres. — Dans le christianisme, à proprement parler, il ne doit pas y avoir de maîtres, t. I, p. 569; leurs devoirs à l'égard des serviteurs, 574.
Malédictions. — Combien elles sont coupables, t. VI, p. 253.
Marie-Magdeleine (sainte). — Eut l'amour des séraphins, t. III, p. 211; comme eux elle demeura près de Dieu, 213; ses autres mérites, 214.
Mariage. — C'est un grand sacrement, t. IV, p. 392; devoirs respectifs des époux, 396; il faut respecter le mariage, 398.
Martyrs. — Glorieuse fut leur victoire, t. III, p. 271; circonstances de leurs combats, 274; leurs gloires, comme témoins de Jésus, 285.
Médisance. — Le médisant comparé aux lamies, t. II, p. 57; faux prétextes du médisant, 58; la médisance tue trois personnes, 59; remèdes à ce vice, 64.
— Elle est punie par la peine du talion, t. V, p. 403; son essence, 404; ses causes, 405; ses résultats, 406.
Mensonge. — Officieux, t. V, p. 418; pernicieux, 419; la sainte Ecriture nous en fait connaître le nombre et la malice, 420.
Mère. — Pourquoi Notre Seigneur a paru plusieurs fois dédaigner sa sainte Mère, t. VI, p. 204.
Messe. — Le sacrifice de la messe contenu dans la Bible, t. II, p. 431; des quatre fins pour lesquelles le saint sacrifice de la messe a été institué, 443; la messe est la commémoration de la passion de Jésus, 454.
— Comment il faut assister à la messe, t. V, p. 273; combien graves les péchés d'immodestie pendant ce saint sacrifice, 277.
— Comme les prêtres la doivent célébrer, t. VI, p. 166.
Michel (saint). — Que signifie son nom? t. III, p. 6; la balance qu'on lui met en main? 9.
Mission. — Une mission, fautes que l'on peut commettre pendant ce saint temps, t. IV, p. 495.
Moqueries. — Des choses saintes, ce dont Notre Seigneur se plaint le plus, t. VI, p. 568; péché de malice, presque sans remède, 569; c'est une moquerie de prétendre aller au ciel sans garder les commandements, 572.
Mort. — En nous laissant ignorer l'heure de notre mort, Dieu met en action chacune de ses infinies perfections, t. VI, p. 152; laquelle est préférable de la mort prévue ou de la mort subite, 429; ne pas différer sa conversion jusqu'à la mort, 431; ne pas renvoyer à ce moment la réception des sacrements, 435.

N

Naissance. — Explication de la naissance éternelle de Jésus-Christ, t. IV, p. 403; de sa naissance temporelle, 406; de sa naissance sacramentelle, 410.

O

Obsession. — Dieu la permet quelquefois, t. VI, p. 268; en quoi consiste-t-elle, 269; pourquoi le démon s'attaque de préférence aux élus, 271.
Occasions. — De la fuite des occasions, t. I, p. 220.
Occupation. — Les occupations excessives empêchent notre salut, t. VI, p. 281.
Office (le saint). — Ses différents noms, t. VI, p. 173; comment il le faut réciter, 176.
Oisiveté. — Elle est la mère de tous les vices, t. VI, p. 279.
Oraison. — Elle doit être faite avec humilité intérieure, t. II, p. 70; avec révérence extérieure, 71; avec ferveur, 74; avec persévérance, 77; oraison de Jésus, modèle de la nôtre, 78.
— Ce qu'il faut demander à Dieu, t. VI, p. 104; la manière dont il le faut demander, 108; quand il le faut demander, 114.
Ordre. — L'imposition des mains est essentielle, t. IV, p. 383; c'est Dieu qui choisit, 384; ce sacrement renferme et donne une grâce particulière, 387.
Orgueil. — Lucifer commit toutes les espèces de ce vice et des péchés qui en procèdent, t. II, p. 17; l'orgueilleux fait de même, 21; il est sujet à plusieurs vices, 21; il est méprisé des hommes, 23; remèdes de ce vice, 26.
— Le plus grand de tous les péchés, t. V, p. 350; essence de l'orgueil, 350; ses effets, 351; ses remèdes, 357.
— L'orgueil et l'avarice se tiennent par la main, t. VI, p. 531.

P

Palais. — Des péchés qui s'y commettent, t. II, p. 41.
Parents. — Ils doivent à leurs enfants la nourriture, t. I, p. 509; l'instruction, 512; la correction, 516; contre ceux qui empêchent les vocations religieuses, 520; contre ceux qui les contraignent, 531.
— Leurs devoirs envers les enfants, t. V, p. 284; l'amour déréglé nuit et offense Dieu, 295; nuit aux parents, 298; nuit aux enfants, 299.
— Les péchés des parents nuisent aux intérêts temporels des enfants, t. VI, p. 206; ils blessent également leurs intérêts spirituels, 208.
Paroles. — Combien sont nuisibles, les paroles déshonnêtes, t. VI, p. 251; explication des sept paroles de Jésus sur la croix, 619.
Passion de Notre Seigneur. — Dans ce récit nous devons puiser des motifs de contrition, t. VI, p. 584; explication de diverses circonstances, 585; pourquoi l'agonie du Sauveur, 586; pourquoi il supporte Judas en sa sainte compagnie, 590; pourquoi il se défend, 595; circonstances de la flagellation et du couronnement d'épines, 600.
Pauvreté. — La pauvreté évangélique n'est pas de précepte, mais de conseil, t. VI, p. 236.
Peccavi. — Il ne faut qu'un bon *peccavi!*... t. I, p. 139.
Péché. — Le péché appauvrit l'âme, t. I, p. 345; il la défigure, 348; il la tourmente, 350; il fait perdre les biens, l'honneur et la vie, 357; il est cause de tous les fléaux, 358; il rend notre mort malheureuse, 367; par la perte des biens de ce monde, 369; par la séparation de la chair, 371; par les remords de la conscience, 373; il nous expose à la sévérité du jugement de Dieu, 377; il nous prive des félicités du ciel, 387; il nous engage aux peines de l'enfer, 398; ce que c'est que le péché véniel, 408; en quoi il diffère du péché mortel, 409; pourquoi il le faut éviter, 411.
— Il offense la grandeur de Dieu, t.

I, p. 262 ; malice infinie du péché, 268 ; comme il le faut pleurer, 271 ; il offense les quatre dimensions des perfections divines, 272 ; il offense la puissance du Père, 282 ; la sagesse et la providence du Fils, 284 ; la charité du Saint-Esprit, 286 ; le péché est un décide, 287 ; il combat le bienfait de la création, 291 ; il combat le bienfait de la rédemption, 293 ; il ferme la porte aux inspirations du Saint-Esprit, 296 ; injures que le péché fait à l'Homme-Dieu, 312 ; il ruine ses richesses, 312 ; il le chasse de sa maison, 314 ; il le déshonore, 316 ; il le crucifie, 317 ; il ne peut être contrebalancé par les bonnes œuvres, 319 ; il est cause que Dieu nous abandonne, 324 ; nous méprise, 328 ; nous hait, 330 ; le péché nous met en la haine des saints, 335 ; en la ressemblance des bêtes, 338 ; en l'esclavage du démon, 341.

— Offense la grandeur de Dieu, t. V, p. 27 ; est une ingratitude envers Dieu qui nous a créés, 48 ; qui nous conserve, 50 ; qui nous a rachetés, 53 ; le péché nous sépare de Dieu, 68 ; le péché est la mort de l'âme, 71 ; le péché mortel nous prive des joies du paradis, 183 ; causes du péché, 433 ; remèdes au péché, 437.

Péché mortel. — Blessure incurable par nature, t. IV, p. 161 ; différence entre le péché mortel et le péché véniel, 187 ; un péché nous dispose à un autre péché, 506.

Pécheur. — Dieu le poursuit très-justement, t. V, p. 16 ; le pécheur offense Dieu et ses attributs, 17 ; il nuit à la société, 20 ; il se nuit à lui-même, 23 ; Dieu abrège les jours du pécheur, 79 ; mort malheureuse du pécheur, 80 ; pourquoi les pécheurs prospèrent, 525.

Pénitence. — La nécessité, t. IV, p. 541 ; en quoi elle consiste, 543 ; elle doit être intérieure, 549 ; effective, 551 ; diligente, 553 ; surnaturelle, 556 ; générale, 558 ; persévérante, 560 ; le pécheur peut-il se convertir par ses seules forces, 565 ; Dieu seul donne la vertu de pénitence, 566 ; il ne la donne pas à tous, 570 ; pour nous convertir, il faut que nous le voulions, 576 ; quelle doit être notre volonté, 578 ; motif de la parfaite penitence, 583 ; la pénitence afflige l'âme, 596 ; elle l'humilie, 598 ; elle dompte le corps, 600 ; elle efface le péché, 605 ; nous fait retrouver la grâce, 608 ; et récupérer nos mérites, 610.

— On en tire si peu de fruit parce qu'on le reçoit mal, t. IV, p. 356 ; soit de la part de la confession, 359 ; ou du pénitent, 362 ; ou du confesseur, 366.

— Ne la pas différer, au temps à venir, t. V, p. 503 ; ne la pas renvoyer à l'heure de la mort, 511 ; la vraie pénitence est rare, 6.

Pénitence (vertu). — Elle est nécessaire après le péché, t. I, p. 67 ; son étymologie, 76 ; sa définition, 77 ; trois sortes de pénitence : celle des catéchumènes, celle des justes, celle des pécheurs, 78 ; admirables exemples de pénitence, 80 ; marques et propriétés de la vraie pénitence, 84 ; elle fait un changement, 86 ; elle change principalement le cœur, 87 ; elle renonce à tout péché, 89 ; pour toujours, 91 ; marques et propriétés de la fausse pénitence : elle est tardive, 94 ; mutilée, 98 ; naturelle, 99 ; tout extérieure, 104 ; stérile, 106 ; inconstante, 108 ; le péché, objet matériel de la pénitence, 113 ; un péché mortel peut-il être remis, pris en particulier, 113 ; la pénitence est nécessaire après le péché véniel, 116 ; elle doit durer toute la vie, 152 ; pourquoi il y a trois parties, 184.

Pensée de la mort. — Elle empêche la vanité, t. VI, p. 14 ; elle détruit l'avarice, 16.

Perfection. — Perfection du chrétien envers Dieu, t. II, p. 139 ; envers le prochain, 142 ; envers soi-même, 144.

— Nous sommes obligés d'y tendre parce que Jésus-Christ est notre exemplaire en ses actions, t. VI, p. 328 ; parce qu'il doit être notre récompense, 331 ; Notre Seigneur le meilleur maître de la perfection,

337 ; tous les hommes sont tenus de tendre à la perfection, 341 ; d'y tendre en tout temps, 346.

Persévérance. — Elle est nécessaire au salut, t. V, p. 442 ; la grâce de Dieu est nécessaire à la persévérance, 444 ; la prière, très-utile pour obtenir la grâce, 448.

— Moyens de la conserver, t. VI, p. 654 ; la pratique de l'oraison mentale, 656 ; la méditation de la passion, 658 ; la communion fréquente, 661.

Pierre (saint). — L'humilité résulte de sa chute, t. III, p. 52 ; le pardon, conséquence de son humilité, 55 ; imitons son humilité, 57.

Pomme. — Objections au sujet de la faute originelle, t. VI, p. 7 ; réponse à ces mêmes objections, 8.

Possession. — Ce que c'est, t. VI, p. 259 ; ses causes, 261.

Prédestination. — Elle comprend trois actes, t. I, p. 18 ; l'amour de Dieu envers nous, 19 ; l'élection de Dieu, 22 ; la préparation des grâces, 25 ; la mission bien ménagée en est une marque, 26 ; ouïr la parole de Dieu et en profiter, en est une marque, 26.

Prédestinés. — Combien peu sont sauvés, t. VI, p. 130 ; parce qu'il y a des péchés que l'on commet sans scrupule, 133 ; des péchés dont on ne fait point pénitence, 135 ; des péchés d'injustice dont on ne fait point de restitution, 136.

Prédication. — Sources de la prédication, t. VI, p. 193.

Présomption. — Ceux qui présument trop de la bonté de Dieu, commettent une grande faute, t. IV, p. 513 ; c'est une sottise de commettre le péché, sous prétexte de la surabondante satisfaction de Jésus-Christ, 521 ; c'est une sottise non moins grande que de se promettre de faire pénitence, 531.

Prêtres. — De l'honneur qui leur est dû, t. I, p. 557 ; encore qu'ils soient vicieux, leur ministère est valide, 559 ; motifs pour les exciter à être vertueux, 562.

— Séparés du peuple, mais unis à Dieu, t. VI, p. 163.

Procès. — Dieu est union, unité, t. V, p. 391 ; causes des procès, 393 ; effets mauvais, 397 ; remèdes, 398.

Propos (le bon). — Sa nécessité, t. I, p. 210 ; ses effets, 214.

Providence de Dieu. — Admirablement opposée aux hérésies, t. VI, p. 49.

R

Rechute. — En cette vie nous sommes toujours exposés aux rechutes, t. II, p. 171 ; la ferveur aux bonnes œuvres en est un remède préservatif, 175.

— C'est exposer son salut que de retomber dans un seul péché mortel, t. V, p. 422.

— Le premier préservatif est la fuite des occasions, t. VI, p. 372 ; le deuxième est la fuite des péchés véniels, 375 ; le troisième est de se délivrer des inclinations mauvaises, 376.

Récidive. — C'est un péché d'ingratitude, t. II, p. 182 ; de perfidie, 183 ; de mépris, 184 ; réjouit le démon, 184 ; rend notre conversion plus difficile, 185.

Religion. — Nous oblige à honorer Dieu, t. V, p. 235 ; quand? 236 ; comment? 240 ; cette vertu nous oblige aussi à rendre honneur aux reliques des saints, 243.

Restitution. — D'où provient cette obligation, t. V, p. 380 ; maux auxquels on s'expose en différant la restitution, 382 ; motifs de restituer, 388.

Résurrection. — Réponse aux objections contre le miracle de la résurrection de Notre Seigneur, t. VI, p. 630 ; conclusions pratiques de ce miracle, 635.

S

Sacrements. — Qui les a institués? t. IV, p. 233 ; essence des sacrements, 236 ; effets des sacrements, 237 ; administration des sacrements, 244 ; saintement, 245 ; pieusement, 248 ; validement, 249.

— Ils produisent la grâce et la signifient, t. VI, p. 379.

SACRIFICE. — Le sacrifice de l'eucharistie nous oblige à la sainteté, t. VI, p. 565; aussi bien que le sacrifice de la croix, 579; quelles sont les trois actions de ce dernier sacrifice, 580.

SAINTS. — Leurs fêtes ont été saintement instituées et il les faut garder religieusement, t. V, p. 261.

SALUT. — C'est une affaire de grande importance, t. I, p. 28; désir ardent que Dieu en a, 29; il y a référé toutes ses œuvres, ses perfections, son Fils et son Saint-Esprit, 30; nous devons travailler à notre salut promptement, 48; sérieusement, 51; persévéramment, 52.

— Il y faut travailler efficacement, t. IV, p. 453; uniquement, 456; sûrement, 458.

SATISFACTION. — Il faut accomplir la pénitence imposée, quelle qu'elle puisse être, t. I, p. 190; pourquoi la satisfaction a été instituée, 246.

— Son absolue nécessité, t. V, p. 6.

SCANDALE. — Ce que c'est, t. I, p. 618; ceux qui le donnent plus dangereusement : les supérieurs, 622; les anciens, 623; les femmes, 623; motifs contre le scandale, 626.

SERVITEURS. — Excellence de leur condition, en ce que Dieu en est l'auteur, l'idée et la fin, t. I, p. 581; ils doivent servir de bon cœur, fidèlement, humblement; 585.

SINGULARITÉ. — Dieu est un être singulier et transcendant, t. II, p. 118; singularité vicieuse doit être évitée, 119; singularité vertueuse, louable et utile, 120.

SOUFFRIR. — Souffrir pour Jésus, c'est la plus grande gloire, t. VI, p. 559; le plus grand bien, 562; la plus grande félicité sur la terre, 564.

SUPÉRIEURS. — Y en avait-il avant le péché? t. VI, p. 19; les supérieurs doivent être saints, afin de tirer de leur position : 1° profit spirituel, 21; 2° profit temporel, 24; pour être saints ils doivent se comporter dévotement envers Dieu, 25; user modérément des jouissances de ce monde, 26; agir avec une affectueuse équité à l'égard de leurs subordonnés, 27.

T

TEMPLE. — Temple de Salomon, dépenses qu'il entraîna, t. I, p. 474; nos temples sont plus dignes d'honneur que celui de Salomon, 478; il faut orner les églises des villages, 479; on les profane de différentes manières, 480; Motifs de respect, 482.

TEMPS. — Il faut récupérer le temps passé perdu, t. VI, p. 482; bien user du temps présent, 483; racheter le temps à venir, 486.

TENTATIONS. — Les tentations sont-elles à désirer? t. VI, p. 58; tentation de volupté, 60; tentation de vanité, 62; tentation de timidité, 63; tentation de cupidité, 65.

THÉRÈSE (sainte). — Notre Seigneur contracte un vrai mariage avec les âmes vierges, t. III, p. 186; ce mariage a les qualités admirables de l'incarnation, 190.

TRIBUNAL (saint). — Comment les prêtres doivent s'y conduire, t. VI, p. 179.

U

URSULE (sainte). — Le royaume des cieux comparé à dix vierges, t. III, p. 198; les vierges, semblables aux anges, à cause de leur pureté, 199; à cause de leur charité, 203.

V

VÉNIEL (péché). — Dans l'état d'innocence, y eut-il des péchés véniels? t. VI, p. 463; le péché véniel déplaît à Dieu, 465; il dispose au péché mortel, 467; il nous expose à de grands châtiments, 469.

VÉRITÉ. — La vérité suprême justifiant ces paroles : *Portæ inferi non prævalebunt*, t. VI, p. 53.

VERTUEUX. — Celui-là n'est point vertueux qui renvoie sa conversion à la mort, t. I, p. 142.

VERTUS. — La pratique des trois vertus théologales et des quatre vertus cardinales, remède contre les péchés de la langue, t. VI, p. 255.

VIERGE (la sainte). — Conçue dans l'innocence, t. II, p. 467; correspondant à la grâce, 470; comparée à l'aurore, 472; glorieuse dans sa naissance, 479; imitons-la dans sa présentation, 490; comparée au Père céleste, 501; vertus qu'elle met en pratique au jour de l'annonciation, 505; visitation de sainte Elisabeth, 510; la conception divine, ses causes et ses gloires, 521; pourquoi Notre Seigneur a voulu avoir une mère, 532; Marie toujours vierge, 544; Marie, nourrice de Jésus, 556; Marie, gouvernante de Jésus, 568; gloires de Marie, comme mère de Jésus, 580; mort précieuse de Marie, 592; Marie, véritable épouse de Dieu le père, 602; résurrection de Marie, 605; glorieuse assomption de Marie, et quatre gloires qu'elle possède, 610; des vertus qui ont mérité à la sainte Vierge sa glorieuse couronne, 622; Marie, ciel de Dieu : ses vertus en sont les étoiles, 633; Marie, mère des âmes dévotes, 642; nos devoirs envers cette bonne mère, 645; le Rosaire, 648; le Scapulaire, 654; Marie, dispensatrice des indulgences, 668; honneur dû à la sainte Vierge, 681.

VIRGINITÉ. — La sainte Vierge a planté cette fleur en l'Eglise, quand et comment? t. I, p. 641; les saints de tous ordres l'ont arrosée de leur sang, 644; tous les saints docteurs l'ont cultivée, 645; la virginité a produit les martyrs, les ordres religieux et le Saint des saints, 650.

— Amour de Notre Seigneur Jésus-Christ pour cette vertu, t. VI, p. 500.

VOCATION. — Exige de nous trois qualités, t. VI, p. 489; la dépendance, 490; la constance, 493; la fidélité, 494; signes négatifs de vocation, 492.

VOLONTÉ. — Ne pas la confondre avec la velléité, t. VI, p. 123.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE. 1

LE MISSIONNAIRE DE L'ORATOIRE.

SERMONS POUR TOUS LES JOURS DE CARÊME.

Pour le Mercredi des Cendres.

SERMON 1. La pensée de la mort nous détourne de l'intempérance, de la vaine gloire et de l'avarice 5

Pour le premier Jeudi de Carême.

— 2. Qu'il importe beaucoup que les grands et les pères de famille soient vertueux. 11

Pour le premier Vendredi de Carême.

— 3. Des quatre dimensions de l'amour envers le prochain. . 29

Pour le premier Samedi de Carême.

— 4. De la providence de Dieu contre les hérésies. 41

Pour la première semaine de Carême.

— 5. *Dimanche.* Des quatre tentations qui furent livrées à notre Sauveur dans le désert, comparées à l'aspic, au basilic, au lion et au dragon . . 57

— 6. *Lundi.* Des trois actes de justice que Jésus-Christ exerce au jugement dernier 69

— 7. *Mardi.* De l'aumône. 81

— 8. *Mercredi.* Toutes les créatures se lèveront au jour du jugement contre les pécheurs. 92

— 9. *Jeudi.* De l'oraison de la Chananéenne. 103

— 10. *Vendredi.* Des remèdes contre les mauvaises habitudes. . 117

— 11. *Samedi.* Du petit nombre des prédestinés. 128

Pour la deuxième semaine de Carême.

— 12. *Dimanche.* Des quatre dimensions de l'amour de Dieu envers les bienheureux 140

— 13. *Lundi.* Qu'il ne faut pas différer notre conversion jusqu'à la mort.. 152

Pages.

SERMON 14. *Mardi.* Des devoirs des prêtres dans l'Eglise 162
— 15. *Mardi.* 2e sermon sur le même Evangile 188
— 16. *Mardi.* 3e sermon sur le même Evangile 196
— 17. *Mercredi.* Que la mauvaise vie d'un père ou d'une mère nuit beaucoup à leurs enfants. 204
— 18. *Jeudi.* Des causes de la damnation du mauvais riche. 214
— 19. *Vendredi.* Les avaricieux sont malheureux même dès cette vie 228
— 20. *Samedi.* De l'aumône. 235

Pour la troisième semaine de Carême.

— 21. *Dimanche.* Contre les péchés qui se commettent par la langue. 247
— 22. *Dimanche.* Des énergumènes 259
— 23. *Lundi.* De la possession ou obsession spirituelle . . . 268
— 24. *Lundi.* Contre l'oisivité et les trop grandes occupations.. 278
— 25. *Mardi.* De la correction fraternelle.. 292
— 26. *Mercredi.* Les chrétiens doivent être vertueux tout autrement que les juifs. 305
— 27. *Jeudi.* Des raisons pourquoi Dieu envoie des afflictions, et de l'usage qu'il en faut faire . . . 316
— 28. *Vendredi.* De l'obligation que nous avons de tendre à la perfection 325
— 29. *Vendredi.* Que tous les chrétiens sont obligés de tendre à la perfection en tout temps. 336
— 30. *Vendredi.* Autres raisons qui nous obligent à être parfaits en nos actions. 349
— 31. *Vendredi.* Des délices spirituelles 353
— 32. *Vendredi.* Des mauvaises habitudes 362
— 33. *Samedi.* De la rechute 370

Pour la quatrième semaine de Carême.

— 34. *Dimanche.* L'eucharistie est comparée au pain. 378
— 35. *Lundi.* De la colère 389
— 36. *Mardi.* De l'honneur qui est dû aux églises 399
— 37. *Mardi.* De la sainteté que notre âme doit avoir étant un temple spirituel. 410
— 38. *Mercredi.* De l'aveuglement d'esprit. 418
— 39. *Jeudi.* Pour les morts 428
— 40. *Vendredi.* De l'heureuse mort des bons 439
— 41. *Samedi.* Jésus-Christ ennemi du monde, et sa doctrine contraire aux maximes du monde 451

Pour la cinquième semaine de Carême.

Pages.
SERMON 42. *Dimanche.* Du péché véniel. 463
— 43. *Lundi.* Des causes de l'endurcissement du cœur. . . 471
— 44. *Mardi.* Du bon usage du temps. 480
— 45. *Mercredi.* De la vocation. 489
— 46. *Jeudi.* De la luxure. 499
— 47. *Vendredi.* Eviter les compagnies du monde 502
— 48. *Samedi.* Les prêtres doivent avoir en horreur l'avarice et l'orgueil. 522

Pour la sixième semaine de Carême.

— 49. *Dimanche.* De la louange de Dieu et du blasphême. . . . 538
— 50. *Lundi.* Que la ferveur en la pratique des bonnes œuvres est importante pour ne pas retomber au péché. 548
— 51. *Mardi.* De la conformité que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans nos souffrances . . . 557
— 52. *Mercredi.* Des moqueries. 567
— 53. *Jeudi.* Le sacrifice de l'eucharistie et celui de la croix nous obligent à une grande sainteté. . . . 574

Pour le Vendredi-Saint.

— 54. La passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. 581
— 55. Sermon au plantement de la croix 613

Pour la veille de Pâques.

— 56. Des sept paroles de Jésus en la croix. 619

Pour le jour de Pâques.

— 57. Sur la résurrection de Jésus-Christ 628

Pour le Lundi et le Mardi de Pâques.

— 58. Comment il faut recevoir les afflictions. 641
— 59. De la persévérance. 641

TABLE des Notes bibliographiques 653
TABLE générale des Matières. 654

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Je soumets ce livre et tous mes sentiments, mes paroles, mes œuvres et ma personne, au jugement et à la censure de notre Mère, la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut, et de laquelle je désire avoir l'honneur de vivre et de mourir très-humble et très-fidèle serviteur, ainsi que très-respectueux et très-obéissant enfant.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Contant-Laguerre